

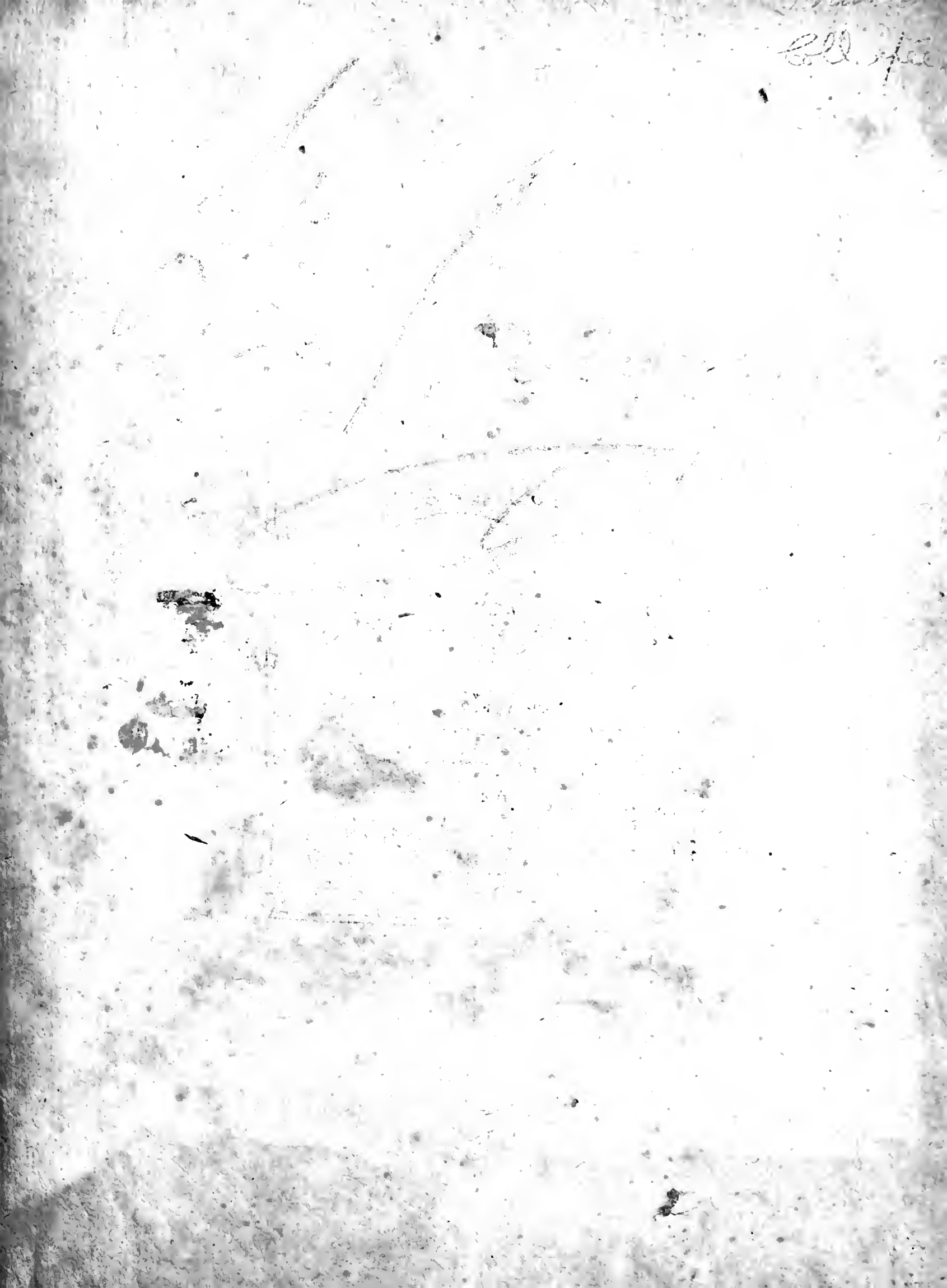


JUL 1 1957

Universitas  
BIBLIOTHECA  
Ottaviensis



Call. 1/2

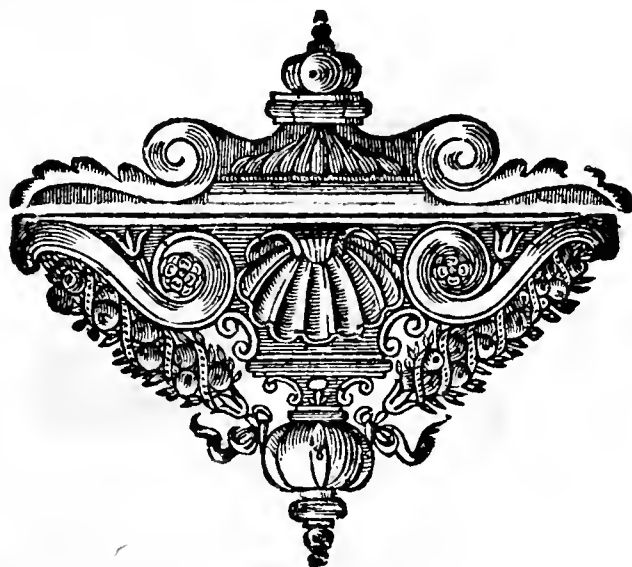


1644 étude de Descartes le 22 juillet 1704.  
..... " Dans un monde ainsi fait, celui qui a beaucoup en  
même est pareil à une chambre d'arbres de Noël,  
d'air, chaude, gaie, au milieu des neiges et des  
lacs d'une nuit de décembre. Par conséquent, avoir  
une individualité riche et supérieure et surtout beaucoup  
d'intelligence constitue indubitablement sur terre  
sort le plus heureux, quelque différent qu'il  
soit de la sorte la plus brillante. Quoi que ce  
soit sans cette opinion émise sur Descartes par  
la reine Christine de Suède, âgée alors de 19 ans  
seine (voir infra p. 310): " M. Descartes est le plus  
heureux de tous les mortels, et sa condition me  
semble digne d'envie. " Descartes vivait à cette  
époque (on était en 1647 et Descartes, né le 31 mars 1596, s'était  
à son âge de 51 ans) depuis 20 ans en Hollande, dans la plus  
profonde solitude, et la reine ne le connaissait que par  
ce qu'on lui en avait raconté et pour avoir lu un seul  
de ses ouvrages. Il faut seulement, et c'était précisément  
cas chez Descartes, que les circonstances extérieures soient  
très favorables pour permettre de se posséder et d'être  
entièrement soi-même. c'est pourquoi l'Ecclésiaste  
(2. 12) disait déjà: "La sagesse est bonne avec un  
tristemoine et nous aide à nous réjouir de la vie  
en travail." (Schopenhauer. Aphorismes sur la sagesse  
dans la vie. p. 32).



LA VIE  
DE  
MONSIEUR  
DES-CARTES.

*SECONDE PARTIE.*



A PARIS,  
Chez DANIEL HORTHEMELS, rue saint Jacques,  
au Mécénas.

---

M. D C. X C I.  
*AVEC PRIVILEGE DU ROI.*



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

B

1873

B3

1691

<sup>v.2</sup>  
<http://www.archive.org/details/laviedemonsieur02bail>

Coll. spec.



T A B L E  
DES CHAPITRES  
DE LA SECONDE PARTIE.

---

LIVRE CINQUIÈME.

Contenant ce qui s'est passé au sujet de M. Descartes, depuis le tēms de la connoissance qu'il fit avec les Professeurs d'Utrecht, jusqu'à la publication de ses Méditations Métaphysiques.

CHAP. I. *M*R de Roy, ou Régius apprend la méthode & les principes de la Philosophie de M. Descartes par la bouche de M. Rénery, & par la lecture des Essais de cette Philosophie. Il les enseigne à ses Ecoliers, & il parvient par ce moyen à une Chaire de Professeur en Médecine dans l'Université d'Utrecht. Obstacles survenus durant la brigue de cette Chaire. M. Régius regarde M. Descartes comme l'auteur de sa fortune & de ses connoissances. Il se déclare son Disciple, & se dévouë à luy d'une manière particulière. Confusion dans les lettres imprimées de M. Descartes. page 1

CHAP. II. *M*. Descartes fait un abrégé de Médecine; & s'appercevant qu'il vieillissoit, il songe aux moyens de conserver sa santé. Succès de M. Rénery dans la profession de la Philosophie. Prudence avec laquelle il enseigne la méthode de M. Descartes. Il est soulagé dans ses exercices, & employe le tēms de son repos à méditer sur la Géométrie de M. Descartes & sur sa Physique. Du Livre de la Vérité, traduit en François. Jugement qu'en fait M. Descartes. Amitié étroite de M. Bannius & de M. Bloemaert Prêtres catholiques de Hollande avec M. Descartes. Leur éloge & leur défense. Jugement de la Musique de M. Bannius. II

CHAP. III. Mort de M. Rénery Professeur à Utrecht le premier des Sectateurs de M. Descartes, qui ait enseigné ses principes publiquement. Panegyrique de M. Descartes fait par ordre des Magistrats dans l'Oraison funèbre que M. Emilius prononça à l'honneur de M. Rénery. M. Régius devient le premier des Disciples de M. Descartes. Amitié de M. Emilius avec M. Descartes. Modestie de M. Descartes quand il s'agit de souffrir ou de rejeter les louanges. On augmente les appointemens de M. Régius, qui est fait Professeur extraordinaire des Problèmes, & des nouveautez de Physique, &c. 13

\* CHAP. IV.

# T A B L E

CHAP. IV. *Mort du Mathématicien Hortensius, avec une remarque de M. Descartes sur son Horoscope. Mort d'Elichman, & du Philosophe Campanelle. Jugement que M. Descartes faisoit des écrits & de l'esprit de ce dernier. Origine des troubles excitez dans l'Université d'Utrecht, au sujet de la Philosophie de M. Descartes, par Gisbert Voetius. Histoire de cet homme, son portrait. Jugement des Sçavans sur son esprit, & ses écrits. Moyens dont il se sert pour attaquer la Philosophie de M. Descartes. Ses thèses touchant l'Athéisme.* 25

CHAP. V. *M. Régius prend des précautions contre la mauvaise humeur de Voetius qu'il avoit à ménager. Préjudice qu'il fait à sa personne, & à la Philosophie Cartésienne dans ses leçons problématiques de Physique. Son indiscretion à une thèse des Péripatéticiens. Amis que M. Descartes avoit à Utrecht. Il instruit Régius sur divers points de Physique. Son sentiment sur la circulation du sang. Ingratitude & malhonnêteté de Plempius à l'égard de M. Descartes, qui la souffre plus patiemment que Régius. Il tâche de se retrancher touchant le commerce des lettres, pour se procurer plus de retraite & de repos; mais ce fut en vain. Le P. Mersenne lui envoie le traité des Coniques de M. Pascal le jeune. Jugement qu'il en fit.* 33

CHAP. VI. *Traité de M. des Argues touchant les Sections Coniques. Avis que luy donne M. Descartes touchant son dessein. Différence de la manière d'écrire pour les Curieux d'avec celle d'écrire pour les Sçavans, ou pour les gens de la Profession. Ouvrage de M. Mydorge sur les Sections Coniques. Continuation de cet ouvrage. Observations de M. de Beaune sur les lignes courbes, & autres questions qu'il propose à M. Descartes. Instances qu'il luy fait, mais en vain, pour publier son Monde. Mauvaise santé de M. de Beaune. Il travaille aux lunettes sur les instructions de M. Descartes, qui espère plus de luy que de M. du Maurier.* 41

CHAP. VII. *M. Descartes se rapproche de ses amis d'Utrecht, & vient demeurer près de cette ville, puis à Leyde. Estime qu'on faisoit de luy dans l'Université de Leyde. Son amitié avec Heydanus & Rivet. Eloge du premier qui prêche à la Cartésienne. Caractère de l'esprit du second. Impression d'un livre anonyme contre M. Descartes faite sans succès. Accidens arrivez en Hollande au commencement de l'année 1640. Histoire d'une fameuse gageure de Mathématique entre Stampioen & Waessenaer, où M. Descartes se trouve mêlé. Caractère de l'esprit de Stampioen qui perd la gageure. Dessein d'un voyage de M. Descartes en France différé, puis rompu.* 47

CHAP. VIII. *L'esprit de Voetius s'aigrit contre M. Descartes & M. Régius, au sujet des thèses de ce dernier touchant le mouvement du cœur & la circulation du sang. M. Descartes corrige ces thèses, & veut bien y assister, pourvu que ce soit dans l'Ecoute de Mademoiselle de Schurmans. Eloge de cette Demoiselle, dont le cœur est gâté par Labadie, & l'esprit par Voetius: par le premier, sous prétexte d'une plus grande réformation;*



## DES CHAPITRES.

formation; par le second, sous prétexte de s'enfoncer dans les controver-  
ses de la Théologie. Prinerosé & Silvius réfutent les thèses de M. Ré-  
gius, qui se défend. Ordonnance des Curateurs de l'Université d'Utrecht,  
à laquelle M. Descartes fait une explication en forme de Réponse. 57

CHAP. IX. M. Descartes déclare son sentiment touchant le siège de  
l'Ame dans le cerveau. Usage de la petite Glande appelée Conarium.  
Réflexion de M. de Sorbière peu obligeante pour M. Descartes. Senti-  
ment de M. Descartes touchant la mémoire, qu'il divise en trois espè-  
ces, corporelle, locale, & intellectuelle. Projet de faire passer M. Des-  
cartes & M. Mydorge en Angleterre, pour s'y établir sous la protection &  
par les bien-faits du Roy de la Grand' Bretagne. Il est sans effet. Eloge de  
M. Cavendish ou Candisch ami de M. Descartes & de M. Mydorge.  
Deux espèces de Sectateurs de la Philosophie de M. Descartes. Amitié  
de M. de Saumaise avec M. Descartes. Mauvaise humeur de M. de Sau-  
maise envers ses meilleurs amis. M. Descartes n'en est pas exempt. 64

CHAP. X. M. Descartes se broüille avec les Jésuites contre son atten-  
te. Estime & déférence qu'il avoit pour leur Compagnie en général, &  
pour ses membres particuliers. Il est attaqué par le P. Bourdin dans des  
thèses de Mathématique, & par un Ecrit particulier. M. Descartes écrit  
au P. Recteur du Collège de Clermont, pour faire changer cette manière  
de réfuter ses écrits, pour sçavoir les sentimens de la Société, & pour se  
préparer à soutenir le choc des Jésuites, au cas qu'ils luy refusassent leur  
bienveillance & la charité qu'il espéroit d'eux. Il informe ses amis de ce  
qui se passe, & il répond d'abord à l'Ecrit du P. Bourdin. 70

CHAP. XI. Le Père Bourdin écrit à M. Descartes, & il en reçoit une  
réponse que nous avons perdue. Peu de jours après il reçoit la réfutation  
de sa Vélitation. Conditions que M. Descartes demande au Père Bour-  
din pour agir de bonne foy dans leur différent. Le Père Recteur reçoit en-  
fin la lettre de M. Descartes, & au lieu d'accepter ses propositions, il or-  
donne au P. Bourdin de luy rendre raison de son procédé, & de ne faire  
qu'une cause personnelle de sa querelle avec M. Descartes. Le P. Bour-  
din se broüille avec le P. Mersenne au sujet d'un écrit françois en forme  
de lettre, qu'il luy avoit confié, & que celui-cy avoit envoyé à M. Des-  
cartes sans sa participation. M. Descartes répond à cet Ecrit. M. des  
Argues prend sa défense contre le P. Bourdin. M. Descartes se prépare  
à la guerre contre les Jésuites, & à la réfutation de la Philosophie Scho-  
lastique. Jugement qu'il fait des Conimbres, du Feuillant, & de Raconis.  
Il travaille à un cours méthodique de sa Philosophie. 79

CHAP. XII. Mort de Francine Descartes, avec un abrégé de sa vie.  
Doutes sur le mariage secret de son père. Reproches de ses envieux sur ce  
point. Il remédie promptement au dérèglement de son célibat. Il retourne  
d'Amersfort à Leyde. Voetius sollicite les Protestans & les Catholiques  
contre lui. Il s'adresse au P. Mersenne pour le porter à écrire contre M.  
Descartes, & lui promettre des matières pour cet effet. Conduite plaisante de  
ce Ministre pour gagner ce Religieux. Mort du père de M. Descartes. Il

*rompt le voyage qu'il méditoit de faire en France. Il charge l'Abbé Picot du soin de ses affaires domestiques. Mort de M. Dounot Mathématicien du nombre de ses amis. Mort de M. de Beaugrand, avec le caractère de son esprit. Faux bruit de la mort de M. de Beaune. Mort du Feuillant. Le Roy rappelle M. Descartes pour l'honorer d'une charge & d'une pension dans son Royaume. Il s'en excuse, & demeure dans sa retraite.* 89

## L I V R E S I X I E' M E

Contenant ce qui s'est passé depuis la publication de ses  
Méditations Métaphysiques, jusqu'à la publication  
de ses Principes de Physique.

CHAP. I. *E*DITION des Méditations Métaphysiques de M. Descartes, malgré sa résolution de ne plus imprimer. Histoire de cet ouvrage. Dessen & motifs de son Auteur. Pourquoi il veut se munir de l'autorité des Sçavans. Pourquoi il recherche l'approbation ou le jugement des principaux Théologiens parmi les Catholiques. Délibérations diverses sur la manière de s'y prendre. Il s'adresse au P. Gibieuf pour conduire le Père Mersenne dans le ménagement de toute cette affaire. Il dédie son ouvrage à Messieurs de Sorbonne, c'est-à-dire, à toute la Faculté de Théologie de Paris. Titre de l'ouvrage. Pourquoi il est écrit en latin. 99

CHAP. II. Le Père Mersenne procure des censeurs à M. Descartes, pour luy faire des objections contre ses Méditations Métaphysiques, afin d'éclaircir la Vérité, & de perfectionner son ouvrage. Abrégé de ces Méditations. Pourquoi M. Descartes ne traite pas de l'immortalité de l'Ame, mais seulement de sa distinction réelle d'avec le corps. Sa manière d'écrire. Il s'attache moins à l'ordre des matières qu'à celui des raisons. Histoire des premières objections contre son livre faites par M. Catérus Théologien des Pais-bas. Il veut que M. des Argues soit du nombre de ses Juges. Bonne opinion qu'il a de son ouvrage. En quoy consiste principalement l'excellence de ces Méditations. 107

CHAP. III. Histoire des secondes Objections faites par divers Théologiens & Philosophes de Paris contre les Méditations Métaphysiques. Réponse de M. Descartes, suivie d'un autre écrit disposé selon la méthode des Géomètres. Livre de M. Morin de Deo. Jugement qu'en fait M. Descartes, & sa modestie à parler de l'Infini. Histoire des troisièmes Objections faites par M. Hobbes Anglois. Conduite de M. Hobbes dans l'étude de la Philosophie Cartésienne. M. Descartes renonce à la réfutation de la Philosophie scholastique. Il répond aux Remarques de M. Hobbes sur sa Dioptrique, & veut rompre commerce de lettres avec luy, après avoir connu son génie. 117

CHAP.



## DES CHAPITRES.

CHAP. IV. *Histoire des quatrièmes objections faites sur les Méditations de M. Descartes, par M. Arnaud Docteur de Sorbonne. Qualitez de l'esprit & des connoissances de ce Docteur. Estime que M. Descartes fait de ses objections. Efforts qu'il fait pour y répondre. Ressemblance de la Philosophie de M. Descartes avec celle de S. Augustin. Utilité des Objections de M. Arnaud, pour corriger les Méditations de M. Descartes. Difficulté sur la manière d'expliquer la Transsubstantiation. M. Descartes & M. Arnaud se sont peu connus depuis. Ouvrages divers de M. des Argues estimez de M. Descartes.* 124

CHAP. V. *Histoire des cinquièmes Objections faites par M. Gassendi venu nouvellement de sa province pour l'Assemblée du Clergé à Mante, & pour s'établir à Paris. Origine de l'animosité & de la jalousie de M. Gassendi contre M. Descartes. Jugement de M. Descartes sur la Dissertation que M. Gassendi avoit faite autrefois des parhélies de Rome. Douceur & modération de M. Gassendi. Son adresse & sa dissimulation envers M. Descartes. Sincérité choquante de celui-cy dans la réponse à ses Objections. Broüillerie de ces deux amis entretenüe & augmentée dans la suite par quelques esprits inquiets. Histoire des sixièmes objections. Edition des Méditations. Modestie de M. Descartes sur le titre de ses réponses. Réflexions sur les approbations du livre mis long-têms après à l'Index. Objections de Huelnérus venuës après coup. Eloges des Méditations de M. Descartes, & de la méthode d'Aconius par cet Huelnérus.* 131

CHAP. VI. *Voetius est fait Recteur de l'Université d'Utrecht. Régius craignant pour la Philosophie de M. Descartes & pour luy-même, luy fait sa cour & luy rend toutes sortes de soumissions. Il luy donne ses thèses à corriger par déférence. L'éclat de ces thèses luy fait reprendre sa mauvaise volonté contre luy & contre M. Descartes. Régius choque les autres Professeurs mal à propos. Il envoie ses thèses à corriger à M. Descartes, & luy demande les secours nécessaires pour mettre ses dogmes hors d'atteinte. Voetius reçoit réponse aux sollicitations qu'il avoit faites auprès du P. Mersenne, pour le faire écrire contre M. Descartes. Grands éloges de la Philosophie de M. Descartes, conforme à la doctrine de S. Augustin, & utile à la Religion. Pratiques de Voetius contre Régius, qu'il veut faire déclarer hérétique. thèses de Voetius contre les opinions de Régius & de M. Descartes.* 139

CHAP. VII. *Régius prend le parti de se défendre contre les thèses de Voetius, par la plume, plutôt que par la dispute. M. Descartes l'exhorte plutôt au silence; luy fait quelques remontrances sur sa conduite passée; luy donne divers avis pour l'avenir. M. Régius luy envoie le projet de sa Réponse à Voetius pour la corriger. M. Descartes ne la trouve point bonne. Il le porte à rétracter de bonne foy ce qu'il avoit avancé mal à propos, & à prendre les voyes de douceur & de modestie dans sa Réponse, dont il luy trace le modèle, & dont il luy fournit les matières. Troubles causez par l'édition de cette Réponse. On en ordonne la sup-*

## T A B L E

*pression. Décret des Magistrats, & jugement des Professeurs de l'Université, pour défendre à M. Régius d'enseigner la Philosophie de M. Descartes, qui conseille à M. Régius d'y acquiescer. Libelles de Voetius.* 148

CHAP. VIII. *Sentimens favorables des Pères de l'Oratoire pour les Méditations Métaphysiques de M. Descartes. Eloge du Père de la Barde. Mort du P. Gibienf. Sentimens favorables des Jésuites pour les mêmes Méditations. Eloge du P. Vazier, & du P. Méland, qui approuvent tout ce qu'il a écrit, & même sa manière d'expliquer la Transsubstantiation. Le Père Méland fait un abrégé de ses Méditations, & les met en stile scholastique & intelligible aux esprits les plus médiocres. Le Père Bourdin fait les septièmes Objections d'une manière qui met M. Descartes en mauvaise humeur. Il répond à ces objections, & écrit une Dissertation en forme de Lettre au Père Dinet, contre le Père Bourdin & Voetius. Sa réconciliation avec le Père Bourdin. Seconde édition des Méditations.* 158

CHAP. IX. *Demeure de M. Descartes au château d'Eyndegeest près de Leyde. Avantages & commoditez de ce lieu. Description des trois petites Cours de la Haye, sc. du Prince d'Orange, des Etats Généraux, & de la Reine de Bohême. Habitudes de M. de Sorbière auprès de M. Descartes. Caractère de l'esprit de cet homme. Il rend de mauvais offices à M. Descartes auprès de M. Gassendi. Visites fréquentes que M. Régius rend à M. Descartes. Traduction des Méditations par M. le Duc de Luines, & des Objections par M. Clerfelier. Excellence de ces traductions revûes par M. Descartes. Pourquoi ses ouvrages françois tant originaux que traduits valent mieux que ses ouvrages latins. Jugement de M. Descartes sur le livre De Cive de M. Hobbes. Histoire de cet ouvrage, & des bons offices que M. de Sorbière a rendus à son Auteur.* 167

CHAP. X. *Les Boets écrivent contre Aristote. Mort de Galilée. Jugement que M. Descartes faisoit de luy. Voetius employe Schoockius pour écrire contre M. Descartes. Quelle part Schoockius pouvoit avoir à ce livre. M. Descartes le réfute à mesure qu'on luy en envoie les feuilles. Régius est enveloppé dans la cause de M. Descartes. Il ne peut se tenir d'enseigner la Philosophie Cartésienne nonobstant la défense du Magistrat. Histoire de la Confrairie de Nôtre-Dame de Bosteduc commune aux Catholiques & aux Protestans. Voetius écrit contre cet établissement. M. Descartes luy répond. Voetius réplique. M. Descartes réfute Voetius pour Desmarets & les Magistrats de Bosteduc. Continuation du livre de Voetius ou Schoockius contre M. Descartes, suivie de la continuation de la Réponse de M. Descartes. Connoissance & amitié de M. Desmarets avec M. Descartes. Voetius est blâmé par les Ministres du Synode de la Haye pour sa conduite envers Messieurs de Bosteduc.* 175

CHAP. XI. *Edition du livre de Voetius ou Schoockius contre M. Descartes. Edition de la réponse de M. Descartes à cet ouvrage & à celui*

## DES CHAPITRES.

celuy de Voetius contre la Confrairie de N. D. de Bosleduc. Procédures contre M. Descartes à Utrecht. Il répond à la première publication des Magistrats, qui par une injustice sans exemple travaillent à luy faire son proces secrètement, sans le faire averir, qu'après qu'il n'étoit plus têmes. Autres injustices des mêmes Magistrats aveuglez ou possédez de l'esprit de Voetius. M. Descartes s'adresse à l'Ambassadeur de France, qui par l'autorité du Prince d'Orange fait arrêter ces procédures, lors qu'elles étoient sur le point de leur consommation. M. Descartes en examine l'injustice, & il se justifie, après avoir découvert les principaux points de la calomnie de ses ennemis. Il cite Schoockius devant les Juges de Groningue, où il espère meilleure justice qu'à Utrecht. 187

CHAP. XII. L'Abbé Picot quite M. Descartes pour retourner en France, & fait un voyage en Touraine pour acheter une terre. Avis que M. Descartes luy donne là-dessus. M. de Ville-Bressieux demande à retourner auprès de M. Descartes. Raisons de le détourner devenues inutiles. Il demeure avec luy jusqu'au voyage de France. M. Descartes fait un Ecrit touchant les jets d'eau. Il reçoit des desseins de jardins. Invention du P. Grand-Amy, pour faire une aiguille qui ne décline point. Nouveau sujet d'estime de M. Descartes pour M. de Roberval. M. Descartes reçoit quelques livres nouveaux, & quelques expériences, dont il dit son sentiment. 198

CHAP. XIII. Libelle diffamatoire contre la personne & les Méditations de M. Descartes, sorti de la boutique de Voetius. Instances ou Réplique de M. Gassendi à la Réponse que M. Descartes avoit faite à ses objections sur les Méditations. Intrigues de M. de Sorbière pour servir M. Gassendi contre M. Descartes, & pour imprimer en Hollande ce qu'il avoit écrit contre luy. Douceur de M. Gassendi préjudiciable à la bonne cause de M. Descartes. Objections de M. Caramuël contre les Méditations de M. Descartes, & son commerce avec M. Gassendi. Sorbière & Bornius décrivent les Méditations de M. Descartes, & ils élèvent M. Gassendi au dessus de luy. Préparatifs du voyage de M. Descartes en France. Dispute sur le Vuide. 204

CHAP. XIV. Traduction latine des Essais de la Philosophie de M. Descartes, c'est-à-dire, du Discours de la Méthode, de la Dioptrique, & des Météores, faite par M. de Courcelles l'ancien. Qui étoit M. de Courcelles? Ses ménagemens entre M. Descartes, & M. Gassendi. M. Descartes revoit cette traduction, & en approuve l'impression. Inquiétudes & tristesse des amis de M. Descartes en Hollande au sujet de son voyage en France. Il arrive à Paris, où il voit peu de monde. Il va en Bretagne par Blois & par Tours, où il void ses amis. Il règle ses affaires domestiques avec ses frères, dont l'ainé ne luy est point assez favorable. Il revient à Paris. 213

L I V R E   S E P T I E' M E.

Contenant ce qui s'est passé depuis l'édition des Principes de la Philosophie jusqu'à la mort.

CHAP. I. *ÉDITION des Principes de la Philosophie de M. Descartes. Différence de cet ouvrage d'avec son Cours philosophique mis en thèses, & son traité du Monde. Division du traité des Principes, ce qu'il contient. Conformité de ces principes avec ceux d'Aristote expliqués d'une manière particulière. En quoy consiste la nouveauté de ses opinions. M. Descartes a épargné les Scholastiques en considération des Jésuites ses amis. Différence de sa Philosophie d'avec celle de Démocrite. Quelle certitude peuvent avoir les explications qu'il a données aux choses naturelles. Il a soumis ses Ecrits à l'autorité de l'Eglise catholique. Comment sa Physique est achevée. Ce qui y manque encore pour la rendre complète, & dont il nous est resté des fragmens.* 221

CHAP. II. *M. Descartes dédie ses Principes à la Princesse Palatine Elizabeth de Bohême sa disciple. Abrégé de l'histoire de cette Princesse avec celle de ses frères & de ses sœurs depuis la mort de leur père Frédéric V. Application particulière de la Princesse Elizabeth aux sciences les plus profondes, aux Mathématiques, & à la Philosophie, sous les instructions & la conduite de M. Descartes. De quelle manière cette Princesse pouvoit être la seule qui pût avoir une intelligence parfaite des écrits de M. Descartes. Ecole Cartésienne établie à Hervorden par cette Princesse. Affliction où elle tombe par la conversion du Prince Edoüard. M. Descartes la console par des raisonnemens humains tirez seulement de la Nature, & de la prudence du siècle.* 230

CHAP. III. *Retour de M. Descartes à Paris, où il void les Jésuites, renouvelle ses amitiés avec eux, & particulièrement avec le P. Bourdin son ancien adversaire. Il rentre dans de nouveaux chagrins contre quelques autres Pères de la Compagnie, qui parloient mal de ses Ecrits. Entrevûes & amitiés avec M. Clerfelier & M. Chanut, qui le mène chez M. le Chancelier, & travaille inutilement pour luy procurer une pension du Roy. Il void le Chevalier d'Igby son ancien amy, avec lequel il a des conférences. Jugement de Thomas Anglus. M. Descartes void M. de Roberval. Caractère de l'esprit & des amitiés de cet homme. Le P. Mersenne va en Italie, & M. Descartes retourne en Hollande. Il est arrêté à Calais, où il lit la version de ses Principes.* 239

CHAP. IV. *Arrivée de M. Descartes en Hollande. Mort de M. Bannius Prêtre Hollandois son amy. Réjoüissances de ses amis d'Utrecht pour son retour. Il songe à poursuivre son procez de Groningue contre Schoockius. Issuë de celui d'Utrecht contre Voetius. Procédures de celui de*



## DES CHAPITRES.

de Groningue devant le Sénat Académique, c'est-à-dire, les Professeurs de l'Université. Sentence rendue contre Schoockius en faveur de M. Descartes. 248

CHAP. V. Surprise de M. Descartes de se voir jugé en son absence, & avant la production de ses pièces : ce qu'il prit pour un effet de l'évidence de la bonté de sa cause. Il envoie les actes du jugement de Groningue aux Magistrats d'Utrecht, qui se contentent de défendre l'impression & le débit de tout ce qui étoit pour ou contre Descartes. Contravention des deux Voetius à cette défense. Examen du Tribunal iniquum, ou du libelle diffamatoire fait par le jeune Voetius contre la Sentence de Groningue. Voetius le père s'élève contre les Chanoines réformez d'Utrecht. Il intente un proces contre son disciple Schoockius, pour avoir déclaré la vérité en Justice. Descartes est disposé à se reconcilier avec Schoockius & Voetius. Il fait un Manifeste historique & apologétique de toute son affaire aux Magistrats d'Utrecht. 256

CHAP. VI. Rivet quoique Cartésien, n'entend pas les livres de M. Descartes. Il excite M. Gassendi à écrire contre ses Principes. M. Gassendi s'en excuse, & se contente de dire quelques injures à M. Descartes. Les Jésuites témoignent vouloir se ranger du parti de M. Descartes. Différence de la conduite du P. Bourdin d'avec celle de M. Gassendi à l'égard de M. Descartes. Le P. Mesland va aux Missions de l'Amerique. Sentimens de M. Descartes sur cette resolution. Thèses Cartésiennes soutenues à Leyde. De ceux qui passent pour les premiers Poètes Cartésiens. Héereboord professe la Philosophie Cartésienne à Leyde. M. Régis commence à s'écarter de la doctrine de son Maître, & veut devenir Auteur d'une Philosophie particulière. M. Descartes luy fait de vaines remontrances sur ses erreurs. Régis se révolte, forme son schisme contre son Maître, & luy fait insulte dans une lettre. Ingratitude & insolence avec laquelle il traite M. Descartes, dont il se fit plagiaire après sa mort. 262

CHAP. VII. Traité de M. Descartes sur la nature des Animaux. Il s'applique de nouveau aux opérations anatomiques. Quelle étoit la bibliothèque & l'étude de M. Descartes. Il s'élève une dispute fameuse sur la quadrature du cercle entre les Mathématiciens du siècle. M. Descartes est engagé d'y prendre part. Il estime la quadrature du cercle impossible. Jugement qu'il fait du livre de Grégoire de saint Vincent. M. Chanut va en Suède en qualité de Résident. M. Descartes le voiden passant. Amitié de M. Porlier avec M. Descartes. Preuves de la religion & de la probité de M. Descartes. Il répond aux instances de M. Gassendi, & fait son traité des Passions. Dessesins & projets de la Philosophie morale de M. Descartes. Il se dégoûte du travail : il fait résolution de ne plus rien imprimer, & de ne plus étudier que pour luy. 272

CHAP. VIII. Les Jésuites, quoique Péripatéticiens & attachez à la Scholastique, font compliment à M. Descartes sur sa Philosophie. Vaine appréhension de M. Descartes sur leur sujet ; à l'occasion du P. Kir-

## TABLE

cher, qui devint ensuite son ami. Amitié avec le P. Noël Jésuite. Son sentiment touchant le livre de *Vendélinus* sur la pluie rouge. Dispute sur les *Vibrations* avec M. *Candische Anglois* & M. de *Roberval*. M. *Descartes* en belle humeur contre ce dernier, entreprend de censurer son *Aristarque*. Exercice entre M. *Descartes* & la *Princesse Elizabeth* aux eaux de *Spa* sur la vraie félicité de ce monde, sur le livre de *Sénèque* de *Vitâ beatâ*, & sur divers points de *Morale*. Edition du livre de *Régius* intitulé *Fondemens de Physique*. Sujets de mécontentement qu'en a M. *Descartes*. Mauvaise conduite de *Régius*, sur tout après la mort de M. *Descartes* dans la seconde édition de son livre, 283

CHAP. IX. Amitié particulière de M. *Descartes* avec M. de *Hooghelande* Gentil-homme catholique *Hollandois*. Eloge de ce Gentil-homme. Sa charité pour les pauvres & pour les malades. Ses études. Il dédie un livre à M. *Descartes*, dont il avoit embrassé tous les sentimens. On confond M. de *Hooghelande* avec M. *Descartes* à *Rome*. Etat des amis de M. *Descartes* à la *Haye* après la retraite de la *Princesse Elizabeth* sa disciple. De M. de *Béclin*. De M. *Brassset*. De M. le Comte de *Dhona*. De M. *Pollot*. Erection de l'*Université*, ou plutôt *Ecole illustre* de *Breda* par le Prince d'*Orange*. On y établit le *Cartésianisme*. Eloge de M. *Huyghens* fils de M. de *Zuytlichem*. Philosophie du P. *Fabri* Jésuite. Mort du P. *Niceron* *Minime*. Amitié de M. *Descartes* avec M. le Comte, qui luy fait des objections sur ses *Principes*. M. *Picot* y répond, & ensuite M. *Descartes*. 294

CHAP. X. M. *Chanut* fait naître dans l'esprit de la Reine de *Suède* des sujets de faire des questions à M. *Descartes*. Eloge que M. de la *Thuillerie* Ambassadeur de *Suède* fait de cette *Princesse* à M. *Descartes*. Description naturelle que M. *Chanut* fit à M. de *Brienne* Secrétaire d'*Etat* des qualités corporelles & spirituelles de la même *Princesse*. Relation d'un entretien qu'il eut avec elle sur les dérèglemens de l'amour & de la haine. M. *Descartes* est consulté sur ce sujet. Il en fait une dissertation qui est trouvée excellente. La Reine luy fait une objection sur ce qu'il ne croyoit pas que le Monde fût fini. M. *Chanut* luy fait en même tems une question touchant le partage de nos inclinations, & la préférence dans nos amitiés. Il répond à l'une & à l'autre. 302

CHAP. XI. Nouvelle broüillerie de M. *Descartes* avec les *Théologiens* de *Hollande*, qui entreprennent de le faire condamner comme un blasphémateur & un *Pélagien*. Ses calomniateurs *Révius* & *Triglandius*. M. *Descartes* écrit aux Curateurs de l'*Université* & aux Consuls de la ville de *Leyde* pour leur demander satisfaction. Mauvais biais que prend son affaire. Il explique de nouveau ses intentions aux Curateurs dans la réponse qu'il fait à la lettre qu'ils luy avoient écrite ensuite de leur décret. Il écrit au Plénipotentiaire M. *Servien*, pour empêcher par l'autorité du Prince d'*Orange* que les *Théologiens* Protestans ne se rendent ses juges dans leurs Consistoires ou leurs Synodes. On

## DES CHAPITRES.

On arrête les entreprises de ses ennemis , dont la fureur se décharge sur ses sectateurs. Persecutions qu'ils suscitent à Heereboord & à Heydanus leurs collègues, pour le Cartésianisme. 314

CHAP. XII. Second voyage de M. Descartes en France. Edition des Méditations & des Principes en François. Il va en Bretagne , en Poitou , & en Touraine avec l'Abbé Picot. Maladie du P. Mersenne. Mort de M. Mydorge : ses dépenses & sa passion pour les Mathématiques , qu'il a tâché en vain d'inspirer à M. de Lamoignon. Mort de Torricelli & de Cavalieri. M. Descartes reçoit une pension du Roy de 3000 livres. Il void M. Pascal le jeune , qui l'entretient de ses expériences sur le Vuide. Il luy donne avis d'en faire sur la pesanteur de l'air. Il retourne en Hollande avec l'Abbé Picot. Son sentiment touchant le souverain Bien sur la demande de la Reine de Suède , qui luy récrit de sa main pour l'en remercier. 323

CHAP. XIII. Libelle de Révius contre M. Descartes. Placart de Régius contenant diverses erreurs touchant l'état de l'Ame humaine réfuté par M. Descartes. Protestation de M. Descartes contre Régius , qu'il desavouë pour son disciple. Deux autres libelles de néant contre M. Descartes. Il renonce à son traité de l'Erudition pour travailler à celui des fonctions de l'Animal. Il est rappelé en France par ordre de la Cour pour recevoir une pension & un employ honorable. Mauvais succès de son voyage. Il passe trois mois à Paris au milieu de ses amis. Sa réconciliation avec M. Gassendi faite par le moyen de M. l'Abbé d'Estrées aujourd'huy Cardinal. Fausseté insigne de Sorbière touchant la persévérance de M. Descartes en cette amitié. 334

CHAP. XIV. M. de Roberval veut démontrer l'impossibilité du mouvement dans le plein à M. Descartes , qui se trouve présent à plusieurs expériences du Vuide , sans se persuader qu'elles fussent contraires à ses principes. M. de Roberval persécute M. Descartes dans tout le tems de son séjour à Paris. M. Descartes fait difficulté de luy répondre de vive voix. Pourquoi il veut l'obliger de mettre ses raisons par écrit , & pourquoi M. de Roberval a toujours refusé cette condition , même après la mort de M. Descartes. Incartades de M. de Roberval. M. Descartes satisfait aux difficultez d'un Sçavant inconnu , qu'il souhaite en vain de connoître. Maladie du P. Mersenne. Mort de l'oncle maternel de M. Descartes. Histoire de la succession qui luy en revint. Retour de M. Descartes en Hollande. M. Clauberg devient Cartésien. Son éloge & celui de M. de Racy. M. Descartes console la Princesse Elizabeth dans ses adversitez. 344

CHAP. XV. Mort du P. Mersenne le plus ancien des amis & des sectateurs de M. Descartes. Caractère de l'esprit de ce Père. Son éloge. Ses grands services rendus au Public, Son attachement particulier & sa fidélité inviolable pour M. Descartes. Mauvais sort des lettres & de quelques traités , que M. Descartes avoit envoyez à ce Père , causé par l'artifice de M. de Roberval. Dureté de cet homme à l'égard de M.

## T A B L E

*Clerfelier pour ce sujet. La Reine de Suède fait résolution d'étudier tout de bon la Philosophie de M. Descartes. Elle donne commission à son Bibliothécaire de l'étudier par avance, pour luy en faciliter l'intelligence. Eloge de M. Freinshémius. Commerce de M. Descartes avec un Philosophe Anglois nommé le sieur Henry Moore, qui luy propose ses difficultés. Grands sentimens de M. Moore pour la Philosophie de M. Descartes. Amitié de M. Descartes avec le Duc de Newcastle Seigneur Anglois.*

352

CHAP. XVI. *M. Descartes perd quelques-uns de ses amis de France, M. de Touchelaye, M. Hardy &c. Il donne des avis à la Princesse Elizabeth sur sa maladie, sur la mort du Roy d'Angleterre son oncle, & sur l'article de la paix de Munster qui regardoit l'Electeur Palatin son frère. Essais de la Politique de M. Descartes. Ses incertitudes sur le lieu où il doit établir sa demeure le reste de ses jours. Propositions & instances qu'on luy fait de la part de la Reine de Suède, pour aller la voir & luy apprendre sa Philosophie de vive voix. Difficultez de ce voyage levées par M. Chanut, qui est nommé Ambassadeur ordinaire en Suède par le Roy. Il void M. Descartes en Hollande, & il achève de le déterminer à son voyage. Eloges de M. Chanut, qui est renvoyé en Suède.*

364

CHAP. XVII. *Edition latine de la Géométrie de M. Descartes avec les notes de M. de Beaune qui mourut quelques mois après, & les commentaires de M. Schooten Auteur de la traduction. Obligations particulières de M. Descartes à l'égard de M. Schooten. Cette traduction moins estimable que celles des autres ouvrages de M. Descartes, parce qu'elle n'a point été revue par luy. M. Carcavi devient le correspondant de M. Descartes à la place du P. Mersenne. Il luy fait le récit de l'expérience du vif argent faite au Puy de Domme par M. Périer & M. Pascal. Le Père Maignan Minime françois demeurant à Rome promet des objections à M. Descartes contre quelques uns de ses principes, comme M. Pascal luy en avoit promis contre sa matière subtile. Mais l'un & l'autre devinrent demi-Cartésiens dans la suite. M. de Roberval veut profiter de la facilité de M. Carcavi pour chicaner M. Descartes, qui se délivre de ses importunitéz par le silence.*

374

CHAP. XVIII. *M. Descartes se prépare au voyage de Suède. Il prend des précautions contre les envieux qui pourroient prévenir les esprits à la Cour de Suède. Le pressentiment de la mort luy fait mettre ordre à ses affaires. Sa raison pour ne point faire de testament. Il arrive à Stockholm, & loge chez l'Ambassadeur de France. Eloge de la famille de M. Chanut. Accueil favorable que M. Descartes reçoit de la Reine, qui songe à le retenir auprès d'elle pour le reste de sa vie, & à luy faire un bon établissement. Elle dispense M. Descartes de tous les assujettissemens des Courtisans. Elle luy donne heure pour aller l'entretenir les matins dans sa bibliothèque. M. Descartes veut profiter de sa faveur pour servir la Princesse Elizabeth auprès d'Elle. Ce qu'il pense de la passion de la Reine pour les Humanitez. Il fait connoissance*



## DES CHAPITRES.

*sance avec le Comte de Brégy venu de Pologne en Suède.*

384

CHAP. XIX. *Edition du traité de M. Descartes touchant les Passions de l'Ame. Histoire de cet ouvrage, & ce qu'il contient. M. Descartes est convié de faire des vers françois sur la Paix de Munster pour un bal que donne la Reine de Suède. Jalousie des Grammairiens de la Reine contre M. Descartes. Ce qu'il pense de l'application d'une Reine pour les belles Lettres, & sur tout pour le Grec. La Reine l'engage à mettre tous ses Ecrits en ordre, & à songer aux moyens de faire un corps complet de toute sa Philosophie. Inventaire des ouvrages imparfaits, qui se trouvèrent dans son coffre, & premièrement de ceux qui furent imprimez après sa mort. Son traité de l'Homme, & ce qu'il contient. Son traité de la Formation du Fœtus, & ce qu'il contient. Eloges de M. de la Forge & de M. Gutschowen. Autres traites de M. Descartes imparfaits. Recueil de ses Lettres. Excellence de ce recueil. Des peines qu'il a données à M. Clerfelier.*

393

CHAP. XX. *Ecrits de M. Descartes qui n'ont pas encore été imprimés. Son traité des Régles pour conduire l'esprit dans la recherche de la Vérité ; ce qu'il contient ; en quoy il est imparfait. Son traité intitulé Studium bonæ mentis. Son Dialogue sur la Recherche de la Vérité par la seule lumière naturelle. Son traité de l'Art d'Escrime. Son traité du Génie de Socrate. Instances de la Reine de Suède pour retenir M. Descartes auprès d'elle le reste de ses jours. Elle luy offre une grosse Seigneurie en Allemagne. Maladie de l'Ambassadeur Chanut. Incommodité que M. Descartes souffre du climat de Stockholm, & de la rigueur extraordinaire de la saison. La Reine veut établir chez elle une Académie pour les sciences, dont elle veut donner la direction à M. Descartes. Elle l'engage à en dresser les statuts. Il luy en porte le projet, par lequel il en exclut les Etrangers : & pourquoy ?*

403

CHAP. XXI. *Maladie de M. Descartes. Ses exercices de piété. Eloge du Père Viogué son Confesseur. Fictions calomnieuses de diverses personnes touchant l'origine & le sujet de sa maladie. Cause véritable de sa maladie. Dieu permet que l'on confie sa santé à un Médecin qui étoit son ennemi déclaré. Soins & inquiétudes de M. & de Madame Chanut, & de la Reine de Suède. Obstination de M. Descartes à refuser la saignée pendant son transport au cerveau. Histoire des sept premiers jours de sa maladie. Il commence à connoître son mal le huitième jour, & se fait saigner : mais trop tard. Il se prépare à la mort en philosophe chrétien. Tranquillité des deux derniers jours de sa vie. Ses dernières heures. Sa mort.*

414

CHAP. XXII. *Douleur de la Reine de Suède à la mort de M. Descartes. Elle veut le faire enterrer auprès des Rois de Suède avec une pompe convenable, & luy dresser un Mausolée de marbre. M. Chanut obtient qu'il soit enterré avec plus de simplicité, dans un cimetière selon l'usage des Catholiques. Funérailles de M. Descartes. Qualitez des personnes qui portèrent son corps. Inventaire de ce qu'il avoit porté en*

## TABLE

*Suède. Sort des écrits de M. Descartes. Inventaire de ce qu'il avoit laissé en Hollande. M. Chanut fait dresser sur son tombeau un Monument en forme de Pyramide quarrée. Inscriptions de cette Pyramide faites par M. Chanut.*

424

CHAP. XXIII. *Conversion de la Reine de Suède, qui en attribue la gloire après Dieu à M. Descartes. On fait la translation de ses os en France seize ou dix-sept ans après sa mort par les soins de M. d'Alibert. On les dépose dans l'Eglise de Sainte Gèneviève du Mont à Paris, où on luy fait un service solennel avec une magnificence excessive. On luy dresse un monument de marbre très-simple & très-moderne, mais orné d'une Epitaphe glorieuse à sa mémoire.*

432

## LIVRE HUITIEME.

Contenant ses qualitez corporelles & spirituelles. Sa manière de vivre chez luy, & avec les autres. Ses mœurs. Ses sentimens. Sa Religion. Ce qu'on a trouvé à redire à sa personne & à ses écrits ; & généralement, tout ce qu'on a pu entrer dans la suite des années de l'histoire de sa vie.

CHAP. I. *Du corps de M. Descartes. Sa taille. Son teint. Sa voix. Son poil. Utilité de la perruque pour la santé, & l'usage qu'en faisoit M. Descartes. Comment il s'accommodoit aux modes. Ses habits. Son régime de vivre. Sa sobriété. Sa diète. Son discernement sur les nourritures. Frugalité de sa table. Pourquoi il préféroit les racines & les herbes à la chair des animaux ? Effet de la joye & de la tristesse sur le manger & le dormir. Du repos & du travail de M. Descartes. Ses exercices. Sa santé. Son tempérament. Ses infirmités corporelles. Sa manière de rétablir & de conserver la santé. Son aversion pour les Charlatans & Médecins ignorans. Etude de la Médecine. Pouvoir des passions de l'Ame sur la santé du corps.*

445

CHAP. II. *Du ménage de M. Descartes. Son domestique fort choisi & fort propre. Sa maison est une école de science & de vertu pour ses serviteurs. Affection réciproque entre le Maître & eux. Histoire des plus illustres d'entre ses domestiques, de M. de Ville-Bressieux, de Gérard de Gutschoven, du jeune Gillot, du Linoufin, & de Henry Schluter qui eut sa dépoüille. De la nourrisse de M. Descartes. De quelle manière il traitoit la Fortune, & comment il en fut traité. Etat de son bien & de ses revenus. Son indifférence pour les richesses. Sa générosité pour donner, & pour refuser toutes sortes de gratifications de la part des Particuliers. Ses soins pour ne pas laisser périr son patrimoine.*

455

CHAP. III. *Vie retirée de M. Descartes. Son amour pour la solitude*

litude

## DES CHAPITRES.

litude. Sa double devise. Son mépris pour la gloire. Son indifférence pour la réputation. Son humeur particulière. Sa taciturnité. Sa manière de converser. Sa lenteur à parler. Sa paresse à écrire. Caractère de son écriture. Il lisoit peu. Il avoit peu de livres. Son jugement sur les grandes lectures. Comment on peut dire qu'il avoit lû infiniment. Son affectation à dissimuler ses lectures & ses études. Son stile. Excellence de ce stile. Sa latinité. Sa conformité sur l'usage de la langue françoise. Son sentiment sur l'orthographe, & la prononciation. Sa méthode particulière de composer. Sa clarté. Son obscurité affectée. Sa manière de philosopher agréable à ses Adversaires même. Il commençoit à goûter le genre d'écrire par dialogues pour expliquer la Philosophie, dans les dernières années de sa vie. 463-

CHAP. IV. De l'esprit de M. Descartes. Son étendue, sa force, sa pénétration, sa justesse. De sa mémoire, en quoy elle étoit inférieure à son esprit. Son jugement solide, finesse de son goût, son discernement. Son amour pour la Vérité, sa franchise, sa droiture. Il veut tout sacrifier à la Vérité. Il la cherche par tout, mais principalement dans les sciences. Étendue & qualité de son sçavoir. Définition & division de la science. Son jugement sur la Théologie, sur l'Astronomie, sur les Mathématiques, sur la Médecine, sur la Philosophie scholastique, sur les Humanitez ou belles Lettres. Ce qu'il sçavoit & ce qu'il ignoroit dans toutes ces connoissances. Idée d'une langue universelle, ou d'une Grammaire générale & raisonnée, qu'il propose au P. Mersenne. 476

CHAP. V. Conduite & discernement de M. Descartes pour la différence des études qui regardent l'entendement, l'imagination, & les sens. Sa docilité à l'égard de toutes sortes de personnes. Il aime à reconnoître & à corriger ses fautes. Le peu d'attache qu'il a pour ses opinions. Comment il s'est rendu suspect de vanité auprès de ses envieux; fondement ou prétexte de ce soupçon. Sa modestie. Son peu d'estime pour soy-même. Son aversion pour les louanges & les titres d'honneur. Son honnêteté. Sa douceur. Sa modération. Sa générosité pour mépriser la calomnie, & pour oublier les injures. Ses soins pour éviter de choquer ceux qui l'avoient maltraité. Sa répugnance pour remarquer, ou pour relever les fautes d'autrui. Son amour pour la paix. Son aversion pour la dispute. 486

CHAP. VI. Amitiez de M. Descartes. Du nombre & de la qualité de ses amis, sa tendresse & sa fidélité pour eux. Sa confiance & son bon cœur. Son humeur officieuse & prévenante. Ses ennemis, c'est-à-dire, ses envieux & ses adversaires. Caractère des uns & des autres. Comment le nombre de ses adversaires diminué de jour en jour; comment celui de ses sectateurs augmente & se fortifie. Différence entre ses amitez de raison & ses amitez d'inclination. Pourquoi il aimoit les personnes louches. En quel cas on peut suivre ses inclinations dans l'amour. Comment il aimoit la conversation des femmes. Vertus de son ame. 496

CHAP. VII. De la Religion de M. Descartes. Son respect pour la Divinité. Sa retenue & sa circonspection pour parler de ce qui regarde la

## TABLE

*la nature divine. Il évite d'entrer dans les questions de Théologie. Il s'abstient de parler de la puissance de Dieu, avec la hardiesse dont la plupart des Philosophes & Mathématiciens prétendent décider ce qu'il peut, & ce qu'il ne peut pas. Sa modestie mal reconnue sur ce point. Sa manière d'écrire contre les Athées. Injustice de ceux qui prétendoient l'accuser d'Athéisme, de Scepticisme, & d'Impiété.* 503

CHAP. VIII. *Usage que M. Descartes faisoit de sa Raison dans les choses qui regardent la Religion. Sa Philosophie s'accorde mieux avec la Théologie & la Religion, que la Philosophie de l'Ecole. Ses Principes conformes à la description que Moïse a faite de la création dans la Genèse. Il est accusé de Pélagianisme par les Protestans. Injustice de ces reproches. Ses sentimens sur la providence, la prédestination, la liberté, la dépendance & l'indifférence du libre arbitre, autant que ces choses peuvent être du ressort de la Raison humaine. Pourquoi il n'a jamais voulu rien écrire de la Grace, non plus que des mystères de la Trinité & de l'Incarnation.* 509

CHAP. IX. *Sentimens de Monsieur Descartes sur l'Eucharistie. Il explique la Transsubstantiation selon ses Principes. Nouvelle explication qu'il en a donnée au P. Mesland, sans prétendre qu'elle devint jamais publique. Les Cartésiens la font valoir après sa mort. Les Calvinistes redoutent M. Descartes & le rejettent comme contraire à leurs dogmes. Il ne laisse pas d'être accusé de Calvinisme par quelques Catholiques mal informés, ou mal intentionnés. Réfutation de cette calomnie. Son aversion extraordinaire pour le Calvinisme. Son desir pour le retour des Protestans à l'Eglise. Ses exercices de Chrétien. Son opinion sur les vœux Monastiques. Sa soumission à l'Eglise. Sa déférence pour la Sorbonne. Ses livres mis à l'Index.* 518

CHAP. X. *Du caractère de Nouveauté qui se trouve dans les opinions de M. Descartes, & son sentiment sur l'Antiquité. Différence qu'on doit mettre entre la Nouveauté & la Fausseté, entre l'Antiquité & la Vérité. M. Descartes accusé de Nouveauté, & d'avoir pourtant pris ses dogmes des Anciens, de Platon & des Académiciens; de Démocrite; d'Aristote; d'Epicure; de Zénon & des Stoïciens; d'Anaxagore; de Leucipe; de Lucrèce; de Cicéron; de Sénèque; de Plutarque; de S. Augustin; de S. Anselme: & même parmi les Modernes, de Roger Bacon; du Fioravanti; de Pereira; de Télésius; de Tyco Brahé; de Jordannus Brunus; de Viète; de Snellius; du Chancelier Bacon; de De Dominis; de Ferrari; de Sovéro; de Charron; de Harriot; de Képler; de Galilée; de Gilbert; de Harvée; de Hobbes; de M. Arnaud; & de Moïse. M. Descartes n'est plagiaire de personne. Une même chose peut avoir plusieurs inventeurs. Indifférence de M. Descartes pour ses propres inventions. Sa générosité envers ses plagiaires.* 394





# LA VIE DE M<sup>R</sup> DESCARTES.

---

## LIVRE CINQUIÈME.

Contenant ce qui s'est passé à son sujet, depuis le temps de la connoissance qu'il fit avec les Professeurs d'Utrecht, jusqu'à la publication de ses Meditations Metaphysiques.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*M. de Roy, ou Regius apprend la Methode & les Principes de la Philosophie de M. Descartes par la bouche de M. Renery, & par la lecture des Essais de cette Philosophie. Il les enseigne à ses Ecoliers, & il parvient par ce moyen à une Chaire de Professeur en Medecine dans l'Université d'Utrecht. Obstacles survenus durant la brigue de cette Chaire. M. Regius regarde M. Descartes comme l'Auteur de sa fortune & de ses connoissances. Il se declare son Disciple, & se devoie à luy d'une maniere particuliere. Confusion dans les Lettres imprimées de M. Descartes.*



ENDANT qu'on fatiguoit M. Descartes en France par des Objections & des Problèmes, on ne songeoit presque en Hollande qu'à se dépouiller de la vieille Philosophie pour prendre la sienne. Plus la jalousie s'efforçoit de publier qu'il étoit tombé dans des erreurs ordinaires à l'homme, plus il semble que ses nouveaux

1638.

Lettr. Mss.  
de Regius.  
Item instrum.  
Acad. Ultra-  
ject.

Sectateurs s'étudioient à l'élever au-dessus de la condition humaine. L'Université d'Utrecht qui sembloit estre née Cartesienne après qu'on eut fait venir Monsieur Renery pour prévenir même son érection, se remplissoit insensiblement de ses Disciples sous la discipline de cet habile Professeur. Celuy qui se distingua le plus fut un jeune Medecin nommé *Henry de Roy*, dit, *Regius*, natif de la Ville même. Après avoir été en divers endroits de la Frise Occidentale, & de la Province particuliere de Hollande, tant pour y apprendre que pour y enseigner pendant quelques années, il étoit revenu dans le lieu de sa naissance vers le temps auquel M. Renery avoit été appelé de Deventer pour y professer la Philosophie. Il s'y étoit procuré même une espece d'établissement par un mariage, qui ne l'empêcha pas de hanter M. Renery avec l'assiduité d'un Ecolier, depuis qu'il l'eût goûté, & qu'il eût reconnu son mérite. L'amitié étroite qu'ils lierent ensemble fut suivie d'une confiance entiere que M. de Roy eût en M. Renery. Celuy-ci s'en servit avantageusement pour le degager insensiblement de ses Préjugés, & il luy communiqua cette Methode excellente qu'il avoit reçeuë de M. Descartes pour conduire sa raison dans la recherche de toutes sortes de veritez. M. de Roy, que nous appellerons dorenavant *Regius* dans la suite de cette Histoire, pour nous rendre conformes au langage le plus ordinaire, ne borna point sa reconnaissance à M. Renery; mais il la fit remonter jusqu'à M. Descartes, pour lequel il conçut dès lors une haute estime, accompagnée d'une veneration profonde. Ce n'étoient encore jusques-là que les fruits de leurs conversations. Le Livre de M. Descartes vint ensuite à paroître. M. Regius fut des plus ardens à le lire, & l'estime qu'il avoit conçuë pour M. Descartes se tourna incontinent en une vraie passion. Elle luy fit oublier peu à peu les considerations qui l'avoient empêché jusqu'à lors de rechercher sa connoissance par luy-même, & de luy presenter ses respects immediatement. Il demeura encore près d'un an dans cette reserve, croyant devoir s'étudier à mériter l'amitié de ce grand homme, avant que de la luy demander. Non content de s'être imprimé dans l'esprit les principes de sa nouvelle Philosophie, dont il avoit trouvé les Essais dans son

livre

livre conformes à ce que Monsieur Reneri luy en avoit appris auparavant , & de les avoir adoptez à la place de ceux qu'on luy avoit autrefois enseignez dans les Ecoles , il se mit endevoir de les digerer encore pour l'usage des autres. Il enseignoit actuellement la Philosophie , & la Medecine à des particuliers dans la Ville : & pour ne point faire diversion à l'étude particuliere qu'il faisoit de la Philosophie de Monsieur Descartes , il s'avisa de la mettre par cahiers , & de la debiter à ses Ecoliers sous le nom de Physiologie , à mesure qu'il la comprenoit. La simplicité de l'hypothese , le bel enchainement des Principes & des raisonnemens , la netteté & la facilité avec laquelle il leur en faisoit deduire les veritez , les ravit de telle sorte , que sans en demeurer aux termes d'une reconnoissance ordinaire pour le Maître à qui ils étoient si redevables , ils firent une espece de ligue pour cooperer à son avancement , & pour s'employer à le faire mettre en place , soit dans le Conseil de Ville , soit dans l'Université. Dieu fit naître en peu de temps une occasion semblable à celle qu'ils cherchoient pour executer leur bonne volonté.

Tom. 3. des  
Lettres de  
Desc. pag.  
4 6.

Epist. ad P.  
Dinetum  
artic. 15.

Il n'y avoit dans la nouvelle Université qu'un Professeur pour toutes les parties de la Medecine. Ce Professeur étoit le Sieur Guillaume de *Straaten* , ou *Stratenus* , qui s'étoit retranché à n'enseigner que l'Anatomie & la Medecine Pratique. Le nombre des Etudians qui se rendoient de divers endroits à son Ecole augmentant de jour en jour fit bien-tôt comprendre à Messieurs de l'Université l'obligation qu'il y avoit de pourvoir au soulagement du Sieur Stratenus. Ils s'assemblerent pour en deliberer , & ils jugerent que pour l'avantage de l'Université , il seroit besoin d'un second Professeur en Medecine pour enseigner la Botanique & la Medecine Theoretique. M. Reneri dont l'autorité étoit fort considerable parmi ses Collegues , avoit beaucoup de part à la deliberation , & se servant de son credit pour faire connoître le merite de M. Regius , il fit que quelques uns jetterent les yeux sur luy , pour remplir la Chaire qu'on devoit dresser. M. Regius assisté d'une si puissante recommandation alla voir le Recteur de l'Université , qui étoit pour lors le sieur Bernard *Schotanus* , Professeur en Droit & en Mathematiques dans la même Université , & qu'il avoit connu assez particuliere-

Narrat. hist.  
pag. 9.

1638.

ment dans l'Université de Franeker, durant son séjour en Frise. Il fit aussi sa cour au sieur Juste de Lire, ou *Ziræus*, Professeur en Histoire & en Humanitez, & il le pria de vouloir se joindre au sieur Schotanus pour solliciter auprès du Senat, ou Conseil de la Ville, l'érection d'une seconde Chaire en Medecine. La consideration de M. Reneri qui s'interessoit dans cette affaire fit agir ces deux Messieurs avec assez d'ardeur & de bonne foy : & non contents d'exposer au Senat la necessité d'une seconde Chaire de Medecine, ils luy proposerent encore M. Regius comme le sujet le plus capable qu'ils connussent pour la remplir. Le Senat dont les membres particuliers n'avoient pas encore ouïy parler de M. Regius écouta la premiere proposition assez volontiers, sur tout après avoir eû le consentement du Sieur Stratenus, à qui il s'agissoit de donner un Collegue, sans préjudice de son honneur & de ses interêts. A cette nouvelle, le nombre des concurrents à la Chaire future, se multiplia en peu de temps. Les autres Professeurs, & quelques personnes qualifiées de la Ville, dont M. Regius n'étoit pas connu, presenterent leurs amis, ou leurs créatures à l'envy pour la remplir. On en produisit deux entre les autres qui étoient soutenus d'un grand mérite personnel, & de très-puissantes recommandations ; l'un excelloit dans la Botanique ; l'autre avoit une grande connoissance de la Medecine en general, de la Philosophie, des Mathematiques, des Langues Orientales, & particulièrement de l'Arabe.

L'éclat que fit cette affaire ne manqua point d'animer les esprits des Disciples de M. Regius. Ils étoient en petit nombre, mais pour la plûpart jeunes Gens de famille tres-bien élevez, & presque tous déjà en état d'entrer en charge. Ils crurent que l'occasion qu'ils cherchoient de le servir étoit venue, & n'épargnerent ni leurs parens ni leurs amis pour obtenir les suffrages du Senat en sa faveur. Quoique M. Regius fût Docteur en Medecine, & qu'il ne luy manquât rien de ce qui pouvoit le faire aspirer legittimement à cette chaire, il étoit néanmoins en danger de se voir exclus par la brigade des deux autres. Mais l'aprobation qu'avoit son écrit de Physiologie jointe à la difference que l'on remarquoit dans la maniere de raisonner qui distinguoit ses Disciples d'avec ceux des Ecoles publiques & vulgaires, fit juger qu'il  
avoit

Epist. ad P.  
Dinet. art. 15.  
Item Narrat.  
Hisor. Acad.



avoit une Philosophie toute particuliere, & qu'il devoit être un excellent Maître dans l'art ou la methode d'enseigner. C'est ce qui porta Messieurs du Senat à le preferer aux autres dans le choix qu'ils devoient faire. Cette disposition favorable des esprits servit beaucoup à faire éclater la jalousie des autres, & à faire faire diverses informations de la vie & des sentimens de M. Regius, pour chercher quelque pretexte aux obstacles qu'on souhaitoit de former à sa promotion. On se mit d'abord à semer des bruits defavantageux à sa reputation, & on s'efforça de prevenir le sieur Stratenus Professeur ordinaire en Medecine, sans le consentement duquel on ne pouvoit rien faire. Mais comme ses mœurs avoient toujours paru assez irréprochables aux yeux des hommes, l'Envie se vid obligée de se retrancher sur ses sentimens. Elle les attaqua tant du côté de la Philosophie que de celui de la Theologie. On accusa d'abord son esprit d'être trop singulier, & d'avoir trop de penchant pour les Paradoxes. Mais il luy fut aisé d'étouffer cette calomnie, par le secours de M. Renneri & par ses manieres de raisonner qui estoient toutes Cartesiennes, c'est à dire, tres conformes au bons sens. Non content de s'être justifié devant le Recteur Schotanus & le sieur de Lire, il voulut bien leur promettre qu'il n'avanceroit jamais rien dans ses leçons ou ses disputes touchant la Medecine, qui fût contraire aux opinions communement reçues dans l'Université & dans les autres Ecoles établies par autorité publique; & qu'il auroit toujours pour le sieur Stratenus le respect & la déference qui luy seroit due. Cette batterie n'ayant pas reüssi, on en dressa une autre pour attaquer sa Religion, & l'on tacha de le rendre suspect d'Arminianisme, qui étoit alors une raison d'exclusion pour les emplois de la robe en Hollande depuis le Concile de Dordrecht. On en forgea le pretexte sur ce que quelques années auparavant demeurant dans la ville de Naerden où il faisoit la Medecine, & gouvernoit le College en qualité de Principal, il étoit arrivé quelques troubles à son sujet parmi les vaisseaux de la flotte Hollandoise. Cette nouvelle accusation fit plus d'impression sur l'esprit du sieur Schotanus & du sieur de Lire que celle qui ne regardoit que la Philosophie. Le scrupule les porta à venir décharger leur conscience, premierement devant M. Regius à qui ils devoient un avis de charité sur ce point, puis devant

1638.

le sieur *Gisbert Voet*, ou *Vout*, dit *Voetius* Professeur en Theologie zelé Gomariste, qu'ils pretendoient consulter dans cette affaire comme leur *Casuite*.

Voetius ne connoissoit point encore Regius, & à peine avoit-il ouï parler de luy jusques-là. Il en fut d'autant plus hardi à se charger de la connoissance de sa cause, qu'il n'étoit encore prévenu de rien à son égard. Il voulut même pour l'amour de la justice pousser la generosité & le desintereffement jusqu'à n'avoir point d'égard aux sollicitations qu'on luy avoit faites en faveur des autres Competiteurs qui concouroient avec M. Regius pour la brigue de la chaire. Il se fit donc accompagner du Sieur de Lire, & se transporta chez M. Regius pour tirer de luy les éclaircissements nécessaires touchant ces bruits des-avantageux. M. Regius ne se contenta pas de luy faire une exposition de sa créance, & de luy montrer qu'elle étoit parfaitement conforme à celle de la Seigneurie & de l'Université : il voulut encore luy découvrir la source de la calomnie dont ses envieux tachoient de le noircir. Il luy produisit ensuite un certificat en bonne forme qu'il avoit reçu de l'Eglise ou Consistoire de Naerden en quittant cette ville, pour pouvoir être admis à la Communion de l'Eglise d'Utrecht & des autres lieux des Provinces unies. M. Voetius en fut si satisfait qu'il l'embrassa, luy demanda son amitié, & luy promit sa voix, en l'assurant de la joie qu'il auroit de le voir au nombre de ses Confreres.

Sur le raport de ces deux Messieurs, le Recteur fit assembler l'Université. M. Regius y fut proposé & agréé, mais il fut réglé qu'on ne le considéreroit que comme Professeur extraordinaire. Le sieur Stratenus Professeur ordinaire en Medecine aiant ensuite donné son consentement en pleine assemblée, on deputa M. Reneri & M. Voetius vers le Senat, pour luy demander au nom de l'Université plusieurs Professeurs extraordinaires, pour la Morale Pratique, pour la Metaphysique, pour la Philologie, & pour la Medecine Botanique. M. Voetius se chargea de parler pour la dernière Profession en faveur de M. Regius, dont il fit les éloges aux Magistrats. Ce qui fit d'autant plus de plaisir à M. Reneri, qu'il avoit plus d'interêt de cacher ses inclinations & d'ôter tout lieu de croire qu'on eût eu égard à autre chose qu'au merite.

merite du Postulant. Ainsi M. Regius fut reçu d'une voix commune avec l'approbation generale de la Ville & de l'Université. Il sçeut si bien gagner les cœurs de tous ses Collegues, qu'après avoir porté pendant quelques mois la qualité de Professeur extraordinaire, il fut mis dès la même année au nombre des Ordinaires.

1638.

Il crut avoir toute l'obligation du succès de cette affaire à M. Descartes, dont la Philosophie avoit formé en luy ce merite qui l'avoit fait preferer aux autres Concurrens. La place qu'il occupoit luy donnant un degré de hardiesse plus qu'il n'avoit auparavant, il se desit du scrupule qui l'avoit empêché jusques-là de luy écrire en droiture pour luy presenter ses respects. Afin de ne pas rendre sa modestie ou sa timidité suspecte d'ingratitude, il prit la liberté de luy écrire le XVIII. d'Aoust pour le remercier d'un service qu'il luy avoit rendu sans le sçavoir. Il luy demanda la grace d'être reçu au nombre de ses serviteurs, avantage qu'il avoit recherché & qu'il croioit avoir mérité depuis qu'il s'étoit rendu son disciple. Et pour ne luy point faire un mystere d'une chose qu'il ne pouvoit sçavoir, c'est à dire de la maniere dont il prétendoit que M. Descartes l'avoit fait Professeur dans l'Université, il luy fit un détail de la connoissance qu'il avoit acquise de sa Methode & de sa Philosophie, premierement par la bouche de M. Reneri, qui l'avoit amplement informé des qualitez heroiques de son esprit, & ensuite par la lecture des Essais qu'il avoit publiez l'année precedente. Il luy marqua ensuite comment il s'étoit heureusement servi de cette Methode pour enseigner sa Philosophie à quelques Particuliers suivant ses principes : & il luy apprit que le grand succès de cette entreprise avoit porté les Magistrats de la Ville, & les Professeurs de l'Université à le choisir pour remplir la chaire de nouvelle erection. Il le conjura de ne point abandonner *son propre ouvrage*, & de ne point luy refuser les assistances necessaires pour soutenir cette premiere reputation. Il luy protesta que de son côté il feroit tout ce qui dependroit de luy pour ne rien faire qui fût indigne de la qualité de son disciple qu'il preferoit à tous les autres avantages de sa vie : & qu'il suivroit les pas de M. Reneri le plus près qu'il luy feroit possible.

Lettre 1. de  
Regius MS.

Pour se mettre d'abord en possession des droits attachez

à

1638.

à cette qualité, il prit la liberté de luy envoyer ses *Essais de Medecine*, qui n'étoient autre chose que des Notes assez courtes sur Trincavel, & le pria de les examiner avec toute la severité d'un Maître. Il passa même, appuié sur l'expérience que M. Reneri luy avoit donnée de ses bontez, jusqu'à luy demander les objections qui luy avoient été faites depuis peu contre *la Circulation du sang*, avec les Réponses qu'il y avoit données. Et pour luy faire voir jusqu'où pourroit aller la confiance avec laquelle il vouloit luy abandonner son esprit comme son cœur, il luy dit nettement qu'il ne luy viendrait aucune difficulté qu'il ne luy proposât, & dont il n'espérât de luy les solutions, comme d'un homme à qui il pretendoit tout devoir, & qu'il regardoit comme extraordinairement suscité pour conduire la raison des autres hommes, & les tirer de leurs anciennes erreurs.

M. Descartes reçut dès le xx. du mois la lettre de cet inconnu dans le paquet de M. Reneri, qui luy servoit d'introducteur pour cette premiere entrée. Le plaisir que luy donnerent ces beaux effets de sa Philosophie ne luy permit pas de differer de répondre à ses civilités, & de luy accorder son amitié avec tous les fruits qu'elle pourroit produire. Il récrivit en même temps à M. Reneri pour se rejouir avec luy du succès avec lequel il introduisoit sa Philosophie dans l'Université, & pour luy permettre d'amener M. Regius avec luy, lorsqu'il luy feroit l'honneur de le venir voir. C'étoit répondre à la demande que M. Regius luy avoit fait faire par M. Reneri. Mais les occupations de son nouvel employ & les incommoditez de M. Reneri le priverent de cette satisfaction pendant plus de six ou sept mois, au bout desquels il prit sujet de remercier M. Descartes de toutes ses bontez pour luy demander permission de l'aller voir seul. Sa lettre est dattée du ix. de Mars 1639. & ne pouvant y renvoyer le Lecteur, parce qu'elle n'est pas encore publique, il est à propos de luy en représenter le sens en abrégé pour des raisons dont on luy laissera ensuite l'examen. Je n'ay point de termes, ( dit M. Regius à M. Descartes ) pour exprimer la joie que m'a donnée la lettre admirable que vous me fîtes l'honneur de m'écrire *au mois d'Août dernier*. Elle a tellement augmenté le peu de reputation dont j'étois redevable d'ailleurs & à vous & à M. Reneri, qu'elle a attiré à mon école  
non

non seulement plusieurs étudiants en Médecine : mais même des Philosophes, des Jurisconsultes, des Théologiens & d'autre Auditeurs étrangers, pour écouter les leçons publiques & particulières que je fais de la Médecine suivant les principes de vôtre Philosophie, que j'ay puisés dans vos excellens ouvrages, ou appris de la bouche de M. Reneri.... Cela pouvoit suffire ce semble pour me réhausser le courage, & pour me faciliter de plus en plus les voyes de la Nature. Cependant vôtre bonté vous fait faire encore bien d'autres démarches en ma faveur, & au lieu que vous m'aviez accordé la grace de vouloir bien me souffrir à la compagnie de M. Reneri toutes les fois qu'il vous rendroit visite, vous me permettez maintenant de vous aller voir seul à cause de ses fréquentes indispositions. J'espère profiter de ma permission dans cette semaine qui finira nos vacances: & si je ne vous suis point à charge, je passeray deux ou trois jours près de vous, afin de pouvoir vous consulter sur divers desseins que je me suis proposés, &c.

Vers le commencement du mois d'Août de l'an 1638, M. Reneri avoit fait le voyage d'Egmond, & avoit rendu à M. Descartes une assez longue visite qui fut la dernière qu'il pût lui rendre de sa vie. Il luy avoit apporté la hauteur de la tour d'Utrecht, (qui étoit de 350 pieds de Roy \*,) très exactement mesurée dans la résolution de l'envoyer ensuite au Père Mersenne, à qui toutes ces curiositez étoient bonnes. Mais le sujet principal de sa visite étoit l'affaire de l'Université d'Utrecht, dont il avoit été bien aise de l'informer de vive voix. Ce fut en cette occasion que M. Descartes entendit parler de M. Regius pour la première fois; & après tout le bien que M. Reneri luy en dit, il ne pût pas ne se laisser pas prévenir en sa faveur. M. Descartes ne crût point pouvoir mieux payer la peine de M. Reneri, qu'en luy faisant part des questions dans l'examen desquelles celuy-cy l'avoit trouvé occupé lors qu'il l'étoit venu visiter. Il luy fit voir la dernière explication qu'il venoit de donner pour la démonstration de la Roulette au sujet de M. de Roberval; & la réponse qu'il avoit faite peu de jours auparavant aux objections de M. Morin sur la lumière. Il luy montra aussi l'examen qu'il venoit de faire de la Géostatique de M. de Beaugrand, pour sçavoir si un corps pèse plus ou moins étant proche du centre de la terre, que lors qu'il en est

*II. Part.*

B \* éloigné,

« 1638.

Tom. 2. des  
lettr. p. 404.

\* En contant  
le coq ou  
la giroüette,  
laquelle avec  
la pomme qui  
la soutenoit  
étoit haute de  
16 pieds & 7  
pouces.

V. le livre  
précédent.

Tom. 1. des  
lettr. pag. 201.

Ibid. p. 327.



1638.

Tom. 3. Lettr.  
tr. LXIII. &  
LXIV.

éloigné. M. Reneri qui ne quittoit jamais M. Descartes sans avoir fait d'amples provisions, s'en retourna comblé de toutes sortes de satisfactions, & ravi sur tout d'avoir vû les glorieux témoignages de l'amitié de M. de Fermat, & de plusieurs Scavans illustres de France.

A son retour il assura M. Regius, qu'il feroit le très-bien venu chez M. Descartes, & qu'il le trouveroit préparé à tout ce qu'on pouvoit attendre de sa bonté. M. Régius qui n'avoit point d'autre têmes pour voyager, que celui des vacances de l'Université qui se donnoient deux fois l'an<sup>1</sup> à l'occasion des deux foires de la ville, voyant expirer celles du mois d'Août, ne pût faire autre chose que d'écrire à M. Descartes la lettre du XVIII de ce mois dont nous avons parlé. M. Descartes ayant répondu civilement à cette lettre, récrivit au P. Mersenne le XXIII du même mois pour luy envoyer la mesure la Tour d'Utrecht que M. Reneri luy avoit laissée. Cette lettre imprimée par M. Clerféliier, marque d'une manière un peu trop décisive, que c'étoit M. *le Roy*<sup>2</sup> ou Régius qui la luy avoit portée, & que ce n'étoit pas même la première visite qu'il luy avoit renduë à Egmond. Mais il y a de quoy s'étonner que la suite de la lettre n'ait pû détromper M. Clerféliier. *J'ay reçu cette semaine*, dit M. Descartes au P. Mersenne, *3 des lettres d'un Docteur que je n'ay jamais vû, ni connu, qui me remercie de ce que je l'ay fait Professeur en Médecine dans une Université où il n'eût jamais osé prétendre sans moy. Ce qui luy est arrivé, parce qu'ayant enseigné en particulier quelque chose de ma Philosophie à des Etudiants de ce lieu-là, ils y ont pris un tel goût qu'ils ont prié le Magistrat de leur donner ce Professeur. Ce Docteur inconnu n'est autre que M. Régius; & l'erreur qui a fait glisser son nom à la place de celui de M. Reneri, ne peut être venuë que de la liberté que M. Clerféliier a prise d'achever le mot que M. Descartes n'avoit exprimé dans sa minute que par la capitale R., n'ayant pû obtenir de M. de Roberval l'original de la lettre tombé entre ses mains après la mort du P. Mersenne.* <sup>4</sup> L'inflexibilité de M. de Roberval a donné lieu encore à quelques désordres dans l'édition de ces lettres: mais le Public aura bien-tôt la satisfaction d'y voir toutes choses rectifiées dans une nouvelle édition qu'on luy en prépare.

<sup>1</sup> Aux mois de Mars & d'Août.

<sup>2</sup> Pag. 404 du 3. tom. des Lettr.

<sup>3</sup> Pag. 406 ibidem.

<sup>4</sup> Il s'en trouve quelquefois deux ou trois cousûes ensemble cōme si elles n'en faisoient qu'une, quoy que la fin soit souvent antérieure au commencement pour le têmes; quelquesfois un morceau pris d'ailleurs ou même une lettre entière de sujet tout différent se trouve insérée dans le milieu d'une autre lettre; rarement y trouve-t-on les dates; & les noms propres des Personnes & des lieux s'y trouvent presque supprimés par tout. Ce qui n'a pas donné peu d'exercice à l'historien de sa vie.

CHAP.

## CHAPITRE II.

*M. Descartes fait un abrégé de Médecine, & s'apercevant qu'il vieillissoit il songe aux moyens de conserver sa santé. Succès de M. Reneri dans la profession de la Philosophie. Prudence avec laquelle il enseigne la Methode de M. Descartes. Il est soulagé dans ses exercices, & emploie le temps de son repos à méditer sur la Geometrie de M. Descartes & sur sa Physique. Du Livre de la Verité, traduit en François. Jugement qu'en fait M. Descartes. Amitié étroite de M. Bannius & de M. Bloemaert Prêtres Catholiques de Hollande avec M. Descartes. Leur éloge & leur défense. Jugement de la Musique de M. Bannius.*

**M**R Descartes n'eut aucune violence à se faire pour donner à M. Regius la satisfaction qu'il souhaitoit de luy, sur tout en ce qui concernoit la Médecine. Outre qu'il comprit l'importance qu'il y avoit de ménager sagement le zèle d'un nouveau Disciple si bien intentionné, il se trouvoit actuellement appliqué à des études de Médecine lorsqu'il reçut sa première lettre. C'est ce que nous pouvons juger par la maniere dont il en écrivit à Monsieur de Zuytlichem qui avoit eu la curiosité de sçavoir ce qu'il faisoit pour lors. « Je veus satisfaire, luy dit-il, au dernier point de votre lettre, en vous disant à quoi je m'occupe. Je n'ay jamais eu tant de soin de me conserver que maintenant : & au lieu que je pensois autrefois que la mort ne me pût ôter que trente ou quarante ans tout au plus, elle ne sçauroit désormais me surprendre qu'elle ne m'ôte l'esperance de plus d'un siecle. Car il me semble voir tres-évidemment que si nous nous gardions seulement de certaines fautes que nous avons coûtume de commettre au régime de nôtre vie, nous pourrions sans autre invention parvenir à une vieillesse beaucoup plus longue & plus heureuse que nous ne faisons. Mais parce que j'ay besoin de beaucoup de temps & d'experiences pour examiner tout ce qui sert à ce sujet, je travaille maintenant à composer un *Abregé de Médecine* que je tire en partie des livres, & en partie de mes raisonne-

B \* ij

mens.

« Tom. 2.  
des Lett. p.  
« 374.  
« Voyez aussi la pag.  
« 169. du 2.  
« tom. où il  
« témoigne  
« esperer de  
« vivre encore plus de  
« trente ans.

1638.

Pag. 367.  
du 2. tom.  
des Lettr.

Son Traité  
de Physi-  
que.

Lettr. Lat.  
MS. de Rene-  
ri au P. Mer-  
fenne au 3. to-  
me des Lettr.  
adress. à ce P.

Ibidem.

mens. J'espère pouvoir me servir par provision de ce travail pour obtenir quelque delay de la Nature , & par ce moien poursuivre mieux mon dessein dans la suite des temps. Il semble qu'il en avoit fait le sujet principal de ses Méditations depuis qu'il s'étoit vû débarassé de la distribution de son Livre, & qu'il s'étoit retiré à Egmond. La nécessité fâcheuse où il s'étoit trouvé depuis, de répondre à une légende accablante d'Objections & de Problèmes luy avoit encore mieux fait sentir l'utilité de ce travail. Les poils blancs qui commencent à me venir, dit-il dans une lettre de la même année au même M. de Zuytlichem, m'avertissent que je ne dois plus étudier en Physique à autre chose qu'aux moyens de les retarder. C'est maintenant à quoi je m'occupe, & je tâche de suppléer par industrie au défaut des expériences qui me manquent. En quoi j'ay tellement besoin de tout mon temps, que j'ay pris résolution de l'y employer tout entier, & que j'ay même relégué mon Monde bien loin d'icy, afin de n'être point tenté d'y mettre la dernière main.

Depuis l'érection du College d'Utrecht en Université, M. Reneri s'étoit trouvé comme accablé sous le poids de sa Profession, tant à cause de la multitude de ses Ecoliers, que de la longueur de ses exercices. Les Magistrats voyoient avec plaisir les grands succès de sa maniere d'enseigner, qui n'étoit autre que la Méthode de M. Descartes, mais débitée avec une discrétion merveilleuse. Rien n'étoit plus propre pour acquérir la réputation qui étoit nécessaire à une Université naissante; & l'on peut dire qu'elle commençoit déjà à effacer la gloire des autres Universitez des Provinces-Unies par cette noble liberté de philosopher, & de rejeter les erreurs de la Philosophie vulgaire, pour faire place à quelque chose de plus solide. Mais ils jugèrent sagement qu'il étoit de l'intérêt de l'Université de conserver longtemps cet incomparable Professeur, dont la santé ne se trouvoit déjà que trop altérée par les fatigues d'un employ si onéreux. Car il faisoit six leçons publiques par semaine, & douze particulieres dans sa chambre devant & après sa classe: de sorte qu'il ne luy restoit pour ses études que le temps qu'il devoit à son repos. C'est ce qui l'avoit porté à renoncer au commerce des lettres & des nouvelles, & à prendre congé de la

la plupart de ses amis, s'étant réduit à l'unique M. Descartes qu'il ne croioit pas moins nécessaire à son ame, que son ame l'étoit à son corps. Les Magistrats se crurent donc obligez de le soulager, & ils réduisirent ses obligations à quatre leçons par semaines, en le conjurant de ménager ses forces avec plus d'indulgence qu'auparavant, & de retrancher autant qu'il pourroit de leçons particulieres de sa chambre.

La mauvaise santé de M. Reneri ne luy permit pas de refuser ces agrémens; & dès que la bonté des Magistrats l'eût mis en état de respirer plus à son aise, il se servit de cet avantage pour renouer ses anciennes habitudes avec les Sçavans de sa sorte. Il écrivit au P. Mersenne pour le prier de le secourir en commençant par luy même & par M. Gassendi, dont il espéroit que l'amitié ne seroit point rompue, quoique leur commerce eut souffert une longue interruption. Il se contenta néanmoins pour cette fois d'avertir ces deux anciens amis qu'il étoit encore au monde, & il leur demanda quartier pour trois mois avant que de reprendre sa coutume de leur écrire & de leur répondre, parce qu'il étoit actuellement sur la Geometrie de M. Descartes, à l'étude de laquelle il sacrifioit ces trois mois. Il ne laissa pas d'informer par avance le P. Mersenne de ce qui faisoit alors la matiere de ses occupations particulieres après celles de sa classe. Les momens que la Geometrie de M. Descartes luy laissoit de reste étoient employez à l'Optique & à diverses observations qu'il faisoit sur les plantes & les animaux, au sujet desquels il examinoit ce qu'on avoit ignoré avant luy, & ce que les Anciens n'avoient pu découvrir faute de Microscope. Mais le principal objet de ses Meditations, si nous l'en croions, étoit l'esprit de M. Descartes qu'il observoit jour & nuit, en son absence, en sa presence, dans ses livres, dans ses conversations, qui étoient devenues moins fréquentes depuis que l'un étoit à Utrecht, & l'autre à Egmond. Il y avoit près de dix ans qu'il l'avoit choisi pour son Guide dans la Recherche de la Verité; & il ne reconnoissoit point d'autre Etoile qui pût luy faire découvrir la vraie science. En un mot de Disciple fidelle & assidu, il étoit devenu son Adorateur & son Sectateur perpétuel.

M. de Zuytlichem qui faisoit profession d'aimer les amis

B\* iij de

Lettr. de M.  
Reneri au P.  
Mers.

*Is est mea lux,  
meus Sol: est  
ille mihi sem-  
per Deus, &c.  
ibid.*

1638.

1639.

Ibid. tom. 3.  
des Lettres à  
Mersenn.

Tom. 2. des  
Lettres de Des-  
cartes p. 177.

M. Reneri  
étoit mort  
durant le  
Carême de  
cette année.

Pag. 178.  
tom. 2.

Son abrégé  
de Médecine  
pour lequel  
il avoit eu  
beaucoup de  
soin de Li-  
vres étoit  
achevé dès  
l'année  
précédente.

de M. Descartes, & qui estimoit M. Reneri tres particuliere-  
ment, se trouvant à Utrecht pour les affaires du Prince d'O-  
range & du Brabant Hollandois luy avoit appris que ce Pe-  
re venoit d'imprimer un excellent Livre sous le titre de la  
Verité. Je ne sçais s'il avoit voulu luy donner à entendre son  
Livre de *la Verité des Sciences*, où ce Pere tâchoit de réfuter  
les opinions des Sceptiques ou Pyrrhoniens. Quoi qu'il en  
soit, il prit la même occasion en luy recommandant un de ses  
Ecoliers qui alloit à Paris, pour le prier de faire envoyer des  
exemplaires de son Livre de *la Verité*, aux Libraires de Hol-  
lande, afin qu'il pût s'en pourvoir & qu'il eût la satisfaction  
de le lire. Dans le même temps le P. Mersenne envoya à M.  
Descartes un Livre écrit en François portant le même titre  
de *la Verité*, sans que nous puissions juger si c'étoit le livre  
que M. de Zuytlichem avoit indiqué à M. Reneri. Ce qui  
nous détourne de le croire est la réponse que fit M. Descar-  
tes au P. Mersenne avant que de l'avoir reçu, en luy mar-  
quant qu'il *avoit lû ce Livre en Latin il y avoit plus d'un an, &*  
*qu'il en avoit écrit son jugement pour lors à M. Hesdin (ou Esding)*  
*qui le luy avoit envoyé.* Ces termes ne sont pas propres à nous  
faire comprendre que ce Livre fût de la composition du P.  
Mersenne. Il nous éloigne encore d'avantage de cette pen-  
sée par la maniere dont il répondit au même Pere l'année  
suivante après l'avoir reçu. „J'ay enfin reçu, dit-il, les deux  
exemplaires du Livre de *Veritate* que vous m'avez fait la fa-  
veur de m'envoyer. J'en donnerai un à M. Bannius en vôt-  
re nom à la premiere commodité, parce que ç'a été ce me sem-  
ble vôt-  
re intention. Je n'ay maintenant aucun loisir de le  
lire. C'est pourquoi je ne puis vous en dire autre chose sinon  
que lorsque je l'ay vû cy-devant en Latin, je trouvay au  
commencement plusieurs choses que je jugeois fort bonnes,  
& où l'Auteur témoigne sçavoir plus de Métaphysique que  
le commun. Mais parce qu'il me sembloit ensuite qu'il mê-  
loit la Religion avec la Philosophie, ce qui est entierement  
contre mon sens, je ne le lûs pas jusqu'à la fin: & ce fut tout  
ce que j'en écrivis à M. Esding qui me l'avoit envoyé. J'ay  
dessein de le relire dès que j'auray le loisir de voir quelques  
Livres, je liray aussi le Philolaïs (touchant le mouvement de  
la Terre) de M. Bouillaud en ce temps-là: mais maintenant  
j'étudie sans aucun Livre.

On



On pourroit conjecturer qu'il n'auroit été question que d'une Traduction Françoisse du Livre Latin de *la Verité* composé par le Baron Herbert de Cherbury, qui faisoit alors du bruit parmi le Monde sçavant. Le jugement que M. Descartes en avoit fait d'abord s'étoit trouvé assez conforme avec celui des habiles Gens de Paris, quoiqu'il se fût donné moins de liberté qu'eux pour le déclarer. Sur ce que le P. Mersenne lui récrivit quelque temps après, il luy répondit qu'il avoit bien remarqué que M. Herbert prenoit beaucoup de choses pour des Notions communes qui ne l'étoient point : étant certain qu'on ne devoit recevoir pour Notion, que ce qui ne peut être nié de personne.

Quoiqu'il en soit, il paroît que le Pere Mersenne se mêloit de la distribution de ce Livre traduit en François, comme un homme qui auroit eu part du moins à son édition ; & M. Descartes ne manqua point de s'acquiescer de la commission que ce Pere luy avoit donnée d'en faire tenir un exemplaire à M. Bannius leur amy commun. C'étoit le sieur *Jean Albert Bannius* Prêtre de l'Eglise Catholique en Hollande, demeurant à Harlem, où M. Desc. avoit encore un autre ami intime nommé *Augustin Alstenius Bloemaert* ou *Bloumart*, qui étoit aussi Catholique & Prêtre de la même Eglise, tres riche de son patrimoine, & de plus son correspondant pour les lettres & les paquets qu'on luy adressoit. Ils étoient tous deux Mathématiciens, amateurs de la paix & des sciences, vertueux & menant une vie frugale & exemplaire au milieu des Protestans, dont ils s'étoient presque généralement acquis l'estime & l'affection. M. Descartes quittoit de temps en temps la solitude d'Egmond pour les aller voir ; & comme ils n'étoient guères plus grands beuveurs ni plus grands joueurs que lui, la débauche ordinaire qu'ils faisoient ensemble étoit quelque concert de Musique dont M. Bannius avoit coûtume de les regaler. Je ne puis faire une peinture plus simple & plus fidelle de ces deux excellents hommes qu'en rapportant une lettre de recommandation que M. Descartes écrivit, quelque-temps après en leur faveur à M. de Zuytlichem Conseiller & Secrétaire du Prince d'Orange.

Si vous n'aviez jamais dit aucun bien de moy, je n'aurois peut-être jamais eu de familiarité avec aucun Prêtre de ces quartiers,

1638.

1639.

« Pag. 195. du  
« 2. tom. des  
« Lettr.

Voyez divers  
endroits des  
Lett. de M.  
Desc.

Pag. 381. du  
2. tom. &c.  
V. une Lettr.  
Mss. de Ban-  
nius à Bosvel  
pour le P.  
Mersenne au  
3. tom. des  
Lett. Mss. à  
Mersenne.

Tom. 2. des  
Lett. pag.  
181 & suiv.

« \*Il entend  
« l'indiscr-  
« tion de ser-

1638.

1639.

rains Mis-  
sonnaires  
étourdis  
qui gâtoient  
les affaires  
des Catho-  
liques en  
Hollande  
par leur  
ignorance,  
qui ren-  
doient le  
Pape o-  
dieux par  
leur mau-  
vaise con-  
duite.

Le Prince  
d'Orange  
étoit traité  
d'Altesse  
depuis peu  
par le moié  
de l'Am-  
bassadeur  
de France,  
Herc. Ba-  
ron de  
Charnassé.

Les Espa-  
gnols enne-  
mis des  
Hollan-  
dois.

quartiers. Car je n'en ay qu'avec deux, dont l'un est M. Ban-  
nius, de qui j'ay acquis la connoissance par l'estime qu'il vous  
avoit oui faire du petit Traité de Musique qui est autrefois  
échappé de mes mains. L'autre est son intime amy M. Bloe-  
maert que j'ay aussi connu par la même occasion. Ce que je  
n'écris pas à dessein de vous en faire des reproches. Au con-  
traire je les ay trouvé si braves-gens, si vertueux, & si exemts  
des qualitez pour lesquelles j'ay coûtume d'éviter en ce pais  
la frequentation de ceux de leur robe, \* que je conte leur  
connoissance entre les obligations que je vous ay. Mais je suis  
bien aise d'avoir ce prétexte pour excuser un peu l'importu-  
nité de la priere que j'ay à vous faire en leur faveur. Ils desi-  
rent une grace de son Altesse, & ils croient la pouvoir ob-  
tenir de sa clémence par vôtre intercession. Je ne sçay point  
le particulier de leur affaire: mais si vous permettez à M.  
Bloemaert de vous en entretenir, je m'assure qu'il vous l'expo-  
sera de telle sorte que vous ne trouverez rien d'incivil dans  
sa Requête, & que vous ne remarquerez pas moins de pru-  
dence & de raison dans ses discours, qu'il y a d'art & de beau-  
té dans les airs que compose son Amy.

Je diray seulement icy, que je crois les avoir assez fré-  
quentez, pour connoître qu'ils ne sont pas de ces personnes  
simples qui se persuadent qu'on ne peut être bon Catholi-  
que, qu'en favorisant le party du Roy, qu'on nomme Catho-  
lique; ny de ces seditieux qui le persuadent aux simples.  
Ils sont trop dans le bon sens, & dans les maximes de la  
bonne Morale, pour tomber dans des excès de cette nature.  
A quoy j'ajoute, qu'ils sont icy trop accommodés, & trop  
à leur aise dans la médiocrité de leur condition Ecclesiasti-  
que, & qu'ils chérissent trop leur liberté pour n'être pas  
bien affectionnez à l'état dans lequel ils vivent. Si l'on pré-  
tendoit leur faire un crime d'être Papistes, je veux dire de  
recevoir leur Mission du Pape, & de le reconnoître de la  
même maniere que font les Catholiques de France, & de  
tous les autres Pais où il y en a, sans que cela donne de la  
jalousie aux Souverains qui y commandent: c'est un crime si  
commun, & si essentiel à ceux de leur Profession, que je  
ne me sçaurois persuader qu'on voulût le punir à la rigueur  
dans tous ceux qui en sont coupables. Et si quelques-uns  
peuvent

peuvent en être exceptez, je suis persuadé qu'il n'y en a point qui le méritent mieux que ces deux Messieurs, ny pour qui vous puissiez vous employer plus utilement auprès de son Altesse. J'ose dire même, que ce seroit un grand bien pour le Païs, que tous ceux de leur profession leur ressemblassent. Vous trouverez peut-être étrange que je vous écrive en ces termes de cette affaire, principalement si vous sçavez que je le fais de mon mouvement, sans qu'ils m'en aient requis. Je ne doute point d'ailleurs qu'ils n'ayent plusieurs autres Amis, dont ils pourroient croire que les prières auroient plus de force envers vous que les miennes : & je sçay que l'un d'eux vous est très connu par luy-même. Mais pour ne vous rien dissimuler, je vous avoueray, qu'outre l'estime tres-particuliere que je fais d'eux, & le desir que j'ay de les servir, je considère aussi mon propre intérêt en cette occasion. Car il y a en France, entre mes Faiseurs d'Objections, des gens qui me reprochent la demeure de ce Païs, à cause que l'exercice de ma Religion n'y est pas libre. Ils prétendent même que je ne suis point si excusable que ceux qui portent les armes pour la défense de cet Etat, parce que les intérêts en sont joints à ceux de la France, & que je pourrois faire par tout ailleurs la même chose que je fais icy. A quoy je n'ay rien de meilleur à répondre, sinon qu'ayant icy la libre fréquentation & l'amitié de quelques Ecclésiastiques, je ne sens point que ma conscience y soit contrainte. Mais si ces Ecclésiastiques étoient estimez coupables, je n'espère pas en trouver d'autres plus innocens en ce Païs, ny dont la fréquentation soit plus permise à un homme qui aime si passionnément le repos, qu'il veut éviter même les ombres de tout ce qui pourroit le troubler.

M. Bannius excelloit dans la pratique de la Musique, où il étoit fort sçavant au jugement de M. Descartes. Pour la Théorie, peut-être se laissoit-il égaler ou vaincre même par le Père Merfenne, avec lequel il entretenoit une étroite amitié, que M. Descartes & M. de Zuytlichem avoient liée. Ils s'entre-communiquoient leurs lumières, & ils s'envoyoient leurs écrits sur la parole de M. Descartes, qui étoit la caution mutuelle de l'un à l'autre, & qui étoit ordinairement chargé de revoir leurs pièces. Il leur donnoit tantôt des no-

C \*

tes

" 1638.

" 1639.

Tom. 3. des  
Lettres.  
pag. 323.

*Fide jubente*  
*Domino De-*  
*cartes.*  
J. Alb. Bann.  
Lett. Mf.  
ad Merf. 17.  
April.

1638.

1639.

Sur tout de-  
puis Janvier  
jusqu'en De-  
cembre 1638.

Pag. 272.  
273. tom.  
2. des Let-  
tres.

tes ou des corrections, & tantôt de nouveaux desseins. Mais cela regardoit plus particulièrement M. Bannius, à cause de la commodité du voisinage qui leur procuroit de fréquentes conférences. Mais au reste toutes les vertus & toute l'amitié de M. Bannius n'étoient pas capables d'aveugler M. Descartes, jusqu'au point de luy ôter le jugement lorsqu'il s'agissoit de mesurer l'estime qu'il falloit faire de son habileté dans cette science. C'est ce qui paroît par la manière dont il en écrivit plus d'un an après au P. Merfenne qui luy en avoit demandé son sentiment. » Pour la Musique de M. Bannius, dit-il, je crois qu'elle diffère de l'air de Bossuet, comme la *Chrie* d'un Ecolier qui a voulu pratiquer toutes les règles de sa Rhétorique diffère d'une Oraison de Cicéron où il est malaisé de les reconnoître. Je luy en ay dit la même chose, & je suis persuadé qu'il le reconnoît maintenant. Mais cela n'empêche pas qu'il ne soit *très-bon Musicien*, & d'ailleurs fort honnête homme, & mon bon Amy; ny aussi que les Règles ne soient bonnes aussi-bien en Musique qu'en Rhétorique. Ce n'étoit pas l'ignorance de cette science, mais la contrainte, & la trop grande attache à ses Règles qu'il remarquoit dans les compositions de M. Bannius.

### CHAPITRE III.

*Mort de M. Reneri Professeur à Utrecht le premier des Sectateurs de M. Descartes, qui ait enseigné ses Principes publiquement. Parézyrique de M. Descartes fait par ordre des Magistrats dans l'Oraison funèbre que M. Emilius prononça à l'honneur de M. Reneri. M. Regius devient le premier des Disciples de M. Descartes. Amitié de M. Emilius avec M. Descartes. Modestie de M. Descartes quand il s'agit de souffrir ou de rejeter les loüanges. On augmente les appointemens de M. Regius, qui est fait Professeur extraordinaire des Problèmes, & des nouveautez de Physique, &c.*

**I**L ne plût point à Dieu de laisser long-tems à M. Descartes le double plaisir de voir enseigner publiquement ses Principes dans les Ecoles de Philosophie & de Médecine à

à Utrecht, par les deux plus habiles Professeurs de l'Université. Il semble que la Providence n'avoit attendu qu'après l'affermissement qui étoit nécessaire au nouvel établissement & à la réputation de M. Regius, pour ôter M. Reneri du poste qu'elle luy avoit fait occuper. A peine M. Regius pouvoit-il se vanter de n'avoir plus besoin de luy, qu'Elle le retira de ce monde d'une manière à nous faire comprendre que les jugemens de Dieu ne nous sont pas moins impénétrables que ses desseins.

M. Reneri avoit beaucoup diminué, pour ne pas dire entièrement ruiné sa santé par ses longues veilles en un temps où l'âge d'homme a coutume de se montrer dans sa plus grande vigueur. Il n'avoit guères plus de quarante-cinq ans lors qu'il tomba dans des infirmités qui le conduisirent à la mort par une longue & cruelle maladie. Tant qu'il avoit pû jouir d'une santé parfaite, il étoit demeuré renfermé dans l'état du célibat, pour être plus libre dans ses études : & l'amour de la Philosophie avoit tenu en luy les autres passions assoupies & mortifiées. Mais ennuyé des longueurs d'une fièvre maligne qui le tint pendant l'espace de plus de six mois, il s'étoit laissé aller aux persuasions de ceux qui luy firent accroire qu'un mariage pourroit non seulement le rétablir dans sa première santé ; mais encore le décharger des soins particuliers de sa personne, dont une compagne fidelle se chargeroit avec affection. Il avoit disposé ses affaires pour être terminées durant les vacances de Mars de l'an 1639. & le jour de la célébration de ses nocces qui fut le 15. ou 16. de ce mois s'étant mis à table avec les conviez, il fut surpris de son mal ordinaire avec une *obstruction d'hypocondres*, qui l'obligea de se faire porter sur le lit, où il mourut quelques heures après entre les bras du sieur Bernard Busschovius son amy, qui l'assista & l'entretint de l'autre vie dans cette extrémité. C'est ce qu'on a sçeu à Paris de la bouche du sieur Bornius qui venoit d'achever son cours de Philosophie sous luy, quoyque nous ne trouvons rien de cette funeste circonstance dans les relations des autres.

Cet accident fit perdre à la Secte des Cartésiens son premier Docteur, & à l'Université d'Utrecht le premier de ses

C ij Professeurs.

Ant. Æmili  
Orat. 5.

Ant. Æmil.  
orat. 5.

Epistol. Gassend. tom. vi.  
pag. 31.



1639.

Le 13. jour  
de Mars.Pag. 114. &  
suiv. des orais.  
d'Emil.Lett. 10. M.  
de Regius à  
Descartes.

Professeurs depuis son érection. Celle-cy l'avoit considéré comme son principal appuy, & son plus bel ornement : & elle fit voir combien sa perte luy étoit sensible, & combien elle croyoit luy être redevable par la magnificence & l'éclat des derniers devoirs qu'elle luy rendit. On luy fit dans la grande Eglise de la Ville de splendides funérailles, auxquelles le Sénat ou les Magistrats assistèrent en corps avec l'Université environnée d'une grande multitude de peuple. Le lendemain l'on se rassembla pour entendre l'Oraison funèbre du défunt. Elle fut prononcée au nom de l'Université par le sieur Antoine Emilius, Professeur en éloquence & en histoire. On admira la beauté du discours, & on fut touché des réflexions de l'Orateur. Mais on s'apperçut bien-tôt que ce n'étoit pas moins le Panégyrique de M. Descartes vivant, que l'Oraison funèbre de feu M. Reneri. La principale louange que M. Emilius avoit à donner à l'illustre défunt, étoit d'avoir eû assez de courage pour se défaire de l'autorité des Anciens & des Modernes qui l'avoient précédé, afin de rentrer dans la liberté que Dieu a donnée à notre raison pour se conduire dans la recherche de la Verité, qui est la seule Maîtresse dont nous soyons obligés de nous rendre Sectateurs. C'étoit une résolution véritablement héroïque qui ne pouvoit convenir qu'à des esprits du premier ordre. Mais il falloit que M. Descartes qui la luy avoit inspirée comme à quelques autres personnes qui s'étoient attachées à luy dès le commencement de sa retraite en Hollande, fût le Directeur de cette entreprise. M. Emilius fit valoir avec beaucoup d'éloquence les grands progrès que M. Reneri avoit faits dans la connoissance de la Nature sous un Chef de cette qualité. Il rehaussa de couleurs fort vives l'honneur & l'avantage que la Ville & l'Université avoient reçûe de la disposition où s'étoit trouvé M. Reneri de pouvoir y enseigner les principes de la véritable Philosophie, qu'il prétendoit être demeurée inconnue au genre humain jusqu'à M. Descartes. L'Auditoire en parut persuadé, & les Magistrats après avoir honoré ce discours de leur approbation, ordonnèrent qu'il seroit imprimé & publiquement distribué sous leur autorité, tant pour honorer la mémoire de leur Professeur, que pour donner des marques éclatantes de la reconnoissance qu'ils avoient

avoient du service important que leur avoit rendu M. Descartes en formant un tel Disciple.

1639,

Tout cela se passa sans la participation de M. Descartes, qui n'apprit la mort de M. Reneri que par une lettre que M. Regius luy en écrivit le lendemain. Il parut même qu'il n'en reçût la nouvelle que plusieurs jours après, lorsque M. Regius s'étant douté que sa lettre d'avis avoit été perdue, luy récrivit le xvii. de May 1639. Il luy manda de nouveau une partie de ce qui le regardoit dans l'oraison de Monsieur Emilius. Il luy demanda en même tems la permission de l'aller voir à Egmond aux Fêtes de la Pentecôte pour l'informer de ce qui s'étoit passé, & pour se faire instruire de diverses choses dont il avoit besoin. Enfin il le conjura de vouloir luy donner auprès de luy la place de feu M. Reneri, ajoutant que s'il la luy accordoit, *il s'estimerait aussi heureux que s'il étoit élevé jusqu'au troisième Ciel.*

Lettr. 3. M.  
de Regius à  
Descartes,

Il est certain qu'après M. Reneri, personne ne pouvoit alors se vanter de mériter mieux que M. Regius la qualité de premier Disciple de M. Descartes. Il avoit du côté de l'esprit les talens les plus propres à soutenir ce rang avec la dignité & la suffisance nécessaire. La profession qu'il faisoit de la Médecine avec la Physique luy donnoit encore une commodité pour cela, & un avantage que n'avoient pas les autres Cartésiens de Hollande & de France qui n'enseignoient pas publiquement, & qui n'étoient Philosophes que pour eux-mêmes. Mais il auroit été à souhaiter pour sa réputation particulière que M. Reneri en luy apprenant la Méthode & les Principes de M. Descartes eût sçu luy inspirer en même tems sa modestie & sa prudence : ou qu'il luy eût au moins donné quelque remède pour le guérir de la présomption qui pensa le perdre dans la suite, lorsqu'il voulut essayer de marcher seul, & quitter son Maître de vue.

Il y avoit long-tems que M. Emilius cherchoit à s'introduire dans la connoissance & la familiarité de M. Descartes. Les habitudes qu'il avoit eues autrefois avec M. Beeckman Principal du Collège de Dort lui avoient découvert une partie de son mérite, & cet homme lui avoit inspiré une vénération profonde pour lui. Depuis la mort de M. Beeckman, s'étant lié très étroitement avec M. Reneri qu'il confidéroit

Lettr. M.  
d'Emil. à  
Descart. n.  
IX. parmy  
celles de  
Regius.

1639.

V. les Lettr.  
de Reg. &  
d'Emil. à  
Descart.

Les termes de  
l'unique Ar-  
chimède de nô-  
tre siècle, de  
l'unique Atlas  
de l'Univers, de  
confident de la  
Nature, de  
puissant Her-  
cule, d'Ulysse,  
& de Dedale,  
& plusieurs  
autres expres-  
sions figu-  
rées, dont il  
s'est servi  
dans son la-  
tin, ne luy  
sont venues  
qu'au défaut  
de ce qu'il  
vouloit dire.

déroit non seulement comme son Collègue, mais encore comme son Compatriote à cause du pais de Liège qui leur avoit donné la naissance, il sentit augmenter extraordinairement la passion qu'il avoit conçue à Dort pour son esprit. La seule conversation de M. Reneri l'avoit rendu sectateur de ses opinions & serviteur de sa personne, jusqu'à ce que la lecture des ouvrages même de M. Descartes acheva de faire cette conquête pour la secte de la nouvelle Philosophie. A la mort de cet intime ami, il s'étoit trouvé d'autant plus honoré de la commission qu'il avoit reçue d'en faire l'oraison funèbre qu'on avoit mieux secondé son inclination sans qu'il eût été obligé de la faire paroître, & sans se rendre par conséquent suspect de flatterie. Mais il benit sur tout la Providence, lors que le premier Magistrat de la Ville luy envoya ordre exprès de faire *les éloges de M. Descartes & de la nouvelle Philosophie* dans l'Oraison funèbre de M. Reneri. Ce qu'il considéra comme une faveur du Ciel, qu'il n'auroit jamais osé espérer quand il auroit eû la pensée de la solliciter. Il n'abusa point d'une occasion si favorable que Dieu luy présentait pour se produire à M. Descartes, dont on peut dire qu'il mérita l'amitié en s'acquittant simplement d'une obligation qui luy étoit devenue indispensable par la nécessité d'obéir à ses Maîtres légitimes. Aussi n'eût-il pas plutôt prononcé l'Oraison funèbre que non content de luy en faire donner avis par M. Regius, il luy en envoya une copie manuscrite, avec des lettres pleines de respect & d'estime, sous prétexte que ce discours le regardant personnellement, & qu'ayant reçu ordre du Magistrat de le donner à l'Imprimeur de l'Université pour le rendre public, il étoit à propos qu'il vît ce qu'il y avoit à changer avant l'impression. La modestie de M. Descartes eût quelque chose à souffrir à la lecture de tant d'éloges. Mais ne luy appartenant pas de trouver à redire au jugement, & à la conduite du premier Magistrat de la Seigneurie d'Utrecht, qui l'avoit ainsi ordonné, il ne crût pas devoir y toucher. Il se contenta de remercier son Auteur, & de le recevoir au nombre de ses amis.

Mais il fit connoître peu de jours après qu'il n'avoit souffert tous ces éloges que parce qu'il n'avoit pas été en son pouvoir

pouvoir de les supprimer. Car M. Emilius luy ayant envoyé avec un peu trop de confiance des vers qu'il avoit faits sur le même sujet pour les voir, & les luy ayant ensuite redemandez parce qu'il n'en avoit point retenu de copie, & qu'il desiroit de les faire imprimer, M. Descartes chercha une excuse pour ne les luy pas renvoyer : & il vengea le mieux qu'il pût par cette suppression sa pudeur & sa modestie offensée dans l'Oraison funèbre de M. Reneri. Ce n'étoit pas dit M. Descartes aux Magistrats d'Utrecht, que les louanges qui venoient d'une personne du mérite de M. Emilius dussent luy déplaire. Mais sçachant qu'il seroit impossible d'être loué un peu extraordinairement par ceux qui sont très louables eux-mêmes, que ceux qui prétendroient l'être, & ne le seroient pas, ne s'en offensaient : il luy suffisoit de sçavoir la bonne opinion que M. Emilius avoit de luy, sans desirer qu'il la publiât.

La perte que M. Regius avoit faite en particulier d'un si excellent directeur de ses études dans la mort de M. Reneri, ne luy fit pourtant pas perdre entièrement le courage. Après s'être assuré des bontez de M. Descartes, il continua le dessein qu'il avoit entrepris de renfermer dans des propositions courtes tout ce qu'il croyoit sçavoir touchant la Physiologie. Il étoit presque sur la fin de cet ouvrage lors qu'il en écrivit à M. Descartes pour luy communiquer les difficultez qu'il y trouvoit : ayant pris un chemin qui luy paroissoit nouveau, & qui pouvoit être dangereux à un homme qui n'étoit pas encore assez expérimenté dans les voyes de la Nature. Il le pria par avance de prendre la peine de le revoir quand il l'auroit achevé, & d'user de son droit en y réformant tout ce qu'il jugeroit avoir besoin de réforme.

Nous avons remarqué que dès la première année de sa Profession publique il avoit été reçu au rang des Professeurs ordinaires. Il n'y eut pas un de ses Collègues qui ne témoignât en être satisfait, & qui ne reconnût même que c'étoit une justice que l'on rendoit à son mérite. Plusieurs poussèrent la bien-veillance & l'honnêteté jusqu'à dire publiquement qu'il ne suffisoit pas d'augmenter les honneurs de sa charge : mais qu'il en falloit augmenter aussi les appointemens. M. Reneri vint à mourir sur ces entrefaites, M. Regius

1639.

« Tom. 3. des  
« Lettr. pag.  
« 3.

le 17. May  
1639.

Lettr. 3. de  
Reg. à Desc.

1639.

Narrat Hist.  
Acad. Ultr.  
pag. 12.

Lett. XI. Ms.  
de Reg. à Desc.

gius se voyant privé d'un excellent sollicitateur en sa personne, crut pouvoir sans honte se charger d'un soin de ses propres intérêts, & poursuivre cette affaire, pour ne pas rendre inutile toute la bonne volonté que ses Collègues luy témoignent. Ils assemblèrent leur Université : & sur la proposition favorable du Recteur Schotanus il fut résolu qu'on en feroit la demande aux Magistrats. Le Recteur luy-même fut député au Sénat pour cet effet, avec le sieur Arnold Senguerdius Professeur en Philosophie. Les Magistrats n'eurent aucune peine à l'accorder, tant à cause de la satisfaction que M. Regius avoit donnée à tout le monde jusquelà, que parce que le sieur Stratenus son Ancien, qui avoit le plus d'intérêt de s'y opposer, & de demander ces augmentations de gages pour luy, étoit des premiers & des plus ardens à solliciter pour son nouveau Collègue. Ainsi les appointemens de M. Regius qui n'avoient été que de 400. Florins jusqu'à lors, furent rehaussés de la moitié : mais il ne commença que l'année suivante à toucher les 600. Florins. Encore y attachait-on un nouvel employ qui consistoit à expliquer les Problèmes de Physique, lors qu'il ne seroit pas occupé de sa Botanique, c'est-à-dire, de l'explication des Plantes & des Simples. Il fit part à M. Descartes de la joye qu'il avoit reçüe de cette commission, parce qu'elle luy présentait de nouvelles occasions d'enseigner, & d'étendre sa nouvelle Philosophie. Il ne faut pas dissimuler qu'il avoit adroitement brigué cet employ qui étoit de surérogation dans l'Université, & qu'il avoit été servi dans sa poursuite par Voetius Professeur en Théologie, qui étoit encore alors dans ses intérêts. Mais ce qu'il avoit envisagé comme un avantage considérable pour faire valoir ses talens, & pour débiter avec éclat toutes les opinions nouvelles de Physique & de Médecine, que les vieux Péripaticiens & Galénistes ne souffroient pas volontiers qu'on enseignât dans les Ecoles où ils régnoient, fut un prétexte ensuite au même Voetius pour luy susciter des affaires. Son peu de conduite fut cause que l'embarras retomba sur M. Descartes, & que l'affaire dégénéra ensuite en un long & fâcheux procez, qu'il fut obligé de soutenir au préjudice de sa solitude, & de la tranquillité de sa vie.

CHAP.



## CHAPITRE IV.

*Mort du Mathématicien Hortensius, avec une remarque de M. Descartes sur son Horoscope. Mort d'Elichman, & du Philosophe Campanelle. Jugement que M. Descartes faisoit des écrits & de l'esprit de ce dernier. Origine des troubles excitez dans l'Université d'Utrecht, au sujet de la Philosophie de M. Descartes, par Gisbert Voetius. Histoire de cet homme, son portrait. Jugemens des Sçavans sur son esprit, & ses écrits. Moyens dont il se sert pour attaquer la Philosophie de M. Descartes. Ses Thèses touchant l'Athéisme.*

**M**R Reneri ne fut pas le seul des Philosophes & des Mathématiciens de la connoissance de M. Descartes que la République des Lettres perdit la même année. Sa mort fut suivie de celle de Hortensius & d'Elichman en Hollande; & de Campanelle en France: sans parler de celle de Meursius Hollandois en Danemarck, grand Humaniste, & Historien, qui n'avoit point de relation d'études ny aucunes habitudes avec M. Descartes. Les deux premiers en étoient connus assez particulièrement, mais il n'avoit jamais entretenu grand commerce avec eux. Aussi ne voyons-nous pas que hors l'occasion qu'il eut de mander leur mort au P. Merfenne, qui sembloit avoir plus de liaison avec eux, il se fût avisé de faire mention d'eux dans ses Lettres, bien loin de leur en écrire, ou d'en recevoir d'eux.

Il nous paroît qu'il en étoit ainsi d'Elichman au pied de la Lettre. Il est vrai que M. Descartes a parlé une fois de Hortensius dans les trois volumes de ses Lettres, ( outre les deux rencontres où il s'étoit souvenu de sa mort ) : mais c'étoit pour dire au P. Merfenne qu'il ne sçavoit pas assez de Mathématiques pour entendre la Géométrie. Il s'appelloit Martin, étoit natif de la Ville de Delft en Hollande, & étoit Professeur des Mathématiques à Amsterdam. Comme il se mêloit plus particulièrement d'Astronomie, cette inclination l'avoit uni plus étroitement à M. Gassendi avec qui il faisoit commerce de lettres & d'observations. Il mourut dans la plus

Tom. 2. de ses  
Lett. pag.  
178.

Tom. 3. des  
Lett. pag.  
191.

D \* grande

1639.

pag. 208. du  
2. tom. des  
Lettres.

Fils de Da-  
niel, frere  
de Nicolas.

grande vigueur de son âge, n'ayant pû résister à l'appréhension de mourir au têmes que son imagination luy avoit marqué ensuite d'une opération d'Astrologie, par laquelle il avoit aussi prédit la mort à deux autres personnes pour la même année. C'est ce que M. Descartes fit sçavoir quelques mois après au P. Merfenne en ces termes. Hortensius étant en Italie il y a quelques années, se voulut mêler de faire son Horoscope, & dit à deux jeunes hommes de ce Pais (*de Hollande*) qui étoient avec luy, qu'il mourroit en l'an 1639: & que pour eux ils ne vivroient pas long-tems après. Etant mort en effet cét Eté, comme vous le sçavez, ces deux jeunes hommes en ont eû une telle appréhension, que l'un d'eux est déjà mort; & l'autre, qui est le fils de Heinsius, est si languissant & si triste, qu'il semble faire tout son possible afin que l'Astrologie n'ait pas menti. Voilà une belle science, qui sert à faire mourir des personnes qui n'eussent peut-être pas été malades sans elle.

Epist. Lat.  
Schurm.  
pag. 192.

Quant à ce qui regarde Jean Elichman que M. Descartes appelle Heylichman, c'étoit un Sçavant venu du fonds de la Silésie pour s'habituer en Hollande, où on l'avoit établi dans une chaire de Professeur pour luy donner de l'emploi. Il avoit l'esprit d'un caractère assez semblable à celui de Golius. Il n'étoit pas ignorant dans les Mathématiques, mais il excelloit plus particulièrement dans la connoissance des langues Orientales, & sur tout de l'Arabe.

On ne sçavoit  
si M. Descar-  
tes étoit alors  
à Egmond, ou  
à Harder-  
wyck.

Pour Campanelle, nous ne trouvons rien qui nous persuade qu'il ait été connu de M. Descartes, autrement que par la lecture de quelques uns de ses livres. Il est vray qu'il avoit fait un voyage l'année précédente en Hollande dans le dessein d'y visiter les Sçavans; & que M. Descartes étoit celui qu'il y devoit chercher le premier, autant qu'on en peut juger par les inclinations de son génie, & par la profession qu'il faisoit de travailler à une Philosophie nouvelle. Mais il faut que M. Descartes ait été trop bien caché pour Campanelle, ou qu'il ne nous soit point resté de preuves de leur entre-vûë. Monsieur Descartes ne portoit aucune envie à la réputation de Campanelle, ni aux découvertes qu'il croyoit avoir faites dans la Nature. Sur ce que le Père Merfenne avoit voulu luy envoyer un des ouvrages de

de ce Dominicain en 1638, il l'avoit remercié de sa bonne volonté : & luy avoit marqué, qu'il n'avoit aucune envie de le voir, ajoutant, que ce qu'il avoit vû autrefois de Campanelle ne luy permettoit pas de rien espérer de bon de son livre. Le P. Merfenne n'étoit plus en état de rappeler le livre qui étoit parti peu de jours après sa lettre d'avis. De sorte que M. Descartes pour ne pas rendre sa peine inutile se mit en devoir de le lire, jusqu'à ce que le mauvais stile de l'Auteur l'ayant dégoûté, il se contenta de parcourir le reste, ne s'attachant qu'à voir s'il y avoit quelque opinion nouvelle, & différente de celles qu'il avoit autrefois remarquées dans les autres ouvrages de ce Philosophe. Il le renvoya aussi-tôt à ce Père, & il luy manda ce qu'il pensoit du livre & de son Auteur en ces termes. Vôte Campanelle m'ayant trouvé occupé à répondre à quelques Objections qui m'étoient venues de divers endroits, j'avouë que son langage & celui de l'Allemand qui a fait sa longue Préface, ont fait que je n'ay osé converser avec eux, avant que j'eusse achevé les dépêches que j'avois à faire, crainte de prendre quelque chose de leur stile. Pour la Doctrine, il y a quinze ans que j'ay lû le livre *De Sensu Rerum* du même Auteur, avec quelques autres Traitez, & peut-être que celui-cy en étoit du nombre. Mais j'avois trouvé dès-lors si peu de solidité dans ses écrits, que je n'en avois rien gardé dans ma mémoire. Je ne scaurois maintenant en dire autre chose, sinon que ceux qui s'égarent en affectant de suivre des chemins extraordinaires, me paroissent beaucoup moins excusables que ceux qui ne s'égarent qu'en compagnie & en suivant les traces de beaucoup d'autres.

Les affaires de M. Descartes nous rappellent à Utrecht, où nous avons laissé les Magistrats fort satisfaits de la justice qu'ils avoient fait rendre publiquement à son mérite par M. Emilius. L'uniformité n'étoit pas si grande parmy les Professeurs de l'Université. Tous gardoient, à la vérité, un extérieur égal dans les applaudissemens qu'ils donnoient à l'Oraison funébre de leur Collègue. Tous rendoient même à M. Descartes des loüanges semblables à celles qu'ils avoient entenduës dans ce discours. Mais tous n'étoient pas sincères : & nous verrons dans peu de tems que ceux qui selon leur

Pag. 415. 416.  
tom. 2. des  
Lettres.

Tom. 2.  
des Lettr.  
pag. 377.

1639.

rang & leur ministère sembloient devoir donner aux autres des exemples d'équité, se font trouvez les plus foibles contre les sollicitations de l'envie. Personne n'étoit plus élevé ny plus considéré dans l'Université que le sieur Gisbert Voetius, Il étoit le principal Ministre du Temple, & le premier des Professeurs en Théologie. Il portoit par tout cet air triomphant qu'il avoit rapporté du Synode de Dort où il s'étoit trouvé du côté des victorieux, c'est à dire de ceux, qui assistez de l'épée & du crédit du Prince d'Orange, étoient venus à bout de condamner le parti des Remonstrans : & il s'étoit acquis par la Ville une espèce d'autorité sur les esprits par je ne sçay quelle réputation de gravité & de suffisance. Toutes ses qualitez étoient soutenues par un peu d'amour propre pour sa personne, accompagné d'un mépris intérieur pour toutes celles qu'il n'avoit pas. De sorte que s'étant accoutumé de longue habitude à ne pas estimer ce qu'il ignoroit, & ignorant en Philosophie tout ce qui n'étoit pas renfermé dans les bornes de la Scholastique triviale, on auroit pû luy pardonner le peu de goût & l'éloignement qu'il avoit eû d'abord par les ouvrages de M. Descartes, s'il n'en avoit pris l'alarme comme d'une nouveauté pernicieuse qu'il eût fallu exterminer.

La considération qui étoit dûe au mérite de M. Reneri l'avoit retenu dans le silence jusqu'à sa mort. Mais étant allé à son Oraison funèbre avec sa prévention, les éloges inespérez qu'il y entendit de M. Descartes luy donnèrent tant de jalousie, qu'il en sortit avec la résolution de mettre en œuvre tout ce que son industrie pourroit luy fournir pour détruire cette nouveauté. Mais l'approbation que le Magistrat avoit donné à ces éloges l'obligea d'aller bride en main, pour ne pas se commettre mal à propos avec ses Supérieurs. C'est pourquoy abandonnant ce qui étoit du ressort de la Philosophie, contre quoy il ne luy étoit ny seur ny honnête de s'élever, il se réduisit à ramasser ce qui pourroit se rapporter à la Théologie dans le discours de la Méthode de M. Descartes, pour en faire la matière de ses censures : & faire bannir de l'Université par ce moyen sa Philosophie, comme pernicieuse à la Religion Protestante, & au repos des Etats des Provinces Unies. Si Voetius n'entreprenoit rien

au

au dessus de ses forces en se chargeant d'une exécution si difficile, il devoit certainement être un homme d'une capacité plus qu'ordinaire. Il sera aisé d'en juger par la connoissance que les personnes de son tems & de sa Religion nous ont donnée de luy, en nous dépeignant les qualitez de son ame, & les caractères de son esprit.

Il étoit né dans la petite ville de Heusden, sur les confins de la Hollande & du Brabant, six ou sept ans avant M. Descartes : & il fut honoré d'une longue vie, s'il est vray qu'elle fut de 87. ans, puisqu'il ne mourut qu'en 1676.

Il avoit été Ministre dans un village voisin de Bosse-due pendant six ans, puis dans sa ville de Heusden pendant dix-sept avant son établissement à Utrecht, où il étoit Professeur en Théologie & Pasteur du Peuple. L'inclination qu'il avoit naturellement pour la contestation le rendit plus habile dans la Théologie contentieuse que dans les autres connoissances; & l'on peut dire qu'il n'auroit point mal servi son parti, si Dieu n'avoit eû la bonté de luy opposer Jansenius, puis Fromond, Docteurs de Louvain pour la défense de l'Eglise Catholique. Si le témoignage de M. Descartes est recevable, lors qu'il s'est mis en devoir de rendre bénédiction pour malédiction à son ennemy, Voetius faisoit honneur à son ministère dans le Temple, & à sa profession dans l'Ecole par son assiduité & son zèle; prêchoit plus souvent que ses Collègues; disputoit en toute rencontre; affectoit une gravité continuelle; faisoit le dévôt dans son geste, dans le mouvement de ses yeux, dans le ton de sa voix; debitoit la Morale sévère aux autres; gourmandoit hautement le vice; & pour faire voir qu'il ne faisoit point acceptation des personnes, il attaquoit plus volontiers les grands que les petits, & reprenoit même en eux des choses assez indifférentes, de peur de se rendre suspect de lâcheté. Enfin son extérieur étoit toujours fort composé. C'étoit un bel homme de dehors. La lecture des compilateurs de Lieux communs, des Commentateurs, & des Dictionnaires, faisoit presque toute son érudition. Ses écrits ont fait juger que sa doctrine étoit toute locale, & que rarement se donnoit-il la peine d'aller puiser aux sources. Si l'on en croit le sieur Bosius Protestant, ils sont remplis de fautes *bonteuses & grossières*.

1639.

d'autres ont  
crû qu'il étoit  
d'Utrecht  
même.

Epist. ad cele-  
berr. Voet.  
part. 2. & 8;  
pag. 25. &  
214.

Pag. 51. part.  
4. Epist. ad  
celcb. Voet.  
Bosius Notit.  
Eccl. script.  
pag. 18.  
Salden. de lib.  
p. 325.



1639.

*fières*. Il citoit presque toujours les Auteurs sans les avoir lus, ou sans les avoir compris. Il s'étoit gâté l'esprit dans les livres des Controversistes, des Athées, des Impies, & des Blouffons qu'il avoit lus dans le dessein de les combattre. Il n'avoit aucune élévation, & la bassesse de ses pensées étoit la marque de la médiocrité de son génie. Il avoit peu de discernement, & il étoit fort rare de trouver de la liaison dans ses raisonnemens.

Toutes ces qualitez étoient plus que suffisantes pour former un Ennemy dangereux à M. Descartes, si cet ennemy avoit été assez heureux pour faire entrer le Jugement & la Raison dans son parti. Mais on peut dire de la bonne fortune de M. Descartes qu'elle ne luy a fait rencontrer dans Voetius qu'un homme de petit jugement & de peu de raison. C'étoit un esprit bourru & volage selon M. de Sorbière, qui étoit de sa communion lors qu'il le reconnut tel; si étourdy & si indiscret, qu'il ne faisoit point difficulté de médire & de calomnier grossièrement dans ses Sermons. Ce qui obligea un jour le Ministre M. Heydanus de le faire descendre de chaire, & de l'interdire pour cette raison. Il étoit vain & ambitieux; outre cela, grand ignorant selon M. Morhofius; & par une conséquence de son humeur, hardy, téméraire, & décisif; faisant le Prélat & le petit Tyran dans Utrecht devant les peuples, au rapport de Louis du Moulin, & le Pédant devant les personnes d'esprit & les gens de lettres. Mais sur tout il se faisoit considérer comme *la gloire & l'ornement des Eglises Belghiques*, & non content de prendre ce titre magnifique dans ses écrits, il se le faisoit encore donner par les autres. Ses Idolâtres le regardoient comme le Jean Baptiste de la nouvelle Réforme des Protestans à cause de la liberté qu'il prenoit d'attaquer les personnes qualifiées, & de traiter ceux qui ne luy plaisoient pas de *Juifs & d'engeance de vipères*.

Voilà l'ébauche du tableau qu'on peut faire de l'esprit de ce Monsieur Voetius; & pour le rendre finy, il suffiroit d'ajouter les traits qui se trouvent dans un livre latin fait contre luy, par un célèbre & sçavant Ministre de la ville de Groningue en Frise, sous le titre d'*Ultima patientia*. Mais nous nous contenterons d'un trait de son histoire, qui

nou

Lett. & Rel.  
in IV<sup>o</sup> pag.  
687.

Regij Epist.  
Ms. 19. ad  
Cart.  
Poly-histor.  
pag. 211. 245.  
Tom. 2. des  
Lett. de Desc.  
p. 262.

Salden. de lib.  
p. 370. 371.  
ex Mol.

*Ecclesiarum  
Belgicarum  
decus & or-  
namentum.*

Pag. 623. du  
3. Vol. des  
Lett.

Tom. 3. des  
Lett. pag.  
460.

Samuël des  
Marêts.

nous paroît nécessaire pour donner des éclaircissémens à ce que nous ferons obliger de rapporter dans la suite touchant les affaires qu'il a suscitées à M. Descartes. C'est ce que nous ferons dans les termes auxquels M. de Sorbière nous a décrit une visite qu'il luy avoit renduë. Nous ne voulûmes point partir d'Utrecht sans y voir ce Gisbert Voetius Ministre & Professeur en Théologie, qui a tant fait parler de luy dans ces Provinces par son esprit de contradiction. Il a toujours été le contre-tenant de quelqu'un de ses Collègues, ou de quelque autre sçavant homme. Je l'ay vû acharné, tantôt contre Vedelius, & Desmarêts; tantôt contre Regius, & Descartes; puis contre Borel, Courcelles, & une infinité d'autres avec qui il a pris plaisir d'entrer en querelle. Il s'étoit mis en tête de faire donner à son Consistoire l'administration de tous les anciens revenus Ecclésiastiques d'Utrecht, pour être employez en partie à des œuvres de charité, & en partie au payement de ses gages. Lors qu'on changea la Religion dans la Ville, il y avoit cinq Collèges, ou Chapitres de Chanoines, dont les Prébendes furent conservées à ceux qui les tenoient. Mais le Service estant ruiné on ne substitua point d'autres Ecclésiastiques à leur place: on y mit des Laïcs de la nouvelle Réforme, qui furent regardez comme des Bénéficiers de l'Estat. Voetius voyant ainsi le bien de l'Eglise entre les mains de gens qu'il estimoit profanes, déclama contre le mauvais usage qu'on en faisoit: & comme il étoit fort écouté du Peuple, il se hazarda de prêcher contre le Magistrat, & de faire des assemblées pour aviser aux moyens de mettre tout le revenu des Prébendes entre les mains de son Consistoire. Le Magistrat qui avoit coûtume d'en disposer en faveur des familles qu'il vouloit gratifier, en prit l'alarme, & fit assembler le Conseil de la Ville, d'où on envoya signifier à Voetius & à son Consistoire, que dorénavant deux Députez du Magistrat assisteroient à toutes leurs assemblées: & qu'on eût à leur préparer deux chaises au haut bout. Les Commissaires se mirent en devoir d'y venir depuis ces délibérations: mais à mesure qu'ils y entroient par une porte, les Ministres & les Anciens se retiroient par une autre, & demeurèrent ainsi quelques mois sans faire aucune assemblée publique. Le Conseil jugea à propos d'user de toute son autorité pour les obli-

" 1639.

" —————

"

"

"

" Relat. in

" VIII<sup>o</sup> pag.

" 182. 183.

" 184.

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

" Voetius é-

" crivit &amp; fit

" imprimer

" contre ces

" Chanoines.

" &amp;c. tom. 3.

" des Lett. de

" Desc. pag.

" 623.

"

"

"

"

"

"

"

"

"

ger

1639. » ger de s'assembler. Mais il n'en eut point assez pour changer  
 — » l'esprit de Voetius, qui s'étoit endurey le cœur contre tout  
 » respect humain depuis plusieurs années. Comme ce *Gladiateur*  
 » s'étoit exercé toute sa vie, continuë M. de Sorbière,  
 » a battre le fer, nous remarquons qu'il se tenoit toujours sur  
 » ses gardes en posture de parer ou de porter quelque coup.

Tom. 3. des  
 Lettr. pag. 3.

Un ennemy de ce caractère n'étoit guères en état de nuire à la réputation de M. Descartes, mais il pouvoit contribuer à rehausser l'éclat de sa Philosophie, & à préparer son Auteur à soutenir les attaques de quelques Adversaires plus formidables. Il commença ses hostilités par des Thèses qu'il fit au mois de Juin de l'an 1639. touchant l'Athéisme; & pour garder quelque ordre dans les productions de sa mauvaise volonté, il s'abstint d'y nommer d'abord celui à qui il en vouloit, & se contenta d'y jeter les fondemens de la calomnie dont il croyoit devoir le charger pour venir à bout de le ruiner. Cette calomnie, dans laquelle il a toujours persisté depuis, consistoit à faire passer M. Descartes pour un Athée: & afin qu'on ne pût s'y tromper, en prenant quelque autre pour lui, il mêla dans ses Thèses parmi les marques de l'Athéisme, toutes les choses qu'il sçavoit être attribuées à M. Descartes par le bruit commun, quoi qu'il n'y en eût aucune qui ne fût bonne.



## CHAPITRE V.

*M. Regius prend des précautions contre la mauvaise humeur de Voëtius qu'il avoit à ménager. Préjudice qu'il fait à sa personne, & à la Philosophie Cartésienne dans ses Leçons problématiques de Physique. Son indiscretion à une Thèse des Péripatéticiens. Amis que M. Descartes avoit à Utrecht. Il instruit Regius sur divers points de Physique. Son sentiment sur la circulation du sang. Ingratitude & malhonneteté de Plempius à l'égard de M. Descartes, qui la souffre plus patiemment que Regius. Il tâche de se retrancher touchant le commerce des lettres, pour se procurer plus de retraite & de repos ; mais ce fut en vain. Le P. Mersenne lui envoie le Traité des Coniques de M. Pascal le jeune. Jugement qu'il en fit.*

**M**R Regius étoit du nombre de ceux qui connoissoient un peu le foible de Voëtius, & qui lui témoignoit par conséquent le plus de soumission pour ses volontez, & le plus de confiance en sa conduite. Ayant scû l'art de le gagner & de l'engager dans ses intérêts, lors qu'il étoit question d'obtenir une chaire de Professeur, il comprit la peine qu'il auroit à se conserver auprès de lui, s'il n'usoit de quelque dissimulation. Il s'étoit appercû que le zèle qu'il avoit fait paroître pour la Philosophie de M. Descartes, au delà même de ce qu'avoit fait M. Reneri, ne lui avoit point plu : & que le grand succès de ses Leçons lui avoit fait peine. C'est ce qui lui avoit donné la pensée de se précautionner davantage dans sa chaire de Médecine : & de réserver le principal de la nouvelle Philosophie pour les Problèmes qu'il enseignoit certains jours de la semaine hors des heures des Leçons publiques. En quoi il sembloit se reposer sur le consentement des Professeurs, sans en excepter Voëtius, qui l'avoit même servi une seconde fois dans la demande de cette nouvelle commission. Mais quelque liberté qu'il laissât à ses Auditeurs pour la créance des Problèmes, il ne rejettoit pas les occasions de faire voir le ridicule ou le foible des anciennes opinions. Et l'on peut dire que cette manière artificieu-

1639.

Narrat. Hi-  
storic. Acad.  
Ultr. pag. 14.

Lettre 4. M.  
de Reg. à Desc.

se de détruire insensiblement les principes de la Philosophie vulgaire qui est receüe dans les Ecoles, étoit encore plus dangereuse pour elle que sa manière ouverte & sincère d'enseigner les principes de M. Descartes dans ses Leçons de Médecine. C'est ce qui fit peine à ceux de ses Collègues qui conservoient quelque estime pour la Philosophie qu'on leur avoit apprise, & qui croyoient avoir beaucoup accordé à M. Regius en luy permettant d'enseigner les nouvelles opinions avec les anciennes. M. Regius ne s'affujettissant pas assez (hors de ses Ecrits & de ses Leçons) à prendre l'esprit de M. Descartes, qui étoit un esprit de douceur & de modération, donna encore à ses Collègues un nouveau sujet de mécontentement par un trait de légèreté qu'il fit paroître à une Thèse de Philosophie soutenue le neuvième de Juillet 1639 par le sieur Florent Schuyt, sous le Professeur Senguerdius. L'Aggresseur qui disputoit, avoit composé ses argumens selon les opinions de la Philosophie nouvelle: & avoit choisi la nature & les propriétés de l'aiman pour en faire le sujet. Le Répondant, quoi que fort bien exercé sur les cahiers de son Maître, parut un peu embarrassé: mais le Professeur ayant pris la parole pour le dégager, M. Regius se leva, & sans respecter ni l'Assemblée ni la Profession l'interrompit, luy insulta mal-à-propos, & voulut ajuger à l'Aggresseur une victoire que l'honnêteté & la coutume l'obligeoient de laisser au Répondant. Cette action que nous n'avons apprise que par le canal de Voetius choqua généralement tous les Professeurs de l'Université, & les disposa la plupart à écouter ce que Voetius vouloit leur insinuer contre les nouveutez. Les exercices finirent peu de jours après cette Thèse: & M. Regius écrivant à M. Descartes le quatorzième de Juillet qui commençoit les vacances, se garda bien de luy mander ce qu'il avoit fait à la Thèse. Il se contenta de luy faire sçavoir qu'il avoit achevé son Cours public de Médecine cette année; qu'il étoit toujours demeuré fortement attaché à ses

» principes & à sa méthode; & qu'il souhaitoit avec passion de  
 » conférer avec luy sur la meilleure manière de faire un nou-  
 » veau Cours l'année suivante, qui commençoit après la foire du mois d'Aoust, selon le règlement de l'Université.

M. Descartes lui avoit fait espérer de l'aller voir en un voyage



voyage qu'il sembloit avoir promis de faire à Utrecht au temps de la foire. Il avoit plusieurs amis tant à la Ville que dans le voisinage, auxquels il n'avoit point rendu visite depuis sa retraite dans la solitude d'Egmond. Les principaux, outre Messieurs Wassenæer, Parmentier, Van-Dam, Van-Leeuw, Van-Sureck dont nous parlerons ailleurs, étoient le sieur *Godefroy de Haestrecht* Gentilhomme du pays de Liège, qui étoit venu s'habituier à Utrecht, & qui demouroit actuellement au château de Renoude, village à la distance d'une demi-lieuë de la ville, où il cultivoit la Philosophie de M. Descartes au milieu du repos & des commoditez de la vie. Le sieur *Jean Alphonse* Officier dans les armées, qui demouroit à Utrecht dans les intervalles du service, & qui se faisoit un plaisir de joindre les exercices de la Philosophie avec ceux de la Guerre. Monsieur *Vander-Hoolck* l'un des principaux Magistrats de la ville, avec qui M. Descartes avoit de grandes habitudes, & qui protégeoit M. Regius pour l'amour de lui dans les relations que l'Université pouvoit avoir avec le Sénat ou le Conseil de la Ville.

I 639.

Lettre. 3. Mf. de Regius à Desc.

M. Regius vid passer la foire, & finir le tems de ses vacances sans avoir eu l'avantage qu'il avoit espéré. Il fallut reprendre les Leçons publiques avant que de pouvoir réparer la chose par un voyage qu'il auroit souhaité de faire à Egmond. Et comme il lui falloit au moins deux jours libres pour cette course, il ne les pût trouver que vers le milieu de Septembre, auquel sa femme ne permit point qu'il s'éloignât d'elle à cause d'une grossesse de huit mois & demi où elle avoit besoin de lui.

Lettre. 5. Mf. de Reg. à Desc.

Le tems de M. Descartes n'en fut pas plus épargné. Il ne fut presque occupé que de ses réponses aux consultations de M. Regius pendant les mois de Septembre & d'Octobre. Quelques longues, quelques fréquentes que fussent les lettres d'un disciple si zélé, il ne plaignoit point pour l'instruire un tems qu'il ne croyoit pas devoir jamais regretter. L'importance des questions & des difficultez qu'il lui proposoit, l'empêchoit de rien négliger pour le mettre en état d'établir ses principes. Elles rouloient la plupart sur la nature des Anges, sur celle de l'Ame de l'homme, sur son union avec le corps, sur l'ame des bêtes & des plantes, sur la vie, sur le

1639.

mouvement du cœur, & sur la circulation du sang.

Lett. 6. Ms.  
de Reg. à Desc.

Ces objections de Plem-  
pius & ces  
Réponses de  
Descartes se  
trouvent au 1.  
tom. des Lettr.  
de Desc. de-  
puis la page  
358. jusqu'à la  
383.

L'opinion de M. Descartes sur cette dernière question, l'avoit mise en grand crédit parmi les Sçavans : & elle avoit merveilleusement contribué à rétablir sur ce sujet la réputation de Guillaume Harvée, qui s'étoit trouvé mal-traitée par les satyres & le décri de divers Médecins des Pays-Bas, la plupart ignorans ou entêtez des anciennes maximes de leurs Facultez. C'est ce qui fit que le Public reçut assez mal ce que deux Médecins nommez Parifanus & Primerosius firent imprimer à Leyde chez le Maire vers le mois de Septembre de cette année touchant la circulation du sang, contre le sentiment de Harvée. Ce n'est pas qu'on ne pût former des objections plausibles contre ce sentiment ; & M. Descartes dès le commencement de l'an 1638 avoit mis celles que M. Plempius Médecin de Louvain son ami luy avoit faites, au nombre des meilleures difficultez que l'on pût susciter à cette opinion. Il y avoit répondu avec toute l'exactitude que méritoit l'importance du sujet, & la considération de la personne. M. Plempius n'ayant pas été pleinement satisfait d'une première réponse, tant sur ce qui regardoit le mouvement du cœur, touchant lequel M. Descartes n'étoit d'accord ni avec Harvée ni avec Aristote, que sur ce qui concernoit la circulation du sang, luy avoit fait de secondes objections, auxquelles il avoit répondu de nouveau. Mais quoiqu'il eût paru content dans le tems, il fit ensuite une chose tout-à-fait indigne de leur amitié, & même de l'honnêteté qui se pratique entre des étrangers. Il jugea à propos pour augmenter l'éclat de sa propre réputation, de parler dans un livre qu'il devoit bien-tôt rendre public, de ce qui s'étoit passé entre M. Descartes & luy, touchant les deux questions du mouvement du cœur & de la circulation du sang. Il donna pour cet effet tout le lustre nécessaire aux Objections qu'il luy avoit faites. Mais lorsqu'il fut question des Réponses qu'il en avoit reçues, loin de traiter M. Descartes comme un ami qui méritoit d'être considéré, il n'eut pas même pour ses Réponses la fidélité qui s'exige entre des Adversaires qui se réfutent & qui se regardent comme ennemis.

Lett. 10. Ms.  
de Regius.

M. Regius fut outré d'une conduite si malhonnête, & ayant confronté son livre avec les Réponses que M. Descar-

tes

tes avoit faites près de deux ans auparavant à ses Objections, il ne pût retenir l'indignation qui luy fit prendre la plume pour en marquer ses ressentimens à M. Descartes. Les couleurs qu'il donne dans sa lettre à l'ingratitude & à la mauvaise foy de M. Plempius sont si vives, qu'on ne peut les exprimer de sa langue en la nôtre sans entrer dans de semblables transports de colère contre une conduite si lâche. Il dit qu'à l'égard des endroits où M. Descartes découvroit les secrets les plus cachez de la Nature, & où consistoit la principale force de ses Réponses, Plempius a eû la malice de faire le muët, ou d'en omettre au moins la plus grande partie. Et que pour ceux qu'il rapporte, il les estropie & les mutilé de telle manière qu'il en corrompt entièrement le sens. Qu'à l'endroit où il traite de la circulation du sang, il se contente de rapporter simplement les difficultez, comme si on n'y avoit pas encore fait de réponses, quoique celles que M. Descartes y avoit données fussent très-convaincantes. Qu'à l'endroit où M. Descartes rapporte plusieurs causes qui jointes ensemble produisent le battement du cœur, Plempius n'en rapporte qu'une qui est la chaleur. Si M. Descartes après avoir allégué les raisons nécessaires pour la conviction d'une chose, y en ajoute quelque autre moins nécessaire servant seulement à un plus grand éclaircissement de la chose : Plempius est assez de mauvaise foy pour ne s'attacher qu'à cette dernière raison, comme si elle avoit été donnée pour fondamentale ou essentielle : & laissant à supposer que ce seroit l'unique qui auroit été alléguée par M. Descartes, il s'étudie à la rendre ridicule : ce qu'il fait ordinairement dans les endroits qu'il ne comprend pas.

Plempius ne se souvenoit point dans ce livre, d'avoir écrit autrefois qu'il ne croyoit pas que l'on pût convaincre Monsieur Descartes *d'avoir jamais avancé une fausseté, ou même une bagatelle*. Et on l'a soupçonné de ne s'être jetté dans des excès opposez, que pour se raccommoier avec quelques-uns de ses Collègues, qui sembloient vouloir l'accuser d'hérésie sur d'autres points traitez dans quelques-uns de ses ouvrages précédens, où il avoit assez mal réüssi.

Plempius pouvoit avoir des prétextes que nous ne sçavons pas pour révoquer les éloges qu'il avoit donnez, ou les sen-

1639.

1640.

V. la Préface  
du livre de  
Plempius au  
Président de  
la Rose.

1639.

1640.

timens d'estime qu'il avoit eûs autrefois pour M. Descartes. Mais c'est une pitoyable rétractation que d'effacer des louanges avec des injures, comme a fait Plempius, qui a eû la force d'étouffer dans son cœur les mouvemens de reconnoissance, qu'il avoit témoignée auparavant pour les bien-faits de M. Descartes, par une ingratitude que M. Regius traite de perfidie atroce & punissable.

Let. 37. Mf. de  
Reg. à Hoog-  
land.

M. Descartes ne parut pas fort émû d'une conduite si extraordinaire, & il auroit été d'avis de n'y opposer que le silence. M. Regius n'en jugea pas de même. Il vengea son Maître d'une manière qui fit apparemment ouvrir les yeux à Plempius, puisqu'il changea son sentiment sur la circulation du sang pour embrasser celui de M. Descartes. Mais si son cœur en fut changé à l'égard de M. Descartes, il paroît qu'il est demeuré toujours dans un grand endurcissement pour M. Regius.

Vie du Père  
Merf. pag. 28.

Tom. 2. des  
Lett. pag.  
435. & 443.

M. Descartes s'étoit renfermé plus étroitement qu'à son ordinaire sur la fin de cette année pour mettre ses Méditations Métaphysiques en état de voir le jour l'année suivante. L'absence du P. Merf. hors de Paris luy avoit paru favorable au silence qu'il vouloit garder pour quelque tems avec les personnes avec qui il étoit en commerce de lettres. Mais cette résolution fit gronder plusieurs de ses amis de Paris : & le P. Merfenne qui s'étoit chargé de leurs plaintes au retour des voyages qu'il avoit faits durant l'Été & l'Automne en diverses Provinces du Royaume, luy récrivit pour luy faire connoître l'inquiétude qu'il causoit à des personnes de très-grand mérite & à ses amis, lors qu'on étoit plus de quinze jours sans recevoir de ses lettres. Il ajouta, que l'intérêt que ces Messieurs prenoient à sa santé leur feroit croire qu'il seroit malade lorsqu'il passeroit ce terme, & qu'il devoit leur épargner ce chagrin.

M. Descartes pour correspondre à la bonté & aux soins de ses amis, manda au P. Merfenne qu'il veilleroit à sa propre conservation : mais après leur en avoir témoigné sa reconnoissance, & avoir donné à ce Père l'explication qu'il souhaitoit aux difficultez qu'il luy avoit envoyées, il finit par une prière réitérée qu'on le laissât en repos, c'est-à-dire, qu'on n'exigeât point de réponses de luy » Je me suis pro-  
posé,

posé, dit-il au Père, une étude pour le reste de cet Hyver qui ne souffre aucune distraction. C'est pourquoy je vous supplie très-humblement de me permettre de ne vous plus écrire jusques à Pâques, s'il ne survient quelque chose de pressé. Vous ne laisserez pas cependant de m'envoyer les lettres qui me seront adressées : & celles qu'il vous plaira de m'écrire seront toujours les très-bien venues. Pour vous montrer le cas que je fais de la charité que vous me témoignez en craignant que je ne sois malade lorsque vous êtes long-tems sans recevoir de mes lettres, je vous promets que s'il m'arrive en cela quelque chose d'*humain*, j'auray soin que vous en soyez averty incontinent. Et ainsi tandis que vous n'aurez point de mes nouvelles, vous croirez toujours, s'il vous plaît, que je vis, que je suis sain, & que je philosophe.

Le Père Mersenne ne s'épouvanta point de cette résolution, & continuant son commerce ordinaire, il luy étoit facile de faire naître des sujets auxquels M. Descartes ne pourroit se défendre de répondre. Un de ces sujets les plus propres à le faire parler fut le prodige qui parut vers le même tems parmy les Mathématiciens de Paris, & dont il luy donna avis par une lettre dattée du XII. de Novembre 1639. Le prodige étoit qu'un jeune garçon de seize ans avoit composé un Traité des Coniques, qui faisoit le sujet de l'étonnement de tous les vieux Mathématiciens à qui on l'avoit fait voir. Ce jeune Auteur étoit le fils de M. Pascal, que le Roy Louis XIII. avoit fait depuis peu Intendant de Justice à Roüen : & l'on ne croyoit point le flater en publiant qu'il avoit passé sur le ventre à tous ceux qui avoient traité ce sujet avant luy, pour aller joindre Apollonius, qui sembloit même avoir été moins heureux que luy en quelques points. M. Descartes qui n'admiroit presque rien, dissimula comme il put la surprise que luy causa cette merveille. Il répondit assez froidement au P. Mersenne, qu'il ne luy paroïssoit pas étrange qu'il se trouvât des gens qui pussent démontrer les Coniques plus aisément qu'Apollonius, parceque cet Ancien est extrêmement long & embarrassé, & que tout ce qu'il a démontré est de soy assez facile. Mais qu'on pouvoit bien proposer d'autres choses touchant les Coniques *qu'un enfant de seize ans* auroit de la peine à démêler,

C'est

“ 1639.  
“ 1640.

“ i 6 4 0.

Blaise Pascal  
né en 1623.

“ Tom. 2. des  
“ Lettr. pag.  
194.



1639.

1640.

Ibid. pag.  
214.Pag. 217.  
du tom. 2.  
de ses Lettr.Préface de  
l'Equili.  
des li-  
queurs.

C'est ainsi qu'il se préparoit à croire ce fait, au cas qu'il se trouvât véritable. Mais il voulut s'en rapporter au témoignage de ses yeux : & il fallut que le P. Mersenne fit tirer une copie du Traité, & qu'il le luy envoyât. M. Descartes ne le reçût qu'au mois de Février de l'année suivante. Mais avant que d'en avoir lû la moitié il jugea que son jeune Auteur avoit appris de Monsieur des Argues. Il le manda ainsi au Père Mersenne, ajoutant, *qu'il avoit été confirmé incontinent après dans cette pensée par la confession que l'Auteur même en avoit faite.* M. de Roberval, M. le Pailleur, & les autres amis de Messieurs Pascal se récrièrent contre une opinion qui ne leur paroissoit pas assez obligeante pour un enfant d'un si rare mérite : En quoy ils furent suivis de Messieurs de Port-Royal, qui firent donner sur ce point un avis à M. Clercelier, après qu'il eût rendu public ce témoignage de M. Descartes par la première édition de ses lettres. M. Descartes dont toutes les vûës, toutes les pensées, & toutes les études ne tendoient qu'à la recherche de la vérité, & qui aimoit mieux s'interdire la parole que d'y employer la dissimulation ou la fausse complaisance, avoit mandé sans artifice la chose comme il la croyoit. Il étoit fort glorieux pour cet Enfant, que M. Descartes n'ayant rien à contester sur l'excellence de cet ouvrage, eût mieux aimé luy chercher un Auteur parmi les plus consommés d'entre les Mathématiciens, que de s'exposer à perdre pour d'autres occasions la créance qu'il avoit acquise sur les esprits qui le connoissoient sincère, par la facilité qu'il auroit eüe à croire une chose qu'il n'auroit pas été en état de faire croire aux autres sur sa simple parole. C'est pourquoy lorsqu'ensuite de quelques éclaircissemens il vid qu'il étoit hors d'apparence de rien attribuer de cet ouvrage à son amy M. des Argues, il aima mieux croire que M. Pascal le Père en étoit le véritable Auteur, que de se persuader qu'un Enfant de cet âge fût capable d'un ouvrage de cette force. Son exemple peut servir à nous faire voir que hors des matières de révélation & de foy, il ne suffit pas qu'un fait soit véritable pour être crû, mais qu'il doit être encore vray-semblable. C'étoit se retrancher dans les termes du Vray-semblable, de croire que l'Intendant Pascal auroit voulu par une tendresse de Père se dépouiller de la gloire d'avoir fait ce Traité pour en re-  
vêtir

vétir un fils qu'il étoit question de mettre dans une réputation où il se voyoit déjà suffisamment établi luy même.

1639.

## CHAPITRE VI.

*Traité de M. des Argues touchant les Sections Coniques. Avis que luy donne M. Descartes touchant son dessein. Différence de la manière d'écrire pour les Curieux d'avec celle d'écrire pour les Sçavans, ou pour les gens de la Profession. Ouvrage de M. Mydorge sur les Sections Coniques. Continuation de cet ouvrage. Observations de M. de Beaune sur les lignes courbes, & autres questions qu'il propose à M. Descartes. Instances qu'il luy fait, mais en vain, pour publier son Monde. Mauvaise santé de M. de Beaune. Il travaille aux Lunettes sur les instructions de M. Descartes, qui espère plus de luy que de M. du Maurier.*

C'Est aussi le Vray-semblable qui avoit pû engager Monsieur Descartes dans cette erreur de fait, lorsque se souvenant de la liaison de M. des Argues avec Messieurs Pascal, & voyant dans le Traité du jeune Auteur de seize ans des choses qu'il croyoit avoir vûës peu de têmes auparavant dans l'écrit de M. des Argues, il jugea que celui-cy pouvoit avoir eû part à ce Traité, d'autant plus volontiers que le jeune Pascal y alléguoit M. des Argues. Il est certain que M. des Argues écrivit vers le même têmes quelque chose sur les sections Coniques. Mais avant qu'on parlât encore du Traité de M. Pascal, il avoit dressé un projet de son dessein qu'il avoit fait envoyer à M. Descartes par le Père Mersenne, afin d'avoir son sentiment sur la manière de traiter cette matière qu'il jugeroit la plus convenable. Il faut avouër que M. des Argues écrivoit le mieux en nôtre langue de tous les Mathématiciens François après M. Descartes, & qu'il avoit un talent merveilleux pour exprimer agréablement & au goût même des plus délicats les choses les plus stériles & les plus abstraites. M. Descartes ne voulant point satisfaire à demi un homme à qui il se croyoit redevable de beaucoup de services, luy récrivit en ces termes. » Sur ce que j'ay pû conjecturer du Traité des *Sections Coniques*, dont le Père Mersenne m'a en-

Tom. 2. des  
Lett. pag.  
187. 188.

Tom. 2. des  
Lett. p.  
169. 170.

F \*

voyé

1639. „ voyé le projet, j'ay jugé que vous pouviez avoir deux des-  
 „ seins qui seroient fort bons & fort loüables; mais qui ne de-  
 „ manderoient pas tous deux la même manière d'y procéder.

„ L'un seroit d'écrire pour les Doctes, & de leur enseigner  
 „ quelques nouvelles propriétés de ces sections qui ne leur  
 „ soient pas connues. L'autre seroit d'écrire pour les Curieux  
 „ qui ne sont pas doctes, & de faire que cette matière qui n'a  
 „ pû être entendue jusqu'icy que de fort peu de personnes, &  
 „ qui est néanmoins fort utile pour la Perspective, la Peinture,  
 „ l'Architecture, &c. devienne vulgaire & facile à tous ceux  
 „ qui la voudront étudier dans votre livre.

C'est aussi  
 ce que M.  
 de Fermat  
 avoit re-  
 connu dans  
 le stile de  
 M. des Ar-  
 gues.

„ Si vous êtes dans le premier dessein, il ne me paroît pas  
 „ nécessaire d'y employer aucuns nouveaux Termes. Car les  
 „ Doctes étant déjà accoutumés à ceux d'Apollonius ne les  
 „ changeront pas aisément pour d'autres quoique meilleurs :  
 „ & ainsi les vôtres ne serviroient qu'à leur rendre vos démon-  
 „ strations plus difficiles, & à les détourner de les lire. Si vous  
 „ prenez le second, il est certain que vos Termes qui sont  
 „ François, & dans l'invention desquels on remarque de l'es-  
 „ prit & de la grace, seront bien mieux reçus par des person-  
 „ nes non préoccupées, que ceux des Anciens; & même ils  
 „ pourront servir d'attrait à plusieurs pour leur faire lire vos  
 „ écrits, comme ils lisent ceux qui traitent des Armoiries, de  
 „ la Chasse, de l'Architecture, &c. sans vouloir être ny Hé-  
 „ raults, ny Chasseurs, ny Architectes, mais seulement pour  
 „ en sçavoir parler en mots propres. Mais si vous avez cette  
 „ intention, il faut vous résoudre à composer un gros livre, &  
 „ à y expliquer toutes choses si amplement, si clairement, &  
 „ si distinctement, que ces Messieurs qui n'étudient qu'en baail-  
 „ lant, & qui ne peuvent se peiner l'imagination pour entendre  
 „ une proposition de Géométrie, ny tourner les feuillets pour  
 „ regarder les Lettres d'une Figure, ne trouvent rien dans vô-  
 „ tre discours qui soit plus mal-aisé à comprendre, que la des-  
 „ cription d'un Palais enchanté dans un Roman. Pour cet effet,  
 „ il me semble qu'afin de rendre vos Démonstrations plus tri-  
 „ viales, il ne seroit pas hors de propos d'user des termes & du  
 „ calcul de l'Arithmétique, comme j'ay fait dans ma Géomé-  
 „ trie. Car il y a bien plus de gens qui sçavent ce que c'est  
 „ que *Multiplication*, qu'il n'y en a qui sçavent ce que c'est que  
 „ *Composition de Raisons*, &c. Au

Au reste ce fut une chose assez digne de la remarque des Curieux de voir la fécondité de cette année en productions d'esprit sur un même sujet, & dans une même ville. Outre ce que nous avons rapporté de M. Pascal & de M. des Argues, l'on vid paroître les quatre livres Latins *des Sections Coniques* de Monsieur Mydorge, le plus prudent des Amis de M. Descartes. La composition en étoit achevée avant que ny M. Pascal, ny M. des Argues, eussent commencé leurs Traitez. Le Père Merfenne estimoit l'ouvrage de M. Mydorge préférable à celui d'Apollonius: & il nous a donné l'un & l'autre avec les meilleurs Traitez de Mathématiques qui ayent jamais été faits par les Anciens & les Modernes dans son gros recueil qui a pour titre, *Abrégé de la Géométrie universelle, & des Mathématiques Mixtes*. Monsieur Mydorge avoit déjà écrit des Coniques plusieurs années auparavant, & M. Descartes en avoit fait mention dès l'an 1633 au sujet de la Proposition de Pappus, pour détromper ceux qui s'étoient persuadé que M. Mydorge l'avoit mise dans ses Coniques. Le sujet ne luy parut pas encore épuisé par le grand volume in folio qu'il en publia cette année. Il y travailla depuis, & il en composa quatre autres livres pour servir de continuation aux précédens. Mais il les garda dans son cabinet jusqu'à sa mort, & ils sont demeurez manuscrits jusqu'à présent.

M. de Beaune qui s'étoit acquis sur l'esprit de M. Descartes le même crédit que M. des Argues, avoit paru si satisfait des solutions qu'il avoit données à ses Difficultez concernant *les lignes courbes*, que sous prétexte de l'en remercier il prit la liberté pendant tout le cours de cette année de luy en proposer encore d'autres, ou de l'entretenir de ses desseins, en luy demandant la communication des siens. M. Descartes ayant remarqué d'abord une différence considérable entre les observations qu'il luy envoyoit, & ce qui luy venoit de la part de plusieurs autres, y trouva d'autant plus de plaisir, qu'il y avoit plus d'utilité à retirer pour luy que dans les écrits des autres. Il étoit de son aveu très-solide dans les Questions qu'il formoit; très-ingénieux, & très-méthodique dans sa manière de les proposer; & ses solutions étoient toujours véritables, ou les plus vray-semblables. Dans une des

1639.

A Paris en  
1639.Voss. descient.  
Mathem.Tom. 2. des  
Lett. de Desc.  
pag. 345.Relat. de  
l'Abbé My-  
dorge son fils.V. cy-dessus  
livr. 4. chap.  
16.Tom. 2. des  
Lett. pag.  
166. 167. 168.

1639.

1640.

Réponses qu'il luy fit sur quelques questions de Méchanique, il luy étoit échappé de dire que toute *sa Physique n'étoit autre chose que Méchanique*, & qu'il luy avoit déclaré comme à un confident des choses qu'il *n'avoit point voulu dire ailleurs*, à cause que la preuve en dépendoit de son Monde. M. de Beaune ne laissa point périr cet avertissement. A la première occasion qu'il eut de luy écrire, il luy fit des instances très-fortes pour le porter à la publication de ce Traité de son Monde, que la peur des Inquisiteurs & des Zélez luy avoit fait resserrer lorsqu'il apprit la condamnation de Galilée. Ce fut la première fois qu'il reçût un refus de M. Descartes, qui tâcha de le colorer par ces termes auxquels il luy récrivit sur la fin de l'an 1639. Vous avez, dit-il, un extrême pouvoir sur moy, & j'ay grande honte de ne pas faire ce que vous témoignez désirer. Mais il faut, s'il vous plaît, que vous excusiez ma des-obéissance, puisque c'est l'estime que je fais de vous qui la cause. Il faut aussi que vous me permettiez de vous dire, qu'encore que les raisons pour lesquelles vous me mandez que je dois publier mes Rêveries soient très-fortes, pour l'intérêt de mes Rêveries mêmes, c'est-à-dire, pour faire que mes Rêveries soient plus aisément reçues & mieux entendues, je n'examineray point celles que vous apportez. Car votre autorité est suffisante pour me faire croire qu'elles sont très-fortes. Mais je diray seulement que les raisons qui m'ont cy-devant empêché de faire ce que vous voulez me persuader maintenant, n'étant point changées, je ne puis aussi changer de résolution sans témoigner une inconstance qui ne doit pas entrer dans l'ame d'un Philosophe. Cependant je n'ay pas juré de ne permettre point que mon Monde voye le jour pendant ma vie; comme je n'ay pas juré aussi de faire en sorte qu'il le voye après ma mort. Mais j'ay dessein tant en cela qu'en toute autre chose, de me régler selon les occurrences, & de suivre autant que je pourrai les conseils les plus surs & les plus tranquilles..... Comme on laisse les fruits sur les arbres aussi long-tems qu'ils y peuvent devenir meilleurs, quoiqu'on n'ignore pas que les vents, la grêle, & plusieurs autres hazards peuvent les perdre à chaque moment: ainsi je croy que mon Monde est de ces fruits

» qu'on



qu'on doit laisser meurir sur l'arbre, & qui ne peuvent trop tard être cueillis.

Voilà ce que M. Descartes jugea à propos de répondre en droiture à M. de Beaune : & lorsqu'il assura le Père Merfenne qu'il *n'avoit rien à répondre à M. de Beaune touchant la publication de son Monde*, il prétendoit faire voir la distinction qu'il faisoit de cet ami d'avec plusieurs autres, en marquant que tout ce qu'il pourroit luy répondre sans luy donner satisfaction, ne méritoit point le nom de Réponse.

On scût à Paris ce que M. Descartes avoit envoyé à M. de Beaune touchant les lignes courbes : & cette nouvelle excita la curiosité des Mathématiciens, qui témoignèrent à M. de Beaune le desir de le voir. Mais il ne crut pas devoir prodiguer un bien qui n'étoit que pour luy, & il se contenta de s'en expliquer au P. Merfenne, pour faire trouver bon à M. Descartes qu'il en eût usé ainsi, sur tout à l'égard de certaines gens qui ne cherchoient qu'à profiter des lumières d'autrui, sans se mettre en peine de les reconnoître. M. Descartes manda au P. Merfenne, qu'il étoit fort aisé que M. de Beaune eût refusé de faire voir à M. de Roberval & *aux autres*, ce qu'il luy auoit envoyé touchant la Ligne courbe, croyant qu'il seroit assez têts de le leur montrer, lorsqu'ils avoüeroient qu'ils ne la pouvoient trouver. Il le pria en même têts de ne luy pas envoyer ce que M. Petit avoit fait sur la Dioptrique, sans que M. de Beaune l'eût vû, au cas qu'il luy plût en prendre la peine, & sans qu'il jugeât qu'elle méritât de luy être envoyée. En un mot il ne manquoit rien à l'estime qu'il faisoit de l'habileté de M. de Beaune, ni à la confiance qu'il avoit en son amitié. » J'ay, dit-il au P. Merfenne, un puissant défenseur en M. de Beaune. Sa voix est plus croyable que celles de mille de mes Adversaires. Car il ne juge que de ce qu'il entend fort bien ; & eux de ce qu'ils n'entendent point. Un homme de ce mérite auroit fait sans doute un usage excellent de la santé. Mais il ne plut point à Dieu de luy en donner une qui fût parfaite. Il permit que sa patience fût exercée par diverses espèces de maux, dont il fut tourmenté jusqu'à la fin de ses jours. On peut dire qu'il n'étoit encore alors que dans les préludes de ses souffrances. Il étoit principalement sujet à la goutte, mais il

« 1639.

« 1640.

Tom. 2. des  
Lettres.  
pag. 172.Tom. 2. des  
Lettres. 171.« Ibid. pag.  
« 171. 172.

«

«

1639.

1640.

Pag. 166. du

2. Tom.

Item. pag.

204.

avoit fait avec elle des compositions qui ne préjudicioient point à ses opérations de Mathématiques. M. Descartes le supposoit ainsi, lorsqu'il luy manda qu'il auroit appréhendé que son indisposition ne le détournât du travail des Lunettes, si elle étoit autre que la goutte : mais que ce mal ne pouvoit à son avis être mieux surmonté que par exercice.

Le succès des lunettes & de la taille des verres luy tenoit toujours fort à cœur. Il en avoit écrit quelque têmes auparavant à son ancienne créature le sieur Ferrier, quoiqu'il eut beaucoup perdu de ses premières espérances. Il en entretenoit encore de têmes en têmes M. Pollot & M. de Zuytlichem, qui y occupoient les meilleurs ouvriers d'Amsterdam sur ses instructions. Il avoit pratiqué depuis peu une correspondance avec M. du Maurier dans les mêmes vûës : non pas qu'il le crût plus capable de réussir que les autres, mais parcequ'il se croyoit obligé d'encourager ceux qui se présentoient d'eux-mêmes à faire des dépenses pour ce travail. Je suis bien aise, dit-il, de ce que M. du Maurier travaille aux lunettes. Car soit qu'il y réussisse, soit qu'il n'y réussisse pas, cela me vengera du mauvais écrit de son impertinent Parent. Il témoigna au P. Merfenne peu de jours après, c'est-à-dire, à la veille du départ de ce Père pour son voyage d'Italie, qu'il étoit ravi que M. du Maurier eût bonne espérance de son travail des lunettes, quoique dans le fonds il n'en attendît point de grands éfets, & qu'il n'eût d'espérance pour ce point qu'au seul M. de Beaune. Sa défiance se trouva confirmée par une Lettre que luy écrivit M. du Maurier, où il promettoit trop pour pouvoir exécuter. C'est ce qui augmenta ses espérances du côté de M. de Beaune.

Pag. 186. »

du 2. Vol. »

»

»

Pag. 198. du

2. Vol.

Pag. 204. du

2. Tom. &amp;

pag. 198.



## CHAPITRE VII.

1639.

1640.

*M. Descartes se rapproche de ses amis d'Utrecht, & vient demeurer près de cette ville, puis à Leyde. Estime qu'on faisoit de luy dans l'Université de Leyde. Son amitié avec Heydanus & Rivet. Eloge du premier qui prêche à la Cartésienne. Caractère de l'esprit du second. Impression d'un Livre anonyme contre M. Descartes faite sans succès. Accidens arrivez en Hollande au commencement de l'année 1640. Histoire d'une fameuse gageure de Mathématique entre Stampion & Wassenæer, où M. Descartes se trouve mêlé. Caractère de l'esprit de Stampion qui perd la gageure. Dessein d'un voyage en France différé, puis rompu.*

**M**R Descartes avoit quitté le séjour d'Égmond depuis quelque tems, & il s'étoit retiré à Hardervick, peut-être dans le dessein de se dérober à ceux qui s'accoutumoient à l'importuner. M. Regius se trouvant encore trop éloigné de luy, crut qu'étant une fois hors de sa chère solitude de Nort-Hollande, toute autre demeure luy seroit assez indifférente. C'est ce qui le porta à luy en écrire au commencement du mois de Décembre, pour le conjurer de vouloir se rapprocher d'Utrecht, tant pour son intérêt particulier qui luy faisoit considérer la commodité qu'il auroit de conférer avec luy plus souvent, que pour la satisfaction de quantité d'amis qu'il avoit dans la ville, & sur tout de M. le Colonel Alphonse, qui l'avoit chargé de luy marquer sa passion là-dessus. Il prit cette occasion pour luy faire le recit de ce qui s'étoit passé à son sujet en une célèbre compagnie, où il s'étoit trouvé dans la ville de Leyde. Il y étoit allé au mois de Novembre, après que sa femme fut relevée de ses couches qui luy avoient produit un fils qui ne vécut que trois jours, pour être présent à la réception d'un de ses parens au rang des Docteurs en Droit. Durant le Festin que le nouveau Docteur donna aux Professeurs & à plusieurs autres personnes, la plupart gens de lettres, le discours ne manqua pas de tomber sur M. Descartes, dont plusieurs des conviez se disoient amis. Il en fut parlé comme du plus rare génie du siècle, & comme

Le 3. de ce  
mois.

1639.

1640.

Lettr. & „  
Rel. in „  
VIII. pag. „  
137. „

comme d'un homme extraordinairement suscité pour nous ouvrir les voyes de la véritable Philosophie. Les plus ardens à publier son mérite furent M. Golius Professeur des Mathématiques & des langues Orientales, & le sieur Abraham Heidanus Ministre, & célèbre Prédicateur de la ville. Ce dernier dont nous n'avons pas encore eu occasion de parler étoit en très-grande considération dans le país. Si nous en croyons M. de Sorbière, il avoit scû joindre à la gravité de sa Profession une douceur qui rendoit aimables en luy toutes les belles qualitez de l'esprit qu'on se contente d'estimer ou d'admirer dans les autres : & l'Ecole Cartésienne qui ne faisoit encore que de naître le révéroit déjà comme son principal Protecteur. Ces deux Messieurs ne se laissoient pas de faire admirer à la Compagnie la grandeur de l'esprit de M. Descartes & la beauté de ses découvertes. Mais sur ce que M. Regius les interrompit, pour dire qu'il n'y avoit point eût de Philosophes dans toute l'Antiquité, ny dans les têmes postérieurs, que M. Descartes ne surpassât infiniment, M. Heidanus luy demanda ce qu'il pensoit des Pythagoriciens & de leur Philosophie. A quoy M. Regius répondit que le fort de la Philosophie Pythagoricienne consistoit principalement dans la science des Nombres, mais que si le plus habile d'entre eux pouvoit revenir dans le monde, il ne paroîtroit rien auprès de M. Descartes.

Outre le sieur Desmarêts, dont il sera parlé dans la suite.

Il falloit au reste que M. Heidanus n'eût guères des défauts ordinaires aux Ministres Protestans, pour avoir pû acquiescer l'amitié de M. Descartes avec son estime. On peut dire aussi qu'il étoit le seul de cette Profession, sur tout parmi les Calvinistes, qui pût se vanter d'être de ses amis, si on en excepte le sieur *André Rivet*, natif de Saint Maixant en Poitou, qui par la considération du País, & par quelque aversion qu'il avoit pour le Ministre Voetius, avoit recherché l'amitié de M. Descartes, & tâchoit de l'entretenir par le moyen de M. de Zuytlichem qu'il voyoit souvent à la Cour du Prince d'Orange. Mais quelque considération que M. Descartes eût pour le sieur Rivet, il ne fut jamais trompé dans le jugement qu'il fit de son amitié. Rivet étoit assez habile Théologien dans sa Secte, mais fort chétif Philosophe, & il fut obligé d'avouer quelques années après, qu'il n'avoit pas assez  
de

de génie pour comprendre les écrits de M. Descartes. Mais il affectoit de se dire l'ami de M. Descartes, parceque l'envie de devenir célèbre luy faisoit rechercher l'amitié des hommes célèbres. Par cette considération il s'étoit aussi rendu ami de M. Gassendi, & du P. Merfenne, quoique l'un fut Prêtre, & l'autre Religieux : mais il n'avoit pas toujours la discrétion nécessaire à ceux qui entreprennent de dire ce qu'ils pensent quand ils écrivent à des amis communs. Dans une lettre qu'il avoit écrite au P. Merfenne le 29 d'Avril de l'an 1638, il luy avoit parlé de M. Descartes en ces termes. « Je n'ay pas vu M. Descartes depuis la publication de son livre, dont l'attente a fait plus d'éclat que la publication. J'entens que Fromond de Louvain luy a envoyé ses objections auxquelles il a répondu. Mais jusqu'à ce qu'il donne la clef de ses secrets, ils seront lettres closes à plusieurs. M. Rivet ne croyoit point parler à M. Descartes en écrivant de la sorte au P. Merfenne, parce qu'il ignoroit peut être leurs conventions. Il paroît que ce fut sur l'avis que ce Père luy en donna, ou à quelque autre de même nature qu'il luy avoit donné au mois de Février précédent, qu'il luy répondit en ces termes. Je vous remercie de l'avis que vous me donnez du sieur Rivet. Je connois son cœur il y a longtêms, & celuy de tous les Ministres de ce Pais-cy, dont pas un ne m'est ami. Mais neantmoins ils se taisent, & sont muets comme des poissons. Ces dernières paroles servent d'explication à ce qu'a voit dit M. Rivet, que l'attente de son livre avoit fait plus d'éclat que sa publication. En effet cette attente avoit fait crier les Ministres, & la publication les fit taire. Ce qui leur fit appliquer le premier vers du second de l'Eneide par M. Reneri Professeur d'Utrecht dans une de ses lettres au P. Merfenne, & par M. Descartes même. M. Rivet n'a pas laissé de sentir toujours depuis une demangeaison merveilleuse de s'entretenir de M. Descartes dans ses lettres au Père Merfenne. Les moindres bagatelles étoient des sujets suffisans de luy écrire, pourvû qu'il pût y faire entrer M. Descartes.

Ce n'étoit point le caractère de M. Heidanus qui ne fut point long têms sans mériter d'être excepté par M. Descartes même, du nombre des Ministres dont il n'étoit pas ami. Il se mit si bien à l'étude du livre de M. Descartes, qu'il le com-

G \* prit

1639.  
1640.

Rivet écrivoit  
à M. Gassendi  
& au P. Mer-  
fenne, mais  
non à M.  
Descartes.

Lettr. Mss. à  
Merfenna.  
« tom. 3. p.  
« 188.

« Pag. 192. du  
« 3. vol. des  
« Lettr. de  
« Descart.

Continuers  
omnes, &c.

Tom. 2. des  
Lettr. p.  
200.



1640.

Tom. 3. des  
Lett. pag.  
509.

prit, le goûta, & en adopta les sentimens jusqu'à se déclarer hautement Sectateur de cette nouvelle Philosophie. Mais au lieu de faire parade de l'amitié qu'il conçût pour M. Descartes, ou de la rendre stérile comme M. Rivet, il s'étudia à s'en rendre de plus en plus digne, en faisant usage de cette nouvelle Philosophie par tout, même dans ses Prédications morales. C'est ce que nous apprenons de M. Descartes, qui se servit de son exemple pour l'opposer aux Prédicateurs Catholiques qui se plaignoient que sa Philosophie leur faisoit *perdre leurs belles comparaisons touchant la lumière.* » Il y a, dit-il, un Ministre à Leyde qui est estimé le plus éloquent de ce Pais, & qui est le plus honnête homme de sa Profession que je connoisse. Il se nomme Heide (ou Heidanus.) Il se sert de ma Philosophie en chaire; & il en tire des comparaisons & des explications qui sont fort bien reçûes. Mais c'est parce qu'il l'a bien étudiée: ce que n'ont peut-être pas fait ceux qui se plaignent qu'elle leur ôte leurs vieilles comparaisons, au lieu qu'ils devoient se réjouir de ce qu'elle leur en fournira de nouvelles.

Epist. Lat.  
ad celeberr.  
Voet. p. 274.

Pag. 2. du  
Tom. 2. des  
Lett.

Cependant on imprimoit à la Haye un Livre contre M. Descartes. C'étoit le premier des ouvrages qu'on devoit publier pour combattre & ruiner sa Philosophie: & il étoit de la dernière conséquence que l'Auteur y réussit, afin que les autres Adversaires qui viendroient après pussent en tirer d'heureux augures. L'Auteur risquoit beaucoup en se présentant le premier dans le combat, mais il eut la discrétion de supprimer son nom, pour ne pas l'exposer à la flétrissûre, en cas de mauvais succès. L'événement justifia sa prudence. Le livre parut pour les Etrennes de l'an 1640. Le grand nom de celui qu'il attaquoit excita la curiosité de le voir, & en peu de têmes il se trouva entre les mains des Curieux de France & d'Angleterre. La chose tourna toute à la gloire de M. Descartes. On dispensa l'Auteur de se nommer, & l'on fut indigné seulement de voir que l'Anonyme eut abusé de l'attente de ceux qui demandoient autre chose que des sottises, contre les Principes d'une Philosophie qu'il étoit question de réfuter sérieusement. M. Descartes n'en parut ny plus humilié ny plus élevé, & il laissa ce petit nuage se dissiper de luy-même. Il écrivit quelques jours après au P. Mersenne pour

pour luy mander que la nuit d'après le jour des Rois, il s'étoit levé dans le País où il étoit un vent si étrange, qu'il avoit arraché plusieurs arbres, quoiqu'ils n'eussent alors aucunes feuilles. C'auroit été toute autre chose si l'accident fut arrivé en Été, où les arbres sont couverts de feuilles.

M. Descartes avoit quitté le séjour de Harderwick pour se loger dans une maison de campagne près de la ville d'Utrecht, par complaisance pour M. Regius & les autres amis qu'il avoit en cette ville. Mais soit que l'Hyver luy parût trop violent dans cette contrée, soit qu'il ne voulût pas être si près de Voetius qui auroit pû luy causer quelque chagrin par ses pratiques, soit enfin que l'affaire de *Waeffenaer*\* contre Stampioen requît sa présence au lieu où elle se devoit juger, il quitta le voisinage d'Utrecht, & s'en alla demeurer à Leyde. M. de Zuytlichem quitta la Cour pour l'y venir visiter en ce commencement d'année. Il luy apprit qu'il ne s'étoit élevé aucun orage sur la Mer dans le têmes que la Terre avoit été battuë de si grands vents. Il luy rapporta encore une autre nouvelle, dont il crut devoir faire part au Père Mersenne. La ville de Terveer en Zélande avoit souffert jusqu'à lors beaucoup d'incommoditez de la Mer, qui en avoit emporté ou fait abyfmer plusieurs maisons en diverses rencontres. La cause de ce désastre étoit un Banc de sable qui étoit au-devant, & qui faisoit que l'eau de la Mer prenoit son cours vers la ville. Mais depuis quelques jours, ce Banc avoit disparu subitement : de sorte que la Mer se trouvoit très-profonde à l'endroit où il avoit été, & la ville délivrée de ses fréquentes insultes.

Ce n'est pas encore tout ce que M. Descartes mandoit au P. Mersenne. Le Ministre Rivet qui ne pouvoit s'abstenir de parler de M. Descartes dans les lettres qu'il écrivoit à ce Père, luy avoit mandé une chose dont M. Descartes n'avoit pas jugé à propos de l'informer, ne la regardant que comme une bagatelle. Le P. Mersenne conçut par les expressions de M. Rivet, que la chose méritoit d'autant plus d'être sçûë, qu'elle regardoit M. Descartes très-particulièrement, & il luy en avoit écrit pour la seconde fois le dernier jour de Décembre 1639, pour apprendre de sa propre bouche ce qui en étoit. Il s'agissoit d'une gageure fameuse de Mathéma-

\* On écrit *Waeffenaer* & *Stampioen*, mais on prononce *Wassenaar* & *Stampioun* ou *Stampien*.

Pag. 208.  
ibidem.

Tom. 2. des  
Lett. p. 200.  
item. 214.  
item. 202.

1640.

Lettr. 3. de  
Reg. Mf.

tique entre deux Hollandois, dont l'un étoit *Jean Stampioen*, & l'autre, *Jacques Waessenaer* le jeune, dont le Père étoit Professeur des Mathématiques à Utrecht, & ami intime de M. Descartes. Stampioen qui étoit aussi fils d'un Mathématicien à Amsterdam, avoit publié dès l'an 1639 un assez gros livre d'Algèbre en langue vulgaire du Pais, après avoir fatigué le public pendant plusieurs années par de magnifiques promesses, & par des fanfaronnades qui n'avoient produit jusques-là que des Affiches, des Programmes, & des Placards pleins de vanitez extravagantes, pour préparer le monde à recevoir son grand ouvrage d'Algèbre avec le respect & l'estime qu'il en attendoit. Avant que de donner le livre même, il en avoit fait imprimer le titre avec son portrait qu'il avoit fait distribuer. Tous ces préparatifs formèrent un préjugé légitime contre son livre. On le fit voir à M. Descartes, & on luy apprit en même tems que le jeune Waessenaer songeoit à le réfuter. C'étoit une chose assez facile, mais afin qu'il pût s'en acquiter au gré des Sçavans, Monsieur Descartes luy donna les avis qui lui étoient nécessaires, tant pour la méthode qu'il devoit garder dans sa Réfutation, que pour le choix des remarques qu'il luy envoya pour rendre son livre solide.

Rélât. hist. de  
la Gageure de  
Stamp. &  
Vwaessenaer  
Mf.Reg. ut supr.  
& Epist. 6.  
Listorp. de  
certitud. Phil.  
Cart. p. 12. &  
13.

Le jeune Waessenaer publia son livre peu de tems après, & il rendit celui de Stampioen méprisable par la multitude des fautes qu'il y remarqua. Stampioen qui n'avoit pas d'autres moyens d'opposition contre ceux qui le contredisoient, que de vouloir gager contr'eux, & qui réussissoit souvent à les épouvanter par sa hardiesse, ne répondit point à Waessenaer autrement qu'en luy proposant une gageure; & il luy envoya le cartel du défi, par divers billets imprimez qu'il luy fit délivrer par les Sergens ou Huissiers, & qu'il fit distribuer en même tems à la plupart des Sçavans & autres curieux du Pais. Waessenaer étoit sommé par ces billets de maintenir & démontrer ce qu'il avoit écrit contre Stampioen : mais il ne crut pas devoir s'engager à rien avant que de consulter M. Descartes, dont il suivoit la Méthode & l'Analyse Géométrique, comme nous l'apprenons de Regius & de Lipstorijs. Mais il est plus à propos d'entendre faire le recit de cette histoire à M. Descartes, qui la décrivit en ces termes au P. Mersenne qui la luy avoit demandée. Il

Il faut, dit-il, que je commence ma lettre par la badine-  
rie que le sieur Rivet vous avoit écrite, puisque c'est par eile  
que vous avez commencé la vôtre du dernier Décembre 1639;  
& que je vous dise qu'il s'est trouvé un homme de ce País  
\* si habile dans l'Art des Charlatans, que sans rien sçavoir  
en Mathématiques, il n'a pas laissé de faire profession de les  
enseigner, & de passer pour le plus Sçavant de tous ceux qui  
s'en mêlent. Il n'avoit point d'autres qualitez pour cela que  
la hardiesse de se vanter qu'il sçavoit tout ce qu'il avoit oüy  
dire être ignoré par les autres; de faire des livres qui pro-  
mettoient des merveilles dans le titre, mais qui ne conte-  
noient au dedans que des fautes, ou des pièces dérobées;  
de répliquer sans raison tout ce qui luy venoit en pensée à  
ceux qui le contredisoient; & de les provoquer par gageures.  
De sorte qu'il ne se rencontroit personne qui osât luy résister,  
jusqu'à ce qu'enfin ayant fait imprimer un assez gros livre  
qu'il avoit continuellement promis depuis six ou sept ans, un  
jeune homme d'Utrecht en a fait un autre, où il a remarqué  
toutes ses fautes, & découvert toutes ses fineses. Pour luy  
ôter sa vieille pratique de vouloir gager, il luy a donné avis  
de ne point parler de gager, qu'il ne déposât auparavant l'ar-  
gent entre les mains de quelque Professeur en Mathémati-  
que; & qu'il ne consentît que l'argent seroit pour les Pau-  
vres au cas qu'il perdît: autrement, qu'on se mocqueroit de  
ses *bravades*, & qu'on verroit par là qu'il ne vouloit gager  
que de paroles. Nonobstant cela ce Mal-avisé n'ayant point  
d'autres armes pour se défendre, n'a pas laissé de provoquer  
celuy d'Utrecht à gager, par un Ecrit imprimé. A quoy l'au-  
tre répondit, qu'il devoit donc déposer son argent, & dire  
touchant quoy il vouloit gager, & à quels Juges il vouloit  
s'en rapporter. Car le Charlatan n'avoit rien déterminé de  
tout cela. Après ce second avertissement il fut assez impru-  
dent pour mettre *six cens livres* entre les mains du Recteur  
de l'Université de Leyde; & de faire un second défi, sans dire  
encore sur quoy il vouloit gager, ny quels Juges il vouloit  
choisir. L'autre déposa aussi son argent, & il le fit sommer  
par un Notaire de spécifier sur quoy il vouloit gager, & *quels*  
*Juges il vouloit croire*. A quoy le Charlatan ne voulut rien ré-  
pondre sur le champ. Mais à cinq ou six jours de là, il fit

« 1640.

« Tom. 2. des  
« Lettr. pag.  
« 202. 203.  
« \* J. J. Stam-  
« pioen.

« Vvaesse-  
« naer le fils.

1640. » imprimer un troisiéme défi, où il spécifia une chose pour la-  
 » quelle il vouloit gager, sans nommer encore les Juges. Et  
 » parce qu'il avoit appris que celui d'Utrecht s'étoit servi de  
 » mon conseil en tout ce qu'il avoit fait, il me nomma dans ce  
 » troisiéme défi. C'est ce qui a donné sujet à M. Rivet de vous  
 » faire son conte à mon sujet. Depuis ce têmes-là, on a fait tout  
 » ce qu'on a pû pour faire qu'il se soumît à quelques Juges,  
 » & on l'a tellement engagé peu à peu qu'il ne peut éviter d'être  
 » condamné, ( depuis qu'il a enfin nommé les Professeurs  
 » en Mathématique de l'Université de Leyde pour juger l'affaire.  
 » ) Comme on avoit vû clairement par ses subterfuges  
 » qu'il ne vouloit gager que de paroles, les Curateurs des Pau-  
 » vres ont fait arrêter son argent, parceque c'étoit pour eux  
 » qu'il étoit consigné. Mais parce qu'on luy a donné un mois  
 » pour écrire ses défenses, & un mois aux Arbitres pour don-  
 » ner leur Sentence, il ne peut être tout-a-fait condamné que  
 » vers la fin du mois de Mars.

Listorp. ut  
 sup. & Rel.  
 Ms. &c.

Tom. 3. des  
 Lettres de  
 Desc. pag.  
 419. 420. 421.  
 422. 423.

Géométrie de  
 M. Descart.  
 page 380. 381.  
 382.

M. Descartes ne trouvoit rien à redire à l'Ecrit du sieur  
 Waessenaer, sinon qu'il avoit été trop indulgent à l'égard  
 du sieur Stampioen, parceque sans s'arrêter uniquement à  
 reprendre ses fautes, il avoit bien voulu recevoir pour bon  
 tout ce qu'il avoit dit, & s'étoit contenté d'ajouter ce qu'il  
 avoit omis. C'est de quoy il s'étoit fort bien acquité, en sui-  
 vant exactement les règles de la Géométrie de M. Descartes,  
 & en se servant même de ses Notes. Aussi ne fit-il point diffi-  
 culté de se rendre responsable de cet Ecrit.

Lettre 6. de  
 Reg. Ms.

Cependant il étoit arrivé un fâcheux contre-têmes au sieur  
 Waessenaer lorsqu'il fut question de se rendre à Leyde, où  
 l'on avoit transporté le bureau de cette affaire. Il étoit tom-  
 bé dangereusement malade sur la fin d'Octobre d'une fausse  
 pleurésie, accompagnée d'une très-grande difficulté de res-  
 pirer. Le mal le réduisit fort bas, & le conduisit fort avant  
 dans le mois de Novembre. De sorte que M. Regius qui  
 étoit son Médecin se crut obligé d'en écrire à M. Descartes,  
 & d'en informer même Messieurs de Leyde, afin qu'on ne  
 crût pas qu'il eût pris ce prétexte pour ne pas se trouver à  
 l'assignation donnée de sa part au sieur Stampioen, & qu'il se  
 fût défié de la bonté de sa cause. Il ne luy fut pas aussi aisé  
 de consoler son Malade que ce contre-têmes chagrinoit plus  
 que



que la douleur du mal. Il n'en put venir à bout qu'en lui représentant que M. Waeffenaer son Père pourroit aller à Léjde s'il en étoit besoin pour la consignation de son argent, & pour y tenir toutes choses en bon état devant les Juges & la Partie jusqu'à ce qu'il fût rétabli.

L'affaire fut prolongée jusqu'au mois de May, parce que les Juges voyant la cause de Stampioen désespérée crurent devoir lui accorder le délai nécessaire pour faire imprimer ses Défenses, qui ne servirent qu'à les convaincre encore d'avantage de son ignorance. Ils jugèrent en faveur de Waeffenaer, & adjugèrent les six cens livres de Stampioen au pauvres. M. Descartes envoya aussi tôt une copie de la Sentence à M. Régis en lui marquant l'indulgence des Juges, mais qui notwithstanding la douceur des termes qu'ils y avoient emploiez, n'avoient pas laissé de faire connoître qu'il approuvoient tout dans Waeffenaer, & condamnoient tout dans Stampioen.

Cependant on eut avis que ce Stampioen par une supercherie digne de son génie, vouloit envoyer un écrit en France pour en demander le jugement aux Mathématiciens du Royaume. On craignit qu'il ne leur envoyât une autre Règle, afin que s'ils jugeoient qu'elle fût bonne, il pût employer leur témoignage contre le jugement de ceux de Leyde, pour faire croire que ceux de France auroient approuvé la Règle que l'on condamnoit à Leyde. On jugea donc à propos de les prévenir sur ce sujet, afin qu'ils ne s'y laissassent point surprendre; & on leur envoya une Règle servant au même sujet que la précédente, laquelle avoit été trouvée par le jeune Waeffenaer dès le commencement de la gageure, & communiquée dès lors aux Mathématiciens, tant de Léjde que d'Utrecht & d'Amsterdam. Ainsi Stampioen se trouva abandonné de tout le monde.

Le P. Mersenne étoit parti de France pour son voyage d'Italie dans l'impatience de sçavoir le succès de cette affaire. Il avoit substitué le frère *Valentin* à sa place, pour recevoir en son absence toutes les lettres de M. Descartes, & lui faire tenir de France tout ce qu'on auroit à lui envoyer. M. Descartes agréa le frère *Valentin* pour les lettres seulement qu'il devoit écrire au P. Mersenne, & le déchargea du soin de toutes les autres, dont il donna la commission à

Monsieur

1640.

Tom. 2. des  
lettr. p. 214,  
& 215.

Tom. 1. des  
lettr. p. 388.  
Lettr. 12. de  
Reg. Ms.

Relat. Ms. de  
la gageure.  
pag. 5.

Pour tirer la  
racine Cube  
des Binomes  
&c.

Tom. 2. des  
lettr. p. 198,  
& 217.

1640.

Pag. 215. initio. tom. 2.

De Leyde  
lettr. Ms. de  
Desc. à son  
Père du 28  
Octob. 1640.  
Tom. 3. des  
lettr. p. 563.

Monfieur de *Martigny* l'un de fes amis, & de ceux de l'Abbé Picot, jufqu'au retour du Père en France. Ce fut donc par le frère Valentin qu'il informa ce Père de toute la procédure faite entre *Waeffenacr* & *Stampioen* : mais il ne put lui envoyer un exemplaire de la gageure, qu'on fit imprimer depuis, parce que ce Père n'entendoit point le Flamand.

Ce n'étoit pas affez que M. Descartes eût conduit le fieur *Waeffenacr* dans toute fon affaire, on l'engagea encore à fe charger de l'impreffion qu'il fallut faire de l'hiftoire de cette gageure. Ce fut ce qui retarda ou qui fit rompre même un voyage qu'il méditoit de faire cette année en France pour des affaires de famille, & pour aller confoler M. fon Père dans fon grand âge & fes infirmitéz. » Mes affaires domeftiques m'appellent en France, dit-il, à M. de *Zuytlichem*, & fi je puis trouver commodité pour y aller dans cinq ou fix femaines, je me propofe d'en faire le voyage. Mais *Waeffenacr* ne défire pas que je parte avant l'impreffion de ce que l'opiniâtreté de fon adverfaire l'a contraint d'écrire. Quoique ce foit une drogue dont je fuis fort las, l'honneur toutesfois ne me permet pas de m'exempter d'en voir la fin, ni le fervice que je dois à ce pays, d'en diffimuler la vérité. Vous la trouverez dans fa préface, dont je lui feray encore différer l'impreffion quinze jours ou plus s'il eft befoin, afin d'en attendre vôtre jugement, fi vous me faites la faveur de me l'écrire, & il nous fervira de loi inviolable. Cependant fon adverfaire a fort bien fçeu que tout fon livre ne valoit rien, avant même que de le publier, comme les fubterfuges de fa gageure l'ont affez montré, & qu'il a eu la fcience de Socrate, en ce qu'il a fçû qu'il ne fçavoit rien. Mais avec cela il a une impudence incroyable à calomnier, & à fe vanter de fçavoir des chofes impossibles & extravagantes; ce qui eft à mon jugement la qualité la plus dangereufe & la plus nuisible qu'un homme de fa condition puiſſe avoir.



## CHAPITRE VIII.

*L'esprit de Voetius s'aigrit contre M. Descartes & M. Regius, au sujet des Thèses de ce dernier touchant le mouvement du cœur & la circulation du sang. M. Descartes corrige ces Thèses, & veut bien y assister, pourvu que ce soit dans l'Ecole de Mademoiselle de Schurmans. Eloge de cette Demoiselle, dont le cœur est gâté par Labadie, & l'esprit par Voetius; par le premier, sous prétexte d'une plus grande réformation; par le second, sous prétexte de s'enfoncer dans les controverses de la Théologie. Primerose & Silvius réfutent les Thèses de M. Regius, qui se défend. Ordonnance des Curateurs de l'Université d'Utrecht à laquelle M. Descartes fait une explication en forme de Réponse.*

**P**endant que plusieurs de Messieurs de la Ville & de l'Université d'Utrecht faisoient paroître leur empressement pour posséder Monsieur Descartes dans leur voisinage, le Ministre Voetius prenoit ses mesures pour réussir dans le dessein de le perdre de réputation, & de le faire déclarer ennemi de la Religion en général, & des Eglises Protestantes en particulier, par ceux même qui l'honoroient le plus de leur estime & de leur bien-veillance. Il avoit fait soutenir de secondes & de troisièmes Thèses, où il avoit renouvelé la calomnie de l'Athéisme contre luy, afin de préparer peu à peu l'esprit du Peuple, & de faire changer ensuite les bonnes dispositions des Magistrats. L'impression de l'Oraison funèbre de Monsieur Reneri faite pour le commencement de l'année 1640, par l'ordre des mêmes Magistrats, avoit encore aigri son esprit de nouveau, mais elle ne l'avoit pas découragé. Il avoit crû au contraire, que sous les acclamations publiques que l'on donnoit à M. Descartes, il pourroit agir plus sourdement, & avec moins de soupçons contre luy. Mais pour venir à bout de cette entreprise, il falloit ruiner M. Regius. C'est à quoy il travailla de toutes ses forces, s'étudiant à rechercher dans ses leçons & ses écrits de quoy lui susciter un procès.

Il commença par l'examen des opinions nouvelles que

H\* Monsieur

Lettr. & Disc.  
de Solbière  
in 1v°. pag.  
231.

Lettr. Mss de  
Reg. 8. & 10.  
Lettr. d'Emil.  
à Desc. &c.

1640.

Lettr. de Regius, &c.

Bernardus  
Schotanus  
Profess. en  
Droit & en  
Mathémat.

Narrat. hist.  
Acad. Ultraj.  
pag. 14, 15.

M. Regius debitoit dans la chaire de Médecine, & il luy fit un crime devant ses collègues de tout ce qui ne s'y trouvoit pas conforme aux maximes des anciens Médecins & Philosophes, établies & reçues dans les Universitez de Hollande. Ses plaintes n'étoient que secrètes durant les premiers mois. Mais las de se plaindre en particulier, il les fit éclater au sujet d'une Thèse ou Dispute publique, que M. Regius devoit faire le dixième jour de Juin 1640, touchant *la Circulation du Sang* qu'il enseignoit comme M. Descartes & Harvée, mais qui passoit encore pour une hérésie parmi les ignorans & les entêtez. Voetius parvint par ses intrigues à faire révolter la plupart des Professeurs de l'Université contre ce sentiment. De sorte que le Recteur de l'Université, qui d'ailleurs étoit des amis de M. Descartes, & qui favorisoit même M. Regius, ne put résister aux instances que luy firent les autres Professeurs de Médecine & de Philosophie, pour empêcher M. Regius d'enseigner de pareilles nouveutez. Il luy proposa la chose de telle manière qu'il sembloit vouloir l'exhorter à prendre des mesures pour prévenir les murmures de ses collègues, & ne pas troubler la paix de l'Université. Monsieur Regius luy ayant représenté l'importance qu'il y a de ne pas rejeter ou trahir une vérité sous le prétexte seul qu'elle auroit le caractère de la nouveauté, & de ne pas adopter les erreurs sous le voile d'une vénérable antiquité: il fallut assembler l'Université, pour délibérer sur le refus qu'il sembloit faire d'acquiescer au desir de ses confrères. Il y fut résolu que M. Regius prendroit quelque autre sujet qui seroit moins éloigné des opinions reçues dans la Médecine vulgaire; ou que s'il étoit ferme à vouloir retenir celui de *la Circulation du Sang* au sens de Harvée, il le feroit au moins par manière de *Corollaire* ou d'addition à ses Thèses, avec le formule ordinaire *Exercitii causa defendemus*. Voetius dans le manifeste qu'il en fit imprimer au nom de l'Université prétend que Regius promit d'acquiescer à cet expédient qui luy avoit été proposé; & qu'il n'en fit rien. Il ajoute, que sans attendre une seconde délibération de l'Université il fit imprimer ses Thèses, s'étant contenté de changer quelques mots dans la première, qui ne servoit que d'entrée aux autres. Cette liberté fut prise pour

pour un attentat contre l'honneur & l'autorité de l'Université, à qui il appartenait de droit d'ordonner l'impression ou la suppression des Thèses. On députa vers le Magistrat pour s'en plaindre : & il fut répondu, qu'on passeroit les Thèses à M. Regius, puisqu'elles étoient imprimées ; mais qu'à l'avenir il ne s'en imprimeroit plus sans l'ordre du Recteur de l'Université.

M. Regius avoit eû soin auparavant de prendre avec M. Descartes des mesures nécessaires pour mettre ses Thèses hors d'atteinte, & il luy avoit fait croire en luy proposant la chose, qu'il n'avoit dans ces Thèses point d'autre dessein que d'étendre sa Philosophie, & de luy donner de l'éclat. Ses Ecoliers le pressoient, dit-il, incessamment de faire imprimer sa Physique, afin d'exposer aux yeux de tout l'Univers une Philosophie qui ne faisoit encore bruit que dans quelques Provinces. Il y fit réflexion, & ayant crû qu'il seroit à propos de sonder les esprits par quelque essai, il avoit eû la pensée de la réduire auparavant en questions, & de la proposer dans des disputes publiques. Mais quelques-uns de ses Collègues appréhendant que les nouvelles opinions dont elle étoit remplie ne fissent quelque tort à leur Université, à cause que son établissement étoit encore assez récent, crurent qu'il valoit mieux la faire imprimer comme l'Écrit d'un simple Particulier. M. Regius estima néanmoins qu'il seroit bon de la faire précéder d'une dispute publique pour en être le prélude, & il choisit ses opinions concernant le mouvement du Cœur, des Artères, & du Sang, pour en former ses Thèses, qu'il envoya ensuite à M. Descartes pour les corriger.

M. Descartes étoit encore à Leyde où il songeoit à mettre ses Méditations en ordre pour les envoyer à Paris. Mais il quitta toute autre chose pour servir son ami, & ayant revû & corrigé ses Thèses il les luy renvoya accompagnées de ses corrections, avec une diligence qui surprit & qui ravit M. Regius. Il réforma ses Thèses sur les remarques qu'il luy avoit envoyées, & n'oublia pas sur tout d'ôter le nom forgé de *Cartesius*, pour y remettre celui de *Descartes*, comme il l'avoit souhaité. Il luy récrivit le xx. c'est-à-dire, le xxx. de May pour l'en remercier, & le prier instamment de vouloir honorer ses Thèses de sa présence. Ce qu'il croyoit luy

H ij \* devoir

1640.

En May 1640.

Lettr. xi. de  
Regius, Ms.

C'est la  
LXXXI. lettr.  
du 1. vol. elle  
n'est point  
traduite.

Page 187 de  
1. vol.



1640.

Pag. 389 ini-  
tio ibid.

\* Anne Marie

Lett. 12. de  
Reg. Ms.Elle étoit née  
en 1612.Salmaf. in  
Præfat. ad  
Misc. Defin.Le Laboureur  
voyage de la  
Reine de Po-  
logne.Gassend. E-  
pist. p. 198,  
& 216.Rivet. & alii  
passim.

devoir être d'autant moins onéreux, qu'il le voyoit sur le point de quitter le séjour de Leyde pour aller demeurer à Amersfort à trois petites lieues d'Utrecht. M. Descartes s'étoit offert le premier à ce voyage d'Utrecht, pour l'assister de plus près, s'il en étoit besoin ; & pour entendre même la dispute de ses Thèses, pourvu que l'on n'en sût rien, & qu'il pût demeurer caché dans l'Ecoute ou la Tribune de Mademoiselle de \* *Schurmans*. M. Regius luy promit d'accomplir exactement ces conditions, & le supplia de vouloir être son hôte pendant le séjour qu'il feroit dans la ville, ajoutant que les Fêtes de la Pentecôte avoient fait différer le jour des Thèses jusqu'au  $\frac{10}{20}$  de Juin ; mais que la chose n'étant pas encore déterminée, il auroit soin de luy donner avis du jour fixé pour cela, dès qu'il l'auroit fait afficher,

Nous pouvons juger par la proposition que M. Descartes fit à M. Regius de se servir de l'Ecoute de Mademoiselle de *Schurmans*, que cette merveilleuse fille ne luy étoit pas inconnue. Elle n'étoit encore âgée pour lors que de xxviii ans, mais elle avoit devancé la plupart des vieillards dans la connoissance des arts & des sciences. Elle possédoit un très-grand nombre de Langues qu'elle sçavoit parler & écrire également. Elle n'en ignoroit aucune de celles qui sont vivantes ou vulgaires en Europe, sans en excepter le Turc. Parmi celles de l'Orient elle s'étoit appliquée particulièrement à l'Ebreu, au Syriaque, au Chaldéen, & à l'Arabe. Elle possédoit toutes les finesse de la Langue Grecque. Elle écrivoit en Latin avec plus de politesse que les Sçavans qui n'avoient fait autre chose pendant toute leur vie ; & en François presque aussi délicatement que Balzac, au sentiment de M. de Saumaise. Elle n'avoit pas seulement la théorie de tous les beaux arts, elle s'étoit encore perfectionnée dans leur pratique, & y avoit acquis une délicatesse exquise. De sorte qu'on alloit voir avec admiration les merveilleux ouvrages de ses mains, tant de Peinture, de Miniature, d'Enluminure, & de Sculpture, que de Gravûre, au burin & au diamant, sur le cuivre, sur le verre, sur la cire, sur le bois, & sur la pierre. Elle étoit fort exercée dans les autres arts, comme de la Poésie, de l'Eloquence, & de la Dialectique. Elle ne s'étoit pas moins enfoncée dans les sciences, dans celles

celles mêmes qui paroissent les plus abstraites & les plus épineuses. Outre les Mathématiques, elle sçavoit la Philosophie Scholaistique & la Sophistique. Elle disputoit & répondoit mieux que les vieux Professeurs des Universitez, & que les Hibernois. Enfin, elle avoit étudié la Théologie des Ecoles à fonds, & possédoit parfaitement l'Ecriture Sainte, & S. Thomas, sans parler de plusieurs Pères Grecs & Latins. Tant d'excellentes connoissances étoient soutenuës par une modestie incomparable, & par un amour extraordinaire pour la retraite, l'étude, & la prière. Elle ne s'étoit point bornée aux seuls commandemens de l'Evangile, elle en avoit encore embrassé les conseils les plus sévères. Elle s'étoit retranchée les plaisirs les plus innocens, elle pratiquoit une abstinence extraordinaire, ayant pris pour sa devise le beau mot du Martyr S. Ignace *Amor meus crucifixus est* ; Elle avoit même voué sa virginité à Jesus-Christ, & elle luy garda en ce point une fidélité inviolable jusqu'à la fin. En un mot, il ne luy manquoit que l'avantage d'être née, ou d'avoir été élevée dans le sein de l'Eglise catholique. N'ayant pas trouvé les Ministres d'Utrecht assez réformez ny assez spirituels, elle s'étoit mise sous la direction de Rivet : jusqu'à ce que le sieur J. Labadie étant venu prêcher une nouvelle Réformation parmi les Protestans, elle se rangea sous sa discipline dans la vûe d'une plus grande perfection, & perdit dans l'esprit des Calvinistes, qui prirent Labadie pour un schismatique ou un faux prophète, les fruits de toutes ses bonnes œuvres.

ὁ ἴσως ἐνὸς  
ἐξαίρεται

Pag. 264.  
oper. Schur-  
mann.

Un nouveau  
Donatiste

M. Descartes sans être prophète avoit eû quelque présentiment de ce qui devoit arriver à cette pauvre fille. Il jugeoit que la curiosité demesurée de trop sçavoir, & de pénétrer dans les mystères les plus inaccessibles de la Théologie pour les personnes de son sexe, pourroit bien l'entraîner trop loin, & dégénérer en une présomption qui luy attireroit le sort des vierges folles & imprudentes de l'Evangile. On en voyoit déjà de grandes dispositions en elle, depuis que le sieur Voetius, à qui d'ailleurs elle n'avoit point confié son cœur, s'étoit mis en devoir de luy donner des leçons de Théologie, & de l'exercer dans les controverses de Religion. C'est ce que M. Descartes manda la même année au Père

1640.

Tom. 2.  
des Lettr.  
pag. 262.

Merfenne au retour de son voyage d'Italie. Voetius, dit-il, a gâté la Demoiselle de Schurmans. Car au lieu qu'elle avoit l'esprit excellent pour la Poésie, la Peinture, & les autres gentilleſſes de cette nature, il y a déjà cinq ou ſix ans qu'il la poſſède tellement, qu'elle ne s'occupe plus qu'aux controverſes de la Théologie. Ce qui luy fait perdre la converſation de tous les honnêtes gens.

Narrat. hiſt.  
Acad. Ultraj.  
Item. lettr.  
xiv. de Reg.

Pour revenir aux Thèſes de M. Regius, nous ne ſçavons ni en quel jour du mois de Juin précifément elles furent ſoutenuës, ni même ſi M. Descartes y aſſiſta. Mais nous ſçavons que leur grand ſuccès déplut beaucoup à Voetius, & que les Médecins de la vieille doctrine en murmurèrent un peu. Primeroſe l'un d'entr'eux dont nous avons déjà eû occasion de parler, & qui s'étoit hazardé quelque têmes auparavant à écrire contre Harvée, entreprit de réfuter ces Thèſes de M. Regius : & l'on vid paroître peu de têmes après ſon écrit imprimé à Leyde, où il attaquoit principalement le dogme de la *Circulation du Sang*. M. Regius en eût avis dès la fin du mois d'Août, & il prépara auffi-tôt une Réponſe à ce nouvel adverſaire, qui non content de l'avoir voulu réfuter, avoit jugé à propos de le charger encore d'injures. Une conduite ſi mal-honnête luy avoit échauffé la bile, & ſans ſonger qu'un homme ſage ne doit point pécher par exemple, il avoit employé dans ſa Réponſe tantôt l'aigreur, tantôt la plaifanterie, lorsqu'il n'étoit queſtion que d'une réfutation ſérieuſe & modérée.

Lettr. xxi.  
de Regius.Page. 389.  
tom. I. des  
Lettr.

Il envoya cette Réponſe à M. Descartes le vii d'Octobre ſuivant pour la luy faire corriger : & il tâcha de s'excuser auprès de luy ſur la dureté des expreſſions, ſous prétexte que le ſtile mordant de Primeroſe luy avoit donné trop d'indignation ; & de luy faire agréer qu'il eût pris le parti de la raillerie en divers endroits, pour répondre à quelques impertinences de cet auteur. M. Descartes uſa de ſon droit d'autant plus volontiers que M. Regius l'avertiſſoit qu'il y alloit de ſon intérêt. Il y corrigea diverſes choſes, il y en fit ajouter quelques unes, & en fit retrancher d'autres, parmi leſquelles étoient les termes d'aigreur qu'il luy fit bannir, en luy faiſant voir l'importance qu'il y a de traiter un adverſaire avec beaucoup de douceur & d'honnêteté. Monsieur  
Regius

Regius voulant marquer qu'il ne vouloit aussi rien faire que du consentement & de l'avis de ses Collègues, communiqua sa réponse à ceux d'entre eux qu'il sçavoit sur tout n'être pas si bien intentionnés pour luy que les autres. Il la fit voir à Voetius, à Liræus, & à Charles de Maets, dit *Dematius*, l'un des Professeurs en Théologie, qui se contentèrent de luy dire de traiter simplement son sujet, & de retrancher ce qui pourroit s'y trouver de picquant & de railleur. Ces Messieurs appellent cet adverfaire *Primerosius*, comme fait aussi M. Regius. Cependant il est nommé *Silvius* en deux rencontres par M. Descartes, & il se trouvoit effectivement un jeune Docteur en Médecine du nom de *Silvius* à Leyde dans ce même tẽms, & dont M. Descartes avoit fait mention en une autre occasion. Pour concilier ces diversitez l'on pourroit s'imaginer que *Primerosius* auroit emprunté le nom de *Silvius*. Mais agissons avec plus de simplicité, & convenons plutôt que M. Regius s'étoit attiré deux adverfaires en même tẽms; qu'il les a réfutez tous les deux séparément; qu'il a communiqué sa Réponse contre *Primerosius* aux Professeurs ses collègues que nous avons nommez, mais qu'il a envoyé à M. Descartes celle qu'il avoit faite contre *Silvius*; que comme les Professeurs luy avoient conseillé de traiter plus doucement *Primerosius* qui étoit dans leurs sentimens touchant la *Circulation du Sang*, de même M. Descartes l'avoit averti d'en user avec plus d'honnêteté à l'égard de *Silvius*, dont il approuvoit plutôt le sentiment que celui de M. Regius sur les *veines lactées*: Enfin, que c'est la Réponse à *Silvius* que M. Descartes a corrigée, & sur laquelle nous avons encore deux lettres Latines qu'il en écrivit à Monsieur Regius.

Les Curateurs de l'Université d'Utrecht sollicitiez par Voetius, *Dematius*, & quelques autres Professeurs, de remédier aux troubles qu'ils feignoient que les Thèses & les opinions singulières de M. Regius commençoient à exciter parmi eux, avoient publié une Ordonnance pour empêcher d'introduire des nouveautez ou des maximes contraires aux statuts de l'Université. La chose étoit assez équivoque. C'est ce qui porta M. Descartes à la démêler, & à faire une explication de l'Ordonnance des Curateurs en forme de Réponse.

Monsieur

1640.

Narrat. hist.  
pag. 15.  
Reg. Epist. 14.  
Cartes. tom. 1.  
Epist. pag.  
389. & 391.  
Pag. 388. tom.  
1. ibid.

Ce sont la 82  
& la 83 du 1.  
vol.

Lett. 13. de  
Regius.

1640.

Pag. 392. du  
3. vol. des  
Lettres.

Lettre. 13 de  
Reg. Mss.

Monsieur Vander-Hoolck l'un des Magistrats de la ville, qui fut même Consul l'année suivante, trouva cette Réponse fort belle & fort judicieuse: & il gouta merveilleusement le dessein qu'avoit M. Descartes de laisser continuer M. Regius dans la manière d'enseigner la Philosophie nouvelle, en se contentant de modérer son zèle, & de réformer ce qu'il y auroit de trop hardi dans ses opinions. M. Regius lui avoit envoyé divers petits Ecrits sur différens sujets de Physique, auxquels il avoit satisfait très-punctuellement, quoiqu'il fût alors occupé de beaucoup d'autres affaires.

## CHAPITRE IX.

*M. Descartes déclare son sentiment touchant le siège de l'Âme dans le cerveau. Usage de la petite Glande appelée Conarium. Réflexion de M. de Sorbière peu obligeante pour M. Descartes. Sentiment de M. Descartes touchant la Mémoire, qu'il divise en trois espèces, corporelle, locale, & intellectuelle. Projet de faire passer M. Descartes & M. Mydorge en Angleterre pour s'y établir sous la protection & par les bien-faits du Roy de la Grand'-Bretagne. Il est sans effet. Eloge de M. Cavendish ou Candisch ami de M. Descartes & de M. Mydorge. Deux espèces de Sectateurs de la Philosophie de M. Descartes. Amitié de M. de Saumaise avec M. Descartes. Mauvaise humeur de M. de Saumaise envers ses meilleurs amis. M. Descartes n'en est pas exempt.*

Son nom  
commençoit  
par une M.

**M**R Regius n'étoit pas le seul des Disciples de la nouvelle Philosophie que M. Descartes eût à instruire. Il s'en présentoit tous les jours de nouveaux qui n'étoient ni moins sincères, ni moins ardens que lui dans la recherche des vérités naturelles; mais qui nous sont demeurés la plupart inconnus par l'indifférence qu'ils ont témoignée de se faire connoître à d'autres qu'à M. Descartes. C'est à l'un de ces derniers venus, que nous sommes redevables de l'explication de son sentiment touchant le siège de l'Âme dans le Cerveau. Cét inconnu qui n'étoit pas un homme de petite considération, luy avoit demandé vers le mois de Mars quel étoit



étoit l'usage de la petite Glande que l'on nomme *Conarium*. M. Descartes luy répondit, que selon son opinion, *cette Glande est le principal siège de l'Ame, & le lieu où se font toutes nos pensées*. La raison qui le portoit à le croire ainsi, étoit qu'il ne trouvoit aucune partie dans tout le cerveau, excepté celle-là seule, qui ne soit double. Or selon luy, puisque nous ne voyons qu'une même chose des deux yeux; que nous n'entendons que la même voix, ou le même son des deux oreilles; & enfin, que nous n'avons jamais qu'une pensée en même tems : il faut de nécessité que les espèces qui entrent par les deux yeux, ou par les deux oreilles, aillent s'unir en quelque lieu pour être considérées par l'Ame; & il est impossible d'en trouver aucun autre dans toute la tête que cette Glande. Outre qu'elle est située le plus à propos du monde pour ce sujet, étant justement au milieu, entre toutes les concavitez, soutenue & environnée des petites branches des artères carotides, qui apportent les esprits dans le cerveau.

Cette opinion appuyée sur un grand nombre d'expériences faites sur toutes sortes de cerveaux depuis dix ou douze ans, n'étoit pas sans doute aussi ridicule qu'elle l'a paru à M. de Sorbière, lorsqu'il la trouva plusieurs années après dans le *Traité des Passions* de M. Descartes. Aussi ne pût-il venir à bout d'en faire rire M. Patin, qui étoit d'ailleurs l'un des grands rieurs de notre siècle. Il luy en écrivit de Leyde dans cette intention après la mort de M. Descartes en ces termes. « On a icy de nouveau *les Passions de l'Ame* par M. Descartes, où vous aurez le plaisir de voir l'Ame raisonnable perchée sur la Glandule Conaire, pour y recevoir toutes les impressions que luy donnent les petites cordes des nerfs tendues de la superficie du corps jusqu'à ce fonds du cerveau : & pour ouvrir ensuite les petits robinets, qui distribuent les esprits animaux d'où se fait la distention des muscles. La personne à qui M. Descartes se découvrit pour la première fois sur ce sentiment, avoit souhaité pareillement sçavoir de lui ce qu'il pensoit des *Espèces qui servent à la Mémoire*.

Ces Espèces, selon la réponse qu'il luy fit, sont comme les plis qui se conservent dans du papier, après qu'il a été une

1640.

Autrement  
Glande Pinéale.Tom. 2. des  
Lettres. p. 217,  
218.

Item pag. 231.

Item, page  
277, 278, du  
2. tom.« Lettr. &  
« Disc. de  
« l'Edit. in  
« IV<sup>e</sup> pag.  
« 436.

«

«

«

«

Pag. 109.  
tom. 2. ut  
sup.

1640.

Item. pag.  
218, & 219.

Il sembloit  
douter que la  
Mémoire fût  
distinguée de  
l'entende-  
ment & de l'i-  
magination.  
Il ne croyoit  
pas qu'elle  
pût s'étendre  
ou augmenter,  
mais seule-  
ment plus ou  
moins se rem-  
plir.

V. Stud. bon.  
mentis.  
Cartes. Ms.

Art. 9.

fois plié. Et ainsi il croyoit qu'elles sont principalement re-  
çûës dans toute la substance du Cerveau, quoiqu'il ne vou-  
lût pas nier qu'elles ne pussent être aussi en quelque façon  
dans la Glande, appelée *Conarium*, sur tout en ceux qui  
ont l'esprit le plus hébété. Car pour les esprits fort bons  
& fort subtils, il estimoit qu'ils doivent avoir cette Glande  
toute libre & fort mobile : comme nous voyons aussi que  
dans les Hommes elle est plus petite que dans les Bêtes, ce  
qui est tout le contraire des autres parties du Cerveau. Il  
croyoit d'ailleurs que de toutes ces Espèces qui servent à la  
Mémoire, quelques-unes peuvent être en diverses autres par-  
ties du corps, comme l'habitude d'un Jouëur de Luth n'est  
pas seulement dans sa tête, mais aussi en partie dans les mus-  
cles de ses mains : la facilité de plier & de disposer ses doigts  
en diverses façons qu'il a acquise par habitude contribuant  
à le faire souvenir de ce qu'il doit faire. C'est ce qui paroî-  
tra moins difficile à croire, si l'on considère que ce qu'on ap-  
pelle *Mémoire locale*, est hors de nous. Lorsque nous avons  
lû quelque livre, toutes les Espèces qui peuvent servir à  
nous faire souvenir de ce qui est dedans ne sont pas dans  
notre cerveau : mais il y en a aussi plusieurs dans le papier  
de l'exemplaire que nous avons lû. Il n'importe pas que ces  
Espèces n'ayent point de ressemblance avec les choses dont  
elles nous font souvenir. Car souvent celles qui sont dans le  
cerveau n'en ont pas davantage, comme il l'avoit déjà re-  
marqué au quatrième Discours de sa Dioptrique. Mais ou-  
tre cette *Mémoire* qui dépend du Corps, il en reconnoissoit  
encore une autre tout-à-fait *intellectuelle*, qui ne dépend que  
de l'Ame seule.

La personne à qui M. Descartes déclaroit ainsi sa pensée  
sur l'usage de la petite Glande Conaire ne crut pas lire un  
Roman en lisant sa lettre, comme fit depuis M. de Sorbière  
en lisant le Traité des Passions. Elle luy en fit de très-hum-  
bles remerciemens par des lettres, & par de grands témoi-  
gnages de services déposez pour lui sur la bonne foy du Père  
Merfenne, à qui M. Descartes fit connoître aussi les mêmes  
sentimens en répondant à une lettre que ce Père avoit re-  
çûë d'Angleterre sur le projet d'un établissement qu'on y  
méditoit pour nôtre Philosophe.

Il ne paroïssoit pas fort éloigné d'une semblable proposition, quoiqu'il ne sçût rien alors de ce qu'on faisoit pour lui. Je n'ay point oüy parler, dit-il à ce Père, de ce que vous me mandez qu'on vous a écrit d'Angleterre, qu'on étoit sur le point de m'y faire aller. Mais je vous diray entre nous que c'est un País dont je préférerois la demeure à beaucoup d'autres. Et pour la Religion, on dit que le Roy même est Catholique de volonté. C'est pourquoy je vous prie de ne point détourner leurs bonnes intentions. Le promoteur de cette entreprise étoit un Seigneur Anglois nommé *Charles Cavendish*, que nous prononçons *Candische*, Chevalier de l'Ordre de la Jarretière, grand Mathématicien, frère unique du célèbre Duc de Newcastle, dont nous avons la vie écrite par la Duchesse sa femme. Milord Candische étoit devenu éperdûment amoureux de la Philosophie de M. Descartes, & il regardoit sa Méthode comme un excellent moyen de porter les Mathématiques à leur perfection. Il avoit obtenu du Père Mersenne qu'il lui envoyeroit des copies de ce qui luy venoit de la main de M. Descartes, à qui ce Père avoit demandé pourtant la permission d'en user ainsi, sans ôter au Seigneur Anglois la pensée que ce petit commerce se feroit à l'insçû de M. Descartes. Et le Père en fut quitte pour s'obliger à marquer au bas de tout ce qu'il feroit tenir à ce Seigneur, que M. Descartes ne *luy écrivoit jamais que fort à la hâte, ni jamais à dessein que cela fût vû de personne que du Père.*

M. Candische voyant que M. Descartes ne témoignoit point beaucoup de répugnance pour passer en Angleterre, voulut tenter en même têmes son intime ami M. Mydorge qu'il estimoit aussi très particulièrement, & qu'il sçavoit avoir déjà dépensé de grandes sommes pour les lunettes, & pour diverses expériences. M. Mydorge ayant un établissement, & une famille considérable dans Paris, fut plus difficile à ébranler que M. Descartes. Cét obstacle ne fut point capable d'arrêter le zèle de M. Candische. Il en parla au Roy Charles I. qui aimoit les sçiences & les beaux arts, & qui avoit formé le dessein de rassembler le plus qu'il pourroit de grands génies pour faire des expériences de Physique. Ce Prince avoit eû la bonté de promettre qu'il se chargeroit

1640.

Il mourut  
deux ans a-  
près M. Desc.

Tom. 2. des  
Lett. pag.  
216.

Rélat. Ms. de  
l'Abbé My-  
dorge, &c.

1640.

volontiers de la famille de M. Mydorge. Mais les commencemens des troubles de la Grand'-Bretagne leur ayant fait appréhender, à M. Descartes & à luy, que les grandes sommes que le Roy vouloit destiner aux expériences Physiques n'allassent aux frais de la guerre ; qu'ils ne fussent privez du repos dont on les flattoit, & en même tems de tous les effets de la bonté de ce Prince, ils restèrent, l'un en Hollande, & l'autre à Paris, & continuèrent les exercices de leur amitié avec M. Candishe comme auparavant.

Ce n'étoit pas une amitié stérile. Elle n'étoit pas, comme celle de plusieurs autres, inutile à l'avancement de la Philosophie de M. Descartes qui ne dissimuloit point l'avantage qu'il recevoit, non seulement des avis qu'ils luy donnoient, mais encore plus des difficultez dont ils l'obligeoient de les débarasser. Le grand nombre des Sectateurs de sa Philosophie les faisoit déjà distinguer en deux Classes, dans la première desquelles on rangeoit ceux qui y contribuoient quelque chose de leur fonds, soit en luy donnant de nouvelles lumières par leurs observations, soit en l'obligeant de prendre garde à luy-même par leurs objections. L'autre espèce dont la multitude commençoit déjà à épouvanter les autres Sectes, étoit de ceux qui se contentoient d'embrasser sa Philosophie sans être en état de l'orner ou de la défendre. C'est au nombre de ces derniers qu'il faut ranger le célèbre *M. de Saumaise*, dont les grands talens étoient destinez pour autre chose que pour la Philosophie, & la recherche des vérités naturelles : s'il est vray que ce grand homme ait fait profession d'être Cartesien, comme nous l'assurent Lipstori-  
*Specim. Hist.*  
*Cartes.*  
*Hist. Phil.*  
*Cartes.*  
 pius, Tepelius, & les autres Auteurs qui ont parlé des premiers Sectateurs de la nouvelle Philosophie. On ne pouvoit être Cartesien du vivant de M. Descartes sans être son ami, sur tout si l'on avoit à vivre avec luy. M. de Saumaise sembloit être porté par diverses considérations à rechercher l'amitié de M. Descartes, & à luy faire part de la sienne. Il étoit Gentilhomme François comme luy, retiré dans un Pais étranger avec luy, âgé de peu d'années plus que luy ; l'un & l'autre venus de parens qui faisoient l'ornement & l'appuy des Parlemens de leurs Provinces, l'un & l'autre dans la même situation à l'égard de leur parenté, l'un & l'autre

l'autre privez de leurs Pères en une même année. L'avantage que M. Descartes avoit sur luy touchant la Religion de leurs Pères, n'étoit pas plus un obstacle à leur amitié en Hollande parmi les Protestans, qu'il l'auroit été en France parmi les Catholiques. Aussi ne peut-on pas disconvenir qu'ils ne fussent amis, & M. Descartes avoit rendu dès l'an 1638 des témoignages suffisans de cette amitié à M. de Zuytlichem, à l'occasion des remerciemens qu'il avoit à luy faire pour des nouvelles, & pour un livre\* qu'il luy avoit envoyé, & dont il croyoit avoir toute l'obligation à M. de Saumaïse. L'amitié de M. Descartes n'auroit pas été assez glorieuse à M. de Saumaïse, si elle n'avoit été accompagnée de son estime, étant aussi grand ennemi de la flatterie & du mensonge que nous l'avons remarqué ailleurs. M. Descartes estimoit donc M. de Saumaïse, & pour me servir de ses termes, il l'estimoit à tel point, qu'il tenoit à beaucoup de bonheur d'avoir quelque part en ses bonnes grâces. Mais comme c'étoit une espèce de fatalité attachée à ceux d'entre les amis de M. de Saumaïse qui avoient du mérite, d'éprouver les effets de sa mauvaise humeur : la bonne fortune de M. Descartes voulut qu'il se trouvât envelopé dans leur sort, crainte que la calomnie ne le contât un jour parmi certains amis de Monsieur de Saumaïse, qui avoient l'esprit assez bas & le cœur assez lâche, pour estimer ou adorer les défauts de ce grand homme. Il est vray qu'il ne luy arriva qu'une seule occasion en sa vie d'essuyer son chagrin, mais une occasion de néant : & il en fut redevable à sa propre prudence qui le tint presque toujours éloigné de sa conversation, lors même qu'il demouroit à Leyde, ou résidoit M. de Saumaïse. Il faut entendre sur ce sujet M. Descartes même qui se trouva en cette année\* plaisamment obligé de se justifier au Père Merfenne de l'amitié que M. de Saumaïse le soupçonnoit d'entretenir avec *Heinsius*, c'est-à-dire, avec un ennemi qu'il haïssoit d'une haine très-parfaite.

Le sieur de Saumaïse, dit M. Descartes au P. Merfenne, à grand tort, s'il me prend pour ami de Heinsius, auquel je n'ay encore jamais parlé, & que j'ay scû avoir aversion de moy, il y a longtêms, à cause que j'étois ami de Balzac (qui a censuré sa Tragédie d'Hérode, & qu'il est Pédant. Mais

I iij \* Monsieur

Tom. 2. des  
lett. p. 379.

\* Ce livre étoit de Monsieur Bouillaud. *De Naturæ lucis.*

« Ibid. pag.  
« 379.

«

\* 1640.

Rivet Epist.  
ad Merfen.  
Ms. du 29 Avril 1638.  
Sorbière lett.

« V. aussi le  
« tom. 2.  
« part. 2. des  
« Jug. des  
« sc. aux Crit.  
« Gramm.

1640. » Monsieur de Saumaïse *est ingénieux à se forger des adversaires.*  
 ————— » Heinsius a fait imprimer un vers à la fin de son livre sur le  
 Tom. 2. » Nouveau Testament, composé en sa faveur par M. de Zuyt-  
 des Lettr. » lichem. M. de Saumaïse a declamé contre ce vers dans la  
 de Desc. » Préface de son second tome *de Usuris*, disant que ceux qui  
 p. 274. » flatent ainsi les auteurs des livres qu'ils n'ont point vûs *utrem*  
 » *inflare pergunt*, &c. M. de Zuytlichem s'en plaignit à Mon-  
 » sieur Rivet, auquel M. de Saumaïse écrivit une lettre, non  
 « pas tant pour s'excuser que pour se défendre. M. de Zuyt-  
 » lichem a fait quelques remarques sur cette lettre, lesquelles  
 » il m'envoya pour me les faire voir, & je luy en manday  
 » mon sentiment. De sorte qu'encore que je ne me souvienn  
 » plus de ce qui étoit dans ma lettre qui étoit si peu étudiée  
 » que je n'en avois pas fait de broüillon, je suis assuré de n'y  
 » avoir rien mis au desavantage de M. de Saumaïse, sinon  
 » peut-être, qu'il étoit un peu trop aisé à offenser. Car c'est  
 » celle qu'il dit avoir vûë : & à vous dire le vray, je n'ay  
 » jamais eû grande familiarité avec luy.

## C H A P I T R E X.

*M. Descartes se broüille avec les Jésuites contre son attente. Estime & déférence qu'il avoit pour leur Compagnie en général, & pour ses membres particuliers. Il est attaqué par le P. Bourdin dans des Thèses de Mathématique, & par un Ecrit particulier. M. Descartes écrit au P. Recteur du Collège de Clermont, pour faire changer cette manière de réfuter ses écrits, pour savoir les sentimens de la Société, & pour se préparer à soutenir le choc des Jésuites, au cas qu'ils luy refusassent leur bienveillance & la charité qu'il espéroit d'eux. Il informe ses amis de ce qui se passe, & il répond d'abord à l'Ecrit du P. Bourdin.*

**L**Es plus beaux établissemens de ce monde n'ont jamais manqué de contradictions. Ce sont des épreuves nécessaires à leur solidité : & l'on a toujours jugé de leur durée par l'inutilité des efforts de ceux qui se sont opposez à leurs cominçemens, ou qui ont tâché d'ébranler leurs fondemens. La Philosophie de M. Descartes n'avoit pas en-  
 core



core trouvé d'obstacles à son avancement qui eussent paru jusqu'icy difficiles à surmonter. Tout sembloit être riant pour elle, lorsque huit ou dix jours après avoir triomphé à Utrecht dans les Thèses publiques de M. Régius, elle fut attaquée à Paris dans d'autres Thèses publiques soutenues au collège de Clermont.

Cette nouvelle surprit d'autant plus M. Descartes, qu'il s'étoit crû jusques-là l'ami & le très-obéissant serviteur d'une Compagnie à qui il étoit redevable de son éducation : outre que plusieurs d'entre les Jésuites de la première distinction, l'honoroient d'une affection très-sincère, & que quelques-uns en particulier s'étoient rendus sectateurs de sa Philosophie. Néanmoins son esprit rentra dans le calme, ayant considéré que ce qui s'étoit passé au collège des Jésuites de Paris, n'étoit que l'accomplissement des prières qu'il avoit faites plus de deux ans auparavant aux Pères de sa connoissance, de faire examiner particulièrement ses ouvrages par les Philosophes & les Mathématiciens de leur Compagnie. Il leur avoit voulu persuader dès lors qu'il n'étoit guères moins de leur intérêt que du sien, qu'ils voulussent bien avoir cette charité pour luy. » Il n'y a personne, disoit-il à l'un d'eux qui la luy avoit promise, qui me semble avoir plus d'intérêt à examiner mon livre que ceux de votre Compagnie. Car je vois déjà tant de gens se porter à croire ce qu'il contient, que je ne sçay pas de quelle façon ils pourront dorénavant enseigner la Physique, & sur tout les Météores, comme ils font tous les ans dans la plûpart de vos collèges, s'ils ne réfutent ce que j'en ay écrit, ou s'ils ne le suivent. Et parce que je sçay que la principale raison qui fait que les Vôtres rejettent fort soigneusement toutes sortes de nouveautez en matière de Philosophie, est la crainte qu'elles ne causent aussi quelque changement dans la Théologie, je veux icy particulièrement vous avertir qu'il n'y a rien du tout à craindre de ce côté-là pour les miens. J'ay sujet de rendre graces à Dieu de ce que les opinions qui m'ont semblé les plus vraies dans la Physique par la considération des causes naturelles, ont toujours été celles qui s'accordent le mieux de toutes avec les mystères de la Religion, comme j'espère le faire voir clairement aux occasions.

Mais

V. pag. 512,  
513, 518,  
519, 526 du  
I. tome.

« Tom. 2.  
« des Lettr.  
« p. 369.  
« pag. 378.  
« 379. du 2.  
« tom.

1640.

pag. 378.  
379, du  
2. tom.  
Item pag.  
368, ibid.

Mais le grand nombre de ceux qui luy envoyèrent depuis leurs objections, luy ayant fait juger qu'il pourroit être tombé dans quelques erreurs, ou avoir parlé en divers endroits avec trop d'obscurité, il avoit témoigné desirer » que les Pères Jésuites sur tout eussent voulu être du nombre de ces opposans : & ils le luy avoient fait espérer par des lettres de la Flèche, de Louvain, & de Lille. Mais, dit-il à M. de Zuytlichem, j'ay reçu depuis une lettre de l'un de ceux de la Flèche, où je trouve autant d'approbation que j'en puisse desirer de personne. Jusques là qu'il dit qu'il ne desirer rien en ce que j'ay voulu expliquer, mais seulement en ce que je n'ay pas voulu écrire. D'où il prend occasion de me demander ma Physique & ma Métaphysique avec grande instance. *Et comme je scay la correspondance & l'union qui est entre ceux de cet Ordre, le témoignage d'un seul est suffisant pour me faire espérer que je les auray tous de mon côté.*

L'exemple du Père Ciermans Jésuite de Louvain luy avoit fait connoître de bonne heure qu'il espéroit trop, & que les particuliers de la Compagnie se donnent quand il leur plaît la liberté de se séparer de sentimens dans des opinions problématiques, sans blesser la *correspondance & l'union qui est entre tous ceux de l'Ordre*. Mais le procédé du Père Ciermans l'ayant charmé : l'honnêteté & la bonne foy avec laquelle il luy avoit proposé ses objections en particulier, sans même vouloir être connu, luy avoit fait espérer que tous ceux de cette Compagnie qui trouveroient quelque chose à redire dans ses écrits pourroient garder une conduite semblable dans leurs objections ou leurs réfutations, à cause de la *correspondance & de l'union*, que forme l'esprit de la Société dans tous ses membres. Dieu permit au Père *Pierre Bourdin* de le tromper. Ce Père qui étoit venu de la Flèche au Collège de Clermont, dit depuis quelques années de Louis le Grand, étoit natif de Moulins en Bourbonnois, & il n'étoit que d'un an & quelques mois plus âgé que M. Descartes. Il étoit entré en 1612. dans la Compagnie des Jésuites, où après avoir enseigné la Rhétorique pendant sept ans, il professoit actuellement les Mathématiques avec beaucoup de réputation depuis cinq ans, & il mourut d'une chute trois ans & demi après M. Descartes.

Né en 1595.  
Bibl. soc. J.  
par Sotvvel.

en 1653.

Ayant

1640.

Ayant été curieux de voir le discours de la Méthode suivi des trois Traitez qui en composent les Effais, sur le bruit que ce livre anonyme faisoit à Paris, il s'étoit arrêté principalement sur le Traité de la Dioptrique, où il avoit remarqué quelque chose qui ne luy paroissoit pas conforme à ce qu'il pensoit sur cette matière. Mais ne songeant qu'à remplir le devoir d'un bon Professeur, qui est de convertir toutes ses lectures & ses réflexions à l'usage de ses Ecoliers, il inséra dans les Thèses de Mathématiques qu'il devoit leur faire soutenir ce qu'il avoit à refuter, au lieu de prendre le parti d'envoyer ses objections à l'auteur même, comme en avoient usé Messieurs de Fermat, Petit, Morin & les autres Mathématiciens. Il avoit choisi pour soutenir la principale de ces Thèses un jeune homme de beaucoup d'esprit & de feu, nommé *Charles Potier*, fils du Lieutenant Particulier du Présidial de Château-Thierry, seigneur de Berales, qui fut dans la suite de sa vie l'un des admirateurs & des sectateurs de M. Descartes, malgré les impressions de son Maître. La Thèse dédiée à M. l'Abbé Lestandart fut soutenue pendant deux jours de suite, qui étoient le dernier de Juin, & le premier de Juillet 1640. On en écrivit aussi-tôt à M. Descartes, & on lui manda qu'il y avoit trois articles qui sembloient le regarder. On lui en envoya l'extrait, & celui qui prit ce soin étoit le Père Mersenne, qui s'étoit trouvé de retour de son voyage assez à propos pour assister à la Thèse, & pour défendre les opinions de son ami dans la dispute. Ce Père n'avoit pas oublié de lui envoyer en même tems le *préambule* de la Thèse, c'est-à-dire, le discours préliminaire composé par le Professeur pour faire l'ouverture de la dispute, parcequ'il étoit entièrement contre lui: en lui marquant que c'étoit le Professeur même qui le lui envoyoit par son ministère.

M. Descartes qui avoit oublié la manière dont on se comporte dans les collèges, ayant vû le discours préliminaire, & les articles de la Thèse, s'imagina qu'on avoit eû intention de lui faire insulte publiquement. Il avoit espéré que les Jésuites sur tous les autres, auroient plutôt pris le parti de l'avertir de ses fautes en particulier. Mais voyant qu'ils n'avoient pas même daigné suivre l'exemple des autres qui lui avoient envoyé leurs objections pour luy donner lieu de ré-

K \*

pondre,

Claudio Lestandart Abb. de Valle Secreta.

Art. 3 de la p. 11. Art. 3, & 4. de la p. 15. de la Thèse.

1640.

Clerfel. Préf.  
du 3 vol. des  
Lettres. p. 4.Tom. 3. des  
Lettres p. 50.Tom. 2. pag.  
233. 234.

pondre, il crut qu'au lieu de vouloir le corriger, on s'étoit étudié à le traduire en ridicule devant le plus beau monde de Paris; & qu'on avoit profité de son absence pour pouvoir le condamner sans l'entendre. Il faut avouer que sa patience pour ce coup ne fut point à l'épreuve de cette tentation. Il perdit l'indifférence qu'il avoit témoignée en tant de rencontres pour ce qui se passoit à son préjudice; & il se mit sérieusement en colère lorsqu'il vid que le Professeur, sous prétexte de former un sujet de dispute à ses Ecoliers, lui avoit attribué des opinions qu'il n'avoit point, pour les réfuter plus facilement. Il eut tort sans doute de ne pas considérer qu'en ces occasions les Maîtres sont souvent obligez de forger des chimères à leurs disciples pour les accoutumer au combat; que tout ce qui se passe dans ces actions publiques n'est qu'un jeu & un divertissement d'esprit; que ce qui s'y dit n'est d'aucune conséquence contre la vérité des opinions d'un auteur qu'on y attaque; que selon l'usage des Ecoles il est de l'honneur du Maître & du Répondant de paroître au moins sortir victorieux de la dispute; que ces petits triomphes n'ont qu'un jour de durée, & que les applaudissemens ne regardent ni le Maître, ni les opinions du Maître, mais seulement l'Ecolier de qui on est content, lorsqu'il a bien répété un argument, & qu'il a répondu (bien ou mal) conformément aux leçons de son Maître.

Tom. 3. p. 61,  
& suivans.  
Tom. 2. page  
52.

Son chagrin augmenta lorsque rappelant dans son esprit les effets que pouvoit produire, selon luy, la correspondance & l'union qui est entre tous les membres de ce grand corps, il crut devoir conclure de l'exemple du P. Bourdin qu'il alloit avoir tous les Jésuites sur les bras; sur tout, depuis qu'il eut scû que plusieurs d'entr'eux ne parloient pas bien de ses écrits. Et parcequ'il croyoit qu'il ne pouvoit *rien venir que de bien concerté* d'aucun de cette Compagnie, il prit l'alarme, & regarda dès lors cette Compagnie comme une armée formidable qui venoit à luy. Il n'en fut point déconcerté, mais rassemblant tout son courage, il résolut de marcher seul contre tous, sans s'arrêter à combattre ni le Père Bourdin, ni aucun autre en particulier. Il ne perdit pas le jugement dans une résolution si étrange, il vid qu'il falloit aller bride en main pour éviter les fausses démarches; & dans cette vûë il commença

commença par s'adresser au Père Recteur du collège de Clermont, auquel il écrivit en Latin le xxii de Juillet une lettre également respectueuse & vigoureuse, dans laquelle il marquoit sa disposition à peu près en ces termes. « Ayant reconnu, dit-il, dans les Pères de votre Compagnie une bonté toute particulière pour vouloir enseigner les autres : j'ay crû que vous ageriez l'occasion que je vous présente aujourd'hui d'exercer cette bonté à mon égard. Il n'est pas nécessaire pour cela que j'aye l'honneur d'être connu de votre Révérence ; il suffit que j'aye appris qu'à l'occasion de quelques Thèses soutenuës depuis quelques jours dans votre collège, on ait fait connoître publiquement qu'il y a des erreurs dans mes écrits qu'il faut corriger. J'ay crû qu'il m'étoit assez inutile de sçavoir le nom du Père qui semble m'avoir fait espérer ce bon office, & qui selon toutes les apparences n'est autre que votre Professeur en Mathématiques : parce qu'étant avoué, sans doute, de la Compagnie, ce n'est point tant à luy qu'à la Compagnie que j'ay dû m'adresser pour obtenir cette charité. Comme je sçai que tous ceux qui composent votre Corps sont tellement unis ensemble, qu'aucun d'eux ne fait jamais rien qui ne soit approuvé de toute la Compagnie, ce qui fait que ce qui vient de quelqu'un des vôtres doit avoir beaucoup plus d'autorité que ce qui vient des autres particuliers : ce n'est pas sans fondement que je souhaite & que je me promets d'obtenir de votre Révérence, ou plutôt de toute votre Compagnie, une faveur qui a été promise publiquement par un des Pères de la même Compagnie. Vous conviendrez que je ne suis pas tout-à-fait indigne de cette faveur, si je vous dis que je ne suis pas de ces esprits opiniâtres qui ne veulent rien rabattre de leurs premiers sentimens ; & que je n'ai pas moins de docilité pour apprendre, que vos Pères pourroient avoir de facilité pour enseigner. C'est ce que je croyois avoir suffisamment déclaré dans le discours de la Méthode, qui sert de préface à mes Essais, où j'avois prié en termes exprés tous ceux qui auroient quelques objections à faire contre ce que j'ai écrit, de prendre la peine de me les envoyer. On a jugé à propos d'en user autrement chez vous, mais puisqu'on n'y a point trouvé mes opinions indignes d'être réfutées publiquement,

« Tom. 3 des  
« Lettr. pag.  
« 51. & 54.

« : *Omnia*  
« *membra*  
« *vestri corpo-*  
« *ris tam arc-*  
« *te inter se*  
« *esse conjun-*  
« *cta, ut nihil*  
« *unquam ab*  
« *uno fiat*  
« *quod non*  
« *ab omnibus*  
« *approbetur.*  
« Pag. 53.

« Part. 6.  
« art. 7.

1640.

» il est juste que par une suite de la même charité vous m'appreniez ce qui s'y est dit pour les réfuter, & que de vôtre côté vous ayez le plaisir de me voir rentrer sous vôtre discipline. Pour vous faire mieux sentir la nécessité qui doit vous presser de faire examiner tous mes ouvrages, je vous donne avis d'un grand nombre de personnes qui sont en réputation d'avoir de l'esprit, & qui se trouvent portez à suivre mes opinions. De sorte qu'il est très-important de les réfuter de bonne heure, si elles se trouvent fausses, pour en prévenir les suites. C'est au reste ce que personne ne sauroit faire plus commodément que vos Pères. Car vous avez parmi vous un si grand nombre de sçavans Philosophes, que si chacun d'eux vouloit se donner la peine de me faire seulement une objection, je suis persuadé qu'elles comprendroient ensemble tout ce que les autres me pourroient objecter. Vous me permettrez donc d'attendre cela de vous, non seulement parce que ç'a été mon intention dès que j'ay laissé sortir mes écrits de la presse, & que la chose m'avoit déjà été promise depuis deux ou trois ans par quelques-uns de vos Pères, mais encore parce qu'il m'est resté une espèce de droit sur vôtre charité, acquis par une éducation de près de neuf ans dans l'un de vos collèges. Mais indépendamment de cela, l'estime que je fais de vôtre doctrine, & le respect que j'ay pour vôtre vertu ne me permettront pas de préférer les corrections des autres aux vôtres.

M. Descartes crut devoir confier cette honnête déclaration de guerre à une personne sage & discrète : & par cette considération il en chargea son ami M. Mydorge, pour la rendre au P. Recteur, & luy faire comprendre en même tems qu'il n'y avoit aucune témérité de s'être adressé en droiture à sa Révérence, après que le Père Bourdin avoit commencé la guerre dans les formes, non point par sa Thèse, dont il ne seroit plus question, mais par une *Vétilation* ou escarmouche qu'il luy avoit envoyée. Il écrivit le même jour au Père Mersenne pour le remercier de l'affection avec laquelle il l'avoit défendu à la Thèse des Jésuites, & pour luy envoyer des Thèses toutes Cartésiennes de l'Université d'Utrecht, soutenues sur la fin de Juin dans les Ecoles de Médecine. Il lui fit sçavoir ce qu'il mandoit au Père

xxii. Juillet.

Pag. 50. du  
3. tom.





1640.

Le P. Phé-  
lieux , & les  
autres. p. 75.  
tom. 3.

Pag. 66. & 71.  
tom. 3.

Pag. 61. du 3.  
tom. elle est  
adressée au  
P. Mersenne.

Elle est au 3.  
vol. en Latin  
& en Franç.  
pag. 66. &  
70.

*que de triompher de ce soldat qui n'étoit armé qu'à la légère.*

Cependant le mois d'Août s'écouloit, & on lisoit chez les Jésuites la réponse à l'écrit du P. Bourdin, sans que Monsieur Descartes entendît parler de sa lettre au Père Recteur. M. Mydorge qui étoit chargé de la donner au Père, n'avoit pas jugé à propos de suivre l'ardeur de son ami, craignant de l'exposer à une tempête. Pour ne rien faire qu'avec conseil, il alla trouver le P. Mersenne à qui il communiqua la lettre. Ils en conférèrent sur sa lecture, & jugeant d'une même voix qu'il étoit dangereux pour leur ami d'exécuter sa commission à la lettre, ils lui en écrivirent en commun pour délibérer sur quelques autres mesures. M. Descartes qui se doutoit de ce qu'il appréhendoit, leur récrivit une lettre commune pour les remercier de leurs soins & de leur affection. Mais il leur dit nettement que les considérations pour lesquelles ils avoient trouvé bon que sa lettre ne fût pas donnée au P. Recteur, étoient celles qui lui faisoient regretter que ce Père ne l'eût pas encore reçue. Il les pria de nouveau de faire en sorte qu'elle luy fût donnée : & s'adressant en particulier au P. Mersenne qui avoit l'humeur moins scrupuleuse que M. Mydorge quand il s'agissoit de commettre les Scavans, & de faire des querelles utiles à l'avancement des sciences, il l'engagea à luy rendre ce service. Il accompagna sa lettre d'une autre qu'il luy écrivit en Latin, dans l'intention qu'il la feroit voir au Père Recteur, en luy rendant celle qu'il avoit pris la liberté de luy écrire le xxii du mois précédent. Son dessein étoit de montrer que loin d'avoir songé à soulever contre luy tous les Pères de la Compagnie, il avoit eû en vûe de s'acquérir leur bien-veillance par cet expédient : & il fit souvenir le Père Mersenne sur tout, de faire beaucoup valoir auprès du Père Recteur sa docilité & son respect pour toute la Compagnie.



## CHAPITRE XI.

*Le Père Bourdin écrit à M. Descartes , & il en reçoit une réponse que nous avons perdue. Peu de jours après il reçoit la réfutation de sa Vélitation. Conditions que M. Descartes demande au Père Bourdin pour agir de bonne foy dans leur différent. Le Père Recteur reçoit enfin la lettre de M. Descartes , & au lieu d'accepter ses propositions , il ordonne au P. Bourdin de luy rendre raison de son procédé , & de ne faire qu'une cause personnelle de sa querelle avec M. Descartes. Le P. Bourdin se broüille avec le P. Mersenne au sujet d'un écrit François en forme de Lettre qu'il luy avoit confié , & que celui-cy avoit envoyé à M. Descartes, sans sa participation. M. Descartes répond à cet Ecrit. M. des Argues prend sa défense contre le P. Bourdin. M. Descartes se prépare à la guerre contre les Jésuites , & à la réfutation de la Philosophie Scholastique. Jugement qu'il fait des Conimbres, du Feuillant & de Raconis. Il travaille à un cours Méthodique de sa Philosophie.*

**L**E Père Bourdin ne fut point longtêms après sa Thèse sans sçavoir qu'il avoit donné du chagrin à M. Descartes : & quoiqu'il n'eût peut-être agi en cela que d'intelligence & de concert avec M. Petit qui avoit l'honneur d'être son Parent ou son allié , & qui n'avoit pas réussi à envoyer ses objections à M. Descartes touchant la Dioptrique, il ne put être indifférent au trouble qu'il avoit causé dans son esprit. L'inquiétude qu'il en eut luy fit prendre la plume dès la fin du mois de Juillet pour luy en écrire. Il parut touché des raisons qui sembloient justifier le mécontentement que M. Descartes avoit de la conduite qu'il avoit gardée dans sa Thèse ; & il luy avoua qu'il n'avoit manqué à prendre le parti auquel il avoit invité dans son discours de la Méthode ceux qui auroient des objections à luy faire , que parcequ'il n'avoit pas encore lû cet endroit. M. Descartes répondit à cette lettre d'une manière que nous ne pouvons sçavoir , parceque sa réponse s'est perdue. Mais le Père Bourdin ayant reçu peu de jours après , la réfutation que Monsieur

Tôm. 3. des  
Lett. pag. 50.

Pag. 101. &  
pag. 93. ibid.

Art. 7. part. 6.

1640.

Le 8. de Sept.  
1640.Pag. 101. &  
suiv. tom. 3.

sieur Descartes avoit faite de sa *Velitation*, il crut y trouver de quoy se plaindre à son tour de M. Descartes: & il luy en récrivit le VII jour d'Août une seconde lettre, qui ne fut renduë à M. Descartes que le fixième jour de Septembre suivant. M. Descartes luy répondit avec une diligence semblable à la sienne: & il luy fit comprendre qu'un homme qui n'avoit point fait difficulté d'attaquer & de condamner même comme fausse & ridicule une doctrine lorsqu'elle luy sembloit *seulement douteuse*, avoit mauvaise grace de blâmer son adversaire d'avoir réfuté un écrit qu'il avoit jugé *absolument faux*. Le P. Bourdin avoit trouvé mauvais que M. Descartes eût entrepris de réfuter un écrit *qui n'étoit point achevé*; Mais M. Descartes le pria de considérer qu'il importoit peu que cet écrit fût achevé, ou seulement commencé, puisqu'il avoit trouvé dans son commencement assez d'*argumens* pour pouvoir hardiment le condamner de fausseté; au lieu que le P. Bourdin avoit avoué que dans tout l'ouvrage de Monsieur Descartes qui étoit complet, il n'avoit trouvé que de quoy douter de sa doctrine.

Ibid. pag. 102.

C'est la Lett.  
I. & XI. du  
3. vol.

M. Descartes avoit eû soin de faire imprimer l'écrit du Père Bourdin (avec les notes, ou la réfutation qu'il y avoit faite) tel qu'il l'avoit reçu, sans y changer une seule lettre. Il en prit occasion d'exhorter ce Père à luy rendre la même justice au cas qu'il eût envie d'écrire quelque chose contre ses remarques. Il le pria de ne les point proposer estropiées, ou imparfaites; mais de les représenter telles qu'elles étoient, avec la lettre qu'il y avoit jointe. Il luy donna encore divers autres avis qu'il croyoit nécessaires à ce Père pour le faire agir de bonne guerre, s'il étoit résolu de la soutenir contre luy: & il luy conseilla de préférer un combat ouvert à la ruse & aux tergiversations, s'il n'aimoit mieux accepter l'offre qu'il luy faisoit de l'amitié dont il honoroit tous ceux qui aimoient la Vérité, tels, dit-il, qu'étoient sans doute tous les Pères de la Compagnie de Jésus, *ne doutant point pour cette raison qu'ils ne luy fussent tous amis*.

Pag. 97. &  
103. ibid.Elle étoit du  
Juillet.

Pendant que M. Descartes, & le P. Bourdin s'exerçoient ainsi dans les préludes de leur guerre future, la lettre du premier fut enfin renduë au bout de deux mois au Père Ré-  
cteur, qui la reçût avec une sérénité de visage qui justifia les  
raisons

raisons de M. Descartes contre les scrupules & les appréhensions de M. Mydorge. Le P. Recteur ne parut point mal satisfait des sentimens de son cœur, mais il ne crut pas que toute la Compagnie dût s'intéresser dans un différent où elle n'avoit aucune part. Il se contenta de permettre au P. Bourdin de vuidér sa querelle personnelle comme il pourroit avec M. Descartes : & au lieu de répondre à cette lettre, il ordonna à ce Père *de faire luy-même la réponse, & de rendre raison de son procédé à M. Descartes.* Ce furent les termes par lesquels le P. Bourdin voulut commencer sa réponse, tant pour dégager le Père Recteur de sa dette, que pour faire voir qu'il n'étoit point desavoué de sa Compagnie, quoique sa querelle ne fût que personnelle.

Lettre au P.  
Dinet art. 3.

M. Descartes voyant la main du P. Bourdin, & le sceau de la Compagnie dont la lettre de ce Père étoit cachetée, s'imagina d'abord qu'elle lui avoit été écrite par l'ordre de ses Supérieurs. Mais s'il s'étoit souvenu que c'est une pratique ordinaire aux personnes Religieuses, qui n'a aucune conséquence, il se seroit contenté de respecter ce caractère extérieur de la Compagnie qu'elle portoit, sans avoir la simplicité de croire qu'elle eût été dictée par l'esprit de la Compagnie, & qu'elle dût avoir par conséquent plus d'autorité qu'un simple particulier n'est capable d'en donner à ce qu'il fait de son pur mouvement.

Le P. Bourdin luy déclara dans cette lettre, *qu'il n'avoit jamais entrepris, & qu'il n'entreprendroit jamais aucun combat particulier contre ses opinions.* Mais il lui promit de lui envoyer dans huit jours ses Traitez, c'est-à-dire, les raisons dont il s'étoit servi pour ne pas approuver ses opinions. M. Descartes regardant en cette occasion le P. Bourdin comme le Secrétaire de sa Compagnie, reçût cette réponse comme une marque de la bonté & de la considération que toute cette Compagnie avoit pour lui : mais il trouva que l'honneur qu'elle luy faisoit de lui dire qu'elle ne vouloit point *entreprendre de combat particulier contre ses opinions*, étoit fort embarrassant. Car il auroit souhaité que tous les Jésuites lui eussent une bonne fois déclaré ce qu'ils pouvoient trouver à redire à ses opinions, afin qu'il pût remédier par des corrections ou des éclaircissémens aux inconvéniens de celles

Lettre au P.  
Dinet, ibid.

*Nullum à se  
suscipi, nec in  
susceptum pe-  
culiare pra-  
lium adversus  
meas opinio-  
nes, &c. Ibid.*

L.\*

qui

1640.

Tom. 3. des  
Lett. p. 88.  
92.Pag. 89. &  
94. *ibid.*Au commen-  
cement de  
Novembre  
1640.Tom. 2. des  
Lett. pag. »  
169. 270.

qui se trouveroient fausses, & qui n'étant pas réfutées à propos traînent souvent après soy une suite d'erreurs très fâcheuse. Il ne put s'imaginer que pour l'épargner ou le favoriser en ce point, ils eussent voulu abandonner les intérêts de la Vérité, & négliger l'utilité que la République des Lettres tireroit de la réfutation de ses erreurs. C'est ce qui lui fit conclure qu'ils avoient des sentimens favorables pour ses écrits, & qu'ils n'y trouvoient rien à redire. C'est pourquoi il se crut obligé de les en remercier, & pour ne leur point donner sujet de se plaindre de ses importunités, il adressa les témoignages de sa reconnoissance pour eux au Père Mersenne, à qui il en écrivit en Latin, c'est-à-dire, en la langue dont il s'étoit servi jusques-là dans tout ce qu'il leur avoit écrit.

Il y joignit une réponse particulière qu'il fit à une lettre Françoisé que le Père Bourdin avoit mise quelques semaines auparavant entre les mains de ce Père, sans prétendre qu'il dût la lui envoyer; mais supposant seulement qu'elle ne seroit que pour lui, & au plus pour ceux à qui il pourroit la faire voir sans la laisser sortir de ses mains. Le P. Bourdin voyant que sa lettre ne revenoit point, entra dans quelques soupçons, sans sçavoir encore rien de la réponse: & se doutant de ce qui étoit arrivé en effet, il fit sçavoir au P. Mersenne quoiqu'en devinant, qu'il trouvoit fort mauvais qu'il eût osé envoyer à M. Descartes sans son consentement une lettre comme de sa part, qui n'avoit *point de nom, point d'adresse*; qui *n'étoit ny signée ny cachetée*; & qui étoit écrite en une langue qui n'étoit point celle dont il avoit coutume de parler à M. Descartes. Enfin il lui dit d'un ton de Maître qu'il prétendoit ravoir sa lettre incessamment. Le P. Mersenne qui n'avoit pas prévu cet embarras récrivit incontinent à M. Descartes; l'informa de la mauvaise humeur où il avoit mis innocemment le P. Bourdin, quoiqu'il ne lui eut pas encore communiqué sa dernière réponse; & le pria pour appaiser ce Père de lui renvoyer la lettre dont il étoit question. M. Descartes voyant le P. Mersenne assez déconcerté de la vespérie du P. Bourdin, songea plutôt à le rassûrer & à défendre son procédé, qu'à luy envoyer ce qu'il luy demandoit. » Quoique le P. Bourdin ne vous ait point prié, lui



luy dit-il, de m'envoyer sa lettre françoise, je ne voy pas néanmoins qu'il puisse trouver mauvais que vous l'avez fait, puisqu'il ne vous a point prié aussi de ne me la pas envoyer. Comme il vous l'a envoyée pour vous faire voir ce qu'il a eû intention de m'écrire, & qu'il vous en a donné en même tems une autre pour moy, dans la vûe de me témoigner la même chose qu'à vous, il vous sera aisé de lui dire, que *ç'a été pour le gratifier que vous me l'avez envoyée.* Au reste, tout bien considéré, je crois n'avoir rien mis de trop dans ma réponse. Car quelque amitié, quelque douceur que le Père Bourdin, & ceux de ses confrères qui voudront se joindre à lui me fassent paroître, je suis assuré qu'ils m'observeront soigneusement. Ils auront d'autant moins d'occasion de me nuire qu'ils verront que je leur répons plus fortement, & ils jugeront que si j'use ailleurs de douceur, c'est par modération, & non par crainte, ou par faiblesse. Outre que ce qu'a écrit le P. Bourdin ne mérite rien moins que ce que je lui mande.

Cette lettre fut retardée plusieurs jours, parceque Monsieur de Zuytlichem qui devoit la faire tenir au P. Mersenne étoit parti sur le point de l'envoyer, pour faire le voyage de Groningue en Frise avec le Prince d'Orange. Ce Père avoit tenu jusques-là le P. Bourdin dans l'incertitude de sçavoir si M. Descartes avoit eû communication de sa lettre françoise, & il espéroit la lui rendre sans qu'il pût avoir de preuve qu'elle fût sortie de son cabinet. Mais il crut ses mesures rompuës lorsqu'il ne la trouva point dans le paquet que M. Descartes lui avoit envoyé le 19 de Novembre. Il lui manda sur l'heure qu'il n'y avoit point de composition avec le P. Bourdin, & qu'il falloit absolument renvoyer la lettre qu'il redemandoit. M. Descartes la luy renvoya donc en lui mandant qu'il ne sçavoit comment il pourroit la rendre au P. Bourdin, en continuant de dissimuler à ce Père ce qui lui étoit arrivé, parcequ'il avoit écrit dessus, & y avoit mis à la marge une apostille de sa main, en l'envoyant à un de ses amis pour la lui faire voir. Car, dit-il à ce Père, je ne vous puis celer que je l'ay montrée à plusieurs. Et comme les Jésuites ont par tout des intelligences, & même qu'il y en a un en cette Ville \* fort familier à un de

« 1640.

« \* A Leyde  
« où il étoit  
« revenu  
« d'Amerf-  
« fort après  
« la mort de  
« sa fille.

1640. „ mes amis, il se peut faire qu'ils sçachent déjà que vous m'a-  
 ——— „ vez envoyé cette lettre. C'est pourquoy, sauf un meilleur  
 Tom. 2. des „ avis, il seroit ce me semble aussi bon d'avoir franchement  
 Lettr. pag. „ au P. Bourdin que vous me l'aviez envoyée dans la pensée  
 271. 272. „ de lui faire plaisir. C'est ce qu'il ne pourra trouver mau-  
 „ vais, à moins que de faire croire qu'il auroit voulu mainte-  
 „ nir devant vous des choses contre moy, qu'il n'oseroit néan-  
 „ moins, ou ne pourroit maintenir devant moy. Cependant il  
 „ en a composé de gros Traitez pour les dicter à ses disciples:  
 „ & un Danois venu ici de Paris depuis ce têmes-là m'a témoi-  
 „ gné en avoir vû un entre les mains de l'un des soutens  
 „ nommé *Potier*. Je vous envoie de nouveau la réponse que j'a-  
 „ vois faite à leur lettre latine, afin que vous puissiez la leur faire  
 „ voir toute seule : car il me semble nécessaire qu'ils sçachent  
 „ en quel sens j'ai pris leurs paroles. Si vous trouvez bon d'a-  
 „ voir au Père Bourdin que vous m'aviez envoyé sa lettre,  
 „ vous pourrez aussi luy faire voir en confidence la réponse que  
 „ j'y avois faite, & lui dire que vous n'aviez pas voulu la luy  
 „ montrer auparavant, parceque vous la jugiez trop forte, &  
 „ que vous craigniez que cela n'empêchât que nous ne pus-  
 „ sions devenir amis. Enfin en confessant la vérité toute pure.  
 „ Je crois que vous ferez plaisir à *l'un & à l'autre*. Car j'espère  
 „ que voyant que j'ai *bec & ongle* pour me défendre, il sera  
 „ d'autant plus retenu à parler de moy quand il en aura occa-  
 „ sion. Et quoiqu'il me fût peut-être plus avantageux d'être  
 „ en guerre ouverte contre eux, & que j'y sois entièrement  
 „ résolu s'ils m'en donnent juste sujet, j'aime toutefois beau-  
 „ coup mieux la paix, s'ils s'abstiennent de parler.

Il est étrange que M. Descartes n'ait pû se défendre de l'imagination qui lui faisoit croire qu'il avoit affaire à tous les Jésuites lorsqu'il n'étoit question que du Père Bourdin, après les assurances même que ce Père lui avoit données que leur querelle étoit personnelle. Ses amis en étoient mieux persuadés que lui. M. des Argues entre les autres ayant généreusement entrepris sa défense en un pas si glissant, crut qu'il suffisoit pour l'exécution de son dessein de s'adresser au seul P. Bourdin. Cét ami ne se contenta pas de plaider la cause de M. Descartes contre le Père : il chercha encore les  
 moyens

moyens de faire entrer celui-ci dans des voyes de paix & d'amitié. C'est ce que le P. Mersenne manda à M. Descartes, qui témoigna être extrêmement obligé à M. des Argues de vouloir prendre la peine de *catechiser le P. Bourdin* : ajoutant, que c'étoit le meilleur expédient qu'on pût prendre pour lui faire *chanter la palinodie de bonne grace, pourvu qu'il voulût se laisser convertir*.

Mais l'heure du P. Bourdin n'étoit pas encore venue : & M. Descartes ne parut pas surpris de voir les difficultez qu'il avoit à se rendre. Il est vrai qu'il n'attendoit plus les *Traitez*, c'est-à-dire les écrits contenant les raisons dont ce Père s'étoit servi pour attaquer ses opinions, parceque le terme de *huit jours* que le Père lui avoit demandé pour les lui envoyer étoit déjà expiré plusieurs fois. Mais ayant reçu quelque têmes après des lettres de quelques autres Pères de la Compagnie qui lui promettoient encore ces écrits de sa part dans *six mois*, il ne douta plus que ce ne fût un stratagème pour corriger ces écrits à loisir, & les mettre en état de ne pas craindre sa censure. Il conjectura par les lettres de ces Pères qu'il alloit se détacher du corps de la Compagnie un puissant parti de Jésuites contre lui, pour soutenir leur confrère. Scachant que leurs forces principales consistoient dans l'art de la Dialectique dont on fait de grands exercices dans la Compagnie pour se rendre aguerri dans la dispute contre toutes sortes d'adversaires, il crut devoir de son côté recourir aux armes de la Scholastique dont il sembloit s'être dépouillé depuis tant d'années, sans songer qu'il en dût avoir jamais besoin.

Il communiqua son dessein au Père Mersenne qui l'attendoit à Paris sur la fin de cette année ; & il lui en écrivit en ces termes. » Je ne feray point encore mon voyage pour cet hiver. Car puisque je dois recevoir les objections des Pères Jésuites dans *quatre ou cinq mois*, je crois qu'il faut que je me tienne en posture pour les attendre. Cependant j'ai envie de relire un peu leur Philosophie ( ce que je n'ai pas fait depuis vingt ans, ) afin de voir si elle me semblera maintenant meilleure qu'elle ne faisoit autrefois. Pour cet effet, je vous prie de me mander les noms des Auteurs qui ont écrit des cours de Philosophie, lesquels sont les plus suivis parmi les Jésuites, & s'ils en ont quelques nouveaux. Je ne me sou-

Lettr. au P.  
Dinet art. 2.  
pag. 561. 562.

Tom. 3. des  
Lettr. page  
117. 118. item.  
pag. 609. 610.

Tom. 2. des  
Lettr. p.  
249. 250.

1640. „  
 \* C'est à „  
 dire du „  
 cours de „  
 Philoso- „  
 phie donné „  
 par les „  
 Profes. Jéf. de „  
 l'Univ. de Co- „  
 nimbre, ou „  
 Coimbre en „  
 Portugal.

Charles Fran- „  
 çois Abra „  
 de Raconis „  
 depuis Evê- „  
 que de la „  
 Vaur.

Tom. 2. des „  
 Lettr. pag. „  
 263.

Item. pag. „  
 275. ibid.

viens plus que des *Conimbres*. \* Je voudrois sçavoir aussi s'il y en a quelqu'un qui ait fait un *Compendium* de toute la Philosophie de l'Ecole, & qui soit suivi : car cela m'épargneroit le têmes de lire leurs gros livres. Il y avoit ce me semble un Feüillant ou un Chartreux qui l'avoit fait, mais je ne me souviens plus de son nom.

En attendant la réponse du P. Mersenne, il fit acquisition du Feüillant qui se trouva dans les boutiques de Leyde. Le P. Mersenne qui n'avoit pas grand commerce avec la Scholastique ne put lui en indiquer de meilleur, ni en ajouter à ceux que M. Descartes luy avoit nommez, d'autre que de *Raconis*. Mais il l'exhorta de ne point épargner la Philosophie de l'Ecole, telle qu'on l'enseignoit de leur têmes dans les collèges, croyant que l'heure de la sacrifier à la Vérité étoit venue, & luy faisant entendre qu'il étoit le seul de qui les amateurs de la Vérité & de la Sageffe attendoient ce service. M. Descartes lui répondit le xi du mois de Novembre, & lui manda qu'il ne croyoit la Philosophie de l'Ecole nullement difficile à réfuter, à cause de la diversité des opinions qui s'y enseignent: „ étant aisé de renverser tous les fondemens dont „ les Scholastiques sont d'accord entr'eux, & qui font que „ toutes leurs disputes particulières paroissent inéptes. Il luy déclara en même têmes les vûës qu'il avoit sur la Philosophie par rapport à celle des écoles.

Son dessein étoit d'écrire par ordre un cours entier de la Philosophie en forme de thèses, où sans aucune superfluité de discours, il mettroit seulement toutes ses conclusions avec les vraies raisons d'où il les tiroit, ce qu'il espéroit de pouvoir faire en peu de mots. Dans le même livre suivant son projet, il devoit faire imprimer un cours de la Philosophie ordinaire, tel que pouvoit être celui du frère Eustache, avec ses notes à la fin de chaque question: où il prétendoit ajouter les diverses opinions des autres, & ce qu'on devoit croire de toutes selon luy. Enfin il faisoit espérer pour servir de conclusion à son ouvrage qu'il feroit une comparaison des deux Philosophies, c'est-à-dire, de la sienne & de celle des autres. Mais il obligea le Père au secret, parceque son dessein étant encore assez éloigné de son exécution, il seroit aisé aux zélés Peripatéticiens de le faire avorter par leurs pratiques.

Il lui donna avis par la même voye qu'il avoit acheté la Philosophie du Frère Dom Eustache de Saint Paul, dit plus communément le *Feüillant*, parcequ'il lui paroissoit le meilleur livre qui eût encore été fait touchant cette matière. Il fut seulement en peine de sçavoir si cét Auteur étoit mort ou vivant, parce qu'ayant dessein de faire servir son ouvrage en exemple de ce qu'il auroit eû à dire touchant la Scholastique, il auroit été bien aise de prendre des mesures pour ménager la personne de ce Religieux, dont il n'auroit eû que du bien à dire. Il lui promit aussi de voir le cours de Philosophie de Monsieur de Raconis qu'il lui avoit indiqué, parce qu'au cas qu'il fût plus court que le *Feüillant*, & aussi bien reçu que lui, il n'hésiteroit point à le lui préférer pour son dessein. Mais sçachant que Monsieur de Raconis étoit encore plein de vie, il témoigna ne vouloir rien faire en cela sur les écrits d'un homme vivant qu'avec sa permission, qu'il ne croyoit pas qu'on dût lui refuser, lorsqu'on sçauroit son intention, qui n'étoit autre que de considérer celui qu'il choisiroit, comme le meilleur de tous ceux qui ont écrit de la Philosophie, & de ne le reprendre point plus que tous les autres.

1640.

Pag. 263. &  
275.

Comme il sembloit fonder le succès de ce dessein sur celui qu'auroient ses Méditations Métaphysiques, il croyoit devoir le remettre à l'année prochaine, pour ne vacquer qu'à l'édition présente de ce nouvel ouvrage, qui selon les apparences ne pouvoit être sous la presse avant la fin de l'année, ou peut-être même, avant celle de l'hiver. Mais il n'eût pas toute la patience dont il s'étoit flaté sur ce point. L'empressement qu'il avoit de réduire tous les principes de sa Philosophie, de les écrire avant que de partir de Hollande pour la France, & de les publier même si la chose étoit possible avant la fin de l'année suivante, lui fit prendre la plume pour faire les premiers essais de ce dessein. De sorte que le Père Mersenne qui venoit de recevoir la copie des Méditations, pour traiter de leur impression avec les libraires de Paris, fut surpris d'apprendre avant la fin du mois de Novembre qu'il avoit déjà commencé à faire un abrégé de toute sa Philosophie, & qu'il parloit même d'en faire imprimer *tout le cours par ordre*, avec un abrégé de la Philosophie de l'Ecole, & des

Pag. 275. 276.  
Item. p. 264.

Pag. 263. ibid.

Pag. 275. ibid.

1640.

des remarques de sa façon sur les défauts de cette Philosophie, & sur les opinions diverses des Auteurs. Il espéroit de faire en sorte par la méthode qu'il y garderoit, qu'en voyant les paralleles de l'une & de l'autre, ceux qui n'auroient pas encore appris la Philosophie de l'Ecole, l'apprendroient beaucoup plus facilement de son livre que de leurs Maîtres : parce qu'ils apprendroient par le même moyen à la mépriser, & que les moins habiles d'entre les Maîtres seroient capables d'enseigner la sienne par ce seul livre.

Tom. 3. des  
Lett. p. 99.

Ayant vû quelques jours après la Philosophie de Monsieur de Raconis, il en récrivit au Père Mersenne le 3. de Décembre suivant, & lui manda que cette Philosophie étoit bien moins propre à son dessein que celle du Père Eustache. Pour ce qui est des *Conimbres*, il les trouva trop longs. Mais il témoigna qu'il auroit souhaité de bon cœur qu'ils eussent écrit aussi succinctement que le Feuillant, parce qu'ayant affaire aux Jésuites, il auroit préféré volontiers leur cours à tous les autres.





## CHAPITRE XII.

*Mort de Francine Descartes, avec un abrégé de sa vie. Doutes sur le mariage secret de son père. Reproches de ses envieux sur ce point. Il remédie promptement au dérèglement de son célibat. Il retourne d'Amersfort à Leyde. Voetius sollicite les Protestans & les Catholiques contre lui. Il s'adresse au P. Mersenne pour le porter à écrire contre M. Descartes, & lui promet des matières pour cet effet. Conduite plaisante de ce Ministre pour gagner ce Religieux. Mort du père de M. Descartes. Il rompt le voyage qu'il méditoit en France. Il charge l'Abbé Picot du soin de ses affaires domestiques. Mort de M. Dounot Mathématicien du nombre de ses amis. Mort de M. de Beaugrand, avec le caractère de son esprit. Faux bruit de la mort de M. de Beaune. Mort du Feuillant. Le Roy rappelle M. Descartes pour l'honorer d'une charge & d'une pension dans son Royaume. Il s'en excuse, & demeure dans sa retraite.*

**L**E mariage de Monsieur Descartes est pour nous l'un des mystères les plus secrets de la vie cachée qu'il a menée hors de son país loin de ses proches & de ses alliez. Il n'étoit rien de plus convenable à la profession d'un philosophe que la liberté du célibat. Mais d'un autre côté il étoit difficile à un homme qui étoit presque toute sa vie dans les opérations les plus curieuses de l'Anatomie, de pratiquer rigoureusement la vertu du célibat, conformément aux loix que la sainteté de nôtre Religion prescrit à ceux qui demeurent dans cet état. M. Descartes ne trouvoit rien en lui, ce semble, qui pût former un obstacle à la liberté où il étoit de se marier. Quelque raison qu'il ait eüe de ne point paroître publiquement ce qu'il pouvoit être chez lui, il nous a donné lieu de croire qu'il aura usé de cette liberté, puisqu'il a jugé à propos de se déclarer publiquement le père d'une petite fille qu'il perdit en bas âge.

Elle s'appelloit Francine, & elle étoit née à Déventer le ix, c'est-à-dire, le xix de Juillet 1635. & selon l'observation de son père, elle avoit été conçüe à Amsterdam le Dimanche xv

Apostille M.  
de la main de  
Desc. &c.

M \* d'Octobre

1640.

d'Octobre de l'an 1634. Elle avoit été bâtie à Déventer le xxviii de Juillet, selon le stile du pais, qui étoit le septième jour d'Août selon nous. M. Descartes songeoit à la transplanter en France pour lui procurer une éducation convenable; & sçachant quelle étoit la vertu de Madame du Tronchet sa parente, mère de M. l'Abbé du Tronchet qui est aujourd'hui Chanoine de la Sainte Chapelle, il fit agir auprès de cette Dame afin qu'elle eût la bonté de vouloir veiller sur la personne qu'elle seroit priée de choisir elle même pour mettre auprès de sa fille; & que cette enfant pût être élevée dans la piété sous ses grands exemples. Pendant que les choses sembloient se disposer à cela, & que Madame du Tronchet songeoit aux mesures qu'il falloit prendre pour seconder de si louables intentions, M. Descartes perdit sa chère Francine, qui mourut à Amersfort le vii de Septembre de l'an 1640, qui étoit le troisième jour de sa maladie, ayant le corps tout couvert de pourpre. Il la pleura avec une tendresse qui lui fit éprouver que la vraie philosophie n'étouffe point le naturel. Il protesta qu'elle luy avoit laissé par sa mort le plus grand regret qu'il eût jamais senti de sa vie: ce qui étoit un effet des excellentes qualitez avec lesquelles Dieu l'avoit fait naître.

Voet. in  
Philos. Cart.  
&c.

Erist. ad celeberr.  
Voet. p.  
16.

\* Francine étoit morte.

Sa douleur auroit peut-être été moindre s'il avoit eû quelque autre enfant qu'elle. Il est vrai que la médisance n'a rien oublié pour lui en substituer d'autres. La calomnie quoique soutenue par l'autorité & les écrits d'un grave Ministre des Réformez d'Utrecht, lui parut si mal établie, qu'il se contenta d'en rire; & de répondre au reproche que lui en faisoit son ennemi, que n'ayant point fait vœu de chasteté, & n'étant point exempt des foiblesses qui sont naturelles à l'homme, il ne feroit point difficulté de les avouer publiquement s'il en avoit. Mais encore qu'il n'en eût aucun, \* il consentoit néanmoins de ne point passer pour un grand saint dans l'esprit d'un Ministre, qui n'avoit pas grande opinion de la continence des Ecclésiastiques de l'Eglise Romaine qui vivent dans le célibat.

Préf. du 1.  
tom. des Lettr.  
pag. 14.

Voilà peut-être ce qu'on peut dire de plus simple pour faire comprendre aux envieux de M. Descartes la vérité de ce que M. Clerfeliernous a rapporté de *l'intégrité de sa vie*, qu'il prétend n'avoir *jamais été attaquée que par des Médisans*, & qui selon lui *a toujours paru d'autant plus pure qu'on a tâché avec plus d'effort*

*d'effort de la noircir.* Mais le déplaisir que j'ai de ne pouvoir point en cette rencontre proposer la solitude de M. Descartes comme un modèle de retraite & de mortification à ceux qui voudroient aller chercher la vraie Philosophie loin du grand monde, & hors de la corruption du siècle, me fait entrer pour un moment dans le parti de ses Envieux, pour médire après eux de son prétendu mariage avec la mère de la petite Francine. Il me paroît si clandestin que toute la bonne volonté des Canonistes les plus subtils ne réussiroit pas à le bien distinguer d'un concubinage. Et il est à craindre que M. Descartes n'ait fourni dans le fonds de sa prétendue solitude de quoi prouver aux solitaires de sa sorte que toute vie cachée n'est pas toujours innocente. Mais si les envieux de Monsieur Descartes sont venus à bout de me persuader qu'il s'est fait une brèche à cette intégrité de vie dont il honoroit sa solitude, & la profession de sa Philosophie : il est juste qu'ils rentrent avec moi dans les sentimens d'équité à son égard, & qu'ils reconnoissent qu'il s'est relevé promptement de sa chute, & qu'il a rétabli son célibat dans sa première perfection, avant même qu'il eût acquis la qualité de père. C'est un témoignage dû à la sincérité de M. Clerfeliér, à qui M. Descartes déclara durant son voyage de Paris en 1644 qu'il y avoit *prés de dix ans* que Dieu l'avoit retiré de ce dangereux engagement ; que par une continuation de la même grace il l'avoit préservé jusques-là de la récidive ; & qu'il espéroit de sa miséricorde qu'elle ne l'abandonneroit point jusqu'à la mort. C'est ce que nulle considération que celle d'une confiance sans réserve ne l'obligeoit de découvrir à M. Clerfeliér : & jamais le Public n'auroit sçu cette circonstance humiliante de sa vie, s'il n'en avoit fait luy-même une confession publique, en écrivant l'histoire de sa Francine sur la première feuille d'un livre qui devoit être lû de plusieurs.

Relat. M<sup>s</sup>. de  
Clerfeliér.

Trois semaines après la mort de cette enfant, il délogea de la ville d'Amersfort pour aller reprendre sa demeure à Leyde : & il quita le voisinage d'Utrecht, où les esprits partagez sur sa Philosophie s'échauffoient de plus en plus par les pratiques de Voetius. Ce Ministre se méfiant de ses propres forces, & de celles de ceux qu'il avoit attirés dans son parti contre M. Regius & M. Descartes, ne s'étoit pas contenté de

Amersfort  
n'est qu'à  
trois lieues  
d'Utrecht.

1640.

Tom. 3. des  
Lettres. p. 4.

*Veritas à te  
asseria hacte-  
nus, & in  
conciliatione  
Theologia ac  
Metaphysica  
& Physica cum  
Matheſi oſten-  
ſa te requirit  
vindicem, &c.*

répandre l'alarme parmi les Protestans, auxquels il représentoit M. Regius comme un broüillon suscité pour troubler les Ecoles, & M. Descartes comme un ennemi de la Religion Protestante, & comme un espion envoyé de France contre les intérêts des Provinces-Unies. Il crût devoir chercher encore du secours parmi les Catholiques : & pour en obtenir plus facilement, il tâcha de leur persuader qu'ils avoient affaire à un ennemi commun, & qu'il ne s'agissoit de rien moins que de défendre la Religion en général contre un Sceptique & un Athée. Il alla solliciter les esprits jusqu'au fonds des cloîtres de Paris, & il eut la hardiesse même de tenter le Père Mersenne, sous prétexte que ce Père étoit tout aguerri contre les Athées, les Pyrrhoniens, les Déistes & les Libertins qu'il avoit déjà combattus par divers ouvrages. Il voulut persuader à ce bon Père que M. Descartes étoit *venu trop tard* pour forger une nouvelle Secte ; qu'il introduisoit des dogmes étranges & inouis : mais qu'il ne laissoit pas d'avoir ses admirateurs ; & qu'il y avoit des idolâtres qui le regardoient comme *une Divinité nouvellement descendue des Cieux*. Il ajouta que personne n'étoit plus capable que ce Père de combattre & de terrasser ce nouveau Philosophe, parceque ce Père excelloit principalement dans les connoissances où ce Philosophe sembloit établir son fort, c'est-à-dire, dans la Géométrie & dans l'Optique. Il lui témoigna que c'étoit un travail très-digne de son *érudition & de sa subtilité*. Et pour l'y engager avec des termes encore plus pressans, il lui dit qu'après s'être montré jusques là le *Défenseur de la Vérité dans sa manière de traiter la Théologie* & de la concilier avec les connoissances humaines, il ne devoit pas douter que la même Vérité ne l'attendît pour la garantir de la vexation de ce nouveau Philosophe ; & qu'elle ne le regardât comme le libérateur qui luy étoit destiné.

C'étoit peut-être la première fois qu'on avoit entendu les Ministres Protestans féliciter des Catholiques Romains, & sur tout des Religieux, d'avoir heureusement défendu la Vérité en matière de Théologie. La chose étoit d'autant plus remarquable que Voetius sembloit devoir être le dernier de qui on eût dû espérer une semblable confession, après s'être déchaîné sans sujet contre l'Eglise Romaine en d'autres occasions,

casions, & s'être broüillé même avec quelques autres Ministres qui n'avoient pû souffrir ses excès & ses impostures. Mais comme les Catholiques ne sçurent aucun gré de cet aveu à Voetius, & que les Protestans ne lui en firent aucun crime : on le regarda comme une suite du dérèglement de son esprit auquel les uns & les autres étoient déjà tout accoutumés. Il ne falloit point d'autre marque de ce dérèglement que la malignité avec laquelle il affectoit dans le même tems de faire passer M. Descartes pour *un Jésuite de robe-courte*, pour un *Jésuite sauvage*, afin de le décrier & de le rendre odieux.

Epist. ad celeb. Voet. &c.

*Jesuitaster, sub Ignatii Loiola fidere natus.*

Le P. Merfenne feignit de se laisser attirer aux enchantemens du discours de Voetius : & voulant faire voir même qu'il étoit encore plus ami de la Vérité que de M. Descartes, il lui répondit qu'il ne lui refuseroit point sa plume, pourvû qu'on voulût lui fournir de la matière & des raisons suffisantes pour attaquer les opinions de ce Philosophe. On prétend que ce Religieux parloit sérieusement. Voetius en fut si persuadé qu'il fit répandre incontinent le bruit que le P. Merfenne écrivoit contre M. Descartes. Il chercha ensuite des matériaux de tous côtez, & sollicita tous ses amis pour envoyer du secours au P. Merfenne. Mais une année entière se passa sans qu'il pût rien faire tenir à ce Père qu'une comparaison qu'il avoit faite de M. Descartes avec Vaninus, le priant de faire bien valoir ce morceau comme une pièce importante, & de mettre dans un beau jour le parallèle du nouveau Philosophe avec cet impie qui avoit été brûlé à Toulouse.

Tom. 3. des Lettr. pag. 5.

Tom. 2. in proleg. pag. 11. 12.

Cependant M. Descartes étoit à Leyde revoyant la Philosophie Scholastique, & faisant un cours méthodique & abrégé de la sienne, lorsqu'il fut frappé de la triste nouvelle de la mort de M. son père arrivée au mois d'Octobre de cette année. Ce Magistrat étoit Doyen du Parlement de Bretagne depuis dix-sept ans. Mais il n'y fut jamais Président comme l'a écrit le sieur Lipstorp : beaucoup moins fut-il Conseiller du Présidial de Châtelleraut en Poictou, comme l'a crû le sieur Borel. Il mourut d'une maladie qui avoit commencé par une espèce d'apoplexie, âgé de LXXVIII ans, dans sa maison de Chavagnes, qui étoit une terre considérable venue de sa se-

Lipstorp. pag. 73. de Reg. mot.

Borel vit. comp. p. 2.

1640.

Lettr. Ms. de  
M. de Kerl.V. le Registre  
mortuaire des  
Cordeliers de  
Nantes.

conde femme , & située dans une Paroisse du Diocèse de Nantes. Son corps fut inhumé le xx jour d'Octobre dans l'Eglise des Cordeliers de Nantes , & fut mis dans la Chapelle de Ruys , où est l'*anfeu* ou la cave des Seigneurs de Chavagnes. Il fut suivi quelque têmes après en l'autre monde par Madame du Crevis sa fille qui étoit aînée de nôtre Philosophe.

Lettr. Ms. de  
Desc. à son  
père du 28.  
Octob. 1640.

Dix ou douze jours après la mort du Doyen du Parlement de Bretagne , M. Descartes son fils qui n'avoit reçu aucun avis de tout ce qui étoit arrivé, lui récrivit de Leyde pour lui marquer les obstacles qui s'étoient opposés au voyage qu'il avoit eû dessein de faire en France l'Eté dernier. Il y réitéroit tous les témoignages du respect & de l'obéissance qu'il lui devoit. Il lui marquoit la passion qu'il avoit de le revoir pour lui demander ses ordres & sa bénédiction. Et il n'oubloit pas de lui faire entendre les raisons qu'il avoit de demeurer en Hollande plutôt qu'en France pour philosopher à l'abri des intrigues de quelques Péripatéticiens qu'il croyoit mal intentionnez pour lui, dans la créance qu'il en vouloit à leur Philosophie. Cette lettre ayant été reçûe dans la famille un mois après la mort du Père , fit souvenir les enfans qu'ils avoient encore un frère vivant : & l'aîné prit la plume par bienfiance, pour lui faire sçavoir les nouvelles de la maison.

Lettr. Ms. de  
Desc. à son  
frère aîné du  
3 Decemb.  
1640.Tom. 3. des  
Lettr. p. 100.Clerfel. Rel.  
Ms. & Lettr.  
Ms. de Mr  
Chanut à M.  
le Vasseur  
d'Etioles.

Au reste il parut un peu surprenant que la parenté de nôtre Philosophe l'eût traité en une rencontre si importante avec tant d'indifférence que de ne le pas informer de la maladie de son père , & de ne pas se presser même de lui faire sçavoir sa mort. Il fallut que le P. Merfenne s'avisât de la lui mander par une lettre qui prévint celle de M. de la Bretailière son frère : & suppléât ainsi au défaut de ceux qui sembloient le conter pour peu de chose dans sa famille , & qui ne le regardant presque plus que sous le titre odieux de *Philosophe*, tâchoient de l'effacer de leur mémoire , comme s'il eût été la honte de sa race. Il n'en avoit pas été de même de M. son père qui avoit conservé pour lui une tendresse & une bonté parfaite jusqu'à la mort. Le fils en avoit toujours été très-persuadé : & le voyage qu'il avoit médité de faire en France l'Eté dernier avoit pour une de ses fins d'aller revoir & embrasser un si bon père avant le voyage de l'autre



tre monde. De sorte qu'il eut un regret sensible que des affaires d'aussi médiocre importance qu'étoient la gageure de Waessenaer, & la querelle du Père Bourdin, lui eussent servi de prétexte pour différer son voyage jusqu'à l'hiver; & l'eussent privé de la consolation qu'il auroit reçûe des dernières paroles d'un père à qui il étoit de son devoir d'aller fermer les yeux.

Cet accident fut cause qu'il rompit le projet de son voyage, & qu'il ne songea plus à l'exécuter qu'après qu'il auroit composé le cours de sa Philosophie qu'il croyoit publier en moins d'un an. Mais cet ouvrage ayant été depuis relégué avec son Monde, & l'un & l'autre n'ayant abouti qu'à la publication de ses Principes, qui ne parurent qu'après un terme de près de quatre ans, son voyage en France se trouva insensiblement remis jusqu'au têmes qu'il en fut débarrassé. Monsieur son père n'ayant pas jugé à propos de le traiter en *Philosophe* ni en *Etranger*, comme il semble que firent Messieurs ses frères, avoit eû la bonté en mourant de lui laisser quelques biens à partager avec eux. M. Descartes ayant perdu le principal en perdant M. son père, ne jugea point que le reste valût la peine qu'il prendroit de se transporter sur les lieux. Il établit pour procureur de ses affaires son ami M. de la Villeneuve du Boüexic, qui le servit avec toute l'affection, toute l'exaëtitude & toute la diligence qu'il n'auroit osé espérer d'aucun autre. Cét ami, auquel il se fioit plus qu'en luy-même, ayant reçu sa procuration\* ne tarda point à exécuter sa commission: & ayant réglé toutes choses avec ses Parens, ils passèrent entre eux divers contrats l'an 1641, dont ils envoyèrent les copies collationnées à M. Descartes, & qui furent trouvées parmi les papiers de son Inventaire *a*.

M. Descartes ayant perdu en une même année, & en moins de six semaines les deux personnes les plus chères qu'il eût dans le monde\*, pouvoit porter patiemment la perte que Dieu permit qu'il fit encore de quelques amis dans cette année. Il regretta celle de M. *Donnot*. » Il l'avoit connu de réputation plus de vingt ans auparavant, ayant scû dès-lors qu'il étoit ami de l'un de ses plus intimes, nommé M. le V...\* qu'il honoroit extrêmement. Il parut d'autant plus surpris de sa mort, que peu de têmes auparavant il avoit eû de bonnes nouvelles

1640.

Tom. 3. de  
ses Lettr. pag.  
593.

Tom. 2. des  
Lettr. pag.  
249. 233. 246.  
285. 288.

Tom. 2. des  
Lettr. p. 285.

Et Lettr. M<sup>c</sup>.  
de Desc. à son  
frère du 3.  
Décembre  
1640.

Et du 28.  
Décembre  
1641.

\* Cette Procu-  
ration étoit  
du 13. Février  
1641.

*a* Inventaire  
page 7.

\* Son père &  
« sa fille.

« Ou Do-  
« naut.

« Tom. 2.  
« p. 284. 257.

\* Seroit-ce  
M. le Vayer ?

1640.

Ibid. pag. 252.

Vie de Merf.  
pag. 81.Roberval Ep.  
ad Merf. p. 8.  
& 13. & ad  
Torricell. 6.Hisor. Tro-  
choid.Tom. 2. des  
Lett. p. 284.  
285.Pag. 288. du  
tom. 2.

velles de sa santé, & que pour *mériter ses bonnes grâces* il lui avoit envoyé par le Père Mersenne l'explication d'une règle qu'il avoit donnée pour tirer la *racine cubique des Binomes*. Il étoit en réputation d'être habile Mathématicien : mais il n'en faisoit pas beaucoup de parade.

M. Descartes regretta même celle de M. de Beaugrand, quoiqu'il parût que celui-ci eût indignement abusé de son amitié depuis trois ans & demi. Il n'étoit certainement pas ignorant dans les Mathématiques, mais il s'étoit rendu ridicule & odieux aux vrais Mathématiciens pour avoir voulu passer la mesure des connoissances qu'il y avoit acquises. Afin de pouvoir soutenir la réputation qu'il croyoit y avoir remportée, il s'étoit fait une habitude de piller ceux qu'il sçavoit avoir réussi dans quelques Traitez ; de se rendre ainsi le propriétaire des inventions & des ouvrages d'autrui ; & de les distribuer comme venant de lui après s'être contenté de supprimer les noms des vrais Auteurs, & de changer quelques-uns de leurs termes en des synonymes équivalens. C'est ce que M. de Roberval avoit eû soin de faire remarquer au P. Mersenne, & au sieur Torricelli. C'est ce que M. Pascal le jeune a reconnu au sujet de la Cycloïde ou Roulette, comme nous l'avons rapporté lorsque l'occasion s'en est présentée.

Mais il parut trop d'empressement dans ceux qui mandèrent à M. Descartes vers le même têmes la mort de son illustre ami M. de Beaune. Il se récria contre cette nouvelle comme s'il eût eû d'abord un pré-sentiment de sa fausseté. De sorte que les ordinaires suivans ne lui en ayant pas apporté la confirmation, il récrivit au Père Mersenne au commencement de Janvier, & lui dit en lui souhaitant l'année heureuse, qu'il prioit Dieu pour les ames de Messieurs Dounot, & de Beaugrand : mais que pour M. de Beaune il prioit Dieu qu'il le conservât. Que puisqu'il n'avoit point de nouvelles de sa mort il ne la vouloit point croire, ni s'en attrister avant le têmes ; qu'au reste, il le regretteroit extrêmement, parcequ'il le tenoit pour un des meilleurs esprits qui fussent au monde.

Enfin le Père Mersenne luy annonça encore une autre mort, dont la connoissance lui étoit nécessaire pour les desfeins qu'il avoit sur la Philosophie scholastique. Ce fut celle  
du

du Feuillant Dom Eustache de S. Paul, de la vie duquel il avoit témoigné être en peine dans cette vüe, & dont il avoit demandé plus d'une fois des nouvelles au Père Merfenne. Dom Eustache étoit mort d'une apopléxie de trois heures, âgé de 67 ans. Il étoit Parisien de naissance, & s'appelloit Asseline du nom de sa famille. Il étoit né l'an 1573, avoit été Docteur de Sorbonne, & s'étoit rendu Feuillant en 1605. Il avoit été Supérieur d'une maison de sa Congrégation à Rome, & Visiteur de divers Monastères de Religieuses en France. M. Descartes témoigna être fâché de cette mort, parce qu'encore qu'elle parût lui donner plus de liberté pour faire ses notes sur la Philosophie de cet Auteur, il auroit toutesfois mieux aimé le faire par sa permission & de son vivant, afin qu'il fût en état d'agréer lui-même ce travail.

L'on suppose que ce fut à la fin de cette année, ou vers le commencement de la suivante que le Roi Louis XIII voulut reconnoître publiquement le mérite de M. Descartes selon l'opinion qui s'en est depuis répandue par le monde. Ce Monarque averti par le Cardinal de Richelieu, ou par le Chancelier Seguier, que ce bel ornement de son Royaume seroit toujours hors de sa place tant qu'il seroit hors de ses Etats, songeoit à le placer dans un rang assez élevé, soit à la Cour, soit dans le Parlement, pour le faire voir à tous ses peuples: & à lui faire soutenir ce rang par une grosse pension. Mais si la vérification de ce fait dépendoit des circonstances dont quelques Auteurs en ont accompagné le récit, nous ne pourrions nous dispenser de le reléguer parmi les fables, ou de le laisser au moins parmi les choses les plus douteuses. M. Lipstorpheus prétend que le Roi Louis XIII l'appella en France sous des conditions très-honorables précisément dans le tems de la gageure de Wacffenaer, c'est-à-dire, six ou huit mois plutôt que nous ne pensons. Il ajoute que le Roi lui offrit une des premières charges de la Robe dans Paris, ou celle de premier Président du Parlement de Bretagne *pour remplir la place de son Père qui étoit déjà mort*. Mais cette dernière circonstance suffit pour détruire toute la vray-semblance de la chose, & elle n'est qu'une suite de l'erreur où étoit cet Auteur touchant la charge du père de M. Descartes. Le sieur Moreri dit que ces

1640.

Item 263.

Item 275.

Abreg. chron.  
de D. de S.  
Romuald à  
l'an 1640.

Lor. Crass.

Elog. p. 303.

Borel. vit.  
Com. p. 5.Pag. 85. de  
Reg. Mor.

Diction. Hist.

1640.

propositions lui furent faites à son voyage en France pour l'empêcher de retourner en Hollande. Mais ce voyage ne se fit qu'en 1644 auquel tems le Roi étoit mort : & il est probable que cét Auteur aura confondu le Cardinal Mazarin avec le Cardinal de Richelieu, au sujet d'un troisième voyage à Paris que l'on fit faire à M. Descartes l'an 1648, pour venir recevoir les effets de la libéralité de Louis le Grand.

Villebressieux  
dans Borel.

De Racy  
dans Lipstorp-  
pius.

Crasso en Ita-  
lie. &c.

\* Epist. I.  
Februar. 1642  
ad Gassend.  
pag. 446.

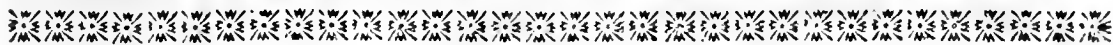
Lipstorp. 86.

Il est néanmoins difficile de se persuader que le consentement des Auteurs étrangers & domestiques sur ce fait puisse être sans quelque fondement. C'étoit sans doute sur quelque chose de semblable que M. de la Mare Conseiller au Parlement de Dijon écrivant \* un an après à M. Gassendi, fondeoit l'espérance qu'il avoit du retour de M. Descartes, & de son établissement en France avec celui de M. de Saumaise. Quoiqu'il en soit, nous sommes assurés qu'il n'y eut pas de sollicitations assez fortes pour faire sortir alors M. Descartes de sa retraite. Il regardoit les délices de la Cour, & les occupations les plus glorieuses du Conseil & des Parlemens comme également préjudiciables au repos & au loisir dont il avoit besoin pour servir le genre humain dans la profession qu'il avoit choisie. Et faisant infiniment plus de cas des bontez de son Roy que de tous les honneurs & de toutes les richesses dont il l'auroit voulu combler, il aimait mieux vivre seul & content dans de perpétuelles reconnoissances pour ces bontez, que de s'exposer au hazard de perdre les avantages de sa Philosophie, sous prétexte de vouloir soutenir le poids de ces honneurs, & de justifier le choix d'un si grand Prince.





# LA VIE DE M<sup>R</sup> DESCARTES.



## LIVRE SIXIÈME.

Contenant ce qui s'est passé depuis la publication de ses  
Méditations Métaphysiques, jusqu'à la publication  
de ses Principes de Physique.

### CHAPITRE PREMIER.

*Edition des Méditations Métaphysiques de M. Descartes, malgré sa résolution de ne plus imprimer. Histoire de cet ouvrage. Dessein & motifs de son Auteur. Pourquoi il veut se munir de l'autorité des sçavans. Pourquoi il recherche l'approbation ou le jugement des principaux Théologiens parmi les Catholiques. Délibérations diverses sur la manière de s'y prendre. Il s'adresse au P. Gibieuf pour conduire le Père Mersenne dans le ménagement de toute cette affaire. Il dédie son ouvrage à Messieurs de Sorbonne, c'est-à-dire, à toute la Faculté de Théologie de Paris. Titre de l'ouvrage. Pourquoi il est écrit en Latin.*



E fut en 1641 que l'on vid paroître publiquement le second des ouvrages de M. Descartes. Il fut imprimé à Paris chez Michel Soly in VIII<sup>e</sup>, avec le Privilège du Roy & l'Approbation des Docteurs en Théologie, sous le titre Latin de *Méditations touchant la première Philosophie, où l'on démontre l'existence de Dieu, & l'immortalité*

N ij \*

1641.

Les 1. furent  
les Essais.

Les 2. furent  
les Médita-  
tions.

Les 3. furent  
les Principes.

de



1641.

Tom. 2. des  
Lett. p. 213.  
302.

de l'Ame. Mais le Public fera peut-être surpris d'apprendre que c'est à la conscience de nôtre Auteur qu'il est uniquement redevable d'un si beau présent. Si l'on avoit eû affaire à un Philosophe sans conscience, ou si la conscience du Philosophe ne s'étoit opposée aux raisons qu'il prétendoit avoir de ne plus jamais imprimer aucun de ses écrits, c'étoit fait de ses Méditations, aussi-bien que de son *Monde*, de son *Cours Philosophique*, de sa *Réfutation de la Scholastique*, & de divers autres ouvrages qui n'ont pas vû le jour, hormis les *Principes* qui avoient été nommément compris dans la condamnation qu'il en avoit faite. Cette distinction étoit bien dûë à ses Méditations Métaphysiques, quoiqu'on pût dire que sa résolution pour le reste étoit étrange, & peut-être un peu injuste. Mais il faut l'entendre avant que de le condamner lui-même. » Je n'ai, dit-il, aucune intention de faire jamais imprimer mes *Principes*, ni le reste de ma Physique, ni même aucune autre chose que mes *cinq ou six feuilles touchant l'existence de Dieu, à quoi je pense être obligé en conscience*. Car pour le reste, je ne sçai point de loy qui m'oblige à donner au monde des choses qu'il témoigne ne point desirer. Et si quelques-uns le desirent, sçachez que tous ceux qui font les doctes sans l'être, & qui préfèrent leur vanité à la vérité ne le veulent point. Pour une vingtaine d'approbateurs qui ne me feroient aucun bien, il y auroit des milliers de *malveillans* qui ne pourroient s'empêcher de me nuire quand ils en auroient occasion. C'est ce que l'expérience m'a fait connoître depuis trois ans : & quoique je ne me repente pas de ce que j'ai fait imprimer, j'ai néanmoins si peu d'envie d'y retourner que je ne le veux pas même laisser imprimer en Latin, autant que je pourray l'empêcher.

Erasmus Frise.

L'ouvrage de ses Méditations n'étoit pas d'une composition fort récente. Il y avoit plus de dix ans qu'il s'y étoit appliqué ; & il avoit voulu consacrer à la Vérité sa retraite de France en Hollande par un travail de peu de mois sans doute, mais qui devoit être un monument éternel de sa reconnaissance envers son Créateur. Depuis ce tems-là il l'avoit laissée dans son cabinet comme une pièce imparfaite, dans laquelle il n'avoit songé qu'à se satisfaire. Mais ayant considéré



confidéré ensuite la difficulté que plusieurs personnes auroient de comprendre le peu qu'il avoit mis de Métaphysique dans la quatrième partie de son discours de la Méthode, il voulut revoir son ouvrage, afin de le mettre en état de pouvoir être utile au Public, en donnant des éclaircissements à cet endroit de sa Méthode, auquel cet ouvrage pourroit servir de commentaire. Il comparoit ce qu'il avoit fait en cette matière aux démonstrations d'Apollonius, dans lesquelles il n'y a véritablement rien qui ne soit très-clair & très-certain lorsqu'on considère chaque point à part. Mais parcequ'elles sont un peu longues, & qu'on ne peut y voir la nécessité de la conclusion si l'on ne se souvient exactement de tout ce qui la précède, à peine peut-on trouver un homme dans toute une ville, dans toute une province, qui soit capable de les entendre. Néanmoins sur le témoignage du petit nombre de ceux qui les comprennent, & qui assurent qu'elles sont vraies, il n'y a personne qui ne les croie. De même M. Descartes croyoit avoir entièrement démontré l'existence de Dieu, & l'immatérialité de l'Ame humaine. Mais parceque cela dépendoit de plusieurs raisonnemens qui s'entre-suivoient, & que si on en oublioit la moindre circonstance il n'étoit pas aisé de bien entendre la conclusion, il prévoyoit que son travail feroit peu de fruit : à moins qu'il ne tombât heureusement entre les mains de quelques personnes très-capables, qui fussent particulièrement en réputation d'être grands Métaphysiciens ; qui prissent la peine d'examiner sérieusement ses raisons ; & qui disant sincèrement ce qu'ils en penseroient, donnassent par ce moyen le branle aux autres pour en juger comme eux, ou du moins pour n'oser leur contredire sans raison.

C'est ce qui le fit résoudre d'abord à faire voir son ouvrage aux plus habiles Théologiens de l'Eglise Catholique, & à quelques sçavans même des autres Communions qui passeroient pour les plus subtils en Philosophie & en Métaphysique, afin que l'ayant soumis à leur censure ils pussent lui faire sçavoir leurs difficultez & leur jugement avant la publication ; & qu'il pût faire imprimer leurs objections & ses réponses en même tems que son traité. Il communiqua son dessein aux deux principaux amis qu'il avoit dans l'une

1641.

Tom. 3. des  
Lettres. pag.  
522.“  
“  
“Ibid. 592.  
593.

1641.

Tom. 2. des  
Lett. p. 192.  
248. 249.  
Item. pag.  
233.

& l'autre Communion qui fussent les plus propres pour l'y servir, au P. Mersenne en France, & à M. de Zuytlichem en Hollande. Il leur manda la pensée qui lui étoit venue d'en faire tirer seulement *vingt* ou *trente* exemplaires par manière d'épreuves, & de les envoyer à autant de Théologiens pour leur demander leur sentiment, avant qu'il pût tomber entre les mains des Ministres Protestans, & des autres personnes mal affectonnées qui l'attendoient pour y contredire. La mauvaise volonté qu'il avoit remarquée dans certains esprits chicaniers qui se rendroient d'autant plus éloquens dans cette matière qu'ils la comprendroient moins, l'obligeoit à se munir de l'approbation des Docteurs les plus capables & les plus autorisez : & à donner quelque crédit à un ouvrage *qui regardoit la gloire de Dieu* avec plus de soin & d'empressement que son humeur ne lui permettroit d'en avoir, s'il s'agissoit d'une autre matière.

Tom. 3. pag.  
593. initio.

Pag. 249.  
Tom. 2.

La difficulté qu'il trouva depuis dans cet expédient lui fit récrire au P. Mersenne pour prendre avis sur d'autres mesures. „ Je ne voy pas, lui dit-il, que nous puissions faire imprimer les 20 ou 30 exemplaires de mon petit *Traité de Métaphysique* comme je vous l'avois mandé, sans qu'il soit vu de tous ceux qui seront curieux de le voir, soit par la communication de ceux à qui je l'aurai envoyé, soit par l'infidélité du Libraire qui ne manquera pas d'en faire imprimer plus d'exemplaires que je ne voudrai. Il seroit peut-être plus à propos d'en faire faire une impression publique du premier coup. Car enfin je ne crains pas qu'il y ait rien qui puisse désagréer aux Théologiens. Mais j'aurois seulement désiré avoir l'approbation de plusieurs, pour empêcher les *cavillations* des ignorans qui auroient envie de contredire, s'ils n'étoient retenus par l'autorité des personnes doctes. Dans cette pensée j'ai crû qu'il seroit bon que je vous envoyasse mon *Traité en manuscrit*, & que vous le fissiez voir au Père Gibieuf, auquel je pourrois aussi écrire pour le prier de l'examiner : & je suis trompé, s'il manque à me faire la faveur de l'approuver. Vous pourriez ensuite le faire voir aussi à quelques autres selon que vous le jugeriez à propos. Et ainsi avec l'approbation de trois ou quatre, ou même de plusieurs, on le

le feroit imprimer. Je le dédierois même à Messieurs de Sorbonne en général, si vous le trouviez bon, afin de les prier d'être mes protecteurs dans la cause de Dieu. Car je vous dirai que les *carvillations* de quelques-uns m'ont fait résoudre à me munir dorénavant le plus que je pourrai de l'autorité d'autrui, puisque la Vérité est si peu estimée lorsqu'elle est toute seule.

Cependant il avoit fait voir son manuscrit à quelques amis d'Utrecht qui l'en avoient instamment sollicité, & particulièrement à Messieurs Regius & Emilius qui en furent charmés jusqu'à l'extase. M. Descartes qui ne cherchoit pas les éloges de ses amis leur avoit enjoint d'examiner l'Ecrit, tant en Grammairiens qu'en Philosophes. Il fallut obéir, mais ils ne trouvèrent à toucher qu'à la ponctuation & à l'orthographe. Pour lui faire voir néanmoins que les grands éloges qu'ils avoient donnez à cet ouvrage ne devoient pas lui être suspects, ils lui proposèrent deux difficultez touchant l'idée que nous avons de l'Etre infini & infiniment parfait, & lui demandèrent un plus ample éclaircissement à ce qu'il en avoit écrit dans son Traité. M. Descartes leur accorda cette satisfaction avec plaisir, souhaitant de bon cœur qu'aux éloges prés, les Docteurs de Sorbonne fissent le même jugement qu'eux de son Traité.

Le tems s'écoula sans qu'il pût vacquer à l'édition qu'il avoit projetée, parceque la crainte de la rendre publique & commune en Hollande avant qu'on l'eût vûe en France la lui avoit fait différer jusqu'à la veille de son départ pour le voyage de France, où il vouloit être lui-même le porteur de ses exemplaires. L'été expira; son voyage fut rompu; & il lui vint de nouvelles pensées qui lui représentèrent la difficulté qu'il y auroit de faire approuver son livre par le Corps entier de la Sorbonne, par lequel il entendoit non seulement les Docteurs de la maison & société particulière de Sorbonne, mais généralement tous ceux de la Faculté de Théologie de Paris. Il retourna donc à son premier dessein de ne faire tirer qu'un très-petit nombre d'exemplaires pour tenir lieu seulement de copies manuscrites, & servir d'épreuves à ceux dont il attendoit l'approbation ou le jugement. Il pria le P. Mersenne que quand il les lui auroit envoyez, il ne

cc 1641

cc Cela se  
cc contredit  
cc avec la pa-  
cc ge 480. du  
cc 1. vol.

cc  
cc Dés le mois  
cc de Mai 1649.

cc Lettr. 11. de  
cc Regius Mf.  
cc du 5. de Mai.

cc Tom. 1. des  
cc lettr. page  
cc 384. 385.

cc V. la fin de la  
cc lettr. 12. Mf.  
cc de Regius.

Page 233. du  
2. tom.

les

1641.

Tom. 1. des  
lett. p. 480.Cela se  
contredit  
avec la p.  
249. du  
tom. 2.Conciliation  
de ses contra-  
dictions.Tom. 2. des  
Lett. pag.  
265. & 269.

les mît qu'entre les mains des Théologiens qu'il jugeroit *les plus capables, les moins préoccupez des erreurs de l'Ecole, les moins intéressés à les maintenir, & enfin les plus gens de bien, sur qui il reconnoîtroit que la vérité & la gloire de Dieu auroit plus de force que l'envie & la jalousie.* Ce n'est pas qu'il changeât le dessein qu'il avoit de dédier son livre à la sacrée Faculté de Théologie de Paris : mais il vouloit faire voir dès-lors ce qu'il a depuis assuré, que son espérance n'avoit pas été d'obtenir leur approbation en Corps. Il prévoyoit que ses pensées ne feroient pas au goût de la multitude, & qu'elles seroient aisément condamnées où la pluralité des voix auroit lieu. Il témoigna même ne pas se soucier beaucoup de celles des particuliers, soit parcequ'il auroit été fâché qu'ils eussent rien fait à son sujet qui pût être désagréable à leurs confrères, soit parceque ces sortes d'approbations s'obtiennent si facilement pour les autres livres que *la cause pour laquelle on pourroit juger qu'il ne les auroit pas eûes ne lui seroit point désavantageuse.* Lors donc qu'il offrit ses Méditations à la Faculté, ce n'étoit dans le fonds ni pour mandier leur approbation, ni pour attirer même leur protection sur son livre, quoiqu'il leur en fit le compliment ; Mais pour les faire d'autant mieux examiner, afin que si ceux d'un Corps si célèbre ne trouvoient point de justes raisons pour les entreprendre, cela pût l'assurer des vérités qu'elles contenoient.

Pour sauver la contradiction qui paroît entre ce langage, & celui qu'il avoit tenu auparavant, il faut deviner qu'il ne mettoit point de différence entre *l'examen & la protection, entre le jugement & l'approbation* des habiles gens. De sorte que suivant la bonne opinion qu'il avoit de son ouvrage, c'étoit chez lui la même chose qu'*examiner* son livre & le *protéger*, qu'en *juger & l'approuver.*

Avant que de faire tirer les exemplaires qu'il destinoit aux Docteurs choisis de qui il espéroit des objections, il jugea à propos d'en envoyer une copie manuscrite au P. Mersenne pour la faire lire en particulier au P. Gibieuf, & pour lui donner lieu de songer plus efficacement aux moyens de l'impression de Paris, & d'avertir par avance ceux à qui il devoit procurer la lecture des exemplaires. Il envoya le paquet le x de Novembre de l'an 1640 à M. de Zuytlichem qui eut com-  
mission

mission de lire le Traité avant que de le faire tenir au Père Mersenne. Il en avoit donné l'avis à ce Père dès le lendemain par une lettre où il le prévenoit touchant le titre du livre, & la stipulation des exemplaires que le Libraire fourniroit. Le paquet qui fut retardé de plus de huit jours contenoit, outre le Traité de Métaphysique & les objections d'un Prêtre des Pais-bas avec la réponse, trois lettres dont la première étoit l'Epître dédicatoire de l'ouvrage à Messieurs de Sorbonne ; la seconde étoit pour le Père Gibieuf Docteur de Sorbonne ; & la troisième pour le P. Mersenne. Il mandoit au Père Gibieuf que l'honneur qu'il lui avoit fait depuis plusieurs années de lui témoigner que ses sentimens sur la Philosophie ne lui paroissent pas incroyables, & la connoissance qu'il avoit de sa doctrine singulière lui avoient fait souhaiter avec passion qu'il prît la peine de voir l'Ecrit de Métaphysique que le Père Mersenne devoit lui communiquer. Quoiqu'il ne crût pas qu'il y eût d'autre chemin pour démontrer l'existence de Dieu, & faire connoître la nature de l'Ame humaine que celui qu'il avoit pris, il ne prétendoit pourtant pas l'avoir parfaitement suivi, & n'y avoir pas omis beaucoup de choses qui auroient eû besoin d'explication. Mais il se flatoit de pouvoir remédier à tout ce qui y manqueroit pourvu qu'on l'en avertît, & de rendre les preuves dont il se servoit si évidentes & si certaines, qu'elles pourroient être prises pour des démonstrations. Mais le grand point qu'il croyoit y manquer étoit qu'il ne pourroit faire que toutes sortes d'esprits fussent capables de les entendre, ou qu'ils voulussent même prendre la peine de les lire, si elles ne leur étoient recommandées par d'autres personnes que par leur Auteur. Ne sçachant personne au monde plus propre à cela que Messieurs de Sorbonne, ni de qui il pût espérer des jugemens plus sincères, il s'étoit proposé de *rechercher leur protection*. Mais parce que le Père Gibieuf étoit l'un des principaux de leur Corps, il avoit eû particulièrement recours à son assistance, sur l'expérience qu'il avoit d'ailleurs de son affection, sur tout en une occasion où il s'agissoit de *défendre la cause de Dieu*. C'est pourquoi il le prioit dans sa lettre de conduire le Père Mersenne par ses conseils dans la manière dont il faudroit ménager toute cette affaire, de pro-

I 6 4 1.

Le paquet fut retardé de huit jours, & remis entre les mains de M. Descart. par M. de Zuytlich, qui ne put l'envoyer à cause de son voyage de Frise. M. Descart. l'envoya par le Messager pour le prix de trois livres de port.

Pag. 266.  
ibid.

1641.

curer à son livre des juges favorables, & de se mettre de leur nombre.

Sous Leon X.  
fol. 8.

V. ses lettr.  
Mss. au Père  
Mersenne de  
l'an 1641.

Quant à la lettre pour Messieurs de Sorbonne, il laissa au P. Mersenne le soin de régler les termes & les autres formalitez du titre & de la souscription. Il s'étoit principalement chargé de faire voir aux Docteurs l'importance de démontrer par les raisons de la Philosophie l'existence de Dieu & l'immortalité de l'Ame, quoiqu'il fût aux fidèles de croire l'un & l'autre par la Foy. Il les fit souvenir que c'étoit obéir aux ordres du Concile de Latran, qui ordonne aux Philosophes chrétiens de répondre aux argumens de ceux qui tenoient l'Ame mortelle. Et il voulut leur persuader qu'ayant trouvé une excellente méthode pour résoudre toutes sortes de difficultez dans les sciences, plusieurs personnes lui avoient représenté qu'il étoit de son devoir d'en faire l'épreuve sur une matière si importante. Mais en relevant ses raisons jusqu'à les faire passer pour des démonstrations certaines & évidentes, il pensa perdre les fruits de sa modestie dans l'esprit de plusieurs anciens Docteurs de la Faculté, qui n'étant accoutumés ni à son langage ni à sa méthode le crurent suspect de la vanité qui accompagne ordinairement les introducteurs de nouveauté. Il étoit d'avis que le P. Gibieuf corrigéât cette lettre, & la mît en état d'être présentée à une assemblée de la Faculté lorsqu'on distribueroit les exemplaires imprimez du livre à chaque Docteur, ou du moins à ceux que la Faculté nommeroit pour l'examiner.

Pag. 265. &  
267. du 2.  
tom.

Item p. 599.  
600. du 3. vol.

Pour ce qui étoit du Traité même, M. Descartes l'avoit envoyé sans titre & sans nom au Père Mersenne, afin qu'il en pût être le parrain, & qu'il le bâtisât du nom qu'il lui plairoit. Il lui marqua néanmoins celui de *Méditationes de prima Philosophia*, comme le titre qui lui paroïssoit le plus convenable, parce qu'il n'y traittoit pas en particulier seulement de Dieu & de l'Ame, mais en général de toutes les premières choses qu'on peut connoître en philosophant par ordre. Il n'avoit plus les mêmes raisons qu'autrefois pour y supprimer son nom. Il étoit devenu si connu dans le monde, qu'il y auroit eû de l'affectation à ne le pas mettre à la tête du livre, & qu'on auroit pris selon lui cette suppression plutôt pour



pour un effet de vanité que de modestie. Il étoit d'avis qu'on mît *Descartes*, même en Latin. Deux mois après il récrivit que ce nom François étant trop rude en Latin, il croyoit qu'il faudroit mettre dans l'impression *Cartesius*, qui étoit déjà en vogue parmi les gens de Lettres. Mais ce second avis ne fut pas suivi.

Il ne jugea point à propos de publier d'abord l'ouvrage en François comme il avoit fait ses *Essais* : mais ayant écrit ceci principalement pour les doctes, & d'une manière également relevée & nouvelle, il crut devoir parler leur langue, & s'exprimer à leur mode autant qu'il lui avoit été possible.

1641.

Pag. 284.  
tom. 2.

## CHAPITRE II.

*Le Père Mersenne procure des Censeurs à M. Descartes pour lui faire faire des objections contre les Méditations Métaphysiques, afin d'éclaircir la Vérité, & de perfectionner son ouvrage. Abrégé de ces Méditations. Pourquoi M. Descartes ne traite pas de l'Immortalité de l'Ame, mais seulement de sa distinction réelle d'avec le corps. Sa manière d'écrire. Il s'attache moins à l'ordre des matières qu'à celui des raisons. Histoire des premières objections contre son livre faites par M. Catérus Théologien des Pays-bas. Il veut que M. des Argues soit du nombre de ses Juges. Bonne opinion qu'il a de son ouvrage. En quoi consiste principalement l'excellence de ces Méditations.*

**L**E PÈRE Mersenne ayant reçu enfin l'ouvrage attendu depuis tant de têmes voulut récompenser la patience de ceux à qui il l'avoit promis par l'activité & l'industrie dont il usa pour le leur communiquer. Il en écrivit peu de têmes après à M. Descartes : & il lui promit les objections de divers Théologiens & Philosophes pour les étrennes de l'année 1641. M. Descartes en parut d'autant plus surpris qu'il s'étoit persuadé qu'il falloit plus de têmes pour remarquer exactement tout ce qui étoit dans son *Traité*, & tout ce qui y manquoit d'essentiel. Le P. Mersenne pour lui faire voir qu'il n'y avoit ni précipitation ni négligence dans l'examen qu'il en faisoit faire, lui manda qu'on avoit déjà remarqué que dans un

1641.

Pag. 179. du  
2. tom.

annihiler.

Pag. 192. du  
2. tom.Pag. 280. &  
281. tom. 2.\* A l'esprit ou  
à la nature  
intellectuelle.

Traité qu'on croyoit fait exprés pour prouver l'Immortalité de l'Ame, il n'avoit pas dit un mot de cette *Immortalité*. M. Descartes lui répondit sur le champ, qu'on ne devoit pas s'en étonner. Qu'il ne pouvoit pas démontrer que Dieu ne pût anéantir l'Ame de l'homme; mais seulement qu'elle est d'une nature entièrement distincte de celle du Corps, & par conséquent qu'elle n'est point sujette à mourir avec lui. Que c'étoit là tout ce qu'il croyoit être requis pour établir la Religion; & que c'étoit aussi tout ce qu'il s'étoit proposé de prouver. Pour détromper ceux qui voudroient s'entretenir de cette pensée, il fit changer le titre du second Chapitre, ou de la seconde Méditation, qui portoit de *Mente humana* en général, au lieu de quoi il fit mettre de *natura Mentis humanae, quod ipsa sit notior quam corpus*, afin qu'on ne crût pas qu'il eût voulu y démontrer son Immortalité.

Huit jours après, M. Descartes envoya au P. Mersenne un abrégé des principaux points qui touchoient Dieu & l'Ame pour servir d'argument à tout l'ouvrage. Il lui permit de le faire imprimer par manière de sommaire à la tête du Traité, afin que ceux qui aimoient à trouver en un même lieu tout ce qu'ils cherchoient pussent voir en raccourci tout ce que contenoit l'ouvrage, qu'il crut devoir partager en *six Méditations*.

Dans la *première* il propose les raisons pour lesquelles nous pouvons douter généralement de toutes choses, & particulièrement des choses matérielles, jusqu'à ce que nous ayons établi de meilleurs fondemens dans les sciences que ceux que nous avons eû jusqu'à présent. Il fait voir que l'utilité de ce doute général consiste à nous délivrer de toutes sortes de préjugés, à détacher nôtre esprit des sens, & à faire que nous ne puissions plus douter jamais des choses que nous reconnoîtrons ensuite être très-véritables.

Dans la *seconde*, il fait voir que l'Esprit usant de sa propre liberté pour supposer que les choses de l'existence desquelles il a le moindre doute n'existent pas en effet, reconnoît qu'il est impossible que cependant il n'existe pas lui-même. Ce qui sert à lui faire distinguer les choses qui lui \* appartiennent, d'avec celles qui appartiennent au Corps. Il semble que c'étoit le lieu de prouver l'immortalité de l'Ame que  
le

le lecteur devoit attendre de son ouvrage. Mais il voulut le prévenir en mandant au P. Mersenne qu'il s'étoit contenté dans cette *seconde* Méditation de faire concevoir l'*Ame sans le Corps*, sans entreprendre encore de montrer quelle est *réellement distincte du Corps* : parcequ'il n'avoit pas encore en ce lieu-là les *prémisses*, dont on peut tirer cette conclusion que l'on ne trouveroit que dans la *Sixième* Méditation. C'est ainsi que ce judicieux Philosophe tâchant de ne rien avancer dans tout son Traité dont il n'ût des démonstrations très-exactes, se croyoit obligé de suivre l'ordre des Géomètres qui est de produire premièrement toutes les choses d'où dépend la proposition que l'on cherche avant que de rien conclure. La première & la principale chose qui est requise selon lui pour bien connoître l'Immortalité de l'Ame est d'en former une idée ou conception très-claire & très-nette qui soit parfaitement distincte de toutes les conceptions que l'on peut avoir du Corps ; c'est ce qu'il a fait dans la *seconde* Méditation. Il faut sçavoir outre cela que toutes les choses que nous concevons clairement & distinctement sont vraies de la même manière que nous les concevons ; c'est ce qu'il a été obligé de remettre à la *quatrième* Méditation. Il faut de plus, avoir une conception distincte de la nature corporelle ; c'est ce qui se trouve en partie dans la *seconde*, & en partie dans la *cinquième* & la *sixième* Méditations. L'on doit conclure de tout cela, que les choses que l'on conçoit clairement & distinctement comme des substances diverses telles que sont l'Esprit & le Corps, sont en effet des substances réellement distinctes les unes des autres ; c'est ce qu'il conclut dans la *sixième* Méditation. Revenons à l'ordre des Méditations, & de ce qu'elles contiennent.

Dans la *troisième* il développe assez au long le principal argument qu'il a pour prouver l'existence de Dieu. Mais n'ayant pas jugé à propos d'y employer aucune comparaison tirée des choses corporelles, afin d'éloigner autant qu'il pourroit l'esprit du lecteur de l'usage & du commerce des sens, il n'avoit pu éviter certaines obscuritez, auxquelles il avoit déjà remédié dans ses réponses aux premières objections qu'on lui avoit faites dans les Pais-bas, & qu'il avoit envoyées au P. Mersenne pour être imprimées à Paris avec son Traité,

1641.

Pag. 292.  
tom. 2.Pag. 279, de  
2. tom.

1641.

Dans la *quatrième* il prouve que toutes les choses que nous concevons fort clairement & fort distinctement sont toutes vraies. Il y explique aussi en quoi consiste la nature de l'erreur ou de la fausseté. Par où il n'entend point le péché ou l'erreur qui se commet dans la poursuite du bien & du mal, mais seulement l'erreur qui se trouve dans le jugement & le discernement du vrai & du faux. Ainsi l'on ne doit point appliquer ce qu'il dit aux choses qui appartiennent à la foy ou à la conduite de la vie ; mais seulement à celles qui regardent les vérités spéculatives, & qui peuvent être connues par l'aide de la seule lumière naturelle.

Dans la *cinquième* il explique la nature corporelle en général. Il y démontre encore l'existence de Dieu par une nouvelle raison, dont la difficulté se trouve levée dans ses réponses aux premières objections dont nous avons déjà parlé. Il y fait voir comment il est vrai que la certitude même des démonstrations géométriques dépend de la connaissance de Dieu.

Contre l'Ens  
per accidens  
de Regius.

Dans la *sixième* il distingue l'action de l'entendement d'avec celle de l'imagination, & donne les marques de cette distinction. Il y montre que l'Ame de l'homme est réellement distincte du Corps, & que néanmoins elle lui est si étroitement unie qu'elle ne compose que *comme une même chose* (*unumquid*) avec lui. Il y expose toutes les erreurs qui procèdent des sens, avec les moyens de les éviter. Enfin, il y apporte toutes les raisons desquelles on peut conclure l'existence des choses matérielles. Ce n'est pas qu'il les jugeât fort utiles pour prouver ce qu'il leur a fait prouver en ces endroits ; sc. qu'il y a un monde, que les hommes ont des corps, & autres choses semblables qui n'ont jamais été mises en doute par aucun homme de bon sens : mais parce-qu'en les considérant de près on vient à connoître qu'elles ne sont pas si fermes, ni si évidentes que celles qui nous conduisent à la connaissance de Dieu, & de nôtre Ame. De sorte que celles-ci sont les plus certaines & les plus évidentes qui puissent tomber en la connaissance de l'esprit humain.

Pag. 179.  
tom. 2<sup>e</sup>.

Il faut remarquer que M. Descartes ne s'est point attaché dans tout ce qu'il a écrit à suivre l'ordre des matières, mais  
seulement

seulement celui des raisons. C'est-à-dire, qu'il n'a point entrepris de dire en un même lieu tout ce qui appartient à un même sujet, parcequ'il lui auroit été souvent impossible de le bien prouver, d'autant qu'il y avoit des raisons qui devoient être tirées de bien plus loin les unes que les autres. Mais en raisonnant par ordre, c'est-à-dire, en commençant par les choses plus faciles pour passer ensuite aux plus difficiles, il en a déduit ce qu'il a pû, tantôt pour une matière, tantôt pour une autre. Ce qui étoit à son avis le vrai chemin pour trouver précisément la Vérité, & pour la bien expliquer. Il estimoit que l'ordre des matières n'est bon que pour ceux dont toutes les raisons sont détachées, & qui peuvent dire autant d'une difficulté que d'une autre.

1641.

Ibid. pag. 280.

C'est pour cela qu'il ne jugeoit pas à propos, ni même possible d'insérer dans le texte de ses Méditations la réponse aux objections qu'on y pouvoit faire, parceque cela auroit interrompu toute la suite, & auroit même ôté la force de ses raisons, laquelle dépend principalement de ce qu'on doit détourner sa pensée des choses sensibles d'où la plupart des objections seroient tirées. Mais il avoit mis celles qui lui étoient déjà venues des Pais-bas à la fin de son Traité, pour servir de modèle aux autres s'il en venoit, & pour montrer le lieu où on pourroit les faire imprimer les unes ensuite des autres en insérant ses réponses à la fin de chaque objection.

Ces premières objections avoient pour Auteur M. *Cate-*  
*rus* Prêtre demeurant ordinairement à Alcmaer en Hollande,  
Docteur en Théologie de la Faculté de Louvain. Elles avoient  
été faites dès la fin de l'été de l'an 1640 à la sollicitation de  
deux amis de M. Descartes, à qui il avoit envoyé une copie  
manuscrite de ses Méditations pour en avoir leur sentiment,  
& pour faire voir l'écrit à ceux de leur connoissance qu'ils  
jugeroient capables de lui donner de bons avis. Ces deux  
amis, qui étoient M. Bloemaert & M. Bannius Prêtres de  
Harlem, après l'avoir lû pour leur propre satisfaction, l'a-  
voient adressé à leur ami commun d'Alcmaër qu'ils sça-  
voient être très-profond & très-exercé dans la Théologie,  
& dans la Philosophie. Ils lui avoient marqué que n'étant  
pas en état de faire des objections à M. Descartes, comme il  
sembloit l'exiger d'eux, & de tous ses véritables amis, ils at-  
tendoient

Pag. 279.  
280. 282.

1641.

Pag. 281.  
tom. 2.

tendoient de lui ce service comme une des obligations de leur amitié, en l'assurant que M. Descartes le trouveroit très-bon, & qu'il ne manqueroit pas de lui répondre. M. Caterus s'étant laissé vaincre répondit à ces deux amis par des objections qu'il fit sur quelques endroits de la III, la V, & la VI Méditations; & qu'il accompagna de toutes les honnêtetez & de toute la modestie qui précède & qui conduit ordinairement les vrais sçavans, & les amateurs de la Vérité. Les deux amis envoyèrent à M. Descartes les objections telles qu'ils les avoient reçues : & ce fut pareillement à eux qu'il adressa la réponse qu'il y fit. Il tâcha sur tout de ne pas se laisser vaincre en honnêtetez, & en témoignages d'estime pour M. Caterus dont il se fit un nouvel ami pour le reste de ses jours. M. Caterus étoit natif de la ville d'Anvers, d'une maison connue dans le Païs par divers exemples de piété. Il étoit plus âgé que nôtre Philosophe d'environ cinq ans; & il avoit pour frère puîné un Jésuite qui se signaloit par la prédication en Flandre, tandis que de son côté il travailloit en Hollande à faire revenir doucement les égarez à la foy catholique. M. Descartes étant sur le point d'envoyer son Traité au P. Merfenne pour être publié en France, avoit fait demander à M. Caterus la permission d'y envoyer aussi ses objections pour être imprimées avec sa réponse à la fin du Traité. Elle lui fut accordée à condition que l'Auteur ne seroit pas nommé ni au titre des objections, ni dans la réponse. C'est pourquoy Monsieur Descartes voulant lui donner cette satisfaction manda au Père Merfenne d'effacer le nom de ce pieux & sçavant Théologien par tout où il le trouveroit.

Pag. 279.  
nt supra.

Ibidem.

Pag. 280.  
tom. 2.

A l'égard des Sçavans de Paris qui devoient donner leurs objections, il pria le même Père de ne les point presser si vivement, se souvenant de ce que M. Caterus lui avoit dit, Qu'il falloit beaucoup de têmes pour pouvoir y remarquer tout ce qui s'y trouveroit digne de remarque. Je serai bien  
 „ aisé, mande-t-il au Père, qu'on prenne du têmes pour faire  
 „ les objections. Car il importe peu que ce Traité soit encore  
 „ deux ou trois ans sans être divulgué. Et parce que la co-  
 „ pie en est fort mal écrite, & qu'elle ne pourroit être vûe  
 „ que par un lecteur à la fois, il me semble qu'il ne seroit pas  
 mauvais



mauvais qu'on en fît imprimer par avance 20 ou 30 exemplaires. Je serai fort aise de payer ce que cela coutera : & c'est ce que j'aurois fait faire *dés ici*, si j'avois pû me fier à aucun Libraire, & si je n'avois appréhendé que les Ministres de ce Pais ne le vissent avant nos Théologiens. Pour le stile, je souhaiterois de bon cœur qu'il fût meilleur qu'il n'est. Mais hors les fautes de Grammaire, s'il y en a, & ce qui peut sentir le Gallicisme ou la phrase Françoisé, je crains qu'il ne s'y puisse rien changer sans préjudice du sens. Au reste, je ne serois point fâché que M. des Argues fût aussi l'un de mes Juges, s'il luy plaisoit d'en prendre la peine, & je me fie plus en lui seul qu'en trois Théologiens. On ne me fera point aussi de déplaisir de me faire plusieurs objections, & des plus fortes. Car je me promets qu'elles serviront à faire mieux connoître la vérité ; & graces à Dieu je n'ai pas peur de n'y pouvoir point satisfaire. Je vous prie seulement de faire toujours voir les premières objections avec mes réponses à ceux qui m'en voudront faire d'autres, afin qu'ils évitent les redites, & qu'ils ne me proposent point ce à quoi j'aurois déjà répondu.

Le Père Gibieuf en auroit fait d'excellentes s'il avoit été moins persuadé de l'excellence de cet ouvrage. Mais il ne songea qu'à servir M. Descartes pour lui en faciliter l'approbation. Il jugea à propos de faire voir ses Méditations au Supérieur général de la congrégation de l'Oratoire, pour avoir lieu de lui mander plus de choses qui pussent lui faire un plaisir auquel il ne pouvoit être que très-sensible, ayant pour ce fruit de ses veilles une affection toute paternelle. Cette affection contribuoit sans doute à le lui faire considérer comme une pièce accomplie, & à lui faire rejeter les défauts que ses censeurs y trouvoient sur le peu d'intelligence ou la mauvaise disposition de ses lecteurs. Tantôt il remercioit Dieu de se voir satisfait de son travail, croyant avoir trouvé comment on peut démontrer les vérités Métaphysiques d'une manière qui est plus évidente que les démonstrations de Géométrie. Tantôt il se laissoit aller à la complaisance de marquer aux autres l'opinion avantageuse qu'il en avoit conçûe. Assûrez-vous, dit-il au P. Mersenne, qu'il n'y a rien dans ma Métaphysique que je ne croye être, *ou très-connu*

P \* par

« 1641

« —————

«

«

«

« Pag. 282.

« 283.

«

«

«

«

« Pag. 281.

« & fusius

« pag. 292.

« tom. 2.

«

«

«

« Idem pag.

« 285. ibid.

«

Pag. 284.

tom. 2.

Pag. 278. du

2. tom.

« Pag. 287.

« du 2. tom.

« Vel lumine

1641. „ *par la lumière naturelle, ou démontré très-exactement ; & que je*  
 „ *me fais fort de le faire entendre à ceux qui voudront &*  
*naturali* „ *pourront y méditer. Mais je ne puis pas donner de l'esprit*  
*notissimum,* „ *aux hommes, ni faire voir ce qui est au fonds d'un cabinet*  
*vel accu-* „ *à des gens qui ne veulent pas entrer pour le regarder.*  
*rate demon-* „  
*stratum.* „

Epist. ad P.  
Dinet. art. 38.

Tom. 2.  
des lettr. p.  
292.

Il fondoit toute l'estime qu'il avoit pour cet ouvrage ( qu'il ne faisoit pas même difficulté de préférer à ses Essais ) sur l'intention qu'il avoit eüe de renfermer tous les principes de sa Philosophie dans ces six Méditations, comme il l'avoïa depuis au Père Dinet Provincial des Jésuites de France. C'est ce qu'il déclara même en secret au P. Mersenne dès le mois de Janvier 1641, nonobstant les raisons qu'il croyoit avoir pour faire un mystère de ces principes qu'il n'avoit pas voulu découvrir dans ses Essais. Entre nous, dit-il à ce Père, ces  
 „ six Méditations contiennent tous les fondemens de ma Phy-  
 „ sique. Mais il ne faut pas le dire, s'il vous plaît. Car ceux  
 „ qui favorisent Aristote feroient peut-être plus de difficulté de  
 „ les approuver. J'espère que ceux qui les liront s'accoutume-  
 „ ront insensiblement à mes principes, & qu'ils en reconnoî-  
 „ tront la vérité avant que de s'appercevoir qu'ils détruisent  
 „ ceux d'Aristote.

Clerf. Rel.  
Mss. &c.

Ce livre renferme tout le fonds de sa doctrine, & l'on peut dire que c'est une pratique très-exacte de sa Méthode. C'est le seul de ses ouvrees qu'il sembloit avoir adopté comme s'il eût abandonné tout le reste. Et selon M. Clerfelier, il avoit coutume de le vanter dans la conversation familière de ses plus intimes amis, comme contenant des vérités importantes qui n'avoient jamais été bien examinées avant lui, & qui donnoient pourtant l'ouverture à la vraie Philosophie, dont le point principal consiste à nous convaincre de la différence qui se trouve entre l'Esprit & le Corps. C'est ce qu'il a fait dans ces Méditations par une voye *Analytique*, c'est-à-dire, par une méthode d'inventer & de résoudre, qui ne nous apprend pas seulement cette différence, mais qui nous découvre en même tems le chemin qu'il a suivi pour parvenir à cette connoissance. Par ce moyen il a paru que la plupart des faux raisonnemens de la Philosophie vulgaire ne sont fondez que sur le peu de connoissance que l'on a eü jusqu'ici

qu'icy de la distinction véritable qui est entre l'Esprit & le Corps, & en quoy elle consiste. Ignorance qui fait que souvent l'on attribué à l'un ce qui appartient à l'autre, & qui est cause de toutes les extravagantes pensées que les Anciens ont eûes de leurs Dieux, & de celles que l'on a encore aujourd'huy touchant les actions des Bêtes, & leur principe. M. Descartes en détruisant ces pensées semble avoir détruit le principal retranchement des Libertins & des Athées, qui ne peuvent raisonner que sur ces faux principes. Car s'il étoit vray qu'un peu de matière disposée d'une certaine façon dans les Animaux fût capable des sentimens, des passions, des imaginations, du choix, du raisonnement, en un mot, de toutes les pensées que quelques uns leur attribuent : il n'y auroit point de raison qui pût nous convaincre que ce ne fût pas la même chose dans les hommes. Mais quand par les principes de M. Descartes & par les voyes qu'il a tenuës, on a une fois bien conçu la distinction qui est entre l'Esprit & le Corps; sçavoir, que l'essence du Corps consiste simplement *dans l'étendue*, & qu'il ne peut être capable que des suites & des propriétés qui en dérivent; & que l'Esprit ou l'Ame de l'homme est une *chose qui pense*, capable de toutes les fonctions qui marquent en nous quelque perfection ou connoissance, & qui ne peuvent être conçûes comme dépendantes d'une chose étendue de quelque manière qu'on la puisse subtiliser : on ne peut après cela tomber dans aucune erreur touchant la nature de nôtre Ame, ny même touchant la Divinité.

Ainsi M. Descartes ne s'est pas contenté comme les grands Philosophes & Mathématiciens des derniers siècles d'orner & d'enrichir la République des Lettres par les beaux secrets de la Physique qu'il a révélés au Public. Ce qui l'a rendu recommandable pardeffus les autres, est principalement ce qu'il a écrit des *choses Métaphysiques* : étant le seul, selon les Cartésiens, qui nous en ait fait concevoir les véritables idées. En quoy il faut prendre garde de ne pas confondre les *Choses Métaphysiques* avec les *Véritez Métaphysiques*, qui ont une grande différence entre elles. Celles-cy ne sont autre chose que certaines propositions claires & évidentes communément connus de tout le monde, qui nous servent de règle pour

P ij      juger

1641.

Mss. Rel. de Clerfel.

De l'ame des Bêtes.

Clerfel. tom. 2. des letr. pag. 6. &amp; 7. de la préf.

1641. » Juger de la vérité des Choses ; mais qui ne nous mènent à  
 » la connoissance de l'existence d'aucune ; & qui considérées en  
 » elles-mêmes ne sont point conçûes comme les propriétés d'au-  
 » cune substance , mais seulement comme des vérités qui resi-  
 » dent dans l'entendement sans subsister ailleurs. Au lieu que  
 » par les *choses Métaphysiques* on entend des Choses ou des Sub-  
 » stances intelligentes , ou même des Propriétés qui appar-  
 » tiennent à ces Substances , lesquelles sont détachées de la  
 » Matière , & ont une subsistance propre indépendante d'elle,  
 » qui sont connuës sans elle , & connuës avant elle. Ce n'est  
 pas que plusieurs grands personnages n'eussent parlé des cho-  
 ses intellectuelles avant M. Descartes , & qu'ils n'eussent mê-  
 me traité dignement leur sujet. Mais personne avant luy n'a-  
 voit bien distinctement conçu en quoy consiste précisément  
 l'essence d'une chose si spirituelle ; personne ne l'avoit si net-  
 tement distinguée de celle des choses matérielles ; personne  
 n'avoit si heureusement séparé les fonctions des unes d'avec  
 les fonctions des autres. C'est en quoy consiste la principale  
 obligation que la Philosophie & la Religion ont à M. Des-  
 cartes , si l'on s'en rapporte au sentiment de M. Clerfeliér,  
 & de quelques habiles Théologiens qui se sont rendus ses  
 sectateurs.

Clerfel. ibid.  
 Item, Rel.  
 Ms. du même.

Reflex. sur la  
 Philosoph.  
 pag. 370.

Le Père Rapin qui n'étoit pas de ce nombre s'est contenté  
 de dire que M. Descartes a approfondi les matières de la  
 Métaphysique plus que les autres Philosophes , sans en ex-  
 cepter ny le Chevalier d'Igby , ny les Jésuites Suarez & Fon-  
 séca , dont il avoit parlé auparavant & qui passent pour les  
 meilleurs & les plus profonds Métaphysiciens de l'Ecole.



## CHAPITRE III.

*Histoire des secondes Objections faites par divers Théologiens & Philosophes de Paris contre les Méditations Métaphysiques. Réponse de M. Descartes, suivie d'un autre Ecrit disposé selon la méthode des Géomètres. Livre de M. Morin de Deo. Jugement qu'en fait M. Descartes, & sa modestie à parler de l'Infini. Histoire des troisièmes Objections faites par M. Hobbes Anglois. Conduite de M. Hobbes dans l'étude de la Philosophie. Jugement de son esprit. Cours méthodique de la Philosophie Cartésienne. M. Descartes renonce à la Réfutation de la Philosophie scholastique. Il répond aux Remarques de M. Hobbes sur sa Dioptrique, & veut rompre commerce de lettres avec luy après avoir connu son génie.*

**L**E PÈRE Merfenne voulant tenir sa parole à M. Descartes luy envoya dès le mois de Janvier de l'an 1641 les objections qu'il avoit pû recueillir de la bouche des Théologiens & des Philosophes, qu'il avoit consultez dans Paris. Leurs difficultez n'étoient ny fort considérables ny en grand nombre, quoique ce Père eût tâché d'y joindre quelques-uns des siennes, & qu'il eût fait son possible pour en faire naître aussi sur sa réponse aux premières Objections, qu'il luy avoit fait tenir dans le dessein de la faire examiner avec le reste. Ces secondes Objections qui étoient au nombre de sept regardoient quelques endroits répandus dans toutes les Méditations, hors la première. Il parut à M. Descartes qu'elles avoient été faites par des personnes sincères, & qui étoient d'ailleurs persuadées de la solidité de ses principes, & de la vérité de la plupart des choses qu'il avoit avancées. Il y fit une réponse fort exacte. Et parce que les Auteurs de ces objections avoient témoigné par la plume du Père Merfenne que ce seroit une chose fort utile, si à la fin de ses solutions, après avoir premièrement avancé quelques définitions, quelques demandes, & quelques axiômes, il concluoit le tout selon la méthode des Géomètres; afin que d'un seul regard les lecteurs pussent y voir ce qui de-

Aux objections de Caté-  
rus.

« V. les se-  
« condes ob-  
« jections à  
« la fin.

«

«

1641.

voit les satisfaire, & qu'il remplît tout d'un coup l'esprit de la connoissance de la Divinité : il fut ravi qu'ils luy eussent fait une proposition si agréable & si facile à exécuter. Il joignit donc à sa réponse pour leur satisfaction un autre Ecrit contenant, *Les raisons pour prouver l'existence de Dieu, & la distinction qui est entre l'esprit & le corps humain, disposées d'une manière Géométrique.* L'Ecrit consiste en dix définitions, sept demandes, dix axiômes ou notions communes, & quatre propositions contenant les démonstrations que l'on avoit souhaitées. Tout cela fut rangé dans l'édition des Méditations après les objections de M. Catérus sous le titre de *secondes Objections* avec leurs réponses séparées.

Pag. 186 du  
2<sup>e</sup> tom.

Pendant que M. Descartes songeoit à répondre aux secondes objections, il reçut de M. de Zuytlichem qui étoit nouvellement de retour à la Haye un petit livre de M. Morin, avec l'écrit d'un Philosophe Anglois qui luy étoient adressés de Paris par le Père Mersenne. Sur ce que ce Père luy avoit écrit au mois de Décembre de l'année précédente touchant ce nouveau livre de M. Morin où il traitoit *de Dieu*, il avoit témoigné quelque desir de le voir d'autant plus volontiers que le Père luy avoit mandé que l'Auteur y procédoit en Mathématicien : quoique dès-lors il n'en conçût pas une grande espérance, & qu'il ne crût pas M. Morin fort capable de réussir dans un genre d'écrire où il sembloit ne s'être jamais beaucoup exercé. Il en fit sçavoir son sentiment au P. Mersenne sur la fin de Janvier en ces termes. » J'ay parcouru le livret de M. Morin (*de Deo*, ) dont

Pag. 183 &  
284.  
Ibid.

Pag. 189.  
Ibid.

» le principal défaut est qu'il traite par tout de l'Infini comme si son esprit étoit au dessus, & qu'il en pût comprendre les propriétés. C'est une faute qui est presque commune à tous ceux qui ont entrepris d'écrire sur ce sujet, & que j'ay tâché d'éviter avec soin. Car je n'ay jamais traité de l'Infini ni que *pour me soumettre à luy*, & non point pour déterminer ce qu'il est, ou ce qu'il n'est pas. M. Morin, avant que de rien expliquer qui soit en controverse dans son xvi<sup>e</sup> théorème où il commence à vouloir prouver que Dieu est, appuye son raisonnement sur ce qu'il prétend avoir réfuté le mouvement de la Terre, & sur la pensée que tout le Ciel tourne autour d'elle : ce qu'il n'a nullement prouvé. Il suppose



suppose aussi qu'il ne peut y avoir de nombre infini, &c. ce qu'il ne sçauroit pareillement prouver. Ainsi tout ce qu'il met jusqu'à la fin, est fort éloigné de l'évidence & de la certitude Géométrique qu'il sembloit promettre au commencement. Ce qui soit dit entre nous s'il vous plaît, parce que je ne desire nullement luy déplaire.

L'Ecrit du Philosophe Anglois que M. Descartes reçût en même têmes que le liure de M. Morin, n'étoit autre chose que les objections que M. *Hobbes* avoit faites sur les Méditations Métaphysiques à la sollicitation du Père Mersenne. M. Hobbes cherchoit depuis long-têmes une occasion telle qu'elle pût être pour se faire connoître à M. Descartes, & faire avec luy quelques habitudes pour la Philosophie. Il étoit âgé de huit ans plus que M. Descartes, & il ne mourut qu'après une vie de quatre-vingts-onze ans. Il avoit autrefois oublié son Grec & son Latin pour se donner plus parfaitement à la Philosophie Scholastique, & sur tout à la Logique & à la Métaphysique, dans laquelle il brilloit sur tous les Hibernois en sa jeunesse. Mais ayant remarqué ensuite que les gens d'esprit se moquoient de luy, il renonça aux vains exercices de cette sorte de Philosophie, comme n'étant propre qu'à gâter un esprit & à fournir de la chicane à des Sophistes. Pour se frayer un chemin nouveau à la Philosophie, il avoit repris les belles Lettres & s'étoit mis à la lecture de tous les anciens Grecs & Latins, sans se rendre pourtant leur esclave & sans négliger aussi ce que les meilleurs Scholastiques ou Modernes avoient imaginé: jusqu'à ce que les conseils des deux premiers Philosophes de l'Angleterre, le Chancelier Bacon & le Baron de Cherbury\*, le déterminèrent tout-à-fait à se défaire de tous ses préjugés, & à bâtir tout de neuf. Il voulut commencer par l'étude des Mathématiques à cause de la certitude, de l'évidence, & de la netteté de ces connoissances. Mais il fit en ce point la même faute qu'avoit faite Scaliger de s'y appliquer trop tard, étant âgé pour lors de plus de quarante ans: & il trouva comme Scaliger de nouveaux *Viêtes*, qui le redressèrent dans la suite pour avoir voulu se commettre avec eux. Ce fut principalement après l'an 1634 qu'étant venu en France il s'appliqua tout de bon à la Philosophie naturelle

« 1641.

« —————

«

«

«

«

Tom. 2. des  
lett. pag. 284.  
286.

Thomas.

Né à Mal-  
mesbury les.  
Avril 1588.Vit. Hobb.  
item vit. Au-  
tar.\* Edouard  
Herbert.

Vvallis, &amp;c,

1641.

turelle dont il avoit pris le goût dans les conversations du Père Merfenne avec lequel il avoit fait d'étroites liaisons, nonobstant la diversité de leur Religion. Ce Père luy ayant fait remarquer que tout se fait dans la Nature d'une manière *Mécanique*, luy avoit en même têmes inspiré une forte passion pour connoître M. Descartes, de qui il tenoit cette maxime & la plûpart des beaux principes que M. Hobbes luy entendoit débiter. Mais son retour de l'an 1637 en Angleterre avoit rompu ses projets, jusqu'à ce que la lecture des *Essays de la Méthode* de M. Descartes ralluma en luy ce desir. Les troubles de la Grand-Bretagne l'ayant fait revenir en France sur la fin de l'an 1640, il trouva dans Paris le repos & la sûreté qu'il cherchoit pour cultiver sa Philosophie à loisir, & il se lia plus étroitement que jamais avec le P. Merfenne & M. Gassendi, qui étoient les principaux conseillers & les compagnons de ses études.

Vit. Hobb.  
Auctar.

Tom. 2. des  
letr. de Des-  
cartes. *passim.*

Ce fut précisément en ce têmes-là que le P. Merfenne luy procura l'occasion qu'il avoit tant recherchée pour pouvoir entretenir quelque commerce de lettres avec M. Descartes : & ce Père en luy communiquant le manuscrit des *Méditations Métaphysiques* luy déclara que pour mériter l'amitié & l'estime de M. Descartes il falloit faire les objections les plus fortes qu'il pourroit trouver contre cet ouvrage, & les envoyer à son Auteur, qui ne manqueroit pas de les honorer d'une réponse. M. Hobbes crut ce Père, & fit des objections contre les *Méditations* de M. Descartes qu'il mit entre les mains du Père pour les luy faire tenir, sans luy permettre néanmoins de déclarer encore pour cette première fois son nom à M. Descartes. Le P. Merfenne avoit accompagné l'écrit de M. Hobbes d'un mot de recommandation pour son ami, afin que M. Descartes connût son mérite, & qu'il sçût sur tout de quelle Philosophie ce sçavant Anglois faisoit profession. M. Descartes ravi d'apprendre que le nombre des vrais Philosophes fût augmenté d'un aussi noble & aussi excellent sujet qu'étoit M. Hobbes, voulut étudier son génie dans ses objections, mais il ne les trouva point assez propres pour luy faire juger de sa solidité & de sa profondeur. Il en écrivit au P. Merfenne en luy envoyant sa réponse à ces objections dès le mois de Janvier : & il luy témoigna

moigna la crainte qu'il avoit que le reste que M. Hobbes avoit à luy envoyer ne fat pas meilleur. Mais pour ne se pas rendre indigne de l'amitié d'un homme en qui il reconnoissoit du mérite d'ailleurs, & qui devoit avoir quelque goût en ce qu'il faisoit cas de luy, il protesta de ne vouloir rien faire ny rien dire qui fût capable de le dés-obliger. Il se contenta de déclarer au Père Merfenne ce qu'il pensoit de sa Philosophie en ces termes. » Je n'ay pas peur, dit-il, que sa Philosophie semble être la mienne, quoiqu'il ne veuille considérer comme moy que les figures & les mouvemens. Ce sont bien les vrais principes : mais si on commet des fautes en les suivant, elles paroissent si clairement à ceux qui ont un peu d'entendement, qu'il ne faut pas aller si vite qu'il fait, pour y bien réussir.

La réponse que fit M. Descartes à ses objections étoit insérée dans le corps même de ces objections, & jointe à la fin de chaque article. On garda le même ordre dans l'édition des Méditations sous le titre de *Troisièmes Objections*. Le P. Merfenne avoit été prié quelques jours auparavant par M. Descartes de ne luy envoyer de toute l'année aucunes objections ny aucunes questions à résoudre que celles qui regardoient sa Métaphysique, parce qu'il étoit bien-aise de pouvoir jouir de tout cet espace de têmes pour disposer sa Philosophie dans une telle méthode qu'elle pût être aisément enseignée. Il s'agissoit du cours Philosophique qu'il avoit entrepris dès l'année précédente de mettre en ordre selon ses principes & sa méthode, avec un abrégé de la Philosophie scholastique qu'il vouloit mettre à côté pour en faire un parallèle & pour la réfuter en y joignant ses notes. La première partie de ce bel ouvrage qu'il n'avoit pas encore achevée au commencement de cette année, contenoit presque les mêmes choses que ses Méditations Métaphysiques, sinon qu'elle étoit d'un stile tout différent, & que ce qu'il avoit mis tout au long dans celles-cy se trouvoit plus abrégé dans celle-là : comme il y avoit aussi des choses dans cette première partie de son cours Philosophique qui étoient plus étendues que dans ses Méditations. Il continua cet ouvrage pendant quelque têmes, mais il perdit bien-tôt l'envie qu'il avoit eüe d'y faire une exposition de la Philo-

Q\*

sophie

1641.

« Tom. 2.  
des lettr.  
« pag. 286.

Pag. 284.  
Ibid.

1641.

Tom. 2. des  
lett. pag. 284.

1641.

Tom. 3.

des lettr.

pag. 18.

\* Du Feuillet.

lant.

\* Aux Jé-  
suites.Tom. 2. pag.  
284.Tom. 3. des  
lettr. pag. 119  
ou 122.

*Spiritus in-* „  
*tus alens, &* „  
*mens infusa* „  
*per artus* „  
*molem agi-* „  
*tans seseque* „  
*ingenti cor-* „  
*pore miscens.*

sophie scholastique pour la réfuter. C'est néanmoins ce qu'il dissimula pour tenir ses adversaires en haleine, & les entretenir toujours dans la crainte de son examen & de sa censure. Mais comme il n'avoit point de secret pour le P. Mersenne, il luy en découvrit sa pensée quelque têmes après en ces termes. » Il est certain, dit-il, que j'aurois choisi le *Compendium* du Père Eustache \* comme le meilleur de tous les Scholastiques, si j'en avois voulu réfuter quelqu'un. Mais aussi est-il vray que j'ay entièrement perdu le dessein de réfuter cette Philosophie. Car je vois qu'elle est si absolument & si clairement détruite par le seul établissement de la mienne, qu'il n'est pas besoin d'autre réfutation. Mais je n'ay pas jugé à propos d'en rien écrire à ceux que vous sçavez \*, ny de leur rien promettre là-dessus, à cause que je pourray peut-être changer de dessein, s'ils m'en donnent occasion.

Mais nonobstant la prière que M. Descartes avoit faite au Père Mersenne dès le commencement de l'année de ne luy point envoyer d'autres objections que celles qui regarderoient ses Méditations Métaphysiques, ce Père ne pût s'empêcher de luy communiquer les remarques que M. Hobbes avoit faites sur sa Dioptrique, ny Monsieur Descartes luy refuser la satisfaction de répondre à son ami. Quoique la chose eût été concertée aux Minimes de la Place Royale, on feignit néanmoins que M. Hobbes avoit écrit d'Angleterre & adressé ses remarques au P. Mersenne, qui les avoit fait tenir à M. Descartes par la voye de M. de Zuytlichem. M. Hobbes débutoit dans son Ecrit par un commencement qui ne regardoit point la Dioptrique de M. Descartes. » Il y parloit de Dieu & de l'Ame comme de choses corporelles. Il y discourroit sur son *Esprit interne* qu'il établissoit comme le principe de toutes choses, & il y traitoit beaucoup d'autres sujets qui ne touchoient nullement M. Descartes. Car encore qu'il prétendît que la *Matière subtile* de celui-cy fût la même chose que son *Esprit interne*, l'une n'étoit nullement reconnoissable dans l'autre. Premièrement parce que M. Hobbes vouloit que son *Esprit interne* fût la cause de la dureté, au lieu que la *Matière subtile* de M. Descartes est plutôt la cause de la mollesse. Ensuite par-

ce

ce qu'il n'étoit pas aisé de comprendre par quel moyen cét *Esprit interne*, qui de sa nature devoit être très-mobile, pouvoit être si bien renfermé dans les corps durs qu'il n'en pût jamais sortir : ny comment il se glissoit & entroit dans les corps mous lorsqu'ils deviennent durs.

1641.

Sans s'engager à la discussion de cette opinion de M. Hobbes, il se réduisit à examiner seulement les raisons par lesquelles il tâchoit de réfuter sa Dioptrique dans la suite de son Ecrit, qui étoit dressé en forme de lettre Latine écrite au P. Mersenne. Il fit sa réponse en même langue, & l'adressa au même Père. M. Hobbes y fit une longue réplique qui fut envoyée à M. Descartes dès le septième de Février. Mais tout le commerce de cette paisible dispute résidoit dans le Père Mersenne qui en étoit le centre, sans que M. Descartes & M. Hobbes se parlassent ou s'écrivissent immédiatement. M. Hobbes traitant M. Descartes avec beaucoup de respect & de retenue tâcha de défendre son *Esprit interne* : & ajoutant que par cét *Esprit interne* il n'entendoit autre chose qu'un *corps subtil & fluide*, il crut se justifier par là d'avoir dit que son *Esprit interne* étoit la même chose que la *Matière subtile* de M. Descartes, ne voyant pas, disoit-il, la différence qu'il y a entre un corps subtil & une matière subtile. Il répondit aussi aux difficultés que M. Descartes trouvoit dans le reste de son hypothèse.

Pag. 127. ou  
157. du 3.  
tom.

Le Père Mersenne qui n'avoit envoyé d'abord qu'une partie de l'Ecrit de M. Hobbes à M. Descartes luy envoya le reste avec cette réplique. Ce qui obligea M. Descartes à une nouvelle réponse pour ce reste, parce qu'il sut que quelques personnes assez habiles tenoient pour de vraies & légitimes démonstrations ce qui étoit contenu dans cét Ecrit, quoique cela fût contraire à ce qu'il avoit publié touchant les réfractions. C'est tout ce qu'il put obtenir de son génie pour celui de M. Hobbes dont il se laissa en peu de tems. Au lieu de répondre au dernier Ecrit, c'est-à-dire à la réplique de M. Hobbes, il écrivit au Père Mersenne pour luy marquer les raisons qu'il avoit de rompre de bonne heure tout commerce avec ce Philosophe, afin de pouvoir le conserver au nombre de ces amis du commun qui s'estiment de

Pag. 149. ou  
153. ibid.Pag. 157. &  
suiv.

1641.

loin & qui s'aiment sans communication. Il luy manda de nouveau l'opinion qu'il avoit de cet Esprit qu'il jugeoit opiniâtre & dangereux même dans sa singularité, quoiqu'il ne fût pas dotié d'une grande justesse ny d'une grande force pour le raisonnement. Mais afin que M. Hobbes ne crût pas l'avoir épuisé en réponses, & qu'il ne prît pas son silence pour une impuissance, il envoya au Père Mersenne les réponses toutes dressées à son dernier Ecrit. Il pria ce Père que si le Philosophe Anglois étoit dans une semblable pensée, il débitât, comme de son chef, ces réponses qu'il luy envoyoit, sans qu'il parût en aucune manière qu'elles luy fussent venues de plus loin que du couvent des Minimes de Paris.

---

#### CHAPITRE IV.

*Histoire des quatrièmes objections faites sur les Méditations de M. Descartes par M. Arnaud Docteur de Sorbonne. Qualitez de l'esprit & des connoissances de ce Docteur. Estime que M. Descartes fait de ses objections. Efforts qu'il fait pour y répondre. Ressemblance de la Philosophie de M. Descartes avec celle de S. Augustin. Utilité des objections de M. Arnaud pour corriger les Méditations de M. Descartes. Difficulté sur la manière d'expliquer la Transsubstantiation. M. Descartes & M. Arnaud se sont peu connus depuis. Ouvrages divers de M. des Argues estimez de M. Descartes.*

Pendant que le mois de Février se consumoit en objections & en réponses sur les Méditations & sur la Dioptrique entre M. Hobbes & M. Descartes, le P. Mersenne avoit eu soin de communiquer diverses copies des Méditations à plusieurs Docteurs de la Faculté de Théologie pour les convier à examiner l'ouvrage, & à luy donner leurs corrections ou leurs objections pour M. Descartes. Mais soit qu'ils l'approuvassent entièrement, soit qu'ils le méprisassent, soit enfin qu'ils ne l'entendissent point, il ne se trouva personne dans tout ce grand & vénérable corps qui voulût s'ériger en censeur de M. Descartes, si l'on en excepte



un jeune Docteur ou Licencié de Sorbonne, qui ayant lû autrefois les Effais de la Méthode de M. Descartes avec plaisir, avoit acquiescé au desir du Père Mersenne avec l'espérance de retrouver le même plaisir dans la lecture des Méditations.

1641.

Ce Docteur étoit le célèbre Monsieur *Arnaud* que l'on croit encore aujourd'huy plein de vie, & qui par cette considération doit nous dispenser de parler de luy. Il n'étoit encore alors âgé que de vingt-huit ans & de quelques mois : & M. Descartes malgré tout son discernement auroit été trompé par ses objections sur ses Méditations, comme il l'avoit été dix-huit mois auparavant sur l'âge de M. Pascal par son Traité des Coniques, si le Père Mersenne n'y avoit pourvû en le prévenant. M. Arnaud n'ayant pû obtenir de ce Père qu'il liroit les Méditations gratuitement, se crut obligé de faire deux personnages dans l'examen qu'on demandoit de luy. Il parut d'abord en Philosophe pour luy représenter les principales difficultez qu'on pourroit luy objecter touchant les deux grandes questions de la nature de l'Esprit humain, & de l'existence de Dieu. Il fit ensuite la fonction d'un Théologien pour marquer à M. Descartes les choses qu'il jugeoit capables de choquer les oreilles accoustumées aux expressions ordinaires de la Théologie, ou qu'il ne jugeoit point assez conformes au langage des Catholiques touchant quelques dogmes particuliers.

On dit qu'il  
est né en 1612.  
le 6. de Fé-  
vrier.

M. Descartes n'avoit pas encore eu d'adversaire plus raisonnable ny plus habile que ce jeune Docteur, qui non content de s'être approfondi dans toutes sortes de connoissances, faisoit encore régner un esprit parfaitement géométrique dans tous ses raisonnemens. Mais au lieu de perdre le têmes à l'admirer, il mit toute son application à luy répondre. Ce qui luy donna d'autant plus d'exercice qu'il avoit à satisfaire un esprit auquel il ne luy étoit pas possible d'imposer ou de donner le change, & qu'il s'agissoit de foudre en même têmes des difficultez très-solides & très-subtilement proposées. Il écrivit au Père Mersenne pour luy marquer qu'il n'auroit pû souhaiter un examinateur de son livre plus clairvoyant & plus officieux. Qu'il en avoit été traité avec tant de douceur & d'honnesteté, qu'il ne pouvoit presque s'ima-

M. Arnaud  
n'avoit pas en-  
core le bonnet  
de Docteur,  
qu'il ne prit  
qu'en 1642.

Epist. præli-  
min. ad res-  
ponf.

1641.

Lettr. MS.  
de Desc. de  
l'an 1641.

Sc. je pense  
donc je suis.  
lib. 2. de libe-  
ro arbitr. cap.  
3. & lib. XI.  
cap. 26. de  
Civ. Dei.

giner que ce fût un adversaire qui eût voulu écrire contre luy : mais qu'il avoit examiné ce qu'il avoit combattu avec tant de soin, qu'il espéroit que rien ne luy feroit échappé ; & que ses manières vives & pénétrantes à pousser les choses auxquelles il ne pouvoit accorder son approbation luy faisoient croire qu'il n'avoit point eû la complaisance de luy rien dissimuler. Aussi témoignoit-il être moins touché de la qualité de ses objections qu'il n'étoit réjoui de voir qu'elles fussent en si petit nombre, & qu'un esprit raisonnable ne pût y en ajouter davantage qui fussent bonnes. Il envoya au même Père sa Réponse à ces objections le jour de Pâque de l'an 1641. Elle commençoit par un remerciement à M. Arnaud pour deux bons offices qu'il luy avoit rendus en écrivant contre luy. Le premier étoit d'avoir proposé les raisons de son livre, de telle manière qu'il sembloit avoir eû peur que les autres ne les trouvaient pas assez fortes & convaincantes. L'autre étoit de l'avoir fortifié d'un grand secours en le munissant de l'autorité de S. Augustin. En effet, la première chose que M. Arnaud prétendoit avoir trouvée dans ces Méditations Métaphysiques qui luy parût digne de remarque étoit de voir que M. Descartes établit pour fondement & pour premier principe de toute sa Philosophie, ce qu'avant luy S. Augustin avoit pris pour la base & le soutien de la sienne.

M. Descartes ayant considéré long-têms la force des argumens de M. Arnaud touchant la Philosophie, jugea qu'après avoir tâché de résoudre ceux qui regardoient la *nature de l'Esprit humain*, il devoit changer de méthode, craignant de ne pouvoir pas résister à la force de ceux qu'il luy avoit proposés touchant l'*existence de Dieu*. C'est pourquoy au lieu de se mettre en devoir de soutenir ses efforts comme il avoit fait jusques-là, il voulut imiter ceux qui ont à se défendre contre un adversaire qui a l'avantage : & il ne s'étudia plus qu'à éviter adroitement ses coups plutôt que de s'opposer directement à leur violence. Il reconnut de bonne foy que tout ce que M. Arnaud luy objectoit concernant l'existence de Dieu pouvoit luy être accordé de la manière qu'il l'entendoit, & qu'il l'avoit expliqué. Mais ayant pris les mêmes choses dans un autre sens que M. Arnaud lorsqu'il les avoit écrites,

écrites, il se contenta de faire voir que ce sens pouvoit être favorablement reçu, & regardé comme véritable aussi bien que celui de M. Arnaud.

1641.

Quand M. Descartes en fut venu à la réponse qu'il avoit à faire aux difficultez qui pouvoient arrêter les Théologiens, il déclara » qu'il s'étoit opposé aux *premières* raisons de M. Arnaud<sup>1</sup> ; qu'il avoit tâché de parer les *secondes*<sup>2</sup> ; mais qu'il donnoit entièrement les mains aux *troisièmes*, excepté la dernière qui concernoit l'Eucharistie. Il entreprit donc de répondre à cette dernière difficulté, jugeant que s'il venoit à bout de satisfaire M. Arnaud sur ce point, il luy feroit aisé de contenter tous les esprits raisonnables. On ne peut nier qu'il ne s'en soit acquité avec beaucoup de subtilité & de vray-séance. De sorte que tant qu'on disputera dans les Ecoles de la manière dont le Corps de J. C. existe au S. Sacrement, & qu'on voudra l'expliquer par les maximes de la Physique, on aura sujet de beaucoup espérer du succès des efforts que feront les Cartésiens pour expliquer cette manière d'exister sur les principes de leur Maître. Aussi M. Descartes ne desespéroit-il pas de voir venir le têmes auquel l'opinion de nos Scholastiques qui admet des *Accidens réels* seroit rejetée par les Théologiens comme *peu sure en la Foy, contraire à la Raison, & tout-à-fait incompréhensible*; & que la sienne seroit reçue en sa place comme *certaine & indubitable*.

1. De Mente  
humana.  
2. Deo.

M. Arnaud avoit donné à M. Descartes divers avis également importants & judicieux pour aller audevant des chicanes qu'on pouvoit appréhender de la part des esprits mal-intentionnez. M. Descartes, non content d'en témoigner publiquement sa reconnoissance, voulut faire voir encore des fruits de la déférence qu'il avoit pour son jugement, & de l'estime qu'il faisoit de ses conseils. Il récrivit donc au Père Merfenne pour luy envoyer, séparément de sa réponse, les endroits que M. Arnaud jugeoit à propos de retoucher & de changer dans ses Méditations. Il pria ce Père de faire mettre ces additions ou corrections dans le texte même de son ouvrage, mais séparées par des crochets par manière de parenthèses, afin de montrer la docilité qu'il avoit pour les avis d'autrui, sans prétendre s'en attribuer la gloire, & d'exciter par une générosité si modeste tous ses examinateurs, & ses

Responf. ad 4.  
object.

Tom. 3. des  
lett. pag. 596.  
597.

1641.

Pag. 600. *ibid.*Tom. 2. des  
lettr. pag.  
298.Lettr. de „  
Mers. à „  
Voet. au 2. „  
tom. des „  
lettr. de „  
Descartes. „

ses adverfaires mêmes à luy donner de femblables avis dans l'efpérance d'une juftice femblable.

Mais en luy envoyant fa réponfe aux objections de Monsieur Arnaud il retint le dernier feüillet où il expliquoit la Transfubftantiation fuivant fes principes, parcequ'il defiroit lire les Conciles fur ce fujet avant que de le luy envoyer pour le joindre au refte. Mais après avoir lû ce qu'il fouhaitoit, il ajouta quelque chofe à ce dernier feüillet que le P. Mersenne jugea à propos de retrancher dans l'édition, craignant que cela ne fit naître quelque obftacle à l'approbation des Docteurs. M. Descartes fouhaitoit que M. Arnaud vît fa réponfe, afin qu'il en jugeât, & qu'il pût luy communiquer fes repliques, ou luy donner de nouveaux avis. Mais la chofe n'alla point plus loin, & l'on prétend que M. Arnaud témoigna être fatisfait de M. Descartes fur tous les points qu'il luy avoit objectez, fans en excepter même celui de l'Euchariftie, où il l'avoit le plus embarraffé. C'eft au moins ce que nous pouvons avancer fur la foy du Père Mersenne contre ceux qui veulent encore aujourd'huy douter de la vérité de cette circonftance. Voicy les termes aufquels ce Père en écrivit quelque têmes après au Miniftre Voetius ennemy de Monsieur Descartes. » Je demanday dernièrement, dit-il, à l'Auteur des quatrièmes objections qui eft eftimé l'un des plus fubtils Philofophes, & l'un des plus grands Théologiens de cette Faculté, s'il n'avoit rien à repartir aux réponfes qui luy avoient été faites par M. Descartes. Il me répondit que non, & qu'il fe tenoit pleinement fatisfait. Il m'ajouta même qu'il avoit enseigné & publiquement foutenu la même Philofophie; qu'elle avoit été fortement combatuë en pleine afsemblée par plufieurs fçavans hommes, mais qu'elle n'avoit pû être abbatuë ny même ébranlée.

Tom. 1. des  
lettr. p. 480.

M. Descartes ayant appris quelle étoit la difpofition de M. Arnaud s'en forma un préjugé pour fa Philofophie d'autant plus avantageux qu'il le jugeoit moins capable d'erreur dans fes connoiffances, ou de diffimulation dans fa conduite. Il ne fit point difficulté de mander depuis aux Pères de l'Oratoire que tout jeune Docteur que fut M. Arnaud, il ne laiffoit pas d'eftimer plus fon jugement que *celuy d'une moitié des Anciens* de toute la Faculté.

De

De toutes les objections qui se firent contre les Méditations de Monsieur Descartes, il ne s'en trouva point à qui le Public fit plus d'honneur qu'à celles de ce Docteur : & Monsieur Descartes les jugeant préférables à toutes les autres ne fut point honteux de s'en faire honneur de son côté comme d'un nouvel appuy pour sa Philosophie. Il ne tint pas à luy qu'il n'entretint cette habitude naissante avec un amy de cette conséquence. Mais Monsieur Arnaud quoy que grand Philosophe & grand Géometre avoit dès-lors tellement dévoué son tēms à la Théologie & à tout ce qui touchoit immédiatement la Religion, qu'il ne luy en restoit presque plus pour les exercices des sciences humaines. M. Desc. se contenta donc de l'honorer & de l'aimer sans communication. Il en donna des marques trois ans apres écrivant à l'Abbé Picot sur les chagrins que luy donnoient les procez que les Théologiens Protestans luy avoient suscitez à Utrecht & à Groningue. » La disgrâce de M. Arnaud, dit-il, me touche davantage que les miennes. Car je le conte au nombre de ceux qui me veulent du bien : & je crains au contraire que ses ennemis ne soient aussi pour la plûpart les miens. Toutes-fois je ne sçay point encore le sujet de mécontentement qu'il peut leur avoir donné : & je me console sur ce que mes écrits ne touchent ny de près ny de loin la Théologie, & que je ne crois pas qu'ils y puissent trouver aucun prétexte pour me blâmer.

Néanmoins l'indifférence de M. Arnaud pour l'entretien d'un commerce de lettres avec M. Descartes n'alla point jusqu'à se refuser la satisfaction de luy donner aux occasions des témoignages de son estime. Ayant sçu que M. Descartes étoit à Paris durant l'Eté de l'an 1644, il ne put s'empêcher de l'envoyer visiter par un jeune Ecclésiastique de ses \* Amis, & de luy faire offrir ses services. Il luy fit même proposer quelque nouvelle difficulté sur sa manière d'expliquer la Transsubstantiation selon ses principes, mais plutôt pour donner matière au jeune Ecclésiastique d'un entretien avec ce grand homme, que pour avoir de luy aucune réponse, dont il eût besoin sur la difficulté proposée. L'Ecclésiastique rendit conte de sa visite à M. Arnaud avec les complimens de M. Descartes : mais il ne parla presque que de la surprise où il avoit été, non seulement de trouver un Philosophe très-ac-

R \* cessible

1641.

Lettr. Mss. de  
Descartes à  
Clerfeliér, du  
10 d'Avril  
1645.

Lettr. Mss. à  
Picot du 1.  
Avril 1644.

« Troubles  
sur le livre  
« de la Fréq.  
« Comm.

\* M. Wallon  
de Beaupuis.

1641.

Tom. 2. des  
lettr. pag.  
281.

Pag. 290. ibid.

Ces deux  
ouvrages de  
M. des Ar-  
gues ne fu-  
rent publics  
qu'en 1643.  
chez des  
Hayes rue de  
la Harpe.Lettr. Mss. à  
Mersenne en  
Décembre  
1643.

cessible & très-affable, mais encore de voir un si grand génie dans une simplicité & une taciturnité toute extraordinaire.

Pour revenir au livre des Méditations Métaphysiques, nous avons vu que M. Descartes avoit fait prier M. des Argues de vouloir être du nombre de ses juges. Mais il se contenta d'en être le lecteur & l'approbateur. Au lieu de son jugement, il fit tenir à M. Descartes par le P. Mersenne un papier qui selon toutes les apparences contenoit le projet ou une portion du livre *de la manière de poser l'essieu aux Cadrans solaires*, qu'il publia quelque têmes après. M. Descartes le lut avec plaisir, & trouva que l'invention en étoit fort belle, & d'autant plus ingénieuse qu'elle étoit plus simple. Elle étoit parfaitement conforme à la théorie, mais il luy fit donner pour réussir plus sûrement dans la pratique un expédient plus commode que celui qu'il avoit inventé. M. des Argues luy avoit fait en même têmes présent d'un nouveau livre de sa composition touchant la manière de couper les pierres à bâtir. Le livre parut sous le titre de *la Pratique du trait, & Preuves pour la coupe des pierres dans l'Architecture*. M. Descartes le parcourut sur le champ, & il ne différa de l'étudier, que parcequ'il n'en avoit pas encore reçu les figures qui étoient de la gravure d'Abraham Bosse. Il en fit remercier l'Auteur par le Père Mersenne, à qui il donna en même têmes commission de luy faire sçavoir ce que M. des Argues disoit avoir trouvé touchant l'Algèbre, afin qu'il pût juger en peu de mots de ce que ce pouvoit être. M. Descartes avoit le goût assez difficile : mais soit que l'amitié l'aveuglât, soit que M. des Argues fût un très-habile homme, il avoit coutume de louer tout ce qu'il voyoit de luy, & il l'estimoit avec d'autant plus de raison, qu'il voyoit que M. des Argues faisoit servir ses connoissances à l'utilité publique de la vie plutôt qu'à la vaine satisfaction de nôtre curiosité. Son génie luy fit encore produire d'autres ouvrages dans la suite des têmes, & M. Descartes en fut toujours partagé des premiers. De ce nombre furent le livre de la *Perspective*, & celui de la manière de graver en taille douce à l'eau forte. M. des Argues ne fit plus rien après la mort de M. Descartes, auquel il survéquit de plus d'onze ans, étant près de trois ans plus âgé que luy



luy. Il avoit préféré la vie retirée à celle de la Cour dès le vivant de son amy ; & il passa le reste de ses jours à méditer sur les Mathématiques , & à cultiver le bien qu'il avoit à Condrieu dans le Lyonois.

1641.

## CHAPITRE V.

*Histoire des cinquièmes Objections faites par M. Gassendi venu nouvellement de sa province pour l'Assemblée du Clergé à Mante , & pour s'établir à Paris. Origine de l'animosité & de la jalousie de M. Gassendi contre M. Descartes. Jugement de M. Descartes sur la Dissertation que M. Gassendi avoit faite autrefois des Parhèlies de Rome. Douceur & modération de M. Gassendi. Son adresse & sa dissimulation envers M. Descartes. Sincérité choquante de celui-cy dans la réponse à ses Objections. Broüillerie de ces deux amis entretenüe & augmentée dans la suite par quelques esprits inquiets. Histoire des sixièmes objections. Edition des Méditations. Modestie de M. Descartes sur le titre de ses réponses. Réflexion sur les approbations du livre mis long-tèms après à l'Index. Objections de Huelnerus venues après coup. Eloges des Méditations de M. Descartes , & de la Méthode d'Acontius par cet Huelnerus.*

**L**E nombre des objections contre les Méditations Métaphysiques n'augmentoît pas autant que M. Descartes témoignoit le souhaiter : & l'industrie du P. Mersenne ne réussissoit pas comme il l'avoit espéré d'abord à luy susciter des censeurs qui fussent capables d'en faire, ou qui en eussent la volonté. Il semble que la Providence voulut tirer l'un & l'autre d'inquiétude en faisant venir M. Gassendi de Provence à Paris , où elle luy destinoit un établissement par des voyes toutes opposées à celles par où elle avoit conduit M. Descartes. Elle avoit fait passer celui-cy du grand monde dans une solitude pour cultiver la Philosophie : & elle tiroit celui-là d'un coin de province pour le produire en public sur le premier théâtre du royaume. Etant arrivé à Paris le 9 de Février de l'an 1641, il ne manqua point de rendre visite au Père Mersenne qui étoit l'un des principaux amis

R ij

qu'il

Gassend.  
epistolar.]  
pag. 103 tom.  
6. oper.

1641.

Pag. 103. &  
104. *ibid.*Pag. 104.  
col. 1. & 2.  
*epist. Gass.*Depuis l'an  
1637.

qu'il eût dans la ville. Le Père cherchant à le régaler, n'eût point de nouveauté plus importante à luy communiquer que le manuscrit des Méditations de M. Descartes : mais il ne luy en proposa la lecture que comme une faveur qui ne s'accordoit qu'à ceux qui s'engageoient à la reconnoître par des objections contre l'ouvrage. M. Gassendi voulut bien acheter cette satisfaction à ce prix-là : mais il demanda six semaines de terme au Père pour pouvoir s'acquitter de sa dette. L'occasion principale de son voyage à Paris étoit une affaire qu'il vouloit faire terminer à l'Assemblée du Clergé qui devoit se tenir à Mante en Vexin : & il falloit partir le xxiii de Février pour être présent à l'ouverture de l'Assemblée qui devoit se faire le xxv. Dès le premier jour son affaire touchant la députation de sa province avoit été proposée par les soins de divers Prélats à qui il l'avoit fait recommander par plusieurs de ses amis. On luy donna des Commissaires de l'un & de l'autre ordre du Clergé pour l'examiner. M. l'Archevêque de Toulouse qui en étoit le premier, & qui connoissoit le mérite & l'humeur de M. Gassendi la fit régler au plutôt, pour le délivrer des embarras des affaires civiles par un accommodement avec sa Partie, qui le rétablissoit dans le repos nécessaire à ses études. Il partit de Mante dès le second jour de Mars ; & dès qu'il fut de retour à Paris, il manda ses livres & ses papiers de Digne pour travailler, non seulement à l'édition de la vie de M. de Peiresc qu'il avoit composée quelque tēms auparavant, mais encore à la réfutation qu'il méditoit des Méditations de M. Descartes.

L'amitié qui avoit uni ces deux grands hommes jusqu'alors n'étoit jamais montée jusqu'au degré où les amis ne sont plus en état de découvrir ou de se reprocher leurs défauts quand ils y sont arrivez. Telle qu'elle étoit dans les commencemens de leur connoissance, M. Descartes l'avoit toujours conservée dans une situation égale : mais il n'en étoit plus de même du côté de M. Gassendi depuis l'édition du traité des Météores de M. Descartes. M. Gassendi étoit un homme charmant pour le commerce de la vie. Il étoit grand distributeur d'éloges à l'égard de toutes sortes de gens de Lettres, si l'on en excepte les Péripatéticiens, ou les sectateurs d'Aristote qui étoient devenus l'objet de ses inimitiez. Mais  
il

il n'avoit pû se mettre au nombre des Sçavans sans en contracter l'humeur. Il avoit appris d'eux, & sur tout des Humanistes ou Philologues, à répandre l'encens avec une libéralité intéressée, dans l'intention d'en recevoir réciproquement : & s'il n'avoit point la maladie des Poètes, qui est de vouloir être loüé, il sembloit être atteint un peu de celle des Grammairiens, qui est de vouloir être cité dans les écrits des autres.

Il en avoit donné quelque marque lors qu'on vid paroître les Essais de la Philosophie de M. Descartes. Celuy de ces Essais qui revenoit le plus au genre de ses études étoit le traité des Météores, où M. Descartes n'avoit pas oublié le Phénomène des Parhélies ou faux soleils qui avoient paru à Rome, & dont l'observation avoit été envoyée en France par le Cardinal Barberin. M. Gassendi trouva qu'il n'y étoit pas cité, & regarda le silence de M. Descartes comme une injustice, par rapport à la créance où il étoit que M. Descartes n'avoit eû communication de cette observation que par son canal, & qu'il n'avoit pû ignorer une Dissertation qu'il en avoit faite, & qu'il avoit adressée à M. Renieri leur ami commun. M. Descartes qui avoit abandonné ce genre d'érudition qui ne s'acquiert que par la lecture des Auteurs, & qui faisoit profession de n'écrire que sur ses propres méditations, ne pouvoit point par conséquent s'assujettir à la citation des autres. Mais s'il eût pû prévoir la délicatesse de M. Gassendi sur ce point, il n'eût eû garde sans doute de luy refuser une si légère satisfaction pour conserver son amitié. Quand le Père Mersenne luy eût fait connoître la faute que son ignorance luy avoit fait commettre, il ne put s'empêcher d'admirer la modération qu'avoit eue M. Gassendi de retenir son ressentiment pendant plus de trois ans, jugeant qu'il ne se seroit peut-être pas encore expliqué si-tôt sur son mécontentement, si la vûe de ses Méditations Métaphysiques ne l'en avoit fait souvenir. Mais d'un autre côté il ne put comprendre comment un homme qui faisoit profession de ne jamais s'émouvoir contre ceux même qui luy en donnoient sujet, s'étoit rendu sensible à une bagatelle sans aucun sujet. C'est ce qu'il fit connoître au P. Mersenne vers le commencement du mois d'Avril en luy mar-

1641.

Voyez cy-dessus au livre 3. chap. 4. de cette vie.

1641.

Tom. 2. des  
lett. pag.  
296.V. le der-  
nier Disc.  
des Météo-  
res.Pag. 106. &  
107. Epist.  
Gassend.

quant le peu de cas qu'il faisoit de sa Dissertation & de celle de Schickard Mathématicien de Tubingue sur le Phénomène des Parhélies. » Je vous assure, dit-il au Père, qu'il n'y a pas un seul mot de raisonnement dans le livret Allemand de Guill. Schickard qui fût à mon usage, non plus que dans la Lettre ou *Dissertation* Latine que M. Gassendi a écrite à M. Reneri sur ce même Phénomène. Mais celui-cy a tort s'il s'offense de ce que j'ay tâché d'écrire la vérité d'une chose dont il avoit auparavant écrit des chimères : où s'il a crû que je devois le citer en ce lieu-là, où je n'ay pas eû de luy une seule chose, sinon que c'est de ses mains que l'observation du Phénomène de Rome qui est à la fin de mes Météores est venuë à M. Reneri, & delà à moy, comme par les mains des messagers & sans qu'il y ait rien contribué. J'aurois crû luy faire plus de tort, si j'avois averti les lecteurs qu'il a écrit de ce Phénomène, que je n'ay fait de m'en taire.

Cette mauvaise disposition de l'esprit de M. Gassendi accompagnée d'une jalousie secrète que la réputation ou les desseins de M. Descartes avoient fait naître en luy, fut un préservatif excellent contre sa douceur naturelle, qui auroit été à craindre dans ses objections contre les Méditations, où M. Descartes avoit besoin de toute la sévérité des plus habiles censeurs. Il n'oublia rien pour se bien acquiter de la réfutation qu'il avoit entreprise. La diligence qu'il y apporta fut si extraordinaire que dès le troisième jour de May il manda au Comte d'Alais, depuis Duc d'Angoulême Gouverneur de Provence & son patron particulier, qu'il étoit déjà vers la fin de son examen. Le travail dura néanmoins jusqu'au xiv. du mois, auquel reprenant la complaisance qu'il avoit tâché de suspendre dans tout son Ecrit, il finit par une protestation que son unique dessein en écrivant contre M. Descartes n'avoit été que de s'entretenir dans l'honneur de son amitié, qu'il prétendoit se conserver inviolablement. Il ajouta que s'il luy étoit échappé quelque chose qui parût trop dur ou avancé d'une manière inconsidérée, il le désavouoit sur l'heure, & consentoit que tout ce qui pourroit déplaire à M. Descartes fût rayé de son Ecrit.

Scs

Ses honnêtetez ne se bornèrent pas à une si belle fin : il voulut encore écrire dès le lendemain une lettre particulière à M. Descartes, qui jusques-là n'en avoit jamais reçu de luy, & qui ne luy avoit jamais écrit. La lettre étoit pleine d'éloges, non seulement pour l'esprit de M. Descartes, mais pour l'ouvrage même qu'il avoit entrepris de censurer, en luy marquant que la grandeur du sujet, la force des pensées, & la pureté de la diction luy avoient plu extraordinairement. Il le félicita même du grand succès avec lequel il travailloit à l'avancement de la véritable science. Mais ce qu'il ajoûta ensuite touchant le prétendu déplaisir qu'il avoit de l'obligation que le P. Mersenne luy avoit imposée de luy envoyer ses doutes & ses scrupules ; touchant sa prétendue incapacité ; touchant la foiblesse de ses raisonnemens & l'inutilité de ses réflexions, étoit le fruit d'une dissimulation si fine & si approchante de la modestie, que plusieurs ne firent point difficulté de la préférer à la sincérité simple & austère de M. Descartes, & d'improver la droiture choquante avec laquelle celui-cy jugea à propos de luy répondre.

Ce langage affecté de M. Gassendi n'étoit que pour M. Descartes. Il en avoit un autre pour ceux avec lesquels il traitoit sans dissimulation, tels qu'étoient les Ministres M. Daillé en France & M. Rivet en Hollande, ses amis particuliers. Il ne fut pas honteux d'avouer à ce dernier qu'il n'avoit examiné de si près la métaphysique de M. Descartes que parce qu'il avoit reçu de luy quelque mal-honnêteté. Il faut laisser à d'autres la commission de concilier M. Gassendi parlant de M. Descartes avec M. Gassendi parlant à M. Descartes, sans arrêter le lecteur sur la considération d'un motif si peu digne d'un Prêtre Catholique & d'un homme qui affectoit de passer pour le plus doux des Sçavans.

Mais quoique la vengeance de M. Gassendi fût sans fondement & très-injuste en elle-même, elle ne laissa pas d'être utile à M. Descartes, qui reçut son écrit par la voye du P. Mersenne sous le titre de *Disquisitio Metaphysica seu Dubitationes, &c.* Il y répondit d'une manière moins affectée sans doute que n'avoit été celle de Monsieur Gassendi, dont le stile luy parut très-beau & très-agréable, quoiqu'il voulût se persuader qu'il avoit moins employé les raisons d'un

Philosophe

*Quod Metaphysicam Viri paulo studiosius disquisivim, factum ideo fuit quod ille in me se gessisset prater decorum.*

Pag. 217. epist. col. 2. initio.

Le P. Mersenne l'envoya en Hollande le 16. de May 1641.

1641.

V. la fin de  
sa réponse.Epistol. Gass.  
pag. 111, 112.  
tom. 6. oper.Tom. 2. des  
lett. pag.  
298.

Philosophe pour réfuter ses opinions, que les artifices d'un Orateur pour les éluder. Mais on ne peut nier que le desir de ménager davantage son Adversaire, l'empêcha de soutenir le caractère de sa simplicité ordinaire. Car s'étant mis en tête de faire répondre l'*Esprit* à la *Chair*, comme si c'étoient deux personnages qu'il eût voulu introduire sur le théâtre, il donna lieu à M. Gassendi de se reconnoître sous celui de la *Chair*, malgré la précaution qu'il avoit prise pour luy ôter cette pensée dès le commencement de sa réponse.

» Ce fut en vain qu'après avoir levé le masque à la fin il vou-  
 » lut faire les éloges de M. Gassendi comme d'un parfait &  
 » subtil Philosophe ; comme d'un personnage autant recom-  
 » mandable pour l'intégrité de ses mœurs & la candeur de son  
 » esprit, que pour la profondeur & la subtilité de sa doctrine.  
 En vain protesta-t'il que son amitié luy seroit toujours très-  
 chère, & qu'il tâcheroit de la mériter de plus en plus. En  
 vain luy témoigna-t'il la joye & la reconnoissance qu'il a-  
 voit pour son beau discours, dans lequel nonobstant sa lon-  
 gueur & son exactitude, il n'avoit apporté aucune raison qui  
 eût pû détruire les siennes. M. Gassendi ne parut pas en-  
 tièrement content de ce langage, autant qu'on peut le con-  
 jecturer par les plaintes qu'il en fit à M. le Comte d'Alais,  
 & il s'imagina que M. Descartes avoit voulu payer ses com-  
 plimens en espèces semblables. Il luy en fit une querelle  
 sérieuse, que quelques-uns de ses amis & quelques esprits  
 broüillons eurent grand soin d'entretenir par de faux rap-  
 ports & des médisances qui détruisirent une partie de la  
 charité que ces deux Philosophes chrétiens se devoient l'un  
 à l'autre. Nous parlerons de la réplique de M. Gassendi en  
 son lieu. Il suffit de dire maintenant qu'il n'y eut que sa Dis-  
 quisition avec la Réponse de M. Descartes qui entra dans la  
 première édition des Méditations sous le titre de *cinquièmes*  
*objections*. Mais sur quelques plaintes que M. Gassendi fit  
 au P. Merfenne touchant cette réponse, M. Descartes sans  
 en vouloir rien rabatre se crut obligé de récrire au Père en  
 ces termes. » Il me semble que M. Gassendi seroit fort in-  
 » juste, dit-il, s'il s'offensoit de la réponse que je luy ai faite.  
 » Car j'ay eu soin de ne luy rendre que la pareille, tant à ses  
 » complimens qu'à ses attaques, quoiqu'il ait eû l'avantage  
 sur



sur moy, en ce que j'ay toujours oüy dire que le premier coup en vaut deux : de sorte que quand je luy aurois rendu le double, je ne l'aurois que justement payé. Il se peut faire qu'il soit touché de mes réponses, à cause qu'il y reconnoît la Vérité : mais pour moy, je ne l'ay point été de ses objections pour une raison toute contraire. Si cela est, ce n'est point ma faute.

« 1641.

« —————

«

«

«

«

«

«

Tom. 2. des  
lett. pag. 297.

Cependant le Père Mersenne ramassoit tout ce qu'il pouvoit obtenir d'objections dans Paris & dans les provinces, & les envoyoit à M. Descartes à mesure qu'il les recevoit, outre celles qu'il tâchoit de former luy-même par une étude réitérée de ses Méditations. M. Descartes les voyant de diverses pièces & de compositions différentes tâcha de leur donner quelque ordre, & les transcrivit toutes de sa main en la manière qu'elles pouvoient le plus commodément être jointes ensemble. Il les renvoya ensuite avec la réponse qu'il y fit. Le Père Mersenne leur donna pour titre en Latin *sixièmes Objections faites par divers Théologiens, Philosophes & Géomètres*. En quoy il exécuta ponctuellement la prière qui luy en avoit été faite par M. Descartes, qui avoit recommandé principalement de laisser pour inscription à ses réponses, *Responsio ad objectiones*, plutôt que d'y mettre celui de *Solutiones objectionum*, afin, disoit-il, de laisser juger au lecteur si ses réponses en contenoient les solutions ou non. Car, ajoutait-il, il faut laisser mettre *Solutiones* à ceux qui n'en donnent que de fausses : comme font ordinairement ceux qui ne sont pas nobles, & qui se vantent le plus de l'être.

Tom. 3. des  
lett. pag.  
599, 600.

«

«

«

«

«

«

Le 2. d'Août  
1641.

Le P. Mersenne croyant n'avoir plus rien à attendre, passa le privilège du livre au Libraire par procuration de M. Descartes, & fit expédier l'édition qui ne parut achevée que le 28 jour d'Août de l'an 1641. Mais au lieu de se contenter de faire marquer au bas de la première feuille que le livre paroïssoit avec l'*approbation des Docteurs* comme avec le *privilège du Roy*, nous souhaiterions aujourd'huy qu'il eût fait mettre une copie de ces approbations en bonne forme, comme il a eû soin de n'y pas omettre l'extrait du privilège. Ny les approbations, ny le privilège n'ont pas empêché que le livre des Méditations avec les Objections n'ait été mis *vingt-deux ans* après à l'*Index* de Rome par les

Ann. 1663.

S\*

soins

1641.

Tom. 2. des  
lett. pag. 265.  
& pag. 211.

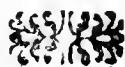
V. pag. 211.  
où l'on voit  
qu'ils s'écri-  
voient encore.

Lett. du  $\frac{12}{29}$   
Août 1641.  
de Huelnerus  
à Merfenne  
MS.

soins & l'industrie du Père Fabri, avec la restriction de la clémence ordinaire des Juges de la Congrégation selon la formule *donec corrigatur*, dont l'exécution est remise aux calendes Grecques.

Le Père Merfenne se contenta d'envoyer trente ou quarante exemplaires en Hollande, comme M. Descartes l'en avoit prié. Il distribua les autres sur le pied des libéralitez qui s'étoient pratiquées dans la distribution des Essais : mais M. Descartes luy recommanda sur tout de ne pas oublier M. le Cardinal de Bagné qui luy faisoit l'honneur de se souvenir toujours de luy.

Peu de jours après la publication du livre, ce Père reçût quelques objections nouvelles de la part d'un sçavant Cartésien nommé le sieur *Huelner*, qui luy manda qu'il luy en auroit envoyé un plus grand nombre s'il ne s'étoit rencontré dans plusieurs réflexions avec l'Auteur des secondes Objections, & avec M. Gassendi Auteur des cinquièmes qu'il trouvoit très-exactes. Il ne les envoya point dans le dessein de les rendre publiques ; mais de faire connoître seulement le respect & l'estime qu'il avoit pour M. Descartes. Il témoignoit goûter sur toutes choses la méthode avec laquelle il avoit traité son sujet ; il en admiroit les propriétés, & relevoit les avantages qu'elle avoit sur celle des Ecoles ordinaires. Mais sur tout il estimoit son jugement, & les raisons pour lesquelles il avoit préféré la méthode *analytique* ou de résolution, à la méthode *synthétique* ou de composition, tant pour enseigner que pour démontrer. Il n'avoit encore trouvé rien de semblable jusques-là hors le petit livre de la *Méthode* composé par Jacques Acontius, qui outre cet excellent traité, avoit encore donné un bel essai de la Méthode analytique dans son livre des *Stratagèmes de Satan*, qu'il conseil- le de lire à tous ceux qui aiment la paix de l'Eglise, quoi- que Acontius n'y soit pas exempt des préjugés de sa Com- munion, & qu'il ait eu intention d'y favoriser ceux de son parti.



## CHAPITRE VI.

*Voetius est fait Recteur de l'Université d'Utrecht. Regius craignant pour la Philosophie de M. Descartes & pour luy-même, luy fait sa cour & luy rend toutes sortes de soumissions. Il luy donne ses Thèses à corriger par déférence. L'éclat de ces Thèses luy fait reprendre sa mauvaise volonté contre luy & contre M. Descartes. Régus choque les autres Professeurs mal à propos. Il envoie ses Thèses à corriger à M. Descartes, & luy demande les secours nécessaires pour mettre ses dogmes hors d'atteinte. Voetius reçoit réponse aux sollicitations qu'il avoit faites auprès du P. Mersenne pour le faire écrire contre M. Descartes. Grands éloges de la Philosophie de M. Descartes conforme à la doctrine de S. Augustin & utile à la Religion. Pratiques de Voetius contre Régus qu'il veut faire déclarer hérétique. Thèses de Voetius contre les opinions de Régus & de M. Descartes.*

**T**Andis que M. Descartes étoit occupé de ses réponses aux objections que l'on faisoit à ses Méditations Métaphysiques, le Ministre Voetius Professeur en Théologie fortifioit de plus en plus le parti qu'il avoit commencé à soulever dans l'Université d'Utrecht contre sa Philosophie. Jusques-là il n'avoit agi que par des bruits odieux qu'il avoit fait semer parmi le peuple, & par divers libelles qu'il avoit eû soin de faire glisser auprès de ceux qu'il avoit jugé capables de prévention. Mais il procura un grand renfort à sa faction, lors que par un effet de ses intrigues il se vid élevé au Rectorat de l'Université le xvi de Mars 1641, & revêtu de presque toute l'autorité qui étoit nécessaire pour l'exécution de ses desseins sur M. Descartes. M. Regius prévoyant que les efforts du nouveau Recteur devoient tomber sur luy chercha tous les moyens de le gagner, ou du moins de prévenir les effets de sa mauvaise volonté. Il alla d'abord le féliciter de son Rectorat, & luy offrir ses soumissions. L'ayant mis en belle humeur par ses complimens, il crut luy faire sa cour en luy proposant de signaler son

Epist. ad P.  
Dinet. art. 16.

1641.

Narrat. histo-  
ric. Acad.  
pag. 17, 18.

Lett. 14. de  
Regius MS. à  
Desc.

Tom. 1. des  
lett. de Desc.  
pag. 321.

Epist. Cart.  
ad P. Dinet.  
num. 17.

Rectorat par quelque action éclatante pour laquelle il luy offroit ses services. Il voulut luy persuader qu'il avoit conçu un dessein très propre à cela, sans luy dire encore néanmoins que ce dessein n'étoit autre que celui de publier sa Philosophie nouvelle avec l'approbation de l'Université en corps. Voetius qui n'étoit point accoutumé à rejeter les occasions d'acquiescer de la gloire, crut que Regius vouloit effectivement luy en présenter une belle; & sur la proposition que luy fit celui-cy d'opter pour cet effet entre un livre à imprimer & une thèse publique à soutenir, le Recteur choisit l'expédient de la thèse: & souhaita seulement que ses questions se renfermassent le plus qu'il seroit possible dans les bornes de la Médecine, pour ne point donner de jalousie aux Professeurs de Philosophie. M. Regius profita de ces dispositions pour obtenir encore autre chose, alléguant pour flater plus agréablement Voetius que l'autorité du Recteur retiendrait toujours aisément les autres Professeurs dans le devoir; & que d'ailleurs il le prioit de se souvenir qu'il étoit aussi Professeur en Philosophie pour les leçons problématiques & les paradoxes de Physique, qu'il enseignoit extraordinairement dans l'Université après les leçons de Médecine par ordre du Magistrat. Le Recteur charmé de la déférence & des honnêtetés de M. Regius, qui luy avoit apporté ses thèses à corriger, se contenta d'y faire quelques remarques pour sauver l'honneur de la Philosophie ancienne: & non content de souffrir qu'il laissât ses paradoxes ou nouvelles opinions dans ses thèses par manière de corollaires ou d'additions aux opinions reçues de l'Ecole, il luy permit encore de mettre le nom de M. Descartes à la tête de ces thèses.

La première dispute publique de ces thèses se fit le xvii<sup>e</sup> jour d'Avril de l'an 1641. M. Regius y présidoit; & celui qui la soutenoit sous luy étoit le jeune Monsieur *de Raey*, qui s'est rendu depuis fort célèbre par ses écrits & son savoir, & qui est encore aujourd'huy au nombre des vivans. L'habileté du Président & du Répondant à faire triompher les opinions nouvelles fit bien-tôt repentir Voetius de toutes ses condescendances. Il prit sujet d'un tumulte & de quelques sifflemens que les Professeurs Péripatéticiens firent faire

faire à leurs écoliers dans la sale contre M. Regius, pour reprendre les desseins qu'il avoit eus avant son Rectorat de luy faire perdre sa chaire, & de le chasser de l'Université.

1641.

Item Narrat.  
hist. Acad.  
pag. 23. 19.

M. Regius pour défendre ses sentimens contre la médisance & les vers satyriques de ses envieux jugea à propos de faire imprimer une exposition simple de cette première dispute. Il en écrivit le XXI d'Avril à M. Descartes pour l'informer de toutes choses, & pour luy marquer que ces oppositions ne servoient qu'à luy augmenter le courage avec lequel il espéroit soutenir les efforts des adversaires de leur Philosophie commune. Mais pour luy faire sentir les besoins qu'il avoit de son secours, il luy donna avis que la plus grande partie de l'Université se soulevoit contre luy par les pratiques de Voetius, qui prétendoit employer le crédit de son Rectorat à la ruine du Cartésianisme. Il luy exagéra sur tout la fierté du jeune Voetius Maître-ès-Arts, qui ne manquoit pas d'esprit, mais que l'autorité de son père sembloit avoir rendu insolent dans les accusations fausses & ridicules dont il avoit prétendu le charger.

Lettr. 14.  
MS. de Reg.

Il lui envoya en même tems la suite des thèses qu'il devoit encore faire le v jour de May, avec les remarques que le Recteur y avoit faites avant que de les lui passer. M. Descartes ne trouva rien de trop déraisonnable dans les remarques du Recteur. Mais s'étant crû obligé de se rendre à la prière que M. Regius lui faisoit d'examiner ses thèses à toute rigueur, il y corrigea diverses choses qu'il auroit été fâché qu'on pût lui attribuer. Car on croyoit déjà tout communément dans le país que M. Regius n'avoit point d'autres opinions que celles de M. Descartes. De sorte que le monde n'étant plus en état de se défaire de cette pensée, il étoit important que M. Descartes ne passât rien à M. Regius qu'il ne voulût bien adopter, & dont il ne pût avantageusement entreprendre la défense. Il commençoit dès-lors à remarquer des semences d'erreur dans ce que M. Regius imaginoit de sa tête, & sur tout en ce qui concerne l'Ame raisonnable : mais il étoit encore le maître de son esprit, & il n'avoit aucun sujet de se plaindre de sa docilité & de sa soumission. Il ne lui étoit pas aussi facile de le faire

Tom. 1. des  
lettr. de Desc.  
pag. 395.

1641.

entrer dans les voyes de la douceur & de la modération à l'égard de ceux qu'il vouloit réfuter, comme il a paru par des leçons d'honnêteté & de modestie qu'il fut obligé de luy donner de têmes en têmes au sujet de Waleus homme de mérite aimant la paix, de Silvius, de Primerosius, & de Voetius même.

Les secondes Thèses soutenuës le 5 de May n'eurent pas moins d'éclat que les premières, & elles ne firent pas moins de peine aux Professeurs de Philosophie, de Médecine & de Mathématique, auxquels Voetius voulut persuader que Regius avoit juré la ruine de la Philosophie qu'ils professoient, & qu'il sapoit les fondemens de leurs connoissances. Après les disputes de Physiologie, il en eût d'autres dans le cours de l'été touchant les opérations de l'Esprit; touchant les Passions de l'Ame, la Substance, la Quantité, le Mouvement, & sur les principales questions de Médecine. Mais ses Thèses quoyque corrigées par M. Descartes, à qui il ne donna pas peu d'exercice pendant tout le reste de l'année 1641, ne servirent qu'à augmenter la jalousie qu'on avoit de sa réputation, & à aigrir les esprits des autres Professeurs qui étoient déjà mal disposez pour luy. De sorte qu'on prit une résolution sérieuse de s'opposer aux progres de ses nouveautez, & d'en faire la cause commune de l'Université contre luy & Monsieur Descartes. Le Recteur Voetius, qui avoit été long-têmes retenu extérieurement par les soumissions que luy avoit renduës M. Regius en luy faisant examiner & approuver ses Thèses de la manière qu'il avoit toujours jugé à propos, leva enfin le masque: & se déclara le chef de ses adversaires, sous prétexte que dans quelques articles de ses dernières Thèses, qu'il n'avoit pas crû nécessaire de luy faire examiner pour leur peu de conséquence, il s'étoit glissé quelque légère expression qui n'étoit pas conforme au langage ordinaire des Ecoles.

Voetius avant que de se déterminer à la déclaration d'une guerre ouverte contre M. Descartes avoit espéré de voir sortir des mains du Père Mersenne un livre qu'il l'avoit prié l'année précédente d'écrire contre luy, pour le faire déclarer athée, impie & libertin. Mais l'impatience de voir les fruits de ses sollicitations luy ayant fait renouveler ses instan-

ces

Lettr. 14.  
Mf. de Reg.

Tom. I. des  
lett. de  
Descart. pag.  
396, 397, 398,  
399, &c.  
Lettr. 15. Mf.  
de Reg.

Epist. ad ce-  
leberr. Voet.  
pag 28. & 31.



ces sur ce sujet après onze ou douze mois de fausse confiance, il obligea enfin le P. Merfenne à luy expliquer les raisons de son silence, & du refus qu'il luy avoit fait de se rendre le ministre de sa passion. Il est vray, dit ce Père à Voetius, que vous m'avez excité il y a un an à prendre la plume contre la Philosophie de Monsieur Descartes : mais voyant que les matières & les autres secours que vous m'aviez promis de la part de vos amis & de la vôtre n'étoient point venus après tant de têmes, j'avois lieu de croire que vous aviez quitté les armes, & que vous vous étiez entièrement défait de cet esprit de contention que vous faisiez paroître contre M. Descartes. Néanmoins ayant appris depuis peu que vous aviez dessein de composer vous-même un livre entier pour combattre cette nouvelle manière de philosopher, & que vous répandiez le bruit que dans peu de jours l'on me verroit pareillement m'élever contre elle : j'ay crû devoir vous donner avis de ce que je pense sur ce sujet.

Je vous avouë que j'avois toujours eû une grande idée de la Philosophie : mais depuis que j'ay vû ses Méditations avec les réponses faites aux objections qui luy avoient été proposées, j'ay crû que Dieu avoit versé dans ce grand homme des lumières toutes particulières pour nous découvrir les vérités naturelles. J'ay été surpris qu'un homme qui n'a pas étudié en Théologie ait répondu si solidement sur des points très-importans de nôtre Religion. Je l'ay trouvé si conforme à l'esprit & à la doctrine de S. Augustin, que je remarque presque les mêmes choses dans les écrits de l'un & de l'autre. L'esprit de M. Descartes se soutient si bien dans toutes ses réponses ; il est si ferme sur ses Principes ; outre cela il est si chrétien ; & il inspire si doucement l'amour de Dieu, que je ne puis pas me persuader que cette Philosophie ne tourne pas un jour au bien & à l'ornement de la vraye Religion.

Après avoir vû cet excellent Géomètre soutenir, comme il fait, que cette doctrine ne peut être contestée par celui qui l'a une fois bien comprise, & convaincre par ses raisons tous ceux qui ont tâché de luy résister, je me suis confirmé dans la pensée, que cette Philosophie, ou pour mieux dire cette manière de philosopher étoit la véritable, & que par

« Cette Lettr.  
« est à la tête  
« du 2.  
« vol des  
« Lettr. de  
« M. Desc.

1641.

C'est à-dire  
les Principes.

sa propre lumière elle se feroit jour avec le tèm̄s à travers des nuages que l'envie & l'ignorance pourront luy opposer. Attendons, Monsieur, qu'il ait mis cette Philosophie au jour: autrement nous aurions mauvaise grace de vouloir porter nôtre jugement d'une chose que nous ne connoissons point. Pour moy je puis juger sur ce que j'ay déjà vû de luy jusqu'icy, qu'il n'avance rien qui ne s'accorde avec Platon & Aristote, pourvû qu'ils soient bien entendus, & à quoy S. Augustin ne pût souscrire: de sorte que plus un homme sera sc̄avant dans la doctrine de S. Augustin, plus sera-t-il disposé à embrasser la Philosophie de M. Descartes. D'ailleurs, tous les écrits particuliers que j'ay vûs de luy, & où il résout plusieurs questions de Philosophie & de Géométrie, m'ont laissé une si haute estime de la subtilité & de la sublimité de son esprit, que j'ay peine à croire que jamais personne ait eû une si grande connoissance des choses naturelles. Pour vous, Monsieur, je ne puis comprendre comment vous pouvez vous résoudre à combattre sa Philosophie sans l'avoir vûe. Quoy qu'il en soit, j'ay grand desir de voir vôtre ouvrage; & si j'y trouve quelque chose de vray, soyez persuadé que je l'embrasseray malgré l'attache que j'ay à ses principes.

Tom. 3. des  
lett. pag. 5.

Le Père Mersenne, au lieu d'adresser cette Réponse à Voetius, l'envoya toute ouverte à M. Descartes, laissant à sa discrétion le pouvoir d'en faire ce qu'il jugeroit à propos: & M. Descartes après l'avoir lûe & fermée eut la fidélité de l'envoyer luy-même à Voetius sans y avoir touché. Mais les choses étoient alors tellement aigries, que Voetius n'étoit plus en état de profiter des remontrances du P. Mersenne. Il avoit pris le parti d'attaquer M. Descartes par deux endroits, premièrement par la dispute en opposant ses thèses à celles de Regius, & ensuite par la plume en réfutant ses Ecrits.

Les moyens que l'on prit par la voye des thèses parurent les plus prompts pour s'opposer aux progres de la nouvelle Philosophie: outre que M. Regius donnoit plus de prise sur elle de son côté, soit par l'indiscrétion qu'il avoit d'attaquer les autres Professeurs contre l'intention de Monsieur Descartes, soit par le zèle inconsidéré qui le faisoit aller trop

trop loin dans quelques-unes des opinions qu'il avançoit quelquefois dans la chaleur de la dispute, où M. Descartes n'étoit pas pour le retenir. Voetius comme Recteur & comme son adverfaire engagea Stratenus Professeur en Médecine, & Ravensperger Professeur en Mathématiques, à réfuter dans leurs thèses des mois de Novembre & Décembre ces nouvelles opinions, en établissant celles qui avoient toujours été communément reçues dans les écoles. Pour luy il se réserva le soin d'attaquer dans ses thèses de Théologie ce qu'il jugeoit être préjudiciable à la Religion dans ce qu'il appelloit *paradoxes* de Regius.

Comme les dernières thèses de ce Médecin étoient remplies de diverses questions qui n'avoient point de rapport ny de liaison entr'elles, & qu'elles étoient plutôt selon la fantaisie de ceux qui les soutenoient que de celui qui y présidoit : quelqu'un des Soutenans avoit mis inconsidérément dans une de leurs assertions, *Que de l'union de l'Ame & du Corps, il ne se faisoit pas un être de soy, mais seulement par accident*, appelant être par accident tout ce qui étoit composé de deux substances tout-à-fait différentes ; sans nier pour cela l'union substantielle par laquelle l'Ame est jointe avec le Corps, ny cette aptitude ou inclination naturelle que l'une & l'autre de ces parties ont pour cette union. C'est ce qui paroissoit en ce qu'on avoit ajouté dans la suite de l'assertion, *que ces substances s'appelloient imparfaites par rapport au composé qui résultoit de leur union*. Ces expressions, à dire vray, parurent un peu dures à M. Descartes qui auroit souhaité que M. Regius eût eû le loisir de l'en consulter pour les ôter ou les adoucir. Mais quoique dans le fonds elles ne parussent d'aucune importance, & qu'elles ne marquaissent même rien qui fût différent de l'opinion commune, il suffit à M. Voetius qu'elles ne fussent pas conformes au langage ordinaire de l'Ecole, pour déclarer M. Regius hérétique, & faire procéder à sa déposition. Ce fut en vain que M. Regius tenta de l'appaiser par ses soumissions comme auparavant. Il eût beau s'excuser sur ce que cette manière de parler n'étoit pas de luy, mais de Gorlaeus, dans les écrits duquel il l'avoit prise telle qu'elle se trouvoit insérée dans sa dispute. Voetius fit ordonner au nom de la Faculté de Théologie,

1641.

Narrat. hist.  
pag. 19, 20,  
21, 24, 25, 26.

Touchant la  
circulation &  
autres ques-  
tions en Oct.  
Nov. & Dec.  
de 1641.

Soutenuës le  
viii. de Déc.  
1641.

Epist. Cartes.  
ad P. Dinet.  
num. 18.

*Ex mente &  
corpore non fit  
unum per se sed  
per accidens.*

*Substantia in-  
completa ratio-  
ne compositi,  
quod ex earum  
unione oritur.*

Tom. 3. des  
lett. pag. 6.

Epist. Cart.  
ad Dinet. pag.  
180. 181.

Narrat. hist.  
Acad. tragect.  
pag. 23, 24.

1641.

Narrat. hist.  
pag. 27, 28,  
& suiv.

Ens & unum  
per accidens.

logie, c'est-à-dire, de luy-même, de ses deux collègues Dematius & Mainard Schotanus, & des Ministres Pasteurs de la ville, que les étudiants en Théologie s'abstiendroient des leçons de M. Regius comme de dogmes pernicioeux à la Religion.

Peu de jours après, le même Voetius fit imprimer des thèses auxquelles il ajouta trois Corollaires comme de la part de la Faculté Théologique, pour servir d'avertissement & d'instruction à tous les Etudiants contre certains Novateurs ou Auteurs de paradoxes, qui choquoient les vérités établies dans l'Ecriture Sainte. Les trois Corollaires étoient.

1. *L'opinion de l'athée Taurellus & de David Gorlaeus qui enseignent que l'Homme composé de l'Ame & du Corps est un Etre par accident, & non de soy-même, est absurde & erronée.*

2. *Le mouvement de la Terre introduit par Képler & les autres est opposé directement & évidemment à l'autorité de l'Ecriture Sainte : & il ne convient nullement avec les raisons de la lumière naturelle que la Philosophie a enseignées jusqu'icy.*

3. *La Philosophie qui rejette les Formes substantielles des choses avec leurs facultez propres & spécifiques, ou leurs qualitez actives, & conséquemment les natures distinctes & spécifiques des choses, telle que Taurellus, Gorlaeus, & Basson, ont tâché de l'introduire de nos jours, ne peut point s'accorder avec la Physique de Moïse, ny avec tout ce que nous enseigne l'Ecriture. Cette Philosophie est dangereuse, favorable au Scepticisme, propre à détruire nôtre créance touchant l'Ame raisonnable, la procession des personnes divines dans la Trinité, l'Incarnation de Iesus-Christ, le péché originel, les miracles, les prophéties, la grace de nôtre régénération, & la possession réelle des Démon.*

Ces corollaires suivis d'une appendice, avec les thèses Théologiques sur le Jubilé Romain devoient être publiquement soutenus les xviii, xxiii, & xxiv jours de Décembre. Mais le dessein de Voetius étoit de les faire signer par avance aux autres Professeurs en Théologie, & même à tous les Théologiens qui étoient Ministres ou Prédicateurs : & de députer ensuite quelques-uns de ses collègues vers le Magistrat, pour luy donner avis que le Médecin, c'est-à-dire M. Regius, auroit été condamné d'hérésie par un Consistoire ou un Concile Ecclésiastique, & mis au rang de Taurellus & Gorlaeus ; & que par ce moyen le Magistrat ne pût se

Lett. 15. de  
Reg. Ms.

se dispenser honnêtement de l'ôter de la chaire. M. Regius ayant eû vent de ce qui se tramoit contre luy, alla promptement avertir M. Vander-Hoolck l'un des Consuls qui le protégeoit, & qui étoit amy intime de M. Descartes. Le Consul manda aussitôt le Libraire qui imprimoit les Thèses & se fit apporter les Corollaires. Il fit venir en même têmes le Recteur de Voetius qui devoit présider à ces thèses; luy ordonna de corriger les Corollaires; d'en ôter le titre, & ce qui pourroit intéresser la réputation de M. Regius; & de ne pas abuser publiquement du nom & de l'autorité de la Faculté de Théologie pour satisfaire sa passion particulière. Voetius parut assez étourdy de cet ordre qui luy fut donné le xvi de Décembre, & fort à propos pour M. Regius. Car le lendemain qui étoit la veille de son action publique, il fit assembler la Faculté pour luy communiquer l'ordre qu'il avoit reçu, & pour luy faire part du mauvais succès qu'avoit eû le projet que les Théologiens avoient pris pour faire condamner d'hérésie M. Regius, qui de son côté se présenta à l'Assemblée, pour assurer la Faculté qu'il n'avoit jamais eû intention de toucher à la Théologie ny d'en bleffer les maximes.

Narrat. hist.  
Acad. Traj.  
pag. 30, 31,  
32.

Epist. ad P.  
Dinet. n. 18.  
& 19.

On réforma donc les Corollaires; on ôta de leur titre le nom de la Faculté Théologique; & on corrigea ce qui pouvoit regarder personnellement M. Regius, & M. Descartes. Mais comme les endroits des thèses, où l'un & l'autre étoient nommez ou désignez par leurs écrits ou leurs opinions, étoient déjà imprimez, la précaution du Consul fut inutile pour ce point: & Voetius se crût fort heureux d'avoir ce prétexte pour couvrir sa dés-obéissance & sa mauvaise volonté.

Les thèses furent soutenuës le xviii de Décembre pour la première dispute, continuées durant les deux jours qui précédoient la fête de Noël. Le Répondant, qui étoit le sieur Lambert Vanden *Vwaterlaet* \*, s'y signala autant que son Président, par la chaleur qu'on y fit paroître contre les opinions nouvelles, soutenuës avec une ardeur égale par les Opposans, qui étoient presque tous écoliers de M. Regius.

\* Gernerthanus.

Epist. 15. Reg.  
Mf. ad Cart.  
& Epist. Cart.  
ad P. Dinet.

Le Président trouvant qu'on n'y parloit pas assez de Monsieur Descartes chercha sur la fin de la dispute quelque

T\* ij question

1641.

question très-difficile, pour embarrasser l'un de ces Oppofans dans la réponse, fans avoir néanmoins intention de l'écouter favorablement. C'est pourquoy voyant que l'Oppofant se mettoit en devoir de le fatisfaire sur la question par des réponses conformes aux Principes de la Philosophie nouvelle, il l'interrompit brusquement pour dire que ceux qui ne s'accommodoient pas de la manière ordinaire de philosopher en attendoient une autre de M. Descartes, comme les Juifs attendent leur Elie qui doit leur apprendre toute vérité.

## CHAPITRE VII.

*Regius prend le party de se défendre contre les thèses de Voetius par la plume, plutôt que par la dispute. M. Descartes l'exhorte plutôt au silence; luy fait quelques remontrances sur sa conduite passée; luy donne divers avis pour l'avenir. M. Regius luy envoie le projet de sa Réponse à Voetius pour la corriger. M. Descartes ne la trouve point bonne. Il le porte à rétracter de bonne foy ce qu'il avoit avancé mal à propos, & à prendre les voyes de douceur & de modestie dans sa Réponse, dont il luy trace le modèle, & dont il luy fournit les matières. Troubles causez par l'édition de cette Réponse. On en ordonne la suppression. Decret des Magistrats, & jugement des Professeurs de l'Université pour défendre à M. Regius d'enseigner la Philosophie de M. Descartes, qui conseille à M. Regius d'y acquiescer. Libelles de Voetius.*

**V**Oetius parut triompher de la Philosophie nouvelle pendant les trois jours, suivant les constitutions scholastiques établies dans les collèges touchant l'issuë des thèses. Mais M. Regius prévoyant que s'il ne disoit mot, plusieurs le croiroient sérieusement vaincu: & d'un autre côté, s'il entreprenoit de se défendre par des disputes publiques, on ne manqueroit pas de luy étouffer la voix par des huées, des sifflemens, & des battemens de mains, comme on avoit fait à ses dernières thèses du VIII de Décembre, prit le party de répondre par écrit aux thèses de Voetius. Il en écrivit à M. Descartes le 24 jour de Janvier de l'année suivante

Narrat. hist.  
Acad. p. 22.

Epist. Cart.  
ad P. Dinet.  
num. 17.



vante pour l'informer de tout ce qui s'étoit passé, & luy demander avis sur l'avenir. Il luy marqua combien les esprits s'aigrissoient contre luy, & comment le party de Voetius se fortifioit de jour en jour : ajoutant que M. le Consul Vander-Hoolck leur protecteur étoit d'avis qu'il gardât le silence, ou qu'il calât la voile en traitant Voetius & les autres Professeurs avec le plus de douceur & de respect qu'il luy seroit possible. Il luy envoya en même têmes la Reponse qu'il avoit préparée contre les thèses de Voetius, afin qu'il l'examinât avec le même droit qu'il avoit sur ses autres écrits.

Dans le même têmes, M. le Colonel Alphonse qui s'étoit trouvé à Utrecht pendant ces troubles ; qui avoit lû & examiné les écrits de M. Régius avec soin ; qui l'avoit beaucoup servi auprès des Magistrats, & qui avoit attiré toute la jeune noblesse du pais à des conférences particulières qu'il faisoit de la Physique, étoit allé voir M. Descartes à Eyndégéest près de Leyde, où il s'étoit retiré depuis le mois de Mars 1641. Il l'entretint de tout ce qui s'étoit passé à Utrecht beaucoup mieux que ne fit la lettre de Régius : & ils se trouvèrent tous deux de même avis que M. Vander-Hoolck. Après que ce sage & prudent ami l'eût quitté, il récrivit à M. Régius pour luy faire une douce remontrance sur sa conduite, & pour luy suggérer les moyens de remédier au mal qu'elle lui avoit attiré.

Il lui témoigna que sa pensée avoit toujours été qu'il ne falloit point proposer d'opinions nouvelles comme nouvelles ; mais qu'en retenant le nom & l'apparence des anciennes, on devoit se contenter d'apporter des raisons nouvelles, & employer les moyens propres à les faire goûter. » Qu'étoit-il nécessaire, lui dit-il, que vous allassiez rejeter si publiquement les *Formes substantielles* & les *Qualitez réelles* ? Ne vous souveniez vous pas que j'avois déclaré en termes exprés dans mon *Traité des Météores*, que je ne les rejettois pas, & que je ne prétendois pas les nier ; mais seulement qu'elles ne m'étoient pas nécessaires pour expliquer ma pensée, & que je pouvois sans elles faire comprendre mes raisons. Si vous en aviez usé de même, aucun de vos auditeurs ne se seroit revolté ; & vous ne vous seriez point fait d'adversaires. Mais sans s'amuser

1642.

Lettre. 15. MS.  
de Reg.Tome. 1. des  
lettres. pag. 401.  
& suiv.Disc. 1. des  
Météor.  
art. 9. pag.  
164.

1642.

fer à condamner inutilement le passé, il faut aviser aux moyens de faire un bon usage de l'avenir. Il ne s'agit plus que de défendre avec la plus grande modestie qu'il vous sera possible ce qu'il y a de vrai dans ce que vous avez proposé ; & de corriger sans entêtement ce qui ne paroît point vrai, ou qui est mal exprimé : étant persuadé qu'il n'est rien de plus louable ni de plus digne d'un Philosophe que l'aveu sincère de ses fautes.

Item pag. 405,  
406. tom. 1.  
des lettr.

Il lui conseilla sur tout de rétracter de bonne foy ce qu'il avoit laissé avancer par un de ses Répondans dans ses thèses, *que l'homme est un être par accident* ; & d'avoüer qu'il n'avoit pas bien entendu ce que l'école veut dire par le terme d'*Ens per accidens*, plutôt que de le vouloir défendre par quelque faux point-d'honneur.

Pag. 402.  
tom. 1. des  
lettr.

A l'égard de la réponse qu'il vouloit faire à Voetius & dont il lui avoit envoyé le projet, il luy manda sincèrement qu'il n'en approuvoit pas trop le dessein, & qu'il n'en voyoit pas assez l'utilité. Mais que s'il étoit dans la résolution de la faire paroître, il devoit la réformer entièrement ; qu'il y avoit beaucoup de choses dures & choquantes, beaucoup d'expressions impropres & trop hardies, beaucoup de choses étrangères à son sujet, peu convenables à la conjoncture présente des affaires ; en un mot, qu'il seroit plus court & plus aisé de faire une autre réponse de nouveau que d'entreprendre de corriger celle-là : & qu'encore qu'il fût fort occupé pour lors, il ne feroit pas difficulté de lui donner un jour ou deux de son têmes pour luy dresser un modèle de réponse, s'il persistoit dans la résolution d'en faire une.

M. Regius qui croyoit que le projet de réponse qu'il avoit envoyé à M. Descartes étoit un chef-d'œuvre de modération, en ce qu'il s'étoit abstenu d'y parler avec aigreur, & d'y faire mention des corollaires & de l'appendice des thèses, fut assez surpris de la manière dont M. Descartes luy en expliquoit ses sentimens. Il alla trouver incontinent le Consul M. Vander-Hoolck, sous prétexte de luy porter les complimens de M. Descartes : & le consulta sur ce qu'il avoit à faire. M. Vander-Hoolck qui s'étoit trouvé à une délibération faite depuis quelques jours avec les autres Magistrats de la ville pour assoupir les troubles de l'Université, & pour recommander

recommander aux trois Professeurs de Théologie de veiller à la conservation de la Religion Protestante contre les nouveautez dangereuses, lui parut fort réservé sur son sujet : & il se contenta de luy dire qu'il couroit risque de perdre sa chaire de Professeur. Que selon la situation des affaires, toute réponse seroit mal reçûe ; & qu'il étoit à craindre que les moyens d'honnêteté & de douceur que lui avoit conseillé M. Descartes ne fussent pris pour des railleries. M. Emilius Professeur en Eloquence & en Histoire, à qui M. Regius avoit fait voir son écrit avant que de l'envoyer à M. Descartes, jugeoit pareillement qu'il étoit dangereux de faire une réponse, & que rien n'étoit plus propre que le silence pour calmer l'orage.

Ces avis ne changèrent point la résolution de M. Regius, qui jugea que si sa réponse n'étoit bonne pour le public, elle seroit au moins de quelque utilité pour ses écoliers. Voyant qu'on en parloit déjà tout publiquement à Amsterdam & à la Haye, d'où M. de Zuytlichem, M. Rivet, M. Pollot, & d'autres amis & sectateurs de la nouvelle Philosophie avoient déjà mandé à Utrecht qu'on leur envoyât cette réponse avec les thèses de Voetius, il en écrivit à M. Descartes le 2 de Février, & le supplia qu'à telle fin que ce pût être il voulût la corriger, & la luy renvoyer en l'état qu'il croyoit qu'on pourroit la publier. Il luy proposa en même tems de la faire paroître sous un nom étranger, & de prendre celui de *Hornius* ou Van-Hoorn, qui étoit celui de l'un de ses anciens écoliers demeurant pour lors à Leyde. Enfin il le conjura de considérer que s'il avoit fait quelques fautes dans toutes ses démarches, elles ne venoient que du zèle extraordinaire qu'il avoit pour publier & faire recevoir sa Philosophie; & que ne s'étant attiré la haine des autres Professeurs que pour avoir préféré ses principes à ceux de la Philosophie ancienne, il étoit de la justice & de son intérêt même de ne le point abandonner dans des besoins si pressans.

Pour lui faire paroître l'injustice de Voetius dans une plus grande évidence, il la lui fit considérer dans trois circonstances. Premièrement, Voetius ayant lû la *Physiologie* de Regius & une partie de sa Physique, que Vander-Hoolck lui avoit conseillé de soumettre à son examen pour voir si tout étoit

1642.

Narrat hist.  
Acad. Tra-  
ject. p. 52, 53.

Lettre 16. M.  
de Reg.

1642.

Main. Schotanus, Charl. Dematius, Gisb. Voetius.

étoit conforme à l'Ecriture sainte, loin d'y trouver rien à redire, il avoit permis pendant son Rectorat même qu'on en fit des disputes publiques. Secondement, il avoit souffert avant son Rectorat, & encore depuis, que M. Ravensperger soutint publiquement & en sa présence même le mouvement circulaire de la Terre. En troisième lieu, ayant appris que la thèse où l'on avoit disputé si *l'Homme est un Etre de soy, ou par accident* luy avoit déplû, il étoit allé trouver le lendemain les trois Professeurs en Théologie pour leur faire des excuses, & les assurer qu'il n'avoit eû aucune intention de choquer les vérités Théologiques. D'ailleurs, que la thèse avoit été inférée par son Répondant sans sa participation; mais qu'au reste il étoit prêt de réparer cette faute en la manière qu'ils jugeroient à propos. Les Professeurs avoient regardé la chose tous trois avec assez d'indifférence. Mainard Schotanus s'étoit contenté de dire que la chose n'étoit pas de grande conséquence. Dematius passant outre avoit approuvé même la conduite de Regius en ce point. Et Voetius quoyque déjà déclaré contre luy avoit dit seulement qu'il ne vouloit point se mêler de cette affaire. Cependant on avoit vû paroître peu de jours après, & contre l'intention même du Magistrat les corollaires injurieux de ses thèses, sans parler d'un autre Ecrit dont les corollaires furent suivis sous le titre d'*Appendix ad Corollaria Theologico-Philosophica nuperæ disputationi de Jubileo Romano subjecta, &c.*

Pag. 403. & suiv. du 1. vol. des Lettr.

Depuis la pag. 403. jusqu'à 415.

M. Descartes voyant que M. Regius souhaitoit absolument de faire paroître sa Réponse, crut devoir user de condescendance pour ne pas le rebuter. Il lui dressa un nouveau projet de réponse, rempli de termes obligeans & de loüanges pour Voetius. Il luy fournit des formules d'estime pour les autres, & de modestie pour luy-même. Il lui marqua diverses manières insinuanes pour se faire lire avec plaisir, & faire écouter ses raisons. Et sur tout il luy recommanda de se garder de l'air ironique dans le tour qu'il falloit donner aux éloges de ses adversaires. Ce modèle de réponse avec les matières, les raisons & les moyens de la remplir, nous est resté parmi ses lettres comme l'un des plus beaux monumens de sa douceur & de sa prudence. Mais quelque raisonnable & quelque honnête que fût cette manière d'écrire, il ne  
laissa

laissa pas d'entrer dans une juste défiance de son succès, sur l'idée qu'il avoit de l'humeur impérieuse & bourruë de Voetius, & de la mauvaise disposition des Professeurs prévenus & animez. C'est pourquoi il ordonna à M. Regius en lui renvoyant son écrit avec le modèle de réponse de ne rien faire sans prendre & suivre l'avis de M. Van-Leuw, & sur tout de M. Emilius leur collègue, dont la prudence & la fidélité lui étoit connuë. M. Vander-Hoolck lui avoit aussi donné le même conseil, lors qu'il reçût ses complimens sur le choix qu'on avoit fait de lui \* pour être député de la province d'Utrecht à l'assemblée des Etats Généraux. De sorte que M. Regius ayant enfin arraché le consentement de M. Emilius mit sa réponse sous la presse, d'où elle sortit le xvi de Février, & il en envoya dès le lendemain deux exemplaires à M. Descartes.

L'écrit avoit pour titre *Responsio seu Notæ in Appendicem ad Corollaria Theologico-Philosophica, &c.* & au jugement de ceux qui l'avoient lû, il ne contenoit rien dont Voetius pût se plaindre à moins que son humilité n'eût été choquée par les qualitez d'homme sçavant & célèbre, d'homme de bien & ennemi de la médisance, que Regius lui avoit données. Mais quoi qu'il n'y fût point maltraitté de paroles, il crut néanmoins que Regius lui avoit fait une injure irrémissible, parce qu'il l'avoit vaincu par le nombre & la force de ses raisons, qui découvroient beaucoup mieux son ignorance & son animosité que n'auroient pû faire des termes de véhémence & d'aigreur. Pour prévenir les suites, il crut qu'il falloit étouffer le livre dans sa naissance : & prenant pour prétexte qu'il avoit été imprimé sans ordre du Magistrat ; que son Imprimeur étoit un Catholique, & son Marchand Libraire un Remontrant ; il convoqua l'assemblée générale de son Université, où il se plaignit de cet écrit comme d'un libelle fait contre lui, contre la dignité Rectorale, contre l'honneur des Professeurs & de toute l'Université par un de ses collègues. Il en demanda la suppression, & en même têmes l'extermination de toute cette nouvelle Philosophie qui troubloit le repos de toute l'Université. Plusieurs souscrivirent à cet avis, & trois d'entre eux sçavoir Dematius ou de Maets Professeur en Théologie, Mathæus Professeur en Droit, & Lyræus Pro-

I 6 4 2.

Pag. 414.  
415.\* Vander-  
Hoolck.Lett. 17. de  
Reg. Ms.Epist. Cart.  
ad P. Dinet.  
art. 21.Les 18 & 19.  
de Février  
1642.Narrat. hist.  
Acad. pag. 53.Epist. Cart.  
ad P. Dinet.  
art. 21.Epist. 18. Ms.  
Reg. ad Cart.



1642.

esseur en Humanitez furent députez vers le Magistrat pour lui porter les plaintes de l'assemblée.

Ibid.

Le Magistrat pour les appaiser envoya saisir 130 exemplaires du livre chez le Libraire, qui dès le premier jour en avoit débité 150, & en avoit envoyé ensuite un grand nombre à Amsterdam & à la Haye. De sorte que ce qui resta d'exemplaires devint exorbitamment cher, & fit rechercher le livre comme une chose très-rare & très-précieuse. Ces circonstances, loin d'appaiser l'esprit de Voetius selon l'intention du Magistrat, ne servirent qu'à l'irriter, voyant que cette suppression faisoit que le livre de Regius étoit couru avec plus d'empressement qu'auparavant, & qu'il étoit lû avec plus de soin. Il ne songea plus qu'à se vanger également de M. Regius & de M. Descartes : & il assemble presque tous les jours son Université pour prendre de nouvelles délibérations contre la Philosophie de ce dernier, sans qu'il fût permis à M. Regius d'y assister. Le xxi de Février il dressa un Résultat de délibération qu'il fit signer par la plupart des Professeurs, pour pouvoir être présenté au Senat ou Conseil de la ville au nom de l'assemblée des quatre Facultez, afin qu'on pût obtenir une sentence du Magistrat, tant pour la proscription de la Philosophie nouvelle, que pour la suppression de l'Ecrit de Regius comme d'un libelle injurieux au Recteur de l'Université, & capable de détourner la jeunesse d'aller prendre ses leçons. M. Regius écrivit le v de Mars suivant à M. Descartes pour l'informer du mauvais succès de sa réponse à Voetius, & de tout ce qui se passoit à son desavantage; & pour le prier d'employer son crédit auprès de M. Vander-Hoolck & de ses autres amis pour détourner la tempête qui menaçoit leur Philosophie commune & sa personne particulière.

Pag. 426. du  
1. tom. des  
lettres.

M. Descartes au lieu de le plaindre aima mieux le congratuler de la persécution qu'il souffroit pour la Vérité, croyant que tous ces troubles ne lui produiroient que de la gloire. Il lui en écrivit une longue lettre, dans laquelle il lui marquoit toutes les raisons qu'il avoit de ne rien appréhender, & de bien espérer de l'excellence de sa cause. Cependant on délibéra dans le Conseil de la ville d'Utrecht sur la requête des Professeurs de l'Université, qui y avoit été  
lûe



lûë publiquement dès le xxiv de Février : & la résolution prise les jours suivans, on y donna le xv de Mars un decret portant défense à M. Regius de ne plus faire d'autres leçons que celles de la Médecine, & de ne plus tenir de conférences particulières. Il étoit permis par le même decret aux Professeurs de l'Université de s'assembler pour porter leur jugement sur le livre de M. Regius. De sorte que Voetius triomphant de cet arrêt convoqua son assemblée dès le xvii du même mois ; & y fit porter, contre toute forme de justice, un jugement qui paroïssoit rendu au nom de toute l'Université, mais qu'il avoit minuté seul & prononcé comme Recteur, étant tout à la fois le juge & la partie de M. Regius, qui ne fut ni appelé ni entendu dans ses défenses. Irrégularité, dont le blâme sembloit moins retomber sur les Professeurs de qui on ne devoit exiger autre chose que l'art de bien régenter, que sur les Magistrats qui avoient érigé des Régens en juges sans leur donner en même tems la sùffisance & l'intégrité nécessaire pour juger. Il n'y eut que huit Professeurs qui eurent part à ce jugement. Sc. G. Voetius, Ch. Dematius, M. Schotanus, A. Mathæus, G. Stratenus, J. Liræus, Arn. Senguerdius, & Dan. Berckringer, qui prononcèrent contre la Réponse de M. Regius à Voetius & contre la Philosophie nouvelle. Les autres furent honteux de suivre la passion de Voetius, mais ils étoient les plus foibles. Il n'y eut que M. Emilius qui forma opposition à ce jugement, & M. Cyprien \* Professeur en Droit qui protesta de nullité, voyant que l'on n'alléguoit aucune raison recevable pour rendre ce jugement valide. Il voulut même qu'il fût fait mention de son opposition dans l'acte du jugement, & qu'on le nommât pour n'être point confondu mal à propos avec les auteurs d'une action si peu raisonnable sous le nom général des Professeurs de l'Université.

M. Regius manda toutes ces procédures à M. Descartes le xxxi de Mars 1642: & lui envoya le decret du Magistrat du xv du même mois, le jugement de ces Professeurs dont nous venons de parler, & les thèses de Voetius le fils dressées par son père. Il lui donna avis en même tems que Voetius avoit suborné un jeune Etudiant pour écrire contre sa réponse ; mais que les sçavans & les honnêtes gens tant d'Utrecht

1642.

Narrat. hist.  
Acad. pag. 63.  
64.Epist. Cartes.  
ad celeb. Voet.  
pag. 266, 267.Ibid. & Narr.  
pag. 67.Son Rectorat  
finissoit alors.Lett. 19. Ms.  
de Reg.Lett. 36. Ms.  
de Reg. à  
desc.

\* Cyprianus  
Regneri qui  
ne connoissoit  
point M. Des-  
cartes & n'é-  
toit point ami  
particulier de  
Regius.

Narrat. histor.  
Lett. 19. Ms.  
de Reg.

1642.

Pag. 425.  
tom. 1. des  
lettres.

C'étoit la raison que les Professeurs alléguèrent ; pour marquer que les nouveutez de la Philosoph. de Desc. étoient dangereuses à leur Université naissante.

Epist. ad P.  
Dinct. num.  
31.

\* Lambert  
Waterlaet.

\* Ce libelle  
s'est trouvé  
dans l'inven-  
taire de M.  
Descartes.

Ibid. num.  
32.

que des autres villes de Hollande commençoient à se déclarer contre la conduite de Voetius. M. Descartes lui répondit d'une manière à lui faire comprendre qu'il falloit plutôt rire que se mettre en colère des thèses du jeune Voetius ( qui n'avoit fait que prêter son nom à son père, parce que Madame Voetius sa mère l'avoit jugé trop jeune pour entrer en lice, ) & du jugement de son Université, qui paroïssoit être encore dans son enfance aussi bien que le fils de Madame Voetius. Il ne lui tint pas le même discours à l'égard du decret des Magistrats. Il lui fit remarquer que ces Messieurs ne pouvoient en user plus prudemment, ni même avec plus d'indulgence dans la conjoncture présente des affaires, pour se délivrer des importunités de Voetius & de ses Collègues. Que s'il l'en croyoit, il leur obéiroit à la lettre, & n'enseigneroit rien autre chose que la Médecine selon Hippocrate & Galien. Que s'excusant sur la révocation de son pouvoir à ceux qui lui demanderoient autre chose, il exciteroit une passion plus grande dans les esprits pour ce qu'il enseignoit auparavant, & les animeroit innocemment contre ses adversaires. Qu'il étoit victorieux pourvu qu'il sçût se taire ; & qu'il ne pouvoit rentrer dans le combat sans s'exposer à de nouveaux dangers.

Le fils de Voetius n'étoit pas si jeune qu'il ne fût déjà en âge d'enseigner les autres. Il étoit déjà reçu au nombre des Professeurs de l'Université : & l'on peut dire que les thèses qui portoient son nom étoient les premiers essais de sa maîtrise. Elles ne contenoient que ce que son père avoit déjà avancé dans les siennes en faveur des formes substantielles contre M. Regius. Elles furent suivies de la publication d'un autre libelle qui parut vers le mois d'Avril suivant sous le nom de cet Etudiant \* qui avoit répondu dans les thèses du mois de Décembre, où le Recteur Voetius présidoit. Le titre de ce libelle étoit *Prodromus* \*, *sive Examen tutelare orthodoxæ Philosophiæ principiorum*. Pour aller au devant des fâcheuses plaisanteries des railleurs qui sembloient se ranger plus volontiers du côté de M. Regius que de l'autre, on grossit le libelle d'une seconde partie, dans l'intention de défendre encore mieux l'honneur de l'Université & des anciennes opinions. Mais pour le titre de *Prodrome*, Voetius avoit

avoit dessein de faire entendre que cét ouvrage n'étoit que l'Avant-coureur d'un autre encore plus important, qu'il médisoit contre la Philosophie de M. Descartes sous le nom de quelque autre de ses disciples. \*

1642.

\*Schoockius, &amp;c.

Lett. 25. M<sup>ss</sup>. de Regius.

Pag. 425. du 1. tom. des Lettr.

Lett. 20. M<sup>ss</sup>. de Reg.Item. Lettr. 25. M<sup>ss</sup>.Lett. de Christ. Huyghens de la Haye le 7. Avril 1642. au 3. tom. des Lettr. M<sup>ss</sup>. à « Merfenne.“  
“  
“

Pour ce qui est de la réfutation que Voetius avoit entreprise contre la Réponse de M. Regius à ses thèses par le ministère de ses étudiants, l'on peut dire qu'elle échoïa entre les mains d'un Moine renégat, ou fugitif, comme l'appelle M. Regius, pour avoir voulu dissimuler qu'il en fût l'auteur. Pour éloigner le Public encore davantage de cette pensée, il avoit confié l'écrit à ce Moine pour l'aller faire imprimer à Leyde, afin qu'il parût que Messieurs Descartes & Regius avoient encore des ennemis ailleurs qu'à Utrecht. L'écrit n'étoit point fort gros tout seul : mais pour en faire un juste volume au goût du Libraire, Voetius avoit donné ordre qu'on imprimât ensemble son *Appendice* aux corollaires de ses thèses du Jubilé, avec la Réponse que M. Regius y avoit faite, & que l'on réfutoit par cét écrit. De sorte que le livre devoit être de dix feüilles selon la supputation de l'Imprimeur, de qui les amis de M. Descartes l'avoient appris. Mais le Recteur de l'Université de Leyde qui étoit M. Golius ayant été averti de ce qui se passoit, se transporta incontinent chez l'Imprimeur de cette Réfutation, & fit faire en sa présence une information de cette entreprise. L'Imprimeur la rejetta toute sur le Moine, qui se trouva heureusement absent de l'Imprimerie, & qui prit la fuite pour aller à Utrecht donner avis à Voetius de ce qui étoit arrivé à son ouvrage, & lui rendre conte de sa commission.

M. Descartes considéroit toutes ces pratiques avec trop d'indifférence pour en avertir ses amis. Mais M. Huyghens second fils de M. de Zuytlichem habile Mathématicien dès-lors, & fort attaché à la Philosophie de M. Descartes à l'exemple de M. son père, se chargea du soin d'en informer le Père Merfenne. Il lui écrivit d'une manière à lui faire comprendre que l'Ecrit qui portoit le nom de M. Regius étoit de M. Descartes. » Par mes dernières lettres, dit-il, vous aurez reçu la défense de M. Descartes sous le nom de Regius contre Voetius. Un petit Moine supposé y fait imprimer une Réplique que j'aurai soin de vous envoyer dès

V iij \* qu'elle

1642.

„ qu'elle verra le jour. En attendant vous trouverez ici la  
 „ Censure de l'Academie d'Utrecht en grosse lettre, mar-  
 „ quant la foiblesse dudit Voetius, & en même tēms son pou-  
 „ voir parmi ses collègues, induits par sa seule autorité à pu-  
 „ blier une censure si impertinente. *Per sententiam de sententiâ.*

## CHAPITRE VIII.

*Sentimens favorables des Pères de l'Oratoire pour les Méditations Métaphysiques de M. Descartes. Eloges du Père de la Barde. Mort du P. Gibieuf. Sentimens favorables des Jésuites pour les mêmes Méditations. Eloge du P. Vazier, & du P. Méland, qui approuvent tout ce qu'il a écrit, & même sa manière d'expliquer la Transsubstantiation. Le Père Méland fait un abrégé de ses Méditations, & les met en stile scholastique & intelligible aux esprits les plus médiocres. Le Père Bourdin fait les septièmes Objections d'une manière qui met M. Descartes en mauvaise humeur. Il répond à ces objections, & écrit une Dissertation en forme de Lettre au P. Dinet contre le Père Bourdin & Voetius. Sa réconciliation avec le Père Bourdin. Seconde édition des Méditations.*

Epist. Hier.  
Bardiad Gaff.  
pag. 442. col.  
1. tom. 6. op.  
Gaff.

Tom. 3. des  
lett. p. 609.

Tom. 2. des  
lett. p. 300.  
301.

**D**Epuis l'édition des Méditations Métaphysiques, Monsieur Descartes faisoit la matière des conversations sçavantes dans Paris, & dans les provinces du Royaume. Chacun en parloit selon les lumières de son esprit, ou selon les mouvemens de son cœur. Mais il en étoit venu peu de nouvelles à M. Descartes pendant l'absence du Père Mersenne, qui avoit fait un voyage en Italie aux mois d'Octobre & de Novembre. A son retour il luy avoit adressé diverses réponses qu'il avoit faites aux complimens qu'il avoit reçus de plusieurs Pères de l'Oratoire, dont les principaux étoient les Pères Gibieuf & de la Barde. Il avoit satisfait à quelques difficultez que ce dernier luy avoit proposées, & il avoit appris ensuite que ce Père s'étoit rendu le défenseur de son livre des Méditations contre ceux qui l'accusoient de mettre tout en doute. Il en écrivit vers le mois de Février de l'an 1642 à un autre Père de l'Oratoire de ses amis particuliers  
 que

que nous ne connoissons pas, mais qui étoit Docteur de Sorbonne comme le Père Gibieuf. » J'ai assez éprouvé, dit-il à ce Père, combien vous favorifiez le desir que j'ai de faire quelque progres dans la recherche de la Vérité : & le témoignage que vous m'en rendez encore par vos lettres m'oblige extrêmement. Je suis aussi très-obligé au R. Pere de la Barde pour avoir pris la peine de lire mes pensées de Métaphysique, & m'avoir fait la faveur de les défendre contre ceux qui m'accusoient de mettre tout en doute. Il a très-parfaitement pris mon intention : & si j'avois plusieurs protecteurs tels que vous & luy, je ne douterois point que mon parti ne se rendît bien-tôt le plus fort. Mais quoyque je n'en aye que fort peu, je ne laisse pas d'avoir beaucoup de satisfaction de ce que ce sont les plus grands hommes & les meilleurs esprits qui goûtent & favorisent le plus mes opinions. Je me laisse aisément persuader que si le P. Gibieuf eût vécu, il en auroit été des principaux.

En effet, il perdit un excellent amy, & un bon protecteur de sa philosophie à la mort de ce sçavant homme, qui auroit été celuy d'entre les Théologiens modernes qu'il auroit joint le plus volontiers à S. Thomas son principal directeur, s'il avoit jamais pû se résoudre à traiter aucune matière Théologique.

Les Jésuites sembloient être un peu plus partagez que les Pères de l'Oratoire sur la philosophie de M. Descartes : & la diversité des opinions étoit grande dans leur Compagnie sur ses Méditations Métaphysiques. Les uns se contentoient de goûter ses principes & ses raisonnemens, ou de louer ses bonnes intentions & ses efforts, sans aller au de-là, comme le Père Noël, le P. Fournier, le P. J. François, le P. Grand-Amy, le P. Dinet, qui étoit Provincial de France à Paris, le P. Charlet son parent, qui étoit Assistant du Général de la Compagnie à Rome. Le P. Dinet qui avoit été autrefois son Préfet à la Flèche, ayant fait un voyage à Rome sur la fin de la même année \* ne manqua point d'entretenir le Père Charlet du livre de ses Méditations : & il voulut donner avis au Philosophe de tout ce qui s'étoit dit de plus obligeant entr'eux à son sujet, par une lettre qu'il lui en écrivit de Rome vers le commencement de l'Avent. M. Descartes crut devoir

1642.

cc 1. ou 2. des  
lettr. pag.  
cc 479. 480.

Pag. 495. du  
1. tom.

\* 1642.

Lettr. lat. de  
Desc. à Merf.  
Mf.



1642.

Lettr. Ms. du  
4. Janvier  
1643.

Pag. 527. du  
tom. 1.  
& tom. 2. des  
lettr. p. 552.

Lettr. Ms. de  
Desc. à Merf.  
du 23. mars  
1643.

Tom. 3. des „  
lettr. p. „  
189, 190.

Pag. 607. du  
3. tom.

Termes de „  
la lettr. du „  
P. Vatier à „  
M. Descart.

devoir faire part de la joye qu'il en reçût au P. Merfenne, dans le têmes des étreines de l'année suivante. Il lui marqua aux termes du P. Dinet l'estime que le P. Charlet faisoit de ses études, & l'affection qu'il avoit pour sa personne ; croyant que ce Père n'attendoit à se déclarer ouvertement pour sa Philosophie qu'après la publication de ses Principes. Quelques autres Pères de la Compagnie ne faisoient point difficulté d'embrasser sa Philosophie, & de s'en déclarer les Sectateurs. De ce nombre étoient le Père Vatier, & le Père Mêland. Le Père Vatier lui étoit connu très-particulièrement depuis quelques années. Il avoit fort approuvé sa Méthode & les Essais de sa philosophie dès le têmes qu'on les avoit vû paroître. Les Méditations ne furent pas moins dans son approbation, autant qu'on peut le conjecturer par les termes auxquels M. Descartes en écrivit au Père Merfenne. Pour ce qui est de mes raisons de l'existence de Dieu, dit-il, j'espère qu'elles seront à la fin autant ou plus estimées qu'aucune autre partie du livre. Le Père Vatier montre qu'il en fait état : & il me témoigne autant d'approbation par ses dernières lettres *touchant tout ce que j'ai écrit*, que j'en pourrois souhaiter de personne. De sorte que ce qu'on vous a dit de lui n'est pas vray-semblable. Ce que l'on avoit dit au P. Merfenne étoit une petite calomnie, suivant laquelle on avoit voulu luy faire croire que le Père Vatier avoit eû quelque dessein de censurer les écrits de M. Descartes. Le Père Vatier en ayant eû vent écrivit incontinent à M. Descartes pour le prévenir contre une fausseté si des-obligeante. Le Père Merfenne le sçût, quoique cette lettre n'eût point passé par ses mains, & il fut curieux de sçavoir de M. Descartes ce qu'elle contenoit, ne jugeant point le P. Vatier capable d'une dissimulation telle qu'auroit été celle de se déclarer Cartésien, & d'écrire en même têmes contre Monsieur Descartes. Il reçût la satisfaction qu'il demandoit sur ce point le xvii jour de Mars de l'an 1642 auquel M. Descartes lui écrivit en ces termes. „ La Lettre du Père Vatier n'est que pour m'obliger. Car il y témoigne fort être de mon parti, & il dit qu'il a désavoué de cœur & de bouche ce qu'on avoit fait contre moi. Il ajoute encore ces mots. *Je ne sçaurois m'empêcher de vous confesser que suivant vos principes*



*cipes vous expliquez fort clairement le mystère du saint Sacrement de l'Autel, sans aucune entité d'accidens.* Le sujet de sa lettre est sur ce qu'il suppose qu'on m'a dit qu'il avoit eû dessein de censurer mes écrits ; à quoy je lui répons que je n'en ay jamais ouïy parler , & que je n'en ay jamais eû aucune opinion.

Pour ce qui est de la connoissance que M. Descartes avoit eûe du P. Méland , il faut avoïer qu'elle étoit plus récente que celle du P. Vatier : mais leur amitié n'en étoit pas moins bien établie ; & l'on peut dire que c'étoit une des conquêtes des Méditations Métaphysiques de Monsieur Descartes. Ce ne fut ni par inclination ni par préjugé, mais uniquement par raison, que ce Père embrassa ses opinions, puisque jusques-là ils n'avoient point encore ouïy parler l'un de l'autre. Le P. Méland avoit été pénétré de la lecture des Méditations. Non content de les avoir digérées pour son usage particulier, il voulut les rendre encore utiles à d'autres. Pour les proportionner à la portée de plus de monde, il s'avisa de les réduire dans une méthode plus scholastique & plus intelligible aux esprits communs. M. Descartes considéra l'importance de ce service comme il le devoit, & il ne l'estima pas moins avantageux pour son traité de Métaphysique, que le travail de M. de Beaune l'avoit été pour sa Géométrie. Il s'en expliqua depuis en des termes pleins de reconnoissance, écrivant à un Père Jésuite que nous ne connoissons pas. » Si le témoignage de M. de Beaune, dit-il, suffit pour faire valoir ma Géométrie, j'ose me promettre que celui du Rév. Père Méland ne sera pas moins efficace pour autoriser mes Méditations, vû principalement qu'il a pris la peine de les accommoder au stile dont on a coutume de se servir pour enseigner. Je lui en ay une très-grande obligation : & j'espère qu'on verra par expérience que mes opinions n'ont rien qui doive les faire rejeter par ceux qui enseignent ; mais qu'elles se trouveront au contraire fort commodes & fort utiles. Cette occasion établit entre eux une correspondance mutuelle, qui fut entretenue par le commerce des lettres. Celle que M. Descartes écrivit à ce Père pour le remercier de son travail est fort longue. Mais n'ayant encore été imprimée nulle part, il

« 1642.

« Voyez le  
tom. I. des  
lett. de  
Descartes  
p. 526. &  
suiv.« Tom. 3.  
des lett.  
pag. 105.

1642.

Lettre. Ms.  
de Desc. au  
P. Méland.

faut faire au lecteur le plaisir de lui communiquer l'extrait du commencement qui regarde nôtre sujet. » Votre lettre du xxii d'Octobre, dit-il à ce Père, ne m'a été rendue que depuis huit jours. Ce qui est cause que je n'ai pû vous témoigner plutôt combien je me ressens vôtre obligé; non pas de ce que vous avez pris la peine de lire & d'examiner mes Méditations, car n'ayant point été auparavant connu de vous, je veux croire qu'il n'y aura eû que la matière qui vous y ait invité; ni aussi de ce que vous les avez digérées de la manière que vous avez fait, car je ne suis pas si vain que de penser que vous l'avez fait à mon sujet, & j'ay assez bonne opinion de mes raisonnemens pour croire que vous avez jugé qu'ils méritoient d'être rendus intelligibles à plusieurs, à quoy la nouvelle forme que vous leur avez donnée peut beaucoup servir: mais de ce qu'en les expliquant vous avez eû soin de les faire paroître avec toute leur force, & d'interpréter à mon avantage plusieurs choses qui auroient pû être perverties, ou dissimulées par d'autres. C'est en quoy je reconnois particulièrement vôtre franchise, & où je vois que vous m'avez voulu favoriser. Je n'ay trouvé pas un mot dans l'écrit qu'il vous a plû me communiquer, auquel je ne souscrive entièrement. Et bien qu'il y ait plusieurs pensées qui ne sont point en mes Méditations, ou du moins, qui n'y sont pas déduites de la même sorte, il n'y en a toutefois aucune que je ne voulussés bien avouer pour mienne.

Aussi pourray-je dire que ce n'a pas été de ceux qui ont examiné mes écrits comme vous, que j'ay parlé dans le discours de la Méthode, quand j'ay dit que je ne reconnoissois pas les pensées qu'ils m'attribuoient; mais seulement de ceux qui les avoient recueillies de mes discours étant en conversation familière.

Disc. de la  
Méthode,  
part. 6. art.  
5.

Lettre au P.  
Dinet, &  
tom. 3. des  
lettres.

Mais parmi tant d'amis & de sectateurs que M. Descartes avoit dans la Compagnie des Jésuites, & qu'il ne faisoit point difficulté de reconnoître pour ses Maîtres: il avoit un censeur en la personne du P. Bourdin, qui ne pouvoit point lui être inutile. Ce Père sembloit avoir acquis le droit d'examiner les Ecrits de M. Descartes depuis la dispute qu'il avoit eue avec lui sur la Dioptrique, & il usa de ce droit dès qu'il se vid en état de lire ses Méditations. Il

y forma des objections qu'il ne jugeoit point d'abord devoir envoyer à M. Descartes, parce que la conduite qu'ils avoient gardée l'un envers l'autre ne pouvoit lui faire conjecturer la manière dont il les recevroit. M. Descartes ayant scû cette disposition s'imagina que le P. Bourdin avoit fait ces objections pour d'autres que pour lui; ce qui lui parut contraire aux maximes de la charité chrétienne & au bon ordre de la République des Lettres, qui veut que la correction serve premièrement à celui qu'on entreprend de corriger.

Pour l'obliger à suivre les pas des Auteurs des autres objections, il résolut de s'adresser au R. P. Dinet Provincial, & de le prier de faire rentrer par son autorité le P. Bourdin dans les voyes d'équité & de bien-veillance à son égard, soit en publiant ses objections, soit en les lui envoyant pour pouvoir y répondre, & les joindre aux autres qui étoient déjà imprimées. Le Père Provincial qui avoit de l'amitié & de la considération pour M. Descartes engagea le P. Bourdin à lui accorder la satisfaction qu'il lui demandoit. De sorte que bon gré ou malgré le P. Bourdin, il reçût ses objections, qui étoient dressées dans la forme d'une juste dissertation, où ses Méditations se trouvoient réfutées avec toute la vigueur d'un Adversaire. Il jugea d'abord par le stile & les manières de cet écrivain qu'il s'étoit trompé de croire que l'union étroite des membres de ce grand corps dût faire attribuer à toute la Compagnie ce qu'il plaisoit aux particuliers de penser ou d'écrire, ou faire juger qu'il ne paroïssoit rien d'aucun d'entr'eux qui ne fût approuvé de tous les autres. Aussi protesta-t-il que la Réponse qu'il fit à ces Objections n'étoit que pour le P. Bourdin, qui sembloit avoir voulu s'éloigner de l'accommodement qui se ménageoit entre eux, par le moyen des confrères de l'un, & des amis de l'autre. Il se peut faire que M. Descartes ait été trop sensible aux coups du P. Bourdin, & qu'il ait eû tort de prendre pour des insultes ou des ironies les protestations que ce Père avoit faites au commencement & à la fin de sa Réfutation, qu'il ne blesseroit point les loix de l'amitié qui étoit entr'eux, ny les règles de l'honnêteté qui se pratique entre les Sçavans. Mais pour luy donner des marques plus sincères de son amitié, il crut de-

X \* ij voir

1642.

Epist. ad Dinet. init.

Epist. ad Dinet.

Objet. & Réponf. septièmes.

*Ut amicitia observantia- que leges erga viros doctos salva & incolumes retineantur.* Object. pag. 3, 4, 107, 138.

164 2.

Voyez cette  
Lettre imprimée avec les  
septièmes Objections en Latin à Amsterdam, & en François à Paris.

voir le recommander à son Supérieur, comme un malade qui est mené au Médecin par son ami.

Il écrivit dans cette intention une longue lettre en forme de dissertation au Père Dinet, qui étoit encore Provincial. Mais il ne put lui montrer le mal du P. Bourdin qu'il ne lui découvrit le sien en même tems. Le défaut de prudence, de bonne foy, de science, de douceur, de modestie, de charité, & de toutes les bonnes qualitez convenables à ceux qui sont animez & conduits par l'esprit de la Société, étoit ce qu'il trouvoit le plus à redire dans l'écrit & la conduite particulière du P. Bourdin : mais par un mauvais effet de ce fâcheux exemple, il sembloit avoir lui-même contracté dans sa Réponse à l'Écrit du Père quelques-unes des mauvaises qualitez dont il l'accusoit devant son Supérieur. Il prétendoit principalement tirer avantage sur le Père de ce qu'étant Religieux il sembloit être obligé à une plus grande perfection que lui, sans prendre garde que les choses dont il lui faisoit des crimes n'étoient pas moins blâmables dans le dernier des chrétiens, que dans ceux du premier rang ; & qu'elles étoient contraires au Décalogue & à l'Évangile, avant qu'on se fût avisé de faire des constitutions Régulières & Monastiques.

L'atteinte que le P. Bourdin avoit donnée à la bonne opinion qui se répandoit de sa philosophie dans Paris, donna occasion à nôtre Philosophe de faire au P. Dinet un récit historique des aventures de cette philosophie depuis l'édition de ses Essais. Les troubles de l'Université d'Utrecht n'y furent pas oubliez. Le Ministre Voetius y fut dépeint dans toutes ses intrigues : mais l'on peut dire que les couleurs qu'il y employa, quoique fort-propres & fort-simples, furent des semences pour de nouveaux chagrins qu'il eut à recueillir dans la suite des tems de la part de Voetius & de sa cabale.

Il n'en reçut aucun de la part du Père Dinet & de la Compagnie des Jésuites, quoiqu'il semblât en avoir mérité par le peu d'indulgence dont il avoit usé à l'égard du P. Bourdin, & qu'il crût après avoir envoyé cette lettre & sa réponse contre lui, ne devoir songer qu'à soutenir le choc des Jésuites, malgré tous les soins qu'il avoit pris pour sépa-

Tom. 2. des  
lett. pag. 309.

rer

rer la cause personnelle du P. Bourdin de celle de sa Compagnie. Il faut avouer que son dessein étoit d'attirer en un juste combat tous ceux d'entre les Jésuites qu'il croyoit être partisans ou fauteurs du P. Bourdin, & qu'il sçavoit qui parloient mal de lui & de sa philosophie entre eux, ou dans les conversations particulières qu'ils avoient par la ville. Mais loin de remporter aucun avantage sur la Société, il fut vaincu par la prudence & par la bonté du P. Dinet, qui ôta au Père Bourdin toute envie de plus se brouiller avec luy ; le fit taire ; & disposa son esprit à la réconciliation. Le P. Dinet fut choisi peu de tēms après pour être Confesseur du Roy Louis XIII : mais il ne cessa point d'être l'ami & le fauteur de M. Descartes. Le Père Charlet Assistant de France près du Général, & quantité d'autres personnes considérées dans la Compagnie des Jésuites voulurent aussi se mêler de ses intérêts : & leurs soins furent suivis deux ans après des gages de l'amitié que le P. Bourdin & M. Descartes jurèrent entre eux pour le reste de leurs jours.

L'Écrit du P. Bourdin contre les Méditations, avec la Réponse de M. Descartes insérée à la fin de chaque article, fut imprimé sous le titre de *septièmes Objections* à la fin de la seconde édition Latine des Méditations qui se fit à Amsterdam chez Elzevier l'an 1642, où M. Descartes fit corriger le titre de celle de Paris, & substituer le terme de *distinction de l'Ame d'avec le Corps* à la place de celui d'*immortalité de l'Ame*. Il eut soin de faire joindre aussi sa lettre au P. Dinet à la fin de cette édition, qui se trouvant ainsi plus complète que la première, parut plus que suffisante pour payer la patience avec laquelle les Hollandois & les autres Etrangers avoient attendu la lecture de l'ouvrage. On avouera que le consentement de M. Descartes pour cette nouvelle édition ne pouvoit nuire à la réputation de sa bonne conscience ni aux intérêts du Libraire de Paris à qui il avoit cédé son privilège, quand on aura examiné ses vûes & ses démarches. On l'avoit averti que plusieurs Libraires de Hollande avoient envie de faire cette impression, & qu'il ne les pourroit empêcher parce qu'ils étoient tous persua-

1642.

Tom. 3. pag.  
117, 118.Tom. 3. pag.  
609, 610.Item pag. 15.  
tom. 3.Tom. 1. pag.  
527, 528.Lett. M. de  
Descartes à  
Mers. du 23.  
Mars 1643.Tom. 3. pag.  
104, 105.Voyez cy-  
après à l'an  
1644. &c.Il l'avoit fait  
imprimer sé-  
parément au-  
paravant.Lett. 21 &  
22. MS. de  
Regius.Tom. 2. des  
lett. pag. 303.  
304.

1642.

dez que le privilège du Libraire de Paris n'étoit que pour la France. On lui avoit fait entendre d'ailleurs que les Libraires du païs ufoient de toute sorte de liberté sur ce point: de sorte même qu'un privilège des Etats ne les retiendrait pas. C'est pourquoi il aima mieux qu'il y en eût un qui le fit avec son consentement, ses corrections, & ses additions, que de voir que d'autres le fissent à son insçu & avec beaucoup de fautes. C'est ce qui le fit consentir qu'Elzevier d'Amsterdam l'imprimât, à condition néanmoins qu'il n'en envoyeroit aucun exemplaire en France, afin de ne point faire tort au Libraire Soly, dont il n'avoit pourtant pas eût grande satisfaction jusques-là, en ce qu'il ne lui avoit encore envoyé aucun exemplaire.

Pag. 298. &  
304. *ibid.*

Outre les septièmes Objections & la lettre au P. Dinet, il fit mettre de nouveau une addition à la fin des quatrièmes Objections touchant la Transsubstantiation que le P. Mersenne avoit jugé à propos de retrancher de l'édition de Paris. Mais il n'exécuta point le dessein qu'il avoit eu d'y joindre l'*Hyperaspistes* ou le défenseur, avec la réponse qu'il y avoit faite à la prière du P. Mersenne.

Pag. 299, 302,  
304. *ibid.*





## CHAPITRE IX.

*Demeure de M. Descartes au château d'Eyndegest près de Leyde. Avantages & commoditez de ce lieu. Description des trois petites Cours de la Haye, sc. du Prince d'Orange, des Etats Généraux & de la Reine de Bohême. Habitudes de M. de Sorbière auprès de M. Descartes. Caractère de l'esprit de cet homme. Il rend de mauvais offices à M. Descartes auprès de M. Gassendi. Visites fréquentes que M. Regius rend à M. Descartes. Traduction des Méditations par M. le Duc de Luines, & des Objections par M. Clerfelier. Excellence de ces traductions revûes par M. Descartes. Pourquoi les ouvrages François de M. Descartes tant originaux que traduits valent mieux que les Latins. Jugement de M. Descartes sur le livre De Cive de M. Hobbes. Histoire de cet ouvrage, & des bons offices que M. de Sorbière a rendus à son Auteur.*

Les Traduct.  
valent mieux  
que les origi-  
naux, hors la  
Géométrie  
Latine.

**D**Epuis Pâques de l'année précédente M. Descartes s'étoit logé dans le château d'un village nommé Eyndegest à une demi-lieuë de Leyde du côté de la mer. Là il recevoit des visites plus volontiers qu'il n'avoit fait ailleurs, soit que l'âge & les disputes l'eussent humanisé plus qu'auparavant, soit qu'il fallût accorder quelque chose au bruit de sa réputation ou à la belle situation de sa demeure. Il y fut visité au commencement de l'année 1642 par le sieur *Samuël de Sorbière* Médecin de profession, Epicurien de secte, neveu du célèbre *Samuël Petit* Ministre de Nîmes. C'étoit un homme d'esprit & de sçavoir, qui faisoit sa principale étude de rechercher les Sçavans répandus dans l'Europe, & de profiter plus de leurs conversations que des livres. De sorte qu'il étoit en réputation d'être encore plus curieux que sçavant, & plus coureur qu'homme de cabinet. Il ne parut pas moins charmé des agrémens de la demeure de M. Descartes que de ceux de sa conversation. Il nous en a fait depuis la description en ces termes. » Je courus, dit-il, à Endelgeest ( *Eyndegest* ) à une demi-lieuë de Leyden du côté de Warmont, dès que je fus en Hollande au com-

Lettr. &  
Disc. de  
« Sorbière,  
« édit. in  
« 1v°. pag.  
679, 681.

« commencement

1642. „ commencement de l'an 1642. J'y visitai M. Descartes dans sa so-  
 „ litude avec beaucoup de plaisir, & je tâchai de profiter de  
 „ sa conversation pour l'intelligence de sa doctrine.... Je  
 „ remarquai avec beaucoup de joye la civilité de ce Gentil-  
 „ homme, sa retraite, & son œconomie. Il étoit dans un petit  
 „ château en très-belle situation, aux portes d'une grande &  
 „ belle Université, à trois lieux de la Cour, & à deux peti-  
 „ tes heures de la mer. Il avoit un nombre suffisant de do-  
 „ mestiques, toutes personnes choisies & bien-faites; un assez  
 „ beau jardin, au bout duquel étoit un verger, & tout à l'en-  
 „ tour des prairies, d'où l'on voyoit sortir quantité de clo-  
 „ chers plus ou moins élevez, jusqu'à ce qu'au bord de l'hor-  
 „ zon il n'en paroïssoit plus que quelques pointes. Il alloit à  
 „ une journée delà par canal à Utrecht, à Delft, à Rotter-  
 „ dam, à Dordrecht, à Harlem, & quelquefois à Amsterdam.  
 „ Il pouvoit aller passer la moitié du jour à la Haye, revenir  
 „ au logis le même jour, & faire cette promenade par le plus  
 „ beau chemin du monde, par des prairies & des maisons de  
 „ plaifance, puis dans un grand bois qui touche ce village com-  
 „ parable aux plus belles villes de l'Europe, & superbe en ce  
 „ têmes-là par la demeure & l'établissement de trois Cours. Celle  
 „ du Prince d'Orange qui étoit toute militaire y attiroit deux  
 „ mille Gentils-hommes en équipage guerrier; le collet de  
 „ buffle, l'écharpe orangée, la grosse botte, & le cimenterre  
 „ en étoient les principaux ornemens. Celle des Etats Génér-  
 „ raux étoit composée des députez des Provinces-unies & des  
 „ Bourg-mâîtres qui soutenoient la dignité de l'Aristocratie  
 „ en habit de velours noir avec la large fraize & la barbe  
 „ quarrée. La Cour de la Reine de Bohême veuve du Roi  
 „ Frederic V Electeur Palatin sembloit être celle des Graces,  
 „ ayant quatre filles près desquelles se rendoit tous les jours  
 „ le beau monde de la Haye pour rendre hommage à l'es-  
 „ prit, à la vertu, & à la beauté de ces Princesses, dont l'aî-  
 „ née prenoit plaisir à entendre discourir M. Descartes.  
 „ Je louai merveilleusement le choix que M. Descartes avoit  
 „ fait d'une demeure si commode, & l'ordre qu'il avoit mis à  
 „ son divertissement aussi bien qu'à sa tranquillité. Et delà je  
 „ passai à l'observation de ses études & de ses autres occupa-  
 „ tions. Je considérai plus particulièrement que le reste l'a-  
 „ dresse

Pag. 682.  
 ibidem.

dressé de ce Philosophe en ce qui regardoit sa méthode, & le dessein qu'il avoit d'établir ses raisonnemens dans les Académies . . . Je voulus entrer avec lui dans quelque détail de ses opinions : mais il me renvoya à ses Ecrits, qu'il disoit avoir composés le plus clairement qu'il lui avoit été possible. Et j'ai admiré depuis ce têmes-là qu'il n'ait pas voulu expliquer ses pensées de divers biais, & de la même manière que quelques-uns de ses disciples les donnent à entendre. Il demandoit à ses disciples aussi bien qu'Aristote la docilité & la patience nécessaire pour rebattre une doctrine dans l'esprit, jusqu'à ce qu'on l'eût fortement imprimée dans sa mémoire. Ainsi je ne m'étonne pas que ceux qui lui ont obéi aient tellement formé leur esprit à sa philosophie, qu'il semble qu'ils l'ont plus à cœur qu'il ne l'avoit lui-même. Il n'est pas jusqu'aux Lullistes & aux Paracelsistes qui ne se persuadent que le galimathias qu'ils se sont opiniâtrés d'apprendre, est fondé sur de bonnes raisons. Mais la philosophie de M. Descartes a bien plus de droit qu'aucune autre de s'insinuer dans les esprits des personnes curieuses ; parce qu'elle est pleine d'excellentes choses puisées dans toutes les bonnes sources, & que le mélange de ce qui est moins solide y est fait avec beaucoup d'adresse. On voit paroître ce bel esprit en divers endroits, où il donne de claires idées de ce qu'il dit : puis il disparoît en quelques autres, & il se plonge dans ses suppositions, sans qu'il y ait moyen d'attraper sa pensée, à moins que l'on ne distingue promptement avec lui l'*Intellection* d'avec l'*Imagination*. Celle-là n'est qu'un terme de sa subtilité, qui s'insinuë plus aisément que l'autre dans les matières où l'on ne trouve plus de fonds, & où le bon sens trouve de la résistance. Mais il a préparé son lecteur à cette distinction par sa Métaphysique, où il a choisi le plus beau prétexte du monde de raisonner impunément à la Platonicienne, & d'accoûter ceux qui l'écoutent à recevoir un simple arrangement de paroles pour une suite de choses plus réelles. C'est ce dont il ne me reste rien à dire après la Disquisition de M. Gassendi.

Il faut tenir compte à M. de Sorbière du peu de bien qu'il a dit de M. Descartes en toute sa vie. Il n'étoit peut-être rien de plus louable en lui que la violence qu'il s'est

« 1642.

« Pag. 679.  
« ibidem.

1642.

Sorb. pag.  
685, 686. *ibid.*

faite dans les occasions pour en arracher les témoignages de sa conscience. Il est seulement à craindre qu'on ne le soupçonne d'en avoir dit tout ce bien par un mouvement de cette légèreté avec laquelle il avoit coûtume de débiter tout le mal qu'il sçavoit, ou qu'il croyoit sçavoir des plus grands hommes de son tēms, chez qui il cherchoit à se fourrer à la faveur du nom & du mérite de son oncle, ou sous le prétexte d'apprendre des nouvelles de Sçavans aux Sçavans, & de se rendre leur facteur. Il avoit un talent particulier pour découvrir les défauts de ceux qui le recevoient à leur table & jusques dans leur cabinet, & qui lui permettoient de les regarder en des-habillé, par une confiance, ou plutôt par une simplicité qui est naturelle à cette espèce de Sçavans qui ont renoncé au commerce du grand monde. Il s'étoit déjà donné tout entier à M. Gassendi avant que d'avoir vû M. Descartes; il en étoit le panégyriste perpétuel; il fut depuis le prédicateur de sa Philosophie, l'abréviateur & le compilateur de ses écrits, & l'historien de sa vie. Il fut aussi l'espion continuel de M. Gassendi auprès de M. Descartes pendant tout le tēms qu'il fut en Hollande; & il n'oublia rien pour détruire celui-ci dans l'esprit de l'autre par des rapports desobligeans. Non content d'irriter M. Gassendi contre M. Descartes, il se chargea encore du soin de faire imprimer en Hollande, & de distribuer avec les éloges nécessaires les écrits qu'il avoit déjà faits, & qu'il luy fit faire encore depuis contre les Méditations de Monsieur Descartes.

Tom. I. des  
lettres, pag. 428.V. aussi les  
lettres. Mss. de  
Regius.

C'étoit par un autre esprit & dans d'autres intérêts que M. Regius rendoit à M. Descartes de fréquentes visites dans Eyndegeest, qu'il regardoit comme l'école où il alloit puiser les enseignemens, auxquels le simple commerce des lettres ne pouvoit suffisamment fournir. Monsieur Descartes le considéroit souvent chez lui moins comme un disciple qui eût besoin d'instruction, que comme un ami à qui il devoit procurer quelque divertissement. Aussi voyons-nous qu'il avoit soin quelquefois de convier avec lui sa femme & sa fille de le venir voir à Eyndegeest. Il n'étoit pas difficile à M. Regius de mener souvent sa famille à M. Descartes, qui la regardoit avec la même tendresse qu'il auroit fait la sienne.

sienne. Outre la voye des canaux, il avoit encore pour cela les commoditez d'un bon carrosse qu'il entretenoit chez lui, & dont il se servoit volontiers pour procurer la promenade à ses amis, comme M. de Sorbière le témoigne de lui-même. Il y trouva M. Picot qui demouroit avec M. Descartes depuis la fin de l'année précédente : & la relation qu'ils eurent ensemble, en se considérant comme disciples d'un même Maître & nourris de la même doctrine, forma entre eux une amitié pareille à celle qui les unissoit avec M. Descartes.

M. de Sorbière s'étoit habitué à Leyde pour étudier plus particulièrement les défauts de M. de Saumaise. Mais il ne s'occupoit pas tellement de la considération de ce grand homme qu'il ne retournât souvent à Eyndegheest par manière de promenade, & qu'il n'en rapportât toujours quelque nouveau prétexte d'animer M. Gassendi à écrire contre M. Descartes. Mais pour donner un contrepoids au tort que la plume de cet excellent homme pourroit faire aux Méditations de M. Descartes, Dieu permit qu'un Seigneur de la Cour de France entreprît de faire une traduction Françoisé des mêmes Méditations, pour en faire connoître plus particulièrement le mérite dans le Royaume, & en procurer la lecture à tous ceux qui n'ayant pas l'usage de la langue des sçavans, ne laisseroient pas d'avoir de l'amour & de la disposition pour la Philosophie. Il faut avouer que la fin de l'auteur de la traduction n'avoit été que la satisfaction particulière qu'il trouvoit à exercer son stile sur de grands sujets, sans songer à rendre service au Public. Mais sa traduction ayant été recueillie & envoyée à M. Descartes par sa permission, elle fut jugée propre à faire beaucoup d'honneur à nôtre Philosophe & à donner un grand relief à sa Philosophie, & Monsieur le Duc de Luines\* son auteur fut prié d'en souffrir la publication.

Peu de jours après M. Clerfelier\* l'un des plus zélez & des plus vertueux amis de M. Descartes entreprit de traduire aussi en nôtre langue les objections faites à ces Méditations avec les réponses de M. Descartes. Cette traduction étoit excellente aussi bien que celle de M. le Duc de Luines. Mais l'un & l'autre jugèrent que si elles devoient voir le

Y\* ij jour,

1642.

Lettr. & Rel.  
in VIII. pag.  
182.

Lettr. Mss.  
de Desc. à  
Picot, & de  
Regius à Desc.  
cartes.

Lettr & Disc.  
de Sorb.

\* Louis  
Charles d'Al-  
bert mort le  
10 d'Octobre  
1690 âgé de  
69 ans.

\* Mort en  
1684 le 13  
d'Avril âgé de  
70 ans.

1642.

Lettr. Ms. de  
Desc. à Cler-  
fel. du 10.  
d'Avril 1645.

Ibid. lettr. à  
Clerfèlier Ms.

jour, il falloit qu'elles fussent revûës auparavant par l'auteur même des Méditations, afin qu'en les confrontant avec sa pensée il pût les mettre le plus près de leur original qu'il seroit possible, & leur en imprimer le caractère. M. Descartes fut obligé de se rendre à un avis si important. Mais sous prétexte de revoir ces versions, il se donna la liberté de se corriger lui-même, & d'éclaircir ses propres pensées. De sorte qu'ayant trouvé quelques endroits où il croyoit n'avoir pas rendu son sens assez clair dans le Latin pour toutes sortes de personnes, il entreprit de les éclaircir dans la traduction par quelques petits changemens, qu'il est aisé de reconnoître à ceux qui confèrent le François avec le Latin. Une chose qui sembloit avoir donné de la peine aux traducteurs dans tout cet ouvrage, avoit été la rencontre de plusieurs mots de l'art, qui paroissant rudes & barbares dans le Latin même, ne pouvoient manquer de l'être beaucoup plus dans le François, qui est moins libre, moins hardi, & moins accoutumé à ces termes de l'Ecole. Ils n'osèrent pourtant les ôter par tout, parce qu'ils n'auroient pû le faire sans changer le sens dont la qualité d'interprètes devoit les rendre religieux observateurs. D'un autre côté M. Descartes témoigna être si satisfait de l'une & l'autre version, qu'il ne voulut point user de la liberté qu'il avoit d'en changer le stile, que sa modestie & l'estime qu'il avoit pour ses traducteurs lui faisoit trouver meilleur que n'auroit été le sien. De sorte que par une déférence réciproque qui a retenu les traducteurs & l'auteur, il est resté dans l'ouvrage quelques-uns de ces termes scholastiques, malgré le dessein qu'on avoit eû de lui ôter le goût de l'école en le faisant changer de langue. Cét éclaircissement touchant la traduction des Méditations & des Objections est nécessaire, non seulement pour justifier les traducteurs sur les changemens dont l'auteur est le seul responsable, mais pour faire voir aussi que la traduction Françoisë vaut beaucoup mieux que l'original Latin, parce que M. Descartes s'est servi de l'occasion de la revoir pour retoucher son original en nôtre langue. C'est un avantage qu'a eû aussi dans la suite la version Françoisë des Principes de M. Descartes faite par l'Abbé Picot. De sorte que tous ses ouvrages François tant

originaux



originaux que traduits sont préférables à ceux qui sont Latins. C'est-à-dire que toutes les traductions qu'il a revûes valent mieux que ses originaux même.

1642.

Pour ne rien omettre de ce qui peut regarder la traduction des Méditations, il suffit de remarquer qu'encore qu'elle ait été faite en 1642, néanmoins la révision ou la correction par M. Descartes ne s'en fit qu'en 1645, & que la première impression qui en fut faite à Paris ne fut en état de paroître que pour les étrennes de l'an 1647.

Dans le têmes que l'on s'occupoit à traduire les Méditations de M. Descartes à Paris, l'on vid paroître dans la même ville un nouveau livre de la composition du philosophe Anglois, qui avoit fait l'année précédente les troisièmes objections contre ces Méditations. L'Anglois qui n'étoit autre que M. Hobbes ayant trouvé à son premier retour de France en Angleterre l'an 1637 des étincelles d'une guerre intestine, qu'il prévoyoit devoir s'allumer dans son païs par la révolte des Ecoissois contre l'autorité royale & la dignité épiscopale, s'étoit crû obligé de chercher les moyens de les éteindre ou d'en prévenir les suites. Dans cette pensée il avoit dressé quelques mémoires pour la défense de la Royauté en Angleterre & des droits du Souverain. Le dessein de son ouvrage consistoit à faire voir qu'il ne peut pas y avoir de sûreté publique sans la paix, point de paix sans un commandement absolu, point de commandement absolu sans la guerre. Que pour faire la guerre avec succez & à l'avantage des peuples, il étoit nécessaire que les forces & les richesses de l'Etat fussent rassemblées dans la main d'un seul. Que la crainte des armes ne sert de rien pour avancer la paix dans ceux qui sont portez à la guerre par un mal qu'ils craignent plus que la mort. Que la paix ne peut pas être solide ni de longue durée parmi les citoyens, si l'on ne convient des choses que l'on croit être nécessaires au salut éternel. Les troubles ayant obligé M. Hobbes de repasser en France trois ans après, il y apporta ses mémoires, & les ayant mis en ordre il en forma un livre qu'il fit imprimer à Paris sous le titre d'*Elementa philosophica de Cive.* Quoi que le nombre des exemplaires en fût fort petit, on eut soin d'en faire tenir un à M. Des-

Th. Hobbes.

Vit. Hobb.  
auctar. pag.  
14, 16.

1642.

Tom. 3. des  
lett. pag.  
104.

cartes ; & peu de tēms après il reçût une lettre d'un Père Jésuite de ses alliez , parent de Madame de la Bretaillière sa belle sœur , qui le prioit de lui mander son sentiment touchant ce nouveau livre. Il en récrivit à ce Père en cester-  
mes. » Je juge, dit-il , que l'Auteur du livre *De Cive* est le  
» même que celui qui a fait les troisièmes objections contre  
» mes Méditations. Je le trouve beaucoup plus habile en Mo-  
» rale qu'en Métaphysique, ni en Physique: quoique je ne puisse  
» nullement approuver ses principes ni ses maximes , qui sont  
» très-mauvaises & très-dangereuses , en ce qu'il suppose tous  
» les hommes méchans , ou qu'il leur donne sujet de l'être.  
» Tout son but est d'écrire en faveur de la Monarchie : ce  
» qu'on pourroit faire plus avantageusement qu'il n'a fait , en  
» prenant des maximes plus vertueuses & plus solides. Il écrit  
» aussi fort au desavantage de l'Eglise , & de la Religion Ro-  
» maine , de sorte que s'il n'est particulièrement appuyé de  
» quelque faveur fort puissante , je ne vois pas comment il peut  
» exempter son livre d'être censuré.

Vit. Hobb.  
auctar. pag. 16,  
18 , 19 , 20.

Sorb. lett.  
& disc. in 14<sup>o</sup>  
pag. 212, 221,  
&c.

Ce jugement de M. Descartes sur le livre de M. Hobbes est devenu dans la suite celui de toutes les personnes sages. L'ouvrage ne fut d'aucun effet parmi les esprits féditieux & les rebelles de son païs. Son Auteur touché de le voir inutile craignit de ne l'avoir pas rendu assez intelligible ni assez public. C'est ce qui le porta à le retoucher , à l'éclaircir , & à l'augmenter de nouvelles remarques. Mais il ne fut pas d'a-  
vis d'y corriger certaines maximes dangereuses que M. Des-  
cartes & d'autres gens de bien y avoient remarquées. Cette  
considération n'empêcha point M. de Sorbière de faire im-  
primer le livre cinq ans après en Hollande , ni M. Gassendi  
de lui donner son approbation , comme fit aussi le P. Mer-  
senne. En quoi ils ne se trouvèrent pas entièrement d'accord  
avec Messieurs de Rome de la Congrégation de *l'Indice*.  
M. de Sorbière ne termina point à cette nouvelle édition  
du livre *De Cive* les bons offices qu'il voulut rendre à M.  
Hobbes. Il traduisit encore son ouvrage en nôtre langue ,  
& fit imprimer sa traduction dans la même boutique l'an 1649,  
avec une préface contenant les éloges de l'ouvrage & de son  
Auteur.

## CHAPITRE X.

*Les Boots écrivent contre Aristote. Mort de Galilée. Jugement que M. Descartes faisoit de lui. Voetius employe Schoockius pour écrire contre M. Descartes. Quelle part Schoockius pouvoit avoir à ce livre. M. Descartes le réfute à mesure qu'on lui en envoie les feüilles. Regius est enveloppé dans la cause de M. Descartes. Il ne peut se tenir d'enseigner la philosophie cartésienne nonobstant la défense du Magistrat. Histoire de la Confrairie de Notre-Dame de Bosleduc commune aux Catholiques & aux Protestans. Voetius écrit contre cet établissement. Desmarets répond. Voetius réplique. M. Descartes réfute Voetius pour Desmarets & les Magistrats de Bosleduc. Continuation du livre de Voetius ou Schoockius contre M. Descartes, suivie de la continuation de la Réponse de M. Descartes. Connoissance & amitié de M. Desmarets avec M. Descartes. Voetius est blâmé par les Ministres du Synode de la Haye pour sa conduite envers Messieurs de Bosleduc.*

**L**A Philosophie ancienne, ou pour mieux parler la manière ancienne de philosopher recevoit de jour en jour de nouvelles attaques par les nouveaux philosophes. Les deux Boots Médecins de Londres entre les autres voulurent se signaler par un livre qu'ils firent paroître à Dublin en \*1642 contre Aristote. Regius en donna avis à M. Descartes par une lettre du iv d'Avril, où il lui témoigna que ce qu'il en avoit lû lui avoit paru assez bon pour renverser la matière première & détruire les formes substantielles. Le livre étoit petit, & ne paroissoit pas encore suffisant pour sapper les principes d'Aristote & des Péripatéticiens. Il avoit pour titre, *Philosophia naturalis reformata, id est Philosophiæ Aristotelicæ accurata examinatio ac solida confutatio, & novæ ac veteris introductio per Gerardum ac Arnoldum Botios fratres Hollandos Medicinæ Doctores.*

Mais la Philosophie nouvelle fit dans le même têmes une perte très-considérable de l'un de ses principaux Auteurs dans la mort du célèbre Galilée, âgé de 78 ans. Quoique M. Descartes

\* Ou même dès le mois de Juillet 1641.

Lettr. 20. M<sup>l</sup>. de Reg. à M. Desc.

Tom. 3. des Lettr. de Desc. pag. 457.

1642.

Tom. 2. des  
lett. p. 391.

Tom. 3. des  
lett. p. 188.

Jac. Metius  
d'Almaer  
Disc. 1. de la  
Dioptrique.

Epist. M.  
Cartesij ad  
Merf. ad ann.  
1641, 1642,  
1643, &c.

Bor. & Lipst.

Lett. M. de  
Desc. à Merf.  
du 27. May  
1641.

M. Descartes ne connût son mérite qu'à demi, il ne laissa pas de le considérer comme l'un des premiers hommes du siècle, tant pour les Mathématiques que pour la Philosophie. Il l'avoit estimé particulièrement pour cette généreuse liberté qu'il avoit fait paroître à secouer le joug qu'on impose ordinairement à ceux qui font profession de philosopher, à se défaire des erreurs de l'école, & à examiner les matières physiques par des raisons mathématiques, qu'il croyoit être aussi-bien que lui l'unique moyen de trouver la Vérité. Les envieux de M. Descartes avoient tâché de le rendre suspect de quelque jalousie secrète à l'égard de ce grand homme : & pour fondement de leurs soupçons ils avoient allégué le silence sous lequel ils l'accusoient de l'avoir passé en une occasion où il s'agissoit de l'invention des lunettes. M. Descartes fit voir l'injustice de ce soupçon dans une lettre au P. Mersenne, & se contenta de dire que Galilée même ne s'étant pas attribué l'invention des lunettes, il n'avoit dû parler que de l'inventeur Metius en cette occasion.

Nôtre Philosophe se trouvoit alors diverti de ses études & de sa retraite par de fréquentes visites que lui rendoient la plupart des curieux de France qui voyageoient en Hollande. Plusieurs partoient exprès des provinces même les plus éloignées pour l'aller voir uniquement, sans autre intention que de faire honneur à sa philosophie. D'autres y alloient pour s'instruire : & de ce nombre étoient divers amis qu'il avoit faits, & dont nous n'avons pas encore eû occasion de parler. C'étoient M. *des Barreaux*, M. de *Villarnoux*, M. de *Vitry-la-ville* Gentilshommes sçavans, & grands amateurs de sa philosophie, Monsieur de *Gandais*, Monsieur *Holleng*, Monsieur *Chilot* qui fut depuis Mathématicien du Roy de Portugal; M. de *Faber* qui fut depuis Gouverneur de Sedan, & Maréchal de France, & qui mourut en 1662; M. l'Abbé de *Launay* qui lui faisoit volontiers des objections. Mais il n'eût point d'amis plus assidus à le fréquenter pendant cette année 1642 que M. l'Abbé Picot & M. l'Abbé de *Touche-laye* le jeune, qui avoit étudié sous le P. Bourdin Jésuite, & qui avoit un frère aîné pareillement Bénéficiaire à Tours, intime ami de M. Descartes.

Cependant les ennemis de la Philosophie nouvelle avan-  
çoient

coient leurs desseins à Utrecht. Voetius avoit doublé ses forces en associant un jeune Professeur de l'Université de Groningue en Frise, nommé Martin *Schoockius*, qui avoit été de ses écoliers, & qui ne manquoit pas de génie pour écrire contre M. Descartes, qui au jugement de plusieurs venoit de le couler à fonds dans l'Epître au P. Dinet. Jusques-là Voetius n'avoit point fait difficulté de mettre son nom à tous les libelles qu'il avoit publiez en forme de thèses contre sa philosophie, & dont le nombre montoit jusqu'à sept différens écrits, en comprenant les thèses de son fils sur les formes substantielles, & le Jugement Académique de l'Université d'Utrecht qui étoit aussi de sa composition. Mais pour ne point dégoûter le Public de son nom, & pour faire croire que M. Descartes avoit encore d'autres ennemis que lui, il voulut que Schoockius mît son nom à la tête du livre, comme s'il en eût été le véritable père, ou l'unique auteur. C'étoit un artifice propre à tirer Voetius d'embarras, au cas que le succès du livre ne fût pas heureux. Mais comme cet artifice ne parut qu'à la fin de l'édition du livre, où l'on réserve ordinairement à tirer la feuille du titre & de la préface, M. Descartes y fut trompé. Car ayant appris que le livre qu'on disoit être composé par Voetius s'imprimoit à Utrecht par ses soins, & en ayant reçu les six premières feuilles, sans qu'il y fût fait mention de Schoockius, & sans même qu'on eût encore ouy parler de ce jeune homme : & ayant voulu le réfuter à mesure qu'on l'imprimoit, sans attendre la fin de l'édition; il fut surpris de voir que l'adversaire qu'il avoit apostrophé dans sa Réponse à face découverte ne lui parût plus qu'un masque dans la suite. Mais s'étant douté de la dissimulation du personnage sur certaines expressions de son livre qui ne lui convenoient pas, & qui marquoient que l'auteur *enseignoit la Philosophie dans le coin le plus reculé des Pais-bas*, & *honoroit Voetius son Maître comme s'il eût été son père*, il voulut bien le traiter dans la continuation de sa Réponse comme un auteur déguisé, sans cesser néanmoins de parler à lui, parceque l'incivilité du stile, la grossièreté des injures, la répétition continuelle des mêmes calomnies, & les autres caractères de l'esprit de Voetius qu'il reconnoissoit dans ce livre ne lui permettoient point de parler à d'autres.

Z \* Schoockius.

1642

1643.

Tom. 3. des  
lett. pag. 32,  
33, &c.Lett. 22. Mf.  
de Reg. à  
desc.Lett. 25. Mf.  
de Reg.Epist. ad cele-  
berr. Voet.  
pag. 78, 79,  
80, & passim.Lett. 23. Mf.  
de Reg.Tom. 3. des  
lett. pag. 8.

1642.

1643.

Lett. 22. Ms.  
de Regius.Item Lettr. 23.  
Ms. du même.Tom. 3. des  
lett. pag. 7,  
8, &c.Voyez cy-  
dessus.Tom. 3. des  
lett. pag. 40,  
& 32.Tom. 3. des  
lett. pag. 32,  
33, 34, 35.Item Lettr. 23.  
Ms. de Reg.  
Lett. 22, 23,  
24, &c de  
Regius. MS.

Schoockius n'étoit pas tellement chimère qu'il ne servît au moins de copiste à Voetius, qui avoit besoin sans doute de ce soulagement pour pouvoir vacquer aux autres procédures qu'il faisoit contre M. Descartes par des voyes de fait. L'Epître au P. Dinet lui tenoit au cœur. L'exposition toute simple que M. Descartes y avoit donnée de sa conduite, & le petit commentaire qu'il y avoit fait au Jugement Académique de l'Université, qui en étoit devenu tout ridicule, lui avoient dérangé le cerveau. Il consulta quelques Avocats de ses amis sur l'affront public qu'il en recevoit, & prit des mesures pour l'appeller en Justice & lui intenter dans les formes un procez en réparation d'honneur envers une personne de son rang, un premier Professeur en Théologie, un premier Ministre de l'Évangile des plus réformez, occupant la place que les Prélats y avoient possédée avant la Réformation. De sorte qu'écrivant & agissant tout à la fois contre M. Descartes il avoit intention *de le battre, & de lui faire encore payer l'amende.*

Dés le mois de Juin de l'an 1642. la conspiration avoit commencé entre les deux Voetius père & fils & Schoockius, que M. Regius ne désigne dans ses lettres que du nom de Moine renégat, pour écrire conjointement contre M. Descartes. Mais elle ne produisit sa conclusion qu'à la foire du mois de Juillet suivant, pendant laquelle Schoockius étant venu à Utrecht voir ses amis selon sa coutume s'étoit laissé engager à l'issuë d'un grand & magnifique repas que lui avoit donné Voetius, de prendre la plume en faveur de son ancien Maître contre l'Epître au P. Dinet. Schoockius ne témoignoit pas d'abord toute l'ardeur qu'on souhaitoit d'un disciple zélé pour l'honneur du Maître : mais le redoublement des instances que lui fit Voetius, qui se fit joindre aussi par Dematius & d'autres de ses amis qu'il avoit priez à dîner avec lui, acheva de le résoudre à faire ce qu'il vouloit. Il fut donc réglé que Schoockius emporteroit à Groningue les mémoires qui lui seroient fournis d'Utrecht, & que quand il les auroit mis en ordre il envoyeroit incessamment ce qu'il en auroit dressé pour être imprimé à Utrecht sous sa direction. C'est ce qui fit languir en partie l'impression de l'ouvrage jusqu'en 1643. Mais Voetius pour soutenir l'espérance



pérance de ses écoliers, & du petit peuple à qui il publioit ses chagrins & ses desseins contre M. Descartes, avoit soin de répéter ses vieilles calomnies, & d'en forger de nouvelles dans sa classe & dans ses autres entretiens, sans oublier de les faire entrer de nouveau dans les dernières thèses Théologiques de la même année auxquelles il présida.

M. Regius se trouvoit enveloppé dans la fortune de M. Descartes: mais quoique le gros de l'orage parût détourné de sa tête par la grande diversion que l'Épître au P. Dinet avoit fait faire sur M. Descartes, il paroissoit néanmoins plus à plaindre que lui, parcequ'il étoit justiciable du tribunal que Voetius assiégeoit par ses amis & ses intrigues. Voetius avoit remarqué que la plupart des vérités que M. Descartes avoit débitées de lui au P. Dinet ne pouvoient lui avoir été révélées que par M. Regius. Il ne se trompoit point; mais c'étoit par une nouvelle injustice qu'il prétendoit le poursuivre dorénavant comme un traître, ne l'ayant regardé jusques-là que comme un novateur, un broüillon & un ennemi de l'Aristote des écoles. Il ne sollicitoit rien moins que son abdication, & l'on parloit déjà tout communément de la perte de sa Chaire, comme de l'histoire d'un fait arrivé. De sorte qu'on ne le considéroit plus que comme la victime de l'Université & le *premier Martyr* de la secte cartésienne. M. Regius nonobstant le conseil que lui avoit donné M. Descartes d'exécuter à la rigueur le Decret des Magistrats, par lequel il lui étoit défendu d'enseigner autre chose qu'Hippocrate & Galien, & les opinions communément reçûes dans l'Université, ne pouvoit s'empêcher de proposer les nouveaux sentimens avec les anciens. Il manda à M. Descartes qu'il se trouvoit obligé d'en user de la sorte, parcequ'il appréhendoit de faire désertir la plupart de ses auditeurs, qui ne vouloient pas se contenter des sentimens de Galien, d'Hippocrate & d'Aristote. Voetius pour le mortifier avoit obtenu depuis un autre Decret datté du 12 d'Août 1642, par lequel il étoit défendu à tout Libraire de la ville, & de toute la Seigneurie d'Utrecht, d'imprimer ni debiter aucuns libelles ou autres écrits contre les thèses, & les autres disputes de l'Université. Voetius ne permettoit à personne de douter que l'écrit de M. le Roy en forme de réponse à ses thèses n'eût

1642.

1643.

Lett. Mf. de  
Regius 26.Tom. 3. des  
lett. pag. 390,  
391.Pag. 6. du 3.  
vol." Lett. 22.  
" Mf. de  
" Reg." " "  
Narrat hist.  
Acad. Traject.  
pag. 67, 68.

1642.

1643.

donné occasion à ce nouveau Decret. Mais ni Voetius, ni le Decret des Magistrats ne purent faire considérer cet écrit de M. Regius comme un libelle diffamatoire ; & il passe encore aujourd'hui pour une bonne pièce faite contre de méchantes thèses.

Insensiblement l'année 1642 s'écouloit, sans que l'impression du livre que Voetius faisoit compiler à Groningue par Schoockius, fit de grands progres sous la presse de Jean van-Waefberge Libraire d'Utrecht. On l'avoit commencée vers le milieu d'Octobre dans l'espérance de la finir avant la fin de Novembre. Mais elle se trouvoit retardée ou ralentie par la concurrence d'un autre livre que Voetius faisoit imprimer en même tems sous son nom, & qui partageoit les soins qu'il donnoit à celui qu'il faisoit imprimer sous celui de Schoockius. Le livre qu'il publioit sous son nom propre n'étoit pas contre M. Descartes, mais contre une ville entière des Provinces unies, à laquelle néanmoins il se trouva engagé, tout étranger qu'il étoit, de prêter sa plume contre ce séditieux Ministre.

Frédéric  
Henry.

En l'an 1629.

Epist. Cartesii  
ad celeberr.  
Voetium,  
pag. 96, 97,  
& seqq.

Lorsque le Prince d'Orange réduisit la ville de Bosleduc sous l'obéissance des Hollandois, comme nous l'avons remarqué en son lieu, il trouva dans la ville une célèbre *confrairie de Notre-Dame*, autrement *du Rosaire*, dont l'établissement étoit beaucoup plus ancien que la domination Espagnole. Elle n'étoit composée que de Magistrats & de la Noblesse de la ville. C'est ce qui la rendoit très-puissante, qui la faisoit respecter par les Catholiques, & qui la faisoit craindre en même tems par les nouveaux Réformez du païs, qui la regardoient comme une assemblée mêlée d'Etat & de Religion. Le nouveau Gouverneur pour les Hollandois jugea cette confrairie d'autant plus dangereuse à l'intérêt de ses Maîtres, qu'il étoit moins en son pouvoir de la supprimer ; & les confrères qui étoient tous les principaux de la ville avoient grand soin de lui faire entendre que cette confrairie étoit comprise dans l'article de leur liberté qu'on leur avoit accordée par leur capitulation. Pour prévenir tous les soupçons de cabale & de délibérations clandestines que le prétexte de cette assemblée de Religion pourroit produire, & en même tems pour entretenir la paix & l'union  
entre

entre les habitans de la ville, il fut régié par le Conseil des Etats que la confrairie de Nôtre-Dame seroit commune d'orénavant aux deux Religions, & que les Catholiques y admectroient les Protestans : mais que pour ne blesser la conscience de personne, l'on en retrancheroit les pratiques qui pourroient choquer les uns ou les autres en y conservant les actes de Religion auxquels les Catholiques & les Protestans n'auroient point de répugnance. Le Gouverneur de la ville demanda aussi-tôt d'être reçu au rang des confrères de la Vierge Marie, & il présenta en même têmes treize autres Protestans des plus qualifiez de la ville ou de la garnison pour y être admis. L'embarras fut grand du côté des confrères catholiques, & ils ne manquèrent point d'alléguer que la pureté de leur Religion ne pouvoit souffrir un mélange de cette nature. Mais le Gouverneur les fit souvenir que lors qu'il fut arrêté dans les articles de leur capitulation que tous les biens ecclésiastiques de la ville seroient mis au fisc du vainqueur, ils n'avoient fait excepter les revenus de cette confrairie qu'en alléguant qu'elle n'étoit point une société *spirituelle* ou *religieuse*, mais une société *civile*; & que ses biens n'étoient point ecclésiastiques. De sorte qu'ils ne pûrent refuser cette honnêteté au Gouverneur & aux autres Protestans qui se présentèrent avec lui.

Cette nouvelle union quoi qu'un peu bizarre se conservoit avec assez de bonne foi de part & d'autre, sans que les Docteurs de Louvain ou les Jésuites de Flandre se missent en devoir de crier ou d'écrire contre elle. Aussi n'avoient-ils pas le zèle du Ministre Voetius, qui n'eut pas plutôt appris la chose, que se trouvant indigné du fait, il se servit de ses armes ordinaires, qui étoient ses thèses, pour attaquer les auteurs d'une société qui lui paroissoit si monstrueuse. Il ne crut pas devoir plus respecter l'autorité de ses Maîtres en cette occasion, qu'il avoit coûtume de faire en d'autres; où il avoit déjà signalé souvent son indiscretion & son étourdissement. Il prit pour sujet de ses disputes *l'Idolâtrie indirecte & de participation*, & il mit en question de sçavoir, *si la confrairie de la Vierge Marie peut en bonne conscience être tolérée par le Magistrat Protestant ou Réformé, lors qu'il peut la détrui-*

1642.  
1643

Ibid.

Ibid. pag. 37,  
98.

1642.

1643.

Comme le lys  
entre les épi-  
nes.

re, quand même elle seroit purgée de l'Idolâtrie papistique ? Et supposant que le Magistrat Li tolère, si aucun Réformé ou Protestant peut s'y faire enrôler sous condition de ne pas préjudicier à sa Religion ? Ses conclusions furent que cela ne pouvoit être ni permis ni toléré ; que c'étoit participer à l'idolâtrie d'autrui ; & qu'encore que le Magistrat se laissât aller à la négligence ou à la dissimulation en ce point, il n'étoit pas permis aux particuliers de la Religion Réformée de se ranger dans ces confrairies. Il prétendoit que les Catholiques en tiroient de grands avantages sur les Réformez, à qui ils avoient tout sujet de reprocher qu'il n'y avoit que les petits profits de la confrairie, les régales & les festins des confrères qui les y attirassent. Une des marques de distinction pour la confrairie étoit une écharpe rouge dont on avoit les épaules & le dos couvert, lors qu'on conduisoit le corps d'un confrère en terre. Cette pratique fut changée en celle de porter au tour du bras un chappellet d'où pendoit une médaille qui avoit pour inscription, *Sicut lilium inter spinas*. Les confrères Réformez pour appaiser leurs Ministres tâchoient de leur faire entendre qu'il y avoit une providence particulière de Dieu dans la société de leur confrairie avec les Catholiques, & que selon eux *ce lys entre les épines* n'étoit autre chose que les confrères Réformez parmi les confrères Catholiques. Voetius revint à la charge pour les relancer de toute sa force sur cette plaisante direction d'intention, qu'il croyoit avec raison devoir être l'objet de la raillerie des Catholiques. Mais en les poussant avec son aigreur ordinaire sur la prétendue idolâtrie qu'il leur imputoit, il ne pût s'empêcher de porter des coups contre l'autorité des Magistrats Réformez de Bosleduc.

Ces Messieurs s'en tinrent très-offensez : & voyant que les thèses de Voetius étoient publiques, ils jugèrent que ses calomnies ne pourroient être réfutées que par un écrit qui fût aussi public. Ils choisirent pour leur Avocat, non pas un écrivain catholique, mais un confrère même de Voetius, un des Ministres de leur ville, qui étoit le sieur Samuël des Marets natif d'Oysmont en Picardie, qui fut depuis principal Ministre de Groningue, & l'un des sçavans Théologiens qu'eussent les Calvinistes de son têmes. M. Desmarets n'étoit pas

pas ennemi de Voetius, & il n'avoit guères moins de zèle que lui contre la Religion Romaine. Aussi s'acquitta-t'il de sa commission avec toute la modération & toute la précaution imaginable à l'égard de Voetius & de la Religion prétendue Réformée. Il se contenta de mettre dans un jour évident la bonne intention des Magistrats, & de les justifier contre les accusations de Voetius. Loin de traiter ce Ministre comme un calomniateur & de vouloir découvrir ses fautes, il déclara que c'étoit moins contre lui qu'en sa faveur qu'il avoit pris la plume. Il se contenta de lui faire voir qu'il avoit été mal informé du fait, & qu'il avoit écrit sur de fausses hypothèses. Il convenoit avec lui de la thèse, c'est-à-dire de la décision générale de la question de sçavoir *s'il est permis aux Réformez d'embrasser les cérémonies des Catholiques*, & n'y parloit jamais de Voetius qu'avec éloge. Ayant été obligé de rejeter la malignité de la calomnie sur quelqu'un, il aima mieux feindre des masques de personnes mal intentionnées, qui auroient surpris la facilité de Voetius & auroient abusé de sa crédulité, que de le faire lui-même auteur de la calomnie. Il omit même la question principale du sujet qu'il avoit à traiter, & qui consistoit à sçavoir s'il avoit été permis à ce Ministre de condamner par un écrit public & de son autorité privée les premières personnes de la ville, & nommément les Magistrats sans les avoir entendus ou avertis, & sans avoir fait les informations nécessaires. En un mot il n'avoit rien dit qui dût beaucoup toucher Voetius, sinon que toutes les personnes sages avoient jugé qu'une dispute publique & scholastique faite sous lui dans un lieu éloigné, n'étoit pas un remède propre pour le mal qu'il prétendoit guérir : & que comme on trouvoit fort bon à Bosleduc que les réformateurs d'Utrecht réformassent les déréglemens de la ville d'Utrecht, on auroit souhaité aussi qu'ils eussent laissé à ceux de Bosleduc le soin de corriger les désordres de Bosleduc. Pour ménager encore davantage l'honneur & la réputation de Voetius, M. Desmarets avoit eû soin de ne faire tirer qu'un fort petit nombre d'exemplaires, & de n'en faire distribuer qu'à ceux qui avoient vû les thèses de Voetius contre la confrairie de Nôtre-Dame de Bosleduc.

1642.

1643.

Epist. ad celeb. Voet. ut  
supr.

Toutes

1642.

1643.

Allusion à ce  
Tertullus A-  
vocat contre  
S. Paul.

Lett. 25. Ms.  
de Reg.

*Sono tubarum  
& tympanorum*  
pag. 420. de  
confraternit.  
Marian.

\* Ou de la  
cloche ou du  
tocfin.

Pag. 421. de  
confrat. Ma-  
rian.

Lett. 25. Ms.  
de Reg.

Argum. Ep.  
ad celeb.  
Voet.

Tom. 2. des  
lett. de Desc.  
pag. 541.

Lett. 25. Ms.  
de Reg.

Toutes ces précautions furent inutiles. Les honnêtetés de M. Desmarets ne servirent qu'à irriter cet esprit intraitable, comme avoient fait celles que M. Regius avoit employées dans sa Réponse à ses thèses des formes substantielles. Peu de jours après il dressa tumultuairement un libelle de peu de feuillets contre le livre de Desmarets, & il eut l'effronterie de le faire paroître sous le nom supposé d'un Ministre de Bosleduc & sous le titre de *Retorsio Calumniarum quas Tertullus Societatis Marianæ Advocatus, &c.* Mais il fut condamné incontinent par le Magistrat de la police, comme un libelle diffamatoire, rempli de mensonges & d'impostures, & propre à exciter des séditions : sa lecture fut défendue par les crieurs publics au son du tambour \* & de la trompette, comme Voetius même a eû soin de le faire sçavoir à la postérité.

Le libelle diffamatoire du prétendu Ministre de Bosleduc contre le livre de Desmarets n'étoit que l'avant-coureur d'un juste volume que Voetius entreprit à la hâte pour fronder la confrairie de Nôtre-Dame de Bosleduc. Les Magistrats de cette ville en eurent avis : & s'étant assembles pour délibérer des moyens de réprimer l'insolence de ce broüillon, ils en écrivirent en corps aux Etats de la province d'Utrecht, & aux Magistrats de la ville. Voetius se vanta même depuis, qu'ils lui firent l'honneur de lui écrire en particulier, pour lui faire tomber la plume des mains ; mais que ce fut en vain. Car encore que le Magistrat d'Utrecht eût arrêté l'impression de ce nouveau livre, & qu'il eût défendu à Voetius de la continuer pour satisfaire aux ordres des Etats de la province, il ne laissa point d'agir secrètement pendant les mois de Novembre & de Décembre, s'étant contenté de changer l'Imprimeur & la forme du livre, qui d'in viuo devint in xii<sup>o</sup>, afin qu'il pût le faire voir au Synode *Gallo-Belgique* qui devoit s'assembler à la Haye en 1643 ; & que se relevant de l'obéissance qu'il devoit aux Magistrats laïcs par l'autorité ecclésiastique du Synode auquel Messieurs de Bosleduc avoient bien voulu s'en rapporter pour décider de leur confrairie, il trouvât moyen d'y rendre sa cause triomphante. Messieurs de Bosleduc furent avertis du peu de soumission qu'il témoignoit pour ses



ses supérieurs. Quelques-uns en furent indignez, & entre autres M. Brederodius Protestant, personnage qualifié, qui étoit de la confrairie, & qui fit menacer Voetius de lui faire donner les étrivières. Mais les autres aimant mieux le mépriser, jugèrent plus à propos de l'abandonner à ses propres inquiétudes. Il parut que Voetius avoit trop présumé de la faveur des Ministres des sept Provinces unies qui se trouvèrent au Synode *Gallo-Belgique*. Malgré le zèle qu'ils avoient tous à détruire jusqu'aux moindres vestiges de l'ancienne Religion, ils se crurent obligez d'approuver la conduite de Messieurs de Bosleduc, & de blâmer celle de leur confrère Voetius. Il n'y eut que la considération du ministère qu'ils honoroient dans eux-mêmes, & l'appréhension de donner sujet aux Catholiques de les remercier, qui arrêta leur censure.

Cependant l'interruption du livre que Voetius faisoit imprimer à Utrecht sous le nom de Schoockius contre la philosophie cartésienne avoit causé aussi l'interruption de la réponse que M. Descartes y faisoit. Mais la desoccupation où il se trouva dans le tems qu'on lui envoya le livre de ce Ministre contre la confrairie de N. D. de Bosleduc, lui fit donner quelques heures de son loisir à la lecture & à l'examen de ce livre. C'est ce qu'il fit, non en controversiste Catholique, pour lui ôter tout prétexte de calomnier dans la suite l'Eglise Romaine en sa personne, mais comme auroit pû faire un honnête payen, qui n'auroit eu que les lumières naturelles, & qui n'auroit parlé que sur les principes de la raison humaine. Il trouva que Voetius en avoit étouffé presque tous les sentimens, pour ne suivre que sa passion : & comme il ne s'agissoit plus ici de philosophie cartésienne ni de ses propres intérêts, il ne craignit pas de faire voir sa malignité, son entêtement, ses injustices, son arrogance, & une partie de ses absurditez dans cet ouvrage, où il déchiroit les Magistrats de Bosleduc & le Ministre Desmarets, sous prétexte d'écrire contre la confrairie de Nôtre-Dame. M. Descartes ne s'étant proposé autre chose dans cette nouvelle réfutation que de suivre les règles de l'équité naturelle, n'avoit point prétendu faire sa

I 6 4 3.

Ibid. Lettr. 25.  
Item Lettr. 26.  
Ms. de Reg.

Art. 24. Synodi Gallo-Belg. ann. 1643.

Argum. Ep. ad celeb. Voet. pag. 5, 6.

Pag. 109. Ep. ad celeberr. Voet.

1643.

Tom. 3. des  
lett. pag. 45,  
&c.

Tom. 2. des  
lett. pag. 540,  
541.

cour à ceux dont il avoit pris la défense. Néanmoins il ne pût se défendre de l'amitié de M. Desmarets, qui s'attacha premièrement à luy par les mouvemens de la reconnaissance, puis par la raison & par les attraits de sa philosophie, dont il se rendit le sectateur. C'est à quoy se rapportoit sans doute l'impiété que fit paroître le jeune Voetius, qui osant comparer son père à Jésus-Christ même, n'avoit point fait difficulté de représenter Descartes & Desmarets sous le personnage d'Hérode & de Pilate, & de dire à leur sujet *Herodes & Pilatus amici facti sunt, ut innoxie famæ ac per Dei gratiam illibatæ maculam aspergerent*. A dire vray, leur connoissance étoit d'une date plus ancienne que le livre de Voetius contre la confrairie de Bosleduc. L'on n'en doutera point si l'on considère que M. Descartes prenoit la peine de faire venir d'Utrecht à Eyndegeest les feuilles de ce livre pour les faire tenir à M. Desmarets, qui étant déjà retenu pour le Ministère de Groningue, devoit rester encore à Bosleduc jusqu'au mois de May suivant.



## CHAPITRE XI.

*Edition du livre de Voetius ou Schoockius contre M. Descartes. Edition de la réponse de M. Descartes à cet ouvrage & à celui de Voetius contre la confrairie de N. D. de Bosleduc. Procédures contre M. Descartes à Utrecht. Il répond à la première publication des Magistrats, qui par une injustice sans exemple travaillent à lui faire son procez secrètement, sans le faire avertir qu'après qu'il n'étoit plus tème. Autres injustices des mêmes Magistrats aveuglez ou possédez de l'esprit de Voetius. Monsieur Descartes s'adresse à l'Ambassadeur de France, qui par l'autorité du Prince d'Orange fait arrêter ces procédures, lors qu'elles étoient sur le point de leur consommation. M. Descartes en examine l'injustice, & il se justifie après avoir découvert les principaux points de la calomnie de ses ennemis. Il cite Schoockius devant les Juges de Groningue, où il espère meilleure justice qu'à Utrecht.*

**V**Oetius ayant expédié l'édition de son livre de la confrairie contre les Magistrats de Bosleduc & M. Desmarets, retourna à celle du livre de Schoockius contre M. Descartes, qui se trouva ainsi engagé à en continuer la réfutation. Il ne s'y prescrivit point d'autre méthode que celle de son adversaire, qui ne luy fournissoit ses réflexions qu'à mesure qu'on luy envoyoit ses feuilles. De sorte que sans s'affujettir à séparer ce qu'il avoit écrit pour Desmarets d'avec ce qu'il écrivoit pour sa propre défense, la réfutation qu'il fit du livre de Voetius touchant la confrairie de N. D. se trouva insérée dans celle qu'il fit de l'ouvrage de Schoockius dans l'espace qu'avoit produit son interruption.

Cet ouvrage parut enfin à Utrecht chez Waelberge au mois de Mars de l'an 1643 sous le double titre de *Philosophia Cartesiana*, sive, *admiranda Methodus novæ Philosophiæ Renati Descartes*. L'Auteur avoit affecté l'équivoque dans l'un & dans l'autre, afin de tromper plus sûrement ceux dont il appréhendoit d'être rebuté; d'exciter plus efficace-

Lettr. M.  
de Desc. à  
Merf. du 23  
Mars 1643.

A a \* ij ment

1643.

Epist. ad ce-  
leb. Voet.  
pag. 79.

Tom. 3. des  
lett. pag. 15.

Pag. 35. tom.  
3.

En Latin &  
en Flamand.

Tom. 2. des  
lett. pag. 541.  
à la fin.

ment la curiosité de ceux qui étoient passionnez pour tout ce qui portoit le nom de M. Descartes ; & d'attirer plus de marchands & de lecteurs par cette supercherie. L'ouvrage étoit divisé en quatre parties. La première regardoit M. Regius, dont le prétendu Schoockius ne faisoit point difficulté d'attribuer toutes les opinions à M. Descartes. La seconde servoit à l'examen des principes & de la méthode de sa philosophie. La troisième n'étoit qu'un choix de quelques-uns de ses dogmes particuliers de Métaphysique & de Physique, pour faire un essai de la réfutation qu'on en pourroit entreprendre. La quatrième n'étoit que pour montrer que cette nouvelle manière de philosopher conduisoit droit au scepticisme, à l'enthousiasme, à l'athéisme & à la phrénésie. Le livre étoit muni d'une préface où l'on entreprenoit de réfuter principalement la lettre de M. Descartes au P. Dinet, que Voetius étoit déjà venu à bout de faire condamner dans le Conseil de la ville, ou plutôt dans son Consistoire, comme injurieuse à la Religion Réformée, au Ministère évangélique, & à la personne de l'un des principaux Pasteurs de la ville. Cette préface étoit une vraie dissertation contenant plus de soixante pages ; & elle pouvoit passer pour la partie du livre la plus criminelle : aussi étoit-elle de Voetius seul, sans que Schoockius pût s'en attribuer même les apparences, comme il étoit en droit de faire à l'égard du reste du livre.

Peu de jours après sa publication l'on vid paroître à Amsterdam chez Elzevier la Réponse de M. Descartes sous le titre d'*Epistola Ren. Descartes ad celeberrimum virum D. Gilbertum Voetium, in qua examinantur duo libri nuper pro Voetio Ultrajecli simul editi ; unus de confraternitate Marianâ, alter de Philosophiâ Cartesianâ*. Cét ouvrage se trouve coupé en neuf parties que l'auteur n'a point jugé nécessaire de lier ensemble par une suite trop raisonnée. La première, la troisième, la cinquième, la huitième & la neuvième contiennent la réponse au livre de la *Philosophie Cartésienne* ou de la *Méthode admirable*. La sixième est un examen du livre contre la confrairie de Nôtre-Dame de Bosleduc. La seconde & la septième sont une espèce d'information particulière que l'on fait de la conduite de Voetius ; & la qua-  
trième

Lettr. 36. Mf.  
de Regius.

Tom. 2 des  
des lettr. pag.  
512, 513.

*Sperare aude  
sua deliria lo-  
cum inventu-  
ra esse circa  
doctrinam de  
Transsubstan-  
tiatione, cujus  
occasione se  
Romana Ca-  
tholica Reli-  
gioni favere  
profiteatur, in  
gratiam scilicet  
Patrum  
Societatis Jesu,  
ad quorum a-  
sylum fugit,  
quod ab eis de-  
fendi possit  
contra doctissi-  
mum Merse-  
num, aliosque  
Theologos ac  
Philosophos  
Gallos, à qui-  
bus inflatas  
plagas perni-  
tius persenti-  
tiscit quàm ut  
dissimulare  
queat.*

\* Saldenus de  
libris. p. 330.

a Tom. 3 des  
lettr. p. 8, 9.

trième est un jugement de ses livres & de sa doctrine, d'où il faut excepter ceux qu'il avoit écrits contre l'Eglise Romaine, & quelques autres que M. Regius n'avoit pû trouver chez les Libraires d'Utrecht. Le grand nombre de ces parties n'est point assurément une preuve de la grosseur du livre; & l'Auteur affecta d'y conserver le titre d'*Epître* pour marquer qu'il ne s'étoit point départi de la promesse qu'il avoit faite d'être fort court. C'est pour cela qu'il avoit laissé passer sans réponse quantité de faussetez puériles & ridicules dont le livre de Voetius ou Schoockius étoit rempli; & de la nature desquelles étoit entre les autres celle d'accuser M. Descartes de n'avoir cherché la faveur & la protection des Jésuites, que pour se mettre à couvert des coups du Scavant Père Mersenne, & des autres Théologiens & Philosophes de France. Supposition qui n'étoit plus pardonnable à Voetius, depuis que le P. Mersenne luy avoit écrit, tant pour le détromper de sa fausse imagination, que pour le guérir de son animosité contre M. Descartes.

Le stile de cette pièce n'est point sans doute fort châtié: mais il suffisoit à M. Descartes qu'il fût aisé, & à la portée de toutes sortes de lecteurs. On doit principalement s'arrêter à deux considérations qu'il a eûes en composant cet ouvrage; celle de sa personne ou de son intérêt personnel, & celle d'autrui. Il faut avouer que la considération d'autrui comme de Desmarêts, de Messieurs de Bosleduc, de M. Regius luy a quelquefois laissé appeller les défauts de Voetius par leur nom. C'est ce qui a fait dire à M. Saldenus \* l'un des disciples affectionnez de Voetius, qu'il se trouvoit quelques termes d'aigreur contre son maître dans cet ouvrage. Mais lorsqu'il ne s'agissoit que de luy-même, il semble qu'il ait affecté de faire triompher sa douceur des emportemens de son adversaire. Aussi protesta-t-il à Messieurs de la ville d'Utrecht <sup>a</sup> que le motif principal qui l'avoit porté à répondre à leur Ministre n'avoit pas été l'énormité des injures dont il avoit rempli le livre de Schoockius. Elles étoient trop absurdes & trop éloignées de la vrai-semblance pour mériter ses ressentimens. Mais il voulut donner, en se rendant ce service à lui-même, quelque satisfaction à divers honnêtes gens de la Religion même de Voetius, qui étoient indignez qu'un hom-

1643.

Pag. 10. *ibid.*Vanleew, &  
Vander-  
Hooft.V. l'Ecrit in-  
tit. *Aengavan-  
gen Proce-  
den.*Tom. 3. des  
lett. p. 10.Botel a été  
mal informé  
lorsqu'il a é-  
crit que M.  
Descartes &  
ses disciples

me aussi vicieux que lui & d'un mérite aussi superficiel que le sien eut assez de crédit & d'autorité pour brider la populace, & pour bander les yeux aux trois quarts de la première bourgeoisie de la Ville. D'ailleurs l'engagement où il avoit été de se défendre enfin, après avoir eû la patience de ne rien répondre à neuf ou dix libelles injurieux de Voetius & de ses disciples, ne pouvoit pas ne pas être de quelque utilité à l'Etat de la Seigneurie, parcequ'il faisoit connoître aux plus simples les vérités qu'il sçavoit de Voetius, pour le récompenser des faussetez que ce Ministre publioit de luy. Enfin puisque Voetius prétendoit luy faire un *procez d'injures* pour l'obliger à vérifier les choses qu'il avoit dites de luy en passant & par manière d'abrégé dans la lettre au P. Dinet : il avoit crû devoir les expliquer toutes, & les prouver si clairement dans ce second écrit que cela pût l'exempter de la peine de les prouver devant des Juges.

M. Descartes ayant donc dressé son second écrit de telle sorte qu'il pouvoit assez se défendre par luy-même, & défendre aussi le premier : il en envoya des exemplaires aux deux Consuls ou Bourgmaitres d'Utrecht par deux personnes des plus qualifiées de la ville, qui leur firent des complimens de sa part. Mais les intrigues & les procédures de Voetius avoient déjà préoccupé la plupart des Magistrats en faveur d'une personne aux intérêts de laquelle ils croyoient l'honneur de leur Religion attaché. De sorte que M. Descartes fut surpris quelques semaines après, lorsqu'il apprit la publication d'un Acte donné contre ses deux Ecrits, c'est-à-dire contre ses deux Lettres au P. Dinet, & à Gisbert Voetius le XIII, ou selon nous le XXIII jour de Juin 1643, signé C. de Rider. Ce n'est pas qu'il témoignât être mal content de ce que cet Acte contenoit au regard de Voetius. Car il croyoit y trouver la condamnation manifeste de ce Ministre, en ce que les Magistrats qui avoient donné cet Acte reconnoissoient que cet homme étoit inutile & nuisible même à la ville d'Utrecht, si les choses qu'il avoit écrites de luy étoient vraies. Or il étoit très-assuré de leur vérité : mais il ne pouvoit comprendre que des Magistrats qui devoient sçavoir ce qui étoit, & ce qui n'étoit pas de leur devoir, eussent voulu le citer pour les vérifier, comme s'ils avoient eu quelque jurisdic-  
tion



jurisdiction sur luy ; & il s'étonnoit aussi que cette citation eût été faite avec éclat au son de la cloche , comme s'il avoit été criminel.

Il y avoit près de six semaines qu'il avoit quitté le voisinage de Leyde pour retourner en Nord-Hollande, & il s'étoit logé à Egmond du Hoef, où il avoit loué une maison fort commode pour un an, à commencer depuis le premier jour de May 1643. Il avoit eû soin d'en faire donner avis aux Bourgmaitres de la ville d'Utrecht, en leur faisant présenter son livre contre Voetius. Ainsi il trouva un peu étrange que les Magistrats eussent supposé qu'ils étoient incertains du lieu de sa demeure, pour avoir un prétexte de rendre la citation plus publique. Néanmoins parceque cette manière de procéder pouvoit avoir diverses interprétations, & qu'il croyoit avoir mérité l'amitié de ces Messieurs plutôt que leur aversion, il ne voulut pas croire qu'ils eussent eû intention de luy nuire ; mais seulement de faire éclater l'affaire, afin que celuy qui étoit coupable & sujet à leur jurisdiction pût être puny avec l'approbation de tout le monde.

C'est pourquoy jugeant qu'il étoit à propos qu'il les imitât, & qu'il suivit les intentions qu'il leur attribuoit, il fit imprimer aussi sa Réponse à cette publication en langue du païs. Elle parut dattée d'Egmond op de Hoef le vi de Juillet selon le stile des Catholiques. Dans cet écrit qui n'étoit que de trois ou quatre pages il remercioit premièrement ces Messieurs de la résolution qu'ils faisoient paroître pour examiner les mœurs d'un homme qui l'avoit offensé, & il les prioit ensuite comme par occasion de vouloir aussi s'informer s'il n'étoit pas complice du livre imprimé sous le nom de Schoockius, sous le titre de *Philosophia Cartesiana*, ou, *Admiranda Methodus*, &c. où il étoit calomnié. Il ne prétendoit point absolument que Voetius en fût coupable, quoiqu'il en fût entièrement persuadé, ou qu'il l'en crût au moins responsable. Mais parce que tout le monde l'en soupçonnoit, il croyoit avoir juste raison de prier ces Messieurs qu'il leur plût en faire information. Il déclara aussi expressément qu'il ne vouloit point se rendre partie contre Voetius, & qu'il protestoit d'injures en cas qu'ils voulussent prétendre quelque droit de jurisdiction sur luy. Enfin il s'offroit, au cas qu'il se

1643.

ont été chassés d'Utrecht au son de la cloche.  
pag. 9.

\* Lettr. 1 & 5  
Mss. à Picot.

Tom. 3. des  
lettr. p. 10.

Intitulée  
*Anterwordt*,  
&c.  
V. le jeune  
Voetius dans  
le Recueil  
*Aengevangen*.

Pag 11 tom. 3.  
des lettr.

Item pag. 19.  
pag 20.

1643.

C'étoient les  
termes de  
Schoockius.Pag. 22 & 23  
du 3 tom. des  
lettres.Pag. 11 & 12  
tom. 3.Luc Van-  
Vuyren.  
Christ. Ro-  
denburg.

se trouvât quelque chose dans ses écrits dont ils désirassent plus de preuves qu'il n'en avoit donné, de leur en fournir de suffisantes, lors qu'il leur plairoit de l'en avertir.

Cette réponse de M. Descartes à la publication des Magistrats d'Utrecht fit connoître à Voetius qu'il devoit redoubler ses sollicitations. Il lacha ses émissaires par la ville, pour animer la populace contre cet ennemi prétendu de leur Pasteur & de leur Religion. Il suborna le plus qu'il pût de témoins; & il n'en pût trouver que cinq qui étoient toutes créatures de sa faction, & qui ne déposèrent autre chose, sinon que Schoockius étoit l'auteur du livre qui portoit son nom. Les moins récusables de ces témoins corrompus étoient Schoockius, & ce Waeterlaet disciple de Voetius, qui avoit été le Répondant des fameuses thèses de Voetius contre M. Descartes & M. Regius, & qui avoit servi à corrompre Schoockius, comme celui-cy le déclara depuis devant les Juges de Groningue, au tribunal desquels M. Descartes fut obligé de le traduire. Sans autres éclaircissements les Commissaires que le Senat ou le Conseil de la ville avoit établis pour connoître de cette affaire donnèrent une sentence contre M. Descartes, où ses deux écrits adressés l'un au P. Dinet l'autre à Voetius furent déclarés libelles diffamatoires le xiii, c'est-à-dire selon nous, le xxiii de Septembre de l'an 1643 sans qu'il fût averti de rien, & sans avoir reçu même aucune nouvelle de ses amis d'Utrecht depuis le mois de Juin. Quelques semaines s'écoulèrent encore dans ce silence mystérieux, jusqu'à ce que vers le milieu d'Octobre il reçut deux lettres l'une assez près de l'autre, écrites d'une main inconnue & sans nom, par lesquelles on luy donnoit avis que l'Officier de Justice par ordre des Magistrats l'avoit cité pour comparoître en personne comme criminel. On ajoûtoit qu'il n'étoit pas même en sûreté dans la province où il demouroit, à cause que par un accord fait entre les deux provinces particulières d'Utrecht & de Hollande, les sentences qui se donnoient dans l'une s'exécutoient aussi dans l'autre.

M. Descartes ne scût que penser de ces lettres qui n'étoient de la main d'aucun de ses amis d'Utrecht. Il crut d'abord que c'étoit une raillerie, & il ne s'en s'en émût point.

Mais

Mais après y avoir fait une seconde réflexion, il s'en alla à la Haye pour s'en enquérir. Il y apprit que la chose étoit telle qu'on la luy avoit écrite; & il scût que la citation avoit été faite le 23 de Septembre, c'est-à-dire le 3 d'Octobre. On luy fit connoître en même têmes qu'il ne s'agissoit de rien moins que d'aller répondre à Utrecht sur les crimes de l'athéisme envers Dieu, & de la calomnie envers un homme de bien. Voyant que les choses étoient desespérées pour luy, faute d'avoir été sommé & averti de ce qui s'étoit passé à Utrecht depuis le mois de Juin, il ne trouva plus d'autre remède que celui d'aller trouver Monsieur de la Thuillerie Ambassadeur de France, pour luy demander sa protection contre ces entreprises. L'Ambassadeur sans sçavoir d'ailleurs que les besoins de M. Descartes fussent pressans alla incontinent parler à M. le Prince d'Orange, croyant luy donner une nouvelle marque de son amitié par la diligence qu'il apportoit à le servir. M. le Prince d'Orange fit écrire aussitôt aux Etats de la province d'Utrecht, & les Etats de la province employèrent incessamment l'autorité qu'ils avoient sur les Magistrats de la ville, pour procurer à M. Descartes la satisfaction qu'il demandoit. Mais le secours vint trop tard, quoyqu'il produisit tout l'effet que M. Descartes avoit souhaité. L'ignorance où il étoit de ses propres affaires fut cause qu'ayant demandé trop peu de choses à l'Ambassadeur, le remède ne parut pas suffisant pour arrêter le mal dans sa source.

Il n'avoit demandé autre chose, sinon que le cours de ces procédures extraordinaires fût arrêté, parce qu'il croyoit qu'elles étoient les premières qu'on eût faites contre luy: & il ne sçavoit rien de la sentence que les Magistrats avoient donnée contre luy le  $\frac{13}{23}$  de Septembre, où les deux écrits qui traitoient de Voetius avoient été condamnés. Ce fut après coup qu'il apprit ce qui s'étoit passé: & la difficulté qu'il fit encore pendant quelque têmes d'en rien croire venoit de ce qu'il avoit dans Utrecht des amis qui ne l'en avoient pas averti, quoyqu'ils n'eussent point manqué auparavant de luy donner avis de la publication du  $\frac{13}{23}$  de Juin. Mais ceux qui l'informèrent à la Haye de la vérité du fait, & qui par les habitudes qu'ils avoient à Utrecht avoient

B b \* appris

1643.

Ae. gevangen  
procédure du  
jeune Voetius  
&c.

Lettr. Ms. ou  
Requête de  
Desc. à M. de  
la Thuillerie.

Elles aboutis-  
soient à fai-  
re brûler ses  
deux écrits  
par la main  
du bourreau.

V. Le Recueil  
du jeune Voc-  
tius, &c. ut  
supr.

1643.

Tom. 3. des  
lettr. pag. 12,  
13.

Du bourreau.

V. la lettr.  
M<sup>s</sup>. de Desc.  
à Picot du 7  
de Novembre  
1643.

\* Ou au com-  
mencement  
d'Octobre.  
1643, à U-  
trecht in 14<sup>o</sup>  
chez Guill.  
Strick.

appris toutes choses d'origine, eurent la bonté de luy découvrir encore le mystère de toute l'intrigue. Ils luy firent remarquer que la publication du  $\frac{11}{23}$  de Juin avoit été faite d'une manière plus éclatante que d'ordinaire ; avec plus d'appareil & une convocation de peuple plus solennelle ; qu'elle avoit été imprimée, affichée, & distribuée avec grand soin par toutes les principales villes des Provinces unies : de sorte que ce n'étoit point merveille qu'il en eût eu connoissance. Mais que depuis la réponse qu'il y avoit faite le sixième de Juillet, on avoit entièrement changé de stile dans la procédure ; & que ses ennemis avoient eu autant de soin d'empêcher que ce qu'ils préparoient contre luy ne fût scû, que s'il avoit été question de surprendre quelque ville ennemie. Ils avoient voulu néanmoins observer quelques formes : & pour ce sujet la sentence qu'ils avoient obtenue des Magistrats avoit été lûe dans la Maison de ville ; mais à une heure ordinaire, après d'autres écrits, & lors qu'on se fut apperçû de l'absence de ceux qu'on jugeoit capables d'en avertir M. Descartes. Pour les citations de l'Officier de Justice, qui devoient suivre la sentence, ils ne s'étoient point souciés de prendre tant de précautions, croyant que M. Descartes, éloigné des lieux comme il étoit, ne pourroit point en être averti assez tôt pour y apporter du remède. En effet ses livres étant déjà condamnés, & luy-même cité en personne, ils se doutoient bien qu'il ne comparoit pas, & que la sentence seroit donnée par défaut. Ils étoient assurés que cette sentence n'iroit pas moins qu'à le condamner à de grosses amendes, à le bannir des Provinces unies, & à faire brûler ses livres : & l'on prétendoit que Voetius avoit déjà transigé avec le bourreau pour faire un feu d'une hauteur demeurée, & dont on pût faire mention dans l'histoire comme d'une chose extraordinaire.

Le dessein de ses ennemis étoit après cela de faire imprimer sous le nom de l'Université d'Utrecht une Narration historique de tout ce qui auroit été fait ( semblable à celle que Voetius avoit publiée sur la fin de Septembre, \* contenant ce qui s'étoit passé contre M. Regius, depuis qu'il eût acquis une chaire de Professeur, jusqu'à la défense qui luy fut faite d'enseigner la Philosophie nouvelle sous le titre de

*Narratio*

*Narratio historica quâ defensæ quâ exterminatæ novæ Philosophiæ.*) On devoit ajoûter à cette seconde Narration historique les témoignages de vie & de mœurs \* que Voetius avoit demandez, tant aux Professeurs de l'Université, qu'aux Ministres & Anciens du Consistoire. On devoit l'accompagner aussi de quelques pièces de vers, tant pour louer Voetius, que pour blâmer M. Descartes, afin que les exemplaires en étant répandus par toute la terre selon les mesures qu'ils en avoient prises, M. Descartes ne pût plus aller en aucun lieu, où il ne trouvât son nom diffamé, & où la gloire du triomphe de Voetius ne s'étendît.

M. Descartes ayant appris que la considération de l'Ambassadeur de France avoit fait arrêter les procédures, voulut avant que de quitter la Haye employer l'industrie de ses amis pour tâcher de découvrir les fondemens ou les prétextes qu'on avoit eus pour procéder contre luy de la sorte. Tout ce qu'il put apprendre fut, que depuis la première publication des Magistrats, tous les fauteurs & les émissaires de Voetius avoient été continuellement occupez à médire de luy dans toutes les compagnies; que par ce moyen ils avoient tellement animé le peuple, qu'aucun de ceux qui sçavoient la vérité, & qui avoient horreur de leurs calomnies, n'osoit rien dire à son avantage, sur tout après avoir vu le traitement qu'on avoit fait à M. Regius. Mais que néanmoins lors qu'on examinait toutes les choses que ces émissaires debitoient de luy, on trouvoit qu'elles se rapportoient à deux points. » L'un, qu'il étoit disciple des Jésuites; que c'étoit pour les favoriser qu'il avoit écrit contre le grand défenseur de la Religion Réformée Gisbert Voetius; & que selon les apparences il avoit été envoyé par eux pour exciter des troubles dans ces provinces. L'autre point étoit qu'il n'avoit jamais été offensé de Voetius; que celui-cy n'étoit point l'auteur du livre écrit contre luy, mais Schoockius seul qui se trouvant aussi alors dans Utrecht l'en avoit entièrement déchargé, & vouloit bien en retirer sur luy tout l'honneur ou tout le blâme qu'il pourroit produire. En effet il paroissoit que la sentence donnée contre luy n'étoit fondée que sur ces deux points, s'il est vray qu'elle fût telle qu'on la trouve imprimée dans le libelle anonyme, où

1643

V. la lettr. de Desc. aux Magistrats d'Utrecht.

\* Ces témoignages ont été imprimez dans le Recueil de jeune Voetius, intitulé *Aengenvangen*.

Lettr. ou Req. à M. de la Thuillerie Ms. & tom. 3 des lettr.

Pag. i. du  
« 3 vol. des  
« lettr.

«  
«  
«  
«  
«  
«  
«  
«  
«  
«

Intit. *Aengenvangen Proce-  
dueren*, &c.

Bb\* ij

le

1643.

le jeune Voetius recueillit les procédures faites contre M. Descartes.

Pag. 15  
initio.

La gloire &  
l'ornement  
des Eglises  
Calvinistes  
des Pais-bas.  
\* Sc. les Mi-  
nimes. Voyez  
cy-dessus.

Le P. Bour-  
din.

Pag. 16 du 3.  
vol. des lettr.

Avec ces éclaircissémens M. Descartes crut devoir travailler à sa justification, afin de faire voir son innocence & l'équité de sa cause à tous ceux qui pouvoient en avoir conçu une opinion défavantageuse. La chose étoit aisée pour le premier point, lors qu'on considéroit son pais & sa Religion. » Il n'y avoit que les ennemis de la France ou de l'Eglise Romaine qui pussent luy faire un crime d'être ami des Jésuites, c'est-à-dire, de ceux à qui nos Roys ont coutume de communiquer le plus intérieur de leurs pensées en les choisissant pour confesseurs. Réflexion qui paroissoit d'autant plus remarquable, que le Père Dinet qui avoit été choisi depuis peu pour être Confesseur de Louis XIII étoit le seul auquel on luy reprochât d'avoir écrit. Les zélés Religionnaires devoient d'ailleurs trouver moins mauvais qu'un Gentil-homme François fût de la même Religion que son Roy, que de voir le Ministre Voetius, un Théologien de profession, un chef du clergé réformé, qui affectoit de se faire appeller *Ecclesiarum Belgicarum decus & ornamentum*, chercher néanmoins à se liguier avec quelques-uns de nos Religieux, \* jusqu'à les appeller les défenseurs de la Vérité, pour mieux s'insinuer dans leurs bonnes grâces. La malignité de Voetius dans les reproches qu'il luy faisoit de l'amitié qu'il avoit pour les Jésuites, étoit encore plus évidente, lors qu'on considéroit que l'Ecrit qu'il alléguoit pour cela étoit composé contre un Jésuite même avec lequel il s'étoit reconcilié depuis. De sorte que ce Ministre qui se déclaroit l'ennemi juré des Jésuites sembloit néanmoins s'être rendu leur procureur, en obtenant des Magistrats de sa ville la condamnation de cet Ecrit.

Pour ce qui est de l'autre point concernant le véritable Auteur du livre qui portoit le nom de Schoockius, il en pouvoit venir aisément à bout, en nommant des témoins qu'il avoit en grand nombre pour vérifier le fait. Mais il crut que le chemin le plus droit étoit de s'adresser à Schoockius, afin qu'il pût être puni au lieu de Voetius, s'il vouloit se charger de son crime; ou que s'il n'avoit point assez de charité pour cela, il fût au moins obligé de découvrir la



1643.

la vérité pour mériter le pardon. Il prit donc le party de le citer à Groningue devant ses Juges naturels, avec lesquels il n'avoit jamais eu la moindre habitude. Quoique Schoockius les eût tous pour amis, & qu'il fût même actuellement Recteur de leur Université lorsqu'il forma sa plainte contre luy, il eut pourtant assez bonne opinion de leur intégrité & de leur suffisance, pour espérer qu'ils ne luy refuseroient pas la justice qu'il leur demandoit.

Cette affaire acheva de perdre la réputation de Voetius parmy les honnêtes gens de sa Religion. Elle couvrit de confusion les Magistrats d'Utrecht, dont plusieurs tâchèrent de s'excuser sur ce que n'ayant pas étudié, & ne sçachant pas quels pouvoient être les différens des gens de Lettres, ils s'étoient crus obligez de prendre les intérêts de leur Ministre & de leur Théologien contre un Catholique étranger, estimant que le zèle pour leur Religion rectifieroit suffisamment leur ignorance & leurs procédures les moins régulières. Elle servit aussi à faire connoître la multitude des amis que M. Descartes avoit à la Haye, à Leyde, à Amsterdam, & généralement par toutes les Provinces-unies, & à luy en acquérir un grand nombre de nouveaux, qui blâmèrent hautement les procédures d'Utrecht, dès quelles devinrent publiques : de sorte que la principale occupation de M. Descartes pendant les mois d'Octobre & de Novembre, fut d'écrire des lettres de remerciemens par centaines. Divertissement moins odieux, mais aussi nuisible à ses occupations que les sollicitations de son procez.

Lettr. Ms. à  
Merf. du 11  
de Décembre  
1643.

Lettr. Ms. à  
Picot du 7.  
Novemb.



1643.

## CHAPITRE XII.

*L'Abbé Picot quitte M. Descartes pour retourner en France, & fait un voyage en Touraine pour acheter une terre. Avis que M. Descartes luy donne là-dessus. M. de Ville-Bressieux demande à retourner auprès de M. Descartes. Raisons de le détourner devenuës inutiles. Il demeure avec luy jusqu'au voyage de France. M. Descartes fait un Ecrit touchant les jets d'eau. Il reçoit des desseins de jardins. Invention du P. Grand-Amy pour faire une aiguille qui ne décline point. Nouveau sujet d'estime de M. Descartes pour M. de Roberval. M. Descartes reçoit quelques livres nouveaux & quelques expériences, dont il dit son sentiment.*

**L**A suite dans laquelle on vient de voir le détail des affaires que M. Descartes a eûes à Utrecht pendant tout le cours de cette année, étoit nécessaire pour ne pas distraire l'esprit du lecteur à qui il est toujours pénible de partager son attention. Dès le commencement de l'année, ou sur la fin de la précédente l'Abbé Picot qui l'étoit venu voir avec l'Abbé de Touchelaye Gentil-homme de la ville de Tours, frère de son amy, l'avoit quitté pour retourner en France : & sur ce qu'il luy avoit communiqué le dessein qu'il avoit de faire un voyage en Touraine pour y acheter une terre, M. Descartes luy récrivit le 2 jour de Février en ces termes. » Je souhaite que vous puissiez trouver en Touraine une terre à votre contentement. C'est un beau païs : mais je crains que la menuë Noblesse n'y soit importune, comme elle est presque par toute la France. Pour mon hui- meur, je choisirois plutôt d'acquérir du bien en un mauvais païs qu'en un bon, à cause que pour le même argent j'aurois une étendue de terre beaucoup plus grande, & ainsi je ne serois pas si aisément incommodé de mes voisins. Mais c'est d'ailleurs une grande douceur d'en avoir qui soient honnêtes gens : & je vous allégueray pour exemple M. de Touchelaye, dont le voisinage vous seroit sans doute fort agréable. Il luy communiqua à son tour les desseins qu'il avoit

Lettr. Mf.  
de Desc.

7 Février

1643. +

voit de faire imprimer premièrement sa Philosophie, c'est-à-dire ses Principes de Physique pendant l'année qu'il devoit passer dans la maison qu'il venoit de louer à Egmond du Hoef : & au bout de l'an, dont le terme pour le loüage devoit expirer le 1 de May de 1644, de venir en France, pour tâcher de sortir d'affaire avec M. de la Bretaillière son frère aîné, dont Monsieur Picot connoissoit les dispositions peu favorables.

M. de Ville-Bressieux Médecin de Grenoble, dont nous avons eû déjà occasion de parler, sollicitoit son retour auprès de M. Descartes, dans le têmes que M. Picot prenoit ses mesures pour revenir d'auprès de luy. Il luy en écrivit par la voye du P. Merfenne dès la fin de l'année précédente. M. Descartes en récrivit à ce Père en ces termes. » Je ne suis point fâché d'avoir appris des nouvelles de celui dont vous m'avez envoyé un mot de lettre. C'est un homme fort curieux, qui étant autrefois avec moy sçavoit déjà quantité de ces petits secrets de Chymie qui se débitent entre les gens de ce métier. S'il a continué comme il paroît l'avoir fait, il en doit sçavoir beaucoup maintenant. Mais vous sçavez que je ne fais aucun état de tous ces secrets. Ce que j'estime en luy, est qu'il a des mains pour mettre en pratique ce qu'on luy pourroit prescrire en cela, & je le connois d'assez bon naturel. Il m'offre de venir icy : mais je ne le souhaiterois pas maintenant, à cause que je ne veux point m'arrêter à faire aucunes expériences, que ma Philosophie ne soit imprimée. Mais après cela, s'il est vray qu'il soit entièrement libre, & qu'il n'ait point de meilleure fortune, je ne serois point fâché de l'avoir pour quelque têmes avec moy. Je vous prie néanmoins de ne le luy pas dire, car il peut arriver mille obstacles avant ce têmes-là qui pourroient l'empêcher : & je ne voudrois pas luy donner sujet de se tromper dans son conte, qui est la faute des Chymistes la plus ordinaire. Mais si vous sçavez l'état de sa fortune, & ce qu'il fait maintenant, je ne serois point fâché de l'apprendre de vous. M. de Ville-Bressieux tâcha de retenir sa passion pendant près d'un an : mais ayant redoublé ses instances par de nouvelles lettres, & par d'autres sollicitations, M. Descartes pria le P. Merfenne de luy faire sçavoir qu'il le dispensoit de ce voyage, parcequ'il

1643.

Tom, 2. des  
lett. p. 511.  
512.

Lett. M. à  
Mer. du 11  
Déc 1643.

1643.

Borell. vit.  
comp. pag. 5.

parcequ'il devoit aller à Paris dans quatre ou cinq mois pour ses affaires domestiques. Cette raison ne fut pas assez forte pour arrêter M. de Ville-Bressieux. Il alla trouver M. Descartes en Nort-Hollande, auprès de qui il demeura jusqu'au voyage de France, où il l'accompagna, comme nous l'apprenons de son ami M. Borel, qui témoigne qu'il ne le quitta pas même dans Paris.

Comme les amusemens de M. Descartes n'étoient point sans quelque motif d'utilité, & que souvent ils étoient plus importants que les occupations sérieuses de plusieurs autres, nous ne ferons pas difficulté de rapporter icy quelques-uns de ceux qui contribuèrent pendant cette année à le divertir du double embarras que luy caufoit son procez d'Utrecht, & l'impression de ses Principes commencée vers le milieu de l'Eté. Ce fut pendant ce têmes qu'il envoya à M. de Zuytlichem son opinion touchant les *jets d'eau*. Il en fit une juste dissertation à la sollicitation du P. Mersenne, qui s'étant défié de son propre crédit s'étoit adressé à M. de Zuytlichem, dans la pensée que M. Descartes seroit plus exact & plus ardent par la considération de ce Gentil-homme, que par la sienne. Ce qui porta M. Descartes à faire la leçon à ce bon Père sur son peu de confiance, & à luy reprocher l'erreur où il auroit été de croire qu'il se pût trouver quelque autre de ses amis, qui eût eu plus de pouvoir que luy sur son esprit. Les raisonnemens qu'il avoit employez pour établir son opinion dans cet écrit luy paroissoient si vrais, qu'il manda à M. de Zuytlichem, que » s'il pensoit que le mouvement perpétuel d'Amsterdam le fût autant, il ne douteroit pas que celui qui en étoit l'Auteur n'eût bien-tôt trouvé les *quinze ou vingt chetifs millions d'écus* dont il craignoit qu'il n'eût encore besoin pour l'achever.

Tom. 2. p. 510.

V. l'Ecrit  
ibid. p. 542.Pag. 504.  
ibid.Tom. 2 des  
lett. p. 506.Item p. 304.  
ejus. dtom.

Ce fut aussi vers le même têmes qu'il reçût les desseins des Jardins des Tuilleries & de Luxembourg, qu'il avoit recommandé à ce Père touchant le soin de choisir d'habiles desinateurs, en luy marquant qu'il ne plaindroit point *sept ou huit pistoles* pour chaque dessein. Il en avoit encore chargé de nouveau l'Abbé Picot: mais son voyage en Touraine fut cause que M. Hardy Conseiller au Châtelet voulut prendre le soin de toute cette affaire en son absence. Ils furent  
tirez

tirez par les Jardiniers mêmes de ces deux jardins, qui s'étoient trouvez les plus propres & les plus habiles pour cela: & M. Descartes les fit prier de ne point prendre d'argent d'une autre main que de celle du P. Mersenne, à moins que l'Abbé Picot ne les eût payez par avance. Ce qu'il avoit demandé en cette occasion étoit moins pour luy que pour un de ses amis, qui s'étoit borné à ne souhaiter même que ce qui regardoit le Luxembourg. Il en avoit écrit plus d'un an auparavant au P. Mersenne en ces termes. » J'ay une prière à vous faire de la part d'un de mes intimes amis. C'est de nous envoyer le plan du jardin de Luxembourg, & même aussi des bâtimens, mais principalement du jardin. On nous a dit qu'il y en avoit des plans imprimez. Si cela est, vous m'obligerez de m'en envoyer un; ou, s'il n'y en a point, de faire en sorte de l'avoir du Jardinier qui l'a fait. Si cela ne se pouvoit, je vous prierois de le faire tracer par le jeune homme qui a fait les figures de ma Dioptrique; & de luy recommander qu'il observe bien toute l'ordonnance des arbres & des parterres: car c'est principalement ce dont on a affaire.

M. Descartes reçût encore dans le même têmes l'invention du P. Grand-amny Jésuite, pour faire une aiguille qui ne décline point. Il manda au P. Mersenne en le remerciant de la luy avoir envoyée, que » la raison luy persuadoit que cette aiguille devoit beaucoup moins décliner que les autres, mais non pas qu'elle ne dût point absolument décliner. Il luy témoigna qu'il seroit fort aisé d'en apprendre l'expérience, afin de voir si elle s'accorderoit avec ses raisons, ou plutôt ses conjectures. Sçavoir, » Que la vertu de l'aiman qui est dans toute la masse de la terre se communique en partie suivant la superficie des poles vers l'équateur, & en partie aussi suivant des lignes qui viennent du centre vers la circonférence. Or la déclinaison de l'aiguille parallèle à l'horizon est causée par la vertu qui se communique suivant la superficie de la terre, à cause que cette superficie étant inégale, cette vertu y est plus forte vers un lieu que vers un autre. Mais l'aiguille qui regarde vers le centre étant principalement tournée vers le pole par la vertu qui vient de ce centre ne reçoit aucune déclinaison; & elle ne

C c \* déclinerait

Pag. 510.  
tom. 2.  
Voyez aussi  
P. 307. tom.  
2.

1643. » déclinerait point du tout, si sa vertu qui vient de la superficie n'agissoit aussi quelque peu contre elle.

Lettr. Mf. à  
Merf. du  
11. Déc.  
1643.

Il reçut encore, mais un peu plus avant dans l'année, une belle question de Géométrie de la part de M. de Roberval, avec sa figure & sa démonstration. Quoique nous ne puissions dire maintenant quelle étoit cette question, nous sommes obligés pour l'honneur de M. de Roberval de rapporter les marques de l'estime qu'en faisoit M. Descartes. » Il y a fort long-têms, dit-il au P. Mersenne, que j'ay reçu la question de M. de Roberval avec la figure, & je pensois vous en avoir remercié, & vous avoir écrit que je la tiens pour l'une des plus belles que j'aye jamais vûes. Sa démonstration est extrêmement juste & ingénieuse. J'ay à le remercier luy-même du favorable jugement qu'il fait de moy à la fin de sa lettre. A quoy j'ajoute, que je rends grâces très-humbles à M. de Carcavy de m'avoir fait la faveur de m'envoyer cet écrit : ce que je n'avois pû faire auparavant, parceque vous ne m'aviez point mandé qu'il vint de luy. Ce témoignage mérite de devenir public, pour faire voir que si l'amitié de M. de Roberval avec M. Descartes étoit chancelante & sujette aux révolutions que produisoient les mouvemens divers du cœur de M. de Roberval ; leur estime réciproque étoit au moins toujours égale, & toujours parfaite.

Lettr. Mf. à  
Merf. du 11  
Déc. 1643.

Outre des questions, des inventions, & des desseins, M. Descartes reçut aussi quelques livres nouveaux pendant le cours de cette année. Les principaux furent la Perspective de M. des Argues dont nous avons parlé ailleurs ; les Lettres de M. Gassendi ; & un traité de l'usage des Orgues. On voulut aussi luy envoyer quelques manuscrits de Monsieur Hobbes, soit pour satisfaire sa curiosité, soit pour luy en faire dire sa pensée. Mais il rappella l'idée que la lecture du livre *de Cive* luy avoit laissée l'année précédente de l'esprit de M. Hobbes ; & il témoigna au P. Mersenne qu'il *n'étoit pas curieux de voir les écrits de cet Anglois*. Il luy manda aussi qu'ayant eu chez luy les Epîtres de M. Gassendi pendant quelques jours, il n'en avoit presque lû que l'*Index*, qui se trouvoit au commencement, d'où il avoit appris que l'Auteur ne traitoit d'aucune matière qu'il eût besoin de lire.

Pag. 507 du  
2. tom. des  
lettres.

Mais



Mais il en prit occasion de demander à ce Père, s'il étoit vray que M. Gassendi eût la bonne lunette de Galilée, comme il l'en avoit assuré autrefois; si elle étoit aussi excellente que Galilée avoit voulu faire croire; & comment paroissent pour lors les satellites de Saturne par son moyen. Il le remercia par la même voye de l'expérience de l'air pesé dans une arquebuzé à vent, lorsqu'il y est condensé: croyant néanmoins que c'étoit plutôt l'eau mêlée parmi l'air ainsi condensé qui pèse tant, que non pas l'air même. Il satisfit aussi le même Père sur d'autres expériences concernant le mouvement des boules de mail de différentes grandeurs; du noyau de cerise qui sort obliquement des doigts; mais particulièrement sur l'expérience du poids, qui va du Midy au Septentrion, & qui s'accordoit fort bien avec ses spéculations touchant le flux & le reflux de la mer.

1643.

Pag. 508, 509,  
510, du 2 tom.Pag. 305,  
tom. 2, &  
pag. 508.

Pour le traité de l'usage des Orgues il paroît qu'il étoit fort au goût de M. Descartes, quoique l'ouvrage se fût attiré des censeurs. Il s'intéressa beaucoup à sa fortune, & il en voulut consoler son auteur qui étoit de ses amis. » Je ne m'étonne plus, dit-il, que l'on contredise à mes écrits, & que mes opinions rencontrent beaucoup d'adversaires, puisque vôtre innocent traité de l'usage des Orgues qui est plus doux que leur harmonie, & que je ne croyois pas moins puissant que la harpe de David pour chasser les esprits malins, a trouvé des amateurs de discorde qui l'ont attaqué. J'ay pris plaisir à voir à la fin du livre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, comment la seule ombre de vôtre nom peut fulminer & frapper de haut ceux qui le méritent. Vous n'auriez sçû choisir une meilleure manière de répondre aux impertinences d'un étourdy: & pour les apostilles\* que j'ay vûës au commencement de ce même livre, je veux croire qu'elles viennent d'un sçavant homme, mais je ne vois pas quelles contiennent aucune démonstration. Il me semble que c'est vouloir un peu trop faire le pédagogue, ou le censeur dans des matières où il y a des raisons à dire de part & d'autre, que d'entreprendre de s'opposer à celles qui ont déjà été écrites par un honnête homme.

Pag. 306.  
« du 2. vol.  
« des lettr.« \* ou NB.  
« i. e. Nota  
« benè.

## CHAPITRE XIII.

*Libelle diffamatoire contre la personne & les Méditations de M. Descartes, sorti de la boutique de Voetius. Instances ou Répliques de M. Gassendi à la Réponse que M. Descartes avoit faite à ses objections sur les Méditations. Intrigues de M. de Sorbière pour servir M. Gassendi contre M. Descartes, & pour imprimer en Hollande ce qu'il avoit écrit contre lui. Douceur de M. Gassendi préjudiciable à la bonne cause de M. Descartes. Objections de M. Caramuël contre les Méditations de M. Descartes, & son commerce avec M. Gassendi. Sorbière & Bornius décrient les Méditations de M. Descartes, & ils élèvent M. Gassendi au dessus de lui. Préparatifs du voyage de M. Descartes en France. Dispute sur le vuide.*

**L**Es difficultez que la lecture des Méditations Métaphysiques de M. Descartes faisoit naître dans l'esprit des lecteurs n'avoient pas été entièrement épuisées par le grand nombre des objections qui avoient paru avec ses réponses. Quoique l'Auteur en fût assez persuadé, il ne laissoit pas d'espérer de la part des personnes raisonnables la dispense de répondre dorénavant à celles qu'il plairoit aux Particuliers de luy faire dans la suite. Il étoit très-juste qu'il l'obtint pour des objections de la nature de celles qui composoient le libelle *in primam Philosophiam Cartesianam Notæ, auctore Theophilo Cosmopolita*, imprimé in xvi durant l'été de cette année sans nom d'Imprimeur, sur une copie qu'on feignoit avoir été imprimée d'abord à la Haye. L'imposture & la calomnie y régnoient depuis le titre jusqu'à la conclusion du libelle. L'extravagance du stile & la grossièreté des injures dont il étoit rempli ressembloit si fort à celles que M. Regius attribuoit à Voetius dans sa classe & ses conversations, qu'on peut raisonnablement présumer que de tout ce qui pouvoit appartenir à Voetius, il n'y avoit que son nom de caché dans tout ce libelle, & que son esprit s'y produisoit par tout. Voetius n'en usoit presque plus autrement dans les écrits diffamatoires qu'il avoit soin de faire répandre

Lettr. Mff.  
23, 24, de  
Regius à  
Descartes.

dre contre M. Descartes, souvent sous un nom emprunté, & quelquefois sous un nom postiche.

1643.

Ce n'étoit pas à des libelles de cette espèce qui périssent dans leur naissance, mais à des livres de la force & de la bonté de ceux de M. Gassendi que M. Descartes devoit répondre. Il en convenoit à l'égard des premiers, & il auroit souhaité de bon cœur qu'il en eût été de même à l'égard des autres. Mais M. Gassendi l'obligea de rentrer dans une lice d'où il croyoit être sorti avec assez d'avantage par ses réponses aux cinquièmes objections, que ce sçavant Philosophe avoit faites à ses Méditations. M. Gassendi s'étoit laissé aller aux persuasions de M. de Sorbière & de quelques autres de ses amis, qui luy avoient représenté l'importance de faire des Repliques aux Réponses de M. Descartes. Il avoit employé les premiers mois de l'année 1642 à ce travail, pendant que M. Descartes étoit occupé des affaires de M. Regius. M. de Sorbière qui regardoit cet ouvrage comme le fruit de ses sollicitations, s'étoit chargé de prévenir les esprits en sa faveur, & d'en établir la réputation dans toute la Hollande avant qu'on pût le voir. Il avoit déjà obtenu parole d'Elzevier pour l'imprimer à Amsterdam, & s'étoit retenu luy-même pour en corriger les épreuves. M. Gassendi de son côté pour ne point négliger sa réputation, avoit eu soin de faire sçavoir ce qu'il faisoit à ceux qu'il connoissoit n'être pas fort affectionnez à M. Descartes, & il leur faisoit passer son Ecrit de main en main pour tirer quelque avantage de leurs mauvaises dispositions.

M. Descartes en fut averti: mais n'ayant pas le don de dissimulation, il alla innocemment découvrir à M. de Sorbière ce qu'il pensoit d'une semblable conduite: & ne sçachant pas qu'il parloit à l'espion de M. Gassendi, qu'il recevoit chez luy comme un de ses amis, il luy déclara un peu trop franchement que c'étoit M. Gassendi qu'il avoit dans la pensée, lorsqu'il s'étoit plaint de certaines gens qui donnoient à lire secrètement à ses ennemis ce qu'ils écrivoient contre luy. M. de Sorbière ne laissa point périr cette déclaration: & après l'avoir envenimée de la manière qu'il jugeoit la plus propre pour blesser M. Gassendi, il la luy envoya, en luy marquant que puisque M. Descartes trouvoit

Sorbiér. Epist. ad Gassend. pag. 447. col. 1. tom. 6. oper. Gassend.

Item lettr. & disc. de Sorb. pag. 685, 686. &c.

1643.

mauvais qu'il tint ses *Instances* ou Repliques cachées, il devoit luy donner la satisfaction qu'il luy avoit demandée de les voir paroître en public.

V. Vit. Gass.  
per Sorber.  
pag. 5.

Epist. Gass.  
fend. ad Sorberium præfix. edit. Dubit. & instant.

Il luy en écrivit encore depuis, pour le porter à luy envoyer son manuscrit en Hollande afin de le mettre sous la presse; & il employa même la médiation du P. Mersenne, qui ne fit point difficulté de se joindre à luy dans la persuasion qu'il s'agissoit de rendre quelque service à M. Descartes & au public. De sorte que M. Gassendi s'étant laissé vaincre luy envoya sa copie le 9 jour de Juin 1643 avec une lettre d'excuse sur son retardement, dont il attribuoit la cause à la multitude des curieux de la ville qui avoient retenu, & communiqué même son Ecrit dans les provinces à d'autres curieux. Il luy en abandonna la disposition avec la liberté d'en faire tout ce qu'il jugeroit à propos; & il ne luy imposa point d'autre obligation que celle de se souvenir que son Ecrit n'avoit été fait que pour ceux de leurs amis, qui ne pouvoient souffrir que M. Descartes *se vantât d'avoir eu des adversaires*. C'est-à-dire que M. Gassendi prétendoit prouver par son ouvrage contre M. Descartes, qu'il n'étoit point son adversaire. En quoy il ne réussit ny dans l'opinion du Public, ny dans celle de M. de Sorbière, qui ne cherchoit dans toute sa conduite qu'à faire un illustre adversaire à M. Descartes. M. de Sorbière ayant reçu l'Ecrit, crut devoir le joindre avec les premières objections qu'il avoit faites aux Méditations Métaphysiques, & faire imprimer l'un & l'autre ouvrage avec les Réponses que M. Descartes avoit déjà publiées à la fin de ses Méditations. Il en fit un corps de composition, qu'il divisa par parties selon l'ordre & le nombre des Méditations de M. Descartes. Il subdivisa chaque partie par chapitres ou articles, à la tête desquels il mit à la prière de l'auteur des titres ou sommaires de sa façon, pour la commodité des lecteurs, qui veulent être prévenus de ce qu'ils vont lire. Il fit en sorte que chaque article contint premièrement une des anciennes objections sous le nom de *Dubitatio*, en suite la réponse de M. Descartes, selon que les unes & les autres avoient déjà été imprimées, puis la réplique à cette réponse sous le nom d'*Instantia*, qui étoit ce qui n'avoit pas encore paru. Il y fit une  
manière

manière de préface, dans laquelle il fit dire au Libraire tout ce qu'il voulut, sans s'exposer ouvertement au chagrin de M. Descartes. L'ouvrage parut l'année suivante in 4<sup>o</sup> à Amsterdam sous le titre de *Disquisitio Metaphysica, seu Dubitationes & Instantiæ adversus Renati Cartesii Metaphysicam & Responsa* : & il fut r'imprimé quatorze ans après à Lyon in folio au troisième volume de ses œuvres.

M. de Sorbière\* après avoir suffisamment maltraité M. Descartes dans la préface de cette édition, fit sçavoir sa retenue & sa modération à M. Gassendi; & il luy manda que la violence qu'il s'étoit faite pour ne pas dire plus d'injures à l'adversaire, étoit un effort qu'il avoit fait pour tâcher d'imiter la douceur qui paroissoit dans son livre. L'application qu'avoit M. de Sorbière à profiter des belles qualitez des grands hommes dans leurs conversations, étoit sans doute fort loüable. C'est dommage qu'il ne s'avifât point de vouloir joindre à la douceur de M. Gassendi la franchise de M. Descartes, & cette *bonne conscience* qu'il avoit toujours reconnuë en luy, & dont il témoignoit avoir eu des preuves convaincantes, lors qu'il étoit à la Haye & à Eyndegest. Mais ses efforts n'ont servi qu'à nous montrer qu'au moins la douceur de M. Gassendi étoit inimitable pour luy. Aussi étoit-elle en un degré où peu de gens pussent se vanter de pouvoir atteindre. Elle se faisoit admirer même des Cartésiens, à qui M. Descartes avoit appris par la pureté de ses maximes à s'attacher non à la personne ou à ses intérêts, mais à la vérité & à la justice, quelque part que l'une & l'autre se trouvassent. C'est pourquoy le sieur Adrien Heereboord Professeur en Philosophie dans l'Université de Leyde, quoique Cartésien déclaré, ne fit point difficulté de complimenter M. Gassendi sur la modération qu'il avoit apportée dans cet ouvrage. Il loüa même la facilité du stile, l'industrie & le jugement qu'il y avoit fait paroître, sans appréhender la jalousie de M. Descartes. L'occasion luy parut favorable pour luy demander son amitié, qu'il croyoit avoir méritée par l'estime qu'il avoit conçüe pour luy, depuis qu'il avoit lû les beaux ouvrages que M. Gassendi avoit composez contre les sectateurs d'Aristote. Le langage de M. Regius, qui prétendoit que ce gros livre d'*Instances* étoit rempli

1643.

\* Sous le nom du Libraire pag. 188. tom. 6. op. Gassend.

Pag. 462. tom. 6. oper. Gassend.

Pag. 692. des Lettr. & disc. de Sorb. in 17.

Pag. 688. des Lettr. de Sorb. in 17<sup>o</sup>.

Pag. 465. tom. 6. des œuvres de Gassendi.

Lettr. de Heereboord du 25. Février 1644.

1643.

Lett. 27. Mf.  
de Reg. du  
19. Février  
1644.

rempli d'aigreur & d'insultes, étoit fort opposé à celui de M. Heereboord. Mais pour les concilier, il suffit de remarquer que l'un parloit de M. Gassendi à M. Gassendi, dans l'intention de captiver sa bienveillance à l'insçu de M. Descartes ; & que l'autre parloit de M. Gassendi à M. Descartes pour l'exciter à la vengeance contre un adversaire dont le mérite luy paroissoit fort à craindre pour le succès de leur Philosophie.

M. Descartes fit ce qu'il put pour mépriser les Instances de M. Gassendi, & pour s'en interdire la lecture, par la crainte d'y trouver matière de réponse, & de prolonger ainsi une querelle dont il étoit las. Ses amis ne purent le vaincre pour lors sur les difficultez qu'il fit de les lire : mais il apprit au moins à ne pas mépriser ce qui n'étoit nullement méprisable. De sorte que pour n'être pas le seul de son sentiment, il voulut bien convenir avec ceux qui avoient lû le livre, qu'il méritoit une réponse : mais se contentant de la promettre, il en remit l'exécution après l'édition de ses Principes qui étoient sous la presse, son voyage en France, & son nouveau procez de Groningue qui devoit se vuider à son retour. Cependant il apprit que l'Imprimeur Blaeuw préparoit sa fonte pour mettre ses Méditations avec l'Ecrit de M. Gassendi sous ses presses. Mais il luy fit donner avis de n'en rien faire, parce que ses exemplaires feroient saisis en France en vertu de son privilège au profit du Libraire de Paris \* qui en jouissoit. Ce n'est pas qu'il se souciât beaucoup de l'intérêt du Libraire de Hollande<sup>1</sup> : mais selon qu'il s'en étoit expliqué au Père Merfenne dès le mois de Décembre de l'année précédente 1643, il avoit peur que le Libraire de Paris ne s'accordât avec celui de Hollande par des moyens préjudiciables à la réputation de l'Auteur. De sorte que le privilège luy paroissoit plus nuisible qu'utile entre les mains du Libraire de Paris. » Si Soly, dit-il à ce Père, a vendu son édition de mes Méditations, il me semble que le privilège ne devroit plus être à luy : où s'il le retient, il en devroit faire une nouvelle avec mon consentement, à laquelle j'ajouterois ou j'ôteroï ce que je jugerois à propos, non pas en souffrir une pour aider à vendre les médisances de mes ennemis.

Lett. Mf.  
à Merfenn.  
du 11. Dé-  
cemb. 1643.

Cependant



Cependant le fameux M. Caramuël, que M. Descartes prenoit pour un Bohémien à cause de son surnom de Lobkowitz, & qui ayant été nommé à l'Abbaye de Disenberg le jour des cendres par le Roy d'Espagne à la re-commandation de la Reine Mère Régente en France, avoit quitté nouvellement le séjour de Louvain pour venir s'établir au bas Palatinat du Rhin, écrivit à M. Gassendi de Creuznach où il avoit choisi sa demeure, pour luy faire sçavoir quelle étoit sa disposition pour luy & pour M. Descartes. Il luy manda en Latin comme auroit pû faire Balzac en François, » que la curiosité l'ayant fait aller à la foire de Francford pour y voir quantité d'Ecrivains de sa connoissance, il commençoit à regarder son voyage comme une expédition inutile & malheureuse, lors que sur le point de son retour, il luy vint à la rencontre sans qu'il songeât à luy au lieu de ceux qu'il cherchoit & qui le fuyoient. La boutique de Blaew, dit-il, a fait une simonie civile avec mon ambition dans le marché de vos divines & célestes spéculations contre M. Descartes : & je ne puis revenir de l'étonnement où j'ay été, de voir qu'on y ait pû mettre un prix. M. Caramuël rentrant ensuite dans le sérieux du stile, luy déclara qu'il ne connoissoit point M. Descartes : mais qu'il ne laissoit pas de l'aimer pour la vivacité de son esprit, & que par cette considération il le plaignoit de s'être écarté du grand chemin où tous les autres avoient coutume d'entrer. L'on ne s'apperçoit point jusques-là de la médiocrité du jugement d'un aussi grand génie qu'étoit M. Caramuël : mais il se trahit en ajoutant qu'il ne *manquoit qu'une queue à un esprit aussi aiguë* qu'étoit celui de M. Descartes, comme s'il avoit dit qu'il ne manque à un flambeau ardent que le feu qui est nécessaire pour l'allumer. M. Caramuël trouvoit M. Descartes trop indifférent, trop dédaigneux, & assez peu civil dans les manières dont il en avoit usé avec M. Gassendi. Mais soit qu'il devinât que M. de Sorbière ou M. Gassendi même luy en eussent donné quelque sujet, soit qu'il se prît luy-même pour quelque personnage de plus grande importance que M. Gassendi, soit enfin qu'il eût dessein d'employer des moyens plus doux & plus honnêtes en écrivant contre ses Méditations, il crut :

D.d \* avoir :

1644.

Pag. 487.  
tom. 6. oper.  
Gassend. col.  
1. & 2.

P. 465, 466;  
tom. 6. oper.  
Gassend.

*Acuta menti-  
cos deficit.*

1644.

Lettr. de Bornius à Gassend. pag. 489. tom. 6. op. Gassend.

Lettr. Mf. à Picot du 28. Juillet 1645.

In Bibl. Car. Vifch. Cisterc. pag. 187.

Pag. 470. tom. 6. op. Gassend.

\* C'est dommage que Samson Jonsson fût relaps, & qu'il retourna au Cartésianisme dès l'année suivante. V. le tom. 1. des Lettr. de Desc. pag. 75.

V. aussi la Lettr. Mf. 32 de Regius touchant Jonsson.

\* Pag. 688. des Lettr. de Sorb. in 1v.

avoir lieu d'espérer qu'il en seroit traité avec plus d'honnêteté & plus de considération, pourvu qu'il scût aussi bien vivre que penser. Il ne fut point trompé. Il fit un gros livre d'Objections contre la Métaphysique de M. Descartes, mais sans sortir des termes de l'estime & de l'admiration qu'il témoignoit avoir pour luy. Il voulut même luy écrire une lettre pleine de civilité pour le prévenir, & luy faire trouver bon qu'il luy envoyât ses objections avant que de les rendre publiques, ajoutant que s'il vouloit les honorer d'une réponse, il feroit imprimer le tout ensemble avec son consentement. Le tour étoit obligeant, & il plut si fort à M. Descartes, que malgré la résolution qu'il avoit prise de ne plus faire de réponses à de semblables objections, il se prépara à recevoir celles de M. Caramuël, & à luy donner toute la satisfaction qu'il souhaitoit. Mais M. Descartes n'entendit plus parler de luy ny de ses objections. Depuis ce têmes-là, M. Caramuël a prédit que les opinions de M. Descartes seroient un jour toutes communes, & universellement reçues, si l'on en retranchoit très-peu de choses.

M. de Sorbière ne réussissoit point mal à brouiller de plus en plus M. Descartes avec M. Gassendi. Il avoit grand soin de mander à celui-cy tous les miracles que son livre opéroit dans les Provinces unies contre la secte du Cartésianisme. Il n'oublia point sur tout la conversion du Prédicateur de la Reine de Bohême Electrine Palatine, nommé le sieur Samson *Jonsson*, qui étoit Cartésien outré avant la lecture de la *Disquisition* de M. Gassendi \*. De sorte que selon luy les Méditations de M. Descartes étoient coulées à fonds, & qu'il seroit obligé d'en refaire de nouvelles, s'il continuoit dans la pensée d'établir une secte. Ce n'étoit point mal faire sa cour à M. Gassendi, qui témoignant au dehors n'avoir point d'autre ambition que celle de se rendre le restaurateur de la secte d'Epicure, ne renonçoit pas à la gloire de devenir chef des Epicuriens. M. de Sorbière se trouvoit secondé dans son zèle pour la réputation de M. Gassendi par le sieur Henry *Bornius* d'Utrecht, qui avoit été autrefois disciple de M. Reneri en Philosophie, mais qui s'étoit fait Gassendiste depuis à la compagnie de M. Gassendi, quoique M. de Sorbière \* semble insinuer qu'il se rendît

rendît Cartésien de nouveau depuis ce têmes-là. Bornius se mêlant de faire imprimer le plus qu'il pouvoit des ouvrages de M. Gassendi en Hollande, n'étoit pas moins ardent à luy faire sçavoir le mal qu'il entendoit dire de M. Descartes dans ces Provinces ; & il luy manda un jour que l'on ne disoit plus ny bien ny mal de ses Méditations en Hollande, & que sa réfutation en avoit fait disparoître les panégyristes. Si nous en croyons cét Auteur, rien n'étoit plus décrié dans ce pais que cét ouvrage de M. Descartes, depuis qu'on y avoit vû celui de M. Gassendi. Les disciples\* de M. Descartes en étoient allarmez : & sur les instances qu'ils luy faisoient de vouloir pour l'amour de la Philosophie réfuter incessamment cét écrit, il s'étoit contenté de leur dire froidement que M. Gassendi n'avoit pas pris sa pensée ; que son gros livre ne méritoit aucune réponse ; qu'il pourroit néanmoins en toucher un mot en leur considération dans l'édition que l'on faisoit de ses Principes, & que sur le peu qu'il en diroit un enfant de cinq ans seroit capable de sou- dre les plus grosses difficultez de M. Gassendi. Qu'au reste il luy étoit indifférent d'être estimé ou méprisé par ceux que de semblables raisons auroient pû persuader.

Mais l'impression de son livre étoit trop avancée pour faire croire que sa promesse ne fût pas une défaite, ou si l'on peut emprunter le langage de ses ennemis, une pure rodomontade. S'étant apperçû du mauvais effet que de semblables discours commençoient à produire dans les esprits de ceux qui l'observoient, il prit le parti contraire, qui étoit de ne plus rien promettre, & d'exécuter néanmoins la résolution où il étoit de réfuter M. Gassendi. Mais il falloit partir pour son voyage de France. Après avoir mis son procez de Groningue hors d'état de pouvoir luy causer aucune surprise, il quitta le Hoef le premier jour de May de l'an 1644, & vint le lendemain à Leyde, d'où il manda à l'Abbé Picot qu'il ne choisiroit point d'autre hôte que luy, puis qu'il le souhaitoit ; & qu'il iroit droit à la ruë des Ecouffles se loger dans sa maison. Il espéroit voir la fin de l'impression de son livre avant que de sortir de Hollande, & en apporter luy-même les exemplaires qu'il vouloit distribuer en France. Mais les longueurs de ceux qui en tailloient les

1644.

Pag. 480 &  
489. tom. 6.  
op. Gass.

\* Regii Epist.  
Mf. ad Car-  
tes.  
Pag. 480. op.  
Gass. ibid.  
Item, Répon-  
se à Clerfeli-  
er pag. 498 de  
la trad. des  
Médit.

Egmond du  
Hoef.

Entre la ruë  
du Roy de Si-  
cile & des  
François-bour-  
geois.  
Lett. Mf.  
Picot du 2.  
May 1644.

1644.

Item pag. 106  
du 3. vol. des  
lett. initio.\* Le 18 d'A-  
vril 1644.Epistol. Gass.  
pag. 186, 187,  
&c.Sur la Matière  
subtile.Tom. 2 des  
lett. p. 392  
& pag. 418.Pag. 469 &  
187. tom. 6.  
op. Gass.

figures luy firent juger qu'elle ne seroit achevée de plus de deux mois. Ainsi il abandonna la chose aux soins de ses amis. En attendant les commoditez nécessaires à son départ, il jugea à propos de faire une course à Amsterdam pour y donner les ordres convenables à l'Imprimeur Elzevier. Trois ou quatre jours après il passa à la Haye pour y prendre congé de ses amis. M. de Sorbière qui feignoit d'être de leur nombre l'y attendoit avec les armes qu'il avoit demandées \* à M. Gassendi quinze jours auparavant, & qu'il avoit reçues le dernier jour d'Avril, pour l'attaquer sur son opinion *du Vuide*. M. Descartes ne refusa point de répondre à toutes ses difficultez : mais il avoit affaire à un homme préoccupé, qui s'étoit mis dans des précautions suffisantes pour ne pas se laisser persuader. Les expériences du Vuide que l'on commençoit à faire alors de toutes parts n'étoient point capables de faire changer à M. Descartes l'opinion qu'il avoit de l'impossibilité du Vuide, & il prétendoit que ces expériences mêmes servoient à établir son sentiment. Il s'étoit moqué dès l'an 1638 de la *crainte* ou de l'*horreur du Vuide* dans l'examen qu'il fit du livre de Galilée, où ce grand Philosophe prétendoit que *la cause de ce que les parties d'un corps continu s'entretiennent est la crainte du Vuide*. Il avoit fait voir que ce que Galilée attribuoit au Vuide ne devoit être attribué qu'à la pesanteur de l'air ; prétendant que si c'étoit la crainte du Vuide qui empêchât que deux corps ne se séparassent, il n'y auroit aucune force qui fût capable de les séparer. M. de Sorbière ayant usé toute sa poudre contre M. Descartes, & ne pouvant demander de nouveaux argumens sur le Vuide à M. Gassendi, transporta sa conversation sur d'autres sujets, pour ne point fatiguer M. Descartes à demi. Il luy proposa diverses questions sur les qualitez de la mollesse ou liquidité & de la dureté des corps, sur la raréfaction & la condensation, s'appliquant plutôt à trouver de quoy objecter, qu'à comprendre ce qu'on luy répondoit. Dès le lendemain, qui étoit le x du mois de May, il prit la plume pour rendre compte de son expédition à M. Gassendi, & il ne luy parla des opinions qu'il avoit entendues & des réponses qu'il avoit reçues de M. Descartes, que comme d'autant de monstres hideux qu'il avoit

avoit vû fortir de sa bouche. Il l'assura en même têmes qu'il n'y avoit point de replique à attendre de luy contre ses *Dubitations* & ses *Instances*, mais qu'il avoit jugé par ses discours que l'éloignement qu'il faisoit paroître pour repliquer étoit un effet de sa foiblesse ou de sa présomption.

1644.

## CHAPITRE XIV.

*Traduction latine des Essais de la Philosophie de M. Descartes, c'est-à-dire, du Discours de la Méthode, de la Dioptrique & des Météores, faite par M. de Courcelles l'ancien. Qui étoit M. de Courcelles : Ses ménagemens entre M. Descartes, & M. Gassendi. M. Descartes revoit cette traduction, & en approuve l'impression. Inquiétudes & tristesse des amis de M. Descartes en Hollande au sujet de son voyage en France. Il arrive à Paris, où il voit peu de monde. Il va en Bretagne par Blois & par Tours, où il void ses amis. Il règle ses affaires domestiques avec ses frères, dont l'aîné ne luy est point assez favorable. Il revient à Paris.*

**L**E sieur Elzevier voyant avancer son impression des Principes de M. Descartes vers la fin, fit solliciter l'Auteur de luy permettre d'imprimer en même têmes la traduction latine de ses Essais, après laquelle les étrangers qui n'avoient point l'usage de la langue Françoisé aspiroient depuis la première édition de ces Essais. Cette Traduction avoit été faite depuis peu de mois par M. de Courcelles l'ancien Ministre & Théologien François, retiré en Hollande comme M. Rivet, M. Desmarets, M. Blondel, M. de Sau-maise, & plusieurs autres scavans Calvinistes de France. M. de Courcelles avoit embrassé le party des Arminiens, & avoit même donné lieu à quelques zélez Gomaristes de le soupçonner de Socinianisme. Il étoit originaire d'Amiens en Picardie, mais il étoit né à Genève le 2 de May 1586. Après avoir été quelque têmes Ministre des Réformez en France, il avoit passé en Hollande, & avoit succédé à Simon Episcopus dans la chaire en théologie des Remonstrans à Amsterdam, où il eut Arnaud de Poelenbourg pour suc-

Estienne.

Bibliotheca  
Anti-Trinit.

1644.

cesseur, & après luy Philippes de Limborch. Il mourut à Amsterdam le 22 de May de l'an 1659.

Van - Lim-  
borch, lettr.  
Ms. du 10  
Mars 1690.  
à M. Hartso-  
eker.

C'étoit alors la mode parmy les gens de Lettres du premier ordre de briguer l'amitié de M. Descartes & de M. Gassendi, & l'on ne croyoit pas pouvoir se maintenir dans la réputation de bel esprit ou de sçavant homme, si l'on n'étoit connu de ces deux Philosophes, ou si l'on n'avoit au moins quelque relation avec eux. M. de Courcelles étoit l'ami particulier de l'un & de l'autre : & parce qu'il sçavoit que M. Descartes avoit alors le cœur ulcéré des playes que les livres, & les Emissaires de M. Gassendi luy avoient faites, il ne croyoit pas pouvoir se maintenir dans ses bonnes grâces, qu'en dissimulant ce qu'il étoit à M. Gassendi, & qu'en faisant quelque chose qui pût luy être fort agreable, & l'éloigner en même tēms de la pensée qu'il fût du nombre de certains espions, qu'il croyoit ne s'approcher de luy que pour le livrer à M. Gassendi. C'étoit se ménager auprès de l'un & de l'autre avec la prudence d'un amy équitable & sincère : mais c'étoit connoître assez mal ce cœur ulcéré, qui ne laissoit pas d'aimer tendrement tous ceux de ses amis de France & de Hollande, qui se trouvoient engagez dans l'amitié de M. Gassendi, & qui n'étoit pas libre même au milieu de ses petits chagrins, de ne pas aimer M. Gassendi, depuis qu'il avoit attaché son affection à l'estime qu'il avoit conçûe pour luy. M. de Courcelles crût donc ne pouvoir rien faire de plus agreable à M. Descartes, ni de plus digne d'un Cartésien aussi zélé qu'il étoit, que de traduire les Essais de sa Philosophie en une langue qui pût contribuer à rendre toute la terre Cartésienne. Il mit en Latin le Discours de la Méthode, la Dioptrique, & le traité des Météores. Mais il ne toucha point à la Géométrie, soit qu'il la jugeât au-dessus de sa portée, soit qu'il eût avis que M. Schooten se fût chargé de la traduire.

M. Descartes ayant donné son consentement pour l'impression de la traduction des trois traittez, fut prié de la revoir auparavant, pour juger de sa conformité avec son Original. Il ne refusa point d'user de son droit d'Auteur, & se servit de cette occasion pour y faire quelques changemens, comme nous avons remarqué qu'il fit à ses Méditations sur

la



la traduction françoise de M. le Duc de Luynes. Ce fut donc sur ses propres pensées qu'il fit des corrections, plutôt que sur les paroles du Traducteur Latin, à qui il rendit le témoignage d'avoir été fidelle & scrupuleux, jusqu'à s'efforcer de rendre le sens de l'Auteur mot pour mot. Ce témoignage de M. Descartes en faveur de M. de Courcelles se trouvant à la tête de la traduction latine a dû satisfaire toutes les personnes raisonnables, qui auroient été en peine de sçavoir la raison des différences qui se trouvent entre le François & le Latin : & il peut servir à condamner la mauvaise foy du sieur Jacques de Réves, dit *Revinus*, qui a prétendu faire un crime d'infidélité à M. de Courcelles de tous ces changemens, & qui a fait injure à M. Descartes en soutenant que tous ces endroits n'exprimoient point sa pensée.

1644.

Clauberg  
Def. pag. 5.

Cependant la nouvelle du voyage de M. Descartes donnoit de l'inquiétude à ses amis : & ceux d'entre eux qui affectoient d'être les plus prévoyans dans les accidens qui dépendent de l'avenir, appréhendoient les obstacles qui pourroient s'opposer à son retour. Leur inquiétude pouvoit être fondée sur quelque ambiguïté pareille à celle des termes auxquels il avoit écrit à l'Abbé Picot deux mois auparavant.

» Je suis résolu, luy dit-il, d'aller voir cet Eté à Paris ce qu'on y fait : & si j'y trouve l'air assez bon pour y pouvoir demeurer sans incommodité, je seray ravy d'y jouir de votre conversation, que je n'espère plus en ces quartiers. Dailleurs, ils appréhendoient que le ressentiment des indignitez commises à son égard par les Magistrats & les Professeurs d'Utrecht, ne luy fissent perdre l'inclination pour leur pais & le desir d'y revenir. M. Regius, qui quoique séparé d'intérêt depuis quelque tēms d'avec M. Descartes par un consentement mutuel pour ne pas se nuire l'un à l'autre dans l'affaire d'Utrecht, n'étoit pas moins attaché à luy qu'auparavant, ne sentoît pas moins vivement cet éloignement de son cher Maître, que s'il eût été question de la séparation de son ame d'avec son corps. M. Descartes qui avoit des raisons particulières pour le détacher peu à peu, avoit pris ses mesures d'assez loin pour le préparer à cet événement, & sembloit l'y avoir assez bien disposé par lettres, & de vive voix. Néanmoins toute la Philosophie ne fut point capable

Lettr. Ms à  
P. cot du 1.  
d'Avril.  
«  
«

Lettr. Ms. à  
Merf. 1644.

Lettr. 27 Ms.  
de Reg.

v. ibid. la  
lettr. du 19  
Février 1644.

1644.

Lettr. 30. Mf.  
de Reg. du 4  
Juin.

capable de luy inspirer la constance nécessaire pour supporter cette séparation, dont il nous a décrit la peine en des termes d'autant plus touchans qu'il sembloit moins se fier à la promesse qu'il luy avoit faite de revenir en Hollande. Après luy avoir présenté les vœux de sa femme, de sa fille, de M. le Baron de Haestrecht, de M. le Conseiller Vanleew, de M. Parmentiers, & de M. Van Dam célèbre Médecin d'Utrecht dans sa lettre d'adieu, il luy protesta que sans les engagements qui le lioient avec sa femme, ses enfans, & sa profession, il le suivroit par tout, & s'attacheroit à sa personne de la manière qu'il espéroit l'être à son cœur pour toute sa vie. Enfin, il le conjura de vouloir adoucir les rigueurs de la nécessité qui le retenoit, en continuant, quelque part qu'il fût, de l'assister de ses conseils & de ses instructions.

Pag. 106 du 3  
vol. des lettr.  
initie.

Lipstorp. pag.  
34.

Lettr. 31. Mf.  
de Reg. à  
Desc.

Né en 1594.

*De Terminis  
vita fatali.*

Tom. 1.    "  
des lettr.   "  
pag. 354,   "  
355.        "

Beverovicus  
appelle M.  
Descartes le  
Régulateur  
des sciences.

La belle saison s'avançoit sans que l'Imprimeur & le Graveur des figures pussent finir. M. Descartes pour ne point laisser perdre les commoditez du voyage qui se presentoit, se vid obligé de partir les mains vuides, après s'être assuré de l'affection & de l'industrie de M. Schooten Professeur des Mathématiques à Leyde, qui s'étoit chargé des figures, & avoir laissé la liste de ses amis de Hollande pour qui il ordonnoit les présens de son livre. Avant que de s'embarquer en Zélande, il vit en passant le sieur Jean de Beverwick, dit *Beverovicus*, Gentil-homme de Dordrecht, Conseiller & Médecin ordinaire de cette ville, qui faisoit imprimer actuellement à Rotterdam, pour la quatrième édition, le Recueil de ses questions épistolaires enrichi d'un grand nombre de pièces nouvelles, dont la principale étoit celle qui contenoit le sentiment de M. Descartes *sur la circulation du Sang*. M. Beverovicus luy avoit écrit dès l'année précédente pour luy témoigner la passion qu'il avoit de voir ces Démonstrations Mécaniques, par lesquelles M. Descartes établissoit si nettement la circulation du sang, qu'il ne restoit plus aucun sujet de doute sur cette doctrine. M. Descartes s'étoit rendu à ses instances d'autant plus volontiers qu'il avoit remarqué plus d'infidélité dans la conduite du sieur Plempius Médecin de Louvain, qui avoit estropié & corrompu les réponses qu'il avoit faites à ses objections sur la même

même matière en les mettant au jour. Nous avons cette explication du sentiment de M. Descartes sur la circulation du sang conforme à celui de Harvée, & sur le mouvement du cœur différent de celui du même Anglois au premier volume de ses lettres par manière de réponse à Monsieur Bévérovicus.

1644.

C'est la LXXVI,  
pag. 355.

M. Descartes n'arriva à Paris que vers la fin du mois de Juin. Sa résolution étoit de ne voir personne qu'après son retour de Bretagne & de Poitou. Mais il ne pût empêcher les visites de ceux à qui l'Abbé Picot avoit donné avis de son arrivée. La maison de cet Abbé ne fut pas l'unique rendez-vous de tant d'amis qui se pressoient d'aller embrasser un amy qu'ils n'avoient vu depuis près de quinze ans. On l'alloit aussi chercher au Palais des Tournelles chez son illustre amy M. Mydorge, & on le trouvoit encore quelquefois les matins aux Minimes de la Place Royale chez le P. Merfenne. Ce Père ne s'étoit pas contenté de marquer son adresse à leurs amis communs, il avoit encore averti plusieurs de ceux qui aspiraient après l'honneur de le connaître, & d'en être connu. De ce nombre se trouva M. *Mélian*, qui sur l'avis du Père alla le xi de Juillet aux Minimes rendre visite à M. Descartes, qui le reçut avec joye au nombre de ses amis.

Lettre. Ms. de  
Mélian au P.  
Merf. du x  
Juillet 1644.

Il partit dès le lendemain de Paris pour Orleans, & de là il descendit à Blois chez M. de Beaune Conseiller au Présidial, qui avoit composé sur sa Géométrie les excellentes Notes dont nous avons eû occasion de parler ailleurs. Il trouva cet amy assez incommodé de la goutte. Son mal étoit assez grand pour luy interdire les fonctions de dehors : mais il n'étoit pas suffisant pour luy ôter l'usage de la Philosophie, & des Mathématiques dans sa chambre. » Il n'avoit pas encore abandonné le travail des lunettes, & il en montra quelques-unes à M. Descartes, dont les verres étoient Sphériques, & qui se trouvoient assez bonnes.

« Lettre. M  
à Picot d  
« 29 Juillet.  
«

De Blois il passa à Tours, où il fut reçu par le frère puîné de M. de Touchelaye avec tout l'accueil qu'il auroit pu espérer d'un amy très-intime, & acquis par une longue conversation. Il devoit cela aux recommandations & à la bienveillance de son aîné, qui n'avoit pu se rendre à Tours com-

« Ibid. ut  
supr.  
«

E c \* me

1644.

Il en augmen-  
ta le nombre  
depuis.

me il l'auroit souhaité. Ce Gentil-homme ne luy permit pas de prendre un logement ailleurs que chez luy pendant le tems qu'il s'arrêta dans cette ville, & il n'y vid que six personnes outre luy, qui étoient M. le Président *le Blanc*, M. de la Barre Président au bureau des finances de Tours qui vit encore aujourd'huy, M. *Sain* son cousin fils de sa Mar- raine, & trois Fetiillans, dont nous ignorons les noms. Ils avoient déjà tous ouïy parler du livre de ses Principes comme d'un ouvrage imprimé, de sorte que M. Descartes ne pût se dispenser d'en faire envoyer pour eux une demie douzaine d'exemplaires en cette ville, avec une douzaine pour Nan- tes, lorsqu'il en fut venu de Hollande.

\* Jeanne  
Descartes.

\* Anne Des-  
cartes.

De Tours il alla droit à Nantes, où il ne trouva personne de ceux qu'il y cherchoit. C'est ce qui le fit passer à Rennes sans s'arrêter. Il y vid ses deux frères Conseillers au Parle- ment, l'aîné, qui étoit M. Descartes de la Bretallière; l'au- tre, qui étoit du second lit, & s'appelloit M. de Chavagnes. Il partit avec eux le xxix de Juillet pour aller au Crévis à douze lieues de Rennes chez M. Rogier leur beau frère, Sei- gneur du lieu, qui étoit veuf de la sœur \* aînée de nôtre Philosophe, & Garde-noble des deux enfans qu'elle luy avoit laissez. Toute la famille s'y étant rassemblée, hormis une sœur, qui étoit Madame \* Du Bois-d'Avaugour, puînée de M. de Chavagnes, & qui demouroit auprès de Nantes, on travailla conjointement à l'accommodement des affaires do- mestiques qui faisoient tout le sujet du voyage de nôtre Phi- losophe en France. Il eut tout lieu de se louer de M. de Cha- vagnes, & de ses beaux-frères: mais il eut de la peine à trou- ver autant d'équité & de raison dans son aîné qui sembloit n'avoir jamais eu beaucoup de considération pour luy. Ce peu de sentiment pour un frère qui méritoit encore toute au- tre chose que ce que la nature pouvoit exiger, auroit laissé une tache au nom de M. Descartes de la Bretailière, si ce dé- faut n'avoit été avantageusement réparé par ses enfans, qui rendent avec usure à la mémoire de leur Oncle, ce qu'il sem- bloit que leur père luy avoit refusé de son vivant.

Il étoit à Ker-  
leau le 14  
d'Août, où il  
passa quelque  
contrat avec  
ses frères.

M. Descartes du Perron ( c'est ainsi qu'il faut nommer nô- tre Philosophe tant qu'il sera dans son pays, & parmy sa pa- renté, pour le distinguer de son aîné, ) aimoit véritable-  
ment

ment ses proches , & il avoit certainement plus d'indifférence qu'eux pour la possession des biens, du partage desquels il s'agissoit entre eux. C'est ce qui le porta à leur faire terminer les affaires plus promptement qu'il n'auroit dû, s'il y avoit cherché son avantage. Il en récrivit le XVIII d'Août à l'Abbé Picot, auquel il avoit déjà fait sçavoir toute la route de son voyage en partant de Rennes pour le Crévis, & luy avoit marqué M. de la Sebinière à Nantes pour l'adresse des lettres qu'il luy écriroit de Paris durant son séjour en Bretagne. Il manda à cet Abbé qu'il avoit par la grace de Dieu expédié la principale affaire qu'il eût en ce pais là, non pas à la vérité si bien qu'il auroit pû desirer, mais mieux sans doute que s'il avoit été obligé de plaider. Il espéroit achever les autres de moindre importance & toutes ses visites avant l'hyver, & se rendre vers le milieu du mois d'Octobre à Paris, où il prétendoit ne rester que cinq ou six jours. L'amour de sa chère solitude de Nord-Hollande s'étant réveillé dans son cœur luy avoit déjà fait prendre les mesures de son retour, & l'embarras des affaires domestiques avoit beaucoup augmenté son impatience. Plusieurs de ses amis s'étoient flatté de l'espérance de luy voir prendre un établissement à Paris, & à ne point mentir il en souhaitoit luy-même les occasions. Mais l'expérience luy faisoit remarquer de jour en jour qu'il vaut souvent mieux se faire souhaiter de loin, que de se laisser posséder avec trop de facilité à des personnes dont il seroit fâcheux d'éprouver ensuite les dégouts. Luy même s'appercevoit que plus il étoit proche des objets, moins il se sentoit de passion pour eux ; & qu'il avoit encore plus de ~~dégoût~~ goût pour la France & pour Paris, lorsqu'il étoit en Hollande & à Egmond, que lorsqu'il étoit en France & à Paris.

Ce fut au Crévis qu'il apprit que les exemplaires imprimés de ses Principes étoient enfin arrivés de Hollande à Paris : & M. Picot luy manda qu'il n'avoit point trouvé d'expédient plus propre à se consoler de son absence, que la traduction françoise de cet ouvrage, qu'il avoit commencée dès son départ de Paris sur l'exemplaire imparfait \* qu'il avoit apporté par avance de Hollande dans sa valise. Il demeura au Crévis jusqu'à la Fête de S. Loüis, sans pouvoir vacquer à autre chose qu'aux visites de la noblesse voisine, & aux

1644.

Ruë de Verdun.

Lett. M. à  
Picot du 18.  
Août 1644.

\* Sans figures.

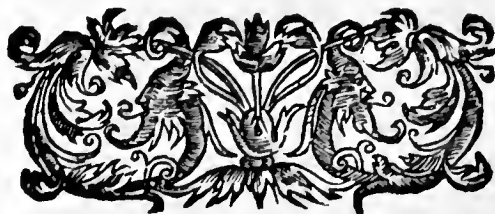
1644.

honnêtes passe-têms que luy procuroient Messieurs Rogier, père & fils. Il fallut aller ensuite à Chavagnes au territoire de Nantes pour satisfaire le Seigneur du lieu, qui l'y retint plus long-têms qu'il n'auroit souhaité dans des amusemens semblables à ceux dont on l'avoit diverty au Crévis. Il écrivit à Chavagnes le xi de Septembre à l'Abbé Picot qui luy avoit mandé dans sa dernière qu'il avoit déjà traduit les deux premières parties de ses Principes, & il luy marqua que pour luy il n'avoit pas encore scû trouver depuis son départ de Paris le têms de lire la traduction françoise de ses Méditations faite par M. le Duc de Luynes, qu'il avoit apportée dans la pensée de s'en faire une occupation agréable dans le cours de son voyage.

Il partit le Jeudy suivant pour aller en Poitou après avoir acquité les visites qu'il avoit à rendre dans la ville de Nantes aux personnes les plus qualifiées. Il usa de toute la diligence possible pour abréger les affaires & les visites qu'il devoit dans cette province, afin de ne pas manquer à la parole qu'il avoit donnée de se trouver à Paris vers le milieu d'Octobre. Au sortir de la ville d'Angers se trouvant dans la paroisse de Saint Mathurin sur le point de passer la Loire, il fit venir un Notaire \* de la ville de Beaufort, & passa une procuration nouvelle à M. du Bouëxic de la Villeneuve le xix de Septembre, pour pouvoir vendre & aliéner tous les contrats de constitution de rentes qui luy étoient dûs par la cession de M. de la Bretallière son frère aîné.

\* René Marion.

Procur. Mf.  
du 19 Sept.  
1644.







# L A V I E D E M<sup>R</sup> DESCARTES.



## L I V R E S E P T I E' M E.

Contenant ce qui s'est passé depuis l'édition des Principes  
de sa Philosophie jusqu'à sa mort.

### C H A P I T R E P R E M I E R.

*Edition des Principes de la Philosophie de M. Descartes. Différence de cet ouvrage d'avec son cours philosophique mis en thèses, & son traité du Monde. Division du traité des Principes, ce qu'il contient. Conformité de ces principes avec ceux d'Aristote expliqués d'une manière particulière. En quoy consiste la nouveauté de ses opinions. M. Descartes a épargné les Scholastiques en considération des Jésuites ses amis. Différence de sa Philosophie d'avec celle de Démocrite. Quelle certitude peuvent avoir les explications qu'il a données aux choses naturelles. Il a soumis ses Ecrits à l'autorité de l'Eglise catholique. Comment sa Physique est achevée. Ce qui y manque encore pour la rendre complète, & dont il nous est resté des fragmens.*



ONSIEUR Descartes arrivant à Paris trouva l'Abbé Picot & le P. Merfenne occupez du soin d'envoyer dans les provinces du Royaume les exemplaires de ses Principes destinez pour les amis de dehors : mais qui attendoient l'Auteur pour luy laisser la satisfaction de faire luy même ses présens à ceux de la Ville.

E e iij \* L'ouvrage

1644.

Lettr. Ms. du  
29 Juillet à  
Picot.  
Le P. Merfenne  
étoit sur le  
point de faire  
son voyage.

1644.

Tom. 2. des  
lett. pag. 516.Pag. 263. du  
2. tom.

Il a été depuis  
imprimé très-  
correctement  
à la fin de la  
2. impression  
du traité de  
l'homme, par  
les soins de  
M. Clerfeliier  
en l'année  
1677.

Pag. 307 du  
2. tom.Pag. 308. „  
ibid. „

L'ouvrage étoit sorti très-bien conditionné de la presse de Louis Elzevier avec le privilège du Roy & celui des Etats Généraux dès le x jour de Juillet. L'impression avoit duré un an entier, tant à cause des figures que pour la traduction latine des Essais dont on vouloit l'accompagner. Il est à propos que l'on sçache que l'Auteur n'avoit commencé la composition de cet ouvrage qu'en l'année 1642 : mais qu'en-  
 core qu'il l'appelle quelquefois sa *Philosophie*, ce n'étoit ny  
 le *Cours* de sa Philosophie, qu'il avoit écrit par ordre en forme  
 de thèses sur la fin de l'an 1640 & le commencement de la sui-  
 vante ; ny son fameux traité *du Monde*, qui n'a jamais vû  
 le jour, si ce n'est après avoir été réduit en fort petit abrégé,  
 qui parut pour la première fois l'an 1664 d'une manière  
 très-imparfaite sous le titre *du Monde ou Traité de la Lu-  
 mière*. Depuis que l'accident de Galilée l'eût porté à la sup-  
 pression de ce traité, il avoit été souvent sollicité de repren-  
 dre les premières résolutions qu'il avoit eues auparavant de  
 le publier. Et il étoit souvent passé d'une résolution à l'autre,  
 selon que la force des raisons & l'autorité de ses amis avoient  
 balancé son esprit contre les conjonctures des affaires du tēms,  
 ou ses autres occupations. Il avoit crû même en dernier lieu  
 que les guerres scholastiques qui s'étoient élevées en divers  
 endroits entre les partisans de l'ancienne & de la nouvelle  
 Philosophie depuis la publication de ses Méditations étoient  
 une occasion favorable pour donner *son Monde*. Et il l'auroit  
 donné au plûtard en 1643, s'il n'avoit jugé à propos de le  
 faire paroître en Latin, & de luy faire porter le titre de  
*Summa Philosophiæ*, afin qu'il pût être admis plus aisément  
 dans la conversation des gens de l'Ecole, qui le persécutoient  
 sur sa seule réputation, & qui tâchoient de l'étouffer avant  
 sa naissance, aussi bien que les Ministres Protestans & quel-  
 ques autres de ses ennemis. Mais la paresse de se traduire  
 luy même jointe à la crainte de se voir obligé de retoucher  
 l'ouvrage en trop d'endroits, le porta à s'imaginer que le  
 Public se contenteroit d'avoir seulement les Principes de sa  
 Philosophie, dont il considéroit l'exposition comme un tra-  
 vail assez borné.

Quoiqu'il ne s'étudiât pas moins à la brièveté qu'à la clar-  
 té dans la composition de ce nouvel ouvrage, il tâcha pour-  
 tant

tant de ne rien omettre de tout ce qu'on pouvoit exiger de luy en matière de Physique, afin de ne plus laisser de prétexte aux plaintes de ceux qui pourroient regretter son gros traité *du Monde* & son *Cours de Philosophie*, qui bien que très-differens entre eux, se trouvent aujourd'huy réduits à la même fortune, & condamnez par leur suppression à d'éternelles ténèbres. Le traité *des Principes* qui leur a été substitué se trouve divisé en quatre parties, dont la première contient les Principes de la connoissance humaine, qui est ce qu'on peut appeller la Première Philosophie ou la Métaphysique. Ainsi pour bien entendre cette première partie, il est à propos de se munir auparavant de la lecture des Méditations de M. Descartes, parce qu'elles regardent les mêmes sujets concernant le doute général & hypothétique de toutes choses, la distinction de la substance qui pense ou de l'Ame d'avec le Corps, l'existence de Dieu, & tout ce qui peut dépendre de ces premières vérités.

La *seconde* contient ce qu'il y a de plus général dans la Physique, sçavoir, l'explication des premières loix de la Nature, & des principes des choses matérielles, les propriétés de la substance corporelle ou du corps, de l'espace, du mouvement &c.

La *troisième* contient l'explication particulière du système du monde, & principalement de tout ce que nous entendons par les cieux & les corps célestes. La *dernière* enfin comprend tout ce qui concerne la Terre.

Il semble que M. Descartes ait voulu nous donner dans cet ouvrage plus de choses qu'il n'affectoit de faire espérer dans le titre, puisque sous le seul nom de principes de Philosophie, il nous a donné l'explication de tous les phénomènes généraux de la Nature. Pour expliquer le système du monde il suit nettement l'hypothèse de Copernic, quelque raffinement qu'il y ait apporté, pour jeter de la poussière aux yeux des Inquisiteurs Romains, comme s'il eût eu à craindre la persécution qu'ils avoient fait souffrir au pauvre Galilée. Il rend les raisons naturelles, qui peuvent servir à établir cette hypothèse : après quoy il descend dans le détail du monde visible, & il montre comment les astres ont pû se former au centre de chaque tourbillon : comment les planètes

*Summa Philosophia & Cursus Philosophicus*, auroient été les titres de ces deux ouvrages.

1644.

planètes & les comètes se sont engendrées, comment elles se sont placées dans les tourbillons où elles sont descendues, & quelles sont les raisons des mouvemens réguliers & irréguliers qui paroissent dans les unes & dans les autres. Il passe ensuite à ce qui nous touche de plus près. Il explique en quoy consiste la nature de ce que nous appellons vulgairement les quatre Elémens, leurs différences, leurs effets: sur tout, il examine attentivement tout ce qui se peut dire de la nature du feu, & des merveilleux effets qu'il produit, & ce que l'industrie des hommes invente tous les jours par son moyen. Il explique par des manières toutes nouvelles ce que c'est que la pesanteur & la légèreté; la dureté & la mollesse ou liquidité. Il s'étend principalement sur la nature de la lumière. Il fait voir en quoy elle consiste; comment elle se communique en un instant; comment elle se répand de tous côtez & traverse les corps les plus durs; comment elle se rompt en passant par divers milieux. Il montre que les couleurs ne sont que les différentes modifications de la lumière. Il enseigne de nouveau la manière & les figures des verres des lunettes de longue vûë & des microscopes. En un mot il y explique le flux & le reflux de la mer, & toutes les propriétés de l'ayman d'une manière qui paroît si naturelle & qui répond si bien à son système, que ces deux rares & merveilleux effets de la Nature peuvent servir beaucoup à nous persuader de sa vérité. Mais ce qu'il y a de bien remarquable dans M. Descartes, est qu'après avoir premièrement établi la distinction qui se trouve entre l'esprit & le corps, après avoir posé pour tous principes des choses corporelles, la grandeur, la figure, & le mouvement local, qui sont toutes choses si claires & si intelligibles, qu'elles sont reçues de tout le monde, il a sçu expliquer presque toute la Nature, & rendre raison de ses effets les plus étonnans sans changer de principes, & sans se démentir en quoy que ce soit.

Principior.  
part. 4. num.  
200.

Item tom. 3  
des lettr. „  
pag. 107.

Il semble que M. Descartes eût voulu rassûrer les esprits de ceux qui appréhendoient pour la Philosophie regnante des collèges, lors qu'il a voulu leur persuader que ses principes n'étoient point contraires à ceux de l'école. J'ay tâché, dit-il, d'expliquer toute la nature des choses matérielles

matérielles de telle manière, que je n'ay absolument posé « 1644.  
aucun principe qui n'ait été admis par Aristote & par tous «  
les autres Philosophes de tous les siècles précédens. De «  
sorte que la Philosophie que je viens de proposer, loin d'être «  
nouvelle, comme elle paroîtra peut-être sur ses appa- «  
rences, peut passer pour la plus ancienne de toutes celles «  
qu'on ait jamais introduites dans le monde, & pour la plus «  
vulgaire qu'on y ait enseignée. Car je me suis contenté de «  
considérer les figures, les mouvemens, & les grandeurs des «  
corps : après quoy j'ay examiné, selon les loix de la mécha- «  
nique, confirmées par des expériences journalières & cer- «  
taines, ce qui doit suivre du concours réciproque ou de la «  
rencontre de ces corps. Or qui a jamais douté que les corps «  
ne se meuvent; qu'ils ne soient grands ou petits; qu'ils ne «  
soient différemment figurez; que leurs mouvemens ne chan- «  
gent selon la diversité de leurs grandeurs & de leurs figures; «  
& que de leur choc mutuel il ne se fasse plusieurs divisions «  
ou séparations entre eux, & divers changemens dans leurs «  
figures? «

Une de ses précautions principales dans cet ouvrage a été  
d'éviter de tout son possible les faux préjugés de ceux à qui  
il suffisoit de sçavoir qu'il n'eût pas suivi le stile ordinaire  
des scholastiques pour en concevoir une mauvaise opinion.  
L'événement a fait voir s'il a tout à fait réussi à leur per-  
suader que sous cet air de nouveauté il ne cachoit aucune  
*opinion nouvelle*, & qu'il n'admettoit aucun *principe qui n'eût*  
*été reçu par Aristote & par tous ceux qui se fussent jamais mêlez*  
*de philosopher*. Il a eu au moins le plaisir de tromper ces  
Messieurs, qui s'étoient imaginez que son dessein étoit de  
réfuter les opinions reçues dans les écoles, & de leur don-  
ner un tour ridicule, afin de les rendre méprisables en les  
faisant tomber. Car il a affecté de n'en parler non plus que  
s'il ne les eût jamais apprises. «

Au reste, si M. Descartes a fait plaisir aux scholastiques  
de les avoir épargnez, il faut qu'ils sçachent qu'ils en ont  
toute l'obligation aux Pères Jésuites, à la considération des-  
quels ils doivent attribuer sa réserve & son silence. Il est  
bon de l'entendre parler luy-même à l'un de ses amis. Je suis  
un peu surpris, dit-il, d'apprendre que ce qui pourra empê-

Ff \* cher

Pag. 107.  
tom. 3.

Et pag. 110.  
ibid.

Tom. 1 des  
lett. pag.  
492.

1644. » cher mes principes d'être reçûs dans l'école, est » qu'ils ne  
 » sont pas assez confirmés par l'expérience, & que je n'ay  
 » point réfuté les raisons des autres. Je croyois avoir démon-  
 » tré en particulier presque autant d'expériences qu'il y a de  
 » lignes dans mes écrits. Ayant rendu généralement raison  
 » dans mes principes de tous les phénomènes de la Nature,  
 » j'avois tâché d'expliquer par le même moyen toutes les ex-  
 » périences qui peuvent être faites touchant les corps inani-  
 » mez. Mais ce que je remarque de plus surprenant, est qu'en-  
 » core que l'on n'en ait jamais bien expliqué aucune par les  
 » principes de la Philosophie vulgaire, ceux qui la suivent ne  
 » laissent pas de m'objecter le défaut d'expériences.  
 » Je trouve encore assez étrange que ce soient principale-  
 » ment ces Messieurs qui desireront que je réfute les argumens  
 » de l'école. Car je crois que si je l'entreprendois, je leur ren-  
 » drois un mauvais office. Je vous avouë qu'il y a long-têms  
 » que la malignité de quelques-uns m'a donné sujet de le faire :  
 » & ils pourront bien enfin m'y contraindre. Mais parce que  
 » ceux qui y ont le plus d'intérêt sont les Pères Jésuites, la  
 » considération du Père Charlet, qui est mon parent, & qui  
 » est maintenant le premier de leur compagnie depuis la mort  
 » du Général duquel il étoit Assistant, celle du Père Dinet  
 » qui a été Provincial puis Confesseur du feu Roy, & celle  
 » de quelques autres Pères des principaux de leur corps, les-  
 » quels je crois être véritablement mes amis, a été cause que  
 » je m'en suis abstenu jusqu'icy : & même, que j'ay tellement  
 » composé mes principes, qu'on peut dire qu'ils ne sont point  
 » du tout contraires à la Philosophie commune, mais seule-  
 » ment qu'ils l'ont enrichie de plusieurs choses qui n'y étoient  
 » pas. D'ailleurs si l'on reçoit dans les écoles une infinité  
 » d'autres opinions qui sont contraires les unes aux autres : je  
 » ne vois pas trop pourquoy l'on ne pourroit pas aussi bien y  
 » recevoir les miennes. Mais je ne voudrois pas les en prier :  
 » parce que si elles sont fausses je serois fâché qu'ils fussent  
 » trompez ; & si elles sont vraies, ils ont plus d'intérêt à les  
 » rechercher que je n'en ay à les recommander.

Ismael Bul-  
 lialdus & alij.

Il avoit à cœur de détromper aussi ceux qui s'étant jet-  
 tez dans des extrémités opposées s'étoient persuadés qu'il  
 n'avoit fait que renouveler la Philosophie ancienne de  
 Démocrite.



Démocrite. » Il est vray que Démocrite avoit imaginé aussi des corpuscules qui avoient diverses figures, diverses grandeurs, & des mouvemens différens, de l'assemblage desquels se formoient selon luy tous les corps sensibles ; & qu'avec tout cela, sa manière de philosopher est rejetée communément de tout le monde. Mais ce n'est point parce qu'elle admettoit des corpuscules si menus qu'ils pussent échapper à nos sens, & qui ne laissassent point d'avoir leurs grandeurs, leurs figures, & leurs mouvemens différens : puisque personne ne peut sérieusement douter qu'il n'y en ait beaucoup de cette nature, après ce qu'en a dit M. Descartes. La Philosophie de Démocrite n'est rejetée que parce qu'elle supposoit que ces corpuscules étoient indivisibles, en quoy M. Descartes la rejette comme les autres ; parce qu'elle admettoit au tour de ces corpuscules un vuide réel, dont M. Descartes a démontré la nullité ; parce qu'il attribuoit à ces corpuscules une pesanteur ou gravité que M. Descartes ne reconnoît en aucun corps considéré seul, mais seulement par rapport à la situation & au mouvement des autres corps dont il semble dépendre ; enfin, parce qu'il ne montrait pas la manière dont chaque chose pouvoit naître du seul choc ou concours des corpuscules, ou que s'il la montrait en quelques-unes, ses raisons n'avoient aucune suite ny liaison entre elles ou avec ses principes, en quoy consiste une des principales différences de sa Philosophie d'avec celle de M. Descartes, qui est toute suivie.

Après tout, M. Descartes n'avoit point la présomption de croire qu'il eût expliqué toutes les choses naturelles, sur tout celles qui ne tombent pas sous nos sens de la manière qu'elles sont véritablement en elles-mêmes. Il croyoit faire beaucoup en approchant le plus près de la vray-semblance, à laquelle les autres avant luy n'étoient point parvenus, & en faisant en sorte que tout ce qu'il avoit écrit *répondit exactement à tous les phénomènes de la Nature*. C'est ce qui luy paroissoit suffisant pour l'usage de la vie, dont l'utilité semble être l'unique fin que l'on se doit proposer dans la Médecine, la Mécanique, & dans tous les autres arts qui peuvent se perfectionner par les secours de la Physique. Qu'Aristote avec toute la bonne opinion qu'il avoit eue de luy-

Ff ij \* même

1644.

« ———  
« Part. 4.  
« Princip.  
« num. 202.

Num. 204.  
part. 4. Princip.  
cip.

Aristot. Meteorolog. lib.  
1. cap. 7.

1644.

même n'avoit jamais prétendu aller au delà, & qu'il avoit crû qu'à l'égard des choses qui ne nous sont point sensibles, c'étoit assez qu'il apportât des raisons probables pour faire voir qu'elles pouvoient être de la manière qu'il les expliquoit.

Num. 205.  
part. 4. Prin-  
cip.

Lettr. Ms. 31.  
de Reg.

Mais on peut dire à la gloire de la Vérité à laquelle M. Descartes a toujours été disposé de tout sacrifier, que de toutes les choses qu'il a expliquées, il n'y en a point qui ne paroissent au moins moralement certaines par rapport à l'usage de la vie, quoy qu'elles soient incertaines par rapport à la puissance absoluë de Dieu. Ceux qui considéreront l'adresse avec laquelle il rappelle à un fort petit nombre de principes clairs & intelligibles une multitude presque infinie de choses très-cachées, quand même ils croiroient qu'il n'auroit posé ces principes que par hazard & sans raison, ne laisseront pas de reconnoître qu'il n'est presque pas possible que tant de choses pussent se trouver si naturellement suivies & si heureusement liées, si les principes d'où elles sont déduites étoient faux.

Num. 207.  
part. 4. Prin-  
cip.

On est même obligé d'avoüer qu'il y en a plusieurs qui sont absolument & plus que moralement certaines, telles que sont les démonstrations mathématiques, & les raisonnemens évidens qu'il a faits sur l'existence des choses matérielles. Mais il a eu assez de modestie pour ne se donner nulle part l'autorité de décider, & pour ne jamais assurer rien : & l'on peut dire qu'il n'a jamais rien fait de plus louable ny de plus digne de la grandeur de son génie, que de soumettre tout ce qu'il a écrit, premièrement à l'autorité de l'Eglise catholique, & ensuite au jugement de toutes les personnes raisonnables, ne prétendant exiger de la créance des hommes, que ce que la raison leur pourra persuader comme évident & invincible.

M. Descartes prévoyoit que ceux qui ne pourroient trouver rien à redire à ce qu'il avoit donné, n'en useroient pas de même à l'égard de ce qu'il n'avoit pas donné ; & qu'ils ne manqueroient pas de luy objecter que sa Physique étoit défectueuse ; qu'il n'y parloit ny des animaux, ny des plantes, ny de plusieurs autres choses importantes que les autres Physiciens ont coûtume de traiter, mais qu'il sembloit s'être

s'être borné mal à propos aux corps inanimez. Pour prévenir une semblable objection, il avertit un Père Jésuite de leur faire remarquer que toutes ces choses qu'il avoit omises n'étoient nullement nécessaires pour l'intelligence de ce qu'il avoit écrit; & que nonobstant la brièveté de son traité il n'avoit pas laissé d'y comprendre tout ce qui pouvoit regarder les matières qu'il avoit entrepris d'y traiter, de sorte qu'il ne croyoit point avoir jamais besoin d'en écrire davantage.

Mais quoique ce qu'il avoit eu intention de donner sous le titre de *Principes de Philosophie* fut achevé de telle manière qu'on ne fût point en droit de rien demander de plus pour la perfection de son dessein, il ne laissoit pas de faire espérer à ses amis l'explication de toutes les autres choses, qui faisoient dire que sa Physique n'étoit point complète. Il se promettoit d'expliquer de la même manière la nature des autres corps plus particuliers qui appartiennent au globe terrestre, comme les minéraux, les plantes, les animaux & particulièrement l'Homme. Après quoy il se proposoit sur la mesure des jours qu'il plairoit à Dieu de luy donner, de traiter avec la même exactitude de toute la Médecine, de toute la Méchanique, & de toute la Morale, pour donner un corps de Philosophie entier. Il n'étoit pas encore si âgé, & il ne luy restoit point tant de choses à connoître, qu'il n'eût pû achever ses grands desseins avec le succès qu'il en pouvoit espérer, s'il eût eu la commodité de faire les expériences dont il auroit eu besoin, & si la mort ne l'avoit surpris au dessous de plus de trente années de vie qu'il sembloit pouvoir encore vivre. Son traité des Passions, les pièces postumes qu'on a publiées après sa mort, & quelques écrits qui sont restez sont des marques de la solidité de ses promesses.



## CHAPITRE II.

*M. Descartes dédie ses Principes à la Princesse Palatine Elizabeth de Bohême sa disciple. Abrégé de l'histoire de cette Princesse avec celle de ses frères & de ses sœurs depuis la mort de son père Frédéric V. Application particulière de la Princesse Elizabeth aux sciences les plus profondes, aux Mathématiques & à la Philosophie, sous les instructions & la conduite de M. Descartes. De quelle manière cette Princesse pouvoit être la seule qui pût avoir une intelligence parfaite des écrits de M. Descartes. Ecole Cartésienne établie à Hervorden par cette Princesse. Affliction où elle tombe par la conversion du Prince Edoüard. M. Descartes la console par des raisonnemens humains tirez seulement de la Nature, & de la prudence du siècle.*

UN ouvrage d'aussi grande importance qu'étoit celui des Principes de M. Descartes ne pouvoit être dédié à une personne qui fit alors plus d'honneur à sa secte que la sérénissime Princesse Palatine Elizabeth de Bohême. Cette Princesse Philosophe faisoit pour lors le sujet de l'admiration de l'Univers. Nonobstant ce que nous avons dit de la curiosité & de l'attache de quelques Dames Parisiennes pour la Philosophie de M. Descartes, elle n'a point laissé d'être considérée comme la première disciple de nôtre Philosophe. Et parceque la supériorité de son génie la fait regarder comme le chef des Cartésiennes de son sexe, il est essentiellement du dessein de l'histoire de M. Descartes de faire icy un abrégé de la sienne.

Elle étoit née  
le 26 de Décembre 1618.

La Princesse Elizabeth étoit l'aînée des filles de Frédéric V. Electeur Palatin du Rhin élu Roi de Bohême dont nous avons rapporté la destinée, & d'Elizabeth de la Grand-Bretagne, fille, sœur, & tante de Roys d'Angleterre de la maison de Stuart. Elle étoit sœur de Madame l'Abbesse de Maubuisson, de Madame la Duchesse de Hanovre, de Madame la Princesse de Transilvanie, de Madame la Princesse d'Anhalt. Elle étoit tante de Madame belle-sœur du Roy, & de Madame la Princesse d'aujourd'huy. A peine vid elle

1644.

l'an 1632.

Lettre. MS. de  
M. de la Salle  
à M. Legrand.

elle le jour, qu'elle se trouva la compagne des aventures & des adversitez de son père, jusqu'à ce que ce Prince eût enfin trouvé une retraite paisible à la Haye pour sa famille, composée dans la suite des années de quatorze enfans, de sept garçons & de sept filles, dont un garçon seulement & deux filles moururent en bas âge. Frédéric ayant été emporté de la peste à Mayence âgé seulement de 36 ans, comme nous l'avons rapporté, sa veuve conserva jusqu'à la fin de ses jours le titre de Reine de Bohême, & demeura jusqu'à sa mort à la Haye, où elle établit une petite Cour pour les Dames du pais. L'aîné des frères de notre Princesse Philosophe fut noyé dans le Zuyderzée par le choc d'un vaisseau, qui venant sur luy à toutes voiles coula à fonds la barque où il étoit, sans qu'on pût le garantir de ce malheur. Charles Louis son second frère qui fut depuis Electeur, & Robert son troisième frère passèrent en Angleterre auprès du Roy Charles leur Oncle maternel ; & ils furent suivis peu de têmes après de deux autres frères plus jeunes Edoüard & Maurice. Il ne resta auprès de la mère que le dernier des garçons nommé Philippes avec les filles, qui se trouvèrent bien-tôt réduites au nombre de cinq par la mort de deux d'entre elles, puis au nombre de trois par le mariage de deux autres avec le Prince de Transsilvanie, & avec le Prince d'Anhalt.

Elizabeth fut recherchée par Uladislas IV Roy de Pologne après la mort de Renée Cécile d'Autriche sa première femme. Mais l'amour de la Philosophie dont elle étoit déjà toute possédée, & qui sembloit avoir prévenu toute autre passion en elle fut assez ingénieux pour luy suggérer une honnête défaite ; & de toutes les offres que luy fit faire le Roy de Pologne, elle ne voulut accepter que son estime. Après cette épreuve elle se fortifia dans la généreuse résolution de demeurer fille, pour vacquer avec plus de liberté à la Philosophie de M. Descartes, qu'elle avoit adoptée par un choix que la raison avoit réglé sur l'inclination qu'elle avoit pour la véritable sagesse. Pour mieux préparer son esprit à cette importante étude, elle avoit eû soin de le cultiver dès sa plus tendre enfance par la connoissance d'un grand nombre de langues\*, & de tout ce que l'on comprend sous le nom de

\* Elle en a  
voir appris

1644.

fix de la Reine  
sa mère avec  
les Princesses  
ses sœurs.

Tom. 3. des  
letr. &c. item  
tom. 1.

Pag. 687. des  
letr. & disc.  
in 1<sup>re</sup>.

de belles Lettres qu'elle possédoit parfaitement sans en être embarrassée, & dont elle usoit avec une délicatesse qui étoit le fruit d'une éducation aussi polie que celle qu'elle avoit reçûe de la sçavante Reine sa mère. L'élévation & la profondeur de son génie ne permit point qu'elle s'arrêtât à ces connoissances, où ont coutume de se borner les plus beaux esprits de son sexe, qui se contentent de vouloir briller. Elle voulut passer à celles qui demandent la plus forte application des hommes, & elle se rendit habile dans la Philosophie & les Mathématiques, jusqu'à ce qu'ayant vû les Essais de la Philosophie de M. Descartes, elle conçut une si forte passion pour sa doctrine, qu'elle voulut bien conter pour rien tout ce qu'elle avoit appris jusques-là, & se mettre sous sa discipline, pour élever un nouvel édifice sur ses principes. Après s'être informée de ce qui pouvoit regarder l'Auteur au Burggrave de Dhona, à M. de Zuytlichem, à M. Pollot, & à tous ceux qui se déclaroient ses amis & sectateurs de sa Philosophie, elle le fit prier de la venir voir, afin qu'elle pût puiser la vraie Philosophie dans sa source. Le desir de la servir de plus près & avec plus d'assiduité avoit été l'une des principales raisons qui avoient fait préférer à M. Desc. le séjour de Leyde & d'Eyndegeest aux lieux les plus retirez de la Hollande. Jamais maître ne profita mieux de la docilité, de la pénétration, & en même tems de la solidité de l'esprit d'un disciple. L'ayant accoutumée insensiblement à la méditation profonde des plus grands mystères de la Nature, & l'ayant exercée suffisamment dans les questions les plus abstraites de la Géométrie & les plus sublimes de la Métaphysique, il n'eut plus rien de caché pour elle; & il ne fit point difficulté d'avouer en luy dédiant ses Principes, qu'il n'avoit encore trouvé qu'elle qui fût parvenue à une intelligence parfaite des ouvrages qu'il avoit publiez jusqu'à lors. Cette réflexion faite dans toute la simplicité de son cœur, & sans aucune exagération n'a point laissé de donner lieu à la mauvaise plaisanterie du sieur de Sorbière, qui représentoit dans ses discours M. Descartes publiant qu'il n'y avoit dans le monde qu'un homme qui étoit le Médecin Regius, & une fille qui étoit la Princesse Elizabeth, qui entendissent sa Philosophie. M. Descartes par ce témoignage qu'il rendoit



à la capacité extraordinaire de la Princesse se contentoit de la vouloir distinguer de ceux qui n'avoient pû comprendre sa Métaphysique, quoiqu'ils eussent l'intelligence de sa Géométrie, & de ceux qui n'avoient pû entendre sa Géométrie, quoiqu'ils fussent fort exercez dans les vérités Métaphysiques. » L'expérience, dit-il à la Princesse en une autre occasion, m'a fait connoître que la plupart des esprits qui ont de la facilité à entendre les raisonnemens de la Métaphysique ne peuvent pas concevoir ceux de l'Algèbre, & réciproquement que ceux qui comprennent ceux-cy sont d'ordinaire incapables des autres. Et je ne voy que celui de votre Altesse auquel toutes choses sont également faciles. C'est une des plus grandes raretez de ce monde de pouvoir heureusement allier une connoissance parfaite de l'Algèbre, & de tout ce qu'il y a de plus abstrait dans les Mathématiques avec celle des choses Métaphysiques. L'intelligence parfaite des écrits de M. Descartes dépend néanmoins de cette heureuse union de choses extrêmes, qui paroissent incompatibles ensemble dans les esprits du commun. C'est ce qui rehausse infiniment le mérite de la Princesse, & qui sert à justifier le jugement qu'en faisoit M. Descartes.

La Princesse continua de Philosopher de vive voix avec M. Descartes, jusqu'à ce qu'un accident l'obligea de quitter le séjour de la Hollande. Mais afin que son éloignement d'auprès son cher Maître ne luy fût point préjudiciable, elle changea ses habitudes en un commerce de lettres, par le moyen duquel elle trouva dequoy s'instruire de plus en plus dans la recherche de la Vérité, & dequoy se consoler dans ses disgraces. Mais pour faciliter l'intelligence de ces lettres, qui se trouvent dattées de divers endroits de l'Allemagne, & de celles que M. Descartes luy a écrites de son côté dans les dernières années de sa vie, il est à propos de continuer l'abrégé que nous avons commencé de l'histoire de cette Princesse.

Elle demeura en Hollande jusqu'à la mort du sieur d'Espinay Gentil-homme François, qui avoit été obligé de se retirer de son pays pour éviter les effets de la jalousie d'un grand Prince qu'il servoit, au sujet d'une Demoiselle de Tours, qu'il prétendoit épouser. Ce Gentil-homme avoit

G g \*

beaucoup

I 6 4 4.

Epist. dedic.  
Princip.Tom. 3. des  
« Lettr. pag.  
« 465.

«

«

«

«

Ce n'est pas  
qu'ils ne s'é-  
crivissent dès  
l'an 1643, de-  
puis que M.  
Descartes a-  
voit quitté  
Eyndegeest  
pour Egmond  
du Hoef. V.  
le tom. 1. des  
lettr.

Lettr. Ms. de  
M. de la Salle  
à M. Legrand.

1644.

beaucoup de ces qualitez de l'esprit & du corps , qui servent à gagner l'estime & l'affection des autres : & il ne fut pas long-têms en Hollande sans s'attirer de nouvelles jalousies, qui le firent assassiner en plein jour à la Haye dans le marché aux herbes par le Prince Philippes cadet de toute la maison Palatine. Le bruit courut alors qu'une action si noire avoit été concertée sur les conseils de la Princesse Elizabeth. La Reine sa mère , qui prenoit beaucoup de part à cette affaire , en conçut tant d'horreur , que sans se donner la patience d'en examiner le fonds , elle chassa sa fille avec son fils de chez elle , & ne voulut jamais les revoir de sa vie. Le Prince Philippes se retira à Bruxelles ; & s'étant attaché au service d'Espagne , il fut tué à la bataille de Rétel étant à la tête d'un régiment de cavalerie. La Princesse Elizabeth se retira à Grossen auprès de l'Electrice doüairière de Brandebourg sa parente , où elle demeura pendant un têms assez considérable , ne s'occupant guères que de la Philosophie dont elle faisoit ses plus profondes méditations. Elle vivoit avec la fille de la doüairière , qui étoit la sœur du jeune Electeur de Brandebourg Frédéric Guillaume , & qui fut mariée depuis au Lantgrave de Hesse-Cassel Guillaume. Durant ce séjour elle se fit un plaisir de former l'esprit & le cœur de cette jeune Princesse ; & elle l'instruisit avec tant de succès , qu'elle en fit une personne d'un très-grand mérite. Le mariage qui se fit ensuite entre l'Electeur de Brandebourg & la fille du Prince d'Orange Frédéric Henry , avec laquelle nôtre Princesse Philosophe avoit eu d'étroites liaisons pendant tout le têms de sa demeure à la Haye , luy donna de fréquentes occasions d'aller à Berlin chez les nouveaux mariez , & d'y faire d'assez longs séjours , mais toujours à la compagnie de la doüairière mère de l'Electeur.

La paix de l'Allemagne heureusement conclüe à Munster ayant rétabli tout le monde dans ses Etats , nôtre Princesse alla demeurer à Heidelberg avec l'Electeur Charles Louis son frère \*. Elle y passa quelques années , jusqu'à ce que la mes-intelligence qui se mit entre ce Prince & l'Electrice sa femme Charlotte de Hesse vint à rompre leur ménage & leur société conjugale. La broüillerie étant montée jusqu'au point

\* Père de Madame, qui a épousé Monsieur frère unique du Roy.

point de les rendre insupportables l'un à l'autre, l'Electrice sous prétexte d'une partie de chasse se retira à Cassel chez le Lantgrave son frère, par le moyen de plusieurs relais qui avoient été disposez à cet effet : & elle ne revint à Heidelberg qu'après la mort de son mari arrivée le  $\frac{6}{16}$  Septembre de l'an 1680. La Princesse Elizabeth s'étant jettée dans le parti de sa belle-sœur contre celui de l'Electeur son frère, elle fut obligée de se retirer ensuite du Palatinat, & prit aussi la route de Cassel. Le Prince Robert leur frère, qui avoit embrassé les mêmes intérêts, fut obligé de se retirer en Angleterre, où son cadet le Prince Maurice \* étoit au service du Roy Charles II leur cousin germain. Cette division dans la maison Palatine a duré jusqu'à la fin de la vie des uns & des autres. La Princesse Elizabeth passa plusieurs années à Cassel de la manière du monde la plus douce & la plus agréable qu'elle eût pû souhaiter avec l'Electrice sa belle-sœur & son amie intime, qui étoit sœur du Lantgrave Guillaume, & avec son ancienne élève sœur de l'Electeur de Brandebourg, qui étoit devenue la femme du Lantgrave, & qui par ses vertus morales faisoit les délices de la Cour & des peuples du Lantgraviat de Hesse.

\* Maurice périt sur les côtes d'Afrique, par un ouragan qui fracassa une partie de l'escadre que commandoit Robert son frère, pour enlever à la flotte des Parlementaires les richesses qu'elle rapportoit des Indes orientales.

Enfin nôtre Princesse Philosophe accepta sur la fin de ses jours l'Abbaye de Hervorden ville Hanséatique de la Westphalie dans le Comté de Ravensperg. Le bénéfice étoit d'environ vingt mille écus de rente : & ce fut pour lors qu'elle commença enfin à goûter la satisfaction que l'on a d'être chez soy, & dans un repos assuré. Elle fit de cette Abbaye une Académie philosophique pour toutes sortes de personnes d'esprit & de Lettres, sans distinction de sexe ny même de Religion. Les Catholiques Romains, les Calvinistes, les Luthériens y étoient également reçûs, sans en exclure même les Sociniens & les Déistes. C'étoit assez pour y être admis que l'on fût philosophe, & sur tout amateur de la Philosophie de M. Descartes. La vertu de son cher Maître, qu'elle témoignoit avoir reconnu & honorée très-particulièrement, ne luy permettoit pas de ne pas estimer la Religion catholique, dont elle luy avoit vû faire les exercices. Les engagements de sa naissance & les préjugés de sa

V. les lettres  
Mss. de la  
Princ. Elizabeth  
de Boh.

1644.

Elle étoit née  
le 20 de Dé-  
cembre 1618.

Pag. 72, 56,  
60, 63. &c.  
du 1 vol. des  
lettres.

\* Elle étoit  
née le 18 A-  
vril 1622.

Nous avons  
trois de ses  
lettres à cette  
Princesse im-  
primées au 1.  
volume.

première éducation la retenoient attachée à la Religion de sa famille, qui étoit le Calvinisme dont elle fit profession au moins extérieurement jusqu'à la mort. Son dernier établissement l'engageoit à s'accommoder au Luthéranisme, ayant à vivre dans une Abbaye de constitution Luthérienne, & à gouverner des Religieuses qui en faisoient profession. Cette Abbaye fut considérée comme une des premières écoles Cartésiennes, mais elle ne subsista que jusqu'à la mort de la Princesse, qui arriva vers le mois de Mars de l'an 1680 après plus de soixante & un ans de vie.

Les habitudes spirituelles de cette Princesse avec M. Descartes donnèrent encore occasion à quelques relations qu'il eut avec les deux autres Princeses ses sœurs par rapport à elle, tant parce que le devoir & la bienfiance l'obligeoient de rendre ses hommages à leur naissance lors qu'il alloit voir sa disciple, que parce que dans un âge plus avancé elles voulurent servir de médiation & de concours à la communication de leur aînée avec nôtre Philosophe, en souffrant que les lettres mutuelles de l'un à l'autre passassent par leurs mains. La Princesse *Sophie* qui étoit la puînée de toutes se retira de Hollande quelque têmes après la paix de Munster, & passa à Heidelberg près de l'Electeur son frère, où elle demeura jusqu'à son mariage avec Ernest Auguste de Brunswick-Lunebourg Administrateur d'Osna-bruck, & depuis Duc de Hanovre après la mort de Jean Frédéric son frère, qui n'avoit laissé que des filles de son mariage avec leur nièce Bénédicté Palatine sœur de Madame la Princesse de Condé. Mais pour Madame la Princesse *Louise Hollandine* \* filleule du Roy Louis XIII, à laquelle M. Descartes prenoit la liberté d'écrire plus souvent, elle avoit voulu demeurer à la Haye auprès de la Reine de Bohême sa mère : jusqu'à ce que celui qui fit sortir Abraham de son pays & de sa parenté l'appellât à un genre de vie plus pur par un effet tout extraordinaire de sa miséricorde. Son ame s'étant trouvée tout d'un coup éclairée d'une manière surnaturelle, & son cœur ne pouvant résister aux mouvemens de l'Esprit qui la conduisoit, elle partit sans prendre congé de la Reine sa mère, feignant une simple promenade à Skéveling au bord de la mer, pour ne luy point

point donner de soupçons. Là le Prince Edoüard son frère, marié en France avec Anne de Gonzagues fille de Charles Duc de Mantouë & sœur de Louïse Marie Reine de Pologne vint la prendre avec une frégate, & l'amena en France où elle se fit Catholique : & pour s'engager encore plus étroitement à la pratique des conseils de l'Évangile les plus difficiles, elle voulut embrasser la vie Religieuse sous la règle de S. Bernard. Elle fut depuis établie Abbessé à Maubuisson près de Pontoise, d'où elle regarde les tempêtes de ce monde avec une tranquillité profonde. Nôtre Princesse Philosophe ne parut point assez soumise aux ordres de Dieu, dans la vûe de cette heureuse révolution arrivée à sa sœur. Comme elle l'avoit toujours aimée tendrement, elle sentit son éloignement jusqu'au vif.

Mais M. Descartes n'étoit plus au monde pour calmer son esprit, & pour luy faire reconnoître le doit de Dieu dans ce coup extraordinaire de sa Providence, comme il avoit fait plusieurs années auparavant au sujet de la conversion du Prince Edoüard leur frère. Elizabeth n'avoit pas trouvé mauvais que ce Prince passât de l'Angleterre en France, & qu'il y fit quelque alliance capable de donner de l'appuy à la maison Palatine, dont le rétablissement luy tenoit au cœur. Mais elle n'avoit pû digérer son changement de Religion. Le chagrin qu'elle en eut fit de telles impressions sur son corps, qu'elle en tomba malade : & peu s'en fallut que cette conversion ne la fit murmurer contre la miséricorde de Dieu pour son frère. M. Descartes se trouva obligé de travailler tout à la fois à la guérison de son esprit & à la justification de la conduite de Dieu dans la lettre de consolation qu'il luy en écrivit. Mais parce qu'il n'avoit jamais remarqué en elle beaucoup de disposition pour examiner la vérité de nôtre Religion, il crut devoir n'employer que des raisons purement humaines & proportionnées aux sentimens qu'elle en avoit pour la résoudre, & pour soumettre son esprit aux ordres éternels, laissant à Dieu même le soin de luy toucher le cœur en éclairant son esprit, & de la prévenir des mêmes graces qu'il avoit faites au Prince catholique.

Je ne puis nier, luy dit-il, que je n'aye été surpris d'ap-

G g iij \*

prendre

1644.

Père de Madame la Princesse d'aujourd'hui.

En 1658.

En 1664.



1644. »  
 Tom. I. des »  
 lettr. pag. »  
 39, 40.

Raison de  
 la disper-  
 sion des  
 enfans de  
 la maison  
 Palatine.

prendre que vôtre Altesse ait eu du déplaisir jusqu'à s'en  
 trouver incommodée dans sa santé, pour une chose que la  
 plus grande partie du monde trouvera bonne, & que plu-  
 sieurs fortes raisons peuvent rendre excusable envers les au-  
 tres. Tous ceux de la Religion dont je suis, qui sont sans  
 doute le plus grand nombre dans l'Europe, sont obligés de  
 l'approuver, quand même ils croiroient y voir des circon-  
 stances & des motifs apparens, qui ne leur parussent pas  
 entièrement louables. Car nous croyons que Dieu se sert de  
 divers moyens pour attirer les âmes à soy; & que tel est en-  
 tré dans le cloître avec une intention qui pouvoit n'être pas  
 assez pure, lequel y a mené dans la suite une vie fort sainte.  
 Pour ceux qui sont d'une autre créance, s'ils en parlent mal,  
 on peut récuser leur jugement. Car comme dans toutes les  
 autres affaires touchant lesquelles il y a divers partis, il est  
 impossible de plaire aux uns sans déplaire aux autres, s'ils  
 considèrent qu'ils ne feroient pas de la Religion dont ils sont  
 présentement, si eux, ou leurs pères, ou leurs ayeuls n'a-  
 voient quitté la Romaine, ils n'auront pas sujet de railler  
 ou d'accuser d'inconstance ceux qui quittent la leur. Pour  
 ce qui regarde la prudence du siècle, il est vray que ceux  
 qui ont la fortune chez eux, semblent avoir quelque raison  
 de demeurer autour d'elle, & de joindre leurs forces ensen-  
 ble, pour empêcher qu'elle n'échappe. Mais ceux de la  
 maison desquels elle est fugitive, ne sont point mal, ce me  
 semble, de s'accorder à suivre divers chemins, afin que s'ils  
 ne la peuvent trouver tous, il y en ait au moins quelqu'un  
 qui la rencontre. Cependant par ce qu'on croit que chacun  
 d'eux a plusieurs ressources, ayant des amis en divers partis,  
 cela les rend plus considérables que s'ils étoient tous enga-  
 gez dans un seul. C'est ce qui m'empêche de croire que ceux  
 que vous soupçonnez d'avoir été auteurs de ce conseil, aient  
 en cela voulu nuire à vôtre maison.





## CHAPITRE III.

*Retour de M. Descartes à Paris, où il void les Jésuites, renouvelle ses amitez avec eux, & particulièrement avec le P. Bourdin son ancien adversaire. Il rentre dans de nouveaux chagrins contre quelques autres Pères de la Compagnie qui parloient mal de ses Ecrits. Entrevûës & amitez avec M. Clerfelier & M. Chanut qui le mène chez M. le Chancelier, & travaille inutilement pour luy procurer une pension du Roy. Il void le Chevalier d'Igby son ancien amy, avec lequel il a des conférences. Jugement de Thomas Anglus. M. Descartes void M. de Roberval. Caractère de l'esprit & des amitez de cét homme. Le P. Mersenne va en Italie, & M. Descartes retourne en Hollande. Il est arrêté à Calais, où il lit la version de ses Principes.*

**S**UR les mesures que M. Descartes avoit prises à son retour du Poitou pour se rendre en Hollande avant les glaces, il s'étoit réduit à la nécessité de ne pouvoir point passer plus de dix ou douze jours à Paris. Il les employa en des visites continuelles, qu'il rendit à ses anciens amis, qu'il n'avoit vûs depuis le siège de la Rochelle, & à ceux que sa réputation luy avoit faits pendant son absence. L'un de ses premiers soins fut de voir les Jésuites du Collège de Clermont, où se firent les dernières cérémonies de sa réconciliation avec le Père Bourdin, en présence de leurs amis communs de la Compagnie. Ce Père ne prétendit point s'en tenir à de simples embrassemens, ou à des témoignages vulgaires d'une amitié stérile : il voulut la rendre agissante par tous les services qu'il seroit capable de rendre à M. Descartes ; & il s'établit son correspondant pour les lettres qu'il auroit à envoyer aux Pères de sa Compagnie dans les provinces, & pour celles qu'il auroit à recevoir d'eux. Il fit présent du nouveau livre de ses Principes à ceux d'entre eux, qui étoient de ses principaux amis, & leur en envoya encore une douzaine d'exemplaires pour ceux qui n'étoient point à Paris. Il y en avoit deux pour le Père Char-

Tom. 2. des  
lett. pag. 15.

Item pag.  
104, 108,  
109, 111, &c.

let

1644.

\* Arrivée le  
jour de l'As-  
cension 14 de  
May 1643.

Pag. 108, 109,  
ut supr.

Tom. 3 pag.  
105, 106, 107,  
108, 109, 110,  
111, &c.

Tom. 2 pag.  
32, 369, 378.

Tom. 1. pag.  
492, 512.

Tom. 3. pag.  
58, 59, 60.

Pag. 512 tom.  
1.

Item la lettre  
M<sup>s</sup>. à son pé-  
re écrite dès  
le 28 Octobre  
1640.

let Assistant du P. Général à Rome ; deux pour le P. Dinet, qui depuis la mort du Roy Louis XIII \* dont il venoit de recueillir les circonstances édifiantes pour l'usage du Public, avoit été retenu pour être aussi le Confesseur du Roy Louis XIV par la Reine régente sa mère ; un pour le Père F. (c'étoit peut-être le P. Jean François) son ancien maître ; un pour le P. Vatier, un pour le P. Fournier, un pour le P. Mesland, un pour le P. Grand-Amy, &c. Il accompagna ces présens de lettres pour être envoyées avec les livres : & de celles qui sont venues jusqu'à nous, il n'y en a aucune qui ne fût remplie des marques de sa vénération pour leur vertu, de son estime pour leur sçavoir, de sa reconnoissance pour l'éducation qu'ils luy avoient donnée autrefois, & de la confiance avec laquelle il se flatoit qu'ils feroient valoir sa nouvelle Philosophie. Mais cette confiance, qui ne fut pas entièrement vaine à l'égard des Pères que nous avons nommez, devint suspecte de quelque présomption à plusieurs autres Jésuites, qui ne connoissoient pas le fonds de son cœur. Parceque la naïveté des Anciens n'étoit plus à la mode dans l'art d'écrire, quelques-uns voulurent censurer celle qu'il faisoit paroître dans la bonne opinion qu'il témoignoit avoir pour ses ouvrages. Ils se mocquèrent dès-lors de la prédiction tacite qu'il faisoit que ses écrits pourroient être un jour substituez à ceux qu'on dictoit dans les écoles publiques ; & ils travaillèrent de bonne heure à le rendre faux Prophète : en quoy l'on auroit tort de se plaindre qu'ils eussent mal réussi jusqu'à présent.

On luy donna sur la conduite de ces derniers des avis qui pensèrent le broüiller de nouveau avec quelques-uns de cette Compagnie, qu'on prétendoit repandre des bruits fort peu obligeans touchant sa Philosophie. Il sentit renaître les pensées qu'il avoit eûes autrefois de réfuter celle qu'ils enseignoient. Il vint à bout néanmoins de les étouffer. Il fit plus même pour la considération de ceux de cette Compagnie qui étoient véritablement ses amis. Car il empêcha un autre de ses amis, qui n'étoit pas des leurs, de publier un traité qu'il avoit composé pour le vanger de tous leurs discours desavantageux, & pour mettre en parallèle les défauts de la Philosophie qu'ils enseignoient dans leurs écoles, avec les avantages de celle qu'il avoit publiée dans ses écrits.

Il se crut obligé durant son séjour de Paris d'aller aussi rendre visite à Monsieur le Duc de Luynes, qui luy avoit donné des marques si éclatantes de son estime par l'honneur qu'il luy avoit fait de traduire ses Méditations, & de luy abandonner sa traduction avec la liberté d'en faire ce qu'il jugeroit à propos.

Il vid aussi M. *Clerfelier* Avocat en Parlement, qui avoit tra-  
duit les objections faites contre ses Méditations avec ses réponses à ces objections. C'étoit un homme d'une probité insigne, qui ayant borné toutes ses vûes aux avantages d'une vie privée & tranquille, n'avoit point eû d'autre ambition que de rendre la vertu florissante dans sa famille, & de cultiver les sciences avec un nombre choisi d'excellens amis. Il avoit pour beau-frère M. *Chanut*, qui n'étoit encore alors que Pré-  
sident des Trésoriers de France en Auvergne, & qui fut depuis Ambassadeur en Suède, Plénipotentiaire en Allemagne, Ambassadeur en Hollande, & Conseiller d'Etat ordinaire. Mais comme ce vertueux homme passe maintenant pour le second auteur du Cartésianisme, tant par la révision & la publication des ouvrages de M. Descartes, que par la composition de ses propres écrits, il est juste d'en donner une connoissance un peu plus particulière à ceux qui aiment cette Philosophie. M. Clerfelier étoit né le XXI de Mars de l'an 1614, & avoit eû pour père Claude Clerfelier, Conseiller Secrétaire du Roy, dont il portoit le nom, & pour mère Marguerite l'Empereur. N'étant encore âgé que de seize ans il avoit été très-richement marié le 5 de Novembre de l'an 1630 avec Anne de Virlorieux âgée de xx ans, qui étoit fille du Greffier en chef du domaine de Bourbonnois, & qui luy apporta aussi une dot considérable. Elle donna à M. Clerfelier quatorze enfans, dont la plûpart moururent fort jeunes. Il eut seulement deux filles mariées, & un fils qui est mort sans enfans. La première des filles nommée Catherine avoit épousé M. de la Haye \* Maître de camp d'un Régiment de Cavalerie. Il donna l'autre nommée GENEVIÈVE à un Provincial de Picardie nommé *Jacques Robault*, d'assez médiocre mais de fort honnête famille. Tous les parens de la Demoiselle, hors son père, eurent beaucoup de déplaisir de cette mes-alliance : & le nouveau gendre même s'étant

Claude.

Pierre.

\* Aôrien  
*Chanut.*

1644.

\* François.

rangé de leur party avoit tâché de s'en excuser. Mais rien ne pût vaincre M. Clerfelier, qui trouvant sa fille toute disposée à luy obéir, & très contente de ce party, voulut absolument ce mariage pour la considération seule de la Philosophie de M. Descartes, dont il prévoyoit que son gendre devoit être un puissant appuy. L'événement a justifié son choix fort avantageusement, & le célèbre M. Rohault passera toujours pour l'un des principaux ornemens de la famille des Clerfeliers. Il ne reste plus aujourd'huy que deux enfans de M. Clerfelier, dont l'un est M.\* Clerfelier Desnoyers, qui n'est point marié, & qui s'est retiré du service après avoir porté les armes pendant vingt ans en qualité de Capitaine d'Infanterie & de Dragons. L'autre est Mademoiselle Anne Marie Clerfelier, qui est maintenant majeure, mais qui n'a jamais voulu écouter aucune proposition de mariage, quelque avantageuse qu'elle ait pû être. Voilà en quoy consistoit cette heureuse famille qui partageoit les soins & les délices de M. Clerfelier avec la Philosophie Cartésienne. Il mourut dans la réputation de l'un des plus pieux Philosophes de son temps le XIII d'Avril 1684 âgé de 70 ans, & fut enterré à saint Barthélemy dans la Chappelle de sainte Catherine, où l'on void son Epitaphe. La passion qu'il avoit conçûe pour la Philosophie & les Ecrits de M. Descartes se communiqua tellement à sa personne, que tous les intérêts de l'un devinrent les intérêts de l'autre. M. Descartes mit l'acquisition d'un tel amy au nombre des meilleures fortunes de sa vie. Il luy découvrit les secrets les plus intimes de son cœur : & l'on peut hardiment conter leur union parmy les exemples qu'on allégué pour prouver que la vraie amitié est plus forte que la mort.

M. Clerfelier fit entendre à M. Descartes qu'il avoit encore un excellent amy dans sa famille dont il étoit déjà très-connu, & qu'il seroit fort aisé de connoître réciproquement. C'étoit son beau-frère M. Chanut, personnage d'un mérite fort extraordinaire, qui s'étoit déjà fait une belle réputation dans le monde par l'intégrité de ses mœurs, par sa doctrine, & par sa capacité dans les affaires, qui le faisoit regarder à la Cour comme un homme utile à l'Etat. Le nom de M. Chanut n'étoit pas inconnu à M. Descartes; & deux ans auparavant

Né le 22. Février 1601.

Voyez un plus ample éloge de M. Chanut cy-après.

Tom. 2. des

ravant

ravant le P. Mersenne luy en avoit écrit comme d'un homme qui estimoit ses écrits, & qui jugeoit très-avantageusement de luy. Cette favorable prévention que le P. Mersenne luy avoit donnée luy fit regarder la faveur que luy fit M. Clerfelier de le mener chez M. Chanut comme le service le plus signalé qu'il pût attendre de leur nouvelle amitié. Celle qu'il jura avec M. Chanut ne fut pas moins étroite : & l'on peut dire que l'unique défaut qu'elle avoit d'être un peu trop récente par rapport à leur âge, se trouva si bien réparé par son ardeur, qu'elle parut préférable à beaucoup d'autres plus anciennes, & comparable à celle des Mersennes, des Mydorges & des Hardis. C'est un témoignage que M. Chanut luy rendit quelque tēms après en ces termes. » Je vous écris avec tant de confiance, qu'il sembleroit à qui ne me connoîtroit pas, ou qu'une étroite amitié de quarante années, ou que quelque égalité ou ressemblance dans les inclinations m'auroit donné cette liberté. Pour ce dernier, j'avouë qu'il y a une si grande distance de vos pensées aux miennes, & que je me sens si foible auprès de vous, que l'on seroit trompé de penser que vous m'aimassiez par ressemblance. Quant à l'autre, je ne vous puis plus celer que mon cœur est tellement porté à vous aimer & à vous respecter, que si je n'ay les mérites d'une longue affection, j'en ay au moins la chaleur & la fermeté, avec l'espérance que le tēms me donnera ce seul avantage qui me manque pour vivre avec vous comme je le desire. M. Chanut pour commencer à donner à M. Descartes des preuves solides de son amitié naissante voulut le mener chez Monsieur le Chancelier qui reçût nôtre Philosophe avec tous les témoignages d'estime qu'on pouvoit attendre d'un Magistrat qui étoit homme de Lettres, fauteur des Scavans, & qui avoit connu le mérite de M. Descartes par la lecture des Essais de sa Philosophie, lorsqu'il fut question de luy accorder le privilège de l'impression. M. Chanut ne crut pas devoir s'en tenir à ces premières démarches : il voulut encore employer le crédit qu'il avoit auprès de Monsieur le Chancelier, & même celui que ses amis avoient sur l'esprit du Cardinal Mazarin pour procurer à M. Descartes une pension du Roy, qui pût le mettre en état de faire de grandes expériences, & d'augmenter les connoissances qu'il avoit de

1644.

Lettre pag. 311.

Lettre. M<sup>s</sup>.  
de Chanut  
datée du 25  
Août 1646.

Relat. M<sup>s</sup>. de  
Portier.



1644.

la Nature. La chose ne réüssit pas au gré de M. Chanut : & M. Descartes étant sur son départ pour retourner en Hollande fut obligé de le consoler en luy marquant qu'il ne recherchoit point ces sortes de secours, & que s'étant fait une maxime de se contenter de ce qu'il avoit plu à Dieu de luy donner, il croiroit avoir remply tous ses devoirs, s'il consacroit à l'utilité publique tout ce qui dépendoit de luy, c'est-à-dire, tous ses talens & tout son patrimoine, sans se soucier d'y employer le bien d'autrui.

Relat. Ms. de  
M. Macquets  
d'Arras.

On prétend que pendant ce peu de jours qu'il avoit à passer à Paris il hanta souvent les Pères Théatins nouvellement établis en France, qu'il alla presque tous les jours entendre la messe chez eux, qu'il fit amitié particulière avec plusieurs de leurs Pères, & nommément avec le Père *Chappuis*.

Il mourut l'an  
1665.

L'ouvrage ne  
fut imprimé  
qu'en 1651 a.  
près la mort  
de M Desc.

Voyez en les  
pag. 269, 274,  
275, 276.

Relat. de  
Macquets.

Tom. 2. des  
lett. pag. 382,  
485.

Tom. 2. pag.  
505.

Tom. 2. pag.  
222.

Tom. 3. des  
lett. pag. 205  
& 199.

Ce fut aussi en ce voyage qu'il vid le Lord Kénelme Comte d'*Igby*, Seigneur Anglois, Catholique, Chevalier de la jarretière, Chancelier de la Reine d'Angleterre, & son Résident à Rome, très-connu en France par ses habitudes & ses écrits. Le Chevalier d'*Igby* venoit d'achever la composition de son grand livre de l'Immortalité de l'Ame, & il eut de longues & de fréquentes conférences avec M. Descartes au collège de Boncourt, où ils s'étoient donnez le rendez-vous. Quoiqu'ils ne pussent s'accorder sur quelques points de Métaphysique touchant la nature & l'état de l'Ame, ils ne laissoient pas de s'estimer beaucoup l'un & l'autre, Ils se traitoient avec des honnêtetez & des déférences réciproques, qui charmoient les témoins de leurs conférences. C'étoient des fruits d'une amitié qui étoit ancienne de plus de six ans, quoiqu'ils ne se fussent point encore vûs jusqu'alors, à moins que l'on ne suppose un voyage de ce Chevalier en Hollande. Dès l'an 1638 M. d'*Igby* s'étoit déclaré le défenseur des écrits & de la réputation de M. Descartes. En 1642 M. Descartes s'étoit fort intéressé à la détention & à l'élargissement de M. d'*Igby* : & quoiqu'il ne nous paroisse pas qu'ils s'écrivissent dans le têmes de leur éloignement, leur amitié n'en étoit pas moins bien soutenue. M. d'*Igby* la continua après la mort de M. Descartes, en la faisant passer à sa mémoire qui luy parut toujours chère, & à ses sectateurs qu'il honora



honora de son estime. Ce Seigneur avoit près de luy le fameux Thomas *Anglus* Gentil-homme Anglois, Prêtre catholique d'une des plus anciennes maisons d'Angleterre, revêtu d'un extérieur Hibernois, vivant dans une grande, mais volontaire pauvreté. Son vray furnom étoit *White*, qu'il avoit coutume de déguiser, tantôt en *Candidus*, tantôt en *Albius*, quelquefois en *Biarchi*, quelquefois en *Richvvorth* : mais il n'étoit presque connu en France que sous le nom de Thomas *Anglus*. C'étoit un Péripatéticien encore plus extraordinaire que M. le Chevalier d'Igby, & il le surpassoit assurément pour l'obscurité de ses conceptions, & pour l'incompréhensibilité de ses pensées. Il étoit du reste l'un des Philosophes les plus subtils de son têmes, & il s'étoit affranchy de l'assujettissement de la Scholastique, qui retient la plupart des Péripatéticiens. M. Descartes qui l'appelloit ordinairement *Monsieur Vitus* avoit conçu de l'estime pour luy sur les témoignages avantageux que M. d'Igby luy en avoit rendus. Il souffrit volontiers que Thomas *Anglus* luy fit des objections. La nature de ses objections & la haute idée que M. d'Igby luy avoit donnée de son esprit luy firent espérer de le voir bien-tôt rangé parmy les sectateurs de sa Philosophie. Mais l'événement fit voir qu'il présumoit un peu trop de la docilité de Thomas *Anglus*. Celuy-cy se laissa broüiller la cervelle dans les questions épineuses de la prédestination, de la liberté, & de la grace, qui commençoient à troubler les facultez Théologiques de Louvain, & de Paris. Persuadé que M. Descartes n'étoit point appelé de Dieu pour luy donner les solutions nécessaires à ces difficultez toutes furnaturelles, il aima mieux recourir aux lumières d'Aristote pour percer ces ténèbres mystérieuses. Ce qu'il en a écrit avec cette assistance ne ressemble point mal à des oracles pour l'obscurité : & c'est peut-être ce qui l'a rendu intelligible à Messieurs de la Congrégation Romaine de l'*Index*, & qui l'a fait regarder par les Jésuites comme un Théologien sauvage. M. Descartes s'étoit tellement réduit à la connoissance des choses naturelles, que loin de jamais envier avec d'autres yeux que ceux de la Foy aveugle & soumise les matières sublimes que Thomas *Anglus* prétendoit pénétrer, il ne voulut pas même entrer en parallèle avec

*Albius* étoit équivoque à cause d'*Albion* & d'*Albus*.

Decrét. sacr. congr. collect.

Labbeo dictus Theologaster.

1644.

Tom. 3.  
des lettr.  
pag. 38.

M. le Chevalier d'Igby pour la connoissance de l'état sur-naturel de nos Ames dans l'autre vie, après tout ce qu'il avoit écrit de leur distinction d'avec nos Corps dans ses Méditations. Je ne sçay si c'étoit par modestie ou autrement qu'il en écrivit en ces termes à la Princesse Elizabeth. » Pour ce qui est de l'état de l'Ame après cette vie, dit-il, j'en ay bien moins de connoissance que Monsieur d'Igby. Car laissant à part ce que la foy nous en enseigne, je confesse que par la seule raison naturelle nous pouvons bien faire beaucoup de conjectures à nôtre avantage, & avoir de belles espérances: mais non point en avoir aucune assurance. Cette réflexion de M. Descartes ne peut manquer d'être fort utile à ceux qui entreprendront de lire le gros livre de M. le Chevalier d'Igby touchant l'Immortalité de l'Ame.

Tom. 3. des  
lettr. pag.  
487.Pag. 442 du  
même tome.Pag. 514, 438,  
520, & les sui-  
vantes, jus-  
qu'à 524, 441,  
& suivantes  
&c. du 3. tom.

Quoique M. Descartes s'attachât principalement durant son séjour de Paris à voir ceux de ses amis qu'il n'avoit jamais vûs, le nombre en étoit trop grand, & le terme qu'il avoit prescrit à son séjour étoit trop court, pour pouvoir leur donner à tous la satisfaction qu'il auroit souhaitée. Mais il se crut obligé sur tous les autres de ne pas oublier M. de Roberval. Il voulut l'assurer de son estime, luy offrir de nouveau son amitié, & luy déclarer de vive voix que toutes les impressions de leurs petits démêlez étoient parfaitement effacées de son esprit. M. de Roberval fit ce qu'il put pour bien répondre à l'honneur que luy faisoit M. Descartes, & il protesta de la disposition où il étoit de luy rendre *ce qu'il devoit à son mérite & à sa condition*. Mais le peu de liaison que M. Descartes remarqua dans ses entretiens luy fit aisément reconnoître la vérité de l'idée qu'il s'étoit formée de son esprit: & il luy fut aisé de juger que l'amitié de ce grand Géomètre étoit un bien très-périssable. Il luy fit pourtant la justice de croire qu'il y avoit moins de malice ou d'affectation que de naturel & de tempérament dans ses manières peu polies & desobligeantes: & il reçût son amitié telle qu'il la pouvoit donner, sans l'obliger à la garantir plus solide & plus durable qu'elle n'étoit.

Après la fête de saint Simon, le P. Mersenne délivré de l'impression du gros recueil de pièces Physiques & Mathématiques qu'il intitula *Cogitata Physico-Mathematica*, & n'ayant plus

plus rien au départ de M. Descartes qui pût le retenir à la Ville, partit pour un voyage de huit ou neuf mois qu'il avoit à faire en Italie : & M. Descartes ayant laissé le reste des exemplaires de ses Principes sous la disposition de l'Abbé Picot chez la veuve Pelé Libraire de la rue S. Jacques, prit la route de Calais pour retourner en Hollande. Il fut arrêté par les vents dans cette ville pendant près de quinze jours, où il ne put s'occuper d'autre chose que de la lecture de la version françoise que l'Abbé Picot son hôte avoit faite de son livre des Principes, & dont il avoit apporté les deux premières parties avec luy. Il en écrivit au Traducteur le VIII de Novembre, pour luy marquer qu'il la trouvoit excellente, & qu'il ne pouvoit la souhaiter meilleure. L'Abbé Picot ne luy envoya la troisième partie que dans le mois de Février de l'année suivante, & il n'en parut pas moins satisfait. L'Abbé l'ayant accompagnée de quelques difficultés dont il demandoit l'explication, M. Descartes en luy envoyant cette explication, luy manda que ces difficultés mêmes, de la manière dont il les luy avoit proposées, faisoient honneur à sa traduction, & montroient que le Traducteur entendoit parfaitement la matière ; parce qu'elles n'auroient pû tomber dans l'esprit d'une personne qui ne l'auroit entendue que superficiellement. Pour la quatrième partie de cette version elle ne fut achevée de plus de six mois après.

1644.

Lettr. à Picot  
Mf. du 8. No-  
vemb. 1644.

Tom. 3. des  
lettr. pag.  
612. du 17  
Févr. item  
lettr. Mf. de  
Desc. à Picot  
du 9 Févr.  
1645.

“  
“

“ Lettr. Mf.  
“ à Picot du  
“ 1. Juin  
“ 1645.



1644.

## CHAPITRE IV.

*Arrivée de M. Descartes en Hollande. Mort de M. Bannius Prêtre Hollandois son amy. Réjouissances de ses amis d'Utrecht pour son retour. Il songe à poursuivre son procez de Groningue contre Schoockius. Issue de celui d'Utrecht contre Voetius. Procédures de celui de Groningue devant le Sénat Académique, c'est-à-dire, les Professeurs de l'Université. Sentence rendue contre Schoockius en faveur de M. Descartes.*

**M**R Descartes à son arrivée en Hollande, qui fut le xv du mois de Novembre, apprit de M. Bloemaert la mort de leur intime ami le sieur Jean Albert Bannius Prêtre de Harlem, l'un des premiers Musiciens du siècle. Cette mort étoit survenue environ six semaines après son départ de Hollande: & le Père Mersenne luy en avoit déjà donné l'avis à Paris sur les nouvelles qu'il en avoit reçues de M. Huyghens fils de M. de Zuytlichem, par une lettre écrite le xiv. d'Août au camp de l'armée du Prince d'Orange devant le Sas de Gand. M. Bannius avoit été soudainement emporté d'un catarrhe, suivi d'une défaillance qui l'avoit surpris la nuit dans un état de convalescence. Cét accident avoit été précédé d'une assez longue maladie: & se croyant hors de tout danger, il avoit renvoyé le jour d'avant sa mort tous ses parens qui étoient venus le visiter. C'étoit un homme d'une conduite irréprochable, également aimé des Catholiques & des Réformez de son païs, considéré de tous les Sçavans de son têmes. La Musique sur toutes les autres sciences perdit infiniment à sa mort, au jugement de M. Huyghens & du P. Mersenne. Il y avoit dans ses principes des choses très-considérables pour la théorie, principalement depuis qu'il avoit embrassé la Philosophie de M. Descartes, quoique la pratique ne réussit pas si bien entre ses mains, comme M. Descartes l'avoit remarqué long-têmes avant M. Huyghens.

Christianus  
Hugenius.

Lettr. M<sup>e</sup>. de  
Chr. Huyg-  
hens à Mer-  
senne du 16  
Août 1644.

Tom. 3. des  
lettr. pag. 111.  
item 394.

M. Descartes alla droit en Nord-Hollande se retirer à Egmond de Binnen, dans la résolution de se renfermer plus profondément

profondément que jamais au fonds de son ancienne solitude, & de s'appliquer loin des importunités de ses voisins & des visites de ses amis à la connoissance des animaux, des plantes, & des minéraux. Cependant ses amis d'Utrecht étoient encore dans de grandes inquiétudes pour son passage, depuis les fâcheuses nouvelles qu'ils en avoient reçues de Calais. Plusieurs se trouvèrent le xvii de Novembre chez M. de Haestrecht, où M. Regius s'étoit rendu à la compagnie d'un Gentil-homme fort qualifié & fort ami de M. Descartes nommé *Annoine Studler van Zureck* seigneur de Berghen en Kennemerlandt, à qui M. Descartes avoit coutume de faire ses emprunts pour l'argent dont il avoit besoin. Pendant que l'on discouroit des dangers de son voyage, plus ou moins grands par mer ou par terre, ils virent arriver un autre Gentil-homme nommé *Cornelis van Hooghelande*, qui venoit visiter M. de Haestrecht & le soulager de ses incommodités de la pierre par ses remèdes, & par l'heureuse nouvelle du retour de leur ami. Il se montra aussi à propos *que le Dieu qui sort de la machine* pour délivrer la compagnie de ses inquiétudes. Il leur fit voir une lettre de la main de M. Descartes, qui changea leurs appréhensions en une joye toute extraordinaire. M. Regius en porta aussi-tôt la nouvelle à tous leurs amis de la ville, & il écrivit dès le lendemain une lettre de commune réjouissance en leur nom à M. Descartes. Elle étoit remplie de vœux, pour demander au ciel qu'il ne les exposât plus au danger de perdre le bien qu'ils venoient de recouvrer; & que celui qu'ils appelloient *la lumière éclatante de leur pays* ne cessât plus de les éclairer. La lettre fut adressée à M. de Hooghlandt avec une belle réponse à celle que ce Gentil-homme avoit écrite en particulier à M. Regius, qu'il ne croyoit pas devoir trouver chez M. de Haestrecht.

1644.

Ce Gentil-homme faisoit des remèdes.

Lett. Ms. de Reg. du 18. Novembre 1644.

Lett. Ms. 37. de Reg. à Hooghelande du 18 Novembre 1644.

Tom. 2. des Lettr. pag. 308. initie.

M. Descartes pour se procurer le repos nécessaire à ses études, songea d'abord à terminer le procez qu'il avoit à Groningue contre le sieur Martin Schoockius Professeur & Recteur de l'Université du lieu, & qui étoit un démembrement de celui qu'il avoit fallu soutenir à Utrecht les années précédentes contre le sieur Gisbert Voetius. Celui-cy s'étoit enfin terminé à son avantage, ou du moins à son hon-



1644.

Lettr. Ms. de  
Desc. à Merf.  
du 11 Décem-  
bre 1643.

Lettr. Ms. du  
1 Avril 1644.  
à Picot.

Sc. d'athéi-  
sme, d'hérésie,  
de sédition,  
&c.

Tom. 3. des  
Lettr. pag. 27.

\* Cette lettr.  
est en Latin &  
en Franç. par-  
mi les Mss. de  
Desc.

Lettr. à Picot  
du 1. d'Avril  
1644.

\* Cette lettre  
de l'Ambassa-  
deur est parmi  
les Mss.

Cette lettre  
est Lat. & Fr.  
Ms.

neur, malgré toute la mauvaise volonté des Juges corrompus par Voetius : & l'irrégularité de leurs procédures, telles que nous les avons rapportées, avoit tourné toute à leur confusion. Les Etats de la province d'Utrecht indignez de la mauvaise conduite des Magistrats de la ville, avoient été obligez de prendre le parti de M. Descartes contre eux. Ils avoient arrêté leurs procédures : & pour faire un exemple public de l'affront que méritent des Juges qui abusent de l'autorité & de la sainteté des loix, ils avoient contraint ces Magistrats de révoquer certains privilèges ou pouvoirs qu'ils avoient donnez à leur Université en cette occasion. Plusieurs de ces Magistrats revinrent ensuite de leur égarement : & le regret qu'ils témoignèrent d'avoir suivi trop aveuglément la passion de leur Ministre, & de s'être mêlé de l'affaire de M. Descartes, ne servit pas peu aux Juges de Groningue pour régler leurs démarches dans le jugement qu'ils avoient à rendre entre leur Professeur Schoockius & M. Descartes. L'affaire étoit pendante au Sénat Académique ou Conseil de l'Université, qui étoit le Tribunal légitime où devoient naturellement ressortir les causes de Schoockius : & il s'agissoit de réparation publique des injures atroces & des calomnies dont étoit composé le livre Latin intitulé *Philosophia Cartesiana* ou *Admiranda Methodus*, & publié par Voetius sous le nom de Schoockius qui s'en déclaroit l'auteur & par conséquent la caution. M. de la Thuillerie Ambassadeur de France à la Haye, que M. Descartes avoit sollicité de nouveau par une lettre latine\* en forme de Requête où il luy exposoit toute son histoire, avoit écrit dès le mois de Mars 1644 une lettre\* de recommandation à Messieurs de Groningue tenant les Etats de la province, pour les prier de veiller sur cette affaire, & ne pas laisser périr le bon droit par l'incapacité ou la prévention des Juges, comme il seroit arrivé à Utrecht sans son intervention. M. Descartes jugeant que Schoockius sa partie & Voetius qui se faisoit solliciteur pour luy ne s'endormiroient pas pendant son voyage de France, & tâcheroient de profiter de son absence, avoit écrit le 27 de May à un Professeur de Groningue nommé le sieur *Tobie d'André*, qu'il n'avoit vû qu'une seule fois de sa vie, mais en qui il avoit remarqué assez de  
bonne



bonne volonté pour le servir. Il avoit prié ce Professeur de luy donner avis de tout ce qui se passeroit par l'adresse de M. de Hooghlandt son correspondant à Leyde pendant qu'il seroit hors des Provinces unies.

1644.

A son retour de France il trouva cette affaire arrêtée sur le même degré où il l'avoit mise avant son départ : & l'indifférence qu'il avoit pour sa poursuite le fit songer à toute autre chose pendant les mois de Décembre & de Janvier 1645, regardant ses deux procez d'Utrecht & de Groningue comme *deux parties d'échecs*, dont le gain ou la perte n'étoit pas capable de le toucher ny de le rendre plus ou moins heureux qu'il n'étoit. Néanmoins l'envie de n'avoir plus d'autres affaires que ses études, le fit souvenir d'en demander des nouvelles au sieur Tobie d'André, qui ne luy avoit donné avis de rien depuis près de neuf mois qu'il luy avoit écrit pour se faire informer de toutes choses. Sur la lettre qu'il luy en écrivit le VII de Février, les Juges citèrent Schoockius, & firent les procédures nécessaires avec toute la diligence & toute l'attention possible. Plusieurs d'entre eux avoient lus les livres de M. Descartes, de sorte qu'il n'étoit pas possible aux calomniateurs de leur imposer ou de les surprendre comme les Magistrats d'Utrecht touchant les dogmes d'athéisme & de sédition qu'ils imputoient à M. Descartes. Après avoir donc examiné le procez avec toute l'exactitude & toute l'intégrité qui leur avoit été recommandée par les Etats de la province à la prière de l'Ambassadeur de France, ils rendirent leur sentence le x jour d'Avril contre Schoockius leur collègue en faveur de M. Descartes. Il est bon d'en donner icy la copie en nôtre langue, pour satisfaire la curiosité de ceux qui aiment les actes publics.

Lettr. Ms. à  
Picot du 1.  
d'Avril 1644.

Peut-être par-  
ce qu'il étoit  
l'un des Juges.

La lettre de  
l'Ambassa-  
deur étoit aux  
Etats de la  
province, &  
non aux Ma-  
gistrats de la  
ville.

*Sentence rendue dans le Sénat Académique par l'Université de Groningue & des Oommelandes en la cause de Messire René Descartes Seigneur du Perron, contre Maître Martin Schoock Professeur en ladite Université.*

**V**U dans le Sénat Académique les lettres de Messire René Descartes du XVII de Février, où il réitère ses plaintes contre Maître Martin Schoock Professeur en Phi-  
I i ij \* losophie

« Nobilissi-  
« mi Domi-  
« ni Descar-  
« tes.

1645.  
Clariss-  
simum Do-  
minum, &c.

» philosophie dans cette Université, lesquelles ont été portées  
 » aux très-illustres & très-puissans seigneurs les Etats de cette  
 » province par son Excellence Monseigneur de la Thuillerie  
 » Ambassadeur du Roy très-chrétien, & où ledit sieur Des-  
 » cartes demande réparation des calomnies & des injures a-  
 » troces à luy faites par Maître Martin Schoockius dans le  
 » libelle qu'il a publié sous le titre de *Philosophia Cartesiana*,  
 » & qu'il a reconnu pour son ouvrage afin de faire plaisir au  
 » sieur Voetius son ami, comme il est plus amplement porté  
 » dans la Requête que ledit sieur Descartes a présentée à sa-  
 » dite Excellence Monseigneur l'Ambassadeur, dont copie a  
 » été représentée & luë dans ce Sénat, d'une part. Et oüy  
 » de l'autre, Maître Martin Schoock, qui a non seulement  
 » consenti, mais demandé que cette affaire fût terminée dans  
 » cette Université, persuadé que Messieurs les Curateurs le  
 » trouveroient bon. Après avoir examiné tout ce qu'il a dit,  
 » produit & rapporté de vive voix & par écrit pour sa justi-  
 » fication & ses défenses. Le Sénat Académique auroit mieux  
 » aimé n'avoir point eu connoissance de cette cause; ne pou-  
 » vant voir qu'avec peine que deux sçavans hommes soient  
 » tombez dans de telles contestations, quoique la Philosophie  
 » dont ils font profession dût leur inspirer des sentimens tout  
 » contraires: & qui plus est, auroit souhaitté que ledit Schoock  
 » ne se fût pas mêlé d'écrire ce libelle, & eût laissé vuider à  
 » Messieurs d'Utrecht un démêlé qui les regardoit, & où il  
 » ne devoit prendre aucune part. D'autant plus qu'on n'étoit  
 » pas encore assez informé pour lors des sentimens dudit sieur  
 » Descartes touchant la Philosophie; qu'il n'est pas honnête  
 » de mépriser & de rejeter avec injures ce que les grands  
 » hommes tâchent d'inventer pour l'embellissement & la per-  
 » fection des sciences; & qu'enfin ce n'a point été jusqu'icy  
 » l'inclination ny la coûtume de nôtre Université de se mêler  
 » des differens d'autrui. Néanmoins pour tâcher de réta-  
 » blir la paix & l'union entre les Sçavans, & pour faire droit  
 » sur les plaintes dudit sieur Descartes, vû principalement  
 » qu'on ne peut prouver par de bonnes conséquences tirées  
 » de ses Ecrits, qu'il enseigne les maximes d'une nouvelle Sec-  
 » te qu'on luy impute, ny l'athéisme, ny aucun des autres  
 » crimes dont il est chargé dans le libelle dudit Schoockius.

Le

Le Sénat Académique a prononcé & jugé que ledit sieur Descartes devoit se contenter des protestations & déclarations volontaires dudit sieur Schoock, & acquiescer à la disposition où il est de les confirmer par serment. Ces protestations dudit sieur Schoock sont.

I. Que ce n'a point été entièrement de son propre mouvement qu'il a écrit contre le sieur Descartes, dont il n'avoit jamais été offensé personnellement : mais qu'il y a été poussé principalement & animé par le Docteur Voetius, qui avoit seul intérêt qu'on réfutât ce qui le regarde dans la lettre dudit sieur Descartes au P. Dinet, & qui luy a fourni pour cet effet beaucoup de faits personnels, & entre autres, ce qui regardoit l'athéisme prétendu dudit sieur Descartes, & le long & odieux parallèle qu'il en a fait avec Vanin.

II. Que le libelle intitulé *Philosophia Cartesiana* qu'il avoit composé pour la plus grande partie à Utrecht, où il l'avoit laissé pour y être imprimé, étoit sorti de la presse autrement qu'il ne l'avoit écrit : mais que contre tout droit & raison on y avoit ajouté sans sa participation la plupart des choses qui sont les plus injurieuses & les plus énormes, qu'il ne pouvoit pourtant pas spécifier, parce que ceux qui avoient fait ces additions avoient eu tant de soin d'en supprimer les minutes, qu'il luy avoit été impossible de les recouvrer. Et même que contre sa défense expresse ils avoient exprimé son nom dans le livre ou dans la préface, afin de faire plus sûrement retomber sur luy tout ce qu'ils y avoient inséré de plus odieux, & dont ils étoient les seuls coupables.

III. Qu'il ne peut pas dire bien positivement qui est le scélérat qui s'est donné la licence de faire ces changemens dans son livre : mais qu'il en avoit laissé le soin de l'impression à un certain étudiant nommé Lambert vanden Waeterlaet\*, qui étoit de tous les conseils du sieur Voetius & son confident, & qui depuis son retour à Groningue l'avoit importuné presque toutes les semaines pour exiger de luy ce qui restoit du livre. Et il ne le demandoit pas seulement en son nom, mais comme il l'a toujours déclaré luy-même au nom de Voetius, qui luy avoit envoyé ensuite par ce même Waeterlaet la copie du témoignage dont il fera

Ou Admiration de Me-  
thodius.

Sous pré-  
texte qu'il  
y avoit deux  
Voetius.

\* C'est le  
Répondant  
aux thèses  
de Voetius,  
& le préten-  
du auteur  
du Prodro-  
mus dont  
nous avons  
parlé.

1645. „ parlé cy-après. De sorte qu'il avoit juste raison de soupçon-  
 „ ner ledit sieur Voetius d'avoir autant contribué à toute l'é-  
 „ dition du libelle que son disciple Waeterlaet, qui avouoit qu'il  
 „ n'en avoit jamais vû une seule page.

„ I V. Qu'il reconnoît que l'ouvrage qu'on luy attribué, de  
 „ la manière qu'on l'a mis au jour, est écrit avec trop d'aigreur &  
 „ de malignité : & qu'il avoit une grande aversion pour ce gen-  
 „ re d'écrire, qui étoit véritablement fort différent du sien, & qui  
 „ ne convenoit nullement à un honnête homme ny à un vray sca-  
 „ vant. Qu'il ne prétend en aucun sens que le sieur Descartes fût  
 „ directement ou indirectement Athée, ny aucunement sem-  
 „ blable au fugitif Caïn ou à l'impie Vanin, ou qu'il eût ja-  
 „ mais rien dit, fait ou écrit qui méritât la moindre des ca-  
 „ lomnies ou les reproches horribles qui luy étoient faits dans  
 „ ce libelle. Mais qu'au contraire il le tenoit pour un homme  
 „ de probité & d'honneur, & pour un sçavant personnage : ne  
 „ prétendant nullement qu'il fallût prendre à la lettre ou com-  
 „ me véritable ce qu'il avoit dit des maximes ou loix de Sec-  
 „ te qu'il avoit attribuées audit sieur Descartes & à ses disci-  
 „ ples, puis qu'il n'avoit jamais sçû si ledit sieur ou ses disci-  
 „ ples avoient dicté ou inventé de telles maximes.

„ V. Que son intention n'avoit jamais été d'excuser Voetius  
 „ touchant l'impression de son premier livre, ny même de se  
 „ l'attribuer comme s'il en eût été le véritable ou l'unique  
 „ auteur : puis qu'au contraire il avoit dit en termes généraux  
 „ dans son second Ecrit qu'on avoit inséré beaucoup de cho-  
 „ ses dans le premier qui n'étoient pas de luy. Que ce second  
 „ Ecrit qu'il auroit volontiers avoué pour sien avoit été com-  
 „ mencé à Utrecht : mais qu'à son grand regret il y avoit été  
 „ supprimé, & que cela luy avoit donné lieu de rompre pres-  
 „ que entièrement avec le sieur Voetius.

„ V I. Que lors qu'il étoit à Utrecht dans la plus grande  
 „ chaleur des différens survenus entre le sieur Descartes & le  
 „ sieur Voetius, ayant été sollicité & vaincu par les importa-  
 „ nitez de ceux qui craignoient que l'affaire ne tournât autre-  
 „ ment qu'elle n'a fait, il s'étoit déclaré en général Auteur  
 „ du livre pour ce qui regardoit l'ordre des sections & des  
 „ chapitres. Mais qu'il avoit souvent souhaité d'être juridi-  
 „ quement interrogé touchant les particularitez, afin d'en  
 „ pouvoir

pouvoir décharger sa conscience par ses déclarations. Qu'é-  
 tant encore à Groningue, le sieur Voetius luy avoit envoyé  
 par Waeterlaet le projet d'un témoignage écrit de sa main,  
 (& déposé dans le Sénat) pour le signer dans les formes.  
 Ce qu'il avoit refusé de faire pour ne pas blesser sa consci-  
 ence, ne voulant pas pour l'amour de luy rendre un faux té-  
 moignage. Mais que le sieur Voetius luy en avoit envoyé  
 depuis un autre plus conforme à la Vérité, qui pour cette  
 raison ne servit de rien à l'affaire qu'on traitoit alors. C'est  
 pourquoy le Sr Dematius Professeur en Théologie à Utrecht  
 amy & associé de Voetius dans cette affaire l'avoit encore  
 extraordinairement sollicité de retrancher & de changer  
 beaucoup de choses dans ce dernier témoignage qui avoit  
 été présenté à Messieurs les Sénateurs.

Ce qui étant ainsi selon la déclaration sincère que le sieur  
 Schoockius en a faite avec les preuves suffisantes devant le  
 Sénat Académique, ledit Sénat assemblé légitimement juge  
 que le sieur Descartes y doit acquiescer, & s'en tenir satis-  
 fait. Que pour plus grande satisfaction on luy enverroient les  
 copies & les formules du témoignage dressé par le sieur Voe-  
 tius que le sieur Schoockius avoit refusé de signer; comme  
 aussi la copie du billet du sieur Dematius, d'où il sera évi-  
 dent & constant que la simple déclaration qu'avoit faite le  
 sieur Schoockius n'ayant été extorquée qu'à force de prières  
 & d'importunités, a toujours eû ses exceptions & ses restri-  
 ctions sous-entenduës. Fait à Groningue dans le Sénat Aca-  
 démique de l'Université, le x d'Avril 1645.

Cette Sentence lûë & relûë en plein Sénat en présence  
 du sieur Schoockius, fut approuvée & acceptée par luy  
 avec témoignages de remerciemens pour les Juges.

1645.

Ce Billet  
 de Dema-  
 tius se trou-  
 ve au 3 vol.  
 des letr. p.  
 39.





1645.

## CHAPITRE V.

*Surprise de M. Descartes de se voir jugé en son absence, & avant la production de ses pièces : ce qu'il prit pour un effet de l'évidence de la bonté de sa cause. Il envoie les actes du jugement de Groningue aux Magistrats d'Utrecht, qui se contentent de défendre l'impression & le debit de tout ce qui étoit pour ou contre Descartes. Contravention des deux Voetius à cette défense. Examen du Tribunal iniquum, ou du libelle diffamatoire fait par le jeune Voetius contre la Sentence de Groningue. Voetius le père s'élève contre les Chanoines réformez d'Utrecht. Il intente un procez contre son disciple Schoockius, pour avoir déclaré la Vérité en Justice. Descartes est disposé à se réconcilier avec Schoockius & Voetius. Il fait un Manifeste historique & apologétique de toute son affaire aux Magistrats d'Utrecht.*

**M**R Descartes ne sçavoit rien de tout ce qui se passoit à Groningue touchant son affaire. De sorte que trois semaines après la Sentence renduë en sa faveur, l'inquiétude le fit écrire secrètement au sieur Tobie d'André, pour luy marquer qu'ayant constitué le fils de M. Camerarius ou De la Chambre, pour son Procureur ou son Agent en son absence, il n'avoit pas prétendu le charger luy-même du soin de ses affaires. Il vouloit seulement se servir ou du jeune Camerarius, ou de quelqu'un de Messieurs les Curateurs\*, ou de toute autre personne indifférente pour présenter au Sénat Académique les lettres qu'il luy adressoit en forme de Requête, afin de prier les Juges de ne pas souffrir que Schoockius publiât de nouvelles calomnies, dont il avoit ouï dire qu'il avoit remply le Factum ou l'Apologie qu'il vouloit imprimer pour soutenir les vieilles. Mais sa lettre & ses inquiétudes furent inutiles : & il fut surpris d'apprendre quelques jours après que la diligence des Juges de Groningue l'avoit prévenu de vingt-cinq jours en le mettant hors de procez.

Messieurs de Groningue pour toute réponse luy firent envoyer la copie de la Sentence : & l'ayant trouvée toute à son avantage, quoique fort indulgente à l'égard de Schooc-

kius

Lettre du 5  
May 1645.  
M<sup>c</sup>.

\* Deux de ces  
Curateurs de  
l'Université  
de Groningue  
sç. Heinsius  
& Nievenius  
étoient connus de M.  
Descartes.

Avec les copies du faux  
témoignage  
de Voetius,



kins, il récrivit le xxvi de May au sieur Tobie d'André pour le remercier en son particulier de ses bons offices, & pour le prier de présenter en son nom ses très-humbles actions de grâces aux Juges. Voyant qu'on avoit traité fort doucement son adversaire quoique punissable de la peine des calomniateurs, il jugea qu'il luy avoit été facile de profiter de sa négligence, le criminel ayant eû tout lieu de se justifier & de défendre sa cause en l'absence de son accusateur; & de fléchir des Juges qui étoient ses amis, ses collègues, & qu'il avoit demandez luy-même pour connoître de sa cause. Mais il ne laissa point de reconnoître que les Juges luy avoient donné toute la satisfaction qu'il avoit souhaitée, & qu'il pouvoit légitimement prétendre. » Car, dit-il aux Magistrats d'Utrecht, les Particuliers n'ont aucun droit de demander le sang, ou l'honneur, ou les biens de leurs ennemis. C'est assez qu'on les mette hors d'intérêt autant qu'il est possible aux Juges. Le reste ne les touche point, mais seulement le public. Or le principal intérêt de M. Descartes dans toute cette affaire étoit que la fausseté des accusations faites contre luy par le Ministre d'Utrecht fut découverte. C'est pourquoy les Juges de Groningue n'avoient pû luy refuser les Actes servant à cet effet, après que Schoockius les leur eût mis entre les mains.

Tom. 3.  
des Lettr.  
P. 17.

M. Descartes envoya incontinent ces Actes aux Magistrats d'Utrecht, sans prétendre néanmoins leur reprocher leur mauvaise conduite, ou se rendre partie contre Voetius & Dematius, mais pour voir s'ils feroient quelques démarches en réparation du passé. Leur confusion augmenta sans doute à la nouvelle du Jugement rendu à Groningue, mais elle se tourna en une mauvaise honte qui ne produisit autre chose qu'une espèce de mépris, avec un Acte qu'ils publièrent peu de jours après pour se délivrer de cet embarras. Ils en envoyèrent la copie à M. Descartes, & l'Acte étoit conçu en ces termes.

Avec cinq  
Lettr. de Voetius  
au Père  
Mersenne.

Lettr. Mf. à  
Tob. d'André  
du 16  
Juillet 1645.

De la Justice de la ville d'Utrecht. Il est deffendu très-rigoureusement à tous Imprimeurs & Libraires dans cette ville & franchise, d'imprimer, ou faire imprimer, de vendre, ou faire vendre aucuns libelles, ou autres écrits, tels qu'ils puissent être, pour ou contre Descartes, sous correc-

1645. » tion arbitraire. Fait le xi de Juin 1645, & signé C. de Ri-  
 ——— » doler.

Tom. 3 des  
 Lettr. pag. 18.

Voyez cy-de-  
 vant liv. 5.  
 chap. 4. p. 31  
 touchant ces  
 Chanoines.

Lettr. Ms. de  
 Desc. à Tob.  
 d'And. en Fé-  
 vrier 1645.

Et tom. 3 des  
 Lettr. impr.  
 625.

M. Descartes ayant reçu cet Acte crut que les Magistrats vouloient entièrement assoupir l'affaire. Mais il apprit en même tēms que Voetius desespéré de ce qui s'étoit passé à Groningue, avoit un libelle contre luy sous la presse. C'étoit une lettre au nom de Schoockius dont il faisoit achever l'impression contre le gré de l'auteur qui la desavoüoit, afin de tâcher de nuire à Schoockius, & de publier de nouvelles calomnies contre M. Descartes. Il étoit tellement accoustumé à régenter la Magistrature même, & à brider les Devôts de la Réformation, qu'il n'avoit rien à appréhender de leur part, pourvû qu'il se servît du prétexte de la plus grande gloire de Dieu, où de la destruction de l'Antechrist Romain. Il venoit encore de signaler son zèle contre les Chanoines réformez de la Ville, comparant leurs biens Ecclésiastiques avec le larcin d'Achan, dont il est parlé au chap. 7 de Josué. Les Etats de la province avoient été obligez de s'en plaindre aux Magistrats de la Ville, pour faire justice de ce pétulant Prédicateur : & les Ministres ses confrères, dont il avoit imploré le secours avec promesse de partager la dépouille avec eux, étoient encore actuellement occupez avec luy à le justifier, & à prouver que les Chanoines étoient obligez en conscience d'abandonner leurs revenus aux Ministres.

Le jeune Voetius marchant d'un pas hardy sur les traces de son père ne s'accoustumoit pas à déférer plus que luy aux ordres des Magistrats. Malgré leur ordonnance du xi de Juin il ne laissa pas de faire imprimer divers libelles faits indirectement contre M. Descartes, voulant peut-être prendre droit sur les termes de la défense qui n'exprimoient que les Imprimeurs & les Libraires. L'un des plus insolens de ces libelles fut celui qu'il publia contre Messieurs de Groningue, sous le titre de *Tribunal iniquum*, dans lequel il se donna la licence de déchirer les Juges qui avoient terminé l'affaire de Schoockius sans que les Magistrats d'Utrecht ayent fait connoître qu'ils s'en missent en peine.

M. Descartes ne fut pas aussi indifférent qu'eux à défendre l'honneur de ses Juges ; & il prit la liberté de leur faire une

une légère remontrance sur leurs devoirs, en se contentant de réfuter quelques-uns des principaux points du *Tribunal iniquum* du Calomniateur. Le jeune Voetius feignant de vouloir prouver l'injustice & la nullité dont il accusoit la sentence de Groningue, reprochoit d'abord l'incompétance aux Juges. Mais la cause de M. Descartes avoit été adressée par l'Ambassadeur de France aux Etats de la province de Groningue, où étoit le Professeur Schoock dont il se plaignoit : & elle avoit été décidée par les autres Professeurs, qui selon les privilèges de leur Université étoient les Juges légitimes de Schoock ; outre que leur jugement avoit été revû, examiné, & confirmé par les Curateurs de la même Université, qui étoient membres des Etats de la province. Un autre reproche du jeune Voetius étoit que son père n'étoit pas de la juridiction de Messieurs de Groningue, qu'on ne l'avoit pas cité, qu'on n'avoit pas debatue la cause avec luy. Reproche d'autant plus déraisonnable, que son père n'étoit ny demandeur ny défendeur dans cette affaire. Aussi n'avoit-on rien jugé contre luy : on avoit seulement reçu les dépositions de Schoock comme on fait dans tous les procez criminels lorsque ces dépositions peuvent servir pour excuser le crime de celui qui est accusé. Le jeune Voetius se plaignoit encore que le procez n'eût pas duré assez long-têms à son gré ; que M. Descartes n'eût agi que par une lettre, sans avoir pris Avocat ny Procureur ; & enfin, qu'on n'eût pas usé de toutes les formalitez que la chicane a inventées pour rendre les procez immortels. Mais ces formalitez ne sont requises que lorsque le droit est douteux. C'est l'ordinaire dans toutes les Cours de Justice que lors qu'une des parties a si mauvais droit qu'on void par son propre plaidoyé qu'elle doit perdre sa cause, on ne prend pas la peine d'ouïr les répliques de l'autre. Ainsi on avoit donné à Schoock autant de loisir qu'il en avoit souhaité pour consulter son affaire, & pour la défendre : il ne se plaignoit point qu'on luy eût fait aucun tort en cela : il n'avoit point lieu de dire, que l'éloquence des Avocats de M. Descartes, ou la subtilité de ses Procureurs, eût surpris ses Juges : la seule évidence du bon droit de M. Descartes avoit plaidé pour luy, sans s'être vû obligé d'employer d'autres moyens. Mais la médisance commune des

1645.

V. la lett.  
Mf. de Desc.  
à Tob. d'And.  
du 16 Juillet  
1645.

Pag. 27 du 3<sup>e</sup>  
tom. des lett.

Pag. 28 du  
3 tom.

Page 292

1645.

Lettr. Ms. de  
Desc. à Tob.  
d'And. du 16.  
Juillet 1645.

Emisaires de Voetius publioit deux choses qui auroient pu donner atteinte à la validité de la Sentence, si elles avoient été prouvées; & qui n'auroient pas manqué d'être alléguées par le jeune Voetius dans le *Tribunal iniquum* si elles avoient eu quelque apparence. La première, que le sieur Desmarêts Professeur en Théologie à Groningue, qui avoit présidé à ce jugement, étoit devenu l'ennemy de Voetius depuis l'affaire de la confrairie de Nôtre-Dame de Bosleduc que nous avons rapportée; & qu'il étoit récusable dans l'esprit de ceux qui le croyoient capable de ressentiment & de vengeance. La seconde, que Schoockius étoit irrité contre Voetius, sur ce qu'il avoit refusé de le recommander pour la chaire de Théologie à Utrecht vacante dès l'an 1644 par la mort de Mainard Schotanus; & qu'on pouvoit le soupçonner d'avoir voulu se vanger dans ses dépositions. Mais on sçavoit assez que Schoockius étoit déjà tout disposé à déclarer toutes choses avant qu'on eût donné la chaire de Théologie à personne, & qu'il en avoit écrit à M. Descartes. A l'égard de M. Desmarêts, M. Descartes avoit affecté de ne luy point recommander son affaire, craignant de donner lieu de le soupçonner d'avoir voulu tirer avantage de leur amitié, & du refroidissement de celle de Voetius avec Desmarêts depuis l'affaire de Bosleduc.

V. Saldenus  
de lib p. 325.

Tom. 3 des  
lettr. p. 18  
& 19.

Tandis que le vieux Voetius occupoit la plume de son fils pour se vanger de Messieurs de Groningue, il concerta encore avec Dematius son collègue les moyens de punir l'ingratitude de son disciple Schoockius. C'est ainsi qu'il traitoit l'obligation qu'avoit eüe celui-cy de préférer la vérité au mensonge devant le tribunal de ses Juges. Mais parcequ'il n'étoit plus sous la fêrue, ils luy intentèrent un procez d'injures, comme s'il les avoit calomniez, sous prétexte de ne vouloir pas se rendre absolument l'esclave de leur passion. Schoockius fut donc appelé en justice à Utrecht, où il fut aisé à ceux qui de ses protecteurs étoient devenus ses adversaires de l'opprimer, parcequ'il n'y avoit jamais eu d'autre crédit que le leur dans le têmes qu'il étoit leur complice, & que tout ce qu'il pouvoit avoir d'industrie étoit beaucoup au-dessous de leurs intrigues. Le procez ne laissa point d'être debatue au commencement avec assez d'ardeur de part &

& d'autre. Voetius fit même publier par avance qu'il l'avoit déjà gagné, quoy qu'il n'eût encore que l'espérance que luy donnoit son crédit. Mais Schoockius avec toute sa foiblesse ne put paroître aux Juges aussi coupable que Voetius l'auroit souhaité. De sorte que le procez ne tournant pas trop à l'avantage de Voetius sur la fin, fut arrêté tout d'un coup lors qu'il étoit presque en état d'être jugé. Ils cessèrent l'un & l'autre de le poursuivre, après s'être réciproquement menacés qu'ils découvriraient les secrets l'un de l'autre : & la crainte qu'on ne connût ces mystères les obligea de se rallier, quoy qu'il n'ait point paru qu'ils se soient pardonné sérieusement l'un à l'autre dans la suite des têmes.

Il n'en étoit pas de même des dispositions de M. Descartes à leur égard. La tempête finie, il ne fit aucune difficulté de découvrir son cœur. Il fut assez généreux pour vouloir prévenir ceux à qui il appartenait de faire les premières démarches de la réconciliation, sans exiger d'eux aucune satisfaction particulière, se contentant de celle qui luy avoit été rendue par l'autorité publique des Juges. Voicy ce qu'il en écrivit au sieur Tobie d'André. » De quelque naturel que soit Schoockius, je suis tout à fait persuadé que vous ne désapprouverez pas que j'offre de me réconcilier avec luy. Il n'y a rien de plus doux dans la vie que la paix : & il faut se souvenir que la haine du plus petit animal, ne fût-il qu'une fourmi, est capable de nuire quelquefois, mais qu'elle ne sçauroit être utile à rien. Je ne refuserois pas même l'amitié de Voetius, si je croyois qu'il me l'offrît de bonne foy.

Voetius & son fils raisonnoient autrement à son sujet. Ils continuèrent leurs mauvaises pratiques avec tout le courage & toute la persévérance qu'on puisse supposer dans des ennemis irréconciliables. Ils se vantèrent comme auparavant d'avoir obtenu une Sentence des Magistrats d'Utrecht contre luy, & de garder encore une Action contre luy dont ils pourroient se servir en son têmes. C'est ce qui porta M. Descartes à dresser un Manifeste Apologétique pour les Magistrats d'Utrecht, afin de pouvoir ensevelir une bonne fois toute cette affaire, & de la bannir absolument de sa mé-

1645.

Item pag. 31.  
ibid.Lettre M.  
à Tob.  
d'André  
du 26.  
May 1645.C'est la première pièce  
du 3 volume  
des lettres de  
Descartes.



1645.

moire s'il étoit possible. Il leur fit un abrégé historique & raisonné de ce qui s'étoit passé dans leur ville depuis l'an 1639 touchant sa Philosophie & sa Personne. Il leur exposa toute la justice de sa cause & l'injustice de ses ennemis, pour les porter à luy faire raison du tort qu'ils avoient fait à sa réputation par la faveur qu'ils avoient donnée à Voetius.

## CHAPITRE VI.

*Rivet quoique Cartésien, n'entend pas les livres de M. Descartes. Il excite M. Gassendi à écrire contre ses Principes. M. Gassendi s'en excuse & se contente de dire quelques injures à M. Descartes. Les Jésuites, témoignent vouloir se ranger du parti de M. Descartes. Différence de la conduite du P. Bourdin d'avec celle de M. Gassendi à l'égard de M. Descartes. Le P. Mesland va aux Missions de l'Amérique. Sentimens de M. Descartes sur cette résolution. Thèses Cartésiennes soutenues à Leyde. De ceux qui passent pour les premiers Poètes Cartésiens. Heereboord professe la Philosophie Cartésienne à Leyde. M. Regius commence à s'écarter de la doctrine de son Maître, & veut devenir Auteur d'une Philosophie particulière. M. Descartes luy fait de vaines remontrances sur ses erreurs. Regius se révolte, forme son schisme contre son Maître, & luy fait insulte dans une lettre. Ingratitude & insolence avec laquelle il traite M. Descartes, dont il se fit Plagiaire après sa mort.*

Cependant la publication des Principes de la Philosophie de M. Descartes commençoit à produire ses effets, mais d'une manière conforme à la disposition différente où les esprits se trouvoient à l'égard du Philosophe. Tout le monde se picquoit de vouloir lire son livre: mais tout le monde n'étoit pas aussi sincère que M. Rivet sur l'intelligence qu'on en avoit. Cét homme faisoit profession d'être ami de M. Descartes; il avoit pris son parti contre Voetius son confrère dans l'affaire d'Utrecht; il s'étoit joint à M. de Zuytlichem & à M. Pollot pour l'y servir; & il ne faisoit point difficulté de se déclarer sectateur de sa Philosophie, pour imiter plusieurs Cartésiens avec lesquels il avoit à vi-

vre.



vre. Mais quoy qu'il fût au rang des Sçavans & des bons esprits du siècle ; quoy qu'il eût été long-têms Professeur dans l'Université de Leyde , Ministre de l'Eglise Françoisë , & qu'il fût encore actuellement Conseiller & Théologien du Prince d'Orange à la Haye , cela ne l'empêcha pas d'avouër humblement qu'il ne comprenoit rien dans les principes & les raisonnemens de M. Descartes. Il étoit trop tard à un vieillard de 73 ans de vie , occupé du spirituel de toute une Cour , de vouloir se remettre à l'étude de la Philosophie , & de jeter de nouveaux fondemens. M. de Sorbière qui luy rendoit quelquefois visite survint assez à propos lors qu'il en étoit à la lecture de ces Principes , non pas pour luy en donner l'intelligence , mais pour l'en délivrer par ses discours , & par un présent qu'il luy fit aux étreines de l'an 1645 du traité que M. Gassendi avoit fait contre les Méditations de M. Descartes. M. Rivet le reçût comme un gage de l'amitié de M. Gassendi , à qui il crut pouvoir faire sa cour aux dépens & à l'insçu de M. Descartes , avec lequel il n'avoit pas de liaison immédiate. Il manda donc dès le lendemain à M. Gassendi après les remerciemens qu'il luy faisoit de son beau présent , que le Public n'attendoit rien moins de luy contre les Principes de M. Descartes , que ce qu'il avoit donné contre ses Méditations. Le sieur Bornius d'Utrecht avoit déjà fait les mêmes sollicitations à M. Gassendi dès qu'il eût vû sortir ces Principes de la presse d'Elzevier ; & elles avoient été suivies de celles de plusieurs autres personnes , qui croyoient que ce seroit une chose curieuse & utile de voir aux mains les deux premiers Philosophes du siècle.

M. Gassendi s'en excusa principalement à M. Rivet , sur la crainte qu'il avoit de renouveler une playe qu'il croyoit fermée , ne jugeant pas qu'il fût honnête d'aller attaquer de gayeté de cœur un homme qui le laissoit jouir de son repos , & qui s'étoit abstenu d'insérer dans son dernier livre ce qu'il avoit promis d'y mettre contre ses Instances. Après ce qui s'étoit passé entre eux , M. Gassendi croyoit qu'il ne lui étoit plus libre d'écrire contre M. Descartes sans se rendre suspect de ressentiment ou de jalousie. Mais cette considération ne l'empêcha pas de décharger son cœur à M. Rivet

avec

1645.

Epist. ad Gassendi. tom. 6.  
oper. pag. 485.

Pag. 480.  
epist. Henr. Born. ad Gass. ibid.

Gass. epist. ad Rivet. pag. 217. tom. 6.  
oper.

1645.

Jugement  
que Gaf-  
fendi fait  
des Princi-  
pes de M.  
Desc.

Calomnies  
fondées sur  
la letr. au  
P. Dinet,  
& les Rép.  
à M. Ar-  
naud.

avec une ouverture, qui a fait juger que c'étoit moins la vo-  
lonté que les forces qui luy manquoient. » Le travail , dit-  
il, dont vous voudriez que je me chargeasse seroit assez in-  
utile , parce qu'il me paroît que l'ouvrage mourra devant  
son auteur. Je ne vois personne qui ait le courage de le lire  
jusqu'à la fin, rien n'est plus ennuyeux, il tuë son lecteur, & on  
s'étonne que des fadaïses ayent tant coûté à celuy qui les a  
inventées. Quant à moy , j'appréhende fort pour la témé-  
rité d'un homme qui entreprend par ces voyes de détrôner  
Aristote des Ecoles pour se mettre à sa place , & de faire  
une nouvelle Théologie pour la substituer à l'ancienne. On  
doit être surpris qu'un aussi excellent Géomètre que luy ait  
osé debiter tant de songes & tant de chimères pour des dé-  
monstrations certaines.

Ce jugement que M. Gassendi sembleroit avoir pronon-  
cé de sang froid sur les Principes de M. Descartes , trahis-  
soit un homme qui n'étoit peut-être rien moins que ce qu'il  
vouloit paroître. Il n'en étoit pas de même de celuy que  
les Jésuites faisoient de cet ouvrage. Il en reçût des témoi-  
gnages très-avantageux des principaux de leur Compagnie,  
jusqu'à lui donner des assurances que tout leur corps étoit pour  
luy & pour sa Philosophie. » J'ay reçu , dit-il à l'Abbé Picot ,  
des lettres du Père Charlet , du Père Dinet , du Père Bour-  
din , & de deux autres Jésuites , qui me font croire que *la*  
*Société veut être de mon parti.* Il n'étoit rien de plus glorieux  
ou de plus consolant pour M. Descartes que les éloges que  
deux personnes d'aussi grande considération qu'étoient le P.  
Charlet & le P. Dinet donnoient à ses ouvrages dans leurs  
lettres. Mais en considérant les marques d'estime & d'ami-  
tié dont celles du P. Bourdin étoient remplies , on ne peut  
s'empêcher d'opposer ce Père à M. Gassendi , qui s'est trou-  
vé son inférieur en matière de retour & de réconciliation ,  
quoy qu'il eût eu beaucoup moins sujet de s'offenser que ce  
Père. Aussi faut-il avouer que le Père Bourdin n'avoit pas  
de Sorbière qui l'irritât continuellement contre M. Descar-  
tes , & qui le mît en danger de perdre la qualité du plus doux  
des hommes, que l'on n'auroit point dû disputer à M. Gas-  
sendi sans ces fâcheuses épreuves.

La joye qu'eut M. Descartes d'apprendre qu'il fût si par-  
faitement

Lettre Ms.  
du 9 Févr.  
1645.

Voyez ces  
éloges dans  
la lettre Ms.  
à Picot.

faitement uni de sentimens & d'affection avec les Jésuites, fut un peu troublée par le dernier adieu que luy dit son intime ami le P. Mesland, qui avoit obtenu sa mission pour aller en Amérique travailler à la conversion des Infidèles. L'affliction que luy donna cette triste nouvelle ne luy ôta point la liberté de raisonner sur la résolution de ce Père, & sur la conduite même de ses Supérieurs. Il luy en récrivit en ces termes. » J'ay lû, dit-il, avec beaucoup d'émotion l'adieu pour jamais que j'ay trouvé dans vôtre lettre : & il m'auroit touché davantage, si je n'étois icy en un país où je vois tous les jours plusieurs personnes qui sont revenuës des Antipodes. Ces exemples si ordinaires \* m'empêchent de perdre entièrement l'espérance de vous revoir quelque jour en Europe. Encore que vôtre dessein de convertir les Sauvages soit très-généreux & très-saint, toutefois parce que je me persuade que pour l'exécuter on a seulement besoin de beaucoup de zèle & de patience, & non pas de beaucoup d'esprit & de sçavoir : il me semble que les talens que Dieu vous a donnez pourroient être icy plus utilement employez à la conversion de nos athées, qui se picquent de bon esprit, & qui ne veulent se rendre qu'à l'évidence de la raison. C'est ce qui me fait espérer qu'après que vous aurez fait quelque expédition aux lieux où vous allez, & conquis plusieurs milliers d'ames à Dieu, le même Esprit qui vous y conduit aujourd'huy vous ramènera, & je le souhaite de tout mon cœur.

M. Descartes recevoit de fréquentes nouvelles des grands fruits que faisoit la lecture de son dernier livre à Paris, où on l'assûroit que personne ne s'étoit encore élevé contre sa doctrine. Ses progresz n'étoient pas moindres en Hollande : & dès le mois de Février M. de Hoogheland luy avoit envoyé trois thèses différentes soutenues depuis peu à Leyde, & ne contenant que ses opinions. Ces succès le firent songer à faire imprimer les traductions Françoises de ses Méditations & de ses Principes. N'ayant pas remarqué tout l'empressement possible dans Elzevier pour ces éditions en nôtre langue, il prit des mesures avec M. Clerfelier & M. Picot pour les faire faire à Paris. Mais la version des Principes n'étoit pas encore achevée.

Lettr. M<sup>c</sup>.  
de Desc au  
P. Mesland.

\* Le P.  
Charlet  
son parent  
en étoit re-  
venu & a-  
voit été de.  
puis Pro-  
vincial &  
Assistant  
du Géné-  
ral.

Lettr. M<sup>c</sup>. à  
Picot du 9.  
Févr. 1645.  
Lettr. M<sup>c</sup>. à  
Clerfelier du  
même jour.

Elzevier se  
plaignoit du  
peu de debit  
des Principes,  
comme le  
Maire s'é-  
toit plaint au  
sujet des Es-  
sais.

1645.

*Momenta desultoria.*

V. la lettre Latine de M. Descartes à Henry Brunon, in Rescr. præliminarib. de Moment. desult.

\* Appellé maintenant Enguien.

V. son *Charlemagne* pag. 68 & suivantes, où l'on fait debiter le Cartésianisme à un Ange, &c.

In Rescript de Moment. Desultor. prælimin.

Henry Louis Habert Seigneur de Montmort & de la Brosse de l'Académie Française.

Ce fut vers le même têmes qu'il reçût le présent que M. de Zuytlichem luy fit de ses Poësies. Elles avoient paru dès l'année précédente sous le titre d'*Heures perduës* : & l'Auteur avoit donné commission pendant son absence au sieur Henry Brunon d'en faire tenir un des premiers exemplaires à M. Descartes, qui étoit alors en France, mais qui ne le reçût que quelques mois après son retour en Hollande. Parmi les belles pièces du Recueil se trouvent celles qu'on y lit sur les Principes de la Philosophie de M. Descartes, sur son axiôme *je pense donc je suis*, sur son nom, sur son portrait ; & ce qu'il a ajouté depuis sur sa mort. En général tout ce qu'il y a de philosophique dans ces poësies ne roule que sur la doctrine de M. Descartes. De sorte que M. de Zuytlichem a ôté à M. le Laboureur Bailly de Montmorency \* la gloire que plusieurs luy donnent en France, d'avoir été le premier Poëte Cartésien qui eût paru dans le monde. Le Père Merfenne dans le remerciement de l'exemplaire qui luy avoit été donné, témoigne à M. de Zuytlichem qu'il auroit fait encore autre chose si Dieu l'avoit fait Poëte comme ce Gentil-homme. » Je vous assure, dit ce Père, que si j'avois autant de génie pour la Poësie que vous, je mettrois toute la Physique de M. Descartes en vers, comme Lucrèce a fait celle de Démocrite. Mais je le ferois avec plus de grace que luy, car je vous imiterois : c'est-à-dire que j'en ferois une partie en vers héroïques, une autre en sapphiques, une autre en iambiques, &c. selon le caprice qui me prendroit.

Mais ce bon Père ne sçavoit pas encore alors que la Providence préparoit la veine de l'un des plus illustres Magistrats du Royaume pour donner à la Philosophie de M. Descartes plus que Lucrèce n'avoit donné à celle de Démocrite. Ce Magistrat étoit Monsieur de *Montmor* Maître des Requêtes, universellement connu pour son sçavoir, son esprit, & sa vertu. Il avoit une estime infinie pour la Philosophie & la personne de M. Descartes, qu'il sollicitoit par plus d'une sorte d'artifices de prendre un établissement à Paris ou dans le voisinage. Comme il avoit de beaux talens pour la poësie, il n'eut pas plutôt lû le livre des Principes de M. Descartes, qu'il voulut se donner le plaisir de les mettre en vers. Le Poëme latin qu'il en fit avoit pour titre

De

*De rerum Natura*: & M. de Sorbière prétendoit que » les pensées de M. Descartes y étoient plus aisées à entendre que dans les écrits de leur Auteur. Il ne pouvoit comprendre comment ce Poëte avoit pû trouver des mots dans la latinité ancienne pour les expliquer, parceque, selon luy, c'étoient toutes pensées nouvelles, qu'on n'avoit pas même eues en songe du tēms des Romains. Le Public jouïroit maintenant de ce beau Poëme Cartésien, si M. de Montmor avoit eu autant de considération pour luy, que le Chancelier de l'Hospital, le Président de Thou, & les autres illustres Poëtes de la Robe. Mais pour revenir aux Poësies de M. de Zuytlichem, il est bon de remarquer que la lecture des pièces de son Recueil, qui regardent la Philosophie de M. Descartes, étoit une espèce de préparatif à celle de ses Principes qui commencèrent à paroître incontinent après. Le sieur Adrien Heereboord Professeur en Philosophie dans l'Université de Leyde & sous-principal du collège théologique, ne trouva point de meilleur compliment à faire à M. de Zuytlichem, qu'en luy marquant qu'il avoit passé des amusemens de ses Poësies, auxquelles il avoit donné ses heures perduës, à l'étude sérieuse des Principes de la Philosophie de M. Descartes.

Ce M. Heereboord est celuy qui a introduit la Philosophie Cartésienne dans l'Université de Leyde à la faveur de M. Heydanus Ministre & Prédicateur célèbre, de M. Golius, de M. Schooten, & de quelques autres Professeurs qui s'étoient rendus eux-mêmes sectateurs de cette nouvelle Philosophie. Le zèle de M. Heereboord dans ses premières leçons n'étoit peut-être pas ardent au même degré de chaleur que celuy de M. Regius à Utrecht: mais il pouvoit être plus circonspect & mieux réglé. En effet lors que M. Descartes trouva de nouveaux Voetius dans l'Université de Leyde en la personne d'un Revius & d'un Triglandius, on peut dire que M. Heereboord ne gâta rien: & il continua ses leçons Cartésiennes avec succès, parce qu'il les faisoit sans bruit & sans faste, & qu'il avoit eu l'industrie de ne point se laisser mêler dans la passion des Théologiens.

Il auroit été à souhaiter pour M. Descartes que M. Regius eût gardé la même conduite à Utrecht, ou qu'il eût

Ll ij \* persévéré

1645.  
 « 1645.  
 « Sorbiere  
 « lettr. &  
 « disc. in IV.  
 « pag. 371.  
 «  
 «

*Legi, perlegi  
 desultoria tua  
 momenta, desultoriis horarum momentis. Nunc versor in virorum maximi Renati Descartes Philosophia Principiis evolvendis. Et verum fatebor, obstupesco, ita Naturam universam pandi ab hoc Heroë. Gratia sint Deo nostro Patri luminum, qui tantam hic nobis lucem affulgere voluit Phosphoro Cartesio, pro quo in merâ caligine versati videantur omnes antehac Philosophi.*  
 In Rescript. de Moment. Desultor. Const. Hugen. Sorbiere lettr. & disc. in IV. pag. 688.



1645.

*Quod homo sit  
ens per acci-  
dens, &c.*

*Quod anima  
rationalis sit  
modus corporis.*

Tom. I. des  
lett. pag. 431.

Lett. 33. M.  
de Reg. du 6.  
Juillet 1645.

persévéré du moins dans sa première docilité à l'égard de son Maître. Depuis qu'il s'étoit hasardé à dogmatiser de son chef sur l'union de l'Ame humaine avec le Corps, & sur quelques autres points délicats, il avoit donné beaucoup d'exercice à M. Descartes, qui par ses exhortations particulières & par les corrections qu'il avoit faites à ses thèses & à ses autres écrits, avoit tâché de retenir son esprit dans ses bornes. M. Regius s'étoit insensiblement écarté depuis ce têmes : & soit qu'il fût enfin retourné à son premier génie, soit qu'il cherchât quelque milieu pour se racommoder avec ses ennemis d'Utrecht, & s'assurer la paisible possession de sa chaire, il avoit pendant le voyage de M. Descartes en France dressé des Essais d'une Philosophie à sa mode, auxquels il prétendoit donner le titre de *Fondemens de Physique*. L'expérience qu'il avoit des bontez de M. Descartes luy fit croire qu'il luy passeroit cet ouvrage de la manière qu'il l'avoit composé. Il le luy envoya pour l'examiner, plutôt pour ne pas laisser périr sa coutume tout d'un coup, que pour profiter véritablement des leçons de son Maître. M. Descartes n'eut point la complaisance dont il s'étoit flaté. Il trouva dans ce dernier écrit plus de licence qu'il n'en avoit remarqué dans tous les autres : & au lieu d'envoyer à M. Regius les corrections des endroits qui en avoient besoin, comme il l'avoit pratiqué jusques-là, il luy manda nettement qu'il ne pouvoit donner une approbation générale à cet ouvrage, & qu'il renfermoit diverses choses qui ne luy plaisoient pas. Il ajouta que s'il étoit assez amoureux de ses sentimens particuliers pour ne pas suivre l'avis qu'il luy donnoit de supprimer ou de réformer entièrement son ouvrage, il seroit obligé de le desavouer publiquement, & de détromper le Public, qui avoit crû jusqu'alors qu'il n'avoit point d'autres sentimens que les siens.

M. Regius qui avoit déjà pris son parti, & qui s'étoit fortifié contre toutes sortes de remontrances, ne laissa point de remercier M. Descartes de ses avis : mais au lieu de les suivre comme auparavant, il se mit en devoir d'excuser son ouvrage, & d'en faire voir l'œconomie & les beautez à son Maître, comme si ces choses eussent échappé à ses réflexions. Il luy fit valoir sur tout sa méthode d'Analyse, & sa belle manière



nière de définir & de diviser. Il luy promit seulement de remédier à quelques obscuritez, quoiqu'elles pussent servir à assujettir davantage un lecteur, & à le rendre plus attentif aux difficultez. Et pour éviter les inconvéniens dont M. Descartes l'avoit averty, il luy envoya ce modèle d'avertissement au lecteur, pour être mis au bout de sa préface. *Pour détromper ceux qui s'imagineroient que les choses qui sont contenues dans cet ouvrage seroient les sentimens purs de M. Descartes, je suis bien aise d'avertir le Public qu'il y a effectivement plusieurs endroits où je fais profession de suivre les opinions de cet excellent homme ; mais qu'il y en a aussi d'autres où je suis d'une opinion contraire, & d'autres encore sur lesquels il n'a pas jugé à propos de s'expliquer jusqu'icy. C'est ce qu'il sera aisé de remarquer à tous ceux qui prendront la peine de lire les écrits de ce grand homme, & de les confronter avec les miens.* Pour tâcher de prévenir le desaveu public dont il croyoit que M. Descartes le menaçoit, il luy fit offre d'ajouter encore dans sa préface tout ce qu'il jugeroit à propos, parcequ'il appréhendoit ce desaveu comme une réfutation de son ouvrage, capable de l'étouffer, ou de le décrier dans sa naissance. Mais il ne parla point de retoucher au fonds de son ouvrage.

M. Descartes luy manda qu'il approuvoit fort la manière de traiter la Physique par définitions & divisions, pourvû qu'il y ajouta les preuves nécessaires. Mais il luy fit connoître en même tems qu'il ne luy paroissoit pas encore assez versé dans la Méthaphysique, ny dans la Théologie, pour entreprendre d'en publier quelque chose : & que s'il étoit absolument déterminé à l'impression de ses fondemens de Physique, il devoit au moins retrancher ce qui regardoit l'Ame de l'Homme, & la Divinité, & ne rien falsifier de ce qu'il empruntoit de luy : en un mot, qu'il luy feroit plaisir de ne le pas rendre participant de ses égaremens dans la Méthaphysique, ny de ses visions dans la Physique & la Médecine. Cette dernière lettre fit enfin lever le masque à M. Regius : & résolu de sacrifier l'honneur de son Maître au sien, il renonça tout de bon à sa discipline par une lettre assez cavalière, écrite du 23 de Juillet 1645, dans laquelle il voulut se décharger une bonne fois en ces termes. » Je ne

Tom. 1 des  
lett. pag.  
430, 431.

« Schisme de  
Regius.  
«

1645. „ nion qui regarde l'Homme , dont vous voudriez pourtant me  
 „ faire un crime. Car je ne vous en ay dit autre chose , sinon  
 Lettr. 34. „ qu'il est clair par l'Ecriture sainte que l'Ame raisonnable est  
 M<sup>c</sup>. de „ une substance immortelle : mais qu'on ne peut le prouver  
 Regius. „ par aucune raison naturelle , & que rien n'empêche qu'elle  
 Erreur que „ ne soit aussi bien *un mode du corps* qu'une substance qui en  
 M. Desc. „ feroit réellement distinguée. C'est en quoy je crois avoir af-  
 censuroit. „ fermé l'autorité de l'Ecriture en ce qui dépendoit de moy :  
 „ au lieu que ceux qui prétendent se servir des raisons naturelles  
 „ en cette occasion semblent se défier de cette autorité divine ;  
 „ & n'alléguant que de foibles raisons trahissent la cause de l'A-  
 „ me & des saintes Ecritures , par leur indiscretion ou par  
 „ leur malice. Ce n'est pas que je ne puisse pour l'amour de  
 „ vous retrancher de ce sentiment ce que vous jugeriez à pro-  
 „ pos : mais au reste vous vous feriez peut-être plus de tort  
 „ qu'à moy , si vous alliez publier par écrit ou de vive voix ,  
 „ que vous avez touchant la Métaphysique des sentimens éloi-  
 „ gnez des miens. Car l'exemple d'un homme comme moy , qui  
 „ ne passe point pour un ignorant dans votre Philosophie , ne  
 „ servira qu'à confirmer plusieurs personnes qui ont déjà des  
 „ sentimens fort différens des vôtres sur ces matières : & ils ne  
 „ pourront me refuser la qualité d'homme d'honneur voyant  
 „ que mes engagements passés avec vous ne m'empêchent pas  
 „ de m'éloigner de vos sentimens lorsqu'ils ne sont pas raison-  
 „ nables.

„ Vous ne ferez pas surpris de ma conduite, lorsque vous  
 „ sçaurez que beaucoup de gens d'esprit & d'honneur m'ont  
 „ souvent témoigné qu'ils avoient trop bonne opinion de l'ex-  
 „ cellence de votre esprit, pour croire que vous n'eussiez pas  
 „ dans le fonds de l'ame des sentimens contraires à ceux qui  
 „ paroissent en public sous votre nom. Et pour ne vous rien  
 Insulte „ dissimuler , plusieurs se persuadent icy que vous avez beau-  
 qu'il faut „ coup décrédité votre Philosophie en publiant votre Méta-  
 confronter „ physique. Vous ne promettiez rien que de clair, de certain,  
 avec le ju- „ & d'évident : mais à en juger par ces commencemens , ils  
 gement „ prétendent qu'il n'y a rien que d'obscur & d'incertain , &  
 qu'il avoit „ les disputes que vous avez eûes avec les habiles gens à l'oc-  
 porté au- „ casion de ces commencemens ne servent qu'à multiplier les  
 trefois des „ doutes & les ténèbres. Il est inutile de leur alléguer que vos  
 Méditat. „ raisonnemens  
 de M. Desc.

raisonnemens se trouvent enfin tels que vous les avez promis. Car ils vous répliquent qu'il n'y a point d'enthousiaste, point d'impie, point de bouffon qui ne pût dire la même chose de ses extravagances & de ses folies. Encore une fois, je consentiray que l'on retranche de mon Ecrit ce qui peut vous y déplaire, si vous le jugez à propos: mais après tout, je n'y vois rien qui puisse me faire honte, ou que je doive me repentir d'avoir écrit. Ainsi rien ne m'oblige à refuser l'impression d'un ouvrage de l'édition duquel on peut espérer quelque utilité. Pour vous, Monsieur, à qui j'ay déjà des obligations infinies, vous me permettrez de vous remercier de la bonté que vous avez eüe de lire mon livre, ou pour mieux parler, vôtre livre, puisqu'il est véritablement sorty de vous; & de la sincérité avec laquelle vous m'en avez dit vôtre sentiment. Vous agréerez aussi la liberté avec laquelle je viens de vous expliquer les miens, puisque cette liberté n'est que le fruit de l'amitié dont vous m'honorez.

Peut-être Aristote n'avoit-il jamais porté plus loin l'ingratitude envers son maître Platon. Peut-être Maxime le Cynique n'avoit-il jamais traité son maître Grégoire de Nazianze avec plus d'insolence. L'ingratitude & l'insolence ont souvent été la récompense dont les meilleurs Maîtres ont été payez par leurs Disciples dénaturez. Mais il falloit que parmy la corruption du genre humain M. Regius vint donner encore l'exemple de l'insulte, qui certainement est plus rare que les deux autres. Aussi falloit-il qu'il se distinguât dans sa nouvelle revolte contre M. Descartes d'avec les autres disciples, qui n'ont rien souffert pour la doctrine qu'ils avoient apprise des maîtres qu'ils ont abandonnez ensuite. M. Regius avoit été au hazard d'être *le premier martyr* de la doctrine de son maître, mais contant pour rien la perte de la gloire acquise par ses dangers & ses souffrances, il voulut signaler son Schisme par des outrages. Il fit plus en joignant l'injustice à la rebellion. Car après avoir retenu la plus grande partie de la doctrine de son maître pour s'en faire toujours le même honneur qu'auparavant, il la défigura & la corrompit dans la suite comme il luy plut : & sous prétexte que M. Descartes refusa tant qu'il vécut de la reconnoître pour sienne sous cet extérieur étranger, il s'en saisit après sa mort

Tom. 3. des  
lettr. p. 6.

Lettr. Ms. de  
M. Desc. à  
Mers. du 5  
Octob. 1646.

1645.

Beekman  
ayant fait res-  
titution du  
traité de la  
Musique de  
son vivant  
n'étoit plus  
plagiaire de  
M. Descartes.  
Tom. 3 des  
lett. p. 432,  
433.

mort en supprimant même son nom avec tant d'indignité que plusieurs ne le regardent pas moins comme le premier plagiaire de M. Descartes, que comme le premier rebelle d'entre ses disciples, ou le premier schismatique d'entre ses sectateurs. M. Descartes répondit aux insultes de M. Regius avec une douceur & une sagesse, qui auroit été capable seule de faire l'Apologie de ses sentimens & de sa conduite; & il ne voulut finir son commerce avec cet ingrat, qu'en luy donnant les avis les plus salutaires qu'on pût attendre d'un bon maître & d'un véritable amy.

## CHAPITRE VII.

*Traité de M. Descartes sur la nature des Animaux. Il s'applique de nouveau aux opérations anatomiques. Quelle étoit la bibliothèque & l'étude de M. Descartes. Il s'élève une dispute fameuse sur la quadrature du cercle entre les Mathématiciens du siècle. M. Descartes est engagé d'y prendre part. Il estime la quadrature du cercle impossible. Jugement qu'il fait du livre de Gregoire de saint Vincent. M. Chanui va en Suède en qualité de Résident. M. Descartes le void en passant. Amitié de M. Porlier avec M. Descartes. Preuves de la Religion & de la probité de M. Descartes. Il répond aux instances de M. Gassendi, & fait son traité des Passions. Desseins & projets de la Philosophie Morale de M. Descartes. Il se dégoûte du travail: il fait résolution de ne plus rien imprimer, & de ne plus étudier que pour luy.*

**M**R Regius résolu de pousser sa pointe pour l'impres-  
sion de son livre, tâcha de ne point s'écarter de la doctrine de M. Descartes, à la Métaphysique près. Pour conserver encore une ombre de liaison avec luy, il voulut retoucher le livre avant que de le mettre sous la presse, non pour en retrancher ce qui déplaisoit à M. Descartes, mais pour l'enrichir des observations nouvelles que son maître avoit faites depuis peu sur la nature des Animaux. Il avoit eu communication des mémoires que M. Descartes avoit dressés depuis l'édition de ses Principes, dans le dessein de faire

faire un juste traité des Animaux. Mais on peut dire que ce que M. Regius voulut mettre en œuvre n'étoit qu'une ébauche fort imparfaite de ce que M. Descartes méditoit sur ce sujet. Après le gain de son procez de Groningue, le desir d'exécuter son grand dessein l'avoit fait remettre aux opérations anatomiques avec une application nouvelle. Ce fut où il borna toute sa dépense & toutes ses facultez pendant cette année. Hors un voyage de quelques semaines qu'il fit à Leyde & à la Haye sur la fin de Juin & le commencement de Juillet, il ne sortit point de sa maison d'Egmond, où il se faisoit apporter d'Alcmaer & des autres endroits de son voisinage toutes sortes d'animaux propres à la dissection.

Ce fut durant le tems de ces occupations qu'il fut visité, non pas à Alcmaer comme l'a cru M. Borel, mais à Egmond, par un Gentil-homme des amis de M. de Sorbière qui luy demanda à voir sa bibliothèque, & qui le pria de luy dire quels étoient les livres de Physique qu'il estimoit le plus, & dont il avoit fait sa lecture la plus ordinaire. M. Descartes pour satisfaire la curiosité du Gentil-homme le conduisit sur le derrière de son logis, où étoit une espèce de gallerie ouverte par dedans la cour, & tirant le rideau il luy montra un veau à la dissection duquel il alloit travailler. *Voilà*, luy dit-il, *ma bibliothèque ; voilà l'étude à laquelle je m'applique le plus maintenant.* Cette réponse ne renfermoit rien de contraire à la vérité, ny à l'idée qu'il vouloit donner à son hôte pour répondre à sa pensée. Elle n'avoit aussi rien d'indigne de l'état de M. Descartes. Mais comme je ne voudrois pas la mettre au rang des plus admirables & des plus rares apophthegmes avec M. Borel, aussi serois-je très-éloigné de prendre une repartie si innocente & si naïve pour un témoignage de la vanité de M. Descartes, comme a fait M. de Sorbière, à qui il plaisoit assez rarement de prendre en bonne part les choses qu'il trouvoit les plus indifférentes dans notre Philosophe, lors même qu'il n'étoit pas question de faire sa cour à M. Gassendi. De la connoissance des Bêtes, M. Descartes passa à celle du Corps humain par les mêmes secours de l'Anatomie & de ses autres expériences : & il commença dès l'automne de cette année son traité séparé de

1645.

Lettr. Ms. du  
16 Juillet  
1645 à Tob.  
d'André.

Sorb. lettr. &  
dis. in 1v<sup>o</sup> p.  
689, & 690.

Borel. vit.  
comp. p. 16.

1645.

Tom. I des  
lettres. pag. 256.

l'*Homme*, & même celui de la *formation du Fœtus*, quoiqu'il n'eût pas achevé celui des *Animaux*. La fin de toutes ces études étoit de trouver les moyens de conserver la santé du corps humain, & de la rétablir lorsqu'elle se perd.

Il étoit né en  
1562, & mou-  
rut en 1647.

Il fit une petite diversion à cette étude par l'engagement où il se trouva avec les premiers Mathématiciens de l'Europe, de prendre part au fameux différent qui s'éleva en cette année entre *Longomontanus* & *Pellius* touchant la Quadrature du cercle. Longomontanus dont le nom étoit *Christianus Sévérini* Danois de nation étoit un vieillard de quatre-vingts-trois ans, à qui il ne restoit plus que vingt ou vingt-deux mois de vie. Il étoit encore actuellement Professeur des Mathématiques dans l'Université ou collège royal de Copenhague. Il s'étoit fait un nom considérable, premièrement par l'honneur qu'il avoit eû d'être le disciple du célèbre Tyco Brahé, & par l'avantage qu'il avoit eû de travailler sous luy aux observations astronomiques dans le fameux laboratoire d'Uranienbourg, & ensuite par l'édition d'un livre qu'il avoit publié l'an 1622, sous le titre d'*Astronomia Danica*. Le bon homme ne voulant pas se contenter de la gloire qu'il y a de connoître les astres, aspirait encore à celle de paroître Géomètre : & pour s'y signaler d'une manière plus éclatante, il avoit entrepris de démontrer la Quadrature du cercle, qui est l'écueil où les plus grands génies ont échoüé jusqu'icy. En quoy il ne fut pas plus heureux que les autres, malgré la bonne opinion qu'il avoit de son travail. Le sieur Jean Pell Anglois Professeur des Mathématiques au collège d'Amsterdam, y remarqua d'abord beaucoup de paralogismes : & voyant que le point de la difficulté consistoit dans la preuve d'un seul théorème, il en fit premièrement la démonstration par luy-même, & il voulut proposer la chose à tout ce qu'il connoissoit d'habiles Mathématiciens pour leur en demander leur sentiment. Ceux qui examinèrent la chose & qui luy envoyèrent leurs démonstrations furent M. de Roberval, M. le Pailleur, M. Carcavi, M. Mydorge, & le P. Mersenne revenu de son voyage d'Italie dès le commencement de Juillet ; Milord Candiche ou Cavendish, & M. Hobbes d'Angleterre ; Jean Adolphe Tafsius Mathématicien de Hambourg ; Jean Louis Wolzogen

Vit. Hob-  
bian. auctuar.  
pag. 15, & 16.

Lipstorp. spe-  
cim. Philos.  
Cartes. p. 14.

libre



libre Baron d'Autriche , Gentil-homme de la chambre du Roy de Pologne, Cartésien d'études, & Socinien de Religion ; le Père Bonaventure Cavalieri Italien Professeur des Mathématiques à Boulogne ; M. Golius Professeur à Leyde , & quelques autres Mathématiciens de Hollande. M. Descartes envoya aussi à M. Pell une courte démonstration sur le même sujet, qui servit à autoriser merveilleusement ce qu'il avoit avancé contre Longomontanus. Il y avoit longtêms que M. Descartes étoit convaincu que la Quadrature du cercle étoit impossible , & depuis qu'il en avoit fait la preuve par le moyen de sa Méthode & de son Analyse, il s'étoit abstenu de cette opération comme d'une chose impraticable & inutile. Les plus grands Géomètres du siècle avoient reconnu aussi la même chose avec le simple secours de l'Analyse de Viète. Mais un consentement si général ne fut point capable d'épouvanter le P. Grégoire de saint Vincent Jésuite de Flandre, qui nonobstant le mauvais succès de Longomontanus ne laissa pas de travailler à la Quadrature du cercle avec toute l'assurance d'un homme qui devoit réussir. A dire le vray, il y employa une méthode qui parut assez belle, & tout-à-fait nouvelle à quelques Sçavans du Nord : & il y apporta tant de travail & de soins qu'il en fit un fort gros livre imprimé deux ou trois ans après *in folio*. Cela renouvela la curiosité des Mathématiciens. On examina l'ouvrage du Père. M. de Roberval fut l'un de ceux qui s'y portèrent avec le plus d'ardeur , & il en fit une censure encore plus vigoureuse que n'avoit été celle de M. Pell contre Longomontanus. Il fut suivy du P. Mersenne qui se trouva plus hardy après luy à dire son sentiment sur cet ouvrage. Le plus grand éloge que ce Père crut devoir donner à l'Auteur, étoit d'*avoir composé un grand livre, & d'avoir cherché cette Quadrature par des chemins fort longs & déjà connus*. Mais il y avoit dans l'ouvrage d'autres choses assez nouvelles & dignes de quelques loüanges, dont néanmoins le P. Mersenne sembloit avoir affecté de se taire. Le jeune M. Huyghens fils de M. de Zuytlichem, qui s'étoit rendu très-habile dans les Mathématiques sous M. Schooten & M. Pell, examina aussi l'ouvrage, & trouva que l'auteur avoit exécuté son dessein avec plus de subtilité que de succès. Enfin , l'on voulut que

1645.

Lipstorp.  
Ibid.Lipstorp.  
Ibid.Tom. 3. des  
letr. de Desc.  
pag. 614.Lipstorp. spec.  
cim. Cart.  
P. 14.

1645.

Pag. 614, du  
3<sup>e</sup> tom. des  
lettr.Pag. 617, &  
618. *ibid.*Pag. 444. *ibid.*Pag. 458  
3<sup>e</sup> tom.Pag. 114. Re-  
lat. de Sorb. in  
VIII<sup>o</sup>.Pag. 614, &  
451.Pag. 451 au  
3<sup>e</sup> tom. des  
lettr. de Desc.

M. Descartes en dit son avis comme les autres, & il fallut que M. Schooten son ami luy envoyât le livre du P. Grégoire de saint Vincent pour le lire. Il se trouva conforme de sentiment avec M. de Roberval. Il en lût jusqu'à ce qu'il eût remarqué quelques paralogismes dans la Quadrature prétendue du cercle, & il ne trouva dans tout ce qu'il en lut que des propositions si simples & si faciles, qu'il jugeoit que l'Auteur avoit plus perdu de tēms à les écrire, qu'il n'avoit acquis de gloire à les inventer. Il semble que ce Père eût voulu sonder M. Descartes quelques années auparavant sur ce dessein: & celuy-cy avoit fait réponse à un amy commun qui s'en étoit mêlé, qu' » encore que les propositions du Père Jésuite qu'il luy avoit envoyées fussent très-vrayes, il n'espéroit pourtant pas qu'il en pût déduire la Quadrature du cercle comme il sembloit le prétendre. Le P. Grégoire de saint Vincent parut prendre en bonne part le jugement que M. Descartes & les autres firent de son ouvrage, & il témoigna quelques années après à M. de Sorbière que ce qu'il avoit débité dans son gros ouvrage avec tant d'étendue étoit plutôt pour exciter ceux qui viendroient après luy à mieux faire que par aucune pensée qu'il eût eue de n'avancer que des propositions tout-à-fait démontrées. Mais il trouva mauvais que le P. Mersenne eût enchéri sur M. de Roberval, & qu'en rapportant le mal qu'il en avoit oüy dire à celuy-cy, il se fût abstenu d'en dire d'ailleurs le peu de bien qu'il pouvoit y avoir remarqué: conduite qui ne luy paroissoit pas conforme à l'esprit de charité, qui est l'ame & la devise de la profession religieuse des Minimes. Il écrivit contre ce Père, & répondit en peu de mots au jugement qu'il avoit porté de son livre: mais il ne fit paroître son écrit que sous le nom de l'un de ses écoliers, comme nous l'apprenons de M. Carcavi.

Pendant que M. Pell agitoit dans Amsterdam la question de la Quadrature du cercle, il arriva à M. Descartes une occasion agréable de quitter sa solitude pour se rendre en cette Ville. M. Chanut son amy avoit été nommé par le Roy pour aller en Suède en qualité de Résident. Etant arrivé à Amsterdam avec sa famille au commencement d'Octobre, il écrivit à Egmond le iv du mois pour informer M. Descartes de

de ce qui le regardoit , & pour luy demander de ses nouvelles. M. Descartes quitta tout pour venir embrasser un ami de cette importance , & voir toute sa famille , particulièrement Madame Chanut sœur de M. Clerfelier. Il ne les quitta point pendant leur séjour en cette ville : & ce fut dans cet intervalle que M. *Porlier* qui étoit du voyage de Suède à la compagnie de M. Chanut vid M. Descartes qu'il n'eut jamais occasion de revoir une seconde fois de sa vie. M. *Porlier* qui s'étoit senti Cartésien dès la première lecture de ses ouvrages , s'entretenoit depuis long-têms du desir d'en connoître l'Auteur. Il l'étudia exactement dans ses conversations , comme il avoit fait dans ses livres ; & avec toute son application il ne put y remarquer rien qui luy parût suspect de cet athéisme & de cette irreligion prétendue , dont Voetius avoit répandu la calomnie jusqu'en France. Enfin pour ne s'en rapporter ny à ses livres ny à ses conversations , il en voulut chercher de nouveaux éclaircissemens , par le moyen de quelques personnes à qui M. Descartes fût entièrement indifférent , & qui eussent néanmoins d'assez grandes habitudes avec luy pour le connoître au naturel. Il trouva un Maître d'armes , qui s'étant venu rendre sur le bord de M. le Résident pour passer en Suède , parut surpris de rencontrer dans le port M. Descartes , qu'il se vantoit de connoître mieux que personne , pour l'avoir hanté souvent en différens endroits de la Hollande. M. *Porlier* se joignit au Maître d'armes , dans le dessein de le faire parler sur tout ce qu'il sçavoit de nôtre Philosophe sans précaution , & avec toute l'ouverture d'un homme qui ne se méfie de rien. Le Maître d'armes debuta par dire , que M. Descartes étoit un homme de beaucoup de Religion , d'une grande droiture de cœur , généreux & sincère dans ses amitez , libéral & charitable dans ses aumônes , exemplaire & exact dans les exercices de sa Religion , passant par toute la Hollande pour un homme qui faisoit beaucoup d'honneur à l'Eglise Romaine , & qui édifioit les Protestans du païs. M. *Porlier* fut ravi intérieurement d'apprendre que la calomnie de l'irreligion parût si mal fondée & si peu reçûe dans les lieux mêmes où on l'avoit fait naître : & voulant profiter de la belle humeur où il voyoit le Maître d'armes pour raconter , il l'engagea insensiblement

Relat. M<sup>r</sup>. de  
Porlier.

1645.

à continuer le récit qu'il luy fit de plusieurs particularitez de la vie que M. Descartes menoit en Hollande, & qui étoient toutes preuves différentes de la bonne conscience & de la probité de ce Philosophe chrétien. Il luy dit entre autres choses, que M. Descartes étoit un homme de bon conseil touchant la diversité des Religions pour quantité de personnes qui chancelloient depuis les révolutions du païs, & qui étoient en peine de résoudre le parti qu'ils devoient prendre. Il luy fit l'histoire d'un honnête homme, lequel quoique élevé dans la Religion catholique, s'étoit trouvé fort ébranlé par le changement général de son païs, & par le fâcheux exemple de diverses personnes de sa connoissance. Cét homme desiroit sur toutes choses de ne point perdre son ame, mais il étoit fort embarrassé sur les moyens de la conserver. Les doutes dont il se vid accablé le firent adresser à M. Descartes, qu'il ne connoissoit que comme une personne que l'on consultoit volontiers sur ces matières. M. Descartes sans le faire entrer dans la discussion des dogmes se contenta de luy demander s'il croyoit l'Eglise Protestante fort ancienne, & s'il en connoissoit les commencemens; s'il avoit oüy parler de la conduite & des motifs des nouveaux Réformateurs, de leur mission, de leur autorité & des moyens qu'ils avoient employez pour établir la réformation; s'il avoit remarqué dans les nouveaux Réformez plus de charité & plus de condescendance chrétienne, plus de patience, d'humilité, & de soumission aux ordres de Dieu. La personne qui n'étoit point déjà trop édifiée de plusieurs effets scandaleux de la nouvelle réformation en reconnut aussi-tôt l'illusion, & sur les conclusions que M. Descartes luy fit tirer de tout ce qu'il luy avoit fait avouer, il remit son ame dans les voyes du salut. M. Porlier n'oublia point cette histoire, estimant M. Descartes heureux d'avoir été calomnié pour la Vérité. Il fut admis dans son amitié en présence de M. Chanut, & il luy déclara que l'une des principales raisons qui l'avoient rendu sectateur de sa Philosophie, étoit qu'elle donnoit selon luy de grandes ouvertures pour expliquer tous les mystères de nôtre Religion d'une manière qui n'est ni dure ny forcée. M. Porlier se conserva toujours depuis dans cette amitié, tant par ses lettres que par celles

celles de M. Clerfelier ami de l'un & de l'autre. Il fit même dans la suite des objections à M. Descartes, pour luy faire voir combien il avoit de goût & de pénétration pour sa Philosophie : & la fatisfaction qu'il en reçut luy avoit fait concevoir le deſſein de compoſer un livre en faveur de cette Philosophie, auquel il auroit donné pour titre *antiqua Fides Theologia nova*, pour montrer que les principes de M. Descartes ſont plus commodes que ceux dont on ſe ſert vulgairement pour expliquer les myſtères de la Religion chrétienne. Mais ce deſſein a été traversé par une vocation de Dieu plus preſſante à d'autres emplois : & le tēms qui auroit été deſtiné à la compoſition de cēt ouvrage, s'eſt trouvé employé au ſervice des Pauvres dans l'adminiſtration de l'Hôpital général.

M. Descartes fut quatre jours avec M. Chanut dans Amſterdam : & l'ayant laiſſé le Lundy au ſoir 9 du mois d'Octobre dans le navire où il s'étoit embarqué pour la Suède, il s'en retourna fort ſatisfait à Egmond, où il paſſa l'hyver, qui fut fort rude cette année, à deux petits ouvrages de pur paſſe-tēms, parce que les plantes de ſon jardin n'étoient pas encore en état de luy fournir les expériences qui luy étoient néceſſaires pour continuer ſa Phyſique.

Le premier de ces ouvrages étoit la Réponſe qu'il avoit ſi long-tēms refusée au livre des Inſtances de M. Gaſſendi. Il la fit, non pas ſur le livre de M. Gaſſendi qu'il avoit lû avec un peu trop de négligence, & dans la réſolution de n'y rien trouver qui eût beſoin de réponſe ; mais ſur des extraits fidelles que quelques amis communs avoient faits des endroits qui méritoient le plus d'être réfutez. Il envoya cette Réponſe à Monsieur Clerfelier, qui préparoit une édition françoiſe de ſes Méditations avec les Objections & les Réponſes tant de la traduction de M. le Duc de Luynes que de la ſienne. Sa lettre d'envoy étoit dattée du 12 de Janvier de l'an 1646 : & ſur la connoiſſance qu'il avoit de la manière dont Monsieur Clerfelier en uſoit avec M. Gaſſendi qui étoit auſſi de ſes amis, il voulut le prévenir ſur quelques termes qui pourroient luy paroître un peu durs. Il le pria de conſidérer qu'il n'avoit pû traiter ſon adverſaire plus civilement *après les injures de ſon gros livre d'Inſtances* ; & qu'il auroit pû faire encore toute autre choſe, s'il n'avoit eu le deſſein

1645.

Tom. . pag.  
110. & ſuiv.Pag. 126.  
ibid.Lett. Mf. de  
Chanut.Lett. Mf. de  
Desc. du 15.  
Octobre 1645.Tom. I. des  
lett. pag.  
100.Bornii Epist.  
pag. 489. o-  
per. Gaſſend.  
tom. 6.Et pag. 499.  
ibid.Lett. Mf. de  
12. Janvier  
1646. à Cler-  
felier.

1645.  
1646.

Lettr. Mf. du  
20. Décembr.  
1645.

Instant. Gaf-  
send. adverf.  
Cartef.

Ces Instances  
avoient été  
imprimées  
chez Blaew-  
avec ses Dif-  
quisitiones ou  
Objections.

Lettr. Mf. de  
Desc. à Clerf.  
du 20. Dé-  
cemb. 1645,  
& du 12 Jan-  
vier 1646.

Lettr. Mf. du  
13. Févr.

Tom. 1. des  
lettr. p. 102.

Le 15 de Juin  
1646.

sein de l'épargner. Il luy recommanda sur toutes choses de ne laisser glisser le nom de M. Gassendi en aucun endroit de la nouvelle édition qu'il entreprenoit, ny dans ce qu'il luy envoyoit contre ses Instances, afin de luy ôter tout sujet de se plaindre qu'on l'eût voulu deshonoré. Il changea aussi de sentiment touchant les Objections de M. Gassendi, qu'il n'étoit point d'avis d'abord qu'on imprimât avec les Méditations françoises, parce que M. Gassendi avoit grondé de ce qu'on les avoit imprimé même en Latin chez Elzevier, comme si c'eût été contre son gré, quoique le P. Mersenne luy en eût alors communiqué les feuilles de l'avis de M. Descartes à mesure qu'on les imprimoit. Mais M. Clerfelier ayant bien voulu prendre la peine de traduire aussi ces Objections & la dernière Réponse de M. Descartes, se chargea de faire trouver bon à M. Gassendi qu'on imprimât le tout ensemble. Ce qui se fit à l'exception des Instances ou Repliques qui parurent trop grosses pour la forme du volume. Mais la Réponse de M. Descartes à ces Instances étoit si courte, qu'on jugea à propos de l'ajouter à la Réponse faite au premier Ecrit de M. Gassendi. M. Clerfelier obtint encore depuis, que non seulement le nom de M. Gassendi paroîtroit par tout par sa permission; mais qu'il adouciroit dans sa traduction certains termes de M. Descartes, qui bien que tolérables en Latin, auroient été capables de choquer en nôtre langue M. Gassendi, qu'il vouloit raccommo-der pour une bonne fois avec M. Descartes. Ce second service fut estimé ce qu'il valoit par M. Descartes, qui par une lettre du 23 de Février 1646 remercia M. Clerfelier de vouloir bien être tout à la fois son Traducteur, son Apologiste, & son Médiateur.

L'autre ouvrage qui occupa M. Descartes durant l'hyver de cette année au défaut de ses expériences de Botanique, étoit un petit traité de la nature des Passions de l'Ame. Son dessein n'étoit pas de faire quelque chose de fini qui méritât de voir le jour, mais seulement de s'exercer sur la Morale pour sa propre édification, & de voir si la Physique pourroit luy servir autant qu'il l'avoit espéré, pour établir des fondemens certains dans la Morale. C'est ce qu'il manda quelques mois après à M. Chanut, qui luy répondit de Stockholm en ces termes. » J'ay eu beaucoup de joye de  
voir



voir dans votre lettre un changement de ce dégoût que vous me témoignâtes à Amsterdam. Puisque vous avez écrit quelque chose des Passions de l'Âme, vous n'êtes plus en colère contre nous : vous ne vous tiendrez pas de nous faire encore plus de bien. Car je crois que je raisonne bien, jugeant qu'il n'est pas possible que ces actions les plus communes de l'Âme soient exactement connues, qu'on n'ait donné une grande atteinte à la nature de l'Âme même, & à sa liaison avec le corps, qui sont des mystères jusques à présent fort cachez. Ce dégoût dont M. Descartes avoit entretenu M. Chanut à son passage de France en Suède, regardoit également la composition & la publication de ses ouvrages. C'étoit un effet de la contradiction qu'on apportoit à ses écrits en les lisant, ou de l'indifférence qu'on avoit pour les lire. Jamais il n'imprima un livre dont il ne se repentît ensuite, n'étant plus en état pour cette fois de se vanger de l'ingratitude de ses lecteurs, ny de remédier à la négligence des autres : & pour combler sa mortification, ses Libraires n'étoient point honteux d'insulter encore à ses chagrins, & de se plaindre qu'ils n'avoient pas le débit de ses livres. Nous avons vû que dès la première impression de ses Essais il détesta sa qualité d'Auteur qui luy coûtoit la tranquillité de la vie. Lors qu'il revenoit de ses déplaisirs, & qu'il écoutoit d'un sens plus rassis ce que sa conscience & sa raison luy dictoient, il ne se repentoit plus d'avoir imprimé ce qui étoit passé : mais il prenoit de fortes résolutions sur l'avenir pour n'y plus retourner ; jusqu'à ce que quelque ami vint luy remontrer qu'il ne devoit pas regarder ses disciples ou ses lecteurs par leur nombre, ny refuser de faire du bien à ceux qui étoient bien disposez pour punir les autres. Depuis que M. Chanut luy eût remis le courage à Amsterdam, il étoit retombé dans son premier découragement après avoir fait sa dernière Réponse à M. Gassendi & son petit traité des Passions. Pour s'excuser du travail il avoit déclaré à cet excellent ami, qu'encore qu'il eût perdu toute envie de plus rien mettre au jour, il auroit pourtant été d'humeur à écrire, *si le dégoût qu'il avoit de voir combien peu de personnes daignoient lire ses écrits ne le rendoit négligent*. M. Chanut s'étant rendu l'avocat de ce *peu de personnes*, ne vint à bout de le vaincre

Nn \* qu'à

« 1 6 4 6.

« —————

« Lett. M<sup>lle</sup> de  
Chanut du

« 25. Aout

« 1646.

« Dépendan-

« ce de la

« Morale &

« de la Phy-

« sique.

Tom. 3. des

lett. pag. 522.

Tom. 2. des

lett. p. 214.

Tom. 1. des

lett. pag. 102,

103, 104, &

62.

V. cy-dessus,

Pag. 102. &

103. du tom.

1. des lett.

1646.

\* La Reine de Suède.

Tom. I.  
des lettr.  
pag. 104.

qu'à force de raisonnemens & de prières. Et pour le dédommager du petit nombre de ses lecteurs par le mérite & la qualité de ses disciples, il luy acquit la Reine de Suède, à qui il fit naître l'envie de lire ses ouvrages, & de le connoître. M. Descartes ne fut point insensible à tant de bons offices. Il en récrivit en ces termes à son ami. » Je n'ay jamais eu assez d'ambition pour desirer que les personnes \* de ce rang sçussent mon nom : & même, si j'avois été seulement aussi sage qu'on dit que les Sauvages se persuadent que sont les Singes, je n'aurois jamais été connu de qui que ce soit en qualité de faiseur de livres. Car on dit qu'ils s'imaginent que les Singes pourroient parler s'ils vouloient ; mais qu'ils s'en abstiennent, afin qu'on ne les contraigne point de travailler. Et parceque je n'ay pas eu la même prudence à m'abstenir d'écrire, je n'ay plus tant de loisir ny tant de repos que j'aurois, si j'eusses eu l'esprit de me taire. Mais puisque la faute est commise, & que je suis connu d'une infinité de gens d'école, qui regardent mes écrits de travers, & y cherchent les moyens de me nuire : j'ay grand sujet de souhaiter aussi de l'être des personnes de plus grand mérite, dont le pouvoir & la vertu me puissent protéger. J'ay oüy faire tant d'estime de cette Reine, qu'au lieu que je me suis souvent plaint de ceux qui m'ont voulu donner la connoissance de quelque Grand, je ne puis m'abstenir de vous remercier de ce qu'il vous a plu luy parler de moy. Mais j'ay peur que les écrits que j'ay publiez ne méritent pas qu'elle s'arrête à les lire, & qu'ainsi elle ne vous sçache point de gré de les luy avoir recommandez. Si j'avois traité de la Morale, j'aurois peut-être lieu d'espérer qu'ils pourroient luy être plus agréables : mais c'est dequoy je ne dois pas me mêler d'écrire. Messieurs les Régens de collèges sont si animez contre moy à cause des innocens principes de Physique qu'ils ont vûs, & tellement en colère de ce qu'ils n'y trouvent aucun prétexte pour me calomnier, que si je traitois après cela de la Morale, ils ne me laisseroient aucun repos. Car puis qu'un Père Jésuite a crû avoir assez de sujet pour m'accuser d'être sceptique de ce que j'ay réfuté les Sceptiques ; & qu'un Ministre a entrepris de persuader que j'étois athée sans en alléguer d'autres raisons, sinon que j'ay

tâché

M. Bourdin.

G. Voetius.

tâché de prouver l'existence de Dieu : Que ne diroient-ils point, si j'entreprendois d'examiner quelle est la juste valeur de toutes les choses qu'on peut desirer ou craindre ; quel sera l'état de l'Ame après la mort ; jusqu'où nous devons aimer la vie ; & quels nous devons être pour n'avoir aucun sujet d'en craindre la perte. J'aurois beau n'avoir que les opinions les plus conformes à la Religion , & les plus utiles au bien de l'Etat, ils ne laisseroient pas de me vouloir faire croire que j'en aurois de contraires à l'un & à l'autre. Ainsi je pense que le mieux que je puisse faire dorénavant sera de m'abstenir de faire des livres : & ayant pris pour ma devise *Illi mors gravis incubat , qui notus nimis omnibus , ignotus moritur sibi*, de n'étudier plus que pour m'instruire ; & ne communiquer mes pensées qu'à ceux avec qui je pourray converser en particulier.

“ 1646.  
 “ —————  
 “ Projet de  
 “ la Morale  
 “ de M. Desc.  
 “  
 “  
 “  
 “  
 “  
 “  
 “  
 “  
 “  
 “

## CHAPITRE VIII.

*Les Jésuites, quoique Péripatéticiens & attachez à la Scholastique, font compliment à M. Descartes sur sa Philosophie. Vaine appréhension de M. Descartes sur leur sujet, à l'occasion du P. Kircher, qui devint ensuite son ami. Amitié avec le P. Noël Jésuite. Son sentiment touchant le livre de Wendelinus sur la pluie rouge. Dispute sur les Vibrations avec M. Candische Anglois & M. de Roberbal. M. Descartes en belle humeur contre ce dernier, entreprend de censurer son Aristarque. Exercices entre M. Descartes & la Princesse Elizabeth aux eaux de Spa sur la vraie félicité de ce monde, sur le livre de Sénèque de Vitâ beatâ, & sur divers autres points de Morale. Edition du livre de Regius intitulé Fondemens de Physique. Sujets de mécontentement qu'en a M. Descartes. Mauvaise conduite de Regius, sur tout après la mort de M. Descartes dans la seconde édition de son livre.*

**D**ieu ne laissa point M. Descartes sans quelque consolation au milieu des déplaisirs qu'il avoit de voir ses écrits si mal reçûs parmi ceux qui étoient préoccupez des opinions de l'école. » Il reçût pendant toute l'année des

Tom. I. des  
lett. pag. 62.

N n ij \* complimens

1646. » complimens des Pères Jésuites , qu'il avoit toujours crû être  
 — » ceux qui se sentiroient les plus intéressés dans la publica-  
 » tion d'une nouvelle Philosophie , & qui , selon luy , auroient  
 » dû le luy pardonner le moins , s'ils avoient crû pouvoir y  
 » blâmer quelque chose. Ces nouveaux témoignages des Jé-  
 suites le tirèrent de l'inquiétude où il avoit été sur la fin de  
 l'année 1645 touchant leurs dispositions à son égard. Sur  
 le rapport que M. Naudé , un peu avant son retour de  
 Rome , avoit fait à M. Picot de la manière peu obligeante  
 dont le P. Kircher Jésuite Allemand avoit parlé de sa Philo-  
 sophie dans un nouveau livre , où il la confondoit mal à pro-  
 pos avec celle de Démocrite , il s'étoit imaginé trop légé-  
 rement que les Jésuites d'Allemagne & d'Italie ne luy vou-  
 droient pas de bien : & toute la bonne opinion que les Jé-  
 suites de France & des Pays-bas faisoient paroître pour elle  
 n'avoit point été capable de luy ôter cette pensée. Il en a-  
 voit écrit le xxix de Décembre de l'an 1645 à M. Picot ,  
 pour tâcher d'avoir des éclaircissemens là-dessus , & de se  
 fortifier contre toute fâcheuse aventure. Mais il scût depuis  
 que Kircher n'avoit point parlé au nom des autres : & il  
 jugea par la manière dont on luy marqua les études & les  
 qualitez de ce Père , qu'il ne devoit pas avoir l'esprit fort  
 propre à examiner une chose qui auroit requis beaucoup  
 d'attention , comme il croyoit qu'en demandoient ses écrits.  
 Le Père Kircher ne fut pas long-têms sans changer de sen-  
 timent à l'égard de M. Descartes , dont il rechercha l'ami-  
 tié par la médiation du P. Merfenne : & M. Descartes outre  
 des complimens & des recommandations de luy , reçût en-  
 core ce qu'il avoit écrit de la nature & des effets de l'ay-  
 man , & y fit quelques observations qui se sont trouvées après  
 sa mort parmi ses papiers.

Lettr. Mf. du  
29. Déc. 1645.  
à Picot.

Lettr. Mf. du  
4. May 1646.  
à Picot

Tom. 1. des  
lettr. Mff. au  
P. Merfenne,  
variorum.  
pag. 104.

Invent. des  
pièces Mff.

Et tom. 2. des  
lettr. p. 562.

Tom. 3. des  
lettr. pag. 58.  
& lettr. Mf. à  
Clarfevier de  
la fin de 1646.

Ce fut sur la fin de la même année que le Père Estienne Noël Recteur du collège de Clermont à Paris voulut l'assû-  
 rer de son amitié & de son estime , par le présent qu'il luy  
 fit de deux nouveaux livres de sa composition. L'un avoit  
 pour titre *Aphorismi Physici , seu , Physicæ peripateticæ princi-  
 pia breviter & dilucidè proposita*. L'autre s'appelloit *Sol flam-  
 ma , seu tractatus de sole ut flamma est , ejusque pabulo*. Ce der-  
 nier luy fut rendu avant l'autre par M. de Zuytlichem , à  
 qui

qui le P. Merfenne l'avoit adreffé. Il ne fut point infensible au plaisir qu'il eut de s'y voir citer avec éloge, & il ne fut point fâché de connoître par la lecture qu'il en fit, que *les Pères de la Compagnie de Jéfus ne s'attachent pas tant aux anciennes opinions, qu'ils n'en ofent propofer auffi de nouvelles.* Le Père Noël, quoique Péripatéticien de profession, n'étoit pas fort éloigné des fentimens de M. Descartes. C'est ce qu'il a donné lieu de croire par divers autres ouvrages qu'il a publiez depuis fur les rapports différens de la Phyfique nouvelle avec l'ancienne; fur la comparaifon de la pefanteur de l'air avec la pefanteur du vif-argent; fur le Plein de la nature contre l'opinion du Vuide. C'est au fujet de cette dernière opinion qu'il eut difpute avec M. Pascal le jeune en faveur de M. Descartes d'un côté, & des Péripatéticiens de l'autre. Ils s'écrivirent plus d'une fois, le P. Noël pour prouver qu'il n'y a point d'efpace qui ne foit un corps, M. Pascal pour nier l'impossibilité du Vuide: tous deux en des termes pleins de civilitez l'un pour l'autre, & d'estime pour M. Descartes. Le Père Noël, Lorrain de naiffance, étoit pour lors âgé de 65 ans, & il furvéquit plus de neuf ans à M. Descartes. Ils s'étoient apparemment connus à la Flèche, où le P. Noël avoit régenté avant que d'y être Recteur, & où il retourna pour y mourir après avoir été encore Recteur ailleurs, & vice-Provincial de fa province.

Ce fut auffi vers le même têmes que M. Descartes reçût le nouveau livre de la *Pluye rouge* ou *fanglante* qui étoit tombée à Bruxelles de la part de son Auteur, qui étoit du nombre de ces amis avec lesquels il avoit peu de communication, mais qu'il ne laiffoit pas d'estimer beaucoup. Cét Auteur étoit le fieur Godefroy Wendelin Curé de Herck & Chanoine de Condé, dont nous avons déjà eu occafion de parler. M. Descartes récrivit en ces termes à celui qui avoit pris la peine de luy faire tenir le livre, & qui l'avoit prié de luy en mander fon fentiment. » L'observation que contient le livre de *Pluvia purpurea* eft belle: & ayant été « faite par M. Wendelinus, qui eft homme fçavant aux Ma- « thématiques & de très-bon efprit, je ne fais point de doute « qu'elle ne foit vraye. Je ne vois rien auffi à dire contre les « raifons qu'il en donne, parce que dans ces fortes de matières, «

1646.

V. auffi la lettre Mf. de Desc. à Merf. du 23. Novembre 1646.

Lettr. Mf. de Bl. Pascal au P. Est. Noël du 29. Octobre 1647.

*De Pluvia purpurea* Bruxelles 1646. in 8°.



1646. » dont on n'a pas plusieurs expériences, c'est assez d'imaginer  
 — » une cause qui puisse produire l'effet proposé, quoiqu'il puisse  
 » se aussi être produit par d'autres, & qu'on ne sçache point  
 » la vraie. Ainsi je crois facilement qu'il peut sortir des exha-  
 » laisons de divers endroits de la terre, & particulièrement de  
 » ceux où il y a du vitriol, qui se mêlant avec l'eau de la  
 » pluie dans les nuës la rendent rouge. Mais pour assurer  
 » qu'on a justement trouvé la vraie cause, il me semble qu'il  
 » faudroit faire voir par quelque expérience, non pas com-  
 » ment le vitriol tire la teinture des roses, mais comment quel-  
 » ques vapeurs ou exhalaisons qui sortent du vitriol jointes à  
 » celles qui sortent du bitume se mêlant avec celles de l'eau  
 » de pluie la rendent rouge : & ajouter pourquoy les mêmes  
 » mines de vitriol & de bitume demeurant toujours aux mê-  
 » mes lieux proches de Bruxelles, on n'a cependant encore ja-  
 » mais remarqué que cette seule fois qu'il y soit tombé de la  
 » pluie rouge.

\* Arrivé  
 en Juillet  
 1645. car ce  
 Père retourna  
 encore l'hiver  
 suivant en  
 Italie, d'où il  
 ne revint qu'  
 au commen-  
 cement de  
 Septembre  
 1646.

Tom. 3. des  
 lettr. pag. »  
 487. &c. »

Pag. 491. *ibid.*

Depuis le retour du P. Mersenne en France\*, M. de Roberval oubliant peu à peu la résolution qu'il avoit prise de vivre en bonne intelligence avec M. Descartes après l'honneur qu'il avoit reçu d'une de ses visites à Paris, retournoit insensiblement à son génie inquiet, & parloit de ce que M. Descartes sçavoit, ou ne sçavoit pas, avec assez peu de précaution. M. Descartes en fut averty par des gens qui luy rendirent peut-être M. de Roberval plus criminel qu'il n'étoit, sans considérer qu'il y avoit plus de foiblesse naturelle que de malignité dans ses manières. On luy donna avis dès le commencement de l'an 1646 de deux principaux points sur lesquels M. de Roberval se vantoit de pouvoir luy faire de la peine. Le premier regardoit la question de Pappus, dont nous avons déjà été obligez de parler ailleurs : l'autre concernoit les *Vibrations*, ou la grandeur que doit avoir chaque corps de quelque figure qu'il soit étant suspendu en l'air par l'une de ses extrémités, pour y faire ses tours & retours égaux à ceux d'un plomb pendu à un filet de longueur donnée. La question des *Vibrations* luy fut proposée premièrement par le P. Mersenne, auquel il fit deux réponses, l'une le 21 de Février, l'autre le 2 de Mars; & ensuite par M. Candishe, qui étoit pour lors à Paris. Il envoya la solu-  
 tion



tion de la question à ce Seigneur le xxx de Mars, luy marquant la crainte de pouvoir encore moins le satisfaire que les autres n'avoient pû faire, parceque ses raisonnemens ne s'accordoient pas avec les expériences que ce Seigneur avoit pris la peine de luy envoyer. Il le pria d'attribuer au zèle qu'il avoit pour luy obéir, la hardiesse qu'il avoit eüe de déterminer ainsi des choses qui dépendent de l'expérience, sans en avoir fait l'épreuve auparavant. M. Candishe communiqua la lettre qu'il avoit reçüe de M. Descartes à M. de Roberval, qui y fit aussi-tôt des observations que ce Seigneur Anglois ne manqua point d'envoyer à M. Descartes. Il en reçût la réponse quelque tēms après : & M. Descartes voyant que M. de Roberval s'appuyoit principalement sur ses expériences touchant les Vibrations des triangles, il manda au P. Mersenne par une lettre du 20 d'Avril, „ qu'il ne présuinoit pas assez de luy-même pour entreprendre d'abord de rendre raison de tout ce qu'on peut avoir expérimenté. Mais qu'il croyoit que la principale adresse qu'on pût employer dans l'examen des expériences consistoit à choisir celles qui dépendent de moins de causes diverses, & dont on peut le plus aisément découvrir les vraies raisons. La dispute ne finit point avec l'année 1646. M. de Roberval l'entretenoit avec d'autant plus d'avantage qu'elle faisoit alors le point de sa Profession qu'il examinait actuellement pour ses écoliers. Quoiqu'il parût y procéder d'assez bonne foy, & que M. Candishe & le P. Mersenne ne l'excitassent à continuer la dispute que pour en faire naître un plus grand bien par quelque nouvelle découverte, il ne laissa point de mettre en mauvaise humeur M. Descartes, qui auroit voulu finir de bonne heure, & qui n'étoit pas content de se voir obligé de continuer pour M. de Roberval ce qu'il n'avoit commencé que pour le P. Mersenne & M. Candishe. Mais quoiqu'il eût renoncé aux Mathématiques depuis plusieurs années, il ne les avoit pas encore tellement oubliées qu'il ne luy fût très-facile de faire l'analyse de la règle de M. de Roberval pour les Vibrations des triangles, & de montrer que de la manière qu'il la proposoit elle étoit *comme une étrivière qui s'allonge & s'accourcit autant que l'on veut ; ou comme les Oracles de la Déesse de Syrie* qui

1646.

M. Descartes étoit aussi a-  
luy très parti-  
culier du  
Marquis de-  
puis Duc de  
Newcastle son  
frère.

Lettr. Mss. à  
Mers. du 14  
Décembre  
1646.

Elles se trou-  
vent à la page  
498. du 3. tom.  
Pag. 505.  
ibid.

“ Pag. 519;  
“ 520, ibid.

“

“

“

“

“

“

Pag. 511, 514;  
& 517. ibid.

Lettr. Mss. de  
Desc. à Mers.  
du 5 & du 12  
Octobre & du  
2 de Novem-  
bre 1646.

Pag. 509. &c.  
ibid.

1646.

qui pouvoient se tourner en tous sens. Il ne nioit pourtant pas qu'elle ne pût s'accorder avec l'expérience : mais il faisoit voir que dans ces sortes de matières les expériences ne pouvoient jamais être fort exactes.

Dans la Géométrie imprimée en 1637.

Pag. 487. du 3. vol. des Lettr.

Livre de M. de Roberval imprimé depuis peu sous ce nom.

Elle est au 3. tom. des Lettr. pag. 523. &c.  
1. Le livre de Galilée.  
2. L'Aristarque.  
3. Car la Géostatique de Beauprand l'intéressoit.  
4. Et le jugement des Lettr. de Balzac est plutôt un éloge qu'une censure.

Pag. 520 du 3. vol. & pag. 537.

Quant à l'autre point sur lequel M. de Roberval auroit été d'humeur à tourmenter M. Descartes qu'il accusoit de n'avoir pas résolu la question de Pappus, il ne fut pas agité, parceque M. de Roberval ne voulut point déclarer le sens différent de celui de M. Descartes, qu'il prétendoit avoir trouvé par la solution de cette question. M. Descartes le fit prier néanmoins par le Père Mersenne de vouloir le mettre par écrit, afin qu'il pût le comprendre plus facilement. Et pour l'engager en galant homme à ne luy pas refuser cette faveur, il offrit en récompense de l'avertir des principales fautes qu'il avoit remarquées dans son *Aristarque*, touchant le système du monde. Le Père Mersenne, qui depuis longtemps sollicitoit M. Descartes de porter son jugement sur ce livre, dont il luy en avoit envoyé deux exemplaires à différentes fois dans cette intention, ne laissa point tomber cette offre : & M. Descartes se voyant sommé de sa parole par l'ordinaire suivant, ne pût refuser à ce Père la censure de l'*Aristarque* qu'il luy envoya en latin dès le xx d'Avril 1646. C'étoit pour la seconde fois que M. Descartes se mêloit de censurer les ouvrages d'autrui qui ne le regardoient pas. Mais c'étoit en l'une & l'autre occasion l'effet des importunités de ses amis. Car il avoit un vray déplaisir lorsqu'il ne pouvoit sans blesser la vérité porter un jugement des écrits qu'on luy donnoit à examiner qui pût plaire à leurs Auteurs. La principale des fautes qu'il avoit remarquées dans ce faux *Aristarque*, & qui régnoit par tout le livre, étoit, que les choses que M. de Roberval avançoit & supposoit pour en expliquer d'autres, étoient moins probables, moins évidentes, moins simples, ou enfin moins connues de quelque manière que ce fût, que celles qu'il vouloit expliquer par leur moyen ; & qu'avec cela ce qu'il avoit voulu conclure ne suivoit pas de ses suppositions. Il se contenta d'envoyer au P. Mersenne l'examen des quatre premières pages de ce livre, rebuté du grand nombre de fautes qu'il auroit dû remarquer dans le reste. Mais il accompagna cet écrit d'un autre jugement qu'il faisoit

faisoit de l'esprit & de la capacité de M. de Roberval, à qui il ne laissa qu'une gloire fort médiocre, nonobstant la grande réputation que ce Géomètre s'étoit acquise dans Paris. M. de Roberval ne dissimula point son chagrin lorsque le P. Merfenne luy eût fait voir la censure des premières pages de son Aristarque. La crainte que M. Descartes ne la continuât le fit passer à des menaces mêlées d'invectives qui devoient être suivies sur la certitude de ses promesses, d'une réponse à cette censure, d'un examen rigoureux de sa Géométrie, & d'une réfutation de ses Principes. C'étoit au moins pour l'obliger à donner ce qu'il promettoit depuis sept ans contre sa Géométrie, que M. Descartes avoit usé de ce stratagème. Mais toute la colère de M. de Roberval s'évapora en discours frivoles : & quoy qu'il se vantât éternellement d'avoir dans son cabinet de quoy faire des leçons à M. Descartes, jamais il n'eut le courage de rien produire, ny pour la défense de son Aristarque, ny contre la Géométrie, ny enfin contre les Principes de M. Descartes.

M. de Roberval eut de quoy se consoler de la sévérité de la censure que M. Descartes avoit faite de son livre dans la manière dont Sénèque fut traité vers le même têmes : sur tout s'il considéroit qu'il n'étoit pas de meilleure condition que ce Philosophe, & qu'il avoit sur luy le privilège des auteurs vivans, c'est-à-dire, l'avantage de pouvoir se plaindre & se corriger. M. Descartes se trouvant en humeur de faire des jugemens de livres lorsque la Princesse Elizabeth luy demanda de quoy s'entretenir aux eaux de Spa, ne put imaginer rien de plus propre à divertir cette Princesse Philosophe dans ses disgrâces & dans ses remèdes, que le livre de Sénèque touchant *la vie heureuse*, sur lequel il s'avisa de faire des observations en sa considération tant pour luy en faire remarquer les fautes, que pour luy faire porter ses pensées encore au-delà de celles de cet Ancien. Voyant augmenter de jour en jour la malignité de la Fortune qui commençoit à persécuter personnellement cette Princesse, il s'étoit attaché depuis quelque têmes à l'entretenir souvent dans ses lettres des moyens que la Philosophie pouvoit luy fournir pour être heureuse & contente dans cette vie : & il avoit entrepris de luy persuader que nous ne sçau-

1646.

Pag. 536.  
ibidem.Tom. I. des  
lettres. pag. 7.  
8.

1646.

Ce jugement du livre de Sénèque est renfermé dans la IV, la V, & la VI, Lettr. du 1. volume.

Pag. 13 & suiv.

rions avoir que de nous-mêmes cette félicité naturelle que les ames vulgaires attendent en vain de la Fortune. Lorsqu'il choisit le livre de Sénèque *De la vie heureuse*, pour le proposer à la Princesse dans la vûë d'un entretien qui pourroit luy être agréable & divertissant pendant le tēms que les Médecins luy avoient recommandé de n'occuper son esprit à rien qui pût le travailler, » il eut seulement égard à la réputation de l'Auteur & à la dignité de la matière, sans songer à la manière dont il l'avoit traitée. Mais l'ayant considérée depuis, il ne la trouva point assez exacte pour mériter d'être suivie. Pour donner lieu à la Princesse d'en pouvoir juger plus aisément, il luy expliqua d'abord de quelle sorte il croyoit que cette matière eût dû être traitée par un Philosophe tel que Sénèque, qui n'étant point éclairé de la foy, n'avoit que la raison naturelle pour guide. Ensuite il luy fit voir » comment Senéque eût dû nous enseigner toutes les principales vérités dont la connoissance est requise pour faciliter l'usage de la vertu, pour régler nos desirs & nos passions, & jouir ainsi de la béatitude naturelle : ce qui auroit rendu son livre le meilleur & le plus utile qu'un Philosophe Payen eût sçû écrire. Après avoir marqué ce qu'il luy sembloit que Sénèque eût dû traiter dans son livre, il examina dans une seconde lettre à la Princesse ce qu'il y traite, avec une netteté & une force d'esprit, qui nous fait regretter que M. Descartes n'ait pas entrepris de rectifier ainsi les pensées de tous les Anciens. Les réflexions judicieuses que la Princesse fit de son côté sur le livre de Sénèque portèrent M. Descartes à traiter dans ses lettres suivantes des autres questions les plus importantes de la Morale, touchant le souverain Bien, la liberté de l'Homme, l'état de l'Ame, l'usage de la Raison, l'usage des Passions, les actions vertueuses & vicieuses, l'usage des biens & des maux de la vie. Ce commerce de Philosophie morale entre le Maître & la Disciple fut continué par la Princesse depuis son retour des eaux de Spa avec une ardeur toujours égale au milieu des traverses de sa vie; & rien ne fut capable de le rompre que la mort de M. Descartes.

La joye qu'il eut de voir sa Philosophie si heureusement cultivée par la Princesse fut un peu tempérée par la mortification qu'il eut de voir paroître enfin le livre de M. Regius

gius dédié au Prince d'Orange, sous le titre de *Fundamenta Physicæ*. Il trouva que l'Auteur n'avoit rien retranché des erreurs qu'il luy avoit fait voir sur ce qui regardoit la Méta-physique; & qu'en ce qu'il avoit écrit de Physique & de Médecine, il avoit estropié ou corrompu à sa manière la plûpart des choses qu'il avoit empruntées de la Philosophie Cartésienne. M. Regius crut pouvoir appaiser M. Descartes par le moyen d'une préface dans laquelle il luy rendit une partie des devoirs & de l'honneur qu'il luy devoit. Mais M. Descartes qui auroit de bon cœur sacrifié tous les éloges qu'il en reçût à la Vérité, dont il luy avoit si inutilement recommandé les intérêts, tomba dans un chagrin qui le fit résoudre à desavouer publiquement cet ouvrage, pour ôter promptement au Public la pensée où il étoit que ces fondemens de Physique devoient être ceux de la Philosophie Cartésienne. C'est à quoy il se crut d'autant plus obligé, qu'il avoit luy-même contribué innocemment à cette erreur publique par les éloges dont il avoit honoré M. Regius en écrivant contre Voetius. Il prit occasion de l'édition françoise qui se fit de ses Principes à Paris l'année suivante pour publier ce desaveu en ces termes. Je l'ay éprouvé, dit-il, dans l'un de ceux qu'on a crû le plus vouloir me suivre, & dont j'avois écrit même en quelque endroit que je m'assûrois tant sur son esprit que je ne croyois pas qu'il eût aucune opinion que je ne voulusses bien avouer pour la mienne. Car il publia l'an passé un livre intitulé *Fundamentum Physicæ*, où, encore qu'il semble n'avoir rien mis touchant la Physique & la Médecine qu'il n'ait tiré de mes écrits, tant de ceux que j'ay publiez, que d'un autre encore imparfait touchant *la nature des Animaux* qui luy est tombé entre les mains, toutefois à cause qu'il l'a mal transcrit, qu'il en a changé l'ordre, & qu'il a nié quelques vérités de Métaphysique sur lesquelles toute la Physique doit être appuyée, je suis obligé de le desavouer entièrement. C'est aussi ce qui me fait prier les lecteurs de ne m'attribuer jamais aucune opinion, s'ils ne la trouvent expressément dans mes écrits: & de n'en recevoir aucune pour vraie, ny dans mes écrits, ny ailleurs, s'ils ne voyent très-clairement qu'elle est déduite de mes vrais principes. Ceux qui n'ont lû l'histoire de ce

1646.

Born. epist.  
ad Gassend.  
p. 498, 499.

Epist. ad ce-  
leb. Voet.

Préf. de la  
» trad. des  
» Princip.  
» Tepel. pag.  
» 68.



1646.

Pag. 687.  
des lettr.  
& disc. de  
Sorb. édit.  
in IV.

\* Sorbière  
écrivait ce-  
la en 1657.

En 1654.

Lettr. Ms. de  
Reg. à Clerf.  
du 19. Octob.  
1659. & du 19  
Févr. 1663.

Lettr. Ms. de  
Christ. Huy-  
gens à Mer-  
senn. de l'an  
1646. du 21.  
Août.

mécontentement de M. Descartes que dans les relations de M. de Sorbière, croyent sur sa parole, » que Regius se hâtant d'établir la nouvelle Physique, publia *un ouvrage qui prévint les œuvres de son Maître. Car ces œuvres ne parurent pas si-tôt.* De sorte que M. Descartes prenant occasion du mélange de quelques opinions particulières de Regius parmi les siennes, désavoua *son client*, & le voulut faire passer pour ignorant dans ses principes contre ce qu'il avoit dit auparavant, & nonobstant la soumission avec laquelle Regius le reconnoît toujours \* pour son Maître. Mais M. de Sorbière s'étoit assez bien accoutumé à ne dire ny vérité ny fausseté qui fussent obligantes pour M. Descartes. Il sera plus aisé à ceux qui savent que les ouvrages de M. Descartes ont précédé celui de M. Regius, de remarquer la fausseté du récit de M. de Sorbière, que de comprendre la négligence avec laquelle cet homme recueilloit ce qui luy tomboit sous la vûë. M. de Sorbière n'étoit pas mieux instruit de *la soumission avec laquelle M. Regius reconnoissoit toujours M. Descartes pour son Maître* après sa mort, que de la date de leurs ouvrages. Il est vrai qu'ils continuèrent de se traiter de leur vivant en termes de civilité & d'estime. Mais M. Descartes n'étant plus au monde, M. Regius donna lieu au Public de croire qu'il avoit entièrement oublié son Maître & ce qu'il luy devoit en rayant son nom de la seconde édition de son livre, d'où il retrancha aussi tous les éloges & les marques de soumission & de reconnaissance dont il l'avoit honoré dans la première. Cette ingratitude fut consommée par la défense que M. Regius fit à M. Clerfelier d'imprimer ses lettres à M. Descartes, & par le mépris qu'il affecta de faire paroître pour ses ouvrages postumes. Mais malgré le désaveu de M. Descartes, malgré les malversations de M. Regius, le Public s'est toujours obstiné à reconnoître le livre de celui-cy pour un ouvrage Cartésien, sauf à laisser passer les sentimens de M. Regius sur la nature de l'Ame pour une hérésie dans la Philosophie de M. Descartes. Néanmoins toute la bonne opinion que M. Huyghens & la plupart des autres Hollandois ont eue du livre de M. Regius ne doit pas nous persuader que l'on puisse y puiser le Cartésianisme comme dans une source

ce



ce qui ne soit pas impure. Les Affertions de M. Descartes s'y trouvent à la vérité, mais en mauvais ordre & sans leurs vraies preuves : de sorte qu'elles y paroissent paradoxes. Ce qui est mis au commencement ne peut être prouvé que par ce qui est vers la fin. Tout ce qui regarde la Métaphysique est directement contraire aux opinions de M. Descartes : & quoique tout ce qu'il y a de Physique fût emprunté de luy, il y remarquoit pourtant beaucoup de choses qu'il estimoit fausses de la manière que Regius les avoit écrites, parce qu'il les avoit mal comprises. Il n'accusoit pas Regius d'avoir manqué d'intelligence pour ses ouvrages imprimez, mais d'avoir eu la demangeaison d'insérer dans son livre ce qu'il avoit pris d'une copie très-défectueuse de son traité des Animaux, qui n'étoit pas encore achevé, & qu'il n'avoit pû comprendre, tant pour cette raison, que par ce que les figures du traité luy manquoient. Voila quel a été sans doute le fondement de la bévûe de M. de Sorbière, que nous avons remarquée ; & voicy l'éclaircissement que M. Descartes en donna à la Princesse Elizabeth après l'avoir prévenue sur ce que nous venons de rapporter. » Regius n'a inféré, dit-il, presque rien dans son livre qui soit de luy, & peu de choses de ce que je n'ay point fait imprimer. Mais il a manqué à ce qu'il me devoit, en ce que faisant profession d'amitié avec moy, & sçachant bien que je ne desirois point que ce que j'avois écrit touchant la description de *l'Animal* fût divulgué, justes-là que je n'avois pas voulu le luy montrer, m'en étant excusé sur ce qu'il ne pourroit s'empêcher d'en parler à ses disciples s'il l'avoit vû, il n'a pas laissé de s'en approprier plusieurs choses. Ayant trouvé moyen d'en avoir une copie à mon inscû, il en a particulièrement transcrit tout l'endroit où je parle du mouvement des muscles, dont il a rempli deux ou trois pages qu'il a répétées deux fois mot à mot dans son livre, tant il avoit peur de l'omettre. Néanmoins il n'a pas entendu ce qu'il écrivoit. Car il en a omis le principal, qui est que les esprits animaux qui coulent du cerveau dans les muscles, ne peuvent retourner par les mêmes conduits par où ils viennent. Sans cette observation tout ce qu'il écrit ne vaut rien : & parce qu'il n'avoit pas ma figure,

« 1646.

« ———  
« Tom. 1.  
« des lettr.  
« de Desc.  
« pag. 71.« Tom. 2. pag.  
« 335. des lettr.« Pag. 71. &c.  
« supr. tom.  
« 1.

1646. » il en a fait une qui montre clairement son ignorance. On  
 » dit qu'il a un autre livre de Médecine sous la presse, où je  
 » m'attens qu'il aura mis tout le reste de mon Ecrit, selon qu'il  
 » aura pû le digérer. Il en auroit pris sans doute beaucoup  
 » d'autres choses s'il en avoit eu le loisir : mais j'ay sçû qu'il  
 » n'en avoit eu une copie que lorsque son livre achevoit de  
 » s'imprimer. Mais comme il suit aveuglément ce qu'il croit  
 » être de mes opinions en tout ce qui regarde la Physique ou  
 » la Médecine, encore même qu'il ne les entende pas : de  
 » même il y contredit aveuglément en tout ce qui regarde  
 » la Métaphysique, dont je l'avois prié de ne rien écrire, par-  
 » ce que cela ne sert point à son sujet, & que j'étois assuré  
 » qu'il n'en pouvoit rien écrire qui ne fût mal. Néanmoins je  
 » n'ay rien obtenu de luy, sinon que n'ayant pas dessein de  
 » me satisfaire en cela, il ne s'est plus soucié de me desobliger  
 » aussi dans d'autres choses.

Pag. 431. du  
 1. tom. des  
 Lettr.

## CHAPITRE IX.

*Amitié particulière de M. Descartes avec M. de Hooghelande. Gentil-homme catholique Hollandois. Elogé de ce Gentil-homme. Sa charité pour les pauvres & pour les malades. Ses études. Il dédie un livre à M. Descartes, dont il avoit embrassé tous les sentimens. On confond M. de Hooghelande avec M. Descartes à Rome. Etat des amis de M. Descartes à la Haye après la retraite de la Princesse Elizabeth sa disciple. De M. de Béclin. De M. Brasset. De M. le Comte de Dhona. De M. Pollot. Erektion de l'Université ou plutôt Ecole illustre de Breda par le Prince d'Orange. On y établit le Cartésianisme. Elogé de M. Huyghens fils de M. de Zuytlichem. Philosophie du P. Fabri jésuite. Mort du P. Nicéron Minime. Amitié de M. Descartes avec M. le Comte, qui luy fait des objections sur ses Principes. M. Picot y répond, & ensuite M. Descartes.*

**D**Ans le têmes que M. Regius faisoit éclater son schisme d'avec M. Descartes : M. de Hooghelande son ami, son hôte à Leyde, & son correspondant pour les lettres & les paquets qu'on luy envoyoit à Egmond, donna au Public des.

Corneilius van  
Hooghlandt.

Sorb. lettr. &  
relat. in VIII<sup>e</sup>  
pag. 138.

Sorb. lettr. &  
discours in  
IV. pag. 444,  
445.

“  
“  
“  
“  
“  
“  
“  
“  
“  
“  
“

des marques de son union étroite avec luy. Leur amitié étoit l'une des plus anciennes & des plus fortables que M. Descartes eût contractées en Hollande. M. de Hooghelande étoit un Gentil-homme Hollandois mais Catholique, de l'une des plus anciennes familles du pays. L'amour qu'il avoit pour le prochain luy avoit fait consacrer son bien à l'usage des malades & des pauvres de quelque secte qu'ils fussent. Son bien n'ayant point paru suffisant pour satisfaire sa charité, il voulut employer encore les talens de son esprit à leur service. De sorte qu'il se mit à exercer une Médecine charitable dans le pays, ne demandant aux pauvres malades qu'une fidèle relation du succès de ses remèdes. L'exemple de M. Descartes, dont toute l'application ne tendoit qu'à l'utilité du genre humain dans la perfection de la Mécanique & de la Médecine, luy avoit merveilleusement augmenté le courage : & s'étant rendu sectateur de sa Philosophie de bonne heure, il avoit fait d'assez grands progres dans la Médecine en travaillant sur ses principes. M. de Sorbière qui a fait ses éloges en plus d'une rencontre, & qui luy donne la qualité de *fort homme de bien, loüant Dieu de toutes choses*, témoigne que par le moyen de ses trois Elémens il voyoit des raisons de tous les phénomènes qui luy faisoient espérer de remédier aux plus fâcheux accidens. Il dit que pendant son séjour de Hollande il avoit été souvent dans le Laboratoire de M. de Hooghelande, » & qu'il l'avoit vû plusieurs fois dans le vestibule de son logis en pantoufles & en bonnet de nuit, distribuant depuis huit à neuf heures du matin, & depuis une à deux heures après midi des drogues qu'il tiroit d'un cabinet qui en étoit toujours bien fourni. Il ajoute que le père de M. de Hooghelande avoit travaillé au *Grand-œuvre*, & qu'il en avoit même écrit. Mais que le fils ne se servoit de la Chymie que pour la Médecine, & qu'il n'employoit les remèdes de cet art, qu'au défaut des communs & des Galéniques, qu'il mettoit les premiers en usage.

Ce Gentil-homme avoit cet avantage au dessus du Professeur Regius, qu'il possédoit la Métaphysique Cartésienne comme la Physique. Il en donna des preuves par la publication d'un petit livre qui parut en même tems que celui de ce Professeur sous le titre latin de *Cogitationes quibus Dei existentia,*

1646.

Pag. 72.  
tom. 1. des  
lettr.Tom. 3. des  
lettr. p. 451.Tom. 1. des  
lettr. pag. 49,  
60.

*existentia, item Animæ spiritualitas, & possibilis cum Corpore unio demonstratur; nec-non brevis historia æconomia corporis animalis proponitur atque mechanicè explicatur.* Et pour en faire un monument durable de l'estime & de l'amitié qu'il avoit pour l'Auteur de toutes ses bonnes pensées après Dieu, il voulut le dédier à M. Descartes, qui eut assez de modestie pour rejeter sur son ami toute la gloire de ce que le livre renfermoit de bon sans y rien prétendre. C'est ainsi qu'il en parla à la Princesse Elizabeth en luy envoyant ce livre avec celui de M. Regius au pays de Brandebourg l'année suivante. » Mon bon ami M. de Hooghelande, dit-il, a fait tout le contraire de Regius, en ce que Regius n'a rien écrit qui ne soit pris de moy, & qui ne soit avec cela contre moy : » au lieu que l'autre n'a rien écrit qui soit proprement de moy » ( car je ne crois pas même qu'il ait jamais bien lû mes écrits, ) & toutefois il n'a rien qui ne soit pour moy, en ce qu'il a suivi les mêmes principes. Mais le Public n'a point crû devoir s'arrêter à une déclaration qu'on soupçonne n'avoir été donnée que pour payer plus généreusement l'honneur que cet ami luy avoit fait à la tête & dans tout le corps de son livre. On a même été tellement persuadé du contraire à Rome, que sur le rapport qu'en fit deux ou trois ans après le P. Magnan Minime à M. de Carcavi, quelques-uns prenoient le nom de Hooghelande pour un masque, sous lequel M. Descartes auroit voulu paroître déguisé pour publier un nouvel ouvrage.

L'état des autres amis que M. Descartes entretenoit en Hollande, & principalement à la Haye, se trouva un peu dérangé pour lors par la retraite de la Princesse Elizabeth son illustre disciple. Plusieurs de ceux qui avoient eu des relations avec elle pour la servir ou pour l'instruire dans les arts & les sciences, se trouvèrent volontairement écartez. Il y en eut peu qui furent admis à la suivre dans ses voyages. Quelques-uns se trouvèrent retenus par leur établissement & leurs emplois auprès du Prince & de la Princesse d'Orange. M. *Jonsson*, dont nous avons parlé ailleurs, voulut s'attacher comme auparavant à la suite de la Reine de Bohême : mais il prit un autre parti quelques semaines après. M. de *Bécklin*, que M. Descartes appelloit son très-intime ami,

ami, à qui il se fioit autant qu'à soy-même, resta auprès des Princesses sœurs de Madame Elizabeth. M. *Brasset*, qui étoit un ami qu'il avoit en commun avec M. Chanut & M. de Zuytlichem, demeura à la Haye, où il fut le correspondant de M. Descartes, pour faire tenir en Suède ce qu'il avoit à envoyer à M. Chanut. Le Comte Christophle Delphique Burggrave de *Dhona* neveu & héritier du fameux Burggrave Fabien de *Dhona* \* Gentil-homme de Prusse, quoique retenu à la cour & au camp du Prince d'Orange par ses emplois, ne laissa point de demeurer dans les mêmes attachemens avec la Princesse éloignée. Ce Comte, selon M. de Sorbière, possédoit la Philosophie de M. Descartes, selon laquelle il s'étoit rendu capable de rendre des raisons très-déliées de la plûpart des phénomènes ou apparences de la Nature. Il continua de cultiver la nouvelle Philosophie avec la Princesse après la mort même de M. Descartes, à qui M. Chanut Ambassadeur de Suède succéda dans l'amitié que la Princesse & leur mérite particulier avoit fait naître entre eux.

Pour M. Pollot, qui étoit encore l'un des amis de M. Descartes, qui eussent le plus d'accès auprès de la Princesse pour les sciences, & qui s'étoit intéressé très-efficacement auprès du Prince d'Orange & de quelques amis d'Utrecht dans l'affaire de M. Descartes contre Voetius, il quitta le séjour de la Haye, pour aller remplir la chaire de Philosophie & de Mathématique à Breda dans le nouveau collège du Prince d'Orange. C'étoit une espèce d'Université que ce Prince venoit de fonder dans cette ville sous le titre d'*Ecole illustre*. Le grand Veneur de Hollande, M. Rivet Aumônier & Théologien du Prince, & M. Huyghens second fils de M. de Zuytlichem avoient été établis Curateurs de cette nouvelle Université, dont l'ouverture ou l'*inauguration* se fit avec solennité le xvi du mois de Septembre. C'est ce que nous apprenons d'une lettre que M. Huyghens écrivit au P. Merfenne le xii du même mois du camp de S. Gilles au pays de *Waes* dans le Nord de Flandres, où étoit alors l'armée du Prince d'Orange. Les beaux privilèges & les gros appointemens destinez pour les Professeurs donnèrent lieu au Prince & aux Curateurs d'en choisir parmi les

1646.

Tom. 1. des  
lett. pag. 99,  
119, 127, &c.\* Dont Vos-  
sus a fait la  
vie.Sorab. lett. &  
disc. in iv.  
pag. 70, 79,  
&c.Lett. Ms. de  
d'Elizabeth  
à Chanut du  
13. Septembre  
1653.Tom. 3. des  
lett. p. 461,  
622.Lett. Ms. de  
Reg. du 2.  
Févr. 1642.Tom. 2. des  
lett. p. 308Dans le 3.  
tom. des lett.  
Ms. au P.  
Merf.

1646.

Tom. 3. des  
lett. p. 622.Lett. M<sup>e</sup>. de  
Desc. à Mers.  
du 7. Septem-  
bre 1646.Collegium Au-  
raicum seu  
Schola illus-  
tris.Christianus  
Hugenius.Lipstorp. spe-  
cim. pag. 13,  
14, 15.

plus Sçavans du pays. Il ne s'en trouva point de plus capables ny de réputation plus avantageuse que le sieur Jean Pell Anglois cy-devant Professeur des Mathématiques à Amsterdam, dont nous avons eu occasion de parler au sujet de la Quadrature du cercle, & M. Pollot qui rendit cette Université Cartésienne dans sa naissance. M. Descartes en témoigna sa joye à M. Pollot, & à celuy à qui il avoit la principale obligation de ce choix, ajoûtant que ce luy étoit un nouveau sujet de plaisir d'apprendre qu'on voulût faire fleurir les sciences dans une ville où il avoit été autrefois soldat.

On reçût pareillement au nombre des Professeurs de Breda le sieur Samson Jonsson, qui n'avoit pas crû pouvoir demeurer à la Haye après la retraite de la Princesse Elizabeth. L'éclat de ce nouvel établissement le fit connoître à Paris comme les autres; & on y fit courir le bruit qu'il avoit été le Précepteur de cette Princesse. M. Descartes voulut démentir le P. Mersenne sur ce point; & il luy manda que le sieur Jonsson n'avoit été autre chose que le Prédicateur de la Reine de Bohême Electrice Palatine, mère de la Princesse. Il luy apprit en même tems, qu'encore que ce Professeur fût son ami & sectateur de sa Philosophie, ce n'étoit pourtant pas luy, mais un autre Professeur, qui faisoit imprimer des matières de Physique suivant ses Principes; & qu'il pouvoit desabuser là-dessus ceux qui imputoient cet ouvrage au sieur Jonsson.

Ce fut encore un avantage pour l'établissement de la Philosophie Cartésienne dans l'Ecole illustre de Breda, que les Curateurs, au moins M. Rivet & M. Huyghens, fussent bien intentionnez pour ce dessein. Le dernier n'étoit pas moins cher à M. Descartes pour l'amour de luy-même que par la considération de l'amitié qui l'unissoit étroitement avec M. de Zuýtlichem son père. Il étoit homme de belles Lettres, sçachant la Philosophie ancienne, aimant la Philosophie nouvelle, & dès-lors si habile dans les Mathématiques, que ses Maîtres François Schooten & Jean Pell sous lesquels il les avoit étudiées à Leyde & à Amsterdam, ne rougissoient point d'avouer qu'il les avoit laissez au dessous de luy. Lipstorpius prétend qu'il n'y eût que la Méthode & l'Analyse de M. Descartes qui le mit dès la première fleur de



de sa jeunesse au point où les Géomètres les plus consommés n'avoient pû atteindre par d'autres Méthodes après soixante ans de travail : & qu'il tenoit de M. Descartes ce secret merveilleux de sçavoir par ce moyen ce qui se pouvoit, & ce qui ne se pouvoit pas dans la Géométrie. C'est ce que M. Descartes semble avoir insinué assez modestement sans parler de luy-même ny de sa Méthode ny de son Analyse. Il y a quelque tēms, dit-il, que le Professeur (Schooten) m'envoya un écrit du second fils de M. de Zuytlichem touchant une invention de Mathématique qu'il avoit cherchée. Et encore qu'il n'y eût pas tout-à-fait trouvé son compte, ( ce qui n'étoit pas étrange, parce qu'il cherchoit une chose qui n'a jamais pû être trouvée de personne ) il s'y étoit pris de tel biais, que cela m'assûre qu'il deviendra excellent en cette science, dans laquelle je ne vois presque personne qui sçache rien. M. Huyghens n'a rien oublié depuis pour vérifier la prédiction de M. Descartes. Messieurs ses frères n'ont pas moins bien répondu à la belle éducation que M. de Zuytlichem leur avoit procurée suivant la méthode de M. Descartes. Ils sont devenus tous grands Mathématiciens. M. Huyghens a rendu luy-même ce témoignage de son aîné qui étoit pour lors en charge avec luy au camp, & de son puîné, qui n'ayant encore que 17 ans réussissoit dans ces connoissances sublimes & abstraites comme dans les autres choses d'une manière qui passoit tout ce qu'on en pouvoit imaginer. M. Huyghens n'avoit pas moins d'attache pour la Physique de M. Descartes. Tantôt il prétendoit que *jamais les siècles n'avoient rien produit de tel* ; tantôt il disoit que quoy que pussent faire M. Pascal & ceux qui expliquoient les expériences sur d'autres principes, il n'y auroit à la fin que les phénomènes de M. Descartes qui en viendroient à bout. Tout autre principe luy étoit trop absurde & trop grossier ( si nous l'en croyons ) depuis qu'il avoit goûté ses fondemens, auxquels il avoit coûtume d'appliquer le proverbe, que si son hypothèse n'étoit pas vraie, elle étoit au moins bien trouvée.

Au milieu de tant de sujets de complaisance, M. Descartes reçût la Philosophie du Père *Honoré Fabri* Jésuite célèbre natif de Bresse, qui demouroit encore à Lyon pour lors,

P p ij \* &

1646.

Lettr. Ms. du  
12. Septemb.  
1646. au P.  
Mersenne.

Lettr. Ms. du  
21. Août 1646.  
au P. Mersenne.

Lettr. Ms.  
du 6. d'A-  
vril 1648.  
au même.

1646.

Lettr. Ms. de  
Desc. à Mers.  
du 7. Septem-  
bre 1646.

Item lettr. du  
2. Novembr.

Item lettr. du  
26. Avril  
1647.

Lettr. Ms. à  
Mers. du 3. de  
Juin 1648. au  
1. tom. des  
lettr. Mss.  
pag. 163.

Né à Paris en  
1613.

Lettr. Ms. à  
Picot du 9.  
Févr. 1645.

Lettr. Ms. à  
Mers. du 2.  
Novembre  
1646.

Tom. 2. des  
lettr. p. 172.

& qui achevoit la quatrième année de sa Profession publique des Mathématiques, après y avoir enseigné la Philosophie durant l'espace de huit ans. Cette Philosophie imprimée à Lyon la même année *in fol.* sous le titre de *Philosophia universa per propositiones digesta cum suis momentis rationum*, étoit en réputation d'être bonne, quoy qu'elle fût contraire à la doctrine de M. Descartes. On fit presque le même jugement d'un autre ouvrage de ce Père, qui parut la même année dans la même ville *in 4°*. touchant le mouvement local sous le titre *De motu locali corporis*. M. Descartes en recevant ces deux ouvrages, eut avis que le même Auteur songeoit à faire un cours particulier de Philosophie pour l'opposer à la sienne. C'est ce qui luy fit prendre la résolution d'écrire contre ses sentimens, au cas qu'il fût avoué de sa Compagnie, & qu'il parût que les Pères Jésuites voulussent adopter sa doctrine. Mais l'événement luy fit connoître que le Père Fabri n'étoit pas alors dans toute l'approbation de sa Compagnie : & voicy les termes auxquels le Père Gabriel Thibaut Minime de Lyon en écrivit vingt mois après au P. Mersenne. » Le P. Fabri, ( à ce que m'a assuré M. Mousnier son ami particulier qui a été son disciple ) est traversé par les Pères de sa Compagnie. Et l'on croit qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour le faire sortir, comme ils ont fait tout leur possible pour empêcher l'impression de ses œuvres. Le P. Fabri passa ensuite à Rome, où il s'acquit une réputation qui changea la disposition de ses confrères. Il étoit d'onze ans plus jeune que M. Descartes, & il luy a survécu près de trente-huit ans.

Le nombre des amis que M. Descartes avoit en France diminua dans le même tēms par la mort du P. J. Fr. Nicéron Religieux Minime, arrivée à Aix en Provence le xxii jour de Septembre. Il n'étoit âgé que de trente-trois ans : & l'amitié que le P. Mersenne avoit pratiquée entre eux ne pouvoit guères remonter au delà du voyage que M. Descartes avoit fait à Paris deux ans auparavant. Leur connoissance étoit de plus ancienne date sans doute, puisque dès l'an 1639 M. Descartes avoit mandé au P. Mersenne » qu'il n'avoit point trouvé mauvais que le P. Nicéron eût imprimé son nom en alléguant son autorité dans un de ses ouvrages, parce

parcequ'il étoit alors si connu, qu'il auroit eu mauvaise grace de vouloir faire le fin en continuant de le cacher. Mais les premiers témoignages de leur amitié parurent principalement en 1644, lorsque M. Descartes luy fit présent de ses Principes. La mort de ce jeune Religieux fut comptée pour une des pertes considérables de la République des Lettres. Il travailloit actuellement sur son *Thaumaturgue Optique* auquel il n'eut point le loisir de mettre la dernière main. Le Père Merfenne voulut rendre ce dernier devoir à son confrère & à son amy. Il se chargea de corriger, non seulement ce que le P. Nicéron avoit déjà fait en latin & en françois, mais de suppléer encore à ce qui pouvoit manquer pour sa perfection. Ses autres occupations & deux ans de vie qui luy restoient ne luy donnèrent pas le loisir de pousser l'ouvrage à sa fin; & il fallut charger M. de Roberval de cette commission à la mort de ce Père.

La perte que M. Descartes fit personnellement dans la mort du P. Nicéron fut réparée en quelque sorte par l'acquisition nouvelle d'un autre amy que Messieurs Chanut, Clerfelier & Porlier luy firent faire à Paris. Cét amy étoit M. le Comte \* Conseiller du Roy, Secrétaire & Contrôleur général de l'ordinaire des guerres. Le P. Merfenne qui étoit de toutes les habitudes & de toutes les liaisons qu'avoit M. Descartes, particulièrement en France, étoit entré dans celle-cy dès le mois de Juin de l'an 1646, par la commission qu'il avoit reçüe de faire présent de sa part d'un exemplaire de ses Principes à M. le Comte. Le présent n'étoit pas tout-à-fait des-intéressé de la part de ce Père, qui par la passion qu'il avoit d'établir la Philosophie Cartésienne par toute la terre, tâchoit de luy susciter toutes les difficultez qui pouvoient luy faire obstacle pour avoir lieu de les faire dissiper par son Auteur. M. le Comte avoit embrassé cette Philosophie, parcequ'il n'en avoit point trouvé de meilleure: mais demeurant d'accord des principes, il n'avoit pas laissé de rencontrer des difficultez sur des points particuliers, que le Père Merfenne l'obligea de réduire en objections qu'on pût envoyer à M. Descartes. Elles furent communiquées à l'Abbé Picot avant que de faire le voyage de Hollande. L'Abbé qui venoit de traduire ces Principes en

P p iij \* nôtre

« 1646.

« —————

On l'imprima tel qu'il étoit en cette année 1646 à Paris chez Langlois *in folio*.

\* Antoine

Lettr. Ms. à Clerfelier, du 9 Novemb, 1646.

Tom. 2 des Lettr. pag. 69.

Ces objections & réponses sont au 2. tom. *ibid.*

1646.

Tom. I. pag.  
535.La réponse de  
Picot est pag.  
70, & suivantes.Cette réponse  
de M. Desc.  
est pag. 101,  
& suivantes.

nôtre langue les retint, pour y faire des réponses qui pussent dispenser M. Descartes de la peine d'en faire. M. le Comte auroit pû s'en contenter. Mais l'impatience que M. Descartes fit paroître pour voir ces objections que le Père Merfenne luy avoit fait espérer, fit qu'on les luy envoya au mois de Juillet avec les réponses même de l'Abbé Picot : & voulant marquer la considération qu'il avoit pour le mérite de M. le Comte, il se fit un plaisir de lever par une nouvelle réponse ce qui luy étoit resté de scrupules après la lecture de la première.

## CHAPITRE X.

*M. Chanut fait naître dans l'esprit de la Reine de Suède des sujets de faire des questions à M. Descartes. Eloge que M. de la Thuillerie Ambassadeur de Suède fait de cette Princesse à M. Descartes. Description naturelle que M. Chanut fit à M. de Brienne Secrétaire d'Etat des qualitez corporelles & spirituelles de la même Princesse. Relation d'un entretien qu'il eût avec elle sur les dérèglemens de l'amour & de la haine. M. Descartes est consulté sur ce sujet. Il en fait une dissertation qui est trouvée excellente. La Reine luy fait faire une objection sur ce qu'il ne croyoit pas que le Monde fût finy. M. Chanut luy fait en même têmes une question touchant le partage de nos inclinations, & la préférence dans nos amitez. Il répond à l'une & à l'autre.*

Nous avons  
parlé des ob-  
jections de M.  
Porlier cy-  
dessus.

**A** peine M. Descartes avoit-il finy avec M. le Comte & M. Porlier ses nouveaux amis, qu'il fallut répondre à M. Chanut sur l'une des plus importantes questions de la Morale ; & se préparer à satisfaire les desirs de la Reine de Suède, conformément à la haute opinion que ce Résident luy avoit fait concevoir de luy. La dernière lettre que luy avoit écrite M. Chanut, l'entretien qu'il avoit eû avec M. de la Thuillerie en revenant de son Ambassade de Suède, où il avoit passé de celle de Hollande, & l'exemple de son illustre disciple la Princesse Elizabeth, ne luy permettoient pas de douter de la possibilité de toutes les merveilles que la renommée

nommée publioit de cette grande Reine, qui n'avoit alors que xix ans. Il en récrivit à M. Chanut sur la fin d'Octobre en ces termes. » J'ay vû icy M. de la Thuillerie depuis son retour de Suède, lequel m'a décrit les qualitez de cette Princesse d'une manière si avantageuse, que celle d'être Reine me semble l'une des moindres. Je n'en aurois osé croire la moitié, si je n'avois vû par expérience en la Princesse à qui j'ay dédié mes Principes de Philosophie, que les personnes de grande naissance, de quelque sexe qu'elles soient, n'ont pas besoin de beaucoup d'âge pour pouvoir surpasser en érudition & en vertu les autres hommes. Les dispositions où cette Reine témoignoit être alors de vouloir devenir disciple de M. Descartes pourroient nous obliger à donner quelque abrégé de son Histoire, comme nous avons fait à l'égard de la Princesse Elizabeth, si toute sa vie n'étoit suffisamment connue. Nous nous contenterons icy de la description que M. Chanut fit de ses qualitez, de ses inclinations, de ses mœurs, & de ses manières, à la prière de M. de Brienne Secrétaire d'Etat, & qui n'a point encore vû le jour jusqu'icy. Suivant le portrait qu'il en fit à ce Ministre, » le visage de cette jeune Reine changeoit si subitement selon les mouvemens de son esprit, que souvent d'un moment à l'autre elle n'étoit pas connoissable. Son état le plus ordinaire étoit de paroître assez affable & un peu pensif. Delà il passoit très-facilement aux nuances des impressions qu'y formoient les autres pensées : mais dans toutes ces variations il gardoit toujours quelque chose de serein & d'assez agréable. Lors néanmoins qu'elle desapprouvoit quelque chose extraordinairement, son visage se trouvoit d'un certain air troublé, qui sans se défigurer ne laissoit pas de donner de la terreur à ceux qui le regardoient. Le ton de sa voix étoit pour l'ordinaire assez doux, pour que l'oreille pût juger aisément que c'étoit la voix d'une fille, quoy que ses paroles en quelque langue qu'elle parlât eussent une fermeté tout-à-fait mâle & extraordinaire. Mais il luy arrivoit quelquefois de changer ce ton, & cela sans affectation ou cause apparente. Souvent elle en prenoit un plus robuste & plus fort que celui de son sexe, qui revenoit pourtant peu à peu à sa mesure ordinaire. Elle avoit la taille un peu au dessous de la médiocre ;

1646.

Tom. I des  
« Lettr. pag.  
104.

Cette peinture est du  
1. Février  
1648.



1646. „ diocre : ce qui n'auroit point paru, si elle avoit voulu se ser-  
 „ vir de la chaussure ordinaire des Dames. Mais pour sa liber-  
 „ té, soit dans son Palais, soit dans la campagne, à cheval & à  
 „ pied, elle portoit des souliers à simple semelle d'un petit  
 „ maroquin noir, tout semblables à ceux des hommes.

M. Chanut  
 écrivoit ce-  
 la plusieurs  
 années a-  
 vant qu'elle  
 se fût  
 rendue ca-  
 tholique.

„ Quant à son intérieur que M. Chanut avoit étudié beau-  
 „ coup plus particulièrement, elle avoit, dit-il, un grand sen-  
 „ timent de la Divinité, & un attachement fidelle au Christia-  
 „ nisme, n'approuvant jamais que dans les entretiens des scien-  
 „ ces on mît à part la doctrine de la Grace pour philosopher à  
 „ l'antique. Ce qui n'étoit pas conforme à l'Evangile passoit  
 „ dans son esprit pour rêverie. Sur le fait des questions qui di-  
 „ visent les Evangéliques & les Réformez d'avec nous, elle  
 „ n'avoit point d'aigreur dans la contestation. Mais il ne pa-  
 „ roissoit pas qu'elle eût pris un si grand soin de s'informer de  
 „ ces difficultez comme de celles qui nous sont faites en géné-  
 „ ral par les Philosophes, les Gentils, & les Juifs, sur lesquelles  
 „ son raisonnement clair & pressant étoit une marque de l'ap-  
 „ plication qu'elle avoit eüe à s'en faire instruire, & à se faire  
 „ un fondement ferme pour le reste de sa vie, avec cet esprit  
 „ équitable dont elle traitoit toutes les questions de religion.  
 „ On peut dire que dès-lors elle n'étoit Luthérienne que par  
 „ éducation, & par le défaut de connoissance qu'elle avoit de  
 „ nôtre créance dans sa pureté. Elle étoit quelquefois surprise,  
 „ lorsque reprochant à M. Chanut les erreurs dont les Protef-  
 „ tans accusent les Catholiques, il demouroit d'accord de les  
 „ condamner ; parce qu'en effet ces erreurs étoient faussement  
 „ imputées à l'Eglise catholique. Pous les Calvinistes elle ne  
 „ les pouvoit souffrir sur leur doctrine de la prédestination ; &  
 „ elle leur disoit souvent en présence de M. Chanut, que les  
 „ Evangéliques ( ou Luthériens ) étoient au fonds moins éloi-  
 „ gnez des Catholiques que des Réformez ( ou Calvinistes. )  
 „ Sa dévotion envers Dieu paroissoit plus encore dans la con-  
 „ fiance qu'elle témoignoit avoir en sa protection qu'en toute  
 „ autre chose, n'étant pas du reste scrupuleuse aux démon-  
 „ strations d'une dévotion cérémonieuse & affectée.

„ Après la piété, elle n'avoit rien de plus présent dans l'es-  
 „ prit que l'amour incroyable d'une haute vertu, & elle médi-  
 „ toit avec plaisir les moyens d'y parvenir : mais elle n'en sé-

paroit



paroît pas le desir de la gloire : de sorte qu'on peut dire , « 1646.  
 qu'elle souhaitoit la vertu accompagnée de l'honneur qui la « 1647.  
 suit. Elle parloit quelquefois en Stoïcienne de cette émi- «  
 nence de la vertu qui fait nôtre souverain bonheur en cet- «  
 te vie. Elle étoit forte en raisonnement sur ce sujet. Lors- «  
 qu'elle traitoit avec des personnes très-familières, & qu'elle «  
 entroit dans l'estime véritable des choses de ce monde, c'é- «  
 toit un plaisir extraordinaire de luy voir mettre sa couron- «  
 ne sous ses pieds, & confesser que la vertu est le seul vray «  
 bien auquel tous les hommes ont une égale prétention, sans «  
 avantage de leurs conditions. Mais certes elle n'oublioit pas «  
 pour long-têms qu'elle étoit Reine. Elle reprenoit inconti- «  
 nent cette couronne, elle en reconnoissoit le poids, & met- «  
 toit le principal exercice de sa vertu à bien faire son devoir. «  
 Aussi avoit elle de grands avantages du côté de la nature «  
 pour s'en acquiter dignement ; une facilité merveilleuse à «  
 comprendre & à pénétrer les affaires ; une mémoire qui la «  
 servoit si fidèlement qu'elle abusoit quelquefois de sa faci- «  
 lité. En effet on auroit peut-être eû raison de trouver à re- «  
 dire qu'une Princesse qui parloit parfaitement latin, françois, «  
 flamand, allemand, & suédois, se chargeât encore de la «  
 langue grecque, où elle faisoit de grands progrès : mais elle «  
 n'en faisoit que son divertissement aux heures perduës, sans «  
 que l'étude de cette langue & des autres troublât ses lectures «  
 sérieuses. C'est de ce dernier nom qu'elle qualifioit entre au- «  
 tres l'histoire de Tacite, dont il ne se passoit point de jour qu'elle «  
 ne lût quelques pages. Cét Auteur qui donne de l'exercice «  
 aux plus sçavans luy étoit très-familier : & M. Chanut en «  
 rapporte des choses fort surprenantes, mais dont sa propre «  
 expérience ne nous laisse point douter. Elle évitoit pour- «  
 tant, ou du moins se soucioit-elle peu de paroître avoir lû «  
 & sçavoir. Lorsque les Sçavans traitoient en sa présence quel- «  
 que question où ils se trouvoient de différens sentimens (ce qui «  
 étoit un de ses plaisirs,) elle écoutoit fort attentivement, & «  
 ne donnoit son opinion que sur la fin, & en peu de paroles, «  
 mais si bien entendues qu'elles pouvoient être reçues pour «  
 un jugement décisif, parce qu'elle pénétoit les choses avec «  
 lumière sans précipitation : & par tout elle observoit de ne «  
 point former son avis à la hâte. Cette retenue paroissoit plus «

1646. „ dans les affaires , que dans les entretiens des sciences. Rare-  
1647. „ ment pouvoit-on découvrir de quelle part elle inclinoit. Elle  
„ se gardoit à elle même le secret avec fidélité , & elle ne se pré-  
„ venoit pas d'opinions sur les premiers rapports. D'où il ar-  
„ rivoit que ceux qui l'abordoient avec quelque discours étu-  
„ dié ne trouvant pas qu'elle les reçût avec un acquiescement  
„ aussi prompt qu'ils eussent souhaité , jugeoient aussi-tôt que  
„ cette Princesse étoit desfiante & difficile à persuader. A dire  
„ vray , elle panchoit un peu vers l'humeur soupçonneuse ,  
„ elle paroissoit quelquefois un peu trop lente à s'assurer de  
„ la vérité , & trop facile à présumer de la finesse dans autrui.  
„ Cette retenue à former ce qu'elle vouloit croire & résoudre  
„ n'empêchoit pas une promptitude raisonnable dans l'expé-  
„ dition des affaires. Pour celles de sa maison , & qui dépen-  
„ doient purement de son autorité absolue , elle n'en faisoit  
„ part à personne : & quant au gouvernement de l'Etat , elle  
„ en délibéroit avec le Sénat , dans lequel il étoit incroyable  
„ combien elle avoit élevé son autorité , ajoutant à la qualité  
„ de Reine la grace , la force de persuader , le crédit , & l'hu-  
„ meur bien-faisante. Les Sénateurs eux mêmes étant hors du  
„ Conseil paroissoient étonnez du pouvoir que cette jeune  
„ Princesse avoit sur leurs sentimens lorsqu'ils étoient assen-  
„ blez. M. Chanut avoit ouïy quelques-uns d'entre eux attri-  
„ buer leur soumission extraordinaire à la qualité de fille , s'i-  
„ maginant que la secrète inclination de la nature à la défé-  
„ rence pour ce sexe les faisoit plier insensiblement. Mais il est  
„ à croire que cette grande autorité naissoit des bonnes qua-  
„ litez qu'on voyoit en sa personne. Un jeune Roy avec les  
„ mêmes vertus auroit peut-être été aussi absolu dans son Sé-  
„ nat : mais la chose auroit été moins singulière que de voir  
„ une jeune fille tourner adroitement les esprits des plus an-  
„ ciens , & des plus sages conseillers. C'en'étoit pas merveille  
„ qu'elle fit paroître une prudence mâle dans son Sénat , vû  
„ que dans les actions extérieures mêmes qui semblent plus  
„ attachées aux différences du sexe que celles de l'esprit , la  
„ nature ne luy avoit refusé aucune des qualitez dont un jeu-  
„ ne cavalier se picqueroit. Elle étoit patiente au travail de  
„ la campagne , jusques à durer dix heures à cheval en un jour  
„ de chasse. Le froid ny le soleil ne l'incommodoient point.  
Son

Son manger étoit simple & fans délices. Aucun de sa Cour « 1646.  
 n'approchoit de sa justesse à tirer un lièvre en courant d'une « 1647.  
 balle seule. Elle sçavoit tirer d'un cheval tout ce qu'il sçait « —  
 faire , mais fans affectation & fans y chercher matière de «  
 gloire. Ces exercices à la campagne , les affaires publiques «  
 & ses études particulières la séparoit tellement de la con- «  
 versation des femmes qu'elle leur parloit assez rarement , & «  
 les quittoit ordinairement après les premiers complimens de «  
 leurs civilitez pour aller s'entretenir avec les hommes dans «  
 des discours sérieux. Ceux de la conversation desquelles elle «  
 espéroit tirer quelque utilité étoient traitez avec toute la «  
 complaisance imaginable : mais elle tranchoit court avec les «  
 autres ; & lorsqu'il n'y avoit rien à apprendre avec eux elle «  
 ne s'étendoit point en discours plus avant que la nécessité le «  
 demandoit. Ainsi tous ses domestiques avoient peu de paro- «  
 les avec elle : mais ils ne laissoient pas de l'aimer , parce- «  
 qu'elle les traitoit toujours avec douceur. Elle leur étoit «  
 d'ailleurs bonne maîtresse. Elle étoit libérale , même au de là «  
 des moyens de son état ; elle étoit pleine de charité & de «  
 compassion dans les maux d'autrui. Il est vray qu'elle rail- «  
 loit assez volontiers les gens sur leurs défauts : mais quoique «  
 ce fût toujours sans aigreur & de la meilleure grace du mon- «  
 de , il auroit peut-être été meilleur qu'elle eût pû s'en ab- «  
 stenir , parceque les railleries des Grands font souvent de «  
 mauvaises impressions sur ceux de moindre qualité qui les «  
 souffrent. «

Elle n'étoit ordinairement au lit que cinq heures , ce qui «  
 n'étant pas suffisant pour son repos , elle étoit obligée prin- «  
 cipalement l'été de dormir pendant une heure après dîné. «  
 Pour le têmes qu'elle donnoit à s'habiller , il n'entroit point «  
 en compte dans la distribution de sa journée. En un quart «  
 d'heure elle étoit vêtue , & hors les occasions des grandes «  
 solemnitez le peigne seul & un bout de ruban faisoit toute «  
 sa coëffure. Ses cheveux ainsi négligez n'accompagnoient «  
 pas mal son visage , dont elle avoit si peu de soin , que ny au «  
 vent , ny à la pluye , ny dans la ville , ny à la campagne , «  
 on ne luy voyoit jamais de coëffe , ny de masque. Elle ne «  
 portoit à cheval pour toutes défenses contre les injures de «  
 l'air qu'un chapeau avec des plumes , sous lesquelles il ne «

1646. » restoit presque aucune apparence de son sexe lors qu'elle é-  
 1647. » toit couverte d'une hongrelaine avec un petit collet comme  
 — les hommes. Ce mépris du soin de sa personne étoit un peu  
 » excessif, & il passoit quelquefois jusqu'à la négligence de sa  
 » propre santé, qui en auroit pû souffrir, si elle n'avoit été for-  
 » te & vigoureuse.

» Mais toutes choses ne luy étoient rien auprès de cet a-  
 » mour ardent & continuel qu'elle avoit pour l'honneur & la  
 » vertu. C'étoit où tendoient toutes ses pensées. Son ambition  
 » étoit plus attachée au desir d'accroître son propre mérite par  
 » son travail, qu'à étendre plus avant ses conquêtes en Alle-  
 » magne par la valeur de ses sujets. C'est ce qui la rendit de-  
 » puis plus facile que ses Ministres n'auroient peut-être sou-  
 » haité aux conditions de la paix de Munster, quoique d'ail-  
 » leurs elle fût assez portée à profiter de tous les avantages  
 » que le têmes pourroit luy produire pour l'accroissement de  
 » sa couronne, sachant qu'il est du devoir, de la sûreté, & de  
 » la gloire des Princes de rendre leur Etat puissant & leurs Su-  
 » jets heureux.

Voilà quelle étoit cette Princesse dans le têmes qu'elle son-  
 geoit à étudier la Philosophie de M. Descartes, pour laquel-  
 le on peut assurer qu'il ne manquoit à une personne si ex-  
 traordinaire que les avantages ( je veux dire le loisir ) d'une  
 condition privée, pour pouvoir acquérir une intelligence ex-  
 acte de ses principes. Il étoit assez naturel que M. Des-  
 cartes eût cette pensée d'elle : & il avoit tout sujet de croi-  
 re que sa Philosophie luy seroit moins agréable que s'il a-  
 voit traité de la Morale & de la Politique, qui sont les par-  
 ties de la Philosophie le plus à la bien-séance des personnes  
 qui doivent gouverner les autres. M. Chanut qui avoit à le  
 consulter sur une question de Morale qui s'étoit agitée en-  
 tre la Reine & luy depuis peu de jours, luy en écrivit le 1  
 de Décembre de l'an 1646 en ces termes. » M. de la Thuil-  
 lerie ne vous a point trompé, lorsqu'il vous a dit merveilles  
 » de nôtre Reine de Suède. Sans mentir vous seriez étonné de  
 » la force de son esprit. Pour la conduite de ses affaires, non  
 » seulement elle les connoît, mais elle en porte vigoureuse-  
 » ment le poids, & elle le porte presque seule. Au lieu que dans  
 plusieurs autres Cours on ne traite d'affaires qu'avec les Mi-  
 nistres,

L'Ambas-  
 sadeur.

Elle n'avoit  
 pourtant a-  
 lors que 19  
 ans.

nistres, icy nous n'avons à rendre compte qu'à la Reine, & à prendre les réponses de sa bouche. En quoy elle est si adroite, que son âge & son peu d'expérience ne donnent aucun avantage à ceux qui luy parlent; son jugement suppléant à tout ce qui peut luy manquer dans l'usage des affaires. Mais je ne veux vous parler d'elle maintenant que pour vous dire qu'elle vous connoît tel que tout le monde vous doit connoître: & qu'elle entendroit aussi facilement que personne tous vos principes, ayant le sentiment merveilleusement détaché de la servitude des opinions populaires, si le fardeau du gouvernement d'un grand Etat luy laissoit assez de têmes pour en donner à ces méditations. Dans les momens qu'elle peut retrancher du soin des affaires publiques, & souvent après les audiences qu'elle m'a données pour les affaires du Roy, elle s'égaye dans des entretiens qui passeroient pour très-sérieux entre les Sçavans: & je vous assure qu'il faut parler devant elle avec grande circonspection. La dernière fois que j'eus l'honneur de la voir, elle tomba par l'occasion d'une affaire sur une question dont elle m'obligea de dire mon sentiment. La question étoit de sçavoir quand on use mal de l'Amour ou de la Haine lequel de ces deux dérèglemens ou mauvais usages étoit le pire? Le terme d'*Amour* étoit entendu à la manière des Philosophes, & non pas comme on le fait sonner si souvent aux oreilles des filles, & la question étoit générale. J'osay en cette rencontre prendre un parti contraire à sa pensée, & cette contestation luy fit dire plusieurs choses d'une grande sagesse & d'un raisonnement subtil. Comme il ne m'est pas permis de vous dire nos opinions, si vous vous mettez au hazard de condamner une Reine en donnant vôtre jugement, je vous diray le reste & comme elle soutenoit son avis. J'attens l'exemplaire de vos Méditations Françoises pour le luy présenter, & si dans la question que je vous propose vôtre sentiment favorise sa pensée, je prendray occasion de luy avouer que je me seray mépris, & que vous aurez confirmé son opinion.

M Descartes ne perdit point de têmes pour donner à son ami la satisfaction qu'il demandoit. Il fit sur le champ une belle Dissertation sur l'*Amour*, dans laquelle il examina trois

1647.

Pag. 106. &  
suiv. du 1. to-  
me.Lettr. Ms. de  
Chanut du 11  
May 1647.Lettr. Ms. de  
Chanut ut  
supr.

choses avec sa méthode ordinaire. 1. Ce que c'est que l'*A-*  
*mour*, qu'il considère premièrement comme un mouvement  
intellectuel & raisonnable de l'Ame, puis comme une vérita-  
ble passion. 2. Si la seule lumière naturelle nous enseigne à  
aimer Dieu. 3. Lequel des deux dérèglemens & mauvais  
usages est le pire, de l'Amour ou de la Haine. Cette Dis-  
sertation étant devenue publique par les soins de M. Cler-  
selier me dispense d'en entretenir le lecteur plus au long.  
Elle fut achevée le 1 de Février 1647, & envoyée incontinent  
à M. Chanut, qui prit du têmes à l'écart de ses affaires pour  
s'attacher sans interruption à cette lecture. Il avoit l'esprit  
plein des notions qu'il en avoit reçues, lors que le Médecin  
de la Reine de Suède M. *du Ryer* François de nation, hom-  
me de sçavoir & de probité vint luy rendre visite. Il ne put  
pas luy cacher le plaisir qu'il ressentoit de sa lecture, ny se  
défendre de luy faire part de sa joye en luy communiquant  
cette lecture. M. du Ryer ne put néanmoins obtenir la  
copie de la Dissertation : mais il en parla à la Reine d'u-  
ne manière si avantageuse, qu'elle obligea M. Chanut de  
la luy faire voir. Il ne fut point fâché que la Princesse eût  
cette curiosité, dans l'espérance que la lecture de cette  
seule pièce luy feroit juger que tout ce qu'il luy avoit dit  
de M. Descartes étoit encore au dessous de la vérité. Il ne  
fut pas trompé. La Reine demeura si satisfaite de la lectu-  
re qu'il luy en fit dans un têmes libre & desoccupé d'affai-  
res, qu'elle ne pouvoit ensuite se lasser de donner des loüan-  
ges à l'Auteur de cet écrit, & de s'enquerir de toutes les par-  
ticularitez de sa personne & de sa vie. Après que M. Chanut  
luy eût déclaré ce qu'il en sçavoit, & qu'elle eût pensé  
pendant quelques momens à ce qu'elle avoit à répondre,  
elle dit. *Monsieur Descartes, autant que je le puis voir par cet  
écrit & par la peinture que vous m'en faites, est le plus heureux  
de tous les hommes ; & sa condition me semble digne d'envie. Vous  
me ferez plaisir de l'assurer de la grande estime que je fais de  
luy.*

L'attention que la Reine apporta à la lecture de cet écrit  
fit qu'elle arrêta souvent M. Chanut, pour confirmer par  
son raisonnement & ses réflexions ce qu'elle entendoit lire :  
& cet habile lecteur ne fut pas moins étonné de la facilité  
qu'elle



qu'elle avoit à pénétrer dans les sentimens de M. Descartes, qu'il avoit été surpris de leur profondeur à la première lecture qu'il en avoit faite en particulier. La Reine apporta une forte application à la première question, où M. Descartes expliquoit en général la nature de l'*Amour*. Mais elle ne voulut pas s'attacher à en examiner la doctrine, » parce que, disoit-elle, n'ayant pas ressenti cette passion, elle ne pouvoit pas bien juger d'une peinture dont elle ne connoissoit point l'original. Il se pouvoit faire qu'elle ne connoît point l'Amour comme une passion : mais rien ne devoit l'empêcher d'examiner ce que M. Descartes disoit de l'*Amour intellectuel* qui regarde un bien pur & séparé des choses sensibles, parce qu'elle pouvoit au moins sentir en elle l'Amour de la vertu. La Reine donna son consentement à tout hormis à un mot, qui faisoit voir en passant que M. Descartes n'étoit pas de l'opinion de ceux qui veulent que le *Monde soit fini*. Elle témoigna douter qu'on pût admettre l'hypothèse du Monde infini sans blesser la Religion chrétienne. Elle en dit succinctement ses raisons à M. Chanut, qui ne manqua point de les faire sçavoir à M. Descartes par une lettre datée du xi de May 1647, ajoutant que la Reine auroit très-agréable l'éclaircissement qu'il donneroit à sa pensée pour lever ses scrupules. Il joignit à la difficulté de la Reine une autre question qu'il proposa à M. Descartes de son propre mouvement, & dont il luy demandoit la solution en même tems. » La question étoit de sçavoir clairement quelle est cette impulsion secrète qui nous porte dans l'amitié d'une personne plutôt que d'une autre, avant même que d'en connoître le mérite ? Et parce que M. Chanut étoit accoutumé à réduire toutes ses connoissances à la conduite de sa vie pour en devenir meilleur, il demanda encore à M. Descartes comme il auroit fait à son directeur, » si un homme de bien dans le choix de ses amitez peut suivre les mouvemens cachez de son cœur & de son esprit, qui n'ont aucune raison apparente, & s'il ne commet point une injustice de distribuer ses inclinations par une autre règle que celle du mérite ? Cette question l'avoit déjà exercé autrefois, en ce que séparant l'amitié d'avec deux choses que l'on confond souvent avec elle, dont l'une est l'estime de la vertu,

Pag. 112. du  
1. vol. des  
lettres.

1647.

vertu, l'autre est cet échange d'offices mutuels entre les honnêtes gens, qui n'est en effet qu'un commerce de bien-faits, cette amitié reste comme une simple liaison & un ciment qui assemble tous les hommes en un seul corps, & qui doit être d'égale force entre toutes les parties. Autrement il est impossible qu'il ne survienne de la division contre l'équité naturelle, & que nous attachant trop fortement à quelques personnes, nous ne soyons insensiblement séparés des autres. M. Chanut ne croyoit pas qu'on pût refuser le nom de sage à celui qui mettant pour fondement en son cœur un amour égal pour tous les hommes, y ajouteroit seulement la distinction des mérites différens, & cette obligation de reconnaissance dans le trafic des bons offices. Et quoy qu'alors l'estime de la vertu & la retribution des bien-faits fissent qu'en apparence ce Sage paroîtroit en aimer l'un plus que l'autre, parce que ces trois affections se mêlent très-facilement & semblent ne produire qu'un seul mouvement: il seroit vray néanmoins qu'il n'auroit pour lors qu'une amitié très-égale.

M. Descartes étoit déjà parti d'Egmond pour son voyage de France lorsqu'il reçut la lettre de M. Chanut, qui le trouva à la Haye. Il eût souhaité n'être point hors de son séjour ordinaire & de sa solitude, pour pouvoir répondre à la question de la Reine de Suède avec plus de recueillement d'esprit. Mais la considération qui étoit due à une Reine ne pouvant souffrir aucune excuse, il écrivit sa Réponse comme il put dans l'hôtellerie. Il fit voir qu'encore que le Cardinal de Cusa & plusieurs autres Docteurs eussent supposé le Monde *infini* sans en avoir été repris de l'Eglise, il n'avoit pourtant pas crû devoir aller si loin qu'eux, & que son opinion étoit beaucoup moins difficile à recevoir que la leur, parce qu'il ne disoit pas comme eux que le monde fût *infini*, mais seulement *indéfini*. Ce qui fait selon luy une différence assez remarquable. » Car pour dire qu'une chose est *infinie*, on doit avoir quelque raison qui la fasse connoître telle, ce » qu'on ne peut avoir que de Dieu seul: mais pour dire qu'elle est *ir-d-finie*, il suffit de n'avoir point de raison par laquelle on puisse prouver qu'elle ait des bornes. Il répondit aussi à ce que la Reine inféroit de l'étendue infinie (ou plutôt indéfinie)

Pag. 120.  
tom. 1. des  
lettres.

indéfinie) du monde touchant l'éternité de sa durée au regard du tēms passé & de l'avenir. Il fallut pareillement expliquer le sentiment de l'Eglise que la Reine avoit allégué, sçavoir, que l'homme étant la fin de la création, c'est-à-dire, le plus parfait des ouvrages, & pour lequel tous les autres ont été faits, comme il paroît manifestement par l'alliance de Dieu avec l'Homme dans l'incarnation du Verbe, & par tant de miracles opérés pour marquer que la nature humaine est la maîtresse de toutes les autres qui composent ce grand corps que nous voyons, il semble que si nous concevons le monde dans cette vaste étendue que luy donne le terme d'indéfini, il est difficile que l'homme se conserve dans un rang si honorable, ne se considérant plus que dans un petit recoin avec toute la terre qu'il habite. Il s'en acquitta d'une manière qui faisoit voir à la vérité que la force & la capacité de son esprit ne dépendoit plus des livres ou des lumières d'autrui, ny de la situation des lieux ou des autres commoditez de l'étude ; mais qui n'en diminua pourtant pas la surprise & la satisfaction que la Reine de Suède reçût de sa réponse. M. Chanut ne fut pas moins content de la solution qu'il reçût à la question qu'il luy avoit proposée touchant la véritable règle que nous devons suivre dans le partage de nos inclinations. L'une & l'autre réponses furent renfermées dans la lettre qu'il luy envoya de la Haye le 6 de Juin dans le cours de son voyage ; & c'est ce nous trouvons imprimé conjointement avec sa dissertation de l'Amour au premier volume de ses lettres.

1647.

Lett. Ml. de  
Chanut à  
Desc. du 11.  
May 1647.

C'est la lettre  
xxxvi du I.  
vol.



## CHAPITRE XI.

*Nouvelle broüillerie de M. Descartes avec les Théologiens de Hollande, qui entreprennent de le faire condamner comme un blasphémateur & un Pélagien. Ses calomniateurs Revius & Triglandius. M. Descartes écrit aux Curateurs de l'Université & aux Consuls de la ville de Leyde pour leur demander satisfaction. Mauvais biais que prend son affaire. Il explique de nouveau ses intentions aux Curateurs dans la réponse qu'il fait à la lettre qu'ils luy avoient écrite ensuite de leur decret. Il écrit à l'Ambassadeur de France M. Servien, pour empêcher par l'autorité du Prince d'Orange que les Théologiens Protestans ne se rendent ses juges dans leurs Consistoires ou leurs Synodes. On arrête les entreprises de ses ennemis, dont la fureur se décharge sur ses sectateurs. Persécutions qu'ils suscitent à Heereboord & à Heydanus leurs collègues pour le Cartésianisme.*

Tom. 1. des  
lettr. de Desc.  
pag. 64.

**L**Es plaisirs que M. Descartes goûtoit dans la communication qu'il avoit avec la Reine de Suède & M. Chanut sur la Philosophie Morale, furent troublez au commencement de cette année par de méchantes affaires que quelques Théologiens de Leyde tâchèrent de luy susciter dans leur Université. Un Régent ou Préfet ( c'est-à-dire Principal ) du collège des Théologiens nommé Jacques de Reves ou *Revius*, suborné, comme on l'a crû, par les artifices secrets de Voetius, qui ne souffroit qu'avec peine que le Cartésianisme qu'il avoit détruit à Utrecht prît racine à Leyde, s'étoit avisé de faire disputer aux mois de Janvier & de Février quatre thèses différentes contre M. Descartes. L'intention de ce *Revius* étoit de pervertir le sens des Méditations Métaphysiques de nôtre Philosophe, & de faire croire qu'il y avoit débité des choses fort absurdes & contraires à la gloire de Dieu ; comme, qu'il faut douter qu'il y ait un Dieu, & mesme qu'on peut nier absolument pour quelque tème qu'il y en ait un : & autres excès semblables. Mais parce que cet homme n'étoit pas habile, & que la plûpart de ses écoliers

1647.

écoliers même se mocquoient de ses médisances : les amis que M. Descartes avoit à Leyde n'avoient pas seulement daigné l'avertir de ce que faisoit Revius. Mais un autre Théologien de la même ligue nommé Jacques *Triglandius*, qui étoit premier Professeur en Théologie dans l'Université, & Ministre ou Pasteur dans le Prêche de la ville, ayant fait soutenir aussi peu de jours après d'autres thèses, où il sembloit avoir inséré quelque chose de plus fort contre M. Descartes, ses amis luy conseillèrent de ne pas négliger ces étincelles, pour ne pas donner lieu à quelque embrasement semblable à celui d'Utrecht. Triglandius l'accusoit d'avoir enseigné que *l'idée de notre libre arbitre est plus grande que l'idée de Dieu*, ou bien, *que notre libre arbitre est plus grand que Dieu même* : & par une insigne calomnie, *que Dieu est un imposteur & un trompeur*, quoy qu'après avoir enseigné positivement que Dieu ne pouvoit pas nous tromper, il se fût attaché à réfuter ceux qui dans leurs objections avoient prétendu que Dieu pouvoit au moins nous tromper innocemment.

L'intention de ces deux calomniateurs, au jugement même de quelques Théologiens de leurs confrères, qui luy en donnèrent avis comme étant de ses amis, étoit de faire condamner premièrement ses opinions comme très-pernicieuses, & luy comme blasphémateur, par quelque synode où ils feroient les plus forts ; & ensuite de tâcher à luy faire recevoir quelque affront par le Magistrat qu'ils auroient soin de prévenir, où qui leur étoit déjà tout acquis. On luy représenta que pour obvier à ces inconvéniens il falloit s'opposer de bonne heure à leurs desseins. Voyant que ces nouveaux ennemis n'attaquoient aucune de ses vraies opinions, mais seulement qu'ils luy en attribuoient de fausses, qui avoient toujours été fort éloignées de sa pensée : il crut qu'il luy seroit permis de leur répondre par un écrit public, qui seroit un moyen assez propre pour faire connoître leur malice & leurs calomnies à tout le monde. C'étoit le chemin le plus court, & peut-être le plus avantageux pour luy. Mais prévoyant qu'il luy seroit difficile de pouvoir frapper ces deux Théologiens sans toucher à l'Université de Leyde, pour laquelle il avoit de la considération : il prit d'autres voyes

Heydanus &amp; Spanhemius.

Tom. 2. des  
lett. pag. 151.

1647.

Revii itatera  
Philos. Cart.  
pag. 238.

L'Edit est du  
20 May 1647.

V. tom. I. »  
des lettr. »  
pag. 148. »

Pag. 149.  
ibid.

qui luy paroïssent plus conformes à la douceur avec laquelle il avoit dessein de manier toute cette affaire ; & il se contenta d'écrire une longue lettre aux Curateurs de l'Université & aux Consuls de la ville , pour leur demander justice des calomnies des deux Théologiens. La lettre étoit datée du 4 du mois de May à Egmond : & quoy qu'elle fût très-digne d'être conservée , nous la contons maintenant parmi ses pièces perduës , si elle ne se trouve dans les archives de l'Université de Leyde ou dans le cabinet de quelque Partulier. Il écrivit en même têmes au Secrétaire de l'Université & de la Ville nommé le sieur Jean de Wevelichoven pour luy recommander cette affaire. Les Curateurs de l'Université & les Consuls de la ville de Leyde n'eurent pas plutôt reçû sa lettre , qu'ils donnèrent jour au Recteur de l'Université ( qui étoit pour lors le sieur Frédéric Spanheim le père Professeur en Théologie , ) aux Professeurs en Théologie & Philosophie , & aux Régens du collège des Théologiens , pour comparoître devant eux. Mais sans se donner la peine d'examiner le fonds de l'affaire , ils se contentèrent de leur défendre par un édit dressé à la hâte de faire dorénavant aucune mention de M. Descartes ny de ses opinions dans leurs leçons , leurs disputes , & dans tous les autres exercices académiques. Après quoy ils récrivirent à M. Descartes le 20 du même mois de May , pour luy marquer , » qu'ayant satisfait selon leur pouvoir à ce qu'il avoit désiré d'eux , ils espéroient que de son côté il correspondroit aussi à leur desir. Qu'à cet effet ils le prioient aussi de leur côté de s'abstenir de parler & d'agiter davantage la question qu'il disoit avoir été attaquée & combatuë par les Professeurs de leur Université , par un Régent Principal de leur collège , & par leurs Théologiens , pour prévenir les inconvéniens qui en pourroient arriver de part & d'autre.

Ces lettres publiques des Curateurs de l'Université & Consuls de la ville , datées à Leyde , signées par leur Secrétaire le sieur de Wevelichoven , furent accompagnées d'une lettre particulière du même Secrétaire datée du même jour , mais à la Haye , pour luy offrir encore ses services dans la suite.

M. Descartes fut assez mal satisfait de cette conduite , où il



il ne trouva de loüable que l'honnêteté des termes. Il fit néanmoins ce qu'il put pour les excuser, dans l'espérance que de secondes réflexions les rendroient plus équitables. Il leur récrivit donc dès le même jour, qui étoit le xxiii du mois de May, pour leur marquer l'étonnement où il étoit de n'avoir pû comprendre leur pensée, ou de ne leur avoir pû expliquer la sienne d'une manière allèz claire pour leur faire entendre ce qu'il desiroit d'eux. Ces Messieurs s'étoient trompez, de croire qu'il s'agît d'aucune question qui eût été attaquée par les deux Théologiens Revius & Triglandius. M. Descartes s'étoit plaint seulement de ce que par une calomnie noire & tout à fait inexcusable ils luy avoient attribué dans leurs thèses des choses qu'il n'avoit jamais écrites ny pensées, & qui étoient toutes contraires à ce qu'il avoit enseigné. C'est sur cela qu'il demandoit une réparation du tort qu'il croyoit avoir été fait à son honneur par deux hommes qu'il auroit négligé sans l'autorité que leurs emplois leur donnoient parmi le monde, & qui pourroit procurer par ce moyen du cours & du crédit à leurs calomnies.

1647.

Pag. 152.  
ibid.

Il leur envoya sur le champ sa réponse, à laquelle il joignit une lettre pour M. de Wevelichoven en particulier, afin de luy recommander de nouveau la justice de sa cause, supposant qu'il auroit part à tout ce que les Consuls pourroient résoudre. Il écrivit en même têmes à un de ses amis auquel il avoit déjà eû recours auparavant, & il voulut luy envoyer la copie de la lettre des Curateurs avec la réponse qu'il y faisoit, afin qu'il vît comment au lieu de luy rendre la justice qu'il leur avoit demandée, ils le mettoient au nombre des Hérostrates, c'est-à-dire, des scélérats & des infames, en défendant qu'on ne parlât de luy ny en bien ny en mal. Après luy avoir fait remarquer toute l'injustice de leur première procédure, il luy demanda conseil sur la manière dont il pourroit souhaiter que ces Messieurs réglasent la satisfaction qu'il attendoit des deux calomniateurs. Il le pria de vouloir communiquer toutes choses à M. Brasset son autre ami, & d'agir d'intelligence avec luy auprès des Curateurs & des Consuls. M. Brasset jugea à propos d'en parler à M. Spanheim Recteur de l'Université pour le

C'est la XXI  
lettr. du 2.  
volume.  
Pag. 154.  
ibidem.Pag. 537. 2.  
" tom.

"

"

1647.

Statena Phil.  
Cart. per Rev.Lettre 12. Ms.  
de Desc.Lettre 15. Ms.  
de Desc.

Lettre 12. Ms.

Revii Statena  
pag. 217.Lettre 10.  
Ms. de  
Descartes.

sonder sur cette affaire. M. Spanheim qui sçavoit que son collègue Triglandius & Revius cabaloient secrètement avec les autres Professeurs qu'ils sçavoient n'être point Cartésiens, comme Scotanus Professeur en Droit, Heurnius Professeur en Médecine, & Stuart ou Stevart Ecoissois Professeur en Philosophie, répondit à M. Brasset d'une manière qui luy fit juger qu'il y auroit à craindre pour l'événement, s'il n'aimoit mieux souffrir & se taire. Il parut néanmoins avoir assez bonne intention pour arrester les progres de leurs mauvaises pratiques durant le tēms de son Rectorat; & il entreprit dès ce moment de relire tout de bon les ouvrages de M. Descartes, pour se persuader encore mieux de la justice de ses plaintes. Mais sur l'avis que M. Spanheim avoit fait donner à M. Descartes, que s'il se remuoit, l'affaire ne manqueroit pas d'en venir aux classes & aux synodes, où les parties auroient tout le crédit nécessaire pour le faire condamner comme Pélagien, non pas tant pour ce qu'ils luy imputoient sur le libre arbitre, que parcequ'ils le croyoient Jésuite déguisé: il prit le party d'employer l'autorité du Prince d'Orange, comme il avoit fait pour l'affaire d'Utrecht.

Il écrivit donc à l'Ambassadeur de France M. Servien, qui avoit succédé à M. de la Thuillerie, pour luy demander son assistance auprès du Prince. Afin qu'il fût exactement informé de toutes choses il luy fit le recit de son affaire en ces termes.

Deux Théologiens de Leyde m'ayant calomnié par diverses thèses, où ils m'accusent d'avoir mis des impiétez & des blasphèmes dans mes écrits, j'ay été averty que nonobstant la fausseté puérile de leurs accusations je ne devois pas les négliger, parce que leur dessein étoit de se servir de l'autorité de ces thèses pour me mettre à l'inquisition, & me faire condamner comme blasphémateur par quelqu'un de leurs Synodes. Surquoy j'ay écrit à Messieurs les Curateurs, pour leur demander réparation des injures que j'ay reçues par ces thèses. Mais je prévois que cela ne suffira pas, parcequ'ils n'entreprendront pas de condamner deux Régens Théologiens, s'ils n'y sont poussez par quelque ressort plus puissant. J'ay peur d'ailleurs qu'ils ne renvoyent la cause à leur Faculté de Théologie, c'est-à-dire, qu'ils n'établissent pour juges

juges les personnes même dont je me plains. C'est ce qui m'oblige à vous supplier d'intercéder pour moy auprès de M. le Prince d'Orange, à ce qu'il luy plaise comme chef de l'Université de Leyde, aussi-bien que des armées de ce Païs, d'ordonner que Mess.les Curateurs me fassent avoir la satisfaction du passé, & empêchent que leurs Théologiens n'entreprennent de se rendre mes juges à l'avenir. Car je suis assuré qu'ils n'approuveront pas qu'après tant de sang que les François ont répandu pour les aider à chasser d'icy l'Inquisition d'Espagne, un François qui a aussi porté autrefois les armes pour la même cause, soit aujourd'huy soumis à l'Inquisition des Ministres de Hollande. J'aurois droit de demander d'autres juges qu'eux, quand même j'aurois quelque tort d'eux, mais ils pourroient aussi avoir droit de dire qu'ils ne condamnent que mes opinions : au lieu que maintenant je prétens qu'ils n'ont aucun droit d'examiner ce que j'ay écrit dans leurs assemblées Ecclésiastiques, c'est-à-dire, dans les Facultez de Théologie, les Consistoires, les Classes, & les Synodes. Ma raison est, qu'on ne peut trouver dans tous mes écrits aucune chose qui touche les controverses de Religion qui sont entre eux & nous. Et pour ce qui regarde la Religion Chrétienne en général, comme est l'existence de Dieu dont j'ay traité, la liberté qu'ils nous doivent en ce païs, puisque le Roy leur en donne une semblable en France, les oblige à en laisser le jugement aux Supérieurs de nôtre Eglise. Celuy de mes livres auquel ils s'attaquent est adressé à Mess.les Docteurs de la Faculté de Théologie de Paris, & il a été plus d'un an manuscrit entre leurs mains pour être examiné avant que je l'aye fait imprimer. De sorte qu'il ne peut être soupçonné de contenir aucune chose contre la Religion Chrétienne en général, ny contre les mœurs : & par conséquent il ne doit pas sous ce prétexte être soumis au jugement des Théologiens de ce païs.

M. Descartes embarrassé des préparatifs de son voyage de France fit présenter cette lettre par un de ses anciens amis, qui bien que Hollandois de nation, & de la Religion réformée, ne laissoit pas d'être Secrétaire de l'Ambassadeur de France, & qui outre cela étoit sçavant homme de Lettres, ayant fait présent à M. Descartes depuis deux jours d'un pe-

tir

1647.

Lett. II. M.  
de Desc.Tom. I. des  
lett. pag. 65,  
66, & p. 67.Tom. 2. des  
lett. pag. 539.  
Item, Re-  
vius in sta-  
ter. pag.  
239.Jean de Raai  
faisoit seule-  
ment des le-  
çons privées  
de Médecine,  
où il expli-  
quoit les opi-  
nions de M.  
Desc.

tit livre de sa composition intitulé *Euphrasia*. Elle ne fut pas entièrement sans effet, non plus que la réponse qu'il avoit faite à la lettre de Mess. les Curateurs de l'Université. On ôta la connoissance de cette affaire à la Faculté de Théologie, qui en vouloit connoître comme d'une chose de son ressort, afin de déclarer M. Descartes ennemy de la Religion Réformée & Protestante. On fit taire les Théologiens qui avoient dessein de luy nuire: mais on prit garde de ne rien faire qui pût les chagriner, de peur de les décourager dans leurs fonctions, ou de diminuer le zèle qu'ils avoient pour le service de leur Religion. Mais quoique l'expédition du reste dût tirer en longueurs suivant la méthode des Justiciers de Hollande, qui est de procéder lentement, il eut au moins la satisfaction d'apprendre à son départ que Mess. les Curateurs paroissoient disposez à déclarer que leur intention n'étoit point de condamner ses opinions, ny de bannir son nom de leur Académie: » mais que pour maintenir la paix & l'union entre les Professeurs, ils avoient trouvé bon de leur défendre de disputer d'orênant dans leurs thèses ou autres exercices touchant ce qui est, ou ce qui n'est pas dans ses écrits, afin qu'ils s'occupassent uniquement à examiner ce qui est ou ce qui n'est pas vrai. Et que pour les deux Théologiens dont il s'étoit plaint, ils seroient blâmés de luy avoir attribué des opinions directement contraires à celles qu'il avoit enseignées, sans qu'il y eût apparence de pouvoir exiger d'eux une plus grande satisfaction que ce témoignage.

Les Théologiens fort affligés de voir M. Descartes & ses écrits arrachez de leurs mains songèrent à décharger leur mauvaise humeur sur ceux de leurs collègues qu'ils sçavoient être sectateurs de sa Philosophie. La tempête tomba particulièrement sur deux d'entre eux; sçavoir, le sieur Abraham Heidanus Professeur en Théologie & Ministre de la parole de Dieu, & le sieur Adrien Heereboord Professeur en Philosophie, & sous-Principal du collège illustre des Etats de Hollande & de West-Frise, dont Revius l'ennemy de M. Descartes étoit Principal. Ils n'osèrent toucher ny à M. Golijs, ny à M. de Schooten, ny même au jeune M. de Raai, sur lesquels ils avoient moins de prise, parce qu'ils ne se méloient point de Théologie. M. Heereboord sembloit de-  
voir

voir être à couvert sous les mêmes raisons. Mais la subordination de son second employ à celui de Revius fut ce qui le fit mettre en butte aux traits de son Principal, qui pouvoit encore moins souffrir le Cartésianisme en luy que dans un autre.

1647.

1648.

1649.

Par le decret que les Curateurs avoient donné le xx de May, il étoit également défendu au Principal Régent & au sous-Principal Régent du collège de Holl. & West-Fr. c'est-à-dire, à Revius & à Heereboord de nommer M. Descartes dans leurs leçons & dans leurs thèses. Mais il étoit enjoint en même têmes au sous-Principal de se renfermer dans les limites de l'ancienne Philosophie d'Aristote, conformément aux statuts de l'Université; & aux autres Professeurs de prendre garde de rien dire contre la personne, ou les écrits de M. Descartes. Heereboord suivit à la lettre la défense du decret, & s'abstint dans la suite de parler dans ses leçons ou de laisser parler dans les thèses où il présidoit pour ou contre M. Descartes: mais il n'en étoit pas moins Cartésien dans ses écrits. Il parut même de l'affectation dans ses thèses de l'année suivante à rabbaïsser la valeur des écrits d'Aristote, & à faire voir par l'autorité de Luther, & des autres chefs de la nouvelle réforme, que la Philosophie de cet Ancien étoit très-pernicieuse au Christianisme. C'étoit bleffer Révius & Triglandius par l'endroit qui devoit leur être le plus sensible. Ils eurent du dépit de voir qu'on mît en jeu l'autorité des Patriarches de leur nouvelle Religion pour perdre leur Aristote, & luy substituer un nouveau chef de Philosophie, à qui ils ne déclaroient la guerre que parce qu'il étoit *Papiste*, & qu'ils le croyoient même *Jésuite*. Ils renouvelèrent donc leurs persécutions contre le Cartésianisme, & en particulier contre la personne de M. Heereboord & celle de M. du Ban son collègue, qui s'étoit joint à luy pour la défense de la Philosophie nouvelle. Ils se servirent de la conjoncture favorable du Rectorat d'Othon Heurnius Professeur en Médecine, qui avoit succédé à Frédéric Spanheim, mais qui n'en avoit ni la prudence, ni la modération, & qui étoit opposé à la Philosophie de M. Descartes par le préjugé où il étoit en faveur de Galien & d'Aristote. Heereboord & Du Ban eurent beaucoup à souffrir pour l'amour de M.

Revius ibid.  
pag. 238.

Où l'on voit  
ce Decret en-  
tier tiré des  
Registres de  
l'Université  
de Leyde du  
20. May 1647.

Revius page  
240, 241.

Pag. 242 &  
217. ibid.

Tepel. Hist.  
Carr. p. 645.

S f \*

Descartes



1647.

1648.

1649.

Sorb. lettr.  
& disc. in  
xv<sup>o</sup> p. 682.

Descartes, & l'on en seroit venu aux dernières extrémités sans le crédit de leurs amis, qui mirent une barrière à la violence de leurs persécuteurs. On peut voir une longue & touchante description de leurs souffrances dans l'Épître que M. Heereboord mit à la tête du premier volume de ses disputes choisies, & qu'il adressa aux Curateurs de l'Université. M. de Sorbière en a même touché un mot qu'il est bon de rapporter, parcequ'il étoit alors sur les lieux. » Heereboord, dit-il, avoit pris parti dans les nouvelles opinions pour contrarier un peu le bon homme Stuart Professeur Ecossois son collègue, qui ne sçavoit que la vieille game en Philosophie, & qui ne servoit qu'à irriter quelquefois les honnêtes gens chez M. de Saumaise dans nos conversations. Heereboord homme sçavant & laborieux fut favorisé du Théologien Heydanus grand Cartésien, de Bornius, de Hooghelande, de Zuylichem (Zuytlichem), & de quantité d'autres gens de sçavoir, qui le soutinrent contre Ravius qui étoit Professeur en Théologie, & qui a écrit plusieurs livrets peu solidement contre M. Descartes. De tous ces libelles que Ravius publia contre M. Descartes il n'y en eut qu'un qu'il osât faire paroître de son vivant en 1648 sous le titre de *Methodi Cartésianæ consideratio theologica*, & un autre contre Heereboord sous le titre d'*Absterfio calumniarum*. Mais comme cet homme étoit d'une capacité très-médiocre & d'un sçavoir assez borné, il fut aisé à Heereboord, à Clauberg, & à Tobie d'André de le défaire, sans même que M. Descartes en eût la tête rompuë.

La Cabale tourna ensuite ses pratiques contre M. Heydanus dont la belle réputation donnoit de la jalousie aux Théologiens & aux Ministres de Leyde, sur lesquels il s'étoit acquis beaucoup de supériorité par ses grands talens pour la prédication, & par les autres fonctions du ministère & de la profession. Ses ennemis luy firent un crime énorme de prêcher à la Cartésienne, c'est-à-dire, d'embellir ses discours d'explications & de comparaisons prises de la Philosophie de M. Descartes qu'il possédoit parfaitement : & ils firent sonner si haut le danger que couroit la Religion Protestante par cette manière de prêcher qu'ils le rendirent suspect de favoriser la Religion Catholique, dont la Cartésianisme n'étoit qu'une émanation selon eux pour le culte naturel de Dieu.

Tom. 3. des  
lettr. p. 509.



Dieu. On a crû qu'ils étoient enfin venus à bout auprès des Magistrats de le faire déposer du Ministère : mais il paroît que son abdication fut volontaire , puisqu'il véquit toujours depuis dans une très-haute considération parmy ceux du païs, & que selon M. de Sorbière l'école Cartésienne le révéroit encore apres la mort de M. Descartes comme son principal protecteur.

1647.

Lett. Ms. de  
la Princesse  
Louise Palat.  
à M. Legrand.

cc Sorb. Ré-  
lat. in.  
" VIII<sup>o</sup> pag.  
" 137.

## CHAPITRE XII.

*Second voyage de M. Descartes en France. Edition des Méditations & des Principes en François. Il va en Bretagne, en Poitou, & en Touraine avec l'Abbé Picot. Maladie du P. Mersenne. Mort de M. Mydorge : ses dépenses & sa passion pour les Mathématiques, quil a tâché en vain d'inspirer à M. de Lamoignon. Mort de Torricelli & de Cavalieri. M. Descartes reçoit une pension du Roy de 3000 livres. Il void M. Pascal le jeune qui l'entretient de ses expériences sur le Vuide. Il luy donne avis d'en faire sur la pesanteur de l'air. Il retourne en Hollande avec l'Abbé Picot. Son sentiment touchant le souverain Bien sur la demande de la Reine de Suède, qui luy récrit de sa main pour l'en remercier.*

**M**R Descartes partit de la Haye le 7 de Juin pour Rotterdam, d'où il écrivit le lendemain à l'Abbé Picot sur le point de passer à Middelbourg pour s'embarquer le jour suivant à Flessingues, dans l'espérance d'arriver au bout de quinze jours à Paris, où il fut reçu & logé par cet amy, qui depuis le premier voyage de M. Descartes en France avoit quitte la rue des Ecoiffes pour celle de Geoffroy-l'ânier, où il avoit pris une maison conjointement avec Madame Scaron de Mandiné. Son dessein étoit de passer en Bretagne dès le commencement de Juillet, pour régler les affaires qui servoient de prétexte à son voyage. Mais l'édition françoise de ses Principes qui s'achevoit entre les mains de leur traducteur son hôte, luy donna occasion de différer de quelques jours, tant pour y faire une préface, que pour voir entièrement débarrassé de cette occupation un homme qui devoit

Lett. Ms. du  
8 Juin 1647.  
à M. Picot.

Entre la Seine  
& la rue saint  
Antoine.

Lett. Ms. du  
26 Avril à M.  
Picot.

1647.

Rélation de  
l'Abbé My-  
dorge son fils.

Lettr. Mss. de  
de Desc. à  
Clerfelier &  
à Picot.

Lettr. Mss. de  
Desc. à Merf.  
du 2 Novemb.  
1646.

Lettr. Mss. du  
9 Novembre  
1646, à Cler-  
felier.

René Fédé  
narif de Châ-  
teau-Dun.

Tom. I des  
lettr. pag. 67,  
68, 69 & 64.

être de sa compagnie dans son voyage. Il ne vid personne alors que le P. Merfenne, M. Mydorge qu'il ne devoit plus revoir de sa vie, & M. Clerfelier, à qui il fit part de tout ce qui s'étoit passé entre la Reine de Suède, M. Chanut, & luy depuis un an. Il y avoit environ quatre mois que cet amy après être relevé d'une longue & fâcheuse maladie causée pendant l'automne dernier par une fièvre maligne, par les douleurs de la goutte, & par un accès d'épilepsie, avoit procuré la publication des Méditations en françois, tant de la traduction de M. le Duc de Luynes, que de la sienne; & M. Descartes s'étoit déchargé sur luy de tous les soins de l'impression, & de la distribution des exemplaires, sans se soucier d'en faire donner de sa part à d'autres personnes qu'à ses trois nièces Religieuses, dont deux étoient en Bretagne, & la troisième à Poitiers. Il se fit peu d'années après une nouvelle édition de cette traduction françoise des Méditations. Mais nous n'en avons pas de plus parfaite & de plus utile que la troisième, qui parut en la même forme que les précédentes à Paris l'an 1673. Les Méditations y sont divisées par articles, avec des sommaires fort exacts à côté, outre des renvois fort commodes des articles aux objections, & des objections aux réponses, pour donner aux lecteurs la facilité de les conférer, & de mieux comprendre les unes & les autres. Il n'est pas juste que le Public ignore à qui il est redevable de cette troisième édition. C'est à M. Fédé Docteur en Médecine de la Faculté d'Angers, dont le mérite ne peut être inconnu qu'à ceux, qui n'ont pas ouy parler de son zèle pour la Philosophie Cartésienne.

M. Descartes étant à Paris reçût fort à propos la réponse que la Princesse Elizabeth fit de Berlin à la lettre qu'il luy avoit écrite le 7 de Juin en partant de la Haye pour luy envoyer la copie de l'épître dédicatoire de ses Principes, afin que s'il se trouvoit dans sa traduction quelque chose qu'elle jugeât à propos de changer, elle eut la bonté d'en donner avis avant que la dernière planche de l'impression fut rompuë. Il luy récrivit pour la remercier quatre ou cinq jours avant son départ pour la Bretagne & le Poictou; il luy donna quelques avis sur sa mauvaise santé; & il luy fit connoître en même têmes qu'il condamnoit la pensée que l'éloignement de

de son Altesse & les persécutions des Théologiens de Hollande luy avoient donnée de quitter les Provinces-Unies pour s'établir en France.

La dernière feuille des Principes tirée, ils partirent ensemble M. Picot & luy pour le voyage de Bretagne. Ses affaires furent réglées à Rennes avec ses parens le xxvi Juillet, où l'Abbé Picot voulut en leur présence luy passer une déclaration par laquelle il reconnoissoit que les rentes de trois contrats de constitution montant à la somme de 11400 liv. en principal appartenoint à M. Descartes du Perron qui les luy avoit transportez pendant qu'ils étoient à Paris. Ils passèrent ensuite en Poictou, où ils firent un séjour assez court. En revenant par la Touraine ils furent arrêtez par M. de Crenan gentil-homme d'un grand mérite qui les retint dans sa belle maison le plus long-têms qu'il pût, à les divertir, & à leur procurer les visites des honnêtes gens de son voisinage. Mais M. Descartes selon sa coutume n'y étoit presque visible que l'après midy, & il prenoit bien des momens sur ce qu'il devoit aux compagnies pour aller seul se promener dans le parc, tandis que l'Abbé Picot soutenoit la conversation. Ils retournèrent ensemble à Paris vers le commencement de Septembre : mais à leur arrivée ils trouvèrent bien du désordre dans les amitez de M. Descartes. Le Père Merfenne étoit tombé malade sur la fin du mois d'Août, & son état étoit devenu encore pire par la mal-addresse du Chirurgien qui luy avoit coupé l'artère en le saignant.

Mais M. Descartes fut encore plus consterné à la nouvelle qu'il eut de la mort de Monsieur Mydorge arrivée depuis environ quinze jours dans la chambre où l'on prétend qu'étoit mort autrefois le Roy Henry II. qui étoit un reste de l'ancien Palais des Tournelles, près de la Place royale. M. Mydorge n'avoit alors que soixante & deux ans : mais il les avoit passés dans la réputation d'une grande intégrité de vie. Il étoit d'une vertu si égale qu'on ne pouvoit dire aisément à quoy ses inclinations le faisoient pancher plus volontiers, si on met à part l'amour qu'il avoit pour la connoissance des Mathématiques, où l'on peut dire qu'il ne gardoit presque point de mesure. C'est le seul point où sa conduite n'ait peut-être pas été entièrement irréprochable au

Sf iij jugement

1 Sur le sieur de Tremandan Malefcot &c.

2 Sur le sieur de Beaumanoir.

3 Sur le Sénéchal de Comburg.

Voyez les pièces de l'Inventaire.

Lettr. M<sup>c</sup>. d'Adr. Auz. de Rome du 8 Août 1689.

Tom. 1. des lettr. M<sup>ss</sup>. à M<sup>c</sup>. f. lettr. de Gabriel Thibaut Minime.

1647.

Rél. de G. &  
Chr. de La-  
moignon.

jugement de sa parenté, qui voyoit avec quelque peine qu'il eût consumé près de cent mille écus de son bien à la fabrique des verres de lunettes, & de miroirs ardents, aux expériences, & à divers autres usages de Mathématiques, dont il n'étoit pas possible que sa famille ne fût pas incommodée. De toutes les occupations des hommes, il n'en connoissoit point de comparable à l'étude de ces connoissances, & il avoit fait tout son possible pour mettre dans cette persuasion son cousin germain Monsieur de Lamoignon, qui fut depuis premier Président au Parlement de Paris. Ce jeune Magistrat l'avoit crû pendant quelques mois : & les charmes de ces hautes & profondes connoissances l'avoient déjà tellement enchanté, que si l'obligation de travailler aux affaires publiques, & les avis de M. l'Avocat général Bignon ne fussent survenus à propos pour le dégager de ces filets dans le têmes qu'il en avoit une provision suffisante pour le commerce d'un homme de Lettres, il seroit demeuré enfoncé dans ces occupations décevantes, sans se soucier de sortir des obscuritez d'une vie privée. M. Mydorge avoit laissé peu d'écrits en mourant, parce que la plus grande partie de son têmes comme de son bien se trouvoit employée en expériences. Le principal de ces écrits étoit la continuation de ses *Coniques* \* comprenant encore quatre livres, dont on croit que le manuscrit fut transporté en Angleterre par Mylord Candische ou Cavendish, & Mylord Southampton, qui étoient souvent chez luy, & qui avoient même taché de l'attirer avec sa famille à Londres par des promesses magnifiques d'un établissement considérable qu'ils luy avoient faites de la part de leur Roy Charles I. Ses autres écrits furent négligés ou dissipés durant les troubles des guerres de Paris. J'en ay vû quelques restes dans le cabinet de M. l'Abbé Mydorge son fils Chanoine du saint Sépulcre à Paris, & ils consistent en trois petits traitez, 1 de la *Lumière*; 2 de l'*Ombre*; 3 de la *Sciotérique*.

\* M. de la Hire a si bien traité la matière des Coniques, que plusieurs croient M. Mydorge effacé avec les autres.

M. Mydorge ne fut pas l'unique Mathématicien que la République des Lettres perdit cette année. Le sieur Torricelli successeur de Galilée à Florence mourut le xxiv jour du mois d'Octobre suivant, & il fut suivi cinq semaines après, c'est-à-dire le xxx de Novembre, par le Père Bonaventure Cavalieri Religieux de l'ordre des Jésuates, Professeur des Mathématiques

Mathématiques à Boulogne. Tous deux fort connus & fort estimez parmi les Mathématiciens de nôtre siècle.

1647.

Torricelli avoit témoigné dès l'année précédente au P. Mersenne le desir qu'il avoit d'acquérir en particulier la connoissance & l'amitié de M. Descartes ; & il s'étoit adressé à ce Père comme à l'homme le plus capable de luy rendre ce bon office. Le Père qui de son côté souhaitoit la chose depuis long tems, y avoit réussi au gré de l'un & de l'autre : & M. Descartes luy avoit marqué dans sa réponse combien il se tenoit honoré de l'amitié des grands hommes, & du commerce particulier qu'une personne du mérite de Torricelli vouloit entretenir avec luy. Il luy fit offrir tous les services qu'il seroit capable de luy rendre. Mais quoique le nom & les écrits du Cavalieri ne luy fussent pas moins connus, on ne laisse pas d'entrevoir dans les endroits où il a eu occasion de parler de luy, que l'estime qu'il en avoit n'étoit pas au même degré que celle qu'il témoignoit avoir pour Torricelli.

Lettr. Ms. de Desc. à Mers. du 5 d'Octob. 1646.

Cependant M. Descartes avoit d'autres amis à la Cour qui songeoient à luy sans qu'il s'avisât de songer à eux, & qui voulant lui rendre son voyage plus utile qu'il n'avoit prétendu, travaillèrent efficacement auprès du Cardinal Ministre à son inscû, pour luy procurer une pension du Roy, qui luy fut accordée en considération *de ses grands mérites, & de l'utilité que sa Philosophie, & les recherches de ses longues études procuroient au genre humain : comme aussi pour l'aider à continuer ses belles expériences qui requeroient de la dépense &c.* Il fut surpris de voir l'expédition de ses lettres avant que d'avoir ouy parler des démarches que des personnes si affectionnées & si diligentes faisoient pour luy. Ces lettres patentes du Roy étoient du vi jour de Septembre 1647, scellées du grand sceau, & vérifiées à la Chambre portant le don d'une pension de *trois mille livres* de rente. La pension courut dès l'année présente : & les troubles qui survinrent dans le Royaume n'empêchèrent pas qu'il ne la touchât encore les deux années suivantes jusqu'à son voyage de Suède, par les soins de Monsieur le Grand Maître\*, à qui il avoit coutume d'en écrire.

Voyez l'inventaire de M. Descartes pag. 8.

Lettr. Ms. à Picot du 13 Nov. 1648.

\* Le Maréchal de la Meilleraie.

Après l'expédition de ces lettres M. Descartes sembloit n'avoir rien de plus pressé que son retour en Hollande ; & il se mit en état de partir incessamment avec son hôte & son  
ami

1647.

Tom. 3. des  
lett. p. 443,  
438.

Lett. di Ti-  
mauro Antia-  
te p. 19, 20,  
& seq.

Bl. Pascal  
Lett. impr.  
à M. de Ri-  
beyre Prem.  
Président de  
la Cour des  
Aydes de  
Clermont-  
Ferrand.

Item Préf. du  
trait. de l'E-  
quil. des li-  
queurs.

Gassend.  
Physic. lib. 2.  
sect. 1. cap. 5.  
pag. 204.

amy l'Abbé Picot qu'il menoit à Egmond, sans se donner le loisir de rendre aucune visite ou d'en recevoir. Il fut pourtant rencontré par M. Pascal le jeune, qui se trouvant pour lors à Paris, fut touché du desir de le voir; & il eut la satisfaction de l'entretenir aux Minimes, où il avoit eu avis qu'il pourroit le joindre. M. Descartes eut du plaisir à l'entendre sur les expériences du Vuide qu'il avoit faites à Roüen, & dont il faisoit actuellement imprimer le récit, dont il luy envoya un exemplaire en Hollande quelque têmes après son retour. La première de ces expériences qu'on eût jamais faites sur le Vuide s'étoit communiquée de Galilée à Toricelli, qui avoit beaucoup éclairci la chose par de nouvelles expériences faites en 1643. L'année suivante on en avoit écrit au P. Mersenne sans luy en marquer l'Auteur, qui étoit demeuré pendant quelque têmes inconnu par ce moyen. Ce Père avoit essayé de répéter cette expérience du Vuide à Paris: mais n'y ayant pas entièrement réussi il l'avoit abandonnée, & n'y songeoit plus, jusqu'à ce qu'étant allé en Italie comme nous l'avons remarqué, & s'étant exactement informé du moyen de l'exécuter, il en étoit revenu pleinement instruit en 1645. Croiant l'avoir mandée aussi-tôt à M. Desc. il l'avoit divulguée peu de têmes après dans Paris, & dans toute la France avec l'admiration des Sçavans, sans néanmoins que l'on sceût encore que cette fameuse expérience étoit due au sieur Toricelli. M. Petit Intendant des Fortifications l'ayant apprise de la bouche même du P. Mersenne qui la luy avoit donnée aussi par écrit, en avoit porté la nouvelle à Roüen, & l'avoit communiquée en 1646 à M. Pascal, dont le père faisoit la fonction d'Intendant de Justice dans cette ville. Ils y avoient fait ensemble cette expérience d'Italie sur le mémoire du P. Mersenne; & ayant très-bien réussi cette première fois, M. Pascal l'avoit répétée fort souvent pendant toute cette année. S'étant assuré ainsi de la vérité par ces fréquentes répétitions il en avoit tiré des conséquences, pour la preuve desquelles il avoit fait de nouvelles expériences très-différentes de celles-là en présence de plus de cinq cens personnes de toutes sortes de conditions, avec toutes sortes de tuyaux & vaisseaux de toutes longueurs, grosseurs, figures, chargés de toutes liqueurs, & disposez de toutes manières.

Le



Le bruit de ses expériences étant répandu dans Paris, on les avoit confondues avec celles d'Italie : & dans cette confusion les uns attribuoient tout à M. Pascal, les autres ne lui attribuoient rien. Pour informer le Public de la vérité de la chose dans toutes les circonstances, & pour rendre la justice qui étoit due à tous ceux qui avoient part à cette invention, M. Pascal s'étoit résolu l'année suivante de faire imprimer une relation exacte des expériences qu'il avoit faites en Normandie ; & il avoit mis à la tête une préface, où il énonçoit celles d'Italie dont il ne connoissoit pas encore l'Auteur, & dont il n'avoit pu dire le nom, qu'on n'avoit sçu à Paris que depuis que le Cavalier del Pozzo avoit mandé de Rome que c'étoit le célèbre Torricelli, qui mourut vers le même tēms. Cette suppression apparente du nom d'une personne que M. Pascal préféroit d'ailleurs à tous les Géomètres de l'Antiquité, donna lieu à quelques-uns de le soupçonner d'avoir voulu se rendre Plagiaire de Torricelli, & de croire même quoi que faussement qu'il l'étoit aussi du fameux Capucin le Père Valérien Magni Missionnaire Apostolique en Pologne & dans le reste du Nord. Ce Père ne s'étoit avisé de faire l'expérience de Torricelli qu'après avoir publié à Warsovie son traité de *l'Athéisme d'Aristote*, qu'il avoit dédié au Père Merfenne ; & l'édition de ce livre étoit postérieure non seulement à l'Imprimé de M. Pascal, mais encore à la mort de Torricelli. Quoique le P. Capucin n'eût fait autre chose que répéter l'expérience de Torricelli sans y rien ajouter de nouveau, il ne laissa pas de se l'attribuer, comme si elle luy eût été propre, dans le récit qu'il en fit imprimer l'année suivante, sans reconnoître qu'elle eût été faite en Italie & en France avant luy. L'écrit du Père Valérien surprit les connoisseurs qui découvrirent son usurpation : & sa prétention fut repoussée incontinent par M. de Roberval qui se servit de l'Imprimé de M. Pascal comme d'une preuve indubitable contre luy. Il le convainquit de n'avoir même fait son expérience que sur l'énonciation qu'il en avoit vuë dans l'écrit que M. Pascal en avoit fait envoyer en Pologne comme dans le reste de l'Europe : & la lettre latine qu'il luy en écrivit lui ayant été renduë par l'entremise de M. des Noyers Secrétaire des commandemens de la Reyne de Pologne, ce bon

Pag. 8. de la  
lettr. à M. de  
Ribeyre.

La date de  
l'Épître dédiée  
est du 19 de  
Novem. l'an  
1647.

1647.

Lettr. M<sup>c</sup>. à  
Mers. du 4  
Avril 1648.

Tom. 3. des  
Lettr. p. 443,  
& 438.

M. Auzout  
prétend avoir  
donné le mê-  
me avis à M.  
Pascal dans le  
même t<sup>em</sup>s.

V. les Lettr.  
M<sup>ss</sup>. de Desc.  
à Mers. du 13  
Décem. 1647.  
du 7 Février  
1648. du 31  
Janvier 1648.  
& du 4. Avril  
1648.

Du 12 Juill.  
1651.

Le séjour que  
l'Abbé Picot  
avoit fait 4  
ou 5. ans au-  
paravant à  
Eyndegheest  
auprès de M.  
Desc. n'avoit  
presque été  
employé qu'à  
proposer ou à  
résoudre des  
questions.  
Voyez les  
dans la Lettr.  
M<sup>ss</sup>. de Desc.  
à Mers. du 26  
Avril 1643.

Père ne fit point de réponse ; & l'on prit son silence pour un désistement de son usurpation.

M. Descartes ravi de l'entretien de M. Pascal, trouva que toutes ces expériences étoient assez conformes aux principes de sa Philosophie, quoi que M. Pascal y fût encore alors opposé par l'engagement & l'uniformité d'opinions où il étoit avec M. de Roberval & les autres qui soutenoient le Vuide. Mais pour le récompenser de sa conversation, il luy donna avis de faire d'autres expériences sur la masse de l'air, à la pesanteur duquel nous avons déjà remarqué qu'il rapportoit ce que les Philosophes du commun avoient attribué vaine-ment à l'horreur du Vuide. Il l'assura du succès de ces expériences quoi qu'il ne les eût point faites, parce qu'il en parloit conformément à ses principes. M. Pascal qui n'étoit pas encore persuadé de la solidité de ses principes, & qui luy promit dès lors quelques objections contre sa matière subtile, n'auroit peut-être pas eu grand égard à son avis, s'il n'eût été averti vers le même t<sup>em</sup>s d'une pensée toute semblable qu'à-voit eue le sieur Torricelli. Les expériences qu'il fit de la pesanteur de l'air en 1648 sur ces avis se trouvèrent fort heu- reuses : mais il aima mieux en sçavoir gré au sieur Torricel- li qu'à M. Descartes, qui s'est vû privé de sa reconnoissance, soit dans sa lettre à M. de Ribeyre premier Président de la Cour des Aydes de Clermont-Ferrand, où il a fait l'histoire de ses expériences, soit dans la préface que l'un de ses amis a faite à son traité postume de l'Équilibre des liqueurs, & de la pesanteur de l'air.

M. Descartes incontinent après avoir reçu les lettres pa- tentes de sa pension partit pour la Hollande, où il arriva sur la fin du mois de Septembre avec l'Abbé Picot, qui luy tint compagnie dans son aimable solitude d'Egmond jusqu'au mi- lieu du mois de Janvier de l'an 1648. Ils passèrent les trois derniers mois de l'année à jouir l'un de l'autre dans les dou- ceurs d'une tranquillité, pour ne pas dire d'une oisiveté tout à fait philosophique, loin des bruits & des agitations du mon- de, vivans sans contrainte dans une sympathie merveilleuse d'humeurs, sans distraction du côté des facheux, & exéc- tant la promesse qu'ils s'étoient faite l'année précédente de se passer de toute autre compagnie, & de tout autre entre- tien

tien que du leur , *alter alteri satis magnum theatrum sumus.*

Leur indolence ne fut interrompue que par une lettre du neuvième de Novembre , que M. Descartes reçut de M. Chanut , qui le prioit de la part de la Reyne de Suède de luy expliquer son sentiment touchant le *souverain Bien*. Il s'en acquitta comme il put sans raisonner sur les lumières de la Foy , parce que la Reyne avoit marqué qu'elle ne considéreroit le souverain Bien qu'au sens des Philosophes anciens. Ainsi il établit ce souverain Bien dans la vertu ou le bon usage de nôtre volonté , parce que les biens du corps & de la fortune , ni même les connoissances de nôtre ame ne dépendent pas de nous. Il adressa à M. Chanut la lettre qu'il en écrivit à sa Majesté , afin qu'il la luy présentât. Mais pour luy faire connoître avec plus d'étendue quel étoit son sentiment sur ce point , il luy envoya en même tems toutes les lettres qu'il avoit écrites autrefois à la Princesse Elizabeth sur ce sujet , avec son traité manuscrit des Passions , qui n'en faisoit pas la moindre partie , sans le prier néanmoins de faire voir toutes ces pièces à la Reyne , à moins qu'elle ne témoignât le vouloir absolument. C'étoit un tour d'esprit propre à exciter encore d'avantage l'avidité de la Reyne qui voulut voir aussi les lettres qu'il en avoit écrites à la Princesse Elizabeth. Mais il avoit eu pour seconde fin d'insinuer adroitement dans l'esprit de la Reine la pensée de faire quelque liaison particulière avec la Princesse Elizabeth. Un peu de politique pour le soin des affaires personnelles de cette Princesse sa disciple s'étoit mêlé dans les vues qu'il avoit de pouvoir joindre leurs esprits pour la profession de la sagesse : & il avoit déjà eu cette intention avant son second voyage de France dans le parallèle qu'il avoit fait de ces deux Princesses à M. Chanut. Il en avoit même donné avis à la Princesse Elizabeth en ces termes. » La manière dont M. le Résident de France en Suède décrit la Reyne , avec les discours qu'il rapporte d'elle , me la font tellement estimer , qu'il me semble que vous seriez dignes de la conversation l'une de l'autre. Il y en a si peu au reste du monde qui en soient dignes , qu'il ne seroit point mal-aisé à votre Altesse de lier une fort étroite amitié avec elle. Outre le contentement d'esprit que vous en auriez , cela pourroit être à desirer *pour diverses considérations.*

Tt ij \*

J'avois

1647.

Lettr. MS. du  
4 May 1646.  
à Picot. &  
du 30 No-  
vembre 1648.

C'est la pré-  
mière du 1.  
vol. datée du  
20 de Nov.  
1647.

Pag. 164.  
tom. 1.

« Tom. r.  
« pag. 67.

«  
«  
«  
«  
«  
«

Lettr. Mf.  
à Picot du  
28 Février  
1648.

Tom. I. p. 131.

Item, p. 81,  
& 79.

Lettr. Mf. à  
Picot du 28  
Fév. 1648.

Tom. I. p. 128.  
en Fév. 1649.  
Tom. I. des  
lettr. p. 83, &  
131.

Lettr. Mf. de  
Desc à Merf.  
du 13 Déc.  
1647.

» J'avois écrit cy-devant à cet amy Résident en Suède en ré-  
» pondant à une lettre où il parloit d'elle, que je ne trouvois  
» pas incroyable ce qu'il m'en disoit, à cause que l'honneur que  
» j'avois de connoître vôtres Alteſſe m'avoit appris combien les  
» personnes de grande naissance pouvoient surpasser les au-  
» tres, &c. Comme il est vrai-ſemblable qu'il fera voir dorê-  
» navant à la Reyne les lettres qu'il recevra de moy, je tâ-  
» cheray toujours d'y mettre quelque chose qui luy donne ſu-  
» jet de ſouhaiter l'amitié de vôtres Alteſſe, à moins que vous  
» ne me le défendiez.

La Reine de Suède parfaitement ſatisfaite de M. Descar-  
tes avoit chargé M. Chanut de l'aſſurer, non-ſeulement de  
ſon eſtime & de ſa bien-veillance, mais encore de la réſolu-  
tion qu'elle avoit priſe de luy écrire de ſa main pour le re-  
mercier elle même en droiture. Les affaires publiques de ſes  
Etats, puis celles de l'Europe qui regardoient la paix future  
de l'Allemagne, luy en ôtèrent d'abord le loifir, & enſuite le  
ſouvenir. De ſorte que M. Descartes ſe crut payé des té-  
moignages de M. Chanut, & fut content de l'honneur d'avoir  
appris quelque chose à la Reine & de luy avoir été agréable,  
lorſqu'il fut ſurpris treize ou quatorze mois après de recevoir  
ſa lettre de remerciement, dans laquelle elle ne manqua pas  
de payer très-avantageuſement l'intérêt de ſa dette. La let-  
tre de cette Princeſſe étoit du xii de Décembre de l'an 1648,  
acompagnée d'une de M. Chanut de même date. M. Des-  
cartes fit réponſe à l'une & à l'autre le xxvi de Février de  
l'année ſuivante : & de ces quatre pièces il n'y a aujourd'huy  
que celle de la Reine qui ſoit du nombre des choſes perduës.

Le jour d'après que cette Princeſſe eut fait l'honneur à  
M. Descartes de ſe ſouvenir de luy, il écrivit au P. Merſenne  
pour luy marquer qu'il avoit reçu par le moyen de M. de  
Zuytlichem quelques objections contre ſa matière ſubtile que  
M. Paſcal le jeune luy avoit envoyées avec la relation im-  
primée de ſes expériences, dont il le remercioit. Il témoi-  
gna faire beaucoup de cas de ces objections, & il fit aſſurer  
M. Paſcal par le même Père qu'il luy en ſçavoit bon gré, &  
qu'il le prioit de ne rien omettre de toutes ſes raiſons dans  
le ſecond écrit qu'il luy en promettoit, afin qu'il pût le ſa-  
tisfaire pleinement dans les réponſes qu'il luy préparoit.

Cependant

Cependant les entretiens de son amy l'Abbé Picot ne luy suffisoient pas tellement pour l'étude de la Nature, qu'il ne crût devoir aussi y ajouter des expériences. Depuis son retour de France, il ne s'étoit presque occupé que de celles du vif argent, ou de la pesanteur de l'air qu'on appelloit à Paris *l'expérience du Vuide*. Il fut si content de leur succès, sur tout à l'égard de celles du Vuide qu'il faisoit dans le balon, qu'il se plaignit au P. Mersenne qu'il eût gardé cette expérience près de quatre ans après l'avoir reçûe de Torricelli, sans la luy communiquer, quoiqu'il s'en fût avisé avant cet Italien. Il en prit occasion d'encourager de nouveau M. Pascal pour celles qu'il luy avoit conseillé lorsqu'il étoit à Paris de faire faire sur les plus hautes montagnes de l'Auvergne : & il employa le reste de l'hyver qui étoit extraordinairement doux cette année aux mêmes occupations, jusqu'à son troisième voyage en France. De sorte qu'ayant trouvé cette belle expérience de plus en plus conforme à ses principes contre l'intention des défenseurs du Vuide, il se fit un plaisir particulier de la continuer encore depuis en Suède avec M. Chanut l'Ambassadeur, & de joindre leurs découvertes communes avec celles que M. Pascal & M. Perrier faisoient en Auvergne.

Ibid.

Tom. 3. des  
lettr. imprim.

P. 443.

Lettr. Mss. du  
31 de Janvier,  
du 7 de Fév.  
& du 4 d'Avril  
1648.

Lettr. imprimée de Perrier à Chanut.



## CHAPITRE XIII.

*Libelle de Revius contre M. Descartes. Placart de Regius contenant diverses erreurs touchant l'état de l'Ame humaine réfuté par M. Descartes. Protestation de M. Descartes contre Regius qu'il desavouë pour son disciple. Deux autres libelles de néant contre M. Descartes. Il renonce à son traité de l'Erudition pour travailler à celui des fonctions de l'Animal. Il est rappelé en France par ordre de la Cour pour recevoir une pension & un employ honorable. Mauvais succès de son voyage. Il passe trois mois à Paris au milieu de ses amis. Sa réconciliation avec M. Gassendi faite par le moyen de Monsieur l'Abbé d'Estrées aujourd'hui Cardinal. Fausseté insigne de Sorbière touchant la persévérance de M. Descartes en cette amitié.*

L'année de  
l'Impression  
étoit mar-  
quée 1647.  
quoiqu'il pa-  
rût dès le  
mois de Déc.  
1647.

Clauberg le  
réfuta depuis.

**S**ur la fin de l'année 1647 l'on vit paroître en Hollande deux écrits latins auxquels il sembloit que M. Descartes ne devoit point se montrer indifférent. Le premier étoit directement contre luy, & étoit intitulé *Considération sur la Méthode de la Philosophie Cartésienne*. Il avoit pour Auteur ce Revius Théologien de Leyde, qui n'ayant pu réussir à faire condamner les écrits de M. Descartes, n'avoit sçu faire autre chose que d'appliquer à ses chagrins le remède qu'il avoit entre ses mains, & de prendre la voye des satyres & des libelles, pour se donner une satisfaction qu'il n'avoit pû recevoir de ses Supérieurs. M. Descartes ayant remarqué que ce libelle n'étoit rempli que de *cavillations inutiles*, & de calomnies trop noires pour pouvoir être cruës de personne, jugea qu'il devoit plutôt en rendre grâces à son Auteur que de s'en tourmenter, parce que cet Auteur montrait assez par là qu'il n'avoit rien trouvé dans ses écrits qu'il pût reprendre avec quelque apparence de justice, & qu'ainsi il en confirmoit mieux la vérité, que s'il avoit entrepris de les loüer publiquement.

L'autre écrit latin qui parut en même têmes le toucha d'avantage, quoiqu'il ne s'adressât à luy qu'indirectement, & qu'il pût dissimuler la chose sans intéresser sa réputation. Il avoit pour titre *Explication de l'Esprit humain ou de l'Ame raisonnable, où l'on montre ce qu'elle est & ce qu'elle peut être*. Il fut imprimé



imprimé à Utrecht, premièrement en forme de petit livre sous le nom de M. Regius son ancien disciple, & ensuite en feuille étendue par manière de *programme* ou placart pour être affiché dans les places & les rues, sans nom d'Auteur ni d'Imprimeur. M. Descartes l'ayant reçu de cette seconde forme reconnut aussi-tôt l'Auteur par le stile & par le bruit commun. Il y remarqua plusieurs opinions qu'il jugeoit fausses & pernicieuses : & parce qu'on étoit encore assez communément persuadé que M. Regius étoit toujours dans les sentimens qu'il luy avoit inspirés autrefois, il se crut obligé de découvrir les erreurs de cet écrit, de peur qu'elles ne luy fussent imputées par ceux, qui n'ayant pas lu ses ouvrages, & sur tout ses Méditations, tomberoient par hazard sur la lecture de cet écrit de Regius. Il en composa la réfutation en latin sur la fin du mois de Décembre, & elle fut imprimée à Amsterdam avant qu'il en sçut rien\*, & sans sa participation, avec des vers & une préface qui n'eurent point son approbation, quoique les vers fussent de son amy M. Heydanus\* qui n'avoit pas jugé à propos d'y mettre son nom<sup>a</sup>. Nous avons aujourd'huy cette réfutation traduite en françois au premier volume de ses lettres précédée de l'écrit ou placart de M. Regius, contenant XXI articles ou assertions par manière de thèses sur l'Ame raisonnable, où cet Auteur avoit mis pour conclusion ce que Monsieur Descartes avoit dit autrefois dans l'épître dédicatoire de ses Principes, qu'il n'y a point de gens qui parviennent plus aisément à une haute réputation de piété que les superstitieux & les hypocrites. M. Regius fit une réponse assez modeste aux observations que M. Descartes avoit faites sur son placart. Mais toute sa modération ne fut point capable d'attirer une réplique de M. Descartes. C'est ce qui porta depuis sa mort le sieur Tobie d'André Professeur à Groningue l'un de ses amis & de ses sectateurs, à reprendre la défense de ces observations par un traité apologétique qui fut imprimé en 1653. Pour Monsieur Descartes il prit résolution de ne plus parler de M. Regius qu'en termes de civilité & d'estime, pour marquer qu'il vouloit oublier l'ingratitude de ce Philosophe. Aussi fit-il connoître depuis qu'il fut en Suède, qu'il ne se souvenoit plus d'autre chose en M. Regius que de son mérite, auquel il rendit des témoignages

Tom. I. des  
lettres. p. 79, 80.

\* Sous le titre  
de *Nota in  
Programma  
quoddam. &c.*

\* Je croirois  
que c'est plutôt  
M. Huy-  
ghens.

<sup>a</sup> Tom. I. page  
434, 439.

pag. 438.

Creygton. let.  
M. à Regius,

1647.

1648.

Ren. Car-  
tes. Notæ  
in Pro-  
gramma,  
&c. tom. I.  
des lettr. p.  
456.  
Epist. ad  
P. Dinet.  
art. 15.  
\* Epist. ad  
Celeberr.  
Voet. part.  
8. ad fi-  
nem.  
\* *Anima  
quod sit ens  
per accidens  
& modus  
corporis.*

gnages aussi avantageux, que s'il n'en avoit jamais été offen-  
fé. C'étoit un effet de la vertu avec laquelle il avoit toujours  
eu soin d'adoucir ou de cacher le déplaisir & la honte d'a-  
voir été trompé en cet homme. Mais suivant la disposition  
où il avoit toujours été de reconnoître ses erreurs, il se crut  
obligé malgré toute l'envie qu'il auroit eue de ne dire que du  
bien de M. Regius, de rendre ce témoignage à la Vérité, pour  
empêcher les autres de tomber dans la même erreur que luy.  
Je suis contraint, dit-il, de confesser que j'ay beaucoup de  
confusion d'avoir autrefois loüé cet Auteur comme un hom-  
me d'une grande pénétration & vivacité d'esprit, & d'avoir  
écrit en quelque endroit de mes ouvrages\* que je ne pensois  
pas qu'il enseignât dans ses leçons aucune opinion, que je ne  
voulusses bien adopter & reconnoître pour la mienne. Il est  
vray que je n'avois encore vû pour lors aucun écrit de luy,  
où il ne m'eût copié fort fidèlement, si l'on en excepte un  
seul mot, qu'il s'étoit hasardé de dire de luy-même. Mais ce  
mot\* infortuné luy avoit si mal réussi, & il en avoit été si fé-  
vérement repris par ses collègues, que cela me faisoit croire  
qu'il ne luy arriveroit plus de rien entreprendre de sembla-  
ble. Comme je voyois que dans tout le reste il embrassoit a-  
vec beaucoup d'affection des opinions que j'estimois très-vé-  
ritables, j'attribuois cela à la force & à la vivacité de son es-  
prit. Mais ma propre expérience m'oblige maintenant de  
croire que c'est plutôt l'amour de la nouveauté que celui de  
la vérité qui l'emporte. Et parceque ce qu'il a appris d'au-  
truy luy paroît aujourd'huy trop vieilli & trop hors d'usage;  
parce qu'il n'y a plus que ce qu'il tire de son propre cerveau  
qui soit à son goût, & qui ait chez luy la grace de la nou-  
veauté; parceque je l'ay trouvé si peu heureux dans ses in-  
ventions, que je n'ay jamais remarqué aucun mot dans ses  
écrits (hors ce qu'il avoit pris des autres) que je ne jugeasses  
contenir quelque erreur: je me sens obligé de détromper icy  
tous ceux qui le tiennent pour un grand défenseur de mes  
opinions. Il n'y en a presque aucune, non seulement en ce  
qui concerne les choses Métaphysiques, où il ne fait point  
difficulté de me contredire ouvertement, mais aussi en celles  
qui concernent les choses Physiques, qu'il ne propose mal, &  
dont

dont il ne corrompe le sens. De sorte que je suis plus indigné de voir qu'un tel Docteur s'ingère d'enseigner mes opinions, & prenne à tâche d'interpréter mes écrits & d'y faire des commentaires, que d'en voir quelques autres qui les combattent avec aigreur & emportement. Car je n'en ay encore vu pas un qui ne m'ait attribué des opinions tout à fait différentes des miennes, & même si absurdes & si impertinentes, que je n'apprehende pas qu'on puisse jamais persuader à des personnes raisonnables que je sois l'Auteur de semblables opinions.

“ 1647.  
 “ 1648.  
 “  
 “  
 “  
 “  
 “  
 “  
 “

M. Descartes avoit encore la plume à la main pour achever cet écrit, lors qu'on luy apporta deux libelles tout récemment imprimez contre luy, & tout propres à fournir des exemples de ce qu'il venoit d'alléguer. On luy imputoit fausement dans ces libelles & directement contre ce qu'il avoit enseigné, 1. d'ôter toute la créance qu'on peut avoir aux sens; 2. de soutenir qu'un Philosophe peut nier qu'il y ait un Dieu & douter de son existence, après avoir admis d'ailleurs que l'idée, l'espèce, & la connoissance actuelle de Dieu est naturellement empreinte dans notre esprit; 3. Que Dieu ne doit pas être dit seulement négativement, mais même positivement la cause efficiente de soy-même. Erreurs ridicules que M. Descartes réfuta en passant & sans nécessité, parce qu'elles n'étoient fondées que sur le défaut d'intelligence où étoit l'Auteur de ces deux libelles à l'égard de ce qu'il avoit enseigné dans ses livres.

Tom. I. pag.  
 458.

Peu de jours après avoir satisfait à la demande de la Reine de Suède sur le souverain Bien, la Princesse Elizabeth le fit souvenir du traité de l'*Erudition* dont il luy avoit parlé autrefois. C'étoit l'avertir de s'acquitter de la promesse qu'il luy en avoit faite, & l'embarrasser en même temps à cause de la négligence qu'il avoit eue à s'en acquitter. Il répondit à la Princesse au mois de Janvier de l'an 1648 qu'il étoit prêt à reprendre le dessein de ce traité pour luy obéir, si son Altesse témoignoit n'être point contente des raisons qu'il avoit eues de l'abandonner. La première de ces raisons étoit qu'il ne pouvoit y insérer toutes les vérités qui devroient y être, sans animer contre luy les gens de l'Ecole; & qu'il ne se trouvoit plus en état de pouvoir entièrement mépriser leur haine. La seconde, qu'il avoit déjà touché quelque chose de

Tom. I. des  
 letr. pag. 78.

Il envoya avec sa lettre son écrit contre le Placard de Regius, ibid. pag. 80. initio.

1648.

Ibid. pag. 79.

Lettr. à Pi-  
eor Mf. du  
31. de Jan-  
vier.

Ibid. pag. 79.

Lipstorp. pag.  
85 dit que  
c'étoit une  
charge de  
Conseiller au  
Parlement de  
Rennes, mais  
sans apparen-  
ce.

Tom. I. des  
lettr. p. 127.

ce qu'il avoit envie d'y mettre dans une préface qui avoit été imprimée au devant de la traduction françoise de ses Principes, & qu'il avoit envoyée à la Princesse. La troisième, qu'il avoit un autre écrit entre les mains auquel il travailloit actuellement, & qu'il espéroit pouvoir être plus agréable à son Altesse. C'étoit la *description des fonctions de l'Animal & de l'Homme*, dont il avoit déjà écrit quelque chose douze ou treize ans auparavant, qui avoit été vû par la Princesse, & qui s'étoit trouvé à son goût, tout imparfait & tout brouillé que cela fût dans sa première ébauche. Mais l'écrit ayant passé depuis tant de têmes par les mains de plusieurs personnes qui l'avoient mal transcrit, il s'étoit vû obligé de le mettre plus au net, ou plutôt de se servir de ce prétexte pour le refaire entièrement. Il s'étoit même hasardé depuis huit ou dix jours seulement d'y vouloir expliquer la manière dont se forme l'Animal dès le commencement de son origine; mais l'Animal en général: car pour l'Homme en particulier, il n'osoit encore l'entreprendre faute d'avoir assez d'expérience pour cet effet. Considérant le reste de cet hyver comme le têmes le plus tranquille qu'il eût à espérer de sa vie, il aimoit mieux (si la Princesse luy en laissoit le choix) l'employer à cette étude, qu'à une autre qui ne demanderoit pas tant d'attention.

Ce qui le faisoit parler de la sorte étoit l'engagement où on l'avoit mis de retourner en France l'été suivant, d'y passer l'hyver d'après, & d'y rester peut-être le reste de ses jours: quoy qu'il protestât dès-lors à la Princesse Elizabeth que toutes les offres avantageuses qu'on luy faisoit du côté de la Cour & de la part du Roy même, ne seroient pas capables de l'attacher dans son pays. Ces offres consistoient dans l'agrément d'une pension qu'on luy présentait sans qu'il l'eût demandée, & d'un employ considérable qui luy donneroit plus d'honneur que d'occupation, afin qu'il pût également travailler à sa Philosophie dans une charge de cette espèce, comme il avoit fait étant personne privée; & qu'il n'eût point lieu dans le sein de sa patrie de regretter la solitude des pays étrangers. On ne luy spécifioit pas encore la qualité de cette condition honorable dont on prétendoit le flater. On se contentoit de luy marquer que la Cour ayant des

des vûës très-favorables sur luy, auroit souhaité qu'il n'eût pas tellement précipité son retour en Hollande de son dernier voyage, pour avoir occasion de le retenir en luy faisant dès-lors les avantages qu'elle luy offroit maintenant. Les lettres qu'il en écrivit à la Princesse Elizabeth, à M. Chanut, à M. Picot, & à ses autres amis, marquoient assez que ce n'étoient pas ces propositions glorieuses qui l'ébranloient; & il ne pouvoit dissimuler que l'événement ne luy en fût déjà suspect. Mais il ne luy étoit point permis de mettre en délibération un voyage *qui luy étoit ordonné comme de la part du Roy*. Pour le convier à le faire plus volontiers, on luy fit expédier par avance le Brevet de la pension qui luy étoit offerte, & il en reçut dès la fin du mois de Mars les lettres en beau parchemin & fort bien scellées, qu'un officier de la Cour de ses amis luy avoit envoyées par M. de Martigny. Elles contenoient des éloges beaucoup au dessus de ce qu'il croyoit jamais pouvoir mériter, avec le don d'une pension assez honnête. Mais nous ne trouvons rien qui nous puisse nettement expliquer la difficulté qu'il y a de croire que ces lettres patentes fussent différentes de celles qui luy avoient été scellées dès le 6 de Septembre de l'année précédente. J'avouë qu'il est presque hors de vray-semblance qu'on eût créé à la Cour de France sous le ministère du Cardinal Mazarin deux pensions à sept mois l'une près de l'autre pour un Philosophe, c'est-à-dire, pour un homme aussi peu intéressé, aussi peu courtisan, aussi peu connu qu'étoit M. Descartes, & sous les mêmes prétextes. D'un autre côté nous voyons des lettres de deux dates fort différentes. Nous avons remarqué que par l'expédition des lettres de Septembre 1647 il fut payé de sa première pension; & nous verrons par la suite que ces secondes lettres de l'an 1648 portant création d'une nouvelle pension, luy furent inutiles par les troubles du Royaume, qui causèrent la suspension des pensions.

Quoy qu'il en soit, ces dernières patentes du Roy furent accompagnées de lettres particulières de ceux qui les luy envoyèrent, par lesquelles on luy promettoit encore toute autre chose que la pension. De sorte qu'il écrivit à l'Abbé Picot le 4 d'Avril pour luy marquer le dessein qu'il avoit de partir au mois de May; & de se loger, non pas chez luy com-

1648.

Pag. 138. du  
1. tom. des  
lettres.Tom. 3. des  
lett. pag. 636.  
&c.Tom. 1. pag.  
138.Il étoit assez  
ordinaire en  
ce tẽms là de  
donner deux  
ou trois pen-  
sions en diffé-  
rens tẽms à  
une même  
personne pour  
un même su-  
jet.Lettre. Ms. du  
4. Avril.

16 4 8.

me auparavant, mais dans un quartier plus proche du monde que n'étoit le sien, vers la rue saint Honoré ou le fauxbourg saint Germain. Il le pria de luy faire chercher dans l'un de ces deux quartiers un appartement qui pût luy convenir, de la manière qu'étoit logé son ami M. de Touchelaye Gentil-homme de Touraine, dont il auroit assez aimé le voisinage. Mais sur tout de faire en sorte que les commoditez se trouvaissent pour pouvoir être servi à part & manger seul selon son ordinaire, ou du moins de ne le joindre qu'avec de très-honnêtes gens, & qui n'eussent que luy en pension. Il mettoit d'abord tant de conditions au logement qu'il souhaitoit, qu'il vid aisément la difficulté qu'il y auroit de le rencontrer tel qu'il le dépeignoit. C'est pourquoy il se réduisit à ne demander qu'une chambre garnie qui fût proprement meublée & assez honnête pour recevoir ceux qui luy rendroient visite avec une autre moindre chambre pour en faire un cabinet où il pût se retirer pour étudier, & une garderobbe pour coucher un valet. Son dessein n'étant pas de s'embarraffer de chevaux ny d'équipage, il manda qu'il ne se soucioit point de porte cochère, & qu'il n'avoit pas besoin d'écurie; mais qu'il se serviroit du bénéfice de la chaise pour aller par les rues. L'Abbé Picot trouva ce qu'il demandoit du côté des Théatins, où il sçavoit que son ami entendoit volontiers la messe lors qu'il étoit à Paris, en quoy il songea principalement aux commoditez du passage pour le Louvre, & à celles du voyage de S. Germain en Laye.

Quoy qu'il  
eût eu envie  
de partir dès  
le mois de  
Mars. tom. I.  
des lett. p. 127.  
Tom. I. des  
lett. p. 138.

Il partit donc au commencement du mois de May : mais à peine fut-il arrivé à Paris que l'état des affaires publiques luy fit ouvrir les yeux sur l'incertitude des choses humaines, & sur la facilité qu'il avoit eue à se laisser vaincre. Les troubles inopinément survenus, dit-il, firent qu'au lieu de voir quelques effets de ce qu'on luy avoit promis, il trouva qu'on avoit fait payer par l'un de ses proches les expéditions des lettres qu'on luy avoit envoyées, & qu'il luy en devoit l'argent. De sorte qu'il sembloit n'être venu à Paris que pour acheter un parchemin le plus cher & le plus inutile qui eût jamais été entre ses mains. Il auroit regardé cette aventure avec toute l'indifférence que pouvoit produire en luy le desintéressement qu'il avoit pour les biens de la fortune; & l'attribuant



l'attribuant à la fâcheuse rencontre des affaires publiques, il assure qu'il n'auroit pas laissé d'être satisfait, s'il eût vu que son voyage eût pû servir de quelque chose à ceux qui l'avoient appelé. Mais ce qui le dégoûta le plus, c'est qu'aucun d'eux ne témoigna vouloir connoître autre chose de luy que son visage. » De sorte, dit-il, qu'il avoit sujet de croire qu'ils le vouloient seulement avoir en France comme un Eléphant ou une Panthère à cause de la rareté, & non pour y être utile à quelque chose. La pensée la plus favorable qu'il put avoir de leur bonne volonté fut de les considérer comme des amis qui l'avoient convié à dîner chez eux : & lors qu'il y fut arrivé, il trouva que leur cuisine étoit en desordre & leur marmite renversée.

Une aventure si inespérée luy apprit à ne plus entreprendre de sa vie aucun voyage sur des promesses, fussent-elles écrites en parchemin : & il seroit parti sur le champ sans dire mot pour retourner en Hollande, & pour ne pas augmenter par sa présence comme par des reproches tacites la confusion & la peine qu'il voyoit tracée sur le visage de ceux qui l'avoient fait venir. Mais ceux de ses amis qui le connoissoient très-philosophe sur tous les accidens de la vie humaine, empêchèrent qu'il n'exécutât si-tôt sa résolution : & quoy qu'il eût fait ses adieux à la Cour, ils le retinrent pendant près de trois mois à la ville, sans que nous sçachions s'il prit occasion de ce long séjour pour faire quelque course en province vers ses parens. Ses amis n'oublièrent rien pour luy rendre ce têmes fort court & fort agréable. Et l'Abbé Picot voyant que les prétextes de voir le grand monde & la Cour étoient finis, luy fit tant d'instances, qu'il reprit son ancien logement chez luy.

Ce fut pendant cet intervalle qu'il fut connu principalement de M. l'Abbé d'Estrées, qui fut depuis Evêque Duc de Laon, Pair de France, & qui est maintenant revêtu de la pourpre de l'Eglise Romaine. Monsieur le Cardinal d'Estrées\* étoit dès-lors regardé comme le fauteur des Lettres & le protecteur de ceux qui en font profession. Mais comme il étoit déjà luy-même au rang des vrais Sçavans, sa faveur n'étoit point aveugle, & sa protection n'étoit point sans discernement. Le crédit que sa naissance & son propre mérite luy avoit acquis de si bonne heure dans le monde, luy avoit

1648.

«

«

« Tom. I. des  
lett. p. 130.

«

«

«

Ibid.

Sorber. de  
Vit. Gassend.  
pag. 13.Lett. M.  
d'Adr. Auz.  
du 8 d'Août  
1689 de Ro-  
me.\* Il n'étoit  
encore âgé  
que de 20 ans.

1648.

Sorb. de Vit.  
Gass. pag. 19.

fait d'abord ouvrir le cœur & tendre la main à tous ceux qui étoient assez heureux pour joindre la vertu à l'érudition. Il voyoit avec peine que la petite brouillerie qui sembloit diviser M. Descartes d'avec M. Gassendi formât une espèce de scandale dans la République des Lettres; & il prit la présence de M. Descartes pour une occasion que la Providence luy offroit de faire la réconciliation des deux premiers Philosophes du siècle. Il les fit avertir l'un & l'autre de son dessein, & il leur prépara un splendide repas, auquel il convia divers Sçavans de distinction pour être les témoins d'une action si édifiante. Les principaux d'entre les conviez furent son Théologien le fameux M. de *Launoy*; M. l'Abbé de *Marolles* qui avoit un zèle tout particulier pour la gloire des Lettres & l'union des Sçavans, & qui s'étoit chargé de porter la parole à M. Descartes & à M. Gassendi comme ami de tous les deux; M. l'Abbé de *Marivaux*, celui qui voulant passer en Amérique quelque têmes après fit naufrage sur la seine dans le port même de Paris; M. de *Roberval* Professeur des Mathématiques; le P. *Mersenne* avec son compagnon le P. *Hilarion de Coste* malgré la différence de leur institut. Mais M. Gassendi qui devoit avoir la principale part à la fête & à la célébration du sacrifice qui se faisoit pour sa réconciliation, ne put y assister ayant été retenu par une indisposition qui luy étoit survenuë la nuit précédente. De sorte qu'après les conversations qui avoient suivi le dîner, Monsieur l'Abbé d'Estrées mena la compagnie chez luy: & ce fut là que M. Descartes embrassa M. Gassendi en présence de l'illustre Patron des sciences qui les réunissoit, & des autres Sçavans dont la chambre se trouva remplie.

Les premiers momens de liberté que l'indisposition laissa à M. Gassendi furent employez à rendre la visite à M. Descartes, chez qui après s'être accusez mutuellement de trop de crédulité l'un envers l'autre, ils s'excusèrent ensuite avec la même bonne foy sur le caractère de l'esprit philosophique, qui traite quelquefois avec trop d'indifférence ce qui s'appelle éclaircissemens nécessaires sur des sujets de mécontentement. M. Descartes retourna encore depuis chez M. Gassendi avant son départ pour la Hollande. Ils renouvelèrent de la meilleure foy du monde les protestations de l'amitié.

Lettr. Mf. du  
8. Août 1689.  
de Rome par  
M. Auzout.

mitié éternelle dont ils avoient, pour le dire ainsi, prêté le ferment entre les mains de Monsieur l'Abbé d'Estrées; & se séparèrent dans une résolution sérieuse de ne plus écouter les suggestions intérieures de leur jalousie, qui ne devoit plus être qu'une loüable émulation, pour les exciter davantage à fournir la carrière qu'ils couroient avec tant de gloire & de succès par des routes différentes. M. de Sorbière, ce zélé boute-feu de leur brouillerie, fâché sans doute que cette réconciliation fût aussi glorieuse à M. Descartes qu'à son Héros, n'a point oublié de remarquer que M. Gassendi a gardé inviolablement de son côté toutes les loix de cette amitié rétablie. Mais son dégoût ordinaire pour le mérite de M. Descartes luy a fait commettre l'injustice de dire que celui-cy s'étoit départi de son devoir depuis les solennitez de sa réconciliation. Pour donner quelque jour à cette fausseté il a fallu recourir à l'anachronisme, & rappeler une querelle vieille de plus de trois ans, comme une chose postérieure à leur réconciliation. M. de Sorbière a remarqué cette prétendue infraction de paix dans la réponse de M. Descartes aux instances de M. Gassendi. Mais cet homme qui rodoit de cabinet en cabinet parmi les Sçavans de Hollande depuis plusieurs années, n'a pû ignorer que cette réponse de M. Descartes, qui d'ailleurs est assez modérée, avoit été composée incontinent après son premier voyage de France, & qu'elle avoit été imprimée à Paris six mois avant son second voyage, auquel il met cette fameuse réconciliation de nos deux Philosophes: quoique nous soyons obligez de la remettre encore un an plus tard que luy, pour ne nous point écarter du sentiment de ceux qui sçavent très-certainement qu'elle s'est faite à son dernier voyage au mois de Juillet de l'an 1648. C'est ainsi qu'au défaut de la science destêms, & de l'arrangement naturel des faits l'on sçait tourner la vérité en mensonge. Mais pour accorder quelque chose à la passion ou à la négligence de M. de Sorbière, il faut dire que M. Descartes étoit l'ennemi de M. Gassendi après leur réconciliation, comme Abraham étoit idoiâtre après sa vocation, David adultère après sa pénitence, & Madelaine courtisane après la résurrection du Sauveur du monde.

Sorb. Vit.  
Gass. pag. 19.

1644. à la fin

1647.

Il n'eut pas le  
loisir de voir  
le monde à  
Paris en  
1647.

En 1648.

1648.

## CHAPITRE XIV.

*M. de Roberval veut démontrer l'impossibilité du mouvement dans le plein à M. Descartes, qui se trouve présent à plusieurs expériences du Vuide, sans se persuader qu'elles fussent contraires à ses principes. M. de Roberval persécute M. Descartes dans tout le tème de son séjour à Paris. M. Descartes fait difficulté de luy répondre de vive voix. Pourquoi il veut l'obliger de mettre ses raisons par écrit, & pourquoi M. de Roberval a toujours refusé cette condition, même après la mort de M. Descartes. Incartades de M. de Roberval. M. Descartes satisfait aux difficultez d'un Sçavant inconnu qu'il souhaite en vain de connoître. Maladie du P. Mersenne. Mort de l'oncle maternel de M. Descartes. Histoire de la succession qui luy en revint. Retour de M. Descartes en Hollande. M. Clauberg devient Cartésien. Son éloge & celui de M. de Racy. M. Descartes console la Princesse Elizabeth dans ses adversitez.*

Lettr. M<sup>e</sup>. de  
M. Auz. du 8.  
Août 1689.  
&c.

C E fut le jour de la réconciliation des deux Philosophes que M. de Roberval entreprit pour la première fois de démontrer l'impossibilité du mouvement sans le Vuide. M. Descartes à qui s'adressoient personnellement les prétentions de ce Mathématicien, ne fit point difficulté de répondre d'abord à toutes ses objections. Mais il le fit avec tous les égards qui étoient dûs à la présence de Monsieur l'Abbé d'Estrées & de sa compagnie, sans changer la face d'une conversation honnête & paisible. L'humeur de M. de Roberval, qui avoit par tout besoin de l'indulgence de ceux à qui il avoit affaire, ne s'accommodoit pas assez du flegme qui accompagnoit ordinairement les discours de M. Descartes. Aussi ne fut-il pas long-tème sans s'échauffer. Ni la considération du respect dû à M. l'Abbé d'Estrées, ni la modération de M. Descartes ne purent éteindre ou ralentir ce feu. Il en fit ressentir encore les effets en d'autres occasions à M. Descartes pendant le reste de son séjour à Paris. Les Mathématiciens de la ville s'assembloient souvent, ou chez l'Abbé Picot son hôte, ou aux Minimes de la Place royale jusqu'au

jusqu'au fort de la maladie du P. Merfenne, pour avoir la satisfaction de conférer avec luy, ou pour faire leurs observations en sa présence. De tant de Sçavans que M. Descartes voyoit avec plaisir, M. de Roberval étoit le seul qui luy fût devenu formidable par son humeur : & pour tempérer un peu sa joye, M. de Roberval ne s'absentoit presque d'aucune des assemblées où il se trouvoit. On y répétoit souvent l'expérience du *Vuide*, non pour l'instruire d'une chose qui ne luy étoit pas nouvelle, mais pour luy en faire voir toutes les manières différentes qu'on avoit inventées depuis peu, & qu'on n'avoit pas encore vûes. Il ne s'y donnoit point d'autre part que celle de spectateur : c'est pourquoy il y parloit peu, & seulement pour marquer comment ces expériences s'accordoient avec ses principes. Il se contentoit d'écouter les autres : & soit qu'il suivit les mouvemens de sa retenue ordinaire, soit qu'il voulût éviter la dureté des reparties de M. de Roberval, il refusa presque toujours de s'expliquer lorsque la compagnie l'en prioit, voyant sur tout que la plupart étoient dans l'opinion du *Vuide* effectif qu'il n'admettoit point. Mais il ne laissa point de détromper ceux qui croyoient qu'il n'avoit pas encore songé jusqu'alors à la pesanteur de l'air comme à la cause des effets que le vulgaire des Philosophes avoit toujours attribué à l'horreur du *Vuide*. C'est une observation qu'il avoit faite long-têms auparavant, & même devant Torricelli, par qui tous ces sçavans Mathématiciens de Paris confessoient avoir été devancez dans cette opinion.

Ce fut en l'une de ces assemblées qui ne se tenoit ce jour là ny chez l'Abbé Picot ny aux Minimes, mais chez une personne de marque, que M. de Roberval entreprit de pousser entièrement M. Descartes à bout sur tous les points de sa Physique auxquels il étoit contraire. Quoy qu'il affectât de parler un langage tout à fait opposé à celui de l'Ecole, il n'en étoit pas plus uni de sentimens avec M. Descartes. Il l'attaqua non seulement sur le *Vuide* & sur l'impossibilité du mouvement dans le Plein, mais encore sur les Atomes qu'il rejettoit, & sur la matière qu'il supposoit divisible à l'indéfini. Il l'entreprit d'un ton si magistral & si semblable à celui dont il avoit coutume d'épouvanter les écoliers de sa

Xx. \* classe,

1648.

De tous ces Sçavans il ne reste plus que M. Auzout & M. Bouilliant qui soient vivans.

Voyez cy-dessus au sujet de l'examen que Descartes fait du livre de Galilée.

Voyez aussi ses lettres Mss. à Merfenne de l'an 1647. &c.

Tom. 3. des Lettr. pag. 539.

1648.

Tom. 3. des  
lett. Préface  
de Clerfelier  
pag. 12, 13,  
14.

Lett. Ms. de  
M. de Verdu  
au P. Merse-  
ne.

Il fit le même  
refus tou-  
chant la Géo-  
métrie l'an-  
née 1647. v.  
la lett. de  
Chanut à  
Mersenne  
Ms. du 21.  
Mars 1648.

classe, que M. Descartes qui n'étoit point venu en France pour disputer en parut étourdi; & la crainte de retrouver un second Voetius dans ce Professeur, fit qu'il aima mieux se taire que de luy laisser prendre pied sur ce qu'il pourroit luy dire pour l'embarquer dans des contestations. Il témoigna néanmoins à la compagnie qu'il ne s'abstenoit de répondre à M. de Roberval que pour l'obliger de mettre ses difficultez par écrit, & qu'il s'offroit en ce cas là de le satisfaire. Il n'étoit rien de plus raisonnable, rien de plus digne d'un Philosophe pacifique ennemi de la chicane que cette proposition que luy faisoit M. Descartes. C'étoit le moyen le plus naturel pour prévenir la surprise & l'équivoque, pour se posséder plus parfaitement, & pour examiner avec plus de loisir & de sang froid les raisons de l'un & de l'autre. M. de Roberval ne voulut pas se soumettre à une condition si juste: & il ne fut pas plutôt sorti de l'assemblée que s'imaginant pouvoir prendre droit sur le silence de M. Descartes, il se vanta par tout qu'au moins une fois en sa vie il avoit scû luy fermer la bouche. M. Descartes ne jugea point à propos de relever une si sottise vanité, & il crut devoir abandonner pour toujours M. de Roberval à sa propre complaisance. Ses trois principaux sectateurs, M. Clerfelier, M. Picot, & M. Chauveau n'eurent pas la même indifférence pour ce Professeur. Ils le sollicitèrent depuis dans d'autres assemblées, & particulièrement dans celles qui se tenoient chez Monsieur de Montmor, d'acquiescer à la proposition que luy avoit faite M. Descartes, & de soumettre les difficultez qu'il avoit contre sa Philosophie à l'examen que souffre le papier. M. de Roberval s'obstina toujours, même après la mort de M. Descartes, à refuser ce qu'on luy demandoit. Ils redoublèrent souvent leurs instances, mais toujours sans effet. Pour luy, il ne se laissoit point de répéter de vive voix les mêmes objections dans les mêmes assemblées qui se continuoient toujours chez M. de Montmor. On luy répondoit aussi de vive voix, parce qu'il ne pouvoit s'apprivoiser avec les écritures. Ainsi il trouvoit toujours des moyens d'éluder les réponses qu'on luy faisoit, prétendant que l'on prenoit mal son sens & qu'on luy faisoit dire ce qu'il ne disoit pas. Pour ne point le faire parler autrement



autrement qu'il vouloit, on luy présenta souvent la plume, afin qu'il pût mettre luy même ses pensées sur le papier; on l'en conjura par l'amour de la vérité. Il n'en voulut rien faire. Chacun ayant pris la plume à son tour, & luy ayant demandé si ce n'étoit point là son sens, jamais il ne voulut convenir d'aucune chose qu'il eût dite. De sorte que parmi un si grand nombre d'habiles gens, il ne s'en trouva pas un qui selon luy eût pû bien prendre sa pensée, & la rédiger par écrit comme il l'entendoit. A dire le vray, M. de Roberval s'étant presque toujours expliqué différemment, il avoit raison de dire qu'on ne prenoit pas bien ses pensées, parce que l'une détruisoit souvent l'autre. C'étoit pour tâcher de les fixer, que Messieurs de l'assemblée l'avoient voulu engager à les mettre par écrit: mais il fallut en demeurer là, voyant qu'il ne vouloit demeurer d'accord de rien.

M. Clerfelier étoit pour lors à la campagne, mais à son retour on luy fit un récit fort exact de tout ce qui s'étoit passé. Comme il sçavoit toute l'histoire de la première assemblée où s'étoit trouvé M. Descartes dix ans auparavant, & qu'il n'ignoroit pas les raisons du silence qu'il y avoit gardé à l'égard de M. de Roberval, il crut être obligé des'en expliquer à la Compagnie. Et pour le faire *plus galamment & avec plus d'autorité*, il feignit qu'il avoit une lettre de M. Descartes qui en révéloit le secret, & qui répondoit en même tems aux difficultez que M. de Roberval avoit proposées. Elle fut lue dans l'assemblée de M. de Montmor le xiii de Juillet 1658, comme si c'eût été M. Descartes qui l'eût autrefois écrite à quelqu'un de ses amis; mais il n'y eût que les moins clairvoyans qui ne s'apperçurent point que c'étoit une pièce faite à plaisir. Ce dernier trait servit à rabattre quelque chose des bravades de M. de Roberval: mais il ne put le faire revenir de l'éloignement où étoit son esprit pour les sentimens de M. Descartes, & son cœur pour la bien-veillance qu'il devoit à sa mémoire.

M. Descartes réussit mieux à l'égard d'un sçavant homme, qui sans se faire connoître à luy, & feignant d'être fort éloigné, luy écrivit dez environs de Paris le xv de Juillet 1648, pour luy proposer diverses difficultez à résoudre sur l'Ame raisonnable, sur l'existence de Dieu, sur la transubstan-

X x ij \*

tiation,

Préf. du 3.  
vol. *ibid.*

Elle se trouve  
au 3. vol. des  
Lett. pag.  
538,

Tom. 2. des  
Lett. p. 15.  
& 21.

C'étoit un  
homme de  
qualité & de  
sçavoir.

1648.

Ibid. p. 23. &  
27.Lett. du 29.  
Juill. 1648.René Bro-  
chard &c.Lett. Ms. de  
Desc. à Hoo-  
ghelande du  
30. d'Août  
1649.

tiation, & sur le Vuide. Il remarqua dans la lettre de cet illustre Inconnu les caractères d'un grand fonds d'esprit, d'érudition, & d'honnêteté, qui luy fit naître l'envie de le connoître, & de luy offrir son amitié. Il luy récrivit dez le lendemain sur l'adresse qui luy avoit été marquée. Mais il se contenta de luy répondre en peu de mots, afin, dit-il, de réserver quelque chose pour son entretien dont il esperoit avoir la jouissance à la faveur de son séjour de Paris. Car, ajoûte-t'il, on peut agir plus sûrement par lettres avec ceux qui aiment la dispute (comme faisoit M. de Roberval) : mais pour ceux qui ne cherchent que la vérité (comme faisoit l'Inconnu) l'entrevûë & la vive voix sont beaucoup plus commodes. Il n'eût point la satisfaction dont il s'étoit flaté ; & l'Inconnu luy fit connoître en luy marquant le déplaisir de son absence, qu'il étoit plus éloigné de la ville que le porteur de la lettre ne luy avoit persuadé. M. Descartes se consola sur la vûë de la condition humaine, qui est d'avoir souvent ce que nous ne souhaitons pas, & de nous voir priver de ce que nous souhaiterions. Il luy envoya le 29. de Juillet les instructions qu'il luy avoit demandées pour lever le reste de ses scrupules ; & il eût au moins le plaisir de juger par l'exemple de ce sçavant Inconnu que sa Philosophie avoit plusieurs amans & plusieurs sectateurs de mérite, dont il ne sçavoit pas même le nom.

Le séjour de Paris luy devenoit de plus en plus ennuyeux & difficile à supporter. Il y reçût vers le même têmes une double affliction, premièrement de la maladie de son ami le P. Merfenne, qui se trouvoit réduit au lit depuis la fin du mois de Juillet, après avoir été obligé de passer le Carême précédent à l'infirmerie, & avoir trainé une santé bizarre & languissante pendant tout le Printêms. L'autre sujet d'affliction fut la mort de Monsieur des Fontaines son oncle maternel & son parrain arrivée vers le commencement du mois d'Août. N'ayant point laissé d'enfans, M. Descartes par un accord fait avec M. de la Bretaillière & M. du Crevis recueillit seul sa succession, qui n'auroit pas été médiocre si M. des Fontaines n'eût pas fait une donation de tous ses acquêts & de tous ses meubles aux enfans de sa femme & à sa femme même. Ce qui absorba tellement son bien, que les héritiers de nôtre Philosophe qui ne vécut que dix-huit mois depuis,

depuis, n'y trouvèrent presque rien à sa mort. La résolution qu'il avoit prise de retourner incessamment en Hollande fit qu'il abandonna à M. Picot tous les soins de cette nouvelle succession. Il luy donna commission de lire comme auparavant toutes les lettres qui luy viendroient de Bretagne ou de Poitou, & de ne luy envoyer que celles qui en vaudroient la peine ; comme aussi d'ouvrir toutes les réponses qu'il luy adresseroit pour envoyer dans ces provinces, afin qu'il en pût tirer les instructions nécessaires pour conduire ses affaires, & les régler avec ses parens. M. du Crevis son beaufrère & M. M. le Comte de la Villeneuve son neveu n'y trouvèrent rien à redire ; mais il parut quelques mois après que M. de la Bretaillière son aîné n'en fut pas si content, & qu'il auroit souhaité y avoir plus de part que M. Descartes n'avoit jugé à propos de luy en donner. Il se plaignit même que nôtre Philosophe eût fait sçavoir dans ces provinces qu'il l'avoit dispensé de toute commission dans le soin de ses affaires. C'est ce qui porta M. Descartes d'écrire depuis à l'Abbé Picot en ces termes. « Pour la plainte de mon frère, elle me paroît très-injuste. Je n'ay fait autre chose que mander en Poitou que je ne luy ay donné aucune charge d'agir pour moy dans mes affaires ; & que s'il s'ingère de faire quelque chose en mon nom, ou comme se faisant fort de moy, il en sera desavoué. Lorsqu'il se plaint que cela se fait à son préjudice, il témoigne avoir encore envie de se faire mon procureur malgré moy, comme il a fait aux partages de la succession de mon père pour me ravir mon bien sous ce prétexte, & sur l'assurance qu'il a que j'aime mieux perdre que de plaider. Ainsi sa plainte est semblable à celle d'un loup qui se plaindrait que la brebis luy fait tort de s'enfuir, lors qu'elle a peur qu'il ne la mange. Mais la chose ne mérite pas que vous en parliez à M. l'Abbé Ferrand \*, à moins qu'il ne vous aille voir exprés pour vous en demander des nouvelles.

M. Descartes délibéroit de son départ de Paris, lorsqu'arriva la nouvelle de la bataille de Lens gagnée le xx d'Août par feu M. le Prince sur l'Archiduc Leopold. Il fut témoin de la cérémonie du *Te Deum* qui se fit le xxvi du même mois : mais la détention du Président de Blanc-mesnil, de Messieurs Broussel, Charton, & autres membres du Parle-

X x iij \* ment

1648.

Lettre. M<sup>c</sup>. à  
Picot de l'an  
1648. &c.

Inventaire de  
M. Desc.

Le 7. de De-  
cembre 1648.

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

« \* L'ou

« Cousin de

« côté de

« leur ayent

1648.

Lettr. Ms. à  
Picot du 1.  
de Septembre.

Clauberg E-  
pist. ad Tob.  
Anal. præfix.  
Logic.

Sorbière lettr.  
& relat. in  
viii<sup>o</sup> p. 135.  
136. & disc. in  
iv<sup>o</sup> p. 688.

ment qui arriva le même jour, & qui fut suivie des barricades, luy rendit les désordres de la ville si sensibles, qu'il partit dez le lendemain à travers de toute la confusion, après avoir été consoler son pauvre amy le P. Mersenne, qu'il laissa fort mal entre les mains du P. J. Auvry Correcteur de la Maison, & du P. Hilarion de Coste son fidelle compagnon. Il passa à Boulogne le 1. de Septembre, & arriva à Rotterdam le même jour qu'il croyoit ne devoir arriver qu'à Calais. Le lendemain il se rendit à Leyde chez son bon amy M. de Hooghelande, où il apprit une histoire du sieur *Jean Clauberg*, qui pouvoit le consoler de la prévarication de M. Regius Professeur en Médecine à Utrecht. M. Clauberg étoit encore alors Professeur en Philosophie dans l'Université de Herbronn au Comté de Nassaw, d'où il passa depuis en celle de Dussbourg sur le bas Rhin au Duché de Clèves. Il avoit déjà reçu les premières teintures de la Philosophie nouvelle, c'est-à-dire, de la doctrine de M. Descartes à Brême sous le sieur Gérard de Neuville. L'exemple du sieur Tobie d'André Professeur à Groningue en Frise l'avoit aussi entièrement déterminé à ne point prendre d'autre guide que M. Descartes, lorsque sur les avis de ce Professeur il vint à Leyde durant l'été de l'an 1648 pour consulter M. de Raey. Il fut témoin du succès avec lequel ce jeune Médecin enseignoit la Philosophie Cartésienne; & il sut en même tems qu'il n'avoit point l'approbation de M. Descartes à demy comme M. Regius, mais qu'au jugement de ce maître commun, il étoit entré dans une connoissance parfaite du système entier de toute sa doctrine. M. de Raey faisoit dès lors beaucoup d'honneur au Cartésianisme. Il passoit déjà pour un homme de grand esprit, de beaucoup d'érudition, & d'une facilité merveilleuse à s'expliquer noblement dans les langues des Sçavans. Il étoit particulièrement attaché à M. de Hooghelande, qui ne contribuoit pas peu à le fortifier contre Revius & les autres ennemis de M. Descartes. M. Clauberg s'unit avec luy d'une amitié fort étroite, & ils s'encouragèrent réciproquement dans la résolution de bien expliquer & de défendre les sentimens de leur maître commun. Les beaux écrits que M. Clauberg a laissez depuis à la postérité font foy du zèle & de la suffisance avec laquelle il s'en est acquité.

M. Descartes

M. Descartes passa de Leyde à Amsterdam le vi de Septembre, d'où l'inquiétude du fâcheux état où il avoit laissé la ville de Paris & le P. Merfenne, le fit écrire à M. Picot pour luy demander des nouvelles de l'un & de l'autre, & pour luy recommander particulièrement ce Père dont la santé luy tenoit fort au cœur, quoiqu'il ne jugeât point en partant sa maladie absolument mortelle. Trois jours après il alla se renfermer dans son Egmond en Nord-Hollande, comme dans un port assuré contre les tempêtes, dont il avoit déjà vû les préludes dans son voyage. Quelques jours après son arrivée il répondit à trois lettres de la Princesse Elizabeth son illustre disciple, dont les deux dernières avoient attendu en dates différentes son retour chez M. de Hooghelande, & la première luy avoit été renvoyée de Paris, où elle étoit allée le chercher depuis qu'il en étoit sorti. Il luy releva le cœur dans les peines dont elle luy avoit fait le récit, & il luy ôta le regret de n'avoir pas fait un voyage dont elle avoit été sollicitée, mais dont elle avoit reconnu que les incommoditez étoient infaillibles & les avantages incertains, en luy marquant la satisfaction qu'il avoit de se voir revenu de celui qu'on l'avoit obligé de faire en France. Il luy dit pour la consoler » qu'il n'avoit vû en son voyage personne dont il luy semblât que la condition fût digne d'envie. Ceux qui y paroissent avec plus d'éclat étoient ceux qui luy paroissent les plus dignes de pitié. Je ne pouvois y aller, dit-il, en un têmes plus avantageux pour me faire bien reconnoître la félicité de la vie tranquille & retirée, & la richesse des plus médiocres fortunes. Si vôtre Altesse compare sa condition avec celle des Reines & des autres Princeses de l'Europe, elle y trouvera la même différence qu'entre ceux qui sont dans le port où ils se reposent, & ceux qui sont en pleine mer agitez par les vents d'une tempête. Quoiqu'on ait été jetté dans le port par un naufrage, pourvû qu'on n'y manque pas des choses nécessaires à la vie, on ne doit pas y être moins content que si on y étoit arrivé d'une autre manière.

1648.

Lettr. Ml. à  
Picot du 6  
Septemb.  
1648.

« Tom. 1 des  
« lettr. page  
« 80, 81.

1648.

## CHAPITRE XV.

*Mort du P. Mersenne le plus ancien des amis & des sectateurs de M. Descartes. Caractère de l'esprit de ce Père. Son éloge. Ses grands services rendus au Public. Son attachement particulier & sa fidélité inviolable pour M. Descartes. Mauvais sort des lettres & de quelques traités que M. Descartes avoit envoyez à ce Père, causé par l'artifice de M. de Roberval. Dureté de cet homme à l'égard de M. Clerfelier pour ce sujet. La Reine de Suède fait résolution d'étudier tout de bon la Philosophie de M. Descartes. Elle donne commission à son Bibliothécaire de l'étudier par avance pour luy en faciliter l'intelligence. Eloge de M. Freinshemius. Commerce de M. Descartes avec un Philosophe Anglois nommé le sieur Henry Moore qui luy propose ses difficultez. Grands sentimens de M. Moore pour la Philosophie de M. Descartes. Amitié de M. Descartes avec le Duc de Newcastle Seigneur Anglois.*

Lettr. Ms à  
Picot du 2.  
Octobr.

Vie de Mers.  
par Hil. de  
Coste p. 25.

Gassendi E-  
pist. ad Lud.  
Valesium  
Principem.  
pa. 291, col. 1.  
& col. 2.

**L'**Inquiétude de M. Descartes sur l'état de la maladie du P. Mersenne n'avoit pas été vaine. On luy manda que ce bon Père étoit mort dès le premier jour de Septembre à trois heures après midy après avoir vécu 60 ans moins huit jours. Il étoit tombé malade le xxvii de Juillet d'un abcez au côté droit que M. Gassendi & les Médecins avoient pris pour une fausse pleurésie. Depuis ce jour, la douleur qui fut toujours très-aiguë, ne luy avoit donné pas un seul moment de relâche. Jamais il n'avoit fermé la paupière que pour mourir. La respiration luy avoit toujours été très-difficile, & il n'avoit pû demeurer couché que sur le côté où étoit le mal. On luy avoit tiré du sang très-souvent, sur tout dans les premiers jours, mais sans aucun soulagement. On luy avoit procuré des sueurs de toute manière, mais elles n'avoient jamais été abondantes. Enfin, on ne put s'aviser d'autre chose que de luy ouvrir le côté, & il expira au milieu des douleurs de cette opération. C'étoit l'homme de son siècle qui étoit en réputation d'avoir le meilleur cœur, le plus droit, & le plus simple. Il avoit une bonté devant laquelle les esprits les plus bourrus



bourrus ne pouvoient tenir. C'étoit la même chose de l'aborder & de se laisser prendre à ses charmes. Jamais mortel ne fut plus curieux que luy pour pénétrer tous les secrets de la Nature, & pour porter toutes les sciences, & tous les arts à leur perfection. Peu de gens furent plus industrieux à satisfaire cette insatiable curiosité par des expériences de toutes manières, par ses propres méditations, & par des relations continuelles qu'il avoit avec tous les Sçavans & Curieux de l'Europe. Il s'étoit rendu comme le centre de tous les gens de Lettres par le commerce mutuel qu'il entretenoit avec tous, & tous avec luy. C'étoit à luy qu'ils envoyoiient leurs doutes & leurs difficultez pour être proposées par son moyen à ceux dont on en attendoit les solutions; & lorsqu'il les avoit reçûes il les leur renvoyoit, faisant à peu près dans le corps de toute la république des Lettres la fonction que fait le cœur dans le corps humain à l'égard du sang. C'étoit à luy qu'aboutissoient toutes les nouvelles de littérature pour les répandre ensuite par tout le monde sçavant. On le consultoit sur tout ce qui est du ressort de l'esprit humain; on luy communiquoit tous les desseins afin qu'il en facilitât l'exécution; & il mettoit tout le monde dans les voyes. Les Italiens le regardoient aussi bien que nous comme le *grand négociant* des Lettres, qui fournissoit les provisions aux autres, & qui sçavoit exiger d'eux ce qu'ils étoient capables de produire. Il avoit heureusement jetté parmi les Sçavans une émulation honnête pour les exciter à publier les vérités qu'ils avoient découvertes, ou à s'appliquer à la recherche de celles qui sont les plus cachées, & dont plusieurs ont été heureusement développées par ses innocentes intrigues. Lorsqu'il ne pouvoit persuader ces grands génies à faire part de leurs travaux au Public, il essayoit de les y forcer, insérant dans ses livres ce qu'il apprenoit par leur communication; & il les trahissoit en profitant de leurs lumières, pour les mettre hors d'état de pouvoir reculer. Par ce moyen il vouloit leur faire entendre que ce qu'ils prétendoient cacher étoit déjà public; que ce qu'on demandoit d'eux étoit à moitié fait; & qu'étant devenu leur caution, ils avoient intérêt de dégager la parole qu'il avoit donnée pour eux. Au moins empêchoit-il par ce loüable artifice que la postérité ne fût privée de la

Y y \* connoissance

*Gran traffi-  
cante fu il  
Mersenno te-  
nendo com-  
mercio con tut-  
ti i Letterati  
d'Europa, &  
quelli essoran-  
do à diverse  
imprese, & loro  
varie Notizie  
sommministran-  
do, &c.  
Il Tim. An-  
tiate, ô vero  
Carlo Dati  
della Cicloid.  
cart. 2.*

*Hilar de cost.  
vie de Mers.  
p. 100, 101.*

1648.

Gassend. E-  
pist. pag.  
291. &c.

V. deux let-  
tres de Gas-  
sendi à ce Prin-  
ce & une de ce  
Prince à Gas-  
sendi du mois  
de Septembre  
1648.

Pascal hist.  
de la Rou-  
lette pag. 1.

connoissance de leurs desseins, & d'une partie de ce qui se-  
roit mort avec eux. C'est ainsi qu'il en avoit usé dans la plû-  
part de ses ouvrages, mais toujours rendant aux Auteurs avec  
sincérité, souvent même avec usure, ce qu'il ne faisoit impri-  
mer que pour leur avantage & pour leur gloire. La passion  
qu'il avoit toujours eüe d'être utile à quelque chose ne se  
trouva point bornée à sa vie ; & il avoit ordonné aux Mé-  
decins en mourant de faire l'ouverture & la dissection de son  
corps, afin qu'ils pussent apprendre à ses dépens la cause de  
sa maladie qu'ils avoient ignorée de son vivant, & qu'ils fus-  
sent plus heureux à guérir ceux qui seroient dorénavant  
attaquez du même mal. Il fut obéi, & l'on trouva l'abcès  
deux doigts au-dessus de l'endroit où on luy avoit percé le  
côté : de sorte que si l'on eût fait l'incision vis-à-vis de son  
mal, il auroit vray-semblablement échappé le coup fatal, se-  
lon que M. Gassendi qui s'étoit trouvé à l'une & à l'autre o-  
pération le manda à M. le Comte d'Alais Gouverneur de  
Provence.

Mais quoique le P. Mersenne eût un talent tout particulier  
pour former de belles questions, en quoy il faut avouer qu'il  
n'avoit point son semblable, on ne peut pas dire qu'il fût é-  
galement heureux à les résoudre, comme l'a remarqué M.  
Pascal. On luy en étoit néanmoins également redevable,  
puisqu'il n'abandonnoit jamais un sujet ou une question qu'il  
avoit inventée, qu'il ne fût venu à bout de la faire résoudre  
par quelque génie supérieur au sien. Ce qui fait qu'à cette  
première gloire près, on luy a l'obligation d'avoir donné oc-  
casion à plusieurs belles découvertes, qui n'auroient peut-  
être jamais été faites sans luy. Quelques-uns semblent avoir  
trouvé à redire à l'habitude qu'il avoit de commettre les Sça-  
vans entr'eux. Il est vray que sous le prétexte que la vérité  
ne se produit souvent que par la force de la dispute, & par  
la longueur des contestations, il semoit quelquefois la jalou-  
sie & la division dans les esprits, & faisoit faire entr'eux des  
défis, dont il portoit luy-même les cartels. Il s'étoit mis en  
tête que les amis se flatent mutuellement, dissimulent, to-  
lèrent, excusent leurs erreurs, tant qu'ils sont en bonne in-  
telligence, & que le défaut de hardiesse pour se censurer étoit  
l'un des grands obstacles aux progres des sciences, & à la  
découverte

découverte de la vérité. C'est ce qui luy avoit ôté le scrupule de les des-unir pour les tourner les uns contre les autres, persuadé que la postérité se soucieroit peu de leurs animosités & de leurs broüilleries, pourvû qu'elle profitât des lumières qui en seroient sorties comme les étincelles du choc des cailloux. Ses intentions étoient sans doute très-pures & très-innocentes : mais parceque ceux qu'il commettoit de la sorte n'avoient pas toujours le cœur aussi simple que luy, il auroit pû, selon M. Carcavi, digérer un peu davantage qu'il ne faisoit certaines choses qu'il recevoit toutes crûes des uns pour être envoyées aux autres. Mais c'est peut-être une injustice que luy a faite cet Auteur de prétendre qu'il mandoit souvent les choses plutôt selon son génie que comme elles étoient en effet. M. Carcavi a voulu nous persuader aussi que » ce bon Père ne mettoit pas toujours assez de différence entre ceux qui disputent en matière de science, & les autres qui se battent pour le point d'honneur. Mais quoy qu'il en ait été, le Père Merfenne étoit de l'aveu de tous ceux qui le connoissoient un homme de la probité des Anciens, d'une piété fort solide, d'une vertu toujours égale. Il avoit une érudition fort diversifiée, & étoit le premier de son siècle pour la science de l'harmonie & des sons.

Tom. 3. des  
lett. de Desc.  
p. 441 item,  
pag. 452.

Item, p. 452.

«

«

Lud. Valeſſ,  
Dux Incu-  
liſm.  
Gaſſ. Riv.  
Naud. & alii  
paſſim.

Mais le caractère qui le distingue aujourd'huy dans la république des Lettres est celui d'avoir été l'*Homme de Monsieur Descartes*. Il étoit l'ancien de ses amis & de ses sectateurs. Il luy étoit toujours demeuré attaché avec une constance mise à toutes les sollicitations & à toutes les épreuves imaginables. Jamais il ne s'étoit départi de la fidélité qu'il luy avoit vouée, non pas même lorsqu'il étoit question de servir ses autres amis qui étoient en dispute avec M. Descartes. Il avoit ajouté à tous ses bons offices celui de se rendre son Avocat, & de défendre sa cause dans tous les lieux où on l'attaquoit en son absence. C'en est assez pour juger si la perte d'un tel ami fut sensible à M. Descartes. Il le regretta en Philosophe persuadé de l'immortalité de l'ame, & en ami privé de son meilleur ami. Mais il fit voir quelques mois après que l'affliction ne luy avoit pas entièrement ôté le jugement. Car il pria l'Abbé Picot de voir le Père *Porcel* Minime, pour sçavoir ce qu'on avoit fait du grand nombre de lettres qu'il a-

Tom. 3. des  
lett. p. 191.

Lett. M<sup>c</sup> à  
Picot du 2.  
d'Oct. 1648.

Lett. M<sup>c</sup> à  
Picot du 7  
Déc. 1648.

Y y ij . voit

1648.

Tom. 3. des  
lett. préfac.  
de Clerfelier.  
pag. 14. 15.

voit écrites au Père Mersenne, pendant plus de dix-neuf ans, & qu'il sçavoit avoir été toutes conservées fort soigneusement par ce Père. Il luy donna commission de les retirer d'entre  
 „ les mains des Religieux, & de s'en assurer, tant à cause qu'il  
 „ pouvoit luy avoir écrit confidemment plusieurs choses qu'il  
 „ n'auroit pas souhaité qui fussent vuës par d'autres, que parce  
 „ quelles contenoient les réponses à diverses questions, dont  
 „ il n'avoit point gardé de copies; & qui pouvoient être sans  
 doute de quelque usage. Mais toute sa prévoiance devint  
 inutile par la diligence artificieuse de M. de Roberval, qui s'é-  
 toit déjà rendu le maître d'une partie de ces lettres. Il avoit  
 abusé de la facilité & de l'indifférence des bons Pères sous  
 je ne sçay quel prétexte: & ses intentions n'étoient ni aussi  
 pures ni aussi favorables à M. Descartes, qu'il pouvoit l'a-  
 voir voulu persuader à ces Religieux. Car il ajouta à l'in-  
 justice de son usurpation la dureté de refuser après la mort  
 de M. Descartes la communication de ces originaux à M.  
 Clerfelier, lorsqu'il fut question de publier ces lettres sur  
 les minutes que l'Auteur s'étoit réservées. Il n'y eut point  
 d'honnêteté, point de soumissions que M. Clerfelier ne mît  
 en usage pour tâcher de vaincre l'inflexibilité de cet homme,  
 qui fut toujours sourd à ses prières, & insensible au bien pu-  
 blic. Il se peut faire que le peu de naturel de M. de Roberval  
 pour le service de sa Patrie, & son animosité particulière  
 contre M. Descartes ayent fait périr encore quelques disser-  
 tations & quelques traitez singuliers, dont nôtre Philoso-  
 phe ne s'étoit point avisé de retenir des copies en les en-  
 voyant au Père Mersenne. Au moins ne peut on pas ne le  
 point considérer comme coupable des défauts qui pourroient  
 se trouver dans ce que M. Chanut & M. Clerfelier ont pû re-  
 couvrer de ses lettres, par le refus qu'il a fait à ce dernier de  
 luy laisser corriger sur ce qu'il avoit d'Originaux le peu de  
 Minutes que M. Descartes avoit gardées, & qui n'ont pas  
 pas laissé de produire trois volumes de ses lettres. Mais la  
 générosité de Messieurs de l'Académie Royale des Sciences  
 vient de réparer avantageusement le tort qu'avoit fait M. de  
 Roberval; & le Public profitera de la libéralité de cette  
 Compagnie dans l'édition qu'on luy prépare de toutes les  
 œuvres de nôtre Philosophe.

Cependant

Cependant la Reine de Suède débarrassée des négociations de la paix générale de l'Europe qui fut conclue à Munster le xxiv d'Octobre de cette année, non contente d'avoir lu le petit traité des Passions de M. Descartes à la chasse comme elle avoit coutume d'en user à l'égard de beaucoup d'autres, voulut le relire dans son cabinet, & l'étudier avec de plus profondes méditations. Cette seconde lecture fit de si fortes impressions sur son esprit, qu'elle prit résolution de passer à l'étude de toute la Philosophie de M. Descartes, à qui M. Chanut Résident de France auprès d'elle en récrivit le xii de Décembre dans ces termes. » J'eus l'honneur il y a deux mois\* de suivre la Reine en un voyage vers les mines d'argent & de cuivre. Dans le loisir du chemin elle se donna entièrement à la lecture. Je portay vos Principes de la Philosophie. Je luy lus la préface. Elle ouvrit le livre par endroits, & demeura fort pensive pendant quelques jours. Je connus ce qui la faisoit rêver: & comme j'osay bien luy dire qu'il me sembloit qu'elle se trouvoit en peine entre le desir de s'instruire dans cette Philosophie, & les difficultez qu'elle auroit à l'acquiescer. Elle m'avoüa que j'avois deviné ce qui luy donnoit du foy. Je luy conseillay d'achever à loisir quelques autres études qu'elle s'étoit proposées; & cependant de commander à M. *Freinshemius*\* son Historiographe très-honnête homme & sçavant, dont-elle se sert pour son soulagement dans la lecture, qu'il s'instruise de vos Principes aussi parfaitement qu'il luy sera possible, afin que sa Majesté venant ensuite à les lire, elle soit secourue dans les difficultez qui la pourroient ennuyer, si elle s'attachoit seule à cette étude. Mon avis luy plut. A son retour elle a donné l'ordre à M. *Freinshemius*. Et parce qu'il a reconnu qu'il auroit luy-même besoin d'un compagnon dans ce chemin, j'ay été prié de faire cette même lecture en même tems. De sorte, Monsieur, qu'une des principales parties de mes offices consistant à n'être point desagréable au Souverain auprès duquel je sers nôtre Maître, il est arrivé que c'est aujourd'huy une des fonctions de la Résidence en Suède de lire & d'étudier vôtre Philosophie. Je vous avouë que j'avois besoin que cette obligation se joignît à ma curiosité, parce que me trouvant engagé dans la vie civile, je faisois scrupule de di-

1648.

Il luy avoit  
envoyé ce  
traité M.  
avec ce qu'il  
luy avoit écrit  
du souverain  
Bien.  
Tom. 1. des  
lett. pag.  
132. 133.

\* C'étoit  
en Octo-  
bre 1648.

Lett. M.  
de Chanut  
à Desc. du  
12 Decem-  
bre 1648.

\* Jean.

1648. » vertir mes pensées à ces abstractions. La résolution de la  
 » Reine de Suède est de prendre votre livre aussi-tôt que nous  
 » l'aurons achevé : & lorsque dans le cours de la lecture nous  
 » ne ferons pas assez forts ou assez adroits pour délier les neuds  
 » qui l'arrêteront, nous aurons recours à vous. Sa Majesté s'est  
 » fort enquisse de votre fortune, & du soin qu'on prenoit de  
 » vous en France ; & je ne sçay si lors qu'elle aura pris goût à  
 » votre Philosophie, elle ne vous tentera point de passer en  
 » Suède. Je seray s'il plaît à Dieu pour lors en France, où je  
 » vous pourray dire plusieurs choses qui seront considérables,  
 » si vous mettez l'affaire en délibération. Cependant je puis  
 » vous assurer que cette Princesse qui n'estime rien au monde  
 » que la vérité & la vertu fait un grand jugement de vous  
 » pour l'amour de l'une & de l'autre. Vous voyez que je ne  
 » suis point en une Cour où la malice & le déguisement soient  
 » en crédit, &c.

M. Chanut  
ne croyoit  
pas que M.  
Descartes  
fût encore  
de retour.

La Répon-  
se de Des-  
cartes à  
cette lett.  
est du 26  
Février  
1649. elle  
est au 1.  
tom. pag.  
128.

Abrah.  
Freinsh. apud  
Henn. Witz.  
tom. 2. Me-  
mor. Phil. p.  
347. &c.

Marié en  
1637. appelé  
en 1642.

Avec 2000  
impériales  
d'appointe-  
mens & bou-  
che à Cour.

Quoy que la Reine de Suède fût alors environnée de Sça-  
vans, elle étoit pourtant encore réduite à ne voir autour  
d'elle que des Grammairiens, des Poètes, des Rhéteurs, des  
Philologues, tous gens plus propres à cultiver les Hu-  
manitez que les Sciences sublimes & profondes. Mais M.  
Freinshemius étoit l'homme d'entre eux le plus capable d'ap-  
plication pour la Philosophie de M. Descartes, principale-  
ment depuis qu'il avoit quitté la chaire de Professeur en Elo-  
quence à Upsal pour venir à la Cour de Stockholm. C'étoit  
un Allemand déjà fort connu dans la République des Let-  
tres par ce qu'il avoit écrit sur Florus, sur Tacite, sur Q.  
Curse, dont il avoit donné les supplémens, comme il fit depuis  
ceux de Tite Live. Il étoit natif d'Ulm en Souabe, & étoit  
âgé pour lors de quarante ans précisément. Cinq ans après  
avoir épousé la fille du célèbre Bernegger de Strasbourg,  
il avoit été appelé en Suède pour remplir la chaire de Poli-  
tique & d'Eloquence dans l'Université d'Upsal, d'où après  
cinq autres années la Reine l'avoit fait venir à la Cour pour  
en faire son Bibliothécaire, son Historiographe, & son Hom-  
me d'étude un an avant la commission qu'elle luy donna de  
luy préparer les voyes pour l'intelligence de la Philosophie  
de M. Descartes. Il passa encore cinq ans en cette Cour,  
que la rigueur du climat l'obligea de quitter un an après la  
mort



mort de M. Descartes pour venir à Heidelberg près de l'Electeur Palatin frère de la Princesse Elizabeth. Il y mourut l'an 1660 avec la qualité de Conseiller de l'Electeur, & de Professeur honoraire de l'Université. Ce fut M. Freinshemius qui donna sujet à la Reine de Suède en 1647 de faire demander à M. Descartes ce qu'il pensoit du *souverain Bien*. Etant sur le point de passer de l'Université d'Upsal à la Cour de Stockholm, il eut ordre de finir la Profession par une harangue publique. La Reine qui lui avoit prescrit le sujet du souverain Bien de cette vie y assista accompagnée du Résident de France & de quelques Seigneurs de sa Cour. L'Orateur étoit certainement le plus habile & le plus raisonnable de toute l'Université: mais la Reine après avoir entendu la harangue dit avec toute l'estime qu'elle avoit pour M. Freinshemius, que *ces gens là ne faisoient qu'effleurer les matières, & qu'il en faudroit sçavoir l'opinion de M. Descartes*. Le Résident de France ayant répondu qu'il sçavoit que M. Descartes étoit retenu à écrire sur de telles matières, ajouta qu'il ne faudroit rien moins que l'autorité de sa Majesté pour l'y obliger. Ce qui produisit l'effet que nous avons rapporté plus haut. M. Freinshemius ne parut pas sans doute aussi dégouté de sa pièce que la Reine. Il crut devoir la rendre publique, & ce fut le seul ouvrage, avec quelque thèse de peu de conséquence qu'il fit imprimer pendant les neuf ou dix années de séjour qu'il fit en Suède. M. Chanut ne manqua pas d'en envoyer un exemplaire à M. Descartes par la voye de M. Brasfet à la Haye quelques mois après que celui - cy eût satisfait à la demande de la Reine. Cette pièce servit à justifier le jugement de cette Princesse au moins dans l'esprit de M. Descartes, qui n'avoit pû comprendre jusques là quelle pouvoit être la disette des Philosophes parmi tant de Sçavans.

Le jour que M. Chanut donna avis à M. Descartes des résolutions de la Reine de Suède sur sa Philosophie, fut le lendemain d'un nouveau commerce qui se forma entre luy & un sçavant Anglois nommé le sieur *Henry Moore* ou *Morus*, Gentil-homme de naissance, Docteur Bourfier du collège de Christ dans l'Université de Cambridge. M. Morus commença le commerce par une lettre si flateuse, qu'il n'y eut que la qualité d'étranger & d'inconnu qui fut capable de l'excuser d'avoir

Tom. 1. des  
lett. pag.  
97. & 127.

V. cy-dessus  
chap. 12. du  
7. livre.

Abrah. Freins-  
hem. in fune-  
br. Laud. apud  
Henn. Witt.  
pag. 351.

Tom. 1. des  
lett. p. 258.  
& 254.

1648.

d'avoir blessé la modestie de M. Descartes, qui d'ailleurs ne put être que fort aise de voir au nombre de ses sectateurs un homme qui avoit étudié & pénétré ses écrits avec toute l'attention qu'il auroit pû espérer des esprits les plus solides. Il augmenta encore son plaisir par l'assurance qu'il luy donna de plusieurs autres Scavans de sa nation qui étoient dans les mêmes sentimens d'estime & d'admiration que luy pour sa Philosophie. Mais pour n'en pas demeurer aux simples termes de reconnoissance & de respect, il voulut luy proposer avec la confiance d'un disciple nouvellement acquis les difficultez qui luy étoient restées après la lecture de ses ouvrages. M. Descartes sans faire attention à ses éloges répondit exactement à ses difficultez, & le convia de continuer avec la même liberté de luy proposer ses doutes, l'assurant que de toutes les objections qui luy avoient été faites jusqu'alors, il n'en avoit point eu de plus agréables ny peut-être de mieux sentées que les siennes. M. Morus ne fit point difficulté d'user de la liberté que luy avoit donnée M. Descartes, dont la mort arrêta le cours des belles productions que ce nouveau commerce produisoit à la gloire & à l'avantage de sa Philosophie. L'ardeur que M. Morus faisoit paroître pour cultiver la Philosophie Cartésienne sembla se rallentir un peu depuis cette mort. Mais elle se ralluma cinq ans après, lorsqu'il fit à M. Clerfelier de nouvelles protestations de dévouement pour les Cartésiens & pour leur doctrine; & qu'il luy communiqua les lettres qu'il avoit écrites à M. Descartes pour les donner au Public. On prétend qu'il n'eut point assez de persévérance dans la suite des têmes, & qu'il a ménagé M. Descartes assez mal dans l'ouvrage de Métaphysique sur l'Immortalité de l'Ame, qu'il publia en 1662 pour réfuter M. Hobbes. On a crû même que son dessein avoit été de renverser tous les raisonnemens dont M. Descartes se sert pour prouver l'existence de Dieu, & de détruire la plûpart de ses Méditations. On ajoûte que ce Philosophe Anglois en vouloit de plus à la Religion de Descartes, en déclamant contre sa Physique, qu'il vouloit faire passer pour libertine aussi bien que celle de Hobbes. C'est pourtant ce M. Morus, qui avant que M. Descartes eût oüy parler de luy, doutoit sérieusement si nôtre Philosophe *avoit eu plus de plaisir après*

Angl. 1662.  
& Lat. 1679.

Rapin Réflexions sur la Méta-physique à la fin.

après avoir inventé sa Philosophie que luy après l'avoir comprise & l'avoir adoptée. C'est ce M. Morus, qui faisoit <sup>1</sup> accroire à M. Descartes en 1648 que toutes les pensées se trouvoient tellement conformes à son entendement, qu'il ne croyoit pas que son esprit pût jamais rencontrer rien qui luy convînt mieux, & qui luy fût plus naturel, jusqu'à croire que son esprit & les pensées de M. Descartes étoient de la même substance & d'une union essentielle & nécessaire : & que tout esprit qui ne pense pas comme M. Descartes, ne peut pas ne pas s'écarter de la droite raison. C'est ce M. Morus qui disoit <sup>2</sup> que tout ce qu'il y avoit jamais eu de grands Philosophes & d'intimes confidens des secrets de la Nature, n'étoient que des Nains & des Pygmées auprès de M. Descartes : & qu'une jeune fille pour être sa disciple & pour être entrée parfaitement dans l'intelligence de sa Philosophie, étoit incomparablement plus sage & plus philosophe que tous les Sages & les Philosophes de l'Europe. Selon M. Morus, le raisonnement de M. Descartes est par tout si libre, si naturel, si net, si uniforme, & si bien suivi, qu'il a percé & dissipé avec un succès merveilleux les ténèbres répandues sur les abîmes de la Nature. Selon luy tout ce que M. Descartes a écrit dans son livre des Principes & dans ses autres ouvrages, est d'une si grande justesse, d'une beauté si bien proportionnée, & d'une conformité si parfaite avec la Nature, qu'il n'est pas possible de procurer un spectacle plus agréable à l'esprit & à la raison humaine.

1649.

<sup>1</sup> *Sensus, ac cogitationes quos generosa tua mens pra-concepit, pra-monstravit istiusmodi sunt, ut cum intellectui judicioque meo adeo sint congenere, ut non sperem fore ut incidam in quicquam conjunctum magis ac cor-sanguineum, ita sanè à nullius ingenio alieni esse possint, cujus itidem ingenium non sit à rectâ ratione alienum.* Pag. 258. tom. 1. Epist. Mori ad Cart.

<sup>2</sup> *Liberè dicam quod sentio. Omnes quotquot existunt aut etiamnum existunt arcanorum Natura*

*antistites, si ad magnificam tuam indolem comparentur, Pumilos planè videri ac Pygmaeos: meque, cum vel unicâ vice evolvissem lucubrationes tuas philosophicas suspicatum esse illustrissimam tuam discipulam. Sereniss. Principem Elizabetham universis Europæis non feminis solum, sed viris etiam philosophis longè evasisse sapientiorum. Quod evidentius deprehendi, cum scripta tua paulo penitus rimari & intelligere incœperim.* Morus ibid.

*Cartesiana lux, id est, libera, distincta, sibi que constans ratio Naturam mirificè collustravit, &c.* Morus ibid. pag. 259.

*Omnia profecto tam concinna in tuis philosophiæ principiis aliisque &c. tamque pulchrè sibi ipsis atque consona sunt, ut mens ratioque humana jucundius vix optaret latiusque spectaculum.* Morus ibidem.

Cinq ans après la mort de M. Descartes, M. Morus, qu'aucune considération ne pouvoit plus rendre flateur de ce Philosophe, n'a point laissé de dire que le mot d'Horace, *Qui nil molitur ineptè* ne convenoit à personne mieux qu'à

Z z \*

luy.

1648.

1649.

\* *Revixit in me, ex quo nuperas tuas accepi, pristinus ille ardor erga philosophiam Cartesianam qui aliquantulum ab obitu desideratissimi nostri amici diserbuerat propter pecularia quadam studia qua aliud animum avocarunt. Est enim illud rerum pondus, veritatis pulchritudo, amplitudo ingenij & acumen, theorematum denique omnium admirabilis ille ordo & consensus inscriptus Cartesianis, ut vel nullies lecta non fordescant. Non magis quam lux solis, cujus ortum singulis diebus aves, pecudes, ipsique adeo homines gratulandi contemplantur.*

*Nec certe solum lectu jucunda est hac Cartesianæ philosophia, sed apprimè utilis, quidquid aut missitent*

luy. Une simple lettre que luy écrivit M. Clerfeliier fit revivre \* en luy cét ancien zèle pour la philosophie Cartésienne que la mort de son Auteur & d'autres occupations avoient amorti en détournant son esprit sur des études tout à fait différentes. Il croyoit encore alors que le poids des raisonnemens, la beauté sensible de la vérité, la grandeur & la subtilité du génie, le bel ordre, l'enchaînement & la correspondance universelle de tous les écrits de M. Descartes faisoient qu'après les avoir lûs mille fois on les trouvoit toujours nouveaux, toujours pleins de charmes qui les faisoient relire avec plaisir. Il en est de même, disoit-il, que de la lumière du soleil qu'on void tous les jours sans se lasser, & dont le lever est attendu, souhaité, & reçu tous les matins avec de nouvelles demonstrations de joye par les hommes, les oyseaux, & le reste des animaux.

Mais, ajoûtoit M. Morus, la philosophie Cartésienne est principalement utile pour la Religion, qui est la fin principale de toute la Philosophie. Car les Péripatéticiens prétendant qu'il y a de certaines formes substantielles qui sortent de la puissance de la matière, & qui luy sont tellement unies qu'elles ne peuvent subsister sans elle; & que par conséquent elles retournent enfin de nécessité dans la puissance de la matière: les Epicuriens, qui d'un autre côté se moquent des formes substantielles, attribuant à la matière même le sentiment & la pensée: il n'y a que M. Descartes entre tous les Philosophes qui ait banni de la Philosophie toutes les formes substantielles ou ces ames sorties de la matière, & qui ait entièrement dépouillé la matière de la faculté de sentir & de penser. De sorte que si l'on suivoit les principes de M. Descartes on auroit une méthode très-certaine & un moyen très-facile pour démontrer l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame humaine, qui sont les deux fondemens les plus solides & les uniques soutiens de la vraie Religion. En un mot il n'y a aucune philosophie qui combatte si fortement les Athées jusques au fonds de leurs retranchemens, & qui détruise si heureusement tous leurs réduits que la Philosophie Cartésienne, à laquelle on pourroit joindre celle de Platon pour ce point. Quel que puisse être le sentiment de nôtre siècle pour M. Descartes, dont la mémoire est encore trop récente pour pouvoir

pouvoir ensevelir si-tôt tous les envieux, il est à croire que la Postérité embrassera sa Philosophie avec honneur, & qu'elle reconnoîtra le bon usage qu'on en peut faire.

1648.

1649.

aut debitate  
rent alii, ad  
summum illud

omnis Philosophia finem, putà Religionem. Cum enim Peripatetici formas quasdam contendunt esse substantiales, quæ à potentiâ materia oriuntur, quæque cum materiâ ita coalescunt, ut absque illâ subsistere non possint, ac proinde necessarîo demum redeunt in potentiâ materia: Epicurei autem explosis illis substantialibus formis, ipsi materiâ vim sentiendi cogitandique inesse statuunt: solus, quod scio, inter Physologos extitit Cartesius, qui substantiales illas formas animasve ex materiâ exortas à Philosophiâ sustulit, materiâque ipsam omni sentiendi cogitandique facultate spoliavit. Unde si principiis staretur Cartesianis, certissima esset ratio ac methodus demonstrandi, & quod Deus sit, & quod Anima humana mortalis esse non possit. Quæ sunt illa duo solidissima fundamenta, ac fulcra omnis veræ Religionis. Dicam summam nullam extare philosophiam (nisi Platoniam fortè exceperis) quæ tam firmiter Ath. viam præcludit ad perversas istas cavillas & subterfugia quod solent se recipere, quàm hæc Cartesiana, si penitus intelligatur. Credoque, quidquid hæc præsens ætas senserit de Cartesio, (nam ut nunquam viris, ita rarè recentis defunctorum memoria parcat invidia) quod Posteritas eum omni cum laude & veneratione sit exceptura, optimumque illius Philosophiæ usum sit agnitura. Mor. Epist. ad Cleric. pag. 255, 256. 1. tom. Epistol. Cartes.

Tels étoient en 1655 les sentimens d'un homme, qui, au langage du Père Rapin, *a renversé tous les raisonnemens dont M. Descartes se sert pour prouver l'existence de Dieu; qui a détruit la plupart de ses Méditations; qui a attaqué la religion même de nôtre Philosophe; & qui a déclamé contre sa Physique dans le dessein de la faire passer pour libertine.*

Rap. Réflex.  
sur la Métaph.  
nomb. 4.  
comme des-  
sus.

M. Descartes avoit d'autres amis en Angleterre d'une plus grande importance, & moins capables de cette inconstance qui a paru dans la conduite de M. Morus. Mais nous n'en connoissons pas de plus qualifiez que Monsieur le Duc de Newcastle (selon nous de Neuchastel) qui s'est rendu si célèbre par la fidélité inviolable qu'il a gardée envers ses Rois légitimes durant les troubles de la Grand'-Bretagne. C'étoit Milord Guillaume Cavendish\*, que le Roy Jacques I avoit fait Vicomte de Mansfield & Baron de Bolsover. Il avoit été créé premièrement Comte de Newcastle<sup>1</sup>, puis Marquis<sup>2</sup> par le Roy Charles I: & il fut depuis fait Duc par Charles II<sup>3</sup>, dont il avoit été le Gouverneur avant les troubles, & qui le fit Chevalier de la Jarretière durant ses disgraces avec son frère puîné Milord Charles Cavendish, dont nous avons eu occasion de parler. Il étoit d'environ huit ans plus âgé que M. Descartes. Et quoy qu'il ne fût pas homme de Lettres, ny Mathématicien comme son puîné, il ne laissoit pas d'avoir l'esprit géométrique, si l'on s'en

Lett. M. de  
Desc. à Merf.  
du 14. Dé-  
cembre 1646,  
& du 31. Jan-  
vier 1648.

\* Ou Can-  
dish.

<sup>1</sup> Le 7. Mars  
1627.

<sup>2</sup> Le 27. Oc-  
tobre 1643.

<sup>3</sup> En Mars  
1665.

Z. z ij \* rapporte



1649.

4 Marguerite  
Lucas sa se-  
conde fem-  
me.

Vit. Guill.  
D. Novocastr.  
l. 3. p. 187.

rapporte au témoignage de la Duchesse sa femme 4. Mais ce qui le tenoit particulièrement uni avec M. Descartes étoit la curiosité qu'il avoit de cultiver la Philosophie naturelle par des observations, & la Philosophie Morale par des méditations, auxquelles ses propres adversitez & celles de la maison royale d'Angleterre avoient fourni beaucoup de matière. La correspondance que ce Seigneur entretenoit avec M. Descartes subsistoit de vive voix lors qu'il étoit en Hollande en 1645 ; & par un commerce mutuel de lettres qu'ils s'écrivoient depuis l'an 1641 jusqu'à la mort du Roy Charles I, lorsque ce Seigneur étoit en France, ou dans les Païs-bas Catholiques.

## CHAPITRE XVI.

*M. Descartes perd quelques-uns de ses amis de France, M. de Touchelaye, M. Hardy &c. Il donne des avis à la Princesse Elizabeth sur sa maladie, sur la mort du Roy d'Angleterre son oncle, & sur l'article de la paix de Munster qui regardoit l'Electeur Palatin son frère. Essais de la Politique de M. Descartes. Ses incertitudes sur le lieu où il doit établir sa demeure le reste de ses jours. Propositions & instances qu'on luy fait de la part de la Reine de Suède pour aller la voir & luy apprendre sa Philosophie de vive voix. Difficultez de ce voyage levées par M. Chanut, qui est nommé Ambassadeur ordinaire en Suède par le Roy. Il void M. Descartes en Hollande à son passage pour la France, & il achève de le déterminer à son voyage. Eloges de M. Chanut qui est renvoyé en Suède.*

Lettre. Ms. du  
21. Février à  
Picot.

\* Le 13. de  
Mars 1649.

**O**utre les maux publics qui ont fait distinguer l'année 1649 d'avec les autres de ce siècle, M. Descartes pouvoit mettre sur son conte particulier divers accidens qui luy firent perdre un grand nombre de ses amis. Ce fut dès le commencement de Janvier que mourut M. l'Abbé de Touchelaye l'aîné, dont il avoit toujours eu grand soin de cultiver l'amitié, & qu'il avoit regardé comme un Gentil-homme des mieux nez & des plus polis de toute la Touraine. Deux mois après \* M. de Touchelaye fut suivi en l'autre monde



monde d'un autre ami de nôtre Philosophe. C'étoit M. Hardy Maître des contes qui avoit voulu partager avec l'Abbé Picot le plaisir de loger M. Descartes à Paris dans les derniers voyages qu'il fit en France. Il avoit épousé la sœur de l'Abbé Picot, & étoit père de M. Hardy, qui est aujourd'hui Conseiller au Parlement en la seconde chambre des Requêtes. Il avoit un mérite égal à celui de son cousin M. Hardy Conseiller au Châtelet qui ne mourut que vingt-neuf ans après\* ; & il n'étoit pas moins uni à M. Descartes, quoique leur amitié fût un peu plus récente.

1649.

\* Le 5. d'Avril 1678.

Cette même année fournit à la Princesse Elizabeth divers sujets considérables de mettre sa Philosophie morale en œuvre, & à M. Descartes son cher Maître de la consoler sur les accidens de nôtre vie & sur la bizarrerie des catastrophes de ce monde. Ces sujets furent la maladie de la Princesse ; le parricide commis en la personne du Roy de la Grand'-Bretagne son oncle ; la fierté ou l'indifférence qu'elle crut que la Reine de Suède avoit pour elle ; le peu de satisfaction que l'Electeur Palatin son frère avoit reçu à la paix de Munster. M. Descartes renferma dans une seule lettre ce qu'il avoit à dire sur tous ces sujets pour la consolation de la Princesse. A l'égard de la maladie dont elle étoit déjà relevée lors qu'elle la luy fit sçavoir, il se contenta de la divertir sur ce qu'elle luy avoit mandé que son mal l'avoit renduë Poëte. L'inclination à faire des vers, dit-il, que vôtre Altesse avoit pendant son mal me fait souvenir de Socrate, que Platon dit avoir eu une pareille envie pendant qu'il étoit en prison. Et je crois que cette humeur de faire des vers vient d'une forte agitation des esprits animaux qui pourroit entièrement troubler l'imagination de ceux qui n'ont pas le cerveau bien rassis ; mais qui ne fait qu'échauffer un peu les plus fermes & les disposer à la Poësie. Et je prens cet emportement pour une marque d'un esprit plus fort & plus relevé que le commun.

Tom. I. des  
lettres. pag. 824

Si je ne sçavois que le vôtre est de ce caractère, continuair'il, je craindrois que vous ne fussiez extraordinairement affligée d'apprendre la funeste conclusion des tragédies d'Angleterre. Mais je veux espérer que vôtre Altesse étant accoutumée aux disgraces de la fortune, & s'étant vûë elle-même

“ Ibid. pag.  
“ 82, 83,

1649. » depuis peu en grand péril de sa vie, sera moins surprise &  
 — » moins troublée d'apprendre la mort d'un de ses proches, que  
 » si elle n'avoit point reçu d'autres afflictions auparavant.  
 » Quoique cette mort si violente semble avoir quelque chose  
 » de plus affreux que celle qu'on attend dans son lit : toutefois  
 » à le bien prendre, elle est plus glorieuse, plus heureuse, &  
 » plus douce. De sorte que ce qui afflige particulièrement en  
 » cecy le commun des hommes doit servir de consolation à  
 » vôtre Altesse. Car il y a beaucoup de gloire à mourir en une  
 » occasion qui fait qu'on est universellement plaint, loué, &  
 » regretté de tous ceux qui ont quelque sentiment d'humani-  
 » té. Il est certain que sans cette épreuve, la clémence & les  
 » autres vertus du Roy de la Grand'-Bretagne n'auroient ja-  
 » mais été tant remarquées ny estimées qu'elles seront à l'a-  
 » venir par tous ceux qui liront son histoire. Je veux aussi me  
 » persuader que sa conscience luy a donné plus de satisfaction  
 » pendant les derniers momens de sa vie, que l'indignation qui  
 » est la seule passion triste qu'on dit avoir remarquée en luy  
 » ne luy a causé de fâcherie. Pour ce qui est de la douleur, je  
 » ne la mets nullement en conté. Car elle est si courte, que  
 » si les meurtriers pouvoient employer la fièvre ou quelque  
 » autre des maladies dont la Nature a coutume de se servir  
 » pour ôter les hommes du monde, on auroit sujet de les esti-  
 » mer plus cruels qu'ils ne sont lors qu'ils les tuent d'un coup  
 » de hache. Mais pour ne me point arrêter plus long-têms sur  
 » un sujet si funeste, j'ajoute seulement qu'il vaut beaucoup  
 » mieux être entièrement délivré d'une fausse espérance que  
 » d'y être inutilement entretenu.

Ces lettres lui  
 avoient été  
 renvoyées de  
 Paris, où M.  
 Chanut les lui  
 avoit adres-  
 sées.

M. Descartes tenoit encore la plume, lors qu'il reçut des lettres de la Reine de Suède, qui le remercioit du petit traité des Passions qu'il luy avoit envoyé : mais elle ne faisoit aucune mention des lettres écrites à la Princesse Elizabeth sur la félicité de cette vie, qu'il avoit jointes avec le traité, tant pour éclaircir la matière du souverain Bien, que pour tâcher de pratiquer quelque liaison particulière entre la Reine & la Princesse. Il y avoit quatre mois que la Princesse de son côté avoit écrit à la Reine sans en avoir reçu réponse. Ce silence joint aux conjonctures de la paix de Munster, dont la Princesse avoit touché un mot à la Reine parut suspect d'affectation

d'affectation à un esprit aussi pénétrant qu'étoit celui d'Elizabeth. Mais M. Descartes allant toujours droit au but qu'il s'étoit proposé de lier les deux Princesses, entreprit d'excuser la Reine de Suède en ces termes. » Je ne puis, dit-il en continuant sa lettre à la Princesse Palatine, deviner autre chose du silence que l'on a gardé jusqu'ici en Suède à l'égard de votre Altesse, sinon que les conditions de la Paix d'Allemagne n'étant pas aussi avantageuses à votre Maison qu'elles auroient pû être, ceux qui ont contribué à cela sont en doute si vous ne leur en voulez point de mal, & se retiennent pour ce sujet de vous témoigner de l'amitié. J'ay toujours été en peine depuis la conclusion de cette Paix de n'apprendre point que M. l'Electeur votre frère l'eût acceptée ; & j'aurois pris la liberté d'en écrire plutôt mon sentiment à Votre Altesse, si j'avois pû m'imaginer qu'il mît cela en délibération. Mais parce que je ne sçay point les raisons particulières qui peuvent le mouvoir, ce seroit témérité à moy d'en faire aucun jugement.

Je puis seulement dire en général que lors qu'il est question de la restitution d'un état occupé ou disputé par d'autres qui ont les forces en main, il semble que ceux qui n'ont que l'équité & le droit des gens qui plaide pour eux, ne doivent jamais faire leur conte d'obtenir toutes leurs prétentions ; & qu'ils ont bien plus de sujet de sçavoir gré à ceux qui leur en font rendre quelque partie , que de vouloir du mal à ceux qui leur retiennent le reste. Encore qu'on ne puisse trouver mauvais qu'ils disputent leur droit le plus qu'ils peuvent pendant que ceux qui ont la force en délibèrent : je crois que lors que les conclusions sont arrêtées, la prudence les oblige à témoigner qu'ils en sont contens quoy qu'ils ne le fussent pas ; & à remercier non seulement ceux qui leur font rendre quelque chose, mais aussi ceux qui ne leur ôtent pas tout, afin d'acquérir par ce moyen l'amitié des uns & des autres, ou d'éviter au moins leur haine, parce que cela peut leur servir beaucoup dans la suite pour se maintenir. D'ailleurs il reste encore un long chemin pour venir des promesses jusqu'à l'effet ; Si ceux qui ont la force s'accordent seuls, il leur est aisé de trouver des raisons pour partager entre eux ce qu'ils n'avoient peut être voulu rendre à un tiers que par jalousie

1649.

cc Ibid. pag.  
84.

1649. » Jalousie les uns des autres, & pour empêcher que celui qui  
 » s'enrichiroit de ses dépouilles ne fût trop puissant. La  
 » moindre partie du Palatinat vaut mieux que tout l'empire  
 » des Tartares ou des Moscovites ; & après deux ou trois an-  
 » nées de paix le séjour en sera plus agréable que celui d'au-  
 » cun autre endroit de la terre.

On peut juger par cet endroit si M. Descartes ignoroit les maximes de la bonne Politique, & s'il n'en auroit pas écrit pertinemment dans le système général qu'il méditoit d'un corps de philosophie complète. On voit aussi par ce discours & par le compliment dont il voulut le finir, qu'il ne faisoit pas moins d'attention aux intérêts de la Princesse sa disciple qu'à ceux de l'Electeur son frère. Mais ce n'étoit point par compliment qu'il l'assûroit du plaisir qu'il auroit eu d'aller vivre au Palatinat auprès d'elle, lors qu'elle y seroit retirée. Il n'avoit plus alors aucune attache à la demeure de quelque lieu que ce fût. Quoy qu'il fût dans le sein du repos au fond de la Nort-Hollande, & que, selon ce qu'il en écrivoit la veille à l'Abbé Picot, il rêvât dans sa solitude d'Egmond aussi paisiblement & avec autant de douceur qu'il eût jamais fait, il souhaitoit avec ardeur que les orages de la France s'apaisassent promptement pour pouvoir s'y établir. Mais la continuation des troubles de sa patrie jointe à l'appréhension de se mettre jamais en voyage, sembloit le faire résoudre à passer le reste de sa vie en Hollande, c'est à dire dans un lieu qui n'avoit plus les mêmes charmes qu'autrefois pour le retenir, & qui ne luy paroïssoit commode que parce qu'il n'en connoissoit point d'autre où il pût être mieux.

Ibid. pag. 85.

Lett. M<sup>c</sup>. du  
21 Février  
1649.

Lett. M<sup>c</sup>. du  
7. Décembre  
1648 à Pi-  
cot.

Tom. I. pag.  
130. 131. 134.

Lett. du 26  
Février 1649.

Registre de  
Chanut.

pag. 130 du 1.  
vol.

Lors qu'il raisonneoit de la sorte il ignoroit encore le sort que la Providence luy destinoit : mais peu de jours après elle luy fit conjecturer qu'elle dispoïoit de luy autrement qu'il ne se l'étoit proposé. De z le milieu du mois de Mars, il reçût des lettres de M. Chanut datées du xxvii de Février par lesquelles on luy marquoit le desir que la Reine de Suède avoit de le voir à Stockolin, & d'apprendre sa Philosophie de sa bouche. Ces lettres étoient adressées à Egmond par la ville d'Alcmaer comme par la voye la plus courte : & elles avoient déjà été précédées par d'autres que M. Chanut avoit écrites peu de jours auparavant sur le même sujet, mais

mais qu'il avoit adressée à Paris chez M. l'Abbé Picot où il le croyoit encore, quoy qu'il y eût cinq mois qu'il fût de retour. Mais l'inquiétude & l'impatience firent reprendre la plume à M. Chanut dez le vi de Mars pour luy dépêcher de troisièmes lettres par l'adresse de M. de Hooghelande à Leyde. Ces dernières contenoient des instances très-fortes de la part de la Reine pour luy faire faire le voyage de Suède : & M. Chanut qui devoit partir dans trois semaines pour retourner en France, y joignit des conjurations conçûes dans les termes qu'il croyoit les plus forts pour l'ébranler ; & la Reine avoit déjà donné ordre à l'un de ses Amiraux pour l'aller prendre dans son vaisseau & le conduire en Suède. M. Descartes répondit aux premières lettres qui étoient allées le chercher à Paris, & dont l'Abbé Picot s'étoit contenté de luy envoyer la copie par M. Brasset à la Haye, comme il avoit fait auparavant à l'égard de l'original de celle de la Reine de Suède, dont il avoit seulement retenu la copie de crainte qu'elle ne se perdit par les chemins \*. Il jugea à propos de mettre la réponse qu'il y fit le xiii ( & non le xxxi ) de Mars en deux lettres différentes adressées l'une & l'autre à M. Chanut, l'une pour être luë & communiquée à la Reine de Suède s'il le trouvoit bon, l'autre pour n'être vuë que de luy seul. Dans la première il témoignoit prendre le desir de la Reine pour un commandement auquel il ne vouloit point désobéir ; il marquoit ses mesures pour s'embarquer au milieu de l'été, & revenir après l'hyver de l'année suivante, si la Reine ne l'ordonnoit autrement ; & il acceptoit par avance les offres que M. Chanut luy faisoit de le loger chez luy. Dans la seconde il luy marquoit avec plus d'ouverture une partie de ses appréhensions & des difficultez qu'il avoit à se résoudre à ce voyage. Il n'étoit plus jeune, & une retraite de vingt ans l'avoit dés-accoûtumé de la fatigue. Les mauvais succès de tous les voyages qu'il avoit faits en France sa chère patrie, où ils auroient dû luy être les plus agréables & les plus heureux, sembloient luy représenter celui-cy comme le comble de ses malheurs, non du côté de la Reine ou de son amy Chanut, mais par la vûë des dangers qui sont si fréquents dans le Nord, sur terre à cause

1649.

Lettre MS. à  
Picot du 23  
Avril 1649Pag. 135 du 1.  
tom.

\* Ils étoient convenus que M. Picot ouvrirait toutes les lettres qui luy seroient adressées pour M. Descartes; qu'il feroit des copies de celles qui mériteroient de lui être envoyées ; & qu'il retiendrait les originaux crainte qu'elles ne se perdissent. Mais afin de faire plaisir à Desc. Picot avoit retenu copie de la lettre de la Reine de Suède, & luy avoit envoyé l'original de la main de cette Princesse.

Pag. 136 du  
1. tom.Pag. 138. 139.  
137

A a a \* des



1649.

pag. 137. ut  
inpr.Sujet de  
mepris  
pour les  
opinions  
de M. Desc.

des brigandages, & sur mer à cause des naufrages. Il con-  
toit aussi parmi ces difficultez l'incertitude du succès de ses  
soins & de ses services auprès de la Reine, appréhendant de  
ne pas rencontrer en elle les dispositions qu'il avoit heureu-  
sement trouvées dans la Princesse philosophe son illustre dis-  
ciple. L'estime & l'admiration qu'il avoit pour l'esprit &  
pour les mœurs de la Reine ne l'empêchoient pas de croire que  
dans un grand nombre de personnes de très-bon esprit qui  
auroient eu même une forte passion pour apprendre, il n'y  
en avoit que fort peu qui se pussent donner le loisir d'entrer  
dans ses pensées. De sorte qu'il n'avoit pas sujet de l'espé-  
rer d'une Reine qui avoit une infinité d'autres occupations.

» L'expérience luy avoit encore appris que bien que ses opi-  
» nions surprennent d'abord à cause qu'elles sont fort différen-  
» tes des opinions vulgaires, toutesfois après qu'on les a ap-  
» prises, on les trouve si simples & si conformes au sens com-  
» mun, qu'on cesse entièrement de les admirer, & ensuite d'en  
» faire cas, parce que le naturel des hommes est de n'estimer  
» que les choses qui leur laissent de l'admiration, & qu'ils ne  
» possèdent pas tout à fait. Il en est de la vérité comme de la  
santé, à laquelle il semble qu'on ne songe plus lorsqu'on la  
possède.

Le 15 ou 16  
de Mars.

M. Descartes  
avoit négligé  
cinq mois du-  
rant de man-  
der son retour  
à M. Chanut  
croyant que  
M. Clerse-  
lier le luy  
auroit fait  
sçavoir.  
Pag 141 du  
1. vol.

Lettr. Ms. du  
23 Avril à M.  
Picot.

M. Descartes répondit trois jours après aux secondes let-  
tres que M. Chanut luy avoit écrites par Alcmaer le xxvii de  
Février, incontinent après avoir sçû qu'il étoit retourné de  
France en Hollande. Mais sçachant bien que cet amy n'a-  
voit pas encore reçu sa première réponse à laquelle il n'a-  
voit rien à ajouter, il se contenta dans celle-cy de luy faire  
comprendre » qu'un homme né dans les jardins de la Tourai-  
ne retiré dans une terre où il y avoit moins de miel à la vérité,  
» mais peut-être plus de lait que dans la terre promise aux  
» Israélites, ne pouvoit pas aisément se résoudre à la quitter  
» pour aller vivre au païs des Ours entre des rochers & des  
glaces. Quelques jours après M. Descartes reçut la visite d'un  
des principaux Officiers de la flotte Suédoise qui étoit venu  
luy marquer luy-même les ordres qu'il avoit reçus de la Rei-  
ne sa maîtresse pour luy offrir ses services, & le conduire  
en Suède, ajoutant qu'il prendroit sa commodité, & qu'il fe-  
roit attendre le vaisseau autant qu'il le jugeroit à propos. M.  
Descartes



Descartes parut surpris , & s'excusa le plus civilement qu'il luy fût possible sur ce qu'ayant récrit au Résident de France, il en attendoit une réponse qui luy expliqueroit précisément la volonté de la Reine , & détermineroit ses résolutions sur son voyage. L'Officier de la Marine qui ne s'étoit point fait connoître étant retourné à Amsterdam, M. Descartes reçut enfin les troisièmes lettres de M. Chanut datées du vi de Mars après un égarement de près de quinze jours entre la Haye & Alcaer. Elles ne contenoient point la réponse à celle que M. Descartes avoit faite dès le xiii de Mars, puisqu'elles luy étoient antérieures : mais elles marquoient que la Reine présumant de sa bonne volonté , sans attendre ce qu'il pouvoit avoir répondu à M. Chanut avoit donné tous les ordres nécessaires à M. l'Amiral *Flemming* pour le transporter. Il apprit par ces lettres que l'Officier qui l'étoit venu trouver à Egmond de la part de la Reine étoit l'Amiral même qu'il n'avoit point connu : & craignant que le refus qu'il avoit fait de ses services ne fût interprété au préjudice de ses bonnes intentions, il fit incessamment préparer son petit équipage pour ne plus se trouver surpris lorsqu'il recevrait ordre de partir. Il manda à M. Chanut que s'il avoit reçu ses lettres du vi de Mars avant la visite de l'Amiral de Suède, il auroit eû l'honneur de le voir à Stockhom avant son départ pour la France ; & le pria de préuenir auprès de sa Majesté les suites de la bévûe qu'il avoit faite, prenant pour un simple Officier venu de sa part l'un des Amiraux du Royaume, qui portoit les ordres de la Reine dont la bonté descendoit jusqu'au détail de ces petits soins. M. Chanut récrivit le xxvii de Mars, non aux deux dernières lettres de M. Descartes qu'il ne reçût que depuis, & dont il luy porta luy même la réponse en Hollande, mais aux premières du xiii de Mars, pour luy faire sçavoir que la Reine auroit souhaité de le voir au mois d'Avril, afin de pouvoir le remettre dans sa maison d'Egmond l'hyver suivant, si le climat de Suède luy étoit trop rude. Il l'assura en même tems que si sa commodité ne s'accordoit pas avec ce terme, elle se relâcheroit sur ce point, & qu'il auroit d'elle les trois mois de délai qu'il demandoit, & toute la condescendance qu'il souhaiteroit, pourvû qu'il accomplît le voyage de Suède. Monsieur

pag. 145 du  
1. tom.

pag. 142, 143.  
ibid.

pag. 139 &  
135. ibid.

1649.

Négociat. de  
Suède tom. 2.  
&c.

\* Il l'appelloit  
son hermita-  
ge, tom. 1. des  
lett. p. 105.

Pag 143, 145,  
146, du 1.  
tom.

Préf. de Vau-  
ciennes tom.  
1. des Négoc-  
iat. de Suède.

Chanut se réserva pour luy dire le reste de bouche.

Peu de jours après ce Résident partit d'auprès de la Reine de Suède, laissant néanmoins sa famille à Stockholm, & il arriva au mois d'Avril en Hollande, où il reçût le brevet du Roy qui le faisoit son Ambassadeur ordinaire auprès de la même Couronne, afin qu'étant revêtu de ce nouveau caractère, il eût plus d'autorité dans les affaires importantes auxquelles sa Majesté vouloit l'employer. Le dessein du Roy étoit premièrement de reconnoître les grands services & le rare mérite de cet excellent homme, & de le mettre en état après l'avoir élevé en ce rang de faire à Lubeck la fonction de Plénipotentiaire pour traiter la paix entre la Suède & la Pologne. M. Chanut alla chercher son amy dans le village d'Egmond,\* où il le trouva en disposition de l'aller prévenir à Amsterdam. Il acheva de lever le reste des difficultez que M. Descartes trouvoit à son voyage. La sincérité avec laquelle il luy fit les éloges de la Reine le persuada si bien, que ce n'étoit plus une simple vertu d'obéissance, mais une vraie inclination qui le portoit à ce voyage. M. Chanut le quitta pour Paris dans la résolution de le reprendre à son retour, & de le mener luy-même à la Reine, au cas qu'il ne pût obtenir du Roy la dispense de sa nouvelle dignité, & la permission de faire revenir sa famille en France. Il fut très-bien reçu à la Cour, où il rendit conte de sa Résidence, & fit connoître aux Ministres l'état où se trouvoient la Suède & les autres païs du Nord. Mais il ne fut écouté ni du Roy ni de la Reine régente sur les prières qu'il fit à leurs Majestez de le dispenser d'accepter la charge d'Ambassadeur en Suède. Il ne put persuader à personne qu'il fût incapable ou indigne de cet employ. Il n'étoit plus têmes de se cacher : & il étoit trop tard d'entreprendre de se décrier soy-même après avoir reçu des éloges publics du feu Roy Louis XIII ; après s'être fait estimer très-particulièrement & rechercher avec empressement par le Cardinal de Richelieu, par le Cardinal Mazarin, par le Chancelier Seguier ; après s'être fait admirer des Etrangers. Un homme qui s'étoit formé à tout de très-bonne heure, qui joignoit un grand fonds de Religion à une capacité très-vaste, qui n'ignoroit aucune des langues vivantes de l'Europe, qui possédoit mieux l'hébreu, le grec, le latin

latin , l'histoire , la philosophie ancienne & nouvelle , & les Mathématiques , que la plupart des Sçavans de profession , qui sçavoit la Jurisprudence dans toutes ses espèces , qui par ses longs voyages autant que par ses grandes lectures avoit acquis une grande connoissance des mœurs & des coutumes de toutes les nations de la terre , qui s'étoit rendu le maître de toutes ses passions , qui avoit sçu porter l'intégrité de vie au-de là de ce qu'on nous dit des Anciens , & qui monroit enfin par son exemple que la plus grande Politique n'est pas incompatible avec les règles de la conscience la plus étroite , & les vertus les plus exactes du Christianisme , ne fut pas reçu en témoignage contre luy-même : & il fut condamné à retourner en Suède. C'est ainsi que l'on traita l'un des meilleurs serviteurs du Roy , & des plus intimes amis de M. Descartes. On eut égard seulement au prétexte que sa modestie luy avoit fait alléguer touchant la médiocrité de sa fortune , qui sembloit ne pouvoir souffrir les grandes dépenses qu'un Ambassadeur est obligé de faire. Le Roy eut la bonté de luy donner de quoy subsister honorablement , & soutenir la dignité de ce grand employ avec un éclat convenable à un Ministre de sa Majesté très-chrétienne.

1649.

Il étoit né le  
22. Février  
1601.

Tom. 2. des  
Négociat. de  
Suède, p. 1. 26



1649.

## CHAPITRE XVII.

*Edition latine de la Géométrie de M. Descartes avec les notes de M. de Beaune qui mourut quelques mois après, & les commentaires de M. Schooten Auteur de la traduction. Obligations particulières de M. Descartes à l'égard de M. Schooten. Cette traduction moins estimable que celles des autres ouvrages de M. Descartes, parce qu'elle n'a point été revue par luy. M. Carcavi devient le correspondant de M. Descartes à la place du P. Mersenne. Il luy fait le récit de l'expérience du vif argent faite au Puy de Domme par M. Périer & M. Pascal. Le Père Maignan Minime françois demeurant à Rome promet des objections à M. Descartes contre quelques uns de ses principes, comme M. Pascal luy en avoit promis contre sa matière subtile. Mais l'un & l'autre devinrent demi-Cartésiens dans la suite. M. de Roberval veut profiter de la facilité de M. Carcavi pour chicaner M. Descartes, qui se délivre de ses importunités par le silence.*

A Leyde in  
vvo puis à  
Amsterdam.

C E fut vers le mois de May de cette année que l'on vid paroître pour la première fois la Géométrie de M. Descartes en latin de la traduction du sieur François Schooten, ou Schotenus ancien Professeur de l'Université de Leyde en Mathématiques. Il y joignit des commentaires de sa façon avec les excellentes notes de M. de Beaune Seigneur de Goulion, cy-devant Conseiller au Présidial de Blois ami particulier de M. Descartes, dont nous avons eû occasion de parler ailleurs. Ces notes couroient parmi les Mathématiciens les plus curieux depuis plus de dix ans, sans que ni M. de Beaune qui les avoit faites, ni M. Descartes à qui elles faisoient tant d'honneur se fussent souciez de les faire imprimer. M. de Beaune étoit tombé depuis le carême de l'an 1648 dans une espèce de paralysie, dont il avoit un bras & un côté fort incommodé. Les gouttes luy avoient presque entièrement perdu les jambes, & l'on avoit été obligé de luy couper le pied dans l'hyver de la même année. C'est ce que l'on a sçû de M. le Tanneur \*, qui après avoir été Conseiller

\* Jacques  
Alexandre.

à la Cour des Aydes de Guyenne, étoit venu depuis peu de tēms s'établir à Blois pour conférer avec M. de Beaune sur la Géométrie de M. Descartes, si l'on s'en rapporte à ce qu'il en écrivit au P. Merfenne la même année. Il étoit frère de M. le Tanneur, Président de la cour des monnoyes à Paris, & il avoit déjà donné des marques de son habileté dans la Physique & les Mathématiques par les écrits qu'il avoit faits sur ce que Galilée avoit dit du mouvement, & sur quelques autres sujets. Il y avoit déjà du tēms qu'il s'étoit déclaré Cartésien, mais nous ne voyons pas qu'il fût connu de M. Descartes avant l'année 1647. M. de Beaune mourut quelques mois après l'édition de ses notes sur la Géométrie de M. Descartes, avec une force d'esprit qui luy avoit rendu toutes ses douleurs très-sensibles jusqu'à la fin, mais qui luy avoit fait aussi mesurer sa patience sur la durée de ses maux.

M. Schotenius l'ancien qui depuis quelques années avoit fait établir M. son fils Professeur à sa place dans l'Université de Leyde & qui mourut en 1660, n'avoit rien omis dans cette édition latine de la Géométrie de ce qui pouvoit marquer au Public le zèle qu'il avoit pour la gloire de M. Descartes. Il le grava luy-même en taille douce avec des vers que fit M. de Zuytlichem le jeune, qu'il luy envoya par avance avec ceux de M. Bartolin pour luy en demander son avis, & pour luy faire connoître que les habiles gens se faisoient honneur de devenir Poètes & Peintres pour luy. M. Descartes trouva les vers fort bons & fort obligeans : il eut aussi la complaisance de témoigner que le portrait luy paroissoit fort bien fait hors la barbe & les habits. Mais il étoit si peu curieux de gloire qu'il déclara sans détour qu'on luy feroit plaisir de ne faire paroître ni le portrait ni les vers ; & que si M. Schotenius étoit absolument résolu d'employer le portrait, il le prioit au moins d'en effacer la qualité de *Seigneur du Perron*, & la date de sa naissance, à cause de l'aversion qu'il avoit pour toutes sortes de titres, & pour les apparences d'horoscope. On ne laissa point de passer outre sans s'arrêter à une délicatesse qui n'étoit point d'usage dans les païs du Nord.

Du reste il ne pouvoit pas ne pas se reconnoître très-redevable à l'amitié de M. Schotenius. Ce Mathématicien avoit pris la

1649.

Le Tanneur  
lettr. Ms. à  
Merfenne de  
1648.

Lettr. Ms. de  
Descartes à  
Merfenne de  
1647.

Tom. 3. des  
lettr. p. 615.  
& 617.

1649.

Lipstorp.  
p. 83, 84.Lipstorp. spe-  
cimin. p. 12.Lett. Ms. de  
Desc. à Merf.  
du 4 Avril  
1648.Tom. 3. des  
letr. p. 443.

Ibid.

la peine de dessiner & de tracer de sa main toutes les figures de ses Principes, & celles mêmes des Météores & de la Dioptrique de la traduction latine. Il s'étoit employé à rendre très correct tout ce qui s'étoit imprimé de M. Descartes à Leyde & à Amsterdam. Ses commentaires sur la Géométrie ne pouvoient être que très-utiles à tout le monde : mais ils sembloient être absolument nécessaires à la plupart des Mathématiciens dont l'esprit ne pouvoit atteindre celui de M. Descartes, ou qui n'entendoient pas assez la langue de l'original selon le témoignage qu'en a rendu de luy-même le sieur Jean Adolphe Tassius célèbre Mathématicien de Hambourg. On auroit lieu de faire encore plus de cas de la traduction latine de M. Schotenius que de ses commentaires, si elle avoit eu l'avantage d'avoir été corrigée par M. Descartes, comme toutes les autres traductions de ses ouvrages. A dire le vray M. Schotenius n'avoit pas oublié d'en user comme M. le Duc de Luynes, M. Clerfeliér, M. l'Abbé Picot, & M. de Courcelles dont les trois premiers avoient traduit en nôtre langue ce que M. Descartes avoit composé en latin, & le dernier en latin ce qu'il avoit fait en françois. Il avoit à leur exemple prié M. Descartes de revoir sa traduction, & de la rendre parfaitement conforme à ses pensées originales. Mais soit que ce travail fût plus difficile & plus long que les autres, soit que M. Descartes fût devenu plus indifférent pour les Mathématiques & plus paresseux qu'autrefois, il aima mieux laisser passer cette traduction telle qu'elle étoit, que de la corriger à demi. Voici ce qu'il en écrivit quelques mois après à M. Carcavi Conseiller au grand Conseil. » Le latin de M. Schooten n'est pas fort élégant ; & parce que je ne l'eusses pû voir avant qu'il fût imprimé, sans être obligé de le changer entièrement, je m'en suis absolument dispensé. C'étoit marquer nettement qu'il ne prétendoit pas adopter cette version comme il avoit fait toutes les autres, & il sembloit y prendre si peu de part qu'au lieu d'y reconnoître au moins le fonds de son ouvrage, il avoit coutume de l'appeller *la Géométrie de M. Schooten* plutôt que la sienne. M. Carcavi luy recrivit qu'encore que M. Schooten fût fort sçavant en Géométrie, il auroit été à souhaiter néanmoins qu'il se fût donné la peine de re-  
voir



voir son livre. Car, ajouta-t-il, quoique vous ne l'ayez pas fait, on aura toujours sujet de le penser à cause que vous demeurez dans le lieu où une personne qui témoigne vous honorer si particulièrement l'a fait imprimer : & vous sçavez qu'à l'égard de cette science on s'arrête davantage au sens qu'aux paroles.

Cette manière d'écrire doit nous faire juger que M. Carcavi avoit pour lors des habitudes assez particulières avec M. Descartes. Et nous voyons qu'ils se connoissoient dès l'an 1646. Depuis que M. Carcavi\* avoit quitté le Parlement de Toulouse pour venir s'établir à Paris, il avoit toujours souhaité de trouver quelque occasion favorable au desir qu'il avoit de le servir, principalement après le démêlé de M. de Fermat. Mais le P. Mersenne, puis M. Picot, & M. Clercelier occupoient si bien toutes les voyes de communication, qu'ils ne luy laissoient presque de jour à aucune habitude avec M. Descartes que par leur moyen. Après la mort du P. Mersenne qui sembloit être le principal de ses Agens, il crut qu'il pourroit remplir le vuide qu'elle avoit fait. Il en écrivit à M. Descartes, le plus obligeamment du monde, pour être subrogé à ce Père. Il luy offrit sa correspondance de fort bonne grace, & il l'en pressa par des instances si civiles & si engageantes, qu'il ne put se défendre de l'accepter. Il luy en récrivit le xi de Juin pour le remercier & pour commencer leur commerce. » Jé reçois, luy dit-il, l'honneur que vous m'offrez de vôtre correspondance touchant ce qui concerne les bonnes Lettres comme une faveur que je tâcheray de mériter par tous les services que je seray capable de vous rendre. J'avois cet avantage pendant la vie du bon Père Mersenne, que bien que je ne m'informassés jamais d'aucune chose, je ne laissois pas d'être averti soigneusement de tout ce qui se passoit entre les doctes. De sorte que s'il me faisoit quelquefois des questions, il m'en payoit fort libéralement les réponses en me donnant avis de toutes les expériences que luy ou d'autres avoient faites, de toutes les rares inventions qu'on avoit trouvées ou cherchées, de tous les livres nouveaux qui étoient en quelque estime, & enfin de toutes les controverses qui étoient entre les Sçavans.

Je craindrois de me rendre importun, si je vous deman-

B b b \* dois

« 1649.  
« Tom 3. des  
« Lettr. pag.  
« 411.

« Lettr. M. à  
« Mers. du 2  
« Novembre  
« 1646.

\* Il étoit  
Lyonnois de  
naissance.

« Tom 3.  
« pag. 437.  
« 438.

1649. „ dois toutes ces choses ensemble : mais j'espère que vous n'au-  
 rez pas dés-agréable que je vous prie de m'apprendre le suc-  
 cès d'une expérience, qu'on m'a dit que M. Pascal avoit faite  
 ou fait faire sur les montagnes d'Auvergne, pour sçavoir si le  
 Vif-argent monte plus haut dans le tuyau étant au pied de  
 la montagne, & de combien il monte plus haut qu'au-dessus.  
 J'aurois droit d'attendre cela de luy plutôt que de vous, par-  
 ce que c'est moy qui luy ay donné avis il y a deux ans de faire  
 cette expérience, & qui l'ay assuré qu'encore que je ne l'euf-  
 ses pas faite, je ne doutois point du succès. Mais parce qu'il  
 est ami de M. de Roberval, qui semble faire profession de  
 n'être pas le mien, & que j'ay déjà vû qu'il a tâché d'atta-  
 quer ma matière subtile dans un certain Imprimé de deux  
 ou trois pages, j'ay sujet de croire qu'il suit les passions de  
 son ami, & qu'il n'est point de la prudence de m'adresser à  
 luy pour ce que je souhaite.

Jamais M. Descartes ne pouvoit mieux rencontrer à de-  
 mander des nouvelles de M. Pascal qu'en s'adressant à M.  
 Carcavi. M. Pascal n'avoit point encore alors d'ami plus  
 intime que luy, sans en excepter même M. de Roberval ny  
 Messieurs de Port-Royal, qu'il ne connut parfaitement que  
 depuis. Il luy en avoit donné des marques depuis peu par le  
 beau présent de la merveilleuse machine d'Arithmétique qu'il  
 avoit inventée \* & dont il avoit voulu le gratifier après en  
 avoir présenté une au Roy & une à M. le Chancelier. M.  
 Carcavi \* manda donc à M. Descartes que l'expérience  
 de M. Pascal le jeune, dont il étoit en peine, avoit été im-  
 primée depuis quelque mois ; qu'elle avoit été faite \* exa-  
 ctément sur une haute montagne d'Auvergne appelée *le Puy*  
*de Domme*, dont la hauteur est d'environ 500 toises. M. Per-  
 rier beau-frère de M. Pascal Conseiller à la Cour des Aydes  
 de Clermont-Ferrand, homme d'un mérite reconnu, ami  
 particulier de M. Chanut Ambassadeur en Suède, fit pré-  
 mièrement l'expérience dans le jardin des Minimes de Cler-  
 mont, qui est presque le plus bas lieu de la Ville, accompa-  
 gné des plus Sçavans & Curieux du païs. Il versa seize livres  
 de vif argent rectifié dans un vaisseau ; prit deux tuyaux de  
 verre, longs chacun de quatre pieds, scellez hermétique-  
 ment par un bout & ouverts par l'autre. Ayant approché &  
 joint

\* En 1642. à  
l'âge de 19.  
ans.

\* Le 9. Juillet  
1649.

\* Le Samedi  
19. Septembre  
1648.

Accompagné  
de Bannier,  
Minime, de  
Mosnier Cha-  
noine, de Be-  
gon Conseiller,  
de la Porte  
Médecin, de  
la Ville Con-  
seiller, de la  
Mare de l'O-  
raire.

joint les deux tuyaux l'un contre l'autre dans le vaisseau, le vif argent qui étoit resté dans chacun d'eux se trouva à même niveau ; & il y en avoit dans chacun d'eux au dessus de la superficie de celui du vaisseau 26 pouces, 3 lignes & demie. Il monta ensuite au haut de la montagne, où ayant fait la même expérience, il trouva qu'il ne restoit plus de vif argent dans le tuyau que 23 pouces 2 lignes. Ce qui fut réitéré diverses fois & trouvé toujours de la même manière au pied & au sommet de la montagne ( c'est-a-dire à 3 pouces & 1 ligne  $\frac{1}{2}$  de différence ). Il voulut faire encore l'expérience vers le milieu de la montagne appelé *Lafon de l'arbre*, un peu plus éloigné néanmoins du jardin des Minimes que du sommet de la montagne, & la hauteur du vif argent s'y trouva de 25 pouces. Ce qui servit merveilleusement à prouver que la hauteur du vif argent diminuë suivant la hauteur des lieux.

M. Carcavi envoya avec cette relation deux petits livres venus de Rome touchant la Physique suivant les nouveaux sentimens. Dans l'un des deux il étoit parlé des Principes de M. Descartes avec estime : mais on jugea à Paris que l'Auteur ne les avoit pas bien entendus. Il luy manda en même têmes qu'il y avoit à Rome un Minime nommé le Père *Maignan* plus intelligent & plus profond que le Père Merfenne, qui luy faisoit espérer quelques objections contre ses Principes. Ce Père ( que quelques-uns ont confondu mal à propos avec Jean Chrysostome *Magnen* Professeur de Pavie qui avoit publié en 1648 le *Démocrite résuscité*, qui fit croire aux Hollandois que c'étoit un philosophe Cartésien ) s'appelloit Emmanuel, & étoit Toulousain de naissance. Mais il demouroit pour lors à Rome, où il enseignoit la Théologie au couvent de la Trinité du mont Pincio, qu'on appelle autrement des Minimes François. Il avoit mis au jour depuis un an en latin un ouvrage curieux divisé en quatre livres, touchant les horloges & les quadrans solaires ; & il avoit écrit vers le même têmes au Père Merfenne encore vivant, que » par ses principes Physiques il avoit trouvé géométriquement la même proportion des réfractions que celle de M. Descartes. Mais il ne croyoit pas que les principes qu'il établissoit pour le mouvement d'un corps lumineux qui

1649.

V. tom. 2. des  
lett. de Des-  
cart. pag. 439,  
440.

Voyez Gas-  
sendi Physic.  
lib. 2. sect. 1.  
pag. 211.

Pascal traité  
de l'Equilibre  
pag. 177.

Tom. 3. des  
lett. pag. 440.

Revii Statara.  
pag. 243.

En 1648. in  
fol. à Rome.

*Perspectiva  
Horaria*, &c.

« Lett. Mf. de  
« Maignan à  
« Merfenne du  
« 17. Juillet  
« 1648.

B b b ij. \* s'entle

1649. »

Pag. 512. du  
1. vol. des  
lett. Mf. à  
Mersenne  
*Variorum.*

En Juin 1649.

Tom. 3. des  
lett. pag. 443.

Pag. 10. de la  
lett. de Pascal  
à M. Ribeyre  
contre le Pro-  
fess. de Mont-  
ferrand.

Lett. Mf.  
à Mersenne »  
tom. 3. p.  
31.

Pag. 443. du  
du 3. tom. des  
lett.

Et lett. Mf.  
du 13. Dé-  
cembr. 1647.

s'enfle & qui se dés-enfle, fussent véritables ; ny même quand on supposeroit ces principes, qu'il fût possible que les réfractions se fissent comme il est certain qu'elles se font. C'est surquoy le P. Maignan avoit principalement envie de faire des objections à M. Descartes, selon qu'il pouvoit l'avoir mandé à M. Carcavi un an après.

M. Descartes qui étoit à la Haye lors qu'il reçut la lettre de M. Carcavi, fut ravi du succès de l'expérience de M. Pascal touchant le vif argent, qui monte moins haut dans un tuyau sur une montagne que dans un lieu plus bas. Il récrivit à M. Carcavi qu'il avoit intérêt de la sçavoir, non seulement parce qu'il s'en étoit avisé avant Torricelli, & qu'il avoit prié M. Pascal de la vouloir faire, lors qu'il le vid à Paris en 1647 : mais parce qu'elle étoit entièrement conforme à ses principes, ausquels M. Pascal sembloit avoir été contraire jusques-là. Quoique pût faire M. Pascal pour dissimuler l'obligation qu'il avoit à M. Descartes, & pour s'opposer à ses principes, cette fameuse expérience du Puy de Domme jointe à toutes celles qu'il avoit faites dès l'an 1646, servit beaucoup à vérifier la prédiction que M. Huyghens fils de M. de Zuytlichem avoit faite au P. Mersenne dès le 6 d'Avril 1648 en ces termes. » Ne laissez pas de pousser le jeune M. Pascal à nous donner le corps dont il nous a fait voir le squelette. Il faut tenir la main à pénétrer tout ce mystère du vif argent descendant au tuyau. Mais soyez persuadé qu'à la fin il n'y aura que les phénomènes de M. Descartes qui en viendront nettement à bout. Tout autre principe m'est trop grossier depuis que j'ay goûté ses fondemens. Le têmes auquel M. Pascal devoit parler des principes de M. Descartes comme faisoit M. Huyghens n'étoit pas encore venu. Lors qu'il envoya à M. Descartes l'Imprimé où il découvroit ses premières expériences touchant le Vuide, avec quelques objections contre sa Matière subtile, il luy promit en même têmes de réfuter cette Matière subtile, ou de l'embrasser. Deux ans s'étant écoulés sans qu'il se fût acquité de sa parole, M. Descartes prit l'occasion qu'il avoit d'écrire à M. Carcavi pour l'en faire souvenir. Il luy fit dire qu'il attendoit toujours cette réfutation, & qu'il la recevroit en très-bonne part, comme il avoit toujours reçu les objections

objections qui luy avoient été faites sans calomnie. Toutes ses honnêtetez n'eurent pas grand effet sur l'esprit de M. Pascal. Loin d'accorder à M. Descartes la réfutation qu'il luy avoit fait espérer de sa matière subtile, il ne voulut plus songer qu'aux moyens de mériter son amitié, comme avoient déjà fait M. son père nouvellement revenu de l'Intendance de Roüen, & M. Périer son beau-frère par la médiation de l'Ambassadeur de Suède leur ami commun.

L'exemple de M. Descartes qui avoit renoncé de bonne heure à l'étude des Mathématiques, sur tout de celles qui ne contribuent rien au bien public du genre humain ny à l'avantage particulier de nôtre ame, ne fut pas inutile à M. Pascal. Mais au lieu de borner ses vûes à la recherche de tout ce qui peut contribuer à la félicité temporelle de cette vie, comme avoit fait M. Descartes, il s'éleva quelques années après jusqu'à celle des vérités de nôtre Religion, où M. Descartes ne s'étoit jamais jugé capable d'atteindre; & il se défit également de l'étude de tout ce qui concerne la Physique comme des Mathématiques. C'est ce qui acheva de le détacher de M. de Roberval, qui dès l'an 1649 luy avoit fait connoître & à M. son père, combien il étoit médiocre Métaphysicien sur la nature des choses spirituelles, & combien il étoit important qu'il se tût toute sa vie sur les opinions des Libertins & des Déistes. M. Carcavi n'y apportoit point tant de raffinement que M. Pascal. Il étoit toujours si étroitement uni avec M. de Roberval, qu'il sembloit vouloir épouser tous ses intérêts, au préjudice même de la justice qu'il devoit aux autres. C'est ce qui porta M. Descartes à justifier auprès de luy la mémoire du bon Père Mersenne, qu'il avoit taxé d'indiscrétion dans ce qu'il avoit coûtume de demander de l'un à l'autre. » Je ne puis, dit-il à M. Carcavi, que je ne vous aye obligation du soin que vous prenez de me persuader que M. de Roberval n'est point animé contre moy. C'est avoir l'ame généreuse & belle, que de se porter ainsi à prévenir les dissensions, au contraire des esprits pernicieux, qui se plaisent à les faire naître & à les entretenir. Je n'ay jamais fait l'honneur à ceux qui tâchent de me desobliger de les estimer dignes de ma haine. Je ne suis point leur ennemi, bien qu'ils puissent être les miens. Je puis aussi vous

B b b iij \* assurer

1649.

En 1652. vers  
la fin.

Rélat. de M.  
Périer.

Pag. 441. du  
3. tom.

Pag. 444,  
« 445. ibid.

«  
«  
«  
«  
«  
«  
«



1649. » affûrer que le R. P. Mersenne n'a rien contribué du sien  
 — » pour me faire juger de l'animosité de M. de Roberval. Ce  
 M. de Ro- » Père l'a toujours plutôt dissimulée autant que les loix de l'a-  
 berval avoit » mitié le luy ont pû permettre. C'est M. de Roberval qui  
 prié M. » me l'a déclarée luy-même si expressement & en des termes  
 Carcavi de » si hardis & si pleins de confiance, que s'il parle maintenant  
 mander à » d'une autre manière, j'ay sujet de croire que c'est seulement  
 M. Descart. » pour être moins soupçonné de calomnie, lors qu'il dit quel-  
 qu'il n'étoit » que chose à mon des-avantage. Et pour cette même raison  
 point son » j'ay intérêt que le monde sçache qu'il est autant irrité con-  
 ennemi & » tre moy, que le peut être un homme que sa profession enga-  
 qu'il l'ho- » ge à vouloir paroître docte; & qui m'ayant attaqué cinq ou  
 noroit. V. » six fois pour faire preuve de son sçavoir, m'a obligé autant  
 pag. 441. » de fois à découvrir ses erreurs. Je souhaiterois qu'il nous fît  
 ibid. » voir les démonstrations qu'il prétend avoir pour prouver ses  
 » censures, nous y verrions sans doute de beaux paralogismes,  
 Excepté » comme ne j'en ay presque toujours trouvé dans tout ce qu'il a  
 l'aire de la » voulu produire de son invention. On me fit voir l'an passé  
 Roulette, » des écrits qu'il avoit enseignés à ses disciples qui contenoient  
 » plusieurs raisonnemens très-foibles qu'il debitoit pour des  
 » démonstrations. Et parce qu'il y conclusoit des choses con-  
 V. aussi les » traies à ce que j'avois écrit, il inféroit delà que j'avois man-  
 lettr. Mss. » qué. Je n'aurois jamais fait si j'entreprendois de rapporter  
 de Desc. à » toutes les raisons que j'ay de ne l'estimer qu'autant que je  
 Mers. du 5. » dois; & de craindre qu'il ne parle pas selon son cœur, lors  
 Octobr. du » qu'il dit qu'il n'est point animé contre moy. Mais je ne lais-  
 12. Octobr. » se point de vous remercier de la bonté que vous avez eue  
 & du 2. » de m'en écrire; & de répondre à toutes les difficultez de M.  
 Novembre » de Roberval, comme si elles m'étoient proposées avec sincé-  
 1646, où il » rité par une personne bien intentionnée.  
 y a quelques »  
 duretez con- »  
 tre Rober- »  
 val.

Pag. 450.  
 ibid.

M. Carcavi voulut bien répliquer pour M. de Roberval par une lettre du xxiv de Septembre 1649 que M. Descartes ne reçut qu'après être arrivé en Suède. Mais quoique M. Descartes eût pris la peine de répondre exactement aux objections que M. de Roberval luy avoit fait faire en dernier lieu, il prit la réitération que M. Carcavi luy en faisoit dans cette dernière lettre pour un trait de la dissimulation ordinaire de M. de Roberval, dont le plaisir étoit de toujours objecter, & non de chercher des solutions



tions. C'est ce qui fit qu'au lieu de répondre à M. Carcavi, il s'adressa en ces termes à M. Clerfelier. » Je ne feray point de réponse à la lettre de M. Carcavi, parce qu'en-  
 core qu'il ait pris la peine de l'écrire de sa main, elle ne  
 contient néanmoins que les sentimens de M. de Roberval,  
 qui semble ne s'étudier qu'à médire de moy. Il ne me fait  
 envoyer ses prétendues objections que pour en dissimuler  
 les solutions après que je les luy auray données, comme il a  
 déjà fait de celles qui étoient dans mes précédentes, &  
 pour y chercher de nouveaux prétextes de cavillations.  
 Je ne veux point m'occuper à instruire une personne qui ne  
 m'en sçauroit aucun gré, ny donner des armes à mes en-  
 nemis. Mais vous m'obligerez d'assûrer M. Carcavi que je  
 suis son très-humble serviteur à luy en particulier, & que  
 je ne manqueray pas de luy faire réponse lors qu'il m'écri-  
 ra ses propres pensées, ny de luy rendre service en tout ce  
 qu'il luy plaira me commander. Mais que je ne puis croire  
 que la lettre que j'ay reçûë sous son nom vienne de luy, par-  
 ce qu'on y nomme démonstrations des cavillations de nulle  
 importance, & qu'on refuse d'y appercevoir des véritez très-  
 manifestes.

“  
 “  
 “  
 “  
 “ Lettr. Ms.  
 “ à Clerfelier  
 “ du 6. No-  
 “ vembre  
 “ 1649. à  
 “ Stockholm.



## CHAPITRE XVIII.

*M. Descartes se prépare au voyage de Suède. Il prend des précautions contre les envieux qui pourroient prévenir les esprits à la Cour de Suède. Le pressentiment de la mort luy fait mettre ordre à ses affaires. Sa raison pour ne point faire de testament. Il arrive à Stockholm, & loge chez l'Ambassadeur de France. Eloge de la famille de M. Chanut. Accueil favorable que M. Descartes reçoit de la Reine, qui songe à le retenir auprès d'elle pour le reste de sa vie & à luy faire un bon établissement. Elle dispense M. Descartes de tous les assujettissemens des Courtisans. Elle luy donne heure pour aller l'entretenir les matins dans sa bibliothèque. M. Descartes veut profiter de sa faveur pour servir la Princesse Elizabeth auprès d'Elle. Ce qu'il pense de la passion de la Reine pour les Humanitez. Il fait connoissance avec le Comte de Brégy venu de Pologne en Suède.*

Tom. 1. des  
let. pag. 143.

**L**A saison de l'été s'avançoit, & M. Descartes attendoit le retour de M. Chanut Ambassadeur de France en Suède pour faire le voyage en sa compagnie. Mais ayant sçu d'une part que ce Ministre ne pourroit partir de Paris avant le mois de Novembre, & de l'autre que la Reine de Suède contoit incessamment sur son arrivée indépendamment de celle de l'Ambassadeur, il prit des mesures pour prévenir les premières rigueurs de l'hyver. Comme il n'avoit pû faire les préparatifs de son voyage sans que les nouvelles en fussent devenuës toutes publiques en Hollande & en France, il se douta que quelques Envieux que luy avoit procurez sa nouvelle Philosophie, pourroient avoir pris le devant à la cour de Suède pour tâcher de l'y desservir & de préoccuper l'esprit de la Reine. Il n'ignoroit pas l'aversion que la Noblesse Suédoise & la plûpart des Officiers de cette Cour témoignioient pour toutes sortes de sciences. Il sçavoit aussi que la passion de la Reine pour les Sçavans commençoit à devenir l'objet de la raillerie & de la médifance des Etrangers. On publioit déjà qu'elle vouloit ramasser tous les Pédans de l'Europe

rope à Stockholm, & que bientôt le gouvernement du Royaume seroit entre les mains des Grammairiens. M. Descartes avoit quelque sujet d'appréhender de se voir confondre avec ces sortes de gens dans une Cour, où les Naturels du pays se foucioient peu de distinguer les Etrangers. La Religion Catholique qu'il avoit toujours professée publiquement & sans obstacle en Hollande, servit encore à augmenter ses scrupules. C'est pourquoy avant que de se mettre hors d'état de reculer, il voulut chercher des éclaircissmens à toutes ces difficultez ; & il s'adressa en particulier à M. Freinshemius Bibliothécaire & Historiographe de la Reine, dont M. Chanut luy avoit acquis l'amitié, pour le prier de l'informer de ce qu'il en pouvoit sçavoir. » N'ayant pû, luy dit-il, me préparer au voyage de Suède sans que plusieurs ayent sçu mon dessein, & ayant quantité d'ennemis, non point, grace à Dieu, à cause de ma personne, mais en qualité d'Auteur d'une nouvelle Philosophie, je ne doute point que quelques uns n'ayent écrit en Suède pour tâcher de m'y décrier. A dire vray, je ne crains pas que les calomnies ayent aucun pouvoir sur l'esprit de sa Majesté, parce que je sçay qu'elle est très-sage & très-clairvoyante. Mais comme les Souverains ont grand intérêt d'éviter jusques aux moindres occasions que leurs Sujets peuvent prendre pour dés-approuver leurs actions : j'aurois un très sensible déplaisir que ma présence servît de sujet à la médifance de ceux qui pourroient avoir envie de dire que la Reine est trop assidue à l'étude, ou qu'elle reçoit auprès d'elle des personnes d'une autre Religion que la sienne ; ou quelque autre chose de cette nature. Quoy que je desire extrêmement l'honneur de m'aller offrir à sa Majesté, je souhaiterois mourir plutôt dans le voyage, que d'arriver là pour servir de prétexte à des discours, qui puissent luy être tant soit peu préjudiciables. C'est pourquoy je vous supplie, Monsieur, non pas de parler de ceci à sa Majesté, mais de prendre la peine de me mander, sur ce que vous jugerez de ses inclinations & de la conjoncture des têmes, ce qu'il est à propos que je fasse.

La manière officieuse dont M. Freinshemius luy répondit luy fit connoître, non seulement que ses scrupules étoient sans fondement, mais qu'il étoit attendu avec impatience

1649.

Lor. Crasso  
Elog. d'Hu-  
om. pag. 303.

« Tom. 1. des  
« Lettr. pag.  
« 145.

1649.

Lettr. Ms. &  
imp. à Picot  
& à la Prin-  
cesse Eliza-  
beth.

Ant. Studler  
van - Sureck

Lettr. Ms.  
du 30. Août  
1649. à Picot  
& à Van-Su-  
reck de Ber-  
gen.

Lettr. Ms. du  
30. Août à  
Van-Hoog-  
helande.

par la Reine , & par tous ceux qui connoissoient son mérite dans cette Cour. Il ne songea donc plus qu'à préparer son équipage. Mais quoy qu'il eût arrêté son retour précisément au printems de l'année suivante , il se trouva dans un je ne sçay quel pré-sentiment de sa destinée , qui le porta à régler toutes ses affaires comme s'il eût été question de faire le voyage de l'autre monde. Il fit un état fort exact de toutes ses dettes, qui consistoient en divers emprunts de M. de Berghen Gentil-homme Hollandois de ses amis & de l'Abbé Picot Prieur du Rouvre ; & il en assura le paiement sur ce qu'il avoit de plus clair & de plus présent parmi ce qui luy étoit dû en Bretagne & en Poitou. Il disposa deux coffres de ses hardes & de ses papiers pour la Suède ; & du reste il fit une male, qu'il envoya en dépôt à Leyde chez M. de Hooghelande avec une lettre du 30 d'Août, pour le prier de faire ouvrir la male en sa présence & en celle de M. de Berghen, aux premières nouvelles certaines qu'il recevrait de sa mort. Il luy marquoit dans une autre lettre qu'il avoit enfermée dans la male , qu'il n'avoit pas voulu faire de testament, pour ne donner lieu à aucune dispute ; mais qu'il laissoit à ses heritiers tout ce qu'ils pourroient trouver en France qui luy appartenoit. Il en exceptoit seulement trois contrats de constitution de rentes, qu'il avoit transportez à l'Abbé Picot depuis deux ans, & qui pour cette raison ne luy appartenoint plus. Il leur abandonnoit nommément la succession de son oncle maternel mort depuis un an : mais il leur fit dire qu'ils n'avoient rien à prétendre de luy dans toute la Hollande, leur déclarant qu'il n'y laissoit rien qui fût à luy de la valeur d'un teston.

Il quita sa chère solitude d'Egmond le premier jour de Septembre pour venir à Amsterdam, où après avoir laissé son petit traité des Passions entre les mains du sieur Louis Elzévier pour l'imprimer durant l'autonne, il s'embarqua n'ayant pour tout domestique que le sieur Henry Schluter Allemand, qui avoit été auparavant à M. Picot , & que M. Descartes avoit été bien aisé d'avoir à son service, tant à cause de sa fidélité & de son industrie , que parce qu'il sçavoit passablement le françois , le latin, & l'allemand ; & qu'il étoit homme de bon secours pour les commissions & pour les expériences.

Plusieurs

Lettr. Ms. à  
Picot du 2.  
Avril 1649,  
du 23. Avril,  
du 7. May, du  
14. May  
1649.

Plusieurs de ses amis de Hollande qui avoient voulu se rendre à Amsterdam pour luy dire adieu, ne purent le quitter sans faire paroître l'affliction où les mettoit le présentiment qu'il avoit de sa destinée. L'un de ceux qui en furent le plus touchés étoit le pieux M. Bloemaert, à qui il avoit rendu de si fréquentes & de si longues visites à Harlem durant son séjour d'Égmond. Ils avoient toujours été très édifiés l'un de l'autre : celui-là des grands sentimens de Religion dans nôtre Philosophe ; & celui-cy de la charité admirable de cet Ecclésiastique qui avoit employé plus de vingt mille écus de son bien qui étoit grand, à protéger, à nourrir, & à faire instruire les Catholiques en Hollande. M. Bloemaert n'avoit pû laisser partir M. Descartes, qu'il ne luy eût donné auparavant la liberté de le faire tirer par un Peintre, afin qu'il pût au moins trouver quelque légère consolation dans la copie d'un original dont il risquoit la perte.

Rélat. M<sup>c</sup>. de  
M. de la Sale.

M. Descartes arriva heureusement à Stockholm au commencement du mois d'Octobre, & il alla descendre chez Madame Chanut, où elle luy présenta des lettres de M. l'Ambassadeur son mari, qui l'attendoient avec un appartement tout préparé, qu'il ne luy fût pas libre de refuser. Il se trouva tout d'un coup comblé de tous les avantages que le séjour de son aimable Egmond & celui de la ville de Paris joints ensemble auroient pû difficilement luy procurer à la fois. Il se vid au milieu d'une famille où régnoit la paix & la bonne discipline. Elle étoit gouvernée par une Dame d'une vertu insigne, qui toute transportée du plaisir qu'elle avoit de retirer le plus important & le plus intime des amis de son mari & de son frère, \* sembloit n'avoir plus à souhaiter que le retour de M. l'Ambassadeur pour rendre sa joye parfaite, & pour partager avec luy la satisfaction qu'elle recevoit de ce nouvel hôte. Le principal soutien de cette heureuse famille consistoit en deux garçons, à l'éducation desquels il ne manquoit rien, tant pour la piété, que pour les sciences. L'un <sup>1</sup> est aujourd'huy Abbé d'Issoire & Visiteur général des Carmelites ; l'autre <sup>2</sup> est mort Conseiller au grand Conseil : tous deux au dessus de ce qu'on pourroit dire ici à leur avantage. En un mot tout édifia M. Descartes dans cette famille jusqu'aux derniers domestiques, dans les actions & les discours desquels il sembloit que le

Lett. M<sup>c</sup>. de  
Desc. à Clerf.  
du 6. Novem-  
bre 1646.

Elle étoit  
sœur de M.  
Clerfelier.

<sup>1</sup> Martial  
Chanut.  
<sup>2</sup> Hector  
Chanut.

1649.

maître & la maîtresse avoient imprimé la crainte de Dieu & l'amour de la vertu.

Sorbière let-  
tr. in 14<sup>o</sup> pag.  
692. & Rélat.  
in 111<sup>o</sup> pag.  
257.

Rélat. Ms. de  
Belin.

Le lendemain M. Descartes alla faire la révérence à la Reine, qui le reçut avec une distinction qui fut remarquée de toute la Cour, & qui contribua peut être à augmenter encore la jalousie de quelques Sçavans, à qui sa venue sembloit avoir été redoutable. M. Freinshemius ne fut pas de leur nombre. Il n'y eût point de bons offices qu'il ne se mit en devoir de rendre à M. Descartes, qui prit langue de luy pour tous les usages de la Cour & du país. On prétend que c'étoit alors la coutume en Suède que les Pilotes qui arrivoient à Stockholm, allaissent se présenter au Palais, pour rendre compte à la Reine ou au Secrétaire d'Etat de la commission dont ils s'étoient acquitez. La Reine que l'arrivée de M. Descartes avoit mise en belle humeur, ordonna que l'on fit entrer le Pilote qui avoit été chargé de l'amener; & luy demanda en riant quelle espèce d'homme il croyoit avoir conduit dans son vaisseau? » Madame, répondit le Pilote, ce n'est pas un homme que j'ay amené à votre Majesté, c'est un demy-Dieu. Il m'en a plus appris en trois semaines sur la science de la Marine & des vents & sur l'art de la Navigation, que je n'avois fait en soixante ans qu'il y a que je vais sur mer. Je me crois maintenant capable d'entreprendre les voyages les plus longs & les plus difficiles.

Lettr. Ms. de  
M. Desc. du  
9. Octobre,  
du 4. Decem-  
bre, & ailleurs.

Lettr. Ms. à  
Picot du 14.  
May 1649.

M. Descartes le troisième jour d'après son arrivée retourna voir la Reine, qui dans le milieu d'une longue conversation, le remit sur deux sujets dont elle l'avoit déjà entretenu la veille. Le premier regardoit le dessein qu'elle avoit de le retenir en Suède par un bon établissement. Elle parla dès lors de le faire naturaliser, & de l'incorporer à la Noblesse Suédoise : mais M. Descartes préparé dès la Hollande contre toutes sortes de sollicitations, ne répondit à celle-là que que par compliment, & se fortifia de plus en plus dans la résolution d'aller vivre en France après la pacification des troubles du Royaume; ou au Palatinat du Rhin; ou de se remettre enfin dans son ancienne retraite de Nort-Hollande. Le second sujet d'entretien fut la Princesse Palatine Elizabeth de Bohême, sur laquelle la Reine prit plaisir à faire plusieurs questions à M. Descartes. Elle prit ensuite des me-  
sures



fures avec luy pour apprendre sa Philosophie de sa bouche : & jugeant qu'elle auroit besoin de tout son esprit & de toute son application pour y réussir, elle choisit la première heure d'après son lever pour cette étude comme le têmes le plus tranquille & le plus libre de la journée, où elle avoit le sens plus raffiné & le cerveau plus dégagé de sembaras des affaires. M. Descartes reçut avec respect la commission qu'elle luy donna de se trouver dans sa bibliothèque tous les matins à cinq heures, sans alléguer le dérangement qu'elle devoit causer dans sa manière de vivre, ni le danger auquel elle exposeroit sa santé dans ce nouveau changement de demeure, & dans une saison qui étoit encore plus rigoureuse en Suède que par tout où il avoit vécu jusques alors. La Reine en récompense luy accorda la grace qu'il luy avoit fait demander par M. Freins-hemius, & qui consistoit à le dispenser de tout le cérémonial de la cour; à le délivrer de tous les assujettissemens, ou pour parler comme les Philosophes, de toutes les misères des Courtisans; & à trouver bon qu'il n'allât jamais au Palais, qu'aux heures qu'il plairoit à sa Majesté de luy donner pour avoir l'honneur de l'entretenir. Mais avant que de commencer leurs exercices du matin, elle voulut qu'il prît un mois ou six semaines pour se reconnoître, se familiariser avec le génie du païs, & faire prendre racine à ses nouvelles habitudes, par lesquelles elle espéroit luy faire goûter son nouveau séjour, & le retenir auprès d'elle pour le reste de ses jours.

Toutes les bontez dont la Reine s'étudioit à le combler ne furent point capables de luy faire oublier son ancienne disciple la Princesse Elizabeth, à qui il avoit promis de passer par Berlin à son retour de Suède, ou de l'aller chercher par tout où elle seroit. Il crut que la Providence ne l'avoit pas conduit auprès de la Reine de Suède pour être inutile à cette illustre, mais infortunée Princesse. Il tâcha dès-lors de profiter de sa nouvelle faveur, pour détruire dans l'esprit de la Reine les raisons d'éloignement & de froideur qu'elle sembloit avoir pour la maison Palatine, & celles de la jalousie secrète qu'elle avoit déjà conçûe pour l'esprit, la doctrine, & le mérite de la Princesse Elizabeth en particulier. Il résolut même d'agir pour elle sans dissimulation malgré les maximes de la Politique, persuadé que les voyes justes &

Ccc iij \* honnêtes

1649.

Borel pag. 10;  
Vit. comp.  
Viogué lettre  
Mf.

Clerfel. pré-  
fac. du 1.  
tom. des lettr.  
pag. 13.

Pag. 143. du  
1. tom. des  
lettr.

Pag. 144.  
ibid.

1649.

Pag. 147.  
tom. I.

honnêtes sont les plus utiles & les plus sûres. C'est ce qu'il porta à découvrir à la Reine tout le bien qu'il sçavoit de la Princesse, & à mander à la Princesse tout le bien qu'il sçavoit de la Reine. Dans cette intention il luy écrivit quatre ou cinq jours après son arrivée à Stockholm, que bien qu'il n'eût encore vû la Reine que deux fois, il croyoit la connoître déjà assez pour oser dire qu'elle n'avoit pas moins de mérite que la Renommée luy en attribuoit. » Avec la générosité, dit-il, & la majesté qui éclatent dans toutes ses actions, on y void une douceur & une bonté qui obligent tous ceux qui aiment la vertu & qui ont l'honneur d'approcher d'elle, de se devoïer particulièrement à son service. Elle est extrêmement portée à l'étude des Lettres. Mais parce qu'il ne m'a point paru qu'elle ait encore rien vû de la Philosophie, je ne puis juger du goût qu'elle y prendra, ni de la satisfaction que je pourray luy donner. Cette grande ardeur qu'elle a pour la connoissance des Lettres la porte maintenant à cultiver sur tout la langue grecque, & à ramasser beaucoup de livres anciens. Il faut espérer que cela pourra changer : mais quand il ne changeroit pas, la vertu que je remarque dans cette Princesse m'obligera toujours de préférer l'utilité de son service au desir de luy plaire. De sorte que cela ne m'empêchera pas de luy dire franchement mes sentimens ; & s'il manquent de luy être agréables, ce que je ne pense pas, j'en tireray au moins l'avantage d'avoir satisfait à mon devoir ; & cela me donnera occasion de pouvoir retourner d'autant plutôt dans ma solitude, hors de laquelle il est difficile que je puisse rien avancer dans la recherche de la vérité, en quoy consiste néanmoins mon principal bien en cette vie.

Son Maître  
étoit Isaac  
Vossius  
pour cette  
langue.

Lettre. M<sup>le</sup>. à  
Picot du 9.  
d'Oct. 1649.

M. Descartes ne voulut pas qu'on ignorât en France le favorable accueil qu'il avoit reçu de la Reine ; ni la suite des bontez de cette Princesse à son égard. Il en écrivit à l'Abbé Picot dès le 19 d'Octobre ; & il luy manda que de la manière qu'il se trouvoit dans l'hôtel de l'Ambassadeur, il croyoit être plutôt à Paris qu'à Stockholm. Il l'assura de nouveau que toute la déférence qu'il pouvoit avoir pour les volontez de la Reine ne luy feroit point changer la résolution qu'il avoit de s'en retourner, & qu'il pourroit bien partir dès le mois de Janvier suivant, parce qu'à l'égard de la Suède c'est la saison la

la plus commode pour voyager. Mais il ne connoissoit encore qu'à demi l'empire que la Reine avoit déjà sur son esprit.

1649.

Le soir de la même journée il vid arriver chez Madame Chanut M. le Comte de *Bregy* venant de son Ambassade de Pologne, assez mal satisfait de la plûpart des personnes qu'il avoit vûës à *Warsovie*. On publioit qu'il étoit venu à *Stockholm* simplement pour saluer la Reine: mais ses assiduez auprès de cette Princesse firent soupçonner autre chose; & l'on se douta bien-tôt qu'il se ménageoit un établissement considérable dans cette Cour. M. Descartes eut occasion de le voir, tant au Palais que chez Madame l'Ambassadrice, pour juger que c'étoit un homme d'esprit & de beaucoup de suffisance; & il contracta avec luy une amitié que M. de *Bregy* scût entretenir fort agréablement par la connoissance qu'il avoit de sa Philosophie, & par celle de l'Abbé Picot. Peu de têmes après on reçût des nouvelles à *Stockholm*, qui marquoient de plus d'un endroit d'Allemagne & de Pologne, que l'on soupçonnoit à *Warsovie* le Comte de *Bregy* d'avoir proposé à la Reine de Suède quelques desseins sur la Prusse. L'événement ne fit pourtant rien connoître de la vérité de ce bruit, auquel il en succéda un autre, qui marquoit assez que ce Comte ne tarderoit pas à se faire des envieux à la Cour de Suède. Ces secondes nouvelles portoient que le Chancelier *Oxenstiern* étoit ravi que le Comte de *Bregy* augmentât de plus en plus sa faveur & son crédit auprès de la Reine, dans l'espérance de s'en servir pour faire un contrepoids à la puissance nouvelle du successeur designé à la Couronne, & à la maison de la Gardie qui étoit dans la faveur depuis longtemps. Mais la Reine qui veilloit sur tout le monde avec une prudence qui n'étoit guères inférieure à celle de ce vieux politique, fut bien aise de connoître M. de *Bregy* de plus loin, avant que de luy donner sa confiance, & de l'employer. On a crû qu'elle avoit communiqué son dessein à M. Descartes, & que voyant l'amitié qui étoit entre luy & M. de *Bregy*, elle avoit voulu se servir de luy pour en avoir une connoissance plus particulière. Ce fut la première fois que M. Descartes se vid consulter sur des affaires d'Etat: & il n'y a peut-être que la discrétion avec laquelle il a conduit son secret qui empêche

Lettr. Ms. à  
Picot du 9.  
Octob. du 4.  
décemb. du  
25. décemb.

Négociat. de  
Suède tom. 2.  
pag. 10.

Le Prince  
Charles Gustave  
Palatin,  
cousin & héritier  
de la Reine.

1649.

Lettr. Ms.  
du 4. Dé-  
cembre  
1649.

Lettr. Ms. du  
25. Decemb.

Pag. 148 du  
1. tom des  
lettr. &c.  
Lettr. Ms. du  
25. Decemb.  
Lettr. Ms. du  
4. Decemb.

péche aujourd'huy que nous ne puissions vérifier clairement cette singularité. Il ne nous en reste que des soupçons fondez sur ce qu'il en écrivit à l'Abbé Picot au mois de Décembre. » J'ay fait, dit-il, assez particulièrement connoissance & amitié avec M. de Bregy : mais parceque vous l'avez connu plus long-têms que moy & en plus de diverses occasions, vous m'obligerez, s'il vous plaît, de me mander particulièrement le jugement que vous en faites, & aussi celuy qu'en font communément les autres qui le connoissent. J'ay quelque intérêt de le sçavoir : & afin que vous puissiez me l'écrire plus librement, il ne fera pas besoin de le nommer dans vôtre lettre, parce que j'entendray assez de qui il sera question. Je crois que vous le verrez bien-tôt à Paris, à cause de la mort de son père. Je vous prie de l'assurer de l'estime toute singulière que j'ay pour son mérite, & de luy témoigner combien je fais cas de son amitié. Trois semaines après il récrivit au même Abbé sur le même sujet. Il ajouta que l'on contoit à Stockholm sur le retour de M. de Bregy en Suède après son voyage de Paris, pour y prendre un employ honorable auprès de la Reine. Mais il jugeoit que ceux du país qui regardoient tous les Etrangers chez eux avec beaucoup de jalousie, auroient de la peine à le souffrir. Il le pria pourtant de ne pas luy déclarer cette particularité qu'il devoit sçavoir d'ailleurs ; mais seulement de l'entretenir dans son amitié, & de le guérir une bonne fois d'une imagination qu'il n'avoit pû luy ôter à Stockholm. C'est que M. de Bregy l'avoit crû capable de persuasion aussi bien que luy au sujet d'un établissement en Suède ; & qu'il entretenoit même la Reine dans cette espérance contre la résolution & la volonté de M. Descartes, dont toute la complaisance n'alloit qu'à différer son départ de Suède jusqu'au commencement de l'été prochain.



## CHAPITRE XIX.

*Edition du Traité de M. Descartes touchant les passions de l'Ame.*

*Histoire de cet ouvrage, & ce qu'il contient. M. Descartes est convié de faire des vers françois sur la Paix de Munster pour un bal que donne la Reine de Suède. Jalousie des Grammairiens de la Reine contre M. Descartes. Ce qu'il pense de l'application d'une Reyne pour les belles Lettres, & sur tout pour le grec. La Reine l'engage à mettre tous ses écrits en ordre, & à songer aux moyens de faire un corps complet de toute sa Philosophie. Inventaire des ouvrages imparfaits qui se trouvèrent dans son coffre, & premièrement de ceux qui furent imprimez après sa mort. Son traité de l'Homme, & ce qu'il contient. Son traité de la Formation du Fœtus, & ce qu'il contient. Eloges de M. de la Forge & de M. Gutschovven. Autres traitez de M. Descartes imparfaits. Recueil de ses lettres. Excellence de ce recueil. Des peines qu'il a données à M. Clerfelier.*

**S**UR la fin du mois de Novembre le sieur Elzévier fit sçavoir à M. Descartes qu'il avoit achevé l'impression de son *traité des Passions de l'Ame* in VIII<sup>e</sup> à Amsterdam. Aussi-tôt il écrivit à Messieurs de Berghen & de Hooghelande en Hollande, & à l'Abbé Picot nouvellement revenu de Poitou à Paris, pour la distribution des largeesses, dont il vouloit reconnoître ses amis. Il luy recommanda sur tout d'en aller présenter de sa part à M. le Chancelier, à M. le Grand-Maître, à M. le Duc de Luines, à M. l'Abbé d'Estrées, à M. l'Avocat général Bignon, à M. de Montmor, à M. de Verthamont, &c. Il chargea aussi M. de Martigny d'en distribuer quelques-uns à la Cour, & il n'oublia pas M. de la Chambre Médecin de M. le Chancelier, dont il avoit acquis l'amitié depuis l'an 1644 jusqu'à tel degré de familiarité, qu'ils s'écrivoient assez fréquemment, & qu'il ne fit point difficulté de le charger aussi de quelques autres exemplaires pour être donnez à ceux de leurs amis communs qui leur étoient les plus particuliers.

M. Descartes avoit composé ce petit traité dès la fin de

D d d \* l'an

Lettr. Mf. du  
4. Decemb.  
Lettr. Mf. du  
25. Decembr.

Lettr. Mf. du  
15. Janvier  
1650. de Desc.  
à Picot.

1649.

Tom. 1. des  
lett. p. 44.  
45.

pag. 537, 538,  
du 1. vol.

pag. 44. du  
1. tom.

l'an 1646, pour l'usage particulier de la Princesse Elizabeth. Il l'avoit envoyé manuscrit à la Reine de Suède sur la fin de l'an 1647. Mais sur les instances que ses amis luy avoient faites depuis pour le donner au Public, il s'étoit résolu de le revoir, & de remédier aux défauts qu'y avoit remarquez la Princesse Philosophe sa disciple. Il l'avoit fait voir ensuite à M. Clerfelier, qui le trouva d'abord trop au-dessus de la portée du commun, & qui obligea l'Auteur à y ajouter dequoy le rendre intelligible à toutes sortes de personnes. Il crut entendre la voix du Public dans celle de M. Clerfelier : & les additions qu'il y fit pour luy plaire augmentèrent l'ouvrage d'un tiers. Il le divisa en trois parties, dans la première desquelles il traite des Passions en général, & par occasion de la nature de l'Ame, &c; dans la seconde des six passions primitives ; & dans la troisième de toutes les autres. Tout ce que les avis de M. Clerfelier firent ajouter à l'ouvrage put bien luy donner plus de facilité & de clarté qu'il n'en avoit auparavant : mais il ne luy ôta rien de la brièveté, & de la belle simplicité du stile, qui étoit ordinaire à l'Auteur. Ce n'est donc pas en orateur, ce n'est pas même en philosophe moral, mais en pur physicien qu'il a traité son sujet. Il s'en est acquité d'une manière si nouvelle, qu'il semble qu'avant luy personne n'avoit encore écrit de cette matière. Pour bien déduire toutes les passions, & pour développer les mouvemens du sang qui accompagnent chaque passion, il étoit nécessaire de dire quelque chose de l'Animal. Aussi voulut-il commencer en cet endroit à expliquer la composition de toute la machine du corps humain. Il y fait voir comment tous les mouvemens de nos membres, qui ne dépendent point de la pensée, se peuvent faire en nous sans que nôtre Ame y contribuë, par la seule force des esprits animaux, & la disposition de nos membres. De sorte qu'il ne nous fait d'abord considérer nôtre corps que comme une machine faite par la main du plus sçavant de tous les ouvriers, dont tous les mouvemens ressemblent à ceux d'une montre, ou autre automate, ne se faisant que par la force de son ressort, & par la figure ou la disposition de ses rouës. Après avoir fait voir clairement tout ce qui appartient au corps, il nous fait aisément conclurre, qu'il n'y a rien en nous qui appartienne précisément à nôtre Ame,



Ame, que nos pensées, entre lesquelles les passions sont celles qui l'agitent, & qui l'émeuvent d'avantage. Et parce que l'un des principaux devoirs de la Philosophie est de nous apprendre à bien connoître la nature de nos passions, à les modérer, & à nous en rendre les maîtres : on ne peut s'empêcher de regarder ce traité de M. Descartes, comme l'un des plus beaux & des plus utiles d'entre ses ouvrages.

Cependant M. Descartes étoit à Stockholm, déjà fatigué de l'oisiveté dans laquelle il étoit retenu par la Reine, qui sembloit ne l'avoir fait venir que pour le divertir. La Cour n'étoit occupée que des réjouissances qui s'y faisoient pour la paix de Munster, & la Reine qui voulut qu'il y joiât son rôle, voyant qu'elle ne pouvoit obtenir de luy qu'il dansât des balets, sçut l'engager au moins à composer des vers françois pour le bal. Il s'en acquita d'une manière assez enjoiée, pour plaire à une Cour, qui se picquoit déjà de vouloir imiter la politesse de celle de France. Mais ces vers ne dérogeoient point à la sagesse d'un Philosophe de son rang. Ils furent trouvez trop beaux pour être les fruits d'un âge si avancé, & pour venir d'une imagination, dont il sembloit depuis près de quarante ans avoir étouffé le génie poétique sous les épines de l'Algèbre, & des autres sciences les plus sombres. Ce qui nous en est resté sert encore à nous faire juger que M. Descartes auroit été plus heureux, que n'ont été Thalés, Xénophane, Empédocle, Epicure, Cléanthe parmi les Grecs; Lucrèce, Varron, & Boèce parmi les Latins, à mettre la Philosophie en vers. Ces petits succès, quoique regardez par M. Descartes comme des puérilités plus propres à l'humilier qu'à l'élever, contribuèrent peut-être à augmenter encore la jalousie des Grammairiens & des *Sçavantasses* qui obsédoient la Reine, & qui auroient fait un grand profit d'une gloire qui paroïssoit si frivole & si méprisable à M. Descartes. C'est tout ce que nous pouvons deviner de plausible, pour tâcher de ne point faire mentir ceux, qui ont publié que ces Grammairiens, pour se délivrer de l'ombre que leur faisoit M. Descartes, étudioient soigneusement toutes les occasions de luy nuire, & de rallentir ces premières ardeurs que la Reine faisoit paroître pour sa Philosophie. Celuy qui occupoit alors cette Princesse plus que les autres, étoit le sieur Isaac

Ils étoient sur la paix, & il en reste quelques fragmens.

Qu'on en juge par les fragmens recueillis par H. Est.

Viog. lettr. Mf. à l'Abbé, le Roy, item Rél MS. du Père Poisson, &c.

1649.

Lettr. & Ré-  
lar. in VIII<sup>o</sup>  
pag. 157.  
Lettr. & disc.  
in IV<sup>o</sup> p. 692.

*Vossius* fils du laborieux Gerard Jean Vossius, celui qui mourut vers le commencement des dernières révolutions de l'Angleterre à Windsor, où il étoit Chanoine. C'étoit un jeune sçavant âgé pour lors de près de trente-deux ans, qui ne s'estimoit pas moins que M. Descartes. Il enseignoit actuellement la langue grecque à la Reine. M. de Sorbière sur la foy d'autrui, & peut-être sur celle de Vossius même, rapporte que M. Descartes s'étant trouvé à quelques-unes des leçons que ce docte Humaniste faisoit à la Reine, avoit prit la liberté de luy dire » qu'il s'étonnoit que sa Majesté s'amusât à ces bagatelles ; que pour luy il en avoit appris tout son sçoul dans » le collège étant petit garçon : mais qu'il se sçavoit bon gré » d'avoir tout oublié, lors qu'il étoit parvenu à l'âge de raison- » ner. Un discours conçu en ces termes étoit capable sans doute de déplaire à la Reine, & de porter M. Vossius à soulever tous les Pédans contre M. Descartes. Mais la connoissance que nous avons du caractère de son génie, ne nous permet pas de le croire capable d'une indiscretion semblable. Un homme qui parloit ailleurs avec tant de réserve & de retenue, lors même qu'il n'avoit aucune mesure à garder, lors qu'il disoit sa pensée de cette passion de la Reine pour le grec dans une lettre à une autre Princesse, qui sçavoit estimer la Philosophie plus que la Grammaire, n'avoit garde de perdre en présence de la Reine le respect, qu'il luy gardoit si religieusement en son absence.

Pag. 147. tom.  
I. des Lettr.

M. Chanut  
étoit revenu  
de Paris à  
Stockholm le  
20. jour de  
Décembre.

Viogué lettre  
Ms. du 6. May  
1671.  
Clerfel. préf.  
du I. vol.

Lettr. de M.  
Chanut du 12  
Févr. 1650.

Ce qu'il y a de plus certain & de plus propre à démentir l'Envie & la Médifance, c'est le fréquent témoignage que la Reine rendit de la satisfaction & du plaisir qu'elle recevoit de M. Descartes à l'Ambassadeur de France, dès qu'il fut de retour auprès d'elle ; & la persévérance qu'elle avoit à vouloir luy ôter l'envie de quitter la Suède. De son côté il ne répondoit point mal à toutes ses bontez, usant néanmoins le plus qu'il luy étoit possible de la liberté qu'elle luy avoit donnée, de ne se trouver à la Cour que lors qu'il y étoit nécessaire. Toute son assiduité consistoit à se rendre exactement, à cinq heures du matin dans son cabinet d'étude, tous les jours, selon le P. Viogué & M. Clerfelier, ou seulement deux ou trois fois la semaine, selon que M. Chanut l'Ambassadeur le manda à M. de Brienne Secrétaire d'Etat. Elle paroissoit si bien

bien entrer dans son esprit, qu'elle le retenoit souvent au delà des bornes journalières qu'elle avoit prescrites à leurs entretiens; & elle prit tant de goût à sa doctrine, qu'elle l'engagea à mettre en ordre le reste des écrits qu'il n'avoit pas encore publiez. Son dessein étoit seulement de pouvoir en profiter de bonne heure, de le porter à y mettre la dernière main, & à faire un corps accompli de toute sa Philosophie, sans songer qu'elle ne faisoit qu'exécuter les ordres d'une Providence, qui ne vouloit point laisser périr des fragmens, dont le sort auroit été très-incertain six semaines après.

1649.

Lor. Crasso  
elog. d'huoma.  
lett. p. 303.

M. Descartes de son côté croyant n'obéir qu'à la Reine, se mit à remuer le coffre de ses papiers pour en ôter la confusion. Il ne s'y trouva rien d'achevé. Tout étoit en morceaux, dont on a depuis érigé en traitez, ceux à qui on a fait voir le jour. Entre les plus considérables de ces fragmens étoient celui de l'*Homme*, & celui de la *Formation du Fœtus*.

1650.

Le *Traité de l'Homme* que M. Clerfelier fit imprimer quatorze ans après, avec celui de la formation du Fœtus, a été regardé comme l'ébauche la plus hardie qui eût encore été entreprise sur ce sujet. M. Descartes y a fait voir assez clairement toutes les fonctions qui appartiennent au corps seul, sans toucher à celles qui appartiennent à l'ame. Il a expliqué ces premières d'une manière mécanique, sans qu'il fût besoin de recourir à des formes substantielles, à des qualitez occultes, & à des facultez qu'on ne connoît point. De sorte que faisant voir la différence essentielle qui est entre le principe des actions purement corporelles, & celui des autres qui reconnoissent l'ame pour principe, il a non seulement rendu plus sensible qu'auparavant la distinction réelle d'entre l'ame & le corps, mais il a fait voir aussi qu'il n'y a point de Philosophie qui s'accorde mieux que la sienne avec les principes de la Foy de l'Eglise. Pour mieux démontrer la chose, il considère le corps de l'homme comme une machine que Dieu auroit formée entièrement semblable à nous, tant par la figure extérieure des membres, que par la conformation intérieure des organes, sans y verser une ame raisonnable, ni aucune autre chose qui pût servir d'ame végé-

\* C'est chicaner M. Desc. que de prendre à la lettre ce qu'il dit de cette glande, lorsqu'elle ne peut faire les fonctions qu'il lui donne.

Il l'avoit commencé dès l'an 1645.

Lettr. Ms. à Clerf.

Tom. 1. des lettr. pag. 78, & 79. tom. 2. pag. 455.

tante ou sensitive. Il prétend que si Dieu excitoit dans le cœur de cette machine un feu sans lumière, semblable à celui qui fait bouillir les vins nouveaux, toutes les fonctions qui se font dans notre corps sans que nous y pensions & sans que notre ame y ait de part, se feroient dans cette machine. Ce qui sert à bien distinguer les actions qui dépendent de l'ame d'avec celles qui sont de purs effets de la machine du corps. Mais comme pour bien concevoir le mouvement d'une machine, il en faut connoître toutes les parties, avec les rapports qui sont entre elles : M. Descartes voulant rendre raison de tous les mouvemens de notre corps, a fait le dénombrement de toutes les parties qui le composent. Néanmoins supposant les choses qui paroissent constantes & communes à tout le monde, il ne s'arrête à expliquer que celles que sa propre expérience lui a fait découvrir, & sur lesquelles il a des opinions particulières. Les principales & les plus curieuses regardent la perfection des esprits animaux, qui se fait dans la glande conaire ou pinéale, où il met le siège de l'ame, \* & la communication des muscles aux nerfs par le moyen des valvules qu'il y suppose.

Le traité de la *Formation du Fœtus* n'est pas moins hardi, ny moins ingénieux que l'autre. M. Descartes y considère l'homme dans son origine, & il explique ce que chacun des sexes y contribuent. Il montre que la première partie qui se forme, est le cœur, dont il décrit le mouvement d'une manière qui sert à prouver la circulation du sang. Il y explique admirablement bien la nécessité des valvules dans tous les conduits par lesquels coule une matière qui a deux mouvemens contraires. Et ce qu'il dit de la manière dont se forment toutes les peaux, les membranes, & les autres superficies du corps, n'est ny moins curieux ny moins solide.

Quoique l'on regarde aujourd'hui ces deux petits traités comme des chefs-d'œuvre de Physique & d'Anatomie, il n'étoit rien de plus imparfait aux yeux de M. Descartes, qui les avoit condamnés pour cette raison à une suppression éternelle. M. Clerfelier, à qui M. Chanut les confia depuis la mort de l'Auteur, n'en porta point le même jugement. Il fit ce qu'il put pour les déchiffrer, & leur ôter le desordre où M. Descartes les avoit laissés. Il vint à bout de les rendre intelligibles.

ligibles avec le secours de deux hommes sçavans de sa con-  
noissance, qui voulurent bien les éclaircir par des figures. Le  
premier étoit M. de la Forge Docteur en Médecine à Saumur,  
l'un des plus habiles Cartésiens du siècle pour la Physique,  
qui outre les figures ajouta de sçavantes remarques sur le  
traité de l'Homme en particulier ; & qui se signala encore  
depuis par le bel ouvrage qu'il fit imprimer de sa compo-  
sition, sous le titre de *l'Esprit de l'Homme suivant les principes*  
*de M. Descartes*. On peut dire à la gloire de cet ouvrage  
que le disciple y a passé le Maître par sa propre industrie.  
M. de la Forge y a ramassé tout ce M. Descartes avoit dit  
de plus beau & de meilleur en divers endroits de ses écrits.  
Il est même allé plus loin. Il a expliqué en détail plusieurs  
choses que M. Descartes n'avoit touchées qu'en passant ; &  
ce qu'il en a dit se trouve expliqué d'une manière si claire &  
si naturelle, qu'il semble qu'il ait rendu la connoissance de  
notre esprit plus sensible que celle de notre corps. L'autre  
sçavant étoit Monsieur *Gutschowen* Professeur des Mathé-  
matiques & d'Anatomie dans l'Université de Louvain. C'é-  
toit l'homme du monde le plus propre à tirer la pensée de  
M. Descartes des endroits de ses écrits les plus chiffrez. Aussi  
avoit-il demeuré plusieurs années sous luy à copier, & à le ser-  
vir pour les expériences : & il s'étoit rendu très-habile dans  
l'Anatomie & dans les Mathématiques sous sa discipline do-  
mestique.

1650.

Louis.

Gerard,

1662. in 1v°.

Deux ans avant l'édition françoise du traité de l'Homme  
faite à Paris par M. Clerfeliér, on en avoit vû sortir une en  
latin des presses de Leyde en Hollande, de la traduction du  
sieur Florent *Schuyt* avec des figures, qui, bien que fort bel-  
les, ne sont pourtant pas si propres à faire entendre le texte  
de M. Descartes, que celles de Messieurs de la Forge &  
Gutschowen. Il faut avouër aussi que M. Schuyt n'ayant pas  
été assez heureux pour travailler sur une bonne copie de l'o-  
riginal, n'a pû faire une excellente traduction. Mais il a enrichi  
cette édition d'une préface, qui peut passer pour une pièce  
achevée en son genre : & elle a paru si belle à M. Clerfeliér,  
qu'il n'a pû s'empêcher de la transplanter dans son édition  
françoise sur la fin pour la rendre plus accomplie.

Il se trouva encore dans le coffre de M. Descartes diver-  
ses

1650.

\* En 1664.

C'étoit un  
morceau de  
son grand  
traité du  
Monde qu'il  
avoit suppri-  
mé, & dont  
nous avons  
parlé si sou-  
vent.

\* Cotté S dans  
l'Inventaire.

Voyez cy-  
devant livr.  
4. chap. 6.  
pag. 317.

ses pièces imparfaites dont il ne put empêcher la publication après sa mort. L'une des moins méprisables étoit sans doute le traité de *la Lumière ou du Monde*, qui parut d'abord \* d'une manière fort defectueuse. Mais M. Clerfelier accoutumé à la main de M. Descartes, trouva depuis les moyens de corriger les fautes de cette édition sur l'original de l'Auteur, & le fit imprimer fort correctement en 1677 avec le traité de l'Homme. Ce n'est qu'un abrégé ou plutôt un extrait d'un ouvrage, auquel M. Descartes avoit travaillé plus de quinze ans auparavant, dont il nous fait mention dans le second article de la v partie de sa Méthode, & dont celui de l'Homme n'est proprement que la suite.

Le fragment qui avoit pour titre \* *Explication des Engins*, par le moyen desquels on peut avec peu de force lever un fardeau très-pesant, fut dérobé ou égaré après l'Inventaire, sans qu'on sçût ce qu'il étoit devenu, jusqu'à ce qu'étant tombé entre les mains du sieur Jean Daniel Major, il le traduisit en latin, & le fit imprimer à Kiel dans la Holsace l'an 1672. Il s'y donna telle liberté qu'il jugea à propos : mais dans le fonds l'on reconnoîtra toujours que ce petit traité n'est point différent de celui de la Mécanique de M. Descartes, dont nous avons eu soin de parler au têmes de sa composition, & qui fut imprimé à Paris l'an 1668 in 14°. Le Père Poisson à qui le Public est redevable de cette édition, avoit mieux aimé abandonner pour cette fois le sentiment de M. Descartes qui n'estimoit point assez ce petit traité, que celui de M. de Zuytlichem, de M. de Pollot, & de plusieurs autres connoisseurs qui en étoient charmez. Mais ce Père à l'imitation de M. Descartes a témoigné depuis, que son édition n'étoit pas fort accomplie. C'est ce qu'on peut accorder à sa modestie, pourvu qu'on sçache qu'il a été obligé de deviner les figures de ce traité, & qu'il n'a pû y suppléer qu'avec le secours d'une copie manuscrite, que M. de Loménie luy avoit fait venir de Stockholm.

Mais le plus considérable de tous les ouvrages postumes de M. Descartes est le trésor inestimable de *ses Lettres*, dont M. Clerfelier a sçû dresser un recueil de trois volumes, qui sont en l'une & l'autre langue entre les mains de tout le monde, par la multiplication des impressions qu'on en a faites à  
Paris



Paris & en Hollande. Ce présent a valu à M. Clerfelier la reconnoissance de tous ceux que le discernement des bonnes choses a rendus sensibles ; & à M. Descartes les loüanges de toutes sortes de personnes que ses adversaires les plus froids & les plus avarés d'éloges n'ont osé luy refuser. Ces lettres, au jugement de l'un d'entre eux, ne cèdent à aucun des autres ouvrages de M. Descartes. Elles nous représentent encore mieux la politesse de son esprit, qui semble n'avoir pû se placer si naturellement dans ses écrits dogmatiques. Elles nous découvrent plus naïvement ses mœurs, son génie, & ses foiblesses, au milieu desquelles on ne laisse pas de reconnoître cette grandeur d'ame qu'il faisoit paroître ailleurs. A n'en considérer que l'excellence du stile & de l'expression qui n'en fait que la moindre qualité, M. de Sorbière assure qu'elles étoient capables de le dégoûter de celles de quelques Auteurs célèbres dans le genre épistolaire, qu'il trouvoit puériles auprès de celles-cy. Mais sans s'arrêter aux graces & aux ornemens du discours, qui peuvent rendre recommandables des écrits qui n'ont point autre chose de plus important, on peut dire que rien n'a mieux fait voir l'étendue de l'esprit de M. Descartes que la multitude & la variété des matières qu'il a traitées dans ces lettres ; ni sa force & sa sublimité, que la qualité des questions les plus difficiles dont il y a donné les solutions. On y trouve par tout la même œconomie que dans ses autres écrits. Sa méthode y régné de la même manière que dans ses Principes pour la construction générale de son monde, & dans ses Météores pour l'explication particulière des plus beaux phénomènes de la Nature. L'éclaircissement des difficultez qu'il y explique ne s'y fait pas d'une manière dogmatique, ni par les formes ordinaires des argumens, mais avec une netteté de stile si grande, & d'un tour si aisé, que sans la grandeur des pensées, son lecteur se croiroit volontiers capable d'en dire autant que luy. Cette netteté ne consiste pas dans le choix affecté des paroles : & jamais il n'a eu la complaisance de vouloir flater l'oreille par la mesure & la cadence d'une période nombreuse, si l'on en excepte un très-petit nombre de lettres faites pour répondre à M. de Balzac, dans la vûe de se divertir avec cet ami. Néanmoins il a toujours eu grand soin d'appliquer les mots les plus propres à

1650.

Sorbière lett.  
& discours  
pag. 678. in  
1vo.

Pag. 691.  
ibidem.

Elles sont  
perduës la  
plupart.

1650.

chose, & d'employer des termes si significatifs, qu'ils semblent porter avec eux toute la lumière qui leur est nécessaire. Mais les principales qualitez qui regnent dans ces lettres, sont la force des raisons & la clarté du sens, qui sont les deux choses seules qu'un Philosophe doit envisager, & où M. Descartes paroît avoir excellé sur ceux qui avoient traité les mêmes sujets avant luy.

S'il se trouvoit quelques-unes de ces lettres qui ne fussent pas en tout conformes aux originaux, comme on ne le peut nier de divers endroits, ce défaut se seroit trouvé avantageusement réparé par M. Descartes même. Car ces lettres ayant été imprimées sur son manuscrit propre, c'est-à-dire, sur les minutes qu'il avoit transcrites des originaux qu'il devoit envoyer à ses amis, il se peut faire qu'il ait changé ou corrigé quelque chose, (comme la pratique en est fort ordinaire,) & qu'il ait négligé ensuite de le réformer dans l'original. Mais ces minutes qui se trouvèrent dans le coffre de M. Descartes en Suède étoient si défectueuses en quelques endroits, & en d'autres si mal écrites & si brouillées, que M. Clerfelier réduit à deviner, s'est vû quelquefois obligé de suppléer des mots, & de remplir quelques vuides, autant que la fidélité qu'il devoit à son Auteur le luy permettoit\*. Ces minutes étoient sur des feuilles volantes, toutes détachées les unes des autres, sans date, sans réclame, sans nom de ceux à qui s'adressoient les lettres. Plusieurs questions qu'il avoit écrites en des lettres différentes & à des personnes différentes se trouvoient sur un même feuillet sans aucune marque des têts, & sans aucune spécification des faits historiques. Ce desordre a donné beaucoup d'exercice à l'industrie & à la patience de M. Clerfelier\*. Mais si le mal qui en est arrivé n'est d'aucune importance pour les lecteurs, dont l'unique intérêt est que le sens des choses ne souffre point de violence, & que les questions soient toutes expliquées à part & sans confusion : on peut dire que rien n'est plus propre à donner la torture à ceux qui prétendroient connoître parfaitement l'histoire de M. Descartes par ses lettres. C'est ce qui augmente encore les obligations de l'Historien à l'égard de ceux, qui ont eu la bonté de luy communiquer ce qui s'est pû trouver d'originaux.

\* Il en a aussi ôté quelques termes d'aigreur pour suivre les intentions de M. Descartes.

\* Le naufrage arrivé à ces lett. sur la Seine a contribué aussi beaucoup à ce désordre.

## CHAPITRE XX.

*Ecrits de M. Descartes qui n'ont pas encore été imprimez. Son traité des Régles pour conduire l'esprit dans la recherche de la Vérité ; ce qu'il contient ; en quoy il est imparfait. Son traité intitulé Studium bonæ mentis. Son Dialogue sur la recherche de la Vérité par la seule lumière naturelle. Son traité de l'Art d'Escrime. Son traité du Génie de Socrate. Instances de La Reine de Suède pour retenir M. Descartes auprès d'elle le reste de ses jours. Elle luy offre une grosse Seigneurie en Allemagne. Maladie de l'Ambassadeur Chanut. Incommoditez que M. Descartes souffre du climat de Stockholm, & de la rigueur extraordinaire de la saison. La Reine veut établir chez elle une Academie pour les sciences, dont elle veut donner la direction à M. Descartes. Elle l'engage à en dresser les statuts. Il luy en porte le projet, par lequel il en exclut les Etrangers : & pourquoi ?*

**C**Es écrits postumes, à qui M. Clerfeliér & les autres Cartésiens ont fait voir le jour après la mort de leur Auteur, n'étoient pas les seuls qui se trouvaient à la revue que M. Descartes fit de ses papiers. Il y avoit encore divers ouvrages commencez dans plusieurs regîtres de différentes grandeurs touchant la *Science des Nombres*, & sur diverses autres parties des *Mathématiques*, & de la *Physique*. Outre les petits recueils qu'il avoit faits en sa jeunesse, & dont nous avons parlé sous les titres de *Parnassus* ; d'*Olympica* ; de *Democritica* ; d'*Experimenta* ; de *Præambula* ; auxquels nous aurions pu joindre celui de *Thaumantis Regia*, qu'il avoit entrepris peu d'années après les autres, & long-têms avant le siège de la Rochelle, il se trouva une *Introduction contenant les fondemens de son Algèbre*, qui étoit assez ample : mais si cette pièce est différente de son Algèbre même, il faut avouer que nous ne sçavons maintenant ce qu'elle est devenuë. Quelques fragmens sur la nature & l'histoire des *Métaux*. Des observations sur la nature des *Plantes* & des *Animaux*. Un traité intitulé *la Description du corps humain*, avec une table

Invent. coté  
D.

1650.

des chapitres d'un autre traité qu'il avoit dessein de faire sur la nature de l'*Homme* & des *Animaux*. Un traité qui avoit pour titre, *Abrégé des Mathématiques pures*, & qui n'étoit pas achevé. Divers amas de pensées détachées sur l'Ame, sur les Cieux, & généralement sur toute la nature de l'Univers. Mais la plus grande partie de ces fragmens semble avoir été distraite par divers Particuliers tant en Hollande qu'en France. Son vray traité d'*Algèbre* se trouve encore entre les mains de quelques curieux de France, qui pourront le communiquer au Public dans l'édition de toutes les œuvres de nôtre Philosophe. On a tout lieu d'espérer la même faveur de ceux qui possèdent l'*Introduction à sa Géométrie*, dont nous avons parlé ailleurs, quoy que ce soit moins l'ouvrage de M. Descartes, que celui de l'un de ses amis.

Part. 4. chap.  
2.

Parmi ceux que les soins de M. Chanut ont fait échoir à M. Clerfeliér, il n'y en a point de plus considérable ny peut être de plus achevé, que le traité latin qui contient des *Règles pour conduire nôtre esprit dans la recherche de la Vérité*. C'est celui des manuscrits de M. Descartes, à l'impression desquels il semble que le Public ait le plus d'intérêt. On est déjà prévenu sur sa valeur & son prix par la lecture que M. Clerfeliér en a communiquée à quelques curieux, & par le témoignage que le célèbre Auteur de l'*Art de penser* a rendu du bon usage qu'on en peut faire. Selon les maximes que M. Descartes établit dans ce traité pour trouver la Vérité, le but de toutes nos études doit être de former nôtre esprit, pour le rendre capable de porter des jugemens solides & vrais sur tout ce qui présente à luy. Pour cet effet il veut que nous n'appliquions d'abord nôtre esprit qu'aux choses qui sont de sa portée, sans qu'on ait besoin d'autre secours que de sa propre lumière, pour en acquérir une connoissance certaine & indubitable. Pour examiner ce que nous devons connoître, il estime qu'il n'est pas nécessaire de rechercher ce que les Auteurs en ont écrit ou pensé avant nous; qu'il ne faut pas même s'arrêter à tout ce que nos propres conjectures nous fournissent, mais seulement à ce qui nous paroît clair & évident; & s'en tenir aux conséquences certaines qu'on en peut tirer. Que la méthode est absolument nécessaire pour la recherche de la Vérité; que cette méthode

thode consiste à donner de l'ordre aux choses que l'on veut examiner. Pour garder exactement cette méthode, il faut réduire les propositions obscures & embarrassées, à celles qui sont les plus simples, afin que de celles-cy on puisse aller de suite, & arriver par degrez à une connoissance certaine & évidente des autres. Pour se perfectionner dans une science, il en faut examiner toutes les questions & les dépendances, sans interrompre ses pensées & les raisonnemens qu'on y doit faire. Si dans la suite des choses que nous cherchons, il s'en trouve quelque une que nôtre esprit ne puisse concevoir, il veut que nous en demeurions-là, sans passer à ce qui suit. Il faut, selon luy, donner toute son application à l'examen des choses les plus petites & les plus faciles, & s'y arrêter long-têms, jusqu'à ce qu'enfin nous soyons accoutumés à regarder fixement la Vérité, à nous faire avec elle des habitudes très-sûres, & à la connoître clairement & distinctement. Pour rendre nôtre esprit pénétrant, & l'accoutumer à découvrir les vérités cachées, il est bon de l'exercer dans des choses qui ont déjà été inventées par d'autres, & de luy faire examiner avec méthode les effets de l'industrie des hommes, principalement ceux où il y a de l'ordre. Après avoir suffisamment considéré des propositions simples, il nous conseille d'essayer peu à peu à concevoir distinctement plusieurs choses à la fois, pour donner plus d'étendue à nôtre esprit, & rendre nôtre connoissance plus certaine. Il veut enfin que nous nous servions de tous les secours qu'on peut tirer de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire, & des sens, tant pour examiner distinctement les propositions simples, que pour bien comparer les choses que nous cherchons avec celles que nous connoissons déjà, afin de reconnoître les unes par les autres.

Pour rendre plus sensible l'enchaînement des préceptes qu'il nous donne dans ce beau traité, il divise en deux classes tous les objets de nôtre connoissance: il appelle les uns *Propositions simples*, & les autres *Questions*. Les maximes dont nous venons de rapporter l'abrégé, regardent principalement les *Propositions simples*, & elles consistent en douze règles, qu'il explique avec sa méthode ordinaire. Pour ce qui est des *Questions*, il en établit de deux sortes; les unes sont cel-



1650.

celles que l'on conçoit parfaitement, quoy que l'on en ignore la solution ; les autres sont celles que l'on ne conçoit qu'imparfaitement. Il avoit entrepris d'expliquer les premières en douze règles comme il avoit fait les Propositions simples ; & les dernières en douze autres règles : de sorte que tout son ouvrage divisé en trois parties devoit être composé de xxxvi règles pour nous conduire dans la recherche de la Vérité. Mais en perdant l'Auteur on a perdu toute la dernière partie de cet ouvrage, & la moitié de la seconde.

Un autre ouvrage latin que M. Descartes avoit poussé assez loin, & dont il nous reste un ample fragment est celui de *l'Etude du bon sens*, ou de *l'Art de bien comprendre*, qu'il avoit intitulé *Studium bonæ mentis*. Ce sont des considérations sur le desir que nous avons de sçavoir, sur les sciences, sur les dispositions de l'esprit pour apprendre, sur l'ordre qu'on doit garder pour acquérir la sagesse, c'est à dire la science avec la vertu, en joignant les fonctions de la volonté avec celles de l'entendement. Son dessein étoit de frayer un chemin tout nouveau : mais il prétendoit ne travailler que pour luy-même, & pour l'ami à qui il adressoit son traité sous le nom de *Museus*, que les uns ont pris pour le sieur H. Beeckman Principal du collège de Dordrecht, d'autres pour M. Mydorge ou pour le P. Merfenne.

Invent. cotté  
Q.

Nous avons aussi le commencement d'un ouvrage écrit en françois trouvé parmi les papiers que M. Descartes avoit portez en Suède, sous le titre de *la Recherche de la Vérité par la lumière naturelle, qui toute pure & sans emprunter le secours de la Religion ni de la Philosophie, détermine les opinions que doit avoir un honnête homme sur toutes les choses qui peuvent occuper sa pensée*. C'est un Dialogue dont l'Auteur avoit dessein de nous donner deux livres, dans lesquels il prétendoit rectifier les défauts de l'éducation ordinaire qu'on nous procure dans notre enfance, & de corriger toutes les fausses pensées dont la foiblesse de nos sens & l'autorité de nos précepteurs ont coûtumé de remplir notre imagination en cet aage. Il n'y promettoit rien moins que de nous rendre vrayment sçavants sans être obligez de recourir aux livres, dont la masse est  
 „ si grande & si mêlée d'inutilitez, qu'il faudroit plus de têmes  
 „ pour les lire, que nous n'en avons pour vivre ; & plus d'es-  
 „ prit



prit pour en tirer & choisir les choses utiles , que pour les inventer de soy-même. Il avoit choisi pour Entre-parleurs de son Dialogue trois personnages de caractère différent, qu'il nommoit *Eudoxe* , *Polyandre* , *Epistemon*. Sous le nom d'Eudoxe , il supposoit un homme de médiocre esprit , mais dont le jugement n'étoit perverti par aucune fausse créance, & qui possédoit la raison dans toute la pureté de sa nature. Eudoxe étoit visité dans sa maison de campagne par Polyandre & Epistemon deux de ses amis, deux esprits des plus rares & des plus curieux du siècle, dont le premier n'avoit jamais étudié, & l'autre sçavoit exactement tout ce qui se peut apprendre dans les Ecoles. Dans le premier livre on s'entretenoit de toutes les choses qui sont au monde, les considérant en elles mêmes. Dans le second l'on devoit s'entretenir de toutes ces choses selon qu'elles se rapportent à nous, & qu'elles peuvent êtres regardées comme vrayes ou fausses, comme bonnes ou mauvaises.

Nous trouvons aussi parmi les manuscrits de M. Descartes, un petit traité touchant la manière de faire des armes sous le titre de *l'Art d'Escrime* , où il paroît que la plûpart des leçons qu'il y donne, sont appuyées sur sa propre expérience. Après avoir dit quelque chose en général de la qualité de l'épée & de la manière de s'en servir , il divise son traité en deux parties. Dans la première il fait voir comme on peut s'assûrer contre tous les efforts de l'adversaire, & en tirer de l'avantage pendant qu'on est en *mesure longue* , & comme on peut le mettre sûrement en *mesure courte*. Dans la seconde il examine comment étant entré en mesure courte, on peut infailliblement vaincre. Et pour cela il suppose deux hommes d'égale grandeur, d'égale force, & d'armes égales, se réservant à marquer ensuite ce qu'il y a à faire en cas d'inégalité.

Nous avons pareillement une espèce de *Comédie françoise*, qu'il fit en prose mêlée de quelques vers pendant son séjour à la Cour de Suède. Ce fut l'un des fruits de l'oïveté où la Reine le retint durant l'absence de l'Ambassadeur de France , dont elle attendoit le retour. La pièce est imparfaite, & le quatrième Acte ne paroît pas même achevé. Elle a tout l'air d'une Pastorale ou Fable bocagère. Mais quoy qu'il

1650.

qu'il semble avoir voulu envelopper l'amour de la Sagesse, la recherche de la Vérité, & l'étude de la Philosophie sous les discours figurez de ses personnages; on peut dire que tous ces mystères seront assez peu importans au Public, tant qu'il joindra des autres écrits, où M. Descartes s'est expliqué sans mystères.

L'on nous parle encore d'un autre traité de M. Descartes intitulé *de Deo Socratis*, où il examinait ce que pouvoit être cet *Esprit familier* de Socrate, qui fait le sujet de l'entretien des curieux depuis tant de siècles. Mais il paroît que c'étoit un bien déjà aliéné, lorsque son Auteur fit le voyage de Suède. Aussi ne se trouva-t'il point parmi les autres dans l'Inventaire que l'on fit de ses écrits après sa mort. Comme il est tombé en d'autres mains que celles de M. Clerfeliér, nous ne pourrons contribuer à sa publication que par des prières, pour porter ceux qui en sont devenus les maîtres à luy procurer le jour. Voici par avance ce que M. Descartes pensoit de cet esprit familier de Socrate, & ce qu'il en mandoit à la Princesse Palatine sa disciple. » Ce que l'on nomme communément le *Génie de Socrate*, n'a sans doute été » autre chose, sinon qu'il avoit accoutumé de suivre ses incli- » nations intérieures, & qu'il croyoit que l'événement de ce » qu'il entreprenoit seroit heureux; lorsqu'il avoit quelque » secret sentiment de gaieté; & au contraire qu'il seroit mal- » heureux lorsqu'il étoit triste. Il faut avouer néanmoins qu'il » y auroit de la superstition à s'attacher à cette opinion autant » qu'on dit qu'il y étoit attaché. Car Platon rapporte de luy qu'il » demouroit même au logis toutes les fois que son génie ne luy » conseilloit pas d'en sortir. Mais touchant les actions impor- » tantes de la vie, lors qu'elles se trouvent si douteuses que la » prudence ne peut enseigner ce qu'on doit faire, il me sem- » ble qu'on a grande raison de suivre les conseils de son génie; » & qu'il est utile d'avoir une forte persuasion que les choses » que nous entreprenons sans répugnance & avec la liberté » qui accompagne d'ordinaire la joye, ne manqueront pas de » nous bien réussir.

Rél. M. du P.  
Poiiss. tirée de  
la bouche de  
la Reine de  
Suède.

Cependant les Grammairiens de la Reine voyoient croître avec beaucoup de déplaisir l'attache de cette Princesse pour M. Descartes, & la passion qu'elle concevoit pour la Philosophie.

phie. Elle étoit revenuë en peu de jours du préjugé, que quelques uns d'eux luy avoient donné contre ses Principes. Et quoy que son esprit accoustumé à raisonner sur des expériences sensibles eût eu d'abord quelque peine à les comprendre, sur tout lors qu'elle n'avoit point d'autre Interprète que son Historiographe\*, elle n'y trouva plus les choses si *idéelles*, pour me servir de ses termes, lors qu'elle les entendit de la bouche de M. Descartes. » Persuadée qu'il y a une infinité de choses, d'entre celles qui ne tombent pas sous les sens, dont on ne peut parler que par analogie & par rapport à des corps sensibles, qui produisent de semblables effets, elle ne tarda point à goûter ses raisons après les premières conférences qu'elle eut avec luy. Mais de tous les ouvrages qu'elle avoit encore pû voir de M. Descartes jusques là, aucun ne fut si avant dans son approbation que ses Méditations. C'est ce qu'elle témoigna long-têms après à quelques Cartésiens, ajoutant » qu'il seroit à souhaiter que cette méthode des Géomètres, dont il s'étoit servi pour prouver l'existence de Dieu, & la distinction de l'Esprit d'avec le Corps, fût suivie dans toutes sortes de sciences; qu'à la vérité M. Descartes avoit jugé cette méthode difficile pour certaines gens, mais qu'elle la croyoit au contraire à la portée de toutes sortes d'esprits. Qu'au reste c'étoit l'endroit par où M. Descartes luy avoit plû principalement; qu'elle avoit sçu le distinguer d'abord des grands discoureurs; & qu'il luy avoit paru d'autant plus solide que son entretien étoit plus sec & naturellement peu diffus. Les Sçavans de la Cour, c'est-à-dire, les Humanistes & les Grammairiens desespérant de ruiner M. Descartes dans l'esprit de la Reine, ne crurent pas mieux se vanger de luy, qu'en le faisant passer pour un des leur dans l'esprit des Seigneurs de la Cour, & sur tout des Ministres, à qui ils tâchèrent de persuader combien il étoit étrange que ce nouveau venu eût tout *l'honneur de la confiance de la Reine*, & combien il étoit dangereux qu'il eût part à d'autres affaires que celles qui regardoient la philosophie & les sciences. Mais on ne fut pas long-têms à la Cour sans distinguer M. Descartes d'avec les Sçavans de profession, qui y rendoient les sciences odieuses à la Noblesse.

Depuis le retour de l'Ambassadeur de France à Stockholm,

Fff \* la

1650.

\* Freinsheimius.

Rél. Ms. de  
« Poiss. ibid.

Rél. tirée de  
la Reine de  
Suède par le  
P. Poisson de  
l'Oratoire.

1650.

Lettr. Ms. de  
M. Chanut à  
M. le Vasseur  
du 21 May  
1650.

la Reine de Suède affectoit de redoubler ses instances pour faire résoudre M. Descartes à demeurer dans ses Etats ; & M. l'Ambassadeur malgré les vûes qu'il prenoit déjà pour pouvoir mener un jour une vie privée & philosophe dans le cœur de la France avec son ami, fut obligé de prêter son ministère, pour faire procurer à la Reine la satisfaction qu'elle demandoit. M. Descartes engagé de plus en plus par ses bontez qui multiplioient de jour en jour, se sentoit enchaîné peu à peu, jusqu'à ne pouvoir plus résister ny rompre ses liens, dont la douceur ne sembloit être altérée que par la rigueur du climat. Il n'y avoit plus que cette dernière considération qui luy fist suspendre son consentement : & la Reine s'étant apperçûe dès le milieu du mois de Janvier que son tempérament avoit beaucoup à souffrir dans un país si froid, s'avisfa d'un expédient qu'elle communiqua dès-lors à M. l'Ambassadeur. C'étoit de choisir un bien considérable dans les terres les plus méridionales de la couronne de Suède acquises par la paix de Munster, soit dans l'Archevêché de Brème, soit dans la Poméranie ; de luy en faire un revenu d'environ trois mille écus de rente, & de luy faire un don en propre de la seigneurie de la terre, de sorte qu'elle pût passer par succession à ses héritiers à perpétuité. Par ce moyen elle espéroit conserver M. Descartes dans ses Etats, & pourvoir à sa santé, en l'approchant du climat de son Egmond, auquel il avoit accoutumé son corps. M. Descartes vaincu par les bienfaits de la Reine, qui paroissoit si ingénieuse à lever ses difficultés, n'eut plus de peine à se résoudre. M. l'Ambassadeur n'hésita plus à le persuader, voyant que son ami pourroit passer ses jours avec honneur au milieu des commoditez d'un grand héritage dont il devoit être le maître. Il considéra aussi que ce *Bien noble & assuré* tenant M. Descartes fort éloigné de Stockholm par sa situation, » le séjour perpétuel qu'il y pourroit faire l'affranchiroit des sujétions de la » Cour qu'il avoit tant appréhendées, & ne luy laisseroit d'autre engagement que celui de faire part de ses pensées à sa » Bienfaitrice.

M. Chanut  
manda à M.  
Picot qu'il étoit tombé

Mais la maladie de M. l'Ambassadeur, que la Reine avoit chargé de l'exécution de cette affaire, y apporta un retardement qui fut nuisible, non pas à M. Descartes, à qui Dieu avoit

avoit destiné autre chose , mais à ses héritiers qui manqueroient d'être Seigneurs en Allemagne. Il tomba malade le XVIII jour de Janvier au retour d'une promenade qu'il avoit faite à pieds avec M. Descartes. Son mal étoit une inflammation de poûmon , ou pour parler aux termes de son Aumônier \*, une fausse pleurésie accompagnée d'une fièvre continuë, qui dura dans une violence souveraine jusqu'au XXIX jour du même mois, auquel il commença de respirer & de faire revivre l'espérance de son rétablissement. La rigueur du froid étoit si excessive en Suède durant cét hyver, que les Anciens du païs ne se souvenoient pas d'en avoir encore vû une semblable : & M. Descartes qui assistoit son ami malade avec toute l'assiduité d'une garde fidelle, estimoit que cette rigueur étoit l'obstacle le plus à craindre pour le succès des remèdes & le retour de sa santé. Pour luy, à qui l'air de ces quartiers paroissoit formidable, même en plein été, pour la constitution de son tempérament, il ne croyoit pas qu'il luy fût permis de faire connoître à la Reine les besoins qu'il avoit de prendre des préservatifs contre la cruauté de la saison, dans les têmes que sa Majesté luy avoit marquez pour l'aller entretenir de la Philosophie. Il continua de se rendre au Palais dès cinq heures du matin avec son zèle & son exactitude ordinaire, sans alléguer son ancien régime de vivre, ny le passage d'un pont fort long & tout découvert qui le conduisoit de l'hôtel de l'Ambassadeur au Palais, & qui luy faisoit sentir les pointes les plus aiguës du froid, qu'il regardoit depuis quelques années comme le principal ennemi de sa santé. Le Père Viogué qui demouroit avec luy, prétend que c'étoit toujours un carrosse de M. l'Ambassadeur qui le menoit au Palais & qui le ramenoit chez luy : mais cette commodité ne luy suffisoit pas contre les attaques du froid.

La Reine qui ne songeoit à rien moins qu'à l'incommoder, l'obligea dans le fort de la maladie de M. l'Ambassadeur, de retourner encore au Palais après midy pendant quelques jours, pour prendre avec elle la communication d'un dessein de Conférence ou d'Assemblée de Sçavans, qu'elle vouloit établir en forme d'Académie, dont elle devoit être le chef & la protectrice. Elle regarda M. Descartes comme l'homme du meilleur conseil qu'on pût écouter sur cét établissement, &

1650.

malade 3. semaines après son arrivée à Stockholm, parce qu'il n'y avoit pas encore un mois complet.

Lett. de Chénut à Brienne du 29. Janvier 1650.

Lett. de Chénut aux Plénipotent. du même jour.

\* Viogué lett. M. du 6. May 1671. à M. le Roy.

Ibidem.

1650.

elle le choisit pour en dresser le plan, & pour en faire les réglemens. Il luy porta le mémoire qu'il en avoit fait le premier jour de Février, qui fut le dernier qu'il eut l'honneur de voir la Reine. Voicy les articles qu'il y avoit couchez contenant les réglemens ou statuts de cette Académie en François.

„ I. Chacun de ceux qui seront reçûs dans cette Assemblée  
 „ aura son tour, tant pour proposer la question, que pour l'ex-  
 „ pliquer. Et tous retiendront toujours le même ordre entre  
 „ eux, afin d'éviter la confusion.

„ II. Mais il n'y aura que les Sujets naturels de cette couron-  
 „ ne qui puissent y avoir leur rang, parce que c'est pour eux  
 „ seuls qu'elle est instituée.

„ III. S'il plaît à sa Majesté de permettre à quelque E-  
 „ tranger d'y assister, ce ne sera que pour être auditeur, ou  
 „ tout au plus pour y dire son opinion après tous les autres, &  
 „ lors qu'elle luy fera précisément demandée.

„ IV. Celuy qui parlera le premier de chaque cercle, fera  
 „ le même qui aura auparavant proposé la question qui doit  
 „ être examinée: & il expliquera toutes les raisons qu'il juge-  
 „ ra pouvoir servir à prouver la vérité de ce qu'il aura entre-  
 „ pris de soutenir.

„ V. Les autres tâcheront ensuite, chacun à leur rang, de  
 „ résoudre la même difficulté, y ajoutant toutes les raisons  
 „ qu'ils auront pour prouver ce qu'ils auront avancé: mais ils  
 „ prendront garde qu'aucun d'eux ne commence à parler qu'a-  
 „ près que celui qui le précède aura entièrement achevé.

„ VI. L'on s'écouterà parler les uns les autres avec douceur  
 „ & respect, sans faire paroître jamais de mépris pour ce qui  
 „ sera dit dans l'Assemblée.

„ VII. L'on ne s'étudiera point à se contredire, mais seule-  
 „ ment à rechercher la Vérité.

„ VIII. Toutefois, à cause que la conversation seroit trop  
 „ froide, si chacun ne disoit autre chose que ce qu'il auroit au-  
 „ paravant prémédité: après qu'il auront achevé tous de par-  
 „ ler, il sera permis à celui qui aura le premier donné son  
 „ avis, de dire ce qu'il jugera être à propos pour le défendre  
 „ contre les raisons de ceux qui en auront proposé un autre: &  
 „ il sera permis aussi à ceux-cy de luy répondre chacun à leur  
 rang



rang , pourvû que cela se fasse avec beaucoup de civi- „ 1650.  
lité & de retenue, sans passer au delà de trois ou quatre ré- „  
pliques. Il sera permis de la même manière au second & à „  
tous les suivans chacun en leur rang de défendre modeste- „  
ment leur opinion contre ceux qui auront parlé après eux, „  
jusqu'à ce que le têmes de la conférence soit expiré. „

IX. Lors qu'il plaira à sa Majesté de finir le cercle , elle „  
fera la faveur aux Assistans de résoudre entièrement la que- „  
stion , en louant les raisons de ceux qui auront le plus appro- „  
ché de la Vérité , & y changeant ou ajoûtant ce qui sera né- „  
cessaire pour la faire voir à découvert. „

X. Enfin celuy qui ce jour-là aura parlé le second , pro- „  
posera une nouvelle question pour être examinée au cercle „  
suivant : & il en expliquera brièvement le sens , afin qu'il n'y „  
ait point d'ambiguité ny d'équivoque , & qu'elle soit claire- „  
ment entendue de tout le monde. „

M. Descartes fit entendre à la Reine en luy présentant ce „  
mémoire, qu'il seroit bon de ne pas charger les membres de „  
l'Académie d'assujettissemens qui fussent trop onéreux ; mais „  
d'y faire régner une liberté qui fût honnête & capable d'ex- „  
citer ou d'entretenir l'ardeur des esprits. Il avoit dressé le „  
projet des réglemens de la manière qu'il avoit jugée la plus „  
simple, afin que l'on y pût faire des changemens & des addi- „  
tions, selon que l'usage & l'expérience y feroient remarquer „  
quelque défaut ; ou pour ne point empêcher ceux qui vou- „  
droient proposer quelque autre système de conférence, d'où „  
l'on pût retirer plus de fruit. La Reine ne fut surprise que „  
du second & du troisième article qui donnoient l'exclusion „  
aux Etrangers : & elle se douta que c'étoit un trait de la mo- „  
destie de M. Descartes , qui se fermoit à luy-même la porte „  
de cette Académie , dont elle avoit eu dessein de l'établir le „  
Directeur. L'intention de M. Descartes n'étoit pas de nuire „  
aux autres Etrangers, auxquels il n'ôtoit pas la liberté d'y as- „  
sister comme auditeurs. Mais il croyoit que c'étoit le moyen „  
de prévenir les desordres que le mélange des Etrangers avoit „  
causé dans les Académies des autres païs , & de ne donner „  
aucun ombrage aux Naturels du païs, auxquels seuls il laissoit „  
la voix de consultation & le droit de suffrage.

1650.

## CHAPITRE XXI.

*Maladie de M. Descartes. Ses exercices de piété. Eloge du Père Viogué son Confesseur. Fictions calomnieuses de diverses personnes touchant l'origine & le sujet de sa maladie. Cause véritable de sa maladie. Dieu permet que l'on confie sa santé à un Médecin qui étoit son ennemi déclaré. Soins & inquiétudes de M. & de Madame Chanut, & de la Reine de Suède. Obstination de M. Descartes à refuser la saignée pendant son transport au cerveau. Histoire des sept premiers jours de sa maladie. Il commence à connoître son mal le huitième jour, & se fait saigner : mais trop tard. Il se prépare à la mort en philosophe chrétien. Tranquillité des deux derniers jours de sa vie. Ses dernières heures. Sa mort.*

**M**onsieur Descartes après avoir quitté la Reine rapporta du Palais les premiers sentimens de la maladie qui devoit finir ses jours. Elle commença par quelques frissons, aux suites desquels il crut avoir assez bien remédié par un demi-verre d'eau-de-vie brûlée. C'étoit le premier jour de la convalescence de M. Chanut, & le quinzième de sa maladie. Le lendemain qui étoit destiné à célébrer la fête de la Purification de la Sainte Vierge dans l'hôtel de l'Ambassadeur, M. Descartes, non pour donner des exemples de piété à une maison qui en fournissoit aux autres, mais pour travailler à sa propre sanctification, s'approcha des Sacramens de la Pénitence & de l'Eucharistie par le ministère de l'Aumônier de M. l'Ambassadeur. Cét Aumônier étoit le Père François Viogué de l'ordre des Ermites de Saint Augustin, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, Missionnaire Apostolique dans les païs du Nord, qui fut ensuite Assistant François du Général de son ordre à Rome. C'étoit un homme d'une vertu solide & uniforme dans sa conduite, d'un zèle fort éclairé, mais que la prudence chrétienne & politique de M. Chanut avoit sçû modérer pour le rendre plus utile à la Religion catholique. La direction qu'il avoit de la conscience de M. Descartes depuis quatre mois, luy avoit fait découvrir

Rélat. de M.  
Belin.

Lett. M<sup>s</sup>. de  
Chanut à  
Gueffier, &c.  
Lett. M<sup>s</sup>. de  
Viog. à l'Ab-  
bé le Roy.  
Item Certific.  
de Viog.

découvrir un si bon cœur, & une ame si belle, qu'il voulut au moins pour les lumières de l'esprit, se soumettre à un homme, que la soumission parfaite à l'Eglise mettoit à ses pieds, pour reconnoître l'autorité de Jésus-Christ dans son ministre.

1650.

Lettr. M<sup>s</sup> de  
Chanut, &c.

M. Descartes ne put finir debout cette sainte journée. Il se sentit sur le soir si violemment attaqué du mal dont il avoit tâché de se garantir la veille, qu'il se vid obligé de se mettre au lit, précisément au têmes que M. Chanut avoit commencé de le quitter pour la première fois. Les symptômes de sa maladie avoient été les mêmes que ceux qui avoient précédé celle de cet Ambassadeur, & ils furent suivis d'une fièvre continuë avec une inflammation de poumon toute semblable.

L'origine de sa maladie, toute évidente qu'elle ait été à ceux qui vivoient avec luy, n'a pas laissé d'être envelopée de nuages & d'obscuritez par divers esprits broüillons, qui n'auroient pas manqué de la rendre fabuleuse, si la Vérité n'avoit dissipé de bonne heure les effets de la négligence des uns, & de la malice des autres. Parmi les premiers, quelques uns ont crû sans fondement que sa maladie avoit été le fruit des peines & des fatigues qu'il avoit eûes à revoir tous ses papiers, & à mettre sa philosophie en ordre pour satisfaire à la Reine de Suède. Quelques autres avec encore moins d'apparence l'ont rejetée sur la vieillesse de nôtre Philosophe, ou sur les incommoditez de son dernier voyage sur l'Océan septentrional. Parmi les seconds nous remarquons tant de contrariétez & de divisions, que leur confrontation seule paroît plus que suffisante pour détruire leurs calomnies. Les uns voulurent accuser les Grammairiens de la Reine d'avoir employé le poison, pour se défaire d'un homme qu'ils ne voyoient au-dessus d'eux qu'avec peine. C'est une pensée très-injurieuse à la mémoire des Sçavans qui obsédoient la Reine, qui étoient gens sans malice pour la plûpart, dont l'envie ne se déchargeoit point sur sa personne, mais sur sa philosophie. Les autres ont publié que sa maladie luy étoit venuë d'une prise excessive de vin d'Espagne qui luy avança ses jours, & qui rendit sa fin semblable à celle de Démocrite, auquel il n'avoit pû souffrir qu'on le comparât durant sa vie. Selon les fictions de quelques autres, M. Descartes voulant traiter sa goutte (qui est

Lor. Crasso  
El. d'huom.  
p. 303.

Tepelius hist.  
Phil. Cartes.  
p. 9, 10.

Sorb. lettr. &  
disc. in 1<sup>vo</sup> p.  
693.

Frommann.  
Medic. Co-  
burg. ad  
Strauss. Me-  
dic. Gieff.  
Tepel. p. 87.

un

1650.

B. Essais de  
Méd. p. 215.Sorb. ut supr.  
p. 691.  
Cle. sel. préf.  
du 1. vol. des  
lett. p. 15.La Reine de  
Suède rejetta  
toute la cause  
sur la rigueur  
de l'hiver.  
Rél. Mf. du  
P. Poisson de  
l'Oratoire.Rél. de Mess.  
Chanut, Pic-  
ques, Belin,  
de la Salle.  
& des PP.  
Viogué &  
Poisson.

un mal chimérique dont il n'eut jamais la moindre atteinte) suivant ses principes, & s'imaginant qu'elle ne venoit que faute du mouvement de la matière *sublime*, ( ces Messieurs ont voulu dire *subtile* sans doute, ) il s'échauffa le sang qu'il tâchoit de rendre plus fluide, en se gorgeant d'eau de vie. D'autres enfin ont inventé que la Reine Christine n'ayant pû entrer dans ses pensées, ni goûter ses nouvelles opinions, ne l'avoit pas beaucoup considéré; & que le chagrin qu'il en avoit conçu luy avoit tellement ferré le cœur, qu'il en contracta le mal auquel il fallut succomber. Mais toutes ces faussetez sont devenuës si manifestes par les soins de ceux qui se sont informez sérieusement de la vérité du fait, qu'on en peut dire ce que nous disons des méchantes herbes, qui naissent la nuit, qui paroissent pendant une matinée, & que la chaleur du Soleil du midi fait mourir faute de racine & d'aliment.

La véritable & unique cause de la maladie de M. Descartes a esté le partage de ses soins entre la Reine & l'Ambassadeur malade, au milieu d'une saison ennemie de son tempérament. C'est ce qu'il est aisé de comprendre sur le dérangement qu'il fut obligé de mettre au régime de vie, auquel il avoit accoutumé son corps, depuis qu'il s'étoit établi sur le pied de gouverner sa santé par luy-même. M. l'Ambassadeur remarquant dès le premier jour que la maladie de son ami étoit toute semblable à la sienne, voulut d'abord procéder à sa guérison par les routes qu'on avoit suivies pour le guérir. Mais la fièvre qui étoit interne ayant saisi d'abord M. Descartes par le cerveau, elle luy ôta la liberté d'écouter les avis salutaires de cet ami, & ne luy laissa de forces que pour résister à la volonté de tout le monde. Monsieur & Madame Chanut voyant toute leur industrie poussée à bout dès le commencement, prirent l'alarme sur l'absence du premier Médecin de la Reine, qui étoit l'intime ami de M. Descartes, & peut-être le seul capable de le gouverner en cet état. C'étoit M. du Ryer, François de nation. Il étoit né sujet du Roy d'Espagne dans la ville d'Arras : mais il avoit été élevé en France, & il s'y étoit fait Jacobin. Il s'étoit ensuite défait de son froc, & s'étoit fait Docteur en Médecine, de la faculté de Montpellier, après avoir abandonné l'Eglise Catholique. Cette infidélité ne fut point punie par la privation de ses ta-

len

1650.

lens naturels. Après les avoir employez en France avec assez de succès dans sa nouvelle profession, il avoit passé en Suède, où il étoit devenu premier Médecin de la Reine Christine. Il avoit contracté des habitudes très-particulières avec M. Chanut, lorsque celui-cy n'étoit encore que Résident à Stockholm ; & joignant ce qu'il sçavoit d'ailleurs de la Physique de M. Descartes, avec ce que ce Résident luy fit voir de sa Morale touchant le souverain Bien, il s'étoit déclaré Cartésien, avant que d'en avoir vû l'Auteur. Lorsque M. Descartes tomba malade, il étoit allé pour quelques semaines reconnoître & faire valoir un bien, que la Reine de Suède luy avoit donné dans l'Archevêché de Brême, & qui avoit fait partie du revenu des Religieuses du Monastère-neuf, ou *Nieu-munster* de la ville même, jusqu'au changement d'administration autorisé par la paix de Munster dans cet Archevêché en faveur des Suédois. Au défaut de ce premier Médecin, la Reine ordonna à celui qui suivoit, de le voir, & de le gouverner pendant toute sa maladie. C'étoit un Hollandois nommé M. *Weulles*, ennemi juré de M. Descartes dès le tems de la guerre que les Ministres & les Théologiens d'Utrecht & de Leyde luy avoient déclarée. Il s'étoit rendu l'un des plus ardens à traverser sa venue en Suède, appréhendant pour sa réputation & son crédit, sur l'opinion de ceux qui décrioient nôtre Philosophe, comme l'adversaire de la Médecine ordinaire. Et pendant les quatre mois du séjour de M. Descartes à la Cour de Suède, M. *Weulles* s'étant ligué avec quelques Péripatéticiens & quelques Grammairiens, ne s'étoit étudié qu'à luy rendre de mauvais offices, & avoit mis en usage tout ce qu'il avoit jugé capable de luy nuire. Ce Médecin sçachant ce qu'il devoit à la Reine & à l'intégrité de sa profession, alla déclarer sa commission à M. Chanut, & offrir ses services au malade, qui étoit déjà sur la fin du second jour de son mal. M. Chanut l'informa exactement de toutes choses, avec la confiance qu'il auroit eüe pour M. du Ryer. Il luy marqua qu'il n'avoit voulu prendre ni remède, ni nourriture, ni même aucune ptisanne ou autre boisson rafraîchissante, depuis le premier jour de sa maladie ; qu'il avoit presque toujours été assoupi jusqu'à la fin du second jour sans sentir son mal ; que dans les intervalles de son réveil on

Tom. I. des  
nég. de Sué-  
de, p. 309.

Relat. Ms. de  
M. Picq. &c.

Lettr. Ms. de  
Weulles à  
Guillaume  
Pison du 12.  
Février 1650.  
Lettr. Ms. de  
Chanut à Pi-  
cor, du 11.  
Fév. 1650.

Relat. de  
Picq. Bel. &c.

r 650.

Lett. Ms. de  
Weull. à Pi-  
son.Lett. Ms. de  
Chanut à Pi-  
son, &c.Weull. ut  
supr.Rélât. de la  
Salle. Rélât.  
de Picq.Weull. ibid.  
*inestum qui  
servat idem  
facit occidenti.*Lett. Ms. de  
Chanut du 11  
Février 1650.

luy avoit proposé la saignée comme un remède nécessaire ; mais qu'il l'avoit toujours refusée ne croyant avoir qu'un rhumatisme. Le troisième jour qui étoit celui auquel M. Weulles vint le voir par le commandement de la Reine, la fièvre qui n'avoit été qu'interne jusques-là, commença à faire paroître sa violence. Il ne put plus reposer ; & l'inflammation qui augmentoit toujours dans son poulmon luy causa des agitations qu'on ne put arrêter. Quoiqu'il eut refusé de voir aucuns Médecins les deux jours précédens, par la crainte de tomber entre les mains des charlatans, ou des ignorans, il consentit néanmoins par respect pour la Reine, & par complaisance pour M. Chanut que M. Weulles entrât. Après s'être entretenus pendant quelque tēms sur la nature du mal, & le genre du remède, le Médecin conclut pour la saignée : mais le malade qui n'étoit convenu de rien avec luy, s'obstina toujours à rejeter cette opération, alléguant que la saignée abrège nos jours, & qu'il avoit vécu quarante ans en santé sans la faire. Le quatrième jour se passa dans les mêmes difficultés, sans que ni M. Weulles, ni les autres Médecins, que la Reine inquiète de ce qu'on luy avoit rapporté la veille avoit envoyez, osassent se montrer. L'esprit du malade se trouvant de plus en plus embarrassé dans un cerveau qui étoit tout en feu, n'étoit plus en état de se servir de sa raison ; & dès que l'on parloit de le saigner, son aversion luy faisoit dire, *Messieurs épargnez le sang françois.* M. Weulles qui depuis quatre mois n'avoit jamais échappé une occasion de le contredire suivant la résolution qu'il avoit prise d'abord de le perdre auprès de la Reine, n'avoit pas sans doute intention de le tuer en cet état, mais aussi jura-t-il qu'il ne le guériroit pas malgré luy. Et il se peut faire que le malade mal satisfait de son peu de complaisance, l'ait dispensé de revenir ; & luy ait dit hors des intervalles de sa raison, que *s'il devoit mourir, il mourroit avec plus de contentement, s'il ne le voyoit point.* Mais M. Weulles qui s'en offensa, étoit indigne de sa profession, s'il ignoroit que les injures d'un Malade ne sont jamais des injures pour un Médecin, sur tout lorsqu'elles partent d'un transport qui se fait au cerveau.

Cependant M. Chanut voyant que le malade n'avoit pas l'esprit libre pour déférer à ses prières & à ses raisons, qui tendoient



tendoient comme celles des Médecins à luy faire tirer du sang, mouroit de déplaisir pour me servir de ses termes, de voir son pauvre amy tellement obstiné dans son erreur. » Quoiqu'il fût encore luy-même dans un tres-mauvais état, il ne laissoit pas de se traîner fort souvent à sa chambre, pour le conjurer de ne se pas croire luy-même, & de permettre qu'on le secourût tandis qu'il en étoit têmes. Mais le cerveau étant toujours occupé de la fièvre, jamais il ne se laissa vaincre; & sans vouloir s'imaginer qu'il fût aussi mal que les Médecins le jugeoient, il se contenta de dire qu'il falloit attendre *que le mal vint en maturité* pour délibérer sur leurs moyens. Durant toutes ces difficultez la Reine souffroit toujours avec impatience, & elle ne manquoit point d'envoyer deux fois le jour sçavoir des nouvelles de sa santé. Sur la fin du cinquième jour l'embrasement s'accrut tellement dans le pœumon, que la maladie fut jugée dès-lors incurable. Cependant les Médecins, que la Reine envoyoit toujours avec des ordres nouveaux, ne laissoient pas de s'assembler chez M. l'Ambassadeur: mais ils n'osoient paroître devant le malade, à cause que l'entretien de M. Weulles l'avoit irrité. C'étoit M. l'Ambassadeur & Madame sa femme qui étoient les médiateurs de l'affaire. Ils rapportoient aux Médecins l'état où il étoit, ensuite ils luy faisoient agréer le mieux qu'il leur étoit possible les remèdes que les Médecins ordonnoient. Mais sur le rapport qu'ils leur firent en dernier lieu, M. Weulles ne fit point difficulté de le condamner dès le sixième jour. Pendant tout ce têmes de transport, ceux qui l'approchoient, remarquèrent une singularité assez particulière pour un homme, que plusieurs croyoient n'avoir eû la tête remplie toute sa vie, que de Philosophie & de Mathématiques: c'est que toutes ses rêveries ne tendoient qu'à la piété, & ne regardoient que les grandeurs de Dieu, & la misère de l'homme. M. l'Ambassadeur assûra la Princesse Elizabeth, que pendant tout le têmes que la fièvre luy fit suspendre l'usage de sa raison, elle luy ôta bien le sentiment de son mal; mais qu'elle ne luy causa jamais le moindre égarement dans ses discours, tant ses rêveries étoient suivies. Sur la fin du septième jour la chaleur quitta le cerveau pour se répandre par tout le corps. Ce qui le rendit un peu plus le maître de sa tête

1650.

“

“

“

“

“

Weulles ibid.

Chanut ibid.

Clerfel. pré-  
fat. &c.  
Relat. Mss.  
du même  
Item l'êtr. Mss.  
du même,  
de Viogné à  
l'Abbé le  
Roy.  
Lett. Mss. de  
Chanut à  
la Princesse  
Eliz. du 16.  
Avril 1650.

1650.

Lettr. M<sup>s</sup> de  
Chanut à Pi-  
cot.  
Rélât de M.  
Picques.  
Rélât. de M.  
Belin.

Lettr. M<sup>s</sup>. à la  
Princ. Eliz.  
& à Picot.

de sa raison. Alors il ouvrit les yeux sur son état, & il com-  
mença pour la première fois à sentir sa fièvre au huitième jour  
de sa maladie. Il reconnut sur l'heure qu'il s'étoit trompé;  
il marqua la cause de son erreur; & il témoigna sans détour  
à Monsieur & à Madame Chanut, que la soumission qu'il a-  
voit pour les ordres de Dieu luy faisoit croire, que ce souve-  
rain arbitre de la vie & de la mort avoit permis que son es-  
prit demeurât si long-têms embarrassé dans les ténèbres, de  
peur que ses raisonnemens ne se trouvaissent pas assez con-  
formes à la volonté que le Créateur avoit de disposer de sa  
vie. Il conclut que puisque Dieu luy rendoit l'usage libre de  
sa raison, il luy permettoit par conséquent de suivre ce qu'elle  
luy dictoit, pourvû qu'il s'abstint de vouloir pénétrer trop cu-  
rieusement dans ses decrets, & de faire paroître de l'inquié-  
tude pour l'événement. C'est pourquoy il se fit saigner de son  
propre mouvement par le Chirurgien de M. l'Ambassadeur  
vers les huit heures du matin. Une heure après, lorsque  
le Médecin étoit dans la chambre de M. Chanut, & qu'ils  
consultoient ensemble sur l'état du malade, il envoya dire à  
M. Chanut qu'il souhaiteroit de réitérer la saignée, sur ce que  
M. Picques Secrétaire de l'Ambassade, & M. Belin Secré-  
taire de M. l'Ambassadeur luy avoient dit que le sang qu'on  
luy avoit tiré n'étoit que de l'huile. Le Médecin ne fit pas  
difficulté d'y consentir, quoique M. Chanut & luy jugeassent  
tous deux par la première saignée, que ce remède étoit dé-  
formais bien tardif. En effet M. Chanut étant entré incon-  
tinent après dans sa chambre trouva que ces deux saignées  
quoique très-abondantes, n'avoient rien diminué de l'ardeur  
de la fièvre. Le malade le remit sur des discours de la mort,  
comme il avoit fait la nuit précédente; & persuadé de plus  
en plus de l'inutilité de toutes sortes de remèdes, il  
souhaita qu'on fit chercher le Père Viogué le directeur de  
sa conscience, & pria qu'on ne l'entretint plus que de la  
miséricorde de Dieu, & du courage avec lequel il devoit souf-  
frir la séparation de son ame. Il attendrit & édifia par le peu  
de réflexions qu'il fit sur son état & sur celui de l'autre vie,  
toute la famille de M. l'Ambassadeur, qui s'étoit assemblée au  
tour de son lit: & après avoir renouvelé au milieu de tant  
de témoins les sentimens de reconnoissance qu'il avoit pour  
l'amitié

pour l'amitié & pour toutes les bontez de M. Chanut, il se tourna vers Madame sa femme, pour luy marquer l'étonnement où il avoit été depuis son arrivée en Suède, & la confusion où il étoit encore de la voir toujours si zélée à prévenir tous ses besoins. Aussi n'y avoit il point de soins, point de civilitez, point d'honneurs, point de bons offices, & de témoignages d'affection qu'elle ne luy eût rendu par elle-même & par les siens; & depuis sa maladie, elle avoit voulu vacquer à tout par sa présence, le servir elle-même avec assiduité, le soigner même durant les nuits avec une tendresse & une vigilance toute semblable à celle qu'elle avoit apportée auprès de M. l'Ambassadeur son mary pendant sa maladie.

L'après midy du huitième jour, six heures après la seconde saignée il s'éleva un sanglot, qui ne luy laissa plus qu'une respiration entre-coupée jusqu'au lendemain: il ne crachoit plus qu'avec difficulté; & les flegmes qu'il tiroit de sa poitrine n'étoient qu'un sang noirâtre & corrompu. Ce qui fit juger à quelques uns des Médecins, que la Reine envoyoit avec M. Weulles, que son mal étoit une pleurésie causée par l'excès du froid, qu'il avoit senti les matins, sortant de son poëlle pour aller au Palais, dans des heures où le repos & la chaleur du lit auroient été nécessaires à son corps, suivant la manière dont il l'avoit gouverné en Hollande. Sur le soir il demanda qu'on luy fit infuser du tabac dans du vin pour se procurer un vomissement. M. Weulles jugea que le remède auroit été mortel à tout homme en pareil état, dont la maladie n'auroit pas été désespérée; mais que dorénavant l'on pouvoit tout permettre à M. Descartes: après quoy il abandonna entièrement son malade. Le tempérament que l'on prit fut de tremper le vin de beaucoup d'eau, & de jetter dans le verre un morceau de tabac que l'on retira sur le champ sans le faire infuser, parce qu'on crut que c'étoit assez qu'il y laissât son odeur. La nuit suivante il entretint M. l'Ambassadeur de sentimens de Religion, & luy marqua en termes également généreux & touchans la résolution où il étoit de mourir pour obéir à Dieu, espérant qu'il agréeroit le sacrifice volontaire qu'il luy offroit pour l'expiation de toutes les fautes de sa vie. Cependant le Père Viogué, qu'il attendoit pour la réitération des Sacre-

1650.

Lettr. Ms. de  
Chanut à Pi-  
cot du 11. Fé-  
vrier 1650.

Weulles epist.  
ad G. Pison.  
&c. Lettre de  
Chanut à Pi-  
cot &c.

Lettr. de M  
Chanut à la  
Princesse Eli-  
zabeth, du 16  
Avril 1650.

1650.

Rélat. de M.  
Clerf. & de  
M. Belin.

Rél. de M.  
Belin.

Le Médecin  
Weulles parle  
de trois sai-  
gnées : mais  
M. Chanut ,  
M. Picques, &  
M. Belin af-  
fûrent qu'il  
n'y en eut que  
deux.

\* Le jour de la  
Purification  
avec M. Be-  
lin & les au-  
tres.

mens qu'il avoit reçûs le premier jour de sa maladie, & encore un mois auparavant, ne venoit pas ; & sur le minuit le malade, qui témoignoit n'avoir aucune douleur sensible, parut diminuer de connoissance. Sa vuë sembla s'éteindre à demi, & ses yeux plus ouverts qu'à l'ordinaire furent tout égarés. Quelques heures après, l'oppression de la poitrine augmenta jusqu'à luy ôter la respiration. Le matin de la neuvième journée de son mal, il dit à Schluter son valet de luy aller préparer des panets, dont il sçavoit qu'il mangeoit volontiers, parce qu'il craignoit que ses boiaux ne se rétrécissent, s'il continuoit à ne prendre que des bouillons, & s'il ne donnoit de l'occupation à l'estomac & aux viscères, pour les maintenir dans leur état. Après en avoir mangé il demeura si tranquille, que la famille de M. l'Ambassadeur commença à bien espérer pour son retour. Le malade même quoy qu'assuré par sa propre connoissance de l'arrest irrévocable prononcé sur sa vie, se persuada pendant tout le reste de la journée, qu'il pourroit durer encore un têmes assez considérable. De sorte que sur les neuf à dix heures du soir pendant que tout le monde étoit retiré de sa chambre pour le souper, il voulut se lever & demeurer quelque têmes auprès du feu avec son valet de chambre. Mais étant dans le fauteuil, il sentit l'épuisement que luy avoient causé les deux grandes saignées ; & il tomba dans une défaillance, dont il revint un moment après. Mais il parut changé entièrement, & il dit à son valet ; *Ab mon cher Schluter, c'est pour ce coup qu'il faut partir.* Schluter effrayé de ces paroles remet incontinent son Maître dans le lit, & l'on court à M. l'Ambassadeur déjà couché, & au Père Viogué Aumônier de la maison, qui n'étoit arrivé que ce soir des courses de sa Mission. Le Père monta promptement avec Madame Chanut & la famille. M. l'Ambassadeur tout convalescent & tout infirme qu'il étoit, voulut aller recueillir les dernières paroles & les soupirs de son amy. Mais il ne parloit déjà plus. Le Père Aumônier voyant qu'il n'étoit plus en état de faire sa confession de bouche, fit souvenir l'assemblée qu'il s'étoit acquité de tous les devoirs d'un Fidèle dès le premier jour de sa maladie ; \* que la souffrance de ses maux étoit une satisfaction qu'il avoit rendue à la justice de Dieu, & un accomplissement des Sacremens qu'il

qu'il avoit reçûs. Il dit ensuite à son malade que Dieu acceptoit la volonté qu'il avoit témoignée, pour réitérer les mêmes sacremens. Remarquant à ses yeux & au mouvement de sa tête, qu'il avoit l'esprit dégagé, il le pria de faire quelque signe, s'il l'entendoit encore, & s'il vouloit recevoir de luy la dernière bénédiction, car le défaut des choses nécessaires pour l'Extrême-onction ne permettoit pas qu'on luy administrât ce sacrement. Aussi-tôt le malade leva les yeux au ciel d'une manière qui toucha tous les assistans, & qui marquoit une parfaite résignation à la volonté de Dieu. Le Père luy fit les exhortations ordinaires, auxquelles il répondit à sa manière. M. l'Ambassadeur qui entendoit le langage de ses yeux, & qui pénétoit encore dans le fonds de son cœur, dit à l'Assemblée » que son amy se retiroit content de la vie, satisfait des hommes, plein de confiance en la miséricorde de Dieu, & passionné pour aller voir à découvert, & posséder une Vérité qu'il avoit recherchée toute sa vie. La bénédiction donnée, toute l'Assemblée se mit à genoux pour faire les prières des agonisans, & s'unir à celles que le Prêtre alloit faire pour la recommandation de son ame au nom de toute l'Eglise des Fidèles répandus par tout l'Univers. Elles n'étoient point achevées, que M. Descartes rendit l'esprit à son Créateur, sans mouvement, & dans une tranquillité digne de l'innocence de sa vie. Il mourut le xi jour de Février à quatre heures du matin, âgé de cinquante trois ans, dix mois, & onze jours.

1650.

Clerfel préf.  
du 1. tom.  
pag. 14.Rél. de M.  
Belin.Lett. de M.  
Chanut. à  
Elizab. & à  
Picot.

«

«

«

«

Mort de M.

XI Février

1650



1650.

## CHAPITRE XXII.

*Douleur de la Reine de Suède à la mort de M. Descartes. Elle veut le faire enterrer auprès des Rois de Suède avec une pompe convenable, & luy dresser un Mausolée de marbre. M. Chanut obtient qu'il soit enterré avec plus de simplicité, dans un cimetière, selon l'usage des Catholiques. Funérailles de M. Descartes. Qualitez des personnes qui portèrent son corps. Inventaire de ce qu'il avoit porté en Suède. Sort des Ecrits de M. Descartes. Inventaire de ce qu'il avoit laissé en Hollande. M. Chanut fait dresser sur son tombeau un Monument en forme de Pyramide quarrée. Inscriptions de cette Pyramide faites par M. Chanut.*

Relat. de M.  
Belin.

Listorp.  
specim.

Borel. vit.  
compend.

Lettre de M.  
Chanut à Pi-  
cot.

Koerkan.  
Eglise.

Holmens  
Isle.  
Riddare  
Chevaliers.

**M**R. L'Ambassadeur, quoy que préparé à cette séparation depuis deux jours par les exhortations du défunt, eût encore besoin de toute sa vertu, & de toute la pratique de sa Philosophie pour soutenir ce coup. Il envoya sur l'heure M. Belin son Secrétaire au Palais, pour avertir la Reine à son lever que M. Descartes étoit passé. Cette généreuse Princesse versa des larmes très-véritables & très-abondantes sur la perte qu'elle faisoit de son *illustre Maître*, qui est la qualité dont elle avoit coûtume de l'honorer, & de le distinguer d'avec les autres Sçavans qui l'approchoient. Elle envoya incontinent un Gentil-homme de sa maison à M. l'Ambassadeur, pour l'assurer du sensible déplaisir que luy caufoit ce funeste accident. Elle dit ensuite à M. Belin, qu'elle vouloit laisser à la Postérité un monument de la considération qu'elle avoit pour le mérite du défunt, & qu'elle luy destinoit sa sépulture dans le lieu le plus honorable du Royaume, au pied des Rois ses prédécesseurs, parmi les Seigneurs de la Cour, & les grands Officiers de la Couronne. Ce lieu n'étoit autre que *l'Eglise de l'Isle des Chevaliers*, ou des Nobles, appelée en langage du pays *Riddare Holmens Kœrkan*, où est maintenant la sépulture ordinaire des Rois de Suède de la famille Royale, & des premières maisons du Royaume. Avant que les Luthériens eussent enlevé cette Eglise aux Catholiques



Catholiques, c'étoit un couvent de Religieux de saint François appelé *Gramunk. i Kloster*, c'est à dire, *le cloître des Moines gris*. Mais depuis la prétenduë réforme des Evangéliques, elle fut convertie en paroisse pour ceux qui habitent l'Isle des Chevaliers, qui fait partie de la ville de Stockholm. M. Belin prit la liberté de répondre à la Reine, que si sa Majesté ne luy eût pas fait l'honneur de luy déclarer si expressément sa volonté, l'intention de M. l'Ambassadeur auroit été de luy demander la permission d'enterrer le corps du défunt dans le *Barnhusz*, qui étoit le cimetière de l'Hôpital des orphelins, & qui étoit situé dans le faux-bourg appelé *Nord-Malme*. On prétend que c'étoit aussi le cimetière des Etrangers, & sur tout de ceux qui n'étoient pas de la Religion du pais, comme des Catholiques, des Calvinistes, & des Sociniens; & qu'il y avoit aussi un endroit dans le même enclôt destiné pour les enfans morts avant l'usage de la raison. L'on y a bâti depuis une Eglise du titre de saint Olaus: & cette Eglise est maintenant un secours de la paroisse de sainte Claire, qui étoit du têmes des Catholiques un couvent de Religieuses de sainte Claire dans le faux-bourg du Nord. La Reine parut surprise de ce choix, & elle demanda par quel motif on vouloit mettre un mort de cette conséquence reposer parmi des Orphelins & des Enfans? M. Belin repliqua que M. l'Ambassadeur, quoique persuadé que le corps d'un Prédestiné est en sûreté par tout où il plait à Dieu de le garder pour la résurrection, auroit voulu donner aux parens & aux amis du défunt, & généralement à tous les Catholiques vivans, la consolation de voir un des membres de leur Eglise placé parmi d'autres Prédestinez, selon l'opinion ou nous sommes, que tout enfant baptisé au nom de la sainte Trinité est sauvé par les mérites de JESUS-CHRIST, lors qu'il meurt avant l'usage de sa raison au milieu des Protestans même, & des autres sociétés séparées de nous. La Reine parut goûter ce raisonnement: & sur ce que M. Belin ajouta, que M. l'Ambassadeur avoit dessein de venir après midi au Palais saluer sa Majesté, elle remit à délibérer de cette affaire avec luy.

Rélat. Ms. de  
M. Belin

M. l'Ambassadeur qui n'avoit pas encore recouvré assez

H h h \* de

1650.

Lettr. Mss. de  
Chanut à Pi-  
cot du 11. Fé-  
vrier. 1650.

\* Il étoit fils  
de Peintre, &  
il a vécu 30  
ans en Suède.

Lettr. Mss.  
ibid. & Né-  
gor. de Suède.

de forces pour écrire de sa main, dicta une longue lettre adressée à M. Picot, pour informer les amis & les parens de feu M. Descartes en France, de toutes les circonstances de sa maladie & de sa mort. Ensuite il envoya querir le sieur Valari Peintre de Mets \*, qui avoit été auparavant Frère servant, & qui s'étoit habitué à la Cour de Suède. Il luy fit mouler le visage du défunt, premièrement en cire, puis en plâtre. Il n'étoit point encore sorti depuis sa maladie, & selon le sentiment des Médecins il luy étoit dangereux de prendre l'air si-tôt. Mais le desir de se consoler avec la Reine, ( car l'on sçait qu'il étoit sur ce pied auprès d'elle, qu'il étoit son directeur, qu'il avoit sa confiance pour sa conduite intérieure, jusqu'à se voir l'unique dépositaire du secret de l'abdication de la couronne, qu'elle ne fit que quatre ans après, ) le fit aller au Palais après midy. Il obtint qu'elle luy laisseroit le choix du lieu de la sépulture qu'il avoit souhaité : mais elle voulut insister à vouloir faire les frais des funérailles, ajoutant qu'elle luy préparoit une pompe funèbre, dont la magnificence devoit servir à marquer la grandeur de la perte qu'elle faisoit dans cette mort. M. l'Ambassadeur ne crut pas que cette pompe fût à la bienséance d'un Philosophe, moins encore à celle d'un Chrétien, qui avoit vécu dans la simplicité, & dans l'indifférence pour les honneurs & les vaines apparences de ce monde. A l'égard de la dépense, il jugea qu'il étoit de la dignité de la famille de Messieurs Descartes de ne point souffrir qu'elle se fît d'ailleurs que de la bourse du défunt.

Le lendemain l'on fit le convoi sans beaucoup de cérémonies, & M. l'Ambassadeur fit en sorte qu'il ne s'y trouvât que des Catholiques Romains. Un luminaire fort modeste composé d'un petit nombre de flambeaux accompagnoit le corps, qui étoit précédé d'un seul Prêtre, pour faire les prières selon le rituel de l'Eglise Romaine par permission expresse de la Reine. Le corps enfermé dans un cercueil étoit porté par quatre personnes, qui composoient la partie la plus remarquable du convoi. La première étoit le fils aîné de M. l'Ambassadeur, qui est aujourd'huy Abbé d'Issoire, connu du Public par sa doctrine & sa piété. Il étoit âgé pour

Rél. Mss. de  
M. Belin.

V. cy-dessus  
chap. 18.

pour lors de 17 à 18 ans ; mais le second fils de M. l'Ambassadeur n'ayant que 12 à 13 ans, parut trop petit & trop foible, pour pouvoir être employé à la même cérémonie. La seconde personne étoit M. de *Saint Sandoux* \* fils de M. de Ribeyre premier Président de la Cour des Aydes de Clermont-Ferrand, âgé d'environ 16 ou 17 ans. Il fut depuis Capitaine major du Régiment des Gardes, & Maréchal de Camp des armées du Roy. On sçait avec combien de courage & de gloire il se signala au siège de Tournay en présence du Roy, qui le fit gouverneur de cette ville, où il mourut sept ou huit ans après sa prise. La troisième personne qui porta le corps de M. Descartes, fut M. *Picques* Secrétaire de l'Ambassade, qui fut depuis Résident de France en Suède, & qui est aujourd'hui Conseiller à la Cour des Aydes, où il vit en réputation de grande probité. Il étoit neveu par sa mère de M. le Vasseur Seigneur d'Etiolles intime ami de M. Descartes, & père de M. le Vasseur qui est aujourd'hui Conseiller à la Grand'-Chambre ; & il avoit été donné par cet oncle en 1645 à M. Chanut pour l'accompagner en Suède. La quatrième étoit M. *Belin* Secrétaire de l'Ambassadeur, qui depuis son retour de Suède a acheté une charge de Trésorier de France. Il est frère de M. Belin Conseiller au Châtelet ; & sa charité l'ayant fait dévouer au service des pauvres de JESUS-CHRIST, il se trouve aujourd'hui le directeur de la plûpart des hôpitaux de Paris.

Le jour d'après les funérailles, qui étoit le treizième de Février, la Reine de Suède, à la prière de M. l'Ambassadeur, qui n'étoit pas bien aisé que l'Inventaire des choses qui avoient appartenu au défunt se fît par luy seul, & moins encore que les Officiers de justice y travaillassent dans son hôtel, envoya le premier Gentil-homme de sa Chambre, pour y être présent au nom de sa Majesté. C'étoit le sieur Erric Sparre Baron de Croneberg, Seigneur de Haffnenne, & Dudderae, Président de la Cour de Justice d'Abo en Finlande. Les personnes qui assistèrent à cet Inventaire outre l'Ambassadeur de France & ce Seigneur Suédois, furent le Père Viogué, M. Picques, & Henry Schluter valet de chambre du défunt. Les hardes & toute la garderobbe fu-

H h h ij \* rent

1650.

\* Il étoit frère de M. le prém. Président de la Cour des Aydes de Clermont ; & cousin germain de M. de Ribeyre Conseiller d'Etat.

Lettre. M<sup>ss</sup>. de M. Chanut.

1650.

V. l'Inventaire de M. Desc.

M. Chanut renvoya à la Princesse Elizabeth les lettres qu'elle avoit écrites à M. Descartes. Et cette Princesse ne voulut point permettre qu'on en imprimât aucune avec celles de M. Descartes.

V. cy-dessus chap. 19. à la fin.

rent données d'un commun consentement à ce fidelle & affectionné serviteur, que rien n'étoit capable de consoler de la perte d'un si bon Maître, dont la considération n'a pas laissé quelques années après de luy faire une belle fortune. Le lendemain se fit la visite du coffre, des papiers, & des écrits du défunt. Le peu de livres qui s'étoient trouvez par l'Inventaire de la veille, & les papiers concernant les affaires domestiques, furent mis à l'écart, pour être rendus à ses héritiers. Mais pour les écrits concernant les sciences, M. l'Ambassadeur les prit sous sa protection particulière. Il les repassa à son loisir : & la propriété luy en ayant été abandonnée par ceux à qui elle pouvoit appartenir, il en fit un présent quelque tēms après à M. Clerfeliier son beau-frère, comme d'une succession inestimable qu'il substituoit à la Postérité après luy. Mais pour le mettre en possession de ce trésor, il fallut attendre que M. l'Ambassadeur fist transporter son bagage en France. Ce qui n'arriva qu'en 1653. L'équipage étant venu par mer jusqu'à Roüen fut déchargé dans un bateau pour être conduit à Paris. Mais le bateau périt à l'approche de cette ville près du port de l'Ecole. Les écrits de M. Descartes, qui étoient renfermez dans une caisse séparée, se trouvèrent enveloppez dans ce malheur. Ils furent trois jours au fonds de l'eau, au bout de quels Dieu permit qu'on les retrouvât à quelque distance de l'endroit du naufrage. Cét accident fit que l'on fut obligé d'étendre tous ces papiers dans diverses chambres pour les faire sécher. Ce qui ne put se faire sans beaucoup de confusion, sur tout entre les mains de quelques domestiques, qui n'avoient pas l'intelligence de leur Maître pour en conserver la suite & l'arrangement. Ce désordre s'est trouvé plus sensible dans les lettres de M. Descartes que dans le reste de ses écrits : & nous avons remarqué ailleurs ce qu'il en a coûté à M. Clerfeliier pour tâcher d'y remédier.

Le quatrième de Mars suivant l'on fit aussi l'Inventaire de tout ce que M. Descartes avoit laissé en Hollande avant son départ pour la Suède. Le tout consistoit en une malle, qu'il avoit mise en dépôt à Leyde chez son ami M. de Hooghelande Gentil-homme Catholique. La malle fut ouverte à la réquisition

réquisition de M. Van-Sureck Seigneur de Berghen\* créancier du défunt, par devant un Notaire public pour la Cour provinciale de Hollande nommé François Doude admis sur la nomination des Magistrats de la ville de Leyde, en présence de M. de Hooghelande & de trois témoins, qui étoient M. de la Voyette <sup>1</sup> Gentil-homme François; M. Schooten <sup>2</sup> Professeur des Mathématiques dans l'Université, & M. de Ræi <sup>3</sup> Docteur en Médecine & en Philosophie. M. de Berghen y trouva tous les actes de reconnaissance en bonne forme, pour se faire payer de tout ce qui luy étoit dû par M. l'Abbé Picot, & par les parens & autres débiteurs du défunt en Bretagne. Il se rencontra aussi parmi divers livres & papiers, quelques écrits, & quelques lettres de M. Descartes ramassées en un paquet. Mais nous aurions souhaité le dés-intéressement de M. Chanut, ou le zèle de M. Clerfelier, à ceux qui se sont rendus les maîtres de ces écrits; & il faut espérer que la justice qu'ils doivent à l'amitié de M. Descartes leur fera restituer au Public un bien qu'il est en droit de leur redemander.

1650.

Antoine Studler.

- 1 Louis.  
2 François.  
3 Jean.

Le dessein qu'avoit eu M. Chanut de dresser un monument à la mémoire de son ami ne put s'exécuter qu'au mois de May suivant. La Reine luy avoit fait l'honneur de luy dire qu'elle vouloit luy faire à ses dépens un beau Mausolée de marbre: & ce n'est peut-être que sur cette intention que le sieur Zuerius Boxhornius a crû qu'on luy avoit effectivement érigé un monument de cette matière. Mais M. Chanut jugea que par provision il seroit toujours mieux de dresser un simple tombeau sur la fosse du défunt. Il le fit faire de la figure quarrée en long, de pierre cimentée, dont les quatre faces étoient lambrissées en dehors avec des planches de bois uni. La pyramide (c'est le terme impropre dont on a voulu qualifier ce tombeau) étoit haute de huit pieds & demi, large de quatre, & longue de sept & demi. Elle fut posée sur une base de pierre de taille, qui avançoit d'environ quatre pouces, & qui s'élevoit de terre à trois pieds de haut. Elle étoit couverte d'une seule pierre, qui en faisoit la corniche & le chapiteau, qui étoit épaisse d'un pied & demi, longue de huit, & large de quatre & demi. De sorte que le monu-

Lettr. M<sup>c</sup>. de  
M. Chanut  
à M. Descartes  
de la Bre-  
tallière & à  
Picot en 1650.

V. l'Epitaphe  
faite par Box-  
hornius.

Borel Vit.  
Compend.  
pag. 15. &c.

1650.

ment achevé paroissoit avoir treize pieds de hauteur. Les quatre faces de la pyramide furent couvertes d'une grosse toile blanche cirée, que l'on fit peindre à trois couches; & l'on y fit écrire par le même Peintre les belles Inscriptions qui composoient toute l'Épitaphe, dont M. l'Ambassadeur avoit voulu honorer le défunt.

En voicy la représentation qui mérite d'être conservée à l'abri des vents & des pluyes, qui n'ont pas assez respecté ce monument exposé à leurs injures au milieu d'un cimetière.





Face de devant

D. O. M.

Regnante Christina,  
Gustavi primi Pronepte,  
Magnæ Filiâ,  
Avorum inceptis, Pablaque terminos  
Victorius novis promovente,  
Pacem demum armis quasitam  
Artibus ornante,  
Accitis undique terrarum  
Sapientia Magistris,  
Ipâ in exemplum futurâ,  
Renatus Des-Cartes  
Ex Eremita Philosophicâ  
In lucem et ornamentum Aula  
Vocatus,  
Post quartum mentem morbo interit  
Et sub hoc lapide  
Mortalitatem reliquit,  
Anno Christi MDCL.  
Vite sue LIV.

Costé gauche

Renatus Des-Cartes, Perronij Dominus &c  
Ex antiquâ et nobili inter Armoricos et Pictonas gente  
In Galliâ natus;  
Acceptâ, quantacumque in Scholis tradebatur, eruditione  
Expectatione sua votisque minore,  
Ad militiam per Germaniam et Pannoniam Adolescens profectus,  
Et in otiosis hibernis Naturæ mysteria componens cû legibus Matheseos,  
Vtriusque arcana eâdem clavis reserari posse  
Ausus est sperare:  
Et omissis Fortuitorium Studiis,  
In Villula solitarius prope Egmondam in Hollandiâ  
Assiduâ viginti circiter annorum meditatione, auso potitus est  
Hinc orbe toto celeberrimus,  
A Rege suo conditionibus honorificis evocatus  
Redierat ad Contemplationis delicias.  
Vnde avulsus admiratione Maximæ Reginae  
Quæ, quidquid ubique excelluit, suum fecit,  
Gratissimus advenit; serio est auditus; et defletus obiit.

Echelle

Face de l'urne

Côté droit

Christianissimi Regis  
Ludovici XIV.

Ludovici Justii Filij

Henrici Magni Nepotis

Annæ Austriacæ

Optimæ Prudentissimæ Fortissimæ  
ReginæAnnos et regnum Filij regente,  
Legatus ordinis Petrus ChanutHoc Monumentum  
Ad gloriam Dei bonorum omniumDatoris,  
Gallici nominis honorem,Perpetuam memoriam Amicis charissimis  
Renati Des-CartesPoni curavit,  
Anno VII ab ætate Ludovici Justii

Noverint Posterì

Qualis Vixerit Renatus Des - Cartes.

Ut cujus doctrinam olim suspicient, mores imitentur.

Post instauratam à fundamentis Philosophiam,

Apertam ad penetralia Naturæ Mortalibus Viam

Novam, Certam, Solidam,

Hoc unum reliquit incertum

Major in eo modestia esset, an Scientia?

Quæ vera scivit, verecunde affirmavit.

Falsa non contentionibus sed vero admoto refutavit.

Nullius Antiquorum obtrectator, nemini Viventium gravis,

Invidorum Criminationes purgavit innocentia morum.

Injuriarum negligens; Amicitia tenax.

Quod summum tandem est,

Ita per Creaturarum gradus ad Creatorem est conatus,

Ut opportunus Christo Gratia Auctori, in avida Religione quiesceret.

I nunc Viator, et Cogita

Quanta fuerit Christina, &amp; qualis Aula,

Cui Mores isti placuerunt.



On ne s'intéressoit pas moins en Hollande qu'en Suède à la gloire du défunt : & il étoit bien juste, qu'un país, qu'il avoit honoré d'un si long séjour, en conservât la mémoire sur quelque monument, dont la durée pût en avertir la Postérité la plus reculée. Ce fut dans cette intention qu'on luy fit frapper une Médaille, qui se garde dans les principaux cabinets de l'Europe ; & que j'ay cru devoir représenter icy pour la satisfaction des lecteurs, qui ne pourront pas la voir ailleurs.



Le revers ne comprend autre chose que des éloges exprimés en Flamand, & qu'il sera aisé à ceux qui n'entendent pas cette langue de deviner à la vûë du soleil que l'on a gravé au dessus, & du globe terrestre qui se trouve au dessous.



1650.

1654.

## CHAPITRE XXIII.

*Conversion de la Reine de Suède, qui en attribua la gloire après Dieu à M. Descartes. On fit la translation de ses os en France seize ou dix-sept ans après sa mort par les soins de M. d'Alibert. On les déposa dans l'Eglise de Sainte Gèneviève du Mont à Paris, où on luy fit un service solennel avec une magnificence excessive. On luy dressa un monument de marbre très-simple & très-moderne, mais orné d'une Epitaphe glorieuse à sa mémoire.*

**L**A Reine de Suède privée de la présence corporelle de celui qu'elle appelloit son Maître, & que Dieu avoit laissé auprès d'elle autant de têmes qu'il étoit nécessaire, pour jeter dans son cœur les semences des desseins héroïques, qu'elle exécuta depuis avec l'admiration de l'Univers, ne cherchoit plus de consolation que dans les entretiens spirituels qu'elle pouvoit avoir avec son esprit. Cét esprit qui la conduisoit encore après la mort du Philosophe, résidoit moins dans ses œuvres imprimées, que dans certains petits mémoires secrets qu'il luy avoit dressés pour luy apprendre la manière de vivre heureuse devant Dieu & devant les hommes, & dans les conversations particulières de M. Chanut, qui avoit tellement étudié l'esprit & le cœur de son ami, qu'il étoit capable de représenter l'un & l'autre à cette Princesse. Il fallut un espace de quatre ans à sa prudence, pour trouver tous les ménagemens nécessaires, tant auprès de ses sujets qu'à l'égard d'elle-même. Ces précieuses semences, que le Seigneur avoit benies, que nulles épines, nulles tempêtes n'avoient pû étouffer, produisirent enfin leur fruit au mois de Juin de l'an 1654 : & la Reine aimée & adorée de ses sujets, maîtresse paisible & absolue d'un Royaume très-florissant, par un exemple inouï aux siècles, voulut descendre de son trône, & sortir de son païs, pour venir se soumettre à la Foy catholique, & mener une vie privée dans le sein de l'Eglise Romaine. Sa générosité n'a pû souffrir que nous ignorassions, que M. Descartes après Dieu avoit été le principal auteur avec M. Chanut, d'une  
résolution



réolution si héroïque. Voicy les termes auxquels sa Majesté voulut s'en expliquer douze ans après par un certificat signé de sa main, qu'elle donna en faveur du premier. *Nous certifions même par ces présentes que ledit sieur Descartes a beaucoup contribué à notre glorieuse conversion : & que la Providence de Dieu s'est servie de luy & de son illustre ami le sieur Chanut pour nous en donner les premières lumières, que sa grace & sa miséricorde achevèrent après ; & pour nous faire embrasser les vérités de la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine.* La Reine fut bien aise de donner ce témoignage au Public, afin de le faire passer à la Postérité, parce qu'il s'agissoit de protester solennellement en faveur de la Vérité. Mais dans ses conversations particulières, où l'on sçait qu'elle affectoit de parler toujours fort froidement de ceux qu'elle estimoit le plus, sur tout depuis qu'elle eût fixé sa demeure en Italie, elle se contentoit de déclarer que *la facilité, avec laquelle elle s'étoit rendue à plusieurs difficultés, qui l'éloignoient auparavant de la Religion des Catholiques, étoit due à certaines choses qu'elle avoit ouï dire à M. Descartes.*

1654.  
1666.

Certif. de  
la Reine de  
Suède.

Poiss. Rélât.  
M. de son  
entret. avec  
la Reine de  
Suède à Ro-  
me en 1677.

Cependant les amis du défunt ne pouvoient souffrir qu'avec chagrin que son corps demeurât ainsi dans une terre étrangère, où il ne leur étoit point libre de chanter les Cantiques du Seigneur, & d'offrir leurs vœux au ciel sur son tombeau. Depuis la retraite de la Reine, personne ne s'intéressoit plus à la garde de ce précieux dépôt, & son sépulcre ne servoit plus que de spectacle à la curiosité des Voyageurs & des Sçavans. Personne ne parut alors plus intelligent pour pénétrer le fonds du cœur de ces affligez, & pour expliquer leurs soupirs, que Monsieur d'Alibert<sup>1</sup> Trésorier général de France ; & personne ne se trouva peut-être plus en état que luy de satisfaire à leurs desirs. Il avoit été luy-même l'un des amis particuliers de M. Descartes ; & le croyant le plus propre des hommes à rendre utile au Public une partie des grandes richesses que la Providence luy avoit confiées, il avoit osé le tenter plus d'une fois de la même manière dont Alexandre tenta autrefois un Philosophe. M. Descartes s'en étoit toujours défendu avec autant de force, quoy qu'avec moins de faste que Diogène. Mais pour accorder quelque chose aux généreux desseins que M. d'Alibert avoit

Lettre. & Ré-  
lat. M. de  
Chaff. & de  
Pomp.

1 Pierre.

1654.  
1666.

---

de faire quelques sacrifices de ses biens propres pour l'utilité publique du genre humain, il luy avoit persuadé de faire de loüables établissemens dans Paris pour perfectionner les arts. Ses conseils alloient à faire bâtir dans le collège Royal & dans d'autres lieux qu'on auroit consacrez au Public diverses grandes salles pour les artisans ; à destiner chaque salle pour chaque corps de métier ; à joindre à chaque salle un cabinet rempli de tous les instrumens mécaniques nécessaires ou utiles aux arts qu'on y devoit enseigner ; à faire des fonds suffisans, non seulement pour fournir aux dépenses que demanderoient les expériences, mais encore pour entretenir des Maîtres ou Professeurs, dont le nombre auroit été égal à celui des arts qu'on y auroit enseignez. Ces Professeurs devoient être habiles en Mathématiques & en Physique, afin de pouvoir répondre à toutes les questions des Artisans, leur rendre raison de toutes choses, & leur donner du jour pour faire de nouvelles découvertes dans les arts. Ils ne devoient faire leurs leçons publiques que les Fêtes & les Dimanches après vêpres, pour donner lieu à tous les gens de métier de s'y trouver, sans faire tort aux heures de leur travail : & M. Descartes qui avoit proposé cet expédient, supposant l'agrément de la Cour & de M. l'Archevêque, l'avoit regardé comme un moyen très-propre à les retirer de la débauche, qui leur est si ordinaire aux jours de fêtes. La résolution de ces grands desseins avoit été prise par M. d'Alibert au dernier voyage de M. Descartes à Paris ; & l'exécution en avoit été remise à son retour de Suède, d'où il avoit fait espérer qu'il reviendrait s'établir à Paris, dès que la ville seroit pacifiée. Mais sa mort ayant renversé tous ces beaux projets, M. d'Aliberts'étoit presque toujours trouvé distrait par les affaires, qui l'occupèrent, jusqu'à ce que les regrets des autres amis de M. Descartes réveillèrent en luy le souvenir de ses généreux desseins, & luy firent naître la pensée de faire quelque chose d'éclatant pour la mémoire de cet illustre Défunt.

Voyant donc M. Chanut sorti de ce monde, il ne crut personne plus en état que luy-même de faire réussir la résolution qu'ils avoient prise en 1666, de faire transporter le corps du Philosophe en France. Il se chargea seul de la conduite de l'affaire, & son cœur ne put souffrir même, que personne, autre

autre que luy, parlât de contribuer aux frais de cette longue & difficile exécution. Les premiers avis de leurs délibérations n'alloient d'abord qu'à rétablir le tombeau du défunt, & à luy faire ériger en Suède un monument de marbre pareil à celuy dont la Reine Christine avoit eu le dessein. M. d'Alibert avoit écrit dès l'année précédente à M. le Chevalier de Terlon pour lors Ambassadeur de France en Suède, pour le sonder sur ce point, & sçavoir s'il voudroit se charger de l'entreprise. Cét Ambassadeur fut ravi d'avoir une occasion de témoigner le zèle & la vénération qu'il avoit pour la mémoire & la réputation d'une personne, dont il estimoit infiniment la doctrine. Il manda à M. d'Alibert qu'il acceptoit la commission avec joye, & qu'outre le monument de marbre qui seroit superbe, il feroit faire un buste de bronze, & un autre de pierre de taille, sur le tableau que la Reine Christine en avoit fait tirer après sa mort : & qu'il feroit mettre les deux bustes sur la pyramide de l'ancien tombeau que M. Chanut avoit fait dresser, après qu'il l'auroit fait raccommoder. Il communiqua ensuite ce grand dessein à un sçavant & illustre François qui se trouvoit à Stockholm, & qui avoit été aussi à la Reine Christine en qualité d'homme de Lettres. Cét homme loüa le dessein : mais il représenta à l'Ambassadeur, qu'il seroit encore plus glorieux pour la mémoire du grand Philosophe, & pour la nation des François, de transporter son corps, tel qu'on le trouveroit, en France ; & de le placer dans une des Eglises de la capitale du Royaume, où toute l'Europe l'iroit voir : au lieu qu'il seroit toujours *incognito* dans un coin du Nord, où étoit son tombeau. M. le Chevalier de Terlon étant entré dans ce sentiment, proposa la chose à M. d'Alibert, & M. d'Alibert aux principaux Cartésiens, qui embrassèrent cet expédient comme une bonne fortune, qu'ils avoient toujours désirée ardemment, mais qu'ils n'avoient osé espérer comme une chose de trop difficile acquisition. M. d'Alibert se picqua d'honneur, pour faire voir que l'exécution de cette affaire ne luy seroit point difficile : & il récrivit vers le commencement de l'Avent à M. l'Ambassadeur, pour le prier de faire lever le corps de M. Descartes, & de l'envoyer en France suivant les moyens qu'il luy en facilitoit. M. le Chevalier de Terlon

1666.

Lettres Mss.  
du Chevalier  
de Terlon à M.  
d'Alibert du  
27. Juillet  
1665.  
Du 23. Sep-  
tembre. Du 3.  
Octobre. Du  
10 Octobre.  
de la même  
année.

Lettr. du 10.  
d'Octobre.

1666.

\* Il avoit épousé sa tante.

\* Jacques de la Gardie.

Lettr. Mss. de Terlon à d'A-  
libert du 30.  
Décembre  
1665. du 20.  
Mars 1666.  
du 1. May  
1666.

Mém. Mss. de  
Monsieur de  
Pomponne,  
&c.

étoit sur le point de partir de Suède pour aller Ambassadeur en Danemarck, lors qu'il reçut cette lettre ; & il ne fut point fâché de signaler sa sortie par une action de cet éclat , qui devoit trouver un jour sa place dans l'histoire. Ayant reçu le consentement du Roy de Suède par écrit , il demanda permission de faire lever le corps au Gouverneur de Stockholm, & à la Régence de la ville , puis au grand Chancelier du Royaume, qui étoit pour lors le Comte Magnus-Gabriel de la Gardie oncle \* du Roy Charles XI, fils du Connétable \* & grand Général de Suède, & petit fils de Pontus de la Gardie Gentil-homme François. M. le Chevalier de Terlon après avoir payé les droits à l'Evêque , aux Prêtres Luthériens, & aux Fossoyeurs, marcha en plein jour avec toute sa famille au cimetière du Nord-Malme, accompagné de Monsieur de Pomponne , qui étoit nouvellement arrivé de France pour luy succéder dans son Ambassade de Suède, & qui avoit souhaité d'assister à la cérémonie. Elle fut faite malgré les murmures des Sçavans du pais le premier jour de May de l'an 1666 par l'Aumônier de M. de Terlon, qui fit conduire & déposer le corps dans la Chapelle de son hôtel , où l'on fit un procez verbal de tout ce qui s'étoit passé. Il eut soin même de faire réparer la pyramide du tombeau en la manière que M. Chanut l'avoit fait dresser, & il fit retracer les Inscriptions latines que cet ami de M. Descartes avoit composées, & que les vents & les pluies avoient fort mal traitées depuis ce têmes-là. M. de Terlon songeant à la commodité du transport, avoit fait faire un cercueil de cuivre, long de deux pieds & demi seulement , parce qu'il se doutoit que le crane & les os du défunt seroient détachés, & qu'on pourroit les ranger les uns sur les autres sans indécence. L'on renferma les os couchez sur les cendres dans ce nouveau cercueil avec de nouvelles cérémonies & quelques prières : mais l'on ne put refuser à M. le Chevalier de Terlon un des ossemens de la main, qui avoit servi d'instrument aux écrits immortels du Défunt, & qu'il avoit religieusement demandé à l'Assemblée, qui composoit presque toute l'Eglise catholique de Suède, en témoignage du zèle qu'il avoit pour conserver la mémoire de M. Descartes. On dressa un nouveau procez verbal, que l'on

l'on mit avec le premier dans le cercueil, que l'on jugea à propos de sceller & d'enchaîner dans de fortes barres de fer : après quoy on le fit embaler ; & M. l'Ambassadeur le garda dans son anti-chambre jusqu'au jour du départ. Le sieur de l'Epine Maître d'Hôtel de Monsieur de Chassan, qui étoit resté à Stockholm lorsque son Maître en étoit parti pour revenir à Paris, s'offrit pour conduire le corps en France, soit de son propre mouvement, soit comme commissionnaire de son Maître & de M. d'Alibert. M. le Chevalier de Terlon qui connoissoit le sieur de l'Epine pour un homme sûr & intelligent, ne fit point difficulté de luy confier le dépôt : mais il voulut luy joindre l'un de ses valets de chambre nommé le sieur du Rocher, serviteur d'un zèle & d'une fidélité éprouvée, pour luy rendre conte de tout ce qui se feroit passé. Dès que le funébre équipage fut embarqué \* au port de Stockholm, M. le Chevalier de Terlon qui devoit le suivre de près jusqu'à Coppenhague, d'où il alloit l'envoyer par terre, écrivit à M. d'Alibert pour luy donner avis de toutes choses. Celuy-cy en donna la nouvelle aux principaux Cartésiens de Paris, qui employèrent leurs amis, & sur tout le Résident de France à Hambourg, pour obtenir de la Reine de Suède un certificat de la catholicité de M. Descartes, contre certains restes de l'Envie, que la Vérité & la Justice n'avoient point encore pû étouffer depuis dix-sept ans. M. Clerfeliér & l'Abbé Picot se chargèrent d'écrire en particulier au Père Viogué Assistant François du Général des Augustins à Rome, qui avoit gouverné la conscience de M. Descartes en Suède, afin de luy faire donner de son côté un Certificat de ce qu'il en avoit connu par luy-même. Ce ne fut point sans difficulté que le corps put arriver à Coppenhague, à cause des scrupules superstitieux des matelots, qui par de sottes traditions avoient appris de leurs semblables que le transport des corps morts leur étoit de malheureux augure. M. le Chevalier de Terlon en partant de Stockholm pour Coppenhague, où il devoit rester Ambassadeur auprès du Roy de Danemarck, écrivit au Roy son maître, pour l'informer de tout ce qu'il avoit fait, & de ce qu'il avoit à faire encore touchant le corps de M. Descartes. Il marqua en peu de mots à Sa Majesté quel étoit le mérite de cet illustre Sujet,

1666.

1667.

Lettr. M<sup>s</sup>. de  
Terlon du 19  
Juin 1666.  
& rél. M<sup>s</sup>.  
de Chassan.

\* En Juin  
1666.

Lettr. M<sup>s</sup>.

Lettr. du P.  
Viogué du 10<sup>e</sup>  
May 1667.

1666.

1667.

Lettr. M<sup>s</sup>. de  
Terlon du 1.  
may 1666.

Lettr. du 19  
Juin 1666.

Lettr. du 2.  
d'Octobre  
1666.

Lettr. du 5.  
d'Octobre  
1666.

Lettr. du 25.  
Déc. 1666.

Rél. M<sup>s</sup>. de  
M. Haque-  
seau.

qui faisoit une partie de la gloire de son Royaume, & la supplia de vouloir luy faire connoître sa volonté. Le Roy luy fit l'honneur d'approuver ce qu'il avoit fait, & luy envoya les ordres nécessaires pour faire faire le transport du corps par son autorité royale. Le corps fut trois mois entiers à Coppenhague sous l'inspection de M. le Chevalier de Terlon, qui prit toutes les mesures nécessaires pour la sûreté des passages. Il luy donna la forme d'un balot de ses hardes, qu'il devoit envoyer sous le sceau de ses armes, afin de prévenir tous les scrupules, & les effets de la superstition des peuples étrangers. Il en marqua la route par terre, pour éviter les hazards de la navigation; assuré sur tout que si ce précieux dépôt venoit à tomber entre les mains des Anglois, parmi lesquels M. Descartes avoit déjà une infinité d'Adorateurs, ils auroient refusé de le rendre; & luy auroient élevé un magnifique Mausolée dans leur pais, sous prétexte de dresser un temple à sa Philosophie. Ayant reçu les ordres du Roy, il écrivit à M. de Lionne & à M. Colbert, pour les leur faire sçavoir, afin qu'ils ordonnassent aux Doüannes de ne point ouvrir le balot. Enfin, il fit partir le corps de Coppenhague le second jour d'Octobre de l'an 1666, sous la direction du sieur de l'Epine, & du sieur du Rocher, auquel il donna une lettre pour M. d'Alibert. Trois jours après il luy récrivit par l'ordinaire, pour en publier la nouvelle dans Paris, & l'insérer dans les Gazettes. Mais il demanda pour reconnaissance de ses soins, qu'on ajoutât à l'inscription du tombeau que ce *transport* *avoit été fait sous Louis XIV par le Chevalier de Terlon son Ambassadeur*. Les sieurs de l'Epine & du Rocher traversèrent à longues journées la Juthlande, la basse Allemagne, la Hollande, & la Flandre en toute sûreté, jusqu'à ce qu'étant arrivez à Péronne en Picardie, ils furent arrêtez par les Doüanniers, comme introducteurs de quelque marchandise de contrebande. Rien ne leur parut dans tout leur voyage plus embarrassant que cette exactitude aveugle des Commis; & quoy qu'ils alléguassent de par le Roy, & au nom de M. Colbert pour M. l'Ambassadeur, ils ne purent s'en garantir, qu'en souffrant que l'on rompît le sceau de M. l'Ambassadeur, & que l'on ouvrit la caisse de cuivre, dont ils prirent acte en présence de témoins suffisans.



Le corps étant enfin arrivé à Paris vers le commencement du mois de Janvier de l'année suivante fut porté chez M. d'Alibert, & quelques jours après il fut mis en dépôt sans cérémonie dans une Chapelle de l'Eglise de saint Paul : & l'on délibéra aussi-tôt du lieu de la sepulture, & des circonstances dont on accompagneroit la cérémonie. L'on jetta les yeux sur l'Eglise de sainte GENEVIÈVE du Mont, que l'on ne regardoit pas moins comme le sanctuaire des Sciences, que comme celui de la Religion. On souhaitoit d'exposer ce corps à toute la France sur le lieu le plus élevé de la capitale, & sur le sommet de la première Université du Royaume, afin que les dépouilles de la mortalité de ce grand Philosophe pussent servir de trophée à la Vérité éternelle, que son esprit avoit recherchée sur la terre, & que son ame possédoit en l'autre monde, autant qu'il étoit permis de l'espérer de la miséricorde de Dieu. L'Abbé de sainte GENEVIÈVE Général de la Congrégation, qui étoit alors le Révérendissime P. François Blanchard, reçut la proposition qu'on luy en fit avec plaisir, & tous les Religieux de la maison n'eurent qu'une voix pour y consentir. Le Père l'Allemand Chancelier de l'Université, célèbre par divers ouvrages de piété, dont le Public fera long-têms ses délices, fut choisi pour composer l'oraison funèbre, & M. Clerfelier luy fournit les mémoires nécessaires pour y réussir. D'un autre côté, M. Foucher Chanoine de Dijon, demeurant pour lors à Paris, s'étoit chargé d'en faire encore une autre à la prière de M. Rohault, pour être prononcée en un autre lieu, dont on devoit convenir dans la suite. Messieurs de sainte GENEVIÈVE voulurent bien prendre tous les soins de l'appareil funèbre qui regardoit la décoration de leur Eglise, & M. d'Alibert convint avec eux des moyens de faire la chose avec un éclat & une magnificence à laquelle on n'eût rien à désirer.

Toutes choses étant préparées pour le xxiv jour de Juin, la pompe funèbre partit de la rue Beau-treillis, où demouroit M. d'Alibert, après le Soleil couché, pour se rendre à l'Eglise de saint Paul, d'où l'on devoit lever le corps. Elle étoit composée du Clergé de cette grande Paroisse, d'un nombre très-grand de Pauvres revêtus de neuf au nom du Défunt portant des torches & des flambeaux, & d'une longue suite

1666.

1667.

Lettre. M<sup>l</sup>. de  
Clerf. au P.  
l'Allemand du  
16. Mars  
1667.  
Ephémérid.  
imprim. de  
l'Abbaté de  
Ste GENEVIÈVE,  
& de la  
Congrégat.  
du 1. Février  
1668.

Registre des  
Jurez Crieurs  
du Samedi  
25. Juin 1667,

1667.

Entre deux  
confession-  
naux.

Lett. Mf. de  
Clerf. au P.  
l'Allemand du  
16. Mars  
1667.

Item, Mém.  
Mf. de Clerf.

suite de carosses remplis de personnes de la première qualité, de tous les amis du Philosophe qui restoient à Paris, & d'une foule de ses Sectateurs, qui n'avoient jamais eû l'honneur de le connoître. Elle arriva devant l'Eglise de sainte Geneviève peu de têmes après les matines de la Communauté. L'Abbé revêtu des habits pontificaux, la mitre sur la tête, & la croix à la main, accompagné de tous les Chanoines réguliers, portant chacun le cierge, alla recevoir le corps à la porte de l'Eglise, & le conduisit dans le Chœur, où l'on chanta solennellement les Vêpres des Morts. L'industrie des Pères de sainte Geneviève pour l'appareil funébre, & pour tout le cérémonial Ecclésiastique, qui est toujours fort majestueux parmi les Chanoines réguliers, enchérit encore beaucoup au-dessus de tout ce que l'imagination du généreux M. d'Alibert avoit pû leur suggérer : & depuis la mort du Cardinal de la Roche-Foucaut Réformateur de leur Ordre, l'on ne se souvenoit point d'avoir rien vû de plus pompeux dans leur Eglise. Les prières finies, l'on porta le cercueil au côté méridional de la nef, & on le posa contre la muraille dans un caveau qui luy avoit été destiné, entre la chapelle du titre de sainte Geneviève, & celle du titre de saint François. La grosse sonnerie qui se fit entendre par toute la Ville, dans le têmes que tous les bruits du jour commençoient à céder au silence de la nuit, excita la curiosité ou la dévotion d'une infinité de monde, qui accourut à l'Eglise le lendemain, qui étoit un samedi, auquel on avoit remis le service : ce qui produisit une foule d'assistans beaucoup plus grande que celle de la veille. Mais à travers de tout cet appareil il vint un ordre de la Cour portant deffense de prononcer publiquement l'Oraison funébre. Il fut reçu avec respect, & fut exécuté avec autant de soumission, que s'il n'eût pas été surpris. Dès le mois de Mars, lorsque la pièce n'étoit encore qu'ébauchée sur le papier du P. l'Allemand, l'on avoit reçu quelque avis, que parmi la foule des auditeurs qui seroient ravis d'entendre prononcer cette Oraison, il se glisseroit infailliblement quelques censeurs malintentionnez, qui pourroient en faire un mauvais usage. La crainte parut assez bien fondée à M. Clerfelier, qui jugea qu'on devoit en continuer la composition, mais s'abstenir de la prononcer en Public. Le P. l'Allemand charmé de la beauté

1667.

beauté de son sujet, n'avoit pas laissé de se préparer dans la suite, à la persuasion de ceux qui prenoient cette crainte pour une terreur panique. Mais l'événement fit connoître tout à propos que M. Clerfelier avoit conseillé le meilleur parti. Cependant on fit le service solennel avec la même magnificence que la veille. Le Révérendissime Général Abbé du lieu dit la Messe pontificalement, & finit toute la cérémonie par une procession au lieu du cercueil, où il bénit pour la dernière fois les cendres du Défunt. Après que le gros de la foule fut écoulé, les principaux amis de M. Descartes allèrent joindre les Religieux de la maison, & leur présentèrent les titres & les procez verbaux de toute l'histoire de cette fameuse translation, avec les certificats en bonne forme, du Père Viogué, de feu M. Chanut l'Ambassadeur, de M. Clerfelier, & de Messieurs Chanut fils de l'Ambassadeur, concernant la catholicité de sa Religion, l'intégrité de ses mœurs, & l'innocence exemplaire de sa vie. Ils y joignirent aussi une lame de cuivre, où ils avoient fait graver la même histoire parfaitement bien circonstanciée, avec les noms de toutes les personnes qui y avoient eû quelque part. L'Abbé & les Religieux renfermèrent la lame de cuivre dans le cercueil en présence de ces amis : & après qu'on l'eut scellé & barré, ils portèrent les titres, les procez verbaux, & les certificats dans les archives de l'Abbaye. Celui qu'on attendoit de la Reine de Suède ne put venir assez tôt, pour être compris dans la même cérémonie. On ne le reçut qu'au mois de Septembre suivant, parce que la Reine ne s'étoit trouvée en état de l'écrire de sa main, que le xxx jour d'Août dans la ville de Hambourg. On le mit à la tête des autres, comme le témoignage le plus glorieux de l'estime que la plus sçavante des têtes couronnées faisoit de nôtre Philosophe, & comme le titre le plus authentique des services qu'il avoit rendus à la Religion Catholique, \* & de la piété avec laquelle il avoit tâché de se sanctifier luy-même au milieu des Protestans & des Etrangers dans le sein de l'Eglise Romaine. Les restes de l'inclination que la Reine Christine conservoit pour la gloire des Etats qu'elle avoit quitez s'étoient réveillés à la nouvelle de l'enlèvement qu'on avoit fait du corps de son ancien Maître. M. le Chevalier de Ter-

Celui du P.  
Viogué est du  
9. de May  
1667. à Rome.

\* En procurant la conversion de cette Princesse.

Lettr. de Terlon à d'Albert du 12. Juillet 1667.

1667.

Lettr. M<sup>s</sup>. de  
Clerf. à d'Al-  
ibert du 23.

Juin 1667.

Lettr. de Ter-  
lon ou d'Ali-  
bert du 12.

Juillet 1667.

lon ayant eu occasion de la voir depuis, elle ne put luy dis-  
simuler ce qu'elle en pensoit ; & elle ajouta, *que, si elle avoit*  
*été dans le Royaume, jamais elle n'auroit souffert qu'on eût enlevé*  
*ce trésor de la Suède ; mais qu'elle l'auroit fait transporter dans*  
*une Eglise, où elle l'auroit couvert d'un magnifique tombeau.*

Au sortir de l'Eglise de sainte GENEVIÈVE, M. d'Alibert  
mena quelques personnes qualifiées & quelques-uns des prin-  
cipaux Cartésiens qui avoient été de la cérémonie chez le  
fameux Bocquet, où il leur avoit fait préparer un splendide  
& somptueux repas. Ceux des conviez dont la mémoire ne  
nous est pas encore échappée, étoient M. de *Montmor* Maî-  
tre des Requêtes ; M. d'*Ormesson* Maître des Requêtes ; M.  
de *Guedreville* Maître des Requêtes ; M. d'*Amboile* fils de M.  
d'*Ormesson*, qui a été depuis Maître des Requêtes & Inten-  
dant à Lyon ; M. de *Fleury* alors Avocat, & maintenant Abbé  
du Locdieu, sous-Précepteur de Monseigneur le Duc de  
Bourgogne, & de Monseigneur le Duc d'Anjou ; M. de  
*Cordemoy* aussi Avocat, & depuis Lecteur de Monseigneur ;  
M. *Rohault* gendre de M. Clerfelier & chef des écoles Car-  
tésiennes ; M. *Auzout* Mathématicien qui demeure présen-  
tement à Rome ; M. le *Laboureur* Bailly de Montmorency ;  
M. *Petit* Intendant des Fortifications, dont nous avons sou-  
vent eû occasion de parler dans cet ouvrage ; M. *Denys* Mé-  
decin ordinaire du Roy ; M. *Clerfelier* qui faisoit les honneurs  
de la fête avec M. d'Alibert. M. *Fédé* fut aussi du festin,  
& quelques autres encore, qui sans y avoir été invitez le  
jeudy 23 du mois comme les douze premiers, s'étoient assù-  
rez d'y être très-bien reçûs. On n'y omit rien de ce qui pou-  
voit le plus contribuer à bien solenniser la mémoire de M.  
Descartes. Mais quelqu'un de la compagnie en belle humeur  
sur la fin du dîner, voyant que personne n'avoit pris le parti  
des Péripatéticiens se leva soudain sur son siège & s'écria en  
sautant, comme s'il avoit voulu prendre la fuite en leur nom.

a. Jean Bapt.

Virg.

Lettr. M<sup>s</sup>. de  
Clerf. de la  
fin de Juin  
1667.

*Hostis habet muros, ruit alto à culmine Troja.*

Le neuvième jour d'après qui étoit un Dimanche, troisié-  
me jour de Juillet, M. d'Alibert, M. Clerfelier, & M. Rohault  
furent priez à dîner par le P. Général de sainte GENEVIÈVE,  
& M. Rohault fit après le repas diverses expériences de l'ai-  
mant pendant la récréation des Pères de la maison.

Les

Les soins de M. d'Alibert se terminèrent ensuite à faire dresser sur le tombeau de M. Descartes un marbre contre la muraille, contenant la représentation de son corps en sculpture avec une belle Epitaphe au bas du buste, dont les vers françois sont de la veine de l'un des plus illustres & des plus sçavans Magistrats qui composent aujourd'huy le Conseil du Roy. Mais l'inscription latine que l'on y a jointe est de M. Clerfèlier; quoique plusieurs veuillent encore maintenant l'attribuer au Père l'Allemand Chancelier de l'Université. Voicy l'une & l'autre inscription de l'Epitaphe.

1667.

Elle ne fut  
mise en place  
que sur la fin  
de l'an 1669.



*DESCARTES, dont tu vois icy la sepulture,  
A dessillé les yeux des aveugles mortels,  
Et gardant le respect que l'on doit aux Autels,  
Leur a du Monde entier démontré la structure.*

*Son nom par mille écrits se rendit glorieux,  
Son esprit mesurant & la Terre & les Cieux  
En pénétra l'abîme, en perça les nuages:  
Cependant comme un autre, il cède aux loix du sort,  
Luy qui vivroit autant que ses divins ouvrages,  
Si le Sage pouvoit s'affranchir de la mort.*



D. O. M.

RENATUS DESCARTES.

VIR supra titulos omnium retro Philosophorum,  
Nobilis genere, Armoricus gente, Turonicus origine,  
In Galliâ Flexiæ studuit;  
In Pannoniâ miles meruit;  
In Bataviâ Philosophus delituit;  
In Sueciâ vocatus occubuit.

K k k ij \*

Tanti

Tanti viri preciosas reliquias  
 Galliarum percelebris tunc Legatus *Petrus Chanut*  
 Christinae Sapientissimæ Reginae Sapientium amatrici  
 Invidere non potuit, nec vendicare Patriæ:  
 Sed quibus licuit cumulas honoribus  
 Peregrinæ terræ mandavit invitus  
 Anno Domini 1650, mense Februario, ætatis 54<sup>æ</sup>.

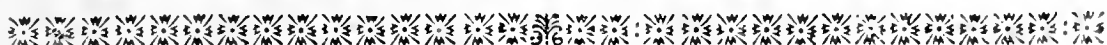
Tandem post xvii annos  
 In gratiam Christianissimi Regis  
 LUDOVICI XIV.  
 Virorum insignium cultoris & remuneratoris,  
 Procurante *Petro d'Alibert*  
 Sepulcri pio & amico violatore,  
 Patriæ redditæ sunt:  
 Et in isto Urbis & Artium culmine positæ.  
 Ut qui vivus apud Exteros otium & famam quæsierat  
 Mortuus apud suos cum laude quiesceret,  
 Suis & Exteris in exemplum & documentum futurus.  
 I nunc viator:  
 Et Divinitatis immortalitatisque Animæ  
 Maximum & clarum Assertorem  
 Aut jam crede felicem,  
 Aut precibus redde.







# LA VIE D E M<sup>R</sup> DESCARTES.



## LIVRE HUITIÈME.

Contenant ses qualitez corporelles & spirituelles. Sa manière de vivre chez luy, & avec les autres. Ses mœurs. Ses sentimens. Sa Religion. Ce qu'on a trouvé à redire à sa personne & à ses écrits ; & généralement , tout ce qui n'a pû entrer dans la suite des années de l'histoire de sa vie.

### CHAPITRE PREMIER.

*Du corps de M. Descartes. Sa taille. Son teint. Sa voix. Son poil. Utilité de la perruque pour la santé, & l'usage qu'en faisoit M. Descartes. Comment il s'accommodoit aux modes. Ses habits. Son regime de vin. Sa sobriété. Sa diète. Son discernement sur les nourritures. Frugalité de sa table. Pourquoi il préféroit les racines & les herbes à la chair des animaux ? Effet de la joye & de la tristesse sur le manger & le dormir. Du repos & du travail de M. Descartes. Ses exercices. Sa santé. Son tempérament. Ses infirmités corporelles. Sa manière de rétablir & de conserver la santé. Son aversion pour les Charlatans & Médecins ignorans. Etude de la Médecine. Pouvoir des passions de l'Ame sur la santé du corps.*



Le corps de M. Descartes étoit d'une taille un peu au-dessous de la médiocre ; mais assez fine, & bien proportionnée dans la justesse de toutes ses parties. C'est sa petitesse qui avoit servi de fondement à l'injure d'un Professeur Allemand \* qui l'appella

\* Cyriacus de Lentz , ou ,  
Lentulus Pro-  
fess. de Her-  
born.

Kk k iij \* homuncio

2. Johan.  
Clauberg  
Prof. Herb.  
tum Teuto-  
burg.  
Borel. p. 9.  
Tom. 1. des  
Lett. p. 75.

*homuncio* par mépris, & qui fut repris de cette malhonnêteté par un de ses collègues en ces termes 2 *homuncionem vocas quem Natura filium corditi vocant*. Neantmoins il paroïssoit avoir la tête un peu grosse par rapport au tronc. Il avoit le front large & un peu avancé, mais presque en tout têmes couvert de cheveux jusqu'aux sourcils. Il eut le teint du visage assez pâle depuis sa naissance jusqu'au sortir du collège : après il fut mêlé d'un vermillon éteint ou passé jusqu'à sa retraite en Hollande ; & depuis il parut un peu oliâtre jusqu'à sa mort. Il portoit à la jouë une petite bube qui s'écorchoit de têmes en têmes, & qui renaïssoit toujours. Il avoit la lèvre d'en-bas un peu plus avancée que celle de dessus ; la bouche assez fendue ; le nez assez gros, mais d'une longueur proportionnée à sa grosseur : les yeux d'une couleur mêlée de gris & de noir : la vûë fort agréable, si ce n'est qu'elle parut un peu trouble ou moins perçante dans les dernières années, quoiqu'elle fût bonne jusqu'à la fin de ses jours. Il avoit le visage toujours fort serein, & la mine affable, même dans le fort de la dispute : le ton de la voix doux entre le haut & le bas, mais peu propre à pousser un long discours sans interruption, à cause d'une foiblesse de poitrine, & d'une petite altération de pōumon qu'il avoit apportée en naissant.

Borel. vit.  
compend.  
Clerfel. Mem.  
Réf. Mss. &c.

Tom. 2. des  
Lett. pag.  
367.

Lett. Mss. à  
Picot du 2. de  
Novembre  
1646.

Lett. Mss. à  
Picot du 2.  
Avril 1649.

Ses cheveux & ses sourcis étoient assez noirs, le poil du menton l'étoit un peu moins ; mais il commença à blanchir dès l'âge de quarante trois ans. Peu de têmes après il prit la perruque, & on luy en trouva quatre à sa mort. Il estimoit l'usage de la perruque particulièrement pour la santé ; & il ne fit point difficulté pour la même raison de porter son ami l'Abbé Picot à la prendre, comme un préservatif contre les fluxions & les autres maux de tête. Il aimoit à se voir proprement coëffé, mais sans faste & sans luxe. Ses perruques se faisoient toujours à Paris, même lors qu'il étoit en Suède. Mais elles différoient peu de la forme des cheveux qu'il s'étoit fait couper. Il avoit soin seulement de recommander que l'on n'y mît point de cheveux teints, parce qu'ils changent trop tôt de couleur, mais qu'ils fussent naturellement noirs, & qu'on y en mêlât quelques uns de gris. Il se faisoit toujours raser en Hollande

de & ailleurs à la manière de France. Il suivoit moins les modes, qu'il ne s'y laissoit entraîner. Il attendoit qu'elles devinssent communes pour éviter la singularité : & quand il écoutoit son génie, il laissoit ce qui se trouvoit de bizarre dans le changement de la mode, & n'en retenoit que ce qu'il y remarquoit de commode.

Jamais il n'étoit négligé, & il évitoit sur tout de paroître vêtu en Philosophe. Il portoit ordinairement le chapeau de castor, principalement depuis qu'il eût quitte l'épée pour le manteau. Avant le siège de la Rochelle, il étoit volontiers vêtu de verd. Il portoit en toute saison l'écharpe, le baudrier, & le plumet, soit à Paris, soit dans sa province après ses voyages. Etant retiré en Hollande il quitta la soie pour prendre du drap, & préféra le noir à toute autre couleur, hors que dans ses voyages il se contentoit d'une casaque de gris brun. Jamais il ne quitoit le bas de soie : mais il avoit coutume de le couvrir d'un bas gris de laine, lors qu'il falloit sortir.

Son régime de vivre a été fort uni en tout têmes. La sobriété luy étoit naturelle, & jamais abstinence ne luy coûta. Il buvoit très-peu de vin, & étoit souvent des mois entiers sans en boire du tout. Ses heures pour manger étoient réglées sans gêne, & jamais il ne passoit la mesure qu'il avoit prescrite à la quantité des nourritures qu'il avoit à prendre. Le sieur Lipstorpius attribuoit sa grande frugalité à l'amour qu'il avoit pour la tempérance & au soin de sa santé. Il ajoute que jamais la complaisance pour ses amis ne luy a fait prendre un doigt de vin au delà de son nécessaire ; mais que pour adoucir un peu la dureté de son exemple devant des gens qu'une sobriété semblable auroit pû incommoder, il avoit soin de récompenser ses amis de quelques entretiens agréables à table, & sçavoit les réjouir avec son humeur enjouée, que ni la retraite, ni l'étude n'avoit point été capable de luy ôter. Il évitoit autant qu'il luy étoit possible de manger des viandes trop nourrissantes : mais il n'étoit point de l'opinion de ceux qui trouvent plus de suc dans la volaille, que dans le bœuf, & tout ce qui s'appelle grosse viande.

Le sieur Gérard de Vriés avoit ouï dire, qu'au lieu de man-

ger

Borel vit.  
comp. init.

Lipstorp. de  
Regul. Moius  
pag. 86.

Introd. ad  
Philos. Cart.  
part. 3. thes.  
20.

ger les viandes l'une après l'autre, chacune dans leur plat à part, selon la coûtume de tout le monde, il mêloit tout ce qu'il vouloit manger en un repas sur une assiette, & en faisoit un hachis qu'il prenoit ensuite, dans la pensée de soulager son estomach, & de faciliter la digestion des nourritures. Cette singularité auroit besoin d'être garantie sur quelque autre vray-semblance, que celle d'un *ouy-dire* de quelque Hollandois. Nous sçavons que M. Descartes n'en usa jamais de la sorte, ni en France, ni lors qu'il mangeoit en compagnie; & nous n'avons aucune preuve qu'il ait pratiqué ce regime dans le particulier. De sorte que pour le rendre croyable, il ne nous reste plus que la foy de ceux qui ont bien voulu le deviner pour nous divertir.

Lett. M<sup>c</sup>. d'Auz.

Mém. de Cler-  
sel. & de Pi-  
cot.

Auz. ibidem.

M. Descartes n'étoit ni délicat ni difficile sur le choix des nourritures, & il avoit accoutumé son goût à tout ce qui n'est pas nuisible à la santé du corps. Sa diète ne consistoit pas à manger rarement, mais à discerner la qualité des viandes. Il estimoit qu'il étoit toujours bon de donner une occupation continuelle à l'estomac & aux viscères comme on fait aux meules: mais il falloit, selon luy, que ce fût avec des choses qui donnassent peu de nourriture, telles que sont les racines & les fruits qu'il recommandoit comme beaucoup plus propres à prolonger la vie de l'homme, que la chair des animaux. Aussi avoit il soin de faire toujours servir sur sa table des legumes & des herbes en tout têmes, comme des navets, des bêtes-raves, des panets, des salades de son jardin, des pommes avec du gros pain, sur tout lorsqu'il étoit seul, ou avec des amis de son caractère. L'Abbé Picot qui étoit de ce nombre, l'ayant voulu accompagner à son retour de France en Hollande l'an 1647, vécut avec luy de cette sorte durant trois mois dans sa solitude d'Egmond; & il en fut si content, qu'à son retour en France, il renonça sérieusement à la grande chère, dont il n'avoit pas été ennemi jusqu'alors, & voulut se réduire à l'institut de M. Descartes, croyant que ce seroit l'unique moyen de faire réussir le secret qu'il prétendoit avoir été trouvé par nôtre Philosophe, pour faire vivre les hommes *quatre ou cinq cens ans*. Ce régime d'Anachorète n'étoit pas toujours sans exception dans la conduite de M. Descartes, & il ne s'étoit pas interdit absolument l'usage des œufs

œufs. Il avoit remarqué en faisant ses expériences qu'il n'y a rien de meilleur qu'une ômelette composée d'œufs coûvis depuis huit où dix jours, qui la rendroient détestable, si le terme étoit plus ou moins grand. Il avoit aussi observé qu'il mangéoit avec plus d'avidité, & qu'il dormoit plus profondément, lors qu'il étoit dans la tristesse ou dans quelque danger, que dans tout autre état; & que lors qu'il étoit dans la joye il ne pouvoit ni manger ni dormir. Il voulut se hasarder d'en faire une maxime générale pour les autres dans le traité manuscrit des Passions qu'il fit en 1646 pour la Princesse Elizabeth sa disciple: & sur ce que cette Princesse Philosophe luy avoit objecté touchant cet article, il luy répondit en ces termes. » Je crois bien que la tristesse ôte l'appétit à plusieurs: mais parce que j'ay toujours éprouvé en moy qu'elle l'augmente, je m'étois réglé la dessus. J'estime que la différence qui arrive en cela, vient de ce que le premier sujet de tristesse que quelques uns ont eu au commencement de leur vie, a été qu'ils ne recevoient pas assez de nourriture; & que celui des autres a été que celle qu'ils recevoient leur étoit nuisible. Dans ceux-cy le mouvement des esprits qui ôte l'appétit est toujours depuis demeuré joint avec la passion de la tristesse. Nous voyons aussi que les mouvemens, qui accompagnent les autres passions, ne sont pas entièrement semblables dans tous les hommes, ce qui peut être attribué à une pareille cause. Pour finir les observations que M. Descartes avoit faites sur son regime, nous ajouterons que dès l'an 1647 il commença à diminuer son souper, parce qu'il remarquoit que cela le rendoit pesant, & l'incommodoit la nuit: ce qu'il prenoit pour des avertissemens préliminaires de sa vieillesse, qui luy paroissoient encore plus certains que son poil gris.

Du reste, il n'étoit pas excessivement inhumain à son corps, sçachant l'importance qu'il y a de ne pas trop gêner les organes, dont nôtre ame a besoin pour la liberté de ses fonctions. C'est ce qui le portoit quelquefois à une honnête indulgence pour les sens, dans les usages qu'il croyoit innocens, se contentant de bannir par tout les excès, & de retrancher les superfluités. Il étoit long-têms au lit, & dormoit beaucoup en toute saison, & en tout lieu. Son réveil

cc Mém. de  
Clerfel.

Adverto me, si  
tristis sum aut  
in periculo  
verser & tri-  
stia occupent  
negotia, altum  
dormire &  
comedere a-  
vidissimè. Si  
vero latitiâ  
distendar, ne-  
cedo, nec dor-  
mio. *Fragm. Mss*

" Tom. I. des  
 " Lettr. de  
 " Desc. pag.  
 " 46.

Lettr. Mf. à  
Picot du 1.  
Mars 1647.

Leit. & Rel.  
Mfl. &c.



Tom. 1. des  
lett. pag. 473.

Lipstorp.  
specim. p. 86.

Tom 3. des  
lett. p. 190,  
& 512, &c.

Lettr. Mf. à  
Picot du 26.  
Avril 1647.

Lipstorp.  
pag. 86.

Tom. 1. des  
lett. pag 75.  
Tom. 2. des  
lett. pag 455.

En 1609. fra-  
gm. Mf.

V. liv. 7, ch.  
21. cy-dessus.

n'étoit jamais forcé : & lorsqu'il sentoît son esprit entièrement dégagé du sommeil & parfaitement libre, il etudioit en méditant couché, & ne se relevoit qu'à demi-corps par intervalles pour écrire ses pensées. C'est ce qui luy donnoit lieu de dire qu'il demouroit souvent dix heures & quelquefois douze dans le lit. Lorsqu'il se levoit plus tôt, ce n'étoit pas pour se rendre plus visible aux autres. Il se tenoit enfermé toute la matinée, qu'il regardoit comme le têmes le plus favorable aux exercices de l'esprit, & comme particulièrement consacré à l'étude. La condescendance qu'il pouvoit avoir pour les besoins de son corps, ne fut jamais capable de le laisser aller à l'indolence. Il travailloit beaucoup, & longtemps, non seulement avant le dîner, mais encore principalement depuis quatre heures après midy fort avant dans la nuit ; & les moindres occupations le mettoient toujours dans une application très-profonde. Mais dans les deux ou trois dernières années de sa vie, il parut un peu plus rebuté du travail de la plume, quoy que son esprit demeurât toujours le même pour la méditation, & pour l'art de rêver. Il donnoit volontiers le têmes d'après son dîner à la conversation de ses amis, à la culture des plantes de son jardin, ou à la promenade. Il aimoit assez les exercices du corps, & les prenoit souvent dans le têmes de sa récréation. Il montoit volontiers à cheval, lors même qu'il pouvoit aller en gondole par les canaux. Mais sa vie sédentaire le des-accoûtuma tellement de cette sorte de fatigue, que depuis environ l'an 1645, il ne pouvoit plus supporter d'autre voiture, que celle du carrosse & du bateau.

Il regardoit la santé du corps comme un don de Dieu, qu'il falloit ménager avec tout le respect dû à l'Auteur de notre nature. Il ne l'avoit pas reçüe fort entière en naissant : & l'on peut dire même qu'elle luy fat assez mal conservée pendant tout le têmes qu'il fut soumis à la conduite des Médecins. Il étoit travaillé durant son enfance d'une toux sèche qu'il avoit héritée de sa mère, & il fut fort infirme jusqu'à l'âge de treize ans. Ce fut alors, qu'étudiant en Rhétorique au collège de la Flèche, il fut saigné pour la première fois au sujet d'une gratelle qui luy étoit survenuë. Il vécut ensuite plus de quarante ans, sans qu'on luy tirât du sang ; & il ne souffrit la saignée que la surveillance de sa mort. Il prétendoit  
que



que ce remède étoit dangereux pour une infinité de personnes, & qu'il abrégéoit d'autant plus les jours de la vie qu'on le réitéroit souvent. Aussi ne conseilloit-il à personne de s'en servir, à moins que l'on n'y fût accoutumé. Car, disoit-il à la Princesse Elizabeth, » lors qu'on s'est fait saigner dans une même saison trois ou quatre années de suite, on est presque obligé ensuite de faire tous les ans la même chose. S'il faisoit quelquefois des exceptions à sa maxime, c'étoit pour le saignement du nez, sur tout lors qu'il est de conséquence : encore vouloit-il qu'on ne recourût à ce remède, qu'après qu'on auroit inutilement employé les autres. Il étoit d'avis en cette occasion qu'outre le vinaigre, la moutarde, le sel, & les épiceries, on s'abstienne aussi de vin, mais sur tout de safran, & de toute émotion forte, tant d'esprit, que de corps, & qu'on se garde aussi du rhûme. Que si nonobstant tout cela le saignement recommence, sans que les remèdes ordinaires puissent le faire cesser, il conseilloit de se faire ouvrir la veine au pied, & de laisser couler seulement une cuillerée ou deux de sang pour une fois, puis après un peu de têmes encore autant, & ainsi jusqu'à deux ou trois onces dans l'espace d'une heure ou deux. Il ne connoissoit point de remède plus assuré que celui-là : mais il ne vouloit pas que ses amis à qui il en parloit publiassent qu'ils le tenoient de luy, de peur qu'on ne crût qu'il auroit voulu se mêler de la Médecine.

Tom. 1. des  
lett. p. 61.

«  
«

Tom. 2. des  
lett. pag. 164.

Ecrivant vers le commencement de l'hyver de l'an 1639 au Père Merfenne » il l'assûra que depuis trente ans, il n'avoit eu, graces à Dieu, aucun mal qui méritât d'être appelé *mal*. Cependant le sieur Isaac Beeckman Principal du collège de Dort écrivant au même Père Merfenne le vii jour d'Octobre de l'an 1631, luy mandà » que M. Descartes avec lequel il avoit dîné depuis peu de jours à Amsterdam, étoit nouvellement relevé d'une maladie assez fâcheuse. Ce qui n'est facile de concilier avec la vérité, qu'en supposant que l'amitié du sieur Béeckman luy avoit fait grossir quelque légère indisposition, dont M. Descartes ne se souvenoit plus huit ans après. A l'âge de dix-neuf ou vingt ans il se crut assez habile pour prendre luy-même l'administration de sa santé : & l'heureux succès qu'il eut à se délivrer entièrement

Tom. 2. des  
« lett. p. 435.

«

Tom. 3. des  
« lett. Mss.  
« au P. Mer-  
« fenne pag.  
174, 175.

Tom. 1. des  
lett. pag. 70,  
71.

de cette longue & fâcheuse toux, qui étoit aussi ancienne en luy que la respiration, le rendit plus hardi dans le régime qu'il avoit entrepris, & plus fier à vouloir se passer du secours des Médecins le reste de ses jours. Il avoit sur toutes choses une aversion souveraine pour les Charlatans, qui s'érigent en Médecins avec un remède qu'ils croiront spécifique, & que le hazard ou la rencontre des bonnes dispositions d'un malade aura fait réussir. Une partie de cette aversion s'étoit même répandue sur les drogues des Apoticaire & des Empiriques, qui luy paroissent si suspectes, qu'il n'osoit conseiller à personne de s'en servir. Il sembloit avoir un peu meilleure opinion des remèdes de la Chymie: mais il vouloit qu'on en usât rarement & avec beaucoup de précaution.

Tom. 1. „  
pag. 61, 62.

„ On a beau, dit-il, avoir une longue expérience de leur ver-  
„ tu. Le moindre petit changement que l'on fait en leur pré-  
„ paration, lors même qu'on croit le mieux faire, peut entié-  
„ rement changer leurs qualitez, & faire que ce soient des  
„ poisons au lieu de médecines. Il en est presque de ces remé-  
„ des comme de la science, entre les mains de ceux qui la  
„ veulent debiter sans la bien sçavoir. Car pensant corriger ou  
„ ajoûter quelque chose à ce qu'ils ont appris, ils la conver-  
„ tissent en erreur.

Tom. 2. des  
lett. pag. 435.

M. Descartes avoit en sa jeunesse une chaleur de foye, qui luy faisoit aimer les armes. Il n'en étoit pas encore dégagé à son retour de la guerre & de ses voyages: & cette chaleur jointe à celle du climat de Paris, contribuoit à luy faire enfanter des chimères, lors qu'il tâchoit de produire quelque chose du fonds de son esprit. Il n'y eut que l'âge qui fût capable de la modérer: & ils s'en trouva entièrement délivré après quarante ans de vie. Ce fut pour lors qu'il crut avoir acquis assez de connoissances dans la Médecine, pour se rendre caution, non pas de la longueur de sa vie, mais de l'uniformité de sa santé. De sorte qu'il se sentoit vivre, pour me servir de ses termes, & que *se tâtant avec autant de soin qu'un riche vicillard, il s'imaginait presque être plus loin de la mort, qu'il n'avoit été en sa jeunesse.* L'Abbé Picot étoit si persuadé de la certitude de ses connoissances sur ce point, qu'il auroit juré qu'il luy auroit été impossible de mourir comme il fit à cinquante-quatre ans: & que sans une cause étrangère

Tom. 1. des  
lett. pag. 133.

Tom. 2. pag.  
435, 436.

étrangère & violente ( comme celle qui dérégla sa machine en Suède ) il auroit vécu cinq cens ans , après avoir trouvé l'art de vivre plusieurs siècles. M. Descartes étoit pourtant fort éloigné d'une semblable présomption : & il dit nettement à M. Chanut dans une lettre qu'il luy écrivit le xv de Juin 1646, qu'*au lieu de trouver les moyens de conserver la vie, il en avoit trouvé un autre bien plus aisé & plus sûr, qui étoit de ne pas craindre la mort.*

Mém. Mf.  
d'Auz. & de  
Leiba.

Tom. 1. des  
lett. pag. 102

Ce n'est pas qu'il jugeât tout à fait indigne de luy la recherche des choses, qui pouvoient aussi bien contribuer à la conservation de nôtre santé qu'à son rétablissement. Il s'étoit persuadé de bonne heure qu'*après la vertu, la santé est le principal des biens que nous puissions avoir en cette vie* : & si nous l'en croyons, » la conservation de la santé avoit été de tout têmes le but principal de ses études, ne doutant point qu'on ne pût acquérir à cette fin beaucoup de connoissances, qui avoient été ignorées jusqu'à luy. Il étoit assez de l'opinion de l'Empereur Tibère, qui vouloit que ceux qui ont atteint l'âge de trente ans, eussent une expérience suffisante des choses qui peuvent leur nuire ou leur être utiles, pour être eux-mêmes leurs Médecins. Il estimoit que cette conservation de la santé dépend principalement d'un train de vie qui soit égal & uniforme. Nôtre corps s'y accoutume de telle sorte, que le changement qu'on prétend quelquefois y apporter pour rendre cette santé meilleure, est souvent ce qui l'altère, sur tout quand le changement est subit. C'est pourquoy il est important pour la conserver, de ne passer d'une extrémité à l'autre que par degrez, comme il avoit tâché de le pratiquer luy-même, lors qu'il changea de climat & de manière de vivre, pour aller chercher la solitude en Hollande. Car il quita premièrement la ville de Paris, & passa ensuite le premier hyver à la campagne, mais sans sortir de France, pour y *faire son apprentissage*. Il vouloit même que ceux qui seroient engagez dans quelque train de vie, où leur indisposition ne leur permît pas de persister long-têmes, loin de dissimuler cette indisposition, la fissent paroître encore plus grande qu'elle ne seroit, afin de pouvoir se dispenser honnêtement de toutes les actions qui pourroient leur nuire, & que

Tom. 1. p. 61.  
& pag. 156.

Sueton. Vit.  
Tib. cap. 69.

Pag. 157.  
tom 1. des  
lett.

Tom. 2. des  
lett. pag. 561,  
562.

Ibidem.

» prenant ainsi leurs aises peu à peu , ils pussent parvenir par  
 » degrez à une entière liberté.

Tom. 1. des  
 lett. pag. 68 ,  
 49.

Ses deux grands remèdes étoient la *diète* & l'*exercice* modéré : mais il leur préféroit encore ceux de l'Ame , qui a beaucoup de force sur le corps , comme il paroît par les grands changemens que la colére , la crainte , & les autres passions excitent en luy. Mais il prétendoit que ce n'est pas directement par sa volonté » que l'Ame conduit les esprits  
 » dans les lieux où ils peuvent être utiles ou nuisibles ; c'est  
 » seulement , dit-il , en voulant ou pensant à quelque autre chose. Car la construction de nôtre corps veut que certains mouvemens suivent en luy naturellement de certaines pensées ; comme on void que la rougeur du visage suit de la honte , les larmes de la compassion , & le ris de la joye. Il ne connoissoit point de pensée plus propre pour la conservation de la santé , que celle qui consiste en une forte persuasion & une ferme créance que l'*architecture de nos corps est si bonne , que lors qu'on est une fois sain , on ne peut pas aisément tomber malade , à moins que l'on ne fasse quelque excès notable , ou bien que l'air ou les autres causes extérieures ne nous nuisent : & qu'ayant une maladie on peut aisément se remettre par la seule force de la Nature , principalement lors qu'on est encore jeune.*

Ibidem.

V. tom. 2.  
 des lett. de  
 Desc. p. 208.

V. cy-dessus  
 livr. 5. chap.  
 4. &c. p. 26.

Cette persuasion est sans doute plus vraie & plus raisonnable que celle de certaines gens , qui sur le rapport d'un Astrologue ou d'un Médecin charlatan , se laissent persuader qu'ils doivent mourir en un certain têms , & qui par cela seul deviennent malades , & en meurent même assez souvent. C'est ce que M. Descartes avoit vû arriver à diverses personnes , & nommément au Mathématicien Hortensius , au fils de Heinsius , & à un autre Hollandois , dont nous avons rapporté l'histoire au cinquième livre de sa vie.



## CHAPITRE II.

*Du ménage de M. Descartes. Son domestique fort choisi & fort propre. Sa maison est une école de science & de vertu pour ses serviteurs. Affection réciproque entre le Maître & eux. Histoire des plus illustres d'entre ses domestiques, de M. de Ville-Bressieux, de Gérard de Gutschoven, du jeune Gillot, du Limousin, & de Henry Schluter qui eut sa dépoüille. De la nourrisse de M. Descartes. De quelle manière il traitoit la Fortune, & comment il en fut traité. Etat de son bien & de ses revenus. Son indifférence pour les richesses. Sa générosité pour donner, & pour refuser toutes sortes de gratifications de la part des Particuliers. Ses soins pour ne pas laisser périr son patrimoine.*

**L**E régime de vivre que M. Descartes s'étoit prescrit, avoit ses principaux fondemens posez sur l'œconomie, dont il faisoit pratiquer les règles dans l'administration de son ménage. Sa maison sembloit être imparfaite, en ce que son célibat ne pouvoit luy produire qu'une demi-famille : mais elle étoit aussi bien fournie qu'on eût pû desirer de la maison d'un Philosophe de qualité, d'où il n'excluoit que ce qui pouvoit apporter de l'embarras à ses études. Son domestique n'étoit pas fort nombreux : mais il étoit suffisant & accompli, toujours bien choisi, toujours proprement accommodé, & si nous en croyons M. de Sorbière, ceux qui le servoient étoient tous gens fort bien faits d'esprit & de corps. Sa maison étoit une école de vertu & de doctrine pour eux : & le Maître non content de les rendre sçavans & gens de bien, se chargeoit encore de faire leur fortune & de leur procurer de bons établissemens. C'est pourquoy il y avoit toujours beaucoup d'empressement & de brigue à se mettre à son service, & nous voyons que lors qu'il étoit en Hollande, on alloit à Paris implorer le crédit du Père Mersenne, pour obtenir une place parmi ses valets, comme une condition fort heureuse. De son côté il les traitoit avec une indulgence & une douceur, qui les assujétissoit par amour.

Quelques

Lettr. & disc.  
in 1<sup>re</sup> p. 681.

Lettr. Mss. de  
Mers. à Desc.  
du 1. Août  
1638.

Quelques fidelles & quelques affectionnez que fussent ceux du dernier ordre, il n'étoit pourtant pas d'avis qu'on mît leur conscience & leur fidélité trop à l'épreuve, parce que ceux même qui ne voudroient pas chercher l'occasion de mal faire, n'ont pas toujours la force de la rejeter, quand elle se présente à eux. Cette maxime étoit moins pour luy, qui n'avoit aucun sujet de plainte de ce côté-là, que pour ceux de ses amis, qui n'étoient pas aussi heureux que luy. » Afin de n'être jamais trompé (dit-il à l'Abbé Picot qui étoit mal satisfait de sa cuisinière \*) en matière de serviteurs & de servantes, il faut faire son conte, qu'il n'y en a point qui ne puissent être infidelles, lors qu'ils en ont occasion; & ne leur en donner jamais de grande. C'est-à-dire, qu'il faut prendre soy-même le soin de ses affaires, & être un peu diligent malgré qu'on en ait. Mais pour ceux du premier ordre qui l'approchoient de plus près en qualité de Secrétaires ou de Copistes, ou même de Valets de chambre, il les regardoit si peu au dessous de luy, qu'on les auroit pris souvent pour ses égaux. Une conduite si pleine de bonté contribua beaucoup sans doute à leur former le cœur & l'esprit; & la plupart sont devenus gens de mérite & de considération dans le monde.

C'est ce qu'on ne sçauroit nier du sieur *Estienne de Ville-Bressieux* Médecin de Grenoble, qui travailla pendant quelques années sous luy, qui devint ensuite le compagnon de ses études & de ses expériences, & qui s'est rendu depuis très-célèbre dans le monde par ses machines & ses inventions. On ne le niera pas aussi du sieur *Gérard Gutschouven*, qui après avoir été domestique de M. Descartes pendant un têmes considérable, se vid pourvû d'une chaire de Professeur en Mathématiques dans l'Université de Louvain, & s'acquitta de son employ avec beaucoup de réputation. Le sieur *Gillot le jeune* est aussi l'un de ceux que l'on peut compter parmi les illustres serviteurs de M. Descartes, qui paroît ne l'avoir pas retenu long têmes près de luy, soit qu'il ne le crût point assez propre pour le service, soit que l'affection qu'il avoit pour luy le portât à le vouloir placer de bonne heure. Gillot se rendit très-habile sous son Maître dans l'Arithmétique, la Géométrie, & les autres parties des Mathématiques.

\* Louise qui luy avoit paru bonne servante. C'est ce qu'il dit en luy recommandant la fidélité de Maçon son valet, qui alloit de Hollande à Paris pour le servir, & à qui il avoit confié son chien appelé *Monsieur Grat*, avec une petite chienne pour en donner de la race à cet Abbé.

Lettr. Ms. à Picot du 28. Février 1648.

Mém. & lett. Mss.

V. cy-dessus iv. 4.



thématiques. Il enseigna pendant quelque tēms les fortifications, la navigation, & la mécanique aux Officiers de l'armée des Etats sous le Prince d'Orange. Il voulut ensuite passer en Angleterre, croyant y faire fortune. Il en revint sans rien faire : & M. Descartes, qui n'avoit pû l'assister dans ce païs, l'envoya à Paris, où par le moyen de ses amis il luy procura les expédiens de faire un commerce honnête & avantageux des Mathématiques qu'il luy avoit enseignées. Après le sieur Gillot, M. Descartes eut le *Limousin*, qui luy avoit été envoyé de France en 1638 par le P. Merfenne. Mais nous n'avons pû sçavoir qu'elle fut la suite de ses aventures. Tout le domestique de M. Descartes étoit composé de François & de Flamans : mais à son voyage de France en 1644, il s'étoit trouvé incommodé de la compagnie des uns & des autres. C'est ce qui l'avoit fait résoudre de se passer d'eux au voyage suivant, qu'il fit en 1647 : & d'en prendre un à Paris que l'air des païs étrangers n'eût point gâté. » Je ne mèneray avec moy, dit-il à l'Abbé Picot, aucun valet dans ce second voyage. Car les Flamans sont incommodes en voyageant ; & les François qui ont été en ce païs, ne valent rien pour la France. C'est pourquoy je voudrois bien que quelqu'un de vos gens voulût me chercher quelque jeune garçon, qui fût propre à me suivre pendant le voyage.

Lorsqu'il eut pris la résolution d'aller en Suède l'an 1649, il se souvint que l'année précédente au troisieme voyage qu'il avoit fait à Paris, il avoit vû un valet de chambre à l'Abbé Picot, qui luy avoit paru avoir de l'industrie, & une connoissance plus qu'ordinaire des affaires du Nord. Il crut que ce garçon seroit son fait pour le séjour qu'il auroit à faire en Suède. Il ne fit point difficulté de le demander pour six mois ou un an à cet Abbé, qui luy en fit un présent de la meilleure grace du monde. C'étoit un Allemand nommé le sieur *Henry Schluter* qui avoit étudié pendant quelque tēms dans un collège, & qui avoit déjà d'assez grandes habitudes en Hollande, & sur tout à Utrecht. Il sçavoit assez bien le latin, le françois, l'allemand, & le flamand. Il ne manquoit pas d'intelligence pour les affaires, & pour les sciences des Mathématiques. Il étoit d'ailleurs vigilant, assidu, & fort affectionné à son nouveau maître, qui de son côté témoignoit a-

Mmm \* voir

Tom. 3. des  
lettr. p. 380.  
Lettr. Mf. de  
Merf. Août  
1638.

Lettr. Mf. à  
« à Picot du  
« 26. Avril  
« 1647.  
«  
«  
«

Lettr. Mf. à  
Picot du 23.  
Avril 1649.  
Item lettr. du  
2. Avril.  
Item lettr. du  
14. May 1649.

Rélat. M<sup>s</sup>. de  
M. Bel.

Inventaire  
fait par Cha-  
nut, & Sparre.  
&c.

Jean de Raey.  
&c.

Sorbière lett.  
& disc. in iv<sup>o</sup>  
pag. 692.  
Clerfcl. préf.  
du 1. tom. des  
lett. pag. 14.

voir une confiance entière en luy. Ceux qui le virent en Suède avec M. Descartes chez M. l'Ambassadeur luy trouvèrent beaucoup d'esprit, & de belles inclinations ; & ils ne pouvoient assez admirer sur tout l'attachement inconcevable du serviteur pour le maître, & la tendresse surprenante du maître pour le serviteur. La mort de son maître fut la plus rude, mais la plus certaine épreuve de son cœur. Il ne fut pas possible de le consoler ; & rien ne l'empêcha de crever sur son tombeau, que les larmes qu'il y répandit nuit & jour, jusqu'à ce qu'il fallut luy ôter de devant les yeux l'objet funeste de sa douleur. M. l'Ambassadeur qui avoit souvent ouï faire les éloges de sa fidélité, de son zèle, & de ses soins à M. Descartes même, luy fit donner pour sa récompense, outre la garderobbe de son maître, la somme de cent richedales de l'argent qui se trouva comptant dans ses coffres. Le sieur Schluter s'en revint en Hollande plus riche encore de la science qu'il avoit reçûe de son maître, que de ses dépouilles. Il se mit premièrement au service de M. de Bellièvre alors Ambassadeur de France à la Haye. Il passa ensuite dans la famille de M. Brasset Résident de la même couronne auprès des mêmes Etats, qui avoit été l'intime amy & le correspondant de M. Descartes. Il entra ensuite chez M. le Comte d'Oxenstern, dont il avoit été connu à Stockholm du vivant de M. Descartes. Ce Comte le remena en Suède, où la considération de M. Descartes & celle de son mérite particulier luy fit avoir un employ très-important sous le titre d'*Auditeur*, que quelques-uns prétendent avoir quelque rapport avec celui d'*Intendant de justice* en France. Il étoit encore vivant à la paix de Nimégue, qui luy donna lieu de faire un tour en Hollande, & d'y voir le reste des connoissances de son ancien maître.

On pouvoit conter parmi le domestique de M. Descartes la Nourrisse qu'il avoit eüe en venant au monde, puisqu'il voulut qu'elle fût sur l'état de sa maison jusqu'à sa mort pour une pension viagère, qu'il eut soin de luy donner pour sa subsistance. Cette générosité seroit moins remarquable si elle étoit plus commune : & ceux qui ne la trouvent pas dans des personnes de cinquante mille livres de rente, ne pourroient s'empêcher de l'admirer dans un gentil-homme de vie privée,

cadet

cadet de famille, sans charge, & dont les finances étoient fort à l'étroit.

A dire le vray, ce n'étoit point comme un Gentil-homme nécessaire & avide, mais comme Philosophe riche & content, que M. Descartes regardoit les biens de la terre. Il avoit toujours traité la Fortune avec beaucoup de fierté : & nous avons remarqué que parmi la foule de ceux qui adoroient cette aveugle divinité, il avoit pris le parti de se moquer d'elle hautement ; & s'étoit contenté de plaindre quelques Philosophes qui avoient eû la foiblesse de se plaindre d'elle. Il semble que la Fortune n'ait pas été insensible à ses mépris, & qu'elle ait tâché de se vanger de luy dans toutes les occasions qui se présentèrent pour le rendre plus riche. C'est ce qu'il nous a fait remarquer luy-même dans une lettre qu'il écrivit à M. Chanut en ces termes. » Il semble que la Fortune est jalouse de ce que je n'ay jamais rien voulu attendre d'elle ; & que j'ay tâché de conduire ma vie de telle sorte, qu'elle n'eût sur moy aucun pouvoir. Car elle ne manque jamais de me des-obliger, dès qu'elle en peut avoir quelque occasion. Je l'ay éprouvé dans tous les trois voyages que j'ay faits en France depuis que je suis retiré en Hollande, mais particulièrement au dernier, qui m'avoit été commandé comme de la part du Roy. Peut-être que si la Fortune luy eût suscité de plus grandes persécutions que n'étoit cette petite épreuve, elle auroit eû la honte de se voir vaincuë par un Philosophe, qui s'étoit mis de bonne heure hors d'état de pouvoir jamais être disgracié d'elle. Mais de son côté il n'étoit pas de ces fanfarons & de ces cyniques, qui ne cherchent qu'à l'insulter ; & il n'avoit pas la vanité de vouloir triompher d'elle avec ostentation. Aussi voyons-nous que l'une des principales maximes qu'il s'étoit prescrites pour la conduite de sa vie, étoit *de tâcher plutôt à se vaincre luy-même, que la Fortune ; & à changer ses desirs, que l'ordre du monde.*

V. cy-dessus  
au sujet de  
M. Morin.  
Tom. 1. des  
lettr. p. 200.  
219, 220.

« Tom. 1. des  
« lettr. pag.  
« 137, 138.

Disc. de la  
Méthode.

Il voulut donc se contenter du peu de bien, que la Providence luy avoit fait échoir dans le partage de sa famille, selon l'ordre de la nature, & la coutume établie dans le pais où Dieu l'avoit fait naître. Ce bien selon le sieur Borel se réduisoit à *six ou sept mille livres* de rente, dont il ne paroît pas même avoir pû jouir entièrement qu'après la mort de son père, &

Borel vit.  
Cart. comp.

Mmm ij \* celle de

V. les Con-  
trats divers  
passés entre  
M. Descartes  
& ses cohé-  
ritiers.

Item la lettr.  
de M. Desc.  
à son père, du  
22. May 1622.  
& son obliga-  
tion à son fré-  
re du 3. d'A-  
vril 1622.

\* Au com-  
mencement  
de l'an 1622

Sorbière lett.  
& disc. in IV.  
pag. 681.

Outre les  
meubles.

\* Ou plutôt  
Anne.

celle de son oncle maternel. Son père luy avoit donné d'abord sur le bien de sa mère, le fief modique mais noble du *Perron*, avec une maison assez considérable dans la ville de Poitiers; & sur les acquisitions de la communauté de son premier mariage, il l'avoit encore gratifié de trois fermes ou métairies dans le voisinage de Châtelleraut, & dans la paroisse d'Availlles, dont l'une s'appelloit la *Bobinière*, l'autre la *Grand-maison*, & la troisième le *Marchais*. Il vendit les deux dernières pour *onze mille livres tournois*, par un contrat du v de Juin 1623 à un marchand nommé Pierre Dieu-le-fils, ou Dieullefit: & le fief du Perron avec les droits seigneuriaux, & la terre de la Bobinière à M. de Châtillon gentil-homme Poitevin pour *trois mille livres* seulement, par contrat du viii de Juillet de la même année. Sa maison de Poitiers fut vendue quelque têmes après pour la somme de *dix à onze mille livres*. Outre cela il avoit encore \* reçu de son père au têmes de sa majorité des terres labourables, & des vignes au territoire d'Availlles, pour la valeur de *quatorze à quinze mille livres*. Il paroît que subsistant à Paris de la pension que luy faisoit d'ailleurs M. son père, il conserva cet argent jusqu'à sa retraite en Hollande, où il en mit une partie à la banque d'Amsterdam: au moins sçavons-nous que cette banque luy produisoit *deux mille livres* de rente. Au partage qui fut fait de la succession de M. son père en 1641, il recueillit encore deux fiefs en Poitou, & une maison dans Châtelleraut. Les deux fiefs étoient celui de la *Courgère*, situé dans la paroisse d'Oüairé au diocèse de Poitiers, & celui de *Beauvais* dépendant de la paroisse de saint Christophle au même diocèse. M. de la Brétaillière, son frère aîné, ayant bien voulu s'accommoder de ces deux fiefs luy en paya la rente, qui ne montoit d'abord qu'à *cinq cens livres*, avec une somme de *quatre mille francs* une fois payée. M. Descartes hérita encore de Jeanne Seign ou Sain son ayeule maternelle, femme de M. Brochard, Lieutenant général de Poitiers, & de sa tante maternelle Jeanne \* Brochard Dame d'Archangé. Mais il est difficile de croire que toutes ces successions partagées avec ses cohéritiers pussent luy produire un revenu de *six à sept mille livres*, à moins que d'y joindre une pension viagère de *huit cens livres*, qu'il s'étoit fait créer depuis en Hollande,

par

par un contrat en parchemin écrit en Flamand, & scellé du grand sceau de la Province de Hollande, dont on ne nous a point appris la date. Car on ne doit pas conter la succession de M. des Fontaines, dont il hérita seul à la vérité, mais dont il n'eut presque pas le loisir de rien recueillir, étant mort peu de tēms après. Il fut payé pendant les deux dernières années de sa vie d'une pension du Roy de *trois mille livres*, par les soins de M. le Maréchal de la Meilleraye, grand Maître de l'Artillerie, qui gouvernoit alors les finances, & qui honoroit nôtre Philosophe de son amitié. S'il eût survécu aux guerres de Paris & aux troubles du Royaume, il auroit touché une seconde pension beaucoup plus considérable que la première, puisque par les ordres & par la bonté du Roy, elle étoit destinée pour luy faire un établissement honorable dans son Royaume. Enfin, sans la maladie de M. l'Ambassadeur Chanut qui fut suivie immédiatement de la sienne, ses revenus alloient être augmentez de *neuf ou dix mille livres* de rente en Allemagne à perpétuité par les bienfaits de la Reine de Suède, qui l'auroit fait propriétaire d'un bien noble, qui devoit passer à ses héritiers après luy. De sorte que si Dieu n'en avoit disposé autrement, M. Descartes avec un peu plus de vie se seroit trouvé riche de *vingt-quatre ou vingt-cinq mille livres* de rentes.

Mais on peut répondre du peu d'attache qu'il auroit eû pour ces avantages, par l'indifférence qu'il avoit témoignée durant tout le tēms de sa vie à l'égard des biens de ce monde. Et ( ce que les financiers regardent comme une folie, ) il étoit plus curieux de connoître & d'expliquer les métaux, que de les amasser. Jamais il n'eut la pensée de thésauriser. On ne luy trouva à sa mort que la valeur de *deux cens rischedales*, dont la moitié fut pour la récompense de son valet, & l'autre pour les frais de sa sépulture. Il n'avoit pas moins de générosité que de dés-intéressement, & son cœur ne put se soumettre qu'à son Roy pour le point des libéralitez. Jamais il ne voulut accepter d'aucun Particulier les secours qu'on luy offroit pour fournir aux grandes dépenses que demandoient ses expériences. Il refusa avec civilité une somme d'argent très-considérable, que M. le Comte d'Avaux luy avoit envoyée jusqu'en Hollande. Il s'excusa de la même manière

René Bro-  
chard son on-  
cle maternel  
& son parrain.

V. la lettr.  
Mf. de Desc.  
à Hooghe-  
lande du 30.  
Août 1649.

La première  
étoit de 1647.

La seconde  
de 1648.

Invent. Mf.  
&c.

Mém. Mf. de  
Clerfcl.

Le Mesnil  
saint Denis,  
où il mena  
M. Gassendi  
après la mort  
de M. Desc.

Mémoire de  
Clerf.

Tom. 1. des „  
lett. pag. „  
220. lett. „  
AIX. „

M. de la Bre-  
taillière.  
M. de Cha-  
vagnes.  
M. Rogier du  
Crevis.  
M. du Bois  
d'Avaugour.

Lett. Ms. de  
Descartes  
à son frère du  
28. Déc. 1641.

auprès de M. de Montmor, qui luy avoit offert avec beaucoup d'instance l'usage entier d'une maison de campagne de *trois à quatre mille livres* de rente. D'autres personnes de la première considération luy avoient ouvert leurs thrésors, mais toujours sans effet. Il appréhendoit d'un côté les reproches secrets de sa naissance qui l'élevoit au dessus de ces sortes de gratifications ; & de l'autre, ne se croyant redevable au Public que de ce qui étoit en sa disposition, il se contentoit de répondre, que *c'étoit au Public à payer ce qu'il faisoit pour le Public*. Enfin, s'imaginant qu'il devoit plutôt *craindre les faveurs de la Fortune que les désirer*, il n'estimoit pas qu'il luy fût honnête de rien emprunter de personne, qu'il ne pût rendre avec usure : & il prétendoit que ç'auroit été une grande charge pour luy de se sentir redevable au Public. Mais s'il avoit le des-intéressement des Philosophes pour les richesses, il n'en avoit pas l'orgueil. Non seulement il regardoit de bon œil ceux qui en font un bon usage : mais il ne crut pas même devoir négliger le bien que son père avoit eû la bonté de luy conserver, & de luy laisser à sa mort. Il ne voulut pas que son absence préjudiciât aux soins qu'il en devoit prendre : & pendant qu'il étoit en Hollande, il ne laissa point d'agir avec ses frères & ses beaux-frères par ses procureurs, c'est-à-dire, par Messire Jacques du Boüexic ou Boissic, sieur de la Ville-neuve, Trésorier de Kimper, demeurant à Rennes ; Messire Claude du Boüexic son frère, sieur de la Chapelle, Conseiller au Parlement de Bretagne ; & M. l'Abbé Picot, Prieur du Rouvre, demeurant à Paris. Il faisoit peu de cas de tous les biens que l'on peut acquérir dans la suite de cette vie, auprès de ceux d'un patrimoine légitime, qu'il considéroit comme un présent de la Nature, plutôt que de la Fortune : & il n'en trouvoit point dont la possession luy parût plus innocente, & plus dans l'ordre de Dieu. C'est ce qui luy fit écrire un jour à M. de la Bretaillière son frère aîné, qu'il *estimoit plus mille francs de succession, que dix mille livres qui viennent d'ailleurs*.





## CHAPITRE III.

*Vie retirée de M. Descartes. Son amour pour la solitude. Sa double devise. Son mépris pour la gloire. Son indifférence pour la réputation. Son humeur particulière. Sa taciturnité. Sa manière de converser. Sa lenteur à parler. Sa paresse à écrire. Caractère de son écriture. Il lisoit peu. Il avoit peu de livres. Son jugement sur les grandes lectures. Comment on peut dire qu'il avoit lû infiniment. Son affectation à dissimuler ses lectures & ses études. Son stile. Excellence de ce stile. Sa Latinité. Sa conformité sur l'usage de la langue françoise. Son sentiment sur l'orthographe, & la prononciation. Sa méthode particulière de composer. Sa clarté. Son obscurité affectée. Sa manière de philosopher agréable à ses Adversaires même. Il commençoit à goûter le genre d'écrire par dialogues, pour expliquer la Philosophie, dans les dernières années de sa vie.*

SI des revenus assez modiques ont paru suffisans pour rendre M. Descartes riche & content, ce n'est pas seulement à sa frugalité naturelle, c'est encore au choix qu'il avoit fait d'une vie retirée, qu'il faut l'attribuer. Il recevoit très-peu de visites en tout têmes, & il en rendoit encore moins. Mais quelque retiré qu'il fût, il n'étoit rien moins que misanthrope : & ceux qui ont eu l'honneur de le connoître, n'ont pû regarder sans horreur l'injure que le Ministre Voetius luy avoit faite de l'appeller *Lucifuga* & *Tenebrio*, En fuyant le grand monde de Paris & les connoissances qu'il avoit en France, pour aller se cacher en Hollande parmi des personnes inconnuës, ce n'étoit point la lumière qu'il fuyoit, pour s'ensevelir dans les ténèbres. On ne peut pas dire même que la mélancholie eût eu part à une résolution si extraordinaire. Il porta jusqu'au fonds de sa solitude de Hollande & jusqu'en Suède même, la belle humeur & l'enjouement naturel qu'on avoit remarqué en luy dès sa plus tendre jeunesse. Il étoit ordinairement gay, quoi qu'il ne fût pas toujours joyeux. C'est ce qui n'avoit pû même se dissimuler au milieu des indispositions de sa jeunesse, où il avoit déjà

Cartes. Epist.  
ad Celeberr.  
Voet pag. 21.  
Lipstorp. &  
Borel.

Il fit une  
Comédie en  
Suède peu de  
semaines a-  
vant sa mort.

Borel,

Tom. 1. des  
lett. pag. 57.  
58.

déjà cet air serein du visage & cette mine affable, qui ne l'a point quitté pendant le reste de sa vie. Cette gayeté du cœur luy faisoit faire toutes choses sans répugnance : & , si nous l'en croyons, elle luy en facilitoit le succès. Elle contribuoit même à sa santé. Sans elle il n'auroit pû soutenir le poids de sa solitude avec tant de persévérance. C'est elle qui a converti l'inclination qu'il avoit pour la retraite en une vraie passion pour la vie cachée. Et le desir de ne jamais s'en départir luy avoit fait prendre deux devises propres à ne luy jamais laisser oublier sa résolution. La première étoit ,

Tom. 2. des  
lett. pag.  
352.

*Bene qui latuit , bene vixit.*

dont le souvenir arrêta souvent en luy le dessein de publier ses ouvrages, & luy fit supprimer entre autres son fameux Traité du Monde, pour se délivrer de la crainte d'acquiescer plus de connoissances qu'il n'auroit désiré. L'autre devise étoit,

Tom. 1. des  
lett. pag.  
105.

*Illi mors gravis incubat ,  
Qui notus nimis omnibus  
Ignotus moritur sibi.*

Trist. 1. 3.  
Eleg. 4.

Sen. Thyest.  
Trag.

qui est une condamnation de ceux, qui cherchent à être connus des autres, sans se connoître eux-mêmes. Il devoit ces deux devises à deux anciens Poètes latins ; la première à Ovide ; l'autre à Sénèque.

\* De Neoclès  
frère d'Epi-  
cure.

Opusc. moral.

Il est inutile pour la réputation de nôtre Philosophe d'examiner si Ovide a eu en vuë le mot des Epicuriens \* *ἀεὶς ἐὼς*, *mène une vie cachée*, pour exprimer sa pensée. Il suffit de remarquer qu'il luy a donné sa perfection en le déterminant à un sens, que l'on ne peut plus prendre qu'en bonne part ; & en luy en ôtant par avance cette équivoque, sur laquelle il a plu à Plutarque de se divertir dans une Dissertation entière, qu'il a faite pour condamner ce mot. M. Descartes adoptant le mot d'Ovide, n'avoit peut-être jamais songé à celui des Epicuriens. Mais si quelqu'un y trouvoit à redire maintenant, ce ne seroit plus l'affaire particulière de M. Descartes : ce seroit celle de toute la Chrétienté, où pas un Chrétien n'ignore que la *Vie cachée* ne soit en recommandation.

Depuis que M. Descartes s'étoit mis dans le réduit d'une condition privée, il avoit regardé l'inconvénient d'être trop connu

connu comme une distraction dangereuse au deſſein de ne jamais ſortir de luy-même , que pour converſer ſéc rétement avec la Nature ; & de ne quitter jamais la Nature, que pour rentrer en luy-même. Il regardoit comme une choſe très-vaine le deſir que nous avons de vouloir vivre dans l'opinion & l'eſprit d'autrui ; & jamais Philoſophe n'a fait moins de cas de la gloire prétendue, que la plûpart trouvent dans ce qui s'appelle réputation. Il n'étoit pas aſſez ſauvage pour trouver mauvais, que, ſi on penſoit à luy , on en eût bonne opinion : mais il aimoit beaucoup mieux qu'on n'y penſât point du tout. Auſſi nous aſſûre t'il qu'il craignoit beaucoup plus la réputation qu'il ne la ſouhaitoit , eſtimant qu'elle diminue toujours quelque choſe de la liberté & du loisir de ceux qui l'acquièrent ; deux choſes qu'il conſidéroit comme les deux plus précieux avantages de ſa retraite, qu'il préféroit infiniment à toutes les honneurs qu'il pouvoit recevoir de la Reine de Suède & de tous les Grands de la terre. Il ne croyoit pas devoir trop raffiner ſur l'état & la qualité de ſa ſolitude ; & jamais il n'avoit eu de ſcrupules ſur la liberté qu'elle luy donnoit , je ne diſ pas de ſ'entretenir ſeulement avec ſes propres penſées, mais même de ſ'égarer quelquefois avec ſes propres imaginations. Il ſuffiſoit pour mettre ſa conſcience en repos , que ſa ſolitude ne fût à charge à perſonne , & que les fruits qu'il en eſpéroit puſſent être utiles à quelqu'un. Il ſe croyoit fait pour elle de telle manière , que , ſelon ce qu'il en écrivoit à la Princeſſe Palatine , il luy étoit difficile d'avancer dans la recherche de la Vérité hors de cette ſolitude, en quoy conſiſtoit ſon principal bien dans cette vie. Jamais il ne jugeoit mieux de ſon excellence, que lorsqu'il étoit ſorti de ſon ſein. Il auroit preſque ſouhaité n'être pas auſſi agréable à la Reine de Suède qu'il fut, afin d'avoir un prétexte raifonnable pour y retourner au plûtôt. Mais il paroît que rien ne fut plus avantageux pour luy faire reconnoître la félicité de la vie retirée & tranquille , que ſes derniers voyages en France , & ſur tout la vuë des troubles de la Cour & du Royaume depuis la fin de l'an 1648.

cc Tom. 2.  
des Lettr.  
cc pag. 472.

cc Lettr. à Chan.  
à Freinſhem.  
cc &c.

Tom. 1. des  
lettr. pag.  
148.

Ibid. ut ſupr.

Tom. 1.  
pag. 81.

La vie ſolitaire ne luy couta que peu de mois d'apprentiſſage , parce que l'inclination qu'il y apporta ſe trouva ſecondée par ſon tempérament & par ſon humeur particu-

N n n \* lière.

Borel vit.  
comp. init.

Lipstorp. Specim. Paul.  
Cartes. pag.  
86. 87.

Rél. Mf. de  
Poiff.

Tom. 2. des  
lett. pag.  
321. 323. 443.  
444.

lière. L'habitude qu'il avoit de la méditation l'avoit rendu fort réservé, & un peu taciturne. Mais quoy qu'il parlât peu en tout têmes, il parloit toujours fort à propos, & fort naturellement. Ses conversations n'étoient jamais guindées, jamais gênantes, & rarement avoient elles de l'élévation. Ses discours étoient tout unis : & tels y furent trompez, qui après s'être fort tourmentez pour avoir l'honneur de se trouver dans sa compagnie, n'y entendirent rien au dessus de leur portée, quoy qu'ils y fussent allez pour écouter des oracles. Il évitoit sur tout de paroître docte ou philosophe dans ses entretiens ; & lors qu'on l'obligeoit de parler de Philosophie ou de quelque autre point de science, il avoit toujours recours à sa modestie ordinaire, & s'excusoit d'abord sur son ignorance. Si on le pressoit extraordinairement, il ne manquoit presque jamais de faire un petit préambule sur la précipitation avec laquelle nous avons coutume de juger des choses : après il disoit ce qu'il sçavoit de clair & d'évident sur ce qu'on luy demandoit. Il marquoit ensuite ce dont il n'avoit pas encore une connoissance distincte, & il faisoit trouver bon qu'il remît la chose à une plus ample discussion. Lorsque ses amis luy parloient des grandes fortunes qu'on pouvoit faire par le moyen de l'esprit & du sçavoir, il leur disoit que pour ce qui le regardoit en particulier, son genre d'étude n'étoit propre qu'à faire des gueux, & à s'attirer des ennemis ; & que pour travailler à sa fortune & à sa réputation, il falloit écrire & parler selon les préjuges du vulgaire, & non pas entreprendre de les combattre.

Il n'étoit guères plus porté à mettre ses pensées sur le papier, qu'à les debiter de vive voix. Il avoit presque toujours été paresseux à écrire. Mais son écriture menuë, serrée, & régulière, telle que nous la voyons encore aujourd'huy dans ce qu'il a laissé de Manuscrits, est une preuve qu'il avoit vaincu cette paresse par de longues habitudes. Il ne laissoit pas d'y retomber de têmes en têmes, comme il paroît, non seulement par la répugnance qu'il témoignoit à composer ses ouvrages, mais encore par la négligence qu'il apportoit à répondre à ses amis. Lorsqu'il leur écrivoit, c'étoit toujours en peu de mots, sans beaucoup de compliment, & il n'étoit étendu que sur des questions de Physique, de Morale, ou de Mathématiques

thématiques qui en valaient la peine. Sa négligence ordinaire le portoit presque toujours à différer d'écrire jusqu'à l'heure que le messager étoit prêt à partir. Alors il écrivoit d'une vitesse & d'une précipitation, qui marquoit encore plus que le reste, sa paresse & sa répugnance. Il répondoit quelque-fois en un après-souper à vingt ou trente questions différentes, qu'il avoit laissé accumuler, afin de se délivrer pour long-têms d'une nécessité si onéreuse. Il écrivoit néanmoins régulièrement toutes les semaines au P. Mersenne ; & lorsqu'il attendoit à quinze jours, il se trouvoit souvent obligé de répondre à trois ou quatre lettres de ce Père, qui le passoit de loin en régularité & en diligence. Quant aux lettres de civilité, elles n'étoient presque que pour les personnes à qui il écrivoit une première fois, ou pour celles qu'il n'étoit point en usage de traiter familièrement. Mais elles ne servoient de rien pour distinguer ses meilleurs amis d'avec les autres. C'est ce que nous avons appris de luy-même en ces termes. » Monsieur N. a tort s'il s'offense de ce que j'ay écrit à Monsieur N. plutôt qu'à luy. Car je seray bien aise qu'il sçache que ce n'est pas toujours à ceux que j'estime, & que j'honore le plus, que j'écris le plus souvent : & que j'ay quantité de proches parens & de très-particuliers amis à qui je n'écris jamais, & qui ne laissent pas de m'aimer, parce qu'ils sont persuadés que cela n'empêche pas que je ne fusse toujours prêt à les servir, si j'en avois les occasions. Il doit croire la même chose à son égard. Mais pour des lettres de compliment, il me faudroit avoir un Secrétaire à mes gages, si je voulois écrire à tous ceux que j'estime, & que je pense être de mes amis.

Ibid. pag. 312  
329.

Ibid. pag. 198.

« Tom. 2.  
des lettr.  
« pag. 314.  
« 315.

«

M. Descartes n'avoit pas sans doute autant de répugnance pour la lecture, qu'il témoignoit en avoir pour l'écriture. Il faut avouer néanmoins qu'il ne lisoit pas beaucoup, qu'il avoit fort peu de livres, & que la plupart de ceux qui se trouvèrent par son inventaire après sa mort, étoient des présens de ses amis. Depuis qu'il se fût déterminé à l'étude de la Nature par elle-même, & à la recherche de la Vérité indépendamment de ce qu'on en avoit écrit avant luy, il avoit regardé la lecture des livres en général, comme un voyage dans les pays étrangers, où l'on devient soy-même

Disc. de la  
Méthode.

V. son Disc.  
de la Méthode.

Sam. Sorbière.

Willh. Leibn.  
& Adr. Auz.

Borel vit. cart.  
compend. pag.  
7. initio.

V. ce qu'il a  
écrit touchant  
les livres, que  
Schooten,  
Meisenne, &  
les autres luy  
envoyoient.

Pag. 7. edit.  
de Holl.

Part. 4. pag.  
47. Ep. lat.  
ad Voët.

étranger à ceux de son propre pays, lorsque l'on y demeure trop long-têms. Cette maxime qui semble n'être bonne que pour les connoissances que nous pouvons acquérir sans le secours d'autrui, ne fut pas même observée dans sa rigueur par M. Descartes. Rebuté des inutilitez & des erreurs qu'il avoit remarquées dans les livres, il y avoit renoncé assez solennellement. Mais à ne point mentir, son renoncement ne fut jamais fort entier, il le rendit même suspect de dissimulation. Et ceux qui ont été un peu versez dans ses ouvrages, n'ont point pû prendre pour un vray mépris cette indifférence qu'il affectoit quelque fois assez mal à propos de faire paroître pour les livres. Ils ont remarqué au contraire qu'il avoit un usage des livres beaucoup plus grand qu'il ne vouloit le faire croire : & si l'on écoutoit M. Borel, il nous persuaderoit volontiers que M. Descartes, non content d'avoir appris tous les arts & toutes les langues, avoit encore feüilleté tous les livres, sans en excepter les plus inutiles & les plus superstitieux, pour ne pas se priver du plaisir de pouvoir se vanter d'avoir tout vû. Mais sans recourir à l'hyperbole, on peut assûrer qu'encore qu'il donnât peu de son têms à la lecture, sur tout depuis sa retraite en Hollande, il ne laissoit point de passer pour un homme de lecture presque infinie, à cause du merveilleux discernement qu'il avoit, pour découvrir d'abord ce qu'il falloit lire ou passer dans les livres.

Si nous voulions agir selon son esprit en ce point, nous nous arrêterions plutôt à ce qu'il pensoit de l'usage des livres, & de la lecture, qu'à examiner s'il avoit beaucoup lû effectivement, où s'il avoit grand nombre de livres dans sa Bibliothèque. Pour sçavoir ce qui en étoit, il renvoya un jour son adverfaire Voetius à son discours de la Méthode, où il dit que *la lecture des bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passez qui en ont été les Auteurs ; & même une conversation étudiée, où ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées.* Par une conséquence des contraires, il tâcha de persuader à Voetius que la lecture trop fréquente des méchans livres n'est pas moins nuisible, que la conversation des méchans hommes. Ce Ministre (selon le jugement que M. Descartes en faisoit par ses ouvrages) ne s'étoit appliqué toute sa vie à lire que de trois fortes



fortes de livres, sur lesquels il ne croyoit pas qu'un honnête homme dût s'arrêter long-têms. Les premiers étoient des livres impies, bouffons, libertins, superstitieux, & cabalistiques, dont Voetius affectoit de mettre de grands lambeaux dans ses ouvrages. Les seconds étoient des livres contentieux, dont les Auteurs ont coûtume de se déchirer mutuellement par des injures, sous prétexte de défendre ou d'attaquer des partis contraires. Voetius en avoit cité un si grand nombre de cette espèce, qu'il ne pouvoit en avoir seulement lû le quart, sans avoir passé la plus grande partie de sa vie dans la chicane, les contestations, & les inimitiez des Auteurs. M. Descartes exceptoit du nombre des méchans livres ceux de controverse, lors qu'ils sont pour défendre la Vérité, ou pour reprendre le vice : mais il croyoit qu'il étoit bon même d'être sobre en ce point, parce que l'infirmité de nôtre nature nous fait quelquefois tomber dans l'erreur ou le vice que nous voulons éviter. Les troisièmes étoient des livres de Lieux communs, de Commentaires, d'Abrégés, de Tables, de Répertoires, & autres Recueils de pensées d'autrui, qu'il ne jugeoit point méchans par eux-mêmes, mais propres néanmoins à gâter l'esprit, lorsqu'on s'en sert pour autre chose, que pour rappeler dans sa mémoire ce qu'on a appris auparavant dans les originaux. Car selon luy ce qu'il y a d'important dans les écrits des grands hommes ne consiste point dans des pensées détachées qu'on en peut prendre, mais dans tout le corps de leur discours. Ce n'est point par une première, mais par plusieurs lectures réitérées qu'on entre dans leur esprit. C'est ce qui obligeoit M. Descartes de mettre une grande différence entre l'érudition & la science. Il comprenoit aisément comment la lecture des Lieux communs, des Tables, Recueils, & autres Répertoires peut remplir la mémoire, & rendre un homme superficiellement sçavant en peu de têmes. Mais il ne croyoit pas que ce fût le moyen d'en devenir plus sage ni meilleur. Au contraire, comme il n'y a pour l'ordinaire aucun enchaînement de raisons dans ces sortes de livres, & que tout y dépend de l'autorité des Ecrivains, ceux qui n'étudient que dans leurs écrits entrecoupez, s'accoutument tellement à l'assujettissement qu'ils ont pour cette autorité, qu'ils se privent insensiblement de la

pag. 48 ib. 3.

pag. 49.

pag. 50.

pag. 53.

pag. 54.

la liberté de choisir. De sorte qu'ayant pris parti, ils se défont peu à peu de l'usage de leur raison naturelle, pour en substituer une *artificielle & sophistique* en sa place. D'où il arrive que se croyant d'autant plus sçavans qu'ils ont la mémoire plus chargée, ils tombent pour l'ordinaire dans une pédanterie, qui les rend insupportables aux honnêtes gens & aux vrais Sçavans.

pag. 55.

Il arrive encore pis, quand les Auteurs à la lecture desquels on s'attache, ont eux mêmes l'esprit ou le cœur gâté. Car ils corrompent souvent l'entendement ou la volonté d'un lecteur, à qui la Nature n'auroit point fait d'ailleurs un esprit faux, ou donné un cœur mauvais. Mais d'autre part il faut avouer que la différence des inclinations dans ceux qui lisent, fait souvent le bon ou le mauvais usage des livres. Ceux qui les ont belles en deviennent plus sages ; & ceux qui les ont mauvaises, plus fots.

pag. 56.

Ces inclinations se font assez paroître par le choix qu'on fait de soy-même dans les livres, lorsqu'on n'est plus retenu par l'autorité des maîtres, qui président aux lectures de leurs élèves. Chacun se jette sur ce qui revient le plus à son génie. Et delà suit aussi la différence qui se trouve dans les mœurs de ceux qui ont beaucoup iû. Le mauvais usage de la lecture rend les uns plus arrogans, plus obstinez, plus incivils, & plus colères. Le bon usage rend les autres plus honnêtes, plus dociles, plus humbles, moins attachez à leur sens, plus persuadez de l'infirmité humaine, plus convaincus de leur propre ignorance : & il leur fait connoître que la véritable science ne dépend pas moins de la méditation intérieure, de la conversation des sages, & de l'expérience qu'on acquiert par le maniment des affaires, que de la lecture des livres.

pag. 57.

Quelques uns prétendent que rien n'est plus propre à faire voir combien M. Descartes étoit exercé dans la lecture des bons livres, que la qualité de son stile, & l'abondance des choses qu'il a traitées dans tous ses ouvrages, mais particulièrement dans ses lettres. C'est un jugement, ou plutôt une conjecture qu'ils ont tirée de la beauté de son stile, de la régularité de ses pensées, de la netteté & de l'exactitude de ses expressions. Mais il se feroit récrié le premier contre cette imagination, luy qui vouloit faire croire à ses amis que quand son père ne l'auroit jamais fait étudier, il n'auroit pas  
laissé

Lett. Mf. de  
Rome en Août  
1689.  
Sorb. lettr. &  
disc. in : v°,  
pag. 689.

Rélat. Mff.  
de M. Belin.

laissé d'écrire les mêmes pensées, de la même manière, & peut-être encore mieux qu'il n'a fait. C'est ce qu'il auroit pû nous persuader aisément, si nous considérons, qu'il n'y a rien de tout ce qu'il a écrit, qu'il n'ait pû concevoir, dicter, & composer en sa langue maternelle ; & que son stile françois au jugement des Sçavans, est préférable de beaucoup à son stile latin. Aussi voyons-nous que la plûpart du monde aime beaucoup mieux lire ses ouvrages en nôtre langue qu'en celle des doctes. M. de Sorbière à qui la réputation de M. Descartes n'a point beaucoup d'obligation d'ailleurs, prétend qu'il *ne lisoit rien de plus charmant, de plus fort, & de plus pressé en nôtre langue, que tout ce qu'il avoit écrit*. Mais il pourroit s'être trompé, lorsqu'il a crû que M. Descartes méditoit toujours en françois, & qu'il concevoit toutes ses pensées en nôtre langue. Car si l'on en excepte le volume de ses Essais, avec les petits traitez de l'Homme, des Passions, & de la Lumière, qui ont été conçûs & écrits en langue vulgaire, ses autres ouvrages qui sont en beaucoup plus grand nombre, je veux dire ses Méditations, ses Principes, les trois quarts de ses Lettres, son traité de Musique, sa Méchanique, ses Régles pour la direction de l'esprit, son Traité des animaux, son Traité de l'étude du bon sens, & la plûpart des Fragmens qu'il a laissez, se trouvent écrits en latin. Ce n'étoit point le caprice qui le déterminoit à écrire plutôt en une langue qu'en l'autre ; & nous avons rapporté les raisons qu'il avoit eûes de publier sa Méthode & ses Essais en françois ; ses Méditations & ses Principes en latin. Mais l'expérience ne tarda point à luy faire voir, que généralement tous ses ouvrages devoient être en l'une & en l'autre langue, à l'usage de toutes sortes de personnes.

Quoy que son latin n'ait parû à quelques sçavans qu'une *traduction de sa pensée*, il faut pourtant reconnoître qu'il écrivoit encore plus aisément des matières philosophiques & mathématiques en latin qu'en françois : & nous voyons la prière qu'il fait à l'un de ses amis de l'excuser d'avoir *entrelardé de latin* une lettre françoise qu'il luy écrivoit, parce que son *peu de loisir ne luy avoit pas permis de penser aux paroles*. S'il n'avoit jamais composé en françois, son latin auroit été loüé comme le meilleur stile qu'un Philosophe & un Mathématicien

Lettr. & d'isc.  
de Sorb. in  
IV<sup>e</sup> p. 691.

Sorb. ibid.

Tom. I. des  
lettr. p. 540.

Tom. 1. des  
lettr. p. 280.

Tom. 1. des  
lettr. p. 103.

maticien pût mettre en œuvre. Il tâchoit de ne jamais s'écarter du naturel, & l'affectation étoit le vice qu'il évitoit sur tous les autres. Il ne s'appliquoit point tant à la beauté des expressions, qu'à la propriété des mots : mais il ne négligeoit pas de joindre l'une avec l'autre, & il portoit son exactitude jusqu'à vouloir garantir sa latinité de toute apparence de *Gallicisme*. Mais du reste il se mocquoit de toutes les parures d'élocution, & de ce qui s'appelle ornement du discours. Il en ufoit ainsi pour dispenser ceux qui ne cherchent que des mots, de la peine de lire ses ouvrages. » Je n'ay guères accoutumé, dit-il à M. Chanut, de prier personne d'examiner mes écrits, & même je les ay fait sortir en public, sans être parez, & sans avoir aucun des ornemens qui peuvent attirer les yeux du peuple, afin que ceux qui ne s'arrêtent qu'à l'extérieur ne les vissent pas, & qu'ils fussent seulement regardez par quelques personnes de bon esprit, qui prissent la peine de les examiner avec soin, afin que je puisse tirer d'eux quelque instruction.

Tom. 2. des  
lettr. p. 410.

C'étoit en 1638.

Il fit la même prière à l'Abbé Picot en une autre occasion.  
V. ses lettr. Mss.

Quant à la langue françoise en particulier, il étoit fort aisé de pouvoir se conformer au génie qui régnoit dans le siècle, parce que le bon sens luy avoit fait connoître, que ceux même, qui tâchent de ne penser que comme pense le petit nombre des personnes sages, doivent s'étudier à parler comme parle la multitude des honnêtes gens. C'étoit dans cette pensée qu'il avoit prié le P. Mersenne de corriger les fautes de locution qui pourroient se rencontrer dans sa *Dioptrique*. » Car, dit-il à ce Père, en ce qui est de la langue & de l'orthographe, je ne desire rien tant que de suivre l'usage. Mais il y a si longtêms que je suis hors de France, que je l'ignore en beaucoup de choses. L'orthographe de ses livres françois imprimez en Hollande paroît un peu bizarre dans quelques mots : mais cette bizarrerie est toute de la fantaisie de l'Imprimeur, qui a cru devoir suivre la prononciation plutôt que l'écriture. M. Descartes n'étoit assurément pas de l'opinion outrée des Meigretistes sur ce point. Mais aussi d'un autre côté ne se trouvoit-il pas éloigné du sentiment de M. d'Abblancourt, & de quelques autres bons Ecrivains de son têms, qui se déclaroient pour le retranchement des lettres inutiles, tant qu'il n'y avoit point d'équivoque & d'ambiguïté à craindre

dre dans les mots. » Pour l'orthographe de mes Effais, dit-il, c'est à l'Imprimeur à la défendre. Car en cela, je n'ay désiré de luy autre chose, sinon qu'il suivît l'usage : & comme je ne luy ay pas fait ôter les lettres superflues lorsqu'il les y a mises, aussi n'ay-je pas eû soin de les luy faire ajouter lorsqu'il les a omises, parce que je n'ay point remarqué qu'il l'ait fait en aucun endroit, où cela pût causer de l'ambiguité. Au reste, je n'ay point dessein de réformer l'orthographe françoise, & je ne voudrois pas conseiller à personne de l'apprendre dans un livre imprimé à Leyde par des Etrangers. Mais s'il faut que j'en dise ici mon opinion, je crois que si on suivoit exactement la prononciation, cela apporteroit beaucoup plus de commodité aux Etrangers pour apprendre nôtre langue, que l'ambiguité de quelques équivoques ne donneroit d'incommodité à eux ou à nous. Car c'est en parlant que l'on compose les langues, plutôt qu'en écrivant : & s'il se rencontroit dans la prononciation des équivoques qui causassent souvent de l'ambiguité, l'usage y changeroit incontinent quelque chose pour l'éviter.

Mais hors quelques minutes de néant qui dépendent de la vicissitude des têmes, & du caprice de ceux qui gouvernent les langues vivantes, on peut assurer que le stile de M. Descartes à des qualitez, qui seront de tous les siècles. La propriété des termes, la facilité du tour, la netteté de l'expression l'a tellement distingué du stile des Scholastiques, que c'est, au sentiment du Père Mersenne, ce qui auroit fait douter à quelques-uns, qu'il eût jamais sçû la Philosophie de l'Ecole, qui ne s'apprend pour l'ordinaire qu'en stile barbare ou corrompu. D'un autre côté M. de Sorbière, qui le trouvoit tout Platonicien dans sa Métaphysique, le jugeoit assez scholastique dans la substance de ses réponses, & dans presque toute sa latinité. Mais cet Auteur prenoit en cette occasion le terme de scholastique au sens des Anciens pour un stile clair, exact, court, méthodique, & correct. Rien ne caractérise mieux le stile & les manières de M. Descartes, que cette méthode particulière, qui regne par tous ses écrits, & qui est toujours soutenue avec beaucoup de force, de justesse, & de majesté. Mais il n'y a point d'ouvrage, où cette méthode soit plus rigoureusement observée, que dans

O o o \*                   celuy

Tom. 2. des  
letrr. p. 14.

V. cy-dessus  
liv. 4. chap. 11.

Sorb. letrr.  
pag. 689.  
Lor. Craff.  
Elog. P. 304.

Poisson Rem.  
sur la Méth.  
pag. 223, 224.

Clerfel. préf.  
du 1. & du 2.  
vol. des letrr.



Poiss. et supr.

celuy de ses Principes. Il faut avouer que sa manière de ne faire qu'une suite liée de raisonnemens depuis le commencement jusqu'à la fin semble être incommode, en ce qu'elle oblige d'être court, & par conséquent moins intelligible qu'on ne feroit, si on avoit la liberté de s'étendre. Mais M. Descartes à prévenu cet inconvénient par des titres ou nôtas marginales mises à côté des articles de cet ouvrage, contenant sa pensée en gros, & d'une manière fort nette.

Tom. 3. des  
letr. pag.

494, 396, 410,  
521.

Tom. 1. des  
letr. pag. 510,  
514.

voyez aussi  
cy-dessus.

Il n'en a pas usé de même dans certaines autres occasions, où il s'est fait accuser d'obscurité avec vray-semblance. Nous avons parlé ailleurs de celle qu'il sembloit avoir affectée dans sa Géométrie, & dans l'endroit de sa Méthode, où il a touché l'existence de Dieu. Nous n'avons pas oublié les raisons qu'il a alléguées pour justifier son affectation : & c'est sur la solidité de ces raisons que l'on doit juger s'il est plus excusable qu'Aristote, que l'on accuse maintenant d'un crime assez semblable. Hors ces deux occasions, on peut dire que s'il se rencontre de l'obscurité dans les écrits de M. Descartes, c'est sans dessein, & contre l'intention de l'Auteur. Ceux qui n'ont aucune teinture des Mathématiques & particulièrement de la Géométrie, ceux qui n'ont pas le sens fort juste, & ceux qui sont trop fortement prévenus les trouveront toujours obscurs à leur égard ; & jamais l'on n'aura raison de contester contre eux sur ce point. Mais à l'égard des autres, il suffit de remarquer qu'ils y aperçoivent par tout la manière d'écrire des Géomètres, qui est la plus exacte, & qu'ils n'y voyent point d'autres principes, que ceux des Mathématiciens même, que tout le monde admet à cause de leur clarté & de leur évidence.

Tom. 1. des  
letr. p. 137.

Aussi s'est-il rencontré une autre espece d'Esprits, qui après avoir compris ses opinions, dont ils avoient été surpris d'abord, les ont jugées si claires & si simples, qu'ils ont cessé de les estimer ce qu'elle valent : parce qu'ils étoient du nombre de ceux qui ne font cas que des choses qui leur laissent de l'admiration, & qu'ils n'entendent, ou qu'ils ne possèdent qu'à demi. Ce n'est pas au reste par un effet de son obscurité, que les meilleurs Esprits, d'entre ceux même qui ne voudroient pas être Cartésiens, ne peuvent se défendre des charmes de sa manière de philosopher, dans les endroits même,

*In iis etiam,  
ubi non assen-  
tior, ipsum  
philosophandi  
specimen mi-  
rifice placet.*

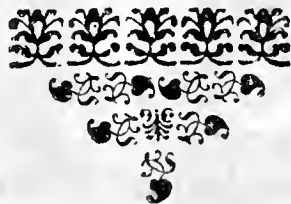


Et sanè vix  
quidquam apud  
ipsum oc-  
currit unde  
non utile ali-  
quid & novum  
d' sci possit.  
Gottfr. Guill.  
Leibnütz.  
" Sorbière  
lett. &  
" disc. in iv.  
pag. 691. 692.

même, où leur volonté trouve le plus de résistance. Ils avoient que dans ce qu'ils tâchent de rejeter, il y a toujours de quoy s'instruire. Tel qui détournoit les autres de ses sentimens de son vivant, n'a point laissé de dire après sa mort, qu'il *aimeroit presque mieux s'égarer avec luy, que marcher dans le bon chemin avec les autres, tant la manière d'exprimer les choses mêmes qu'il n'approuvoit point luy paroissoit admirable.*

M. Descartes sembloit avoir goûté l'art du Dialogue, principalement dans les dernières années de sa vie, pour débiter plus agréablement sa Philosophie. L'exemple de Platon & de Cicéron, qui avoient si heureusement employé ce genre d'écrire, afin d'exposer la Philosophie dans son plus beau jour, pouvoit bien l'avoir déterminé à se servir de ces moyens, pour éviter mieux qu'auparavant la sécheresse des manières scholastiques, & donner encore plus d'agrémens à sa doctrine. Il considéroit que rien n'est plus commode que d'introduire des Personnages, à qui on forme des caractères tels qu'on les souhaite, à qui l'on fait attaquer ou défendre un sentiment avec autant ou aussi peu de force qu'on croit en avoir besoin pour son dessein, à qui l'on fait gagner ou perdre une cause dont on est toujours le maître. Il avoit commencé son traité de la recherche de la Vérité, dans cette forme de Dialogue, & nous avons remarqué ailleurs le choix judicieux de ses Personnages. Il avoit aussi disposé de la même manière ses Méditations & ses Principes depuis son second voyage de France : & M. Clerfèlier avoit promis au P. Poisson d'achever cet ouvrage. Mais la crainte de ne pouvoir pas observer dans sa continuation toute la justesse & les proportions nécessaires avec les commencemens, l'en avoit ensuite détourné : & nous ne savons maintenant ce qu'est devenu ce curieux ouvrage depuis la mort de M. Clerfèlier.

Rél. M. de  
Poisson.



## CHAPITRE IV.

*De l'Esprit de M. Descartes. Son étendue, sa force, sa pénétration, sa justesse. De sa mémoire, en quoy elle étoit inférieure à son esprit. Son jugement solide, finesse de son goût, son discernement. Son amour pour la Vérité, sa franchise, sa droiture. Il veut tout sacrifier à la Vérité. Il la cherche par tout, mais principalement dans les sciences. Étendue & qualité de son sçavoir. Définition & division de la science. Son jugement sur la Théologie, sur l'Astronomie, sur les Mathématiques, sur la Médecine, sur la Philosophie scholastique, sur les Humanitez ou belles Lettres. Ce qu'il sçavoit & ce qu'il ignoroit dans toutes ces connoissances. Idée d'une langue universelle, ou d'une Grammaire générale & raisonnée, qu'il propose au P. Mersenne.*

Clerf. préf.  
du 1. tom.  
pag. 5, 6.

Lipstorp. specim.  
pag. 87.

Lor. Crasso  
élog. p. 303.

Lettr. Ms. de  
la Princesse  
Elizabeth à  
M. Chanut.

Lipstorp. ut  
supra.

L'Esprit de M. Descartes étoit d'une étendue presque infinie, & d'une force égale à son étendue. Sa pénétration étoit prodigieuse en profondeur & en vivacité, & elle étoit reconnue généralement de tous ceux qui avoient eu affaire à luy, sur tout au sujet de l'exposition de quelque problème que ce fût, & dans le dénouement des difficultez de toute espèce. Mais jamais elle ne paroissoit avec plus d'avantage, que lors qu'il étoit question de fonder le fonds de l'esprit humain, & de déterminer précisément ce qui est possible à l'homme, & ce qui est au dessus de ses forces. C'est pourquoy il refusa toujours de travailler à la fameuse question de la quadrature du cercle, parce que par la méthode de sa merveilleuse Analyse il avoit reconnu de bonne heure l'impossibilité de la solution de ce problème. Il ne blâmoit pourtant pas entièrement ceux qui exerçoient leur esprit à cette question, parce qu'encore qu'ils ne pussent qu'accumuler des erreurs sur un fondement ruineux, il est toujours à espérer qu'ils feront quelque découverte utile dans leur route, ou qu'ils en rendront au moins leur esprit d'autant plus capable d'application.

Jamais homme n'a fait paroître à plus haut degré que M.  
Descartes

Descartes ce que nous appellons *esprit géométrique*, & *justesse d'esprit*, pour ne point confondre les principes entre eux, pour pénétrer toutes les conséquences qu'il étoit possible d'en tirer, & pour ne jamais raisonner faussement sur des principes connus.

Sa *Mémoire* n'étoit ny infidèle ny malheureuse : mais nous ne voyons pas qu'elle ait pû répondre à la grandeur de son esprit. Il faudroit reconnoître qu'elle étoit prodigieuse, s'il étoit sûr de s'en rapporter au témoignage du sieur Craffo. Mais s'il est vray, au rapport de M. Borel, que M. Descartes en connoissoit de plus riches & de plus heureux que luy dans cette partie, il se trouvoit une disproportion fort grande entre sa mémoire & son esprit. Il n'avoit pas grand besoin de celle que nous appellons *locale* ; peut-être avoit-il négligé de cultiver dans sa retraite la mémoire *corporelle* par des exercices qui demandent de fréquentes répétitions pour entretenir ses habitudes : mais il n'avoit aucun sujet de se plaindre de celle qu'il nommoit *intellectuelle*, qui ne dépend que de l'ame, & qu'il ne croyoit point capable d'augmentation ou de diminution en elle-même.

S'il luy manquoit quelque chose du côté de la mémoire qu'il eût pû souhaiter, ce défaut se trouvoit amplement récompensé par cette autre partie de l'ame, que nous appelons le *Jugement*, & qui est toute la lumière de l'esprit de l'homme. Il étoit judicieux & solide par tout. Il avoit le goût des choses fort exquis, & le discernement très-délicat & très-fin, même dans ce qui est de l'usage le plus commun, où les plus grands esprits, & sur tout les Géomètres ont coutume de manquer d'attention. Lors qu'il manquoit de vigilance en ce point, il s'en appercevoit avant les autres, & étoit le premier à condamner sa négligence.

Rien n'avoit tant contribué à perfectionner en luy cette excellente qualité, que cet amour violent pour la *Vérité* dont il s'étoit senti possédé depuis les premières années de sa vie jusqu'à la fin. La sincérité du cœur s'étant toujours trouvée jointe en luy avec la droiture du sens & de l'esprit, il eut un soin continuel de ne rechercher que la Vérité dans toutes ses études, & de la faire paroître toujours entière, toujours nue dans ses actions & dans ses discours. La franchise

Lor. Craff.  
élog. pag.  
303, 304.

Borel. Vit.  
compend.

Disc. de la  
Méthod.

V. ce qu'il  
pensoit de la  
mémoire cy-  
dessus liv. 5.  
chap. 9.

Stud. bon.  
ment. Ms.  
Cartes. pag.  
7, 8.

V. Regul.  
ment. diri-  
gend. Ms.

V. le Dialog.  
de la Rech. de  
la Vérité. Ms.

Tom. 2. des  
lettr. p. 201.

& la candeur furent en tout têmes le caractère particulier qui servit à le distinguer de ceux d'entre les hommes qui luy ressembloient par d'autres endroits : & toute la politesse qu'il pouvoit avoir reçue de son éducation, & de sa fréquentation à la cour des Grands, ne fût pas capable de luy rendre l'esprit double & le cœur mauvais, ny de luy persuader que la fiction & le mensonge dussent jamais être à son usage. L'esprit de retraite l'avoit élevé au dessus des lâches complaisances ; & depuis qu'il eût consacré sa bouche & sa plume à la Vérité, il ne put souffrir que ny l'une ny l'autre dementît ses sentimens & sa raison, & servît d'instrument à la dissimulation. La Vérité luy étoit devenuë si familière par les longues habitudes qu'il avoit contractées avec elle, qu'elle se présentoit à luy sans qu'il songeât même toujours actuellement à elle. Ce fut cette expérience qui luy fit dire à M. Chanut, que *la connoissance de la Vérité est comme la santé de l'ame : lors qu'on la possède, on n'y pense plus. De même que la santé du corps, qui est le plus grand de tous les biens corporels, est d'ailleurs celui auquel nous faisons le moins de réflexion, & que nous goûtons le moins quand nous en jouissons.* Lorsque le P. Merenne le prioit, qu'au moins il luy écrivît un mot favorable qu'il pût montrer aux Auteurs dont il luy avoit envoyé des écrits qui ne méritoient pas de réponse, pour les consoler & leur \* faire plaisir ; il luy répondoit qu'*il ne pouvoit rien écrire qui leur fût plus agréable que son silence* : & il faisoit souvenir ce Père qu'il n'étoit plus capable de déguisement dans ses jugemens, ny d'artifice dans ses discours. Les fautes qui se font contre la Vérité, lors qu'elles ne partent que de l'erreur & de l'ignorance, où il n'entre aucun dessein de la blesser, luy paroissoient pardonnables : mais à la place d'un Juge, il auroit été inexorable pour celles qui se font contre la connoissance & l'amour de la Vérité. C'est pourquoy il croyoit avoir trouvé du dérangement d'esprit & du renversement de raison dans la conduite du Consistoire de Leyde, où l'on avoit déposé un Ministre pour un péché de fragilité, dans le même têmes qu'on laissoit impuni le mensonge public, & la calomnie notoirement reconnuë dans deux Théologiens réformez de leur Faculté.

Quoique l'amour qu'il avoit pour la Vérité le portât à la poursuivre

Tom. 1. des  
lett. pag. 137.

Tom. 2. des  
lett. p. 172,  
399.

\* M. de Lalieu  
M. Petit, &c.

Dans plu-  
sieurs lettres,  
&c.

V. ses lett.  
Mf. de l'an  
1647.

Revis &  
Triglandius;

pour suivre par tout où il se doutoit qu'elle pourroit être cachée, il crut néanmoins devoir s'attacher principalement à la chercher dans les Sciences, dont il avoit coutume d'examiner d'abord ce qu'elles peuvent avoir de solide, afin de ne point perdre de tems à ce qu'elles ont d'inutile, & de pouvoir marquer aux autres l'usage qu'on en doit faire. Par le nom de science il n'entendoit autre chose qu'une *connoissance certaine & évidente* : de sorte que, selon luy, une personne qui doute de plusieurs choses n'est pas plus sçavante qu'une autre qui n'y aura jamais pensé. Cét homme qui doute paroît même être encore plus ignorant que l'autre, quand il s'est formé des idées fausses de quelques-unes. C'est ce qui luy faisoit dire, qu'il vaut mieux ne jamais étudier que de s'attacher à des objets, dont la difficulté nous feroit admettre l'incertain pour l'indubitable, dans l'impuissance où nous serions de bien discerner le vrai d'avec le faux.

Regul. 2. Dirig. Ingen. M. Cartes.

Il divisoit les sciences en trois classes ; les premières qu'il appelloit sciences *cardinales*, sont les plus générales qui se déduisent des principes les plus simples & les plus connus parmi le commun des hommes. Les secondes, qu'il nommoit sciences *expérimentales*, sont celles dont les principes ne sont pas clairs ou certains pour toutes sortes de personnes, mais seulement pour celles qui les ont apprises par leur expérience & leurs observations, quoy qu'elles soient connues par quelques-uns d'une manière démonstrative. Les troisièmes, qu'il appelloit sciences *libérales*, sont celles qui outre la connoissance de la Vérité demandent une facilité d'esprit, ou du moins une habitude acquise par l'exercice, telles que sont la Politique, la Médecine pratique, la Musique, la Rhétorique, la Poétique, & beaucoup d'autres qu'on peut comprendre sous le nom d'Arts libéraux, mais qui n'ont en elles de vérité indubitable, que celle qu'elles empruntent des principes des autres sciences.

Stud. bon. Ment, artic. 4.

Sans nous arrêter à vérifier les prétentions de quelques zélez, qui ont voulu nous persuader que M. Descartes n'ignoroit aucune science, & qu'il sçavoit tous les Arts, nous pouvons nous réduire à croire qu'il connoissoit sans doute la nature de toutes les sciences, mais qu'il n'étoit pas également versé dans toutes les espèces. A ne suivre que ses propres

Borel. Vit. comp. pag. 7.



Tom. 2. des  
lett. p. 530.

V. la lett. de  
Descart. à If.  
Beeckman.

tom. 2. p. 57.

Clerfel. préf.  
du 3 tom.  
des lettres.

Disc. de la  
Méth. p. 10.

Tom. 2. des  
lett. p. 330.

pres sentimens, il faudroit convenir qu'il en ignoroit même un assez grand nombre. Mais il ne méprisoit pas celles qu'il ignoroit. Il se contentoit de confesser son ignorance sans faste & sans affectation : & sur ce qu'un jour quelque Sçavant s'étoit vanté de l'honneur d'avoir été son Maître, il crut devoir rabattre cette petite ostentation, » en luy faisant entendre qu'il ne devoit pas se vanter d'avoir rien appris à un homme qui ne sçavoit encore rien. Mais il n'appartient pas à ceux dont les lumières se trouvent bornées à la Philosophie vulgaire de se rendre les juges de M. Descartes. Ces Messieurs ne sont guères propres qu'à s'estimer eux-mêmes. Ils pourroient se contenter de le décrier en termes généraux, & de se préférer à luy, sans vouloir se rendre trop décisifs sur ce qu'il ne sçavoit pas. C'est un inconvénient pour eux que nous ne soyons plus au têmes, où le ton magistral de la voix & la hardiesse d'un stile impérieux, nous ordonnoient de croire qu'ils avoient raison. Alors ils se faisoient passer pour les uniques Sçavans, pourvû qu'ils parlaient des questions difficiles qu'ils n'entendoient point, avec autant d'assurance que s'ils les eussent entendues. Maintenant les successeurs de M. Descartes ont trouvé l'art de se faire regarder comme les vrais Sçavans par la modestie de leurs doutes, & par l'imitation de l'aveu que leur maître faisoit de son ignorance dans les choses qui nous passent.

M. Descartes ne portoit jamais son jugement sur les sciences qu'il ne croyoit pas sçavoir. C'est pourquoy il se contentoit de respecter, & de recevoir avec soumission la partie de la *Théologie*, qui ne dépend que de la révélation de la Foy. Jamais il n'osa soumettre ces vérités surnaturelles à la foiblesse de ses raisonnemens, & il croyoit que pour réussir à les examiner, il falloit être plus qu'homme, & avoir une assistance extraordinaire du ciel.

Peu s'en falloit qu'il ne fit le même jugement de l'*Astronomie*, quoy qu'il y fût très-versé, & qu'il eût entrepris même d'en réformer le système. Nous avons rapporté ailleurs le beau projet qu'il fit d'une histoire astronomique, ou d'une description exacte de tous les corps célestes, & de leurs apparences. Voicy cependant ce qu'il dit de cette science après l'avoir tant étudiée. » Je croy, dit-il, que l'Astronomie est  
une



une science qui passe la portée de l'esprit humain ; & toutes-  
 fois je suis si peu sage , que je ne puis m'empêcher d'y rêver ,  
 encore que je juge que cela ne servira qu'à me faire perdre  
 du tēms , comme j'ay déjà fait depuis deux mois.

A l'égard du reste des *Mathématiques* , ceux qui sçavent  
 le rang qu'il tient au dessus de tous les Mathématiciens de  
 l'antiquité & des siècles modernes , conviendront qu'il étoit  
 l'homme du monde le plus capable d'en juger. Nous avons  
 remarqué comment après les avoir toutes pénétrées jusqu'au  
 fonds, il avoit renoncé à celles qui ne sont d'aucun usage pour  
 la conduite de la vie & le soulagement du genre humain.

Mais il n'est permis de mépriser ces sciences , qu'à ceux qui  
 ont le discernement de M. Descartes , & qui sont parvenus  
 par de longues études & par beaucoup d'exercices, à sçavoir  
 précisément comme luy ce qu'elles peuvent avoir de mépri-  
 sable. Au reste il faisoit justice à l'*Arithmétique* & à la *Géo-*

*métrie* , de dire que » de toutes les sciences il n'y a qu'elles

qui soient exemptes de fausseté & d'incertitude , à cause de  
 la pureté & de la simplicité de leur objet. Mais quoy qu'il  
 jugeât ces deux sciences très-propres à donner les ouvertu-  
 res nécessaires pour l'intelligence des autres parties des Ma-

thématiques , il n'étoit pas entièrement satisfait des Auteurs  
 qui les avoient traitées jusques-là. Il auroit souhaité qu'ils

eussent fait voir au Public les raisons pour lesquelles ce qu'ils  
 avançoient étoit comme ils le disoient ; & qu'ils eussent  
 produit les moyens d'en tirer les conséquences. C'est aux

manquemens de ces Auteurs qu'il attribuoit en partie le mé-  
 pris ou l'abandon, que la plûpart des bons Esprits faisoient de

ces sortes de sciences , comme d'amusemens vains & puéri-  
 les, après en avoir fait les premiers essais. Quoique parmi

tous ces Auteurs qui avoient traité des Mathématiques avant  
 luy , son respect & sa reconnoissance sçussent fort bien luy  
 faire démêler les Anciens d'avec les Modernes , il n'étoit

pourtant pas aveuglé de la bonne opinion qu'il avoit pour  
 les principaux d'entre eux. Il estimoit principalement Apol-

lonius , Diophante , & Pappus : mais il croyoit qu'on pou-

voit aller encore beaucoup plus loin que n'avoit fait le pré-

mier ; & que les deux derniers n'avoient fait qu'entrevoir  
 les principes sur lesquels on pouvoit faire beaucoup de nou-

P p p \* velles

V. cy-dessus  
 dans la vie à  
 l'an 1623.  
 1630. & ail-  
 leurs.

Tom. 2. des  
 lett. pag. 204.  
 touchant le  
 solide de la  
 Roulette.

Règles Mff.  
 de la direct.  
 de l'esprit.  
 pag. 10.  
 11. 12.

Régul. 4.  
 Cartes. Mff.

V. cy-dessus  
 les livres 4.  
 & 5. &c.

Rél. Mf. de  
Poisson.

V. cy-dessus  
liv. 2. ch. 6.  
pag. 112. &  
113.

velles découvertes. Pour ce qui est d'Euclide, il n'estimoit pas beaucoup ses élémens, parce qu'il ne croyoit pas qu'ils donnassent assez d'ouverture à l'esprit pour faire de grands progresz dans la Géométrie. Il disoit que si la XLVII proposition du premier livre de ce Géomètre avoit coûté une hécatombe entière, c'est-à-dire, un sacrifice de cent bœufs immolez aux Dieux pour les remercier de cette découverte, tous les animaux de la terre n'auroient pas suffi pour le sacrifice qu'on auroit dû faire en actions de grâces pour les belles découvertes qu'on a pû faire depuis sur de meilleurs principes. Selon luy, les réjouissances demesurées que ces Anciens faisoient faire pour les moindres découvertes, étoient des témoignages du peu de progresz qu'ils avoient encore fait dans les Mathématiques, & de la grossièreté de leur siècle, dont les meilleurs esprits n'étoient pas entièrement exempts.

Disc. de la  
Méth. pag. 62.  
63. de l'édit.  
d'Holl.

V. cy-dessus  
liv. 3. chap. 5.

Ibid.

La peine que M. Descartes a prise de cultiver la *Médecine* pendant plusieurs années, est seule plus que suffisante, pour le justifier contre les soupçons ridicules de ceux, qui l'accusoient de ne pas estimer une science si utile à l'homme. Il faut avouer que son estime n'étoit pas aveugle, & qu'elle ne luy faisoit pas confondre les Médecins de son têmes avec la Médecine. Il sçavoit honorer & défendre la profession contre ceux même qui la des-honoroient par les honneurs excessifs qu'ils rendoient à Aristote & à Galien. Lors qu'il entra dans l'étude de cette science, à la recherche de laquelle il avoit résolu de consacrer le reste de ses jours, il trouva que la Médecine, qui étoit pour lors en usage, contenoit peu de choses dont l'utilité fût fort sensible; & il crut qu'il luy étoit permis de ne pas trop estimer la manière de la traiter. Mais il proteste que jamais il n'eut dessein de la mépriser; & il vouloit seulement faire voir, que *tout ce qu'on y sçavoit n'étoit presque rien auprès de ce qui restoit à y sçavoir*. Ce fut là tout son crime. On prit son dessein pour un attentat sur les Anciens. Il eut beau représenter que *la brièveté de sa vie & le défaut des expériences* pourroient en empêcher l'exécution. Il ne put guérir l'imagination des Médecins de Facultez, qui se joignirent aux Philosophes de Colléges, pour défendre la doctrine & la réputation de leurs Maîtres communs.

Ces

Ces derniers, sur tout ceux de l'école Péripatéticienne, sembloient y être plus intéressés que personne. Ils sçavoient que les jugemens qu'il portoit de la *Philosophie scholastique* ne leur étoient pas fort favorables, & qu'il ne goûtoit la manière dont on la traite en plusieurs endroits, que par la considération des Enfans, à qui il est bon de donner de l'émulation & de l'exercice, sans leur laisser dans un âge si tendre la liberté de choisir les opinions qu'il leur plairoit, s'ils étoient sans guide. Sa retenue & sa réserve sur les choses qu'il n'estimoit pas, leur paroissoit une précaution suspecte & dangereuse pour eux : & tout le respect qu'il pouvoit témoigner pour des opinions communément reçûes parmi eux, ne pouvoit passer que pour une affectation propre à cacher ses desfeins. L'apprehension qu'ils avoient de luy voir sapper leur Philosophie par les fondemens, n'étoit pas entièrement vaine : & nous avons remarqué que pour les délivrer une bonne fois de leurs inquiétudes, il avoit entrepris de leur faire voir ce qu'ils apprehendoient. Il n'y eut presque que la considération des Jésuites ses anciens Maîtres, qui le porta à les épargner, & qui luy fit tomber la plume qu'il avoit prise, pour faire le parallèle perpétuel de la Philosophie de l'école avec la sienne, que les Sçavans regrettent tant aujourd'huy. Nous voyons pourtant que lors qu'il étoit consulté sur les études de Philosophie pour les jeunes gens, il leur conseilloit d'étudier un cours entier de celle des Ecoles, avant que d'élever leurs esprits au dessus des manières de collèges, pour entrer dans la voye des vraies sciences, dont cette Philosophie devoit être la clef. Mais cette bonne opinion, qu'il sembloit avoir pour la Scholastique, regardoit plutôt la manière dont elle s'enseigne en France, & en particulier chez les Jésuites où il l'avoit apprise, que celle dont on se sert dans les écoles de Hollande, & qui luy paroissoit pitoyable. Il semble que pour son particulier, la bonté de son esprit eût suppléé de bonne heure à une partie des défauts qui se trouvent dans la méthode des Scholastiques, dont on se sert dans les collèges pour le commun des étudiants. Etant encore à la Flèche, il s'étoit formé une méthode singulière de disputer en Philosophie, qui ne déplaisoit pas au Père Charlet Recteur du collège son directeur particulier, ny au Père Diner

Regul. 2. direct. ingen. Ms.

Tom. 2. des lett. p. 323

Tom. 3. pag. 107.

V. sa lettre Ms. à M. son père de l'an 1640.

Tom. 1. des lett. p. 512. 513.

Tom. 2. des lett. pag. 590.

Ibid. p. 382.

Rél. Mf. de  
Poisson.

son Préfet, quoy qu'elle donnât un peu d'exercice à son Régent. Lors qu'il étoit question de proposer un argument dans la dispute, il faisoit d'abord plusieurs demandes touchant les définitions des noms. Après, il vouloit sçavoir ce que l'on entendoit par certains principes reçus dans l'école. Ensuite, il demandoit si l'on ne convenoit pas de certaines vérités connues, dont il faisoit demeurer d'accord : d'où il formoit enfin un seul argument, dont il étoit fort difficile de se débarrasser. C'est une singularité de ses études que le P. Poisson demeurant à Saumur en 1663, avoit apprise d'un homme qui avoit porté le porte-feuille à la Flèche avec M. Descartes, & qui en avoit été témoin pendant tout le cours de philosophie qu'ils avoient fait sous le même maître. Il ne se défit jamais de sa méthode dans la suite, mais il se contenta de la perfectionner : & il la jugeoit si naturelle, que jamais il n'auroit trouvé à redire à celle des Scholastiques, s'il l'eût trouvée aussi courte & aussi commode.

Pour ce qui est des Arts & autres connoissances que nous qualifions du nom d'*Humanitez* & de *belles Lettres*, quoy qu'il affectât de n'y pas exceller, & de n'en pas faire autant de cas que des sciences supérieures, il ne cessa jamais de les estimer ce qu'elles valent. Il parut vouloir y renoncer peu d'années après être sorti du collège, pour ne plus s'occuper que de la Philosophie & des Mathématiques : mais il étoit trop tard pour en ignorer le prix : & il luy fut si peu libre de les oublier avec toute sa négligence, que sur la fin de ses jours son esprit n'étoit pas encore venu à bout de se défaire des plus inutiles. C'est ce qui a paru par une comédie françoise un peu mystérieuse, mais honnête, & dans le goût des Anciens, qu'il fit deux mois devant sa mort en Suède, outre les vers & la prose du ballet sur la paix de Munster, dont nous avons parlé ailleurs. A l'égard des langues mortes & vivantes, nous sommes fort éloignés de suivre l'opinion de ceux qui ont prétendu qu'il n'en ignoroit aucune. Parmi les vulgaires il ne sçavoit guères que l'Allemand, le Flamand, & l'Italien : & nous voyons, que non seulement il entendoit facilement les livres écrits en ces langues, mais qu'il sçavoit aussi juger fort pertinemment des matières qu'ils contenoient. Pour la connoissance des langues orientales, il en laissoit toute

Nous avons  
cette comé-  
die Mss.

Liv. 7. de  
cette vie.

Borel pag. 7.  
ut supra.

Tom. 2. pag.  
296.

Tom. 3. pag.  
594

V des livres  
de Schickard,  
d'un traité  
des Orgues,  
d'un livre de  
Galilée, &c.

toute la gloire à ses bons amis M. Hardy, M. Colino, & M de Saumaïse. Mais pour le grec il a mal réüssi à vouloir nous persuader qu'il l'avoit entièrement oublié : & nous voyons que lors que l'occasion s'en présentoit, il expliquoit fort bien le texte original d'Aristote. Il citoit même les anciens Poëtes assez à propos pour le seul ornement de son discours. Enfin, il a fait voir qu'il possédoit éminemment la *Grammaire* de toutes les langues, non pas en simple Grammairien, mais comme un Philosophe, à qui il appartient proprement de donner une *Grammaire générale & raisonnée*. Il en donna un essay suffisant dans la réponse qu'il fit au P. Mersenne en 1629, sur le projet latin qu'un Auteur de ce têmes-là proposoit d'une *nouvelle langue, par le moyen de laquelle on pût connoître toutes les langues du monde*. Après luy avoir fait remarquer les inconvéniens & l'impossibilité même d'une telle langue suivant les vûës & les moyens de cet Auteur, il luy substitua sur le champ une autre invention d'une langue universelle, qui pourroit être enseignée en peu de têmes, soit pour la parler, soit pour l'écrire seulement, en établissant un ordre entre toutes les pensées qui peuvent entrer dans l'esprit humain, de même qu'il s'en trouve un naturellement établi entre les nombres. C'est sur le projet qu'il en avoit tracé, que M. Wren Anglois a donné un essay de cette langue universelle ; & que quelques Sçavans de France ont conçu de semblables desseins.

Rép. aux 1 v.  
object. des  
Médit. &  
ailleurs.

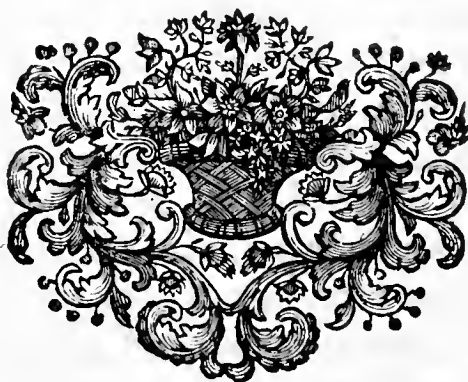
Tom. 3. pag.  
534 de ses let.

du xx de No-  
vembre à  
Amsterdam.

Tom. 1. des  
lett. p. 498,  
499, 500.

V. cette idée  
de Desc. ibid.  
p. 501. 502.

Rél. Mf. de  
Poiss.



## CHAPITRE V.

*Conduite & discernement de M. Descartes pour la différence des études qui regardent l'entendement, l'imagination, & les sens. Sa docilité à l'égard de toutes sortes de personnes. Il aime à reconnoître & à corriger ses fautes. Le peu d'attache qu'il a pour ses propres opinions. Comment il s'est rendu suspect de vanité auprès de ses envieux ; fondement ou prétexte de ce soupçon. Sa modestie. Son peu d'estime pour soy-même. Son aversion pour les loüanges & les titres d'honneur. Son honnêteté. Sa douceur. Sa modération. Sa générosité pour mépriser la calomnie, & pour oublier les injures. Ses soins pour éviter de choquer ceux qui l'avoient maltraité. Sa répugnance pour remarquer, ou pour relever les fautes d'autrui. Son amour pour la paix. Son aversion pour la dispute.*

Tom. I. des  
lett. pag. 94.

Rélat. M<sup>s</sup>. de  
Clerfcl.

**A** Prés avoir remarqué ce que M. Descartes pensoit des sciences, & de la manière de les apprendre, on doit être curieux de sçavoir comment il en ufoit dans le discernement de celles qu'il croyoit être du ressort de l'entendement, d'avec celles qu'il attribuoit à l'imagination, & aux sens. Il semble que ce soit un paradoxe de dire que M. Descartes n'a jamais employé que *fort peu d'heures par jour* aux pensées qui occupent l'imagination, & *fort peu d'heures par an* à celles qui occupent l'entendement seul. Cependant il paroissoit si persuadé de sa maxime qu'il la jugeoit aussi bonne pour les autres, qu'elle pouvoit l'être pour luy. Il s'en étoit expliqué souvent de bouche à M. Chanut, qui après son retour des Ambassades de Suède & de Hollande, prenoit plaisir de s'entretenir avec M. Clerfelier de la solidité de cette maxime, dont la profondeur n'est peut-être pas pénétrable à tout le monde. M. Chanut rapportoit les premières pensées à la *méditation*, pour laquelle M. Descartes vouloit, selon luy, qu'on donnât *peu d'heures par jour* ; & les secondes à la *contemplation*, à laquelle nôtre Philosophe n'estimoit pas qu'il fallût employer *beaucoup d'heures en toute une année*, ni même en toute la vie. Selon cette idée, M. Descartes appelloit les études



études d'imagination, *méditation* ; & celles d'entendement, *contemplation*. C'est là qu'il rapportoit toutes les sciences, mais principalement celles qu'il appelloit *cardinales*, ou *originales*, comme la vraie Philosophie qui dépend de l'entendement, & la vraie Mathématique qui dépend de l'imagination. Ceux qui souhaiteront de plus grands éclaircissements sur ce sujet, doivent les attendre de la publication qu'on pourra faire des traitez imparfaits que M. Descartes a laissez touchant la direction de l'esprit pour rechercher la Vérité, & touchant l'étude du bon sens. Nous avons par provision les préludes de son sentiment sur ce sujet, dans une de ses lettres imprimées à la Princesse Elizabeth, où il luy fit distinguer trois genres d'*idées*, ou de *notions primitives*, qui se connoissent chacune d'une façon particulière sans les comparer l'une à l'autre : la notion que nous avons de l'ame ; celle du corps ; & celle de l'union qui est entre l'ame & le corps. Il trouvoit une grande différence entre ces trois sortes de notions, en ce que l'ame ne se conçoit que par l'entendement pur ; le corps, c'est-à-dire, la chose étendue avec ses figures & ses mouvemens peut bien se connoître aussi par l'entendement seul, mais beaucoup mieux encore par l'entendement aidé de l'imagination ; & les choses qui appartiennent à l'union de l'ame & du corps ne se connoissent qu'obscurément par l'entendement seul, ni même par l'entendement aidé de l'imagination, mais se connoissent très-clairement par les sens. D'où vient que ceux qui ne philosophent jamais, & qui ne se servent que de leurs sens, ne doutent point que l'ame ne meuve le corps, & que le corps n'agisse sur l'ame, mais ils considèrent l'un & l'autre comme une seule chose, c'est-à-dire, qu'ils conçoivent leur union. Les pensées métaphysiques qui exercent l'entendement pur servent à nous rendre la notion de l'ame familière. L'étude des Mathématiques, qui exerce principalement l'imagination dans la considération des figures & des mouvemens, nous accoutume à former des notions du corps bien distinctes. Mais c'est en usant seulement de la vie & des conversations ordinaires, & en s'abstenant de méditer & d'étudier aux choses qui exercent l'imagination, qu'on apprend à concevoir l'union de l'ame & du corps.

Jain 1643;

«

«

« Tom. I. des  
lett. pag.  
94, 95, 96,

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

«

M. Descartes

M. Descartes ajoute, que » la principale règle qu'il avoit  
 » toujours observée dans ses études, & celle qu'il croyoit avoir  
 » servi le plus pour luy acquérir quelque connoissance, avoit  
 » été de n'employer, comme nous l'avons remarqué, que fort  
 » peu d'heures par jour aux pensées qui occupent l'imagina-  
 » tion, & fort peu d'heures par an à celles qui occupent l'en-  
 » tendement seul ; & de *donner tout le reste de son tēms au relâche*  
 » *des sens, & au repos de l'esprit*. Il contoit même entre les exer-  
 » cices de l'imagination toutes les conversations sérieuses, &  
 » tout ce qui demande de l'attention. C'est ce qui luy avoit  
 » fait préférer les champs aux villes dans le tēms de sa retraite,  
 » parce que le dessein qu'il avoit d'employer utilement son  
 » tēms à l'étude, luy faisoit craindre de lasser son esprit par l'ap-  
 » plication que luy auroit donné le tracas de la vie dans des  
 » lieux trop peuplez. Comme il croyoit qu'il est très-néces-  
 » saire d'avoir bien compris une fois les principes de la Méta-  
 » physique, à cause de la connoissance de Dieu & de nôtre  
 » Ame, qu'ils nous donnent, il croyoit aussi qu'il seroit très-  
 » nuisible d'occuper souvent son entendement à les méditer, à  
 » cause qu'il ne pourroit si bien vacquer aux fonctions de l'i-  
 » magination & des sens.

La sçavante Princesse que M. Descartes entretenoit de  
 ces matières sublimes, avoit une force & une capacité d'es-  
 prit si supérieure à la plûpart des Sçavans d'entre les hom-  
 mes, & elle étoit dès-lors si profonde dans ce que la Philo-  
 sophie & les Mathématiques ont de plus inaccessible, qu'ou-  
 tre les égards dûs à sa haute naissance, il avoit une déférence  
 toute particulière pour ses sentimens, sans s'arrêter à l'hon-  
 neur qu'elle luy faisoit, de le traiter toujours comme son  
 maître. Il n'y avoit peut-être que la Reine de Suède qui re-  
 fusât de reconnoître ce degré de suffisance dans Elizabeth,  
 parce qu'il n'y avoit qu'elle qui fût capable d'en concevoir  
 de la jalousie. Cette passion se rendit si visible dans cette  
 Reine, principalement depuis qu'elle fut descenduë du trône,  
 qu'elle ne pouvoit se résoudre à rendre la justice qu'elle de-  
 voit au mérite de cette Princesse, ni consentir même que  
 d'autres la luy rendissent en sa présence. Et l'on doit regarder  
 comme une des heureuses circonstances de la vie de M. Des-  
 cartes, qu'il se soit toujours avantageusement maintenu dans  
 l'esprit

l'esprit d'une Reine si jalouse, & qu'il ait sçu conserver & défendre hautement devant elle le rang que méritoit la Princesse pour sa science, & son puissant génie. Elizabeth faisoit quelquefois à M. Descartes des objections qu'elle appelloit des doutes & des difficultez sur ce qu'il avançoit : mais il les prenoit souvent, sans la flater, pour de véritables corrections de ce qu'il luy avoit débité ; & il sçavoit en profiter avec une *docilité*, qui n'avoit point d'autre principe, que le peu d'attache qu'il avoit pour ses propres opinions.

V. le 1. vol.  
des lettr. imp.

Il seroit un peu étrange que ses envieux eussent réüssi à dissimuler, ou à faire conter pour rien dans ce grand Philosophe, une vertu qui est d'un prix d'autant plus inestimable, qu'elle est rare dans les chefs de secte. Cependant nous ne trouvons pas que cette aimable docilité l'ait abandonné en aucun têmes de sa vie, non pas même lors qu'il se croyoit obligé d'abandonner le sentiment de ses maîtres. Jamais elle n'a manqué d'éclater dans toutes les occasions où elle pouvoit être d'un bon exemple. Avant que d'avoir encore rien donné au Public, il avoit cherché parmi les Sçavans de Paris, & ailleurs, des juges rigoureux, qui pussent luy donner occasion de la pratiquer à l'égard de leurs censures. Il remercia en plusieurs rencontres le P. Mersenne des soins qu'il prenoit de ramasser les objections qui se faisoient contre luy, dans le dessein de se corriger plutôt que d'y répondre. Il le pria toujours de continuer à luy envoyer toutes celles qu'il pourroit recueillir. Faites-le (disoit-il avant la publication de ses Essais) de la manière la plus dés-avantageuse pour moy qu'il se pourra : ce sera le plus grand plaisir que vous me puissiez faire. *Car je n'ay point coûtume de me plaindre pendant qu'on pense mes blessures* : & ceux qui me feront la faveur de m'instruire, & qui m'enseigneront quelque chose, me trouveront toujours fort docile. Après la publication de ses Essais il fit sçavoir au Public, que plus les objections qu'on luy pourroit faire seroient fortes, plus elles luy seroient agréables : & il témoigna être bien résolu de donner franchement cause gagnée à ceux qu'il croiroit avoir raison.

V. Sorb. lettr.  
Gass. Epist.  
Schoock.  
Rev. &c.

Tom. 1. des  
lettr. p. 509.

“ Tom. 1.  
“ ibid. pag.  
“ 509.

“

“

“

“

“ Tom. 2.  
“ des lettr.  
“ pag. 52.  
“ Ibid, p. 159.  
“ 201.

“

La plûpart des lettres que nous avons de luy aux Jésuites, sont remplies des marques de cette docilité, que ces Pères avoient les premiers mise à l'épreuve dans le collège de la

V. ses lettr.  
aux Jésuites,  
tom. 3. p. 57.

Epist. ad cel.  
Voetium.  
part. 7. pag.  
158.

V. ses senti-  
mens là des-  
sus tom. 2. des  
lett. p. 67. 68.

Tom. 3. des  
lett. pag. 484.  
103. 106. 57.  
73.

Epist. Gaf-  
fendi. ad Andr.  
River tom. 6.  
oper.

Dubitation.  
ad Medit. 6.

Cartes. resp.  
ad Dubit.  
Med. p. 480.  
edit. Paris.  
pag. 397. edit.  
Amstelod.

V. ses instan-  
ces p. 404. de  
l'édit. in fol.

Flèche, & qu'ils retrouvèrent encore en son entier plus de quarante ans après. Il ne vouloit pas même que ses ennemis ignorassent cette disposition de son esprit, afin de leur apprendre qu'il sçauroit profiter même de leurs mauvaises volontez : & il falloit être bien de ses ennemis pour trouver mauvais qu'il aimât à être réfuté, & qu'il mît au nombre de ses amis ceux qui l'attaquoient pour l'amour de la Vérité. Il connoissoit mieux qu'homme du monde ce caractère d'innimitié dans ceux de ses adversaires, qui ne cherchoient qu'à luy nuire ; & jamais il ne se vangea d'eux plus glorieusement, qu'en se les rendant utiles contre leur intention.

Cette passion qu'il témoignoit pour corriger ses fautes, étoit toujours suivie de la reconnoissance qu'il avoit pour ceux qui les luy faisoient connoître. Mais comme il ne la faisoit pas ordinairement consister dans des citations publiques, à la mode des gens de Lettres ; c'est ce qui a pû tromper M. Gassendi, qui s'étant imaginé que M. Descartes tenoit de luy la correction qu'il avoit faite d'un endroit de ses Méditations dans ses Principes touchant l'idée du Triangle, sembloit trouver mauvais qu'il ne se fût pas souvenu de luy en cette occasion. Il ne faut pas douter qu'il n'eût eu la même docilité pour corriger une petite erreur, où la mauvaise écriture du manuscrit de M. Gassendi l'avoit fait tomber. Celuy-cy avoit voulu dire, & avoit dit sans doute *Bucephalus non est Musca*. M. Descartes avoit lû *Bucephalus non est Musca* ; & pour rectifier l'incongruité du sens qu'il y trouvoit, mais qu'il avoit l'honnêteté de ne pas attribuer à M. Gassendi, il avoit ajouté dans sa réponse, *que ceux qui prétendroient que l'esprit ou l'ame est étendue à cause qu'elle est dans un corps étendu, ne raisonneroient pas mieux qu'un homme qui croiroit que Bucephal seroit une Musique, sous prétexte que le harnissement de ce cheval formeroit des sons qui pourroient être rapportez à la Musique*. M. Descartes ne pouvoit pas mieux raisonner sur une erreur visible, qu'il n'osât pourtant ny rejeter sur M. Gassendi, ny corriger de son mouvement, de peur de se tromper. M. Gassendi n'insista point sur cette bagatelle. M. Descartes voyant que son raisonnement subsistoit fort bien indépendamment de la faute, ne se soucia point de son côté de réformer sa réflexion, sur le mot de *Musca*, qui n'étoit pas plus

plus essentiel à l'écrit de M. Gassendi que celui de *Bucephalus*. Cependant le sieur Révius, qui n'avoit ni le bon sens ni l'honnêteté de M. Gassendi, a jugé à propos d'employer ce fait pour insulter à la docilité de M. Descartes, & le faire regarder comme un esprit arrogant & incorrigible.

Revii Stater.  
Phil. Cart.  
pag. 231. 232.  
233-

Révius avoit sans doute mal choisi sa preuve, pour convaincre M. Descartes d'arrogance & d'orgueil : & il n'auroit jamais dû être écouté, s'il avoit été seul à déposer contre luy. Mais quoique la multitude des accusateurs ne soit point capable de faire changer de nature à l'innocence d'un accusé : j'avouë que je suis ébranlé par le grand nombre de ceux qui l'ont rendu coupable de *vanité*. Un consentement, ou si l'on veut, une conspiration si générale entre ses envieux, m'empêche de croire qu'ils se soient trompez tous, ou que tous se soient aveuglément laissez emporter à leur passion. Il faut donc reconnoître que M. Descartes n'a point été exempt de vanité non plus que tous ceux qui l'en ont accusé, & qu'il n'a pu se garantir d'un vice qui semble être attaché à la nature de l'homme, & dont ceux qui se sont crus les plus éloignez de tout défaut, ne se sont jamais vus délivrez. J'avouë même qu'il n'a point eu l'adresse ou la discrétion des plus fins orgueilleux de ce monde, qui sçavent dissimuler leur vanité, ou la déguiser sous l'apparence des vertus qui sont le plus à la mode. Toute la sienne paroissoit sur ses lèvres & au bout de sa plume, parce que la franchise dont il faisoit profession ne luy avoit point assigné de place ailleurs, & que son cœur n'étoit point trop vaste pour toutes les excellentes qualitez dont il avoit plû à Dieu de le remplir. Si cette vanité avoit été moins superficielle, elle auroit été plus criminelle ; mais moins choquante pour ceux qui cherchoient du scandale dans sa conduite. Ses ennemis prétendent l'avoir remarquée, principalement dans quelques duretez d'expressions & de stile, dans des airs de fierté, dans je ne sçay quelle apparence de présomption, dans un prétendu caractère d'ambition, qui l'auroit porté à dominer & à se faire chef de secte. Ce sont les masques sous lesquels ils ont tâché de travestir la sincérité avec laquelle il avoit coutume d'écrire & de parler : mais ils devoient luy pardonner la malheureuse nécessité de devenir chef de secte, parce qu'é-

Sorbière lett.  
& disc. in iv<sup>e</sup>  
pag. 684. 685.  
& suiv.

Ciramuël  
epist. ad Gass.  
send. p. 466.  
post Gass.  
epist. tom. 6.  
Gass. ep. ad  
Rivet ut supr.

Tom. 3. des  
lett. de Desc.  
pag. 28. 117.  
118. 429. 449.  
472.

Tom. 2. des  
lett. pag. 66.  
67. & 301.  
399. &c.



tant persuadé de la vérité de ses opinions, il regardoit l'inconvénient de la nouveauté qui y paroïssoit attachée, comme un boiteux regarde le défaut de sa jambe, qui ne croit pourtant pas devoir s'abstenir de marcher, sous prétexte qu'il ne peut le faire sans clocher. Inconvénient qu'il auroit évité, si d'autres l'avoient devancé dans ses sentimens.

Mais à l'égard des soupçons de fierté & de présomption, ils n'ont pû tenir contre l'éclat de sa *modestie*, qui n'a point tardé à les dissiper, sans qu'il y prît même beaucoup de part.

Epist. Lat. ad  
Cartes. Tepe-  
lius, Borellus,  
& alii.

Tom. 2. des  
lett. pag. 350.  
item pag. 65.  
66. 67.

Tom. 1. des  
lett. pag 387.

Lipstorp. pag.  
87. specim.

Poiss. pag. 17.  
18. des re-  
marq. sur la  
Méthod.

Cette modestie, qui, selon le sieur Morus, étoit accompa- gnée d'une grande politesse dans M. Descartes, résidoit en- core beaucoup plus dans ses sentimens que dans ses discours.

Elle n'étoit affectée ni dans les uns ni dans les autres, non plus que dans toute sa manière de vivre. Elle paroïssoit sur tout comme en sa place naturelle, dans le peu de cas qu'il

faisoit de luy-même, & de ses productions, & dans l'aversion qu'il avoit des loüanges. Il n'estimoit en luy que ce qui n'é-

toit pas de luy, & qu'il n'osât mépriser sans faire injure à Dieu. Mais pour les loüanges il ne les jugeoit bonnes à

rien, lors même qu'on les luy appliquoit avec le plus de ju- stice. C'est pourquoy, lors qu'il pouvoit les prévoir dans les

desseins des Auteurs, ou de quelques autres amis, il alloit toujours au devant pour les ôter de leurs discours, ou pour

les retrancher de leurs écrits avant qu'elles devinssent pu- bliques. Lors qu'il n'avoit pas réüssi à les faire supprimer,

il s'en plaignoit d'un sérieux égal au chagrin qu'auroit un Grammairien ou un Poëte de n'avoir pas été loüé. Voicy

les reproches qu'il en fit un jour à l'un d'entre eux, qui luy avoit donné des éloges. » Afin que vous le sçachiez, dit-il,

vous ne m'avez pas traité en ami de me loüer comme vous

avez fait. Ne vous ay-je pas supplié plusieurs fois de ne me

point traiter de la sorte, & même de vous abstenir de parler

aucunement de moy ? La manière avec laquelle j'ay toujours

vécu par le passé, ne montre-t'elle pas assez que je suis en-

nemi de toutes ces loüanges ? Ce n'est pas que je sois insen- sible ; mais j'estime que c'est un plus grand bien de jouir de

la tranquillité de la vie, & d'un honnête loisir que d'ac- querir beaucoup de renommée : & j'ay bien de la peine à

me persuader que dans l'état où nous sommes, & de la ma- nière

Tom. 2.  
pag. 65. ut  
supr.



nière que l'on vit, on puisse posséder ces deux biens ensemble.

Il en usa de même à l'égard de M. Regius & de M. Schooten, qui pour donner quelque chose à la modestie & à l'autorité qu'il avoit sur eux, furent obligez de retrancher une partie des épithètes & des titres dont ils vouloient le charger dans leurs écrits. Cette belle vertu n'étoit pas stérile en luy : & l'on peut dire qu'elle en produisit une assez semblable en M. Regius, par l'excellent modèle de réponse qu'il luy dressa contre Voetius, qu'il s'agissoit de réfuter sans passion, & qui n'est pas moins un chef-d'œuvre de *douceur* & d'honnêteté, que de modestie.

Cette douceur, qui étoit répandue dans toutes ses mœurs, n'a jamais changé de nom pour ses amis : mais l'épreuve que ses adversaires en ont faite, nous a obligez de l'appeller *modération* à leur égard. Ils l'ont attaquée avec toute la mauvaise humeur que leurs chagrins & leurs méchantes intentions étoient capables de produire : mais ils l'ont toujours trouvée soutenue d'une sagesse incapable de surprise & plus forte que tous leurs efforts. Sa modération n'étoit pas bien dans son jour contre des esprits de la trempe d'un Gassendi, & d'un Fermat. Il falloit un Roberval pour luy donner de l'éclat : mais sur tout il falloit des Ministres, des Théologiens, & des Philosophes sauvages pour la faire triompher dans son désert. Voetius & Schoockius, que les Hollandois ne prendront jamais pour des modèles de politesse dans l'art de dire des injures, ont été les principaux instrumens, dont il plut à Dieu de se servir, pour donner de l'exercice à cette vertu. Les ordures & les brutalitez qu'ils employèrent dans leurs libelles firent bien voir qu'ils n'avoient pas été élevez dans son école : mais la réponse qu'il leur fit est l'un des plus beaux monumens que nous ayons de sa modération, qui paroît victorieuse à chaque page.

L'amour qu'il avoit eu toute sa vie pour la paix & le repos l'avoit fait résoudre de bonne heure à mépriser la calomnie & la médisance, & à oublier les injures : & jamais il ne demanda satisfaction de celles dont il ne luy étoit pas permis de négliger les suites, qu'il ne fût en même tems dans la disposition de les pardonner, & de mettre ses calomniateurs

«

«

Tom. 1. pag.  
387. tom. 3.  
pag. 617.

Tom. 1. pag.  
403 404.  
405. 406. &  
suivantes.

Voetius pat.  
& fil. Dema-  
tiu, Revius,  
Triglandius,  
Schoockius.

Epist. ad Ce-  
lebr. vium  
Gisb Voet-  
tium.

Ibid. pag 157.

Tom. 2. des  
lett. pag. 288.  
& 151. & 67.  
68.

Tom. 3. pag.  
445.

Tom. 3.  
pag. 17.

Tom. 3.  
pag. 373.  
Préf. du 2.  
tom. pag. 9.  
10. Préf. du  
3. tom. p. 15.

au nombre de ses amis. Sur la maxime de la justice & de la véritable Religion, qui ne donne aucun droit aux Particuliers de demander la vie ou les biens de ses ennemis, il ne croyoit pas qu'il luy fût permis de demander même l'honneur de ceux qui s'étoient des-honorez pour le calomnier & le perdre; & il a fait connoître en diverses rencontres que la réputation d'autrui, sans en excepter même celle de ses ennemis, luy étoit aussi précieuse que la sienne. C'est pourquoy lors que ses amis luy demandoient permission de communiquer à d'autres, ou même de rendre publiques des lettres ou d'autres écrits où il parloit un peu librement contre ceux qu'il y réfutoit, il avoit un soin tout particulier de recommander que l'on retranchât tout ce qui seroit capable de choquer ceux qui y étoient intéressés. S'il se trouve maintenant quelques duretez ou quelques termes offensans dans deux ou trois lettres du gros recueil qu'on a imprimé long-têms après sa mort; c'est entièrement contre son intention, qui étoit que ces lettres fussent rompuës & anéanties sans jamais voir le jour.

Tom. 3.  
pag. 391.

Tom. 1. des  
lett. pag. 105.  
106.

Mais la loy qu'il s'imposoit de demeurer tant qu'il luy seroit possible dans les termes de sa modération & de sa douceur, n'étoit pas un joug auquel il prétendît assujettir ceux qui avoient affaire à luy. Il ne trouvoit pas mauvais qu'on le traitât avec rigueur: & lors qu'il croyoit devoir imiter ceux qui l'attaquoient rudement, il ne donnoit de véhémence à son stile dans ses réponses, qu'autant qu'il jugeoit nécessaire pour éviter le reproche de la timidité, & pour guérir l'esprit de ceux, à qui il sçavoit que des remèdes trop doux auroient été inutiles. Lors qu'il remarquoit des gens de ce caractère, qui joignoient la malice à l'ignorance, il tâchoit sur tout de ne pas se laisser aller à la colère, qui semble avoir presque toujours pour objet quelque offense reçûë; & il élevoit son esprit si haut, que les offenses des autres ne pussent jamais parvenir jusqu'à luy. Mais au lieu de cette passion violente, il croyoit qu'il pouvoit justement avoir pour eux de l'indignation, parce que ce mouvement de son ame n'apportoit point d'altération à la douceur dont il faisoit profession. Dans le têms que M. de Fermat & M. de Roberval écrivoient contre luy, il avoit à Paris plusieurs défenseurs

seurs qui prenoient la plume contre eux, & le P. Mersenne luy envoyoit les écrits des uns & des autres pour être imprimés ensemble. Mais voicy ce qu'il écrivit à ce Père au sujet de l'un de ces défenseurs, qui n'avoit pas gardé toute la modération qu'il auroit souhaitée. » Vous avez, dit-il, grande raison de m'avertir que je ne fasse point imprimer ce que le sieur N. a écrit contre Messieurs de Roberval & de Fermat ; & je suis bien aise de ce qu'il me permet de le retrancher. Mais je n'aurois pas laissé de le faire, quand il ne me l'auroit pas permis. Car autrement je participerois à sa faute : & je n'ay point droit d'imprimer des médifances, sinon celles qui me regardent tout seul, afin de pouvoir m'en justifier.

Tom. 3. des  
lett. pag. 397.

«  
«  
«  
«  
«  
«  
«  
«

Il étoit naturellement ennemi de la dispute, sur tout de celle où il entre de la contestation & du trouble. Delà venoit cette aversion qu'il avoit pour examiner les fautes d'autrui, ou pour les relever quand il les avoit remarquées en lisant. Il a témoigné en plusieurs rencontres combien cet exercice étoit contraire à son humeur : & nous avons vû dans l'histoire de sa vie la répugnance qu'il avoit pour marquer celles de M. de Beaugrand, de M. de Roberval, & de quelques autres dont on n'avoit pas voulu le dispenser d'examiner les écrits. Cette occupation ne paroissoit pas assez digne d'un homme qui devoit tout son tîms à la recherche de la Vérité ; & il croyoit se détourner de son chemin, lors qu'il s'arrêtoit à considérer les égaremens des autres.

Borel Vit.  
comp. init.  
Lipstorp. spec.  
pag. 187.

Tom. 2. des  
lett. p. 397.  
68. 272.

Tom. 3. pag.  
331. 528. 426.  
&c.

Tom. 1. pag.  
429.



## CHAPITRE VI.

*Amitiez de M. Descartes. Du nombre & de la qualité de ses amis, s. tendresse & sa fidélité pour eux. Sa confiance & son bon cœur. Son humeur officieuse & prévenante. Ses ennemis, c'est-à-dire, ses envieux & ses adversaires. Caractère des uns & des autres. Comment le nombre de ses adversaires diminuoit de jour en jour ; comment celui de ses sectateurs augmente & se fortifie. Différence entre ses amitez de raison & ses amitez d'inclination. Pourquoi il aimoit les personnes louches. En quel cas on peut suivre ses inclinations dans l'amour. Comment il aimoit la conversation des femmes. Vertus de son ame.*

Cette douceur, qui sortant d'une bonté de naturel toute extraordinaire, s'étoit perfectionnée par l'assemblage de plusieurs autres qualitez aimables, ne pouvoit manquer d'attirer des amis à M. Descartes. L'on peut dire que jamais la raison n'a mieux justifié l'inclination en matière d'amitez. M. Descartes par son adieu solennel au grand monde s'étoit résolu à se passer d'un petit nombre d'amis. Mais comme il ne luy fut pas aussi aisé de se cacher que de se retirer, il ne fut guères moins connu dans le fonds de son désert, qu'il l'auroit été au milieu de Paris. Or connoître M. Descartes & l'aimer étoit la même chose dans ceux qu'il n'étoit pas honteux à luy d'avoir pour amis. Comme il étoit difficile de trouver personne qui fût plus connu que luy, sur tout depuis la publication de ses premiers ouvrages, aussi auroit-on difficilement vû quelqu'un de son têmes qui eût eu plus d'amis. La Cour & les provinces de France & des Pais-bas en étoient remplies : il en avoit une multitude dans les Parlemens, les Universitez, les maisons Régulières, & les Armées. Sa réputation luy en fit aussi beaucoup en Angleterre, en Allemagne, & jusqu'à Rome.

Le grand nombre de ceux dont on a parlé cy dessus est peu de chose par rapport au reste.

De son côté, quoy qu'il ne refusât l'amitié de personne, la sienne n'étoit pas sans discernement, parce qu'il étoit bien aisé de ne la séparer de son estime que le moins qu'il luy étoit possible. C'est pourquoy s'étant contenté de conserver indifféremment

indifféremment dans son cœur tous ceux qui y avoient demandé place, il ne s'appliqua presque qu'à cultiver en particulier l'amitié de ceux, en qui il trouvoit la vertu jointe aux belles qualitez d'esprit. Mais pour sa confiance, elle n'étoit que pour ceux en qui il avoit remarqué une sagesse que la science & la vertu avoient consommée. C'étoit l'homme de la meilleure conscience du monde, au rapport même de ceux\* qui s'étoient rendus les plus indignes de son amitié. Il avoit une tendresse & une fidélité pour ses amis, qui étoit à l'épreuve de l'inconstance & de la vicissitude des choses de ce monde. Il n'étoit point méfiant ny soupçonneux. Il croyoit aisément le bien, mais difficilement le mal dans la personne de ses amis. Sa maxime étoit de suspendre toujours son consentement pour les rapports désavantageux, jusqu'à ce que sa propre expérience ou des démonstrations infaillibles l'assûrassent de la chose qu'on luy avoit rapportée. Une autre des maximes de son amitié, étoit de n'être jamais incommodé à ses amis, & de leur rendre cependant tous les services dont il étoit capable. Croyant que la disposition où il étoit pouvoit luy servir de règle, pour juger de celle des autres, il portoit l'obligation de l'amitié à un point de perfection si haut, qu'il prétendoit que ceux qui rendent les services sont encore les redevables. » Il faut être d'humeur ingrate, dit-il, pour ne vouloir être obligé à personne. Pour moy, qui pense que le plus grand plaisir qui soit au monde est d'obliger un ami, je serois presque assez insolent pour dire à mes amis, qu'ils me doivent du retour, lorsque je leur ay donné occasion de jouir de ce plaisir, en me laissant obliger par eux.

Il n'étoit presque pas possible qu'un homme de ce caractère pût avoir des Ennemis. Aussi n'en a-t'il jamais eu d'autres que ceux de la Vertu & de la Vérité, qui s'élevèrent moins contre sa personne que contre ses écrits. Il n'avoit nulle inquiétude sur les inimitiez des autres: &, sans être trop curieux de s'enquerir s'il avoit des ennemis, il se contentoit de ne l'être à personne, & de se tenir toujours prêt à la réconciliation pour ceux qui voudroient revenir à luy. Mais il ne croyoit pas devoir négliger les ennemis de sa Philosophie, dont quelques-uns devinrent ses envieux, & les

Chanur,  
Clerfelier,  
Merfenne,  
Hoghelande,  
& autres.

\*Sorb. lettr. &  
disc. in 170.

Tom. 2. des  
lett. pag. 322.  
323.

Tom. 2.  
des lettr.  
pag. 159.

V. sa lettre à  
Freinshem.

V. au sujet de  
Schoockius  
& de Voetius.

autres se rendirent ses adversaires. Le peu qu'il pouvoit avoir de vanité se trouva sans doute fort satisfait des premiers; & ce qu'il avoit de mérite ne pouvoit être rehaussé avec plus d'éclat que par l'envie d'autrui. Pour ses Adversaires, dont le nombre passoit de beaucoup celui de ses Envieux, il ne refusa jamais de répondre à ceux, qui à travers de leurs préventions ou de leur ignorance, luy faisoient appercevoir quelques marques de bonne foy. Ceux qui agissoient de mauvaise foy n'étoient pas encore en fort grand nombre de son vivant, j'entends ceux qui ont crû qu'il falloit être de ses adversaires par bien-séance; qui ont jugé qu'ils devoient profiter de ses lumières sans luy rendre justice; qui ont affecté de ne le pas nommer quand ils le mettoient en œuvre, & de le citer pour marquer qu'ils n'étoient pas de son sentiment, & qu'ils prétendoient hautement s'écarter de luy dans les endroits mêmes où ils le suivoient secrètement. Si M. Descartes avoit vécu quatre-vingts dix ans, la contenance que de tels adversaires auroient tenuë devant luy, auroit été pour les Indifférens d'aujourd'huy un spectacle fort divertissant. Mais à l'égard de ses adversaires de bonne foy, il a eu la consolation d'en voir beaucoup diminuer le nombre avant que de mourir. Ceux d'entre les plus sçavans qui avoient paru les plus échauffez à combattre sa doctrine dans sa naissance, ayant été guéris de la prévention qu'ils avoient pour les opinions communes, & de l'aversion qu'ils sentoient pour les nouvelles, n'ont pas eu honte de renoncer aux maximes de leurs premiers maîtres, pour embrasser le parti de ce Philosophe. Et l'on a vû des Universitez entières, où on s'étoit fait un devoir de le combattre d'abord, s'abandonner ensuite à sa conduite, & suivre avec beaucoup de succès les démarches qu'il a faites pour la découverte de la Vérité. Mais sur tout, ceux qui s'étoient promis avec le plus d'assurance de mettre toute sa Philosophie en déroute, par le moyen de leurs expériences de Physique & de Mathématiques, n'ont fait que tresser des filets pour se faire prendre eux-mêmes. Les grandes dépenses & les soins extraordinaires qu'ils y ont apportez ont réüssi contre leurs intentions: & forcez par la justesse & la convenance que leurs expériences avoient avec ses raisonnemens, ils n'ont pû ne pas se déclarer

Tom. 2. des  
lett. préf.  
pag. 3. 4.

Ibid.

V. cy-dessus  
ce que nous  
avons rappor-  
té de M. Petit.

Ibid. pag. 4.  
de la préf.  
du 2. tom. des  
lettres.



clarer les sectateurs & les défenseurs d'une Philosophie, dont ils se vantoient auparavant d'être les ennemis.

C'est peut-être ce qui a fait dire à quelques Italiens, dans le pais desquels cette Philosophie semble devoir trouver plus d'obstacle qu'ailleurs, que M. Descartes a plus de sectateurs que d'adversaires ; & au sieur Borel, que peu d'années même après sa mort, il n'étoit pas plus possible de conter le nombre de ses disciples, que celui des étoiles du ciel, ou du sable de la mer. Et les Péripatéticiens d'aujourd'hui ne font point difficulté de se reconnoître maintenant fort inférieurs en nombre aux Cartésiens, si l'on en ôte tous ceux qui ne sont disciples d'Aristote, que par engagement, ou par les cahiers de leurs maîtres.

Lor. Craff.  
p. 304. clog.  
d'Huom. let.

Borel Vir.  
comp. p. 10.

Comme M. Descartes avoit des adversaires de son vivant qui ne laissoient pas de faire profession d'amitié avec luy, il ne faut pas douter qu'il n'eût aussi quelques amitez qu'il fût obligé de combattre comme les adversaires de son institut. A l'égard des premiers il n'avoit presque que sa raison à suivre, sans avoir rien à craindre de son inclination. Mais pour les autres où il semble que sa raison ne pouvoit avoir la plus grande part, il falloit principalement s'étudier à retenir son inclination. Il s'en rendit enfin le maître par son application, & sa persévérance : mais par un effet de la bizarrerie de cette inclination, il luy étoit resté fort avant dans le cours de sa vie pour les personnes louches une pente d'affection venue de l'impression de son enfance, lors qu'étant en bas âge il aimoit une petite demoiselle de son âge qui étoit un peu louches. Il y fit enfin réflexion, & s'étant fait une bonne fois honte à luy-même sur un défaut qu'il avoit été si long-têms sans reconnoître, il ne s'en trouva plus ému. Cela servit à luy faire voir, que, comme il y a quelquefois des défauts qui se font aimer, un homme sage ne doit pas se laisser aller à cette passion, avant que d'avoir considéré le mérite de la personne pour laquelle on se sent ému. Mais parce qu'on ne peut pas toujours aimer également tous ceux en qui l'on remarque un mérite égal, il croyoit qu'on est obligé seulement de les estimer également, & qu'en matière d'amitié on n'a point tort de préférer ceux à qui nos inclinations secrètes nous joignent, pourvu que nous remarquions aussi du mé-

M. de Fermat  
Mess. Pascal,  
M. Morin, &c.

Tom. I. des  
lett. p. 124,  
125.

Ibid. ut supra.

rite en eux. Lorsque ces inclinations secrètes ont leur cause dans l'esprit , & non dans le corps ; il estimoit qu'elles doivent toujours être suivies. Et la marque principale qui les fait connoître , est, selon luy , que celles qui viennent de l'esprit sont réciproques , ce qui n'arrive pas souvent aux autres.

Gér. de Vries  
Introduct.  
Hist. ad Car-  
tes Philoso-  
phiam.

Borel. Vit.  
Compend.  
pag. 3.

\* à M. de  
Ville Bressi-  
eux, &c.

A l'égard de l'opinion que quelques-uns ont voulu donner de l'affection prétendue que M. Descartes avoit pour les personnes de l'autre sexe, il semble qu'elle n'ait point d'autre source qu'une calomnie des Ministres de Hollande, dont nous avons parlé en son lieu , & une méchante explication d'un endroit du sieur Borel, qui témoigne que nôtre Philosophe ne se déplaçoit point à la conversation des femmes. M. Descartes avoit dit à quelqu'un de ses amis \* qu'en matière de Philosophie il trouvoit les Dames qu'il avoit entretenues sur ce sujet plus douces, plus patientes, plus dociles, en un mot, plus vuides de préjugés & de fausses doctrines, que beaucoup d'hommes. Mais pour donner lieu de conclure de là qu'il aimoit la compagnie des femmes, il faudroit l'avoir vû dans une plus grande fréquentation du sexe, qu'il n'étoit.

Je sçay que quelques esprits oisifs, dont toute l'industrie consiste à forger des aventures, s'entretiennent encore de quelque galanterie prétendue que l'on a faussement attribuée à M. Descartes touchant une Dame de Touraine, qui se vançoit d'avoir autrefois touché son cœur, & de n'avoir pourtant jamais reçu de luy que des civilités innocentes. Elle s'appelloit *de la Michaudière*, selon les uns, & *de la Menaudière* selon les autres. Il est vray qu'il y avoit à Tours une Dame de ce dernier nom, du même temps que M. Descartes étoit en Hollande. Mais selon M. de la Barre elle avoit le génie si médiocre, que son mérite n'a jamais pû toucher ce grand Philosophe. Elle mourut le xxviii d'Août 1690, d'une manière toute subite. Il faut avouer que cette Dame ne s'étoit pas mis trop en peine pour réfuter ou démentir ceux qui la complimentoient sur ce point, ne se croyant pas obligée de rejeter l'honneur qu'elle y croyoit attaché. Mais il est certain que M. Descartes n'avoit jamais vû cette Dame ; & que cette Dame n'avoit jamais vû M. Descartes qu'en peinture, sur un tableau que M. l'Abbé de Touchelaye avoit rapporté

Lettre. à M.  
Legr. du 17.  
Août 1690.  
Lettre. du 30.  
Août 1690.

rapporté de Hollande au voyage qu'il y fit avec M. l'Abbé Picot en 1642, pour aller rendre visite à nôtre Philosophe.

D'un autre côté, l'on ne doit pas prétendre que M. Descartes ait dû être un Stoïcien fort rigide sur les vûes que ses parens luy avoient données vers l'an 1625, pour prendre une femme, lors qu'ils luy proposèrent d'entrer en charge, & de se procurer un établissement. Dans cette intention, il avoit recherché une jeune Demoiselle de naissance & de beaucoup de mérite, laquelle a été depuis fort connue dans le monde sous le nom de *Madame du Rosay*. Cette Dame n'a point fait difficulté d'avouer dans la suite que la Philosophie avoit eû plus de charmes qu'elle pour M. Descartes ; & qu'encore qu'elle ne luy parût pas laide, il luy avoit dit pour toute galanterie, qu'il ne trouvoit point de beautez comparables à celles de la Vérité. Selon ce que la Dame dit un jour au Père P., nôtre Philosophe encore jeune s'étant trouvé dans une compagnie de personnes enjôuées, y discourut long-têms sur les engagements que l'on prend avec les femmes. Après avoir marqué à la compagnie l'étonnement où il étoit de voir tant de duppes, il assûra qu'il n'en avoit pas encore été touché jusques-là ; & que sa propre expérience ( pour ne pas dire la délicatesse de son goût ) luy faisoit mettre *une belle femme, un bon livre, & un parfait prédicateur* au nombre des choses les plus difficiles à trouver de ce monde. Madame du Rosay, qui se faisoit honneur d'avoir été la seule qu'il eût recherchée, étoit toujours fort curieuse de raconter dans toutes les bonnes compagnies une aventure, où son Serviteur, qui n'étoit encore qu'un jeune cavalier, s'étoit signalé pour l'amour d'elle. Elle prétendoit que Monsieur Descartes retournant un jour de Paris, où il l'avoit accompagnée avec d'autres Dames, avoit été attaqué par un Rival sur le chemin d'Orléans, & que l'ayant defarmé, il luy rendit son épée disant, qu'il devoit la vie à cette Dame pour laquelle il venoit d'exposer luy-même la sienne. Hors ce trait de bravoure, qui pourra servir à ceux qui voudront faire son Roman pour le traiter en Paladin, nous ne trouvons rien dans tout le reste qui ait eû aucun air de galanterie, ou qui ait pû faire juger que son penchant fût tourné ailleurs que vers la Philosophie.

Rélat. M<sup>r</sup>. du  
P. Poiss.

cc Poiss. ibid.

cc  
cc  
cc  
cc  
cc  
cc

V. Rélât. Ms.  
de Clerfel.

La faute qu'il a faite une fois en sa vie contre l'honneur de son célibat, selon ceux qui ne l'ont pas crû marié, est moins une preuve de son inclination pour le sexe que de sa foiblesse : & Dieu l'ayant relevé promptement, voulut que le souvenir de sa chute fut un sujet continuel d'humiliation pour luy, & que son repentir fut un remède salutaire contre l'élévation de son esprit.

Chanut lettr.  
Mss. à la Prin-  
cesse Elizab.  
à M. de  
Brienne, & à  
M. Périer.

Clerfel Préf.  
du 1 tom. des  
lettr. p. 14, &  
15.

Chanut lettr.  
du 16. Avril.  
1650 à Eliza-  
zabeth.  
Et autre lettr.  
Mss. du mê-  
me.

Il rentra par ce glorieux rétablissement dans tous les fuits, dont il avoit plû à Dieu d'honorer toutes les vertus de son ame. Il ne luy en avoit manqué jusques-là aucune de celles qui font l'honnête homme, & l'homme de bien ; & depuis, il travailla pour mériter celles, qui peuvent composer un Philosophe parfaitement Chrétien. Des garants aussi consciencieux, aussi éclairés qu'étoient M. Chanut l'Ambassadeur, & M. Clerfelier, ne sont point récusables sur les témoignages qu'ils ont rendus à l'innocence de sa vie. Le premier qui a passé pour le plus vertueux & le plus chrétien d'entre les Politiques, après avoir étudié le fonds de son cœur en Suède ne pouvoit se lasser d'admirer sa vertu. Il le trouvoit *religieux* dans tous ses sentimens, *sage* dans toute sa conduite, *édifiant* dans tous ses discours, donnant des exemples d'une *pureté* & d'une *probité*, qui étoit à l'épreuve de la corruption ordinaire du siècle.

\* Elizabeth.  
Palat. lettr.  
Ms. à M.  
Chanut du 3  
Juin 1650.

Après l'avoir dépeint tel qu'il étoit dans son commerce avec les hommes & avec luy-même, il est bon que l'on sçache comment il en usoit dans les relations qu'il avoit avec son Créateur ; ce qu'il pensoit de sa Religion ; & en quoy consistoit la pratique de sa piété, qui étoit sincère & solide, mais qui n'avoit rien d'outré ni de factieux, au sentiment d'une Princesse très-éclairée, \* & dont le témoignage est d'autant plus considérable qu'elle se trouvoit engagée dans une communion différente de la sienne.

\* C'étoit aussi le sentiment de la Reine de Suède, qui s'en expliqua long-temps après au P<sup>r</sup> Poisson de l'Oratoire, dans les entretiens qu'il eut à Rome avec cette Princesse. Quoy qu'elle témoignât avoir été fort édifiée de la piété du Philosophe à Stockholm ; Elle ne porta point la bonne opinion qu'elle en avoit conçûe, jusqu'à croire qu'il fût *dévoû jusqu'au scrupule*. Rélât. Ms. de Poiss. tir. de la bouche de la R. de S.

## CHAPITRE VII.

*De la Religion de M. Descartes. Son respect pour la Divinité. Sa retenue & sa circonspection pour parler de ce qui regarde la nature divine. Il évite d'entrer dans les questions de Théologie. Il s'abstient de parler de la puissance de Dieu, avec la hardiesse dont la plupart des Philosophes & Mathématiciens prétendent décider ce qu'il peut, & ce qu'il ne peut pas. Sa modestie mal reconnue sur ce point. Sa manière d'écrire contre les Athées. Injustice de ceux qui prétendoient l'accuser d'Athéisme, de Scepticisme, & d'Impiété.*

**J** Amais Philosophe n'a paru plus profondément respectueux pour la Divinité, que M. Descartes. Il fut toujours fort sobre sur les sujets de Religion. Jamais il n'a parlé de Dieu qu'avec la dernière circonspection, toujours avec beaucoup de sagesse, toujours d'une manière noble & élevée. Il étoit dans l'appréhension continuelle de rien dire, ou écrire qui fût indigne de la Religion; & rien n'égalait sa délicatesse sur ce point. C'est ce qui luy faisoit scrupuleusement éviter d'entrer dans des questions de pure Théologie, croyant que c'est faire tort aux vérités qui dépendent de la Foy, & qui ne peuvent être prouvées par démonstration naturelle, que de vouloir les affermir par des raisons humaines, & probables seulement. Il avoit soin en parlant de la nature divine & de l'existence de Dieu, que sa Philosophie ne s'émancipât point trop sur les choses, qui pouvoient avoir du rapport aux mystères de la Trinité & de l'Incarnation, quelque conformité qu'il se rencontrât entre ses sentimens & ceux des Théologiens.

Il ne pouvoit souffrir sans indignation la témérité de certains Théologiens qui s'échappent de leurs guides, c'est-à-dire, de l'Ecriture & des Maîtres de l'ancienne Eglise, pour se conduire eux-mêmes par des routes qu'ils ne connoissent pas. Il blâmoit sur tout la hardiesse des Philosophes & Mathématiciens, qui paroissent si décisifs à déterminer *ce que Dieu peut & ce qu'il ne peut pas*. C'est, dit-il, parler de Dieu, comme

Tom. 2. des  
lett. p. 481,  
478.  
Tom. 1. pag.  
112, 113, 129,  
&c.

Tom. 1. des  
lett. p. 495;

Ibid. pag. 506;

Tom. 2. des  
letr. pag.  
478, 479.

„ comme d'un Jupiter, ou d'un Saturne, & l'affujettir au Stix  
„ & au Destin, que de dire, qu'il y a des vérités indépendan-  
„ tes de luy. Les Vérités Mathématiques sont des loix que Dieu  
„ a établies dans la Nature comme un Roy établit des loix  
„ dans son Royaume. Il n'y a aucune de ces loix que nous ne  
„ puissions comprendre, mais nous ne pouvons comprendre la  
„ grandeur de Dieu, quoy que nous la connoissions. On nous  
„ dira que si Dieu avoit établi ces Vérités il pourroit les chan-  
„ ger comme un Roy fait ses loix : à quoy il faut répondre  
„ qu'ouï, si sa volonté peut changer. Sa volonté est libre, mais  
„ sa puissance est incompréhensible. Il y auroit de la témérité  
„ à croire que nôtre imagination puisse avoir autant d'éten-  
„ duë que sa puissance. On peut bien assûrer en général, que  
„ Dieu peut faire tout ce que nous pouvons comprendre, mais  
„ non pas qu'il ne peut faire ce que nous ne pouvons pas com-  
„ prendre.

Pag. 32. du  
2 tom. des  
letr.

„ Pour moy, dit encore ailleurs M. Descartes, il me sem-  
„ ble qu'on ne doit jamais dire d'aucune chose, qu'elle est im-  
„ possible à Dieu. Car tout ce qui est vray & bon étant dépen-  
„ dant de sa toute-puissance, je n'ose pas même dire, que Dieu  
„ ne peut faire une montagne sans vallée ; ou qu'un & deux ne  
„ fassent pas trois. Mais je dis seulement qu'il m'a donné un es-  
„ prit de telle nature que je ne sçauois concevoir une monta-  
„ gne sans vallée ; ou que l'aggrégé d'un & de deux ne fas-  
„ se pas trois, &c. Je dis seulement que telles choses impli-  
„ quent contradiction dans ma conception. Cette sage rete-  
„ nuë de M. Descartes paroît avoir été assez mal reconnue par  
certains esprits qu'elle passoit peut-être de trop loin. Car sur  
ce qu'en quelques occasions il employoit le nom d'un Ange  
plûtôt que celui de Dieu, qu'il ménageoit par pur respect,  
quelqu'un \* s'étoit sans doute imaginé qu'il auroit été assez  
vain pour se comparer aux Anges. Il se crut obligé de rejet-  
ter cette calomnie en ces termes. » Quant au reproche que

\* Beccman.

Tom. 2. des  
letr. pag.  
66, 67.

„ vous me faites sans raison, ni fondement, de m'être quelque-  
„ fois égalé aux Anges, je ne sçauois encore me persuader que  
„ vous soyiez si perdu d'esprit que de le croire. Voicy, sans  
„ doute, ce qui vous a donné occasion de me faire ce reproche.  
„ C'est la coutume des Philosophes, & même des Théolo-  
„ giens, toutes les fois qu'ils veulent montrer qu'il répugne  
tout



tout-à-fait à la raison que quelque chose se fasse , de dire que «  
*Dieu même ne le sçauroit faire.* Et parce que cette façon de «  
 parler m'a toujours semblé trop hardie , pour me servir de «  
 termes plus modestes , quand l'occasion s'en présente ( ce qui «  
 arrive plus souvent en traitant des questions de Mathéma- «  
 tique que de Philosophie ) où les autres diroient que *Dieu ne* «  
*peut faire une chose* , je me contente seulement de dire , qu'*un* «  
*Ange ne la sçauroit faire.* Et si par cela vous dites que je m'é- «  
 gale à l'Ange , on pourra dire aussi par la même raison que «  
 les plus sages du monde s'égalent à Dieu. Je suis bien «  
 mal-heureux de n'avoir pû éviter le soupçon de vanité en «  
 une chose, où je puis dire que j'affectois une modestie toute «  
 particulière. «

A l'égard des véritéz que les Philosophes & les Mathé-  
 maticiens regardent comme *éternelles & immuables*, il vouloit  
 pour réformer leur langage, qui luy paroissoit dur & insolent,  
 les obliger de dire , qu'*elles sont seulement vrayes ou possibles*,  
*parce que Dieu les connoît vrayes ou possibles*, au lieu qu'ils ont  
 la hardiesse de dire , que *Dieu ne les connoît vrayes, que parce*  
*quelles sont vrayes indépendamment de luy.* » Si les hommes, dir-  
 il, entendoient bien le sens de leurs paroles, ils ne pourroient «  
 jamais dire sans blasphême , que la Vérité de quelque cho- «  
 se précède la connoissance que Dieu en a. Car en Dieu, «  
 vouloir & connoître , ne sont qu'une même chose. Ce n'est «  
 que parce que *Dieu veut une chose*, qu'il la connoît ; & elle n'est «  
*vraie, qu'entant qu'il la veut, & qu'il la connoît.* Il ne faut donc «  
 pas dire, que *quand il n'y auroit pas de Dieu, ces véritéz ne laisse-* «  
*roient pas d'être vrayes.* Car l'existence de Dieu est la pré- «  
 mière & la plus éternelle de toutes les véritéz qui peuvent «  
 jamais être , & la seule d'où procèdent toutes les autres. «  
 Mais ce qui fait qu'il est aisé en cecy de se méprendre, c'est «  
 que la plupart des hommes ne considèrent pas Dieu comme «  
 un être infini & incompréhensible , & qui est le seul Auteur d'où «  
 dépendent toutes choses. Ils s'arrêtent ordinairement aux «  
 syllabes de son nom ; & ils croient qu'il suffit de sçavoir que «  
*Dieu veut* dire la même chose que ce qui s'appelle *Deus* en «  
 latin , & qui est adoré par les hommes. Ceux qui n'ont point «  
 de plus hautes pensées que cela peuvent aisément devenir «  
 Athées. Et parce qu'ils comprennent parfaitement les vé- «

Tom. I. des  
 lettr. pag.  
 505, 506.

ritez Mathématiques, & non pas celles de l'existence de Dieu ;  
 ce n'est pas merveille s'ils ne croient pas qu'elles en dépendent. Mais ils devroient juger au contraire, que, puisque  
 Ibid. tom. 1. » Dieu est une cause dont la puissance surpasse les bornes de  
 l'entendement humain , & que la nécessité de ces vérités  
 n'excède point nôtre connoissance , elles sont quelque chose  
 de moindre, & de sujet à cette puissance incompréhensible.

Tom. 2. des » M. Morin, dit-il ailleurs , traite par tout de l'*Infini* com-  
 lettres pag. » me si son esprit étoit au-dessus, & qu'il en pût comprendre les  
 289. » propriétés. C'est une faute qui est presque commune à tous  
 ceux qui entreprennent d'écrire de la nature de Dieu ,  
 & que j'ay toujours tâché d'éviter avec soin. Car je n'ay ja-  
 mais traité de l'*Infini* que pour me soumettre à luy, & non  
 pas pour déterminer ce qu'il est, ou ce qu'il n'est pas.

Pour ce qui est de l'existence de Dieu, M. Descartes étoit  
 si content de l'évidence de la démonstration qu'il croyoit en  
 avoir trouvée, qu'il ne faisoit point difficulté de la préférer  
 à toutes celles des vérités géométriques. Mais il ne se van-  
 toit pas de pouvoir la faire entendre à tout le monde de la  
 même manière qu'il l'entendoit : & c'est peut-être de cette  
 difficulté qu'est venue la liberté de ceux qui ont voulu ré-  
 futer depuis sa manière de prouver l'existence de Dieu, &  
 la distinction de l'Ame d'avec le Corps. Il estimoit au reste

Tom. 3. des » que le consentement universel de tous les peuples est suffi-  
 lettr. pag. » sant pour maintenir la Divinité contre les injures des Athées :  
 469. 470. » & qu'un Particulier ne doit jamais entrer en dispute contre  
 eux, s'il n'est assuré de les convaincre. On ne peut pas nier  
 qu'il n'ait entrepris de les combattre dans ses Méditations  
 métaphysiques : mais ce fut peut-être moins un effet  
 de la confiance qu'il eût en ses propres forces, que de la co-  
 lère où il étoit, de voir qu'il y eût des gens au monde assez  
 Ibid. » audacieux pour combattre contre Dieu.

Epist. ad cel. » Il n'y réussit point mal, au jugement des personnes sensées.  
 Voet. préf. C'est pour cela que le Ministre Voetius son ennemi, au lieu  
 pag. 3. & de l'accuser d'avoir mal réfuté les Athées, jugea plus à pro-  
 ejusd. part. 8a pos de l'accuser d'Athéisme, sans en apporter d'autre preu-  
 pag. 213. ve, que par ce qu'il avoit écrit contre les Athées. Le tour  
 Tom. 1. des » étoit assurément tout nouveau : mais afin qu'il ne parût pas  
 lettr. pag. tel, Voetius trouva assez à têts l'exemple de Vanin , pour  
 104, 105. montrer

montrer que M. Descartes n'auroit pas été le premier des Athées qui auroit écrit en apparence contre l'Athéisme. Ce fut principalement l'impertinence de cette comparaison, qui fit révolter le cœur de M. Descartes contre une calomnie si ridicule; & qui le fit résoudre à la réfuter enfin, après la constance qu'il avoit eue de la souffrir pendant près de quatre ans. Quelques autres de ses ennemis entreprirent de la relever depuis, mais sans plus faire mention de Vanin, & sans prétendre que M. Descartes fût au fonds atteint de l'Athéisme. Ils voulurent même luy faire grace sur ses intentions, & convenir qu'il n'avoit pas eu dessein d'enseigner l'Athéisme: mais ils prétendoient qu'il avoit fourni des armes aux Athées, au lieu de les combattre par son hypothèse du doute général. Ce n'étoit plus accuser M. Descartes que de foiblesse ou d'ignorance; & il se seroit aisément consolé de l'impuissance de ses raisonnemens avec S. Thomas, » dont le P. Grégoire de Valencia Jésuite & d'autres pieux & graves Théologiens ont réfuté tous les argumens concernant l'existence de Dieu, sans prétendre néanmoins rendre ce saint Docteur suspect d'Athéisme. Mais ny le sieur Heereboord, ny le sieur Clauberg, ny plusieurs autres Cartésiens, qui ont écrit depuis pour la défense de leur Maître, ne sont jamais demeurez d'accord des prétentions de ces adversaires; & ils sont venus facilement à bout de les faire passer pour des chicaneurs en ce point, comme dans les reproches de scepticisme & d'impiété, dont ils avoient tâché vainement de charger ses opinions.

Leurs accusations se réduisoient à dire, que M. Descartes sembloit insinuer par la manière de s'exprimer, *Qu'il falloit nier* (au moins pour quelque têmes) *qu'il y eût un Dieu; Que Dieu pouvoit nous tromper; Qu'il falloit révoquer toutes choses en doute; Que l'on ne devoit donner aucune créance aux sens; Que le sommeil ne pouvoit se distinguer de la veille.* M. Descartes eut horreur de ces accusations, & ce ne fut pas sans quelque mouvement d'indignation qu'il y répondit en ces termes. J'ay réfuté en paroles très-expreses toutes ces choses qui m'avoient été objectées par des calomniateurs ignorans. Je les ay réfutées même par des argumens très-forts, & j'ose

Sff ij \* dire

Epist. lat. ad Voet. p. 246. & seqq.

Ibid pag. 253. & seqq. 264. 270.

Revius & Lentulus, &c.

Weiffius apud Tepel, pag. 23.

Epist. lat. ad Voet. part. ult. pag. 250.

Henr. Mori Enchirid. Metaphys. R. Rap. Reflex. pag. 372. Cyr. Lentul. Jac. Revius, &c.

Tom. 1. pag. 459. 460.

Item pag. 150. tom. 2.

» dire, plus forts qu'aucun autre ait fait avant moy. Afin de  
 » pouvoir le faire plus commodément & plus efficacement,  
 » j'ay proposé toutes ces choses comme douteuses au commen-  
 » cement de mes Méditations. Mais je ne suis pas le premier  
 » qui les ait inventées. Il y a long-têms qu'on a les oreilles  
 » batuës de semblables doutes proposez par les Sceptiques.  
 » Mais qu'y a-t'il de plus inique, que d'attribuer à un Auteur  
 » des opinions, qu'il ne propose que pour les réfuter ? Qu'y a-  
 » t'il de plus impertinent, que de feindre qu'on les propose,  
 » & qu'elles ne sont pas encore réfutées ; & par conséquent  
 » que celui qui raporte les argumens des Athées, est luy-mê-  
 » me un Athée pour un têmes ? Qu'y a-t'il de plus puérile,  
 » que de dire, que s'il vient à mourir avant que d'avoir écrit  
 » ou inventé la démonstration qu'il espère, il meurt comme  
 » un Athée ? Quelqu'un dira peut-être que je n'ay pas rap-  
 » porté ces fausses opinions comme venant d'autrui, mais  
 » comme de moy ? Mais qu'importe ! puisque dans le même li-  
 » vre où je les ay rapportées, je les ay aussi toutes réfutées ? Ceux  
 » qui ont eu l'œil simple & le cœur droit en lisant les Méditations  
 » & les Principes de M. Descartes, n'ont jamais hésité à tirer de  
 » leur lecture des conséquences toutes opposées à ces calom-  
 » nies. Ces ouvrages n'ont encore rendu Athée jusqu'ici au-  
 » cun de ceux qui croyoient en Dieu auparavant : mais par u-  
 » ne bénédiction dont il a plu à Dieu de les honorer, ils ont  
 » converti quelques Athées par leur simple lecture. C'est au  
 » moins le témoignage qu'un Peintre de Suède nommé Beeck  
 » a rendu publiquement de luy-même chez M. l'Ambassadeur  
 » de France à Stockholm.

Rél. M<sup>c</sup>. de  
 Chanut.



## CHAPITRE VIII.

*Usage que M. Descartes faisoit de sa Raison dans les choses qui regardent la Religion. Sa Philosophie s'accorde mieux avec la Théologie & la Religion que la Philosophie de l'école. Ses Principes conformes à la description que Moïse a faite de la création dans la Genèse. Il est accusé de Pélagianisme par les Protestans. Injustice de ces reproches. Ses sentimens sur la providence, la prédestination, la liberté, la dépendance & l'indifférence du libre arbitre, autant que ces choses peuvent être du ressort de la Raison humaine. Pourquoi il n'a jamais voulu rien écrire de la Grace, non plus que des mystères de la Trinité & de l'Incarnation.*

**L**A précaution que M. Descartes apportoit à ne faire jamais d'entreprise sur la Théologie, n'alloit pas jusqu'à le faire renoncer à la part que la Raison humaine peut avoir dans les connoissances divines, même celles qui ne nous ont été communiquées d'en haut que par la révélation. Il n'ignoroit pas l'utilité de la Raison pour l'établissement des maximes de la Religion ; & il étoit persuadé que la Philosophie bien employée est d'un grand secours pour appuyer & justifier la Foy dans un esprit éclairé. » Quoique la Religion, dit-il, nous enseigne beaucoup de choses touchant l'état de l'autre vie, j'avouë pourtant en moy une infirmité qui m'est commune, ce me semble, avec la plupart des hommes. C'est qu'encore que nous voulions croire, & même que nous pensions croire très-fermement tout ce qui nous est enseigné par la Religion, nous n'avons pas néanmoins coutume d'être si touchés des choses que la Foy seule nous enseigne, & où nôtre Raison ne peut atteindre, que de celles qui nous sont avec cela persuadées par des raisons naturelles fort évidentes. Ce n'est pas qu'il prétendît qu'on doive être Philosophe pour être Chrétien ; mais il estimoit, qu'encore que la Raison de l'homme se soumette à la Foy divine, la Foy ne dédaigne pas de se servir du raisonnement humain, pour captiver la Raison & s'en faire obéir. Les

Tom. 3.  
des lettr.  
pag. 626.

Cartes. Vin-  
dic. p. 16. &c.

V. la Bibl.  
univ. tom. 6.  
pag. 479.

Philosophes de Frise, qui ont tant disputé & tant écrit en ces derniers têmes, pour soutenir que la connoissance des vérités chrétiennes & de l'Ecriture sainte dépend principalement de la Raison humaine, ont tâché de s'autoriser de M. Descartes, & d'attirer les Cartésiens dans leur parti. Mais leurs efforts ont été inutiles. Ils n'ont pû ôter à M. Descartes la gloire d'avoir toujours crû l'*Autorité divine indépendante de la Raison*, & d'avoir été ferme jusqu'à la fin dans le sentiment de ceux, qui sont très-persuadez, que *c'est par la Grace divine ou par une lumière intérieure dont Dieu nous éclaire; & non par la lumière naturelle, que l'on croit les choses de la Religion*. Ce n'est que par une équivoque très-desobligeante que quelques autres Ecrivains modernes ont tâché d'insinuer dans les esprits, que M. Descartes avoit entrepris de *soumettre à sa Raison la Vérité qui appartient à la Foy*, pour leur faire croire faussement que *sa Raison auroit été la règle de sa Foy*.

Tom. 3. des  
lett. pag. 110.  
109.

Tom. 2.  
des lett.  
pag. 557.

Pag. 369.  
ibid.

Ibid. ut supr.

M. Descartes ne dissimuloit pas la pensée où il étoit, que ses opinions pouvoient avantageusement servir à expliquer les vérités de la Foy, sans contredire même au texte d'Aristote. Et il espéroit que cette considération pourroit porter les Jésuites sur tout, à recevoir sa Philosophie, comme il le manda au P. Charlet Assistant françois du Général de la Compagnie. Il ne croyoit pas qu'il y eût rien dans tout ce qui peut regarder la Théologie & la Religion, avec quoy sa Philosophie ne s'accordât beaucoup mieux que ne fait la Philosophie vulgaire. Et pour ce qui étoit des controverses qui s'agitoient de son têmes dans les écoles théologiques, à cause des faux principes de Philosophie sur lesquels il les croyoit fondées, il ne voulut point tenter de les éclaircir, pour ne point passer les bornes de sa profession. Mais il espéroit que toutes ces controverses cesseroient, & qu'elles tomberoient d'elles-mêmes, s'il arrivoit jamais que ses opinions fussent reçues. Sa confiance alloit jusqu'à luy faire rendre grâces à Dieu de ce que les sentimens qui luy avoient paru les plus vrais dans la Physique par la considération des causes naturelles, avoient toujours été ceux qu'il trouvoit les plus convenables à nos mystères.

C'est ce qu'il témoignoit avoir envie de faire voir en toutes rencontres, mais principalement dans sa Physique, où  
selon



selon ses premières vûës il prétendoit accommoder la Théologie à sa manière de philosopher dans tous les dogmes de la Foy catholique, sans excepter même ceux qui font le sujet de la séparation des Protestans d'avec nous. Son dessein étoit de faire examiner cet essay par la Sorbonne, avant que de le rendre public aussi bien que l'explication qu'il avoit faite du premier chapitre *de la Genèse*. Car en décrivant la naissance du monde, selon les principes de sa Physique, il s'étoit souvenu de relire ce premier chapitre concernant la création. » Et il avoit trouvé, *comme par miracle*, qu'il pouvoit s'expliquer entièrement *suivant ses imaginations*, beaucoup mieux, ce luy sembloit, qu'en toutes les façons dont les Interprètes l'expliquent. C'est ce qu'il n'avoit osé espérer jusques-là. Mais cette heureuse découverte luy avoit tellement enflé le courage, qu'il s'étoit proposé, après avoir expliqué sa nouvelle Philosophie, *de faire voir clairement qu'elle s'accorde beaucoup mieux avec toutes les vérités de la Foy, que ne fait celle d'Aristote*. Cependant de la manière qu'il voyoit la Théologie scholastique assujettie à la Philosophie d'Aristote, il n'ignoroit pas les difficultez qu'il y auroit d'en expliquer une autre, sans qu'elle parût d'abord être contre la Foy. C'est pourquoy, au lieu de s'en tenir à ses propres lumières, il s'adressoit aux Théologiens catholiques de ses amis, pour sçavoir d'eux ce qu'il y avoit de déterminé précisément en la foy touchant les matières qu'il avoit à traiter.

Il est à présumer qu'avec des intentions si pures il ne fit rien qui pût être désagréable à l'Auteur de la Nature : mais il ne put se garantir des soupçons & des reproches des Hommes, à qui Dieu n'a point accordé le don de pénétrer dans les cœurs. Sur les seules apparences de ses entreprises, & sur des manières de philosopher, qui leur paroissoient nouvelles, ils ont jugé que sa Philosophie étoit, sinon pernicieuse, au moins très-dangereuse à la Religion chrétienne, & qu'elle étoit contraire à la Théologie qui s'enseigne parmi les Catholiques & parmi les Protestans. C'est ce qui avoit porté principalement quelques controversistes de l'une & de l'autre communion à l'étouffer dans sa naissance, s'il leur avoit été possible ; & ils auroient pû sans doute justifier leurs appréhensions

Pag. 291.  
ibid.

V. la lett. de  
Cordenoy à  
un Jésuite  
1668. in 12.

Tom. 2. des  
lett. pag. 164.

V. le livr.  
Cartesius  
« Mosaïsans  
d'Amer-  
« poel.  
«

Pag. 481.  
482. tom.

«  
«  
«

appréhensions par la conduite de divers Auteurs de nouveaux systèmes en Théologie, qui ont voulu bâtir sur ses principes, si l'on ne sçavoit assez qu'il n'y a point eu d'Hérétiques si détestables, qui n'ayent eu la hardiesse de prendre l'Ecriture même pour fondemens de leurs édifices les plus monstrueux. Mais les plus éclairés d'entre ses Adversaires semblent s'être relâchés ensuite de leurs poursuites, après avoir considéré que sa Philosophie est plus favorable à la Religion chrétienne & à toutes celles qui croient l'immortalité de l'Âme, que celle d'Aristote, que l'on a adoptée dans nos écoles.

Revius Tri-  
gland. &c.

Disc. de la  
Méthode.

Mais les Protestans, qui ne l'ont point trouvé favorable aux innovations qu'ils ont faites dans la Théologie, ne l'ont pas traité avec autant d'équité qu'il en a paru dans quelques Auteurs Catholiques. Parce qu'il n'a point parlé comme eux de la Providence de Dieu & de la Liberté de l'Homme, ce qu'ils ont pu faire de moins défobligeant pour luy, a été de le faire passer pour un Pélagien. Pour y réussir, ils ont crû devoir confondre en luy l'homme de bon sens avec le Chrétien. Et parce qu'ils avoient trouvé dans ses écrits, qu'en qualité de Philosophe il avoit consulté sa Raison pour apprendre à entretenir la société avec les hommes, pour se rendre le maître de ses passions, pour ne rien faire qui dût le porter au repentir, pour vivre indépendamment de la bonne ou mauvaise fortune; ils ont été bien aise qu'on le crût coupable d'avoir fait dépendre la Grace de la Raison, & d'avoir voulu rendre celle-cy la maîtresse de toutes les vertus chrétiennes. Ce n'étoit encore l'accuser de Pélagianisme que dans sa conduite particulière: & pour montrer qu'il étoit pernicieux à d'autres qu'à luy-même, il fallut publier qu'il étoit aussi Pélagien dans ses sentimens. M. Descartes, qui avoit appris des Théologiens, que le reproche d'hérésie n'est pas du nombre de ces injures que nous devons souffrir en silence, voulut bien se purger en ces termes. » J'ay cherché les erreurs de Pélage dans Saint Augustin, dit il, pour sçavoir surquoy se peuvent fonder ceux qui disent que je suis de son opinion, laquelle j'avois ignorée jusqu'à présent. Mais j'admire que ceux qui ont envie de me faire s'aviser d'en chercher des prétextes si peu véritables, & tellement tirez par les cheveux. Pélage a dit qu'on pouvoit faire de

Tom. 2. des  
lett. pag. »  
309. 310.

de bonnes œuvres, & mériter la vie éternelle sans la grace, «  
 ce qui a été condamné de l'Eglise : & moy je dis qu'on peut «  
 connoître par la Raison naturelle que Dieu existe, mais je ne «  
 dis pas pour cela que cette connoissance naturelle mérite de «  
 foy & sans la grace la gloire surnaturelle que nous attendons «  
 dans le ciel. Car au contraire il est évident que cette gloire «  
 étant surnaturelle, il faut des forces plus que naturelles pour «  
 la mériter. Je n'ay rien dit touchant la connoissance de Dieu «  
 que tous les Théologiens ne disent aussi. Mais il faut remar- «  
 quer que ce qui se connoît par Raison naturelle, comme, «  
*Qu'il est bon, tout-puissant, tout véritable, &c.* peut bien servir «  
 à préparer les Infidèles à recevoir la foy, mais ne peut pas «  
 suffir pour leur faire gagner le ciel. Car pour cela, il faut «  
 croire en Jesus-Christ, & aux autres choses révélées, ce qui «  
 dépend de la grace.

Les Théologiens de Leyde pour nous persuader qu'il avoit même porté le Pélagianisme au delà de ses bornes anciennes, l'accusoient d'avoir écrit, que *l'idée de nôtre libre arbitre est plus grande que l'idée de Dieu*, ou bien, que *nôtre libre arbitre est plus grand que Dieu même*. Mais comme il étoit fort assuré de n'avoir jamais rien pensé ny écrit qui pût donner le moindre prétexte à une calomnie si noire & si puérile, il se mit peu en peine de la réfuter; & il se contenta d'en faire voir le ridicule aux Curateurs de la Ville & de l'Université de Leyde.

Tom. 2. des  
lett. p. 150.

D'autres personnes, qui d'ailleurs n'étoient pas de ses ennemis, ont cru entendre un langage conforme à celui des Pélagiens dans les termes de son Discours de la Méthode, où il s'exprime ainsi sur le pouvoir que nous avons de faire le bien que nous connoissons & que nous voulons. » Nôtre volonté, dit-il, ne se portant à suivre ou à fuir aucune chose que selon que nôtre entendement la luy représente bonne ou mauvaise, *il suffit de bien juger pour bien faire*, & de juger le mieux qu'on puisse, pour faire aussi tout de son mieux; c'est-à-dire, pour acquérir toutes les vertus, & ensemble tous les autres biens que l'on puisse acquérir. Pour excuser sa manière de parler, il prétend que l'expression de *bien faire*, qu'il a employée, ne peut s'entendre en termes de Théologie, où il est parlé de la grace, mais seulement de Philoso-

Disc. de la  
Méth. part. 3.  
pag. 29.

Tom. 1. des  
lett. pag.  
496. 497.

phie morale & naturelle, où cette grace n'est point con-  
 „ fidérée. De sorte, dit-il, qu'on ne peut pour cela m'accuser  
 „ de l'erreur des Pélagiens : non plus que si je disois qu'il ne  
 „ faut qu'avoir un bon sens pour être honnête homme, on ne  
 „ m'objecteroit pas qu'il faut aussi avoir la barbe qui nous dis-  
 „ tingue des femmes, parce que cela ne vient point alors à  
 „ propos. Tout de même, quand je dis qu'il est vray-sembla-  
 „ ble ( selon la raison humaine ) que le monde a été créé tel  
 „ qu'il devoit être, je ne nie point qu'il ne soit certain par la  
 Méthode „ foy qu'il ne soit parfait. Enfin ceux qui ont pris garde à ce  
 pag. 29. „ que j'ay dit, que *je n'eusses pas crû devoir me contenter des opi-*  
 part. 3. ut „ *nions d'autrui un seul moment, si je ne me fusses proposé d'employer*  
 supra. „ *mon propre jugement à les examiner lors qu'il seroit têmes*, ils ver-  
 Tom. 1. „ roient qu'on ne peut inférer de mon discours, *que les Inf-*  
 des lettr. „ *dèles doivent demeurer dans la Religion de leurs parens.*  
 pag. 497.

Ce que M. Descartes dit des Infidèles, à l'égard de la Re-  
 ligion Chrétienne, peut être raisonnablement appliqué aux  
 Sectaires de la même Religion, qui se tiennent séparés de  
 l'Eglise Catholique. Nous avons remarqué ailleurs, qu'en-  
 core que M. Descartes contât parmi les maximes de sa Mo-  
 rale particulière, celle de demeurer constamment dans la Re-  
 Disc. de la „ ligion où Dieu l'avoit fait naître, & de ne retenir que celui-  
 Méthod. „ là de tous les préjugés de son éducation, il ne prétendoit  
 pas néanmoins que cette maxime pût servir à ceux que Dieu  
 n'auroit pas prévenus de la même grace que luy. L'on ne de-  
 voit pas, à mon avis, donner d'autre réponse aux reproches  
 que le Protestant Révius son ennemi luy faisoit sur ce point.  
 Si l'on veut encore recevoir le témoignage de ce Révius après  
 Tom. 2. des „ des calomnies aussi extravagantes que celles que nous venons  
 lettr. pag. 150. „ de rapporter de son invention, on pourra croire une circon-  
 & 310. „ stance de quelques entretiens qu'il se vantoit d'avoir eus au-  
 trefois avec M. Descartes, lors qu'il étoit encore de ses amis.  
 Car il est bon de sçavoir qu'il avoit fait profession d'amitié  
 avec luy, jusqu'à ce qu'il eût vû ses Méditations métaphy-  
 siques, qu'il appelloit *une Théologie Jésuitique*, & où il pré-  
 tendoit avoir découvert ce Pélagianisme, ce Scepticisme,  
 cet Athéisme, & toutes ces autres Impiétéz dont il tâchoit  
 de le rendre coupable. Révius dit, qu'étant à Déventer,  
 lorsque M. Descartes y deméuroit, il luy demanda un jour  
 quels

Jac. Rev. Stat.  
 item Confide-  
 rat. item.  
 Thékel.

quels étoient ses sentimens sur les différens que les Protestans avoient avec les Catholiques Romains ; que M. Descartes luy répondit, qu'il avoit la Religion de sa nourrice, qu'il y vivoit sans scrupules, & qu'il espéroit y mourir avec la même tranquillité. Révius repliqua que M. Spanheim & les autres Théologiens Protestans pourroient bien cesser de l'estimer, dès qu'ils le sçauroient dans une telle opinion. Mais M. Descartes voulant déclarer une fois pour toutes aux Ministres & à tous les autres prétendus Réformez, qu'il ne prétendoit pas examiner la Religion qu'il avoit reçûe de son Eglise, ni raisonner avec eux sur ce qu'ils y trouvoient à redire, consentit de se passer de leur estime, pourvû qu'ils ne luy demandassent pas la sienne sur ce point.

Rél. Mf. de Poiff.

La Princesse Elizabeth sa disciple, qui avoit été élevée dans leur communion, c'est-à-dire, dans une secte opposée au Pélagianisme à l'autre extrémité touchant la grace & nôtre liberté, luy donna de l'exercice, lors qu'après avoir reçû ce qu'il luy avoit écrit du *souverain Bien*, elle l'obligea, pour nous servir des termes de cette Altesse, de concilier l'*Omniſcience* & la prédestination de Dieu avec le libre arbitre des Hommes. L'engagement étoit délicat pour un Catholique environné de Gomaristes & d'Arminiens. Mais il se tira de ce pas d'une manière purement philosophique, parce qu'il ne vouloit pas se départir de la résolution qu'il avoit prise, de ne jamais rien produire, que les Théologiens pussent prétendre être sous leur juridiction, selon le témoignage de la même Princesse. Nous n'avons pas ce qu'il fit en cette occasion, parce qu'il n'a point plû à la Princesse de le communiquer à M. Chanut ni à aucune autre personne : mais nous voyons qu'il s'est toujours tenu en toute autre rencontre renfermé dans les bornes qu'il s'étoit sagement prescrites sur ces matières. „ Il est vray, dit-il à la même Princesse, qu'il n'y a que la foy qui nous enseigne ce que c'est que la *Grace*, par laquelle Dieu nous élève à une béatitude surnaturelle : mais la Philosophie suffit pour connoître, qu'il ne sçauroit entrer la moindre pensée dans l'esprit d'un homme, que Dieu ne veuille & n'ait voulu de toute éternité qu'elle y entrât. Et la distinction de l'Ecole entre les causes universelles & particulières, n'a pas icy de lieu.

cc Lettr. Mf. d'Elib. de Bohême à Chanut du 13 Septemb. 1653.

V. Lettr. Mf. de Chanut à Elizab. de 1650.

Tom. 1. des Lettr. impr. P. 33. 34.

cc  
cc  
cc  
cc  
cc  
cc

Car ce qui fait que le Soleil, par exemple, étant la cause universelle de toutes les fleurs, n'est pas cause pour cela que les Tulipes diffèrent des Roses, c'est que leur production dépend aussi de quelques autres causes particulières, qui ne luy sont point subordonnées. Mais Dieu est tellement la cause universelle de tout, qu'il en est la cause totale d'une même manière, & ainsi rien ne peut arriver sans sa volonté.

Sur ce que la Princesse luy avoit écrit de la Providence particulière de Dieu, qu'elle disoit être le fondement de la Théologie, il luy répondit » que par cette Providence particulière l'on ne doit pas entendre aucun changement qui arrive dans les decrets de Dieu, à l'occasion des actions qui dépendent de nôtre libre arbitre : car la Théologie n'admet point ce changement. Lors, dit-il, qu'elle nous oblige à prier Dieu; ce n'est pas afin que nous luy fassions connoître nos besoins, ni afin que nous tâchions d'obtenir de luy qu'il change quelque chose dans l'ordre établi de toute éternité par sa Providence. L'un & l'autre seroit blâmable. Mais c'est seulement afin que nous obtenions ce qu'il a voulu de toute éternité qui fut obtenu par nos prières. Et je croy que tous les Théologiens sont d'accord en ce point, même ceux qu'on nomme ici Arminiens, qui semblent être ceux qui déferent le plus au libre arbitre.

La Princesse donna encore diverses autres occasions à M. Descartes de luy expliquer en quoy consistoit principalement la dépendance de nôtre libre arbitre à l'égard de Dieu, & sa liberté ou son indifférence par rapport à nous mêmes. Ce qu'il en dit dans la ix la x & la cxii lettres du premier volume de son recueil est si clair & si solide, que je n'aurois point fait difficulté de le rapporter ici, sans la crainte de m'écarter trop loin des règles de l'histoire. Il suffira de remarquer que pour ce qui regarde l'*indifférence* & la *liberté*, il faisoit profession d'être parfaitement d'accord avec saint Thomas, dont l'explication ne ressembloit pas mal à la sienne; & avec le Père Gibieuf, Docteur de Sorbonne, Prêtre de l'Oratoire, dont nous avons eu occasion de parler. Il témoignoit être ravi que ses opinions suivissent celles de ce Docteur, à cause de la réputation où il étoit parmi les Théologiens de son tēms. Il se vantoit aussi de n'être pas éloigné du

Ibid. pag. 34.  
tom. 1. des  
lett.

pag. 35.  
ibid.

Tom. 1. des  
lett. p. 37,  
38, 40, 41.

Pag. 506 507,  
508, 509. ibid.

Rél. Mf. de  
Poiff.

Tom. 2. des  
lett. p. 294.

Tom. 1. pag.  
495, 496, 506,  
&c.

pag. 512.  
ibid



du sentiment du célèbre Père Pétau Jésuite, touchant le *libre arbitre* : & pour faire voir à un autre Jésuite à qui il écrivoit, que son opinion avoit assez de rapport à la sienne en ce point, il luy fait remarquer qu'il n'avoit point dit que *l'Homme ne fût indifférent que là où il manque de connoissance* : mais qu'il est d'autant plus indifférent, qu'il connoît moins de raisons qui le poussent à choisir un parti plutôt que l'autre. Ce qu'il ne croyoit pas qui pût être nié de personne.

Ibid.

A l'égard de la Grace, jamais aucune considération ne fut capable de luy rien faire entreprendre sur ce mystère, non plus que sur celui de la Trinité & celui de l'Incarnation, parce qu'il étoit persuadé qu'il n'y avoit point de lumière naturelle qui pût les pénétrer. Il se contentoit d'en discourir comme de vérités révélées par la Foy, dans les entretiens particuliers qu'il avoit avec des personnes qu'il étoit question d'instruire ou d'édifier, comme il luy arriva souvent chez Madame Chanut l'Ambassadrice en Suède pendant l'absence de son mari, qui dura plus de deux mois depuis l'arrivée de M. Descartes à Stockholm. Jamais il ne laissa échapper à sa plume touchant la Grace, autre chose qu'une petite parenthèse, dans laquelle il marquoit que *Dieu ne la refuse à personne, encore qu'elle ne soit pas efficace en tous*. Et le P. Mersenne ne pût venir à bout de luy faire lire Jansenius, ni les Thèses de Louvain. Mais pour la question de sçavoir, *s'il est convenable à la bonté de Dieu que les Hommes soient condamnés à des peines éternelles*, jamais on ne put l'obliger d'en parler. » Ce n'est pas, disoit-il, que les raisons des Libertins aient aucune force en ce point, car elles luy sembloient frivoles & ridicules. Mais comme il croyoit que l'on s'expose à traiter indignement des vérités de révélation, lors qu'on entreprend de les démontrer, ou de les affermir par des raisons purement humaines, & qui ne peuvent être que probables : de même il estimoit que c'est appliquer l'Ecriture sainte à une fin pour laquelle Dieu ne la point donnée, & par conséquent en abuser, que d'en vouloir tirer la connoissance des vérités qui n'appartiennent qu'aux sciences humaines, & qui ne servent point à nôtre salut. Ceux qui se donneroient ces libertés, pourroient difficilement empêcher leurs propres raisonnemens de leur persuader quelquefois des choses,

Tom. 2. des  
lett. p. 283.Rél. M<sup>r</sup> de M.  
Chan. où il  
est parlé d'un  
beau discours  
qu'il fit sur  
nôtre rédemp-  
tion, auquel  
elle fut fâchée  
que son fils  
aîné ne se fût  
pas trouvé.Viog. lett.  
M<sup>r</sup>. à M. le  
Roy, du 6.  
May. 1671.Tom. 2. des  
lett. p. 459.Lett. M<sup>r</sup>  
« de Desc.  
« à Mers.  
« du 23. Juin  
« 1641.Tom. 2. pag.  
495.pag. 459.  
ibid.

qui ne feroient pas toujours conformes à ce que Dieu a voulu que nous cruissions par la Foy.

## CHÂPITRE IX.

*Sentimens de Monsieur Descartes sur l'Eucharistie. Il explique la Transsubstantiation selon ses Principes. Nouvelle explication qu'il en a donnée au P. Mesland, sans prétendre qu'elle devint jamais publique. Les Cartésiens la font valoir après sa mort. Les Calvinistes redoutent M. Descartes & le rejettent comme contraire à leurs dogmes. Il ne laisse pas d'être accusé de Calvinisme par quelques Catholiques mal informez, ou mal intentionnez. Réfutation de cette calomnie. Son aversion extraordinaire pour le Calvinisme. Son desir pour le retour des Protestans à l'Eglise. Ses exercices de Chrétien. Son opinion sur les vœux Monastiques. Sa soumission à l'Eglise. Sa déférence pour la Sorbonne. Ses livres mis à l'Index.*

**M**R Descartes après avoir sérieusement examiné toutes ses opinions sur ce que l'Eglise nous enseigne des vérités révélées, eut le plaisir de connoître qu'il n'avoit rien à retrancher pour les y rendre conformes. C'est ce qui luy donna l'assurance de dire à un Père Jésuite, qu'il ne craignoit nullement au fonds qu'il s'y trouvât quoy que ce fût contre la Foy. Au contraire, ajouta-t-il, jamais la Foy n'a été si fortement appuyée par les raisons humaines qu'elle peut l'être, si on suit mes principes. Mais sur tout la *Transsubstantiation* que les Calvinistes reprennent comme impossible à expliquer par la Philosophie ordinaire, est très-facile par la mienne. Ce n'est pas que M. Descartes ne prît toutes les mesures possibles pour se dispenser de jamais remuer la matiere qui concerne la Transsubstantiation au Sacrement de l'Eucharistie, parce qu'il la regardoit comme une question de pure Théologie, & comme un mystère que Dieu nous propose à croire sans nous obliger à l'examiner. Mais depuis que M. Arnaud luy en eut fait l'objection, comme au nom des Théologiens Scholastiques, il ne luy fut plus libre de demeurer dans son silence. Il eut beau alléguer la sage décision du Concile de Trente, selon laquelle il nous suffit de croire

Tom. 1. des  
lett. pag. 518.

Tom. 2. des  
lett. pag. 23,  
& 19.

V. les quatre-  
vièmes ob-  
jects sur  
les Méd.

*Ea existendi  
ratione, quam  
verbis expri-  
mere vix possu-  
mus.*

croire, que le corps de J. C. est au S. Sacrement d'une *manière qu'il n'est presque pas possible d'exprimer*. Il fallut s'expliquer au moins probablement sur l'extension du corps de J. C. au S. Sacrement, (s'il est permis de parler de la sorte,) conformément à son principe de l'étenduë essentielle à la matière; & montrer comment, sans avoir recours aux accidens réels de l'école, il y a de certains modes qui appartennoient au pain avant la consécration, & qui demeurent au S. Sacrement, *vû que sa figure extérieure, qui est un mode, y demeure*. Il s'en acquita d'une manière qui contenta un grand nombre de Catholiques, qui crûrent y trouver moins d'embarras que dans celle des Ecoles. Mais on luy a entendu souvent dire depuis, que si les hommes étoient un peu plus accoutumés qu'ils n'étoient encore alors à *sa façon de philosopher*, il pourroit leur faire entendre un autre moyen d'expliquer ce mystère, qui fermeroit la bouche aux ennemis de nôtre Religion, & auquel ils ne pourroient contredire.

Le P. Vatieur Jésuite, du nombre de ceux que sa réponse à M. Arnaud avoit satisfaits le plus, luy avoit fait l'honneur de l'assurer, que suivant ses principes il expliquoit fort clairement le mystère du saint Sacrement de l'Autel, sans aucune entité d'accidens. Le P. Mesland Théologien de la même Compagnie, qui étoit très-persuadé que son explication étoit pour le moins aussi recevable que celle qu'on nous donne dans nos écoles, l'obligea de s'expliquer encore plus clairement sur la superficie qu'il supposoit entre deux corps, c'est-à-dire entre le pain, (ou le corps de J. C. après la consécration,) & l'air qui l'environne. Pour accorder quelque chose aux instances du même Père, sur la manière dont J. C. est au Sacrement, il voulut bien hasarder un tour d'explication assez nouveau, mais qu'il croyoit *fort commode & très-utile pour éviter*, disoit-il, *la calomnie des Hérétiques, qui nous objectent que nous croyons en cela une chose qui est entièrement incompréhensible, & qui implique contradiction*. Le tour consiste à expliquer la Transsubstantiation miraculeuse qui se fait au S. Sacrement, par la Transsubstantiation naturelle qui se fait de la nourriture dans nôtre corps sans miracle. Tout le miracle, selon luy, est, *qu'au lieu que les particules du pain & du vin auroient dû se mêler avec le sang de J. C. &*  
s'y

Tom. 1. des  
lett. p. 525.

“

“

“

“

“

“ Rél. Mff.

“ & tom. 1.

“ des lett.

“ pag. 525.

Tom. 3. des  
lett. p. 607.

Tom. 2. pag.  
291.

Lett. Mf. de  
Desc. au P.  
Mesland,

*s'y disposer en certaines façons particulières , afin que son Ame les informât particulièrement , elle les informe sans cela par la force des paroles de la consécration. Et au lieu que cette Ame de J. C. ne pourroit demeurer naturellement jointe avec chacune de ces particules de pain & de vin , si ce n'est qu'elles fussent assemblées avec plusieurs autres qui composassent tous les organes du Corps humain nécessaires à la vie , elle demeure jointe surnaturellement à chacune d'elles , encore qu'on les sépare.*

Il auroit été le premier à s'accuser de témérité, s'il avoit jamais eû la pensée de rendre cette explication publique, ou de la vouloir substituer à celle qui semble être plus communément reçûë dans nos Ecoles. Aussi supposoit-il qu'elle dût demeurer ensevelie dans le sein de son amy. Comme l'Eglise n'a point jugé à propos de rien décider sur cette manière ineffable dont le corps de J. C. est dans l'Eucharistie, M. Descartes a pris ce silence pour une liberté que cette sage Mère laisse à ses enfans, de rechercher en particulier celle qui paroît la plus commode , & qui est la plus proportionnée à leur intelligence. Ce qui luy faisoit goûter sa nouvelle explication , étoit la persuasion qui luy faisoit croire, que ce n'est point la matière, ni même les configurations particulières du corps, qui font que l'homme est toujours le même pendant sa vie. On n'en est pas moins homme après avoir perdu un doigt, ou un oeil, qu'auparavant. La transpiration continuelle des humeurs de nôtre sang, & de toutes les parties qui composent nôtre corps, n'empêche pas que l'on ne soit à soixante ans le même homme que l'on étoit en venant au monde, quoy que le corps ne conserve plus aucune des parties qu'il avoit alors. Mais l'ame étant toujours la même, c'est selon luy ce qui fait l'*identité* de l'homme dans tous ses âges. C'est seulement l'union de l'Ame avec telle matière que ce soit, qui est essentielle à l'Homme. M. Descartes s'étoit hazardé de plus à croire sous le bon plaisir de l'Eglise catholique, que J. C. avoit voulu choisir la manière la plus propre pour produire les effets que sa bonté luy fait produire dans l'ame des Fidèles ; & qu'ainsi il falloit que son ame fut essentiellement unie à une matière qui pût servir d'aliment, pour être reçûë plus aisément, & sans répugnance , & pour nous apprendre à conclure des effets, que le pain matériel  
produit

produit en nous par sa nourriture ce que ce *Pain de Vie* doit opérer dans l'ame de ceux qui le reçoivent. Mais la crainte que ses ennemis n'abusassent de l'innocence de ses intentions en cherchant quelque mauvais sens dans cette dernière explication, luy faisoit souhaiter qu'elle demeurât supprimée, à moins qu'il ne plût à l'Eglise Catholique de l'approuver. En quoy il prétendoit demeurer toujours parfaitement soumis aux ordres de cette Mère commune des Fidèles, à qui il avoit crû que cette explication pourroit n'être pas inutile, contre les artifices de ceux qui attaquent le mystère de l'Eucharistie. Au lieu de toute cette circonspection, il seroit à souhaiter que M. Descartes eût reconnu de bonne foy & sans détour l'impossibilité morale, où seront toujours les Philosophes de démontrer la Transsubstantiation par les principes de la Physique; ou qu'il eût eu la force de garder un silence perpétuel sur ce point, sans se mêler de vouloir approfondir un mystère si inexplicable. Mais ce fait n'étant plus du nombre des choses cachées de sa vie, les loix de l'histoire ne m'ont pas permis de le dissimuler: & son explication étant devenue toute publique parmi le monde sçavant, je me serois rendu suspect de partialité, si j'avois omis, sous le vain prétexte de l'épargner, une chose que l'on auroit à luy reprocher, & qui est peut-être la seule licence qu'il se soit jamais donnée sur les choses surnaturelles de la Religion.

Quoiqu'il en soit de sa nouvelle explication, les Cartésiens qui se sont méfiés de la facilité qu'elle auroit à se faire recevoir sur la seule autorité de leur Maître, n'ont pas manqué de recourir à celle des Pères de l'Eglise, pour faire voir que M. Descartes auroit pû à leur exemple se passer de la manière des Péripatéticiens, qui est la plus commune dans les écoles, pour expliquer la Transsubstantiation. Ils en ont remarqué plusieurs entre les Grecs & les Latins, dont les manières de parler, quoique moins recevables sans doute que celle de M. Descartes n'ont pourtant jamais été condamnées, ni même rejetées de l'Eglise. Ils ont fait voir aussi que de très-célèbres Scholastiques ont parlé de ce mystère d'une manière qu'on ne peut expliquer qu'au sens de M. Descartes. Et pour montrer que son explication n'est pas moins conforme aux décisions des Conciles, qu'aux sentimens des Pères, ils ont

V. les Lettr.  
Mss. de Vio.  
gué & de  
Clerfelier.

V. aussi les  
entret. de J.  
Rohault.

V. les écrits  
Théol. de Rob.  
des Gabers  
Clerfel. Dis-  
sert. Mss. à  
Viogué.

Vu \* allégué

Rélat. des  
progr. du  
Cartésianif  
me dans l'U-  
niversité de  
Louvain.

V. aussi le 2.  
tom. des lett.  
de Desc. pag.  
310 au sujet  
de la con-  
damn. de Wi-  
clef, & des  
accidens  
réels.

Doctorum  
aliquot Acad.  
Lovan. judi-  
cia 1654.

Rélat. des  
progr. du Car-  
tési. dans l'U-  
niv. de Lou-  
vain, &c.

V. la Rép. „  
de Male- „  
branche au „  
sieur de la „  
Vill. p. 9. „

Il n'y a „  
qu'un en-

allégué celui de Constance, dont la définition a paru très-favorable à M. Descartes dans l'Université de Louvain, qui n'est presque composée que de Cartésiens, depuis près de quarante ans, nonobstant quelques jugemens précipitez de certains Docteurs qu'on y publia en 1654. Le Père de *Farvaques*, qui étoit alors l'un de ceux qui s'opposoient le plus ardemment à M. Descartes, s'est rendu depuis l'un de ses plus zélés sectateurs, après avoir trouvé dans des Auteurs fort approuvez de l'Eglise son sentiment de la Transsubstantiation, qui étoit presque le seul point qui l'arrêtoit. Il mit quelque têmes après dans ses thèses Théologiques un extrait du livre, que le Cardinal d'Ailly Evêque de Cambrai a fait sur le maître des Sentences, pour faire voir que ce Cardinal propose l'opinion de M. Descartes, *touchant les Accidens de l'Eucharistie*, & l'accorde avec la définition du Concile œcumenique de constance. Le Père de Farvaques ayant montré ensuite au fameux Père *Lupus* que le dessein du Concile n'avoit pas été de définir *qu'il y eût des accidens*, ce Docteur en fut surpris, revint de son éloignement, étudia M. Descartes, approuva sa manière de parler de la Transsubstantiation, en un mot il se fit Cartésien, quoiqu'il eût été le principal auteur de la censure que quelques membres de la faculté Théologique avoient faite des écrits de M. Descartes, sans la participation des autres. Ce changement de *Lupus* qui étoit en grande considération dans l'Université, fit revenir beaucoup d'autres Docteurs. Ceux qui furent curieux de luy en demander la raison n'en reçurent point d'autre réponse, sinon; *Veritas placet & vincit; Cartesius benè intellectus nihil continet mali*. Et lorsqu'on luy faisoit instance sur la censure à laquelle il avoit eû tant de part, il ne faisoit point difficulté de reconnoître sa précipitation, & de déclarer la censure irrégulière & invalide, sur ce qu'on ne sçavoit pas de quoy il s'agissoit. Mais il tâchoit de l'excuser en disant, *fuit subita; urgebatur; nova res pulsabat aures*.

Celui des Pères de l'Eglise qui semble avoir le plus contribué à lever cet obstacle du côté de l'Eucharistie, & à rendre les Théologiens Sectateurs de M. Descartes, a été saint Augustin, qui avance en cent endroits comme incontestable le principe de nôtre Philosophe, par lequel il fait consister l'essence



*Essence de la matière dans l'étendue.* Ce saint supposoit par tout ce principe, sans s'attacher à le prouver, parce qu'il ne paroît pas que personne en doutât de son têms. De là il concluoit que l'Ame est immortelle; qu'elle est plus noble que le Corps; que c'est une substance distinguée de luy; & plusieurs autres vérités de la dernière conséquence. Ce principe que les Cartésiens font passer pour une notion toute commune à l'égard de ceux qui n'ont point l'esprit prévenu par de fausses études, est tombé dans de si bonnes mains pour être mis dans son beau jour \*, qu'il semble qu'on ne puisse plus le révoquer en doute, sans donner atteinte au dogme de l'immortalité de l'Ame; ni s'engager à dire, qu'il est contraire au Concile de Trente, sans prendre parti avec les ennemis de ce Concile. Les Universitez Protestantes de Basle & d'Utrecht n'étoient certainement pas de l'avis de ces derniers, lors qu'elles jugèrent la doctrine de M. Descartes très-préjudiciable au Calvinisme: & elles ont eû raison de regarder Aristote comme beaucoup plus propre que luy, pour les desseins qu'elles avoient de maintenir leurs herésies, & de combattre les dogmes de l'Eglise Catholique. Ce fut aussi le sentiment de quelques autres Universitez du bas Rhin, & de Hollande, consultées par le Comte de Nassaw \* touchant le Cartésianisme, qui se glissoit dans son Université de Herborn.

La bonne foy nous oblige de reconnoître que la plûpart des autres Protestans n'ont pas eû ces considérations, lors qu'ils ont chassé Aristote de leurs écoles pour y introduire M. Descartes; & qu'ils ont en cela moins considéré les intérêts de leur Théologie que ceux de la Philosophie. Mais il sera toujours glorieux pour sa manière d'expliquer la Transsubstantiation de sçavoir qu'elle ait eû la force de convertir des Huguenots \* à la Foy de l'Eglise Romaine: comme sa manière de parler de la Religion, a fait entrer dans la même Eglise un Athée de profession, & deux Protestans qui ne valoient pas beaucoup mieux.

Mais Dieu n'ayant point de récompense à luy donner sur la terre, permit que la calomnie l'attaquât par l'endroit même, où consistoit son mérite. Il se trouva des Catholiques, qui sur des soupçons très-legers ne firent point difficulté de

V u u ij \* l'accuser

« droit des  
« Catégo-  
« rics, qui  
« n'y est pas  
« conforme.  
« Mais cet  
« ouvrage  
n'est pas de  
S. Augustin.  
\* Rép. de  
Maleb. au S<sup>r</sup>  
sieur de la  
Ville p. 40,  
41. item 26,  
27. &c.

Acad. Basl.  
act. &c.

Præfat. Epist.  
Lat. Cart. ad  
Voet. &c.

Poiss. Rem.  
pag. 7.

\* Louis Hen-  
ry en 1651.  
V. Tépél. p.  
71, & seqq.

\*Cela est arri-  
vé à un Gen-  
til-homme  
parent du  
Comte de Pas  
Gouverneur  
de Toul. V.  
Lett. Ms. de  
Rob. des Ga-  
bets, & d'au-  
tres. V. Lett.  
Ms. de Clerf.

V. le 6. tom.  
de la Bibliot.  
univers. pag.  
287. 288.

Tom. 2. des  
lett. pag. 193.  
308. 309.

Tom. 2. des  
lett. pag.  
190. 191.

M. Descar-  
tes écrivoit  
cela en  
1639.

l'accuser de Calvinisme ; & des Calvinistes, qui par un trait de malice voulurent se faire honneur de le mettre dans leur nombre. Il auroit été peu ému des fausses suppositions de ces derniers, qui n'ont point appréhendé de commettre une injustice semblable envers le Cardinal du Perron, le P. Barnés Bénédictin, M. de Marca Archevêque de Paris, le P. Sirmond Jésuite, M. de Marolles Abbé de Villeloin, & quelques autres célèbres Auteurs Catholiques, qu'ils ont accusé de penser comme eux sur le mystère de l'Eucharistie. Mais il ne put pas être insensible aux injustes soupçons des premiers. Leur principal prétexte étoit appuyé sur le choix qu'il avoit fait de la Hollande, pour y passer sa vie plutôt qu'en France ou en Italie. Mais le Comté d'Egmond, où il se retira, étoit rempli de Catholiques, qui y avoient une Eglise libre avec l'exercice de leur culte. Ce qui s'étendoit même jusqu'aux villes de Harlem & d'Alcmaer, où se trouvoient quantité de Prêtres & de Missionnaires sans déguisement. Il n'étoit pas moins permis à M. Descartes de professer sa Religion dans quelque autre endroit que ce fût des Provinces Unies, où il se trouvoit une infinité de Catholiques étrangers à qui l'on ne disoit mot. Mais M. Descartes alloit au prêche, disoit-on ? On l'a mandé de la Haye à Paris. M. Descartes voulut bien se justifier en ces termes devant le P. Mersenne, qui luy avoit donné avis de ce méchant bruit. » Pour celui, qui publie que je vais au prêche des Calvinistes, c'est une calomnie très-pure. Et en examinant ma conscience, pour sçavoir sur quel prétexte on a pû la fonder, je n'en trouve aucun autre, sinon que j'ay été une fois avec M. de N. & M. Hesdin ( ou Esding ) à une lieuë de Leyde, pour voir par curiosité l'assemblée d'une certaine secte de gens qui se nomment Prophètes, entre lesquels il n'y a point de Ministre, mais chacun prêche à sa volonté, soit homme, soit femme, selon qu'il s'imagine être inspiré. De sorte qu'en une heure de têmes nous entendîmes les sermons de cinq ou six payfans ou gens de métier. Et une autre fois nous fûmes entendre le prêche d'un Ministre Anabaptiste, qui disoit des choses si impertinentes, & parloit un françois si extravagant, que nous ne pouvions nous empêcher d'éclater de rire. Je pensois être plutôt à une farce qu'à un prêche. Mais pour celui des Calvinistes, je n'y ay jamais été de  
ma

ma vie que depuis vôtre lettre écrite \*, que me trouvant à la Haye le 1x de ce mois, qui est le jour qu'on remercie Dieu, & qu'on fait des feux de joye pour la défaite de la flote Espagnole, je fus entendre un Ministre François, dont on fait état. Mais ce fut en telle sorte, qu'il n'y avoit là personne qui m'appercût, qui ne connût bien que je n'y allois pas *pour y croire*. Car je n'y entray qu'au moment que le prêche commençoit; j'y demeuray contre la porte; & j'en sortis au moment qu'il fut achevé, sans vouloir assister à aucune de leurs cérémonies. Que si j'eusses reçu vôtre lettre auparavant, je n'y aurois pas été du tout. Mais il est impossible d'éviter les discours de ceux qui veulent parler sans raison.

La conduite qu'il a gardée en toutes rencontres, non seulement avec les Ministres & Théologiens Calvinistes qui tâchoient de luy faire un crime de sa Religion, mais encore avec les amis qu'il avoit de leur communion, & sur tout avec la Princesse Elizabeth, étoit une marque continuelle de sa catholicité en Hollande, qu'il ne faisoit point difficulté d'appeller alors *le refuge des Catholiques*. Et M. de Sorbière, qui étoit encore Huguenot, lors qu'il le hantoit dans ces provinces, n'a pû s'empêcher de dire depuis sa conversion, *qu'on a eu grand tort de douter de la foy de ce grand personnage*.

La calomnie le poursuivit jusqu'en Suède, sans que l'amitié de M. Chanut pût le garantir de ses insultes. Ses ennemis le voyant dans un pays si éloigné, espéroient peut-être qu'on oublieroit plus aisément qu'il avoit dédié ses Méditations à la Sorbonne; qu'il avoit expliqué la Transsubstantiation dans l'Eucharistie; qu'il avoit soumis solennellement ses Principes au jugement de l'Eglise Romaine. Mais enfin Dieu a confondu leurs calomnies par les témoignages ou certificats de la Reine de Suède <sup>1</sup>, du Père Viogué Missionnaire Apostolique <sup>2</sup>, & de Messieurs Chanut <sup>3</sup>, dont je ne ferois pas difficulté de donner icy de fidelles copies, si ce moyen n'étoit inutile depuis la justice publique que l'Eglise a fait rendre à la mémoire de M. Descartes, dans les honneurs d'une sepulture, qui est le sacrement des Morts, & le sceau de la communion des Saints.

Cette justice étoit bien due à un aussi religieux observateur des loix de l'Eglise, qu'étoit ce Philosophe. Jamais il

V u u iij \* n'avoit

\* Avant-  
que de l'a-  
voir reçue,

V. cy-dessus  
les aff. d'U-  
trecht & de  
Leyde.

V. ses lettres  
à la Princesse.

Tom. 2. des  
lett. p. 309.

Sorb. lettr. &  
disc. in 1v<sup>e</sup>  
pag. 692.

1 A Ham-  
bourg le 30.  
Août 1667.

2 A Rome le  
9. May 1667.

3 Le 23 Avril  
1667. à Paris.

Tom. 2. des  
lett. p. 275.

Lettr. Mf.  
d'Elizabeth à  
Chanut, &c.

Tom. 3. des  
lettr. pag. 15.

Tom. 3. des  
lettr. pag. 595.

Ibid. pag. 594.

V. Barthél.  
de las Ca-  
sas, des  
cruantez  
des Espa-  
gnols, &c.

n'avoit manqué de zèle pour elle, mais ce zèle n'étoit ni aveugle ni déréglé. Jamais il n'eut honte de professer publiquement sa catholicité au milieu des sociétés séparées de l'Eglise. Jamais il ne laissa échapper ni de sa plume ni de sa bouche aucun terme de liberté ou d'irrévérence touchant certains usages de nôtre Eglise, sur lesquels les philosophes & les esprits forts ont coûtume de faire les plaisans. Mais à l'égard des abus qui s'y glissent quelquefois, principalement parmi la populace grossière, au lieu de faire le réformateur il se contentoit de n'y prendre point de part. » Je sçay très-bien (dit-il à un Protestant) que les plus beaux corps ont toujours une partie qui est sale : mais il me suffit de ne la point voir, ou d'en tirer sujet de raillerie, si elle se montre à moy par mégarde. Mais je n'ay jamais été si dégoûté que d'aimer ou d'estimer moins pour cela ce qui m'avoit semblé beau ou bon auparavant. Le Protestant à qui il écrivoit de la sorte luy avoit fait voir un traité de l'usage des Orgues dans l'Eglise, qu'il avoit composé en Flamand. M. Descartes après luy avoir marqué pourquoy il ne croyoit pas devoir s'offenser des injures qu'il y disoit aux Catholiques, voulut bien approuver ses raisons, en luy marquant la passion qu'il avoit pour voir rentrer enfin tous les Protestans dans l'Eglise Romaine. » J'avouë sans scrupule, dit-il à cet Auteur, que vos raisons sont fortes & bien choisies pour persuader au lecteur ce que vous voulez luy prouver, parce que je n'y ay rien remarqué qui ne s'accorde avec nôtre Eglise. Et je voudrois qu'en nous disant des injures qui ne nous offensent pas, vous eussiez aussi bien déduit tous les points qui pourroient servir à rejoindre Genève avec Rome. Mais parce que l'Orgue est le plus propre des instrumens pour commencer de bons accords, permettez à mon zèle de dire icy *Omen accipio*, sur ce que vous l'avez choisie pour vôtre sujet. En effet si quelques Indiens ont refusé de se rendre Chrétiens par la crainte qu'ils avoient d'aller au paradis des Espagnols ; j'ay bien plus de raison de souhaiter que le retour (des Réformez) à nôtre Religion, me fasse espérer d'être après cette vie avec ceux de ce pays.

Il avoit une aversion toute extraordinaire pour le Calvinisme, quoy qu'il eût une affection sincère pour tous les honnêtes

nêtes gens qui en faisoient profession. Cette aversion luy étoit venue en partie de la naissance, en partie de l'éducation; & elle s'étoit beaucoup accrue, lorsque vivant dans un pays, où cette secte est dominante, il la trouva trop dénuée d'extérieur, trop libre, & trop favorable à ceux qui passaient d'elle à l'Athéisme. Néanmoins il respectoit la profession de Théologie & le ministère parmi les Calvinistes pour l'amour de Dieu, dont les Théologiens & les Ministres Protestans se disent les domestiques, quoy qu'ils n'en aient peut-être que les livrées. C'étoit agir selon l'esprit de Saint Paul. Mais ce respect, qui se rapportoit tout entier au Seigneur, ne luy fit jamais dire un mot, qui parut complaisant ou favorable au schisme ou à l'hérésie. La précaution à laquelle il s'étoit assujetti en entrant dans des pays de différente Religion, l'avoit tellement rendu discret & retenu, qu'il ne parloit presque jamais sans édifier, ni sans imprimer du respect & de l'estime pour la Religion qu'il professoit. C'est ce qui fit dire à un Capitaine de Vaisseau, qui étoit Déiste & Libertain, que s'il avoit à choisir une secte de Religion il n'en prendroit point d'autre que celle de M. Descartes, après quelques entretiens qu'il avoit eus avec luy.

C'est ainsi que M. Descartes, sans être convertisseur ou controversiste de profession, faisoit insensiblement revenir les esprits de l'éloignement & des préventions, où ils étoient à l'égard de l'Eglise catholique. Mais on peut dire que sa conduite n'étoit pas moins édifiante que ses discours. Il ne faisoit pas consister tous les devoirs d'un véritable Chrétien dans un culte intérieur seulement, comme font plusieurs Philosophes. Il étoit fort soigneux de l'accompagner de tous les exercices d'un bon Catholique; & il s'acquittoit de toutes ses obligations, comme auroit fait le plus humble & le plus simple d'entre les Fidèles. Il fréquentoit sur tout les Sacramens de Pénitence & d'Eucharistie, avec toutes les dispositions d'un cœur contrit & d'un esprit humilié, autant qu'il est permis de s'en rapporter à la foy des Confesseurs, qui gouvernoient sa conscience en Hollande <sup>1</sup> & en Suède <sup>2</sup>.

Une exposition si naturelle & si simple suffira sans doute pour porter les esprits raisonnables à rendre sur ce point la justice qui est due à nôtre Philosophe. Mais parce que l'on

souhaiteroit

Rélat. M<sup>s</sup>. de Chanur.

Epist. lat. ad celeb. Voet, pag. 256.

« Rélat. M<sup>s</sup>. de  
« Parl. &  
« Chanur,  
«

Rélat. d'un Maître à danser, qui avoit fait la communion Pascale avec luy.

<sup>1</sup> D'un P. de l'Oratoire.

<sup>2</sup> D'un Augustin.



souhaiteroit que j'ajoutasse encore quelque chose de plus précis en faveur des Incrédules, j'ay cru qu'au lieu d'interrompre la suite de cette histoire par des pièces étrangères, il seroit plus à propos de remettre à la fin du livre deux témoignages authentiques que le Père Viogué le dernier de ses directeurs entre les bras duquel il est mort, a rendus à Rome & à Paris touchant sa piété & les pratiques particulières de sa dévotion. C'est à ces déclarations d'un témoin irréprochable que je renvoye les Incrédules. S'ils refusent de se rendre après cela, je leur conseille de demander un miracle à Dieu pour les obliger à croire qu'un si grand Philosophe ait pû devenir un enfant, par la simplicité du cœur qu'il apportoit dans les exercices de sa Religion.

Tom. 3. des  
lett. pag. 65.

Les usages même de l'Eglise, qui ne convenoient point à son état, ne luy étoient pas si indifférens, que quelques Ecrivains ont tâché de nous le persuader. C'est ce qui a paru dans ses sentimens sur les vœux monastiques, au sujet de ceux qui ne le croyoient pas fort exact dans l'opinion qu'il en pouvoit avoir. Il voulut bien se justifier contre eux, écrivant au P. Mersenne en ces termes. » Ceux qui s'offensent de ce que j'ay dit, *que les vœux sont pour remédier à la foiblesse humaine*, montrent eux-mêmes leur foiblesse ou leur mauvaise volonté. Car outre que j'ay très-expressément excepté dans mon discours tout ce qui touche la Religion, je voudrois qu'ils m'appriissent à quoy les vœux seroient bons, si les hommes étoient immuables & sans foiblesse. Et bien que que ce soit une vertu de se confesser, aussi bien que de faire des vœux de Religieux, toutefois cette vertu n'auroit jamais de lieu, si les hommes ne péchoient point.

Lettr. M<sup>c</sup>. de  
Desc. à Ser-  
vian.

Tom. 2. des  
lett. p. 430.

L'attachement inviolable qu'il avoit pour tout le corps de l'Eglise dont il étoit membre, étoit soutenu d'une soumission sincère & sans réserve pour son autorité. Nous en avons rapporté de grandes preuves au sujet du traitement que Galilée reçut à l'Inquisition, & encore en d'autres occasions, où nous avons marqué la déférence qu'il avoit pour tout ce qui portoit le caractère, ou seulement le nom du saint Siège, qu'il considéroit comme le centre de l'unité de l'Eglise. Nous avons vû aussi l'estime qu'il faisoit de la Sorbonne, c'est-à-dire, de toute la Faculté Théologique de Paris, qu'il regar-

doit



doit comme dépositaire de la clef de la science, sçachant que telle de la puissance étoit entre les mains du Pape & des Evêques. C'est ce qui lui faisoit croire que sa conscience seroit toujours en sûreté, tant qu'il auroit *Rome & la Sorbonne de son côté.*

Sa soumission au saint Siége s'étendoit même jusqu'à quelque considération pour l'Inquisition Romaine, quoy qu'il ne fût nulle part justiciable de son tribunal. Il n'ignoroit pas la différence qu'on doit mettre entre l'autorité du Pape, & celle de la Congrégation établie à Rome pour les livres défendus : mais il ne laissoit pas de témoigner du respect & de l'estime pour elle ; de dire par honnêteté que son autorité ne pouvoit guères moins sur ses actions que sa propre raison sur ses pensées ; & de prendre toutes les mesures nécessaires pour ne rien écrire qui pût luy déplaire. Ce fut ce qui l'obligea de donner un tour nouveau à l'opinion du mouvement de la terre, qui avoit mis les Inquisiteurs de cette Congrégation de méchante humeur contre Galilée, & ce qui le porta à renoncer plutôt à toute envie d'écrire, que de s'exposer à leur censure, ou de se voir obligé de les récuser. Aussi ne voyons-nous pas que de son vivant, ny même de plus de treize ans après sa mort, ils ayent touché à aucun de ses écrits. Et ils l'auroient sans doute épargné dans la suite, s'ils avoient pû se défendre des intrigues d'un Auteur particulier, qui sçut adroitement faire glisser ses ouvrages dans leur *Index*, au milieu d'une liste d'autres livres défendus, par un décret de leur Congrégation donné le xx de Novembre 1663. Il faut avouer que leur bonne conscience leur a fait ajouter en sa faveur la restriction *donec corrigantur*. Mais comme ils n'ont pas pris la peine d'y faire les corrections qu'ils jugeoient nécessaires, & qu'ils n'en ont donné la commission à personne ; le Public, qui est tout accoutumé à cette formule de leur langage, n'a point crû devoir discontinuer une lecture, qu'ils n'ont pas trouvée eux-mêmes entièrement mauvaise.

Tom. 2. pag.  
557. 558.

Tom. 2. pag.  
358. 359. 352.

Disc. de la  
Méthode pag.  
60.

“

“

“

Tom. 3. des  
lett. p. 586.

Tom. 2. pag.  
349 350. 351.  
52.

P. H. Fab.

Recueil des  
Decr. p. 280.



## CHAPITRE X.

*Du caractère de Nouveauté qui se trouve dans les opinions de M. Descartes, & son sentiment sur l'Antiquité. Difference qu'on doit mettre entre la Nouveauté & la Fausseté, entre l'Antiquité & la Vérité. M. Descartes accusé de Nouveauté, & d'avoir pourtant pris ses dogmes des Anciens, de Platon & des Académiciens ; de Démocrite ; d'Aristote ; d'Epicure ; de Zénon & des Stoïciens ; d'Anaxagore ; de Lencippe ; de Lucrèce ; de Cicéron ; de Sénèque ; de Plutarque ; de S. Augustin, de S. Anselme : & même parmi les Modernes, de Roger Bacon ; du Fioravanti ; de Pércira ; de Télésius ; de Tyco Brabé ; de Jordanus Brunus ; de Viète ; de Snellius ; du Chancelier Bacon ; de De Dominis ; de Ferrari ; de Sovéro ; de Charron ; de Harriot ; de Répler ; de Galilée ; de Gilbert ; de Harvée ; de Hobbes ; de M. Arnaud ; & de Moysé. M. Descartes n'est Plagiaire de personne. Une même chose peut avoir plusieurs inventeurs. Indifférence de M. Descartes pour ses propres inventions. Sa générosité envers ses Plagiaires.*

**I**L en étoit sans doute de Messieurs de la Congrégation de l'Index comme des Docteurs de la Faculté de Louvain, quoy qu'ils ne se soient pas expliqués sur les motifs de leur censure. Leur surprise n'a pû être causée que par la nouveauté des opinions, dont on vouloit faire un crime à nôtre Philosophe. C'est peut-être de tous ceux qu'on a voulu luy imputer, le seul dont on ait pû le charger avec le plus de vraisemblance. A dire le vrai, il n'a point eu pour la Nouveauté toute l'horreur qui a paru dans les adorateurs des Anciens. Il a crû qu'en Philosophie, où il ne s'agissoit que de la recherche des vérités naturelles, qui n'ont pas encore été découvertes, il étoit permis d'employer des moyens nouveaux, puisque les anciens n'ont pas réüssi depuis tant de siècles à nous les faire découvrir. D'ailleurs son esprit n'étoit pas du caractère de ceux, à qui deux ou trois mille ans sont capables d'imprimer de la vénération pour l'erreur. Il étoit assuré que les choses les plus anciennes qui ont été reçûes  
par

par la Postérité, avoient été nouvelles dans leur naissance ; & que si la nouveauté avoit été un obstacle à leur réception jamais on n'auroit rien reçu dans le monde. Platon & Aristote n'auroient jamais eu de sectateurs : & les Scholastiques d'aujourd'hui, qui font l'objection, n'auroient jamais vû le jour. Mais depuis qu'on s'est engagé d'honneur à ne plus confondre la Nouveauté avec la Fausseté, ni l'Antiquité avec la Vérité, l'Envie, qui ne pouvoit souffrir que M. Descartes fût innocent, a tâché de prendre le change, pour le rendre coupable. Ses défenseurs avoient assez bien réfuté les objections sur la Nouveauté, en faisant voir que les opinions de M. Descartes n'étoient pas si nouvelles, & que plusieurs avoient été débitées long-temps avant luy. Ses envieux, à qui tout avoit paru nouveau jusques-là, n'ont pas manqué de profiter de ces ouvertures, & ils ont aussi-tôt accusé M. Descartes d'avoir volé les Anciens, & de s'être fait auteur de ce qu'il devoit aux autres, par une usurpation indigne d'un honnête homme.

Les Sçavans, pour tirer M. Descartes de leurs mains, & le faire absoudre du prétendu crime de Nouveauté, s'étoient promis de faire voir qu'il n'avoit rien enseigné qui n'eût déjà été avancé par divers Auteurs avant luy, quoy qu'on ne se fût jamais avisé de faire le procez à aucun d'eux. En effet, selon M. Morhofius, si l'on sçavoit parfaitement l'histoire de la naissance & des progresz de la Philosophie, & si l'on avoit au moins quelque connoissance des dogmes des anciens Philosophes, il seroit aisé d'y trouver les semences de tous les principes de M. Descartes. De sorte que ce n'est plus sur les opinions, mais sur la personne du Philosophe, que doit tomber le reproche de la Nouveauté, pour n'être pas venu au monde aussi-tôt que les Anciens. C'est en quoy néanmoins M. Descartes ne s'estimoit pas beaucoup à plaindre, supposant contre la notion vulgaire, que les derniers venus dans le monde doivent toujours passer pour les plus Anciens. Je ne vois pas, dit-il, qu'il faille tant faire valoir l'Antiquité dans ceux qui portent la qualité d'Anciens. C'est un nom que nous méritons mieux qu'eux, parce que le monde est plus ancien maintenant qu'il n'étoit de leur temps, & que nous avons plus d'expérience qu'eux.

Xxx ij \*

Mais

La Forge, préf. de l'esprit de l'homme.

Préface des Panégyr. de Verjus pag.

19. 20.

Tepelius hist. initio, & pag. 79. 80.

Morhofii Polyhistor. lib.

1. c. 2. p. 18.

*Non est quod*

*Antiquis multum*

*tribuamus*

*propter Anti-*

*quitatem ; sed*

*nos potius iis*

*antiquiores di-*

*cendi. Jam*

*enim senior*

*est mundus*

*quam tunc,*

*majo remque*

*habemus re-*

*rum expe-*

*rientiam.*

Cartes. in

frag. Mss.

Mais pour ne rien déranger dans l'ordre vulgairement établi à l'égard de ceux qui ont vécu avant nous , il faut laisser aux Anciens le nom qu'ils ont porté jusqu'icy ; & se contenter de remarquer, que la conformité qu'on a crû trouver entre quelques-unes de leurs opinions & celles du nouveau Philosophe, a fait dire à bien du monde, qu'il avoit eu un peu trop de communication avec eux pour être original.

L. Verjus.  
S. Sorbière.  
L. Craffo.  
G. Leibnütz.  
Sim. Foucher.

I. M. Foucher le restaurateur de la Philosophie Académicienne ; a merveilleusement renforcé l'imagination de ceux, qui veulent que la plus grande partie des opinions métaphysiques de M. Descartes a été avancée par *Platon* & les *Académiciens* ; touchant le doute raisonnable , pour nous obliger à retourner aux premiers principes, & à rechercher de nouveau la Vérité, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à l'évidence & à la certitude ; touchant le corps, les figures, & les mouvemens, qui sont les principes du *Timée* de *Platon* ; touchant le détachement des idées d'avec nos sens ; touchant la distinction de l'ame d'avec le corps. On ne peut pas nier en effet que *Platon* n'ait découvert avant M. Descartes les erreurs de nos sens ; qu'il ne les ait crûs récusables dans le jugement qu'ils entreprennent de porter sur la vérité des choses qui sont hors de nous, & qui subsistent indépendamment de nôtre esprit ; qu'il n'ait refusé d'admettre des qualitez sensibles ; & qu'il n'ait jugé que celles qui portent ce nom ne sont que des manières d'être & des modifications de nôtre ame. M. Descartes ne s'est point avisé de nous munir contre la prétention de ceux qui le font Académicien, parce qu'il est mort avant que d'avoir pû reconnoître, s'il étoit disciple de *Platon* ; & s'il étoit vray que le préjugé l'eût fait tomber, dès qu'il s'est éloigné des Académiciens.

Tom. 1. des  
lett. p. 379.  
Tom. 3. pag.  
65.

II. Il eut plus de loisir pour examiner les conjectures de ceux, qui publioient qu'il avoit emprunté une partie de ses principes de *Démocrite*, au siècle duquel plusieurs établissent la division des opinions de l'esprit humain, comme celle des langues au têmes de *Nemrod*. Les bruits que quelques Sçavans firent courir sur ce sujet, l'obligèrent à s'informer des sentimens qu'on attribuoit à *Démocrite*. Mais la recherche ne luy produisit presque, que le déplaisir de voir, qu'on attribuaît

tribuât des opinions si peu raisonnables, à un Philosophe d'aussi grande réputation qu'étoit Démocrite, & qu'on le fit lui-même sectateur de telles opinions. C'est ce qui le porta depuis à faire voir la différence de sa Philosophie d'avec celle de cet Ancien.

III. Pour ce qui est d'*Aristote*, M. Descartes n'a pû se purger du crime de Nouveauté que les Péripatéticiens luy imputoient, qu'en disant qu'il ne se *servoit d'aucun principe qui n'eût été reçu par ce célèbre Philosophe, & par tous ceux qui s'étoient jamais mêlez de philosopher*. Cette manière de paradoxe a dessillé les yeux à tant de Scholastiques, que la plupart découvrent aujourd'huy dans *Aristote* ce qu'a enseigné M. Descartes, & ce qu'ils n'y auroient jamais apperçû, s'il ne leur en avoit fait accroire. Aussi sont-ils tellement persuadés de la fécondité d'*Aristote*, qu'ils sont sûrs d'y trouver tout ce qu'ils voudront. Ils ont déjà découvert dans ses livres les lunettes de longue vûë, dont Mélius & Galilée luy avoient dérobé l'invention; les Satellites de Jupiter; les taches du Soleil; les phases de Vénus; la circulation du sang; & la plupart des observations de nôtre siècle, dont les Modernes commencent à se faire honneur. Ainsi M. Descartes, pour avoir meilleure composition des Péripatéticiens, a crû devoir abandonner à leur Maître la gloire de tout ce qu'il avoit enseigné, qui pouvoit exciter leur jalousie. Sur ce pied là Plempius a pris la liberté de donner à *Aristote* le sentiment de M. Descartes sur le mouvement du cœur, quoiqu'il soit tout différent. D'autres trouvent que le nouveau Philosophe n'a point mal imité l'Ancien dans ses opinions du *Continu*, du *Plein*, & du *Lieu*; dans celle de la *Sensation*, & de quelques autres points. Mais nos Professeurs de collèges ont assez bien vangé l'honneur de l'Antiquité; & pour un peu d'*Aristote* que l'on croit transformé en Descartes dans le Philosophe moderne, ils débitent impunément du Descartes sous le nom d'*Aristote* dans leurs classes. Au reste, M. Descartes parloit toujours d'*Aristote* en des termes très-civils & très-modestes. Jamais il n'eut dessein de le réfuter, ni celui de le piller. Mais il auroit souhaité pouvoir trouver dans ce Philosophe les mêmes pensées qui luy étoient venuës, afin de luy en faire honneur. Il est vray qu'il n'a cité *Aristote* qu'une seule fois dans

Principior.  
lib 4. ad finem.

Tom. 3 des  
lett. p. 107.

Ils les appellent  
*Lunettes de Stagyre*.

Fort. Liceti  
J. Riolan. &c.

V. cy-dessus  
liv. 5. ch. 5.

Tom. 1. des  
lett. pag.  
362, 368.  
Rel. Mf. de  
Clerfel.

Préf. du 2.  
tom. des lett.  
pag. 6.

Tom. 1. des  
lett. p. 361.

Tom. 3. des  
lettr. pag.  
585, 586.

Tom. 1. des  
lettr. pag. »  
861.

pag. 362.  
ibid.

la Philosophie : mais toujours l'a-t-il cité une fois, pour montrer au moins qu'il ne regardoit pas l'autorité comme un joug insupportable. Il ne s'assujettissoit pas à le suivre, mais il n'évitoit pas de se rencontrer avec lui. » J'ay à vous rendre graces, dit-il à Plempius, de ce que vous m'avez ouvert un moyen pour appuyer mon opinion de l'autorité d'Aristote. » Comme cét homme a été si heureux, que quelques choses qu'il ait avancées dans ce grand nombre d'écrits qu'il a faits, passent aujourd'huy parmi la plûpart du monde pour des oracles, même celles qu'il a dites sans y prendre garde : je je ne souhaiterois rien tant, que de pouvoir, sans m'écarter de la Vérité, suivre ses vestiges en tout. Mais certes je ne dois pas me glorifier de l'avoir fait au sujet dont il est question. Il n'y a presque que le hazard, qui puisse luy faire rencontrer la Vérité. Or un homme qui sur de fausses *prémises* (comme disent les Logiciens) conclud par hazard quelque chose de vray, ne raisonne par mieux, ce me semble, que s'il en deduisoit quelque chose de faux. Et si deux personnes étoient arrivées en un même lieu, l'une par des chemins détournez, & l'autre par le droit chemin, il ne faudroit pas penser que l'une eût été sur les voyes de l'autre.

Sorb. pag.  
689. in 1v<sup>o</sup>.

Tom. 2. des  
lettr. p. 402.

L. Craff. clog.  
t. 1. p. 304.

Sim. Foucher  
Rép. à la Crit.  
de la Crit.  
Banag. hist.  
des ouvr. des  
Sçav. Juin  
1688.

Willh. Leibn.  
Epist. Mf.

Fouch. & Ban.  
de Beauval  
comme cy-  
dessus.

IV. La Doctrine de M. Descartes avoit aussi quelque conformité avec celle d'*Epicure*, si nous en croyons M. de Sorbière & M. Bouillaud, quoiqu'ils ne nous aient pas marqué en quoy consiste précisément cette conformité. Epicure croyoit que l'agitation & l'arrangement différent des atomes produisoient toutes les apparences que nous appercevons par les sens. Il n'en faut point sçavoir davantage, selon quelques Philosophes modernes, pour juger de ce que M. Descartes peut avoir appris de la philosophie d'Epicure, qui semble d'ailleurs avoir ébauché l'idée des Tourbillons qui est un des endroits les plus considérables de la nouvelle Philosophie.

V. D'autres Sçavans ont crû que nôtre Philosophe avoit voulu faire revivre la Morale des *Stoïciens* dans la sienne. Et quant à leur Physique, l'on a remarqué que *Zénon* avoit dit avant M. Descartes, que *l'Univers est plein*, & que le mouvement se fait en cercle, produisant le détachement des parties qui se déplacent, & qui se succèdent les unes aux autres.



V I. *Anaxagore*, qui philosophoit avant Démocrite & Platon, a crû que la matière étoit divisible à l'infini, ou plutôt en parties indéfinies ; & que le Soleil n'est qu'une masse de feu.

August. lib. 3.  
de civit. Dei.  
N. Poiss.  
Rem. sur 12  
Méth. p. 205.

V II. *Zenoppe*, que l'on peut joindre à Démocrite, a vu l'un des premiers, qu'il falloit expliquer les choses Physiques d'une manière mécanique, pour réussir à découvrir les vérités naturelles : Et l'on prétend que l'un & l'autre avant Epicure ont frayé le chemin à M. Descartes pour découvrir les Tourbillons.

Vid. in mult.  
Diog. Laert.

V III. Quelques-uns ont aussi remarqué que dans *Zucrece*, dans *Cicéron*, dans *Sénéque*, & dans *Plutarque*, il se trouve des semences, dont nous voyons les fruits dans les écrits de M. Descartes.

N. Poiss. pag.  
205.  
Plut. Vit.  
Num. ex Py-  
thagor.

I X. De toutes les rencontres que M. Descartes a pu faire avec les Anciens, il n'y en a point qui l'ait surpris plus agréablement que celle de S. *Augustin*, qui en matière de Philosophie est regardé comme le chef des Académiciens du Christianisme. Ce n'est pas seulement en ce que ce Saint rejettoit le jugement des sens, & qu'il admettoit encore d'autres opinions, qui sembloient leur être communes avec les disciples de Platon. C'est principalement en ce qui concerne la distinction d'entre l'esprit & le corps, & son grand principe de la *Pensée*, d'où il concluoit pour nôtre existence. M. Descartes fut redevable à l'un de ses amis de la remarque qui en fut faite pour la première fois en 1640, & il l'en remercia en ces termes. » Vous m'avez obligé, dit-il, de m'avertir du passage de saint Augustin, auquel mon *je pense donc je suis* à quelque rapport. Je trouve véritablement qu'il s'en sert pour prouver la certitude de nôtre être, & ensuite pour faire voir qu'il y a en nous quelque image de la Trinité, en ce que 1 nous sommes, 2 nous sçavons que nous sommes, 3 nous aimons cet être & ce sçavoir, qui est en nous : Au lieu que je m'en sers pour faire connoître que ce *moy* qui pense, est une *substance immatérielle*, & qui n'a rien de corporel ; qui sont deux choses fort différentes. C'est une chose qui de soy est si simple & si naturelle à inférer, de ce qu'on doute, qu'elle auroit pu tomber sous la plume de qui que ce soit. Mais je ne laisse pas d'être bien aise d'avoir rencontré avec S. Augustin, quand

Sim. Foucher  
Dissertat. ch.  
13. p. 67.

Louïs de la  
Forge Préf.  
de l'Espr. de  
l'Homme.

om. 2. des  
lett. p. 563.

Lib. xi. cap.  
26.

Tom. 2. des  
lett. de Desc.  
pag. 276.

Quart. object.  
ad Métaphys.  
Médit. Cart.

Tom. 2.  
des lett.  
p. 15.

Tom. 1. des  
lett. p. 521.

Tom. 2. des  
lett. pag.  
276. &c.

Wilh. Leibn.  
Epist. Mf.

Tom. 3. oper.  
Anselm. edit.  
Coloniens.

» quand ce ne seroit que pour fermer la bouche aux esprits,  
 » qui ont tâché de *regabeler* sur ce principe. Le passage que M.  
 Descartes & son ami avoient en vûë, se trouve dans les livres  
 de la Cité de Dieu, où l'on void que le pis qu'il nous peut  
 arriver dans ce que nous pensons, est d'être trompez ; mais  
 que nous ne pouvons être trompez sans être effectivement.  
 Mais M. Arnaud dans ses objections contre M. Descartes,  
 marqua au P. Mersenne un autre passage de S. Augustin en-  
 core plus singulier tiré du second livre du libre Arbitre, où  
 ce Saint se sert du même principe, & du même raisonnement  
 pour prouver l'*existence d'un Dieu*. » C'est, au sentiment de M.  
 Arnaud, une chose très-remarquable, que M. Descartes ait  
 établi pour fondement & premier principe de toute sa Phi-  
 losophie, ce que S. Augustin avoit pris avant luy pour la base  
 & le soutien de la sienne. Un autre Sçavant inconnu ayant  
 trouvé ce qu'il avoit écrit touchant la distinction de l'Ame  
 & du Corps, *très-clair, très-évident, & tout divin*, luy té-  
 moigna une satisfaction toute particulière de voir » que pres-  
 que les mêmes choses avoient été autrefois agitées fort clai-  
 rement & fort agréablement par S. Augustin dans tout le li-  
 vre x de la Trinité, mais principalement au chapitre x ; ce  
 qui servit à luy faire encore mieux connoître, qu'il n'y a  
 rien de plus ancien que la Vérité. Un Père Jésuite luy avoit en-  
 core découvert d'autres endroits de saint Augustin, qui pou-  
 voient servir pour autoriser ses opinions. Quelques autres de  
 ses amis lui rendirent aussi de semblables services. De sorte  
 qu'en leur marquant la reconnoissance qu'il en avoit, il ne  
 put dissimuler sa joye d'apprendre » que *ses pensées s'accordoient*  
 » avec celles d'un si saint & si excellent personnage. Car, disoit-il  
 au Père Jésuite, je ne suis point de l'humeur de ceux, qui  
 désirent que leurs opinions paroissent nouvelles : au con-  
 traire j'accommode les miennes à celles des autres, autant  
 que la Vérité me le permet.

X. L'on met aussi saint *Anselme* au nombre des Anciens,  
 de qui M. Descartes a pû profiter pour l'argument de l'exis-  
 tence de Dieu, qu'il tire, de ce qu'un être très-parfait, ou du  
 moins le plus parfait que nous puissions concevoir, renferme  
 une existence. L'argument se trouve dans le livre que ce  
 Saint a écrit *contre l'Insensé*, pour répondre à un Auteur in-  
 connu

connu, qui avoit écrit *en faveur de l'Insensé*, contre un raisonnement qu'avoit fait saint Anselme dans son livre intitulé *Prologion*.

XI. Parmi les Modernes auxquels on a prétendu que M. Descartes avoit quelque d'obligation, le Père Mersenne lui manda que quelques esprits jaloux de sa gloire contoient Roger Bacon, auquel ils joignoient le Fioravanti. M. Descartes récrivit à ce Père sur l'avis qu'il luy en avoit donné en ces termes. » Je vous remercie des soins que vous prenez pour soutenir mon parti. Mais je n'ay pas peur qu'aucune personne de jugement se persuade que j'aye emprunté ma Dioptrique de Roger Bacon, & encore moins de Fioravanti, qui n'a été qu'un charlatan.

Tom. 2. des  
lett. p. 422.

«

«

«

«

XII. Plusieurs ont crû que M. Descartes avoit déterré la fameuse opinion de l'Ame des Bêtes, qu'il prenoit pour des automates, ou de simples machines, dans le livre que Gomézius Pereira Médecin Espagnol avoit publié en 1554, sous le titre d'*Antoniana Margarita*, du nom de ses père & mère. Mais on a très-grande raison de douter que M. Descartes ait jamais ouïy parler de ce Pereira, & que son livre qui a toujours été assez rare soit aisément tombé entre les mains d'un homme aussi peu curieux de livres & de lectures, qu'étoit nôtre Philosophe. C'est tout dire pour lever les doutes sur ce sujet, que M. Descartes n'avoit pas encore vû le livre de Pereira l'année d'après la publication de ses Méditations métaphysiques\*, & qu'il avoit déjà fait connoître son sentiment sur l'Ame des Bêtes plus de quinze ou vingt ans auparavant, selon ce qu'on en a dit au premier livre de cette histoire. D'ailleurs, comme l'a fort bien remarqué M. Bayle, Pereira n'ayant pas tiré son paradoxe de ses véritables principes, & n'en ayant point pénétré les conséquences, il ne peut pas empêcher que M. Descartes ne l'ait trouvé le premier par une méthode philosophique. Ce dogme au reste n'étoit pas né avec Pereira: & du têmes de saint Augustin il étoit agité par de très-sçavans hommes, comme une chose qui ne laissoit pas de se bien soutenir, malgré l'apparence d'aburdité que le vulgaire y trouvoit. Cette opinion étoit encore plus ancienne que S. Augustin, que Sénèque même, & que les premiers Césars, selon l'observation de

\* Il manda  
au P. Mer-  
senne qu'il  
n'avoit ja-  
mais vû ce  
livre. lett.  
Ms. du 23.  
Juin 1641.

Livr. I. ch. II.  
p. 51, 52.

Nouvell. de  
la Rép. des  
lett. 1634.  
tom. I. p. 22.

Tom. 2. p. 12.  
Nouv. de la  
Rép. des lett.

August. cap.  
30. de *Quan-  
titate Anima*.

Nouv. de la  
Rép. ibid.  
pag. 291.

Y y \* M. du

M. du Rondel, qui la fait remonter jusqu'aux Stoïciens & aux Cyniques.

Rél. Mf. du  
P. Poisson.

De Telef.  
V. N. Topp.  
& Lion. Ni-  
godem.

XIII. La chose qu'on envioit le plus à M. Descartes, étoit sa grande hypothèse du Monde : de sorte que l'entreprise d'un homme, qui auroit réussi à luy enlever la gloire de cette invention, devoit être regardée comme un coup décisif de partie. L'histoire, ou plutôt le conte qu'on en fait parmi les curieux de Paris, rapporte que feu M. de la Chambre, qui n'avoit été ami de M. Descartes qu'à la manière des Sçavans, avoit montré à d'autres de ses amis un vieux livre de Physique, où se trouvoit cette grande hypothèse du Monde de M. Descartes. On ajoute, que feu Monsieur Colbert ayant ensuite demandé ce livre à M. de la Chambre pour faire vérifier la chose en sa présence, le livre ne s'étoit point trouvé, & que M. de la Chambre ne put pas même dire le nom de son Auteur. Quelques-uns de ceux qui ont tâché de rendre la chose vray-semblable, ont crû ou fait croire que ce livre pouvoit être l'ouvrage de *Bernardin Télésius*, Gentil-homme de Cosenza au Royaume de Naples, vivant au siècle passé. Cét ouvrage consiste en deux livres touchant la Nature imprimés à Rome en 1556, où Télésius abandonne entièrement Aristote avec toute l'Ecole, pour suivre de nouveaux principes. Mais on trouve si peu de rapport entre la doctrine de Télésius & celle de M. Descartes, que l'on ne peut mieux épargner la mémoire de M. de la Chambre, qu'en regardant toute cette histoire comme un conte fait à plaisir.

Rem. sur la  
Méthod. pag.  
208.

Anonym. ex  
Stephan.  
Spleiffio.  
Et Leibn. tom.  
1. act. Erud.  
Lips. p. 187.

XIV. Il a parû à quelques personnes que M. Descartes avoit profité des lumières de *Tyco Brabé*, en ce qui concerne la génération des comètes. Cét Auteur luy étoit certainement plus connu & plus familier que *Pereira* & *Télésius*, & il n'est pas impossible que ses observations Astronomiques ne luy aient donné occasion de placer les comètes au-dessus du ciel de Saturne. Mais selon la remarque du Père Poisson, la manière dont il explique leur nature n'est qu'une suite de son propre système.

XV. D'autres ont crû remarquer dans M. Descartes les mêmes idées que dans *Jordanus Brunus* touchant la vaste étendue & la grandeur indéfinie de l'Univers. C'est une imagination très-mal fondée, s'il est vray que ce Brunus, qui étoit

toit de Nole au Royaume de Naples, & de l'ordre de Saint Dominique, enseignoit qu'il y avoit un nombre innombrable de Mondes ; qu'ils étoient tous éternels ; qu'il n'y avoit que les Hébreux qui tirassent leur origine d'Adam & d'Eve ; que Moïse n'avoit opéré ses miracles que par la Magie, dans laquelle il excelloit au-dessus des Egyptiens ; que l'Ecriture sainte n'étoit d'aucune autorité ; & d'autres blasphèmes, pour lesquels il fut condamné à mort, & brûlé vif à Rome le ix de Février de l'an 1600.

Lion. Nicod. dem. addit. ad Bibl. Neap. polit. p. 90.

XVI. Quant aux conjectures de ceux qui publioient que M. Descartes avoit étudié son Algèbre & son Analyse dans les écrits de M. Viète, & qu'il n'avoit rien dit des Equations, que ce Mathématicien n'eût donné avant luy, nous avons déjà remarqué ailleurs qu'elles étoient frivoles, & qu'elles avoient été réfutées par M. Descartes même, qui n'avoit jamais rien vû de M. Viète, tant qu'il avoit été en France, c'est-à-dire, jusqu'à la trente-troisième année de sa vie.

Tom. 2. des  
lett. p. 454.  
P. 30. du 1.1.  
Tom. 3. des  
P. 395, 428.

XVII. Le sieur Isaac Vossius l'un des Grammairiens de la Reine Christine, dont la jalousie poursuivit M. Descartes en Suède, prétendoit que la loy de la réfraction publiée par nôtre Philosophe, avoit été trouvée par *Willebrord Snellius* Mathématicien Hollandois qui mourut en 1626. M. Leibnitz ne juge pas que cette raison soit suffisante, pour ne pas croire que M. Descartes ne l'ait pas trouvée aussi, indépendamment de Snellius. Mais il ne laisse pas de panacher du côté de ceux, qui estiment que M. Descartes a pû profiter des lumières de Snellius touchant l'Optique, sans luy en faire honneur.

G. G. Leibniz.  
Act. Erudit.  
tom. 1. p. 186.  
187, &c.  
Idem Epist.  
Mf. ann.  
1689.

XVIII. Il seroit un peu surprenant que ceux, qui ont entrepris de rendre M. Descartes le Plagiaire universel des grands Philosophes, eussent oublié *François Bacon de Verulam* Chancelier d'Angleterre. Bacon a dit beaucoup de choses, que M. Descartes ne desapprouvoit pas, mais il en a dit aussi qu'il n'auroit pas voulu approuver. Tout ce qu'il en auroit pû imiter étoit la liberté que ce célèbre personnage avoit prise pour secouer le joug des Scholastiques. Mais le détail de ses projets n'étoit guères à la bien-séance de M. Descartes, dont le dessein étoit de bâtir son système, sans s'arrêter à vouloir détruire celui des autres : au lieu que, si M. de Sorbère en

Th. Bonart.  
Concord. fidei & rat. &c.

V. cy dessus  
à l'année  
1626.

Pag. 687. des  
lett. de Sorb.  
in xv.

est crû, Bacon, Télésus, Campanella, & les autres novateurs modernes ont mieux réüssi à détruire les dogmes reçûs, qu'à établir ceux qu'ils avoient entrepris de faire recevoir.

Leibn. Epist.  
Ms. 1689.

Poiss. Rem.  
sur la Méth.  
pag. 209.

XIX. L'on conte aussi *Marc Antoine de Dominis*, Archevêque de Spalato parmi les Modernes, qui sembleroient avoir contribué quelque chose à la Philosophie de M. Descartes. On prétend que ce Prélat avoit trouvé la manière, dont M. Descartes a expliqué la réflexion & la réfraction, & qu'il pourroit bien luy avoir fourni ce qu'il a de meilleur dans son traité de l'Arc-en-ciel. Il faut avouer que de Dominis avoit entrepris de traiter ces sujets dans un livre latin, qu'il fit imprimer à Venise en 1611 sous le titre des rayons de la Vûe & de la Lumière dans les verres de perspective & dans l'Arc-en-ciel. Mais quelques efforts que cet Auteur ait faits pour s'élever au dessus de la Philosophie vulgaire, il est toujours demeuré beaucoup au dessous de ce que M. Descartes a imaginé sur ce point : & cette partie de la Dioptrique étant détachée du corps de ses Principes, dont de Dominis n'a eu aucune connoissance, elle n'a plus de force, & elle est entièrement sans preuve.

*Quadrato-  
quadratica.*

Mém. Mss.  
d'Auz. de  
Rome.

XX. On n'a pas épargné même la Géométrie de M. Descartes. Pour luy en faire partager la gloire avec d'autres, on a dit que ce qu'il a avancé touchant la manière de réduire l'Equation quarrée à la cubique, avoit été trouvé dès le siècle passé par *L. Ferrari*, dont la vie a été écrite par Cardan son ami. Il semble aussi qu'on ait tâché de rapporter à *Barthélemi Sovéro*, qui mourut en 1629, ce que M. Descartes a dit de la différence qui se trouve entre la nature de la conchoïde & ses semblables, & celle de la spirale.

Poiss. pag.  
205. Rem.  
sur la Méth.

XXI. On a fait aussi l'honneur à *Pierre Charron* de dire que sa sagesse avoit fourni quelques sentimens à la Morale de M. Descartes.

XXII. Mais ce qu'on a prétendu que nôtre Philosophe avoit pris de *Thomas Harriot*, a fait plus de bruit parmi les Scavans. Harriot Philosophe & Mathématicien Anglois étoit mort dès l'an 1622 : mais en 1631 Guillaume Warner fit imprimer à Londres un ouvrage postume de sa composition sous le titre d'*Artis analyticae praxis ad aequationes algebraicas novâ, expeditâ, & generali methodo resolvendas*. On ne peut pas nier



nier qu'il n'ait été facile à M. Descartes d'avoir la communication de ce livre pendant son séjour en Hollande. Cette considération jointe à la conformité de ses sentimens avec ceux de Harriot touchant la nature des Equations, a paru un préjugé raisonnable, pour faire croire qu'il avoit quelque obligation à cet Auteur, quoy qu'il ne l'eût point fait connoître en public. Celuy qui découvrit le premier cette conformité fut Mylord Candishe, qui se trouva pour lors à Paris, & qui la montra à M. de Roberval avec le livre de Harriot. M. de Roberval, au rapport de quelques Anglois, voyant l'endroit, s'écria au sujet de M. Descartes, disant : *Il l'a vû, il l'a vû*. La chose devint ensuite toute publique par le zèle que M. de Roberval faisoit paroître à diminuer par tout la gloire de M. Descartes. Mais M. Peli Mathématicien Anglois, le Chevalier Ailesbury, qui avoit été l'exécuteur testamentaire de Harriot & le dépositaire de ses papiers, & même Guill. Warner, qui a fait imprimer son livre, jugeoient plus favorablement de M. Descartes, rejetant tout l'avantage de la conformité sur la personne de Harriot, à qui il étoit assez glorieux que M. Descartes se fût rencontré avec luy. Cette occasion fit connoître Harriot en France, où les Sçavans n'avoient pas encore oüy parler de luy : & un auteur Anonyme de la Compagnie des Jésuites, reprocha encore quelque têmes après à M. Descartes dans un petit écrit d'Algèbre, qu'il avoit copié cet Anglois sur la formation des Equations. C'est ce que M. Carcavi eut soin de luy faire sçavoir, lors qu'il étoit sur son départ pour la Suède : & il n'y eut que l'indignité de la conduite de M. de Roberval, qui empêcha M. Descartes de répondre sur ce point. Après la mort de nôtre Philosophe, l'Envie de ses Jaloux, au lieu de mourir avec luy, continua de persécuter sa mémoire pour ce fait, jusqu'à ce que l'on eût découvert enfin que M. Descartes n'avoit jamais lû le livre de Harriot. Le sieur J. Wallis Professeur en Géométrie dans l'Université d'Oxford n'a point fait difficulté de renouveler encore depuis cette accusation frivole, sans en apporter néanmoins de nouvelles preuves. Cét Auteur prétendant que M. Descartes devoit toute son Analyse, c'est-à-dire, ce bel art de résoudre toutes sortes de questions, ou la méthode d'inventer

J. Wallis, &amp;c.

Epist. Joh.  
Pellii ad Mer-  
senn. 24. Ja-  
nuar. 1640.Tom. 3. des  
lett. de Desc.  
pag. 457.Lett. M. de  
Desc. à Cler-  
selier du 6.  
Nov. 1649.

les sciences à Harriot, songeoit à dépouiller la France d'une gloire légitimement acquise, pour en revêtir l'Angleterre. Mais après l'examen que les Mathématiciens ont fait du livre de Harriot sur les écrits de M. Descartes, ils y ont remarqué une disproportion si étrange, qu'ils n'ont pû voir sans indignation que le sieur Wallis ait osé les comparer ensemble. Il est inutile de s'étendre sur ce sujet, après ce qui en a été rapporté contre les Anglois à l'avantage de M. Descartes par le sieur Jean Hudde Hollandois, & depuis encore par le Père Prestet de l'Oratoire.

XXIII. L'on a remarqué pareillement trois choses dans les ouvrages de M. Descartes, qui semblent luy avoir été communes avec *Jean Képler* Mathématicien Allemand, dont nous avons eu occasion de parler ailleurs. La première est la connoissance des Tourbillons célestes, dont on prétend que Képler a eu l'idée au moins confuse, aussi bien que *Jordanus Brunus*. La seconde est l'explication de la pesanteur, que Képler a donnée le premier par la comparaison des brins de paille, qui par le mouvement d'une eau qu'on fait tourner dans un vase, se rassemblent dans le centre. La troisième est la connoissance de l'Optique, dans laquelle M. Descartes a reconnu Képler pour son Maître dès l'an 1638. Voicy le témoignage qu'il en rendit au Père Mersenne.

Tom. 3. des „  
lettr. pag. „  
397.

Celuy, dit-il, qui m'accuse d'avoir emprunté de Képler les „  
„ *ellipses* & les *hyperboles* de ma Dioptrique, doit être ignorant „  
„ ou malicieux. Car pour l'*ellipse*, je ne me souviens pas que „  
„ Képler en parle ; ou, s'il en parle, c'est assurément pour di- „  
„ re qu'elle n'est pas l'*anaclastique* qu'il cherche. Et pour l'*hy-* „  
„ *perbole*, je me souviens fort bien qu'il prétend démontrer ex- „  
„ pressément que ce n'est pas elle non plus, quoy qu'il dise „  
„ qu'elle n'est pas beaucoup différente. Or je vous laisse à „  
„ penser, si je dois avoir appris qu'une chose fût vraie, d'un „  
„ homme qui a tâché de prouver qu'elle étoit fautive. Ce qui „  
„ n'empêche pas que je n'avouë que Képler a été mon pré- „  
„ mier Maître en Optique, & qu'il est celui de tous les hom- „  
„ mes qui en a sçu le plus d'entre ceux qui l'avoient devan- „  
„ cé.

Sorbiér. lettr.  
in 1<sup>re</sup> :

XXIV. On a crû aussi que M. Descartes avoit appris de *Galilée* ; & cette opinion s'est établie principalement sur la

la communication qu'on a supposé qu'il avoit eüe avec ce Mathématicien dans son voyage d'Italie. Mais ces suppositions tombèrent dès que M. Descartes eût assuré le P. Mersenne qu'il n'avoit jamais vü Galilée. Non content de cela, il fit voir au même Père qu'il n'auroit pû emprunter aucune chose de luy, quand il en auroit eu communication, ajoutant même que rien ne luy faisoit envie dans ses livres, & qu'il n'y voyoit aucune chose qu'il eût voulu adopter.

Th. Bonart.  
de concord.  
& autres.

Tom. 2. des  
lett. pag. 397.

XXV. La manière dont M. Descartes a traité le sujet de l'Ayman l'a rendu suspect d'avoir suivi les lumières de *Guillaume Gilbert* Philosophe & Médecin Anglois, auteur de la Philosophie magnétique. Ce qui a donné lieu au soupçon a été sans doute le grand progresz que la science de l'Ayman a fait entre les mains de M. Descartes, qui l'a au moins dégagée des embarras & des inconvéniens, où la préoccupation de Gilbert l'avoit jetée.

Bonart. &  
Sorb. ut supr.

Bonart. Poiss.  
pag. 47.

XXVI. *Guillaume Harvée* autre Médecin Anglois est encore un de ceux à qui l'on veut que M. Descartes ait été redevable de quelques-unes de ses nouvelles découvertes, qui se réduisent à deux questions de Médecine, dont l'une regarde la circulation du sang, & l'autre le mouvement du cœur. Pour la dernière, nous avons remarqué ailleurs que le sentiment de M. Descartes étoit fort opposé à celui de Harvée : mais on ne peut pas disconvenir que la première n'ait été traitée par l'un & l'autre à peu près de la même manière. M. Descartes, qui estimoit Harvée, luy a fait l'honneur de le nommer par tout, & il a crû même qu'il avoit été le premier, qui se fût avisé de la circulation du sang, que c'étoit un vray sujet de triomphe pour luy, & que toute la Médecine luy en auroit une obligation immortelle. Mais ceux qui sçavent les grands progresz que Monsieur Descartes a faits dans l'Anatomie, sont assez persuadés qu'il n'auroit eu aucun besoin de Harvée pour découvrir la circulation du sang. Quand il auroit supprimé son nom ( ce que la bonté de son cœur ne luy a point permis ) il n'en auroit pas plus été le Plagiaire que Harvée ne l'est du Médecin Acquapendente, & celui-cy de Fra-Paolo Servite.

Disc. de la  
Méthode.

Tom. 2. des  
lett. p. 449.

Tom. 1. pag.  
355. & 367.

Ibid. p. 165.  
du tom. 2.

Poiss. Rem.  
sur la Méth.  
pag. 140.

XXVII. Harvée, quoique vingt ans plus âgé que M.  
Descartes,

Tom. 3. des  
lett. pag. 165.  
127.

Descartes, ayant vécu encore sept ans après sa mort, auroit eu le loisir de luy reprocher son vol, s'il y avoit trouvé la moindre apparence. Il l'auroit peut-être fait sans cela, s'il avoit été de l'humeur de *Monsieur Hobbes*, qui auroit volontiers fait croire au public que M. Descartes luy avoit dérobé son Esprit interne, pour en faire sa Matière subtile. Mais son imagination parut d'autant plus puérile & plus digne de risée, que sa Philosophie ne vid le jour que fort long-têms après celle de M. Descartes.

Lett. de Mer-  
senn. à Voet.  
tom. 2. des  
lett. de Desc.  
après la pré-  
face.

XXVIII. Il n'en est pas de même de l'humeur de *Monsieur Arnaud*, qui est le seul qui vive aujourd'huy, de tous ceux qui auroient pû se vanter d'avoir prévenu M. Descartes en quelque chose. Ce célèbre Docteur a toujours paru fort éloigné de croire que nôtre Philosophe eût jamais été en état de rien emprunter de luy, quoy qu'il eût enseigné publiquement dans l'Université de Paris la même philosophie que celle de M. Descartes, avant que celui-cy eût encore publié les premiers Essais de la sienne.

V. Amerp.  
Cart. Mosâiz.

Morhof.  
Poly-hist.  
lib. 1. cap. 24.  
pag. 297.

V. cy-dessus.

Item lettr. de  
Cordem. im-  
prim. en 1668.

XXIX. Mais les Envieux de M. Descartes n'ont jamais tant contribué à sa gloire, que lors qu'ils ont voulu le faire passer pour le plagiaire de *Moyse*. Il seroit à souhaiter pour la Philosophie de M. Descartes, que ces Messieurs eussent bien prouvé son larcin, au danger de le faire condamner de sacrilège. Au reste leurs soupçons, n'étoient pas si mal fondés que le croyoit M. Morhofius, puisque M. Descartes avoit fait un commentaire sur le premier chapitre de la Génèse, pour faire voir la conformité de ses Principes avec ceux de Moyse. M. de Cordemoy a démontré la même chose par un petit traité adressé à un Père Jésuite de ses amis le 5 de Novembre 1667.

Bonart. de  
Conc. fidei &  
scient.

*Pulcrè digessit,  
acutè correxit,  
ample cumula-  
vit, insigniter  
illustravit.*  
pag 59.

XXX. Une multitude si prodigieuse de Philosophes & de Mathématiciens, qui semblent avoir eu quelques sentimens semblables à ceux de M. Descartes peut bien servir à rehausser le prix de sa Philosophie, & faire juger de l'importance de ce qu'il y a ajouté de nouveau, soit pour corriger, soit pour perfectionner ce qui n'avoit été qu'ébauché ou hazardé sans principes ou sans méthode avant luy : mais elle est inutile pour prouver qu'il soit le plagiaire de tant d'Auteurs, dont on sçait que la plupart luy étoient inconnus. Elle nous

porte

porte seulement à croire qu'il a inventé seul plus que tous ces Philosophes ensemble, & qu'il a été plus heureux que tous en vray-semblance & en solidité pour l'établissement de ses principes, & la liaison de ses conséquences. Son système est si achevé & si bien fourni, qu'on ne doit pas trouver étrange, que ce qui a été le plus plausiblement imaginé par les Anciens & les Modernes, s'y trouve arrangé & rectifié, sans qu'il soit besoin de feindre qu'il l'a pris dans leurs écrits. M. Descartes voulant bien accorder que ce qu'il disoit avoit déjà été dit par d'autres, croyoit qu'il en étoit de même de luy, que d'un homme qu'on accuseroit d'avoir pillé l'Alphabet & le Dictionnaire, parce qu'il n'auroit pas employé de lettres qui ne fussent dans le premier, ni de mots qui ne se trouvaient dans le second. Mais il ajoutoit que ceux, qui reconnoîtrent l'enchaînement de toutes ses pensées qui suivent nécessairement les unes des autres, avoüeroient bien-tôt qu'il seroit aussi innocent du vol qu'on luy impute, qu'un habile Orateur que l'on rendroit plagiaire de Calepin & du vieux Evandre, pour avoir emprunté les mots de l'un, & les lettres de l'autre. La seule difficulté qui restoit à lever aux Cartésiens, consistoit à dire, qu'on vient trop tard pour inventer une chose, lors qu'elle est déjà inventée. Mais l'expérience nous répond pour eux qu'une même chose peut être inventée plus d'une fois en divers endroits par des personnes qui n'auront rien appris l'une de l'autre, & qui n'auront eu aucune communication ensemble. M. de Balzac & M. Pasquier prétendoient être véritablement Auteurs de plusieurs belles pensées qui se trouvent dans leurs écrits, quoy qu'elles eussent été déjà débitées par les Anciens. Les Allemands prétendent avoir trouvé l'Imprimerie, quoique les Chinois l'aient trouvée avant eux. Le P. Scheiner prétendoit avoir fait des découvertes Astronomiques, que l'on attribua tout communément à Galilée. Les Florentins prétendent qu'il n'a point été impossible à Torricelli d'inventer la Roulette chez eux, quoique le P. Mersenne & M. de Roberval l'eussent inventée à Paris avant luy. Harvée se disoit l'Auteur de la découverte touchant la circulation du sang, & le P. Fabri prétendoit l'avoir enseignée en France avant que cet Anglois en eût rien écrit, quoique l'un & l'autre n'ignorassent peut-

*Ut nulla scribere possumus vocabula in quibus alia sint quam Alphabeti litterae, nec sententiam implere, nisi iis verbis constet quae sunt in Lexico: sic nec librum nisi ex iis sententiis quae apud alios repariuntur. Sed si illa quae dixero ita inter se cohaerentia sint atque ita connexa, ut una ex aliis consequantur, hoc argumento erit me non magis sententias ab aliis mutuari, quam ipsa verba ex Lexico sumere. Cartes. fragm. Mss.*

*Dii male perdant Anni quos mea qui praeputere mihi.*

Poiss. Remarq. sur la Méth. de Descart. p. 142.

Fulgent. servit. vit. Pauli servit.

Vit. Gassend. per Sorber. pag. 27. Sorb. lettr. pag. 57. Morhof. Polih. p. 234, 235. Hist. des ouvrages des Sçavans. Juin 1688, pag. 191, 192.

Tom. I. des lettr. pag. 516.

Disc. de la Méthod. part. 6. p. 76, 77.

Poiss. Rem. pag. 207. Leibn. Epist. Ms.

Disc. de la Méth. comme cy-dessus.

être pas que Fra-Paolo s'en étoit avisé devant eux. Pecquet a découvert le conduit du chile, & il possède la gloire des Inventeurs pour ce seul point : quoique Mentel l'eût aussi découvert avant luy, & qu'Olaüs Rudbeckius en Suède, & George Hornius en Hollande se soient déclarés Auteurs de la même invention. Wagenfeil prétendoit avoir trouvé l'art de marcher sur l'eau, quoique Pégélius l'eût proposé de la même manière avant qu'il fût au monde. Et tout nouvellement M. de la Hire a inventé quelques Tables lunaires, dont il a prouvé qu'il étoit l'inventeur, quoy que sept ans avant luy le Chevalier John Moore eût fait imprimer la même chose dans son Système Mathématique.

Le droit de M. Descartes n'est, ce me semble, pas plus contestable, que celui de ces seconds inventeurs : & pour la gloire de paroître premier, ou seul inventeur des choses qu'il avoit véritablement trouvées, elle n'étoit point l'objet de son ambition. » Je vous suis obligé, disoit-il à un Pere Jésuite, de ce que vous témoignez être bien-aise, que je ne me sois pas laissé devancer par d'autres dans la publication de mes pensées. Mais c'est dequoy je n'ay jamais eu aucune peur. Car outre qu'il m'importe peu, si je suis le premier ou le dernier à écrire les choses que j'écris, pourvu seulement qu'elles soient vraies : toutes mes opinions sont si bien jointes ensemble, & dépendent si fort les unes des autres, qu'on ne sçauroit s'en approprier aucune, sans les sçavoir toutes. Pour ce qui est des opinions qui étoient purement & originairement de luy, il n'avoit garde de les excuser comme nouvelles, parcequ'il espéroit que lors qu'on en voudroit considérer les raisons attentivement, on les trouveroit si simples & si conformes au sens commun, qu'elles paroîtroient moins extraordinaires, & moins étranges, que toutes les autres qu'on pourroit avoir sur de mêmes sujets. C'est ce qu'on peut raisonnablement assurer de la plûpart des choses qu'il a traitées dans sa Géométrie ; des loix du mouvement qu'il a établies ; & de ce qu'il a dit des comètes & des autres phénomènes célestes, des causes du flux & du reflux, de l'action de l'aiman, de la réflexion & de la réfraction, de la taille des verres, de la nature du sel, de l'arc en-ciel, & de la plûpart des météores. Mais » il ne se *vantoit point d'être le premier*

*Inventeur*



*Inventeur* d'aucunes de ces choses. Il se contentoit de dire, « que, s'il les avoit reçues, ce n'étoit point pour avoir été avan- « cées par d'autres, ou pour ne l'avoir pas été, mais seulement « parceque la raison les luy avoit persuadées. »

Au reste, M. Descartes n'étoit pas de ces esprits inquiets, ou intéressés, qui craignent qu'on ne leur dérobe leurs inventions. » Les vraies & solides inventions, qui viennent de la seule force de nôtre esprit & de la conduite de nôtre raison, « ne doivent pas, dit il, appréhender les voleurs. L'eau est « toujours semblable à l'eau : mais elle a un tout autre goût, lors « qu'elle est puisée à sa source, que lors qu'on la puise dans une « cruche ou à son ruisseau. Tout ce qu'on transporte du lieu de « sa naissance en un autre, se corrige quelquefois : mais le plus « souvent il se corrompt, & jamais il ne conserve tellement tous « les avantages que le lieu de sa naissance luy donne, qu'il ne « soit très-facile de reconnoître qu'il a été transporté d'ailleurs. » Mais pour les inventions que le seul hazard produit, & celles même qu'on fait de choses de trop petite valeur, il ne croyoit pas qu'on dût s'y intéresser, bien loin d'approuver qu'on en tirât quelque vanité.

Tom. 2. des  
lett. pag. 63,  
62.

Non seulement il ne croyoit pas que ceux à qui l'on dérobe des Inventions de ces deux dernières espèces fassent une grande perte : mais il ne jugeoit pas qu'un cœur généreux dût se plaindre du vol que font les plagiaires des Inventions de la première espèce, pourvu qu'ils ne les suppriment pas entièrement, qu'ils ne les corrompent pas, & que le Public n'en soit pas privé. Il nous a laissé de beaux exemples de la générosité & du désintéressement qu'il exigeoit des autres en ces rencontres, à l'égard de deux Auteurs Hollandois, qui s'étoient rendus plagiaires de ses écrits. Il se contenta de prendre des précautions nécessaires contre la vanité de l'un, & l'infidélité de l'autre; après quoy il abandonna le reste à Dieu, comme à l'unique Auteur de tout ce qu'il pouvoit y avoir de bon dans ses écrits, sans s'en attribuer autre chose, que ce que l'ignorance & l'infirmité humaine y avoient produit de défectueux.

Beccman de  
Dordrecht,  
Regius d'U-  
trecht.

F I N.

Zzz ij \*

ATTESTATION



## ATTESTATION DU PERE VIOGUE, donnée à Rome au sujet de M. Descartes.

Voici les deux  
pièces promi-  
ses cy-dessus  
au chap. 9. du  
livre VIII.  
pag. 528.

**E**Go *infra scriptus* ordinis Eremitarum S. Augustini Sacerdos Professus, Doctor Parisiensis, & nunc apud Reverendissimum Patrem totius ejusdem ordinis Generalem Assistens, à quibusdam viris honestissimis rogatus, ut, secundum id notitiæ quod habere potui de moribus & religione defuncti Nobilis viri Domini R. DESCARTES, doctrinâ & optimis artibus conspicui, sincerum exhiberem testimonium : horum petitioni libentissimè satisfaciens coram Deo testor omnibus & quibuslibet, quod, cum in Succiam ab Innocentio X. Missionarius Apostolicus fuisset missus, & apud Excellentissimum D. Petrum Chanut Christianissimi Regis Oratorem commorarer sacerdotali munere fungens, eo tempore serenissima Succorum Christina Regina præfatam D. Descartes, quod in doctrinâ & scientiis præstantissimum æstimaret, ad se accersivit. Per quatuor autem circiter menses vitæ suæ ultimos, quibus ille Holmiæ Suecorum in palatio dicti Oratoris illustrissimi vixit, ita Christianè, ita Catholicè conversatus fuit, ut & in verbis, & in omnibus suis actionibus nihil unquam, quod à veritate fidei vel minimum dissentiret, aut dixerit, aut fecerit. Verùm in functionibus Religionis Christianæ Catholice Apostolicæ Romanæ ita fuit frequens, assiduus, & constans, ut omnibus esset ædificationi. Quippe qui non tantum diebus Dominicis & Festis sacro-sancto Missæ sacrificio & aliis Catholice Romanæ Religionis sanctis exercitiis devotè interesset, imò & diebus ferialibus etiam Missæ & aliis quæ in domo devotissimi Oratoris fiebant exercitationibus studiosè incumberet : tum & qui sanctissima Catholice Romanæ Ecclesiæ sacramenta Pœnitentiæ & Eucharistiæ frequentaret, cui eidem ipse ego administravi. Et tandem in verâ & actuâ Christianæ Catholice Religionis professione perseverans me præsentè & exhortante mortem cum vitâ commutavit, Christi salvatoris redemptione potiturus. In quorum fidem coram Deo veritati testimonium perhibens hunc præsentem actum subsignavi in Conventu Sancti Augustini de Urbe. Romæ die nonâ Maii ann. 1667.

Sign. Fr. FRANCISCUS VIOGUE' &c. qui supra.

LETTRE

\*\*\*\*\*

LETTRE DU PERE FR. VIOGUE

*Erm. Aug. à M. le Roy Abbé de Saint Martin*

*& Chanoine de Saint Germain l'Auxerrois.*

*Pour servir de réponse à quelques demandes que le P. Poisson  
Prêtre de l'Oratoire avoit faites à cet Abbé.*

MONSIEUR,

Je vous suis infiniment obligé de la bienveillance & de  
l'amitié que vous me témoignez si cordialement dans celle  
qu'il vous a plu m'écrire. Je souhaite d'être assez heureux  
pour pouvoir vous en faire paroître ma reconnoissance. Il  
semble qu'il s'en présente maintenant quelque sujet pour sa-  
tisfaire au desir de l'un de vos amis, qui vous prie ( ainsi que  
vous me l'écrivez ) de sçavoir de moy, qui étois à Stockholm  
en Suède quand M. Descartes y vint, qui fut, comme je croy,  
vers la fin d'Octobre ;

*Premièrement*, s'il est vrai que d'abord il fut assez bien re-  
çû de la Reine de Suède ; mais que l'ayant entendu, elle le  
méprisa, & le fit loger dans un galetas fort éloigné du lieu,  
où il devoit l'aller trouver tous les matins ; & s'il y a appa-  
rence qu'il en soit mort de chagrin. Voila la première de-  
mande de vôtre ami ; à laquelle je répons que M. Descartes  
à son arrivée fut très-bien reçû de la Reine de Suède, qui  
l'avoit beaucoup désiré à cause de son rare sçavoir. Et je  
n'ay point de connoissance que jamais elle l'ait méprisé :  
mais au contraire, je sçay qu'elle en a toujours fait paroître  
une grande estime, nonobstant quelques jaloux & envieux  
qui étoient à sa Cour, & qui tâchoient de luy rendre de  
mauvais offices. M. Descartes étant à Stockholm n'a point  
logé autre part que chez M. Chanut, pour lors Ambassa-  
deur du Roy près de la Reine de Suède, dans un apparte-  
ment très-honnête & très-commode, d'où tous les jours,

Zzz iij \* d'assez

„ d'assez bon matin , il partoit dans un des carrosses de M.  
 „ l'Ambassadeur, pour aller trouver la Reine , qui l'attendoit  
 „ dans son Palais, pour entendre de luy les belles particuli-  
 „ tez de sa Philosophie. Et il n'y a aucune apparence que la  
 „ mort de M. Descartes eût pû être causée par aucun cha-  
 „ grin : mais je sçay bien que ç'a été par une fausse pleurésie,  
 „ de laquelle M. Chanut Ambassadeur & luy tombèrent ma-  
 „ lades , au retour d'une promenade, qu'ils avoient faite à pied  
 „ pendant l'hyver..

„ La *seconde* demande de vôtre ami est en ces termes ; S'il  
 „ est vray que M. Descartes étant prêt de mourir , témoigna  
 „ à la Reine de Suède qu'il doutoit de l'immortalité de l'Ame,  
 „ & de l'existence de Dieu , &c ? A laquelle je répons , que  
 „ durant sa maladie, qui fut de neuf jours, il ne parla point à  
 „ la Reine de Suède : & partant , ce que l'on dit n'est pas  
 „ vray. Mais bien d'avantage, j'ay appris d'un domestique qui  
 „ l'assistoit dans sa maladie , que ( sa fièvre luy ayant fait un  
 „ transport au cerveau ) dans la violence de cette fièvre , il ré-  
 „ pétoit souvent. *Il faut que cette ame soit délivrée de la misère*  
 „ *où elle est, afin qu'elle soit en repos , & ait son accomplissement.*

„ La *troisième* demande de vôtre ami est ; S'il est vray que  
 „ M. Descartes n'avoit point de religion ; & qu'il n'en fit pa-  
 „ roître aucun acte, &c ? En vérité, Monsieur, sur cette troi-  
 „ sième demande, je ne puis que je ne sois très-étonné de ce  
 „ que les hommes se laissent emporter par la passion à juger si  
 „ malheureusement de leur prochain en une chose de cette  
 „ conséquence. Je m'assûre que ce n'est pas le sentiment de  
 „ vôtre ami. Mais , ( comme il vous écrit ) il l'a ainsi en-  
 „ tendu dire. Or pour dissiper cette fausseté par la vérité de  
 „ ce que j'ay vû & connu , je vous diray simplement, que tout  
 „ le tems que M. Descartes a demeuré à Stockholm en Suède  
 „ dans la maison de M. l'Ambassadeur Chanut , qui fut l'espa-  
 „ ce d'environ quatre mois, les derniers de sa vie ; pendant  
 „ qu'il fut en santé ( or il y fut toujours, excepté neuf jours  
 „ avant sa mort ) il ne manqua jamais d'assister tous les Di-  
 „ manches & Fêtes à la sainte Messe ; à la prédication ; & l'a-  
 „ prés-dîné à Vêpres. Il s'est confessé & communiqué avec grands  
 „ sentimens de la Religion Chrétienne, Apostolique, & Romaine,

ne, & avec beaucoup d'édification des assistans. Tout cela «  
est bien contraire aux faux bruits que l'on a fait courir de «  
luy, & montre clairement qu'il étoit bon Catholique. «

La *quatrième* demande est ; sçavoir si M. Descartes par- «  
loit d'une manière fière & trop libre des choses de la Foy ? «  
A quoy je répons, que je ne l'ay jamais oüy parler ainsi, «  
quoique pendant son séjour en Suède j'aye ordinairement «  
été tous les jours en conversation avec luy. Mais bien au «  
contraire, dans les mystères de nôtre foy, il disoit ingénû- «  
ment & avec modestie, que ces choses surpassoient la capaci- «  
té de nôtre lumière naturelle, laquelle s'y devoit soumettre, «  
sans y vouloir jamais contredire. Le même esprit paroît «  
assez dans ses écrits en ce qui touche les matières de la «  
Foy. «

La *dernière* demande de vôtre ami est ; Si M. Descartes «  
paroissoit avoir quelque piété, quelque honnêteté, & quel- «  
que douceur dans la conversation ; s'il étoit grand parleur, «  
&c. J'ay déjà dit quelque chose, répondant à la troisième «  
demande, qui fait connoître que M. Descartes avoit de la «  
piété. Mais de plus, je suis témoin, que non seulement les «  
Fêtes & les Dimanches, mais encore les jours ouvriers, M. «  
Descartes assistoit dévotement à la sainte Messe. Davanta- «  
ge, il étoit assidu tous les jours aux petits exercices de piété «  
qui se pratiquoient dans la maison de M. l'Ambassadeur, «  
comme à l'examen de conscience du soir, aux prières qui se «  
faisoient en commun, où assistoit toute la famille au son de «  
la cloche. Sa conversation étoit fort douce, toujours de dis- «  
cours honnêtes, point de choses inutiles ; jamais ne parloit «  
mal d'autrui. Il étoit civil, très-affable, facile, respectueux «  
envers tous. Il parloit peu, mais avec circonspection, & sans «  
précipitation, n'affectant point de faire paroître qu'il eût de «  
la science. «

Voilà, Monsieur, ce que je peux répondre sincèrement «  
aux demandes que vous a faites vôtre ami touchant M. Des- «  
cartes. Il y a quelques années, étant à Rome, que je répon- «  
dis de la même teneur à deux de mes amis qui m'avoient «  
écrit, me priant de leur envoyer icy à Paris, le sentiment que «  
j'avois de la religion & des mœurs de feu M. Descartes, pour «  
servir

C'est l'At-  
testation  
suscrite  
pag. 548.

„ servir d'attestation contre ceux qui vouloient ternir sa mé-  
moire. C'est ce que je fis très-volontiers ; & peut-être,  
„ Monsieur, que vôtre ami ne fera pas fâché de voir ce que  
„ j'en écrivois pour lors. J'en ay gardé copie, que vous aurez  
„ quand il vous plaira. Cependant je vous prie, Monsieur, de  
„ croire que ce me sera toujours un plaisir singulier quand je  
„ pourray trouver l'occasion de reconnoître vôtre très-chère  
„ amitié & bienveillance, & que je veux toujours être d'un  
„ cœur fidelle & constant,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéissant serviteur & ami  
F. FRANÇOIS VIOME' Aug. ind.

*A Paris le 6. de May*  
1671.

ADDITION.



## A D D I T I O N

*Au Chapitre onzième du septième Livre , page 323  
de la seconde Partie.*

**M**R Descartes avoit dans la Hollande beaucoup d'autres Sectateurs qui n'étoient pas exposez à de semblables persécutions : & ces Provinces luy produisoient tous les jours de nouveaux Disciples , dont plusieurs avoient d'autant moins sujet de craindre la tempête & les disgraces, qu'ils étoient moins élevez & moins connus dans le monde. Le seul *Dirck* ou *Théodore Rembrantsz* Astronome & Géomètre du Nord de Hollande, luy fit connoître en ce têmes-là que les villages les plus reculez & les plus obscurs n'étoient guères moins féconds que les villes du commerce le plus florissant pour cultiver la Philosophie.

Quoy que cét habile Mathématicien ait eu d'étroites habitudes avec M. Descartes, j'avois conduit cét ouvrage à sa fin sans qu'aucun de Mess. de Hollande, qui se sont employez pour m'y rendre service, m'en eût donné avis. L'on sçait en général que ces habitudes se sont formées pendant le séjour de M. Descartes à Egmond, mais il ne m'auroit pas été facile de leur donner place dans le cours de cette histoire, parce qu'elles n'ont aucun caractère des têmes que l'on puisse rapporter précisément à quelqu'une des années de la vie de nôtre Philosophe. C'est ce qui m'a porté à donner ici par manière d'addition ce que j'en ay appris de M. Hartsoecker\*, par le moyen de M. de la Montre.

\* Ou Hart-  
soucre.

*Dirck Rembrantsz* étoit un païsan de Hollande natif du village de *Niérop* vers les extrémités de la Nort-Hollande qui regarde la Frise. L'exercice qu'il faisoit du métier de cordonnier dans le lieu de sa naissance ne luy fournissoit que fort étroitement le nécessaire de sa subsistance. Mais il avoit trouvé les moyens de vaincre sa fortune par une connoissance exquise des Mathématiques, qu'il ne pouvoit s'empêcher de cultiver souvent au préjudice du travail de ses

A a a a \* mains.

main. Le grand nom de M. Descartes joint au peu de satisfaction qu'il avoit reçu des livres de Mathématiques qu'il avoit lus en langue vulgaire, le fit partir de son village pour l'aller consulter. La renommée le luy avoit dépeint comme l'homme du plus facile accez du monde : & l'idée qu'il avoit d'un Philosophe retiré, ne luy persuadoit pas que l'entrée de sa solitude dût être gardée par des Suisses. Cependant il fut rebuté par les gens de M. Descartes comme un Païsan téméraire, & l'on se contenta d'en avertir le maître du logis après qu'on l'eût renvoyé. Rembrantsz revint deux ou trois mois après dans le même équipage que la première fois, & demanda à parler à M. Descartes, avec la résolution d'un homme qui sembloit vouloir conférer avec luy sur des affaires importantes. Son extérieur ne contribua point à luy procurer un meilleur accueil qu'auparavant ; & lors qu'on en fut porter la nouvelle à M. Descartes, on le luy dépeignit comme un mendiant importun, qui demandoit à luy parler de Philosophie & d'Astrologie pour avoir quelque aumône. M. Descartes donna dans la vision de ses gens ; & sans vouloir approfondir la chose, il luy envoya de l'argent, & luy fit dire qu'il le dispensoit de la peine de luy parler. Rembrantsz à qui la pauvreté n'avoit pas ôté le cœur, fit réponse en refusant la liberalité de nôtre Philosophe, que puis que son heure n'étoit pas encore venue, il s'en retournoit pour un tēms ; mais qu'il espéroit qu'un troisième voyage luy seroit plus utile. On rapporta cette réponse à M. Descartes qui eût regret de n'avoir pas vû le Païsan, & qui donna ordre à ses gens de le remarquer, s'il revenoit.

Rembrantsz revint quelques mois après : & s'étant fait reconnoître pour ce Païsan à qui la passion de voir M. Descartes avoit déjà fait faire deux voyages sans aucun fruit, il reçût enfin la satisfaction qu'il avoit recherchée avec tant d'ardeur & de persévérance. M. Descartes ayant reconnu sur le champ son habileté & son mérite, voulut le payer de toutes ses peines avec usure. Il ne se contenta pas de l'instruire de toutes ses difficultez, & de luy communiquer sa Méthode pour rectifier ses raisonnemens. Il le re-  
çût

éût encore au nombre de ses amis , sans que la bassesse de sa condition le luy fit regarder au dessous de ceux du premier rang : & il l'assura que sa maison & son cœur luy seroient ouverts à toute heure.

Rembrantsz , qui ne demeueroit qu'à cinq ou six lieues d' Egmond , rendit depuis ce têmes-là de très fréquentes visites à M. Descartes , & il devint à son école l'un des premiers Astronomes de son siècle. Il s'affermir si bien dans la connoissance de ses Principes , qu'il ne bâtit rien dans toute la suite de sa vie que sur ces fondemens. *L'Astronomie Flamande ou Hollandoise* , qu'il a donnée en langue vulgaire après la mort de nôtre Philosophe , & qui luy fait aujourd'huy tant d'honneur parmi les Sçavans est toute sur le systéme de M. Descartes , & débute par l'établissement des Tourbillons. L'Hypothèse du mouvement de la Terre y est dans un très beau jour : & l'opinion que Copernic avoit avancée sans pouvoir la démontrer , faute des principes & de méthode , s'y trouve perfectionnée par les démonstrations que M. Descartes en avoit données. Rembrantsz a publié encore d'autres ouvrages concernant les Logarithmes & d'autres sujets d'Arithmétique & de Géométrie , où l'on voit régner l'Analyse & la Méthode de M. Descartes.

## AUTRE ADDITION

*Pour le Livre sixième , Chap. neuvième , à la pag. 170.*

**R**ien ne me paroît plus propre à confirmer ce que j'ay avancé sur le caractère d'esprit & la conduite de M. Sorbière que la lecture du livre intitulé *Sorberiana* , qui vient de voir le jour par les soins de M. Graverol , & qui ne m'est tombé entre les mains qu'après que l'impression de mon ouvrage s'est trouvée à sa fin. A dire le vray , nous voyons dans ce Recueil que M. Sorbière proposoit M. Descartes comme l'exemple du bon sens & de la plus rare vertu , dans un siècle où il prétendoit que la corruption n'étoit pas moins ré-

Sorb. p. 623

Aaaa ij \* panduë

Pag. 80.

Pag. 81.

Pag. 93.

Pag. 94.

Item 81.

Sc. Epist. ad  
celeb. Voet.

Pag. 69.

Pag. 80.

Pag. 93.  
& 94.

Pag. 81.

Pag. 123, 120.

panduë sur les esprits que sur les mœurs des hommes. Selon luy, M. Descartes étoit *un homme de bien, un esprit subtil, un grand amateur de la vérité*. On n'avoit encore rien vu de plus loüable, de plus pieux, ny d'un *succes plus heureux* que ce qu'avoit écrit ce grand homme touchant l'immortalité de l'Ame & l'existence de Dieu. Son Discours de la Méthode le fera toujours passer pour un grand génie. Il n'y a rien dans sa Dioptrique, sa Géométrie & ses Météores qui ne soit plein de bon sens & de profonde Mathématique. Il juge des ouvrages de M. Descartes comme Socrate du livre d'Heraclite, c'est-à-dire, qu'ayant trouvé excellent tout ce qu'il en a compris, il conclut que ce qu'il n'a pas entendu doit être encore meilleur. En un mot, M. Descartes est un des plus grands hommes de nôtre siècle ; le plus grand des Philosophes : & tel de ses livres, où il fait régner un jugement très-exquis & très-consommé, mérite d'être relû dix fois. Mais parce que M. Descartes n'étoit pas du nombre de ces grands parleurs que M. Sorbière cherchoit ; & que celui-cy trouvoit l'autre un peu trop réservé dans des conversations de deux heures entières, dont il le fatiguoit ; nôtre Philosophe n'étoit qu'un homme mystérieux jaloux de ses secrets ; qui sembloit n'avoir voulu se défaire des Préjugés de l'Ecole que pour renoncer aux belles Lettres & en tirer vanité. Ce qu'il pouvoit faire de plus obligeant pour M. Descartes étoit, de l'admirer comme ceux qui voltigent sur un cheval de bois, dont la force & la souplesse est grande, mais fort inutilement employée : de dire que s'il extravague c'est ingénieusement ; que son galimatias vaut toujours mieux que celui des Scholastiques, & qu'il y a peut-être du défaut de génie ou d'intelligence dans ceux qui ne sont point satisfaits de luy ; Qu'on peut au plus le remercier, d'avoir enseigné la vérité en beaucoup de rencontres, d'avoir donné de l'exercice aux Sçavans, d'avoir donné des preuves de la subtilité de son esprit, & d'avoir marché le premier pour servir de guide aux autres, quoy qu'en tombant il leur ait appris à tomber. Enfin qu'on peut l'approcher de Gassendi comme Montrose de Xenophon.

Il étoit sans doute fort indifférent à M. Descartes d'être estimé ou méprisé par des gens de la trempe de M. Sorbière, Un homme qui sembloit avoir donné presque toute son es-  
time

time & ses inclinations à la Politique de Hobbes <sup>1</sup> & à la Théologie des Sociniens <sup>2</sup> n'en pouvoit pas avoir beaucoup de reste pour la Philosophie de Descartes. Et ceux qui feront réflexion sur le cœur de M. Sorbière en considérant son esprit, ne seroient pas surpris que l'industrie du Père Merfenne ait échoué lors qu'il entreprit de le rendre Cartésien.

Sorb. pag. 58;  
59.

<sup>1</sup> Il ne s'est pas contenté de donner une nouvelle édition du dangereux livre *De Cive* de M. Hobbes, il l'a encore traduit en nôtre langue & l'a publié avec un discours apologétique.

<sup>2</sup> Il a traduit en nôtre langue peu de têmes avant sa mort le traité *De causis mortis Christi*, composé par le fameux Socinien Crellius, qu'il estimoit infiniment, pour me servir des termes de M. Graverol. Il est aussi l'Auteur de la traduction Française du livre intitulé *Vindicta pro Religio-is Libertate*, écrit en latin par Junius Brutus Polonus, qui n'est autre que le même Crellius, au rapport de Chr. Sandius. Sorbière étoit l'admirateur perpétuel de Crellius. Il ne faisoit pas difficulté de louer sa piété & sa religion, de l'appeller *fidelle serviteur* de Dieu, & de le proposer pour l'unique modèle des Interprètes de l'Ecriture Sainte.

Sorberian:  
Pag. 65. 66.

## A D D I T I O N S

*A la marge de la page 318. Liv. huitième Chap. second.*

**L**ors que j'ay appelé M. Servien *Ambassadeur en Hollande*, ç'a été pour suivre M. Descartes qui luy donne cette qualité. Aussi peut-on dire qu'il en fit la fonction à la Haye, lors qu'après avoir été nommé Plénipotentiaire pour la paix, il alla par ordre du Roy traiter au nom de sa Majesté avec les Etats Généraux en 1647 pour la garantie réciproque de ce qui seroit conclu à Munster concernant les intérêts de la France & des Provinces unies.

*A la marge de la page 234 Liv. septième, Chap. second, vis à vis de la ligne 23.*

**C**ette jeune Princesse s'appelloit Hedwige - Sophie de Brandebourg. Elle étoit fille de George-Guillaume Electeur de Brandebourg, & d'Elizabeth-Charlotte Comtesse

Palatine du Rhin. Elle fut mariée au Landgrave de Hesse l'an 1649.

*A la marge de la même page, vis à vis de la ligne 26.*

**E**lle s'appelloit Louise-Henriette de Nassau. Elle fut mariée à l'Electeur l'an 1649; & elle mourut l'an 1667.

---

A P A R I S,  
De l'Imprimerie d'ANTOINE LAMBIN.  
M. D C. X C I.





# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

Contenuës dans la seconde Partie, ou les quatre derniers Livres de cet Ouvrage.

*Le Lecteur est prié de consulter les titres de la première partie , conjointement avec ceux de cette seconde Table , afin que pour sa propre satisfaction il puisse voir tout ce qui est dit dans cet ouvrage sur le sujet qu'il cherche.*

A

*A*cadémiciens , Philosophes anciens. Conformité de quelques-uns de leurs sentimens avec ceux de M. Descartes , 532  
*Académie* des sciences projetée à Stockolm par la Reine de Suède qui en fait dresser les Statuts par M. Descartes , 411, 412, 413  
*Académie* Royale des sciences à Paris. Générosité des membres de cette Compagnie au sujet des lettres Mss. de Descartes écrites au P. Mersenne , 356  
Voiez aussi la table de la *première part.*  
*Accidens* réels point nécessaires aux Cartésiens pour expliquer le mystère de l'Eucharistie selon la doctrine de leur maître , 519, 520  
521, 522.  
*Acontius* ( Jacques ) Sa méthode & son éloge , 138  
*Acquapendente* Médecin. Voiez le tit. *Aquapendente.*  
*Adversaires & Censeurs.* Utilité de leur ministère pour obliger un Ecrivain à être exact.  
Voiez la table de la *prem. part.*  
Voiez aussi le titre *Censeurs & Censures.*  
Il vaut mieux avoir des Adversaires qui combattent nos opinions avec aigreur & emportement, que d'avoir des sectateurs ou des disciples qui corrompent nos opinions , qui se mêlent d'y ajouter ou d'y faire des retranchemens, ou qui les interpretent à leur fantaisie , 336, 337  
*Adresse* ou inclination du P. Mersenne à ren-

dre les sçavans Adversaires les uns des autres, pour découvrir les vérités contestées, 354, 355  
Déférence de M. Descartes pour ses Adversaires , &c. 489, 490, *item* pag. 497, 498, 499  
Sa disposition à l'égard de deux sortes d'Adversaires de sa Philosophie , & des envieux ou ennemis qui cherchoient à luy nuire , 490  
Ceux qui ne sont Adversaires que par l'amour de la vérité , méritent plutôt le nom d'Amis que celui d'Ennemis , 490, 498, 499  
Quels sont ses Adversaires de mauvaise foy 498  
Advers. de politique ; Advers. d'intérêt.  
Indignité de la conduite de ceux qui ne se sont rendus Adversaires de M. Descartes que par bienveillance , & pour s'accommoder au tems , *là-même.*  
*Affections* de M. Descartes , & amitez d'inclination : ses soins pour les régler ou les moderer , 499, 500, 502  
*Aiguille* d'Ayman. Voiez le tit. *Aimant.*  
*Ailly* ( Pierre de ) Cardinal explique l'Eucharistie comme M. Descartes , 522  
*Aimant* ou *Ayman.* Voiez la table de la *prem. part.*  
*Aiguille* qui ne decline point trouvée par le P. Grand-Amy Jésuite , 201, 202  
M. Descartes fait des observations sur ce que le P. Kircher Jésuite avoit écrit de la nature

- ture & des effets de l'Aimant, 284  
*Air*. Experience de l'Air pesé dans une arque-  
 buze à vent, 203  
 Experiences de la pesanteur de l'Air par le  
 moien du Vif argent, &c. 328, 329, 330,  
 333  
 Voyez le titre *Vuide*.  
*Albius* (Thomas). Voyez le tit. *Anglus*.  
*Algèbre* de M. Descartes. Voyez la table de la  
*prem. part.*  
*Alibert* (Pierre de). Voyez le tit. *Dalibert*.  
*Alleman* (Pierre le). Voyez le titre *Lalemant*.  
*Alphonse* (Jean) officier de l'armée Hollan-  
 doise, ami de M. Descartes, 35, 47, 149  
*Ambroise* (N... le Fevre d'Ormesson de)  
 Maître des Requestes, Intendant de Justice  
 à Lyon, assiste aux funeraillles de M. Des-  
 cartes à sainte Geneviève, 442  
*Ame humaine*. Son immortalité, ou plutôt son  
 immatériallité, c'est à dire, sa distinction d'a-  
 vec le corps, 108, 109, 114, 115, 116, 397,  
 398, 399, 362, 523  
 Passions de l'Ame, avec la distinction de ce  
 qui appartient au corps d'avec ce qui ap-  
 partient à l'Ame précisément.  
 Voyez-en le *Traité entier dans la liste des*  
*Ecrits de M. Descartes*.  
 Union de l'Ame avec le Corps, 145, 146,  
 487  
 Notion de l'Ame, notion du Corps, notion  
 de leur union, 487  
 Erreurs de Regius sur ce point, 145, 146, &  
 150, 151, 268, 270, 334, 335  
 M. Descartes remarque & censure ces er-  
 reurs de peur qu'elles ne luy fussent impu-  
 tées par ceux qui croioient Regius Carté-  
 sien, 335, 336  
 Siège de l'Ame dans le cerveau, 64, 65  
*item*, 396. soit dans la Glande Pinéale ou  
 Conaire, soit dans le lieu le plus proche de  
 cette Glande lors qu'elle vient à manquer.  
 M. Descartes n'a jamais voulu traiter de  
 l'état surnaturel de l'Ame dans l'autre vie.  
 En quoy il a esté moins hardi que le Che-  
 valier d'Igby, 246, 243  
 Il auroit traité de l'état de l'Ame après sa  
 mort dans sa Philosophie Morale, s'il n'a-  
 voit apprehendé de faire crier les Gens de  
 Colléges, & de s'attirer quelque tempeste,  
 283  
 Traité de l'Ame ou de l'Esprit de l'Hom-  
 me, suivant les principes de M. Descartes.  
 par M. de la Forge, 399  
 Calomnie de ceux qui ont accusé M. Des-  
 cartes de ne pas croire l'immortalité de  
 l'Ame, réfutée par le P. Viogué, 550  
*Amelette*. Voyez le titre *Omelette*.  
*Amis & Amitiez*. Question proposée par M.  
 Chanut à M. Descartes, & expliquée par  
 celui-ci, touchant cette impulsion secrete  
 qui nous porte dans l'Amitié d'une per-  
 sonne plutôt que d'une autre, avant même  
 que d'en connoître le mérite: & si un hom-  
 me de bien dans le choix de ses Amitiez  
 peut suivre les mouvemens de son cœur qui  
 n'ont aucune raison apparente, &c. 311, 312,  
 313, *item* pag. 496, 497, 499, 499, 500  
 Les Amis sont moins propres que les Enne-  
 mis ou Adversaires pour découvrir des vé-  
 ritez contestées, 354, 355  
 On doit mettre au nombre de ses amis ceux  
 qui ne sont Advcsaires que par l'amour de  
 la vérité, 490, 499  
*Amis & Amitiez* de M. Descartes. Voyez la  
 table de la *prem. part.*  
 Il prévient & sert ses amis sans en estre re-  
 quis, 17  
 Sa tendresse & sa fidelité pour eux, 497  
 Ses meilleurs Amis n'étoient pas toujours  
 ceux à qui il écrivoit le plus souvent, hors  
 ceux qui étoient ses correspondans, 467  
 Son choix & son discernement dans ses Ami-  
 tiez, 496, 497  
 Amis inconnus de M. Desc. 348  
 D'où luy venoit la multitude d'Amis qu'il  
 avoit de toutes parts? 496  
*Amour*. Question de la Reine Suède sur l'usage  
 de l'Amour & de la Haine, avec une Dis-  
 sertation de M. Descartes pour y répondre.  
 309, 310  
*Amour* d'inclination. Voyez le titre *Affection*.  
*Analyse* de M. Descartes. *Analyse* des Anciens.  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
*Anatomie*, principale étude de M. Descartes;  
 273  
 Voyez aussi la table de la *sec. part.*  
 Formation du Fœtus selon M. Descartes,  
 398  
*Anaxagore*. Conformité prétenduë des senti-  
 mens de cet ancien Philosophe avec ceux de  
 M. Descartes, 535  
*Anciens*. Quels sont les vrais Anciens? Com-  
 ment ceux des derniers siècles sont les plus  
 anciens? 531  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
 Source des erreurs des Anciens touchant la  
 Divinité. 115  
 Discernement de M. Descartes dans l'estime  
 qu'il

- qu'il faisoit des Anciens sur tout de ceux qui ont écrit des Mathématiques, 481, 482 531, 530, 545
- Marques du peu de progresz que les Anciens avoient fait dans les Mathématiques, 482
- M. Descartes ne trouvoit pas les progez des Anciens dans la Medecine beaucoup plus grands & plus heureux, 482
- Prejugé aveugle & déraisonnable en faveur des Anciens & de l'Antiquité 530, 531
- Si M. Descartes a profité des Anciens ? 450
- André* ( Tobie d' ) Professeur à Groningue, ami de M. Descartes, le sert contre Schoockius, &c. 250, 251, 256, 257
- Il defend M. Descartes contre les calomnies de Revius, 322
- Il écrit contre Regius pour la defense de M. Descartes, 334
- Il contribué à rendre Clauberg Cartésien 350
- Ange*, Maniere de parler de M. Descartes pour exprimer la possibilité, ou l'impossibilité des choses par le terme d'Ange, plutôt que par celui de Dieu, 505
- Anglus* ( Thomas ) Catholique Anglois Philosophe & Theologien, 245, 246
- Obscurité de ses pensées & de ses écrits, là *mesme*.
- Anne* de Gonzague, fille de Charles Duc de Mantouë, & sœur de Louise Marie Reine de Pologne, épouse Edoüard Prince Palatin en France, 237
- Anonyme*. Auteurs des livres Anonymes.
- Voiez la table de la *prem. part.*
- Dessain de M. Descartes en se rendant Anonyme, 106, 107
- S. *Anselme*, Archevêque de Cantorbéry. Conformité de quelques-uns de ses sentimens avec ceux de M. Descartes, 536, 537
- Apollonius* de Pergé. Jugement de ses coniques par M. Descartes, 30
- Comparaison des démonstrations d'Apollonius avec les Méditations Métaphysiques de M. Descartes, 101
- Estime de M. Descartes pour Apollonius, 481
- Approbation* des Docteurs pour les livres. Comment elle se donne, 103, 104
- Jugement qu'on peut faire de son refus, là *mesme*.
- Aquapendente* ( Fabricius ab ) Medecin Italien avoit appris la circulation du sang de Fra-Paolo, 543, 545, 546
- Arbange* ( Jeanne Brochard, Dame de )
- Voiez le tit. *Brochard*.
- Aristarque*, ou *Aristarchus Samius*, titre imposteur d'un livre de M. de Roberval sur le système du Monde. Censure de ce livre par M. Descartes, 288, 289
- Aristote*. Voiez la table de la *prem. part.* Ses Principes detruits par ceux de M. Desc. 114
- Voiez aussi le tit. *Scholastique*,
- Conformité des Principes de M. Descartes avec ceux d'Aristote bien entendus 225
- item*, pag. 533, 534
- Modestie d'Aristote touchant sa Philosophie 227, 228
- Déférence & considérations particulières de M. Descartes pour Aristote 533, 534
- Affectation de Hécreboord Professeur de Leyde à diminuer l'autorité d'Aristote, & à relever celle de Descartes, 321
- Traité de l'Arhéisme d'Aristote fait par le fameux Capucin le P. Valerien, 319
- La Philosophie de M. Descartes s'accorde beaucoup mieux avec la Foy de l'Eglise que celle d'Aristote qu'on a adoptée dans nos Ecoles, 511, 512
- Les Hérétiques trouvent mieux leur compte dans la Philosophie d'Aristote, que dans celle de M. Descartes, pour defendre leurs hérésies, & se maintenir contre l'Eglise Catholique, 523
- Sentimens contraires des Protestans Cartésiens, 321, 523
- Supercherie des Peripatéticiens & des Scholastiques qui pretendent nous montrer dans Aristote tout ce que M. Descartes a enseigné, 533
- Arithmetique*. Voiez la table de la *prem. part.*
- Jugement que M. Descartes faisoit de cette science, 481
- Arminiens*, Sont ceux des Sectateurs de Calvin, & de la nouvelle reforme des Protestans qui semblent deferer le plus au libre Arbitre. 516
- Voiez aussi la table de la *prem. part.* touchant la persecution qu'ils ont soufferte de la part des Gomaristes.
- Arnaud* ( Antoine ) Docteur de Sorbonne.
- Voiez la table de la *prem. part.*
- Il fait des objections contre les Meditations de M. Descartes, 125, 126, 127, 128, 129
- Estime que M. Descartes faisoit de M. Arnaud, là *mesme*.
- Leur amitié mutuelle, 129, 130
- M. Arnaud a enseigné la Philosophie Cartésienne dans l'Université de Paris avant

qu'il eust jamais ouy parler de M. Descartes, ou de ses sentimens, 544  
*Arnaud de Pomponne*, ( Simon ). Voiez le titre *Pomponne*.

*Arts & Artisans*. Projet de M. Descartes, & de M. Dalibert, pour perfectionner les Arts par l'établissement des Ecoles publiques pour les Artisans à Paris, 434

*Astrologie judiciaire*. Voiez le titre *Horsoscope*.

*Astronomie*. Sentimens de M. Descartes touchant les difficultez de cette science, 480, 481

Voiez aussi la table de la *prem. part.*

*Astronomie* Cartesienne ou Flamande de Tinco-dore. Voiez le titre *Rembrantsz* cy-après.

*Athées*. V. le tit. *Libertins*.

Voiez aussi la table de la *prem. part.*

M. Descartes accusé d'estre Athée par Voetius, Revius & d'autres Protestans, 32, 57, 92, 93, 250, 251, 252, 253, 277, 282, 283, 314, 315, 337; item, pag. 506, 507, 508

Cette accusation reconnu pour calomnie & déclarée telle par sentence publique, 253, 254

Il n'a esté accusé d'Athéisme que pour avoir voulu prouver l'existence de Dieu, 283, item, 506, 507, 508

Il est aisé de devenir Athée, ou de tomber dans l'Athéisme lorsqu'on a de Dieu des pensées trop basses ou trop bornées, 505  
*S. Augustin*. Docteur & Pere de l'Eglise. Conformité de la Philosophie de M. Descartes avec celle de ce Pere, 126, 143, 144, 522, 523, & plus amplement encore pag. 535, 536

*Auteurs*. Estre Auteur de livres, qualité peu digne d'envie ou d'ambition. Voiez la table de la *prem. part.*

M. Descartes deteste cette qualité plus d'une fois; se repent d'avoir fait imprimer, & prend diverses résolutions de n'y plus retourner, &c. 281, 282, 283

Il se compare aux Singes sur ce sujet suivant la pensée des Sauvages, 282

*Automates*, ou Ame des Bêtes.

Voiez la table de la *prem. part.*

Source de l'erreur touchant les actions des Bêtes & leur principe, 115

Conformité de sentimens sur ce point entre Pereira & M. Descartes, & leur différence, 537, 538

Combien l'opinion des Automates est ancienne. *là mesme*.

*Auvry* ( Jean ) Minime, Correcteur de la

Maison de la Place Royale à Paris, 350  
*Auzout* ( Adrien ) Mathématicien François de la Société Royale d'Angleterre demeurant à Rome, donne des avis à M. Pascal le jeune pour ses expériences du Vuide sur la masse de l'Air, 330 *en marge*.

Il se trouve avec M. Descartes aux assemblées des Sçavans à Paris pour les expériences, 345

Il assiste aux funérailles de M. Descartes à sainte Geneviève, 442

Voiez aussi la table de la *prem. part.*

M. *Auzout* est mort depuis Pasque cette année 1691

*Availle*, Paroisse du Poitou au Duché de Châtelleraut, où étoit situé la plus grande partie du bien de M. Descartes, 460

Voiez aussi la table de la *prem. part.*

*Avaux*. M. le Comte d'Avaux, sa générosité envers M. Descartes, vaincu par la générosité de ce Philosophe, 461, 462

*Ayman*. Voiez le tit. *Aimant*.

*Aylesbury* ( N.. ) Chevalier Anglois, ami & exécuteur testamentaire de Harriot, 541

## B B

**B** *Acon* ( François ) Chancelier d'Angleterre. Voiez la table de la *prem. part.*

Conformité prêt. de ses sentimens avec ceux de M. Descartes, 539, 540

*Bacon* ( Roger ) Cordelier Anglois. Conformité prétenduë de quelques sentimens de cet Auteur avec ceux de M. Descartes, 537

*Ban*, ( N... du ) Professeur en Philosophie à Leyde, persecuté par les Theologiens pour la Philosophie de M. Descartes, 321, 322

*Bannius* ( Jean Albert ) Mathém. Mus. ami de M. Descartes, 15, 16,

son éloge, *là mesme* & 17, 18, 248

Jugement que M. Descartes faisoit de sa science, 17, 18, 248

Mort de Bannius, 248

*Barde* ( le Pere de la ) Pr. de l'Oratoire, puis Chanoine de Nostre-Dame.

Voiez la table de la *prem. part.*

Il prend la defense du livre des Meditations Metaphysiques de M. Descartes, 158, 159

*Barnés* ( Jean ) Benedictin Anglois accusé injustement de Calvinisme, 524

*Barre* ( M. de la ) Tresorier de France en la généralité de Tours, ami de M. Desc. 218

Voiez aussi la table de la *prem. part.*

*Barreaux* ( Mr. des ) ami de M. Desc. 176

*Bisson*

- Baffon** (Sebastien) son opinion sur l'Ame de l'homme, 46
- Bayle** (Pierre) Profess. à Rotterdam.  
Voiez la table de la *prem. part.*  
Son discernement sur l'opinion de Pereira & celle de M. Descartes au sujet de l'Ame des Bêtes, 537
- Beatitude** de cette vie passagere.  
Voiez le tit. *Felicité.*
- Beauregard** (Jean de) Mathemat. Franc.  
Jugement que M. Desc. fait de luy, 96  
Voiez plus amplement la table de la *prem. part.*  
Sa mort 96  
Il s'est fait Plagiaire des autres. *là même.*
- Beaune** (Florimond de) Conseiller à Blois, ami de M. Desc.  
Son éloge, 43, 44, 45  
Sa mauvaise santé, 45, 46, 217, 374  
Il est visité par M. Descartes à Blois, l'an 1644, 217  
Ses notes excellentes sur la Geometrie de M. Descartes, 374  
Voiez aussi la table de la *prem. part.*  
Ses observations sur les lignes courbes, 43, 44  
Il travaille à des lunettes de longue vue, 46  
Faux bruit de sa mort, 96  
Ses dernières maladies, & sa mort, 374
- 375
- Beaupuis** (Charles Wallon sieur de) 129, 130
- Beauvais**, nom d'un fief appartenant à M. Descartes en Poitou, 460
- Becklin** (M. de) ami de M. Descartes auprès des Princesses Palatines à la Haye, 296, 297
- Beeckman** (Isaac) Princip. du Coll. de Dort, 547. Voiez aussi la table de la *prem. part.*
- Belin** (M. N.) Tresorier de France.  
Voiez la table de la *prem. part.*  
Il assiste M. Descartes à la mort, & est employé aux soins de sa sepulture, 420, 422, 424.  
Il porte son corps en terre avec M. de saint-Sandoux, M. l'Abbé Chanut, & M. Picques, 427  
Eloge de M. Belin, *là même.*
- Benedicte**, Princesse Palatine, Duchesse de Hanovre, sœur de Madame la Princesse de Condé, fille du Prince Edoüard 236
- Berckringer** (Daniel) Profess. en Philosoph. à Utrecht.  
Voiez la table de la *prem. part.*  
Il agit avec ses confrères contre Regius & contre la Philosophie nouvelle, 155
- Bergen**, ou *Berghe*. Ant. Sudler van Sueck sieur de Bergen en *Kennemerlande*  
Voiez le tit. *Studler.*
- Beverovicius** (Jean de Beverwick) Med. & Conf. de Dordrecht inséré dans le Recueil de ses Questions le sentiment de M. Desc. sur la circulation du sang, 216, 217
- Bibliothèque** de M. Descartes, 273  
Il avoit tres-peu de livres. 467, 468, &c.
- Bien**, *souverain Bien*, sentiment de M. Descartes sur le souverain Bien, considéré au sens des Philosophes anciens, 331  
Il l'établit dans la vertu ou le bon usage de nôtre volonté, *là même.*
- Bignon** (Jerôme) Avocat General, ami de M. Descartes, 393  
Il modere la passion de M. de Lamoignon pour les Mathématiques 326
- Blanc** (M. le) President à Tours, ami de M. Descartes, 218
- Blanchard** (François) Abbé de sainte Geneviève fait la ceremonie des funerailles de M. Descartes dans son Eglise, 439, 440, 441
- Blanc-mesnil**, President au Parlement arrêté avec Broussel, Charton, &c. le jour des barricades, 349, 350
- Bloemaert**, ou *Bloumart* (Augustin Aelstein) Prestre Hollandois ami de M. Descartes, & son correspondant à Harlem.  
Son éloge, 15, 16  
Il fait peindre M. Descartes avant que de le laisser partir pour la Suède, 387
- Bobinière**, nom d'une terre appartenant à M. Descartes, 460  
Voiez aussi la table de la *prem. part.*
- Bocquet**, fameux traicteur à Paris, 442
- Bois-de-Guédreville** (M. N.) Voiez le tit. de *Guédreville.*
- Boot** (Gerard & Arnold) frères, Medecins écrivent contre la Philosophie d'Aristote, 175
- Bornius** (Henry) Philosoph. Holland. d'Utrecht *prem. Cartesien, ensuite Gassendiste, puis encore Cartesien.*  
Il étudie la Philosophie Cartesienne sous Réneri, 19  
Il rend à M. Gassendi tous les bons offices dont il est capable au préjudice de M. Descartes, 210, 211  
Il l'excite en vain à écrire contre les Principes de M. Descartes, 263  
Il devient Cartesien, ou du moins fauteur de la Philosophie de M. Descartes, 322

- B** *Boleduc* ville du Brabant Hollandois. Voiez la table de la *prem. part.*  
 Confrérie de N. D. de Boleduc mêlée de Catholiques & de Protestans, 180, 181, 182  
 Attaquée par Voetius Ministre d'Utrecht, défendue par Desmarets alors Ministre de Boleduc, & par M. Descartes, 182, 183, 184, 185, 186  
**Bosse** ( Abraham ) Graveur à Paris, 130  
**Bossuet** Musicien, 18  
**Boixic.** Voiez le tit. *Villeneuve.*  
 Voiez aussi le tit. de la *Chapelle.*  
**Boilliaud** ( Ismaël Bullialdus ) Mathématicien François.  
 Voiez la table de la *prem. part.*  
 Son erreur touchant la ressemblance de la Philosophie de M. Descartes avec celle de Démocrite, 226, 227  
**Bourdin** ( Pierre ) Jésuite.  
 Son éloge 72, 73  
 Il attaque la Dioptrique de M. Descartes, *là même.*  
 Il fait un Ecrit contre luy. 76, 77  
 M. Descartes y répond, *là même*, & 78, 79  
 80  
 Le P. Bourdin est abandonné de la Compagnie qui luy laisse vuider sa querelle personnelle avec M. Descartes, 81, 82, 83, 84, 85  
 Il fait des objections contre les Méditations Métaphysiques de M. Descartes, 162, 163, 165  
 Aigreur de son stile & de ses manières, 163  
 M. Descartes écrit au P. Dinet contre luy, 164, & 196  
 Leur réconciliation, 165, 239, 264  
 Le P. Bourdin se fait le correspondant de M. Descartes, pour les lettres qu'il auroit à envoyer aux Peres de la Compagnie, ou à recevoir d'eux, 239  
 Témoignages d'estime & d'amitié rendus par le P. Bourdin à M. Descartes, 264  
**Brabé** ( Tyco ) Gentilhomme Danois Astronome.  
 Voiez la table de la *prem. part.*  
 S'il est vray que M. Descartes ait pris de luy son sentiment sur les Comètes ? 538  
**Brandebourg.** L'Electeur de Brandebourg. Voiez le titre *Frederic-Guillaume.* Item, *Louise Henr.*  
**Brasset** ( M. de ) Résident de France à la Haye, ami de M. Descartes, & son correspondant, 297, 359, 269  
 Il luy rend service dans l'affaire qu'il eut contre les Théologiens & les Ministres de Leyde, 317, 318  
**Breda.** Ville du Brabant Hollandois. Voiez la table de la *prem. part.*  
 Etablissement d'une Université ou Ecole illustre dans cette ville, 297, 298  
 Elle devient Cartésienne dans son origine. 298  
**Brederode** ( M. Van ) Gentilhomme Holland. 185  
**Bregis** ou *Bregy* ( le Comte de ) Ambassadeur en Pologne, vient en Suède & fait amitié avec M. Descartes, 391  
 Il fait parler de luy à la Cour de Suède, *là même.*  
 La Reine veut se servir de M. Descartes pour le connoître, *là même*, & 392  
**Bressieu.** Voiez le titre *Ville-Bressieu.*  
**Brétaillière** ( M. de la ) frère de M. Descartes.  
 Voiez le titre *Pierre Descartes.*  
**Brochard**, Lieutenant Général de Poitiers ayeul maternel de M. Descartes, 460, & le ch. 1. du 1. l.  
**Brochard** ( Jeanne ou plutôt Anne ) Dame d'Archangé tante maternelle de M. Descartes, 460  
**Brochard** ( René ) sieur des Fontaines, oncle maternel & parrain de M. Descartes,  
 Voiez la table de la *prem. part.*  
 Sa mort ; sa succession échue à M. Descartes. 348, 349, 461  
**Broussel** & Chariton membres du Parlement de Paris, arrestez le jour des Barricades, avec le Président du Blanc-mesnil, 349, 350  
**Brunon** ( Henry ) distribue les Poësies de M. de Zuytlichem, 266  
**Brunus** ( Jordanus ) Philosophe Italien, Dominicain de Nole au R. de Naples. Ses excès dans ses opinions, & son supplice, 538, 539  
**Busschovius** ( Bernard ) 19
- C
- C** *Calvinisme & Calvinistes.* Philosophie de M. Descartes préjudiciable au Calvinisme, 523  
 M. Descartes est accusé de Calvinisme. Injustice de cette calomnie, 523, 524, 525  
 Son aversion particulière pour le Calvinisme, 526, 527  
 Sa passion pour la réunion des Calvinistes à l'Eglise, 526  
**Camerarius** ou *De la Chambre* le fils, Procureur de



- de M. Descartes, à Groningue, 256  
*Campanelle* ( Thomas ). sa mort. 26, 27  
 Jugement que M. Descartes fait des Ecrits de ce Philosophe, 27  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
*Candishe* ou *Cavendish* ( Charles ) Seigneur Anglois, ami de M. Descartes, 67  
 Il travaille pour procurer un établissement en Angleterre à M. Mydorge & à M. Descartes, *la même, item*, 326  
 Il s'exerce à la Quadrature du cercle, 274  
 Il s'exerce à la question des Vibrations avec M. Descartes, M. de Roberval & le P. Mersenne, 286, 287  
*Candishe* ( Guillaume Cavendish ) Voyez le titre de *Newcastle*.  
*Caramuel* ( Jean ) ami de Gassendi. Son estime pour M. Descartes, 209  
 Son peu de jugement, *la même*.  
 Il fait des objections contre les Méditations Métaphysiques de M. Descartes d'une manière assez civile, 210  
 Sa prédiction à l'égard de la Philosophie de M. Descartes, *la même*.  
*Carcavi* ( Pierre ) Garde de la Bibliothèque de du Roy,  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
 Il entre en commerce avec M. Descartes, & il luy envoie un Ecrit de M. de Roberval, 377  
 Son amitié avec M. de Roberval mal réglée & sans discernement, 381  
 Il se mêle avec les habiles Mathématiciens dans la fameuse question de la Quadrature du cercle, 274, 276  
 Il offre sa correspondance à M. Descartes, & demande à être subrogé à la place du P. Mersenne pour le commerce de la littérature, 377, 378, 379  
 Il luy envoie les livres nouveaux, & luy apprend les nouvelles des Gens de lettres. 379  
 380  
 Son amitié particulière avec M. Pascal le jeune, qui luy fait présent de sa Machine d'Arithmétique, 378  
 M. Descartes ne trouvant point dans M. Carcavi ce qu'il avoit perdu dans le P. Mersenne, rompt le commerce avec luy, & le fait remercier de sa correspondance par M. Clerfelier, 382, 383  
*Cartesius*. Pourquoi ce nom Latin ne plaisoit pas à M. Descartes? 59, 107  
 Voyez aussi la table de la *première partie*.  
*Caterus* Docteur de Louvain ami de Descartes, 111, 112  
 Son éloge, *là-même*.  
*Caterus* ( Jacques ) Jésuite, *là-même*.  
*Cavalier* ( Bonaventure ) Professeur des Mathématiques à Boulogne. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Sa mort, 326. Estime qu'en faisoit M. Descartes, 327.  
*Cavendish*. Voyez le tit. *Candishe*.  
*Censeurs* & *Censures* de livres. Voyez la table de la *prem. part.* Voyez aussi le tit. *Adversaires*.  
 Eloignement de l'humeur de M. Descartes pour cet exercice, 288  
 Sa déference pour ses Censeurs ou leurs censures, 489, 490  
 Voyez aussi le tit. de sa *Docilité* parmi ses qualitez.  
*Cercle*. Quadrature du cercle, question de Géométrie. Voyez le titre *Quadrature*.  
*Chambre* ( Marin Curcau de la ) Médecin de Paris, ami de M. Descartes, distribué pour luy quelques exemplaires de son Traité des Passions, 393  
 Son amitié avec M. Descartes étoit une amitié de raison plutôt que d'inclination, 538  
*Chanut* ( Adrien ). Voyez le titre de la *Haye*.  
*Chanut* ( Hector ) Conseiller au Grand Conseil, 387  
*Chanut* ( Martial ) Abbé d'Issoire, 387  
 Il porte le corps de M. Descartes en terre, 426, 427  
*Chanut* ( Pierre ) Conf. d'Etat, Ambass. en Suède, en Hollande, &c. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Ses qualitez, 241. *Et suiv. item*, 372, 373  
 Son éloge, 242, 243, 372, 373  
 Il s'emploie pour servir M. Descartes, à la Cour de France, 243  
 Il est envoyé en qualité de Résident auprès de la Reine de Suède, 276, 277, 369  
 Il est fait Ambassadeur ordinaire de France auprès de la même Reine, 372, 373, 396  
 Son crédit sur l'esprit de la Reine, & confiance de la Reine en luy, 426, 432, 433  
 Amitié particulière de M. Chanut avec M. Descartes, 243, 277, 387, 420, 421  
 M. Chanut est l'entremetteur du commerce philosophique entre la Reine de Suède & M. Descartes, 310, 311, 331, 332  
 Bons offices qu'il rend à M. Descartes auprès de cette Princesse, 357, 358, 368, 369, 370, 371  
 Il est le premier Auteur ou le Promoteur du voyage

- voyage de M. Descartes en Suède, *là-même*.  
 Il va le voir dans le village d'Egmond à son  
 retour de Suède en France, 372  
 Il retourne en Suède le 20. de Decembre, &  
 trouve M. Descartes chez luy, 396  
 Sa maladie, 410, 411. Sa convalescence, 414,  
 415, 426  
 Soins extraordinaires qu'il prend de M.  
 Descartes durant sa maladie & après la  
 mort de cet ami, 416, 417, 418, 419, 420,  
 421, 422, 423, 426  
 Mort de M. Chanut, 434  
*Chapelle* ( Claude du Boüexic fleur de la ) Con-  
 seiller au Parlement de Bretagne, ami &  
 correspondant de M. Descartes, 462  
*Chappuis* ( le Pere N. ) Théatin, ami de M.  
 Descartes, 244  
*Charles I.* Roy d'Angleterre. Sa mort & son  
 éloge, 365, 366  
*Charles-Gustave* Palatin, Roy de Suède après  
 Christine, 393  
*Charles-Louis* Electeur Palatin, Pere de Mada-  
 me, 231, 234  
 Sa mort & sa broüillerie avec sa femme  
 Charlotte, son frere Robert, & sa sœur  
 Elisabeth, 235  
 Ses difficultez à accepter la Paix de Mun-  
 ster, 367, 368  
*Charlet* Jésuite, Assistant du Général de la  
 Compagnie à Rome. Voiez la table de la  
*prem. part.*  
 Son affection & son estime particulière pour  
 M. Descartes, 159, 160, 483  
 Il le favorise & le protege, 165, 264  
 Il goute & approuve ses Principes, *là-même*.  
 La considération de M. Descartes pour ce  
 Pere est cause qu'il épargne les Scholasti-  
 ques, 226  
 Il luy fait present du livre de ses Principes,  
 239, 240  
 Ce Pere avoit esté Missionnaire en Améri-  
 que, 265  
*Charlotte* de Hesse Electrice Palatine mere de  
 Madame, 234  
 Elle se broüille avec son mary, & se retire à  
 Cassel, 234, 235  
 Elle se revient à Heydelberg après la mort  
 de son mary, 235  
*Charron* ( Pierre ). Conformité de quelques sen-  
 timens de Morale entre Charron & M.  
 Descartes, 540  
*Châtillon* ( Abel de Couhé fleur de ). Gentil-  
 homme Poisevin, à qui M. Descartes ven-  
 dit le Perron, 460
- Voiez aussi la table de la *prem. part.*  
*Chauveau*, Mathémat. & Philos. Cartésien  
 Voyez la Table de la *prem. part.*  
 Il défend M. Descartes après sa mort con-  
 tre M. de Roberval, 346  
*Chilot*. Mathémat. du Roy de Portugal, ami  
 de M. Descartes, 176  
*Christine* Reine de Suède, est excitée à lire  
 les ouvrages de M. Descartes par M. Cha-  
 nur, 282, 308  
 Eloges de cette Princesse par divers Am-  
 bassadeurs de France auprès d'elle sc. M. de  
 la Thuillerie, M. Chanut, &c. 303, & *suiv.*  
 308, 309  
 Peinture de cette Reine. Ses mœurs, ses in-  
 clinations, ses qualitez, ses manières, ses  
 sentimens, 303, 304, 305, 306, & *suiv.*  
 Sa Religion & sa pieté avant sa conversion,  
 304  
 Force & capacité de son esprit, 308, 309  
 Elle commence la lecture des ouvrages de  
 M. Descartes, par sa Dissertation sur l'A-  
 mour, 310, 311  
 Elle fait une objection à M. Descartes sur la  
 question du Monde fini, ou infini. M. Des-  
 cartes y répond, 311, 312  
 Elle luy demande son sentiment sur le sou-  
 verain Bien, & elle le reçoit, 331, 332, 359  
 M. Descartes tache de lier la Reine de Sué-  
 de avec la Princesse Elisabeth. Mais la ja-  
 lousie de la Reine empescha ce bon effet,  
*là même*, & 366, 367, 488, 489  
 Elle lit & étudie le Traité des Passions de  
 M. Descartes, & se prépare à étudier sa Phi-  
 losophie tout sérieusement. Pour en facili-  
 ter l'intelligence, elle donne commission à  
 Freinshemius de l'étudier par avance, & au  
 Résident de France de l'aider, 357, 358, 359  
 Témoignages particuliers de l'estime qu'elle  
 faisoit de M. Descartes, 310, 332, 358  
 Elle luy écrit de sa main pour le remercier  
 de son sentiment sur le souverain Bien, & de  
 son petit Traité des Passions, 332, 369  
 Elle le fait prier de l'aller voir à Stockholm  
 pour apprendre sa Philosophie de sa bouche,  
 368, 369, & *suiv.*  
 La passion que la Reine avoit pour les scien-  
 ces, & les bontez qu'elle rémoignoit aux  
 Sçavans dévenuës odieuses à la Noblesse Sué-  
 doise, & l'objet de la raillerie de plusieurs  
 Etrangers, 384, 385, 409  
 Elle reçoit M. Descartes avec une joye ex-  
 traordinaire, & une distinction qui donne de  
 la jalousie aux Sçavans de sa Cour, 388, 389  
 Elle

Elle luy donne la première heure de ses journées pour l'entretenir, & pour apprendre la Philosophie de sa bouche, 389, 396, 411  
 M. Descartes pour servir plus efficacement la Princeſſe Eliſabeth auprès de la Reine de Suède, mande à cette Princeſſe tout le bien qu'il ſçavoit de la Reine, & déclare à la Reine tout le bien qu'il connoiſſoit de la Princeſſe, 389, 390  
 Ce qui ſervir peut être à augmenter la jaloſie que la Reine avoit déjà conceüe de la Princeſſe, *là même, & page 488*, 489  
 La paſſion que la Reine témoignoît pour le Grec, & les autres langues; & pour les autres connoiſſances inutiles à des teſtes couronnées, n'étoit pas au goût de M. Descartes, 390, 396  
 Médiſance de Sörbier ſur cela, 396  
 Son aſſiduité & ſon plaisir à entendre, & entretenir M. Descartes, 396, 397, 409  
 Son goût pour la Philosophie de Descartes, 409  
 Jugement qu'elle portoit de ſes Principes, & de ſes Méditations, *là même*.  
 Elle veut procurer un établifſement honorable à M. Descartes dans les terres de ſon obeifſſance, 410  
 Projet d'une Académie qu'elle vouloit établir à Stockholm ſur les avis de M. Descartes, 411, 412  
 Soins & inquiétudes de la Reine ſur la maladie de M. Descartes, 417, 418, 419, 421  
 Sa douleur & ſes larmes ſur ſa mort, 424  
 Honneurs qu'elle veut luy rendre, *là même, & ſuiv.*  
 Conversion de la Reine de Suède à la Foy de l'Egliſe Romaine, eſt le fruit des conſeils & des inſtructions de M. Descartes & de M. Chanut, 432, 433  
 Elle donne un Certificat de Catholicité & de Religion dans les formes pour M. Descartes, 437, 441  
 S. Chriſtophe, paroiffe du diocèſe de Poitiers où M. Descartes avoit un fief, 460  
 Cicéron. Il ſe trouve des ſemences de quelques-unes des opinions de M. Descartes dans les œuvres philoſophiques de Cicéron, 535  
 Ciermans (Jean) Jéſuite Flamand. Son éloge, 72  
 Voyez plus amplement la table de la *prem. part.*  
 Circulation du Sang & Mouvement du Cœur. Sentiment de M. Descartes ſur ces deux points, 8. *item*, 36, 37,

On en fait un crime à Regius dans l'Université d'Utrecht où l'opinion de Harvée paſſoit pour une hérèſie, 58  
 Voyez auſſi les titres de *Plempius*, *Harvée*, &c.  
 C'auberg (Jean) Philoſophe Cartéſien. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Il ſe fait Cartéſien à Leyde. Son hiſtoire, 350  
 Il défend M. Descartes contre les calomnies de Revius, 322,  
 Clerſelier (Anne Marie) fille de M. Clerſelier *page 242*  
 Clerſelier (Catherine) femme de M. de la Haye, 241  
 Clerſelier (Claude) Secrétaire du Roy, 241  
 Clerſelier (N. . . .) femme de l'Ambaſſadeur M. Chanut, fille de Claude, & ſœur de Claude qui ſuir. Eloge de cette Dame, 387, 388, 420, 421, 422  
 Affection & ſervices de cette Dame envers M. Descartes, *là même*.  
 Clerſelier (Claude) Avoc en Parlement, traduit en nôtre langue les Objections & les Réponſes concernant les Méditations de M. Descartes, 171, 172  
 Il publie cette Traduction, 324  
 Son deſſein de donner cet ouvrage & celui des Principes par dialogues, 475  
 Eloge de M. Clerſelier, 241  
 Sa vie, ſa famille, &c. *là même, & ſuiv.*  
 Sa mort, 242  
 Voyez encore la table de la *prem. part.*  
 Amitié particulière de M. Clerſelier avec M. Descartes, 242, 279, 280  
 Il luy fait retoucher ſon Traité des Paſſions de l'Ame pour le mettre à la portée du commun, 394  
 Bons offices de M. Clerſelier envers M. Descartes, 279, 280  
 Maladie de M. Clerſelier en 1646. 324  
 Il défend les opinions de M. Descartes contre M. de Roberval, 346, 347  
 Il travaille à l'édition des ouvrages poſtumes de M. Descartes, 397, 398, 399, 400, 401, 402  
 Il s'intereſſe pour le transport du corps de M. Descartes en France, & pour ſes funérailles à Ste Geneviève, 439, 440, 441, 442, 443  
 Il compoſe l'Epitaphe latine gravée ſur ſon tombeau, 443, 444  
 Clerſelier (François) ſieur des Noyers, 242  
 Voyez auſſi la table de la *prem. part.*  
 Clerſelier (Geneviève) femme de M. Rohault, 241

Collèges, lieux publics pour les exercices. Etude de collèges. Philosophie de collèges.

Voyez la table de la *prem. part.*

Usage des Collèges touchant les thèses, 74  
De quelle conséquence peuvent être les disputes & les décisions dans ces exercices pour ou contre la vérité, *là même.*

Voyez aussi le tit. *Scholastique.*

Gens de collèges ennemis de M. Descartes dans les commencemens. Voyez les titres *Morale, Utrecht, Leyde, &c.*

Gens de collèges peu amis de M. Descartes, 226, 282, 283, 284, 337, 482, 483

Comment il se pouvoit faire que ses Principes ne fussent pas contraires à ceux qui s'enseignent dans les Collèges, 224, 225, &c.

V. le tit. *Scholastique.* Item le tit. *Aristote.*

Artifice des gens de Collèges pour enseigner les opinions de M. Descartes sans le nommer, 533

*Comètes.* Sentiment de Tyco Brahé & de M. Descartes sur les comètes, 538

*Communication*, habitude, commerce. Voyez le titre *Entretien.*

*Comte* (Antoine le) Secrétaire du Roy, Contrôleur général de l'ordinaire des guerres, ami & sectateur de M. Descartes, fait des objections auxquelles M. Picot puis M. Descartes répondent, 301, 302

*Conimbres*, c'est-à-dire, Professeurs de l'Université de Conimbre ou Coimbre en Portugal. Cours de Philosophie des Jésuites de Conimbre, dits les *Conimbres* tout court, 85, 86, 88

*Coniques.* Traitez de sections coniques

Par Blaise Pascal, 39, 40

Par Gerard Desargues, 41, 42

Par Claude Mydorge, 43, 326

Par Philippes de la Hire, 326

*Constance*, ville. Concile de Constance favorable à l'explication que M. Descartes a donnée de la Transsubstantiation selon ses Principes, 522

*Contemplation*; ou étude de l'entendement. Sentiment de M. Descartes sur le temps qu'on doit donner à cette sorte d'étude, 486, 487

*Conversions* à la foy de l'Eglise Catholique procurées par M. Descartes ou par ses écrits, 523, 508, 527. Item. pag. 278.

*Copernic* (Nicolas) Chanoine de Varmie en Pologne. Son hypothèse du mouvement de la terre. Voyez la table de la *prem. part.* au titre de *Galilée.*

Voyez aussi le tit. *Terre.*

M. Descartes suit son hypothèse en l'expliquant d'une manière nouvelle, 222, 223 &c. Il n'y a que cette opinion qui luy ait fait appréhender les Inquisiteurs Romains; & l'envie de la retenir comme la plus vraisemblable luy a fait supprimer son traité du Monde plutôt que de renoncer à ce sentiment.

V. la table de la *prem. part.*

& la liste de ses écrits au tit. de son *Monde.*

Copernic n'avoit pas démontré son hypothèse, mais M. Descartes en a donné la démonstration, 554.

*Cordemoi* (N... Geraud de) Lecteur de Monseigneur le Dauphin, assiste aux funérailles de M. Descartes à Sainte Geneviève, 442  
Il fait voir la conformité des Principes de M. Descartes avec la Genèse & la doctrine de Moïse, 544.

*Coste* (Hilarion de) Minime compagnon du P. Mersenne & Auteur de sa vie, 342, 350

*Coubé* (Abel de) sieur de Chatillon & de la Tour d'Asnières. Voyez le titre de *Chatillon.*

*Courcelles* (Estienne de) Profess. Remontrant & Cartésien traduit les Essais de M. Descartes, 213, 214, 215

Ses ménagemens pour conserver l'amitié de M. Descartes & de M. Gassendi, qui étoient alors mal ensemble, 214.

*Courgère*, nom d'un fief appartenant à M. Descartes en Poi ou, 460

*Crenan* (M. de) Gentil homme François ami de M. Descartes en Touraine, 325

*Croneberg* (le Baron de) Sénateur du Royaume de Suède. Voyez le tit. *Sparre.*

*Cusa* (Nicolas de) Cardinal, a cru le Monde infini, sans avoir été repris de l'Eglise, 312.

*Cyprien* Regneri, Profess. en Droit dans l'Université d'Utrecht. Voyez la table de la *prem. part.*

Il s'oppose au jugement rendu par ses collègues contre la Philosophie de M. Descartes; & il proteste de nullité contre la sentence, 155.

D.

*Dailly* ou *d'Ailly* Cardinal Evêque de Cambray. Voyez le titre *Ailly.*

*Dalibert* ou *d'Alibert* (Pierre) Trésorier général de France, ami de M. Descartes.

Son éloge, 433, 434.

Il fait tous les frais du transport des cendres & des os de M. Descartes de Suède en France, cc.

ce; & de ses funérailles faites à Sainte Geneviève, 435, 436, 439, 440  
**Dam**, ou *van-Dam*, l'ancien, Médecin d'Utrecht ami de Descartes, 35, 216  
**Damnation éternelle** des Démon & des Hommes réprouvez. Pourquoi M. Descartes n'a jamais voulu remuer la question de sçavoir s'il est convenable à la bonté de Dieu que les Hommes soient condamnés à des peines éternelles? 517  
**Défi** de Mathématique entre Waessenæer & Stampioen, 52, 53, 54, 55, 56  
**Défi** de Mathémar. proposé par M. Pascal. Voyez la table de la *prem. part.*  
**Dematius** ( Charles ) Profess. d'Utrecht opposé à la Philosophie nouvelle, 63, 146, 152, 153, 154., 155.  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
 Il se ligue avec Voetius & Schoockius contre M. Descartes, 255  
 Il se ligue avec Voetius contre Schoockius, 260  
**Démocrite** ancien Philosophe. Différence de sa Philosophie d'avec celle de M. Descartes, 226, 227, 332, 333  
 Pourquoi la Philosophie de Démocrite est rejetée? 227  
**Denis** ( Jean Baptiste ) Médecin, Philosophe Carrésien. Il assiste aux funérailles de M. Descartes à Sainte Geneviève, 442  
**Desargues** ( Gérard ) ami de M. Descartes. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Son éloge, 41, 113, 130  
 Son écrit des sections coniques, 41, 42  
 Autres ouvrages de sa composition, avec quelques circonstances de sa vie, 130, 131  
 Il défend M. Descartes contre le P. Bourdin Jésuite, 84, 85  
 Estime que M. Descartes faisoit de son jugement, 113, 130  
 Son traité de la Perspective, 202  
**DESCARTES** ( René ) le Philosophe. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Sa connoissance avec Régius *liv. 5 ch. 1, 2, pag. 2, & suiv. pag. 10 & 11.* Origine de la bronillérie de Régius avec Voetius, 24, 28, 29  
 M. Desc. luy donne diverses instructions & corrige ses écrits, 35, 36, 59. V. le tit. *Régius.*  
 Il répond à M. de Beaune sur les lignes courbes, 43, 45  
 Il est sollicité de passer en Angleterre pour s'y établir, 67, 68  
 Il se brouille avec les Jésuites, 74, 75, 85  
 Il leur déclare la guerre, *là-même.* & 76, 77,

78, 83, 84  
 Mais la chose se termine à une querelle particulière avec le P. Bourdin, 81, 82, 83, 84, 85  
 Il se reconcilie avec eux & devient leur ami. Il trouve parmi eux plusieurs sectateurs ou approbateurs de sa Philosophie. Voyez le tit. *Jésuites.*  
 Il entreprend de réfuter la Philosophie de l'Ecole, 86, 87, 88  
 Son mariage prétendu, avec la mort de sa fille, 89, 90  
 Mort de son père. 93  
 Il refuse les conditions honorables qui luy furent proposées par ordre du Roy Louis XIII. 97  
 Il publie ses Méditations avec les réponses aux objections qu'il s'étoit fait faire, 100  
*& suiv. jusqu'à la 138*  
 Tempête excitée contre luy à Utrecht par les thèses de Régius, 141 *& suiv.*  
 Il dresse un projet de la réponse que Régius vouloit faire à Voetius, & luy prescrit des règles de modération, 152, 153  
 Il écrit contre le P. Bourdin une lettre en forme de Dissertation au P. Dinet Provincial, & répond à ses objections, 164 *& suiv.*  
 Son séjour & sa manière de vivre à Eyndegest, 168, 169  
 Il écrit contre Schoockius & Voetius, 187, 188, *& suiv.*  
 Ils luy font un procez criminel, 191, 192, 193, 194 *& suiv.*  
 Il en fait arrêter les procédures, 195, 196, 257, 258  
 Il soutient un autre procez à Groningue contre Schoockius, 197, 249, 250, 251, 252, 253 *& suiv.*  
 Il se brouille de nouveau avec M. Gassendi par les pratiques de M. Sorbière, qui fait imprimer en Hollande les objections & les instances de celui-cy contre M. Descartes, 205, 206, 207, 210, 211, 214, 279, 280  
 Il fait un voyage en France, 211, 215, 217, 218  
 Son retour en Hollande, 247, 248, 249  
 Il gagne son procez contre Schoockius, 252 *& suiv. 256 & suiv.*  
 Il va voir à Amsterdam M. Chanut qui alloit en Suède en qualité de Résident, 277, 279  
 Ecrits anonymes & pseudonymes contre luy, 50, 190, 194, 195, 204, 205, 237  
 Il s'exerce avec les Sçavans sur diverses ques-

tions de la pluye rouge, des vibrations, &c. 285, 286 & *suiv.*  
 Son amour pour la France; son inclination & son éloignement pour prendre un établissement à Paris, 219, 368, 325, 339  
 Sentimens qu'il avoit de sa Philosophie, 224, 225, 226, 227, 228, 240  
 Ses amitez avec M. Clerfelier & M. Chanut, 241, 242, 243, 244, 279, 280  
 Il void M. le Chancelier Séguier dont il est fort bien reçu, 243  
 Schisme & revolte de M. Régius contre M. Descartes qui le desavouë, 268, 269, 270, 291, 292  
 Indignitez avec lesquelles il est traité par ce disciple ingrat, 271, 272, 334 & *suiv.*  
 Commencement de ses relations avec la Reine de Suède, 282, 309, 310, 311, 312, 313, 331, 332, 369, 384, 385  
 Il s'exerce sur divers points de Morale avec la Princesse Elizabeth, 289, 290, 331, 332  
 Il fait diverses expériences sur la masse de l'air, sur les liqueurs, &c. 333, *item* 228, 229, 230, 345, 378, 379, 380 & *suiv.*  
 Nouvelle persécution qui luy est suscitée à Leyde par Revius & Triglandius, 314, 315 & *suivantes.*  
 Il demande satisfaction de leurs calomnies aux Curateurs de l'Université qui ne le satisfont qu'à demi, 316, 317  
 Il employe l'autorité du Prince d'Orange, par le moyen de l'Ambassadeur de France, pour empêcher que les Théologiens & les Ministres de Leyde ne le condamnent dans leurs Classes, leurs Synodes & leurs Consistoires, 318, 319, 320, 321  
 Son second voyage en France, 323, 324 & *suivantes.*  
 Il retourne en Hollande avec l'Abbé Picot, 330, 331  
 Il est sollicité comme de la part du Roy de revenir à Paris, & d'y prendre un établissement avec des conditions honorables & avantageuses. Son troisième voyage en France, 338, 339, 340, 341, 342  
 Ses deux pensions du Roy, 327, 339, 461  
 Sa reconciliation solennelle avec M. Gassendi par la médiation de M. l'Abbé d'Estrées aujourd'huy Cardinal 342, 343  
 Son commerce avec M. Morus Philosophe Anglois, le plus grand flateur, on le plus passionné de ses sectateurs: mais qui changea de sentiment plusieurs années après la mort de M. Descartes, 359, 360, 361, 362

Son amitié particulière avec le Duc de Newcastle Seigneur Anglois, 363, 364  
 Ses incertitudes sur le lieu de son établissement pour le reste de sa vie, 368, 388  
 La Reine de Suede le fait prier de l'aller voir à Stockholm par M. Chanut, *là même*, & *suivantes.*  
 Ses difficultez & ses appréhensions sur ce voyage, 369, 370, 371, 384, 385, 386  
 Il accepte la correspondance de M. Carcavi à la place du P. Merfenne, 377  
 Mais il n'y trouve pas si bien son compte, 382, 383  
 Pré-sentimens de sa mort dans les préparatifs de son voyage de Suede, 386  
 Il règle toutes ses affaires, & assure le payement de ses debtes à M. de Berghe son créancier & son ami, *là-même.*  
 Pourquoi il ne veut point faire de Testament? *là-même.*  
 Il va en Suède & est logé chez l'Ambassadeur, 387, 390  
 Il est reçu favorablement de la Reine, 388, 390  
 La Reine songe à l'établir honorablement dans ses Etats, à le faire naturaliser & à l'incorporer à la noblesse Suédoise, 388, 389, 390, 392, 396, 410, 411  
 Elle luy donne la première heure de ses journées pour l'entretenir, & pour apprendre sa Philosophie de sa bouche, 389, 396, 411  
 Elle le dispense de tous les assujettissemens des Courtisans, *là-même.*  
 Il commence à faire sa cour par servir la Princesse Elizabeth auprès de la Reine de Suède, 389, 390  
 La Reine le consulte sur les affaires d'Etat, & se sert de luy pour connoître le Comte de Bregy, & pour les mesures qu'elle vouloit prendre à l'égard du Chancelier Oxenstiern, & de la Maison de la Gardie, 391, 392, 409  
 Cette confiance de la Reine luy attire la jalousie de quelques Seigneurs de la Cour de Suède: & les Grammairiens de la Reine en prennent occasion pour le détruire dans leur esprit, 409  
 La Reine le consulte sur sa conduite particulière, & sur les sentimens qu'elle devoit avoir de la Religion, 432, 433  
 Il fait amitié avec le Comte de Bregy venu de l'Ambassade de Pologne en Suède, pour avoir les premiers emplois près de la Reine, 391, 392.



Il fait diverses expériences & observations à Stockholm attendant le retour de l'Ambassadeur, pour être rapportées & confrontées avec celle de M. Perier & de M. Pascal en France. *V. la table Chronologique au 8 Décembre 1649.*

Il fait des vers sur la paix de Munster pour un biller de la Reine de Suède. Sujet de jalousie dans les Grammairiens de la Reine contre luy, 395

Ils cherchent les moyens de luy nuire auprès de la Reine & des Grands de la Cour : mais en vain, *là même*, & 409, 415

Il va tous les jours ou trois fois la semaine au Palais à cinq heures du matin apprendre sa Philosophie à la Reine, 396, 389

La Reine pour l'établir commodément propose à l'Ambassadeur de luy donner une Seigneurie de trois mille écus de rente dans la partie la plus méridionale de ses Etats, 410, 411

Il dresse les statuts d'une Académie que la Reine vouloit établir à Stockholm pour les sciences, 411, 412

Il est attaqué de la maladie de l'Ambassadeur M. Chanut son hôte & son ami, 414, & *suivantes*, item pag. 411

Causes de sa maladie, 389, 396, 411, & sur tout pag. 415, 416, 421

Progrès de sa maladie, 416, 417, 418

Son obstination à refuser la saignée durant son transport au cerveau, 418, 419

Il se fait saigner dès qu'il rentre dans la liberté de son esprit, mais trop tard, 420

Sa mort, 423

Ses funérailles, 426, 427

Son inventaire fait en Suède puis en Hollande, 427, 428, 429

Son tombeau à Stockholm avec son Épitaphe, 429, 430, & *les deux pages de l'inscription suivante*, item pag. 435, 436

Sa médaille, 431. Ses deux devises, 464

Transport de ses os & de ses cendres en France & leur sepulture dans l'Eglise de Sainte Geneviève, 433, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442

Certificats de la Reine de Suède pour la catholicité de M. Descartes ; & du P. Vioqué pour les exercices de Religion, 437, 441, 548

Du corps & des qualitez corporelles de M. Descartes 445, 446, son temperament, 452

Ses habillemens, 447

Son regimé de vivre, 447, 448, 449, 450

Son humeur gaye & enjouée, 447, 463, 464

Sa santé & ses maladies, 450, 451, 452, 453

Son domestique & son ménage, 455

Son bien & ses revenus, 459, 460, 461

Ses affaires domestiques, son patrimoine, la succession héréditaire de ses parens, &c. 218, 219, 220, item 325, 348, 349, 362, *en marge*, 386, item 429

*Ses Qualitez.*

Voyez la table de la *prem. part.*

Son esprit : force, étendue, & sublimité de cet esprit, 401, 476, 477

Netteté de cet esprit, 401, & 474

Sa manière de raisonner ou de philosopher, 473, 474, 475, 483, 484

Sa pénétration d'esprit, 476

Justesse d'esprit, esprit géométrique. 477

Son jugement, 477, 479, 481

Sa mémoire, 477

Son sçavoir, c'est-à-dire, tout ce qui regardoit sa doctrine, son érudition, ses connoissances, 479, 480, & *suiv.* item pag. 484, 445

Ses études d'entendement ; & ses études d'imagination : autrement sa *méditation* & sa *contemplation*, 486, 487, 488

Son humeur & ses habitudes touchant l'étude, la lecture, l'écriture, &c. 467, 468

Sa manière de penser, de raisonner, de concevoir, de s'exprimer, d'écrire, & de parler. Voyez cy-après la liste de ses écrits au titre de son *Stile*.

Sa modestie dans ses sentimens & ses discours, 22, 23, 98, 118, 227, 228, 245, 375, 413, 466, 467, 480, & *sur tout pag.* 492, 493, 503, 504, 547, item 551

Voyez aussi la table de la *prem. part.*

Sa modestie dans ses habits, sa table, & sa conduite particulière, 446, 447, 448

Sa douceur & moderation, 62, 63, 64, 149, 150, 152, 153, 158, 189, 190, 280, 334, & *sur tout pag.* 493, 494, 495, 529, 548

Voyez aussi la table de la *prem. part.*

Sa docilité, 75, 76, 127, 128, 103, 150, & *sur tout pag.* 488, 489, 490

Voyez aussi la table de la *prem. part.*

Son honnêteté & la civilité, 87, 97, 168, 207, 344, 467, 493, item 526, 527

Voyez aussi la table de la *prem. part.*

Sa générosité à se vaincre soy-même & à vaincre les autres par des bienfaits, par le pardon & l'oubli des injures, 38, 96, 240, 257, 261, 277, 296, 334, 335, 336, & *sur tout pag.* 493, 494, 495

*item pag. 347*

Voiez aussi la table de la *prem. part.*

Sa générosité à faire du bien à ses gens, 458, 459

& à refuser les gratifications des autres, 461

Son humeur officieuse & prévenante pour servir ses amis, 17, 497

Voiez aussi la table de la *prem. part.*

Son humeur réfléchiée & taciturne, 465, 466

Son humeur pacifique & ennemie de la contestation, 219, 251, 257, 261, 345, 346, 495

Son aversion pour reprendre les fautes d'autrui, 283

*item pag. 495*

Voiez aussi la table de la *prem. part.*

Son discernement, 468, 477, 179, 481, 482, 336, 486, 496, 497

Sa prudence & sa sagesse, 149, 278, 152, 153, 156, 237, 238, 466, 483, 502, 526

Sa discrétion, 515, 517, 521, 503, 505, 527

Sa franchise, 207, 240, 478, 491

Son ingénuité à reconnoître ses fautes & ses erreurs, 336, 489, 490

Voiez aussi sa *docilité* cy-dessus. Voiez encore la table de la *prem. part.*

Sa sincérité & son amour pour la vérité, 477, 478, 479, 491

Voiez la table de la *prem. part.*

Sa probité & son innocence, 502

Sa frugalité, sa tempérance, sa sobriété, 447, 448, 449

Voiez la table de la *prem. part.*

Sa simplicité dans sa conduite, 466

Son desintéressement & son mépris pour les honneurs, les louanges & la réputation, 98, 282, 283, 375, 426, 465, 466, 492, 493

Voiez aussi la table de la *prem. part.*

Son desintéressement pour les biens de la fortune 98, 219, 244, 459, 460, 461, 462, 466.

Voiez aussi la table de la *prem. part.*

Son desintéressement pour ses ouvrages & ses propres inventions, & pour ses sentimens, 100, 150, 281, & *suivantes*, 489, 490, 492, 546, 547

Voiez aussi la table de la *prem. part.*

Ses amitiés. Sa tendresse & sa fidélité pour ses amis.

Voiez la table de la *prem. part.*

*item la sec. part. p. 17, 312, 313, 496, 497, item, 136, 137, & suiv. 143. & suiv. 241, 242, & suiv. item 216, 249, 348*

Voiez aussi le tit. *Amis.*

Ses meilleurs amis n'étoient pas toujours ceux à qui il écrivoit le plus souvent, hors ceux qui avoient sa correspondance, 467

Son choix & son discernement dans ses Amitiés, 496, 497

Sa tendresse & son naturel pour ses parens, 90, 94, 219

Sa piété sincère & solide; & son éloignement égal pour l'hypocrisie & la superstition, 502, 335, 526, 548

Sa Religion, & ses sentimens sur la Divinité, 17, 118, 177, 419, & *sur tout pag. 503, 504, & suiv.*

*item pag. 524, 525, 526, 527, 548, 550, 551*

Voiez aussi la table de la *prem. part.*

Sa soumission aux ordres de la providence, & à la volonté de Dieu, 419, 420, 421, 551

Sa soumission à l'Eglise & à ses Supérieurs, 228, 245, 246, 528, 529

Voiez aussi la table de la *prem. part.*

Ses exercices de piété, son culte extérieur, 277, 414, 422, 423, 526, 527, 528, 548, 550, 551

Voiez aussi la table de la *prem. part.*

Ses défauts & ses vices,

Sa vanité, sa fierté, sa présomption; mépris pour les autres; bonne opinion de luy-même, 106, 113, 114, 209, 211, 213, 240, 401

*item 491, 492*

Sa vanité n'étoit qu'apparente & superficielle, 591

Voiez aussi la table de la *prem. part.*

Sa paresse à écrire & sa négligence à répondre aux questions qu'on luy faisoit, 466, 467

Autre espèce de négligence, 477

Son obscurité affectée. Voiez la table de la *prem. part.*

*item pag. 474, de la sec. part.*

Son aigreur contre ses Adversaires, 164, 189, 190, 382, *en marge*, 402, *en marge*, 491, 494 devenuë publique contre son intention, 356, 494

*Ses Ecrits.*

Pour ce qui est de ceux qu'il avoit composés jusqu'à l'an 1638. Voiez la table de la *prem. part.*

Son Abrégé de Médecine, 11, 12, 14; *en marge.*

Son Monde, c'est à dire, son Traité du Monde, intitulé en latin *Summa Philosophia.*

Voiez

- Voiez la table de la *prem. part.* 222, 223.  
 Il le relegate en 1638. encore plus loin qu'il n'avoit fait auparavant, 12  
 Ses irresolutions touchant la publication de son Monde, 44, 45, 222  
 Il le supprime, 222, 223  
 Ses Effais. Voiez la table de la *prem. part.*  
 Traduction latine de ses Effais par M. de Coucnelles, 213, 214, 215  
 Sa Géométrie : Voyez la table de la *prem. part.*  
 Traduction latine de sa Géométrie par M. Schooten avec les notes de M. de Beaune, 374, 375, 376, 377  
 Ses Méditations Métaphysiques.  
 Voiez la table de la *prem. part.*  
 Editions de ces Méditations, 38, 39, 99  
 100, 101, 102, & suivantes.  
 108, 109, 110, & suivantes.  
 Les Réponses aux objections. Voiez *là même*, & dans la suite des chap.  
 Eloge de ces Méditations par la Reine de Suède, 409  
 Edition latine d'Amsterdam, 165, augm. des VII. Objections.  
 Traduction Françoisse des Méditations, 171, 172, 173, 220, 241, 279, 280, 324  
 Editions de cette Traduction, 324, augm. de la Réponse aux Instances de M. Gassendi,  
 Abregé Méthodique des Méditations de M. Descartes par le P. Méland Jésuite, 161, 162  
 Son Cours ou abregé de Philosophie en forme de theses, 86, 87, 88, 121, 122, 222  
 Il le supprime, 223  
 Sa Lettre ou Dissertation latine au Pere Dinet, contre le Pere Bourdin Jésuite, & le Ministre Voëtius, 164, 165, & suiv.  
 177, 178, 179  
 Sa Défense de la Confrérie de Nôtre-Dame de Bosleduc contre Voëtius, 185, 186  
*Elle est inserée dans sa Réponse latine au livre de Voëtius ou de Schoockius, &c.*  
 Son livre en forme de Lettre latine contre le livre de Schoockius ou de Voëtius, 188, 189  
 Sa Dissertation sur les Jets d'Eau, 200  
 Sa Dissertation sur l'Amour, 309, 310, 311  
 Sa Réponse aux Instances de M. Gassendi, 279, 280  
 Sa Dissertation sur le Souverain Bien, 331, 332, 359
- Occasion de cet Ecrit, 359  
 Ses Notes ou Observations sur le Placart de Régius touchant l'Esprit humain ou l'Ame raisonnable, 334, 335, 336  
 Ses Principes, 213, 218, 220, 473, 474  
 Edition de ses Principes, 221, 222, 223, 224, & suivantes. *item* 228, 229, 262, 264, 265  
 Traduction Françoisse de ses Principes, 219, 220, 247, 291, 323  
 Traité du Monde ou de la Lumière, 222  
*dans le texte & à la marge.*  
*item* pag. 400  
 Traité de Mécanique ou explication des Engins, 400  
 Traduction latine de ce Traité par J. Daniel Major, *là même.*  
 Voiez aussi la table de la *prem. part.*  
 Traité des Animaux commencé, 272, 273  
 pillé mal adroitement par Régius, 291, 293  
 Ses Fragmens, 403, 404  
 Traitez de l'Homme & de la Formation du Fœtus, 273, 274, 338, 397, 398, 399  
 Voiez aussi la table de la *prem. part.*  
 Traduction latine des Traitez de l'Homme & de la Form. du Fœtus par Flor. Schuyt, 399  
 Traité des Passions de l'Ame, 280, 281, 331, 386, imprimé de son vivant, 393, 394  
 Ce qu'il contient, 394, 495  
 Traité de l'Erudition, 337, 338  
 Voiez aussi la page 282, de la *première partie* livre 4. chap. 2. à l'an 1637.  
 Description du corps humain, 403, 404  
 V. son Anatomie.  
 Ses Lettres. Celles qu'il avoit écrites au Pere Merfenne, & qui tomberent entre les mains de M. de Roberval après la mort de ce Pere,  
 Voiez la table de la *prem. part.*  
 M. Descartes en a de l'inquiétude, & il en recommande le soin à l'Abbé Picot, 355, 356  
 Mauvais offices de M. de Roberval sur ce sujet, *là même.*  
 Edition de ces Lettres par M. Clerfeliier, *là même.* *item*, pag. 400, 401, 402, 428  
 Ecrits imparfaits de M. Descartes demeurez mss. touchant la science des Nombres, le reste des Mathématiques, la Physique, 403, 404  
 Voiez aussi la table de la *prem. part.*  
 Introduction à la Géométrie. Voiez la table de la *prem. part.*

*item pag. 404.*

Introduction contenant les fondemens de son	
Algebre ,	403
Traité complet de l'Algebre ,	404
Abregé des Mathématiques pures ,	404
Fragmens sur les Plantes ; Fragmens sur les Métaux ,	403, 404
Règles pour conduire nôtre Esprit dans la Recherche de la Vérité ,	404, 405, 406
L'Etude du Bon Sens , ou l'Art de bien comprendre ,	406
Récherche de la Vérité par la lumière naturelle ,	406, 407
L'Art d'Escrime ,	407
Voiez aussi la table de la <i>prem. part.</i>	
Comédie Françoisé écrite en Suède par M. Descartes ,	407, 408
De l'Esprit familier de Socrate ,	408
Ecrits trouvez dans ses coffres en Suède , échûs à M. Chanut, & de là à M. Clerfèlier.	
Aventure de ces Ecrits ,	428
Ecrits trouvez dans le coffre qu'il avoit laissé en Hollande à son départ pour la Suède, égarez ou pris ,	429
Ecrits de M. Descartes censurez à Rome ou mis à l' <i>Index</i> par l'artifice de quelques particuliers qui n'aimoient pas la Philosophie ,	529, 530
Traductions des Ouvrages de M. Descartes faites de son vivant.	
Pourquoy les Traductions de ses ouvrages qu'il avoit revûës luy-même sont meilleures en général que les originaux ?	172, 173, 376
Excepté la Traduction latine de sa Géométrie pour la même raison ,	376
Stile & méthode des ouvrages de M. Descartes ,	
Voiez la table de la <i>prem. part.</i>	
Excellence de ce stile ,	401, 402, 470, 471, 473, 474
Son Latin ,	<i>là même, é. pag. 472</i>
Son François ,	471, 472, 473,
En quelle langue du François ou du Latin M. Descartes concevoit ses pensées d'abord ?	471
En quelle langue il écrivoit le plus aisément ?	<i>là même.</i>
Sa manière d'écrire & de raisonner , admirée par ses Adversaires mêmes ,	473, 474, 475
Manière du Dialogue employée par M. Descartes ,	475

*Sa Parenté.*

Descartes ( Anne ) sœur du Philosophe , dame du Bois d'Avangour ,	218
Voiez aussi la table de la <i>prem. part.</i>	
Descartes ( Francine ou Françoisé ) fille du Philosophe. Sa vie & sa mort ,	89, 90
Voiez aussi la table de la <i>prem. part.</i>	
Descartes ( Jeanne ) sœur du Philosophe , dame du Crévis ,	218
Voiez aussi la table de la <i>prem. part.</i>	
Descartes ( Joachim ) père du Philosophe.	
Voiez la table de la <i>prem. part.</i>	
Sa mort ,	93, 94
Descartes ( Joachim ) sieur de Chavagnes frère du Philosophe ,	218, 220
Voiez aussi la table de la <i>prem. part.</i>	
Descartes ( Pierre ) sieur de la Bretailliére, frère du Philosophe. V. la table de la <i>prem. part.</i>	
Dispositions de M. de la Bretailliére peu favorables pour M. Descartes son puîné ,	199, 218
<i>item 349</i>	
Plaintes réciproques des deux frères ,	<i>là même.</i>
Les enfans de M. de la Bretailliére reparent les défauts de bien-veillance de leur père à l'égard de leur oncle ,	218
Transactions & accommodemens entre M. Descartes de la Bretailliére & M. Descartes du Perron nôtre Philosophe touchant les biens de la succession de leur mère , puis de leur père ,	462, 460, 429, 386, 348, 349, 325, 218, 218, 220
Desmarets ( Samuel ) Minist. à Bosseduc , puis à Groningue défend la confrairie de N. D. ou du Rosaire de Bosseduc contre Voetius ,	182, 183, 184
Il est ami & sectateur de M. Descartes ,	186
Il passe de Bosseduc à Groningue pour y être Ministre & Professeur en Théologie ,	<i>là même.</i>
Il est l'un des juges du procez entre M. Descartes & Schoockius à Groningue ,	260
Dhona , ou d'Hona ( Christophle Delphique Burggrave, ou Comte de Dhona ) ami de M. Descartes ,	297
Dhona ( Fabien ) Gentilhomme de Prusse ,	<i>là même.</i>
Dialogue. Art du Dialogue goûté & pratiqué par M. Descartes ,	475
Avantages du Dialogue ,	<i>là même.</i>
Diète , & regime de vivre. Sentimens de M. Descartes sur la Diète ,	422, 448, 449
Sa conduite dans la Diète ,	447, 448, 449
<i>Dieu,</i>	

**Dieu, Divinité.** Respect de M. Descartes pour la Divinité. Sa retenue & sa circonspection pour parler de ce qui regarde la Nature Divine, 503, 504, 505  
**Dieu-le-fils**, ou *Dieullest* (Pierre) Marchand de Châtelleraut, à qui M. Descartes vendit une partie de ses terres, 460  
**Digby.** Voyez le titre *Igby*.  
**Dinet** (Jacques) Jésuite, Provincial de France, Confesseur des Rois Louis XIII. & Louis XIV.  
 Son affection & son estime pour M. Descartes, 159, 160, 165, 483, 484  
 Son voyage de Rome en 1642. *là même*.  
 Il adoucit l'esprit de M. Descartes irrité contre le Père Bourdin, & le porte à la paix après la lettre latine ou Dissertation, qu'il en avoit reçue contre le même Père, & contre le ministre Voetius, 164, 165  
 Il est fait confesseur de Louis XIII, 165  
 Il goûte & approuve la Philosophie de M. Descartes, 264  
 La considération de M. Descartes pour ce Père est cause qu'il épargne la Scholastique, 226  
 Il luy fait présent du livre de ses Principes, 240  
**Diophante**, Mathématicien. Estime de M. Descartes pour cet Ancien, 481  
**Docilité** des plus grands génies à l'égard de leurs inférieurs, 489, 490  
**Domestiques.** Exemple de M. Descartes pour les soins & l'affection que les Maîtres doivent avoir pour leurs Domestiques, 455, 456  
**Dominus** (Marc Ant. de) Archevêque de Spalato en Dalmatie. Son traité de la vûe, & de la lumière; & ce qu'il a de conforme avec l'opinion de M. Descartes, 540  
**Donat**, ou *Donavv*. Voyez le titre *Dhonx*.  
**Doude** (François) Notaire Hollandois, 429  
**Dounot**, ou *Donaut*, Mathématicien, ami de M. Descartes, 95, 96  
**Doute.** De la manière dont M. Descartes veut que nous doutions pour bien philosopher, 108  
 Calomnies de Révius sur ce doute, 314, 337  
**Duryer**, Médecin de la Reine de Suède. Voyez le titre, *Ryer*.

## E

**Eau.** Jets d'Eau. Opinion de M. Descartes sur les jets d'Eau, 200

**Ecrire, peindre; écriture.** Paresse de M. Descartes à écrire, ou composer: comme aussi pour écrire des lettres à ses amis, 466, 467  
 Ceux à qui il écrivoit le moins n'étoient pas toujours les moindres de ses amis, 467  
 S'entretenir par lettres, ou de vive voix, selon la différence des esprits à qui l'on a affaire, 348  
**Ecrire, composer.** Différence de la manière d'écrire pour les Curieux, d'avec celle d'écrire pour les Sçavans, 42  
 Voyez aussi le tit. *Auteurs.* & le tit. *Li-vres*.  
**Edouard**, Prince Palatin, père de Madame la Princesse, 231  
 Sa conversion chagrine la Princesse Elizabeth sa sœur, & M. Descartes la console sur cela, 237, 238  
**Egmond** en Nord-Hollande. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Avantages du séjour d'Egmond pour faciliter à M. Descartes la profession publique de la Religion Catholique, 526  
**Elichman**, ou *Heylichman* (Jean) Profest. Holl. Sa mort, 25, 26  
**Elizabeth** de Bohême, Princesse Palatine.  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
 Son histoire, & celle de ses frères & sœurs, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 324  
 Son amour pour la Philosophie, 231, 232, 290  
 M. Descartes luy dédie ses Principes, 230, 324  
 Son esprit, son sçavoir, 231, 232, 488, 489  
 Sa capacité toute extraordinaire, 233, 303, 361, 394, 488, 489  
 Elle se rend disciple de M. Descartes, & conçoit une passion extraordinaire pour sa doctrine, 232, 233, 236, 337, 338, 370, 488  
 Elle s'exerce avec luy sur divers points de Morale, 289, 290, 331  
*item, pag.* 515, 516  
 Fierté & jalousie de la Reine de Suède contre elle, 365, 366, 367, 388, 389, 488, 489  
 Sa disgrâce, 234, 289, 324, 551  
 Elle se retire dans le païs de Brandebourg, 234, 296, 389  
 Elle va demeurer à Heydelberg avec l'Electeur son frère, *là-même*,  
 Elle se retire à Cassel avec sa belle-sœur auprès de la Lantgrave son élève, 235  
 M. Descartes

- M. Descartes la console dans ses peines, ses maladies & ses disgraces, 351, 237, 238, 365, 366, 367, 368  
Elle devient Abbessé de Hervorden, où elle fait une Académie de Philosophie, 235  
Sa Religion, & sa mort, 236, 515, 516  
M. Descartes tâche de procurer des liaisons & des habitudes entre la Reine de Suède & la Princesse Elizabeth, 331, 332  
Il s'attache particulièrement à ses intérêts, & cherche à la servir en toute occasion, sur tout auprès de la Reine de Suède, 368, 389, 390  
*Emilius* (Antoine) Profess. d'Utrecht.  
Voyez la table de la *prem. part.*  
Il fait le Panégyrique public de M. Descartes, 20, 22  
Il devient son ami & son sectateur, 21, 22  
Avis qu'il donne à Régius pour ne pas irriter Voetius, 151  
Il est l'un des admirateurs des Méditations de M. Descartes, 103  
Sa prudence & sa fidélité, 153  
Il s'oppose au jugement rendu par ses confrères contre la Philosophie de M. Descartes, 155  
L'Empereur (Marguerite) mère de M. Clericlier, 241  
*Endegeest*, ou *Eyndegeest*, près de Leyde. Description de ce lieu où M. Descartes a demeuré pendant quelque temps, 167, 168, 169  
*Ennemis, & inimitiez.* Quels pouvoient être les ennemis de M. Descartes; & sa disposition à leur égard, 497, 498  
Voyez aussi le titre, *Adversaires.*  
*Enfer.* Voyez le titre, *Damnation éternelle.*  
*Entretien* de vive voix, entretien par lettres. Communication, commerce, habitude. On peut agir plus sûrement par lettres avec ceux qui aiment la dispute; mais l'entrevue & la vive voix sont plus commodes pour ceux qui ne cherchent que la vérité, 348  
*Envieux* de M. Descartes, 498  
Voyez le titre, *Adversaires. item*, le tit. *Ennemis.*  
*Epicure.* Conformité prétendue des opinions de cet Ancien avec celles de M. Descartes touchant l'arrangement des Atomes, & la disposition des Tourbillons, 534  
*Epicuriens.* Différence de la Philosophie Cartésienne, d'avec celle des Epicuriens, qui attribuoient le sentiment & la pensée à la machine, 362, 363  
Voyez la table de la *prem. part.*  
Voyez aussi le tit. *Démocrite.*  
*Epine* (le fleur de l') commis pour conduire le corps de M. Descartes de Suède en France, 437, 438  
*Episcopius* (Simon) Profess. Arminien, ou Remonstr. 213  
*Epitaphe* de M. Descartes à Stockholm. *entre les pages* 430, & 431  
*Epitaphe* de M. Descartes à sainte Gèneviève de Paris, 443, 444  
*Ernest-Auguste* de Brunswick-Lunebourg, Administrateur d'Osnabruck puis Duc de Hanovre épouse Sophie Princesse Palatine, 236  
*Erudition.* Traité de l'Erudition par M. Descartes, 337, 338  
Voyez aussi la table de la *sec. part.*  
Différence entre l'Erudition & la Science, 469, 470  
*Escrimer*, faire des armes. L'art d'escrire en-seigné par M. Descartes, 407  
*Esdin*, ou *Hesdin*, ami de M. Descartes, 14  
*Espinay* (le fleur de) Gentil homme François assassiné à la Haye en Hollande, 233, 234  
*Etrangers* ne doivent pas être admis aux Assemblées considérables avec les naturels du Pais aux mêmes rangs, droits de suffrages ou privilèges; de peur du desordre & de la jalousie, 412, 413  
*Etrés* (Cesar de) Cardinal. Son éloge, 341, 342  
Il fait la réconciliation de M. Descartes, avec M. Gassendi, 342  
M. Descartes luy fait présent de son Traité des Passions de l'Ame, 393  
*Etudes* des Langues, des Arts, & de la Philosophie des Collèges, 484, 483, &c.  
Voyez la table de la *prem. part.*  
*Etudes* des sciences qui dépendent de l'entendement; de l'imagination; & des sens.  
*Etudes* de Méditation, ou d'imagination.  
*Etudes* de Contemplation, ou d'entendement.  
Sentiment de M. Descartes sur le tème qu'on devoit y employer, 486, 487, 488  
*Eucharistie* expliquée selon les Principes de M. Descartes. Voyez le tit. *Transsubstantiation.*  
*Euclide* Géomètre. Jugement de M. Descartes sur les élémens d'Euclide, 482  
*Euphrasia*, titre d'un livre du Secrétaire de M. Servien, Ambass. de Hollande Plenipotentiaire à Munster, 319, 320  
*Eustache* de saint Paul, dit communément, le Feuillant. Sentiment.



Sentiment de M. Descartes sur sa Philosophie, 86, 87, 88, 122  
 Sa mort, & son éloge, 97  
*Excès & Extrémité* à fuir dans son regime de vivre comme dans les sentimens, 449, 450

Voyez plus amplement la table de la *prem. part.*

*Expériences.* Règle de M. Descartes pour examiner ou vérifier les expériences, 287, 288

*Extrémité*, conduite outrée, sentimens ou trez.

Voyez le titre, *Excès*.

*Eyndegeest.* Voyez le titr. *Endegeest*.

## F

**F** *Aber*, ou de *Fabert* (Abraham) Maréchal de France, ami de M. Descartes, 176

*Fabri* (Honoré ou Honorat) Jésuite. Sa Philosophie peu conforme à celle de M. Descartes, 293, 300

Ce Père n'a pas toujours été dans l'approbation des principaux de sa Compagnie. *là-même.*

Il employe ses soins pour faire mettre les œuvres de M. Descartes à l'*Index*, 529

Il prétendoit avoir découvert la circulation du sang avant Harvée, 545, 546

*Farvaquis* (le père de) Religieux Docteur Louvain devient Cartésien, 522

*Fédé* (René) de Château-dun Médecin Cartésien procure une nouvelle édition des Méditations de M. Descartes en François, 324  
 Il assiste aux funérailles de M. Descartes à sainte Geneviève. Ce qu'il fit dire aux Péripatéticiens à la fin du repas, 442

*Félicité* de cette vie, en quoy elle consiste selon M. Descartes, 289, 290, 351

Selon la Reine de Suède, 305

*Femmes.* Pourquoi les femmes se sont obéies plus que les hommes : & d'où leur vient cet ascendant, qui semble faire plier insensiblement les hommes sous leurs volontés ? 306

Comment M. Descartes se plaisoit à la conversation des femmes ? 500

En quoy il les jugeoit plus propres pour apprendre la vraie Philosophie que beaucoup d'hommes ? *là-même.*

Son sentiment sur la beauté & les autres traits des femmes ; & sur ceux qui en deviennent la dupe, 501

Rareté d'une belle femme égale à celle d'un bon livre & d'un parfait Prédicateur, *là-même.*

*Ferrand*, Abbé ; cousin de M. Descartes, 349

*Ferrari* (Louis) Philosophe Italien. Si M. Descartes a pu prendre quelque chose de luy, 540

*Ferr. er.* Ouvrier d'instrumens de Mathématiques. Voyez amplement la table de la *prem. part.*

M. Descartes reprend ses premiers soins pour luy, 46

*Fervagues* ou plutôt Farvaques Docteur de Louvain. Voyez le titre *Farvaques*.

*Fieubet* (Gaspard de) Conseiller d'Etat, Chancelier de la feuë Reine Marie Thérèse, Auteur de l'Epitaphe François de M. Descartes à Sainte Geneviève, 443

*Fioravanti.* Voyez le titr. *Floravantius*.

*Flemming* Amiral de Suède commandé pour conduire M. Descartes de Hollande à Stockholm, 369, 370, 371

Il va voir M. Descartes sans se faire connoître que sous le nom général d'officier, *là même.*

*Fleury* (Claude) Abbé du Loc-Dieu, sous-Précepteur de Monseign. le Duc de Bourgogne & de Monseign. le Duc d'Anjou, assiste aux funérailles de M. Descartes à Sainte Geneviève, 442

*Floravantius* (Leonard) Medecin Italien. Imagination ridicule de ceux qui ont crû que M. Descartes avoit emprunté quelque chose de cet Auteur, 537

*Fonseca* Jésuite, éloge de sa Métaphysique, 116

*Fontaines* (René Brochard sieur des) oncle & parrain de M. Descart. V. le tit. *Brochard*.

*Forg.* (Louis de la) Medecin de Saumur Cartésien. Son éloge & ses ouvrages, 398, 399

*Formes substantielles.* Comment M. Descartes les admettoit ? Leçon de prudence qu'il fait à Regius sur ce point, 149, 150, 397

Positions de Voetius contre la Philosophie qui rejette les Formes substantielles, 146

Thèses du jeune Voetius sur le même sujet, 156

Inconveniens des Formes substantielles des Péripatéticiens, 362, 363

Comment M. Descartes les bannit sans se soucier de les réfuter dans les autres, 397

*Fortune.* Bizarrerie & inconstance de la Fortune. Fragilité & incertitude de ses faveurs.

Indifférence & mépris de M. Descartes pour elle, 98, 219, 244, item 351, & plus amplement page 459, 460, 461, 462

D d d d \*

Voyez

Voyez aussi la page 356 de la *prem. part.*  
**Foucher** ( Simon ) Chanoine de Dijon , est re-  
 tenu pour faire l'oraison funébre de M. Descartes , 439  
 Son opinion sur ce que M. Descartes peut  
 avoir appris de Platon & des Académiciens , 532  
**Fournier** ( George ) Jesuite , ami de M. Descartes , 159, 240  
 Il luy fait present de ses livres , *là-même.*  
**Foy** de l'Eglise indépendante de la raison humaine , 509, 510  
**France.** Amour & tendresse de M. Descartes pour la France. Combien il est sensible à la gloire & à ses maux , 351. V. la *prem. part.*  
 Ses incertitudes & ses peines entre son inclination & son éloignement pour s'établir en France , 219, 368, 325, 339  
**François** ( Jean ) Jesuite , ami de M. Descartes 159, 240  
 Il luy fait present de ses livres , 240  
**Frederic-Guillaume** Electeur de Brandebourg épouse la fille du Prince d'Orange Frederic Henry , 234  
**Frederic-Henry** Prince d'Orange. Voyez le tit. *Orange.*  
**Freinshemius** ( Jean ) Humaniste Allemand.  
 Sa vie , ses écrits , son éloge , 358, 359  
 De Professeur à Upsal , il devient Historiographe & Bibliothecaire de la Reine Christine , qui luy donne ordre d'étudier les Principes de M. Descartes pour luy en faciliter l'intelligence , 357, 358, 409  
 Sa harangue sur le souverain Bien & le jugement qu'en fit la Reine , 359  
 Il devient ami de M. Descartes , & il luy leve tous ses scrupules & ses difficultez touchant son voyage de Suède , 385, 386  
 Honnêteté & services qu'il rendit à M. Descartes à son arrivée en Suède , 388, 389  
 Difficultez qu'il a de comprendre ou de faire comprendre à la Reine Christine les Principes de M. Descartes levées par la présence de ce Philosophe , 409  
 Il passe de Suède au Palatinat du Rhin près de l'Electeur qui le fait son Conseiller & Professeur honoraire de l'Université de Heydelberg , 359  
**Fronmond** ou **Frodmont** ( Libert ) Docteur de Louvain. Voyez la table de la *premiere partie*  
 Il défend l'Eglise contre le Ministre Vocsius , 29

## G

**Gageure** de Mathématique entre Waeffenaer & Stampioen. Voyez cy-dessus tit. *Défi*, 52, 53, 54  
**Galanteries** de M. Descartes en sa jeunesse , 500, 501  
**Galilee** Mathématicien de Florence. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Sa mort , 175, 176  
 Jugement qu'en faisoit M. Descartes , *là-même.*  
 Lunette de Galilée entre les mains de M. Gassendi , 203  
 Galilée est le premier Auteur de l'expérience du Vuide & du Vif-argent , 228  
 Comme M. Descartes a été soupçonné d'avoir pris quelques sentimens à Galilée , 542, 543  
**Ganduis** ( M. de ) Mathématicien ami de M. Descartes , 176  
**Gardw** ( Magnus-Gabriel de la ) grand Chancelier de Suède , oncle du Roy Charles X I. 436  
**Gassend** ( Pierre ) Prevôt de Digne. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Jugement de M. Descartes sur sa dissertation des Parhèles , 134  
 M. Gassendi vient à Paris & s'y établit , 131, 132  
 Il réfute les Méditations Métaphysiques de M. Descartes , 134, 135, 136, 137, 211  
 Ses instances ou replique à la réponse de M. Descartes , 205, 206, 207, 208, 210, 211, 280  
 Réponse de M. Descartes à ces instances , 279, 280  
 Quelle étoit son amitié pour M. Descartes , & celle de M. Descartes pour luy , 131, 132, 136, 214  
 Sa jalousie , 134, 490  
 Sa douceur inimitable , 207  
 Sa modération dissimulée , 135, 208, 264  
 Ses foiblesses , 133  
 Son aigreur , 203, 264, 279  
 Plaintes de M. Descartes contre la conduite de M. Gassendi , 205  
 Humeur d'Humaniste ou de Grammairien dans M. Gassendi , 460  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
 Caramuel se vante d'être plus doux & plus honnête que M. Gassendi à l'égard de M. Descartes , 209 210  
 En quel sens M. Gassendi vouloit devenir chef de

- de secte ? 210  
 Il est sollicité d'écrire contre les Principes de M. Descartes par Rivet, Bornius, & Sorbière. Il refuse de le faire & se contente de dire quelques injures à M. Descartes, 263, 264  
 Différence de la conduite de M. Gassendi d'avec celle du P. Bourdin Jésuite à l'égard de M. Descartes, 264  
 M. Clerfelier cherche les moyens de racommoder M. Descartes avec M. Gassendi, 280  
 Réconciliation de M. Gassendi faite avec M. Descartes par M. l'Abbé d'Estrées aujourd'hui Cardinal, 342, 343  
**Géometrie.** Voyez la table de la *prem. part.*  
 Jugement que M. Descartes faisoit de cette science, 481, 482  
**Gibieuf** (Guillaume) de l'Oratoire, ami de M. Descartes. Voyez la table de la *prem. part.*  
 M. Descartes luy envoie le manuscrit de ses Méditations pour les examiner, 105  
 Ses bons offices envers M. Descartes, 113  
 Il se rendit son défenseur, 158  
 Mort du P. Gibieuf & son éloge, 159  
 Conformité des sentimens de M. Descartes avec ceux du P. Gibieuf sur la liberté de l'homme, 516  
**Gilbert** (Guillaume). S'il est vrai que M. Descartes ait pris de luy ce qu'il a dit de l'Ayman ? 543  
**Gillot** Mathématicien, domestique de M. Descartes. Son éloge, 456, 457  
 Voyez plus amplement la table de la *prem. part.*  
**Glande** pinéale ou conaire, siège de l'Ame dans le cerveau, 64, 65, 398  
 L'on ne doit pas prendre cette opinion tellement à la lettre que lors que cette Glande est desséchée ou anéantie il s'ensuive que l'Ame ne puisse pas agir indépendamment d'elle dans le lieu même sa situation, *là-même*  
**Goliüs** (Jacques) Profess. à Leyde, ami de M. Descartes. Voyez la table de la *premiere part.*  
 Il étoit habile dans les langues orientales, mais assez médiocre Mathématicien, 48  
 Il fut Recteur de l'Université de Leyde en 1642, & rendit service à M. Descartes contre Voetius, 157  
**Gorlaüs** (David). Son sentiment sur l'Ame de l'homme, 145, 146  
**Grace** de J. C. Prédestination des Elus; libre-Arbitre de l'homme. Voyez le titre de *Liberté*.  
 Retenué de M. Descartes sur ces matières, sur tout celles de la Grace surnaturelle, de la Prédestination, & de la Réprobation, 245, 246, 512, 513, 514, 515, 516, 517  
 Modestie & précaution pour en parler conformément aux maximes de la Théologie, *là-même*.  
**Grammaire.** M. Descartes n'en négligeoit pas les regles dans ses compositions, 472, 473.  
 Voyez aussi le titre *Orthographe*.  
 Il possédoit la Grammaire éminemment, mais moins en Grammairien qu'en Philosophe, 485  
 Idée d'une langue universelle, ou d'une Grammaire générale & raisonnée, dont M. Descartes donne un essai, 485  
**Grand-Amy** (Jacques) Jésuite ami de M. Descartes, 159  
 Son invention pour faire une aiguille aimantée qui ne décline point, 201, 202  
 M. Descartes luy fait présent de ses livres, 240  
**Grand-Maison**, nom d'une terre appartenant à M. Descartes le Philosophe, 260  
 V. aussi la table de la *prem. part.*  
**Grat**, nom d'un chien de M. Descartes, 456  
*en marge.*  
**Græw** ou **Grævius** (Jean George) Profess. à Utrecht. Voyez la table de la *prem. part.*  
 C'est à M. Grævius que je suis redevable de la médaille de M. Descartes qui se trouve à la page 431  
**Groningue** ville de Frise.  
 Jugement de l'Université de Groningue rendu en faveur de la Philosophie & de la personne de M. Descartes contre Schoockius & Voetius 197, 250, 251, 252, & *suiv.* 255, 256, 257, 258, 259  
**Guédreville** (M. du Bois de) Maître des Requêtes assiste aux funérailles de M. Descartes à Sainte Geneviève, 442  
**Guillaume** Lantgrave de Hesse-Cassel épouse la sœur de Frederic Guill. Electeur de Brandebourg élève de la Princesse Palatine Elizabeth, 234  
 Eloge de la Lantgrave sa femme, 235  
**Guillaume II** du nom Prince d'Orange. Voyez le titre *Orange*.  
**Gutschowen** ou **Gutschovius** (Gerhard) Professeur des Mathématiques à Louvain, ancien domestique de M. Descartes. Secours dont il assista M. Clerfelier pour le traité de M. Desc. de la Formation du Fœtus, 399, 456

## H

- H** *Aestrecht* ( Godefroy de ) Gentil-homme du pays de Liege retiré en Holl. ami de M. Descartes, 35, 216  
Il est incommodé de la Pierre, 249
- Hanovre.** Duc de Hanover. Voyez le titre *Ernest Auguste.* Item le tit. *Iean Frederic.*  
Duchesse de Hanover. Voyez le tit. *Sophie*  
Princesse Palatine. Item le tit. *Benedicte* Princesse Palatine.
- Hardy** ( Claude ) Conseiller au Châtelet.  
Voyez la table de la *prem. part.*  
Il fait desfiner les jardins des Tuilleries & de Luxembourg à Paris pour M. Descartes, 200, 201  
Sa mort, 365
- Hardy** ( Sebastien ) Maître des Comptes.  
Voyez la table de la *prem. part.*  
Sa mort, 365
- Harriot** ( Thomas ). S'il est vray que M. Descartes ait pû profiter des Ecrits de Harriot? 540, 541, 542
- Hartsoecker** où selon nous Hartsoucre (M.N. )  
Hollandois demeurant à Paris, 553
- Harvée** ( Guillaume ) Médecin Anglois, estimé de M. Descartes, 36  
Comment M. Descartes a pû profiter de son opinion de la circulation du sang, 543, 544, 545, 546
- Hastrecht** Voyez le tit. *Haeftrecht.*
- Haye** ( Adrien Chanut sieur de la ) gendre de M. Clerfelier, 241
- Hedwige-Sophie** de Brandebourg, Lantgrave de Hesse, instruite pour la Princesse Elizabeth sa parente, 234, item 557  
Eloge de cette Princesse, 234, & 235
- Heereboord** ( Adrien ) Profess. Cartésien à Leyde ami de M. Gassendi, 207  
Il introduit la Philosophie Cartésienne dans l'Université de Leyde avec M. Heydanus, 267  
Sa prudence & son industrie pour se ménager, *là même.*  
Il est persecuté par les Théologiens & les Ministres de Leyde pour la Philosophie Cartésienne, 320, 321, 322  
De quelle manière il obéit au Décret qui défend de parler de M. Descartes dans les leçons, & qui ordonne de se renfermer dans les limites de l'ancienne Philosophie d'Aristote, 321  
Eloge de Heereboord fait par M. de Sorbière, 322
- Il est défendu & protégé contre Révius par tous les sçavans & les honnestes gens de Leyde, *là même.*
- Heide** ou *Heidannus.* Voyez le tit. *Heyde* ou *Heydanus.*
- Heinsius** ( Daniel ) Profess. à Leyde.  
Voyez la table de la *prem. part.*  
Ennemi de Saumaïse, & point ami particulier de Descartes, 69, 70
- Heinsius** Curateur de l'Université de Groningue, 256
- Herbert** ( Edoüard ) Baron de Cherbury.  
Jugement de son livre *De Veritate*, 14, 15  
Voyez aussi la table de la *prem. part.*
- Hervorden** ville & Abbaye en Allemagne, 235
- Hesse-Cassel.** Le Lantgrave de Hesse-Cassel.  
Voyez le tit. *Guillaume.*  
Voyez aussi le titre *Hedwige-Sophie.*
- Heurnius** ( Othon ) Professeur en Médecine à Leyde. Voyez la table de la *prem. part.*  
Il favorise les ennemis de M. Descartes dans son Université, 318  
Il devient Recteur de l'Université après Spanheim & emploie son autorité contre les Professeurs Cartésiens ses collègues, 321, 322
- Heyde** ou *Heydanus* ( Abraham ) Ministre se&tateur de Descartes interdit la prédication à Vorius pour ses insolences, 30, 48  
Eloge de Heydanus, 48, 49, 50, 322  
Il préche à la Cartésienne avec beaucoup de succès, 50, 322  
Il travaille à introduire la Philosophie Cartésienne dans l'Université de Leyde, 267, 322  
Il est persecuté par Révius, Triglandius & autres Théologiens Protestans ses collègues, pour la Philosophie Cartésienne, 320  
Il devient suspect aux Protestans à cause de ses manières Cartésiennes; & pour se délivrer de la cabale de ses Ennemis, il se démet du Ministère, 322, 233
- Hire** ( Philippes de la ) Professeur Royal des Mathématiques à Paris, a effacé tous ceux qui avoient écrit des Coniques avant luy, 326  
Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
Tables lunaires inventées par M. de la Hire, 546
- Hobbs** ( Thomas ) Philosophe Anglois Son histoire & son éloge, 119, 120  
Ses objections sur les Méditations de M. Descartes, *là-même.*  
Jugement que fait M. Descartes du génie de

- cet Anglois. 121, 124  
 Ses objections sur la Dioptrique de M. Descartes. 122, 123  
 Différence de son *Esprit interne* d'avec la *Matiere subtile* de M. Descartes, 122, 123, 344  
 Son livre *de Cive*, & le dessein de l'Auteur dans cet ouvrage, 173, 174  
 Jugement qu'en fait M. Descartes, 174  
 Soins de M. Sorbière pour faire valoir cet ouvrage de M. Hobbes, *la-même.*  
 M. Descartes témoigne n'être point curieux de voir les autres Ecrits de cet Anglois, 202  
 M. Hobbes vouloit faire croire que M. Descartes avoit formé sa matière subtile sur son esprit interne, 344  
*Holianaë*- Théologiens de Hollande opposez à la Philosophie de M. Descartes, pour l'intérêt de leur Religion.  
 Voyez les titres, *Utrecht, Leyde, Voetius, Revius, Triglandinus.*  
 Hollande appelée le Refuge des Catholiques du temps de M. Descartes, 325  
 Justiciers de Hollande lents pour l'expédition des affaires. Voyez le titre *Justiciers.*  
 Classes & études de Hollande. Voyez la table de la *prem. part.*  
 M. Descartes se dégoûte du séjour de Hollande, 325, 368  
*Hollenck* ou de *Holleng*, ami de M. Descartes, 176  
*Homme*. Sujets que l'Homme a de croire qu'il est le plus parfait des ouvrages du Créateur, 313  
 Traité de l'Homme par M. Descartes. Voyez la Liste de ses Ouvrages.  
 Composition de l'Homme selon luy, 397, 398  
 En quoy consiste l'essence de l'Homme, 500, 501  
*Hooghelande* ou *Hoochlandt* ( Corneille de ) Gentilhomme Cathol. Holland. ami de M. Descartes.  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
 Il est le correspondant de M. Descartes à Leyde, 249, 251, 294, 350, 351, 369, 386, 393  
 Eloge de M. de Hooghelande, 295  
 Il est le Médecin des Pauvres, & de ses amis, 249, 295  
 Sa charité universelle pour tout le genre Humain, 295  
 Il dédie un livre de *Metaphysique Cartésienne* à M. Descartes, 295, 296  
 On prend M. de Hooghland pour M. Descartes à Rome, *là même.*  
 Il soutient & fortifie M. de Racy contre les ennemis du Cartésianisme, 350  
 M. Descartes met en dépôt chez luy ce qu'il n'emporte point en Suède, 386, 428.  
 & M. de Hooghelande en fait faire l'inventaire après la mort, 429  
*Hoolik*, ou *Vander-Hoolik*, Magistrat d'Utrecht ami de Descartes, 35, 64  
 Il protège Régius par la considération de M. Descartes, 147  
 Sa prudence, ses avis à Régius, 149, 150, 151, 153  
 Il est député de sa Province pour les Etats Généraux, 153  
*Hornius* ou *Van-Hoorn* ( Jean ) Disciple de Régius, 151  
*Hornius* ( George ) se vantoit d'avoir découvert le conduit du Chile indépendamment de Pecquet, 346  
*Horoscope*. Vanité de l'horoscope, 26, 454  
 Effets pernicioeux de l'Astrologie jud. sur l'imagination de ceux qui y croient, *là même.*  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
*Hortensius* ( Martin ) Mathém. Holland.  
 Sa mort, 25, 26, 454  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
*Hudde* ( Jean ) Mathém. Holland. Bourguemaître d'Amsterdam, défend M. Descartes contre Wallis & ses autres ennemis, 342  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
*Huelnerus* Hollandois, fait des objections sur les Méditations de M. Descartes, 138  
*Hugenius*. Voyez le tit. *Huyghens.*  
*Humanitez*, Belles Lettres, Philologie, &c.  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
 Comment M. Descartes a négligé ou cultivé ces connoissances, 484, 485  
*Huyghens* ( Chrétien ) Mathém. Hollandois de l'Acad. Royale des Sciences.  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
 Il étoit ami & sectateur de M. Descartes, 157, 380  
 Son éloge, 298, 299  
 Il censure le livre du P. Grég. de S. Vincent, touchant la Quadrature du cercle, 275  
 Il est fait Curateur de la nouvelle Université ou Ecole illustre de Breda, 297  
 Comment il est devenu habile par la Méthode de M. Descartes, 299  
 Prédiction de M. Descartes accomplie en luy, *là même.*  
 Son attache pour la Philosophie de M. Descartes

cartes, 299, 380  
 Sa prédiction touchant le succès des expériences du vif-argent, dont il prétendoit que ni M. Pascal ni les autres défenseurs du vuide ne viendroient à bout que par les Principes & les Phénomènes de M. Descartes, 380  
*Hypocrites.* Les Superstitieux & les Hypocrites, parviennent plus facilement à une haute réputation de piété que ceux qui ont l'esprit droit & le cœur sincère, 335

## I

*I* dées ou notions primitives, 487  
*I*dy (Kenelme de) seigneur Anglois Catholique, ami de M. Descartes, 244, 245, 246  
 Leur commerce mutuel, 244, 245, 246  
 Son ouvrage sur l'immortalité de l'Ame, là même.  
 Sa prison & sa délivrance, là même.  
*Immortalité* de l'Ame. Voiez le titre *Ame humaine*.  
*Impie, Impiété.* Calomnies des Protestans qui ont accusé M. Descartes d'impiété. Voiez le titre *Athée, Athéisme*.  
*Inclinations* de M. Descartes. Voiez le titre *Affectations*.  
*Indifférence* de l'Homme pour le bien & le mal. Voiez le titre *Liberté*, & le titre *Grace de Jesus-Christ*.  
*Infini.* Manières modestes dont M. Descartes parle de l'Infini; 118, 119, *item* pag. 506  
*Infini & Indefini.* Différence de ces deux termes expliquée par M. Descartes, 312, 313  
*Inquisition Romaine.* Différence de son autorité & de la juridiction limitée d'avec celle du Pape ou du S. Siège, 529  
*Inventeurs, Inventions.* Voiez la table de la *prem. part.*  
 M. Descartes a toute la gloire des premiers Inventeurs dans la Philosophie, 545  
 Il a plus inventé seul que tous les autres Philosophes ensemble; & comment? là même.  
 Il peut se trouver deux ou plusieurs Inventeurs d'une même chose. Voiez-en des exemples, 545, 546  
 Indifférence de M. Descartes pour la gloire de l'Invention, & pour paroître Inventeur ou premier Auteur d'un sentiment, 546, 547  
 Diverses especes d'Inventions, & quelle gloire elles peuvent mériter, là même

## J

*J*ansenius (Cornel.) Evêque d'Ipres. M. Descartes paroît peu curieux de lire son livre sur la Grace, 517  
 Voiez la table de la *prem. part.*  
*Jardins.* Desseins des Jardins des Thuilleries & de Luxembourg à Paris, envoie à M. Descartes, 200, 201  
*Jean Frédéric*, Duc de Hanover, 236  
*Jésuites.* Voiez la table de la *prem. part.*  
 Estime & reconnaissance de M. Descartes pour eux, 71, 72, 75, 76, 80, 240, 489, 490  
 Il est appelé Jésuite sauvage ou Jésuite de robe-courte par les Ministres d'Utrecht, 93, 318  
 Il est accusé d'être leur disciple, leur fauteur, leur espion, leur ami, & de travailler pour leur service dans la Hollande, 189, 195, 196, 318, 321  
 Il se brouille avec eux, ou plutôt avec le P. Bourdin personnellement. 71, 72, 73, 74, 75  
 Il leur declare honnestement la guerre. 74, 76, 77, 78, 80, 81, 82, 84, 85, 86, *item* p. 164, 165  
 Ils la refusent, & ne veulent point prendre de part à la querelle particulière du P. Bourdin, 81, 85, 165  
 Estime & affection des Jésuites pour M. Descartes, 72, 264, 265  
 Sentimens favorables des Jésuites pour la Philosophie de M. Descartes, 159, 240, 264, *item* 284, 285  
 Les deux principaux de la Compagnie en France, sc. l'Assistant du Général, & le Provincial de France, qui fut aussi Confesseur du Roy se déclarent pour luy, 159, 160, 264  
 Union de sentimens & d'intérêts de tous les Jésuites entre eux, 72, 74, 75  
 Union de sentimens & d'amitié entre M. Descartes & les Jésuites sur la Philosophie, 264, 265, 284  
 Pourquoi les Jésuites appréhendent la nouveauté des opinions dans la Philosophie, 71  
 Les Jésuites ne sont pas tellement attachez aux anciennes opinions sur la Philosophie qu'ils n'en osent proposer aussi de nouvelles, 285  
 Considérations de M. Descartes pour les Jésuites. Il épargne la Scholastique pour l'amour



L'amour d'eux , 225, 226, 483  
 Il leur rend de fréquentes visites , 239, 240  
 Et leur fait présent de ses livres , *la-même.*  
 Nouveau sujet de chagrin contre quelques-uns de leur Compagnie , 240, 284  
 Il eut pour leurs avis la docilité d'un Ecolier pour un Maître , jusqu'à la fin de ses jours , 489, 490

*Fais d'Eau.* Voyez le titre *Eau.*

*Fousson*, ou *Fousson* ( Samson ) Predicat. de la Reine de Bohême , puis Profess. à Breda , Cartésien. Estime qu'il fait de M. Gassendi , dont il abandonne néanmoins les sentimens pour retourner à ceux de M. Descartes , 210  
 Il est fait Professeur dans la nouvelle Université de Breda , 296, 298

*Justiciers* de Hollande longs dans leurs procédures , & lents à terminer les procez , 320.

## K

*Keppler* ( Jean ) Mathématicien d'Allemagne. Voyez la table de la *prem. part.*

En quoy , & comment M. Descartes a pu profiter de ses lumières , 542

*Kircher* ( Athanaïe ) Jésuite , prévenu d'abord contre la Philosophie de M. Descartes. Recherche ensuite son amitié , 284.

## L

*Labeureur* ( M. le ) Bailly de Montmorency , Poète Cartésien , 266

Il assista aux funérailles de M. Descartes à sainte GENEVIEVE l'an 1667 , 442

*Ladislav IV* Roy de Pologne. Voyez la table de la *prem. part.*

Il fait demander la Princesse Elizabeth de Bohême Princesse Palatine qui le refuse , 231

*Lallemant*, ou, *l'Allemand* ( Pierre ) Chan. Reg. Prieur de sainte GENEVIEVE , & Chancelier de l'Université , fait l'Oraison funèbre de M. Descartes , 439, 440, & 441

On l'a crû Auteur de son Epitaphe latine de sainte GENEVIEVE , 443, 444

*Lamoignon* ( Guillaume de ) Premier Président au Parlement de Paris , attiré dans l'étude des Mathématiques par M. Mydorge son cousin ; se garantit des charmes de ces sciences après en avoir acquis une connoissance suffisante , 526

*Launay* ( L'Abbé de ) ami de M. Descartes luy fait des objections , 176

*Lainoy* ( Jean de ) Théologien du Cardinal d'Etrées , 342

*Lecture.* Voyez le titre *Livres.*

Inconvéniens des grandes lectures & de la multitude des livres , 406, 407, 467, 468, 469, 470

Habitudes de M. Descartes pour la lecture des livres. Comment il lisoit peu , & comment on pouvoit dire qu'il avoit beaucoup lû , 467, 468, 470, 471

Utilité qu'on peut retirer de la lecture des livres , 468, 470

*Lens.* Bataille de Lens gagnée par feu M. le Prince , le 20 d'Aoust 1648. 349

*Lentulus*, ou de *Lentz* ( Cyriacus ) Adversaire injurieux à M. Descartes , 445, 446

*Leucippe* ancien Philosophe. Conformité prétendue des sentimens de cet ancien avec ceux de M. Descartes , 535

*Leuw*, ou, *Van-Leuw* Magistrat d'Utrecht , ami de Descartes , 35, 153, 216

*Leyde.* Université de cette ville. Voyez la table de la *prem. part.*

Progrez du Cartésianisme dans cette Université , 265, 267

Troubles excitez contre les Cartésiens par les Théologiens de cette Université , 314, 315, 316, 317, 318, 319

On défend la Philosophie de M. Descartes dans cette Université , & on ordonne celle d'Aristote , selon les anciens statuts , 321

*Liber.é* & *Libre-arbitre.* Voyez la table de la *prem. part.*

Calomnies des Ministres & Théologiens de Leyde contre M. Descartes sur ce point , 315, 512, 513, 514, 515, 516, 517

*Libertins.* Voyez la table de la *prem. part.*

Les Méditations de M. Descartes ruinent les raisonnemens des Libertins & des Athées , 115

Mauvais raisonnemens des Libertins sur la Réprobation & les peines éternelles des damnés , 517

*Libraires.* Gens intéressez trafiquant de la réputation de leurs Auteurs , 102, 113

Voyez aussi la table de la *prem. part.*

Comment les Auteurs doivent prendre les intérêts de leurs Libraires , & les faire jouir de leurs droits , 165, 166

M. Descartes peu content de ses Libraires , 166, 281

Libraires plus intéressez à leur gain qu'à la réputation de leurs Auteurs , 208

Privilege nuisible à l'Auteur , *la-même.*  
*Elzevier*

- Elzevier & le Maire Libraires de Hollande à Amsterdam & à Leyde, se plaignent du peu de débit des livres de M. Descartes selon la coutume de tous les Libraires, 265, *item*, 281
- Libre-Arbitre*. Voyez le titr. *Liberté*.  
*item*. le titr. *Grâce* de J. C.
- Limborch*, ou, *Limbourg* (Philippe van) Profess. Armin. ou Remonstr. 214  
Voyez aussi la table de la *prém. part.*
- Limousin*, valet de M. Descartes, 457  
Voyez aussi la table de la *prém. part.*
- Lirans* (Juste de Linc) Profess. à Utrecht, 4, 5, 153, 154, 155.  
Voyez aussi la table de la *prém. part.*
- Livres*. Voyez la table de la *prém. part.*  
Usage des livres. Voyez le titr. *Lecture*.  
Voyez aussi le titr. *Auteurs* de Livres.
- Du peu de passion qu'avoit M. Descartes pour faire des livres, 100, 281  
Ses chagrins & ses repentirs sur cela. *là-même*, & pag. 182  
Son renoncement aux livres, & à l'étude qui vient de la lecture, 468  
Voyez aussi la table de la *prém. part.*
- M. Descartes avoit peu de livres. Sa Bibliothèque, 273, 467, 468  
Inconvéniens de la multitude des livres, 406, 407  
Usage des livres. Comment les livres peuvent être utiles ou pernicioeux, 468, 469, 470  
Titres de livres trompeurs & ambigus à dessein de leurrer les Marchands & les Lecteurs, 187, 188  
Trois sortes de Livres, dont la lecture produit une mauvaise érudition, 469
- Logarithmes*, ou, Nombres artificiels substituez aux vulgaires proportionnels pour éviter la multiplication & la division dans la règle des proportions.  
Traité des Logarithmes selon l'analyse & la méthode de M. Descartes par Théodore Rembrantsz Cartésien.  
Voyez le titre *Rembrantsz*, cy-après.
- Longomontanus* (Christianus Severini) Mathématicien de Danemarck. Son âge, 274  
Il entre en dispute avec Pellius & les autres Mathématiciens de l'Europe touchant la Quadrature du cercle, *là-même*, & 275
- Louches*. Inclination que M. Descartes avoit pour les Louches: & son origine, 499
- Louis le Juste*, R. de France. Voyez la table de la *prem. part.*  
Sa mort, 240  
*Louis-le-Grand* protège M. Descartes & luy donne des pensions en considération de ses grands mérites & de l'utilité de sa Philosophie, 327  
Il luy fait une seconde pension avec l'agrément d'une charge honorable, pour l'attacher & l'établir en France, 338, 339, 340 & suivantes.
- Louis-Henry* Comte de Nassaw. Voyez le titre de *Nassaw*.
- Louise-Henriette* de Nassaw-Orange, Electrice de Brandebourg, 23, *item* pag. 557
- Louise-Hollandine*, Princesse Palatine, Abbesse de Maubuisson. Sa bien-veillance pour M. Descartes, 236  
Sa conversion, 236, 237
- Louvain*. Université de Louvain devenue presque toute Cartésienne, même dans la Faculté de Théologie, 522
- Lucas* (Marguerite) Duchesse de Newcastle en Angleterre compose la vie de son mary, & la luy dédie, 364
- Lucrèce* Poète & Philosophe. Conformité prétendue de ses sentimens avec ceux de M. Descartes, 535
- Luynes* (Louis Charles d'Albert Duc de) traduit les Méditations de M. Descartes en notre langue, 171  
Mort de ce Seigneur, *là même ex marge*.  
M. Descartes luy rend visite, 241  
Il luy fait présent de son Traité des Passions de l'Ame, 393
- Lunettes*, & verres de Lunettes. Voyez la table de la *prem. part.*
- Lunettes* de longue vûe, ou d'approche, par qui inventées? 176
- Lupus*, ou *Wolfs* (Chrétien) Ermite Augustin Docteur de Louvain, fait censurer la doctrine de M. Descartes. Il condamne ensuite cette censure & sa propre conduite. Il devient Cartésien & défenseur de sa doctrine, 522

## M

*Magnan* Minime. Voyez *Maignan*.  
*Magnen* (Jean Chrysostome) Profess. à Pavie Auteur du *Democrite resuscité*, 379  
*Magni*, ou de *Magnis* (Valérien) Capucin Milanois, demeurant en Allemagne & en Pologne, écrit contre Aristote, 329  
Il fait des expériences du vuide, *là-même*.  
Il devient

- Il devient Plagiaire de Torricelli, 329  
 Il est convaincu de son vol par M. de Roberval, 329, 330  
**Maignan** ( Emmanuel ) Minime de Toulouse Professeur en Théologie à Rome, fait des objections sur les Principes de M. Descartes, 379, 380  
 Son ouvrage touchant les horloges & les cadrans, *la-même.*  
**Majr** ( Jean Daniel ) Médecin & Professeur à Kiel en Holſace traduit & publie en latin la Méchanique de M. Descartes, 400,  
**Marca** ( Pierre de ) Archevêque de Paris, accusé injustement de Calvinisme, 524  
**Marchais**, nom d'une terre appartenant à M. Descartes le Philosophe, 460  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
**Marêts**, ou *Marais*, lat. *Mareſius* ( Samuël des ) Voyez le tit. *Desmarêts.*  
**Marion** ( René ) Notaire de Beaufort en Anjou, 220  
**Marivaux** ( Henry de ) est du festin de la reconciliation de M. Descartes avec M. Gassendi chez M. l'Abbé d'Estrées, 324  
 Cét Abbé considéroit particulièrement M. Descartes. Il étoit de l'ancienne maison de l'Isle. Il étoit fils de François de l'Isle-Marivault, Gouverneur d'Amiens, & d'Anne de Balzac Dame de Montagu; frère du Marquis de Marivault, qui mourut subitement à Paris en 1666; oncle de la Marquise de Cauviſſon; neveu de Jean de l'Isle-Marivault Capitaine des Gardes du corps du Roy Henry III, qui fut tué l'an 1589 par le sieur de Marolles, père de l'Abbé qui suit dans le fameux duel, qui fut le dernier de ceux qui se firent en champ clos. Cét Abbé fut noyé dans la Seine le 18 de May 1652.  
**Marolles** ( Michel de ) Abbé de Villeloin, ami de M. Descartes, & de M. Gassendi, 342  
 M. de Marolles a été injustement soupçonné de Calvinisme, 524  
**Martigny** ( le sieur de ) ami de M. Descartes, & son correspondant, 56  
**Mathaus**, ou *Mathieu* ( Antoine ) Professeur en droit à Utrecht. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Il agit contre M. Descartes avec ses confrères, 153, 154, 155  
**Mathématiques.** V. la table de la *prem. part.*  
 Jugement de M. Descartes sur l'usage de ces connoissances, 481, 482  
 Jugement qu'il faisoit des principaux Mathématiciens de l'antiquité, *là même.*  
 D'où vient le rebut & l'éloignement de beaucoup de bons esprits pour l'étude des Mathématiques? *là-même.*  
**Maubuiſſon.** Madame l'Abbeſſe de Maubuiſſon. Voyez le titre *Louise-Hollandine.*  
**Maurice**, Prince Palatin, 231  
 Il ſeit le Roy d'Angleterre Charles I I. ſon cousin germain contre les Parlementaires, & perit sur la mer, 235  
**Maurier** ( M. du ) ami de M. Descartes fait travailler aux Lunettes de longue vûe, 46  
**Médaille frappée** en Hollande à la mémoire de M. Descartes, 431  
**Médecine**, Eſtime de M. Descartes pour cette science. Son jugement sur la manière dont on la traitoit de son têmes, 482  
 Les Médecins de Facultez peu favorables à M. Descartes, se liguent avec les Philosophes de Colléges contre luy, 417, 482  
 Voyez plus amplement la table de la *prem. part.*  
**Meilleraye** ( Charles de la Porte de la ) Maréchal Duc & Pair de France, Grand Maître de l'Artillerie, ſur-Intendant des Finances, honore M. Descartes de son amitié, & prend ſoin de ſa Pension, 327, 461  
 M. Descartes luy fait present de ſon traité des Paſſions, 393  
**Méland** Jeſuite, ami & ſectateur de M. Descartes.  
 Il fait un abrégé des Méditations Métaph. de M. Descartes, & les met dans la méthode ſcholastique, 161  
 Reconnoiſſance de M. Descartes pour ce travail, 162  
 Il luy fait présent du livre de ſes Principes, 240  
 Ce Père dit adieu à M. Descartes, & va en Amérique convertir les Infidelles, 265  
 Il engage M. Descartes à donner une nouvelle explication de l'Eucharistie, ſelon ſes Principes, 519, 520, 521  
**Mélian** ( M. N... ) fait amitié avec M. Descartes, 217  
**Mémoire.** Sentiment de M. Descartes ſur cette faculté, 65, 66  
 Trois ſortes de Mémoires. *là-même.*  
**Ménaudière.** Voyez le titre de *Michaudière.*  
 Madame de la Ménaudière de la ville de Tours n'avoit jamais vû M. Descartes qu'en peinture, 500, 501  
**Merſenne** ( Marin ) Minime, ami & ſectateur de M. Descartes. Voyez la table de la *prem. part.*

Sa passion pour faire recevoir la Philosophie Cartésienne par toute le terre , 301, 106 , &c.  
 Il traduit & fait imprimer un Traité de la Vérité composé par Edoiard Herbert Baron de Cherbury , 14, 15  
 M. Descartes n'estimoit pas beaucoup cet ouvrage , *là-même.*  
 Il fait divers voyages dans les Provinces du Royaume durant l'Été & l'Automne de l'an 1639. 38  
 Il fait un voyage en Italie durant l'Hyver de 1639 & 1640 , 55, 56  
 Il défend M. Descartes contre le P. Bourdin Jésuite , 73, 74  
 Il se broüille avec ce Père pour l'amour de M. Descartes , 82, 83  
 Il est sollicité fortement par Voetius pour écrire contre M. Descartes , 93  
 Eloges outrez qu'il reçoit de ce Ministre dans cette esperance , 92  
 Il prend soin de l'édition des Meditations Metaphysiques de M. Descartes. Il luy cherche des censeurs , & luy fait faire des objections pour éclaircir la vérité de plus en plus , 106 , *é suiv.* jusqu'à la 138  
 Il défend M. Descartes contre Voetius , 143, 144  
 Merfenne fait un voyage en Italie dans l'Automne de l'an 1641 , 158  
 Calomnie ridicule de Voetius touchant le P. Merfenne , 189  
 Crédit du P. Merfenne sur l'esprit de M. Descartes , 200  
 Il est souvent visité par M. Descartes durant ses voyages en France , 217  
 Son livre *Cogitata Physico-Mathematica* , & son voyage de l'an 1644 en Italie , 246, 247  
 Son retour au commencement de Juillet de l'an 1645 , 274, 228  
 Il censure le livre du P. Greg. de S. Vincent touchant la Quadrature du cercle. Et ce Père écrit contre luy , 275, 276  
 Il retourne en Italie l'hyver suivant & ne revient qu'au commencement de Septembre de l'an 1646 , 286  
 Maladie du P. Merfenne en 1647. Le Chirurgien luy coupe l'artère en le saignant , 325  
 Il avoit rapporté d'Italie en France l'expérience du Vuide ou du vis-argent l'an 1645 , 228  
 Le P. Valerien Capucin luy dédie son Trai-

té de l'Athéisme d'Aristoté ; 329  
 Il est du festin de la réconciliation de M. Descartes avec M. de Roberval chez M. l'Abbé d'Éstrées , 342  
 Maladie du P. Merfenne , 348, 350, 351, 352, 354  
 Mort de ce Père , 352, 353  
 Son éloge , *là-même.*  
 Caractere de son esprit , 353, 354, 355, 381, 382  
 Ses services envers le Public , & en particulier à l'égard de M. Descartes , 353, 354, 355, 356, 377, 382  
*Méland.* Voyez le tit. *Méland.*  
*Mesnil-Saint-Denis* terre à M. de Montmor ; dont il offre l'usage à M. Descartes en vain , 462 , *en marge.*  
*Métaphysique.* Méditations Métaphysiques de M. Descartes. Voyez la liste de ses ouvrages.  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
 Différence entre les choses Métaphysiques & les vérités Métaphysiques , 115, 116  
*Méthode.* ou Regle universelle de M. Descartes pour vérifier toutes sortes de propositions , 106, 114, 138  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
*Metius* ( Jacques ) d'Alcmaer frere du Mathématicien Adrien Metius , inventeur des lunettes de longue vûë , 176  
*Michaudiere* ( Madame de la ) Maîtresse prétendue de M. Descartes en sa jeunesse , 500, 501  
*Missions* Évangeliques. Sentiment de M. Descartes sur le choix des esprits pour les Missions étrangères , 265  
*Mode.* La mode dans les habits & dans le commerce de la société civile. Comment M. Descartes la suivoit ou la negligeoit , 447  
*Monde.* Si le monde est fini , infini , ou indéfini. Réponse de M. Descartes à la Reine de Suède 311, 312, 313  
*Montmor* ( Henry Louis Habert Seigneur de ) Maître des Requêtes. Son Poëme de la Nature ou des choses naturelles selon les Principes de M. Descartes , 266, 267  
 Assemblées des Sçavans chez luy pour la Philosophie nouvelle & pour les Mathématiques , 346, 347  
 Sa generosité extraordinaire à l'égard de M. Descartes vaincuë par le desintéressement de ce Philosophe , 462  
 M. Descartes luy fait present de son Traité des Passions de l'Âme , 393  
 Il assiste aux funerailles de M. Descartes à Sainte

*Sainte Geneviève*, 442  
**Montre** ( Joseph de la ) Mathém. & Philo-  
 sophe Cartésien, 553  
*Item* pag. 1, & 3, de la *Préface*.  
**Montrose**. Comparaison ridicule de Montrose  
 avec Descartes faite par Sorbière, 556  
**Moore**. Voyez le titre *Mo-us* ( Henry ).  
**Moore** ( John ou Jean ) Chevalier Anglois,  
 Mathématicien, a prévenu M. de la Hire,  
 &c. 546  
**Morale**. Conduite Morale de M. Descartes.  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
*Item* par . l'ec. p. 277, & ailleurs.  
 Philosophie morale de M. Descartes ébau-  
 chée dans le Traité des Passions, 280, 281  
 Il n'a point osé traiter de la Morale par la  
 crainte de s'attirer la colère des gens de col-  
 lèges, 282  
 Quels sont les principaux points de Morale  
 qu'il auroit traités s'il s'en fût mêlé, 283  
**Morin** ( Jean Baptiste ) Professeur Royal à Pa-  
 ris.  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
 Jugement que M. Descartes fait de l'esprit  
 de cet homme & de son livre *De Deo*, 118,  
 119  
**Mort** violente, plus douce que celle qui vient  
 des maladies, 366  
**Morus** ( Henry ) Philosophe Anglois, grand  
 sectateur & presque idolâtre de la Philoso-  
 phie de M. Descartes d'abord, 359, 360,  
 361, 362, 363  
 Il propose diverses difficultez à M. Descartes  
 qui y répond avec plaisir & exactitude,  
 360  
 Il devient son adversaire long-têms après sa  
 mort & attaque sa Metaphysique, 360,  
 363  
**Morus** ( Jean ). Voyez *Moore*.  
**Mouvement perpétuel** trouvé à Amsterdam, &  
 raillé par M. Descartes, 200  
**Mouvement** de la terre enseigné par Copernic,  
 supposé par M. Descartes avec un tour nou-  
 veau, 223  
**Moyse** Législateur des Hebreux. Conformité  
 de la Philosophie de M. Descartes avec celle  
 de Moyse, c'est-à-dire l'histoire de la créa-  
 tion dans la Genèse, 511  
*Item* pag. 544  
**Multitude** souvent contraire au bon parti & à  
 la vérité, 104  
 Voyez encore la table de la *prem. part.*  
**Mydorge** ( C aude ) Tresorier de France.  
 Voyez la table de la *pre. n. part.*

Son éloge, 325, 326  
 Son Traité des Sections coniques, 43, 326  
 Milord Candische le sollicite en vain pour  
 s'établir en Angleterre, 67, 68  
 Prudence de M. Mydorge pour ne pas irriter  
 les Jésuites contre M. Descartes, 78, & 76  
 Il est souvent visité par M. Descartes du-  
 rant ses voyages de 1644, & 1647, en France,  
 217, 324  
 Mort de M. Mydorge, 325, 426  
 Sa passion excessive pour les Mathémati-  
 ques, & les grandes dépenses que cette  
 passion luy a fait faire, *là-même*.  
 Ses Ecrits laissez à sa mort, 326

## N

**N** *Assau* ( le Comte de ) consulte les Uni-  
 versitez d'Allemagne & de Hollande sur  
 le Cartésianisme qui se glissoit dans son Uni-  
 versité de Herborn, 523  
**Neuchastel**. Voyez le titre *Newcastle*.  
**Neuville** ( Gerard de ) de Wesel Professeur à  
 Brême, Philosophe Cartésien, 350  
**Newcastle** ( Guillaume Cavendish Duc de )  
 Seigneur Anglois, 67, 287, *en marge*.  
 Son amitié & ses relations avec M. Descar-  
 363, 364  
**Niceron** ( Jean François ) Minime. Sa vie, sa  
 mort, son amitié avec M. Descartes, son é-  
 loge, 303, 304  
 Son Thaumaturgue Optique imparfait, re-  
 commandé premierement au P. Mersenne,  
 puis à M. de Roberval inutilement, *là-  
 même*.  
**Nevenius** Curateur de l'Université de Gronin-  
 gue, 256  
**Noël** ( Estienne ) Jésuite, ami de M. Descartes,  
 159  
 Sa vie, 285  
 Il est fait Recteur du Collège de Clermont à  
 Paris, & fait présent à M. Descartes de deux  
 ouvrages de Physique de sa composition,  
 284  
 Conformité de quelques-uns de ses senti-  
 mens avec ceux de M. Descartes, 285  
 Il prend le parti de M. Descartes contre M.  
 Pascal touchant le Vuide, &c. *là même*.  
**Notions primitives**, ou idées, 487  
**Nouveautés**. On ne doit point proposer d'opi-  
 nions nouvelles comme nouvelles, mais ap-  
 porter seulement des raisons nouvelles en re-  
 tenant le nom & les apparences des ancien-  
 nes, 149

- La nouveauté est presque ce que l'on a eu de plus plausible & de plus vray-semblable à reprocher à M. Descartes, 530  
 Préjugé déraisonnable contre la nouveauté, 530, 531  
 Toute nouveauté n'est point fausseté, comme toute antiquité n'est pas vérité, *là-même.*  
 M. Descartes ne cherchoit point la nouveauté dans ses opinions, & il auroit souhaité qu'elles eussent été les plus anciennes de toutes, 536  
 Il ne prétendoit pas d'ailleurs s'excuser sur la nouveauté, &c. 546, 547  
 En quoy consiste la nouveauté des opinions de M. Descartes ? 225
- O
- O** Melette d'œufs couvis, 449  
**O**range. Frederic Henry Prince d'Orange, fils de Guillaume I. frere de Maurice.  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
 Il protege M. Descartes contre les Magistrats d'Utrecht, 193  
 Il fonde en 1646 une nouvelle Université ou Ecole illustre de son nom à Breda, 297, 298  
 Il mourut l'an 1647 au mois de Mars.  
**O**range. Guillaume II. du nom Prince d'Orange, fils de Frederic Henry pere de Guillaume III.  
 Il protege M. Descartes contre les Theologiens de Leyde, 319, 320  
**O**ratoire de J. C. ( Congregation ).  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
 M. Descartes avoit beaucoup de sectateurs & d'habiles défenseurs dans l'Oratoire, 158, 159  
**O**rgues. Traité des Orgues écrit en Flamand par un Anonyme estimé de M. Descartes, 203  
**O**rmesson (Olivier le Févre de) Maître des Requêtes, assiste aux funeraillles de M. Descartes à Sainte Geneviève, 442  
**O**rmesson d'Amboile ( N. . le Févre ). Voyez le tit. d'Amboile.  
**O**ρθογραφη de notre langue. Sentiment de M. Descartes sur l'orthographe & la prononciation, 472, 473  
**O**uairé, Paroisse du Diocèse de Poitiers, où M. Descartes avoit un fief, 490  
**O**xenstierna Grand Chancelier de Suède, jaloux de la faveur & de l'élevation de la maison de la Gardie, 398  
**O**xenstierna, Comte de Korsholm, ami de M. Descartes, 458
- P
- P**alatin. Elesteur Palatin. Voyez le titre *Frederic V. Charles-Louis*, &c.  
 Princes Palatins. Voyez les titres *Edouard* ; *Maurice* ; *Philippe* ; *Robert*, &c.  
 Princesses Palatines. Voyez les titres, *Benedicte* ; *Elizabeth* ; *Loüise Hollandine* ; *Sophie*, &c.  
**P**alatinat du Rhin préférable à tout l'empire des Tartares ou des Moscovites selon M. Descartes, 368  
**P**appus d'Alexandrie Mathématicien du tēms de Theodose l'ancien. Voyez la table de la *prem. part.*  
 M. de Roberval chicane M. Descartes sur la question de Pappus, 288  
 Estime de M. Descartes pour Pappus, 481  
**P**arens & Parenté, du peu de satisfaction que M. Descartes reçût de sa parenté après la mort de son pere, 94, 95  
 Comment ce Philosophe aimoit sa parenté, 218, 219  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
**P**arhélies ou faux soleils.  
 Explication de ce Phénomene par Gassendi, & par Descartes, *là-même*, item 134  
**P**arissanus ( Æmilius ) Romain, Médecin à Venise, écrit contre la circulation du sang, 36  
**P**armentiers ami de Descartes, 35, 216  
**P**ascal ( Etienne pere de Blaise ) se joint à M. de Roberval pour M. de Fermat contre M. Descartes. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Il est fait Intendant de Normandie à Rouën, 39, 228  
 Il devient ami de M. Descartes, 381  
**P**ascal ( Blaise ) fait un Traité des Coniques à seize ans, 39, 40, 41  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
 Ses experiences diverses de vuide ou du vif argent, 228, 229, 230, 232, 378, 379, 380  
 Il tache de défendre l'opinion du Vuide contre le P. Est. Noël Jésuite, & contre M. Descartes, 285  
 Entretien qu'il eut avec M. Descartes à Paris, sur les experiences du Vuide & sur la la Matière subtile, 228  
 S'il



- S'il est Plagiaire de Torricelli & de Valerien Capucin ? 329  
 Experience sur le Puy de Domme, 330, 378, 379, 380  
 Faite par Messieurs Pascal & Perrier, sur les avis de M. Descartes, quoy que M. Pascal l'ait dissimulé. Conforme aux principes de nôtre Philosophe, *là-même.*  
 Ses Objections contre la Matière subtile de M. Descartes, 330, 332, 378, 380  
 Son amitié avec M. de Roberval suspecte à M. Descartes, 378, 381  
 Invention de sa belle machine d'Arithmétique, 378  
 Il embrasse les sentimens de M. Descartes, & devient son ami, 380, 381  
 Il renonce aux Mathematiques à l'imitation de M. Descartes. Il se détache de l'amitié de M. de Roberval. Il se prépare à établir la Verité de la Religion Chrestienne contre les Libertins, les Deistes & les Athées 381  
*Patin* ( Guy ) Médecin de la Faculté de Paris, 65  
*Paul Servite* ou Fra Paolo. Voiez le tit. *Sarpi.*  
*Pecquet* ( Jean ) a découvert le conduit du chile, 546  
*Pedans. Pedanterie.* Comment on tombe pour l'ordinaire dans le vice de la Pédanterie, 470  
*Pigelius* inventeur de l'art de marcher sur l'eau, 146  
*Piirese* ( Nic. Cl. Fabry de ) Conseiller d'Aix en Provence.  
 Composition de sa vie par Gassendi. 132  
*Pelagiens, Pelagianisme.* Voiez le titre *Liberté.*  
 Descartes accusé de Pelagianisme par les Theologiens de Leyde, 315, 318, 512, 513, 514  
*P. ll. ou Pellius* ( Jean ) Mathématicien Anglois demeurant en Hollande, réfute Longomontanus sur la Quadrature du Cercle, & propose la question à M. Descartes, & aux plus habiles Mathématiciens de l'Europe qui conviennent de l'impossibilité de cette Quadrature, 274, 275  
 Il passe d'Amsterdam à Breda pour être Professeur en Mathemat. dans la nouvelle Université ou Ecole illustre de cette ville, 398  
 Il fait justice à la memoire de M. Descartes, 541  
*Pereira* ( Gomezius ) Philosophe & Médecin Espagnol. Conformité de son sentiment sur l'Âme des Bêtes avec celui de M. Descartes, 537  
 Il a avancé son opinion sans principes, sans méthode & sans démonstration, *là-même.*  
*Périer* ( François ) Conseiller en la Cour des Aydes de Clermont-Ferrand, beau-frère de M. Pascal fait les expériences du vis-argent sur le Puy de Domme, 378, 379  
 Qui se trouvent conformes aux Principes de M. Descartes, 380  
 Il devient ami de M. Descartes, 381  
 Il joint ses observations & celles de M. Pascal, avec celles de M. Descartes & de M. Chanut. Voiez la table Chronologique au 8. Décembre 1649.  
*Perron*, seigneurie de M. Descartes, 460  
 Voiez plus amplement la table de la *prem. part.*  
*Perron* ( Jacques Davy du ) Cardinal accusé de Calvinisme par les Protestans, 524  
*Perruque.* Utilité de la Perruque pour la santé, 446  
*Petau* ( Denis ) Jésuite. Conformité de sentimens touchant le Libre-Arbitre entre ce Pere & M. Descartes, 516, 517  
*Petit* ( Pierre ) Intendant des Fortifications.  
 Voiez la table de la *prem. part.*  
 Ses objections sur la Dioptrique de M. Descartes, 45, 79  
 Il communique à M. Pascal le jeune à Roüen, l'experience du Vuide venue d'Italie, qu'il avoit reçue du P. Merfenne, & ils la repètent ensemble avec beaucoup de succez, 228  
 Il assiste aux funerailles de M. Descartes à sainte Geneviève l'an 1667. 442  
*Petit* ( Samuël ) Min. de Nismes, oncle de Sorbière, 167, 170  
*Philippes* Prince Palatin ; 231  
 Il fait assassiner le sieur d'Espinau Gentilhomme François à la Haye, 234  
 Il se retire à Bruxelles. Il sert dans les troupes Espagnoles, & est tué devant Rétel, *là-même.*  
*Philosophie.* Voiez la table de la *prem. part.*  
 Etude que M. Descartes fait de la Philosophie Scholastique, 85. 86, 483. Voiez le titre *Scholastique.*  
 Philosophie Morale de M. Descartes. Voiez le titre *Morale.*  
 Oppositions à la Philosophie nouvelle faites par les Catholiques & les Protestans, 511, 512  
 Eloges de la Philosophie de M. Descartes par M. de Sorbière, quoique son Adversaire 169

Eloges de la Philosophie de M. Descartes  
par M. Morus, 360, 361, 362  
Eloges de la Philosophie de M. Descartes  
par le P. Merfenne, 143, 144  
Eloges de la Philosophie de M. Descartes  
par la Reine de Suède, 409  
Eloges publics de la même Philosophie faits  
par ordre du Magistrat d'Utrecht, 20, 22  
Progrez de cette Philosophie en Hollande  
& ailleurs, 1, 2, 70, 71, 265, 267, 321, 322  
Artifices de Régius pour détruire la Philo-  
sophie de l'Ecole & pour établir celle de  
M. Descartes, 33, 34  
Artifices semblables de Hereboord à Leyde,  
267, 321  
Sectateurs de la Philosophie de M. Descar-  
tes, 64, 65, 290, 348, 360, 438, 498, 499  
Mauvais sectateurs ou corrupteurs de la  
Philosophie, 336, 337  
Deux sortes de sectateurs de cette Philoso-  
phie, 68, 262, 263  
Comment le nombre de ces sectateurs aug-  
mente tous les jours, 498, 499  
Conformité de cette Philosophie avec celle  
de Saint Augustin, 126, 143, 144, 522, 523,  
435, 536  
Conformité de cette Philosophie avec celle  
de Moysè dans la Genèse, 511, 544  
Decret des Magistrats d'Utrecht contre la  
Philosophie nouvelle, 155  
Jugement irrégulier de l'Université d'U-  
trecht contre la même Phil. *là-même*, & 158  
Decret des Curateurs de l'Université de  
Leyde touchant la Philosophie de M. Des-  
cartes, 316, 317, 321  
Principes de la Philosophie de M. Descar-  
tes, avec le détail de ses principales opi-  
nions, 223, 224; &c.  
Conformité de cette Philosophie avec celle  
d'Aristote, 224, 225  
Comment la Philosophie de M. Descartes  
est la plus ancienne de toutes, & la plus  
vulgaire, *là-même*, & page 226, & 511  
Différence de sa Philosophie d'avec celle de  
Démocrite, 226, 227  
Il ne pretend pas que sa Philosophie soit  
plus véritable, mais seulement plus vrai-  
semblable que les autres, 227, 228  
Parole de M. Huyghens sur le même sujet,  
299  
Philosophie de M. Descartes plus confor-  
me à nôtre Religion que la vulgaire, 278,  
279, 397, 512  
Ses Principes plus commodes que ceux de

l'Ecole pour expliquer nos mystères, *là-même*. *item* pag. 510, 511, 512, 518, 519, 522,  
523

Par où l'on doit juger principalement de  
l'excellence de la Philosophie de M. Des-  
cartes, 544, 545

Utilité de la Philosophie de M. Descartes  
pour la Religion au dessus de toutes les au-  
tres sectes, 362

Utilité de la Philosophie dans les disgraces  
de la Fortune, 289, 290

Simplicité & évidence de la Philosophie  
de M. Descartes, sujet de mépris pour ceux  
qui ne se conduisent point par le sens com-  
mun, 370, 474

Comment M. Descartes est chef de secte dans  
la Philosophie, & pourquoy il n'a pû évi-  
ter de le devenir, 491, 492

Picot ( Claude ) Prieur du Rouvre.

Voiez la table de la *prem. part.*

Il va voir M. Descartes en Hollande avec  
le jeune Abbé de Touchelaye, 171, 176

Il fait connoissance avec M. Régius d'U-  
trecht chez M. Descartes à Eyndegeest, 171

Il s'occupe dans ce même lieu à proposer  
& à résoudre diverses questions, 330, *en*  
*marge.*

Il retourne en France, & veut acheter une  
terre en Touraine. Avis de M. Descartes là-  
dessus, 198

Il est chargé de la distribution & du débit  
du livre des Principes de M. Descartes, 221,  
247

Il traduit cet ouvrage en nôtre langue, 219,  
220, 247, 323

Il loge M. Descartes pendant le séjour qu'il  
fait à Paris 1644. 211, 217

En 1647. 323, 324

En 1648. 342

Il luy propose des difficultez sur ses Princi-  
pes dont il reçoit l'explication, 247

Il répond aux Objections que M. le Comte  
avoit faites sur divers endroits des Princi-  
pes de M. Descartes, 301, 302

Il quitte la rue des Ecoiffes pour celle de  
Geoffroy-l'Asnier, 323

Il va en Hollande avec M. Descartes en  
1647, & demeure chez luy pendant près  
de quatre mois, 330, 331

M. Descartes a son dernier voiage à Paris,  
étant sur le point de s'en retourner en Hol-  
lande abandonne le soin de ses affaires avec  
toutes sortes de pouvoirs à M. Picot, 349,  
369, 462

Il en

- Il en fait de même étant sur le point de partir pour la Suède, 386  
 L'Abbé Picot distribué à Paris le Traité de M. Descartes des Passions de l'Âme imprimé à Amsterdam, 393  
 Il prend le régime de vivre de M. Descartes, 448  
*Piété.* Opinion de Piété plus facile à acquérir aux Supersticieux & aux Hypocrites qu'à ceux qui ont l'esprit droit & le cœur sincère, 335  
*Piques ou Picques* ( M. N. . . ) Conseiller à la Cour des Aydes.  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
 Il assiste M. Descartes à la mort, 420  
 Il porte son corps en terre, 427  
 Son éloge & ses emplois, *là-même.*  
 Il assiste à l'inventaire de M. Descartes fait en Suède, 427  
*Plagiaire.* Voyez la table de la *prem. part.*  
 S'il est vrai que M. Descartes soit Plagiaire des Anciens, 531, 532, & *suiv. jusqu'à la fin de la p. 546*  
 Où des modernes, p. 537, & *suiv. p. 541, 545*  
 Il réfute cette imagination, 545  
*Plagiaires* de M. Descartes, & sa conduite générale à leur égard, 547  
*Platon.* Conformité de sentimens entre M. Descartes & cet ancien Philosophe, 532  
*Plempius* ( Fortunatus Vopiscus ) médecin à Louvain. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Ses objections sur la circulation du sang, 36, 37  
 Sa malhonnesteté & son ingratitude à l'égard de M. Descartes, 36, 37, 38  
 Son infidélité, 216, 217  
 Sa mauvaise foy & sa malignité, 37  
*Pluie* de sang, *Pluie* rouge, expliquée par Godefr. Wendelin & par M. Descartes, 285, 286  
*Plutarque.* Conformité de quelques-uns des sentimens de cet Ancien avec ceux de M. Descartes, 535  
 Le mauvais tour que Plutarque donne à l'explication du mot des Epicuriens touchant *la vie cachée* ne regarde pas la devise de M. Descartes sur le même sujet, 464  
*Poelenbourg* ( Arnaud de ) Profess. Armin. ou Remontr. 213  
*Poètes & Poësies.* Voyez la table de la *première part.*  
 Les trois premiers Poètes Cartésiens sont M. Huyghens de Zuytlichem; M. de Montmor  
 le Maître des Requêtes, & M. le Laboureur Bailly de Montmorency, 266, 267  
 On peut y ajouter la Princesse Elizabeth Palat. de Bohême, 365  
 Comment la fièvre & les maladies qui remuent ou échauffent le cerveau rendent les gens Poètes; aussi bien que le chagrin: comment l'humeur de faire des vers vient de l'agitation des esprits animaux, 365  
 Talens de M. Descartes pour la Poësie, 395  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
*Poisson* ( Nicolas J. ) Prêtre de l'Oratoire, publie une édition de la mécanique de M. Descartes en François. Sentiment de ce Père sur son édition, 400  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
*Politique.* Traité de la Politique de M. Descartes sur l'usurpation & la restitution d'un Etat, 367, 368  
*Pollot* ( le sieur de ) ami particulier de M. Descartes, fait tailler des verres à Amsterdam sur ses instructions, 46  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
 Il est fait Professeur dans la nouvelle Université ou Ecole illustre de Breda, 297  
 Il rend cette Ecole Cartésienne dès son origine secondé par les Curateurs & par les principaux Professeurs, 298  
*Pomponi* ( Simon Arnaud de ) Ambassadeur de France en Suède, puis Secrétaire d'Etat, assiste à la levée du corps de M. Descartes à Stockholm pour être transporté en France, 436  
*Porlier* ( M. N. . . ) fait amitié avec M. Descartes allant en Suède avec M. Chanut, 277, 278  
 Son dessein d'écrire pour faire voir que les Principes de M. Descartes sont plus commodes que ceux dont on se sert dans les Ecoles pour expliquer les mystères de la Religion Chrétienne, 279  
*Portrait* de M. Descartes gravé par le mathématicien Schotenius son ami, 375  
*Potel*, Minime, ami du Père Merfenne & de M. Descartes, 355, 356  
*Potier* ( Charles ) de Château-Thierry. Soutient des Thèses sous le P. Bourdin contre M. Descartes, & devient ensuite son sectateur, 73, 84  
*Prédestination* des Elûs. Liberté de l'homme, Grace de Jesus-Christ. Voyez le tit. *Grace.* item tit. *Liberté.*  
*Preslet* ( Jean ) Pr. de l'Oratoire. Voyez la table

- table de la *prem. part.*  
 Il défend M. Descartes contre Wallis , 542  
*Primerofius*, ou Primerose ( Jacques ) Medecin écrit contre la circulation du sang , 36, 62, 63  
 Il attaque Regius, *là-même.*  
*Privilège* du Roy pour imprimer.  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
 Ce privilège n'est que pour les Erats & Pais qui obéissent au Prince qui le donne , 165, 166  
 Privilège souvent nuisible à l'Auteur du livre lors que le Libraire en est le maître , 208  
*Procez* suscitè par Voetius contre M Descartes à Utrecht. Irregularitez des procédures , 191, 192. & *suivantes.*  
 Autre Procez que M. Descartes soutient contre Schoockius à Groningue , 197, 250, 251, 255, 256, &c.  
 Aversion de M. Descartes pour les Procez. Il aime mieux perdre du sien que de plaider , 219, 251, 257, 349  
*Providence* de Dieu. Ce que c'est que la Providence particulière à laquelle nous sommes soumis , & qui doit être le fondement de la Théologie , 516  
 Voyez aussi le titre, *Liberté de l'homme.*  
*Pui-de-domme*, Montagne d'Auvergne près de Clermont. Voyez *Perier.*

## Q

- Q*uadrature du Cercle. Disputes entre les Mathématiciens de l'Europe touchant cette question , 274, 275, 276  
 Impossibilité de cette Quadrature reconnuë par M. Descartes , & par les plus habiles Mathématiciens du monde, *là-même*  
 Grégoire de S. Vincent , Jésuite, tâche en vain de la démontrer dans un gros livre in folio, 275

## R

- R*acenis ( Charles François Abra de ) Professi. en Philosoph. à Paris, puis Evêque de Lavaur ,  
 Sentiment de M. Descartes sur sa Philosophie , 86, 87, 88  
*Racius.* Voyez *Révius.*  
*Raei* ou Raei ( Jean de ) Phil. & Med. Cartésien en Hollande. V. la table de la *prem. part.*  
 Il soutient le Cartésianisme sous M. Regius dans les Ecoles d'Utrecht , 140  
 Il est épargné dans la persécution qu'on fait

- souffrir aux Cartésiens dans l'Université de Leyde , 320  
 Eloge de M. de Raei. Succès avec lequel il enseigne le Cartésianisme. Il est visité par M. Clauberg qu'il achève de rendre Cartésien , 350  
 Il se trouve à l'Inventaire de M. Descartes chez M. de Hooghlandt à Leyde , 429  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
*Railleries* des Grands à l'égard de leurs Inférieurs toujours d'une fâcheuse conséquence, & souvent funestes à leurs Auteurs , 307  
*Raison humaine.* Quelle part cette Raison peut avoir dans les connoissances divines , 509, 510  
 Utilité de la Raison pour l'établissement des maximes de la Religion , *là-même.*  
 Accusation injuste de M. H. contre M. Descartes , comme s'il avoit voulu soumettre à sa Raison la vérité qui appartient à la Foy ; ou ne point reconnoître d'autre règle de la Foy que la Raison , *là-même.*  
 Accusation injuste des Ministres & Théologiens Protestans , comme s'il avoit voulu rendre la Grace de J. C. dépendante de la Raison humaine ; & la Raison maîtresse de toutes les vertus chrétiennes , 512  
 La Raison peut disposer un esprit raisonnable à la Foy , & à la créance de nos mystères , 513  
*Ravensperger* ( différent du Théol. Herman Ravensperger qui mourut en 1625 ) Professeur des Mathématiques à Utrecht.  
 Ses Thèses contraires aux opinions de Regius , & de M. Descartes , 145  
 Ses sentimens sur le mouvement de la Terre conformes à ceux de Regius , 152  
*Regius* ( Henry ) Professeur d'Utrecht, 2  
 Il apprend la Philosophie de M. Descartes. Son zèle pour elle , *ibid.* , & 3, *item* 7  
 Il l'enseigne à ses Ecoliers , 3, 33, 34  
 Il est fait Professeur dans l'Université , 3, 4, 5  
 Brigues de ses concurrens à la Chaire. La considération de la Philosophie de M. Descartes la luy fait emporter , 5, 6, & *suiv.* 23, 24  
 Il croit en avoir toute l'obligation à M. Descartes , & il l'en remercie , 7, 9, 10  
 Il se declare son disciple , *là-même* , & 8, 9, 21, 23, 34, 35, 36, 59, 60, 141, 142  
 Il luy demande son assistance , & luy envoie ses écrits à examiner , 7, 8, 23, 141, 153

## Comparaison

Comparaison entre Regius & Reneri, 21  
 Il est choisi pour expliquer les Problèmes de  
 Physique, 24, 140  
 Il se brouille avec Voetius, 33, 140,  
 141, 148, & avec d'autres Professeurs ses  
 collègues, 34  
 On le chicane sur l'opinion de la circula-  
 tion du sang, 58, 59, 62, 63  
 Troubles que ses Thèses excitent, 140, 141  
 142, 145, 146  
 Présomption de Regius, 21, 142  
 Indiscrétion de Régius, 34, 144, 145, 149  
 Son aigreur contre ses adversaires, 62, 63  
 Son zèle pour l'honneur de M. Descartes,  
 37, 38, 141  
 Il lui envoie ses Thèses pour les corriger,  
 59, 60, 62, 141, 142, 150  
 Il en reçoit des leçons de douceur & de mo-  
 dération, 62, 63, 64, 142, 149, 150, 152  
 Il lui rend de fréquentes visites, & quel-  
 quefois même avec sa femme & sa fille,  
 170, 171  
 Il commence à s'écarter des voyes de M.  
 Descartes. Semences de ses erreurs, 141,  
 142, 145, 146, 150, 268  
 M. Descartes l'exhorte à se retracter de bon-  
 ne foy, 150  
 Il lui donne des règles de modestie & de  
 douceur, 152, 153  
 Voetius fait procéder contre lui 145  
 146, 151  
 Il répond à ses Thèses d'une manière hon-  
 nête, mais qui l'aigrit encore davantage  
 148, 149, 150, 151, 153  
 Voetius fait saisir les exemplaires de cette  
 Réponse, 153, 154  
 Ce qui la rend plus chère, & la fait re-  
 chercher avec plus d'avidité, *là-même.*  
 Il lui est défendu d'enseigner la Philosophie  
 nouvelle, & de tenir des conférences, 155  
 Il est maltraité par Voetius & d'autres de  
 ses collègues pour la cause de M. Descar-  
 tes, 179, & *suiv.*  
 Il separe ses intérêts d'avec ceux de M. Des-  
 cartes pour se conserver dans son employ, 215  
 Son attachement pour M. Descartes plus  
 grand que jamais, 215, 216  
*Son Schisme & sa Revolte.*  
 Indocilité de Regius à l'égard de M. Des-  
 cartes, 268, 269, 291, 292, 293  
 Ses erreurs sur l'union de l'Ame avec le  
 Corps, *là-même*, item, 270, 150, 152, 294  
 Il fait Schisme avec son maître, 269,  
 270, 293

Insolence de Regius à l'égard de M. Desc.  
 270, 271  
 Son ingratitude, 271, 272, 292, 294  
 Son livre des Fondemens de Physique, 268,  
 269  
 Désapprouvé par M. Descartes, *là-même.*  
 De quelle manière Régius retouche son li-  
 vre avant que de le mettre au jour, 272, 273  
 Edition de ce livre sans retranchement de  
 ses erreurs, 291, 292  
 M. Descartes le desavoüe & en condamne  
 la Doctrine. *là-même.* item, 293, 294,  
 336, 337  
 Il devient Plagiaire de M. Descartes, 272.  
*Chap. 6. à la fin.* item, *chap. 7. p. 272, 273.*  
*item, Chap. 8. p. 293*  
 Régius mauvais copiste de son maître M.  
 Descartes, 291, 292, 293, 294, 336, 337  
 Régius ne laisse pas de passer encore aujour-  
 d'hui pour Cartésien, malgré le désaveu de  
 M. Descartes, 292, 293, 337  
 Il publie un Placart, ou Programme plein  
 d'erreurs touchant l'état de l'Ame humaine.  
 M. Descartes découvre & censure ses er-  
 reurs, afin qu'on ne les lui attribuât point,  
 334, 335, 336  
 Générositez & honnêtetez de M. Descar-  
 tes pour lui, même après avoir été traité de  
 lui avec tant d'indignité, 335, 336  
 M. Descartes détrompe ceux qui croyoient  
 Régius Cartésien dans la Métaphysique, &  
 même dans la Physique après s'être desab-  
 usé lui-même, 336, 337  
 Reneri (Cyprien) Profess. en droit à Utrecht.  
 Voyez le titre, *Cyprien.*  
 Religion. Choix de Religion. S'il est toujours  
 à propos de demeurer dans la Religion de  
 ses Pères sans l'examiner, 54, 515  
 Rembrantz (Dirck, ou Théodore) Mathé-  
 maticien Hollandois & Philosophe Carté-  
 sien, 553, 554  
 Remèdes des Médecins, des Chimistes, & des  
 Charlatans. Drogues des Apoticaire. Sen-  
 timent de M. Descartes sur l'usage qu'on en  
 doit faire, 452  
 Reneri (Henry) Professeur d'Utrecht.  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
 Il enseigne le Cartésianisme dans l'Univer-  
 sité d'Utrecht, 2, 13  
 Il travaille pour procurer une chaire de  
 Professeur à Régius dans cette Université,  
 3, 4, 5, 6  
 Dernière visite qu'il rend à M. Descartes,  
 9, 10

- Succes avec lequel il continuë d'enseigner la Philosophie de M. Descartes , 12, 13  
 On le soulage pour conserver sa santé , là-même.  
 Il étudie M. Descartes tout de nouveau , là-même.  
 Ses Maladies, son mariage, sa mort, 19, 20  
 Eloge funèbre & honneurs publics rendus à sa mémoire , 20, 21, 22  
*Reprochez, Reprobation.* Voyez le titre *Damnation* éternelle, item le tit. *Grace* de J. C.  
*Réputation.* Voyez la table de la *prém. part.*  
 Combien il est inutile, incommode & dangereux de vouloir acquérir de la Réputation, 282, 283  
 Comment M. Descartes fuioit la Réputation, 464, 465, 492  
 Il avoit soin de la Réputation de ses adversaires & de ses ennemis, il vouloit pas qu'on la flétrist, 494  
*Révius* ( Jacques de Réves ) Professeur Théologien à Leide, ennemi de Descartes.  
 Sa mauvaise foi a l'égard de Courcelles Traducteur des Essais de la Philosophie de M. Descartes, 215  
 Il fait des Thèses où il attaque M. Descartes comme un impie & un Blasphémateur, 314, & *suiv.*  
 Il cherche à le faire condamner par les Ministres dans quelque Synode ou Consistoire, 315, 318, 319  
 Ignorance & incapacité de ce Révius reconnu du Public, 314, 315, 322  
 Il ne fait que de méchans libelles contre M. Descartes & les Cartésiens, 322, 334  
 M. Descartes arrête le cours des calomnies & des insultes de ce Révius par l'autorité du Prince d'Orange, & empêche que la Faculté de Théologie, les Classes, les Synodes & autres assemblées Protestantes ne connoissent de sa doctrine, 319, 320  
 Révius tâche de se vanger sur ses collègues Cartésiens qu'il persécute, 320, 321  
 Il est condamné de tous les Sçavans, & les honnêtes gens, 322  
 Insulte qu'il fait à M. Descartes sur une légère bévue, 491  
*Ribeyre* de Saint-Sandoux. Voyez le tit. *S. Sandoux.*  
*Richworth* ( Thomas. ) Voyez le tit. *Anglus.*  
*Rivet* ( André ) ministre en Hollande, Professeur à Leyde. Voyez la table de la *prém. part.*  
 Caractère de son esprit, 48, 49  
 Comment il veut passer pour Cartésien, là-même *ch. 49*  
 Il se vante par tout de l'amitié de M. Descartes qui n'en a jamais esté la dupe, là-même, *ch. 51*  
 Demangeaison qu'il a de parler de M. Descartes dans ses lettres, & ses entretiens, 49, 51, 53, 54  
 Il n'entend pas la Philosophie de M. Descartes, & veut passer néantmoins pour Cartésien, 262, 263  
 Il excite M. Gassendi à écrire contre les Principes, 263  
 Il rend service à M. Descartes, 262  
 Il est fait curateur de la nouvelle Université, ou Ecole illustre de Breda, 297  
*Robert*, Prince Palatin, 231  
 Il se retire à Heydelberg, près de l'Electeur son frère. Il se brouille avec luy, & retourne en Angleterre au service du Roi Charles I I son cousin germain, 235  
*Roberval* ( Gilles Personne ) Profess. R. à Paris. Voyez la table de la *prém. part.*  
 Eloge que M. Descartes fait de M. de Roberval, avec l'estime qu'il avoit de luy, 202, 289, 382  
 M. Descartes rend visite à M. de Roberval, & luy offre son amitié, 246  
 Amitié de M. de Roberval fragile & de petit prix, 246, 286, 381, 382  
 Caractère de l'esprit de M. de Roberval, 246, 286, 344, 345, 346, 347  
 Bizarrerie de son humeur, sa brutalité, son incivilité, là-même.  
 Il censure le livre que Grégoire de S. Vincent Jésuite avoit fait de la Quadrature du cercle; & M. Descartes se trouve de même avis que luy, 275, 276  
 Il se saisit des lettres de M. Descartes au P. mesenne après la mort de ce Père.  
 Sa dureté à refuser la communication de ces lettres de M. Descartes à M. Clerfeliér, 10, 356  
 Voyez aussi la table de la *prém. part.*  
 Ses rodomontades, 346, 347, 382, 541, 542  
 Voyez aussi la table de la *prém. part.*  
 M. de Roberval s'exerce sur la question des Vibrations avec M. Descartes, 287, 288  
 Il chicane M. Desc. sur la question de Pappus, 288, sur le Plein & le Vuide, 244, 345  
 Sur d'autres questions de Physique, 346, 382, 383  
 Son Aristarque censuré par M. Descartes, 288, 289



- menaces de M. de Roberval à l'égard de M. Descartes, 289, 346, 347, 382  
 Il est du festin de la reconciliation de M. Descartes avec M. Gassendi chez M. l'Abbé d'Étrées, 342  
 Incertitudes & inconstances de ses opinions en métaphysique & sur la Religion, 381  
**Rocher** ( le sieur du ) commis pour conduire corps de M. Descartes en France, 437, 438  
**Rogier** ( Pierre ) sieur du Crévis, beau-frère de M. Descartes. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Il reçoit & régale M. Descartes chez luy, & il regle les affaires de la succession de sa femme avec luy, 218, 219, 220  
 Il vit toujours fort bien avec luy dans la suite, 349  
**Rohault** ( Jacques ) Philosophe Cartésien, épouse la fille de M. Clerfelier, 241, 242  
 Eloge de M. Rohault, 242  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
 Il assiste aux funérailles de M. Descartes à Sainte Geneviève, 442  
**Rondel** ( M. du ) fait remonter l'opinion de M. Descartes sur l'Ame des Bêtes jusqu'aux tems des anciens Philosophes Stoïciens & Cyniques, 537, 538  
**Rosaire.** Confrérie du Rosaire à Bosseduc commune aux Catholiques & aux Protestans.  
 Voyez le titre *Bosseduc.*  
**Rosay** ( madame du ) recherchée par M. Descartes étant fille, 501  
**Rudbeckius** ( Olaus ) prétendoit avoir trouvé le conduit du Chile indépendamment de Pecquet, 546  
**Ryer** ( M. du ) médecin de la Reine de Suède ami de M. Descartes, 310  
 Son histoire en abrégé, 416, 417  
 Son absence fatale à la vie de M. Descartes, *là-même.*
- S
- Saignée.** M. Descartes ennemi de la saignée, refuse ce remède durant sa maladie, 418, 419  
 Puis l'accepte trop tard, 420, 422  
 Son sentiment sur la saignée, 450, 451  
**Sain** ( M. N... ) Avocat du Roy au Bureau des Finances à Tours, parent & ami de M. Descartes, 218  
**Sain ou Seign** ( Jeanne ) ayeule maternelle de M. Descartes, 460
- Sandoux** ( M. Ribeyre de Saint ) porte le corps de M. Descartes en terre à Stockholm.  
 Abrégé de l'histoire de M. de Saint Sandoux, 427  
**Santé** du corps est le premier des biens de cette vie après la vertu, 453  
 Soin qu'en en doit prendre, 450, 453  
 Pouvoir des passions de l'Ame sur la santé du corps, 454  
**Sarpi** ( Paul ) Servite Venitien dit *Fra-Paolo*, premier inventeur de la circulation du sang, 542, 546  
**Saumaize** ( Claude de ) Profess. hon. à Lcy-de. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Il est ami de M. Descartes. Comment, 68, 69  
 Son humeur difficile & bizarre, 69, 71  
 Ses défauts sont examinez par M. de Sorbière, 171  
**Sçavans & science.** Quels sont les vrais sçavans, & quelles sont les vraies sciences. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Différence des Sçavans d'avec les Pedans, 470  
 A quoy l'on reconnoît les vrais Sçavans; en quoy consiste la véritable science, *la-même.*  
 Les Sçavans, c'est à dire les Grammairiens, & Humanistes de la Reine Chriistine de Suède qu'on decroioit à la Cour de cette Princesse sous le nom de Pedans, deviennent jaloux & ennemis de M. Descartes à son arrivée en Suède, 384, 385, 388, 408, 409  
 Ils tâchent de luy nuire auprès de la Reine & des Grands de la Cour, 395, 409, 519  
**Sceptiques & Scepticisme.** M. Descartes est accusé de Scepticisme, 92, 337  
 Seulement pour avoir voulu réfuter les Sceptiques,  
**Schubert** ( Guillaume ) Profess. à Tubingue écrit sur les Parhélies, 134  
 Voyez la table de la *prem. part.*  
**Schluter** ( Henry ) valet de M. Descartes. Son mérite, son histoire, son éloge, 386, 387, 457, 458  
 Il assiste son maître à la mort, 412  
 On luy donne ses dépouilles ou sa garderobbe 428  
 Son attache & son affection pour son maître, 458  
 Sa douleur à sa mort, *là-même.*  
 Sa fortune & ses aventures après la mort de son maître. *là-même.*  
**Scholastique.** Voyez la table de la *prem. part.*  
 Voyez aussi le tit. *Philosophie.*

- M. Descartes veut revoir la Scholastique pour la réfuter , 85, 86, 87, 88, 121, 122, 483  
 Mauvais effets de la Scholastique , 119  
 M. Descartes épargne la Scholastique dans le livre de ses Principes , & n'en dit ni bien ni mal , 225  
 Son traité de l'Erudition étoit contre la Scholastique , 337  
 Jugement que M. Descartes faisoit des Peripatéticiens Scholastiques & de la manière dont plusieurs enseignoient la Philosophie de son têmes dans les Écoles , 483  
 En quoy il la jugeoit bonne pour des enfans , 483  
*Schoockius* ( Martin ) Profess. de Groningue se joint à Voetius pour écrire contre M. Descartes , 177, 178, 179, 180  
 Edition de son livre contre la Philosophie de M. Descartes , 187  
 Il dépose en jugement contre M. Descartes à Utrecht , 192  
 Il se déclare Auteur du livre contre M. Descartes qui portoit son nom , 195, 196, 250, 252, 253, 254, 255  
 C'est ce qui oblige M. Descartes à le prendre à partie & à le citer devant ses juges naturels à Groningue , 197  
 Il est Recteur de l'Université de Groningue , *là-même.*  
 Il perd son procez contre M. Descartes , & declare une partie des fourbes de Voetius , 250, 251, 252, & *suiv.* 255, 256  
 Voetius fait imprimer un autre libelle sous le nom de Schoockius, mais contre son consentement , 258  
 Schoockius se brouille avec Voetius, & plaide contre luy , 260, 261  
 M. Descartes offre de se reconcilier avec Schoockius , 261  
*Schotanus* ( Bernard ) Profess. d'Utrecht , 3, 4, 24, 25, 58, 318  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
*Schotanus* ( mainard ) Profess. en Théol. à Utrecht opposé au Cartésianisme , 146, 152, 155  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
 Sa mort , 260  
*Schotenius* ou de *Schooten* ( François ) Profess. des mathem. à Leyde. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Il prend soin des figures des Principes de M. Descartes , de sa Dioptrique & de ses météores , 216, 376  
 Il traduit sa Geometrie en Latin , y fait des remarques & publie sa traduction avec les notes de M. de Beaune , & les siennes , & un portrait de M. Descartes gravé de sa main , 374, 3745, 376, 377  
 Jugement de cette traduction Latine , 376  
 Pourquoi M. Descartes refuse de revoir & de corriger cette traduction . *là-même & suiv.*  
 Il se trouve à l'inventaire de M. Descartes en Holl. 429  
 Mort de Schotenius , 375  
*Schotenius* le fils ( François ) Profess. des mathem. à Leyde , 375  
*Schurmans* ( Anne marie de ) Demoiselle d'Utrecht. Son histoire , son éloge , 60, 62  
 Elle se laisse gâter par Voetius & par Labadie , 61, 61  
*Schuyt* ( Florent ) soutient la Philosophie Peripatéticienne à Utrecht sous Senguerdus , 34  
 Il devient Cartésien. Il traduit & fait imprimer en Latin les traités postumes de M. Descartes de l'Homme & de la formation du Fœtus , 399  
*Sciences.* Division des sciences en trois classes , 479, 486, &c.  
 Discernement du vray & de l'utile d'avec le faux & l'inutilité dans les sciences , *là-même.*  
 Voyez encore le tit. *Scavans.*  
 L'art d'acquiescer les sciences , & de distinguer la vraie science d'avec la fausse , 406, *item* 479  
 Différence de la science d'avec l'érudition , 470, 469  
 En quoy consiste la véritable science , 470  
 L'usage qu'on doit faire de la science , 452, 470, 479  
 Comparaison de la science avec les remèdes de la chymie , 452  
 Différence des sciences qui viennent de l'entendement , de l'imagination , & des sens , 486, 487, 488  
*Schotanus* ( Bernard ) Profess. en Droit à Leyde , 318  
 C'est le même sans doute que B. Schotanus Professeur d'Utrecht , dont il est parlé cy-dessus , & qui pourroit avoir passé d'Utrecht à Leyde. Voyez le tit. *Schotanus.*  
*Sebinière* ( M. de la ) ami & correspondant de M. Descartes demeurant à Nantes rue de Verd'un , 219  
*Sectateurs* & disciples , pires & plus à craindre que des adversaires quand ils s'écartent de l'opinion de leur maître , 336, 337  
*Seguier* ( Pierre ) Chancelier de France. Estime

- me & considération qu'il a pour M. Descartes, 243  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
 M. Descartes luy fait présent de son traité des Passions, 393  
*Seign, ou Saign, ( Jeanne ).* Voyez le tit. *Sain.*  
*Senèque* le Philosophe. Devise de M. Descartes prise de Senèque, 283  
 Examen que M. Descartes fait du livre de Senèque *De vita Beata*, 289, 290  
 Conformité de quelques sentimens de Senèque avec ceux de M. Descartes, 535  
*Seiquerdius ( Arnold )* Profess. Péripatetic. à Utrecht. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Il rend service à Régius, 24  
 Et Régius le desoblige, 34  
 Il agit avec ses confrères contre luy & contre la Philosophie nouvelle, 155  
*Sepulture* Ecclesiastique, marque de la Communion de l'Eglise, 525  
*Servien ( Abel )* Marquis de Sablé, Secrétaire d'Etat, Surintendant des Finances.  
 Il est envoyé à la Haye comme Ambassadeur dans l'intervale des négociations de la Paix de Munster, où il fut depuis Plenipotentiaire. Il protege M. Descartes, contre les Ministres & les Théologiens de Leyde, 318, 319, *item pag. 555*  
*Serviteurs & Domestiques.* Belle conduite d'un maître à l'égard de ses serviteurs, 455, 456  
*Severini ( Christianus ).* Voyez le titre de *Longomontanus.*  
*Silvius* Médecin de Hollande, écrit contre Régius Médecin d'Utrecht qui le refute, 63  
*Sing.s.* Malice que les Sauvages attribuent aux Singes pour éviter le travail, 282  
*Sirmond ( Jacques )* Jésuite, accusé injustement de Calvinisme, 524  
*Snellius ( Willebrord )* Mathématicien Hollandois, Professeur à Leyde. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Vision de ceux qui ont crû que M. Descartes avoit appris de ce Snellius ce qu'il a dit de la Refraction & de quelques autres points de la Dioptrique, 539  
*Socrate*, devenu Poète dans la prison, 365  
 Ce que c'étoit que le Démon, le Dieu, ou l'Esprit familier de Socrate selon M. Descartes, 408  
*Solitude.* Voyez la table de la *prem. part.*  
 M. Descartes préfère la solitude aux avantages de la Cour, 98, 390  
 Sa solitude d'Egmond, 248, 249, 351  
 Avantages & nécessité de la solitude pour M. Descartes, 390  
 Amour de M. Descartes pour la solitude, 463, 464, 465, &c.  
*Sophie*, Princesse Palatine, sœur de l'Electeur Charles-Louis, Duchesse de Hanover, 236  
*Sorbière ( Samuël )* Médecin & Philosoph. 167  
 Mauvais plaisant, 65  
 Caractère de son esprit, 167, 168, 170, 273  
 Il favorise M. Gassendi contre M. Descartes, 169, 170, 171, 205  
 Il rend visite à M. Descartes près de Leyde, 168, 169, 205  
 Il étudie les défauts de M. de Saumaise, 171  
 Il se charge de la publication du livre de M. Hobbes *De Cive*, & il le traduit en notre langue, 174  
 Il procure une édition des Objections & des Instances de M. Gassendi contre M. Descartes en Hollande, 205, 206, 207  
 Mauvais offices qu'il rend à M. Descartes auprès de M. Gassendi, 205, 206, 207, 210, 212, 213, *item 264*  
 Il void M. Descartes, à la Haye, & luy fait des objections sur le Vuide, 212  
 Et sur d'autres sujets, *là-même.*  
 Il dégoûte le Ministre Rivet de la lecture des Principes de M. Descartes, 263  
 Négligences & erreurs de Sorbière dans les veritez même qu'il a voulu rapporter de M. Descartes, 292, 343  
 Jugement bizarre que M. Sorbière faisoit de M. Descartes, 555, 556  
 Estime de Sorbière & ses inclinations pour les Sociniens & leur doctrine, 557  
*Souhampton* seigneur Anglois, ami particulier de M. Mydorge, 326  
*Sovero ( Barthelemi )* Philosophe Italien. Conformité prétendue de quelques-uns de ses sentimens avec ceux de M. Descartes, 640  
*Spanheim ( Frédéric )* Profess. en Theologie à Leyde, est Recteur de l'Université en 1647, 316  
 Sa conduite à l'égard de M. Descartes. Il se dispose à lire les Ecrits de ce Philosophe, pour juger de la solidité des accusations de ses ennemis, 318  
 Il luy donne avis de se taire, & de souffrir les calomnies des Théologiens de son Université, pour n'être pas condamné dans les Classes & Synodes du Ministère, *là même.*  
 Ffff iij \* Prudence

Prudence & modération de M. Spanheim, 321  
*Sparr* ( Erric ou Henry ) Baron de Croneberg seigneur Suédois, assiste à l'inventaire de M. Descartes par ordre de la Reine, 427, 428  
*Stampioen* ( Jean ). Gageure de Mathématique entre luy & le jeune Waeffenaer qui la gagne, 52, 53, 54, 55, 56  
*Stewart* Professeur en Philosophie à Leyde. Voyez le titre *Stuart*.  
*Stile* des Ecrits de M. Descartes. Voyez la liste de ses Ecrits à la fin, sous le titre de *Descartes* dans la table de la première & de la seconde partie.  
*Stockholm* ville capitale de Suède. Etat de quelques Eglises & Cimetieres de Stockholm avant que les Luthériens eussent changé la forme de la Religion du pays, 424, 425  
*Stoiciens*. Conformité prétendue de quelques points de la morale de ces anciens Philosophes avec celle de M. Descartes, 534  
*Stratenus* ( Guillaume ) Profess. en Médecine à Utrecht, 3, 5. Voyez aussi la table de de la prem. part.  
 Il consent à prendre Régius pour collègue, 6  
 Il le favorise en tout ce qu'il peut, 24  
 Ses Theses de Médecine contraires aux opinions de Régius, 145  
 Il agit avec ses confrères contre Régius & contre la Philosophie nouvelle. 155  
*Stuart* ( David ) Professeur Ecoissois dans l'Université de Leyde, opposé au Cartésianisme, 318, 322  
 Péripatéticien entêté, & insupportable aux honnestes gens selon Sorbière, 322  
*Studler* ( Antoine ) van-Sureck seigneur de Berghe ami de Descartes, 35, 249, 393  
 Voyez la table de la prem. part.  
 Créancier de M. Descartes à sa mort, 386, 429  
 Il est présent à son inventaire chez M. de Hoogheland, 429  
*suarez* Jésuite, éloge de sa Métaphysique, 116  
*Succes* des affaires que nous entreprenons avec liberté & avec joye; d'où semble dépendre principalement ce succes? 408  
*Suède*. La Reine de Suède. Voyez le titre *Christine*.  
 Séjour de Suède triste & affieux, 370  
*Superstitieux*. Les Superstitieux & les Hypocrites parviennent plus aisément à une haute

réputation de piété, que ceux qui ont l'esprit droit & le cœur sincère, 335  
*Sureck* ( Antoine ) Studler Van Sureck seigneur de Berghe en Kennemerland. Voyez *Studler*.

## T

*Tacite* Historien Romain. Auteur favori de la Reine de Suède, 305  
*Tanneur* ( Jacques Alexandre le ) Conseiller à la Cour des Aydes de Guyenne, Philosophe & Mathématicien, 374, 375  
*Tassius* ( Jean Adolphe ) Mathématicien de Hambourg, 376  
*Taurillus*. Son opinion sur l'Ame raisonnable, 146  
*Telesius* ( Bernardin ) de Cosenza Gentilhomme Napolitain, conformité prétendue de ses sentimens avec ceux de M. Descartes, &c. 538  
*Tenneur*. Voyez le titre *Tanneur*.  
*Terlon* ( M. le Chevalier ou Commandeur de ) Ambassadeur en Suède, puis en Danemarck, fait lever le corps de M. Descartes, l'envoie en France, 435, 436, 437, 438  
*Terre*. Mouvement de la terre enseigné par Copernic Galilée & Descartes, 223  
 Voyez plus amplement la table de la prem. part.  
*Terveer* autrement *Veeren*, Ville de Zelande delivrée des incommoditez d'un banc de sable, 51  
*Theologie*. Sentimens de M. Descartes sur la Theologie qui regarde la connoissance des choses naturelles, 480, 503, 504  
*Theophilus Cosmopolita*, masque de Voetius à la tête d'un libelle contre M. Descartes, 204  
*Thibaut* ( Gabriel ) Minime de Lyon, 300  
*S. Thomas*. Ses argumens sur l'existence de Dieu combattus & réfutez par divers Auteurs Catholiques, 507  
 C'étoit l'Auteur favori & presque l'unique Théologien de M. Descartes, 516  
*Thuillierie* ( M. de la ) Ambassadeur de France en Hollande & en Suède, rend de bons offices à M. Descartes, 193, 250, 252  
 A son retour de Suède il fait les éloges de la Reine Christine à Descartes, 302, 303, 308  
*Titres* de livres, équivoques pour leurrer les marchans & les lecteurs, 187, 188  
*Torricelli* ( Evangeliste ) Mathématicien de Florence. Voyez la table de la prem. part.

Sa mort , 326  
 Son amitié recente avec M. Descartes, 427  
 Estime qu'en faisoit M. Descartes , *là même.*  
 Experiences du Vuide ou du Vif-argent faites sur la masse de l'Air par Torricelli avant qu'on s'en fust avisé en France ou ailleurs, 228, 300  
 Justice renduë par M. Pascal à Torricelli preferablement à M. Descartes , 330  
*Touchelaye* ou *Toucheléc* l'aîné, ami de M. Descartes , 217, 218  
 Il se loge près de luy dans son dernier voyage à Paris , 340  
 Mort de M. de Touchelaye l'aîné , 364  
*Toucheluy* le puisné ami de M. Descartes, le va voir en Hollande avec l'Abbé Picot, 176  
 Il reçoit & loge M. Descartes à Tours l'an 1644. 217, 218  
*Transubstantiation.* Explication de ce mystère par M. Descartes , approuvée par les Jésuites , 160, 161, 166, 519  
*item* 127, 128  
 Voyez plus amplement les pages 518, 519, 520, 521, 522, 523  
 Décision du Concile de Trente sur la manière dont le Corps de JESUS-CHRIST existe au Sacrement , 518, 519  
 Explication de la Transubstantiation miraculeuse au S. Sacrement de l'Autel par la transubstantiation naturelle des nourritures dans le corps humain , 519, 520, 521  
*Triglandius* ( Jacques ) Professeur & Ministre à Utrecht , fait des thèses où il attaque M. Descartes comme un Pelagien , un Impie & un Blasphémateur , 315, 318, 319  
 M. Descartes prévient ses insultes , & les entreprises de la faculté Théologique , par le moien du Prince d'Orange , 320  
 Triglandius cherche à se vanger de M. Descartes sur les Professeurs Cartésiens ses collègues , 320, 321, 322  
*Trincavelli* ( Victor ) Vénitien Médecin, Professeur à Padouë. Notes de Régius sur cet Auteur , 8  
*Tronchet* ( Madame du ) parente de M. Descartes , 90  
*Tuillerie* ( M. de la ). Voyez le titre *Thyllerie.*  
*Tyco.* Voyez le titre *Brahé.*

## U

*Université* de Louvain , Lèyde , Utrecht. Groningue. Voyez les titres particuliers de ces villes,

*Université* de Rhin & de Hollande, consultées sur le Cartésianisme par le Comte de Nassau , 523  
*Utrecht.* Voyez la table de la *prem. part.*  
 L'Université d'Utrecht commence par le Cartésianisme , 2, 3, 20, 22  
 Mesure de la Tour d'Utrecht , 9  
 Canoncats d'Utrecht conservez depuis le changement de Religion , 31, 32  
 Attaquez par Voetius , *là même.*  
*item* pag. 258  
 Procédures des Magistrats d'Utrecht contre la Philosophie de M. Descartes , & contre sa personne , 155, 156, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 250, 257, 258  
 L'Université d'Utrecht juge la doctrine de Descartes dangereuse pour le Calvinisme, 523

## V

*Valari* Peintre , moule le visage de M. Descartes incontinent après sa mort, en cire & en plâtre , 426  
*Valentin* ( Minime ) 55, 56  
*Valerien* Capucin du Milanois , Missionnaire du Nord, Voyez le titre *Magni.*  
*Van-dam* , *Van-Haestrecht* , *Van - Hooghlandt* , *Van-Sureck* , *Van-Leeuw* , &c.  
 Voyez les titres *Dam* , *Haestrecht* , *Hooghland* , *Sureck* , *Leeuw* .  
*Vander-Hoolek* , *Wegen* , &c.  
*Vatier* Jésuite , ami & sectateur de M. Descartes , 160, 161  
 Descartes luy fait present de ses livres , 240  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
 Il approuve dans M. Descartes la manière d'expliquer l'Eucharistie selon ses principes, 519  
*veeren* ville de Zelande. Voyez le titre *Ter-veer.*  
*Vendelin* ( Godefroy ). Voyez *Wendelin.*  
*Verité.* Objet de l'amour & des études de M. Descartes , 40, 103, 104, 477, 478, 479  
 Voyez plus amplement la table de la *prem. part.*  
 Il ne se vantoit pas d'avoir découvert la Verité dans sa Philosophie , mais seulement d'avoir attrapé la vrai-semblance , 227, 228  
 Differentes espèces de fautes ouerreurs qui se commettent contre la verité , 478  
 Comment la Verité a besoin d'appuy , 102, 103, 105, 282  
 Voyez aussi l'Epître dedicat. de cet ouvrage.

Comparaison

- Comparaison de la Verité avec la santé, 370, 478  
 Jugement de M. Descartes sur le livre de la Verité, 14, & 15. Composé en latin par Ed. Herbert Baron de Cherbury, & traduit en François par le Pere Merfenne.  
 Ouvrages particuliers de M. Descartes touchant la recherche de la Verité, 404, 405, 406, 407, 475  
 S'il peut y avoir des Veritez indépendantes de Dieu, 504, 503  
 Veritez Mathématiques sont des loix établies de Dieu dans la nature, mais elles ne sont pas sujettes au changement, là-même.  
 Veritez éternelles & immuables, 505, & 506  
 Verthamont ( M. de ) Maître des Requestes, ami particulier de M. Descartes, 393  
 Vertu humaine accompagnée ou suivie de l'Honneur, est le seul vrai Bien, & le souverain Bonheur de cette vie, selon la Reine de Suède, 304, 305  
 Vibration, ou grandeur que doit avoir un corps suspendu pour y faire ses tours & retours égaux à ceux d'un plomb pendu à un filet de longueur donnée, 286, 287  
 Vie, vivre. Voyez la table de la prem. part.  
 Attache on détachement de M. Descartes pour la vie, 11, 12  
 Breveté ou longueur de la vie: l'art de la conserver, là-même.  
 Imagination de ceux qui publioient que M. Descartes avoit trouvé le moien de prolonger la vie quatre ou cinq cens ans, 448, item pag. 452, 453  
 Vie cachée ou retirée. Voyez le tit. Solitude, avantages de la vie cachée & inconnue, 282, 283, 463, 464  
 Vie heureuse ou félicité de cette vie, en quoy elle consiste selon M. Descartes, 289, 290  
 Vie tranquille ou vie de Philosophe, 330, 331, 351  
 Vieic ( François ) Maître des Requestes & Mathématicien.  
 Voyez la table de la prem. part.  
 Erreur de ceux qui ont crû que Descartes a pris son Abregé & son Analyse dans Viette, 539  
 Vif-argent. Experiences de la pesanteur de l'Air par le moien du vif argent, 228, 229, 230, 278, 279, 280, 281. Voyez le titre Vuide.  
 Toutes ces experiences sont conformes aux Principes de M. Descartes; & selon M. Huyghens il n'y a que les Phénomènes de ce Philosophe qui en viennent nettement à bout, 380  
 Ville-Arnoult ou Villarnoux ( Mr. de ) ami de M. Descartes, 176  
 Ville-Bresieu ( Estienne de ) Chymiste & Medecin. Voyez la table de la prem. part.  
 Son éloge, 199, 456  
 Il veut revenir auprès de M. Descartes en Hollande, & il rentre à son service, 199, 200  
 Villeneuve du Bouëxic ( Jacques sieur de la ) ami de M. Descartes, 95  
 & Procureur pour les affaires de Bretagne, 220, item pag. 462  
 Vincent ( Gregoire de saint ) Jesuite fait un gros livre de la Quadrature du cercle, 275  
 Son livre est censuré par M. de Roberval, M. Huyghens, & le P. Merfenne. Le P. de S. Vincent écrit contre ce dernier pour sa défense, 275, 276  
 M. Descartes en dit son sentiment qui est conforme à celui de M. de Roberval, 276  
 Viogué ( François ) Erm. August. Missionnaire en Suede Son éloge, 414  
 Il assiste M. Descartes à la mort, 422, 423  
 Il assiste à son inventaire, 427, 428  
 Il donne un certificat dans les formes pour la Catholicité de M. Descartes, & ses exercices de Religion, 437, 441, 548  
 Il le défend contre ses calomnieurs, 549, 550, 551, 552  
 Virlorieux ( Anne de ) femme de M. Clerfelier, 241  
 Vitry-la-ville ( M. de ) ami de M. Descartes, 176  
 Vitus ou plutôt White ( Thomas ) Philosophe Anglois. Voyez le titre Anglus.  
 Vladislav IV. Roi de Pologne. Voyez le titre Ladislav.  
 Vocation. Sentiment de M. Descartes sur la vocation divine à la Religion, 238  
 Voetius ( Gisbert ) ministre & Professeur à Utrecht, 6  
 il sert Regius dans la poursuite d'une chaire, *ibid.*  
 Il le sert encore dans la suite, 24  
 Origine de leur broüillerie, là-même, & 28, 33  
 Son histoire, ses éloges, peinture de son esprit, jugement sur ses bonnes & mauvaises qualitez, 28, 29, 30, 31, 32, 468, 469  
 Il commence ses hostilités contre M. Descartes par des Theses, 32  
 Il cherche les moiens de perdre Regius & Descartes



Descartes ; 57. 58. & *suiv.*  
 Il anime tout le monde contre M. Descartes , & sollicite même le P. Mersenne d'écrire contre lui. Forfanterie de ce Ministre , 92, 93, 142, 143, 144, 196  
 Il est fait Recteur de l'Université d'Utrecht, & s'anime de nouveau contre M. Descartes & M. Regius , 139, 140, 141, 145, 147.  
 Regius répond à ses theses , & il en est irrité , 148, 149, 150, 151, 152.  
 Il fait saisir cette Réponse , 153, 154  
 Ce qui la rend chere & la fait rechercher , *là-même.*  
 Il tourne ses soins contre la Philosophie de M. Descartes qu'il tâche de faire proscrire , 154, 155  
 Il extorque un decret du magistrat , & fait rendre une sentence de l'Université contre elle , 155  
 Il y trouve de l'opposition dans l'Université & dans la ville , 156  
 Il se vange par des libelles publiez sous les noms de ses écoliers contre Regius & M. Descartes , 156, 157  
 Il se sert du ministère de Schoockius pour écrire contre M. Descartes , 177, 252, 253, 258  
 Il attaque la Confrairie de Nôtre-Dame de Bossedue contre les Protestans mêmes , 180, 181, 182, 184  
 Il écrit contre Desmarêts sur ce sujet , 183, 184  
 Il est blâmé par les ministres , & le Synode Gallo-Belgique sur ce point , 185  
 Ses excès & ses emportemens contre M. Descartes , 189, 190, 196  
 Il lui fait un procès criminel devant les magistrats d'Utrecht , 191, 192, 193, 194, 195, 196  
 Il fait divers libelles ou écrits volans sans nom ou sous de faux noms contre M. Descartes , 204, 205, 252, 258  
 On arrête ses procédures violentes contre M. Descartes , & on reprime son insolence par autorité supérieure à celle des magistrats d'Utrecht , 195, 196, item 250, &c. 257. 258  
 Il est reconnu & déclaré calomniateur , 250, 251. 252, 253, 254  
 Forfanterie de Voetius qui tâche de faire revivre le procès qu'il avoit suscité contre M. Descartes à Utrecht , 258  
 Il declame contre les Chanoines Reformez d'Utrecht , 258

Il se déchaine contre Schoockius son disciple & son ami , & lui fait un proces , 260, 261  
 Jugement de M. Descartes sur l'étudition, les études, & les écrits de Voetius , 408, 469  
 M. Descartes est disposé à la reconciliation avec Voetius , qui veut paroître irréconciliable , 261  
 Voetius le jeune, suit la passion de son père contre M. Descartes & M. Régius , 141  
 Ses theses dressées par son père , 155, 156  
 Il écrit contre les Juges de Groningue qui avoient prononcé en faveur de M. Descartes , 258, 259, 260  
 Vœux Monastiques ou Religieux. Sentiment de M. Descartes sur la nature & l'obligation des Vœux , 528  
 Vossius ( Gérard Jean ). Voyez la table de la *prem. part.*  
 Vossius ( Isaac ) fils de Gérard Jean , depuis Chanoine de Windsor en Angleterre , apprend la langue Grecque à la Reine de Suède , 320, 395, 396  
 Jaloux du credit de M. Descartes sur l'esprit de la Reine , 396  
 Voyages. Utilité & inconvéniens des voyages. Voyez la table de la *prem. part.*  
 Voyages de M. Descartes depuis sa retraite en Hollande peu heureux , 369, 370  
 Voyette ( Louis de la ) Gentilhomme François, se trouve present à l'inventaire de M. Descartes en Hollande , 429  
 Voyez aussi la table de la *prem. part.*  
 Vuide. Objections de Gassendi ou de Sorbière à M. Descartes sur le Vuide , 212  
 M. Pascal tâche de défendre l'opinion du Vuide contre le P. Noel Jésuite & M. Descartes , 285  
 Histoire des experiences du Vuide faites en Italie, puis en France , 228, 229, 230  
 M. Descartes à son retour en Hollande s'occupe à ces experiences , & il les trouve de plus en plus conformes à ses Principes , 333, 345, 380  
 Il s'étoit avisé de cette belle experience avant Torricelli , qui passe pour en être l'Auteur , *là même* , item 228, 380  
 Il donne des avis à M. Pascal pour la faire sur le haut des montagnes & dans le bas des vallées , 330, 378, 379  
 M. de Roberval chicane & persecute M. Descartes sur le Vuide & le Plein , 344, 345, 346

Toutes ces expériences ne réussissent que par les Principes de M. Descartes selon M. Huyghens, 380  
*Waeffenaer* ( Jacques ) le Père, ami de M. Descartes. Voiez la table de *prem. part.*  
*Waeffenaer* ( Jacques ) le fils. Gageure de Mathématique entre luy & Stampioen qui la perd, 52, 53, 54, 55, 56  
*Waeterlaet*. Voiez cy-après le titre *Waterlaet*.  
*Wagenfeil* inventeur de l'art de marcher sur l'eau, 546  
*Walrus* ( Jean ) Médecin de Leyde. Son éloge par M. Descartes, 143  
*Wallis* ( Jean ) Mathématicien Anglois, juge mal de la sincérité de M. Descartes, 541, 542  
*Wallon* de Beaupuis ( Charles ) Voiez le titre *Beaupuis*.  
*Warner* ( Guillaume ) publie les ouvrages de Th. Hirriot, 540, 541  
*Wassenaer*. Voiez cy-dessus le tit. *Waeffenaer*.  
*Waterlaet* ( Lambert de ) soutient des thèses contre M. Descartes & M. Régius sous Voetius, 147, 148  
 Il publie ou preste son nom pour publier un libelle contre M. Descartes, 156, 157  
 Il dépose en jugement contre M. Descartes devant les Juges d'Utrecht, 192  
 Il se rend le ministre & l'instrument de la malignité de Voetius & de Schoockius contre M. Descartes, 253, 254, 255  
*Wendelin* ( Godefroy ) Chanoine de Condé en Hainaut, Curé de Herck en Brabant. Voiez la table de la *prem. part.*  
 Il fait un traité de la Pluie rouge ou sanglante, estimé de M. Descartes, 285, 286  
*Weulles* Médecin Hollandois de la Reine de Suède, ennemi particulier de M. Descartes. Mauvais offices qu'il avoit taché de luy rendre en Suède, 417

Il voit & traite M. Descartes durant sa maladie par ordre de la Reine en l'absence de M. du Ryer premier médecin de cette Princesse, 417, 418, 421  
 Contestations entre le médecin & le malade, 418, 419, & *suiv.*  
*Wevelichoven* ( Jean ) Secrétaire de l'Université & de la Ville de Leyde, 316, 217  
*Wolffs* ( Christianus ) d'Ipre, Docteur Cartésien. Voiez le tit. *Lupus*.  
*Wolzogen* ( Jean Louis ) Gentilhomme Cartésien, 274, 275  
*Wren* ( Christophle ) mathématicien Anglois donne un essay d'une langue universelle sur l'idée de M. Descartes, 485  
 Voiez aussi la table de la *prem. part.*

## Z

**Z** *Enon* chef des Stoiciens. Conformité prétendue de l'opinion de cet Ancien touchant le Plein de l'Univers sans Vuide avec le sentiment de M. Descartes, 534  
*Zureck* ou *Sureck*. Antoine Studler Van-Zureck, Voiez le tit. *Studler*.  
*Zuytlichem* ( Constantin Huyghens ). Voiez la table de la *prem. part.*  
 Il fait travailler aux verres de lunettes à Amsterdam sur les instructions de M. Descartes, 46  
 Il va voir M. Descartes à Leyde, 51  
 Plaintes frivoles de M. Saumaise contre M. de Zuytlichem, 70  
 Poésies de M. de Zuytlichem, 266, 267  
 S'il est le premier Poète Cartésien, *là-même*.  
 Il est le correspondant de M. Descartes, 284, 285  
 Eloge de sa famille & de ses enfans, 299  
 Pour ce qui est de sa femme. Voiez la table de la *prem. part.* au titre *Baerle*.

F I N.







a 39003 009579623b



